De literator R.M. van Goens en zijn kring. Studiën over de 18e eeuw. Deel 1

J. Wille

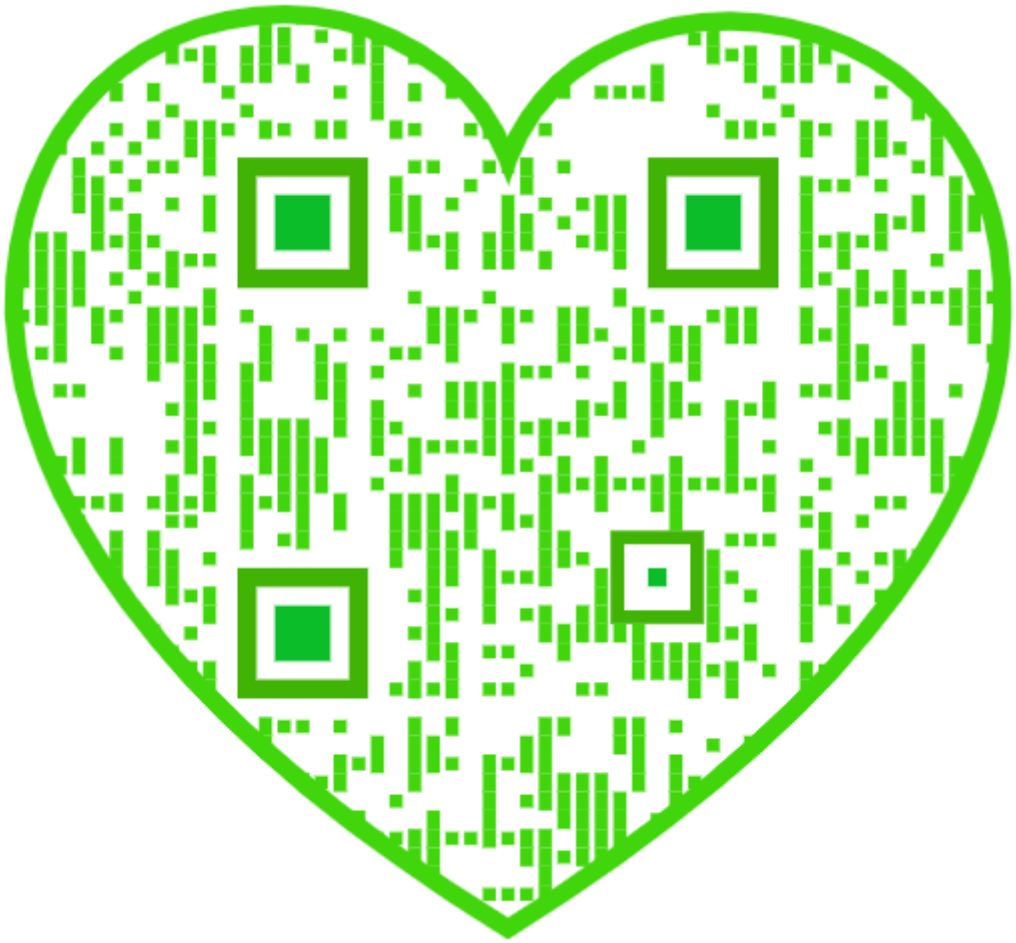
bron

J. Wille, *De literator R.M. van Goens en zijn kring. Studiën over de 18e eeuw. Deel 1*. G.J.A. Ruys, Zutphen 1937

Zie voor verantwoording: https://www.dbnl.org/tekst/will006lite03_01/colofon.php

Let op: boeken en tijdschriftjaargangen die korter dan 140 jaar geleden verschenen zijn, kunnen auteursrechtelijk beschermd zijn. Welke vormen van gebruik zijn toegestaan voor dit werk of delen ervan, lees je in de gebruiksvoorwaarden.

dbnl digitale bibliotheek voor de Nederlandse letteren



VAN GOENS IN 1782.
(Zie blz. 572-573).

(Zie blz. 572-573).

Voorbericht.

De geschiedenis van dit boek is in zekeren zin een lijdensgeschiedenis. Op het einde van de bladzijden *Ter Inleiding*, geschreven in November 1930, maakte ik reeds melding van een uitstel der uitgave, dat jaren geduurd had. Maar nog eens zes jaren hebben er moeten verloopen, voor het toen geheel afgedrukte eerste, grootste, deel het licht mag zien. Waarom? Waardoor? Daarmede zal ik den lezer niet vermoeien. Maar is het wonder, dat, bij overdrukke ambtstaak, de drang tot het leggen van de laatste hand aan het tweede deel verslapte? Dit zal thans echter, bij leven en welzijn van den schrijver, spoedig volgen.

Baarn, 23 Maart 1937.
J.W.

Ter inleiding.

In 1869 gaf Mr. B. ten Brink een zeer verdienstelijke levensbeschrijving van R.M. van Goens. Maar ondanks al zijn ijver en nauwgezetheid was zij in hooge mate onvolledig, omdat hem de voornaamste bron, Van Goens' omvangrijke schriftelijke nalatenschap, gesloten bleef.

Mr. W.H. de Beaufort kon daar wel gebruik van maken voor zijn opstel in de Gids van 1878, maar hij deed het slechts oppervlakkig. En de stukken en brieven, later (1884-1890) onder zijn naam in het licht gegeven, vulden het gemis slechts zeer gebrekkig aan; ondanks de voorrede zou men willen twijfelen, of zulk een uitgave wel wezenlijk zijn werk is. De schifting, de bekorting, de ordening, de dateering, de reproductie, het is alles, zooals het *niet* moet; wanneer een brief uit meer dan één blad bestaat, schijnt het vrijwel toeval, zoo de stukken op hun plaats staan. Een schat van gegevens over het letterkundig, wetenschappelijk, staatkundig, godsdienstig, maatschappelijk leven van 1760 tot 1810, in en buiten Nederland, ligt zóó reeds een halve eeuw zoo goed als renteloos in de Koninklijke Bibliotheek.

Dit werk wil al wat op Van Goens' eerste, in hoofdzaak litteraire, levensperiode betrekking heeft, zoo ruim mogelijk ten gebruike stellen; zijn politieke en zijn Duitsche periode, die niet minder belangrijk zijn, mogen, bij genoegzame belangstelling, later volgen; thans heb ik van wat na 1776 kwam slechts zooveel gebruik gemaakt, als dienstig was om het voorgaande op te helderen.

Van Goens zelf rekende er op, dat men uit zijn schriftelijke nalatenschap zijn levensbeschrijving zou opstellen. Drie jaar voor zijn dood, in 1807, had hij ze nauwkeurig geordend en gecatalogiseerd; in een programma somde hij de vereischten op, waaraan zijn toekomstige biograaf zou hebben te voldoen:

‘Ces Papiers qui embrassent, dumoins en bonne partie, quasi toute la sphere de mon activité pendant près d'un demi-siècle, ne scçauroient etre vraiment utiles, ni avoir du prix, que pour celui ou ceux qui réuniroient à peu près les qualités et requisitions suivantes:

§ 1. .....on doit sçavoir bien, pour le moins..., le françois, l'anglois, l'allemand, et l'hollandois... Puis avoir une teinture de l'Italien... ainsi qu'un peu d'Espagnol. Il va sans dire qu'il faut avoir eu une éducation literaire, de manière a sçavoir parfaitement le Latin, et aussi suffisamment du Grec. Pour les langues Orientales il n'en est pas question, aussi peu que des Langues esclavonnes et du Nord. Mais en revanche il est quasi indispensable d'avoir l'oeil habitué au caractère d'écriture allemand, pour dechifrer nombre d'ecritures allemandes très negligées, surtout de ma propre main, toujours difficile à lire pour qui n'y est pas accountumé...

§ 2. On doit avoir un sens religieux - un respect sans bornes pour la Ste Ecriture - etre penetré de Veneration et d'Amour pour N.S. Jesus Christ, comme l'Auteur et le fondement unique de notre Salut - le tout pourtant sans bigoterie, sans attachement aveugle à aucun sistème particulier, mais avec un desir sincère de ne chercher en tout que la Verité. Ainsi, s'interesser de coeur à la religion, et avoir de la tolerance pour des idées neuves, paradoxes, ou paroissant telles; etre préparé à ne rien condamner, ni adopter

legérement; mais à suivre le precepte de S. Paul: *παντα δοχιμαζετε, το χαλον χατεχετε*, qui a toujours fait ma propre Cynosure.

§ 3. Avoir du reste des gouts et des connaissances assez universelles, dans presque tous les genres de Literature et des Sciences (les sciences mathematiques seules exceptées) même en medecine; mais surtout dans les Belles-Lettres, et dans les Sciences morales et politiques.....

§ 4. Mais il est surtout necessaire de s'interesser à la Connaissance du coeur humain; tant pour la theorie que pour la pratique. Beaucoup de ces papiers renferment des materiaux precieux pour cette partie, et n'ont quasi point d'autre objet.

§ 5. Il faut à coté de tout cela aimer et s'interesser à la Politique. Un tiers pour le moins de ces papiers est entièrement politique, et relatif à l'histoire des affaires publiques, surtout de la Hollande, depuis 1780 jusqu'a ce jour. Etre encor sans préjugé, sans esprit de parti quelconque, à cet égard. J'ai eté homme de parti, et je n'ai jamais varié un moment dans mes principes sur les evenemens publics; p.e. sur la Revolution de l'Amerique, sur les troubles de la Hollande, sur la Revolution françoise, et les idées revolutionaires generalement; ainsi que sur les grands interets des differentes Puissances de l'Europe, sur le sisteme de tel et tel cabinet, le caractère de telles et telles gens en place, etc. etc. Je ne demande pas qu'on soit de mon parti; je demande qu'on ne soit d'aucun parti, qu'on ne cherche que la verité, sine ira et studio. J'ai pu avoir mes préventions comme un autre, mais je n'ai jamais dans ma vie adopté une idée par interêt, ni sur aucun autre principe que ma propre conviction et persuasion, du moins momentanée. Qu'est ce qui me paroit vrai? qu'est ce qui me paroit juste? Ces questions m'ont toujours seules determiné, et j'ai toujours tout sacrifié à ma conviction.

§ 6. Il est naturel que ces papiers etant *mes* papiers, une grande partie n'en a qu'un interet personel. Ainsi quelqu'un, è qui tout ce qui me regarde personellement, moi-même, ma familie, les évenemens successifs de ma vie publique et privée, mon individualité enfin, seroit indifferent, une partie de ces papiers doit... lui paroitre ne pas meriter son attention. J'ai conservé bien des choses dans ce genre, d'une foule d'autres que j'ai detruites..... Il y a souvent telle bagatelle, souvent d'un genre comme personne n'en conserve ordinairement, que j'ai conservé pour des raisons essentielies; c'est à dire pour le jour qu'elles jetteront sur telles et telles particularités de ma vie, de mes circonstances, de mes liaisons et mes raports, enfin de mon individualité, à telle ou telle epoque, ou sur les suites qui en sont quelquefois resultées, et dont un tiers ne se doute pas du premier abord. Au surplus, on sçait que Leibnitz est celebre pour avoir conservé toute sa vie jusqu'au moindre chiffon qui le regardoit. On ne rougit plus d'un tort ou d'un ridicule, si l'on veut, qu'on a en commun avec un aussi grand homme.

§ 7. Tout cela n'empêche pas, qu'il ne se trouve dans ces papiers des Lacunes essentielles, volontaires et involontaires. J'ai détruit plus du double de ces papiers, à mon départ de la Haie, ou plutót dans le tems que ma vie parut dans le plus grand danger, en 1785. J'ai detruit du depuis encor nombre de correspondances entières, p.e. de femmes, qui m'ont redemandé ou non redemandé leurs Lettres. Mgr. le Coadjuteur, aujourdhui le Prince Primat, a brulé par malentendu, et à mon regret et damage essentiel, toute ma correspondance avec Mylord Malmesbury aussi que mon Journal secret de 1794-96. J'ai cedé quelquefois à leurs enfans ou heritiers ma correspondance avec tel de mes amis defunts; p.e. celle de mon beau-frere Van Alphen, etc. - Jusqu'en 1793, je n'ai jamais tenu aucun Journal. Je jouissois jusques là d'une memoire qui retenoit toujours tout; je n'ecrivois quasi rien, ne tenois aucune note de rien. Depuis mon depart de Dresde je n'ai plus tenu de journal non plus, ce

que je ne regrette pas moins aujourdhui. Jamais je n'en aurois plus eu besoin. Je n'ai tenu que de petites notes d'un interet totalement individuel.

§ 7[1]). Enfin, quoique j'ai détruit un grand nombre de papiers, qui

1) Zoo, voor de tweede maal. Het stuk lijkt voor de vuist opgeschreven.

eussent pu compromettre telles et telles personnes, je n'en ai pas moins conservé d'autres qui après la mort des personnes interessées ne sçauroient plus faire aucun mauvais effet, mais dont il y auroit toujours la plus haute indiscretion de faire aucun usage public pendant les premiers vingt ou vingt cinq ans à venir; je suis dans la confiance..... que ces papiers ne tomberont pas dans des mains capables d'une telle indiscretion.....

§ 8. Je supose et me flatte egalement que ces papiers ne tomberont que dans des mains de personnes qui ont la maniere de penser liberale, non pas retrecie, triste, austere, aisée a effaroucher, comme celle des esprits bornés, des devots ou des sçavans eloignés du monde et destitués de toute connaissance des hommes. Sans doute la plupart de ces papiers sont très serieux, mais il s'y trouve aussi par ci par là le mot pour rire. J'ai toujours eté ennemi de toute gravité factice et de parade, comme de toute fausseté et hypocrisie. Mon caractere dominant a eté la franchise, la sincerité. Et j'ai conservé de l'enjouement et de la gaieté, à travers mes plus grandes soufrances physiques et morales.

Enfin ces papiers ne sont pas les papiers d'un sçavant. Ce sont les papiers d'un homme du monde: qui sans dedaigner le merite partout ou il put se trouver, a passé habituellement sa vie dans ce qu'on apelle le grand monde'.

Het stuk is geteekend en gedateerd: 'Cuninghame, au chateau de Wernigerode, ce 10 Juillet 1807.'

Aan zelfgevoel ontbrak het Van Goens toen nog evenmin als tien en twintig jaar vroeger, toen hij voor vreemdelingen[1]) zijn - critisch te lezen - autobiographische 'Memorials' schreef; als dertig of veertig jaar vroeger, toen hij zijn landgenooten politiek of litterair de les las. De hooge eischen, aan zijn biograaf gesteld, doen zien, hoe hoog hij zich zelven aansloeg, maar bezwaren ons, bij willig erkend tekortschieten, slechts weinig; ook al vinden wij bij den vriend, die na zijn dood zijn 'Acht Gespräche: Ueber moralischen Ehebruch', enz. uitgaf, een nieuwe waarschuwing in de woorden: 'ein durch seine Schicksale und seinen Charakter gleich ausgezeichneter Mann, dessen Biographie, wenn sie in die rechte Hände fiele, in psychologischer, religiöser und politischer Hinsicht eine der merkwürdigsten, interessantesten und lehrreichsten seyn würde, die je geschrieben worden.' Deze lof gaat trouwens, evenals veel van Van Goens' eischen, meer de latere levensperioden aan, die wij thans niet behandelen. Ook het gewicht van zijn persoonlijkheid heeft ons niet zoo gedrukt, als men na lezing van het programma zou kunnen onderstellen. De uitgebreidheid van zijn belangstelling, en de veelheid van zijn nagelaten papieren eischte wel veel onderzoek - breed weidend hier, in kleinigheden gaand daar -, maar ook dit was niet het ergste, al vorderde het veel tijd. Wij betreurden het zelfs meermalen, dat er niet nog meer was: Van Goens vermeldt brieven van Petsch, Wagenaar, Schutte, Engelberts; van Rodriguez de Campomanes; van prinses de Gallitzin, mevrouw Hope, mevrouw Hop, madame de Charrière, Betje Wolff en andere 'Dames Hollandoises', waarvan wij gaarne kennis zouden nemen, maar die de Koninklijke Bibliotheek niet ontving. Wij betreuren het vooral, dat er tegenover de massa brieven *aan* Van Goens zoo betrekkelijk weinige *van* hem over zijn.

Er waren andere moeilijkheden. Van Goens' beteekenis ligt in zijn ijveren om Nederland uit zijn rustige zelfgenoegzaamheid te dringen in den stroom van het Europeesche denken en dichten. De hervorming der klassieke philologie, de vernieuwing der historische wetenschap, de vestiging der litteraire critiek, der literatuurgeschiedenis, der aesthetica, de beoefening van de novelle, den roman,

1) Eerst voor Lord Dover, dan voor W. Pitt. Zie Brieven I 1, 98-99, 106.

de romance, aan alles wil hij, dat zijn landgenooten met de omringende volken zullen deelnemen. Fransche, Italiaansche, Spaansche, Portugeesche, Engelsche, Duitsche letteren, van Dante tot Goethe, moeten hun de kleinheid van ons volk toonen, om het tot grootheid te prikkelen. Van ‘smaak’ naar gevoel, van ‘esprit’ naar humor, van gezond verstand naar genie, van nuttigheid naar schoonheid, van ‘wetten’ naar omstandigheden, van waar-

schijnlijk naar wonderbaar, van Ouden naar Modernen, van Franschen naar Grieken, van geleerden- naar volks-taal, van Rome naar Israël, van Europeesch naar exotisch, van ‘beschaafd’ naar ‘wild’, van cultuur naar natuur - omtrent al de gangen van het internationale litteraire leven weerspiegelen zich ten onzent in Van Goens. Hij is de eerste, vroege en meest universeele, vertegenwoordiger in Nederland van de langzame kentering van het classicisme naar de romantiek, en de daarmee gepaard gaande wending ten opzichte van het klassieke: van de woorden naar de zaken, van den schijn naar het wezen. Weinig mag daarbij uit hem zelven spruiten, en meest alles weerklank zijn op de ideeën van anderen, daarin staat hij slechts gelijk met zoovele gevierde leidslieden dezer eeuw, die hun eigenste denkbeelden doorgaans met anderen gemeen, en van ouderen in leen blijken te hebben. Het ging er in deze eeuw veel meer om, wie de gedachte het gelukkigst, dan wie ze het eerst formuleerde, wie een theorie verbreidde, dan wie ze vond. En zonder zekere mate van oorspronkelijkheid zou Van Goens toch ook niet gekomen zijn tot die onafhankelijkheid van inzichten en uitspraken, waardoor hij zich onderscheidde van heel zijn Nederlandsche omgeving.

Het zwaarst viel hem (en hem niet alleen) de waardeering van de kunst der middeleeuwen, en van de poëzie van zijn eigen volk. Hier werkte de oude rationalistische zuurdeesem nog te sterk, en het nieuwe historisch-psychologische inzicht nog te zwak. Want, opgevoed bij de openbaring en het gezag, had Van Goens, als zoovele jongeren toen, reeds vroeg den anderen weg van ‘rede’ en ‘vrijheid’ gekozen. De geschiedenis van Van Goens is zoo ook voor geen gering deel de geschiedenis van de ‘Aufklärung’ in Nederland. De goden der eeuw waren zijn goden, de vrienden der ‘verlichting’ zijn vrienden, al verdwenen de indrukken van zijn jeugd nooit geheel, en al stelde hem zijn gehechtheid aan maatschappelijke traditie en gevestigde staatsorde bepaalde, soms vrij nauwe grenzen. Hij was niet alleen op litterair, maar ook op menig ander gebied een overtuigd nieuwlichter.

Op de nieuwe wijsbegeerte zingt hij een blijden lofzang; over een nieuwe opvoedkunde geeft hij verrassende beschouwingen. In het politieke moge hij zich al opwerpen tot kampioen voor de oude constitutie, en in het maatschappelijke van nieuwe inzichten niet in zijn houding tegenover standen en klassen, maar hoogstens tegenover de enkelingen blijk geven - welke nieuwlichters van eenige positie trokken hier de consequenties? Met de ijveraars voor het natuurrecht gevoelt hij zich niettemin eens geestes. Van het materialisme moge hij ernstigen afkeer hebben, en ook van het onverholen deisme afkeer betuigen, allen die langs een middenweg, min of meer bedekt, en in min of meer gematigd tempo, uit een zelfde beginsel feitelijk naar een zelfde einde streven, erkent hij als zijn medestanders: een deel der Engelsche, de meeste Duitsche theologen en wijsgeeren van den nieuwen stempel. Al heeft hij eens in overijling gemeend, voor de heerschende kerk en haar belijdenis zich in de bres te moeten stellen, hij is een aanhanger der natuurlijke religie en der natuurlijke moraal, en, grootmeester onder de vrijmetselaars, een voorman onder de toleranten en de fijnenhaters. Tot God hem, door druk en lijden voorbereid, in de ziel greep, en hem dreef van de rede tot het geloof, van de deugd tot de genade, van den mensch tot den Middelaar, van ‘aufklärung’ tot bekeering. Maar de vruchten daarvan bracht zijn Duitsche tijd eerst, die buiten ons tegenwoordig bestek valt.

In den nauwen samenhang van Van Goens' leven en streven met heel het geestelijk leven van zijn tijd vond ik de grootste moeilijkheid van de taak, die ik mij had gekozen. De toestanden moest ik telkens vooraf trachten te schetsen om Van Goens' plaats daarin te kunnen bepalen. Alleen in de gunstigste gevallen stonden mij daarbij vertrouwbare algemeene werken ten dienste; vaak moest ik de gegevens

van her en der samenlezen, en niet zelden vrij uitvoerige onderzoekingen doen in de gedrukte en ongedrukte bronnen zelve. Zoo moest ik in den kring mijner beschouwingen trekken: lager, middelbaar en hooger onderwijs, den stand der klassieke philologie, wijsgeerige invloeden, kerkelijke en godsdienstige toestanden, taal- en dichtkundige genootschappen, de Maatschappij der Nederlandsche Letterkunde (veel meer dan zijn aandeel daarin rechtstreeks eischen zou), de litteraire

theorie en critiek in het algemeen, de ontwikkeling der aesthetica, de bekendheid der vreemde talen en literaturen, de steeds wassende macht van de tijdschriften - in het buitenland thans zoo ijverig geraadpleegd voor de literatuurgeschiedenis, maar bij ons nog te veel verwaarloosd -, de verhouding van het Latijn tot de landstaal. Daarbij klemde de vraag, hoevéél in dezen samenhang dienstig of toelaatbaar was. Omdat Van Goens' persoon, al stond hij vooraan in al wat modern was, eerst recht van belang wordt in verband met zijn tijd en zijn kring, heb ik naar den ruimen kant gehouden, en naast beknoptheid ook een zekere mate van volledigheid gezocht. Indien ik de afkeuring van kunstzinnigen, die evenredigheid missen, moet vreezen, hoop ik op goedkeuring van historici, wien ik materiaal verschaf en werk bespaar. Prof. Kalff wenschte een geschiedenis der ontwikkeling van poëtiek en critiek in de 18de eeuw in Nederland onder buitenlandschen invloed[1)]); niet deze vermeet ik mij te geven, maar wel vele bouwstoffen ervoor. Zooals in mindere mate ook voor andere geschiedenis van denzelfden tijd.

Een ander tekort, met de overweging, dat dit nog lang, zoo niet altijd zal voortbestaan, was de andere oorzaak van de ongewone uitgebreidheid van dit werk. Nederlandsche correspondenties over vaderlandsche en vreemde letteren hebben wij weinig, en uit dezen tijd (1760-1780) heel niet, behalve deze van Van Goens. Dat de tijd en de briefwisseling beide belangrijk zijn, zal niemand ontkennen. Een goede en volledige uitgave ware zeer gewenscht, maar men zal ze wel niet mogen verwachten. De bestaande te verbeteren en aan te vullen, is een onbegonnen werk. Een enkele blik op de bijlagen F., G. en K. zal daarvan reeds den indruk geven, dien de aanwijzingen bij den tekst overvloedig zullen bevestigen. Daarom achtte ik het een goed werk, de brieven voor een belangrijk gedeelte letterlijk weer te geven, en van het overige doorgaans den inhoud volledig te vermelden. De grootere opstellen in manuscript vatte ik bij voorkeur korter samen, zonder ook hier iets, dat van beteekenis kon zijn, weg te laten. Eindelijk heb ik ook van de gedrukte opstellen volledige overzichten gegeven, met nadere aanwijzing van de merkwaardigste dingen eruit: ze zijn zeer weinig bekend, en zeldzaam; en de samenhang eischte het: het mag ook het evenwicht in de behandeling van den man en van den kring wat herstellen.

Noten zonder tal vereischte reeds de aanwijzing van bronnen en literatuur; daarbij kwam de noodzakelijkheid van inlichtingen omtrent vele minder bekende personen en geschriften; ik heb niet geschroomd, ze af en toe iets uit te breiden, waar ik meende nieuws te kunnen brengen. Typografisch was het ongetwijfeld beter geweest, ze verzameld achterin te plaatsen; de overweging, dat de bruikbaarheid en het nut daardoor zouden verminderen, deed mij bij het oude blijven. Door een uitvoerig, en naar ik hoop betrouwbaar, register heb ik ook reeds bij dit eerste deel getracht, de stof zoo toegankelijk mogelijk te maken.

Het tweede deel zal waarschijnlijk spoedig volgen. Het werk werd voor meer dan twintig jaar begonnen, en zes jaar geleden voltooid; het eerste stuk van het eerste deel strekte mij daarop tot proefschrift, maar de verdere uitgave moest ik noodgedwongen tot heden uitstellen. Ondanks een streven om met de vele intusschen verschenen literatuur over de achttiende eeuw nog zooveel mogelijk rekening te houden, zal dit hier en daar zijn te bemerken.

1) Gesch. Ndl. Lk. VI 629.

Baarn, Nov. 1930. J.W.

Kinderjaren.

Hoofdstuk I.
Ouders en verwanten.

‘19 Mayus [1748] Rijkloff Michaël zoon van den Heer en Mr. Daniel François van Goens ordinaris Raad in den Ed. Hoven [van] Utrecht, en vrouw Chatrina Juliana Cuninghame, E.L.[1)] Ledematen dezer gemeynten waer over als getuygen stond, de Hr. en Mr. R.M. van Goens des kints grootvader paternel en vrouw Johanna Maria Leplat, wed. wijle de Heer Johannes Cuninghame, in Leeven Colonel [in] den dienst deser Landen des kints grootmoeder maternel.’ Zoo luidt de doopceel, gelicht uit het Register der Catharijne-kerk te Utrecht, met niet gewone uitvoerigheid. Maar tot goed verstand van de geschiedenis van dezen Rijklof Michaël is het noodig, meer te weten van den kring, waarin hij geboren werd en opgroeide.

Daniel François, de vader, was noch vermaard als Rijklof, de Oude, zijn overgrootvader, en Rijklof, de Jonge, zijn oudoom, noch befaamd, als later een tijd lang zijn oudste zoon heeten kon. Hij was een stille in den lande. Man van studie en rustige bezinning, van vaste beginselen en nauwgezette plichtsbetrachting, vond hij een passende plaats in een aanzienlijk rechterlijk ambt: van 1747 tot 1791, zijn sterfjaar, is hij lid, en op zijn toerbeurt voorzitter, van het hoogste Utrechtsche gerechtshof. In den rumoerigsten patriotten-storm zoogoed als in den idyllisch-rustigen tijd van Willem V's eerste regeeringsjaren was hij een voorbeeldig rechter: in de infaamste libellen tegen den verfoeiden zoon vindt men nooit of nergens een woord van smaad of verwijt tegen den vader, schoon met hem één partij aanhangend, en onder één dak wonend. Integendeel, voor den politieken of godsdienstigen tegenstander

1) Echtelieden.

is hij evenals voor den geestverwant en vriend ‘de waardige Raadsheer Van Goens.’ Dat deed zijn persoonlijkheid.

Een blind partijganger van de Amsterdamsche burgerkoningen[1] moge het te erg gemaakt hebben, toen hij sprak van een ‘duister geslacht,’ noch door rijkdom noch door rang imponeerde de familie in Nederland. Want een gouverneur-generaal, vloot- en landvoogden, een Raad van Indië, een President van den Indischen Raad van Justitie[2], wat waren zij in vergelijking met een Burgemeester of Vroedschap van Amsterdam? Daniël François' grootvader Volkert, Oud-Raad van Indië, bracht het in het moederland tot Vroedschap van Schiedam. Het had misschien een begin kunnen zijn van meerder glorie. Maar het werd het niet. Door de huwelijken van vrouwelijke leden der familie kwam men er nog minder; een zuster[3] van D.F. trouwde den Rotterdamschen Raad H. Roos, een andere[4] den Delftschen Veertigraad Q. van Beaumont. Een broeder[5] mocht al eens van dienst zijn als Commissaris tot uitwisseling der krijgsgevangenen - zijn eerzuchtig neefje pronkte er mee in de opdracht van een boek[6] -, hij was en bleef simpel koopman in Amsterdam[7]. Een ander echter[8] kreeg den voet in den stijgbeugel: eerst Schepen en Raad te Vlissingen, werd hij straks tweede Pensionaris van Middelburg. Hij stierf betrekkelijk jong; zijn zoon vinden we later als Schepen en Raad van laatstgenoemde stad.

Rechters, officieren, predikanten, kooplieden, dat was de stand der Van Goensen in Nederland. Een derde broeder van D.F. - het was een ouderwets kinderrijk gezin, dat van den ouden Rijklof Michaël - stierf in 1799 als luitenant-generaal der cavalerie: Jan Hendrik. Een zoon van dezen wordt predikant. Een derde zuster[9] huwde met Ds. P. Tiquet te Delft; een vierde[10] met Jhr. W. Prebentau von Wilmsdorff, kapitein in dienst der republiek[11].

1) Irhoven van Dam, *Brieven van Candidus* II 9.
2) Dat was ‘des kints grootvader paternel’ geweest.
3) Maria Perpetua.
4) Christina Anthonia.
5) Volkert Melchior.
6) *Observationes miscellaneae* (1764).
7) Zijn zoon Rijklof Cornelis vinden we daar in 1800 nog als tooneelschrijver en Commissaris van den Schouwburg. Maar Elias, *De Vroedschap van Amsterdam*, behoeft geen Van Goens te vermelden.
8) Rijklof Gerbrand.
9) Antonia Charlotte.
10) Elisabeth Johanna.
11) Hij stierf 1762 te Leiden; zijn weduwe 1781 te Kleef. Louise v. Pr. v. W. geh. m. Vincent Gustaaf graaf van Hompesch (Hardenbroek, *Gedenkschriften* III 197, V 223. Ernestina heet zij IV 15) en Elisabeth Jacoba, de schoone jonge vrouw van Bella van Zuylen's neef Fr. Chr. H. van Tuyll (zie haar *Lettres à Constant d'Hermenches* 313; Godet, *Mad. de Charrière* I 101; Hardenbroek a.w. I, XXXVI en 316) zullen dochters zijn.

Daniël Francois, Hagenaar van geboorte, studeerde te Utrecht, promoveerde daar in 1738 tot philosophiae doctor - et artium liberalium magister, dat was daarbij inbegrepen - met een dissertatie 'An luna habitabilis sit.' In 1740 kreeg hij burgerrecht in Utrecht, in 1741 de aanstelling tot Regent van een Gasthuis. Een begin? In hetzelfde jaar vergezelde hij Gecommitteerden van Hoogmogenden naar Staats-Vlaanderen. Wat wilde hij voor de toekomst? vragen we. Hij vroeg het zichzelven ook, en zocht een bevredigend antwoord langs den weg eener promotie in de rechten. Dat was in 1743; terstond vestigde hij zich, in zijn huis 'bij de Linden',[1] als practiseerend advocaat. Zijn studiemakkers D. Reguleth en J.F. Gobius, beiden uit Indië geboortig, maar ook burgers van Utrecht geworden, blijven hem tot zijn dood toe goede vrienden.[2] Ook in Den Haag had en hield hij vrienden; en zijn verloofde, een Haagsche, had er de hare. Zij hebben er hooge relaties: de familie Ten Hove bijvoorbeeld, nauw verwant met de Fagels, oude ras-echte Orangisten. Gaven dezen, gaf het pas in Den Haag herstelde hof een wenk? Of was de vroedschap van Utrecht uit eigen beweging zoo toeschietelijk? - zij was het in andere dingen nog niet zoo bijzonder -, hoe het zij, in Augustus 1747 bracht zij 'voor Stadsstem' op het 'tripel getal', door de Staten aan Zijne Hoogheid in te leveren ter electie van een Raad Ordinaris ten Hove: Mr. D.F. van Goens. In November volgde de electie; er waren eerst nog netelige kwesties op te lossen geweest.[3] Intusschen had de candidaat reeds lang zijn huwelijk gesloten in Den Haag, in de Hoogduitsche kerk.[4]

Vier en veertig jaar heeft Van Goens senior zijn ambt uitgeoefend, ijverig, plichtgetrouw, ook als het den ouderwets kerkschen vrome Zondag op Zondag roofde, of als het hem nauwelijks toeliet, enkele woorden tot afscheid te schrijven aan zijn in ballingschap gaanden zoon. Ook humaan, mogen we gelooven; een

1) Elders heet het: op de kamp, of: N. graft onder de Linden. Zie *Naemwijzers* 1748 e.a.j.
2) Zie ms. brieven van J.F. Gobius J.F. fil. aan R.M. van Goens 1786, 1791, e.a. Verdere gegevens putte ik uit *Album Acad.* v. Utr.; *Nomina Promotorum* en *Burgerboek*, Gem. Arch. Utr.
3) Vroedsch. Resoll. 16 Aug.-27 Nov. 1747.
4) Blijkt daaruit voorliefde voor Hoogduitsch, of althans kennis ervan? Ik betwijfel het. Die Hd. kerk was een Geref. kerk, waar in het Hd. werd gepreekt; zij bestond tot 1818 (Posthumus Meyjes, *Kerkelijk 's-Gravenhage* 121 vlg.). Maar de predikanten waren toch veelal Hollanders; en uit een brief van P. Paulus aan M. Tydeman 8-4-1782 (Mij. Letterk.) maak ik op, dat zij niet altijd in het Hd. preekten: 'Ds. Jorissen voldoet hier zeer wel, zelfs in de Hoogd. tale', schrijft P.P. van den nieuwen 'Hd. predikant.'

positieven grond daarvoor, bij den negatieven zooeven genoemd, vind ik in zijn klagen, na de restauratie van 1787, over de wraakzucht, die bij de weer heerschende partij openbaar wordt[1)], al gaat hij niet zoover als de Procureur-generaal bij het Hof, zijn geliefde schoonzoon H. van Alphen, die, naar het heet[2)], zijn ambt met een minder verwisselde, uit afkeer om de reactie te dienen. Een schoon getuigenis toch voor den man, die de woedende partijzucht allereerst en allermeest zich had zien koelen aan zijn ongelukkigen zoon.

Orangist was ook hij; zijn vrienden en familieleden in den hofkring en in het leger wijzen al in die richting; ook zijn strenge orthodoxie; wij weten het bovendien uit de briefwisseling met zijn zoon. In hem ziet hij den martelaar van de goede zaak; dat niet alleen, maar dat ook. Hij steunt mee diens beschermelingen onder de Utrechtsche kleine luiden[3)]; hij leest mee met instemming de Oranje-blaadjes; en acht zich mee verplicht tot de grootste voorzichtigheid in zijn correspondentie met hem; personen en zaken bedekt aanduidend, onderteekening nalatend[4)]. Maar de heftigheid van den zoon is bij hem niet; een verklaard patriot als Ds. Broes blijft zijn vriend; hij acht hem hoog om zijn vroomheid, en beveelt zijn door de patriotten afgejaagden zoon diens *Peinzenden Christen* aan[5)].

Vóór alles was de Raadsheer Van Goens een vroom man. Zijn vroomheid, aan de oude vormen en de oude leer streng gebonden, dwong iedereen eerbied af: den Orientalist J.J. Schultens[6)], bekend Aufklärungs-man, en N. ten Hove, frivool wereldling, even zeer als den wachters op Sions muren, den schrijvers der Nederlandsche Bibliotheek. Onvergetelijk bleef H.W. Tydeman het afscheidsbezoek aan den godvruchtigen grijsaard, waarbij hij als kind zijn vader vergezellen mocht[7)]. Van jongs af werkte dit beginsel in hem. Als Rijklof Michaël, dan reeds in Zwitserland, in mondainen kring dadelijk voor zijn geloof uitgekomen is, haalt zijn vader een oude herinnering op, uit 1741, toen hij als jonge man, in ondergeschikte functie, een zesweeksche reis deed met

1) D.F.a.R.M.v.G. 11-1-1788.
2) Dichtwerken van V.A. ed. Nepveu (Utr. 1871) blz. LVII.
3) J. Ras Gzn. a. V.G. 15 en 30-11-1783.
4) Vgl. Brieven van R.M. v. Goens, ed. Hist. Genootsch. I 76, 89: (My father) was silent, but secretly approved of all my steps.
5) D.F.a.R.M.v.G. 3-5-86.
6) Brieven V.G. II 6.
7) *Vervolg achter Eigenh. Levensbeschr.* v. M. Tydeman, gedicteerd door H.W. Tydeman in 1859 (Hs. Mij. Lk.).

Gecommitteerden der Staten-Generaal[1]. Een oogenblik kwam de verzoeking tot hem, zijn levensopvatting door zwijgen te verloochenen voor het wereldsche gezelschap, waarmede hij voortdurend op één jacht samen was, maar hij weerstond ze. Gevolg van zijn spreken was veel spot en hoon. En ondanks zijn getuigen gevoelde hij nog na den terugkeer, door den omgang alleen, zich 'doodig en geestelijk stom'[2]. In Utrecht zocht hij steeds het gezelschap der vromen onder ambt- en standgenooten, bij rechtzinnige professoren en predikanten; maar hij is ook verheugd, naar Bazel te kunnen berichten, dat 'onze meid Ariaantje, die na u dikwijls verneemt, (en) mij verzoekt u te groeten, ook zoekende is'[3].

Hoe onafhankelijk en gewichtig zijn zoon zich in zijn wetenschap en rang ook gevoelen mocht, vaders ernstige vermaningen bleven hem niet gespaard. Meermalen spande het tusschen hen[4]; het schijnt wel eens tot een breuk te zijn gekomen. Maar zelfs als de 40-jarige Rijklof vergiffenis heeft gevraagd, verzekert de vader wel, dat door zijn bekeering 'al het vorige onaangename is uitgewischt'[5], maar hij behoudt zich toch het recht voor, als hij het nuttig oordeelt, hem op zijn zonden en haar uitkomst te wijzen: zijn schuld-maken, zijn onmatigheid, zijn eerzucht, zijn zwak voor overdrijving en grootspraak. Hij gaat ook hier niet over één nacht ijs. Zijn zoon zal moeten *strijden*, om nederig, om waar te zijn[6]. De vele beproevingen, hem opgelegd, doelen op genezing van zijn geestelijke kwalen. Aandoenlijk is echter ook zijn vreugde, als hij eindelijk de gegronde hoop krijgt, dat zijn zoon 'den dienst van de wereld' verzaakt, en God in waarheid zoekt. De beste vrienden in en buiten Utrecht moeten het allen weten[7]; met hem danken en bidden 'veelen van de beste godvrugtigen hier en elders' voor den tot den Vader teruggekeerden verloren zoon.

Hij is een man des gebeds; in moeilijke dingen zoekt hij met

1) Volgens Resoll. St.-Gen. werden in 1741 gecommitteerd tot het hooren en opnemen van de Rekeningen en het veranderen van de Magistraten in Vlaanderen: Van Bleiswijk, Ferleman, Van Schwartzenbergh; 27 Mei namen zij afscheid, 17 Juli brachten zij rapport uit. Dat is ruim zes weken.
2) D.F.a.R.M.v.G. 24-11-1786.
3) id. idem. 7-7-1786.
4) Vgl. Brieven II 6; Schultens a. V.G. 17-10-75.
5) D.F.a.R.M.v.G. 11-5-86.
6) Met een nuchtere, vasthoudende vraag wijst hij zoo R. terecht over zijn gasconnade betreffende den waterval te Schaffhausen, 24-11 en 14-12-86.
7) D.F.a.R.M.v.G. 24-11-86; 1-6-87.

ambtgenooten daarin raad, en vindt 'kennelijke verhooring'[1]. Het Latijnsche kerklied: Quicquid est in me confractum, Dissipatum aut distractum, Dulcis Jesu totum sana..., mag zijn zoon als hem sterken[2].

Een gevoelsmensch? Ernstig waarschuwt hij Rijklof voor het gevaarlijke van drijven op het gevoel. Hij ga altijd tot de bronnen van het innerlijk leven: Jezus en het Woord. Hij houde zich aan de beproefde waarheid, te vinden in den Bijbel, aan de kostelijke Gereformeerde Geloofsbelijdenis; hij leze Owen, Newton, Voet en dergelijken[3]. Als de zoon schrijft van 'grooter genade, naar hij minder verdient,' wijst hij liefderijk, maar beslist terecht: '*alles* is onverdient.'[4] De oude leer is hem lief, want zij is voor hem de uitdrukking van zijn levend geloof; de oude, godsdienstige vormen houdt hij in eere, want zij stemmen overeen met zijn geestelijke behoeften. In zijn laatste levensjaar gaat de 73-jarige des Zondags nog driemaal ter kerk en ''s avonds in gezelschap.' 'En niet moede,' roemt hij[5]. Van dat vroom gezelschap, twee-, driemaal per week samenkomend tot samen spreken, lezen, bidden, schrijft ook J.F. Gobius junior in zijn verslag over den laatsten levenstijd, de ziekte en het overlijden van zijns vaders ouden vriend[6]. De deistische of materialistische natuurbeschouwing stuitte op hem af; Nieuwentijt was zijn man: in de natuur verschijnt God 'summus in minimis'[7].

Politiek was hij gehecht aan het oude. Dat de tolerantie reeds voerde tot het geven van kleine ambten aan de Roomschen, was hem, met de toenemende zedeloosheid, een aanwijzing van het naderend einde der dingen[8]. De zachtmoedige man was geen tolerant. Hij vreesde alle nieuwlichters: Vrijmetselaars, die de deisterij propageeren[9], en Hernhutters, van wie hij reeds omstreeks 1755 van vertrouwbare zijde had gehoord, dat zij met die één lijn trokken[10]. Viel ook Von Zinzendorff, bij oom en tante Schrijver etend, niet als een zwijn aan den trog?[11] Zelfs voor Lavater, wiens vroomheid hij overigens niet in twijfel trekken wil, waarschuwde hij[12].

Een dor verstandsmensch, in systeem en dogmata verstard?

1) id. id. 24-11-86.
2) id. id. 1-6-87.
3) id. id. 24-11-86; 11-1-88.
4) id. id. 4-6-86.
5) id. id. 21-9-90.
6) Gobius a. V.G. 15-2-91.
7) D.F.a.R.M.v.G. 14-12-86.
8) id. id. 9-1-84.
9) id. id. 2-12-86.
10) id id. 24-11-86.
11) ibid. Van Alphen heel anders over de Hernhutters. *Mengelingen*^{2} 244. Maar 't vooroordeel was wijd verbreid.
12) D.F.a.R.M.v.G. 7-7-86.

Zijn brieven getuigen wel anders: zijn weemoedige klacht over vereenzaming, het roerend verlangen om zijn liefste kind nog eens te omhelzen, de teerhartige bekommering over den zonderlingen, ruwen James. Den geliefden balling gaf hij ten slotte geheel aan God over[1)], die hem ook uit zijn ongeloof had gered. 'Mocht God zich ook eens over James ontfermen, dan waren al mijne kinderen geborgen'[2)].

Practischen zin en een tikje humor vinden we bij dezen leerstelligen, gevoeligen christen. Rijklof, in een geestelijke crisis verkeerend, wil in de nieuwe luchtvaart eschatologische beteekenis zien, maar zijn vader lacht er mee: daar handelt de Apocalypsis niet over, zoo min als over schaatsenrijden. Hij vindt het nog maar beter, dat men in de lucht zijn 'gekheid' uitviert, dan op den beganen grond[3)]. Hoe gekant ook tegen den geest des tijds, toch wees hij niet al zijn eischen af. Zelf trad hij op als verbeteraar van het volksonderwijs[4)] te Utrecht. Van 1746 tot 1748 boekhouder der Diaconie, maakte hij droeve tekortkomingen daarin openbaar; hij was het ook, die krachtig aanpakkend en doorzettend, door stichting van Diaconie-dag- en -avondscholen het arme volkskind te hulp kwam. 'Buiten tucht en buiten alle burgerlijke bekwaamheden groeiden (de arme kinderen) tot hun tijdelijk en eeuwig verderf op in alle boosheid.' Nu werd hun leergelegenheid volop geboden; maar ook leerplicht opgelegd[5)].

Dat Vader van Goens ook hart had voor de wetenschap, blijkt uit zijn eigen breede studie. En ook uit de groote vrijheid en ruimte, die hij zijn talentvollen zoon vergunde, uit betrekkelijk kleine middelen[6)].

Toch wel een karakter, deze niet naar den voorgrond komende noch dringende figuur; naar den tijd geheel achttiende-eeuwer, naar den geest in veel zoon der zeventiende: zelfstandig, beheerscht, beslist, ijverig, loyaal, puriteinsch, vroom, practisch,

1) Gobius a. V.G. 15-2-91.
2) D.F.a.R.M.v.G. 24-11-86.
3) id. id. 9-1-84.
4) In de 18de eeuw ging men ook Armenscholen *van stadswege* oprichten, in verschillende steden, b.v. Amsterdam 1745. Versluys, *Gesch. Opv. en Onderw.* III 114 vlgg.
5) *Van Strijd en Zegen* (Leiden 1904) 47 vlg. Vgl. *Naemwijzer* 1748. De gissing, dat politieke oogmerken er niet vreemd aan waren, mist allen grond. Noch Van Goens noch zijn medestander Ds. Van Davervelt was uit regentenfamilie. Er gebeurde in den Regenten-tijd ook wel eens iets goeds uit hooger motief dan vrees.
6) In 1791 liet hij ruim f 50.000 na, het door Rijklof reeds verbruikte meegerekend. Gobius a. V.G. 15-2-91. In 1779 was moeder Van Goens gestorven. Vóór dien tijd zal het vermogen dus ook nog beneden de f 100.000 zijn gebleven.

nauwgezet in zorg voor ziel en vermogen[1]. In zijn bescheiden maat toch wel waardig nazaat van Rijklof, den Ouden, die het sober relaas van zijn rustelooze werkzaamheid ten dienste van het Vaderland en de Compagnie - gaande, waar men hem zendt, doende, wat men hem gelast, Oost en West, ter zee, te land -, aan lof en belooning gekomen, afbreekt, 'door Godes onuytsprekelijke goedertierenheyt beweegt,' met de bede: 'Wat sal ik den Heere vergelden voor alle sijne weldaden... maakt U knegt dan dankbaar, o Heere! dat hij nooyt meer van uwe geboden afwijke!'[2]

Voor Raadsheer Van Goens was de Gereformeerde religie - 'doode orthodoxie' luidt de gemeenplaats over de 18de eeuw - de bezielende kracht in een welbesteed leven.

Catharina Juliana was de dochter van James Cuninghame, kolonel van een Schotsch regiment in dienst der Republiek, en van Johanna Maria le Pla. De familie zijner moeder en de 'Schotsche brigade' kregen op den duur grooter plaats in Rijklof's gedachte - en verbeelding, dan de Van Goensen en hun waardigheden.

Van 1572, of daarvoor, tot 1782 had de Republiek enkele, gewoonlijk drie, Schotsche regimenten in dienst; manschappen en kader werden zoo veel mogelijk met Schotten voltallig gehouden. In Nederlandschen eed staand, gaven zij toch hun Schotsche nationaliteit niet op, wat af en toe niet geringe moeilijkheden veroorzaakte. De Engelsche koning pretendeerde, ze te allen tijde te kunnen terugroepen in eigen dienst; de Staten-Generaal ontkenden dat recht, maar stelden ze toch soms ter beschikking: in 1685, en tijdens Willem III's koningschap. Eens, in het begin van 1688, mocht van de officieren gaan, wie wilde. Soms ontsloegen zij, wie zich aan den koning gebonden achtte, en maakten de rest tot Nederlandsche soldaten. Zoo in 1665 en, voorgoed, in 1782. Enkele namen van oude Schotsche families keeren voortdurend terug in het officierscorps. Velen, geboren in Nederland, vaak uit Nederlandsche moeder, treden zeer jong in dienst, oefenen zich onder vader, grootvader, ooms en vrienden, en klimmen langzaam, geleidelijk op. Het lijkt soms één groote familie, die kolonels, majoors, kapiteins, luitenants, vaandrigs, 'chaplains' Balfour, Mackay, Erskine, Douglas, Cuninghame, enz. Schotsche uniform,

1) Zorgvuldig boekte hij al, wat R. boven broeder en zuster genoten had; meermalen vallen er verwijten over R.'s zonderling financieren.
2) Historisch Genootschap, *Berigten* V. 2, 35.

marsch, commando's, wachtwoord; Schotsche predikanten en schoolmeesters, Schotsche kerkedienst en kerkeraden, ja kerkgeschillen, bewijzen de nationale saamhoorigheid. Tucht kan bestaan zonder de elders barre strengheid. Langdurig verlof van officieren naar Engeland versterkte nog het nationaal besef.

Anderzijds leefden de Schotten in de beste verstandhouding met ons volk; de huwelijken van officieren en minderen met Nederlandsche vrouwen waren veelvuldig. En voor menigeen was het een pijnlijk dilemma in 1665 en 1782: geheel Schot of geheel Nederlander. In 1665 verklaarde Karel II de vele in Nederlandschen dienst gebleven officieren, waarvan sommige toen zelfs ontkend hadden Schotten te zijn, voor rebellen en verraders; in 1688, op Jacobus II's oproep, bleven er vier maal zoo veel, als er gingen; in 1782 verklaarde George III, dat ‘those who should continue to reside in Holland, would not forfeit his regard,’ want hij begreep, dat velen ‘by long services, by connections and endearing ties, unavoidable are attached to the State under whom they have long served’[1]. De meesten verkozen dan ook, in de vernederlandschte regimenten onder nieuwen eed hun post te behouden[2].

Waren zij Nederlandsche of Engelsche onderdanen? dat was dus een kwestie. De vraag heeft ook voor ons eenig belang, omdat Van Goens in de tweede helft van zijn leven volstrekt Engelschman wilde zijn, op grond van de nationaliteit zijner moeder, en de capitulaties der Schotsche garde. Maar beide grondslagen van zijn beweren blijken bij nader onderzoek wankel; en al waren ze vaster, het Nederlanderschap van Rijklof bleef er even ontwijfelbaar om[3].

Talrijke Cuninghame's vinden we van 1572 af in de Schotsche brigade. Bij het beleg van Haarlem onderscheidde John C. zich als artillerie-officier, later heet hij als Luitenant-generaal van Willem Lodewijk diens Raad en adjudant. Sinds 1595 ontvangt zijn weduwe Anna van Duyvenvoorde - een Hollandsche dus - met haar dochters pensioen. In de eerste helft der 17de eeuw dragen een kolonel en enkele minderen dezen naam; in de tweede helft worden ze talrijk: een luitenant sneuvelt bij Maastricht, een

1) Ferguson, *History of the Scots Brigade* II 518. Deze History is geen historie, maar een ‘rudis indigestaque moles’ van archiefstukken, met niet al te betrouwbare korte inleidingen.
2) Vgl. Ferguson a.w. II 402 met 441 en 527.
3) Zie bijlage A.

kapitein hoort bij de weinigen, die aan Jacobus II's oproep gehoor geven, een Richard brengt het in 1696 tot cavalerie-generaal. Anderen fungeeren als vaandrig of kapitein. Grooter nog wordt de beteekenis der familie in de Schotsche regimenten met de broeders John en James, van 1694 tot 1730 altijd bij elkaar, eerst als majoor en kapitein, ten slotte als kolonel en luitenant-kolonel. Als brigade-generaal sterft John in 1730[1)]; James krijgt, als kolonel, zijn regiment. Deze stierf in 1733. Sinds zijn de Cuninghame's niet meer te overzien: de gelijknamige en gelijktijdige Alexanders, Jameses, Johns, Georges zijn voor ons meermalen niet te onderscheiden. Ik vermeld nog slechts enkele bijzonder uitkomende personen en feiten uit Van Goens' tijd. Een John stierf 1769 te Doornik als luitenant-kolonel. Een James staat van 1774 tot 1783 in denzelfden rang vermeld, maar is sinds 1778 al op non-actief in Engeland. Een George, ook luitenant-kolonel, en 'Member of the Grand Council of War at the Hague', weigert in 1783 zijn Britsche nationaliteit op te geven, keert terug naar Engeland, en treedt in 1794 daar weer in actieven dienst. Een Patrick, sinds 1755 als 'Reverend' vermeld, krijgt 1775 wegens zijn leeftijd pensioen, en sterft 1780. Een kapitein James (niet dezelfde als bovengenoemde luitenant-kolonel?) handhaaft in 1764 maandenlang tegen kolonel Gordon zijn recht om als ouderling der Schotsche kerk zitting te nemen in den regiments-kerkeraad te Nijmegen. In een kranige toespraak verdedigt hij het onschendbaar recht van kerk, kerkeraad en predikant. Alleen een Synode zou hem zijn zittingsrecht kunnen ontnemen. Niets dan de liefde voor God en Zijn dienst drijft hem. Met droefheid ziet hij den weinigen godsdienstzin der manschappen en het slechte voorbeeld van zoovele officieren. Hij wil reformatie, en zal doen, wat hij kan, om bij allen, met wie hij te doen heeft, dieper besef te wekken van religie en van plicht tegenover God, den naaste en zichzelven. 'Let the profligate, the unthinking, the giddy conceited witlings think of me as they please, I shall not regard their censures, be their stations what it will.' Eerst voor zijn oppersten chef Brunswijk, op wiens last zijn toelating in de kerkeraads-notulen wordt doorgehaald, wijkt hij.

In welke familie-betrekking deze James stond tot Catharina

1) Zijn dochter, zijn nicht, zijn vrouw vergezellen het regiment; Lucie trouwt zijn officier Erskine, Leonora zijn chaplain Bain; zijn weduwe houdt nog 'the Lord's Supper' met het regiment.

Juliana, is moeilijk te zeggen. Haar vader was de kolonel James, die stierf in 1733. Of de uitgebreide officiersfamilie met haar militaire, patriarchale, patriottisch-Engelsche, Schotsch-orthodoxe traditiën nog veel contact had met mevrouw Van Goens en haar kinderen, weten wij niet. In Rijklof's zoo uitvoerige briefwisseling vinden wij maar één brief van een Cuninghame, een neef George, waarschijnlijk het lid van den Hoogen Krijgsraad[1]. Verder worden zij er zelfs nooit genoemd. De in 1769 overleden Lt.-kolonel John kan een broeder van mevrouw Van Goens geweest zijn[2]. De kolonels-weduwe Cuninghame, haar moeder, kwam in 1748 bij haar te Utrecht inwonen[3]; zij was echter een Nederlandsche.

Dat de Cuninghame's, als de heele brigade, stadhoudersgezind waren, spreekt eigenlijk van zelf. De geschiedschrijver der brigade noemt ze een steun van het Doorluchtig Huis in Anna's en Willem V's tijd zoowel als in dien van Maurits. Onder Willem III was zij tot bijzondere beteekenis gekomen. George C. schreef in 1782 aan Rijklof, toch stoutmoedig voort te gaan met zijn strijd voor Oranje, zonder een oogenblik te aarzelen; het nageslacht zou hem rechtvaardigen[4]. Catharina Juliana heeft zeker geen uitzondering gemaakt: ook door haar is Rijklof prinsgezind van kindsbeen af.

Wij weten weinig van haar. Een onbeteekenend briefje vinden we, van 19 April 1775, aan haar in Den Haag vertoevenden zoon; zij verzoekt hem, aan mevrouw Ten Hove toch haar ‘allerinnigste hoogachting en gedurig aandenken’ te verzekeren. Dat zij zulk een simpel kattebelletje aan haar anglophielen zoon in het Hollandsch schreef, strookt niet met de vaste voorstelling - van dien afkomstig - van een moeder, van wie hij ‘suck with the milk a sort of passion for whatever relates to British Government, politicks, Manners, Customs, *and langage*’[5].

In dit verband heeft ook beteekenis, dat zoowel mevrouw Van Goens als haar moeder geen leden van de Engelsche kerk te

1) Zie over dien H. Kr.-R.P. Paulus, *Verklaring der Unie van Utrecht* II 83 vlgg.
2) Een broeder John geb. 1716 (Gem. Archief Den Haag). Genealogische gegevens over deze Schotsche militairen, af en toe van garnizoen of verlofs-verblijf wisselend, zijn uiterst moeilijk te vinden, als ze in de regiments-bescheiden, door Ferguson uitgegeven, ontbreken.
3) Lidmatenboek N.H. Kerk, Utrecht.
4) G.C.a.V.G. 16-1-82.
5) *Brieven* I 2. Het stuk is van 1789, en bestemd voor Lord Dover. Daar verzekert V.G. ook, blz. 76, dat indien zijn moeder nog had geleefd ‘the naturalisation of the Scotch brigade (1782) would have been absolute death to her!’

Urecht of Den Haag waren, ofschoon die in beide plaatsen bestond als zelfstandig deel der Staatskerk[1].

Uit dat eene briefje blijkt ook de hartelijke verhouding, waarschijnlijk oude vriendschap, met Maria Françoise Fagel, de weduwe van den thesaurier-generaal N. ten Hove[2], moeder van den muntmeester-generaal N. ten Hove, zuster van den griffier Hendrik Fagel. Een zeer beminnelijke vrouw schijnt Van Goens' moeder te zijn geweest. Als zij met haar dochter in 1769 in Den Haag logeert, dringt Lelyveld, onderstellend, dat zijn vriend haar zal gaan halen, erop aan, dat hij 'die twee Engelen' toch bewegen zal, op haar terugreis bij hem te Leiden te pleisteren. De achttiende eeuw was zeer complimenteus, maar in het verband gezien, was dit meer dan beleefde phrase[3]. Dat Van Goens aan Lord Dover schrijft: 'My mother - the best of women! - died before the troubles[4], and her loss at the time near was death to me. I thought I could never be able to sit down and be comforted after it'[5], zou op zich zelf niet veel uitmaken, want het stuk is sterk hyperbolisch. Maar bij het vernemen van haar dood vermaande Van Heiden Reinestein zijn vriend Van Goens, niet toe te geven aan eigen groot verdriet 'pour menager la trop grande sensibilité de Mr. votre père'[6]. Een brief van 1800 nog aan H. van Alphen - Van Goens' hartsvertrouwde sinds zijn bekeering en verblijf in den vreemde - getuigt van hoogen eerbied voor moeders innerlijk leven, en van den indruk van haar sterfbed. 'Den anderen [Ds. Wolterbeek, patriot[7] nog wel] habe ich sehr wenig gekannt, doch beym Sterbebette meiner lieben Mutter sagte er zu mir mit viel Herzlichkeit und Würde, ich wünsche dass der Geist Ihrer Mutter auf Ihnen ruhen möge! dies Wort, welches mir schon damahls angenehmer war als etwas was mir jemand anders bey dieser Gelegenheit sagte, habe ich ihm immer verdankt, und immer mit viel Liebe deswegen an ihn gedacht. Ich wünschte ihm noch dafür danken zu können'[8]. In 1790 betuigt Prof. E. Scheidius aan zijn ouden academievriend zijn groote vreugde, dat deze dezelfde keuze gedaan heeft 'in de aangelegen-

1) Vgl. attestatie van 's-Gravenhage naar Utrecht 5 Nov. 1748 voor J.M. le Pla wed. Cunningham èn Juliana Catarina C. (een ongetrouwde dochter?) get. G. Sandifort, ondanks den naam Nederlander.
2) † 1738.
3) *Brieven* I 224.
4) n.l. 1 Juli 1779.
5) *Brieven* I 76.
6) z.w. II 71.
7) Zie H.G. Ras a. V.G. 3-6-1784.
8) V.G.a.V.A. 21-23 Junij 1800.

heid van waare Evangelische Godsvrucht, die ook Uwer waardige ouders..... welberadene en onberouwelijke keus geweest is'[1].

Een twee jaar jongere zuster van Rijklof is Johanna Maria, de eerste vrouw van H. van Alphen; haar vroege dood, na driejarig huwelijk, was dezen aanleiding tot eens bekende gedichten en prozawerken. Den lof van dit gelukkige, echt-christelijke huwelijk verkondigen oude vrienden, als zij na zestig jaar zich haar nog herinneren[2]. Ook van Alphen's verzekerdheid, dat zij in den hemel, wetend aan welke gebreken en zwakheden hij onderhevig is, voor hem het goede bidt[3]. Een teer, zwak gestel, een zeer gevoelig, naar het zwaarmoedige neigend gemoed, getrokken door hemelsche, weerhouden van aardsche banden; zoo zien wij haar in Van Alphen's *Klaagzang*:

Hier ligt een kind van God; de huisvrouw mijner jeugd:
De teerste moeder: de beminlijkste aller vrouwen.[4] - -

Van haar zal zeer waarschijnlijk afkomstig zijn het ongeteekende, half-gedateerde fragment dagboek, op een inliggend blaadje genoemd: *Bekenntnisse einer schönen Seele*[5]. Het spreekt van den zielestrijd van een vroom meisje, dat zich zelf bitter verwijt, dien beminnelijken Jezus te hebben verloochend om een zondige, wereldsche begeerlijkheid. Zij had den Geest bedroefd, en in zich tot zwijgen gebracht, en was daardoor reeds verscheidene dagen verre van den Heere. Beklemd, bedroefd, benauwd, belijdt zij al haar zonde aan Jezus, en bidt om bewaring voor nieuwe dwaasheid. En nu kan zij alles overgeven aan Hem. Verlangend is zij thans naar de terugreis van Amsterdam naar haar huis te Utrecht, waartegen zij eerst zoo had opgezien, denkend aan haar 'slegtheid en onbetamelijk gedrag'. Toen haar vader haar had gebracht, had zij vergeefs gehoopt op meer gezelschap in de roef; thans, nu zij gaarne met hem alleen de reis had gedaan, benamen twee juffrouwen de gelegenheid tot een hartelijk gesprek. Thuis gekomen, houden de dagelijksche bezigheden haar weer af van het gebed; zij voelt zich koud, dood, in Satans macht. Woensdags, onder de preek, gevoelt zij de kosten niet te hebben overrekend van het discipel van Jezus zijn. Den volgenden dag echter raakt zij 'door 't verhaale aan mijne goede vriende zeer diep in de weege

1) Sch. a. V.G. Harderwijk 5-7-1790.
2) Nepveu vóór Dichtwerken v. V.A. (1781) XXXVII.
3) Dichtwerken z. ed. 208.
4) z.w. 218.
5) Een later op het ms. gestelde datum, 7 Febr. '84 is kennelijk onjuist.

Gods met zijn volk'. Vrijdags gaat zij 's avonds in gezelschap bij mevrouw Van R. met Ds. Zwa[nenburg][1], maar in den door mevrouw V.R. opgegeven, door Ds. Z. verklaarden tekst - niet, als mevrouw V.R. en zij beiden gedacht hadden, betrekkelijk op wie God begonnen te zoeken, maar op de geloovigen - wilde God haar niets geven. Een volgenden Vrijdag (er schijnt een stuk te ontbreken) benauwt haar toestand haar meer en meer. Als zij vroeger bij doodigheid van Jezus hoorde, brandde haar hart naar hem; nu blijft zij koel, God houdt zijn geest terug. Het zal Zondag Avondmaal zijn; maar zij kan niet gaan. 's Avonds een uurtje in een tuintje vertoevend bij juffrouw M., leest zij 'in 't boek van Lodestein: daar kreeg ik weer een vleesche hart; 't was of leeven kwam in een doode.' Zaterdagavond ter voorbereiding bij Prof. Segaar. Weer tweestrijd. Zij zal ter kerk gaan, maar niet aan de tafel. Doch onder de preek van Ds. Hinlopen vallen alle bezwaren weg. 'Wat was mij dat eeten en drinken tot versterking..... wat was Jezus' liefde toch groot, en de mijne klein.' 'Zeer vrolijk' gaat zij 's middags weer ter kerk; maar zij had niet zooveel zegen als dien morgen. 'Nu Maandag met onze meid aan het spreeken geraakt, zij verhaalde wat van haar ontdekking..... en sprake zoo gul, dat de ogtent zeer vergenoegt omvloog.'

Hiermede eindigt het manuscript. Is het niet aandoenlijk? Een eerste liefde van de achttienjarige Johanna vermoeden wij; een genegenheid, die zij zelve misplaatst vond, of die haar ouders veroordeelden, en die zij biddend en strijdend onderdrukte.

De moeder en de dochter zullen op elkaar geleken hebben; van 'Engelen' sprak Lelyveld. De scherpe oude-rijke-nicht Schrijver, altijd fel en onverzoenlijk over Rijklof's 'Treurig Eertijds', doet toch iets in 1792 voor den loon naar werken krijgenden neef 'uit liefde tot zijn weerdige ouders en zuster'.[2]

Rijklof hield veel van zijn zuster; ondanks eigen spannende omstandigheden en afmattend werk waakte hij nachten aaneen aan haar ziekbed. Aan J.J. Schultens schrijft hij: 'je ne la quitte pas, elle ne veut presque être aidée que de moi'. En enkele dagen later: 'Ma chère et unique soeur est morte entre mes mains,

1) Om de datums Maandag 6 - Vrijdag 10 Juni en de vermelding van dezen predikant, die stierf in 1772, moet het stuk uit 1768 zijn. De andere genoemden, Rutgers, S. en H. waren predikant te Utrecht tot 1801, 1803, 1803.
2) C.H. Schrijver aan Van Alphen 25-5-1799.

Dimanche le soir'[1]. Vele jaren later herinnert hij Van Alphen, hoe 'bij den dood van uwe zalige vrouw, mijne altoos in gedachten egaal waard blijvende zuster' een hartelijke vriendschap tusschen hen geknoopt is[2]. En in 1805 zendt hij voor haar zoon Daniël François in Indië een brief aan diens stiefmoeder, Van Alphen's weduwe, met de geschiedenis zijner moeder, die ook haar roeren zal[3]. Indien hij het fragment dagboek zelf niet heeft ingesloten, zal de inhoud toch wel deel hebben uitgemaakt van zijn verhaal[4].

Met zijn vier jaar jongeren broeder James Quirijn leeft Rijklof niet altijd in zoo goede harmonie. Hij doet medelijdend over hem; James nijdig over Rijklof. De vader klaagt nog in zijn ouderdom, dat hij niets heeft aan James[5], hem niet begrijpt. Altijd houdt deze zoon hem in groote bekommering. Telkens weer maant hij Rijklof, zijn broeder toch te schrijven; - en hem maar veel toe te geven, leest men tusschen de regels. 'Schrijf eens aan hem, de Heere mogt 't zeegenen'[6]. Hij slaat geheel uit den aard: doet mee met de patriotten[7]. Liefderijk tracht de oude man het zich te verklaren: hij wil de veroorzakers van het lot van zijn broeder liefst nog erger zien ondergaan. 't Is verkeerd, maar uit natuurlijke betrekking te begrijpen[8]. De aristocratische patriotten wilde hij met de democratische bestrijden, zoo meende hij dus. Een ambt te krijgen, was hem niet gelukt, zelfs niet met de voorspraak van Rijklof in Den Haag, ook door den vader verzocht[9]; met goed gevolg oefende hij dan de advocaatspraktijk uit[10]. Zijn verwanten als H. van Alphen en generaal Van Goens liet hij links liggen[11]. Straks zoekt hij zijn heil bij volk van minder allooi, drinkt en vloekt; in zijn kring is hij onmogelijk geworden[12]. In een brief aan mevrouw Van Alphen geeft Rijklof een verklaring: zes of zeven jaar oud, is hij op den rand van een ijzeren pot gevallen, daaraan schreven zij de bizarrerieën en het excentrieke van hem

1) V.G.a. Sch. no. 4 en 5, ongedateerd; ze moeten zijn van 11 en 19 Aug. 1775.
2) V.G.a.V.A. 16-5-1786.
3) V.G.a. mevr. V.A. 8-8-1805.
4) Ik vermoed, dat V.G. het van V.A. uit de nalatenschap zijner zuster zal hebben ontvangen.
5) D.F.v.G.a.R.M.v.G. 14-7-1784.
6) id. id, 22-8-86. Vgl. 11-5 en 7-7-86.
7) Hij is in een patriottisch pamflet, Knuttel, Cat. 19870, 'de brave broeder', die voor den gehaten anderen aangezien, ernstig last lijdt.
8) D.F.a.R.M.v.G. 24-11-86.
9) J.Q.a.R.M.v.G. en D.F. dito 12-11-81.
10) J.H.v.G.a.R.M.v.G. 11-12-93.
11) J.H.v.G.a.R.M.v.G. 11-12-93 en V.G.a.V.A. 29-3-99 en 17-11-1801.
12) V.G.a.V.A. 17-11-1801, in terugslag op wat V.A. berichtte.

toe[1]. In zijn jonge jaren was hij menschenschuw; later moet hij aan den wijn verslaafd zijn geraakt[2]. Al erger werd het; in 1803 moest de familie hem onder curateele stellen. Hij scheen malende over iets[3], was ontevreden met alles en allen. Krankzinnig eindelijk, werd hij in een gesticht besteed[4]; om de slechte behandeling in Utrecht teruggehaald, beterde hij, zonder echter zijn werk weer te kunnen opnemen[5]. In 1808 stierf hij[6]. Jaren lang is James het voorwerp van ernstige zorg van zijn ouderen broeder; het blijkt uit diens briefwisseling met Van Alphen, mevrouw Van Alphen, oom en neef Van Goens, Hinlopen, Van der Pauw. In het begin van 1799 schrijft hij hem nog eens, maar Van Alphen moet den brief eerst lezen, en alleen als hij hem goedvindt, hem aan James doen toekomen[7]. Wat deze kort daarna aan Van Alphen schreef, zal men door het pas meegedeelde in het juiste licht kunnen zien: '.....Mijn broeder heeft mij eenigen tijd geleden geschreven op ene singuliere wijze, doch na zijn aard. Hij heeft zelv geen afscheid van mij genomen bij zijn eerst vertrekken na den Haag, en dus heb ik 'tsedert tien jaaren niets van hem gehoord, dan door Vreemde, weshalven ik hem niet wederom zal schrijven, et valeat cum ceteris; bij mij is de liefde altijd *wederkerig*, en mijn aard is dankbaar, doch *niet* voor hetgeen ik niet geniet. Het doet intusschen mij leed, dat..... ik uit uw brief alleen gissen kan, wat zijn situatie *treurig* maakt - ik vermoed weer *geldgebrek*, zijn oude kwaal, en daar is hij tot ons nadeel zoo dikwijls in geholpen, door de ontaarde praeferentie van mijne ouders, dat hij mijn eeuwig geliefde zuster en mij tot onvergeetlijk chagrijn geweest is.' Dan volgt, naar aanleiding van treurige familie-omstandigheden van Van Alphen: 'men hoort nooit iets goeds, ik heb geen tijding in 15 jaar gehoord, die niet allernaarst of droevig was. Uw zoon [wiens kind gestorven was] zult gij wel bedanken voor de communicatie. Ik schrijf hem zelf niet, we worden al genoeg van onze hele en halve schellingen geplukt!'[8]

Uit James' verwijten aan ouders en broeder is weinig te besluiten, al wijst hij op een zwakke plek van Rijklof. Eer nog ge-

1) Verstandelijk kon hij toch wel flink mee; nog geen 9 jaar oud kwam hij op de Latijnsche school, en liep die in 4 of 5 jaar af.
2) V.G.a. mevr. V.A. 28-7-1803.
3) W. van der Pauw a. V.G. 12-7-1803.
4) te Koudekerk. V.d. Pauw a. V.G. 12-3-1803.
5) C.J.v.G.a.R.M.v.G. 30-12-1807.
6) Vorsterman van Oyen, *Wapenboek* geeft op 1807 of 1808. 't Zal dan wel 1808 zijn.
7) V.G.a.V.A. 5-1-1799.
8) J.Q.v.G.a.V.A. 12-4-1799.

looven wij dezen, als hij verklaart: ‘hij heeft mij veel schade gedaan (gij weet dat alles niet), maar dat is vergeten.’[1)]

Over de verdere verwanten slechts kort, en voor zoover voor de biographie van Van Goens wenschelijk is. Ooms en tantes van vaderszijde te Middelburg, Delft, Amsterdam, Leiden (later Kleef), noemden we reeds.[2)] Die van Rotterdam - H. Roos en tante Maria Perpetua - schijnen zich in 1763 te Utrecht te hebben gevestigd[3)]. In Den Haag woonde van omstreeks 1778 tot 1787 kolonel J.H. Van Goens; daarvoor enkele jaren te Hoorn en langen tijd te Leiden[4)]. Met de Middelburgsche familie bleef een hartelijke verhouding bestaan, ook nadat de pensionarisweduwe hertrouwd was met Mr. M. Van Visvliet[5)]. Het kolonelsgezin blijkt voortdurend in zeer vertrouwelijk verkeer met dat van den Utrechtschen raadsheer. In het laatst van zijn Nederlandschen tijd, in Den Haag wonend, was Rijklof ‘allerhartelijkst gelieerd’ met dezen oom[6)]; als gemachtigde behartigde deze ook Rijklof's zaken na zijn vertrek naar het buitenland[7)]; zij houden ook na 1786 nog correspondentie; ook hij tracht, evenals Van Alphen, hem dan financieel te helpen[8)]. In zijn jongen tijd was Rijklof herhaaldelijk zijn gast te Leiden; met niemand, verklaarde hij zelfs veel later, had hij ooit zoo gesympathiseerd[9)]. Ook deze Van Goens blijkt een godsdienstig man, die levendig belangstelt in het geestelijk welzijn van den neef[10)].

Nog moeten we vermelden een oud-oom Cornelis Schrijver, gehuwd[11)] met Maria le Pla, een zuster van Rijklof's grootmoeder[12)]. Het is de bekende luitenant-admiraal Schrijver (1686-1768), wiens moed en bekwaamheid de 17de-eeuwsche traditie nog ophielden tot halverwegen de 18de eeuw. Van zijn tiende jaar af op 's lands vloot, alle rangen doorloopend, theorie en praktijk van het zeewezen gelijkelijk beheerschend, had hij overvloedig stof gevonden voor zijn tallooze klachten over materi-

1) V.G.a.V.A. 17-11-1801.
2) Zie boven, 4.
3) Lidmatenboek N.H. Kerk te Utrecht. Daar is de naam Adriaan.
4) Blijkens geboorte en begrafenis van kinderen; hij stierf te Wageningen 1799.
5) Haar eenige dochter bij V.G., Petronella Elisabeth, trouwde met Mr. E.Ph. van Visvliet.
6) V.G.a.V.A. 28-7-86.
7) Zie o.a. corresp. V.G. met J. Crawfurd van 1792 en 1793 en brief D.F.v.G.a.R.M.v.G. 3-5-1786 met concept-procuratie.
8) Zie C.H. Schrijver a.V.A. 25-5-1799.
9) V.G.a.V.A. 29-3-99.
10) Vgl. D.F.v.G.a.R.M.v.G. 11-1-88 en 22-8-89. J.H.v.G.a.R.M.v.G. 10-11-98.
11) in Den Haag 18 Juli 1728.
12) Zij stond 19 Aug. 1716 naast kolonel John C. als getuige bij den doop van James C.'s zoon John.

aal, scheepsvolk, aanvoerders en konkelende regenten, in dezen slappen tijd, ook al was hij minder heftig van karakter geweest[1]. Rusteloos, maar vrijwel vergeefs, streed hij tegen de ongeloofelijke verwaarloozing onzer marine[2]; ook de Oranje's, van wie hij een vurig aanhanger was, brachten zijn plannen niet afdoende ten uitvoer.

Oom en tante[3] Schrijver, te Amsterdam woonachtig, zijn bij de familie Van Goens in eere; vooral van Rijklof houdt de oude man veel, zooals die van hem[4]; ook met de dochter Maria Philippina, gehuwd met den Amsterdamschen vroedschap en bankier Joan Frederik d'Orville, en haar ongetrouwde zuster C.H. Schrijver houdt men den band aan.

Den familiekring, waarin de jonge Rijklof Michaël opgroeide, hebben wij, zoover de gegevens, op het ruimst genomen, het toestonden, zoo eenigszins geteekend. Liefde, vrede, intimiteit, stipte vroomheid, christelijke wellevenskunst, dat was de atmosfeer in dit gezin; zooals wij het ons vanzelven zouden voorstellen voor dat van een H. van Alphen. Geen wonder dan ook, dat Daniël François en Hieronymus, in de verhouding van vader en zoon gekomen, als verwante zielen ook voor het leven vertrouwde vrienden werden. Als daarentegen omstreeks 1770 een schatrijke, lui en lekker en los levende neef van mevrouw in Utrecht neerstrijkt, houdt hij het in dit milieu niet uit; weldra verdwijnt hij, zonder ooit meer iets van zich te laten hooren[5].

Bijzonderheden uit Van Goens' kinderjaren kennen wij weinig of niet. Vromen zin hun kinderen van jongs aan in te planten, was stellig de begeerte van beide ouders. Te groote teerheid zal wellicht geheerscht hebben in de opvoeding van het begaafde, gevoelige oudste kind, van de zijde der moeder. Want de uitingen van Rijklof over haar, de zwaarmoedige aard van Van Alphen's vrouw, ook de geestelijke gesteldheid van den ongelukkigen James, doen ons denken aan een zwakke, overgevoelige moeder. De vader, bezadigd, niet zonder strengheid, zal tegenwicht hebben trachten te geven. Ofschoon ook teederheid nog spreekt uit zijn brieven aan den 40-jarigen Rijklof. Hooge verwachtingen, op den zeld-

1) Men denke slechts aan de beruchte benoeming van Grave in 1744; zijn chef!
2) Vgl. De Jonge, *Gesch. v.h. Ndl. Zeewezen.*
3) Zij stierf in 1784.
4) Chotek a. V.G. 11-8-71.
5) John Glabbeeck † 1802 te Kleef. Zie V.G. a. mevr. V.A. 28-7-1803.

zamen aanleg van den oudsten zoon gebouwd, zullen de grond of het voedsel geweest zijn voor den langzaam groeienden nijd van den jongsten. Eerzucht - zulk een sprekende trek van den zoon - is waarschijnlijk in den vader onbemerkt ontkiemd, bij het ontdekken van zoo ongemeene talenten. 't Was een familiezwak, bekent oom Van Goens op zijn ouden dag: ‘Ons Familjecaracter is te willen *groot* zijn in de Wereld, in aanzienlijke Posten gesteld te worden, rijkdommen te vergaderen’[1)].

Toen Rijklof reeds de droeve ervaringen van zijn politieken tijd achter zich had, waarschuwde ook zijn vader hem herhaaldelijk, niet te zoeken naar hooge dingen. Maar had zijn eigen eerzucht bij het kind niet meer de grootheidsdrift aangewakkerd dan gedoofd? Hoe anders te verklaren, dat hij zijn zoon zóó jong toeliet, student[2)], auteur, hoogleeraar te worden? En dat hij, de ernstige Christen, geen bezwaar zag in de wassende vriendschap van den knaap met den veel ouderen, lichtzinnigen[3)] Ten Hove? Maar Ten Hove was neef en vertrouweling van Fagel, ingeburgerd in de Haagsche hof- en regeeringskringen; zulke relaties zouden den zoon van zulke capaciteiten ten goede komen!

Een briefje, gedateerd Trajecti 9 Julii 1761, aan den 13-jarigen Rijklof, die buiten logeert bij een mevrouw Van Beem[4)], toont 's vaders nauwe toezicht en zorg[5)]: Hoe vaak zal hij hem nog op de verregaande slordigheid van zijn schrijven moeten wijzen? Waarom houdt hij hem niet beter op de hoogte van wat hij iederen dag doet? Hij moet nu maar eens terug komen, vóór hij tot last wordt; op de reis sluite hij zich aan bij een fatsoenlijk man[6)].

1) J.H.v.G.a.R.M.v.G. wsch. van 24-8-94. ‘Rec. 27-10-94’.
2) Sommige ouders hielden te groote vaart tegen; zoo die van D.J. van Lennep, M. Tydeman, Nieuwold (zie voor dezen Versluys, *Gesch. Opv. en Ond.* III 298), Da Costa.
3) Volgens ms. aant. van V.G. in ex. Kon. Bibl. van den *Ouderw. Ndl. Patriot*; en naar den inhoud zijner brieven.
4) In 1753 kregen burgerrecht Rutger Anthony, Margaretha en Abraham van Beem, kinderen van Petronella Jacoba Laneel; blijkens het Lidmatenboek woonden zij op de Nieuwe gracht. Zijn die bedoeld? R.A. deed belijdenis 1754, Ma. 1757; A. kan dus een makker van Rijklof zijn geweest. Zie over een mej. M. van Beem nog Nijland, *Bellamy* I 159 II LXXIV.
5) *Brieven* I 133.
6) ‘Posteriores tuae litterae, mi fili, ut verum fatear, nobis minus placuerunt: desiderabam enim uberiore modo exposita audire, quae quovis die te occupatum teneant. Haec leviter percurrens, pauciora refers, quam in primis nobis cordi sunt. Ad haec accedit tum verborum, tum literarum forma perquam inculta, squallida, quin et diversis locis adeo extrita, ut sensum, summa vel adtentione adhibita, vix eruere valeam. Saepius haec te admonui; fac igitur, mi carissime Fili, ne toties eadem repetere necesse habeam.
Caeterum revertendi tempus, ne hospiti tuae suavissimae, benevolentissimae, aut ejus Liberis longiore mora ullo modo oneri sis, expendas velim. Et oblata occasione in regressu socium hominem sanctis et commodis moribus quamprimum adsciscas, cura. Vale! Et salve plurimum, mi fili, cum veneranda Domina a Beem ejusque filio nobis carissimis. Dabam festinanter.’ Ik plaats den brief hier, waar ik iets over de opvoeding van V.G. zeg, ofschoon hij reeds den student gold.

De jonge Rijklof had graag soldaat willen worden. Niets vreemds voor een jongen! Maar de traditie van vaders- en moederszijde, en de eerbied voor oom den kolonel en oom den luitenant-admiraal kunnen zoo'n neiging zeer hebben versterkt. Aan Klotz schrijft Van Goens ten minste later van 'la passion que j'ai eu dans mon enfance pour le métier de la guerre'[1]. Zijn moeder zou het ook gewenscht hebben: '(her wish) was all along to see me enter upon her Father's line, enlisten into the Brigade, and become again a subject of Gr.-Britain'[2]. Feit is, dat Van Goens altijd verscheidene militairen tot vrienden had. Maar ernstig is toch van de militaire carrière geen sprake geweest: 'a strong mark'd early inclination towards studying made my Parents resolve upon a literary education for me'[3]. Er stak iets beters in den jongen, vond men, dan een officier. Een geleerde, een regent, misschien een staatsman![4]

1) V.G.a.K. 28-3-68. Bibl. Gem. Univ. Amst.
2) *Brieven* I 2.
3) Ibidem.
4) Ten Hove toont in 1764 bezorgdheid, dat hij de 'droge' rechten voor de geliefde letteren zou verzuimen. *Brieven* I 136.

Hoofdstuk II.
Fransche en Latijnsche school.

Van het onderwijs van den jongen Van Goens is ons weinig in bijzonderheden bekend. Toch is een juiste voorstelling van de kennis en ideeën, die hij verwierf vóór de Academie-jaren, voor ons van belang. Wat ons aan persoonlijke gegevens ontbreekt, zullen we daarom trachten aan te vullen uit algemeener geldend materiaal: de geschiedenis van het lager en middelbaar onderwijs in de 18de eeuw in Nederland, en speciaal in Utrecht. Jammer is maar, dat ook daarvoor de bronnen nog schaarsch en schraal vloeien.

Heeft Van Goens op een 'kleine-kinderschool' bij de matres het A-B geleerd en Borstius' vragenboekje opgedreund? Y. van Hamelsveld, tijdgenoot en vriend van Van Goens, Utrechtenaar als hij, noemt dit als eersten trap[1)]. En de Amsterdamsche patriciër C. van Lennep zond zijn 3-jarigen David Jacob ook bij zoo'n matres[2)], een kwart eeuw later. Evenals deze zal ook Rijklof, een jaar of vijf oud, naar de 'Fransche school' zijn gezonden. Hoe algemeen deze was in de 18de eeuw, en het leeren van Fransch, ook in den burgerkring, is bekend[3)]. Dat men kinderen die school liet bezoeken, vóór ze op de 'Latijnsche school' te doen, is iets wat men herhaaldelijk vindt[4)]; ik noem nog H.W. Tydeman[5)], A. van

1) Zie Van Hamelsveld, *Zedelijke Toestand* (1791).
2) J. van Lennep, *Leven van D.J.v.L.* I 2. - Huisonderwijs kwam weinig voor. Eerst in 1791 klaagt van Hamelsveld, dat de laatste jaren rijken en aanzienlijken daartoe overgaan, zoodat de middenstand alleen kinderen naar school zendt.
3) O.a. door K.J. Riemens, *Esquisse hist. de l'Enseignement du Franç. en Holl.* (1919); Knappert, *Zedelijk Leven 18de Eeuw.*
4) Riemens, a.w. 196 noemt dat 'l'exception, non la règle'; ik twijfel, of hij daartoe voor dezen tijd voldoenden grond heeft.
5) Ms. *Levensbeschrijving* M. Tydeman (Mij. Lk.) blz. 78.

Bemmelen[1], en den ‘Ouden Vriend’ van Ph.W. van Heusde's ‘correspondent’ - fictie overigens[2] - in zijn *Brieven over Hooger Onderwijs*[3]. 't Ligt trouwens voor de hand, waar men naast Latijn voor alle studie, Fransch noodig had voor de beschaafde samenleving en de studie beide. Dat geleerden van naam soms met vreemdelingen liever Latijn spraken, wettigt het haastig besluit niet, dat zij nooit Fransch leerden.[4]

Op die ‘Fransche scholen,’ dag- of kostscholen of combinatie van de twee, leerde men veelal ook lezen, schrijven, rekenen ‘ende dat daer an cleeft.’ Soms kleefde daar nog heel veel aan, vooral op voorname kostscholen[5], maar die vallen dan eigenlijk buiten het kader der normale Fransche school. Deze kan men het best beschouwen als de voorloopster van ons M.U.L.O. onderwijs[6]. Andere moderne talen dan Fransch kwamen in het gewone leerplan niet voor. Een regeling als de Alkmaarsche in 1781, waar Engelsch naast Fransch staat[7], schijnt ook dan nog zeldzaam. Van Duitsch was nog minder sprake, tenzij in de Noordelijke gewesten[8], of voor Lutheranen[9].

Dat in die ‘Fransche scholen’ het Hollandsch voor een groot

1) *Biogr. Wb. Godgell.* I 420. Zoon van een krankenbezoeker te Delft; hij leerde Fr. Eng. Du. vóór hij, 11 j. oud, naar de Lat. Sch. ging (1790).
2) *Br. o.H. Ond.*^{2} (Utrecht 1829) 339-340.
3) a.w. 104-105. Vgl. 103.
4) Zie over Wesseling, J F. Gronovius, - en Musschenbroek? - Bengt Ferrner's *Dagboek* (1759) in Bijdr. Hist. Gen. XXXI 409, 484, 474. Ten opzichte van Wesseling gaat het een gemeenplaats worden: ook bij Knappert, Riemens, Salverda de Grave (*Franse Woorden in het Nederl.* 116; *Register* 120) vindt men het. De onjuistheid is evident. In W.'s bibliotheek vindt men heel veel Fransche naast veel Italiaansche werken. Zijn polyglottie wordt van zeer nabij geroemd. (*Bibl. des Sciences* XXII 498); ook Engelsch is niet zoo schaarsch onder zijn boeken, of men moet aannemen, dat hij het las. Er is trouwens ook het Eng.-Ndd. Wb. van Sewel, en een Gramm. françoise-angloise van 1713, dus uit zijn studentenjaren. Hoe zou 't ook niet, waar belangrijke werken over philologie door Bentley, Markland e.a. in hun landstaal werden geschreven? Spaansch zal Wesseling ook gelezen hebben.
5) Achter mijn ex. van Formey, *Principes élémentaires des Belles-Lettres* (Amsterdam 1763) voegde de uitgever een lijst zijner ‘livres classiques pour Instruction de la Jeunesse dans les Ecoles de pension’: Algem. en Vad. Gesch., Aardrijksk., Kerkgesch., Gesch. d. Wijsbegeerte, Belles-Lettres, le Beau, le Goût; alles Fransch.
6) Liever dan van onze H.B.S., als Riemens wil, a.w. 198.
7) Dr. J.J. de Gelder, *Oude Scholen*, 58 vlg. De school was 1779 eerst gesticht onder S. van der Waal, daarvóór hoofd eener bloeiende kostschool te Geertruidenberg. Daar ruilde hij zijn Engelsch voor Dr. Nuyssenburg's Latijn, blijkens diens brief aan M. Tydeman 11-5-73 (Mij. Lk.). Cf. Riemens a.w. 197.
8) In Groningen 1722 een Hoog- en Nederduitsche schoolmeester aangesteld. Wynne, *Bouwstoffen* 8.
9) Te Alkmaar 1776 een Lutheraan aangesteld J.H. Rinné, als ‘Fr. Hd. en Ndd. schoolhouder’, maar alleen voor Luthersche kinderen. De Gelder a.w. 74.

deel der lessen voertuig was, kan men veilig aannemen[1], als men afziet van sommige, vooral meisjes-kostscholen. Meermalen spreekt men ook van ‘Hollandsche en Fransche school’; men stelt den eisch van een Hollandschen ondermeester; in Alkmaar schreef men in 1779 zelfs uitdrukkelijk onderricht voor in ‘de gronden der zuivere Nederduitsche taale’[2]. En ouderen van dagen, in kleinere plaatsen althans, herinneren zich nog de ‘Fransche school’ als vervolgklas bij 't gewone lager onderwijs, ten behoeve van de ‘jonge heeren’[3].

Hoe was de toestand in Utrecht, in den tijd van Van Goens? Gewone scholen voor betalende leerlingen waren er..... te veel. Althans 6 November 1769 besloot de Vroedschap: ‘Nederduytsche schoolmeesters binnen de stad en vrijheit uit te sterven op 30 (die van de Diaconie en Parochie daar niet onder begrepen); de matressen op 40, buyten de Weerd niet meer dan 3, buyten Wittevrouwen en Tolsteeg 2, en buyten Cathrijnen een matres.’ En dan trachtten klopjes nog heimelijk te concurreeren[4].

Om van de Fransche School iets te weten te komen, moeten we overal putten uit de Notulen der Vroedschap, soms ook der Provinciale Staten[5]. Reeds in de 17de eeuw gaf de vroedschap subsidie aan Fransche meesters; van 1614 af steeg de som geleidelijk[6], tot ten slotte 200 gld., en 6 gld. extra voor elken kostleerling van buiten (1693). Ook in de 18de eeuw laat de overheid zich aan dit onderwijs gelegen liggen. Afgezien van houdsters van Fransche dag- en kostscholen voor jonge juffrouwen, die van 1776 tot 1782 zelfs te hoop schijnen te loopen in Utrecht[7], en die met de enkele permissie en gratis burgerschap tevreden mogen zijn, kunnen we verscheidene namen noemen voor het Fransche onderwijs in dezen

1) Riemens a.w. 193 kon gerust stelliger gesproken hebben. Wellicht heeft men soms ook rekening te houden met de beteekenis ‘klasse’ van 't woord ‘school’, die nog niet geheel uitgestorven schijnt.
2) De Gelder, l.l.
3) Prof. J.W. Muller deelt mij mede, dat omstreeks 1856 de ‘Fr. school’ in Amsterdam nog de schakel was tusschen het eerste onderwijs en dat op de ‘Lat. School’.
4) Vroedsch. Resoll. 26 Nov. 1770; ook al 5 Dec. 1746.
5) Riemens heeft over Utrecht zoo goed als niets; t.o.v. het H.O. wijt hij dit p. 140 aan het ontbreken van een Gesch. der Utrechtsche Univ. Er is echter toch Loncq, *Hist. Schets der Utr. H. Sch.*, dat hem overigens weinig zou hebben opgeleverd; en *Resoll. v.d. Vroedsch. betreff. de Acad.*, in Werken Hist. Gen., waarin de Fr. meesters Barbin, (Jennet), Formose alleen worden vermeld. Vervolg 227, 249.
6) Riemens a.w. 102 gegevens over 1614-1641. Zie verder Klapper o.d. Vroedsch. nott. Gem. Arch. Utrecht.
7) Voor weetgierigen noteer ik: H. en J. Bonhomme, A.M. Ricquemont, S.C.C. Roll-Langheinrich met dochter, E.C. Mouwen, S. de Gilli, J.C. Jenoteau, N. Bourdon, C.S.J. Bätz-Roll, H. van Leeuwen.

tijd. Voor de jongensscholen moet de overheid soms weer subsidie verleenen. Riemens[1] vermeldt François Védrines 1732-1734; het Utrechtsche Burgerboek Claude Bourdon met twee zonen op 1759[2], en A.E. des Essarts op 1765[3]; de Vroedschaps-notulen in 1774 A.F. Gillard[4]; in 1773 was Des Essarts gestorven[5], hij kan diens opvolger geweest zijn. Uit heel andere bron bekomen we nog eenige aanvulling dezer gegevens[6]: in 1766 wordt een Des Combes 'Teacher of Belles-Lettres', diaken der Engelsche kerk; in 1763 krijgt de 'Reader' dier gemeente B. Caron, na 9 jaar dienst, wat hooger salaris, 'now considerably advanced in years,... being disabled from pursuing his present occupation of teaching the English and French languages'[7]. 't Is echter van geen van beiden volstrekt zeker, dat zij een school hielden.

Een request van Des Essarts van 5 December 1766 aan de Staten van Utrecht geeft een aardigen kijk op het voornaam karakter, dat zoo'n Fransche school soms heeft of hebben wil[8]: 'Alexandre Etienne des Essarts geb. van Parijs, thans burger van Utrecht, te Utrecht geauthoriseerd tot het houden van een Fransche kostschool, heeft die voornamelijk opgericht tot het educeeren van kinderen van geboorte, om dezelve niet te vermengen met dezulken die beneden hun fatsoen en geboorte zijn, en daardoor hunne manieren en geringe gewoontens opvolgen en aannemen zouden.' Daarom heeft hij vele leerlingen moeten weigeren, wat hem 'werkelijke schade' bracht; en op grond daarvan (waarom ook niet?) verzoekt hij een jaarlijksch 'pensioen' en... 'den titel van Provinciaale fransche kostschoolhouder.' Hij weet, dat H. Ed. Mog. andere meesters ook zoo begunstigen.

Van Goens heeft, een tijd lang, de school van Mr. François de Védrines nog *kunnen* bezoeken: in 1751 en 1753 komt deze nog voor als diaken der Engelsche kerk in Utrecht; in 1755 stierf hij[9]. Zette iemand zijn school voort? Claude Bourdon misschien? 't Is ons niet bekend. Maar terwijl Védrines' onderricht blijkbaar goed

1) a.w. 153-155.
2) 24 Febr.
3) 28 Febr.; op 24 Febr. werd hij diaken der Engelsche kerk.
4) Permissie voor Fr. kostschool.
5) Bundel stukken omtrent nalatenschap in Utrechtsche Momboirkamer. Hij schreef - volgens Sautijn Kluit, Bijdr. H. Gen. I 101 vlg. - reeds in 1761 de Fransche Utrechtsche Courant, en zou ze in 1781 in eigendom hebben gekregen. Dat laatste kan niet; vermoedelijk geldt dit een zoon.
6) Uit Kerkeraads-notulen der Eng. kerk, in Gem.-Archief Utrecht.
7) Vgl. beneden blz. 46, waar die oude heer blijkt nog 14 jaar lang te hebben lesgegeven.
8) Nott. Staten v. Utr. 5 Dec. 1766. Vgl. Nott. Vroedschap Utr. 17 Nov. 1766.
9) Register van overledenen. Gem.-Archief Utr. 5 Mei 1755.

was, en veel leerlingen trok[1], heet het Fransche onderwijs in 1759 in verval: ‘ter vergaderinge sijnde voorgebracht dat dewijl het voorsangers ampt in de Walsche kerk thans vaceert, en een algemeen klagten is dat de fransche scholen hier in de stad in sodanig verval sijn geraakt dat de ingesetenen deser stad genoodsaakt sijn haar kinderen na andere plaetsen te moeten senden... soo is de propositie... omme de Heeren van de Walsche Kerkenraad te authoriseeren, dat zij wanneer in de Couranten een advertissement gesteld worde... daernae om te sien dat een bequaam persoon daartoe werde aangesteld en aan deselve te gelijk te beloven, boven sijn ordinaris tractement een jaarlijks douceur van 20 gulden voor ieder Discipel, die zij van buyten dese Stad in de kost een jaar sullen hebben’[2]. Voldeed Cl. Bourdon's onderwijs niet? Later leerde de jonge S.F.J. Rau, (geb. 1765), vóór hij naar de Latijnsche school ging, het Fransch ‘van zekeren Monsieur Bourdon, die deze taal grondig onderwees.’[3] De in 1757 burger geworden Henri Richard Pourtalès, ‘Fransch taalmeester,’ zal geen school hebben gehouden, denk ik.

Tot eind 1756, dus tot zijn achtste jaar, zal Van Goens de Fransche school bezocht hebben; dan gaat hij naar de Latijnsche. Heeft hij onder Pourtalès' leiding het Fransch verder beoefend? Met een Pourtalès, mentor van aanzienlijke jongelieden bij de studie en op reis, is Van Goens 1768 tot 1773 in zeer vriendschappelijke correspondentie.

Over de waarde van het onderwijs op de Fransche scholen wordt door jongere tijdgenooten al heel verschillend geoordeeld: te veel, te weinig grammatica; te kleine, te groote plaats voor de praktijk. 't Zal er mee samenhangen, of men meest Nederlanders of meest Franschen aan het werk had gezien.[4]

Voor lectuur waren de 17de-eeuwsche klassieke dichters La Fontaine, Molière, Boileau, en vooral Racine geliefd; maar op de eerste plaats stond het proza van den in zijn eeuw vermaarden geschiedschrijver der Oudheid Rollin, en de ongeëvenaard populaire *Télémaque* van Fénelon.[5] Van Heusde's ‘Oude Vriend’ dankt

1) Riemens a.w. 155 weet niet, wat er, na het winnen van zijn proces, van hem werd. Hij zal zijn school weer tot bloei hebben gebracht, als vroeger te Nieuwersluis en in Utrecht; cf. p. 154.
2) Nott. Vroedsch. 17 Dec. 1759.
3) J. Teissèdre l'Ange, *Lofreden op Rau* (1808) 68.
4) Riemens a.w. 204.
5) Riemens a.w. 205.

aan de lectuur van de *Télémaque* op de Fransche school - vóór 1770 - zijn smaak voor moderne letterkunde, en liefde voor zoowel nieuwere als oude geschiedschrijvers[1]. Voltaire zal in Van Goens' jeugd nog wel geen schoollectuur zijn geweest: de naam klonk te schel!

Bij vergelijking in iets lateren tijd van Fransche en Latijnsche school valt de waardeering zeer ongelijk uit: de een wil de Fransche school naar de Latijnsche als model hervormen[2], een ander herdenkt met blijdschap op zijn ouden dag, wat de Fransche school hem al goeds heeft geboden: ‘maar mijn gymnasium, mijn gymnasium, helaas! dat bedierf toen alles!’[3]

De Latijnsche School.

Hoe is het mogelijk, dat nog nooit iemand de geschiedenis onzer Latijnsche School samenvattend heeft beschreven! Uit enkele monographieën[4] heb ik mij een voorstelling moeten vormen van de Latijnsche school der 18e eeuw in het algemeen - hoe ver staat zij reeds van ons af! - en van het door Van Goens ontvangen onderricht op de aloude Utrechtsche Hieronymus-school in het bijzonder.

Van eenvormigheid was geen sprake; maar overal blijkt toch de sterke invloed van vaste tradities, in Holland mede gevormd door der Staten Schoolorde van 1625[5]. Reglementen en Schoolorden worden telkens herzien, maar in hoofdzaken blijft het oude heerschen. Eerst tegen het einde der eeuw komen nieuwe ideeën wat duidelijker andere vormen eischen[6]; ook dan gaat het echter

1) Ph. W. van Heusde, *Brieven o. H.O.*^{2} 104 vlg. Vóór 1770; want in 1828 is die vriend 69 jaar oud.
2) H.J. Krom in zijn antwoord op prijsvraag v.h. Zeeuwsch Gen. (1780). Vgl. Versluys, *Gesch. Opv. en Ond.* III 277.
3) Van Heusde a.w. 105.
4) Ekker, *De Hieronymus-school* (1863-1864); Kan, *Gesch. v.h. Erasm. Gymn.* (1876); Voegler, *Gesch. v.h. Middelburgsch Gymn.* (1894); Wynne, *Bouwstoffen Gesch. Lat. School en Gymn. Groningen* (1870); Suringar, *Bouwstoffen, enz. Leiden* (1864-1865); Schotel, *Illustre School Dordrecht* (1857); Hoffmann, *Bekn. Gesch. Gymn. Haarlem* (1889); De Gelder in Nijhoff's Bijdragen 3e R. V 384 vlgg.; Verhh. Holl. Maatsch. v. Wetensch. 1818. - Er is meer, maar voor mijn doel docht mij dit genoeg. Ik vermeld alleen nog Wagenaar, *Amsterdam* (in fo. II 373-378); W.J.A. Huberts, *Gesch. Oude Zutph. Lat. Sch.* - L.A. Kesper's *Gesch. v.h. Gymn. te Gouda* kwam niet verder dan het eerste deel.
5) De Gelder, erover schrijvend, vindt het volkomen overbodig, deze ‘distinctio classium et ordo lectionum atque exercitationum’ uit de Resoll. over te nemen! l.l. 338.
6) Nieuw streven, min of meer, o.a. bij Kluit in Alkmaar en Middelburg (1771); bij Roosen, Haarlem (1782); en in Groningen vooral; daar reeds in 1768 te veel.

nog langzaam aan. Een enkele vroege uitzondering bevestigt den regel[1].

Bij de volgende schets houd ik, naar den eisch van mijn onderwerp, vooral het oog op de Latijnsche School te Utrecht van omstreeks 1760.

Zij had in dezen tijd vijf klassen: van *prima* of *classis rectoris*, en *secunda* of *classis conrectoris* tot *quinta.* De cursussen waren halfjarig, maar het was hooge uitzondering, als een leerling geen jaar in elke klas doorbracht. Vandaar telkens twee *ordines: minores* en *majores*, elders *novitii* en *veterani.* De quinta had nog een *ordo tertius*, elders *tirones* of *tirocinium* genoemd. De beide ordines eener klasse deden hetzelfde werk; lectuur en oefeningen nam men het tweede halfjaar gelijksoortig maar anders dan het vorige. Soms worden twee auteurs voorgeschreven, b.v. Horatius en Virgilius in prima, die 'alternis semestribus tractabuntur.' Alleen in quinta is het werk van den ordo secundus iets gemakkelijker dan van den ordo primus. De ordo tertius gaat een eigen gang. Een normaal leerling liep dus deze Latijnsche School in vijf en een half jaar af[2].

Toelatingsexamen of een equivalent daarvan bestond niet. Kennis van lezen en schrijven werd echter verondersteld[3]. Geen wonder, dat de aankomelingen van zeer verschillende leeftijd en kennis waren. De meeste zijn 10 à 12 jaar oud; maar men vindt er ook verscheidene van 9 of 8, ja enkele van 7 jaar; dit bij voorbeeld in 1743 en 1744[4].

Ieder half jaar hield men overgangs- en eindexamen. Dat kon,

1) Radicaal 'consilium reformandi Gymnasii' al in 1669 van Prof. T. Andreae voor Groningen. Hij is enthousiast voor Comenius en vijand van al het botte van-buiten leeren. Veel kwam er niet van zijn plannen. Zie Wynne a.w. 31 vlgg.; het verband der dingen wordt daar echter chronologisch en zakelijk geheel verkeerd voorgesteld.
2) Ook in Middelburg vijf klassen met tirocinium in 1771 en 1806. En nog in 1815 cursus van 5½ jaar. Voegler a.w. 167, 237. In Rotterdam ook een laagste klasse met drie ordines (Series 1706). Kan, a.w. 151 vlgg.
3) Vroeger niet altijd: in 1649 nieuwe schoolorde te Groningen, waaruit blijkt, dat de laagste klasse - er waren er toen echter acht - letters, lettergrepen, woorden leerde lezen en schrijven. Maar 1669 wenscht Andreae, dat leerlingen 'non nisi prompte legentes et belle scribentes recipiantur.' De schoolorde van 1670 neemt dien eisch, maar verzacht, over: 'nisi possit accurate legere et aliqualem cognitionem scribendi sit consecutus.' In 1726 bij nieuwe schoolorde dezelfde voorwaarden; intusschen was het aantal klassen zes geworden; in 1768 werd het vijf. De laagste klasse ook hier altijd met drie ordines. Wynne l.l.
4) Zie *Matricula continens nomina Schol. Hieron.* Utr. 1876. - Volgens K. van der Palm, in Verhh. Ze. Gen. VIII 235, de regel 7 à 9 jaar. Riemens a.w. 196.

omdat nieuwe leerlingen zoowel in Januari als in Augustus aankwamen; ook op allerlei tijden daartusschen zijn overigens inschrijvingen niet ongewoon. Die examens vallen vóór de twee groote vacanties: op 25 Juni[1] en op Woensdag voor Kerstmis[2]. Zij bestaan in het behandelen van de drie proefthemata, circa een maand na elkaar door den rector in alle klassen gedicteerd en onder zijn toezicht gemaakt, en een mondelinge ondervraging over een stuk door de Scholarchen (curatoren) gekozen uit het in dat halfjaar 'geëxpliceerde'. Want alles gebeurt in samenwerking met de Scholarchen: den Professor in de Literatuur, den oudsten Predikant en enkele Vroedschapsleden[3]. Naar de resultaten van het examen, van de themata vooral, bevorderden Rector en Scholarchen van de eene 'school' - d.i. klasse - naar de andere; naar die themata werden ook de prijzen toegekend. Het afwegen van de heele, halve en kwart-punten was een benauwend karwei voor den rector: leerlingen en ouders telden en wogen mee[4]. Prijsuitdeeling en 'gratiarum actiones' - in Utrecht als overal in zwang - vonden in het openbaar plaats[5]. Maar de groote gebeurtenis was het afscheid der volleerden. 'Wie uit des Rectors school met prijs op de Akademie gepromoveerd worden, zullen in de Pieterskerk een Latijnsche Oratie of Carmen, elk niet langer als een groot half uur, reciteren'[6]. Of men de plechtigheid in de Academie-stad zoo hoog heeft opgevoerd als elders, betwijfel ik[7].

1) Zoo 'Lootdagh' (Ekker II 70) = 'Loy-dagh'. Einde der zomervacantie 10 Aug.
2) De wintervacantie duurt tot 25 Januari. Met Paschen en Pinksteren een week vacantie. Verder heel wat volle en halve vrije dagen, bij verschillende gelegenheden in of buiten de school.
3) Ekker a.w. II 68, 70.
4) Omstreeks 1750 moest de 80-jarige rector Jens te Rotterdam zich over zoo iets omstandig verantwoorden. Kan, a.w. 69. En 23 Jan. 1741 amplieerde de Vroedschap van Utrecht het Regl. op de Lat. Scholen met drie artikelen, waarin de 'oprekening der Fauten in de Schoolthemata' haarfijn uitgeplozen en voorgeschreven wordt. Mocht er toch zich nog eens een dubieus geval voordoen, dan moeten 'de Scholarchen hun consideratiën brengen ter deliberatie van de Vroedschap.'
5) In Utrecht sinds 1732. Vroedsch. Nott. 14 Jan. 1732, op voorstel van Scholarchen besloten, *publice* in de Pieterskerk de praemia te distribueeren, en de gratiarum actiones te doen houden 'gelijk zulks in de meeste steden in Hollandt gebruikelijk is.' Daarvóór gebeurden deze dingen te U. in des rectors huis. Ekker, a.w. II 70.
6) Ibidem.
7) In Rotterdam werden tot 1808 de programmata gedrukt en aangeplakt. In Middelburg trok men in statigen optocht, door stadsboden voorafgegaan, naar de Koorkerk. In Haarlem noodigde men door rondzending van Latijnsche programmata tot de plechtigheid uit, die met dure muziek werd opgeluisterd. Kan, a.w. 60, 87; Voegler a.w. 117; Hoffmann a.w. 20 vlg. Vgl. ook Schotel a.w. 171.

Doch ook hier werden de ‘oraties’ wel uitgegeven[1]. ‘Gratiassen’ werden door conrector of praeceptor geleverd - in Leiden ook wel eens in 't Grieksch, ‘sed rarius’ - tegen van hoogerhand vastgesteld tarief; de Orationes en Carmina in den regel ook, maar deze door den rector. Als ze eigengemaakt waren, zeide men het erbij[2].

Zoo kwam men na een gymnasiale loopbaan van vijf en een half jaar, of iets langer, met of zonder bijzondere eer, aan de Academie. Maar 't kon ook vlugger. Op tweeërlei manier. De gemakkelijkste was, de school te verlaten, als men zich zelf rijp vond voor academie-burger. Want voor de inschrijving als student of toelating tot de examens der Universiteit bestonden geen bepaalde vereischten, al was niet ieder even welkom. J.F. Reitz, de Oude, zelf rector van 1728 tot 1748, wenschte in zijn oratie *De emendandis Academiis* onder meer een toelatingsexamen. In 1808 nog besloten Curatoren te Middelburg, de namen van zulke haastige jongelui aan de rectores magnifici bekend te maken[3]. In Groningen zon men al in 1649 op maatregelen[4]. Toch zal, vrees ik, nog grooter kwaad geweest zijn - de goeden niet te na gesproken - de opleiding in miniatuurstadjes met een rector-meester-voor-alles; Rhenen is een kostelijk staal: een Hollandsche-Fransche-Latijnsche school met eén leerkracht, den rector[5]. Of die op dorpen door een predikant, die tijd en wetenschap over had.

Moeilijker was de andere manier om den weg te bekorten. Met uitstekenden aanleg en grooten ijver kon men wel eens met een half jaar in een klasse volstaan. ‘Den Rector zal het examen van elke classe beginnen met de drie proefthemata van de discipelen van de eerste orde en *andre, die behalve die na de prijs hadden kunnen aspireren*, voortelezen en... [ze] met een lijst van de fouten van ieder discipel op de tafel van de H.H. Scholarchen leggen’[6]. Als nu zoo'n minor, om bijzondere vorderingen tot mededinging toegelaten, den éérsten prijs in zijn klasse

1) De Catal. van de Bibl. over Utrecht in Gem. Archief Utrecht vermeldt zulke oraties van 1731, 1746, 1747. Heele seriën van zulke oratiën, ten afscheid of tot oefening, maar ouder, in *Suada Alcmaria* 1656 (eigenlijk al 1642) met haar vervolgen, en *Suada Delphica sive Oratt.* LXVIII (± 1660, en latere uitgaven). De Gelder l.l. 400. Zie ook bij Schotel a.w. 171 vlg. voorbeelden van zulke oraties of carmina.
2) Bijv. in Middelburg in 1743. Voegler a.w. 144. - Grat. actt. nog in 1829 te Utrecht à 3 gld. Ekker a.w. II 78; te Haarlem 1783 de prijs een gouden ducaat, Hoffmann a.w. 25; Dordrecht dito, Schotel a.w. 171. Oratie te Haarlem 1776 à 30 gld., l.l. 23; te Dordrecht een gouden rijder l.l. 171.
3) Voegler a.w. 167.
4) Wynne a.w. 53 vlg.
5) Bijdr. Hist. Gen. XXXIII, 279 vlg.
6) Ekker a.w. II 69.

won, was het moeilijk, de meeste of alle maiores, zijn minderen in feite, te promoveeren naar een volgende klasse, en hem niet. Zoo een ging wel met de veterani mee - als er overigens geen bezwaren waren[1]. Dat was dan een half jaar gewonnen.

De schooltijden waren van 8 tot 10½ ('s winters 8½ tot 11) en van 1äBD tot 4 uur, voor de lagere klassen; de rectorsklas had in voor- en namiddag een uur vroeger gedaan, die van den conrector een half uur[2].

Wel te verstaan, de officieele schooltijden. Want de bijlessen waren menigvuldig; overal vindt men ze, en te allen tijde; overal ook behoeft men bepalingen om den ijver der praeceptoren daarvoor in te toomen. Een in vele plaatsen beproefde oplossing dezer nooit-verouderende kwestie was, de lessen te regulariseeren door ze in het schoolverband te plaatsen; zonder afdoend resultaat, naar 't schijnt[3]. Voor Utrecht houdt de Instructie van 1640 ook een *Ordre op de Leercamers* in. Dat zijn de *privata* van elders en later: zij sluiten aan bij de schooltijden, men behandelt dezelfde les, repeteert, enz. Men doet mee voor een heel semester. Een *dubbelde leercamer* kan op verzoek der ouders worden toegestaan, enkele

1) In 1711 in Middelburg de regel gesteld, dat zelfs zoo'n kranig novitius nog een half jaar in dezelfde klas blijven zal, 'tenzij H.H. Curatoren het anders naar bevind der saaken sullen ordineeren'. In 1806, dat de primus der minores, die den primus der maiores overwint, 'tegelijk met de maiores zal overgaan, zoo ten minste om andere redenen meer zulks oirbaar wierd geacht'. Voegler a.w. 127, 166. Hier is zelfs het mirakel geboekt, dat een 19-jarig jongeling in drie jaar alles afdeed: van tiro werd hij binnen het half jaar quartanus maior! l.l. 142. Het bericht in 1809 aan den Minister, dat knappe leerlingen *dikwijls* in 4 of 4½ jaar den cursus afliepen, is, denk ik, wat mooi gemaakt, l.l. 168. Dergelijke regeling in Leiden, 1706. Suringar a.w. 32.

2) Dgl. bepalingen ook elders, bv. Dordrecht, Schotel a.w. 168. In ouder tijd was men matineuzer: in Groningen begon men, tot 1647, te 6 uur, een korten tijd in den winter uitgezonderd; daarna echter, als proef, om 8; maar in 1654 komt men nog weer even op het oude terug, omdat de morgenuren in plaats van tot private studiën tot slaperigheid en verzuim werden gebruikt. Wynne a.w. 21, 29.

3) In Rotterdam in 1732 de privatissima (thuis gegeven) verboden, de privata (in de school) onder toezicht van rector en curatoren, en voor allen toegankelijk gesteld: de onvermogenden betalen niemendal, de anderen een vast, niet te hoog, honorarium. Toch klaagt de rector in 1765 weer over de extra-collegiën door praeceptoren, ondanks verbod, te hunnen huize gegeven, en door alle discipelen met excessieve kosten gevolgd. Kan a.w. 69, 77. In Middelburg verkreeg de nieuwe rector A. Kluit in 1771, dat de private collegiën werden ingelijfd bij de gewone lessen, met extra betaling aan praeceptoren als boven. Privatissima zouden voortaan alleen in de vacantie of met bijzonder verlof van curatoren gegeven worden. Voegler a.w. 152. - In Haarlem de 'private instructie' in 1783, in Groningen in 1767 het 'kamer-uur' op dergelijke wijze in het gewone schoolverband gebracht. Maar in 1768 in Groningen het privaat onderwijs thuis reglementair toegestaan, mits niet over zelfde auteurs of themata gaand als de schoollessen. Hoffmann a.w. 25; Wynne a.w. 103, 109.

weken voor het examen, op de twee vrije middagen en 's avonds te vijf uur. Dat zijn dus de *privatissima.* Een *driedubbelde of vorder leercamer - privatissimis privatiora* - is voortaan verboden. In 1729 bepaalde men ‘om alle tweedracht en misnoegen onder de Praeceptoren weg te nemen’ - zij vlamden blijkbaar op privaatlessen -, dat ieder slechts aan kostgangers en leerlingen uit eigen klas ‘in huis particuliere institutie geven’ mocht. Bijna onbeperkte les-vrijheid dus[1)]. Dat was een artikel van het door J.F. Reitz, den Ouden, hervormde reglement, dat onder de opvolgende, minder beteekenende Reitzen niet veranderd zal zijn.

De leeraren moesten elkaars eer en prestige hoog houden; zelf orde en tijd in acht nemen; niet onder schriftelijk werk uit wandelen gaan[2)]; den jongelui niet op eigen gezag vrij-af geven; zich aan de voorgeschreven lessen en boeken houden; - deze en dergelijke eischen lijken ons zoo vanzelfsprekend, dat het reglementair voorschrijven daarvan ons vermoeden geeft van onafhankelijke manieren, in eigenaardige tegenstelling met de vrij nederige positie en het geringe aanzien der heeren[3)].

Onder de leerlingen zijn baldadigen, ‘muytemakers’ en luiaards[4)]; plak[5)] in lagere klassen en geldboeten - ‘niet boven vier stuivers in eene reis’ - bij Rector en Conrector moeten kleine ‘stoutigheden’ bezweren; een custos, wekelijks uit de leerlingen aangesteld, moet die boeten eigener beweging wèl noteeren[6)]. ‘Enorme insolentiën en opiniatre hardtnekkigheden’ waren de zaak van Scholarchen[7)]. Tegen oploopen op straat voor de school, gezelligheid met ‘fruitverkoopers, lietjeszangers en andere bouf-

1) Maar wie het te erg maakte, schijnt men wel eens een algeheel verbod te nebben opgelegd. Ekker l.l.
2) Zij schijnen echter van ouds *na* de leerlingen te komen; in Rotterdam mocht het niet meer dan een kwartier later zijn. Kan a.w. 157 (Reglement 1722). Vgl. Wynne a.w. 29, 41 (17de eeuw).
3) Van Heusde over dezen tijd l.l. 61: praeceptor was omtrent een schimpnaam; De Beyer, *Journaal* 63, schijnt ‘pédant’ een passenden naam te vinden; de Dordtsche Oud-Raad bezorgde den oud-rector Valentijn, den vader van François, in het oude-mannenhuis; de wijze, waarop de Magistraten over het algemeen met hen omspringen, geeft niet veel anderen indruk. Het is waar, men treft er ook soms rare figuren onder. Anderzijds worden de beste, d.i. bruikbaarste, vereerd met toelagen, kostbare geschenken, en soms met den titel van Professor, zooals die in vele steden ook aan geziene predikanten werd verleend. Het tractement is voor rectoren ± 1000, voor conrector ± 800, voor praeceptoren 5 à 800 gld.; behalve aandeel in minerval, vrij wonen voor R. (en Conr.), en kleinere emolumenten. Zie Ekker, Hoffmann, Schotel e.a. En Vroedsch. Nott. Utr.
4) Burgemeesters en Scholarchen te U. hebben last ‘van den aenloop om buitengewone vacantiën’.
5) ‘De straffe met de Plak met geld redimeren’, was in Rotterdam slechts toegestaan in singuliere gevallen. Ook Kluit handhaaft de plak nog na 1771. Voegler a.w. 228.
6) Kan a.w. 160; Ekker a.w. II 20.
7) Ekker a.w. II 71.

fons' moest men ook al optreden in Utrecht en elders, toen als nu. Dat tijdens Kluit, in 1771, in Middelburg een artikel moet worden ingevoegd in 't reglement, verbiedende 'schietgeweer, buskruid of diergelijke gevaarlijke dingen in 't school te brengen', verbaast ons toch even van de jongens van den Pruikentijd.

Wat leerde men op die Latijnsche school, omstreeks 1750? Latijn, Latijn, en nog eens Latijn. Men sprak, hoorde, las, memoriseerde, paraphraseerde, declameerde, oreerde, schreef, dichtte, bad - Latijn[1]. In het Latijn denken ten slotte, wilde Van Assen in 1818 nog[2]. Grieksch leerde men - 't was er naar - in het Latijn, ik bedoel, uit een in 't Latijn geschreven grammatica. De *Series Lectionum in usum Gymnasii Hieronymiani* van 1729[3] van den ouden Reitz, standaard stellig voor de epigonen Reitz, werpt volle licht op die Latinomanie.

De tertius ordo der quinta stampt een half jaar lang, dag in dag uit, de eerste beginselen van declinatie en conjugatie erin, met hulp van de *Rudimenta* van den 16de-eeuwschen Lithocomus, bewerkt door den 17de-eeuwer G.J. Vossius[4]. Ter afwisseling zeggen deze tirones iederen dag een nieuw rijtje woorden op. De tweede en eerste orde zetten dat voort; ter meerder bevestiging schrijven zij dagelijks thuis paradigmata. Maar hier begint ook de themamolen te malen, die vijf jaar lustig doordraait; en worden zij in de onvergankelijke *Grammatica Latina* van Vossius[5], die door de kunstige samenstelling van quintanus tot primanus bezig houden kan, ingewijd: met de hoofdregels beginnen zij, een beetje

1) De Psalmen, die in de 17de eeuw door de hoogste klassen, volgens de Schoolorde van Holl. en W.-Friesl. (1625), dagelijks werden opgezongen, waren Latijnsche Psalmen. Kan, a.w. 53. Die van Buchanan? Die worden meermalen vermeld; sinds 1683 moest tertia in Groningen ze uit 't hoofd leeren; daar in 1637 bij te herdrukken schoolboeken genoemd: Psalterium in Latijn. Wynne a.w. 66, 25. Psalmgezang aan 't einde der les ook in Gron. 1649 eisch. - Er zijn ook andere bewerkingen dan die van B. Catal. Van Goens vermeldt nr. 3915 die van Arthur Jonston, ed. Hoogstraten, Amst. 1706; en nr. 3913 eene van J. van Aelhuisen, Lugd. Bat. 1683 'avec de la musique', of volgens den volledigen titel (ex. Univ. Bibl. Utr.) 'legendi et canendi.' Schotel a.w. 111 noemt zoowel B. als A. voor het schoolgezang.
2) Verhh. Holl. Mij. v. Wet. III 1, 89 vlg.
3) Ekker a.w. II 71.
4) Elders ook andere Rudimenta Ling. Lat. Kan a.w. 54; Voegler a.w. 237.
5) In 1735 gaf Westerhovius een zuiveren afdruk van Vossius' eigen laatste, vijfde, editie van 1649; deze bleef in nieuwe oplagen tot ver in de 19de eeuw in gebruik. Kluit gebruikt ze ook in 1771 en later te Middelburg; in Rotterdam werd in 1825 nog een Index erop gedrukt. Soms gaf men voor quinta nog de voorkeur aan een verkorte uitgave: Vossii *Grammatica contracta.* Voegler a.w. 246, 237 vlg.

verklaring krijgen zij vooraf, en dan kunnen zij de Latijnsche definities en voorschriften wel leeren; de ‘interpretatio belgica’ staat bovendien op de rechterbladzijde. Ook maken zij nu kennis met den traditioneelen *Nomenclator* van H. Junius[1)], die met zijn onuitputtelijken woorden-rijkdom hun van nu vooraan als dagelijksch brood zal zijn[2)]; en leeren zinnen uit Comenius' niet minder vermaard *Vestibulum*[3)]. Door deze beide boeken, met vooral zakelijke groepeering, krijgen zij langzaam aan de beschikking over alle woorden en zinnen, die bij latijn spreken en schrijven maar noodig kunnen zijn. Dit is de leerstof der vier ‘hoofddagen’[4)], die vrijwel gelijk verloopen[5)]. De halve dagen, Woensdag en Zaterdag, dienen hier nog als van ouds[6)] ter repetitie, van de ‘hoofdtijden’ vooral, en tot correctie der thema's.

In quarta, van hetzelfde: Vossii etymologia et syntaxis, Nomenclator, themata, overvloedig. Maar daarbij een klein begin van lectuur. Op de halve dagen wordt een en ander in het net gedicteerd. Ook maakt men dan een bescheiden aanvang met iets hoogers: prosodia latina. Recitabitur; zij wordt opgezegd, natuurlijk.

In tertia: themata, Nomenclator, etymologia et syntaxis Vossii, niet weinig! Ook iets nieuws weer: doctrina de tropis et figuris; bij mondjesmaat nog, uit een *Compendium* van de *Rhetorica Contracta* van - Vossius[7)]. Prosodia recitabitur, als voren. Maar hier ook krijgen de leerlingen den eersten blik op het gebied der groote kunst: het verzen maken. Des Woensdags ‘versuum in ordinem redigendorum ratio ostenditur.’ De beginselen der kunst worden uitgelegd; men doet het hun voor.

Bij den conrector moeten zij zelf zich oefenen: ‘versus cuiuscumque generis carminum domi in ordinem redigendi praescribentur.’ De conrector dicteert Latijnsch proza: verzen namelijk met geheel veranderde woordorde, *versus turbatos*[8)]; de leerlingen

1) De 16de-eeuwsche literator, historicus, medicus; zijn zeventalige N. (1e uitg. 1567) werd ook Lat.-Fr.-Nederl. uitgegeven; en verkort tot een Lat.-Nedl. *Nomenclator contractus.*
2) Vgl. Middelburg 1703: ‘de Nomenclator sal dagelijks door alle de classes geleert en gerepeteert werden’. Voegler a.w. 233.
3) Eerste uitg. 1633: *Vestibulum*, n.l. tot zijn *Janua linguarum reserata*, een mijlpaal in de geschiedenis van het onderwijs.
4) Zoo noemt Kluit ze.
5) Elders geheel gelijk, b.v. Middelburg 1771. Voegler a.w. 237.
6) Reeds in Schoolordre v.H. en W.-Fr. van 1625 voorgeschreven. Bakker, Verhh. Holl. Mij. v. Wet. III, I 167 wenschte dat in 1818 bestendigd.
7) Het zal wel zijn G.J. Vossii *Elementa rhetorica, oratoriis eiusdem Partitionibus accommodata.* Lugd. Bat. 1626. (Vgl. een uitgave Leidae 1778).
8) Suringar a.w. 27: praescribantur versus naturali constructione in prosaicam orationem resoluti, quos in pedes et metrum revocent.

moeten de stukken van de legkaart thuis netjes in elkaar passen[1].

Bij den rector wordt de kunst volmaakt: tweemaal per week ‘materia quaedam carminis domi componendi injungetur, vel ex Phaedri fabulis vel Ovidii Metam. vel Horatio in aliud carminum genus mutanda’[2]. In Rotterdam vond men voor zulk transponeeren naast Horatius' Oden ook Buchanan's Psalmen bijzonder geschikt[3].

Behalve versus turbati komen als oefeningsmateriaal voor - misschien niet in Utrecht - *versus*, laat ik zeggen, *mutati*: men verving in de proza-oplossing nog woorden door hun synoniemen[4]; en *versus mutili*, die een of meer leden misten; die moesten de leerlingen zelf uitvinden en aanzetten[5].

Ook jongeren, die wel wat durfden veranderen, konden zich aan den ban van deze oude traditie niet onttrekken: Kluit in Middelburg moet nog na 1771 ‘versus et varia carminum genera, Ovidiana et Horatiana, zelfs leeren maken’[6]; Roosen in Haarlem beperkt het bedrijf in 1782 wel, maar de Horatius-omkeeringen blijven op 't programma[7]; het vooruitstrevende maar zwaaroverladen Groningsche leerplan van 1768 bleef al die kunsten van de beide hoogste klassen eischen, en bij de noodzakelijke vereenvoudiging van 1787 kreeg tertia ook weer haar deel; er kwam alleen meer geleidelijkheid in: eerst hexameters met opgave van de laatste voeten, dan zonder; dan *disticha destructa*, daarop versus mutili, enz.[8]

Latijnsche verzen maken scheen wel het hoofddoel van het gymnasiale onderwijs[9]. Hoe taai de traditie was, toonen de antwoorden op de prijsvraag der Hollandsche Maatschappij van Wetenschappen in 1818. Terpstra staat het vrijst: wil men versus turbati laten ordenen, het zij zoo, mits de leerling zich niet verbeelde, alzoo dichter te kunnen worden; Van Assen vindt het een nuttige oefening, evenals het overbrengen van de eene in de andere maat; Bakker acht het kortweg noodzakelijk[10].

Daarom is Prosodia zulk een belangrijk vak: drie jaar lang zegt

1) Vgl. Kan a.w. 146; Voegler a.w. 234: in tertia versiculos turbatos varii generis in ordinem leeren reduceeren (1703); ibid. 241: in tertia alleen hexameters en pentameters (1771). In secunda wordt het huiswerk.
2) Ekker a.w. II 71 vlg.
3) Kan a.w. 142.
4) Suringar a.w. 28.
5) Of *mutilati*: Groningen zoowel 1768 als 1787. Wynne a.w. 123 vlg., 136 vlg.
6) Voegler a.w. 244.
7) Hoffman a.w. 88 vlg.; Wynne a.w. 123 vlg.
8) Wynne a.w. 136 vlg.
9) Vgl. Voegler a.w. 88; Van Heusde a.w. 119; vooal Schotel a.w. 150 over Hoogeveen's rectoraat te Dordrecht 1761-1764, waarin het carmina regende.
10) Verhh. Holl. Mij. v. Wet. 1818, 145, 83, 185.

men ze Woensdags en Zaterdags op; ook het derde deel van Vossius' grammatica, Latina prosodia et artis metricae elementa, wordt stuk geleerd[1].

Maar ook de proza-kunst werd terdege onderwezen. In Utrecht in dezen tijd, naar het schijnt, alleen bij den rector: 'praescribitur vel ode aliqua Horatii in prosam convertenda, vel denique argumentum brevis epistolae ad imitationem Ciceronis domi elaborandae'[2]. De thema week er hier zelfs voor in de schaduw. Toch bleef Utrecht op dit gebied beneden andere plaatsen. Ook daar vindt men de brieven[3], - Middelburg met den rector Kluit beveelt in 1771: 'in de brieven zullen zij of verzoeken, prijzen, beschuldigen, vertroosten, of diergelijken'[4], - maar daarenboven *oratiunculae*[5] en *chriae.* Die 'chriae' vooral paradeeren in vrijwel alle Schoolorden en Series. Die der Staten van 1625 luidt: '(in prima) chriis ac ceteris progymnasmatis, ac post etiam declamationibus manus admoveantur. In progymnasmatis Aphthonium aut Theonem sibi adolescentia proponat'[6]. Van die Grieksche rhetoren en hun navolgers, de Latijnsche leeraren der welsprekendheid, namen de humanisten deze oefening over: de ontwikkeling of aanbeveling van een spreuk of opmerkelijke gedachte[7]. Tot het eind der eeuw[8], misschien nog langer, wordt ze gehandhaafd. Maar in 1818 verklaart Van Assen zich vierkant tegen die chriae en declamationes over loci communes. Brieven over bekende dingen; een eigen oratie uit eigen gedachte, van den preekstoel uitgesproken, ter bekroning: dat vindt hij heel nuttig[9].

Van de Rhetorica, voor vers- en prozakunst gelijkelijk te pas

1) De *Metae scholasticae* van Groningen 1787, ten behoeve van zeer naarstige minores, die de klasse in een half jaar willen afdoen, vastgesteld, weiden uit over al wat men, theoretisch en practisch, in zijn mars moet hebben van prosodie en ars metrica.
2) Ekker a.w. II 71.
3) Middelburg, Haarlem, Groningen, Leiden, Dordrecht; in Haarlem in 1795 iedere week tweemaal.
4) Voegler a.w. 246 vgl. 234.
5) Rotterdam, Middelburg, Groningen, Dordrecht.
6) De Gelder l.l. 401. De *declamatio* een verdere uitwerking, of alleen de voordracht? Bij Wynne a.w. 121 een *declamatio* over een *locus communis* als oratie van naar Akademie gepromoveerden leerling (1768); in Haarlem 1782 echter ook *chriae* opgezegd. - In Schoolorde Groningen 1649, in prima: epistolia, apophthegmata, gnomae, chreiae, epigrammata, elegiae, *declamationes* oratione soluta et ligata alternatim facta.
7) De Gelder l.l. 401.
8) Nog in Haarlem 1782 zoowel bij conrector als bij rector. In 1795 niet meer. Verder Dordrecht 1778; Groningen 1768; Middelburg 1771, enz. In Duitschland bestond ze nog veel langer; nog tegen het einde der 19de eeuw kan men ze soms bij 'den deutschen Aufsatz' ten voorbeeld gesteld vinden, met haar van ouds bekenden regel: 'Quis, quid, cur, contra, simile ac paradigmata, testes.'
9) Verhh. Holl. Mij. v. Wet. 1818, 75, 87. - Heeft men toen de chriae als 'opstellen' bij het onderwijs in de moedertaal ingevoerd?

komend, en in tertia al begonnen, herhaalt men in secunda het grootste gedeelte, de tropen en figuren, op breeder schaal, nu uit Vossius' *Rhetorica Contracta.* In prima nog eens, maar weer 'aliquanto uberius.'

Verzen opzeggen voltooide de africhting: 'van alle Latijnsche Poëten, die geëxpliceerd worden, zal de vorige les ook van buiten worden opgezegd, vóór de explicatie der andere'[1]. Dat gold overal; ook in Utrecht, getuige Series en Generaal Reglement van 1729[2]: 'van buiten opzeggen van een menigte verzen uit de Poëten... dat ieder Preceptor dagelijks in zijne classe volgens de Series Lectionum kan laten doen'[3].

Dat men hier Latijn als water sprak, behoeft geen bewijs. Behalve in de laagste klas, kwam ieder Hollandsch woord op boete of straf; de praeceptor mocht echter bij de verklaring der schrijvers desnoods Hollandsch gebruiken[4]. De anecdote omtrent in het Latijn gestelde en geleerde preeken, op den kansel eerst vertaald, - wou het Hollandsche woord niet komen, dan zei dominee het Latijnsche maar - wordt zoo geloofwaardig[5].

Er werd ook Latijn *gelezen* op deze scholen. In Utrecht: Disticha Catonis en Nepos in quarta; Ovidius' Tristia en Terentius in tertia; Ovidius' Metamorphosen, Cicero De Amicitia, en Justinus in secunda; in prima vooral Cicero: Epistolae, met wat van Caesar Horatius en Virgilius. De lijst is klein; een series van 1718 is bijna even sober[6]. Rotterdam en Middelburg noemen in 1706 en 1703 heel wat meer[7]; of er veel meer gedaan werd, is echter de vraag. Haarlem in 1782 heeft een dergelijk plan, ondanks de vervanging van den alouden 'Cato'[8] en van Justinus. En in 1818 wil Terpstra nog wel met minder volstaan: 'sat satis si sat bene'[9].

Hoeveel las men van die auteurs, en hoe? dat is ten slotte van

1) Voegler a.w. 236 (1771).
2) Ekker a.w. 71-73 en 69.
3) Prof. Andreae, die schreef: 'grammaticam verbotenus memoriae mandari operae pretium non duco', begint even later: 'quantum discipuli ex latino authore explicato memoriaeque mandando procedunt'..... Wynne a.w. 32, 36. In 1787 moet te Groningen prima ook nog het behandelde uit Virg. en Hor. van buiten leeren. Terentius zei men in Utrecht niet op.
4) Ekker a.w. II 68; Kan a.w. 158, 160.
5) Schotel a.w. 169. Zie overigens voor *feiten* Hartog, *Gesch. Predikkunde* 209.
6) Phaedrus, Tibullus voor lagere, Livius en Curtius in hoogere klassen nog erbij. Ekker a.w. II 22 vgl.
7) In lagere klassen de Colloquia van Erasmus, evenals die van Corderius of Schotanus, voor woordenkennis gebruikt; in hoogere Livius, Curtius, Florus, Sallustius, Suetonius, Tacitus, Juvenalis, Persius, Lucanus, Plautus.
8) 'Cato' ook in Dordt 1778 nog; en Gron. 1768.
9) Verhh. a.v. Een geliefde leus in de 17de en 18de eeuw.

meer belang. Van Utrecht zijn mij geen gegevens bekend voor het hoeveel. Van Middelburg zijn enkele opgaven bewaard, maar uit de 17de eeuw[1]. Men doceerde daar 'cum examine philologico, rhetorico et poetico'; en deed in prima per uur 3 of 4 regels Horatius af. Van Virgilius in secunda ongeveer 8 verzen. Ik vermoed, dat het heel de 18de eeuw door weinig beter is geweest. Ook na 1771 moest men in Middelburg tot in de hoogste klasse toe[2] 'selfs thuys de *Constructio* schrijven, en de lesse geëxpliceert sijnde, sullen sij 's anderen dags daarvan de versio belgica moeten hebben en lesen'[3]. In de lagere klassen werd ook nog de schriftelijke '*analysis* of *partes orationum*' geëischt[4]. Dit was dus de gang: van een opgegeven *lectio* maakte men thuis de *constructio* (met of zonder *partes*), den volgenden dag zag men ze samen na; dan werd 's avonds de vertaling gemaakt; den derden dag gaf de praeceptor zijn wijdloopige *explicatio*, door vragen gevolgd; nu maakte de leerling 's avonds de vertaling in het net, om ze den vierden dag den praeceptor te exhibeeren[5]. Poëzie moest men dan ook nog opzeggen.

Blijkbaar was grammatica, syntaxis, prosodie, met practische vaardigheid in spreken, schrijven en 'dichten' het groote doel; de lezing der schrijvers werd daaraan geheel dienstbaar gemaakt. De heerschende positie der thema wijst op hetzelfde[6].

In het laatste deel der eeuw gaat men bepaalde schrijvers invoeren om den zakelijken inhoud. Reeds vroeger had men het bijvoorbeeld Justinus gedaan, voor de geschiedenis. Thans kiest men, om de geographie, Pomponius Mela; en vooral, om de mythologie, Hyginus[7]. Dan *begint* langzaam hier en daar een besef te komen van iets meer dan woorden en vormen. Maar wij begrijpen nu Van Heusde's strenge oordeel - meer zeggend wellicht dan

1) Voegler a.w. 87. En uit Groningen enkele voorschriften van 1670 dienaangaande; geheel afwijkend, en zelfs onze gymnasia beschaamd makend. Maar in Groningen is vaker een onuitvoerbaar programma opgesteld; vergelijk beneden 44 n. 5.
2) In Leiden 1706 evenzoo.
3) Voegler a.w. 234, 235, 240, 242.
4) Voegler a.w. 228, 239.
5) z.w. 235, 242, 243. misschien verliep het proces elders in een dag minder (Leiden 1706). In Groningen nog in 1787 dergelijke manier, ook voor de hoogste klassen. - *Constructie*: verba in ordinem naturalem referre, ut prius nominativus, deinde verbum, tunc casus quem regit verbum, post dativus vel adverbium... ponatur. Suringar a.w. 26 (1706). *Explicatio*: in explicatione ipsa singula vocabula ad examen vocentur. Ibid. Te Groningen 1646 al zorg, 'ne commentariis prolixioribus ingenia eorum adobruant.' Wynne a.w. 28. - Hier liggen de wortels der 'rede- en taalkundige ontleding' van het lager onderwijs der 19de eeuw.
6) Vgl. nog Voegler a.w. 233.
7) Zoo Kluit in Middelburg 1771. Mela al in Gron. in 1649 en 1670; maar hier in veel opzichten andere inrichting dan in Holland of Zeeland.

Cuvier's vonnis[1] -, dat men bleef bij woorden, klanken, regels; tot zaken, tot verstand der schrijvers niet kwam; zoodat een oud-gymnasiast met Nepos en Livius weer moeizaam moest beginnen[2].

Ook Grieksch werd er onderwezen; maar hoe? Volgens Van Heusde kon men de school afloopen zelfs zonder de Grieksche letters te kennen[3]. Het weinige, dat men er aan deed, was in elk geval menigeen nog te veel. Regenten te Rotterdam vonden het hoogstens goed voor 'gemeender burgerskinderen tot den predikstoel of medicijne gedestineerd'[4]. In Middelburg stonden de verzoeken aan Curatoren niet stil, om 'van 't leeren der griexe tale verschoont te worden'; toen zij in 1782 durfden besluiten, niemand meer vrijstelling te verleenen, bracht dit hen dadelijk in moeilijkheden[5]. Een rector herinnert zich in 1849 nog, dat men in het begin der 19e eeuw op goede gymnasia zelfs zich tevreden stelde met de Grieksche declinatiën, het verbum *τύπτω* en het vertalen van een gedeelte uit het Nieuwe Testament of een gemakkelijken schrijver[6].

De Utrechtsche Series van 1729[7] licht ons verder in: in quarta de letters en de declinaties[8]; in tertia (daar doet men er het meeste aan, elken dag wat) de eenvoudigste regels der grammatica leeren en partes maken van woorden uit het N. Testament, waaruit ook een of ander vers wordt verklaard. In secunda nog wat grammatica[9] en een aantal woorden[10] leeren; thuis werkwoorden conjugeeren[11], en in school de uitlegging van enkele spreuken of van een makkelijken dialoog van Lucianus *aanhooren.* In prima een portie Nomenclator graecus, een grieksche thema (!) en..... tweemaal per week Ilias.

Er zijn schoolorden, die heel wat meer opgeven: den geschiedschrijven Aelianus[12] een enkele ook Herodianus[13]; naast Homerus ook Hesiodus[14]; de gnomae van Theognis[15] soms Epic-

1) Die ze 'au dessous de toute critique' vond. Van Heusde a.w. 58.
2) a.w. 62, 63, 106.
3) a.w. 63.
4) Kan a.w. 67. Vgl. Formey (Secr. v. Acad. v. Wetensch. te Berlijn; publicist van grooten invloed), *Introduction générale aux Sciences* (Amst. 1764) 13: L'Hébreu et le Grec ne sont qu'une pure curiosité pour un homme de condition.
5) Voegler a.w. 118 vlg., 158.
6) Ekker a.w. II 53.
7) z.w. II 71 vlg.
8) Zoo leg ik het uit, in vergelijking met Middelburg 1771 en 1703.
9) 't Is te hopen, dat men zich bepaald heeft tot een Compendium als te Rotterdam: 32 pp. in 12^{o}. Kan a.w. 55.
10) Uit een Gr. 'Nomenclator'.
11) Middelburg evenzoo. Voegler a.w. 239.
12) Rotterdam, Middelburg, Leiden, Haarlem, Dordrecht.
13) Rotterdam, Middelburg.
14) Rott., Dordt.
15) Rott., Gron., Dordt.

tetus' Encheiridion[1] of de vanouds geliefde Tabula Cebetis[2]. Aesopus en Xenophon's Cyropaedie treffen we buiten Utrecht vrij geregeld aan[3]; de Memorabilia zien we het eerst in 1768[4]. Isocrates hoorde meer tot den ouderen tijd[5]. Daar kon Homerus geheel ontbreken[6]. In het voortgaan der eeuw siert hij echter overal het programma; maar de wijze, waarop Kluit in 1771 toegeeft, dat de summus ordo van prima *óók* nog *iets* uit Homerus *kan* lezen, *vooral* met betrekking tot de *dialecten*[7], geeft geen hoogen dunk van deze lectuur.

Grammatica's - en niet alleen 'Rudimenta', maar ook syntaxis, ja prosodie - vindt men evenzoo in soorten voorgeschreven: Vossius, Posselius, Vergara, Lubinus, Wellerus, Outhovius, Bosius, Scheidius; maar dat men op dezelfde scholen nog noodig vond, dat prima thuis declinaties en conjugaties schreef[8], bewijst, dat het met het gebruik hier heel anders stond dan bij het Latijn.

Het Nieuwe Testament was hoofdzaak in de meeste scholen[9]. Daarna dacht men aan historie, moraal, mythologie en allegorie. Zoo blijft het zelfs nog, als men op het eind der eeuw langzaam gaat hervormen. De mythograaf Palaephatus komt dan in eere[10]. Lucianus, in zekeren zin ook mythograaf, blijft ernaast[11]. Deze opvatting leeft nog lang voort. Terpstra wil in 1818 volstaan met Aesopus, Lucianus (om de fabelleer)[12] en een paar boeken Homerus. En daarenboven de Memorabilia over 'den braven man Socrates'. Van Assen beveelt Apollodorus en Palaephatus sterk aan, naast Homerus en Herodotus. Ook de derde prijswinner vond onderrichting in de fabelkunde zeer noodzakelijk[13].

Lang, zeer lang duurde het, eer men de grootste dichters der Grieksche Oudheid op de Latijnsche school bracht; de tragici en

1) Leiden 1706, Dordrecht 1778.
2) Gron. 1726, Middelb. 1771.
3) Leiden, Rott., Middelb., Haarlem, beide; Cyropaedie ook Dordr., Aesopus Gron.
4) Groningen.
5) Middelb. 1703, Gron. 1649, enz.
6) Leiden 1706, Middelb. 1703.
7) Over die dialecten heeft men het altijd: 'accentuum ratio et dialectorum discrepantia inculcentur!' Leiden 1706. De combinatie zegt alles.
8) Middelburg 1771. Wyttenbach nog was zeer tevreden, als aankomende studenten konden declineeren, conjugeeren en eenigszins constructio maken. Schotel a.w. 170.
9) Gron. 1683 alleen N.T. als lectuur. Haarlem 1782 nog in alle drie klassen (in de hoogste 'ad aperturam'). In Dordt 1778 ook zoo. Een verzoek van rector Nodell te Rotterdam in 1788 om het 'als niet dienstig voor 't aanleeren der Gr. taal' buiten gebruik te mogen stellen, werd niet toegestaan. Kan, a.w.
10) Groningen 1768: Palaeph. met het N.T. het voornaamste der Grieksche lectuur; in 1787 heeft P. het N.T. verdrongen. Vgl. ook *Metae Scholasticae* van 1787 bij Wynne a.w.
11) Gron. 1768, 1787; Middelb. 1771; Haarl. 1782.
12) Van Assen wil hem weren om zijn spot.
13) Verhh. Holl. Mij. v.W. 1818.

Plato gaat men met zeldzame eenparigheid steeds voorbij. Homerus maakte een kleine uitzondering. Voor twee der drie verhandelaars, meergenoemd, stak deze echter al wel hoog uit door zijn kunst; en Terpstra wilde, dat men het gevoel voor het schoone en verhevene aankweeken zou door de lessen van Quinctilianus, Longinus, Blair, Batteux, Feith e.a. om zoo Virgilius' kunst, alleen door Homerus' natuur overtroffen, te leeren genieten[1]. Waren dit niet de dingen, die men vijftig jaar vroeger buiten de school hoorde? Men haalde op onze Latijnsche school het nieuwe niet onbekookt in.

Dit was 1818. In 1760 was men daar nog lange niet. Het Latijn leerde men eenzijdig, en het Grieksch niet, of slecht. Geen van beide om den geest der ouden, hun wijsheid of hun schoonheid.

Er was nog een onderwijsvak aan alle Latijnsche scholen: de Gereformeerde religie. Zoo had men het althans in de 17de eeuw bedoeld. Maar in den loop der 18de deed men het al meer inkrimpen, tot het geheel verschrompeld was, en toen wierp men het als nietswaardig weg[2].

De Instructies te Utrecht van 1607, 1630, 1634, 1640[3] bevelen in het algemeen, ‘de kinderen de kennisse en de vrese Gods in te planten.’ In 1729 vinden we het voorschrift: ‘Dat in alle scholen [d.i. klassen] zoo wel de hoogste als de laegste des Zaterdags een zekeren tijdt zal besteedt worden om de discipelen t'elkens eene Zondagsafdeeling uit de Heidelbergsche Catechismus in 't Duitsch te laten opzeggen en dezelve na hunne vatbaarheidt daerover in het Duitsch examineren, op dat de gronden van de Gereformeerde Christelijke godsdienst hun in de scholen ook ingeboesemt worden’[4]. ‘In 't Duitsch’; dat was in andere plaatsen anders; op eigenaardige wijze bracht men daar afwisseling in deze taak: alleen de laagste klassen zeiden in het Hollandsch, de drie hoogste daarentegen in het Latijn op[5]; of, de laagste klasse in het Nederlandsch, de volgende in het Latijn, en de beide hoogste in het Grieksch[6]. Ook leerde men wel - in Rotterdam in 1706 bijvoorbeeld - de Confessio belgica in het het Grieksch van buiten[7];

1) Van Assen spreekt ook van historia litteraria, van kennismaking met alle genres, en met zekere schuchterheid van ‘wat men thans Archaeologie pleegt te noemen.’
2) Vgl. voor het lager onderwijs: J. Woltjer, *Christelijk Nationaal Schoolonderwijs* 76 vlgg.; en Kuiper, *Gesch. Chr. Onderw.*^{2} 29 vlg.
3) Ekker a.w. I 101-103, 105; II 17.
4) 't Gebeurde reeds zoo in 1718. Zie Ekker.
5) Middelburg 1771. Voegler a.w. 240 vlgg.
6) Rotterdam 1706. Kan a.w. 142 vlgg.
7) *Ecclesiae belgicae Confessio*, interprete J. Revio; *Catechesis* interprete F. Sylburgio. Kan a.w. 53.

de lagere klassen kregen daar ook hoofdstukken uit Mattheus of Romeinen te leeren, in het Hollandsch of het Latijn.

In Utrecht schijnt men zich al vroeg er met den Franschen slag te hebben afgemaakt; de werkzaamheden zijn (eene klasse uitgezonderd) op Woensdag en Zaterdag precies gelijk, maar 's Zaterdags heet het telkens ‘adjuncta Catechesi’. Dat onderwijs had zeker de liefde der heeren niet. Trouwens rector J.F. Reitz, de Oude, had in 1733 zich reeds met zijn collega's, taai volhoudend, weten te ontworstelen aan de verplichting, de formulieren van eenigheid te onderteekenen; de ‘Commissarissen polityk’ hadden hen toen daarbij gesteund[1]. De Utrechtsche magistraat zelf had het, in de tweede helft der eeuw tenminste, niet op de fijnen voorzien[2]; op het fijne dus vermoedelijk ook wel niet. Een machinaal opdreunen[3] - toen toch niets vreemds in de school - kostte dan den minsten tijd, en deed de minste schade; de traditie werd gespaard, de schijn gered.

Langzamerhand wordt het verzet tegen den Catechismus-op-de-school krachtiger: waartoe diende dat botte afdraaien?[4] In 1767 draagt men in Groningen het godsdienstonderwijs, dat men daar steeds nog op breeder schaal had gegeven dan elders[5], aan een catechiseermeester op. Maar in Haarlem schaft men het in 1782 eenvoudig af ‘als niet zijnde huius fori’; in 1795 werd daar echter de historia fabulosa nieuw leervak, en Pomey's *Pantheon Mythicum* nieuw leerboek[6]. In 1818 eischt de man van zijn tijd[7]: onafgebroken blijve het onderricht in de fabelkunde. Het boekje van den ‘braven man Socrates’ erbij: beloofde het geen betere dingen?

Van den plicht van rector en praeceptoren, 's Zondags met de leerlingen gezamenlijk ter kerk te trekken, en na den dienst naar de school, om hun ‘rekenschap van haere aendagt af te vorderen’[8], in de 17de eeuw gewoon[9], hoort men in de 18de nergens meer. Dat geldt ook van het dagelijksch bijbellezen en psalm-

1) Ekker a.w. II 32 vlg.
2) Zie brief mevrouw Bonnet aan Tydeman 24-7-1775 (Mij. Lk.).
3) Vgl. Groen v. Prinsterer, *Handb. Gesch. v.h. Vaderl.*^{3}, 551: ‘veelal enkel geheugenwerk en doode vorm.’
4) Woltjer a.w.
5) Wynne a.w. 94, 103 (1744, 1767): in middenklassen met fundamenteele schriftuurplaatsen, in de hoogste met Alberthoma's *Doctrina veritatis secundum pietatem.* In 1670 zelfs ‘Catechesis cum controversiis’.
6) Hoffmann a.w.
7) Rector Terpstra, a.w. 148. Zijn medeprijswinnaars ook sterk voor mythologie-studie.
8) Voegler a.w. 113 vlg.
9) Middelburg (1689), Haarlem (1673), Leiden (1682), Utrecht (1607). Ook Rotterdam.

zingen, door de Hollandsche Staten in 1625 voorgeschreven[1]. Maar had men in Utrecht ook het gebed bij begin en eind van den lesdag afgeschaft? Stellig wel niet, al vermelden de stukken het niet uitdrukkelijk. Het was algemeen nog in zwang[2]: een leerling sprak het Latijnsche, ook wel Grieksche[3], formulier voor de klasse uit[4].

Zoo was de gang van zaken aan onze Latijnsche scholen halverwege de 18de eeuw. Meer werd er niet onderwezen; tenminste niet in West-Nederland. Dat het in het Oosten anders kon zijn, bewijst Groningen[5]. In Dordrecht deed men in 1772 wat aan logica, historia universalis en mythologie[6]: maar het was Illustere School tot 1789 met zeven klassen. In Middelburg gaf Kluit sinds 1771 ‘elementa logices’: namelijk aan wie nog een half jaar extra blijven wilde. Maar van arithmetica, physica, musica, etc., in 1625 door de Staten facultatief gesteld, vindt men niets[7]. Ook de schrijfmeester, dien Utrecht vroeger nog had, was verdwenen.

Veelzijdig noch diepgaand is het onderwijs geweest, dat Rijklof Michaël aan de Hieronymus-school ontving. Hebben voortreffelijke leeraren de groote tekorten van het systeem met hun persoonlijke gaven aangevuld? Ik betwijfel het. Van Goens werd 20 Januari 1757 ingeschreven[8]; December 1760 verliet hij de school. In dien tijd werden de lessen gegeven, in volgorde van laagste naar hoogste klasse, door J.F. Reitz, den Jongen; Abr. de Bucquoy; Leonard de Coningh; Martinus de Coningh, conrector; J.H. Reitz, rector[9].

1) Kan a.w. 53.
2) Vgl. o.a. Voegler a.w. 228, 230 (1703); 235 (1771); Wynne a.w. 114, enz. (1726, 1768); Kan a.w. 53.
3) Voegler a.w. 235 (1771); ook Groningen 1726.
4) Wynne a.w. 114: per solemnes usuque receptas precum formulas, etc. De *Gramm. Lat.* van Vossius bevat tot 1827 toe zoo'n oratio matutina et vespertina, in 1811 nog met de motiveering ‘quia jam diu in usu Scholarum fuerant.’ Grieksche gebeden in een boekje van 1660 in bibl. Erasm. gymn. Kan a.w. 53.
5) Daar in 1649 logica, arithm., mus., geogr. (Mela of Cluverius). 't Plan van Andreae 1669 en de Elenchus Lectionum 1670 hebben die vakken ook; daarbij nog schrijflessen vermeld; in 1726 geschiedenis. Het overladen plan van 1768 preciseert: oude en *nieuwe* aardrk., en voegt mythol., Gr. en Rom. antiquiteiten en Vaderl. gesch. toe *(Compendium Wagenarii).* Voor schrijven, rekenen, zingen waren afzonderlijke meesters; in 1767 besloot men in beginsel, ook voor aardrk., gesch., oudheden, enz. bijmeesters te benoemen. Vermoedelijk had Groningen contact met Duitschland. Andreae wijst terloops ‘ad morem Gymnasiorum Germanicorum.’ Wynne a.w. 41 Vgl. F. Paulsen, *Geschichte des gelehrten Unterrichts*; overigens ontbreken daar ook niet de parallellen voor de ontwikkeling der West-Nederl. gymnasia.
6) Schotel a.w. 170.
7) Kan a.w. 59.
8) *Matricula continens nomina discipulorum scholae Hieronymianae* (Utr. 1876).
9) Ekker a.w. II 26 vlg. *Naemwijzer* Utrecht 1758.

De Reitzen, neef telkens tredend in de plaats van oom, vormden met den oudsten J.F., den Ouden, in 1748 professor geworden, een afdalende reeks. Ook in de oogen der burgerij, naar het schijnt, want het leerlingen-aantal minderde gestaag[1]. De anderen zijn onbekende grootheden; men vindt L. de C. en A. de B. nergens ook maar vermeld[2]. De conrector schijnt toch geen man zonder eenige beteekenis: 'Conrector M. de Koning een zilver koelvat te geven, daarna zijn tract. tot 1050 gld. verhoogt en zijn Woonhuys gerepareert, vermits een apparent beroep naar Zutphen heeft gedeclineert, als meede een aansoek van die van Amsterdam, en zig verbonden voor altijd hier te blijven'[3]. Ofschoon vrij wat ouder[4], heeft hij een plaatsje onder de vrienden van Tydeman en Kluit[5]; ook met Van Alphen en Van Santen is hij in kennis[6]. Maar Van Goens spreekt over hem evenmin als over de anderen. Heeft misschien toch de rector, evenals zijn oom Duitsche predikantszoon[7], den jongen van Goens in Oostelijke richting leeren kijken? Mogelijk is het; maar waarschijnlijk dunkt het mij niet[8].

Zeker heeft hij met zijn buitengewonen aanleg en groote leergierigheid meer bestudeerd in die vier jaren dan het schoolprogramma voldoende verklaarde. Zijn vader, geletterd man en vriend van geleerden, kan zelf leiding hebben gegeven; hij zal die ook bij anderen voor zijn zoon hebben gezocht. De vroegtijdige belezenheid in de klassieke auteurs kan Van Goens zich niet alleen in een paar jaar tijds aan de Academie verworven hebben. Daarenboven toont hij reeds heel vroeg kennis van moderne talen en literaturen. Engelsch zal hij wel naar de meest directe methode hebben geleerd, van zijn moeder, ook al was zij niet de volbloed-Engelsche, die haar zoon later van haar maakte[9]. Maar ook dan was meer schoolsch onderwijs nog niet overbodig. De gelegenheid voor het

1) Vgl. Ekker a.w. II 31-39. Ook nog een vierde lid van deze soort familieregeering: Ph. Huygen, praceptor, later conrector, evenals J.F., de Jonge, neef van J.H. En allen worden geinstalleerd en geregeerd door oom den Professor, als Scholarch.
2) Afgezien van A. de B. in Alb. Acad. Rheno-Traj. 1744: 'Trajectinus'. En L. de C. in Notulen Eng. Kerk als diaken 1753; en in Burgerboek 1755; de Alba Acad. van Utr., Leid., Hard., Gron. hebben zijn naam niet. Men stelde wel eens meer iemand aan, die niet regelmatig gestudeerd had.
3) Klapper Nott. Vroedsch. 11 Jan. 1762; 21, 28 Mrt., 14, 18, 28 Nov. 1763. Voor het rectoraat bedankte hij in 1769.
4) Alb. Acad. Lugd. Bat. 12 Sept. 1730: 'M.d.K. Dordraco-Batavus 20. L.' Dus geb. 1710.
5) Tyd. a. Kl. Mei 1760; ± eind 1760; 1-4-1761; 19-5-1767 (Mij. Lk.).
6) H.v.A.a.L.v.Z. 10-7-67 (Univ. Bibl. Leiden). - In de pamflet-lit. komt hij voor als trawant der Pestersen.
7) Ekker a.w. 31, 38. Loncq, *Hist. Schets* 195.
8) Zie beneden 47, 49.
9) Zie boven 13.

leeren van Engelsch was in ons land lang niet zoo overvloedig als voor het Fransch; slechts af en toe vinden we ze vermeld[1]. Maar de handel eischte die kennis soms[2]. En de vele Engelsche kerken, welker leden voor een groot deel Nederlanders waren, bewijzen dat hier de taal gekend, en dus geleerd werd. De Doopsgezinden deden het met groote voorliefde, om de geestverwante Engelsche theologie in de eerste plaats[3]; maar ook om de literatuur, de spectatoriale inzonderheid. En ook buiten dien kring treffen wij menigmaal, en van het begin der eeuw af, Nederlandsche auteurs aan, die Engelsch lezen.

In Utrecht vinden we omstreeks 1728 een Franschen meester, die verlof had om ook Engelsch te onderwijzen[4]. Maar sinds 1754, misschien ook al vroeger, is er voortdurend een officieele Engelsche meester: de 'Reader' der Engelsche kerk. Van 1754 tot 1777 vervulde Benjamin Caron die functie[5]. In 1772 kreeg hij ontslag als 'Sexton', maar tot zijn dood bleef hij Reader. Dan richt de Engelsche kerkeraad tot Gedeputeerde Staten het verzoek, naar een ander bekwaam persoon te mogen uitzien. 'Geconsidereert het belang van veele Lieden van distinctie, als int bisonder de vordering in de wetenschappen en studien, de oeffening van de Engelsch Taale in desen Landen en Stad vrij algemeen, en evenzoo noodzakelijk als eenige andere Taale heeft gemaakt, hetzelve belang vordert dat ook bij dese gelegentheit so veel mogelijk werde omgesien na een Man, die teffens in staat is, om de Engelsche Taale grondig te konnen instrueren, en dus voor het algemeen van dienst te zijn, so als den overledenen geweest is, dan also het ordinaris tractement'... enz.: volgt verzoek, dat de Staten het voor Caron's leven verhoogde tractement ook aan zijn opvolger onverminderd mogen toekennen. (Dat was 100 gld., waarbij de stad er 30 en de kerk 70 voegde.) De opvolger John Sigrist keerde binnen het jaar naar Engeland terug. Als dan een Engelschman uit Rotterdam wordt aanbevolen, stelt men zich niet tevreden, als bij zijn voorganger, met een proeve van 'reading and singing in the desk,' maar hij wordt geëxamineerd 'by putting several questions with regard tot his knowledge of English

1) Zie boven 24. En verder Riemens a.w. 133, 140 vlg., 186, 198.
2) Een Engelschman R. Cunningham ± 1605 schoolmeester te Harlingen. Cat. Bibl. Thysiana 251. Te Vlissingen ± 1660 Eng. Onderwijs. Riemens a.w. 110. Voor Dordt vgl. Schotel a.w. 189.
3) Zie Sepp, *Joh. Stinstra* I 6.
4) *Resoll. Vroedsch. betr. Acad.* II 227: Jean Barbin.
5) Vgl. boven 26.

grammar as well as making him read in their hearing several pieces of English, both in Prose and Verse.' En hij blijkt niet bekwaam. Een James Low van Aberdeen bracht het er beter af; hij werd voorloopig aangesteld, en kort daarop voor vast[1].

Het Hoogduitsch heeft Van Goens zich eerst later eigen gemaakt. Wel citeert hij in zijn *Diatribe de Cepotaphiis* van 1763 reeds een enkel Duitsch werk[2], maar nog in Duitschland blijkt hij moeite te hebben om behoorlijk Duitsch te schrijven[3]; Fransch en Engelsch is hij overtuigd volkomen te beheerschen. Met Gellert's roman *Leben der Schwedischen Gräfin von G.* begon hij zijn Duitsche literatuur-studie[4]; dat hij daarbij de grammatica niet geheel verzuimde, getuigt zijn raad aan Lelyveld[5]. Indien hij leiding wenschte bij deze studie, behoefde ze hem niet te ontbreken. De gelegenheid tot onderricht in het Duitsch bestond wel te Utrecht, al was het maar door de Duitsche (en Hongaarsche) studenten[6]. De beoefening van het Hoogduitsch gaat in de tweede helft der 18de eeuw langzaam, maar gestadig veld winnen. In Utrecht zal daartoe ook wel invloed zijn uitgegaan van het groote aantal hoogleeraren van Duitsche afkomst[7]. Reeds in de jaren om 1725 preekte Prof. Lampe als Utrechtsch predikant in het Hoogduitsch[8]. In Leiden werden na 1755 elf Duitsche taalmeesters ingeschreven, en nog vier andere, die ook Duitsche lessen gaven[9]. Op het einde der eeuw gaat men in ons land voor gouver-

1) Nott. Kerkeraad Eng. kerk Utr. (Gem. Archief Utr.) Volgens Schotel a.w. 189 gaven in Dordrecht in de 18de eeuw de Eng. predikanten zelf geregeld Eng. les. Dat voorzangers of kosters tegelijk schoolmeesters waren, komt vaak voor; b.v. Wynne a.w. 8: in 1782 getal schoolmeesters te Gron. beperkt tot 27, daaronder begrepen de voorzangers der drie hoofdkerken. Voor het Fransch: boven 27 (Utrecht); en Riemens a.w. 160: voorzangers Waalsche kerk kostschool houdend (Gouda 1738 tot ± 1795); 161 vlg. (Den Briel), 165 (Gorkum), 169 (Zierikzee). In de 17de eeuw zelfde toestand a.w. Ch. II. Voor Dordrecht, Schotel a.w. 125. Vgl. Versluys, *Gesch. Opv. e. Ond.* III 137-141. - Luthersche voorzangers-schoolmeesters: De Gelder, *De Oude Scholen*, 73-76.
2) De soms foutieve spelling der boektitels b.v. p. 149, 150 ligt misschien niet aan den zetter.
3) Zijn bijdragen voor Lavater's *Handbibliothek für Freunde* werden in den eersten tijd uit zijn Fransch door anderen in het Duitsch vertaald. Pf. 130 D. 9 Kon. Bibl.
4) Brieven V.G. I 183.
5) Om Gottsched's grammatica, en niet een minder goede Hollandsche te nemen. L.a.V.G. 18 en 22-12-67; 25-1-68 (niet uitgeg.); 15-1-68. Br. I 243.
6) Duitsche studenten waren er meer dan het *Alb. Acad.* vermeldt. Vgl. b.v. Beckmann's Dagboek 1762 in Bijdr. Hist. Gen. 33, 428. - De jonge S.F.J. Rau leerde het Duitsch van de Paltzische studenten, die aan zijns vaders huis verkeerden. *Lofrede Rau* (1808) 68.
7) In dezen tijd (1766) tien van de vijftien: Voget, Elsnerus, Houck, Trotz, Rücker, Hahn, Reitz, Rau, Saxe, Hennert. Ook P. Wesseling was Duitscher. Vgl. Bijdr. Hist. Gen. 31, 417.
8) Sepp, *Joh. Stinstra* I 127. *Resoll. Vr. b. Acad.* 199.
9) Riemens a.w. 186. Lelyveld nam in 1767 ook een Duitschen meester te Leiden. Br. I 244.

neurs zelfs de voorkeur geven aan Duitschers en Hongaren boven Franschen en Zwitsers[1]. De Hoogduitsche predikant Klepperbein te Amsterdam keurde het reeds in 1762 af, dat Duitsche theologische candidaten hier in die functie geld wilden komen verdienen[2]. In het Album Amicorum van H.A. Schultens[3] vindt men Duitsche bijdragen niet alleen van Duitsche, maar ook van Nederlandsche vrienden, in 1766. Dat men gevaar liep, het met deze taal wat gemakkelijk op te vatten, blijkt aan het voorbeeld van Prof. M. Tydeman. Een brief aan een Duitsch predikant[4] begint hij met tegenspreken van een geleerden-lexicon, dat hem voor Duitscher had verklaard. Hij is van Zwol; hij wil echter wel in het Duitsch antwoorden[5]. En onvervaard schrijft hij er op los - in behoorlijk Duitsch *schrift*: 'Der Prof. Philos. Rossijn ist mein Fraus Bruter'. Herr Pastor kon zijn Lexicon veilig corrigeeren.

In het bovengenoemde jeugdwerk citeert Van Goens ook Italiaansch[6]. Dat heeft minder vreemds. Kennis van het Italiaansch is in de 16de en 17de eeuw bij ons niets ongewoons[7], en ook in de 18de wordt het nog wel gelezen. Ten Hove kende goed Italiaansch, en las het veel[8]. Op aucties in Den Haag komt veel Italiaansch voor, schrijft Van Wijn[9]. Gosse en Pinet, hofboekhandelaren, adverteeren in een Catalogue van 1766 naast een menigte Fransche en Latijnsche werken ook een klein aantal Engelsche en Italiaansche, - geen Duitsche[10]. Ook het reizen naar Italië was bij aanzienlijke lieden nog niet geheel in onbruik geraakt[11]. In den loop der 18de eeuw lieten zich aan de Leidsche Hoogeschool veertien Italiaansche meesters inschrijven; en zes andere, die deze taal ook onderwezen[12]. Of in Utrecht deze ge-

1) Volgens Verhandelaars Prov. Utr. Gen. 1801, gec. bij Riemens a.w. 181.
2) Bijdr. Hist. Gen. 33, 330. In 1762 zoo een Herr Kupfer bij Mr. J.C. Lampsins, Heer van Swieten, te Amsterdam. Ibid. 429. In 1786 een P.S. Hake bij een Des Tombes; hij is bevriend met Kluit. H. a. Kl. 7-1-86 (Mij. Lk.). En reeds 1752 C. Saxe bij de familie Burman. Bijdr. Hist. Gen. 33, 422.
3) Univ. Bibl. Leiden.
4) 10-5-1769 (Mij. Lk.)
5) In 1768 was T. het Hoogd. gaan leeren. *Brieven* J.D.v.d. Capellen, Aanh. 31.
6) b.v. p. 143.
7) Riemens a.w. 141 citeert ten bewijze Muller, *Gouden Eeuw*, en Schotel, *De Akad. te Leiden.* Onze 17de eeuwsche literatuur zit vol bewijzen.
8) Blijkens zijn corresp. met V.G. passim.
9) V.W.a.V.G. 21-3-66.
10) Achter Bibl. des Sciences et des B.-Arts T. 25 (1766). Maar Gosse staat onder de boekhandelaren als eenoog in het land der blinden. Ten Hove a. V.G. in gedeelte brief, dat Br. I 339 werd weggelaten. - De verhouding is merkwaardig: Fra. 52 pp., Lat. 16, Ndl. 4, Eng. 3, It. 1; Spa. één werk.
11) Vgl. Van Goens' vert. van Volkmann's *Reisboek door Italië*, waarover later; daar ook voorbeelden.
12) Riemens a.w. 140 vlg.

legenheid ook zoo gunstig was, heb ik niet kunnen ontdekken[1]. Omstreeks 1725 had deze stad wel haar Italiaanschen taalmeester: Nicola Ciangulo, maar in 1728 besloot de Vroedschap, hem voor het laatst een toelage te geven; of het was, omdat het zoo goed, of omdat het zoo slecht met zijn lessen ging, vermeldt de Resolutie niet; zeer waarschijnlijk het laatste[2]. Gegeven Van Goens' tasten en zoeken naar een goeden weg om de gewenschte Italiaansche boeken te verkrijgen, moet men aannemen, dat hij zonder veel leiding zal hebben gewerkt. Invloed van Ten Hove is er echter wellicht in het spel. In elk geval beoefende Van Goens deze taal reeds vroeg, en met voorliefde[3]; en bracht het er zoover in, naar het schijnt, dat hij er verzen in schreef[4].

Samenvattend stel ik mij Van Goens' studie, vóór hij aan de academie kwam, ongeveer zoo voor: Op een Fransche school zette het zeer voorlijke kind het reeds heel jong begonnen lezen en schrijven voort en leerde er het cijferen en Fransch; op de Latijnsche school verwierf hij zich meer kennis van Latijn en Grieksch dan de meesten, en in korter tijd; intusschen werd het Engelsch hem gemakkelijk eigen, hetzij met hetzij zonder Caron's hulp[5]; aan Italiaansch begon hij in zijn eersten studententijd; Duitsch deed hij daarna, en oppervlakkiger. Door een uitgebreide lectuur,

1) In 1653 verbood de Vroedschap het immatriculeeren aan de Hoogeschool van verschillende categorieën, met name genoemd:... 'veelmin *taalmeesters*, schermers ofte diergelijke'. Er kwamen te veel liefhebbers voor academisch onderwijs - wegens den vrijdom van accijns. Deze werd echter afgeschaft in 1657. Mogelijk bleef de uitsluiting echter gelden; men vindt althans zulke lieden niet vermeld in Utrecht, in tegenstelling met Leiden. Vgl. Loncq, a.w. 108. - S.F.J. Rau, van jongs vaardig in het leeren van talen, ging eerst Ital. leeren in zijn Leidschen tijd, tezamen met Prof. Brugmans. *Lofrede Rau* 68.
2) De Vroedschap gaf hem 1724, 1726, 1728 een 'pensioen' van resp. 50, 75 en 75 gld., maar weigerde de opdracht van een Italiaansch werk. *Resoll. Vr. b. Acad.* II, 216, 219, 227. Dezelfde N.C. gaf in 1725 Tasso's *Aminta* i.h. It. te Utr. uit. Lelyveld a. V.G. 11-3-68 (niet in Br.). In 1764 verscheen te Nîmes Tasso's *Gerus. lib.* colle osservazioni di N.C. Had hij ook de hand in de Utrechtsche uitg. van *Parnaso* dell' Em. Card. Delfino, 1730? En van de *Opere burlesche* di Berni, Casa, Varchi... etc. in 'Usecht al Reno appresso Jac. Broedelet', 1726 (gewijzigde herdruk 1760)? Cat. V.G. I 489, 493, 479. Volgens V.G. beide uitgaven van het laatste feitelijk in Italië gedrukt. (Ook zoo'n ed. van 1771 vond ik ergens vermeld).
3) Zijn andere jeugdwerken toonen het reeds: Porph. Praef.; Obss. misc.; Spec. ex Artem.
4) Chotek a. V.G. 22-4-71.
5) Van Caron leerde ook Tydeman Eng. *Eigenh. Levensbeschr.* (Mij. Lk.). Hoogstwaarschijnlijk ook D.J. van der Capellen. *Brieven* V.d.C. Aanh. 12. Van een opvolger zullen S.F.J. Rau en Carp het geleerd hebben; zij deden het na het afloopen van de Lat. School. *Lofrede Rau* 68.

met den steun van een sterk geheugen[1)], verdiepte en verbreedde hij die kennis in de laatste jaren, die aan zijn professoraat (1766) voorafgingen[2)].

Gelijktijdig met Van Goens bezochten de Latijnsche school P.G. Duker (ingeschreven Jan. 1757, student 1761) en Hieronymus van Alphen (ingeschreven Aug. 1756, student 1762)[3)]; als ouderen van leerjaar ook Ysbrand van Hamelsveld (ingeschr. 1754; in 1764 nog theol. stud.) en J.H. de Ruyter (ingeschr. 1752; in 1764 nog theol. stud.). Zij zijn vrienden van Van Goens ook aan de Academie, ofschoon in verschillenden graad; een ander, P. 't Hoen (ingeschr. 1755), ontmoeten we later als een zijner ergste politieke vijanden. In vier jaar tijds had Van Goens den vijf-en-een-halfjarigen cursus afgeloopen, en met eere. In een lang vertraagd antwoord, van 5 April 1761[4)], op den gewonen jaarlijkschen brief van zijn jongen vriend, feliciteert Ten Hove hem ‘e pulvere scholastico emersisse et tanto cum plausu ad Academiam accessisse.’ Hij heeft dus zijn gymnasialen tijd afgesloten met een mooi eindexamen, en een - laten we onderstellen - eigengemaakt ‘Carmen van niet langer als een groot half uur,’ voorgedragen in de Pieterskerk, evenals een niet bij name genoemde vriend; ‘tuos atque egregii sodalis tui maximo cum gustu versus perlegi’, schrijft Ten Hove. Een aardig briefje: De vertraging van het antwoord werd veroorzaakt door de zeer verergerde ziekte van zijn zuster. Een afdoende excuus bij Rijklof ‘pro pietate tua erga parentes et fratrem sororemque.’ Zijn vorderingen verheugen hem. Hij ga maar voort, den Parnassus te bouwen[5)], maar verwaarlooze ook het andere niet. Als blijk van zijn genegenheid zendt hij hem een Suetonius ten geschenke. Maar hij moet vaker, hij kan niet te veel schrijven; op trouwe beantwoording

1) Naar V.G.' eigen mededeeling in zijn program van vereischten voor zijn toekomstigen biograaf. Een brief aan Van Alphen 8-2-87 geeft, indirect, dezelfde voorstelling.
2) B. ten Brink, *R.M. van Goens*, 7 citeert een uiting van V.G. zelf over den tijd van zijn taal- en literatuurstudie; maar zij betreft den ‘Philosophe sans fard’, en wat V.G. over dezen vertelt, past niet altijd *precies* op hem zelf. Naar het schijnt, ook hier niet. Vgl. *Brieven* I 173 vlg. met *N. Bijdr.* II 552 (echter ook *Brieven* I 193 vlg.). En *Br.* I 151 met *N.B.* II 470.
3) Wanneer iemand student werd, blijkt niet met zekerheid uit het *Alb. Studd.*; menigeen werd eerst jaren later ingeschreven; anderen heel niet. Het gaf toch geen cijnsvrijdom meer! Voor dezen tijd biedt echter M. Schagen, *Gedagtenis van Utrechts Akademie-Vreugde* (1766) gegevens.
4) Niet uitgeg.
5) ‘Parnassum colere.’

kan hij rekenen. ‘Hactenus sic raro scribis, ut toto semel anno membranam poscas’[1].

Een jaar vroeger had Ten Hove met den nieuwjaarswensch van zijn vriendje ook al Latijnsche gedichten ontvangen; in Latijnsch proza had hij hem bedankt[2]: Je verzen waren mooi; ik heb ze bijna uit het hoofd geleerd. En verscheidene lieden van smaak, wien ik ze voorlas, bewonderden ze ook; den leeftijd des dichters vernemend, wilden zij mij haast niet gelooven. Ga vooral toch voort, je aangeboren talent door naarstig bestudeeren der klassieken te ontwikkelen. Gaarne zou ik in verzen geantwoord hebben: ‘sed Apollo asininas mihi aures vulsit.’ Daarom mijn dank voor je gelukwenschen in proza; ‘paria tibi, atque cuncta optabilia in longissimam annorum seriem, nec non honoratissimis parentibus (quos reverenter saluto) ex animo precor’.....

Het zullen dezelfde verzen geweest zijn, waarmee anderen gelukkig werden gemaakt. J. Oosterdijk Schacht, hoogleeraar in de medicijnen te Utrecht, drukt in een distichon; zijn zoon de jurist H. Oosterdijk, in een 18-regelig gedicht, verbazing uit over zulke verskunst op zulken leeftijd. De gezamenlijke Muzen, het Dichteren-koor, Heinsius, Janus Secundus, Grotius, en het nageslacht laat Oosterdijk Jr. in beweging komen; zijn vader zegt het eenvoudiger:

> Goensiadae cultos mirata Camoena labores
> Non pueri lusus, jurat at esse Viri[3].

De meesterstukken zelf zijn niet overgeleverd. Evenmin de nieuwjaarsbrieven van 1761 en 1762[4] of het *Epitaphium*, dat hij met een zeer klassiek doenden brief[5] omstreeks Mei 1761 aan Ten Hove zond, voor zijn overleden zuster[6]: ‘Vix acceperam, Vir illustrissime, honoratissimae tuae sororis miserrimae fata quin statim quo potissimum modo summum animi dolorem tibi explicare possim deliberarem, et licet quaquaversus occupatus, qua ratione me expedirem ipse incertus essem, tamen non potui, quin paullulum remoratus invita licet Minerva indignante Phoebo sincerae meae erga te matremque et honoratissimas defunctae sororis manes reverentiae indicium quoddam exhiberem, ac statim incom-

1) Variant op Hor. *Sat.* II. 3, 1-2.
2) *Brieven* I 134.
3) 3-1-1760. Pf. 130 D. 14. Kon. Bibl.
4) Zie brieven T.H.a.V.G. 5-4-61 en 8-1-62.
5) Niet uitgeg.
6) 13 April 1761 Maria Francisca ten Hove. *Register graven Kloosterkerk*, uitg. d. J.C. v.d. Muelen (1887).

parabilis ingenii ipsius dotibus quasi correptus hunc in modum mirabundus canerem'..... enz.

L.H.S. voegt hij hier achter zijn naam: hij is dan al literarum humaniorum studiosus; een student van twaalf jaar[1]. En al 'quaquaversus occupatus'. Een kind, geplaatst in een kring van jonge mannen, en in een leven van veelzijdige, drukke studie, gedreven door eigen eerzucht, geprikkeld door uitbundigen lof van ouders en vrienden!

1) Heel jonge studenten kwamen echter meer voor; V. Heusde a.w. 93 spreekt van 14, 15 j. en nog jonger soms. James v. G. was 13 à 14 j. (Schagen a.w. noemt hem begin 1766 als een-jaars-student.) H. Relandus ging op zijn 11e j. van Lat. Sch. naar Athen, te Amst.; op 13e j. stud. te Utrecht. T. Hemsterhuis 17 j. al 'wonder van geleerdheid', 19 j. hoogleeraar. J.J. Mauricius 15 j. Dr. in de rechten (6½ j. oud in de kerk preekend!). Om te zwijgen van een H. Grotius en allerlei andere wonderen van vroegrijpheid, in desbetreffende literatuur en encyclopaedieën vermeld.

Studententijd.

Hoofdstuk I.
De hoogleeraren en de wetenschap.

De Utrechtsche Hoogeschool was een stichting der stad met provinciaal octrooi; door de burgerij betaald, en namens de Vroedschap door Gecommitteerden tot de Academische zaken bestuurd[1]. Maar sinds 1747 had bij de benoemingen de Stadhouder het heft in handen[2]. Schoon dus uit veel beperkter kas[3] bekostigd dan de andere hoogescholen, die 'de Souverein', dat is de betrokken provincie, onderhield[4], maakte zij toch naast deze geen kwaad figuur; alleen Leiden stond hooger aangeschreven, en een benoeming dáár wees een Utrechtsch hoogleeraar niet gemakkelijk af[5]. Van een andere academie naar Utrecht geroepen te worden, gold echter voor een promotie; althans uit Franeker of Harderwijk. Zoo vond in 1734 Oudendorp voor zijn vriend Wesseling te Franeker een Utrechtschen katheder 'inlustriorem pro insignibus (tuis) meritis sedem'[6]. En toen M. Tydeman, in 1765 in Harderwijk professor geworden, het volgende jaar de benoeming te Utrecht kreeg, beschouwden zijn vrienden dat als een grooten stap vooruit: Harderwijk was goed voor een begin, hadden Alewijn en Mollerus gevonden, waar hij roemrijk moest voortwerken 'ut brevi eruditioni tuae debitum locum viciniori in Academia..... obtineas'[7].

In 1761 had Utrecht zestien hoogleeraren[8] in de vier faculteiten: theologie, rechten, medicijnen en philosophie. Een enkele

1) *Ress. Vr. b. Ac.* 504, 510, 530 e.e.
2) Loncq a.w. 222. *Ress.* a.v. 304.
3) De subsidies van de provincie waren nooit van veel belang.
4) *Ress.* a.v. 510.
5) Bonnet wordt in 1764 overgehaald voor Leiden te bedanken, met groote tractementsverhooging, weduwenpensioen, en een kostbaar geschenk. Maar hij mag het niemand vertellen. *Ress.* a.v. 345 vlg. - Van Wesseling en Drakenborch tracht de Vroedschap de stellige belofte te koopen, dat zij bij eventueel beroep te Leiden niet zullen gaan. *Ress.* a.v. 270. Vgl. Boot, *De Vita P. Wesselingii* 54.
6) Boot a.w. 49.
7) A.N. Mollerus a. T. postr. Kal. Oct. 1765.
8) *Naemwijzer Utrecht* 1761.

maakte deel uit van twee faculteiten: Hahn en Wesseling, beiden ‘philosooph’, doceerden de een ook medicijnen, de ander rechten. Die philosophische faculteit omvatte alle wetenschappen, die niet bij een der andere behoorden: wis-, sterre-, natuur-, plant-, scheikunde met wijsbegeerte eenerzijds, historie, klassieke philologie en Oostersche talen anderzijds[1]. Haar voornaamste doel was voorbereiding tot de studie in andere faculteiten[2]. Slechts weinigen beoefenden haar vakken om huns zelfs wil; ook literatoren, toekomstige praeceptoren, studeerden vaak een andere wetenschap erbij. Promoties tot philosophiae doctor zijn, met die in theologie, weinig talrijk: van 1756 tot 1770 vijf. En meermalen verbindt men met dit doctoraat een ander[3].

Na voldoende tentamens had men drie examens te doen, in elke faculteit: het laatste bestond in twee scripties, binnen 24 uur in te leveren. Zoo werd men candidaat, met recht op het doctoraat door verdediging van een dissertatie of stellingen[4]. In de philosophische faculteit liepen examens en dissertatie uitsluitend over de eerste afdeeling; den graad van Magister Artium Liberalium kreeg men, naar een oud gebruik, op dien van Doctor Philosophiae toe[5]. Litteraire examens of promotie bestonden niet.

De promotie was particulier - voor den senaat - of publiek; bij zeer bijzondere gelegenheden, als jubilea, en voor zeer uitstekende studenten, die het zelf wenschten, werd de laatste wel ‘more maiorum’, met ouderwetsch ceremonieel en extra-kosten gedaan[6]: met de kap, gouden penning, enz.[7]. Wie op zuiver litteraire studiën een openbaar blijk van bevoegdheid wou doen volgen, kon een surrogaat voor publieke promotie zoeken in een *disputatio sub praeside*, die veel gelijkenis vertoonde met een *dissertatio inauguralis*, maar geen graad deed verkrijgen. Evenals deze werd zij gehouden in het groot-auditorium over een evenzoo en onder vrijwel gelijke voorwaarden bij den Akademiedrukker uitgegeven we-

1) Bijdr. Hist. Gen. 35, 206.
2) a.w. 210.
3) Zoo is J.F. Reitz Med. Dr., Castilio I.U. Dr.; M. Tijdeman promoveerde in de rechten en werd toen rector te Leeuwarden; H. Tollius te Leiden, geheel literator, promoveert in de rechten, en wordt dan prof. in Gesch. en Grieksch; Oosterdijk Schacht, prof. in de med. te Utrecht, is A.L.M., Phil. et Med. Dr., volgens series 1768. Enz. Vgl. boven 5 over D.F. van Goens. - Statistiek der promoties bij Loncq a.w. 217 vlg.
4) Bijdr. Hist. Gen. 35, 213 vlg.
5) ibid. 213.
6) ibid. 214; beschrijving bij Schotel, *De Acad. te Leiden* 343 vlgg. - Tydeman vraagt Wesseling's meening: zal hij privaat, publiek of more maiorum promoveeren? Indien 't laatste, dan verzoekt hij eerst eens opgave van de kosten. Ongedat. brief. Univ. Bibl. Leiden.
7) *Ress. Vr. b. Ac.* 324, 398, e.e.

tenschappelijk betoog[1] - dat evenwel vaak... van den praeses was[2]. Echter, ook in andere faculteiten kwamen zulke disputationes sub praeside wel voor, en dan volgde later toch een promotie[3].

Heel iets anders zijn de *dispuut-colleges*, op geregelde tijden volgens de Series gehouden over stellingen, die verband houden met de door de professoren behandelde stof; zij waren louter oefening[4]. De Woensdag en Zaterdag waren hoofdzakelijk dáárvoor bestemd. De op de halfjaarlijksche Series - want men rekende met semesters - aangekondigde, dagelijksche *lectiones publicae* werden dus vier maal per week gehouden. Daarnaast had men de private colleges. Die zijn het voornaamste, het eigenlijke; want de openbare lessen beteekenen weinig meer in dezen tijd. Zij staan maar voor de leus op de Series, verklaarde Prof. Allemand te Leiden in 1759 aan den Zweedschen geleerde Bengt Ferrner[5]. En in Utrecht achtte in 1796 het 'Committé tot Publiek Onderwijs' het noodig, de Series in overeenstemming met de feiten te brengen, want van de tot nog toe oudergewoonte opgesomde openbare lessen 'wierden de meeste door de professoren nimmer geleezen, zeedert dat men zig aan de Academie op het privaat onderwijs bijzonder is begonnen toe te leggen'[6]. In 1759 leek het al veel op dien toestand: Saxe vertelt aan Ferrner, dat hij bij de openbare voorlezingen dikwijls twee hoorders heeft; en als deze er op uit gaat om eenige geleerden te hooren, ervaart hij, dat de grootste helft heel niet opdaagt, en de anderen voor stoelen en banken spreken[7].

1) Bijdr. Hist. Gen. 35, 195. *Ress. Vr. b. Ac.* 312, 319, 344, 374. Verschil tusschen dispp. inaug. en dispp. s. pr. 377, 378.
2) Vgl. Nepveu, *Leven H.v. Alphen* vóór *Dichtw.* (1871) XXIX n. 6. Zoo plaatsten oude biographen van P. Wesseling 'dissertationes academicas eo praeside defensas' eenvoudig onder W.'s geschriften. Boot a.w. 6 vlg. Ook Kluit schreef dissertaties voor zijn leerlingen. Fruin-Colenbrander, *Staatsinstellingen* 42. Merkwaardig is een geval te Steinfurt. Daar werd sub praeside A. Visch één theologische verhandeling van dien heer, over Matth. 16:18, *De Petra*, in vier dispp. gesplitst, door vier verschillende jongelui verdedigd, de eerste 1710, de laatste 1717; nr. 2 was P. Wesseling. Boot a.w. 13 vlg. In 1715 defendeerde W. zoo weer te Franeker een disputatio door A. Schultens geschreven, a.w. 17. Zoo ook Rau's vijf dissertt. tegen Houbigant door verschillenden, o.a. Hamelsveld, verdedigd.
3) Zoo Van Alphen b.v. diss. s. pr. 1767, diss. inaug. 1768. Nepveu, *Leven* a.v. XXIX, XXXII. - Prof. J.W. Muller herinnert mij, dat nog in 1840 Jonckbloet als jur. stud. zijn uitgave van Velthem, Sp. Hist. III als 'Specimen academicum e literis Neerlandicis' proponeerde 'ad publicam disceptationem, praeside v. cl. M. Siegenbeek'.
4) Bijdr. Hist. Gen. 35, 194 vlg. Series lectionum Utrecht 1768 post ferias aestivas. (Gem. Archief.). Vgl. ook Van Heusde a.w. 228.
5) Bijdr. Hist. Gen. 31, 465.
6) *Ress. Vr. b. Ac.* 490.
7) Bijdr. Hist. Gen. 31, 411. Vgl. Hahn's mededeeling, 416. 't Lichtelijk komische verslag van de openbare voorlezingen daar 419-420.

De eigenlijke *collegia* waren de *privata*; daarnaast had men *privatissima.* Beide gaf de hoogleeraar aan zijn huis. Voor beide werd betaald: voor de eerste een wettelijk gelimiteerd bedrag per deelnemer, voor de andere een te contracteeren som voor het geheele, naar eigen believen kleine of grootere gezelschap[1]. Schoon uitstel en afstel van betaling kwade posten opleverde[2], werd het meestentijds sobere vaste inkomen door deze regeling voor velen tot een zeer behoorlijk bedrag gebracht[3].

Het officieele tractement hing van zeer uiteenloopende factoren af; vraag en aanbod speelde geen kleine rol; de heeren zelf wendden allerlei middeltjes aan om verhooging te verkrijgen[4]. De theologen kregen hooger tractement dan anderen, want zij moesten hun privata gratis geven[5].

Sollicitaties en voordeelige aanbiedingen van belusten op het hoogleeraarsambt kwamen herhaaldelijk voor: soms, lang niet altijd, was men daarvan gediend[6].

Van den stichtingstijd af vindt men in Utrecht naast de ordinarii telkens extra-ordinarii: soms een geliefden predikant, als Elsnerus, een gezienen rector, als Reitz, die voor een aanlokkelijk beroep bedankt hadden; meestal jonge geleerden, die men reeds voorloopig aan de Academie bond; een lectoraat ging er nog wel eens aan vooraf[7]. Na eenigen tijd werden deze laatsten dan ordinarius. Protectie was in alle opzichten een goed ding; sinds 1747 was het vooral veel waard, vrienden in Den Haag te hebben[8].

1) Bijdr. H.G. 31, 465 vlg. In Leiden, volgens Allemand bij Ferrner, 30 gld. per man, en 100 duc. per college. In Utrecht een dgl. regeling. *Ress.* a.v. 325. Deze collegia op de Series slechts in het algemeen aangekondigd; of wel ‘desiderantibus offeruntur’ in soorten. Series Utr. 1768 p.f. aest.
2) *Ress.* a.v. 325, 327, 348.
3) Bijdr. Hist. Gen. 31, 466. Allemand, prof. in de nat. hist. ± 4000 gld. bij een jaarwedde van 1800 gld.
4) Zie *Ress.* a.v. passim. Het marchandeeren in 1811 in de memorie voor de keizerlijke commissarissen uitdrukkelijk erkend. Bijdr. Hist. Gen. 35, 215. Vgl. ook 31, 416: Saxe 1000, Wesseling 2400 gld. Een aanzoek in beraad houden, doet de heeren licht over de brug komen met hooger bod; Bondam pingelt er zoo 400 à 600 gld. bij. *Ress.* a.v. 380; vgl. Nahuys en Rossijn, 385. Een beroep van elders kan toelage, gratificatie, pensioen of cadeau opleveren, 343, 345 enz. In 1740 maakte men de absurde bepaling, dat zulke tractementsverhoogingen en douceurs bij later toch vertrekken moesten gerestitueerd worden. In 1754 dit echter weer ingetrokken. *Ress.* a.v. 269, 271, 313, 315, 319.
5) *Ress.* a.v. 348, 593. Bijdr. H.G. 35, 215.
6) Een bekeerde Jood Neuman 1747, een graaf de Hauteville 1757, D. Wyttenbach Sr. 1761, F. Saxe 1786-1787. *Ress.* a.v. 302, 328, 335, 432, 437 vlg.
7) Zie Loncq a.w. en *Ress.* a.v. passim. Zoo o.a. gebeurd met S. Rau.
8) Tydeman laat de prinselijke familie, Nassau-Weilburg en Brunswijk incluis, geen rust met zijn opdrachten, present-exemplaren, carmina van leerlingen, en betuigingen van eerbied en dankbaarheid. Graag gebruikt hij Prof. Weissius, den opvoeder van Willem V, als tusschenpersoon. Zie brieven T.a. Weissius (Mij. Lk.). Zijn ms. autobiographie, aangevuld door H.W.T. (ibidem), licht dit nog toe: te Leeuwarden mocht T., op straffe van ongenade bij de Douarière, geen notitie nemen van Van Haren; bij een begroeting op 't Loo verblijdde Willem V hem met zijn benoeming te Utrecht; Weiss zal zijn voorspraak zijn geweest.

Eervol was het hoogleeraarsambt zeker, maar een plaats op het regeeringskussen schijnt toch meer te hebben gegolden. Wij lezen van aanvragen om ontslag wegens benoeming tot vroedschap, geëligeerde, en ontvanger zelfs[1].

Van ouds was rechtzinnigheid eisch[2]; in 1695 bonden de Staten van Utrecht, als die van Holland, allen Kerk- en Academieleeraars het nog eens op het hart, 'zich te houden bij de zuivere leer, zooals die bij den Catechismus, in de Confessiën en in de Canons der Dordtsche Synode is vastgesteld'; de theologen onder de laatsten werden in het bijzonder gewaarschuwd, den studenten geen aanleiding te geven, om de mysteriën van het Christelijk geloof philosophisch te behandelen en te ontkennen[3]. De Utrechtsche faculteit wilde de geheele 18de eeuw door daaraan vrijwel voldoen; en de regeering wendde alles aan, om de aanstaande predikanten tot een bezadigde orthodoxie te doen opleiden. Voetianen en Coccejanen zijn beide vertegenwoordigd; zij moeten in vrede met elkander leven. In het eerste kwart der eeuw wekten nog Roëll en Lampe bij strenge Voetianen als Luyts of Holtius wantrouwen, maar in den tijd van Van Goens zien we de Utrechtsche theologische professoren, als ze al eens in een strijd zich wikkelen of gewikkeld worden, tegen de nieuwlichters optreden[4]. Het zijn G. Bonnet, A. Voget, G.M. Elsnerus, Franc. Burman III. De bezadigde Voget, 'mild Coccejaan'[5], in Utrecht beter op zijn gemak dan naast den strijdbaren Driessen in Groningen, schijnt een goed docent; maar bekendheid heeft hij alleen nog door zijn meedoen aan de niet malsche bestrijding der Hern-

1) Albinus 1747, Leusden 1726, Woertman 1759. *Ress.* a.v. 302, 220, 331.
2) Zie b.v. Knappert, *Gesch. N.H. Kerk* II 101, 104. - Over den Lutheraan Chr. Saxe spreek ik later nog. - Dat men in 1773 om Perrenot te bewegen, Van der Marck's plaats in te nemen in de juridische faculteit van Groningen, zoover ging, hem vrijstelling aan te bieden van de onderteekening der Formulieren van Eenigheid, is slechts een gerucht; Van der Capellen deelt het mede in zijn *Aan 't Volk van Nederland.* Hardenbroek a.w. III 115 n.
3) Loncq a.w. 147; vgl. *Ress.* a.v. 148; wel tegen het Cartesianisme gericht.
4) Zie daarover de kerkhistorische werken van Reitsma, Knappert, Ypey; en vooral van Sepp. Ook het *Biogr. Wb. van Protest. Godgell. in Ndl.* door Visscher, Langeraad, De Bie en Loosjes; en de geschiedenissen der Academiën van ons land; vooral Boeles over Franeker, maar ook nog Siegenbeek over Leiden, geeft vele bijzonderheden.
5) Zie De Bie, *Hofstede 6.*

hutters; Elsnerus, zijn mindere in wetenschap, was daarin zijn medestander. Burman trachtte met zijn geringe krachten de traditie zijner voorgangers-naamgenooten op te houden. Hij gaf college over den Heidelbergschen Catechismus. De minst bekwame der professoren-dynastie, is hij waarschijnlijk ook de minst twistzieke; geheel buiten veeten bleef hij echter ook niet. Die tegen Saxe dijde door de deelneming van een liefhebber als zijn Amsterdamschen broeder Petr. Burman Sec. zelfs tot een jarenlang durenden pamfletten-oorlog uit[1)]; zelf schijnt hij echter niet zoo'n kemphaan te zijn geweest[2)]. Hij zal, zoomin als Franciscus I of II Voetiaansche sympathieën gehad hebben, maar niemand stootte zich aan zijn leer. Een Ds. Vos, in 1769 hoogleeraar gemaakt, ging naar de mate zijner gaven de Aufklärungs-apostelen Semler en Michaëlis, zoowel als de deisten bestrijden[3)]. Seb. Rau, de Orientalist, begon in 1761 zijn jarenlang voortgezette *Observationes* tegen de zeer vrijmoedige kritiek en conjecturen van den Franschen priester Houbigant op het Oude Testament[4)]. Facile princeps in de faculteit der theologie was sinds zijn optreden in 1761, G. Bonnet; om hem voor Utrecht te behouden, doet de Magistraat al wat zij maar kan; zijn bedanken voor Leiden wekt algemeen vreugd. Hij treedt telkens op als de verdediger van de oude leer, in 1766 tegen de toleranten, in 1771 en vaker tegen de deisten; tegen het ralionalisme o.a. in 1785 en volgende jaren in een polemiek met den geen kamp gevenden Kantiaan Van Hemert, nog in 1804 als 80-jarig emeritus tegen Prof. Heringa, die de alombekende rechtzinnigheid der Utrechtsche theologische faculteit langzaam maar zeker scheen te ondermijnen door onder de oude terminologie nieuwe ideeën te leeren[5)].

1) Daarover o.a. Hartog, *Uit de dagen der Patriotten.* Dit en de andere boeken en artikelen van Hartog over de 2de helft der 18de eeuw raadpleegde ik meermalen over toestanden en denkbeelden in Van Goens' tijd.
2) De F. Burman L.C., die een lettertwist met ‘den waanwijzen, neuswijzen jongeling’, A. Kluit voerde, was een ander, een te Utrecht woonachtige gepensioneerde luit.-kolonel, die bijzondere studie maakte van het Fransch en zijn invloed op het Nederlandsch. Zie diens (*Aenmm.* en) *Nieuwe Aenmm. de Ndd. Tael..... aengaende.* En brieven van Tydeman a.K. o.a. 16-12-60 (Mij. Lk.). Ook zijn strijdwijze was ‘onverdraaglijk’, als men K. en zijn vrienden gelooven mag. Maar K. schijnt, zelfs in de oogen van vrienden als T., niet vrij van pedantheid in het meesteren over oude, geachte geleerden. Zie brieven van T.a.K. van 1760, 1774, 1778 (Mij. Lk.).
3) Sepp. *Stinstra* II 31.
4) Sepp, *Pragm. Gesch. Theol.*^{3} 158. Vgl. Catal. V.G. II nr. 18402.
5) Behalve de reeds genoemde werken raadpleegde ik nog een brief van Bonnet aan Heinemeyer 11 Oct. 1800, waarin B. de lijst zijner onder zijn naam verschenen werken verbetert en completeert (Mij. Lk.). Over de bestrijding van Heringa, Sepp, *Pragm. Gesch.*^{3} 174 vlg.

De Utrechtsche academie maakt in ons tijdvak een zeer rechtzinnigen indruk, vergeleken met Leiden, Groningen, Franeker. Hier geen verdediging of verontschuldiging van den Sociniaan Stinstra - volgens 't Leidsche eenstemmige oordeel toch minstens een Arminiaan -, als waarmee de Franeker vrijzinnige theoloog Venema durfde uitkomen, toen aan alle universiteiten officieel advies was gevraagd (1741); geen openlijke Leibnitianen als de philosooph Engelhard te Groningen (1728-1765); geen uitdagende toleranten als J.J. Schultens te Leiden; zelfs geen 'Professor Matig' naar Aagje's of Betje's hart; daarvoor moest Betje's zwager het model leveren, de Leidsche Prof. Hollebeek.

Ook in de andere faculteiten te Utrecht komen ernstige afwijkingen van de oude beginselen zelden of nooit duidelijk aan den dag[1]. Toch twijfel ik, of het hier bij allen wel zoo breed gesteld was met de orthodoxie, waarmede, als het er op aan kwam, hun onderwijs in overeenstemming *moest* blijken. Maar men was voorzichtig, en het kon hier ook iets meer lijden dan in de theologische wetenschap; mits maar geen ergernis werd gegeven, wat trouwens hier niet zóó licht voorkwam als daar.

De tijd was voorbij, dat de wijsbegeerte van Aristoteles officieel als de eenig ware werd geijkt, zooals in 1643: 'philosophi ab Aristotelis philosophia non recedunto, neque publice neque privatim; propugnatores absurdorum, paradoxorum, novorum dogmatum ab Aristotelis doctrina discrepantium non feruntor'[2]. Dat besluit zelf trouwens was al een, volstrekt niet afdoend, ingrijpen geweest in den strijd van oude en nieuwe wijsbegeerte: voortdurend had Voetius te kampen gehad met H. Regius, den geestverwant van Descartes. En ook na 1672 had een met de politiek samenhangende reactie het Cartesianisme niet kunnen onderdrukken[3]. In de volgende eeuw kwamen nieuwe systemen, nieuwe leuzen en nieuwe namen tot aanzien. Zoo kreeg ook Leibniz eenigen aanhang hier te lande. Reeds 's Gravesande zal in Leiden bij zijn wijsgeerige colleges door Leibniz en Wolff geinspireerd zijn[4].

1) Vgl. Hofstede in zijn (anonym) *Leven van Janus Vlegelius.* Diens vriend Liberius vindt in Utrecht bij niemand der hoogleeraren zijn gading, dan bij V.G.; al de andere waren nog te veel 'aan hun Vaderlijken Godsdienst of 's Lands Constitutie verknogt.' Hij houdt het er niet uit. De Bie, *Hofstede* 376.
2) Loncq a.w. 50. Vgl. De Vrijer, *Henricus Regius* 42 vlgg.
3) Over den strijd der Cartesianen tegen de traditioneele Aristoteliaansche leer, zie De Vrijer a.w.; Duker, *G. Voetius*; Land, *Gesch. Wijsb. i.d. Ndl.* Hfdst. III: De Hoogescholen.
4) Land a.w. 135.

De geleerde dichteres Chr. Leon. de Neufville prijst in 1741 in rijmverhandelingen hun stelsel aan[1]. Twee Geldersche regenten, Dutry en De Beyer, maken in 1755 kennis en zijn weldra druk in gesprek over de stellingen van Leibniz en Wolff, door E. Luzac, vriend van den een, vurig aangeprezen, door Ds. Bouillier, vriend van den ander, bestreden. Op het eind leent De Beyer, die het met Condillac's kritiek op Leibniz eens is, aan Dutry diens *Traité des Systèmes* 'et quelques *lettres originales* de Leibnitz'[2].

Ook in Utrecht werd zijn werk bestudeerd. Omstreeks 1760 verkeerde daar de Hongaar Genersy als student en studenten-mentor; Voget waarschuwde de ouders tegen diens propaganda voor Leibniz; Bonnet was er niet zoo bevreesd voor[3]; maar de regeering verbood hem toch, privaat-colleges te geven[4]. In 1781 eerst verkreeg de man toelating als privaat-docent; het lectoraat, dat hij gevraagd had, werd geweigerd[5]; poover resultaat, voor wie in 1763 reeds bij curatoren in Harderwijk[6] ernstig in aanmerking was gekomen voor een professoraat. J. Petsch, prediker bij de Hernhutters te Zeist, was een ander adept van Leibniz; met een aantal geschriften, van 1760 tot 1765 te Utrecht verschijnend, ijverde hij voor Leibniz' leer: *Verdeediging der beste wereld; Redding der eere en leere van Leibniz en Wolf*[7]; *Proef eener Nederduitsche vertaling van de Essais de Theodicée; Het roemrugte leven van den wijdberoemden Baron Leibnitz en de lotgevallen van deszelfs Theodicee*[8].

Oppervlakkig beschouwd, kon het stelsel ook bezadigde rechtzinnigen, wars van alle radicale ongeloofstheorie, maar 'niet blind voor de eischen van verlichter eeuw', soms bekoren: de synthese van Aristoteles en Descartes, van geloof en rede, van 'onvolkomenheid' en deugd; de harmonie van ziel en lichaam, van het rijk der natuur en het rijk der genade, van leed en geluk; de verlokkende

1) Kalff, *Gesch. N. Lk.* V 482; Maand. Bijdr. II 463.
2) *Journaal* De Beyer (Arnhem 1906) 90.
3) Sepp, *Pragm. Gesch.*^{3} 250.
4) Acta Acad. Ultraj. 3 Dec. 1759, volgens De Beaufort, *Brieven J.D.v.d. Capellen.* Aanh. 57 n. 1.
5) *Ress. Vr. b. Acad.* 420.
6) Sepp a.w. 250.
7) Dit uitgelokt door een *Brief* van H. Scheurleer Sr. aan de Vaderl. Letteroef. in dat tijdschrift, 1en jaarg. (1761) 429 vlgg., zeer gekant tegen de dwalingen van L. en W., en met veel lof voor Locke. Vgl. Vad. Letteroef. I 692.
8) Aan dezen in zijn tijd bekenden schrijver over theologie, wijsbegeerte, moraal, strijdvaardig en onafhankelijk neoloog, is sindsdien te weinig aandacht geschonken. Sepp zegt iets van hem, *Stinstra* II 205; Van der Aa *Biogr. Wb.* (oude uitg.) somt een aantal zijner werken op; men vindt deze besproken in de tijdschriften der eeuw, als Bibl. d. Sc. e.d. B.-A.

theorie der beste wereld; en bovenal zijn alles overtreffende theodicee[1]. Zelfs Petrus Hofstede oordeelde, zonder aanhanger van Leibniz te willen zijn, niet ongunstig over zijn mundus optimus en zijn theodicee[2].

Was het de weinig wijsgeerige zin der meeste Nederlanders, en bij de geloovigen ook een vaag besef, dat er toch deistische en rationalistische adders scholen onder het frissche gras? de aanhang schijnt nooit bijzonder groot of geestdriftig[3]. Wel vindt men telkens afzonderlijke gevallen. In de briefwisseling der hartsvrienden Z.H. Alewijn en M. Tydeman wordt over Leibniz herhaaldelijk gesproken. Eerst over de theodicee. Wat later, in 1765, meent Alewijn in de oratio aditialis van zijn vriend te Harderwijk overeenstemming met Leibniz te vinden; door den Zwitserschen theoloog J.F. Stapfer - want dien Stapfer zal hij wel bedoelen - is hij ook van zijn aanvankelijken 'horror' teruggekomen. Hij wenscht, dat T. tot beter waardeering nog de biographie door Petsch lezen zal. Elders - misschien even eer nog - waarschuwt hij hem: 'Leibnitium frustra et temere puto accusas'[4]. Vooral Genersy zal menigen Utrechtschen student tot nadere kennismaking met Leibniz' ideeën hebben gebracht. Na het verbod, private collegiën te geven, had hij zich al spoedig als repetitor gevestigd; hij was dit nog, toen in 1782 het verbod werd opgeheven. Hij schijnt een gerespecteerde figuur in het geleerde Utrecht. J.D. van der Capellen tot de Poll - dien overigens de theodicee niet helpen kon in zijn godsdienstige twijfelingen - is zijn vriend sinds zijn academiejaren. Hij zendt hem in 1767 door Tydeman zijn groeten, en dringt in 1782 bij dezen er op aan, dat er, professoren-jalouzie ten spijt, gezorgd worde voor den man, die voor eene zeer geringe belooning veel dienst aan de jeugd gedaan heeft, en voor wien nu de oude dag begint te naderen[5].

Met Leibniz wordt dikwijls in één adem Chr. Wolff genoemd,

1) Windelband, *Lehrb. Gesch. d. Philos.*[6]; Eisler, *Philosophen-Lexikon*; Ueberweg, *Grundriss* III[11].
2) De Bie, *Hofstede* 186.
3) Wyttenbach, *Vita Ruhnkenii*, ed. Bergman (1824) 156 constateert met genoegen, dat sinds de Cartesiusfurie hier wel de onvermijdelijke nieuwe stelsels ieder op zijn beurt zich presenteerden, maar anders dan toen, heel anders ook dan in Duitschland nu weer met zijn Wolff, 'lenia erga illas (sectas) fuerunt studia, nec cum Literarum contemtu conjuncta.' Vgl. ook Land a.w. 135 vlgg. 142. - De klacht van Z.H. Alewijn, Werken Mij. Lk. II 93 vlg. over de algemeene zucht tot philosopheeren weerspreekt dit m.i. niet. Het was meest philosophie van den kouden grond.
4) Z.H.A.a.T. o.a. 26-9-65 (Mij. Lk.).
5) *Brieven* v.V.d.C. Aanh. 25, 56 vlg. En 29-30.

de man, die Leibniz' theorieën, aangelengd en soms gewijzigd, tot een volledig rationalistisch systeem maakte, en verder verbreidde. Het is bekend, dat de Utrechtsche magistraat hem in 1740 tot professor philosophiae et matheseos heeft benoemd[1]. Maar Wolff, die door Frederik Willem om zijn ongeloof uit Pruisen gejaagd, in Marburg een onderkomen had gevonden, ging liever dan naar Utrecht, in triomf terug naar Halle, op de uitnoodiging van Frederik II. Wisten de Utrechtsche heeren wel allen, wien zij wilden inhalen?

Wolffianen vond men in Franeker: Koenig en Bernsau[2]; en met veel meer invloed, in Groningen: Barbeyrac en Van der Marck[3]. Toch ook wel in Utrecht. Van Alphen wendde zich al vroeg tot ‘de Wolfiaansche Philosophie, die destijds in ons Vaderland veel ingang vond en zich met de rechtzinnige kerkleer tamelijk wel liet vereenigen’; en bleef ze aanhangen, voor zoover het zijn Christelijk geloof toeliet, ook nog toen het Kantianisme ging doordringen, vertelt Koenen[4]. Sinds 1764 was in Utrecht professor in de ‘wis- en sterrekunst’ - philosophie dus in ruimeren zin - J.F. Hennert, die de vurig Wolffiaansche sçavante Pa. Ja. de Timmerman, de vriendin van Betje Wolff-Bekker, zich tot vrouw koos[5]. Leerling was hij van Sulzer[6], een Wolffiaan; en van Formey, den auteur van het populaire handboek *La belle Wolfienne.* Naar zijn eigen getuigenis liep hij eerst hoog weg met Leibniz' theodicee. Maar door de studie van Spinoza vooral, dien uitersten idealist, geleerd en gewaarschuwd, kwam hij ertoe, de bespiegelende wijsbegeerte op te geven voor die van de ondervinding en het gezonde menschenverstand. Dan noemt hij zich voorstander der Engelsche en Schotsche philosophen, die het voetspoor van Locke volgen, en, zijns inziens, het dichtst bij Plato staan. Sinds is hij een ijverig propagator der ‘populaire wijsbegeerte’; en veroordeelt Wolffianen en ‘Ontologische Vernuften’ gelijkelijk met Thomas Aquinas en veel van Aristoteles; hun aanhangers maken met hun grillige bespiegelingen

1) *Ress. Vr. b. Ac.* 270.
2) Knappert, Sepp e.a. a. ww. Koenig vertrok heel spoedig naar Den Haag, als bibliothecaris van den prins; Bernsau was, waarom dan ook, in verachting te Franeker.
3) Juristen, over wie straks nader.
4) H.J. Koenen, *H. van Alphen* 19.
5) Ghijsen, *Betje Wolff* 26 vlg. Wat was de strekking van zijn *Le Bel-Esprit*, Comédie en trois actes, Utrecht 1766? Want ‘M. H***rt’, Cat. V.G. nr. 5822 bedoelt hem. Vgl. Hennert, *Lessen Wijsbeg.* I, lijst werken nr. 21; en *Brieven* V.G. I 189. Uit beide pll. blijkt dat 1769 van Cat. V.G. onjuist is.
6) ‘mijn uitmuntende Leeraar.’ Voorr. *Uitgel. Verhh.* III.

t.o. 64

G. BONNET.
(Zie blz. 573).

en onderscheidingen, en hun geleerde terminologie den indruk, te werken als de spinnen, ‘haare webben uit het ligchaam trekkende’. En hij spot met de vastheid van Leibniz' bewijsvoering. Maar dat was in 1780. Al kan men bij de nog in 1782 over Leibniz en Wolff opsnijdende studenten, die de onphilosophische Bellamy zich met geestige scherts van het lijf slaat[1)], moeilijk meer denken aan bij Hennert verkregen wijsheid - eer was hier Genersy in het spel -, in zijn eersten tijd is ook hij stellig een heele of halve Wolffiaan geweest. Ook al waren hem, zoowel in Duitschland, als later in Parijs, waar hij zijn studiën had voltooid, de Franschen en Engelschen genoegzaam bekend geworden. Overigens was Hennert in de eerste plaats wiskundige: negen tiende van zijn tijd gaf hij aan die wetenschap[2)]. Vermoedelijk trad hij eerst laat met publieke voorlezingen over wijsbegeerte op[3)]; althans in 1780 geeft hij zijn uitvoerige studie over Spinoza uit ‘als proeve, of ik niet in staat zou zijn volgens een Compendium philosophische lessen te houden; een zekere partij van menschen schijnt mij deze geringe bekwaamheid te betwisten’[4)]. Zijn rechtzinnigheid was niet onverdacht; zelfs zijn lofredenaar erkent, dat zijn spottende uitingen soms profaneerend leken. Maar eerst toen politiek fanatisme zich tegen hem richtte, bleek het erg genoeg om het als een wapen tegen hem te gebruiken[5)]. Tot zoolang was het voldoende geweest, dat hij ‘achting voor den godsdienst betoonde’[6)].

Men vraagt zich af, of ook Hennert's voorganger, de Italiaan Castilio, of de vele vreemdelingen uit het neologische Duitschland

1) Nijland, *Bellamy* I 303.
2) Voorrede *Uitgel. Verhh.* I.
3) Na den dood van Horthemels? (1776).
4) Voorr. *Uitgel. Verhh.* I.
5) In 1784-1786; o.a. *Haagsche Correspondent* No. 40.
6) Over Hennert raadpleegde ik zijn *Uitgelezene Verhandelingen* (1780-1795; 6 deelen), grootendeels vertalingen door zijn beste leerlingen van verhandelingen der Berlijnsche Koninklijke Academie: van Formey, Merian, Sulzer, Maupertuis, Beausobre e.a. Daarbij voorredenen en aanteekeningen, vaak zeer uitvoerig, van Hennert; en ook een aantal eigen verhandelingen. Verder zijn *Lessen over de eerste beginselen der Wijsbegeerte*, nog in 1819-1822 door zijn leerling Ds. G.C. Spaan uitgegeven, met een *Redevoering over H.* door Prof. Dr. J. Nieuwenhuis. Zie ook Land, a.w. 135, 142 vlg. - Ook van Kant maakte H. ernstig studie; een plan tot uitgave van een ‘Conspectus philos. Kantianae’ kwam echter niet tot uitvoering. Fichte en Schelling las hij op zijn ouden dag - hij stierf 1813 -, den eerste niet zonder genot. Maar zij voldoen hem niet; en ondanks zijn eerbied voor Kant, vindt hij zijn stelsel grootendeels een mislukking. Een ‘Popular-philosoph’ als Garve is meer zijn man. Maar vooral met F.H. Jacobi gevoelt hij veel verwantschap. Spaan en Nieuwenhuis in a.w. En Voorrede *Uitgel. Verhh.* VI. - Ook over aesthetische onderwerpen schijnt H. te hebben gehandeld; althans Spaan stelde een, nooit verschenen, vierde deel in uitzicht over ‘De Dichtkunst en de Fabel’.

afkomstig, altijd de grenzen der kerkleer eerbiedigden[1].

In de faculteit der rechten liep het een enkele maal spaak. In 1745 verhinderde de theologische faculteit de promotie van een jurist Blondeel wegens ketterijen, in zijn dissertatie, tegen de Gereformeerde leer. Hij gaf toe en zuiverde zijn proefschrift; maar liet terstond na de plechtigheid een tweeden, verbeterden, althans vermeerderden, druk ter perse leggen, met eenige vriendelijkheden aan het adres der theologische heeren erbij. De begrijpelijke verontwaardiging steeg te hooger, omdat de promotor Wieling het met Blondeel verklaarde eens te zijn. Doordat Wieling tijdens de behandeling een val deed, die hem het leven kostte, kwam deze zaak niet tot volle ontwikkeling: den brutalen jongen doctor werd het burgerschap ontnomen, en daarmee was het uit[2]. Een ander jurist, Prof. Trotz, de vriend van Noordkerk, uit Betje Wolff's leven welbekend, had met zijn inaugureele oratie, vroeger, te Franeker, de luide toejuichingen verworven van alle tolerante bestrijders van 'Priesterdom', van 'School- en kerktirannen'[3]. Vrijheid van denken en spreken voor den rechtsgeleerde, had hij geëischt; en ook voor elke religie. Maar in Utrecht wekt hij nooit eenig gerucht. Waarschijnlijk zocht hij zulke beroemdheid niet[4].

De juridische wetenschap der 18de eeuw was anders nauw betrokken bij de nieuwe theorieën op theologisch en wijsgeerig zoowel als staatkundig gebied. De cultus van het Natuurrecht is een der meest typische verschijnselen der eeuw: epidemisch in heel beschaafd Europa. Tolerantie, Aufklärung, verlicht despotisme en revolutie gingen gelijkelijk uit van de 'natuurlijke rechten' van den mensch; zijn natuurstaat, door Hobbes vroeger met 'homo homini lupus' gekenschetst, wist Rousseau met naieve gewisheid schooner te verbeelden; en hoe deelde zijn geestdrift zich straks aan anderen, ook hier te lande, mede! In Utrecht liep men echter niet zoo hard van stal. Daarvoor moest men in Groningen zijn, bij den vermaarden Barbeyrac, reeds uit Lausanne bekend om zijn verzet tegen de 'formula consensus helvetica'[5]; straks

1) Voor Hoeksma's bewering - *Bellamy* 120 -, dat ± 1750 de Duitsche wijsbegeerte te Utrecht zeer sterken invloed had, zie ik geen grond.
2) *Ress. Vr. b. Ac.* 292 vlgg.; Knuttel, *Pamfletten-Catalogus* op 1745; Sepp., *Stinstra* II 32.
3) Sepp a.w. II 105-108. Hartog, *Uit d.d.d. Patr.* 152.
4) Vgl. P. Burman's houding tegenover Betje Wolff, toen die hem dreigde te compromitteeren.
5) Herzog-Hauck, *Real-Encycl. protest. Theol.*^{3} i.v. Konsensformel. In 1721 oratie: *de magistratu forte peccante, e pulpitis sacris non traducendo*: tegen de 'kerktirannen' dus. Sepp a.w. I 81 vlg. Volgens Van Kampen, *Bekn. Gesch. Lett. en Wetensch.* III 187 werd de rede meermalen herdrukt, en ook in 't Holl. vertaald. - De jonge W. van Haren was een tijd zijn huisgenoot en pupil. Sepp., a.w. I 57. - Ver buiten den universitairen kring kon B.'s invloed gaan door de *Bibliothèque raisonnée des Ouvrages des Savans de l'Europe*, Amst. 1728-1753, waarvan hij mederedacteur was.

gevolgd door Van der Marck, die minder mocht, maar veel meer wilde zeggen dan zijn leermeester, en het met afzetting boette, dat hij tegen de leer der kerk inging[1]. En bij den advocaat Goodricke, uit dezelfde school[2].

De jonge H. van Alphen, van Utrecht naar Leiden getrokken, om Pestel te hooren over Grotius, bestudeert Barbeyrac en Goodricke ernaast, en zij voldoen hem soms beter. Maar het loopt zulk een vaart niet met die voorkeur, want hij schrijft het aan Prof. Tydeman te Utrecht. En in het geschil van Goodricke tegen Bonnet en Van der Kemp schijnt hij het met de laatsten te houden[3]. De Hieronymus van toen hing anders niet angstvallig aan het geijkte[4]; maar die Groningers waren wel zeer modern, bij Utrecht vergeleken. Van den natuurstaat van Rousseau moet hij niets hebben; aan zijn boezemvriend Louw van Santen schrijft hij: ‘egter kan ik mij nog niet verbeelden het leven de l'homme sauvage van R., qui n'a rien besoin que de nourriture, une femelle et du repos; ik weet niet hoe of een man van verstand zulke idees kan formeeren’[5]. Zijn vriend Both Hendriksen bestudeert het beroemde *Dei delitti e delle pene* van Beccaria, maar om het te bestrijden[6].

In Utrecht zou het jus naturae geen onevenredige proporties aannemen als te Groningen. Het werd er onderwezen door den vromen Wesseling, daarna door diens vertrouwden leerling en geestverwant Tydeman, onder wiens presidium de Hongaar Paxi

1) Zie behalve de reeds genoemde werken nog S.D. van Veen, *Uit de vorige eeuw* 151 vlgg. Volgens den braven Van Kampen ‘schijnt de haat (der bekrompen Godgeleerden) eigentlijk daarin gelegen te zijn, dat hij de volstrekte afhankelijkheid der kerkelijken van de burgerlijke overheid stelde, a.w.e.d. 317 vlgg. Lateren zien een andere mogelijkheid: de wezenlijke tegenspraak van zijn leeringen met de beginselen der Universiteit, verergerd door zijn heftigen toon en hatelijken spot tegen orthodoxen en orthodoxie. Van Veen a.w.; De Bie a.w.; Reitsma, *Gesch. Herv. en Herv. Kerk.* Hartog, *Uit d.d.d. Patr.* 156 doet, zijns ondanks, het onduldbare van V.d.M.'s leer voor de kerk nog meer uitkomen in de formuleering: ‘uit het natuurrecht werd (door V.d.M.) ook afgeleid, dat de kerk onderworpen zou zijn aan den Staat’.
2) Over G. later nog.
3) V.A.a.T. 18-5-68 (Mij. Lk.).
4) Lichtzinnige toon soms in de vlot geschreven brieven aan L. van Zanten (Univ. Bibl. Leiden; met enkele, niet aangegeven, coupures, en onjuistheden uitgeg. d. Van Vloten, *Levensbode* IV 437 vlgg.), b.v. den ongedateerden, wsch. uit eerste kwart van 1767.
5) V.A.a.L.v.Z. 1-9-66.
6) V.A.a. Tydeman 18-5-68. 't Boek was verschenen 1764, anonym.

de Szathmar drie dissertaties verdedigde *De habitu religionis christianae ad vitam civilem* tegen Rousseau[1].

Na Wolff's bedanken had men met lang beraad geen beter leeraar voor de wijsbegeerte gevonden dan den Zaanschen predikant Horthemels. Hij begon met bij de 'libertas philosophandi' goedmoedig de 'modestia circa revelata' aan te bevelen. Na 25 jaar overziet hij het terrein nog eens in een oratie 'de libertate philosophandi', maar schamper voegt hij er dan aan toe 'adeo hodie commendata', en oordeelt ze als 'in meram licentiam cultusque divini opprobrium exitura'; hij beraadt zich daarom 'de medela huic impietati adhibenda'[2]. Tot zijn dood in 1776 philosopheerde hij nog voort. Of Van Goens, of de Utrechtsche studenten er veel baat bij gevonden hebben? de getuigen zwijgen stil. Alleen de Series Lectionum van 1768 vermeldt, dat hij 'physicam sacram experimentis hodiernis nixam, et stabilitam, exponet atque a difficultatibus Atheorum et Naturalistarum solide vindicabit'. Eén sprekende getuige toch: Bengt Ferrner in zijn dagboek van 1759. Deze hoort hem 'de Schrift verklaren naar de Observationes der nieuwere philosophen'; vermoedelijk hetzelfde dictaat, dat hij tien jaar later nog voordroeg. 'Wat mij het meest amuseerde, was om te zien, met welke waardigheid en ernst hij zijn gebroddel en gewauwel, dat hij zooveel mogelijk in metaphysisch gewaad kleedde, ten beste gaf'[3]. Ferrner was niet onbevooroordeeld: hij *verwachtte* sottises. Toch gelooft men het wel, dié zou den stroom niet keeren! Wie belang stelde in de wijsbegeerte, zal zich liever tot Genersy of Hennert gewend hebben.

De literatoren waren Reitz, Saxe, Wesseling; over Rau, bekend Orientalist als A. Schultens en N.W. Schröder, sprak ik ook reeds.

Wesseling overschaduwde de beide anderen geheel. Hij is het groote licht der Utrechtsche Academie in dezen tijd; als klassiek philoloog evenknie der Leidsche coryphaeën, in universeel weten zeker ook bij geen Hemsterhuis achterstaand[4]. Rau getuigde nog

1) In 1770. Zie ms. autobiographie; Cat. V.G. nr. 18359; en Z.H. Alewijn a. Tydeman a.d. VII Sept. 1770. A., door T. aangezocht, ze te vertalen, ziet geen kans dit naar eisch en waarde te doen; zijn broeder moet hij nog vragen. Zeer wenscht hij echter een Ndl. of Fr. vert. 'Ita optime *literis Judaeorum Anti-voltarianis* jungi posset.' (Mij. Lk.)
2) Zelfs van der Aa weet heel weinig van hem te zeggen. - Beide oraties in Cat. V.G. II 697-698. De groote verzameling orr. en dissertt. daar samengebracht, geeft wel een kijk op wat de geesten bezig hield.
3) Bijdr. H. Gen. 31, 420.
4) Wyttenbach, *Vita Ruhnkenii* (ed. 1824) 104: 'Sed cum universae eruditionis, tum Graecarum Literarum et criticae facultatis, habita ratione, principatus erat apud triumviros illos Hemsterhusium, Wesselingium, Valckenarium.'

in 1786: ‘unius ingenii sui vastissimo ambitu tot scientias et disciplinas complectebatur, ut si eius peritia, quam consecutus erat in Theologia et exegesi sacra, in Iure publico et naturali, in literis Graecis et Latinis, in Geographia veteri et temporum doctrina, in omnis aevi historia cum civili tum ecclesiastica, in critica denique et antiquitatibus sacris et humanis, in plures fuisset divisa, potuisset tot viris doctis materiem laudis et eruditionis sufficere, quot ipse scientias possidebat. Memoria ipsi contingebat tanta, ut omnia quae legerat, retineret; tamque prompta et parata, ut commune nostrum esset oraculum’[1]. In Franeker verving hij Schultens een poos voor het semietisch; uit Leiden polste men hem voor een theologischen leerstoel[2]; in Utrecht doceerde hij gelijkelijk rechten, algemeene geschiedenis en Grieksch; bij het laatste ook exegese van het N. Testament[3]. Dat zijn verschillende colleges hoog gewaardeerd werden, blijkt uit vele getuigenissen. Zijn studenten zijn eenstemmig in hun bewondering en vereering. Kluit aan Tydeman: ‘Uw benoeming moet UEd. dubbel aangenaam zijn uit aanmerking des grooten persoons, onzer beider Weldoener, wien gij vervangt’[4]. Tydeman, aan Kluit[5], noemt het college over Otto, *Notitia rerum publicarum* ‘doctissimum sane et amoenissimum.’ Te Water aan Tydeman[6]: .....summo Wesselingio, communi nostro Fautori et Praeceptori.’ Alewijn vreest, ‘ne Wesselingii mors academiae Trajectinae exitum pararit’, vooral wanneer magistraten nu meenen, het wel met Saxe en Reitz te kunnen afdoen[7].

Vriendschappelijk is zijn omgang met leerling en oud-leerling: aan den student Tydeman schrijft hij over zijn vacantie-reisje langs de Waal, waarbij hij zoowel te Gorkum als te Dordt Kluit mocht ‘omhelzen’[8]. Zij nemen actief deel aan zijn groote wetenschappelijke werken; de proeven van zijn Herodotus, door Dr. Helvetius te Loenen niet of slordig gecorrigeerd, ziet Tydeman nauwkeurig na; een gelukkige conjectuur van dezen neemt Wesseling op met eervolle vermelding van zijn naam. Kluit zal de indices maken, onderstelt Tydeman[9]. Die Herodotus is een zijner vrienden, een stuk van *zijn* leven ook; ‘possit forsitan et in Herodoto *nobis* usui esse’, schrijft hij over een literator aan

1) Boot, *De Vita P.W.* 97.
2) Ibid. 48.
3) Sepp, *Stinstra* II 17. Boot a.w. 61 vlg.
4) 16-8-66 (Mij. Lk.).
5) 2-10 (1761?) (ibid.).
6) 26-2-63 (ibid.).
7) A.a. Tydeman 3-12 (1764)) (ibid.).
8) Hag. Com. d. XV Aug. (1761?) (ibid.).
9) T.a.K. Mei 1760 (ibid.).

Wesseling[1]. Telkens weer gaat de briefwisseling der jongeren over den geliefden meester. Hun uitbundigen lof wijst deze af; hun liefde overdrijft, meent hij[2]. Hij blijft met hen in contact, ook als zij de maatschappij zijn ingegaan; helpt ze voort, waar hij kan; moedigt ze aan in hun verdere studie[3]. Wanneer Wyttenbach in zijn *Vita Ruhnkenii* over Wesseling's collegegeven een en ander, niet geheel juist, heeft medegedeeld, moet Tydeman hem terstond schrijven, hoe de vereerde meester van vóór 40 jaar, wèl, en hoe hij niet placht te doen[4]. Boot hoorde uit den mond van leerlingen van Kluit, Te Water, Tydeman en anderen, hoe dezen op hun ouden dag nog gaarne uitweidden in den lof van Wesseling. 'Omnibus fuit gratus et acceptus, omnes admirati sunt eius ingenium, immensam doctrinae copiam, eruditionem humanitate conditam, memoriam tenacissimam, mores nulla labe adspersos'[5]. Te Water, onuitputtelijk in den lof van Wesseling's deugden en geleerdheid, sprak nooit op college den naam uit van dien 'virorum doctorum illius aevi princeps'[6], of hij ontblootte eerbiedig het hoofd[7]. Hij was een der twee theologische studenten, die in 1759 door Ferrner in de bibliotheek aangeklampt, dezen vertelden, dat Wesseling de geleerdste en beroemdste hoogleeraar was[8].

Vaak komen Duitsche prinsen hem private colleges vragen. Hij imponeert het gros der studenten zoo, dat er meer dan honderd, de helft van het totaal aantal[9], zijn voorlezingen over geschiedenis volgen. Zorgvuldig bereidt hij zich op zijn lessen voor; met een geestig woord, een kwinkslag, weet hij het ernstig betoog af te wisselen[10]; uiterlijke voordeelen van gestalte, stem, gebaar verhoogen nog de aantrekkelijkheid zijner voordracht, die uitmunt door zeldzame klaarheid en overredingskracht[11]. Zijn bescheidenheid doet hem nederig blijven aangaande eigen verdienste; bij anderen wil hij liefst en meest het goede waardeeren; als hij

1) T.a.W. XIII Kal. Sept. 1761 (Univ. Bibl. Leiden).
2) W.a. Tydeman 21-1-64 (Mij. Lk.).
3) Zie b.v. Sepp, *Stinstra* II 17 over Te Water. En briefwisseling W.-Tydeman (Mij. Lk.). Ook de ms. levensbeschrijving T. (ibid.). Voor de briefw. W.-Kluit, zie Boutelje, *Kluit's Opvatt. oudere Vad. Gesch.* Vgl. ook Boot a.w. 57.
4) Brief uitgeg. d. Boot in *Historia Gymnasii Leovard.* ed. alt. 116.
5) Boot *De Vita W.* 98.
6) Vgl. Rau in 1786: 'praecipuum huius seculi heroem' a.w. 97. Volgens de *Eloge de P.W.* (Bibl. d. Sc. e.d. B.-A.T. 22) stond W. met zijn vriend Hemsterhuis aan het hoofd der Europeesche geleerden.
7) Boot a.w. 58-59. En Siegenbeek, Handd. Mij. Lk. 1823. Te W. gaf om gezondheidsredenen met gedekt hoofd college.
8) Bijdr. H. Gen. 31, 409.
9) Zie *Ress. Vr. b. Ac.* 525-526, 594 vgl. met 502.
10) Boot a.w. 61.
11) Boot a.w. 59-61; 57. Bibl. d. Sc. e.d. B.-A. XXII 499.

bestrijden moet, doet hij het met tact en vriendelijkheid[1)], zeldzame deugden bij de philologen van dien tijd. Een vechtlustige natuur als C.A. Klotz, de rumoerige uitgever der *Acta Literaria* en andere tijdschriften, vermocht daarin niets anders te zien dan gemis aan oprechtheid[2)]; maar zijn landgenoot, de geniale Graecus en Orientalist J.J. Reiske, miskend en gedrukt, ergdenkend en grimmig[3)], ons aantrekkend door naiveteit en oprechtheid, maar vele tijdgenooten afstootend als een ongelikte zonderling vol eigenwaan; Reiske, vijanden makend, schoon innig vriendschap behoevend, toont zich dankbaar getroffen door de 'humanitas' van Wesseling, die tegenover hem steeds gelijk blijft, al ligt hij met zijn vrienden A. Schultens, Ruhnkenius of Valckenaer overhoop; door Wesseling's 'comitas' bij het waardeeren en critiseeren van zijn werk, zoo gunstig afstekend bij de hatelijkheid van anderen. Van 1746 tot Wesseling's dood in 1764 duurt hun correspondentie en vriendschap[4)]. Toch durft Wesseling hem wel op eigen schuld wijzen: hij had zijn raad meer gehoor moeten geven[5)].

Een voorbeeld van echte verdraagzaamheid in dezen tijd van zoogenaamde tolerantie! Van twist is hij uiterst afkeerig; op een onredelijken en onhebbelijken aanval doet hij niets dan zwijgen[6)]. Een van die irenische karakters, wier roem nergens nijd wekt, die niemand tot vijand hebben, al streven zij er volstrekt niet naar, allemans vriend te wezen. Breed van blik en ruim van hart, toonen zij bij vastheid van eigen overtuiging, angstvallige zorg, niet te kort te doen aan anderer ernstig oordeel.

Geen wonder, dat Wesseling met zoo vele bekende tijdgenooten in goede verstandhouding of vriendschap verkeerde; menschen van uiteenloopende karakters en inzichten: Venema en Bonnet, Valckenaer en Reiske, Ruhnkenius en Rau. Met Tib. Hemsterhuis is hij vanouds intiem[7)]. Uit den kring van Hofstede wordt zijn lof verkondigd[8)]. Tydeman en Van Goens zijn gelijkelijk zijn

1) Boot a.w. 38, 91, 93 n. e.e.
2) Boot a.w. 98.
3) Zie o.a. Sandys, *History of classical Scholarship* III 14 vlg.; Boot a.w. 78. Volgens R. Förster, die zijn brieven uitgaf voor de Kön. Sächs. Gesellsch. d. Wiss. 'der grösste Philologe des 18en Jahrhunderts.' *Nachtrag zu den Briefen v.J.J. Reiske* (1917) 6. - Mèt R.'s autobiographie, geeft deze volledige uitgave der brieven een intiemen kijk op dit merkwaardige karakter.
4) Boot a.w. 78-79; 98-99. Vgl. Boot, *Hist. Gymn. Leov.*^{2} 41.
5) W.a.R. 8 Kal. Mart. 1752, in autobiogr. *Lebensbeschreibung.* Leipzig 1783. - Reiske's *Briefe* ed. Förster 439, 651.
6) Boot a.w. 45.
7) Zie voor dit alles Boot a.w. op vele plaatsen.
8) De *Ndl. Bibl.* hield in 1775 V.G. zijn voorbeeld verwijtend voor.

beste leerlingen[1]. Maar met Saxe staat hij op niet te besten voet; die kan niet vergeven, dat Wesseling niet om zijnentwil dadelijk alle betrekkingen met Burman had afgesneden, maar tijdens hun veete zich strikt onzijdig had gehouden[2]. Bij de zaak Blondeel-Wieling[3] spreekt hij tegen Valckenaer zijn afkeuring erover uit, dat de theologen zoo gemakkelijk iemand tot ketter stempelen. Maar op verzoek van den stervenden Wieling weerhoudt hij hun beider leerling Vonck, het vuur verder aan te blazen met zijn reeds persklaar liggend pamflet 'Theologus barbarus'[4]. Als Valckenaer in Franeker een scherp-ironische rede houdt tegen de onkundige predikanten, die alle tekstkritiek op het N. Testament volstrekt veroordeelen, betuigt hij hem zijn instemming[5]. Maar zelf geeft hij jaar op jaar zijn colleges over het N. Testament blijkbaar tot volkomen tevredenheid van de voormannen der orthodoxie[6]. Hij is ook hun overtuigde geloofsgenoot, zooals zijn schoonzoon Bonnet, en zijn dochter, diens vrouw, het waren. De laatste kwam er gaarne voor uit, dat zij tot 'de fijnen' behoorde[7]. En als Wesseling gestorven is, kiest Bonnet, die volgens den wensch van den overledene de door den magistraat aangeboden officieele lijkrede had afgewezen, voor zijn weldra te houden rectorale oratie het onderwerp: *de vera justaque Jesu Christi cognitione, summa mortalium sapientia*; om de studenten met nadruk te wijzen, niet op Wesseling's roemrijk leven - daarover spreekt hij niet - maar op zijn zalig sterven, 'quod omnis eius spes in uno Christo reposita erat.' Dit vóór alles blijve in hun herinnering: 'eundem morti proximum, singulari interdum animi commotione omnia quae magni inter mortales plerumque aestimantur, prae Servatoris sui amore et meritis fuisse aspernatum, quin flocci fecisse, laetumque eum, ovantem ac fere triumphantem adseverasse atque iterum iterumque omnes qui aderant admonuisse Jesu Christi cognitionem

1) Boot a.w. 95.
2) Z.w. 56.
3) Zie boven blz. 66.
4) Boot a.w. 55 vlg.
5) z.w. 55. Zie de rede 'De critica emendatrice, in Libris Sacris N.F. a Literatoribus, quos vocant, non adhibenda' in Hemsterhusii et Valckenari Orationes (1784) 283 vlgg. Hoe L. Mueller a.w. 83 de ironische bedoeling ontkennen kan, is mij een raadsel.
6) In den strijd van V.G. met de Ndl. Bibl. komen de colleges N.T. van W. en van V.G. ook in het geding.
7) A.A. Bonnet-Wesseling aan Tydeman 24-7-75 (Mij. Lk.). Het gaat over een eventueele beroeping van T.'s zwager Rossijn naar Utrecht: 'Te Utrecht is verteld, dat Z.Ed. *fijn* was, en dit had de zaak wel kunnen in de war goyen. Ik die het dog mijn eer reken tot die menschen te behooren, die men dus wonderlijk betytelt, zal mij verblijden, wanneer ik vernemen mag, dat Zijn Ed. waarlijk een liefhebber en aanklever van den godsdienst is.' - Een merkwaardige plaats voor de moeilijk grijpbare beteekenis van het woord in de 18e eeuw!

summam esse mortalium sapientiam'[1]. Hij had, meent in moderner geest Prof. Boot, terugziend op zijn welbesteed leven met blijdschap het toekomende kunnen verwachten; maar 'ut erat plenus pietatis et religionis Christianae verus cultor, Dei O.M. gratiam et favorem implorare malebat.' - 'Et cum lingua non posset, nutu signisque admonebat aeternae felicitatis praesensione animum erigi et recreari'[2].

Wesseling was steeds, en van harte, Orangist. In Franeker reeds, en later te Utrecht, was hij telkens de woordvoerder der Academie bij bijzondere gebeurtenissen in het Vorstelijk Huis[3]. Waarschijnlijk vond men hem, niet alleen om zijn welsprekendheid of, als te Utrecht, zijn qualiteit van Professor Eloquentiae, maar ook om die bekende gezindheid, daarvoor den aangewezen man. Willem IV had te Franeker twee jaar lang zijn colleges trouw gevolgd[4]. Aan hem droeg Wesseling soms zijn werk op[5]. Had Willem langer geleefd, dan zou Ruhnkenius, achtergesteld bij zijn minderen, geen vergeefsch beroep op Wesseling hebben behoeven te doen[6]. Zou het toevallig zijn, dat men onder de latere ijveraars voor Oranje zoovele bekende leerlingen van Wesseling vindt: Kluit, Tydeman, Te Water, Van Goens en anderen?

Alles wijst op een buitengewonen invloed, die op de Academie van Wesseling uitging. Zijn ambtgenooten in de klassieke letteren verdwijnen bij hem in het niet. Wat hoort men van Reitz? Wat voor waardeering vindt Saxe? In zijn inaugureele oratie verklaart Tydeman: '(Wesselingio) quidquid ego sum unice ferme debeo'[7]. En Van Goens al niet anders: 'cui si quid est in me doctrinae, gratias acceptum refero. Lugeo illum, a quo non modo erudiri, sed quod prope maius est, a quo amari mihi contigit, cuius memoriam, quae una restat gratiae referendae ratio, sanctissime quod vixero colam: cuius mores castissimos et omnis labis expertes vitae meae normam putabo'[8]. De andere leermeesters krijgen straks een gemeenschappelijk compliment in de vermelding 'vestrorum erga me meritorum'[9]. In de vriendencorrespondentie Tydeman-Kluit-Alewijn-Te Water, enz., waarin Wesseling's naam zoo vaak voorkomt, wordt de hunne niet of nauwelijks genoemd; éénmaal vind ik terloops dictaten van Saxe 'over den stilus' vermeld[10];

1) Boot a.w. 94.
2) z.w. 91 vlg.
3) z.w. 7-9; 25-30.
4) z.w. 26 vlg.
5) a.w. 50.
6) a.w. 77 vlg.
7) a.w. 96.
8) *Oratio de Incrementis*, etc. 37.
9) z.w. 38.
10) Tydeman aan Kluit 1760 (Mij. Lk.).

eénmaal een brief van Kluit voor hèm[1]. Van Goens dankt in 1765 zijn leermeester Saxe in de voorrede van zijn *Porphyrius* voor het gebruik van een zeldzaam boek; de bijvoeging 'insigniter de me meritus' is een poovere lof, gezien wat anderen aangeboden wordt in dit stuk. Verder ook bij den literator Van Goens over Saxe niets[2]. Alleen vraagt Ten Hove hem op zekeren keer: 'quid agit Christophorus ille vester?' Hij doelt op de cause-célèbre met Burman: aan Saxe's onschuld gelooft hij niet, al keurt hij Burman's 'pus atque venenum' af[3]. Veel later eerst vind ik een enkele waardeerende stem, in een brief van Te Water aan Tydeman; hij prijst het nuttige *Onomasticon Literarium*, en bewondert 's mans - ijver[4]. Een ijverig werker, dat was Saxe; hij studeert dag en nacht[5]; 87 jaar oud wil hij nog van geen emeritaat hooren, ook niet 'salvo honore et stipendio'; op zijn 89ste laat hij zich eindelijk een helper opdringen in Ph.W. van Heusde[6]. Maar de aangename indruk, dien hij met zijn toeschietelijkheid op Ferrner maakt, is de onze niet; eer zien we in hem een niet al te kieschkeurigen 'Streber'[7]. Als gouverneur bij den secretaris van Willem IV, De Back, in dienst gekomen[8], was hij later op aanbeveling van het hof hoogleeraar gemaakt[9]; wat hem niet verhinderde bij de felle patriotten-regeering van 1786 en 1787 in een goed blaadje te komen, en voor zich en zijn zoon voordeelen te verwerven, terwijl mannen als Tydeman en Hennert het veld moesten ruimen[10]. Ook met volgende regeeringen is hij op den besten voet, nog tot die van Lodewijk toe[11]. Dat hij Luthersch was, had het Hof geen bezwaar gevonden voor aanbeveling[12]; maar in den strijd tegen de Burmans werd hem al spoedig, ten onrechte trouwens, voor de voeten geworpen, dat hij, 'a sacris

1) T.a.K. ± Mei 1760. (ibid.).
2) In 1776 krijgt de Hongaar S. Horwath een brief van V.G. door bemiddeling van Saxe.
3) T.H.a.V.G. Hagae 8-1-62 (niet uitgeg.).
4) 11-9-75 (Mij. Lk.).
5) Bijdr. Hist. Gen. 33, 421.
6) *Ress. Vr. b. Ac.* 545, 553, 555.
7) F. in Bijdr. Hist. Gen. 31, 411; Hartog *Uit d.d.d. Patr.* 6 vlgg.; Sepp, *Stinstra* II 28.
8) Bijdr. H. Gen. 31, 411 n.; Hardenbroek, *Gedenkschr.* I 24; Van der Aa, *Biigr. Wb.*
9) *Ress. Vr. b. Ac.* 314. Volgens Hartog a.w. 6 op aanbeveling van De Back.
10) *Ress.* a.v. 432-439.
11) Hartog a.w. 23. Vgl. *Ress.* a.v. 572.
12) 'Regtzinigen Lutheranen' zou ook P. Hofstede gaarne de broederhand reiken. Zoo waren ook Brunswijk en Nassau-Weilburg bij hem in eere. Hartog a.w. 131 vlgg.; De Bie, *Hofstede* 118 n. 1. Volgens Beckmann's inlichtingen in 1762 is deze gezindheid bij geleerden en predikanten vrij algemeen. Bijdr. Hist. Gen. 33, 452. - Tegen een Mennoniet-collegiant als prof. in de medicijnen bestaat in 1790 nog ernstig bezwaar, ook bij Willem V, naar het schijnt. *Ress.* a.v. 452. Zelfs van een *bekeerden* Jood wilde in 1747 de Senaat niets weten. *Ress.* a.v. 302 vgl. Vgl. boven 58 n. 8.

publicis alienus', had durven oordeelen over een Gereformeerd theoloog. Sindsdien vindt Saxe het een gevaarlijk ding, buiten de Staatskerk te staan[1]; het is hem daarom te meer van belang, dat zijn rechtzinnigheid onverdacht blijft. Hofstede wil hij te vriend houden; en als hij gevaar loopt, door dezen in den Socratischen oorlog te worden getrokken, schrijft hij hem vleiende brieven[2]. En inderdaad, Hofstede prijst hem nog in 1781 in zijn anonym *Leven van Janus Vlegelius* als een 'getrouw Luthersch Symbolist' tegenover zoo vele neologen in en buiten de Gereformeerde kerk[3]. Volgens een Italiaansch geleerde oefent Saxe den cultus van het eigen ik; hij is 'gloriae suae tantum cupidissimus'[4]. Dat lijkt ook de achtergrond van zijn gesprek met Beckmann in 1762[5]. Daarbij had zijn zonderlinge opvatting omtrent het mijn en dijn, toegepast op de kostbare handschriften-verzameling van Kaspar Burman, en wereldkundig gemaakt in schreeuwende pamfletten, zijn naam geen goed gedaan[6]. Hij gold voor een groot kenner der Romeinsche Antiquiteiten[7].

J.F. Reitz, de Oude, had, toen hij hoogleeraar werd, niet alleen een goeden naam als paedagoog, maar ook reeds als Grieksch philoloog; onder anderen had hij het grootste deel geleverd aan een bekende Lucianus-uitgave, door Hemsterhuis op touw gezet[8]. Maar in zijn 30-jarig professoraat (1748-1778) was het belangrijkste, dat van hem verscheen, een oratie *De emendandis Academiis*: frisch gedacht en geschreven, en ook nu nog de kennisneming waard[9], maar geen vervulling van wat zijn rectorstijd scheen te beloven. Betimmerde, of erger nog, doofde Wesseling, Graecus als hij, zijn licht gedurende zijn beste jaren? Zij verkeerden overigens in goede harmonie; al zal Reitz misschien wat 'vrijzinniger' geweest zijn dan hij. Reeds vroeger sprak ik van zijn verzet tegen de geëischte onderteekening der belijdenis-schriften[10]. In een oratie ter eere van Willem V evenwel, in 1766, roemt hij dezen als 'verae religionis cultor et ecclesiae Patronus', die de kerk tegen de goddeloozen zal verdedigen, die daarbij de

1) Zie zijn uitlating in 1762 tegen Beckmann, Bijdr. Hist. Gen. 33, 421.
2) De Bie, a.w. Bijlagen CI vlg.
3) z.w. 376.
4) A.F. Gori, bij Sepp, *Stinstra* II 28.
5) Bijdr. Hist. Gen. 33, 421: verbaasd, dat Ruhnkenius in Göttingen was beroepen, verzekert hij, dat hij evenals R. zou hebben bedankt. Men had hem wel niet gevraagd, maar toch hadden vele Duitsche geleerden er hem al mee gefeliciteerd.
6) z.w. 425 vlg.
7) z.w. 421.
8) Sandys, *Hist. of class. Scholarship* II 453.
9) Zie Ekker, *De Hieron. School* II 33 vlgg.
10) boven 43.

dissidenten, als vanouds, verdragen, maar ze ook binnen de perken der bescheidenheid houden zal[1]. Zeer voorzichtig uitgedrukt, maar toch stellig den nieuwlichters niet uit het hart gesproken. Had de ouderdom hem andere inzichten gebracht? Of het ambt, zoo moeizaam, en op aanbeveling van Zijne Hoogheid[2], verkregen? De Burmans - één in de Vroedschap, en één professor, naar 't schijnt, achter de schermen - hadden zich tegen zijn professoraat verzet[3]: Drakenborch en Wesseling konden het tezamen best af; als een van hen stierf, de overblijvende alleen ook wel. Men zou bijna geneigd zijn, hun achteraf gelijk te geven: nog minder dan Saxe vinden we Reitz vermeld. In de correspondentie van Van Goens komt zijn naam wel herhaaldelijk voor, maar alleen kort na zijn dood, als deze, intusschen schepen geworden, over de vervulling der vacature mede beslissen moet[4].

In zijn *Oratio de emendandis Academiis* van 1768 prijst Reitz de Utrechtsche Hoogeschool warm aan; zij kan bijna voor model gelden. Vertoogen in 1799 en 1810 aan de respectieve regeeringen gericht, meten hare voortreffelijkheid breed uit: vooral de handhaving van orde en tucht door de regeering zelve, niet als elders door den senaat, geeft waarborg voor rustige studie en ingetogen levenswijze[5]. Maar ook Pieter Paulus, verder studeerend te Leiden, oordeelt in 1774, dat voor jonge studenten Utrecht de voorkeur verdient. Daar ‘wordt doorgaands beter gestudeerd’[6].

Het is moeilijk zich een scherpe voorstelling te vormen van de manier van studeeren in dezen tijd. Met de vervulling eener hoogleeraars-vacature moet men haast maken, ‘daar vele studenten zich hebben laten examineeren en promoveeren, die anders wellicht nog verscheiden jaren zouden zijn gebleven’[7]. Breede opvatting dus, besluit men: waar het onderwijs boeit, geen examenjacht! Dat merken wij ook herhaaldelijk op bij de enkelingen, wier studentenjaren ons eenigszins bekend zijn: Van Alphen, Tydeman, Te Water, Van Hamelsveld, Tollius, Alewijn, en anderen; die zich ook niet angstvallig bij ‘het vak’ bepalen, maar de

1) Hartog, *Uit d.d.d. Patriotten* 125. Het jaar hier onjuist.
2) *Ress. Vr. b. Ac.* 289-292, 304.
3) z.w. 290-292.
4) *Brieven* II 37, 39, 46, enz. Eéns ook bij Lelyveld, z.w. I 166, met, waarschijnlijk overgenomen, kleinachting. Het betreft daar Ndl. taalkunde, waarvoor R. zich ook interesseerde. Zelfs is hij eerelid van ‘Dulces ante omnia Musae’, maar zijn bijdragen in de *Proeve* I doen ons Lelyveld gelijk geven.
5) *Ress.* a.v. 532 vlg.; 593-596.
6) P.P.a. Tydeman 4-10-74 (Mij. Lk.).
7) *Ress.* a.v. 511 (1797).

vleugels durven uitslaan. Anderzijds vernemen we van overstelpend college-gedraaf en dictaten-geschrijf. ‘De menigte van Colleges om te hooren en Colleges om te bestudeeren waermede de jonge lui more solito overhoopt worden, belet hun iets meer te doen dan collegewerk.’ Zoo professor Tollius van Harderwijk aan professor Tydeman te Utrecht[1]. En al niet minder dan in Wyttenbach's tijd lijkt het bijgeloovig ontzag voor dictaten: ‘sunt qui dictatorum longitudine, latitudine, crassitudine, magistri doctrinam metiantur’[2]. Regel was zoowel bij het dictaat als bij de toch ook voorkomende vrije voordracht, het volgen van een ‘compendium’, waar dat maar even kon[3]; daarmee hing samen de gewoonte, een systematisch geheel te geven: als Pestel te Leiden ‘Grotius’ niet af krijgen kan met dagelijksche colleges, laat hij zijn hoorders tweemaal per dag komen[4]. Het nam niet weg, ‘dat Pestel's jus naturae zoo sterk omtrent van godgeleerden en medici, als van juristen bezocht werd.’ Want de goede studenten, vertelt Van Heusde verder over dit tijdvak, vonden het minderwaardig, zich bij één vak te bepalen: ‘dat noemden wij broodstudie in die dagen; aan de pseudo's[5] lieten wij dat over’[6]. Te Water wilde beslist predikant worden; toch studeerde hij zoo ijverig letteren en geschiedenis, dat men hem op 18-jarigen leeftijd het rectoraat te Amersfoort kon aanbieden[7]. Maar hij verliet de Academie zonder promotie. Dat was niets bijzonders, vooral niet voor literatoren. Men heeft slechts een leden-lijst van een of ander bekend genootschap van die dagen door te zien, om het op te merken. Wie van de literatoren wel promoveert, kiest vaak rechten liever dan ‘philosophie’[8]. Zoo Tollius te Leiden. Kluit gaat zonder bul de maatschappij in[9]; toch heeft hij voor dien tijd lang gestudeerd: tot zijn 25ste jaar ongeveer. Tydeman blijft te Utrecht, zoolang hem immer mogelijk is. In Mei 1760 zit hij ‘in de naerheit’, want zijn vader wil hem gepromoveerd thuis hebben: de kosten worden hem te hoog; zoowel aan Wesseling als aan Kluit klaagt de zoon zijn nood[10]. Hij begint echter aan een juridische

1) 22-5-69 (Mij. Lk.).
2) *Vita Ruhnkenii* ed. Bergman, 129.
3) Bijdr. Hist. Gen. 35, 194; maar men vindt het gebruik telkens als vanzelfsprekend ondersteld.
4) Van Alphen a. Tydeman 18-5-68 (Mij. Lk.).
5) Een staande term? Vgl. den *Pseudo-Studiosus hodiernus* (wsch. van Hofstede).
6) a.w. 227.
7) Handd. Mij. Lk. 1823.
8) Vgl. het meegedeelde boven 56. Ook wordt hun wel later honoris causa een doctoraat verleend, b.v. bij benoeming tot hoogleeraar.
9) Boutelje a.w. 5 zoekt daar heel wat achter; ten onrechte.
10) Aan K. onged. (Mei 1760) (Mij. Lk.); aan W. onged. (Univ. Bibl. Leiden). Een aardig document ook voor de vertrouwelijke verhouding van W. en T.; evenals een paar andere uit volgende jaren (ibidem).

dissertatie[1]; langzaam haast hij zich: de promotie gebeurt in Juni 1762; en nog blijft hij een jaar bij de Alma Mater hangen, tot 1763[2]. Hij kan dan met goeden uitslag het rectoraat te Leeuwarden, in 1765 den leerstoel voor Grieksch en geschiedenis te Harderwijk, maar ook in 1766 eenen voor rechten te Utrecht bekleeden. Niet alleen de velerlei colleges van den polyhistor Wesseling had hij trouw gevolgd, maar ook die van Saxe, en van de juristen Voorda en Houck. Bovendien dat over physica bij den in zijn tijd bekenden Hahn[3]. Juristen als H. van Alphen en P.L. van de Kasteele bezochten de lessen van den theoloog Bonnet; meerderen deden dat 'met aanhoudende naarstigheid', vertelt Te Water, die het weten kan[4].

Er was verenging, maar ook verruiming, verachtering èn vooruitgang, zoowel binnen als buiten het gebied der hoogescholen. De humanistische eenzijdigheid had zich toegespitst in de Latinomanie der gymnasiën, ontaardde zelfs in africhting tot onvruchtbare kunstjes. De gastvrijheid der hoogescholen en haar geringe eischen brachten rijp en groen ter collegezaal. Zoo verstaan we het, dat de colleges van een Pestel, Valckenaer, Ruhnkenius voor velen niets waren; dat de eerste dezulken bij hun bezoeken aan een partijtje kaartspel zette, en de laatste het hun liever met goede muziek aangenaam maakte[5], dan ze te onderhouden over wat toch boven hun bereik lag[6]. Maar daarnaast bleven de voordeelen van dat Latijn, dien ruimen toegang, die lichte examens: de onbelemmerde komst van vreemde hoogleeraren, studenten, reizigers; het bezoeken van andere academies; ontplooiing van krachten en talenten; ruimte voor algemeener ontwikkeling. De besten voeren daar wel bij. Verenging; als waarvan Ferrner spreekt[7] - men overschatte de waarde van zulke reisaanteekeningen echter niet; zelfs niet, als zij, zooals hier, overeenstemmen met geschiedkundige gemeenplaatsen -: 'het gemoed van de Hollandsche jongelingschap wordt heelemaal ingenomen door verlangen om in de regeering der gewesten te komen, of ook om in voornamen lediggang van hunne renten te leven'. De zucht tot wetenschap bij vele regenten, patriciërs, edelen, ging echter vaak vrij wat verder dan een enkel aanleggen van bibliotheken en rariteiten-kabinetten, of het genadig spelen

1) T.a. Kluit, onged. (eind 1760) (Mij. Lk.).
2) ms. autobiographie (ibidem).
3) Ibidem.
4) Handd. Mij. Lk. 1810, 3. Vgl. Koenen, *H. van Alphen* 17.
5) Eerste *artistes* van Europa leerde Van Heusde's 'vriend' te zijnent kennen.
6) Van Heusde a.w. 56 vlgg.
7) Bijdr. Hist. Gen. 31, 417.

van den Maecenas. Ook daarbij openbaarde zich een verruiming van gezichtskring; men betrad niet of weinig gekende wegen en terreinen; er was een drang naar natuurwetenschap[1], een behoefte om overgeleverde kennis inductief te verdiepen en te vernieuwen. Dat ging niet buiten de Universiteiten om; hoe zou het ook, waar de beschaafde kringen, als geheel genomen, dichter stonden bij het Hooger Onderwijs dan thans? De versnippering over zooveel kleine Hooge en Illustre Scholen had ook nog haar goeden kant, evenals het ontbreken van allerlei afzonderlijke opleidingsscholen voor afzonderlijke kundigheden. Er was meer eenheid en meer contact, nog bevorderd door de liefhebberij voor uitvoerige correspondenties, straks ook door de geleerde genootschappen[2].

Het nieuwe - het was niet zoo heelemaal nieuw - kwam, zij het langzaam, ook tot de geestelijke wetenschappen; soms werd het met naieve overschatting feestelijk ingehaald, soms met wantrouwen aan de deur gehouden; maar velen zochten met zekere gemoedelijkheid het in eigen dienst te dwingen. Precies eigen houding te bepalen, viel niet mee. Menig oud of jong, hooger of lager geleerde reed met een zonderling tweespan: Aufklärung en Orthodoxie, rationalisme en openbarings-geloof in één gareel; het was eindeloos tobben: rechts of links aangetrokken, het liep nooit recht. Maar achter een dood paard ging het ook niet. De propaganda van bedekt of openlijk ongeloof dwong de ‘geloovigen’ tot bezinning en zelfkennis; zoo er al geen oplossing voor alles klaar lag, men moest vastigheid hebben; wat men scheen te bezitten, ervoer men, nog te moeten verwerven, met veel innerlijken strijd. Dat zien we in het leven van menigen jongere van die dagen. Herhaaldelijk lezen wij van de bekeering van jongelui van rechtzinnigen huize: Tydeman[3], Van Alphen, Van de Kasteele, Both Hendriksen[4]. Op zulke winst uit verlies doelen mogelijk ook een paar theologische oraties, die wat opgewekter toon aanslaan, dan de zeer vele andere, in mineur gesteld, die klagen over den bedreigden staat van Christendom en Kerk. Ik bedoel die over de winst voor het Christendom uit Juliaan's haat[5] - het is

1) Zie ook Ferrner's *Dagboek* en de inleiding daarop door Prof. Kernkamp. Bijdr. Hist. Gen. 31, o.a. 321-322.
2) Holl. Maatsch. v. Wetensch. te Haarlem 1755, vele andere sinds 1766 gesticht.
3) Ms. autobiogr. met voortz. d. M.W.T. (Mij. Lk.).
4) o.a. Koenen, *H. van Alphen* 11 vlg. - Van Vloten, *Levensbode* IV 440 vindt in die verandering geen verbetering.
5) Van D. van der Kemp te Leiden (1775).

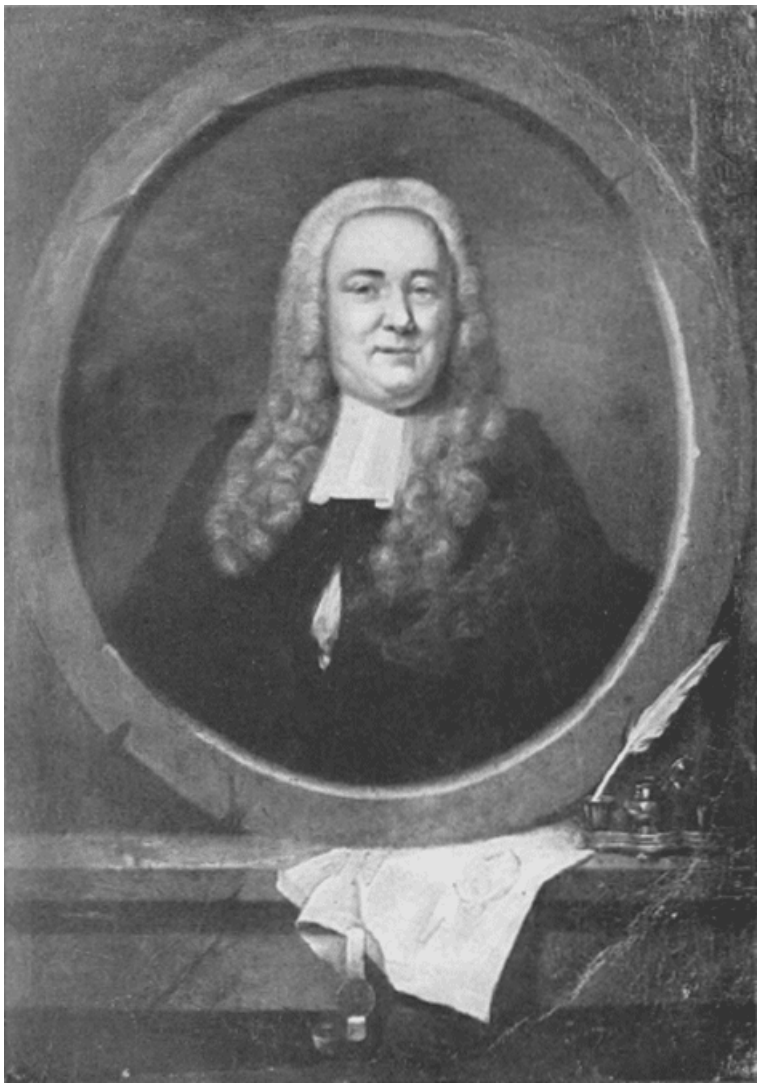
opmerkelijk ook, hoe vaak men het in dezen tijd over den Apostaat heeft -, en eene over het nut, uit de pogingen der ongeloovigen tegen de H. Schrift voortspruitende[1]. In elk geval wezen zij hooger dan die met het laag-bij-den-grondsche onderwerp: de godsdienst beschermer der gezondheid[2]. Verruiming was dit zeker, de verinnerlijking van een geleerd systeem tot een levend geloofsbezit, in dien kring van jongeren om Bonnet. In Van Alphen zien we zoowel als in Bilderdijk een schakel tusschen de religie der 18de en het Réveil der 19de eeuw[3].

Verruiming ook op neutraler terrein. Het Grieksch kreeg weer, of eerst nu, zijn volle rechten naast het Latijn. De tekstkritiek nam een hooge vlucht; maar daarnaast kwam de archaeologie meer aandacht eischen; en ook de aesthetische kritiek vroeg reeds bij ons schuchter een plaatsje. Maar daarover later nog.

In nieuwe banen kwam in de 18de eeuw ook allerwegen de geschiedwetenschap. Bronnen-publicaties in eerbiedwekkende reeksen, maar ook bronnenkritiek; grondige beoefening der hulpwetenschappen; vestiging eener nieuwe methodiek - in Frankrijk, Italië, Duitschland en elders[4]. Het ging ook ons land niet voorbij. Hoezeer Wesseling daarin meeleefde, doet de catalogus van zijn rijke bibliotheek al vermoeden. Mabillon, Muratori, Eccard, Leibniz, Mencke, enz.; de meeste, zoo niet alle standaardwerken van zijn tijd lijken hier verzameld. Breed strekte zich het terrein zijner historische studie uit: Azië, de Balkan, de Slavische volken, Scandinavië en Zuid-Europa, zoowel als het Westen. De middeleeuwen trokken hem in het bijzonder aan. De goed ingelichte necroloog van de Bibliothèque des Sciences[5] deelt ons mede - en de catalogus steunt het getuigenis[6] -: 'il avait surtout fouillé fort avant dans les ténèbres qui couvrent les origines des gouvernemens, des loix et des moeurs de l'Europe moderne.' Van den toeloop tot zijn voordrachten over de Algemeene Geschiedenis hoorden wij reeds[7]. Die bleef, ook toen Hemsterhuis de schaar zijner hoorders langzaam

1) Van Hollebeek te Leiden (1780). Of bedoelde hij den drang, de leer opnieuw aan den Bijbel te toetsen? Zelfs van Bonnet wordt beweerd, dat hij alleen naar een compendium een systeem gaf, en niets van den Bijbel. *Biogr. Wb. Ndl. Godgell.* I 484. 't Lijkt vreemd voor een man, die met vrome geestverwanten behalve het vaste 'gezelschap' 's Zondagsavonds nog een 14-daagsche Bijbelbespreking hield. Tydeman, ms. autobiogr. - Over H. zie o.a. Sepp. *Progm. Gesch.*^{3} 125: 'bijbelsch - niet kerkelijk - orthodox.'
2) Car. Boers, Leiden (1784).
3) Vgl. ook Groen van Prinsterer, *Ongeloof en Revolutie*^{3} 24, 33.
4) Bernheim, *Lehrb. d. hist. Methode*, passim.
5) T. XXII 498.
6) Ook Boot a.w. 88, 40, 51.
7) boven 70.

t.o. 80



P. WESSELING.
(Zie blz. 573).

aan zag slinken tot niet, tengevolge van..... het verschijnen van Wagenaar's werk; ook toen dit kwade voorbeeld elders navolging vond. Het zonderlinge verhaal is van Wyttenbach[1], die het nog fraaier maakt, door Wesseling's succes vooral op rekening te stellen van zijn hooge gestalte en statig optreden. Zijn talent van klare, boeiende voorstelling en den indruk 'quod tantum poterat in historia quantum aevo nostro nemo'[2], houd ik liever voor de oorzaken. Of hij ook Vaderlandsche Geschiedenis doceerde, bleek mij niet afdoende[3]; vermoedelijk wel, het hoorde bij den Graecus[4]. In elk geval beoefende hij ze: in 1734 publiceert hij een artikel, dat den giftbrief van Karel aan Theodericus juist toeschrijft en dateert[5]; in 1747 begint hij een onderzoek naar de geschiedenis van Dorestat[6]. In Franeker had hij zich veel kennis van Friesche geschiedenis verworven, en ook een opstel over het middeleeuwsche Friesland uitgegeven[7]. 'A fontibus haurire, non rivulos consectari', was zijn eerste les aan de Utrechtsche studenten[8]. Zou het toevallig zijn, dat het een zijner beste en meest geliefde leerlingen was, die de geschiedenis onzer grafelijke regeering op vaste gronden zette? Kluit is ervoor bekend, dat hij anderen weinig eer gunde op zijn speciaal gebied[9]; heeft hij gemeend met algemeenen lof[10] Wesseling's nagedachtenis ruim te voldoen, en zijn bijzondere verplichtingen te kunnen verzwijgen? Alles wijst er op, dat de mediaevist Kluit meer aan den historicus Wesseling verschuldigd is, dan hij weten wil[11]. Ook durf ik het vermoeden uitspreken, dat de stadhoudersgezindheid van 'de school van Wesseling'[12] niet los stond van de historische inzichten omtrent de

1) *Vita Ruhnkenii* a. ed. 145.
2) Tydeman in Orat. inaug. 1766.
3) Boot a.w. 40, onderstelt van niet. Siegenbeek in Handd. Mij. Lk. 1823 (levensbericht van Te Water) van wel. In 1780 krijgt Saxe den naam Prof. Hist. Bat. bij de reeds oudere daad. *Ress.* a.v. 419.
4) Zie beneden 82.
5) Boot a.w. 40. Dus tegelijk met Van Loon. Zie Boutelje a.w. 53 n. 3.
6) Boot a.w. 41.
7) z.w. 38, 40.
8) z.w. 53.
9) Zie Boutelje a.w. passim. Over Kluit's eigenwaan klaagde men van ouds gedurig. Vgl. boven 60 n. Heeft K. werkelijk W.'s anonyme betoog, verscholen in een deel der *Misc. Observationes* a Burmanno et d'Orvillio editae, niet gekend? K.'s beloofde Dissertatio hist.-diplom. over dien giftbrief bleef met de andere achterwege. Ook tegenover Van Loon was K. in dezen onbillijk. Boutelje a.w. 53, 56.
10) Zie boven 70.
11) Mogelijk viel er meer van te zeggen, wanneer men dictaten raadplegen kon, zooals Boot er vermeldde, maar niet zag, a.w. 30. Bij Trotz, die tijdens K.'s studie te Utrecht daar het Staatsrecht leeraarde, kan hij zijn inzichten niet hebben verkregen, want hij staat lijnrecht tegenover hem. Boutelje 40.
12) Z.H. Alewijn maakt een uitzondering; hij is van huis uit Staatsgezind, en hoort dienovereenkomstig later bij de aristocratische patriotten. Gematigd, wil hij echter politieke tegenstanders onpartijdig waardeeren. Zie briefw. m. Tydeman. En Breen, *Z.H. Alewijn* in Handd. 8e Phil. Congr. (1916) 168 vlgg.

souvereiniteit dezer landen, tegenover de regenten-partij, die ondanks sommiger historisch geweten maar bleef vasthouden aan de sinds 1587 officieele leer eener aloude Staten-oppermacht[1]. Straks werd deze leer naar den eisch des tijds gemakkelijk omgezet in die der absolute volkssouvereiniteit[2]; ook daar stond Kluit en menig ander leerling van Wesseling weer evenzeer in den weg, als een Pestel en zijn leerling Bilderdijk[3].

Hier stonden nieuwe wetenschap en moderne tijdgeest lijnrecht tegenover elkaar. De 18de eeuw zit vol van zulke tegenstellingen. Zoo is het de tijd van een wetenschappelijk, litterair, politiek, wijsgeerig kosmopolitisme; maar in dezen zelfden tijd zien we overal de belangstelling voor het nationale levendiger worden[4]. De geschiedenis van het eigen land vindt meer beoefening dan ooit tevoren; bij verzamelaars, onderzoekers, beschrijvers en lezers. De Universiteit volgt langzaam: tot 1779 is de Vaderlandsche Geschiedenis overal bijvak van een classicus, gewoonlijk den Graecus: Hemsterhuis en Valckenaer, zoowel in Franeker als in Leiden[5]; Tydeman en Tollius te Harderwijk; de laatste ook te Amsterdam, waar hij op verzoek van een groot aantal aanzienlijken tevens lessen over het vak gaf in het Nederlandsch[6]. In 1779 kreeg Kluit den eersten afzonderlijken leerstoel. Dat verhinderde echter niet, dat oudergewoonte den Graecus Luzac, ná Valckenaer, óók weer Vaderlandsche Geschiedenis opgedragen werd[7].

Ook de Nederlandsche ‘taal-, letter- en oudheidkunde’ begon in dezen tijd aan de Academie bij hoogleeraren, maar vooral bij studenten meer in eere te komen. Hier kwam de officieele daad nog veel later: in 1797 met den leerstoel te Leiden voor Siegen-

1) Boutelje a.w. 35 vlg. Fruin-Colenbrander, *Staatsinstellingen* 32 vlg. Groen van Prinsterer, *Ongel. en Rev.*^{3} hoofdst. IV, vooral 68 vlg.
2) Merkwaardig is, hoe J.D. van der Capellen tot de Poll nog in 1776 de eene met de andere rustig combineert. Hij had ook leerling van W. kunnen zijn, maar van studeeren was weinig of niets gekomen te Utrecht. *Brieven* V.d.C. Aanh. 45, 25, 2. Vgl. Sillem, in Gids 1882 IV 217 vlg.
3) Vgl. Bilderdijk's eigenaardige rede: *Pestel.*
4) Rationalisme en Romantiek in uiterst grillige begrenzing? Maar wat bergt ‘romantiek’ al niet in zich? Onder- en bovenstrooming? Of toenemende gecompliceerdheid van het menschelijk leven en denken?
5) Reiske in 1769 aan Valckenaer, *Briefe* a. ed. 790: ‘ut nil mirer ab Academiae Vestrae Curatoribus professionem graecarum literarum cum professione historiae patriae jam a longo tempore copulatum esse.’ - De reden van die doorgaande verbinding Gr.-V. Gesch. weet men niet, zegt Van Kampen. *Bekn. Gesch. Lett. en Wetensch.* II 249.
6) Handd. Mij. Lk. 1822 (levensber. v. Tollius).
7) Siegenbeek a.w. I 319, 349, II 229. Over den twist, die volgde tusschen K. en L. zie Boutelje a.w. 19 vlg. Hield misschien het den Graecus toch weer toegekende recht thans verband met diens politieke overtuiging?

beek. Utrecht volgde eerst lang daarna. Maar zoowel hier als te Leiden was toen aan en vooral om de Universiteit reeds lang en veel gewerkt voor deze nationale wetenschap. De instelling der leerstoelen mag men wel beschouwen als het uit-eindelijk gevolg van het streven van twee studenten-gezelschappen van omstreeks 1760: Dulces ante omnia Musae en Linguaque Animoque Fideles, weldra verdoopt in Minima Crescunt. Als de voortzetting van die beide kan men de Maatschappij van Letterkunde beschouwen; ook al was Minima, bij haar stichting formeel weer even hersteld, feitelijk reeds lang van het tooneel verdwenen; en al bleef Dulces nog langen tijd bestaan[1)], met naast het clubje gewone leden, studenten, een statige reeks van buitengewone en eere-leden, ten deele van gewoon lid tot die waardigheid bevorderd, ten deele om wetenschappelijken naam of litteraire verdienste daarvoor aangezocht.

1) Tot 1790. Dan gaat het in een ander genootschap over. Nijland, *Bellamy*, aant. 44.

Hoofdstuk II.
De studenten en de letteren.

Niet dat het genootschappen zijn tot beoefening der Nederlandsche letteren, is het bijzondere in Dulces en Minima, maar dat studenten ze stichtten met die bedoeling. ‘Dichtkundige’ genootschappen waren op zich zelf niets vreemds hier te lande in dezen tijd. Weinig plaatsen uit Brandt's *Leven van Vondel* waren waarschijnlijk in de 18de eeuw zóó bekend, als die over de ‘Letterkundige Vergadering’ van Vondel, Hooft, Reael, De Hubert en andere dichters. Bovendien vond men in Vondel's *Aenleidinge* den wensch ‘dat geestrijcke vernuften, onder het beleit van geleerde Mecenaten... eenen nieuwen Parnas, naar den stijl van Italië, oprechten (mochten), daer men, zonder afgunst, onzijdigh elcks oude en nieuwe dichten toetste’[1)]. Hij dacht aan de 16de-eeuwsche Accademia della Crusca, het voorbeeld van de 17de-eeuwsche Académie française, die zelf, vooral in de 18de eeuw, allerwegen, en op verschillend gebied, weer navolging vond. Nil Volentibus Arduum trachtte, nog bij Vondel's leven, aan zijn wensch te voldoen; maar het had geen lang bestaan, en verkreeg geen algemeen gezag. Tegelijk met N.V. A. was er te Amsterdam reeds een ander ernstig ‘Kunstgenootschap, dat eens ter weke by een quam’, dat echter lang niet zoo veel gerucht maakte: ‘opdat het stil buiten kennisse van anderen in zijn werk ginge, (werd er) alles door *geschrevene* wetten geregelt en geschikt’. Maar leden waren naast Joan Hulft, Joan Huidecoper, Dirk Heinck, Diederik Geelvinck ‘en andere luiden van soorte en geleertheit’, ook Francius en Broekhuizen. ‘Daar werdt gelet op de houding en schikking eens gedichts, op de eigenschappen der tale, op de spellinge, op het rijm, en andere bijzonderheden, die in de kunst moeten waerge-

1) Werken ed. Unger 1648-1651, 144.

nomen worden'. De taak, die elk bij beurten werd opgelegd, schijnt alleen in litteraire kritiek en niet in litteraire productie te hebben bestaan: Hoogstraten vindt zulke bijeenkomsten 'het rechte middel om toe te nemen in de *wetenschappen*', en vermeldt als aandeel van Broekhuizen alleen 'aanmerkingen' op Hooft's Geeraert van Velzen en Bato, en op Vondel's Palamedes[1]. N.V. A. had zich op theorie en praktijk beide toegelegd; de genootschappen, die daarna kwamen - Lublink telde er meer dan dertig, tusschen 1680 en 1718 alleen, maar men betwijfelt de juistheid van zijn mededeeling thans[2] - schijnen vrijwel uitsluitend op de vermeerdering van poëzie en poëten uit. Zoo het 'kunstgenootschap' van P. Boddaert, Joh. Steengracht en P. de la Rue te Middelburg, dat in 1717 en 1718 'Dichtlievende Tijdtkortingen' uitgaf[3]; de nog in de 17de eeuw gestichte 'In magnis voluisse sat est', en 'Constantia et Labore', en een jonger 'Ars usu juvanda', alle te Amsterdam; het Utrechtsche 'Tempore et Studio' van G. Muyser en J. Stouw (1752)[4], het bekende Rotterdamsche 'Natura et Arte' van D. Smits en F. de Haes c.s., welks uitgaven zijn van 1726 tot 1741. In de tweede helft der 18de eeuw verkrijgt deze soort, die der eigenlijke, de praktijk beoefenende dichtgenootschappen, de grootste uitbreiding en den hoogsten bloei[5]; maar tegelijkertijd gaat ook de kritisch-beschouwende richting krachtiger opkomen en zich uiten, in een zelfden genootschappelijken vorm. Aan den eenen kant dreigt de vaderlandsche dichtkunst geheel handwerk en huisvlijt te worden, aan den anderen kant tracht men ze te verheffen, door ze tot voorwerp te maken van ernstige, min of meer wetenschappelijke studie. Al treedt de eene partij wel eens op het terrein van de andere, al is hun het verschil niet zóó bewust als het ons duidelijk is, de scheiding is er, en is belangrijk.

De eersten blijven doende tot het einde der eeuw en langer nog;

1) *Leven van Broekhuizen* vóór zijn *Gedichten* (1712) 47-49.
2) Algem. Magaz. I (1785) 867. Vgl. Hoeksma, *Bellamy* 24. Te Winkel, *Ontwikkelingsgang* 3, 649 vlgg. Ik vermoed, dat L., die een 'Lijst van Ndd. tooneelstukken' van 1727 raadpleegde, allerlei zinspreuken voor namen van genootschappen heeft gehouden.
3) *Tael- en Dk. Bijdragen* II 309.
4) *Bijdragen* a.v. II 297 vlg. 'Mijn speelpop, die's de Poezy!' zoo Muyser.
5) Bijzonderheden over de dichtgenootschappen, behalve in de handboeken over onze lit.-gesch. bij Hoeksma, *Bellamy*, en in de aantt. bij Nijland, *Bellamy*. Vgl. ook Cat. Mij. Lk. I 221-222; 111-124; II 973; Hss. 25-26; Tooneelstukken 14-15; III i. vv. 'Genootschap' en 'Maatschappij'; Jo. de Vries, *Proeve Gesch. Ndd. Dk.* II 106; en de verwarde lijst bij Hilman, *Alphab. Overz. Tooneelstukken* 333.

met arbeid, vlijt, oefening goedsmoeds strevend naar het volmaakte, aangenaam verzekerd van een onschuldig tijdverdrijf, dat den naaste tevens zedelijk, zoo al niet godsdienstig nut brengt. De leuzen dunken ons vaak onjuist en plat; maar veelal zouden de stellers zich hebben kunnen verdedigen met een beroep op Vondel; want afgezien van een Utrechtsch motief tot verzen maken: 'het belet ons, na voleindigd dagwerk, met onszelven verlegen te zijn'[1], en enkele zinspreuken, die van vriendschap of vrijheid gewagen, zijn ze met wat goeden wil wel meest alle te halen uit de *Aenleidinge* alleen. Feitelijk waren de leuzen ook niet het ergste, maar de 'dichters', die ze voerden, en de wijze, waarop men ze begreep. Op vaardigheid viel hier alle nadruk.

De anderen staan op den grondslag hunner klassieke vorming, en passen de hun bekende philologische methoden toe op de moderne, in casu de nationale letterkunde. Daarbij ondergaan zij echter ook den invloed der heerschende algemeen-wetenschappelijke belangstelling, die zich eveneens gaarne uitte in genootschapsvorming: van 'geleerde Maatschappijen,' die zelf ook meer dan eens het terrein der letteren betreden. Kennis komt hier vanzelf wat veel op den voorgrond. Dit klassiek-philologisch-wetenschappelijk karakter is een tweede merkwaardigheid aan de studenten-genootschappen Dulces en Minima.

Meinard Tydeman is van het een, Kreet, en weldra Lelyveld, in het ander het middelpunt. Nog lang na zijn studententijd blijft de eerste een centrale figuur in de Utrechtsche studentenwereld; en zijn invloed strekte zich ook uit naar Leiden en Harderwijk.

Genootschaps-man in folio: 'Ik rigtte een genootschap op ter beoefening der Nederduitsche taal- en dichtkunde, onder de zinspreuk: dulces ante omnia Musae, met A. Kluit, H.A. Kreet, H.A. Bruining, Constant van Kerkhoven[2], Leonard van Wolde -

1) Hoeksma a.w. 25.

2) Dat schijnt onjuist. Volgens Hinlopen, *Lofrede op Rau*, aangeh. bij Nijland a.w. II Bijll. LXXVII was E.H. Putman de achtste. Het is in 't algemeen moeilijk, een juiste voorstelling te verkrijgen van den groei van Dulces. De ledenlijsten in de *Proeve* van 1774 en 1782 heeten in chronologische orde gesteld (I, Voorrede), maar alle jaartallen ontbreken, en blijkens Voorr. bij *Proeve* I en gegevens uit ms. brieven worden niet alle oud-leden vermeld. Een brief van Tydeman aan Kluit 20-8-61 (Mij. Lk.) geeft verslag van de ingekomen bijdragen van den laatsten tijd en van verwisseling van leden sinds het najaar van 1760: Gos. 't Hooft, de jur. stud. E. de Weert, en W.R. Nanninga zijn reeds eenigen tijd ordinair lid. Ook de theol. stud. Van Lingen werd als zoodanig aangenomen. [M. Greenwood en C. van Kerkhoven, de beide andere, ook genoemd, - men hield het aantal gewone leden reglementair op zes - waren blijkbaar zoo al aan K. bekend]. Alewijn had in Oct. 1760 zonder eenige waarschuwing bij brief afscheid genomen. Tydeman zelf is in Nov. honorair geworden; wat later ook H.A. Bruining en L. van Wolde. Temminck wil wel in het gen. blijven [bij vertrek uit Utrecht? als hon. lid?] Lelyveld [welke? vermoedelijk Frans uit Leiden; eerst in de lijst van 1782 komt de Utrechtsche neef J.F. voor; en de Wetten lieten als gast alleen liefhebbers van buiten de stad toe] heeft de vergadering eens bijgewoond, en een versje ingeleverd. Direct als honorair lid zal men Ah. van den Berg vragen. [Op Kluit's aandrang? Vgl. Boutelje a.w. 2]. - Van Wolde, Kerkhoven, Greenwood, Temminck, De Weert, Nanninga, Van Lingen vindt men geen van allen in de lijsten van *Proeve* I en II.

alle drie Rotterdammers - P. Ameshoff, Z.H. Alewijn.' Dat is in zijn studententijd. 'Ik had behalve gezelschappen met Professoren, Raadsheeren en Vroedschappen, twee vaste gezelschappen over godsdienstige onderwerpen, de eene week met Prof. Bonnet en eenige vrienden..... de andere week met Jac. Hinlopen..... ook des Zondagsavonds met Prof. Bonnet en eenige andere heeren...' Dus drie vriendenkringen voor godsdienstige stichting tijdens zijn professoraat. Van dien tijd ook vertelt de oude heer verder: 'Ik bezorgde de uitgave van de proeven van de gezelschappen Dulces ante omnia Musae, Tendimus ad idem, en Tandem fit surculus arbor[1)]. Dat zijn er ook drie, waarin hij te gelijker tijd een hoofdrol vervult[2)]. Zou hij als student zich er met één vergenoegd hebben? Uit brieven van Van Alphen blijkt, dat er nog een ander - den naam ken ik niet[3)] - zijn geregelde medewerking moest missen, toen hij naar Leeuwarden trok. Al spoedig kreeg hij daar

1) Van de laatste twee vind ik zelfs in de rijke collectie der Mij. Lk. niets. Zie echter Nijland a.w. II Bijll. LXXXVII.
2) Uit den na te noemen brief van Scheidius a.T. besluit ik, dat T.a.i. en T.f.s.a. niet te vereenzelvigen zijn met de pas genoemde stichtelijke gezelschappen. - In 1789 ontvangt T. nog van Ds. Ypey bijdragen en een voordracht voor lidmaatschap voor een genootschap. (Mij. Lk.) Welk? - In 1772 informeert Te Water bij T. naar een Utrechtsche sociëteit Tandem f.s.a. Bestaat het alleen uit studenten, dan denkt hij het aangeboden lidmaatschap niet aan te nemen. Maar in Febr. 1777 leest hij het eerste deel van T.f.s.a. 'met geen gering vermaak.' En in Juni bericht hij T., op zijn aandrang de verkiezing der 'Utr. soc.' - wsch. dus T.f.s.a. - te hebben aangenomen. Brieven T.W.a T. (Mij. Lk.). In 1776 schrijft P. Paulus aan T. niets te hebben, of te kunnen maken, tijdshalve, voor Dulces of Tandem f.s.a. Hij is dus van beide lid. - In 1773 Te Water a.T.: ''t Zal mij een eer zijn, iets te kunnen toedragen tot nut van..... Tendimus ad idem'; hij wordt dus gaarne lid. - In 1779 E. Scheidius a.T. over de hem voor 1780-1782 opgedragen 'censura opusculorum societati nostrae T.a.i. offerendorum'. In 1784 Ds. Krom a.T. over verhandelingen van T.a.i. (alle Mij. Lk.). De leden schijnen meest of allen theologen. Uit een aankondiging der *Opuscula* van T.a. id. uit 1778 haalt Mej. Nijland ook een plaats aan over het godsdienstige hoofdbedoelen. Werken en officieele correspondentie zijn blijkbaar in het Latijn. Dit 'Letterkundige Genootschap' beoogt dus heel iets anders dan Dulces en andere.
3) Wellicht het 'Taallievend Genootschap: Musae noster Amor; de Mij. Lk. bezit ms. uittreksels uit Ten Kate, en verhandelingen en bijdragen voor dat genootsch. van T.'s hand uit ± 1761. In N. Bijdr. II 59 vlgg. nog een oudheidkundig stuk van M.n.A. geteekend W(achendorff?).

slechte tijding door Hieronymus: het wankelt. Hij wijst dan nog op een vijftal heeren, die het schoren moeten; vergeefs. ‘Bij het dissolveeren des genootschaps waren er van die vijf nog maar twee over: Ter Smitten en ik. En sinds T.S. buitengewoon werd, zagen we hem nooit meer in onze vergadering, en ontvingen veel minder stukjes van hem, zoodat U begrijpt, dat in stand blijven zonder vrucht zou zijn’. Van Alphen heeft daarom de eer, hem uit naam van het genootschap zijn ‘stukjens’ en zijn deel van het overgebleven geld toe te zenden, ‘en UwelEd. te bedanken voor de Eer, beleeftheit, nut en voordeel, hetgeen wij uit UwelEd'ens zeer geëerd gezelschap en sedert UwelEd'ens vertrek uit desselfs correspondentie genooten hebben, ons ten hoogsten in UwelEd'ens zeer goede vriendschap recommandeerende’[1]. De genootschapsstijl was hoffelijk! Weldra bericht Van Alphen: ‘dat het sloopen van het genootschap geene stremming in mijne letter-oefeningen, mijne aangenaamste bezigheid, mag veroorzaken, zoek ik met alle vlijt voor te komen, hopende ook binnen kortes als een lid van D.A.O.M. van UwelEd'ens geëerde en nuttige correspondentie te profiteeren’[2]. De derde streng ontbrak ook hier niet. De Leidsche student in de rechten H.A. Kreet. de voornaamste der drie oprichters van Linguaque Animoque Fideles te Leiden (Nov. 1757)[3], met Lelyveld stichter en redacteur van de *Tael- en Dichtkundige Bijdragen* (Nov. 1758), met Kluit en Tydeman ook stichter van Dulces te Utrecht (Oct. 1759)[4], bewerkt, dat Tydeman tot honorair of buitenlid van dat L.A.F. wordt benoemd in 1760. Per keerende post neemt hij het dankbaar aan[5].

Ook later bleef Tydeman op dit gebied zeer gezocht; en hij weigerde zelden of nooit. Was het een toen gewone eerzucht? Sprekende over Ruhnkenius' verblijf in Parijs in 1756, zegt Wyttenbach:

1) 5-8-65 (Mij. Lk.).
2) 29-9-65 (ibid.).
3) Blok, Handd. Mij. Lk. 1895-96, 58, 65. Vgl. brief in Bibl. Mij. Lk. van H. Tollius aan Tydeman 6-5-60, met ledenlijst: ‘1. H.A. Kreet gewoon lid 16-11-1757, honorair lid 11-1-1759’. Verder A. van Assendelft, en W. Mobachius Quaet.
4) *Proeve* I, Voorrede. Nijland a.w. aant. 44. Studeerde hij misschien in 1759 te *Utrecht*? De *Wet*, die hij hielp maken, verplichtte ook buitengewone leden - hij en Kluit waren dat van den aanvang af - tot geregeld deelnemen aan de vergaderingen. Mei 1760 is hij stellig niet meer te Utrecht. Tyd. a. Kl. Mei 1760 (Mij. Lk.). Vreemd is weer, dat eerst de ledenlijst van 1782 zijn naam heeft, heel achteraan de rij der eereleden. - Kluit, Tydeman, Kreet zijn vrienden in 1760; zie brieven Tyd. aan Kl. Mei 1760, Tollius aan Tyd. 28-4-1760. Ook nog in 1766. Dan logeert Tyd. ten huize van Mr. H.A. Kreet, secr. van de Oude Wetering, te Leiden. Kl. a. Tyd. 1-2-1766.
5) To. a. Tyd. 28-4-60; Tyd. a. To. 6-5-60. (alle Mij. Lk.).

'postea demum ista opinio ac vanitas nostrorum hominum animos infecit, ut eo se beatiores arbitrentur, quo plurium sodalitiorum titulos suis nominibus subscribant'[1]. Maar de oude Arnhemsche rector Henrik Cannegieter, lid van de Haarlemsche Maatschappij, en zoo pas benoemd in de jonge Maatschappij van Letterkunde, voegde dadelijk den nieuwen krul aan zijn naam toe in een vrienden-album[2]. Te Water maakte Van Wijn gelukkig met het lidmaatschap van het Zeeuwsch Genootschap der Wetenschappen te Vlissingen; deze geeft er kennis van aan de Leidsche Maatschappij, en besluit: 'ik proponeer als nieuw lid J.W. te Water te Vlissingen'[3]. Voor wat hoorde wat. Maar dit betrof alles Maatschappijen! Wellicht was het bij Tydeman alleen de geneigdheid, nuttige instellingen te steunen: nog in 1807 trekt hij zich de zaken aan van een Leidsch genootschap Studio excolitur ingenium[4]. In elk geval bereikte hij het hoogste, dat bij ons te bereiken viel. In het Zeeuwsch Genootschap bracht Te Water hem gemakkelijk: met alle stemmen[5]. Van de Maatschappij van Letterkunde was hij mede-oprichter. En in 1777 eindelijk kan Te Water hem geluk wenschen met zijne 'aanstellinge bij de Haarlemsche Maatschappij'[6]. Dat was niet alleen de oudste (1755), maar ook verreweg de aanzienlijkste, die haar leden met strenge keur uitzocht. Literatoren viel de eer zelden te beurt, weet Boot ons nog te vertellen[7]. Zij is bang zich te encanailleeren. Wanneer er een gerucht gaat, dat men de Maatschappijen van Haarlem, Rotterdam en Vlissingen wil samensmelten, gelooft Te Water er niets van: 'het is op zijn best, dat die van Haarlem eenige correspondentie met ons willen houden'[8].

Eenmaal heeft Tydeman geweigerd, naar het schijnt. In 1772 wilde men hem gaarne 'honorair lid van verdiensten' maken van een Haagsch genootschap met veel leden en veel luister; mits hij jaarlijks drie à vier gedichten leverde[9]. Het betrof dus de nieuwe Haagsche verzenfabriek Kunstliefde spaart geen Vlijt. Het dichtbedrijf werd daar op zoo groote schaal ingericht, als nog niet

1) *Vita R.* a. ed. 124. Vgl. 420.
2) *Brieven* V.G. I 231. De noot is daar onjuist. Van Wijn a. Tyd. 11-8-67. (Mij. Lk.).
3) V.W.a. Mij. Lk. 3-1-1771 (Mij. Lk.).
4) Lat. brief 23-10-1807 (Mij. Lk.) met dank, dat 'talis vir nostri sodalitii res curare non dedignetur.' Het schijnt zich op klassieke letteren te richten.
5) J. Tjeenk en Te Water, a. Tyd., beide 6-11-72 (Mij. Lk.).
6) 11-6-77 (ibid.).
7) *Vita Wesselingii* 91. W. werd lid in 1755, dus bij den aanvang.
8) T.W.a. Tydeman 15-2-77 (Mij. Lk.).
9) I. van Nuyssenburg a.T. 26-10-72 (ibid.).

gezien was. Vier gedichten, alle grooter dan een klinkdicht, was de minimum-jaartaak, waartoe elk lid zich verplichtte. Zijn toekomstige vaklieden ging men zelf opleiden; tot de 'aankweekelingen' behoorden de 12-jarige P. Nieuwland[1)], en Bellamy, aan wien zij zoo weinig genoegen beleefden[2)]. Maar de leverantieclausule hield ook vele 'kunstlievenden' terug. Niet ieder, vooral geen mannen van positie, zooals Den Haag ze zooveel herbergde, had lust, zich af te sloven, jaar aan jaar, op vier niet-kleine rijmstukken, en de moeizame creaties dan aan de zifterijen van een gansche rij 'keurige kenners' te onderwerpen; ook niet al zullen dezen wel, evenals hun kunstbroeders te Rotterdam, zich officieel verplicht hebben, geheim te houden, hoe erg de fouten wel waren[3)]. Weldra kwam men den bezwaarden echter tegemoet: voor een ducaat extra kregen zij dispensatie; als honoraire leden vormden zij dan, 'bijzonder geëerd', den derden rang. Want het illustere genootschap had zijn leden, buiten de hooge Beschermheeren, die boven classificatie verheven waren, in vijf rangen ingedeeld: gewone, buitengewone, honoraire leden, buitengewone leden van verdiensten, en aankweekelingen[4)]. De vierde rang betaalde niets, maar had zijn aandeel poëzie op tijd te leveren[5)]. De lijst van 1774 geeft bekende namen te lezen, zooals Kluit; maar geen Tydeman. De jaarlijksche contributie in verzen zal hem genoopt hebben voor de eer te bedanken. Want hij was geen dichter, niet in het Hollandsch, zelfs niet in het Latijn. Vol belangstelling is hij voor de *Carmina* van zijn leerling J.Ph. van Medenbach Wakker[6)]; hij

1) Hoeksma, *Bellamy* 32.
2) z.w. 38-42. Nijland a.w. I 30-32, 58-59, 73, 97, 105-107, 318-320 II 2, 41-42.
3) *Extracten* uit *Wetten en Resolutiën* van Prodesse Canendo, voor honoraire leden (gedrukt, maar schriftelijk gedat. 14 Febr. 1774. Kon. Bibl. bij papieren-V.G.).
4) Hon. leden o.a. Franç. Fagel, Vosmaer, baron Van Schwartzenberg, Jkvr. De Lannoy, twee Van Spaen's, Van Wijn, Hofstede, Nuyssenburg, P. Paludanus, A. van Assendelft, P.L. van de Kasteele. Ook verscheidene oudleden van Dulces en Minima dus. Buitengew. leden van verd. o.a. Kluit, J. Spex, W.H. Sels, Ah. van den Berg, Le Francq van Berkhey, R. Schutte, J. van Iperen.
5) *Proeven van Poëtische Mengelstoffen* I, Voorbericht. Hoeksma a.w. 32. Nijland a.w. aant. 18. Brief Nuyssenburg a.T.a.v.
6) 'meus olim in Acad. Harderov. a. 1765 discipulus.' Tyd. a. Wyttenbach in 1800 bij Boot, *Hist. Gymn. Leov.* ed. alt. 116. Vriendschappelijke correspondentie na T.'s vertrek uit H. In Bibl. Mij. Lk. een 30-tal brieven van M.W.a.T.; o.a. 5 Junii 1767 met een Elegia op promotie van Trouillart, en een beschrijving van een op het vroolijke feest gevolgde kloppartij met gesarde nachtwachts, waarbij H.A. Schultens danig klappen opliep. - Uit de jaren 1777-1779 zijn er eenige, geteekend G.P. of Philopoemen. Drie niet gedateerde zijn blijkens den inhoud resp. uit 1776 (Groningen), ongeveer Nov. 1779, en einde 1779. De brieven gaan voor een groot deel over zijn Latijnsche poëzie, achtereenvolgens geinspireerd door een Silvia, een Laura, en een Galla; hij spreekt dan ook van zijn 'Petrarchea'. Soms ook over andere neo-Latijnsche dichters, als Th. van Kooten, en R. van Ommeren. Herhaaldelijk ook over Feith. - De laatste is van 1804 uit Kaapstad, waarheen hij 1802 vertrokken was, na zijn rectoraat te Zwolle te hebben neergelegd. Hij bekleedde er een vrij mager ambt.

zendt er zelfs een van via Weiss aan den prins; maar zelf maakt hij ze zelden, ‘praeferens eloquentiam pedibus solutam’[1]. Een vers in de dissertatie van een vriend[2], een stichtelijk gedicht in manuscript[3], beide in het Nederlandsch, zijn de eenige mij bekende stalen van Tydeman's verskunst[4]. Vermoedelijk trok ook de richting der Haagsche ‘kunstliefde’ hem slechts matig aan.

Zijn neigingen op het gebied onzer letteren gingen een anderen kant uit. Dat blijkt nergens duidelijker dan in Dulces. Hij heeft het geplant, maar blijft het ook een kwarteeuw of langer kweeken en verzorgen. 't Is of het alleen onder zijn oog groeien wil. Kort na de stichting reeds vertrokken de extra-ordinarii Kreet en Kluit uit Utrecht. Aan den eerste zal men verder niets hebben gehad. In dezen tijd juist houdt ook zijn tot dan toe druk medewerken aan de *Bijdragen* en zijn bezoek aan Minima Crescunt op[5]. In de *Proeven* vindt men geen enkele bijdrage van hem; pogingen, hem voor de zaak der Nederlandsche taal- en letterkunde terug te winnen, in 1762 door Minima en *Bijdragen* gedaan, leverden niets op. In 1766 laat hij zich wel vinden voor het lidmaatschap der nieuwe Maatschappij; hij wordt zelfs haar eerste voorzitter[6], maar werk schijnt hij sinds 1760 nooit meer te hebben geleverd[7]. En eerst heel laat kwam men op de gedachte, hem op de lijst der eereleden van Dulces te brengen[8].

1) T.a.W. IX Eidus Mart. 1766 (Univ. Bibl. Leiden).
2) Z.H. Alewijn 14 Juni 1764.
3) Bibl. Mij. Lk.
4) Indien hij in zijn jeugd in zich zelf al een dichter mag hebben verondersteld, dan heeft Alewijn hem van dien waan helpen genezen. Zie Breen. Handd. 8e Philol. Congr. 175.
5) Misschien staat dit in verband met het gerucht van een zedelijken misstap. Strijdschriftjes doelen spottend daarop, o.a. *Bijdragiana* (1761) 13. En ook Tydeman spreekt erover in een brief aan Kluit, Mei 1760.
6) Dat zijn belangstelling toen weer een oogenblik opvlamde, blijkt uit de eerste notulen.
7) De Bibl. Mij. Lk. bevat van hem twee mss.: 1. over het verband van verschillende Europeesche talen, 2. aanteekeningen op Vondel's *Palamedes*, waarschijnlijk verplicht werk voor L.A.F. Zie verslag over dat genootschap van Tollius aan Tydeman 6-5-1760. (Mij. Lk.). Maar op de uitvoerige ‘nette lijst’, daar gegeven van vertoogen, excerpten, aanteekeningen, mengelschriften, die in 's genootschaps kasse ten gebruike van alle leden berusten, vindt men veel van Lelyveld, Van Wijn, Tollius, Paludanus, iets van Van Assendelft, maar van Kreet niets. Wel bezit de Mij. Lk. nog een *Vocab. Anglo-Saxonicum* van Th. Benson (1701) met ms. aantt. van Ten Kate, Van der Wilp, en Kreet. Cat. Mij. Lk. Hss. 1, 7; I 829.
8) Op de lijst van 1782, ver na Feith, die eerst in 1778 door Medenbach Wakker werd geproponeerd. Maar J. Voorduin, die op Feith onmiddellijk volgt, heeft in *Proeve* II al verzen van 1773-1775. De chronologische orde is stellig soms in de war. Ook is het maar ten deele juist, dat de gewone leden na eenigen tijd buitengewoon, en vervolgens honorair werden (Voorr. *Proeve* I); dat geldt slechts een deel hunner. J.D. van der Capellen beklaagt zich in 1776, dat men hem heeft uitgebannen *(Brieven*, Aanh. 437 vlg; de noot heeft geen zin); Tydeman zorgt dan blijkbaar, dat hij weer als honorair wordt hersteld. - Het gaat moeilijk, zich uit de ledenlijsten een goed beeld van omvang en beteekenis van Dulces te vormen; er zit stellig veel eerbejag en beleefdheidsvertoon in; het lidmaatschap van P. Hofstede, C. van Lennep, mevrouw Cluizenaar (alle ± 1772), van een heel aantal professoren, predikanten, en voorname heeren had zeker geen anderen grond.

Kluit moest al in 1760 herhaaldelijk herinnerd worden aan zijn plichten tegenover Dulces[1]; in 1762 zendt hij lang achtergehouden stukken terug met excuus tegenover D.A.O.M., 'zoo 't noch leeft'[2]. Tydeman zorgt; schoon 'honorair', is hij de drijfkracht. 'Professoren en liefhebbers van buiten de stad' laten zich overhalen tot het buitengewone of honoraire lidmaatschap: J.F. Reitz, die ook aan Nederlandsche taalkunde doet[3]; Bonnet, die de praktijk der welsprekendheid bezit; N. Hinlopen, te Hoorn, een opkomende 'taalbaas' en de man van Magna molimur parvi. Maar Tydeman moest gaan afstudeeren; straks werd hij rector te Leeuwarden. En Dulces begint bedenkelijk te verslappen. Brieven van Z.H. Alewijn uit 1764 en 1765 aan Tydeman, die op de hoogte wil blijven, melden onmiskenbare symptomen van verval. 'Doleo vehementer membra aliquot tot moras nectere, actaque conventuum duorum ultimorum nondum esse adnotata, librumque carminum tot poëmatis destitui, quae jam inscribi debuerant'. Er zijn al van die gedichten weggeraakt, en ook boeken[4]. Een jaar later: 'Industria collegii nostri D.A.O.M. tepescere incipit, quod doleo'[5]. De ledenlijst geeft eenzelfde getuigenis: voor 1762 tot 1765 of '66 worden er weinig of geen nieuwe namen vermeld. In 1765 komt Tydeman, als professor, naar Harderwijk, en in 1766 terug in Utrecht; wij bemerken dadelijk den gunstigen invloed. Een jong Utrechtsch regent, C.A. van Wachendorff[6], met veel belangstelling voor de Nederlandsche oudheid, wordt honorair lid; evenzoo de vermaarde stichtelijke dichter Ds. Rutger Schutte, van Amsterdam. En de eerste verleende nog meer dan den bekenden 'moreelen' steun[7].

1) Tyd. a. Kl. 22-3-1760, en weer in Mei (Mij. Lk.).
2) Kl. a. Tyd. 31-10-62 (ibid.).
3) Zie boven 76 n. 4. L.A.F. had in zijn schatkamer ook een doorschoten exemplaar van Moonen's *Spraakkunst* 'met aanteekeningen geschept uit den mond van Prof. J.F. Reitz'. Notulenboek Min. Cr.; brief Tollius aan Tyd. 6-5-60. (beide Mij. Lk.).
4) Z.H.A.a.T. v Kal. Sept. 1764.
5) Dez. a. denz. 9 Junii 1765.
6) Vgl. Nijland a.w. II aant. 40.
7) In *Proeve* I bijdragen, gedateerd 1767 en 1770.

De Friesche edelman Jhr. Ulbo van Burmania, aanwinst van Tydeman natuurlijk, gaf althans relief[1]. Van meer belang dunkt ons echter, dat omstreeks 1766 de vriendengroep H. van Alphen, P.L. van de Kasteele, J. Both Hendriksen, P.N. Arntzenius, haar intrede doet[2]. Van nog twee of drie zulke groepen tusschen 1767 en 1773 kunnen we in de ledenlijst de resten slechts vermoeden; voor 1774 worden de gewone leden alle zes genoemd, met P. Paulus, jur. stud. te Leiden, als extra-ordinarius: de eenige, wiens naam nog leeft. Van de vorige groepjes is op literair gebied alleen Jacob van Loo nog niet volslagen vergeten[3]. W.H. Sels, de vegetarische, ascetische mijmeraar van Barneveld, zal wel honorair lid zijn gemaakt (± 1767?) om zijn godsdienstige gedichten[4]: hij had niet te Utrecht, maar te Amsterdam en te Harderwijk gestudeerd. Eerst na 1780 kwam de kring van Bellamy. Alleen de eerstgenoemde twee groepen zijn voor ons hier van belang: die van Tydeman-Alewijn, en die van Van Alphen.

Behalve de reeds genoemde leden, stichters of later gekozenen, kwamen nog tijdens het verblijf aan de academie van de boezemvrienden Tydeman en Alewijn[5] de theologische studenten J. Smits en G.J. Nahuys in Dulces - dezen nog in 1761[6] - en I. de Leeuw[7]. Maar in den vriendenkring Tydeman-Alewijn be-

1) De kostschoolhouder S. van der Waal (vóór 1780 meer dan 20 jaar te Geertruidenberg. Baronesse De Lannoy, *Nagel. Dichtw.* 64), mogelijk al eer gekozen, doet vreemd aan in dit gezelschap. De grond van zijn lidmaatschap moet wel liggen in zijn dichttalent, nog door Bilderdijk meer dan eens warm geprezen (o.a. *N. Verscheidenh.* II 146); reeds in 1764 is hij de 'geëerde kunstvriend van Baronesse De Lannoy *(Dichtk. Werken* 234); evenals zij verwierf hij slag op slag 'het eermetaal': een matador van Kunstliefde. Maar dat was later. Hoe ontdekte Dulces hem?
2) Vgl. Nepveu, Leven V.A. vóór *Dichtw.* (1871) XXX.
3) Van Vloten, *Bloeml. Proza-Schr. 18e E.* 576. Kalff, *Gesch. N. Lk.* VI, 240.
4) Van Vloten, *Bloeml. Dichters 18e E.* 528.
5) Over Z.H.A. zie Breen, Handd. 8e Philol. Congr. (1916). A. promoveerde 14-6-64. Tot zijn dood (1788) bleef hij in hartelijke corresp. met T. (brieven 1761-1788 in Bibl. Mij. Lk.). T. noemde een zoon naar dezen 'bijzonderen vriend, met wien ik als student te Utrecht in hetzelfde huis gewoond heb, die stervende [mij] nog een jaarlijksch legaat besproken heeft van 420 gld.' (ms. autobiogr. Mij. Lk.). Zeldzame vriendenzorg! Bij zijn leven had de rijke A. meermalen ondervonden, dat T. soms financieele hulp noodig had. - A. was als T. geloovig Christen, vijand der neologen, maar, Amsterdamsch regent en regentenzoon, neef van N. Geelvinck, geen vriend van Oranje. Reeds in een brief van 1765 kantteekening bij een oratie van T.: 'Guilelmus - utinam modo ne sis vanus haruspex.'
6) Vóór A.v.d. Berg inderdaad hon. lid. werd (zie lijst in *Proeve* I); Smits gelijk met of vóór Nahuys, en deze laatste werd reeds in zomer 1762 pred. te Ede. Zie Hofstede, *Leven van Nahuys*; of fragm. daarvan bij Van Vloten, *Proza 18e E.* 266.
7) Ook lid van Tendimus ad idem. 1765 als pred. n. Garderen. † Rotterdam 1775. V.d. Aa, Biogr. Wb.

hooren nog anderen[1)], mogen ze al voor Dulces weinig of niets geweest zijn: A.N. Mollerus[2)], M.A. van Asch van Wijk[3)], J.D. van der Capellen[4)], J. Bartoldi[5)], N.G. Oosterdijk[6)], J.W. te Water[7)] en meer. Zoo in den kring van Van Alphen onder anderen Gillis Alewijn[8)], schoon buiten Dulces; met de leden C. Boers[9)] en J. Kneppelhout[10)], theologanten, daarentegen blijkt van geen bijzondere vriendschap.

1) Alewijn a. Tydeman, Juni 1764 (Mij. Lk.): een heele reeks vrienden vroegen hem te logeeren: Tydeman, Mollerus, V. Asch. v. Wijck, Nahuys e.a. Als vrienden nog o.m. genoemd: Van Wolde, V.d. Capellen, Swaving, Vlieger, Hoogwerf. In brief van A. 1765 met strenge kritiek op T.'s oratie te Harderwijk, de verzekering, dat ook Mollerus en Bartoldi ze afkeuren (Mij. Lk.).
2) Mollerus: 1740-1809; prom. 17-6-63; zoon van Mr. H. Mollerus, pres. v.d. Hoogen Raad, waarbij A.N. later griffier werd. Hij komt telkens voor in de brieven v. Alewijn a. Tydeman. In Bibl. Mij. Lk. ook drie brieven van M. a. Tydeman (die met Alewijn tot zijn beste vrienden blijkt te behooren) van 1765, 1768, 1770, getuigend van streng godsdienstigen zin, en afkeer van 't wufte hofleven; een weerslag daarop bij J.D.v.d. Capellen, *Brieven*, Aanh. 27. Veel later vinden we M. aan het sterfbed van H.v. Alphen. Nepveu, *Leven V.A.* a.v. LXXVIII.
3) Van Asch v. Wijk: zoon van den Utrechtschen burgemeester, te wiens huize Kluit en Tydeman te eten en te logeeren worden gevraagd. T.a. Kl. onged. [voorjaar 1760] en dez. a. denz. onged. [Mei 1760] (Mij. Lk.). Over beide V.A.V.W.'s ook telkens J.D.v.d. Capellen a. Tydeman. a.w. Aanh. 14, 16, 37, 39, 56. Verzen van M.A.v.A.v.W. vóór dissertaties van Tydeman en Alewijn.
4) Van der Capellen: een tijd lang, tot in 1763, te Utrecht studeerend, tegelijk met zijn neef, sinds vriend en medestander, R.J.v.d.C. van de Marsch. Contubernaal en intieme vriend van Tydeman. De band blijft, ondanks al vroeg bij V.d.C. opkomend wantrouwen tegen het Oranjehuis. Treffend is de ernst en oprechtheid van C.'s vertrouwelijke uitingen tgr. T. aangaande zijn geloof. - Hij blijft ook vriend van Alewijn en Mollerus. Zie *Brieven*, Aanh.; Sillem, in Gids 1882 IV. En thans ook M. de Jong Hzn., *J.D. van der Capellen* (1921). Medenbach Wakker schrijft in 1779 ook over V.d.C. aan Tydeman. En in 1776 ook P. Paulus (onged., blijkens inhoud ± Nov. 76. Mij. Lk.) tot denz. over V.d.C. 'onzen vriend', dien hij telkens vermaant, 'niet zoo doldriftig te handelen', waardoor hij de zaken verergert, in plaats van verbetert. Nog in 1782 schrijft V.d.C. aan T. En Te Water vraagt dezen 15-11-'83: 'Wat is er gekomen van de voorgenomen briefwisseling met *onzen ouden vriend* V.d.C. over den waren aard der Nederlandsche vrijheid, en hoe is die onderhandeling afgeloopen?' (Mij. Lk.) - Vgl. nog boven 91-92 n. 8.
5) Bartoldi: herhaaldelijk in brieven van Alewijn (1763 en 1764) als vriend genoemd; ook door Mo. a. Tyd. (1770); hij woont dan in Den Haag als deze; geprom. in rechten 30-5-64.
6) Oosterdijk: zoon van med. Prof. J. Oosterdijk Schacht. Hij promov. tot med. Dr. 15-6-62. Verzen van hem in dissertaties van Mo. en Al. Later hoogl. te Harderwijk en te Leiden.
7) Te Water; volgens Siegenbeek (Handd. Mij. Lk. 1823) zeer bevriend met Oosterdijk en Tyd. Hij ging reeds in 1761 als pred. naar Haemstede.
8) Prom. 16-5-66. Verzen daarbij van Van Alphen, Arntzenius en Both Hendriksen.
9) Prom. in theol. in 1768. Hoogl. te Leiden later, zeer Oranjegezind, in 1795 met Kluit en Pestel afgezet. - Een broeder F.W.B., die te Leiden in de rechten promoveerde, raakte later voor jaren 'ongesteld van geest', door de verguizing als Oranjeman geleden. Siegenbeek a.w. II 38.
10) Tydeman noemt hem in ms. autobiogr. als een zijner eerste leerlingen te Utrecht, naast V.A., V.d.K. en B.H. - Hij blijft met hem in vriendschappelijke correspondentie. Eenige brieven Kn. a.T. in Bibl. Mij. Lk.

Ook tusschen de oude en de jongere groep onderling bestaan er nauwe banden. Tydeman is voor Van Alphen en zijn intimi Van de Kasteele en Both Hendriksen reeds vóór hun bekeering, en veel meer nog daarna, behalve leermeester ook raadsman en vriend. Met Van Alphen althans wordt het een vriendschap voor het leven[1]. Ook tusschen Alewijn en Van Alphen bestaat een vertrouwelijke verhouding; alleen daaraan kan de eerste het recht hebben ontleend, nog in 1779, den ander op dezelfde oprechte, onverbloemde wijze, als hij Tydeman zijn feilen wijzen kon[2], zijn en veler ongunstig oordeel over zijn *Theorie* te schrijven[3].

Er studeerden heel wat Amsterdammers te Utrecht. In onze beide groepen vinden we ze ook: de Alewijns, Arntzeniussen, en anderen[4]. Door P.N. Arntzenius[5] zal Van Alphen[6] in kennis zijn gekomen met den talentvollen leerling van Burman, L. van Santen. De kennissen zijn weldra warme vrienden[7]. Van Alphen juicht erin, dat zij straks samen te Leiden zullen studeeren: 'ik hoop, dat onze vriendschap door gedurige briefwisseling aangekweekt, aldaar den hoogsten top zal bereiken'[8].

Beide vrienden, Van Alphen zoo goed als Van Santen, zijn vol belangstelling voor de nieuwe Latijnsche poëzie. Met vacantie buiten zijnd, brengt Van Alphen 'den avond meest in 't land door in 't lezen van de Galatea van Reland'. De Utrechtsche meisjes zijn voor hem Galatea's en Delia's. Lofverzen van G. Hooft en H.Z. Couderc bij een oratie van Burman, een onverstaanbaar gedicht van J. Helvetius[9] - alle Latijn natuurlijk -, een nieuwe uitgave der Poëmata van den befaamden improvisator Beronicius

1) Het blijkt uit brieven in de Bibl. Mij. Lk. en Univ. Bibl. Leiden. Daarbij is ook van belang een brief van 'Tante Ceetje' aan T., uitvoerig verslag gevend van ziekte en sterven van V.A.'s zoon.
2) Vgl. boven 94 n. 1. Ook in vroegere brieven van A.a.T. onomwonden kritiek. Te meer waarde moest de lof hebben van Febr. 1767 voor een Utrechtsche oratie.
3) Onged. brief van A.a. Tydeman (Mij. L.): 'Ja ik heb V.A. geschreven over zijn Riedel, en verhaald, wat er de menschen van zeggen. Hij schijnt er niet over gesticht: ten minsten ik heb noch geen antwoord.'
4) Temminck wsch.; Van Alphen's vriend J. Bernd Bicker. Nepveu a.w. XXX.
5) A. of Arentze telkens in de vrienden-corresp. genoemd.
6) Hij had tot 1758 ook een oom te Amsterdam, Ds. H. van Alphen, den maker van een bundel geestelijke gedichten.
7) Brieven V.A.a.V.S. van 1766 en 1767. (Univ. Bibl. Leiden), grootendeels uitgeg. de Van Vloten in *Levensbode* IV. Zie boven 67 n. 4.
8) Onged., moet zijn uit voorjaar 1767. - Breekt de vriendschap af ten gevolge van de omkeering in V.A.'s gemoed?
9) Vgl. Hofman Peerlkamp, *De Vita*, etc. 509; waar echter een zonderlinge verwarring plaats vindt met den Franschen philosooph en oud-fermier-général C.A. Helvetius. De 'verbetering' p. 566 behoudt de onjuistheid.

behandelen hun brieven naast een gedicht van ‘juffrouw La Noi’[1] en het Leidsche treurspel over Calas[2]. Van Santen beraamt de uitgave van Tirocinia poetica ‘tot handhaving der eer van (zijn) gezelschap’: een genootschap tot uitoefening der Latijnsche verskunst dus[3]. Arntzenius is er ook lid van, maar zijn ‘Claudia’, die hij als bijdrage voor de uitgave aanbood, wordt geweigerd[4]. Vermoedelijk is het gezelschap het door Burman gestichte Patriae et Musis[5].

Het was een tijd van nieuwen opbloei der Latijnsche poëzie in ons land. Van het geslacht der neo-Latijnen uit onzen bloeitijd: D. Heinsius, Scriverius, Grotius, Barlaeus en zoovele anderen, dat in 1660 zoo goed als uitgestorven was, had N. Heinsius, de Oude, nog lang de traditie voortgezet († 1681). Bij hem knoopte ook een nieuwe periode aan, de laatste twintig jaar der 17de en de eerste twintig der 18de omvattend: de tijd van Broekhuizen, Francius, Reland, Moonen, Hoogstraten. Jongeren, als leerlingen en vrienden nog bij deze groep te rekenen, waren de Utrechtsche en Leidsche hoogleeraar P. Burman de Oude (± 1741) en Fr. Hessel(ius), jurist en ‘historiae et eloquentiae professor’ te Rotterdam († 1746). Zij waren zoo nog een paar decennia getuigen van het Latijnsche dicht-talent der patricische gebroeders D'Orville, den jurist-koopman Petrus, en den professor Jacobus Philippus († 1751), die vrijwillig zijn plaats aan het Amsterdamsche Athenaeum afstond aan Petrus Burman Secundus (1713-1778). Met diens naam inzonderheid verbinden wij de gedachte aan de twee geslachten, die van omtrent 1750 tot 1810 zoo ijverig en geestdriftig werkten aan een onmiddellijk bij de klassieken aansluitende humanistisch-Latijnsche dichtkunst, in denzelfden tijd dat het neo-classicisme overal ging wankelen, en de romantiek allerwege ontkiemde en opwies. Maar er was niet alleen de Amsterdamsche school van Burman[6], er was ook die van J. Schrader[7] te Franeker (1721-1783); en ook de Alkmaarsche rector E.W. Higt (1723-1762) vormde leerlingen[8]. En naast hen stonden de

1) Lannoy.
2) Vgl. *Brieven* V.G. I 203-204.
3) Hofm. Peerlkamp a.w. 503, en Cat. V.G. I nr. 4720 noemen een bundel *Carmina Iuvenilia* van G. Hooft, L. van Santen, H.Z. Couderc, en L. Schepper, z.j. Volgens V.G. uitgeg. 1769, maar volgens H.P. 1767. Deze spreekt ook van ‘studii poetici socii et aemuli.’
4) Onged. [Sept. 1766]; dit ged. liet V. Vl. weg. - Reeds in 1762 werd van Arntzenius gedrukt *Oratio sive Carmen pro ignavia.* (Bibl. Mij. Lk.).
5) Zie *Leven van C. van Lennep*, 29 n. 1. Kalff a.w. VI 157.
6) L. van Santen (1746-1798), G. Hooft, H.Z. Couderc, H. Bolt, H. de Bosch.
7) R. van Ommeren, Th. van Kooten, J.A. Nodell.
8) Gadso Koopmans.

Nederlandsche-taal-kenner Huydecoper († 1778), de Delftsche rector Hoogeveen († 1791), de Haagsche advocaat J. Grotius († 1784), de Leidsche medicus-botanicus prof. A. van Royen († 1779), met nog menig ander[1]. 'Quo tempore Hollandi jure suo multis gloriabantur poëtis, quorum principatum tenebant Burmannus Secundus, Janus Grotius, Santenius, Schraderus et Helvetius; tanti nimirum homines, ut singuli in Europa non haberent pares'[2]. Door deze Latijnsche poëzie ook verkregen de Nederlanders naam en litteraire relaties ver buiten onze grenzen. Men behoeft slechts Huygens' gedichten en brieven in te zien, om er zich van te overtuigen. Hetzelfde merken we op bij een Broekhuizen, die een Duitschen bisschop en een Franschen Jezuieten-pater onder zijn litteraire vrienden telde. Ook onder de betrekkingen, die Reland had in Frankrijk, Duitschland, Engeland, Denemarken: met Huet, Montfaucon, Fabricius, Menckenius, Barnes, Bentley, Rostgaard, vermoeden wij er enkele, die niet slechts den orientalist en classicus golden, maar ook den dichter van *Galatea.* In Nederland bleef deze 'lusus poeticus' van zijn jeugd bekend en geliefd tot in de eerste helft der 19de eeuw toe[3]. Eerst daarna werd deze krans van elegieën verwaarloosd en vergeten - en zeker ten onrechte.

Wanneer men de vijftig en meer Noord-Nederlanders der 18de eeuw overziet, 'qui carmina latina composuerunt', op naar het oordeel van den kieschkeurigen kenner min of meer verdienstelijke manier; en daarbij bedenkt, hoeveel tijd en inspanning nog door een leger van andere geletterden, op de Latijnsche school plichtmatig, en bij allerlei gelegenheid aan de Universiteit en daarna, uit traditie of neiging, werd geofferd aan de Latijnsche Muze, dan begrijpt men, dat de Nederlandsche letterkunde nog niet vanzelfsprekend een eereplaats verkreeg in de academische wereld, toen eenige jongeren haar daar eenmaal hadden binnengeloodst. Het overgroote deel der erkende 'literatores' deed alleen aan La-

1) J. Helvetius († 1772), N.G. Heerkens († 1801) e.a.
2) Hofm. Peerlkamp a.w. 509.
3) 'Venerum omnium, si quid video, medullae', zei Perrenot, die hem een 'poëta magnus inter maximos' acht. Ik ken de volgende edities: 1. ed. prima. Amsterdam 1701. - 2. Franeker 1735. - 3. Amsterdam 1739. - 4. in 'Poemata, quae hactenus reperiri potuerunt', door A. Perrenot. Utrecht 1748. - 5. Amsterdam 1809 'cum aliorum poëtarum locis comparata', door P. Bosscha. - Ook L. van Santen bestudeerde het zorgvuldig, en bracht al vergelijkende plaatsen samen, uit klassieke, Fransche en Nederlandsche dichters. - Een kennelijke, maar mislukte navolging, is G.D. Jordens' *Gellia, Lusus poëticus* (1763). - Ndl. vertaling van *Galatea* d.A. Hartsen (bleef in ms.), gedeeltelijk door E.W. Higt. En berijmde vert. d.R.H. Graadt Jonckers, uitg. 1837.

tijnsche dichtkunst; slechts weinigen schreven bij afwisseling ook een Nederlandsch vers. Broekhuizen, en een zeldzamen keer ook Francius, had daarvan het voorbeeld gegeven aan deze eeuw, maar de navolgers bleven schaarsch. Reland. de D'Orville's, de Burmans, Van Santen, Schrader, Helvetius, Heerkens, Van Kooten, Van Ommeren, - waar zijn hun Nederlandsche verzen?

Enkelen, die wat gunstiger van hun moedertaal dachten, gaven toch het mindere in omvang, in kunst, in genre (de verhandeling) aan deze: Higt en Jeronimus de Bosch. En mannen van naam op het gebied der vaderlandsche taal- en dichtkunde hebben toch even goed hun plaats in de rij der neo-Latijnen: Moonen, Hoogstraten, Huydecoper. Zoo verwondert het ons te minder, dat de Nederlandsche taalkunde geheel op klassieken grondslag werd opgetrokken; wat heeft het gekost, eer de knellende banden waren verruimd of verbroken. Kenteekenend is het, dat A. Verwer zijn door de jongeren van Dulces en Minima hooggeschatte werkje over onze taal in het Latijn schreef: *Linguae Belgicae idea grammatica, poetica, rhetorica* (1707; herdrukt 1783). Maar vrijwel overal ziet men in de taalkundige verhandelingen der 18e eeuw het Latijn nog als achtergrond; waar er althans van perspectief sprake is. In de ‘dichtkunde’ doet zich die invloed weinig minder duidelijk voor. De woord- en letterzifterijen, de cultus der geijkte dichterlijke taal, waarvoor enkele oude dichters bron en norm moeten zijn, staan zeker niet los van de klassieke opleiding, zooals deze tijd die verstond. Het genootschap Prodesse canendo te Rotterdam typeert eenigermate den toestand: in 1774 geeft het een bundel Mengeldichten uit, in 1775 een bundel Carmina. Ook de bijval, dien idylle en anacreontiek, klassieke maten en het rijmlooze vers bij vele jongeren vinden, zal althans ten deele samen hangen met de Latijnsche school, en de neo-Latijnsche poëzie.

Men ziet ook in Dulces telkens den nauwen samenhang. Kluit houdt voor zijn geleerde publicaties heel lang het Latijn aan; zelfs voor zijn geschiedenis van het graafschap Holland[1)]; zijn vele verzen zijn evenwel steeds in het Nederlandsch[2)]. Voelde hij zelf zich niet vast op de Latijnsche fijnigheden? Zelfs in zijn geleerde verhandelingen ‘stooten velen in Leiden zich aan zijn kwaad latijn’[3)].

1) De afwijking in zijn *Vindiciae Articuli* (1768-9) - den titel ten spijt - is zijns ondanks; zie K.a. Tyd. 8-7-66 (Mij. Lk.).
2) Zie Boutelje a.w. en Te Water, *Levensbericht van K.* in Handd. Mij. Lk. 1807.
3) P. Paulus a. Tydeman 19-1-75 (Mij. Lk.).

Hij brengt echter Latijnsche poëzie van Burman en Helvetius in Nederlandsche verzen over. En hij wenscht Higt's gedichten uit te geven[1]. Zoo leeft Van Alphen mee met de school van Burman, door invloed van Van Santen. Arntzenius is zelf Latijnsch dichter. Door Medenbach Wakker komt, of blijft, Tydeman in contact met Van Kooten en Van Ommeren[2]. Wakker zelf betuigt bij het aannemen van het lidmaatschap van Dulces, 'dat het Duitsch zoo zeer zijn zaak niet is'[3]; een bijdrage kan hij nooit leveren[4]. Maar ook de ijveraar voor de vaderlandsche taal en poëzie Z.H. Alewijn, die meermalen verzen bij Dulces inlevert[5], laat Latijnsche *Conamina poëtica* drukken[6]. Er was wellicht meer te vinden omtrent de oudste leden[7] van Dulces, maar dit volstaat. Het lijkt nog twijfelachtig, naar welken kant de evenaar zal doorslaan bij de litterair aangelegden aan en om de academie. Officieel heerscht de Latijnsche taalkunde nog oppermachtig; en de latijnsche dichtkunde beleeft een nieuwen bloei. Maar toch beginnen ook professoren al de teekenen der tijden te verstaan: de oude Reitz, die al vroeger over Moonen lessen had gegeven, tracht mee te doen met Dulces; de jonge Tydeman, hun bezadigde, maar vasthoudende leider, treedt zelf in hun rij; Van Alphen prijst het, dat hij in zijn oratie te Harderwijk geenszins, met anderen, de moedertale uitsloot[8]. In Leiden, in Harderwijk weldra dezelfde verschijnselen. Klassieke philologen gaan colleges geven over de moedertaal[9]; een Orientalist maakt ernstig studie van haar literatuur[10], en steunt, wie haar wetenschappelijk willen

1) K.a. Tyd. 1-2-66. Vgl. Boutelje a.w. XII, 8. De uitgave bleef echter achterwege; eerst Ypey deed het in 1804.
2) Als 'Richeus' komt V.O. in de corresp. voor; het is zijn voornaam.
3). onged. (1776).
4) M.W.a.T. 1-5-78, en onged. (± Nov. 79).
5) In *Proeven* alleen II 309 (1779), maar in 1766 worden namens D.A.O.M. stichtelijk gedichten van A. aan Bruining toegezonden, die ze heel mooi vindt. B.a. Tyd. 12-8-66 (Mij. Lk.).
6) Volgens Cat. V.G. I nr. 4718 in 1769; maar reeds in 1765 - postr. Kal. Oct. 1765 (Mij. Lk.). - schrijft Mollerus a. Tijd.: 'annus fere est, ex quo Alewinio nostro auctor fui, ut Conamina Poetica, suppresso, si ita videretur, nomine ederet, et perpuli ea conditione, ut et ipse intra annum ex quo Conamina prodirent, publici juris facerem specimen observationum, sed'... (hij kan de afspraak niet nakomen).
7) Cat. Mij. Lk. I 898 vermeldt een Elegia van 1773 van I. de Leeuw, lid sinds ± 1763; van wien taalk. bijdragen in *Proeve* II.
8) V.A.a. Tyd. 29-9-65 (Mij. Lk.)
9) Tydeman. Vgl. Van Wijn a.T. 26-4-66 (Mij. Lk.). En Tollius. Zie Te Water in Handd. Mij. Lk. 1822; Sepp, *Stinstra* I 14. Zijn plan, een 'Aanleiding t.d. N. taal' daarvoor uit te geven *(Gedenkschr.* Mij. Lk. 147; V. d. Capellen, *Brieven.* Aanh. 43) kwam niet tot uitvoering. Maar de Bibl. Mij. Lk. bezit het volledig dictaat van R. Bondam.
10) Zie Brieven V.G. I 307; Voorbericht van Huydecoper's *Proeve* ^{2} I 23.

bouwen, met raad en daad[1]. Sympathie ontmoet dat streven ook bij vele anderen in dezen kring, waaronder de grootsten[2]. En het zou de Latijnsche dichter Van Santen zijn, die, als curator der Leidsche Hoogeschool, den beslissenden stap deed, om de mededingende taal- en letterkunde de haar toekomende plaats in het kader der Universiteit te verschaffen (1797)[3]. Waarmede, indirect, de goedig-ironische wensch van Ds. Andries Andriesse aan het adres van de 'Bijdragers' van 1759, in vervulling ging: 'Wordt er egter zo ene grondige kennisse vereischt, zo mogt men zig verblijden wanneer UEd. gezelschap, door Hoge Magt, bij de Akademie te Leyden, tot ene bijzondere Faculteit der Nederduitsche Tale opgeregt wierde, in welke die grondig kon onderwezen worden'[4].

Dulces te Utrecht en Minima, met haar voorgangster, te Leiden staan in nauwe betrekking tot elkander. Kreet hoort tot de stichters van beide; Tydeman, de drijvende kracht van het een, wordt met spoed eerelid gemaakt van het ander[5]. Wat van meer belang is, zij sturen in eenzelfde richting, die van de *Bijdragen* en de *Nieuwe Bijdragen*; aanvankelijk werd het tijdschrift bijna geheel geschreven door de Leidenaars; langzamerhand gaan ook de leden en eereleden van Dulces hun aandeel erin leveren. Reeds in 1760 wilde Kreet de twee in één verband brengen[6]; in 1766 stichtten de voornaamste leden van beide tezamen de lang begeerde Maatschappij. Verscheidene leden van het Leidsche en van het Utrechtsche gezelschap zijn in correspondentie en vriendschap met elkaar: Lelyveld, Van Wijn, Tollius, Paludanus, met Tydeman, Kluit, Alewijn[7]. Sinds 1766 ontmoeten de intieme vrienden Van

1) Schultens n.l. de Leidsche Bijdragers; soms verschijnt hij ook op de vergaderingen van hun genootschap. Van Sch. bezit de Mij. v. Lk. nog, in afschrift, een ms. alphab. lijst van woorden, voorkomende bij Ndl. dichters en prozaschrijvers, met verklaringen en verwijzingen, in 3 dln. fo.; aanteekeningen op M. Stoke; dito op den Delftschen Bijbel van 1477; e.a. Ook was zijn bibliotheek zeer rijk aan Ndl. letterkunde. Vgl. nog Handd. Mij. Lk. 1781; Voorber. Werken Mij. Lk. IV; Cat. Hss. Mij. Lk. 3, 4.
2) Zoo de mathem. prof. Lulofs; Ruhnkenius wordt terstond lid der Mij. Lk. Weldra ook Valckenaer. Van de hoogeschool te Harderwijk naast Tollius en Scheidius ook Rossijn en Bondam. En uit Franeker Manger.
3) Siegenbeek, *Gesch. Leidsche Hoogesch.* I 353-4.
4) *Nader Antwoord*, enz. (1 Nov. 1759) 11.
5) Zie ook Blok, Handd. Mij. Lk. 1895-96, 60. De invloed van T. op de Leidenaars is echter niet zoo groot. Een enkele maal slechts roepen zij zijn oordeel in; door hem 'ter nalezinge en beoordeelinge' gevraagde stukken zenden zij hem slechts ternauwernood. Zie Notulen M. Cr. zitting 69, 82, 61, 62.
6) Tyd. a. Kluit, Mei 1760.
7) Van Alewijn vermoed ik dat om wat hij 2-6 Mei 1775 aan T. schrijft over Lelyveld: 'hij is een goed mensch, zacht, goedaardig, naarstig, ijverig. Gebreken hebben wij altemaal.'

Wijn en Tollius in Den Haag Mollerus en De Back[1], pas uit Utrecht weergekeerd, niet tot Dulces, maar wel tot den vriendenkring-Tydeman behoorend.

De werkzaamheden der beide genootschappen zijn op dezelfde leest geschoeid[2]. Dulces was blijkbaar gemodelleerd naar L.A.F., met hulp van Kreet's ervaring; een enkele verbetering in Utrecht aangebracht, neemt Minima later over[3]. In Dulces had ieder gewoon lid op elke vergadering 'het genootschap te dienen' met 1e. een belangrijke mededeeling of een verhandeling over taal-, dicht- of oudheidkunde, een gedicht of iets dergelijks[4]; 2e. tien plaatsen uit een der beste 17de- of 18de-eeuwsche schrijvers[5], treffend door fraaie woordschikking, verheven gedachten, en dgl., en tien uit een 'schrijver van ouder en regelmatiger eewe', merkwaardig om 'hooggaande regelmatigheid (analogie)'[6], woordvorm of -beteekenis, spelling, enz. De keuze staat vrij, maar den eens gekozen auteur moet men geheel doorwerken[7]. In plaats van die oudere excerpten kan men ook een gedeelte van een 'Theutonisch,

1) Zie o.a. Van Wijn a. Tollius onged. (1767) in letterk. minuutbrieven- Van Wijn fo. 27 (Mij. Lk.).
2) Van het Leidsche leert men ze kennen uit het nog grootendeels bewaarde archief, vooral een Notulenboek van 30 Jan. 1761 af, de vergadering, waarin men tot de naamsverandering besloot; over 16 Nov. 1757 tot 30 Jan. 1761 geeft het een kort overzicht. Ook bevat het de volledige ledenlijst, de in 1760 geldende 'wetten', en lijsten van ieders belangrijkste werkzaamheden, sinds zitting 21. - Voor Dulces moet men zich behelpen met het reglement (in ms. in Bibl. Mij. Lk.; afgedrukt bij Nijland a.w. II LXXVIII) en enkele brieven. - De *Bijdragen* (Nov. 1758-Dec. 1762) en de *Proeve* (met inhoud van I over 1761-1774) komen eerst in de tweede plaats. De *Proeven* inzonderheid leveren weinig rechtstreeksch materiaal. Ook geest en richting blijken duidelijker in *Bijdr.* dan in *Pr.*
3) 't Betreft de excerpeering van oude en nieuwe schrijvers.
4) 'Naar keuze groot of klein', voegt Leiden toe.
5) 'Sierschrijvers', zegt L.A.F.
6) Het was een soort taalwetenschappelijk axioma: hoe ouder taal, hoe regelmatiger. Als grondvorm onderstelde men een taal van volkomen fabriekmatig karakter: Hemsterhuis en Valckenaer gingen daarin ontstellend ver. Maar ook voor onze eigen taal in haar afzonderlijke ontwikkeling gold iets dergelijks: de strengste regelmaat en eenvoudigste logica lag aan haar ten grondslag. Het kwam er maar op aan, de *anomaliae*, inzonderheid de talrijke *metaplasmi* (additiones, detractiones, immutationes) te herkennen. Men was overtuigd 'fuisse aliquando tempus, quo nostrae linguae res Grammatica erat in statu maxime analogo': een *seculum analogum.* Wanneer? dat was moeilijk te zeggen. Stellig vóór 1300. Zoo Verwer, *Idea* (1707) 7. Die opvattingen in de *Bijdragen* passim.
7) Van M.C. hebben we een lijstje, waarop als oude werken staan: Bijbel 1477; Conste der Minnen; Boetius 1485; 'Zeebout, Reize van Van Ghistele' [d.i. 't Voyage van Mher Joos van Ghistele 1572; met een voorrede van A. Zeebout. Zie Paquot, *Mémoires* III (1770 fo.) 590]; Veldenaer, Fasciculus Temporum; Livius 1541; Byencorf. En als nieuwere: Hooft, Historiën; idem, H. de Groote; idem, Zeeden der Germanen; C. Weyerman, Echo des Werelts; Longinus [misschien rechtstreeks uit 't Grieksch]; Tibullus [in Latijn]. - Al weer klassieks genoeg, ter oefening in de Nederlandsche letteren!

Saxisch, Gothisch' of dgl. gedenkstuk *in constructie* brengen en vertalen[1]. Verder had elk op zijn beurt een eigengemaakte of vertaalde redevoering voor te lezen, tot oefening in de door het genootschap aangenomen taal- en spelregels en in 'verhevenheid' en 'sierlijke netheid' van stijl[2]. Die taal- en spelregels zal men in gemeenschappelijke lectuur van de beste taalkundige werken als Verwer, Ten Kate, Huydecoper samenlezen. De schriftelijk ingeleverde bijdragen gaan bij de leden rond, die alle verplicht zijn, ernstige kritiek erbij te voegen[3].

Het is nog een mengeling van oud en nieuw, van hoog streven en laag-bij-den-grondsch knutselen. Men gevoelt het onrecht, de moedertaal aangedaan bij het onderwijs, en men gaat het herstellen; maar geheel naar den trant van de Latijnsche school: chriae, oratiunculae, verzen, vertaling; zelfs de 'constructie' ontbreekt niet geheel. Verheven, hoogdravend, sierlijk moet de prozastijl liefst zijn: *sierstijl* is in den eersten tijd een geliefd begrip en een bewonderde praktijk. Dulces verzoekt voorbeelden daarvan aan hooggeleerden; Prof. Bonnet dient ze van een paar typische modellen: over Vrede en Oorlog[4]. Van Tollius is een prachtstuk bewaard in de *Bijdragen* over 'Een Stille en Onstuime Zee'[5]. De redactie vindt het dan echter reeds noodig, kritischen lezers mede te deelen, dat zij ook niet bijster veel gevoelt voor dezen 'zoo genoemden sierstijl': de oefening kan haar nut hebben voor jongelui, maar brengt ook groote gevaren mee.

Lelyveld - hij was de criticus - kon uit ervaring spreken; ook in Minima bloeide deze kunst. Wat vroeger had hij zelf georeerd over Vriendschap of Lentemorgen, zooals de andere leden het deden over de Wisselvalligheid der Fortuin, Zomermaand, Vrijheid, of over Bijbelsche onderwerpen als Mozes' bestraffing van het gulden kalf. Tollius gaf een heel vertoog 'Over den Sierstijl' zelf. Hoe vast zij nog aan dit genre zaten, blijkt zeer duidelijk aan het dertigtal onderwerpen, dat zij bijeenbrengen voor de zomervacantie van 1761 met het oog op een beraamden vertoog-wedstrijd: vele oudtestamentische figuren, het laatste oordeel, een bloedig slag-

1) Deze bepaling ontbreekt in Leiden, maar blijkens Notulen volgt men er toch denzelfden regel.
2) In Leiden: Vertoog, Paraphrase in *hoog dravenden stijl*, Dichtstuk of Vertaling. Maar in Sept. 1762 besluit men 'niet alleen de sierlijkheid, maar ook voornamelijk de zaken in 't oog te houden.'
3) 'Zonder complimenten' eischt L.A.F., en het stelt boete op nalatigheid, zoo goed als op 'kinderlijkheden'.
4) *Proeve* I 232 vlgg. Gelukkig nog, dat ze zich niet tot hun raadsman, den doopsgezinden predikant M. Schagen, wendden. Zie zijn opgeschroefde *Utrechts Akademievreugde.*
5) *Bijdr.* II 61 vlg.

veld, de dood van Cato; ‘lof’ van allerlei deugden, van plaatsen, van jaargetijden, van uitspanning en eenzaamheid, van kunstgenootschappen en dichtkunst. Slechts drie noemen er iets als: ontwikkeling of verband van taal- en dichtkunde. Met de in werkelijkheid gehouden vertoogen staat het niet veel anders: de lof der redenkunde; het nut der geleerdheid; zedelijk betoog over de zijdewormen! De vertaling van Burman's ‘Laus pigritiae’ is inleiding voor een contra-vertoog. Een enkele maal slechts brengt een ietwat folkloristische[1], een ethische, een humoristische stof eenige variatie; in een paar ‘droomen’ vermoedt men, nauwelijks met recht, wat meer fantasie[2].

Maar er wordt ook over taal en literatuur gehandeld. Paludanus spreekt over het maken van aanteekeningen; over ‘adversaria houden’ werd in dezen tijd pro en contra gepleit. Onze taal- en dichtliefhebbers waren groote voorstanders[3]; dat leert een enkel doorbladeren van de *Bijdragen* al. Het hoorde tot de techniek, bij ouderen en jongeren: verzamelen van ‘fraeiheden’, om ze bij gelegenheid te pas te brengen in eigen verzen - ‘behendigh stelende, een ander het zijne te laten,’ had Vondel aan geen dooven gezegd - of als materiaal voor theoretische beschouwingen over de kunst; verzamelen ook van vormen, woorden en uitdrukkingen met het oog op taalkunde en tekstverklaring.

De belangrijkste vertoogen bij de Leidenaars zijn wel geweest die over het verval van de dichtkunst. Paludanus sprak eerst over de voorname oorzaken van dat verval: ‘of de Dichtkunst aan de Geheugenis.’ Het onderwerp ging den leden blijkbaar ter harte; Lelyveld is het stuk van Paludanus ‘bij herlezing zoo bevallen, dat [hij] lust kreeg hetzelve op voetmaat te stellen’; Van Wijn deed in proza de Geheugenis de Dichtkunst beantwoorden[4]. Alleen Lelyveld's stuk, een rijmloos gedicht, is bewaard gebleven - in het Dichtboek - en, getoetst door Tydeman, misschien op diens raad ook ietwat gewijzigd, uitgegeven in de *Bijdragen*[5] als ‘De

1) Die vermoeden we althans in Tollius' voordracht: ‘wat het beduide geen zwaluwen onder zijn dak te huisvesten.’
2) Tollius gaat uit van een paar kamermuilen; zie *Dichtboek M. Cr.* (ms. Mij. Lk.). Van Wijn's droom, in Bibl. Mij. Lk. nog in hs. aanwezig met de aanmerkingen van vijf medeleden, is een zonderling mengsel van dichterlijke mode en orthodoxe leer; herdersonschuld en algemeen zonde-bederf tracht hij te combineeren; een waardig besluit geeft een heremiet, met lessen over deugd en ‘vrije genade.’
3) Vgl. Bijdr. I 483 (Lelyveld) en vooral *N. Bijdr.* I 103 (weer Paludanus, met verwijzing naar Morhof's Polyhistor). Hennert spot met de kaartenkastgeleerdheid van zijn tijd. *Uitgel. Verhh.* I voorrede.
4) Zitting 63, 65, 67; April-Juni 1761.
5) II 365 vlgg. Zie ook Blok a.w. 61-64.

Dichtkunst aan de Wijsheid.' De gedachten zijn dus van Paludanus, niet van Lelyveld[1].

De drie aan Dichtkunst door Gewoonte toegevoegde 'staatjufvrouwen' Rijmlust, Windrigheid en Kieschheid hebben haar door tallooze banden en strikken het gaan bijna onmogelijk gemaakt; met een blaasbalg brengen zij haar weidschen tabberd, waarop zij den heelen heidenschen godenwinkel hebben geborduurd, in beweging; potsierlijk wordt zij daarenboven met bonte lappen, oud en nieuw, behangen. Elken stap meet men haar pijnlijk nauwkeurig voor; in den gewijden sleep, door 'Taelkunst' geschonken, mag geen enkele der tallooze 'tetterige' plooitjes teloor gaan. En zóó moet zij dan nog, nu den philosooph, dan den paedagoog spelen. Dat zij met vleugels geschapen werd, daaraan denkt er geene. Hoe verre zijn de gulden Vrijheid, de ware Vinding, de Eenvoudigheid uit haar Grieksche en Romeinsche jaren! Verdoofd is de glorie, van toen zij woonde bij Hooft, Vondel, Poot. Thans offert het gemeen slechts aan Rijmlust, - met Nieuwjaar; de geletterden vragen alleen naar 'Kieschheid'. Zijn er ergens zooveel liefhebbers? 'Ach, wierde ik minder kwalijk, En meerder wel geëerd!'

De heerschappij van Gewoonte geheel te breken, Dichtkunst van haar drie trawanten geheel te bevrijden, dat zal wel niet mogelijk zijn. Geve Wijsheid dan toch, dat onkundige ijveraars niet langer de bedienden voor de meesteres aanzien; vooral, dat beterwetenden alle mee-doen aan dien laffen opschik staken. 'Laat hen eens kennen, wat mijn rechte sieraad is.' Bestiere zij daartoe de pogingen van hen, die Dichtkunst in het Leidsch Atheen een tempel stichtten [de Bijdragen], opdat zij ''t ruime voorportaal, dat aan de kieschheid schijnt Uit eerbied toegewijd', niet 'te machtig ophalen'; geve zij ook hulp voor andere kapellen, 'waerin men mij, maer ook niet min die Juffren dient' [Dulces en Magna molimur parvi[2]], in het bijzonder aan die in deze zelfde stad [Minima].

> 'Zoo worde dit gesticht, hoe kleen, eens tot een tempel!
> Het opschrift zij dan waer,
> Ook wordt het kleinste groot.'

Het stuk legt een gunstig getuigenis af van het inzicht van Lelyveld en Paludanus beide. Dat zij nog wat veel verwachten van

1) De verhouding tusschen het betoog van P. en het gedicht van L. aangegeven in een korte inleiding op het laatste in het ms. *Dichtboek*.
2) Niet m.i. de dichtgenootschappen in 't algemeen.

genootschappelijk werk - het Nut der Genootschappen betoogde Lelyveld nog nadrukkelijk bij zijn afscheid als gewoon lid - is hun te vergeven; tegen de in zwang zijnde genootschapskunst hadden zij de ernstigste bezwaren. Op *studie* der letteren leggen zij den nadruk; minder nog van de taal, waarschuwt Paludanus - want de vrees omtrent het 'voorportaal' past zeker meer bij zijn dan bij Lelyveld's aanleg - dan van de kunst der dichters. Er is bij hen reeds iets van het besef, dat het aankomt op den levenden geest in het kunstwerk, veel meer dan op het doode karkas van een kunstig dicht-systeem. Inductieve waarneming gaat ook hier zich stellen tegenover deduceerende schoolleer.

'Natuur' en 'voorbeeld' blijven daarbij, als altijd, de leermeesters heeten. Maar geleidelijk verschuift het zwaartepunt; en ook *in* het voorbeeld, dat zoolang slechts gegolden had als illustratie van den regel, gaat men 'de natuur' zoeken; en dat op velerlei manier, want het begrip 'natuur' zelf ontwikkelde zich gaandeweg, en ging zich uitbreiden van het typische en algemeene tot het bijzondere, individueele.

Naast, en in tegenspraak wel met het nieuwe, handhaaft zich echter nog veel ouds. Dat zien we ook in het vertoog *Over de Navolging*[1], eveneens van Paludanus. Het bleef ons bewaard, zij het wellicht niet ongewijzigd, in zijn geestig gemaskeerd opstel in de *Nieuwe Bijdragen*[2]. Aan G.J. Vossius' *De Imitatione* ontleent hij zijn indeeling en niet weinig van zijn stof; aan Vondel's *Aenleidinge* vele citaten en ideeën[3]. Als andere schrijvers over de navolging, hem bekend, noemt hij nog Morhof, Poliziano, Riccio en Partenio; of hij ze alle geraadpleegd heeft, betwijfel ik zeer[4].

I. 'Natuur baart den dichter, de Kunst voedt hem op.' De natuur moet men volgen, maar men leert het slechts door navolging van

1) Voorgedragen 14-1-63.
2) I 75-136. 'P. du Marez', die een vertaling van een Lat. gedichtje inzond, waarvan quasi de Bijdragers den oorspronkelijken auteur maar moesten zoeken (H. Amaltheus, constateerden zij zegevierend), en die daarmee, zoo 't heette, *hun* gedachten over de navolging uitlokte, is met zijn latijnschen naam P. Paludanus. (Aan 'Marez' zal hij gekomen zijn via 'Marais'). Verhollandscht zou het zijn 'Broekman' (vgl. b.v. Sesde Vervolg *Lat. en Ndd. Keurdichten* 3 over een ouderen Paludanus), 'Van den Broek' of dgl. 'U.D.B.' de onderteekening blz. 136 dus wel 'Uit den Broek.' Van zulke mystificaties hielden de Bijdragers. Vgl. b.v. Blok a.w. 64. Zoo is ook de ondeugende uiting op te vatten van Du Marez, blz. 73 over te dartele poëzie in de *Bijdragen*, daar juist zijn eigen, anonym, Minnedicht *Bijdr.* I 485 vlgg. aanstoot had gegeven.
3) Ook waar hij V. niet noemt, meermalen sprekende overeenkomsten.
4) 'Petrarcha (meen ik)' bij de grootsten in het minnedicht, blz. 91; het argelooze 'meen ik' zegt veel.

andere nabootsers der natuur, de groote meesters. Regels en dichtwetten zijn zeer nuttig, maar het voorbeeld van andere dichters is onmisbaar. Met regels alleen bereikt men niets, met voorbeelden voor oogen kan men ze desnoods ontberen. Dat deze echter noodig zijn, ziet men bij de Schilderkunst, zuster der Dichtkunst. En bij de grootste dichters van alle tijden: Homerus (Vossius bewees het), Virgilius, Horatius, Hooft, Vondel, Broekhuizen, Poot, Hoogvliet en vele anderen. II. Moet men velen lezen ter navolging, of een enkele? Eerst éénen, zoolang tot onze smaak gezet is; dan anderen, om dezen te verbeteren. En wie? Daartoe onderzoeke men tot welk genre zijn aanleg meest neigt; want ieder genre heeft zijn eigen karakter en zijn eigen eischen. Gelukkig, wie daarbij een goeden Aristarch kan raadplegen! Overigens klommen vele dichters geleidelijk van het lagere tot het hoogere: Virgilius, Vondel, Gessner. Tot ‘richtsnoer’ geeft P. een lijst van de voortreffelijksten in iedere dichtsoort. Daar vinden we Milton en Voltaire naast Hoogvliet voor het epos; Shakespeare naast Addison voor het treurspel, met ‘Vondel en Hooft ten tijde van het onverbeterde tooneel’, en daarna Feitama en Huydecoper. Voor den heldenbrief, na Ovidius, Pope en Van Merken; voor het herderdicht, na de bekende Ouden en Italianen, Vlaming, Wellekens, en vooral Gessner. De klassieken, de Grieken vooral, zijn altijd de beste voorbeelden. Men kan ook één Ouden en één daarmee overeenstemmenden Nederlander tezamen nemen. Kies, die u 't meest trekt; maar wie tot gezwollenheid neigt, mijde Antonides; anders wordt hij een Zwanenburg. Wie kan, leze later ook Italianen, Engelschen, Franschen en anderen. En men dale dan ook tot dichters van minderen rang. Ook Cats heeft terdege zijn schoonheden. Op Vondel's voorbeeld leze en herleze men ook proza; naast historiën prijzen wij de Engelsche en Hollandsche Spectators aan. III. Hoe ze te lezen? Met liefde, aanhoudendheid en overdenking, als Hooft, Broekhuizen, Poot deden. Men lette daarbij op schikking en vinding. Grondige taalkennis is noodig. Altijd kieze men de beste drukken en redacties. Men make, als Vondel reeds deed, adversaria. IV. Ten slotte: hoe navolgen? Niet kinderlijk (P. denkt aan de Latijnsche school); niet samenlappend, of anderer fraaiheden in eigen knoeiwerk plantend, ‘als vlagges op mistschuiten’; maar geringe overneming vergoedend door eigen vindingen. Niet slaafsch, met bijgeloovigen eerbied zelfs voor kennelijke fouten. Maar *mannelijk en vrij.* Rechtmatige toeëigening van wat we bij ons voorbeeld

bewonderen, kan plaats vinden: door allerlei verwisseling, door uitbreiding en inkrimping, door transponeeren in anderen toonaard; tusschenvoeging van dingen uit andere dichters, ‘mits insgelijks verschaeft’, is altijd zeer aan te bevelen. Met vele merkwaardige voorbeelden uit Poot en Broekhuizen licht P. het alles toe. Maar de vrije navolger moet ook verbeteren; zelfs Hooft was niet volmaakt - dit tegenover Broekhuizen -, laat staan Antonides. Vooral vermijde men uit den vreemde over te nemen, wat met eigen landaard niet strookt; zooals Voltaire fraai betoogde ten opzichte van Homerus, Tasso, Milton. Onverstaanbare oude woorden neme men niet over, tenzij er bijzondere en goede reden voor is. Al het booze van het heidendom snoeie men weg: zeden, leeringen, ‘vooral de dartele en vuile tale en stoffen’, uit oorzaak waarvan nog altijd bij velen de schouwburg voor een schandvlek wordt gehouden. Geen dwaas volproppen met heidensche mythologie. Ze geheel op te ruimen, zal nog bezwaarlijk gaan; te velen nog zouden den dichter, die het bestond, ‘voor een beuling uitkrijten’. Maar men roepe de afgoden niet aan; en voere ze slechts in bij heidensche stoffen. Antonides, Rotgans, Sannazaro zijn hier verkeerde voorbeelden. Ten slotte zij het nog eens gezegd: op het eigene komt het aan; de navolging dient slechts om op den rechten weg te komen; daar trachte men zijn voorganger voorbij te streven. Met den geest, dien hij van zijn voorbeeld heeft aangenomen, als een tweede natuur, moet de geboren dichter poëzie geven van eigen vinding, en eigen karakter.

Het is een rekken en trekken aan de banden; maar nog geen verbreking; alleen eenige verruiming. Wanneer Paludanus het beste gedicht inlevert tot opdracht van het tweede deel der *Bijdragen* aan Lucas Trip, is de prijs, dien het genootschap hem vereert, de verbeterde uitgave van Feitama's Telemachus.

Wat Gellerke over het Nut des Tooneels heeft te berde gebracht, of Tollius in zijn Gedachten over het verval des goeden Smaaks, weten wij niet; vermoedelijk is het geen groot gemis. Onder de vertalingen, die een vertoog konden vervangen, vinden we behalve klassieke oraties en een dialoog van Lucianus, ook Over het Hekeldicht, naar Boileau. Men koos zich bij de behandeling der litteraire theorie liefst een bekenden gids.

Dat blijkt nog meer, als wij ook de andere werkzaamheden beschouwen. Naar de *Institutiones Oratoriae* van Vossius, den ouden getrouwe van de Latijnsche School, behandelde Paludanus in elf

zittingen een groot deel der tropen. Uit een ander werk weer van dezen, *De Rhetoricae Natura et Constitutione*, gaf Tollius zevenmaal uittreksels over 'aert en instelling der dichtkunst'. Over het Herderdicht liet Paludanus het licht schijnen van den Engelschen Spectator, terwijl Tollius 'den eenvoud der herderen' toelichtte uit den zedeschilderenden Griekschen auteur Alciphron. Een ander maal bestreed Paludanus Addison[1]. Gellerke leverde een vertaling van Voltaire, *Sur la poêsie épique.* Tollius vertaalde uit Batteux[2], Van Wijn uit Rollin[3]. Als Nederlandsche poëtiek vertaalde de laatste ook de enkele bladzijden, daaraan gewijd in Verwer's *Idea*[4].

Voor Nederlandsche literatuurgeschiedenis bezit het genootschap de rijmelarij van Ds. Hardy, *Schets der Nederduitsche Dichtkunde* (1759). Veel tijd besteedt men aan de studie der Nederlandsche dichters zelve: Lelyveld en Paludanus dragen een briefwisseling voor tusschen Dorinde en Constantia: de correspondentie gaat 'over Nederlandche taal- en dichtkunde'[5]; 'over verscheidene dichtsieraden' luidt het elders[6]. 'Dichtsieraden' deelen allen ter vergadering mee: uit Antonides - die ondanks erkende gezwollenheid[7] sterk aantrok -, Broekhuizen, Poot, Hoogvliet, Verhoek, Bake; een enkele maal uit Vondel's Gijsbrecht. Eén vergelijkt er Virgilius met Vondel's vertalingen in dicht en proza. Kritiek oefent men op Swanenburgh, maar ook op Antonides en Hoogvliet. Men gaat het woordgebruik na bij bepaalde dichters: Antonides of Huydecoper. Paludanus spreekt over dichterlijke gelijkenissen; later over 'nieuwe overdrachten uit Latijnsche dichters'. Anderen onderzoeken de toepassing van bepaalde voorstellingen en overdrachten bij verschillende dichters: leliën en rozen; de krekel; telen, baren; drijven, enz. Eens spreekt men over Bredero. Een en ander hiervan vindt men in de *Bijdragen* terug[8]. Daar blijkt ook wel, dat Vondel en Hooft niet verwaarloosd of achtergesteld

1) Nl. no. 418 d.i. Paper VIII van die 'On the pleasures of the imagination'.
2) *Cours des belles Lettres*; als algemeen bekend, noemde men den auteur niet. Vgl. *N. Bijdr.* II 471: 'Ieder leest... Rollin en Batteux' (Van Goens).
3) *La manière d'enseigner et d'étudier les belles Lettres.*
4) Cap. XIX et XX, p. 68-80.
5) 'Zitting 51-53, yder 3 brieven'. Lel. a. Tyd. onged. (eind 1760).
6) Notulenboek: lijst vertoogen, etc.
7) Het woord schijnt echter nog niet zóó ongunstig, of de zaak nog niet zoo volstrekt veroordeeld als thans: *N. Bijdr.* I 87: 'Tot het lierdicht behoort ene losse bevalligheid en teffens eenigzins ene *gezwollenheid* van zegswijzen' (Paludanus). Het Ndl. Wb. is hier zeer sober.
8) De Bibl. Mij. Lk. bewaart ook nog veel overblijfselen in ms. van deze werkzaamheden; vooral in Hs. 496, dat verkeerdelijk alleen op naam van Van Wijn staat.

worden; waarschijnlijk ging men er van uit, dat ieder voor zich die naarstig bestudeerde. Niemand citeeren de *Bijdragen* zoo vaak als Vondel. Bovendien had het gezelschap besloten, zijn *Palamedes* 'gezamenlijk te bewerken en met ruime aanteekeningen door den tijd uit te geven'[1]. Het doet zelfs goed te zien, hoe men den geheelen Vondel kende, en zocht te kennen, in dezen kring[2].

Dat men van de Fransche literatuur wist, spreekt bijna vanzelf. Maar ook de Engelsche is hier niet geheel onbekend: Paludanus, zagen we, vertaalde en bestreed Addison; Van Wijn vertaalde gedichten van Pope; Lelyveld bracht het nieuwste: Ossian-Macpherson's *Fragments of ancient Poetry* (1760)[3].

In de 90ste zitting[4] nam men een besluit, dat aller litterairen horizont nog verruimen zou: tot aanschaffing en rondzending van vijf Nederlandsche tijdschriften, vier Fransche, en een Engelsch. Helaas! de 94ste zitting was de laatste.

Onder de eigen dichtoefeningen - want daar doen zij toch ook nog aan - neemt het idyllisch-pastorale genre de eerste plaats in: oorspronkelijke herders- en veldzangen zijn er van Paludanus, Lelyveld, Van Wijn, Tollius; vertaalde van Theocritus en Pope. Paludanus bezingt ook het gelukkig boerenleven naar Vanierius, en behandelt zelfs 'De Muziek' in een herderskout. Groote bewondering hebben zij voor Salomon Gessner. Van zijn proza-idyllen vertalen zij er een viertal[5], soms in proza en verzen beide; of zij het Duitsche origineel wel verstaan, is hun een ondergeschikte kwestie[6].

Cras vertaalde het grootste gedeelte van Tibullus' Elegieën, in proza waarschijnlijk. Paludanus droeg de meeste minnedichten bij[7]. Hij alleen in den kring toont eenig dichterlijk talent; de

1) De Mij. Lk. bezit nog in hs. aantt. op den Palamedes, van Kreet, Lelyveld, en Alewijn.
2) De *Bijdragen*, nog soms nuttig voor de Vondel-verklaring, doen ook duidelijk zien, hoe zeer onze 'dichterlijke taal' van Vondel afhankelijk is. Zie ook *Bijdr.* I 10.
3) 1 Oct. 1762 'de 9 eerste stukken'; 29 Oct. het vervolg. In *N. Bijdr.* I 257-280 gaf L. de *Gezangen van Selma*, waarvan een deel reeds in de *Fragments* voorkwam; hij voegde daarbij een 'bericht wegens de oude Schotsche gedichten van Ossian.'
4) Dec. 1762.
5) Naar tijdsorde Paludanus, Van Wijn, Lelyveld, Cras.
6) Lelyveld gaat eerst veel later Duitsch leeren; zie boven 47 n. Zijn vert. gedrukt in *N. Bijdr.* II 330-336, met Naschrift. In *Bijdr.* II 271 vlg. een vijfde idylle in proza-vert. door een lid van M.C.; door flaters als *denn* = den; *Schnitter* = smid; *jüngst* = de jonge, maakt zij een dwaas figuur naast de ingezonden berijming, waarvoor zij ten toetssteen moest strekken. - Paludanus vertaalde wel vaker uit het Duitsch, getuige een vers in J.J. Schultens' overzetting van een historisch werk van Jerusalem (1762). Zie Cat. V.G. II 453.
7) O.a. *Bijdr.* I 485-489; verder van P. z.w. I 258, II Opdracht; 8-15. Ook de vert. n. Francius 435 vlg.? Verder *N. Bijdr.* I 71 vlg.; 419-423; 424.

anderen erkennen hem daarin ook gaarne als hun meerdere. Zijn vertaling van Higt's vermaarden Latijnschen Lentezang laten zij op naam van het genoodschap drukken. Maar als men erover denkt, 'Joodsche Heldinnebrieven' van den 'om zijn gesleepen oordeel en verregevorderdheid in de Dichtkunde' tot buitenlid gemaakten Zierikzeeschen medicus Macquet ook 'onder het plaetjen des genootschaps' uit te geven, vraagt men eerst Higt's oordeel; wat later vraagt Macquet ze terug; hij wil ze zelf uitgeven! Een heldinnebrief is er ook van Van Wijn[1]; Lelyveld vertaalde er een van Ovidius, in rijmlooze verzen weer. Met een paar Bijbelsche onderwerpen[2] en enkele puntdichten is het meeste vermeld, afgezien van de gelegenheidspoëzie, die ook hier nog een ruim deel kreeg door aller medewerking. Ook bij de poëzie nemen de neolatijnsche voorbeelden weer een groote plaats in: Francius, Broekhuizen, Hesselius, Barlaeus, Sannazaro, Amaltheus, Vanierius.

Over de taal- en oudheidkunde in Minima kan ik korter zijn. De laatste kreeg eerst laat een gelijkwaardige plaats op het program, op aandrang van Van Wijn[3]. Hij levert ook het meeste op dit gebied: over Hunebedden, Hanzesteden, aasdomsrecht, tijdrekening, enz. De taal had van den aanvang af de volle belangstelling; 'opbouw van Neerland's moedertaal' was *het* doel geweest der eerste oprichters. En men vatte het breed op: de geschiedenis van Goten en Langobarden ging men in de bronnen na; studieboeken over Gotisch en Angelsaksisch werden geëxcerpeerd: Junius-Mareschall en Hickes. Evenzoo Ten Kate's *Aenleiding*; zelfs nog A. van der Mijle's *Lingua Belgica.* De afleiding bestudeerde men verder bij het schaarsche licht van Duitsche geleerden als Eccard, Wachter, Clauberg. Verband met het Grieksch zocht men op het voetspoor van Junius[4] of W.O. Reitz[5]; van Lipsius' brieven maakte men uittreksels. En zelf gaan Lelyveld en Tollius aan het etymologiseeren; de laatste naar de methode van Hemsterhuis: 'uit de worteldeelen *ta'en, te'en, ti'en, to'en, tu'en*'[6]. Eén gaat in zijn ijver zoo ver, A. Schultens' *Vetus et regia Via Hebraizandi* - een der geschriften, waarin deze den weg wees voor de vergelijkende studie van het Semietisch - vertaald voor te dragen. Het is dezelfde, die betoogt, 'dat men de levende taelen als dooden behande-

1) Uitgeg. *N. Bijdr.* I 415 vlgg.
2) Een, door Van Wijn, in *N. Bijdr.* II 315 vlgg.
3) 24-9-1762, 84ste zitting. De 94ste, laatste, 11-2-63.
4) In zijn *Observv. in Williram.*
5) *Belga Graecissans* (1730).
6) Afgedrukt *N. Bijdr.* I 452-472. Van Wijn volgde dadelijk met *pa'en, pe'en*, enz.

len moet'[1]. Voor de grammatica raadplegen zij Moonen ook wel, maar Verwer en Huydecoper stellen zij het hoogst. Van duistere plaatsen in oudere schrijvers zoeken zij verklaring. Lelyveld ontwerpt een verhandeling over de taal van den Staten-Bijbel[2]. De volgens de wetten gemaakte excerpten uit oudere schrijvers besluit men 'ter oplegging van voorraed in een Woordenboek af te doen schrijven'[3]. De eerste kiemen van het Nederlandsch Woordenboek[4]!

Dulces had denzelfden opzet als Minima. Maar al weten wij van het verhandelde dáár veel minder dan hier[5], toch kunnen we een belangrijk verschil constateeren. In Utrecht is men in den tijd, waarover wij handelen, veel minder litterair-kritisch dan in Leiden. Voor oudheden en taalkunde gevoelde men hier zooveel als daar; en Kluit en Tydeman wogen daarin minstens wel op tegen Van Wijn en Lelyveld. Maar in letterkundig oordeel zijn zij met Alewijn de minderen van Kreet, Lelyveld en Paludanus, zoo al niet van Tollius. De gedichten, die Kluit durft uitgeven, zijn ver beneden peil[6]. Ongeveer de helft der beide lijvige deelen *Bijdragen* gaat over de 'dichtkunde'; grootendeels is het beredeneerde kritiek, voor een kleiner deel poëtiek. Maar daarbij is zoo goed als niets van Dulces, en het eerste deel der *Proeven* wijdt aan dergelijke onderwerpen nauwelijks een tiende deel van zijn inhoud, dat geheel op rekening van Tydeman komt[7].

Uit de 'dichtoefeningen' mag men besluiten, dat Dulces vooral stichting en leering bedoelt; noch idylle noch minnedicht vindt men er, het tweetal heldenbrieven is zwaar van leering. Overigens is zoo goed als alles godsdienstig van inhoud: ook een vertaling naar Francius' latijn, ook een bestrijding van de fabelkunde. De door Dulces in de *Bijdragen* ingezonden verzen ademen denzelfden geest[8]. Al bevatte dit tijdschrift ook buitendien niet weinige godsdienstige gedichten - voor een groot deel ingezonden, door

1) Misschien bedoelt hij: met evenveel zorg en toewijding naar philologische methode bestudeeren; maar de formuleering doet ons toch vreezen voor bedenkelijke misvattingen.
2) Nog in hs. in Bibl. Mij. Lk.
3) Door den 'bladschrijver' Senters.
4) Terzelfder tijd, Sept.-Oct. 1762, dat Ds. J. van Iperen in de *Bijdr.* II 509, 541 zijn 'Uitnoodiginge' en zijn 'Schetze' voor een 'Oordeelkundig Nederlandsch Woordenboek' publiceerde.
5) Meest nog uit brief Tyd. a. Kluit 20-8-61.
6) B.v. *Bijdr.* I 307-328.
7) Heel de poëzie schijnt veel later nog in Dulces weinig in aanmerking te komen: zoo kan ik alleen begrijpen de vraag van Medenbach Wakker aan Tydeman (eind 1779): 'Cur Belgicam poësin excepit Societas D.A.O.M.?' (accent wsch. op *poësin*).
8) Echter in *N. Bijdr.* I twee Visscherszangen naar Sannazarius, ingezonden door Dulces.

Ds. Spaan, Ds. Brahé, J.E. Voet, theol. stud. De Haes -, dat poëzie van anderen aard niet werd geweerd, integendeel uit den kring der redactie zelf veelal voortkwam, vormt ook een onderscheid. En ten slotte: in de *Bijdragen* brandt meer geestdrift. Het is inderdaad een heele prestatie geweest, de uitgave van dat maandschrift, ruim vier jaar lang (1758-1762), geredigeerd en voor een groot deel geschreven door studenten, eerst door Kreet en Lelyveld, toen door Lelyveld met eenigen bijstand van Tollius[1]. Van Dulces zou men alleen Tydeman's vasthoudendheid eenigermate kunnen vergelijken[2].

Eerst stonden de *Bijdragen* los van L.A.F.; zelfs zouden de redacteurs niet als zoodanig bekend zijn geweest aan hun medeleden; ook nog niet, toen Minima zich al verbonden had tot het leveren van een vaste hoeveelheid copie. Eerst toen die medeleden, in onwetendheid omtrent den druk van dat redacteurschap op Lelyveld en Tollius, dezen pressen wilden, gewoon lid te blijven of weer te worden, deelde Lelyveld mede, dat hij met nog één ander den ganschen last droeg van nog een ander gezelschap in Leiden; wilde men dat met Minima samensmelten, dan was hij weer geheel en van ganscher harte beschikbaar. Allen zijn ‘zeer begeerig om nader licht wegens dit gezelschap’. Het is dat der *Bijdragen*, verklaart Lelyveld tot hun verbazing; het andere lid is Tollius. Het voorstel wordt aangenomen, ‘onder vaste voorwaarde, en dure verplichting, en heilige gelofte, hiervan nooit of ooit het allerminste aan niemand te doen blijken’[3]. Al die geheimzinnigheid was natuurlijk maar voor de leus[4]; een half ernstig, half studentikoos op de spits drijven van de genootschappelijke vormelijkheid, die we vaak net zoo vinden in de onderlinge briefwisseling van Dulces en Minima, van de wederzijdsche leden, en van Minima en de Redactie’[5].

Ik stel me het beloop der dingen voor als volgt:

1) In Bijlage D. een lijst der auteurs van de *Bijdragen*, zoover ik die heb gevonden in de aantt. bij de exemplaren van Van Wijn en Tydeman (Mij. Lk.), of ze uit andere gegevens met zekerheid of waarschijnlijkheid kon vaststellen.
2) In Bijlage E. een overzicht van de auteurs der *Proeve(n)* I en II.
3) Vgl. Blok, a.w. 64-65.
4) Is het aan te nemen, dat jarenlang niemand de overeenstemming bemerkte in weten en willen tusschen de ‘Bijdragers’ en de leden Kreet, Lelyveld, Tollius?
5) Of was er een element in Minima, van hetwelk men gevaar duchtte voor de handhaving der anonymiteit? - Ook de ‘lijst van boeken en andere eigendommen’ in Notulenboek wijst op bewust verband tusschen *Bijdr.* en M.C.; met zorg bewaarde men de gerecenseerde werken, en de strijdschriften tegen de *Bijdr.*

t.o. 112

M. TYDEMAN.
(Zie blz. 573).

De enthousiaste Kreet kon zijn in Nov. 1757 gestichte litteraire club niet meekrijgen voor zijn plan, een kritisch tijdschrift uit te geven. Maar hij ontmoet Lelyveld, in wien hij zijn man vindt; met dezen maakt hij het klaar. Lelyveld treedt daarop (4 Oct. 1758) in L.A.F. Een maand later verschijnt het eerste nummer der *Bijdragen.* De redacteurs werken hard. Maar met Kreet komt er een kink in den kabel; hij staakt plotseling het werk[1]. Kort daarvóór waren 'ingezonden' stukken van 'Tentando' d.i. Tollius opgenomen; hem beweegt Lelyveld nu zijn mederedacteur te worden, maar het verlies van Kreet vergoedt hij niet. Lelyveld's taak is zeer verzwaard. Hij *moet* meer steun hebben; op zijn aandrang verbindt Minima zich tot een vaste leverantie per jaar[2]. Het vlot nog niet; wat M. aanbiedt, zijn alleen stukken van - Lelyveld en Tollius. Daarom stellen zij het genootschap voor de keus (Sept. 1762): òf wij gaan uit Minima, òf gij neemt het tijdschrift voor uw rekening.

De nieuwe regeling was spoedig klaar: Lelyveld werd benoemd tot secretaris-correspondent, Tollius tot persbezorger. Een deputatie gaat Kreet vragen, weer als lid mede te werken, maar hij blijkt te bazig[3]. Alle vertoogen voor Minima moeten voortaan zoo worden ingericht, dat men ze eventueel in de *Bijdragen* kan afdrukken. *Alle* boeken, die betrekking hebben op Nederlandsche taal-, dicht- en oudheidkunde moet de secretaris aankoopen; gemeenschappelijk zal men nauwkeurige en uitvoerige recensies opstellen.

Het eerste nummer, dat de resultaten hiervan toonde in de beoordeeling van een vijftal dichtbundels, werd tevens het laatste van de '*Maendelijksche Bijdragen*'[4]. De uitgever Le Mair deed grof tegen de redacteuren, klaagde Lelyveld[5]; men bedankte hem, en wachtte af. Le Mair liet hen wachten. En als Tollius dan maar eens den indruk gaat peilen, verklaart hij, dat het hem zoo juist goed is. Evenwel - Van der Eyk toont zich zeer genegen tot het drukken van zulk een periodiek werkje. Den buitenleden Macquet en vooral Tydeman vraagt men raad[6]. Men denkt aan vereeni-

1) Zie boven 91 n. 5.; vgl. Notulen: 'Kreet, die zich bijkans twee jaren der Bijdragen niet bekreund hadt'.
2) Febr. 1761.
3) Hij verklaart zich 24 Sept. '62 bereid; maar als hij vraagt 'eenige schikkingen te veranderen', besluit men, 'hem hartelijk te bedanken'.
4) Een herdruk, althans van deel I, verscheen 1771. Cat. Mij. Lk. I 111.
5) Zitting 3 Febr. '63.
6) Behalve de oudleden Kreet, Ds. Van Assendelft, Ds. Mobachius Quaet, praeceptor Dausy, had men ook nog als buitenlid A. Kluit.

ging van Dulces en Minima. Maar wanneer Lelyveld kort daarop[1] een contract heeft gesloten voor de '*Nieuwe Bijdragen*', is Minima bezweken; aan verval van krachten[2]. De schijnbare opleving was slechts een laatste opflikkering geweest. Doch de uitgave der *Nieuwe Bijdragen* ging door. Over dit werk echter later, in verband met Van Goens' aandeel daarin.

Minima en Dulces hebben hetgeen bij uitstek nationaal is, de eigen taal en literatuur, nader tot de Universiteit, en meer in de sfeer der wetenschap gebracht, naast de geschiedenis en de 'oudheden' des lands. Individueel, zoowel als in nieuwe samenwerking, zouden de voornaamste leden het daar begonnen werk voortzetten. Symptoom, en factor tevens, was het van een algemeen streven des tijds, dat bij onafhankelijker onderzoek van ruimer terrein, dan tot nog toe door historie en traditie scheen afgebakend, niet alleen op het verre en vreemde, maar ook op hetgeen zeer nabij en eigen was, als object van waarneming en wetenschap, zich ging richten. Zooals naast minachting voor het historische, sterker liefde en begrip groeide voor de historie; zoo wies ook ondanks allen kosmopolitischen geest, het nationale zelfgevoel. Meer bekendheid werkte meer waardeering. En toen eenmaal de studie der eigen beschaving als gelijkwaardig was gevoegd in de universitas scientiarum, bleef het daarbij niet; het beginsel werkte door, tot het met de landstaal de Universiteit zelve een nationalen stempel had opgedrukt. Maar dit gebeurde bij ons zeer laat, veel later dan bij andere volken[3].

De Hoogeschool in Nederland had in de achttiende eeuw nog, als vroeger, een sterk internationaal karakter; niet maar door de universaliteit der wetenschap, maar ook door de verscheidenheid van wie deze binnen haar verband gemeenschappelijk beoefenden. Geen nationaliteit, hoogstens de religie kon reden tot uitsluiting zijn, wat betreft de hoogleeraren. Italianen, Franschen, Engelschen, Zwitsers, een menigte Duitschers vinden we onder hen; maar de Nederlander Van Swieten, die de Weensche Universiteit

1) 24 Febr. 1763.
2) Lelyveld 26-3-66 in de zoogenaamde 95ste zitting van het herleefde genootschap.
3) In Duitschland ijverde Thomasius in de 17de E. al met woord en daad voor het Duitsch als onderwijstaal; in den loop der 18de E. werd het Duitsch steeds algemeener aan de Duitsche hoogescholen. F. Paulsen. *Gesch. d. gel. Unterrichts*^{3}, passim. Vgl. Reiske aan Meerman (*Briefe* hgg. v. Förster 723) 6-6-1766: 'ne unum quidem inter nostrates reperias, qui latino sermone inter docendum utatur'. En hij geeft hun volkomen gelijk; met M. kan hij het daarin niet eens zijn.

tot op haar grondslagen zou hervormen, kon als Katholiek, ondanks Boerhaave, te Leiden zelfs in de medicijnen geen hoogleeraar zijn[1].

Ook onder de studenten was het aantal niet-Nederlanders groot[2]. Voor hen was geloofsverschil geen beletsel. Wij hooren van ‘een Duitschen graaf Von Metternich, met een baron Wymar, met een Jezuiet tot gouverneur’[3]; daar is men trotsch op. Duitschers studeerden er veel, korter of langer tijd, in Nederland; veler biographie vermeldt het. Sommigen lokte het als een ideaal[4]. Wesseling trok zelfs vele vorstelijke hoorders uit Duitschland[5]. Engelschen kwamen er ook, zoo 't schijnt, doorloopend te Utrecht; vaak waren zij ten huize of onder toezicht van den Engelschen predikant[6]. Een jong rijk ‘Zwitsersch heertje’ wordt naar Utrecht op studie gezonden, om in zijn eigen land niet bedorven te worden[7]. Zwitsers en Franschen zijn trouwens in 't geheel niet zeldzaam in ons land; in het leger en bij het onderwijs ontmoet men er vele. Uit Frankrijk komen hier ook aanzienlijke en geleerde politieke of godsdienstige ballingen. Bovendien studeeren hier altijd een vrij aanzienlijk getal Hongaren en Zevenburgers; vooral, maar niet alleen, in Utrecht[8]. Zij worden getrokken door gemeenschap van godsdienst, maar ook - de theologen althans - door financieelen steun uit de publieke kassen en uit particuliere fondsen[9]. In de andere faculteiten vinden we ze echter ook, schoon minder. Een internationaal gezelschap van Nederlanders, Franschen, Polen, Duitschers, Hongaren kunnen we zoo bijeenvinden in het Album Amicorum van een student: dat van H.A. Schultens uit de jaren 1765-1772[10].

1) Zie o.a. W. Müller, *Gerhard van Swieten.*
2) Het Album Academicum geeft voor Utrecht geen juiste voorstelling van het aantal studenten; de inschrijving bood geen of zoo goed als geen voordeel, en werd *zeer vaak* verzuimd. Zie *Resoll. Vr. b. Ac.* o.a. 360-368 (1768). Vgl. boven 50 n. 3., 47 n. 6.
3) Tydeman a. Kluit 2 Oct. (1761? Mij. Lk.).
4) Ik denk aan b.v. Reiske, Ruhnkenius, Wyttenbach.
5) Boot, *Vita W.* 59.
6) Zoo zeggen in 1815 verzoekschriften, om herstel en steun van de Engelsche kerk te Utrecht, gericht tot Willem I en tot den Engelschen gezant; de Universiteit steunde het verzoek. Nott. Eng. Kerk, Gem.-Arch. Utrecht. - Schagen, *Akademievreugde* vermeldt twee juristen uit Schotland.
7) ‘door de onderdanigheid der hofhoorige luiden’. Zoo Van Wijn a. V.G. ± 1 Nov. 1766.
8) Ook in Leiden. Zie bv. Bijdr. Hist. Gen. 33, 385. En af en toe ook aan andere hoogescholen.
9) In Utrecht sinds 1761 door het Stipendium Bernardinum, waaruit ook Paltzische theologen beurzen krijgen. Zie S.D. van Veen, *Het Stipendium Bernardinum.* - Over dit fonds en over geregelde stedelijke subsidies voor Hong. theoll. ook *Ress. Vr. b. Ac.* passim. Verder Tantó, *Hong. Studd. in Nederland*, Stemm. v. Waarh. en Vr. 1920; en Alba Academica.
10) Univ. Bibl. Leiden.

Voegt men bij dezen allen de vreemdelingen, die Nederland bereizen, en daarbij niet in de laatste plaats tijd en aandacht wijden aan de geleerden en de hoogescholen, dan krijgt men een voorstelling van het toenmalige persoonlijke internationaal-wetenschappelijke verkeer ten onzent. Het geleerde Latijn[1)] en het beschaafde Fransch hieven den grootsten slagboom op. Dat echter deze toestand ook aanleiding en gelegenheid bood tot nadere kennismaking met andere dan de Fransche, met Engelsche en Duitsche taal en letteren, ligt voor de hand. En dat de eigen taal en letteren, in deze sfeer gebracht, daarvan den invloed zouden ondergaan, evenzoo. Maar behalve deze veelvuldige persoonlijke aanrakingen was er de breede stroom van verkeer door de drukpers. Nederland was daarvan wel nooit meer een centrum dan in de 18de eeuw. Nog steeds hadden onze drukkers en uitgevers - ten spijt van Voltaire[2)] - grooten en goeden naam in het buitenland; daarbij heerschte hier in de praktijk zoo goed als vrijheid van drukpers. Het is dan ook geen wonder, dat vreemde, inzonderheid Fransche werken hier in menigte verschenen, en van hier uit hun weg door Europa vonden. Maar ook van wat buiten ons land verscheen, was men over het algemeen wel op de hoogte. Het heeft weinig zin, zich te verwonderen, dat een of ander belangrijk boek in ons land zoo spoedig genoemd wordt; een heele reeks practisch ingerichte periodieken, voor een groot deel hier gedrukt, maakte, dat alles van eenig wetenschappelijk of belletristisch aanbelang ten minste oppervlakkig bekend worden moest. Sinds de groote journalisten Bayle, Basnage en Le Clerc het voorbeeld hadden gegeven, lichtten tal van Bibliothèques en Journaux onder in Frankrijk, Nederland of Duitschland woonachtige redacteuren te kust en te keur in over wat in beschaafd Europa uitkwam. Hun gewoonte, korter of langer uittreksels te geven, hun jaarlijksche

1) Colleges in het Nederlandsch waren zeldzaam: Lugtmans wekelijks een les in de Vroedkunde; lector Dr. Greve anatomie en chirurgie in de chirurgijns-gildekamer. *Ress.* a.v. 10 Dec. 1759; 25 May 1790. In 1811 geeft Huisman ook moraal-philosophie in de landstaal. Maar zoo iets is toch groote uitzondering. Hennert moet na zestien jaar doceerens zich nog verontschuldigen over zijn gebrekkige kennis van het Nederlandsch; toch voelt hij zich geheel Nederlander. Voorr. *Uitgel. Verhh.* I. Zie ook *Précis de l'état de l'Univ. à U.* (1811), Bijdr. Hist. Gen. 35, 195, 207.

2) Vgl. Voltaire, *Des Mensonges imprimés* (1749) in Oeuvres Complètes ed. Hachette T. 23, 141, 147; en *Candide* (1759) Ch. XIX, z. uitg. 20, 126-129, waar Vanderdendur herinnert aan den Haagschen uitgever Van Duren. En verder V. Sypesteyn, *Voltaire, St-Germain, Cagliostro, Mirabeau in Nederland*; Fransen in Nw. Biogr. Wb. V 1061 met de daar geciteerde literatuur.

en algemeene registers, tezamen met de in zwang zijnde adversaria-praktijk, verzekerden het grootst mogelijke nuttig effect. Om er slechts eenige te noemen[1]:

In Den Haag bij Gosse, vader en zoon, verscheen *La Bibliothèque des Sciences et des Beaux-Arts* (1754-1780), onder redactie van de Hagenaars Ds. Ch. Chais, Ds. E. de Joncourt, Ds. en mevrouw De la Fite. Daaraan was voorafgegaan een *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des Savans de l'Europe* (1728-1753), uitgegeven te Amsterdam, onder redactie van Ds. A. de la Chapelle, Prof. Barbeyrac, Desmaizeaux e.a. Naast deze reeks bleef steeds voortloopen de al sinds 1665 in Frankrijk, en terstond in vermeerderden nadruk ook te Amsterdam, uitkomende *Journal des Savans*[2]. Evenzoo het zeer universeele, het Christendom verdedigende Jezuieten-tijdschrift *Le Journal de Trévoux* (1701-1782), allerwegen, ook in Nederland, veel gelezen, en door latere onderzoekers 'misschien het beste van alle' geacht. Sinds 1749 schreef Fréron, fel strijdend tegen Voltaire en de Encyclopedisten, zijn *Année littéraire*, na zijn dood nog voortgezet tot 1790. Na het midden der eeuw vond veel lezers het *Journal étranger* (1754-1762), voortgezet als *Gazette littéraire de l'Europe* (tot 1766)[3], beide in hoofdzaak door Arnaud en Suard. De *Gazette* werd te Amsterdam dadelijk nagemaakt, en vervolgd tot 1784.

Deze beide overzagen de Fransche, Engelsche en Duitsche literaturen. Er waren er, vooral daarvóór, ook over de Engelsche of Duitsche in het bijzonder. Een Amsterdamsche *Bibliothèque angloise* (1717-1728)[4] had een tijdlang een concurrente in Haagsche *Mémoires littéraires de la Grande Bretagne* (1720-1724)[5]. De *Bibliothèque britannique* uit Den

1) Een korte, zaakrijke opsomming der voornaamste van deze tijdschriften bij Formey, *Principes des Belles- Lettres* (Amst. 1763) 198-202 en dez., *Introd. génér. aux Sciences* (Amst. 1764) 111-114. De Cat. Van Goens vermeldt er in Latijn, Spaansch, Italiaansch, Fransch, Engelsch, Duitsch, Hollandsch. Daarbij zijn er ook over Scandinavië, Polen en Rusland. Zie ook Sautijn Kluit in Nijhoff's Bijdr. N.R. IV 213 vlgg. over Fransche dagbladen en tijdschriften in Ndl. uitgegeven. Ook het zeer uitvoerige, naar volledigheid strevende werk van E. Hatin raadpleegde ik: *Bibliogr. hist. et crit. de la presse périodique franç.* (1866), dat echter meermalen aanvulling en verbetering blijkt te behoeven. Ook Lanson, *Manuel bibliogr.*[2] 619-622 een overzicht.

2) De Fra. uitg. voortgezet tot 1864. De Hollandsche uitgave nog aangevuld uit andere tijdschriften, vooral het '*Journal* (of de *Mémoires) de Trévoux*; sinds 1764 nam men veel uit Engelsche tss. over.

3) Zoo Hatin. Lanson: 1768; met hetzelfde aantal deelen.

4) Door Dr. A. de la Chapelle.

5) Door M. de la Roche, na twist uit de redactie getreden van de *Bibl. angl.* Vroeger had De la R. in Londen *Memoirs of Literature* uit Fransche, Hollandsche en Duitsche tijdschriften samengesteld (1710-1714); na 1724 zette hij deze weer enkele jaren voort.

Haag (1733-1746), van Desmaizeaux e.a. leverde een vervolg. En Dr. M. Maty, in Londen gevestigd, maar afkomstig uit Nederland[1], deed sinds 1750 ter zelfder plaatse nog een vervolgserie verschijnen: *Journal britannique* (-1755), een jaar voortgezet door een ander, en dan, voor kort, vervangen door een nieuwe *Bibliothèque angloise* van De Joncourt[2]. Formey, van wien een *Bibliothèque impartiale* (1750-1758) verscheen te Leiden[3], gaf tegelijk een voortzetting van de *Bibliothèque germanique* (1720-1740)[4], die ook Zwitserland en Scandinavië insloot, en het *Journal Littéraire de l'Allemagne, de la Suisse et du Nord* (1741-1743)[5], in zijn *Nouvelle Bibliothèque germanique* (1746-1759), die evenals haar oude naamgenoot in Amsterdam werd uitgegeven. Meermalen vinden we ook een *Bibliothèque italique* genoemd: het was een Geneefsche uitgave (1728-1734); wellicht als vervolg bedoeld op het *Giornale dei Litterati d'Italia* (1710-1728)[6]. Een Amsterdamsch *Journal des Savans d'Italie* schijnt slechts twee jaargangen te hebben beleefd (1748-1749). Zwitserland had zijn eigen *Nouvelles littéraires de la Suisse*, voortgezet in den *Mercure Suisse ou Journal helvétique* (tezamen 1722-1782).

De Mercures zijn van lageren rang, zegt Formey. De oudste en bekendste was de in 1672 reeds als *Mercure galant* begonnen *Mercure de France* (-1791), onder abbé Raynal achteruitgegaan, maar onder Boissy, en vooral onder Marmontel tot nieuw aanzien komend; ook Voltaire schreef er wel in.

Hoe veel deze periodieken hier te lande gelezen werden en hoe zeer gewaardeerd, getuigt de gedurige aanhaling in de geschriften van dien tijd. Sommige werden in de eerste plaats voor de Nederlanders geschreven; dat blijkt bij voorbeeld voor de *Bibliothèque des Sciences* op menige plaats. De Joncourt was zelf zoo zeer Nederlander geworden, dat hij een bundel eigen Nederlandsche gedichten uitgaf. Haar redacteurs verzochten Nederlandsche geleerden om bijdragen; zij namen ze, ongevraagd ingezonden, ook gaarne van hen op. Andere hadden met geen Nederlanders te doen tenzij dan den drukker en vele lezers. Formey leefde en stierf te Berlijn[7].

IJverig hielpen al deze tijdschriften mede aan de populariseering

1) Zie Bijdr. Hist. Gen. 31, 485-486. Formey, *Introd.* 113.
2) Cat. V G. II 198.
3) Sinds 1754 'Göttingue et Leide'.
4) Begonnen door Ds. Lenfant, voortgezet door De Beausobre, en De Mauclerc.
5) Van Formey e.a.
6) Zie Cat. V.G. II 197.
7) Ook hij was aanvankelijk Fransch-predikant.

der wetenschap, zoo kenmerkend voor deze eeuw. Maar terwijl men eenerzijds de wetenschap tot literatuur maakte - ook de tallooze leerdichten getuigen ervan -, werd anderzijds de literatuur voorwerp van wetenschap, kritisch, historisch, aesthetisch. Daarmee hangt ten nauwste samen een wijziging in den aard der tijdschriften, merkbaar vooral in de tweede helft der eeuw; duidelijk inzonderheid in Duitschland sedert omstreeks 1760. Voor de Bibliothèques en Journaux was steeds hoofdzaak geweest het refereeren van den inhoud der nieuwe werken, in aangenamen, populairen trant. Thans komen hier de periodieken op, die, in de landstaal, hun kracht zoeken in kritische ontleding, en aesthetische waardeering; en wijd grijpt weldra hun invloed. Een hoofdpersoon is de geleerde Berlijnsche boekhandelaar C.F. Nicolaï. Na reeds *Briefe über den itzigen Zustand der schönen Wissenschaften in Deutschland* te hebben gepubliceerd, begon hij in 1757, met steun van Lessing, en Mendelssohn vooral, zijn *Bibliothek der schönen Wissenschaften*, noodgedwongen in 1759 overgegeven aan zijn vriend C.F. Weisse, die ze sinds 1766 in een *Neue Bibliothek der schönen Wissenschaften und der freien Künste* (eerst 1806 gestaakt) voortzette. Maar in 1759 was Nicolaï reeds weer medewerker geworden van Lessing - later vervangen door Th. Abbt - en Mendelssohn voor de vermaarde *Briefe die neueste Literatur betreffend* (-1765). Het meest echter heeft hij zich bekend gemaakt door zijn *Allgemeine deutsche Bibliothek*, die hij stichtte in 1765, en onder zijn redactie hield tot 1806[1)]; daarmee oefende hij, immer palstaande banierdrager der onvervalschte Duitsche Aufklärung, een machtigen, schoon langzaam aan minderenden, invloed op de vorming van het algemeene litteraire oordeel en op de ontwikkeling van heel het geestesleven in Duitschland[2)]; een invloed, die ook over de Duitsche grenzen zich uitstrekte. Een mededingster, de *Teutsche Bibliothek der schönen Wissenschaften*, van den opgeblazen, lichtzinnigen Latinist C.A. Klotz, met zijn medewerkers Riedel, G.B. Schirach, C.H. Schmid e.a., bestond slechts enkele jaren (1767-1772), evenals zijn, in het Latijn gestelde *Acta Literaria* (1764-1772)[3)]. Wieland's *Deutsche Mer-*

1) Met uitzondering van 1792-1801.

2) Zie Koberstein, *Gesch. D. Nat. [L]it.*[5] III 80; Troeltsch in Realencyklop. f. Prot. Theol. u. Kirche[3] II 237.

3) Op het einde van 1771 was K. jong gestorven, kort nadat hij het zoo [...]erlijk had afgelegd tegen Lessing.

kur (1773-1810), die ‘ein Ding wie der Mercure de France’ zijn wilde, en ‘hauptsächlich unter den mittelmässigen Leuten sein Glück machen’[1], handhaafde zich beter.

Chronologisch vallen juist op de scheiding der twee soorten van tijdschriften: de *Bijdragen* van Kreet en Lelyveld, en van Minima. Zij vormen ook een overgang; want zij zijn het eerste Nederlandsche litterair-critische tijdschrift.

Met Dulces had Van Goens noch als student noch later ooit eenige betrekking. De reden wordt ons nergens gegeven, maar wij kunnen ze met veel waarschijnlijkheid gissen. Welke gezellige studentenkring zou een vroegwijzen, twaalfjarigen jongen opnemen? De kind-studenten zullen toen wel even weinig gezocht zijn geweest als nu, al wilde men bij gelegenheid de familie wel gerieven met bewondering en lof. Toen Van Goens echter tot wat bekwamer leeftijd was gekomen, zullen er twee redenen voor één zijn geweest: de eenmaal gegroeide verhouding, met haar pijnlijke herinnering voor Rijklof, en zijn inmiddels verworven eigen inzichten: er was hem thans te weinig talent, smaak, geestdrift, moderniteit; te veel conservatisme, en orthodoxie wellicht ook, in Tydeman's kring. Bovendien had hij de Leidsche Bijdragers leeren kennen, die hem niet alleen als vol behandelden, maar ook zijn bijzondere gaven eerden, bij wie hij ook meer frischheid en durf vond.

Met deze opvatting strookt volkomen, dat Van Goens levenslang uiterst gevoelig blijft voor een te kort doen aan zijn waardigheid: in zijn brieven schijnt meermalen een stukje weggeknipt, omdat er een familiare vocatief stond; den grond van zijn jaren lang gebrouilleerd zijn met zijn zwager Van Alphen zoekt hij ‘in een exces van familiariteit, hoedanig er bij de intiemste vriendschap en grootste hartelijkheid, ook tusschen de nauwste relatiën, op zekere jaren niet moet plaats hebben, noch kan hebben, zonder op 't laatst een totaal verzuim van alle égards en dus ook eindelijk verachting voort te brengen’[2]. Daar zat een oud zeer! Ook proeft men telkens in kleine trekjes den lichten spot van kennissen en tijdgenooten met het geleerde jongetje. Zich kind wetend, achtte hij zich verplicht, den jongen man te spelen; dan voor het hoofd

1) Zoo Wieland aan F.H. Jacobi; geciteerd Koberstein a.w. III 124.
2) V.G.a.V.A. 's Hage 16-5-86.

gestooten, gevoelde hij zich te meer gekrenkt. Met zijn gevoeligen aanleg en de overdreven geestes-inspanning zal dit niet weinig hebben meegewerkt om hem vroeg van alle evenwichtigheid te berooven. 't Is of hij zijn leven lang een gevoel van zwakheid en een gebrek aan zelfvertrouwen tracht te overwinnen door hevigheid van optreden.

Maar al werd Van Goens nooit lid van Dulces, met verscheidene leden komt hij toch wel in kennis; met sommige zelfs in eenig vriendschappelijk verkeer. Aan Tydeman herinnert hij bij hun gelijktijdige benoeming te Utrecht, dat hij hem ‘de eersten op de Academie gekend, en met [hem] naderhand altoos vriendschap gehouden’ heeft[1]. En onder de lofverzen in Tydeman's dissertatie[2] vindt men er naast die van Alewijn, Kluit, Bruining, Ameshoff, Van Asch van Wijk e.a. twee van Van Goens, een Grieksch en een Latijnsch. In 1763 neemt Tydeman het op zich, zijn *Diatribe* aan Valckenaer te Franeker te overhandigen[3].

Met Van Alphen is Van Goens althans in 1766 goed bekend, blijkens een brief van dezen aan Van Santen: ‘ik heb Van Goens, ik vraag excuus, Professor Goensius noch niet gesproken’.....[4]. Z.H. Alewijn schijnt zelfs in het begin reeds zijn vriend te hebben willen zijn. Op 8 Februari 1761 zond hij hem twee Latijnsche gedichten, waarvan het eene[5] den ‘eximium iuvenem R.M. van Goens L.H.S.’ viert als geboren dichter, uitverkorene van Apollo van het eerste levensuur aan:

> Phoebe pater, faveas! tuus ecce profatur alumnus
> Gonsius, ingenio maximus, arte potens:
> Arte potens citharae, merito quam nostra stupescant
> Secla, quibus demto Pallas honore jacet;.....

In dezen verheven trant gaat het voort, twee, drie bladzijden lang. Het gedicht had hij den vorigen dag bij zijn bezoek hem willen ter hand stellen ‘minime certe artis ostentandae gratia, nam nihil minus in eo invenisse te putem, sed ut sincerum amorem in Musas atque adeo in te Musarum fautorem, cultoremque felicis-

1) V.G.a.T. 31-7-66.
2) 10 Junii 1762; alle verzen zeer onbeduidend.
3) Zie Valckenaer a. V.G.z. dat. (Univ. Bibl. Leiden. Moet zijn van ± Oct. 1763).
4) Vermoedelijk is ‘V.A.’, die met V.G. de proeven bezorgt van Tydeman's oratie, ook Van Alphen. (V.G.a.T. 29-12-66). Ook hier is de toon zeer vriendschappelijk.
5) VII Kal. Febr. (collectie V.G. Kon. Bibl.).

simum, probarem'. Maar hij had het, toen zij bij den Falerner zaten - mondjesmaat toch wel, o vader Van Goens? - geheel vergeten. Nu stuurt hij het maar, met nog een ander, versch gemaakt, erbij - blijkbaar gevoelt Zacharias Henrik zich toch ook nog zoo min niet in de kunst -:

Pinxisti Venerem, colis Minervam,
Argutus cecinit poeta quondam[1].
Quis de te neget hoc, beate Gonsi?
Addamus: *Latias colis Camoenas,*
o Felix quater ampliusque, Cous
Quem non vincere posset arte Apelles;
Cujus aemula Musa Martiali:
Totus qui ingenuae dicatus arti es!
Namque heri posito, artifex, Falerno
Tu nobis epigramma, Bilbilinae
Quod cedat minime lyrae, legendum
Dedisti, simul exhibens tabellas,
Quîs non contigit elegantiores
Unquam cernere, nee politiores.
Graecarum quoque Fama literarum
Summum cognitione te celebrat,
Nec quemquam juvenem peritiorem.....

De twaalfjarige Rijklof geleerde, dichter, schilder! De kunstwerken schijnen, helaas, ondergegaan. Maar wij willen het gaarne gelooven, dat zijn Latijnsche verzen beter waren dan die van zijn lofzanger. Dat Van Goens teekende - ook schilderde? - bevestigt ons Ten Hove, als hij het toejuicht, dat Rijklof 'pingendi studium' niet verwaarloost, getuige de afbeelding van een antieken steen[2]. Het blijkt bij latere gelegenheden nog wel zoo duidelijk[3].

Van de vriendschap met Alewijn bemerken wij sinds heel weinig meer. Het eenige is, vlak voor zijn promotie, een Latijnsch lofdicht voor de *Observationes Miscellaneae* van Van Goens[4]; er zit meer gedachte in dan men gewoonlijk in zulke producten vindt.

1) cf. Martialis Lib. 5, epigr. 41.
2) T.H.a.V.G. Hagae 18 Apr. 1764. Die simpele afbeelding in zijn *Obss. Misc.* (1764) bij p. 57: 'R.M. Van Goens pinxit. Sculpentem direxit Sepp.'
3) Een en ander nog bewaard uit 1779 en uit Duitschen tijd in pf. 430 D. 20 Kon. Bibl. In V.G.' briefw. met C.R. Hake is soms sprake van ontwerpen van V.G. voor prenten, o.a. 1-11-85. Bij een verzameling mooie prenten, die V.G. aan J. Olivier schonk, was ook een 'petit dessein' van hem zelf. O.a.V.G. 27-9-82.
4) Verdedigd 11-4-64.

De Engelsche lasteraar - wenscht Alewijn -, die beweerde[1]:

> In Belgis doctos rarius esse viros,

die reeds door een anonymus degelijk werd terechtgewezen, moge verder gelogenstraft worden door den wassenden roem van Van Goens' geleerdheid. Maar hij volge ook het voorbeeld van dien anonymus daarin:

> Plus patriae vixisse stude, quam extendere nomen:
> Felices pietas, non vaga fama, facit.

Waarschuwde Alewijn tegen een een ernstig gebrek, dat hij had ontdekt in Van Goens: ijdelheid en roemzucht? Als oprecht en feilentoonend vriend kennen wij hem ook tegenover anderen. Wendde hij zich na zijn vertrek uit Utrecht geheel van Van Goens af, of kon deze zulke vrienden niet gebruiken?

Langer hield de band met A.N. Mollerus. In diens dissertatie[2] prijkt naast Nederlandsche verzen van Tydeman en Latijnsche van Z.H. Alewijn e.a. een lang Grieksch gedicht in hexameters van Van Goens, vol lof en gelukwenschen voor den *φιλος* of *φιλτατος*.[3]

1) In Vol. XXXI van *The Modern Part of an Universal History*; een onderdeel van een geweldig werk van ‘een gezelschap van geleerde mannen in Engeland’, weldra ook vertaald in het Fransch, en - door den Rem. pred. C. Westerbaen Wz., althans wat betreft de 19 kwarto deelen Oude Geschiedenis - in 't Nederlandsch. Ik ken van de Ndl. uitgave een ex. in 47 deelen 4^{o}: 19 Oude Gesch. (1735-1755), 17 Oostersche Volken (1760-1786), 11 Europ. Historie (1762-1787). Smollett's *Complete Hist. of Engl.* die hij schreef in 1756 en 1757 is daar niet bij. Westerbaen † 1774. De anonymus was Ds. E.M. Engelberts; zijn *Verdediging van de eer der Hollandsche natie* (Amst. 1763) wekte groote voldoening; in 1776 verscheen nog een herdruk. Dat het smadelijk oordeel over ons volk hier algemeen als een onverdiende krenking, als ‘hoon’ werd gevoeld, blijkt uit het voortdurend oprakelen ervan. Nog bij Hamelsveld, *Zedelijke Toestand* 94-103 een ongewoon uitschieten over ‘den onbeschoften aanval.’ Onze kring van Utrechtsche en Leidsche jongeren was ook blijkens andere uitingen, die ik verzuimde te noteeren, pijnlijk er door getroffen in zijn vaderlandsliefde. Van Goens spreekt er ook herhaaldelijk over: in Praefatio van zijn *Porphyrius* (1765): ‘importunis *Smolleti* aliorumque eius furfuris hominum calumniae in Belgas’. Verder in zijn *Orat. inaug.* p.18; en in zijn Voorrede bij Volkmann I 25. Vgl. Van Alphen, *Theorie*, Inleiding 3.
2) 17 Junii 1763.
3) De accenten, bij 't onderwijs in 't Grieksch toen zoo gewichtig geacht, liet V.G. altijd weg; in zijn *Diatribe de Cepotaphiis* (1763), Praefatio verdedigt hij dit met beroep op een Engelsch werk van H. Mally (1754). Over de waarde der Gr. accenten werd in dezen tijd herhaaldelijk gehandeld. Kluit verklaart zich er ‘zeer nauwkeurig en gezet op, schoon ik de oudheid wraakt’ [sic]. K.a. Tydeman 18-4-67 (Mij. Lk.). Ook reeds uitvoerig erover in brief a. denz. Mei 1760, met opgave van literatuur. En in *Bijdr.* I 367 evenzoo. Cat. V.G. vermeldt de nieuwe naast de oudere werken erover: nr. 2939, 2959, 2978, 15567, 17893. Vgl. nog Terpstra in Verhh. Holl. Mij. v. Wet. Haarlem 1818, 111 met literatuur. Ds. H. Scholten, weldra hoogl. te Leiden, kon, naar hij meende, in 1765 ‘leges accentuum genuinas ex atra multorum saeculorum nocte, in claram lucem producere’. Bibl. Bremensis Nova V 239 vlg.

De vriendschap duurt voort, ook als Mollerus zich in Den Haag heeft gevestigd, blijkens de briefwisseling tusschen Van Wijn en Van Goens in 1767. Dan staat ook Bartoldi met Van Goens in vriendschappelijke betrekking[1]. Later is ten opzichte van Mollerus voor vriendschap heftige afkeer in de plaats gekomen; waardoor, weten wij niet. Onder een der karakters, die Lavater raadt te schuwen, schreef Van Goens toen: 'Probatum M^4 l l^2 r^5 s'; zijn leerling W. van der Pauw las daarin den naam van 'une personne à la Haye qui a étudié à Utrecht', en was het met de toepassing op dezen volkomen eens[2].

Uit de verzen in Van Goens' *Observationes miscellaneae* mag men ook tot vriendschap besluiten met den literator, weldra theoloog Carolus Boers Azn., en de juristen H.O. Arntzenius[3] - zijn paranimf bij de plechtigheid - en J.C. van Muyden. Evenzoo met de Hongaren Samuel Nagy de Dalnok, en Gabriël Fülep de Ör[4]. Voor deze beiden wordt het bevestigd door een paar brieven aan Van Goens uit 1764: de eerste[5] spreekt in Latijnsche verzen ongerustheid uit over zijn stilzwijgen; de ander[6] schrijft op hartelijken toon aan den in Leiden verblijvenden vriend, vol belangstelling in diens leven, zooals hij ze bij hem ook voor het zijne weet. Spoedig hoopt hij hem daar te bezoeken; nieuws zal Hamelsveld wel schrijven. Kort na dezen tijd verzoekt ook M. Paxi de Szathmar Van Goens om briefwisseling[7].

IJ. van Hamelsveld was de derde in de vriendschap Van Goens - Fülep de Ör[8]. Een vriend, die ook vader Van Goens zal geleken hebben: degelijke zoon van een degelijken vader, burgerman slechts, maar dien hij als vooraanstaand ouderling[9] hoogachtte.

1) V.G.a. Van Wijn, Utrecht 26 Febr.-27 Maart 1767: 'et tout bien que je me portais, il était très possible que ni Ruhnkenius ni Valckenaer ni Bartoldi ni Mollerus sçussent de mes nouvelles'.
2) V.d.P.a.V.G. 14-10-91. In 1802, 20 April V.G.a.V.A. even over ''t kleine griffiertje,' zonder kwaad; V.G. kan geweten hebben, dat M. met de Van Alphen's bevriend was.
3) Stellig wel een broeder van P.N.
4) In 1765 is Fülep de Ör ingeschr. in Leiden; in 1763 verzoekt Valckenaer uit Franeker aan V.G. 'optimum et amicissimum Hungarum F. de Or cuius heri literas accepi' te groeten (Univ. Bibl. Leiden). In Franeker verscheen 1763, in Utrecht 1765 een theol. dissertatie van hem. Cat. V.G. II 689.
5) 1764 z.d.
6) 9 Jan. 1764.
7) Lugduni in Bat. 1764 a.d. VI Non. Maj. a. V.G. te Utrecht. - 'Michaël Pap Szathmari' ingeschr. Leiden 1761. Hij verdedigde in Utrecht in 1771 zoowel een natuur-wetenschappelijke als een reeks wijsgeerig-juridische dissertaties; de laatste, tegen Rousseau gericht, onder Tydeman. Vgl. boven 68. Cat. V.G. II 689, 692.
8) In F.d. Ör's diss. Utr. 1765, verzen van Hamelsveld 'amico integerrimo'.
9) In het lidmatenboek van Utrecht zien we hem gedurig in functie.

Stellig heeft hij den talentvollen, ernstigen student - die ook anderer protectie genoot, en ze eerbiedig beantwoordde[1] - vriendelijk ingehaald. Deze draagt zijn disputatie van 1764[2] op aan D.F. van Goens,... 'fautori suo, de se bene merito, omni honore ac cultu suscipiendo.' In een Grieksch gedicht, bij gelegenheid ook van Rijklof's disputatie[3], prijst IJsbrand zijn vriend, die als knaap verricht, wat een man zou eeren: pas heeft hij een geleerd boek geschreven, nu daagt hij op den katheder ieder uit. Moge hij bij zijn geleerdheid de godsvrucht voegen! Was dit een vermaning? Waarschijnlijk niet. In 1763 had hij in een lofdicht voor Van Goens' *Diatribe* eenzelfden wensch geuit: 'Praecipue CHRISTO pectora trade tua. Cor virtute tuum niteat, ceu floribus hortus! Sic poterisque bonis sicque placere Deo!' In de leer althans had Van Goens toen pas nog van rechtzinnigheid bewijs gegeven, in zijn lofvers vóór Hamelsveld's vertoog tegen Houbigant. Niet meer, constateert Van Goens daar, bepaalt zich de kritiek tot Grieken en Romeinen; ook het heilige durft zij thans aantasten:

> Humanis nocuisse parum est: divina petuntur
> Scripta; illis falces injiciunt Criticas.
> Primus in his partes agit Houbigantius illas,
> Quas tamen haud vellet doctior esse suas.
> Sacra quid infesto petis, audacissime, dente?
> Illane judicio stantque caduntque tuo?

Enzoovoort. Met instemming haalt hij uit Valesius, *De Critica* aan: 'solis libris divinis hic honos habeatur, ut animo quasi in servitutem redacto et judicii libertate abjecta eos perlegamus'.....

In dezen tijd prijst Van Goens ook werk van zijn vriend Hamelsveld aan Barkey aan, den uitgever der *Bibliotheca Bremensis*[4]. Na 1764 vindt men geen spoor meer van de vriendschap. De oude Van Goens blijft hem echter altijd genegen; het blijkt ons bijzonder, als hij in 1783 en 1784 zijn zoon herhaaldelijk bericht geeft over Hamelsveld, die dan door de patriotten tot professor wordt gemaakt; zonder vijandigheid, soms met iets als instemming

1) De derde *Exercitatio ad Houbigant* van Rau, die H. verdedigt in 1763, droeg hij op aan alle theol. en 'philos.' proff. gezamenlijk; zijn doctorale dissertatie van 1765 aan de twee burgemeesters-curatoren-maecenaten.
2) Weer onder Rau, maar geschreven door hemzelf ('auctor' staat bij zijn naam). Lofzingende vrienden o.a. C. Boers, Nagy de Dalnok. Ook P.G. Duker.
3) N.l. zijn *Obss. Misc.*
4) N. Barkey a. V.G. d. 4 Maji 1764. 't Was kritiek op Harenbergius.

schrijft hij erover. Hoe sterk de vriendschap tusschen Rijklof en IJsbrand was in 1763, kan indirect ook blijken uit een praatje, dat Alewijn aan Tydeman overbriefde[1] aangaande Van Goens' eerste boek: ‘satis constare putant nonnulli libelli de cepotaphiis tres esse auctores, Goensium L.H.S., Hamelsveldium et Ruiterum S.T.S.S.’ Alleen van die gewaande helpers bevat het boekje verzen ter eere van den jongen auteur. Ook in 1764 helpt deze J.H. de Ruyter den disputeerenden Rijklof bedichten. Maar hoe goed vriend hij moge geweest zijn, ook dit was niet bestendig van duur; nooit hoort men meer van hem[2]. Met P.G. Duker, schoon van ouds hem nabij staand[3], schijnt Van Goens eerst later in nauwer relatie te komen. Uit alles te samen krijgt men den indruk, dat de wonderknaap,

> Mentis inexhaustae juvenis, nullique secundus
> Goensiades, quem vix saecula rara ferant[4] -

die

> - - *καθέδραν κοινῆ θρασέως ἀναβαίνει*
> *Ἐς τὲ μαχὴν ἥκει, κᾷν ἔτι παιδνὸς ἐὼν*,[5] -

van wien het heet:

> Ingenio ille vir est, qui tenus ore puer[6] -

of hoe het thema verder gevarieerd mocht worden - den wierook der bewondering te veel, maar de vreugde der vriendschap te weinig heeft genoten; evenzeer misplaatst onder de gelijken in jaren als onder de gelijken in kennis. De eenige bestendige vriendschap is die met den veel ouderen Ten Hove. De eerste jaren blijft ze echter beperkt tot eenige weinige brieven over Van Goens'

1) Traj. ad. Rhen. Nov. XV^{o} 1763. (Mij. Lk.).
2) In den gec. brief aan Tyd. vertelt Alewijn, dat De R. op een prijsvraag van het Legatum Stolpianum den prijs heeft gemist, maar dat zijn antwoord toch de uitgave waardig was gekeurd. Men vindt het in de Verhh. v.h. Stolp. Leg. I (‘1766,’ een verzamelband), uitgeg. in 1764 met andere antwoorden, van Mr. A. Perrenot, Ds. F. Witteveen, en den Wittenbergschen professor J.D. Titius. De vraag, van 1763, was: ‘Welke zijn de eigenschappen, dewelke uit het bestaan van een noodzaaklijk wezen noodzaaklijk voortvloeien?’ - In 1759 was op een vorige vraag o.a. door Perrenot bewezen, dat, daar er iets bestaat, noodzakelijk God moet bestaan. - De R.'s opstel (ged. 13 Juni 1763) schijnt de geheele Gereformeerde dogmatiek zoo te willen vindiceeren. Hij bestrijdt ook Leibniz. Perrenot anders: deze citeert met instemming vaak Formey, Jarriges, Merian, Sulzer, Locke, Hume, en dgl. - Latere werken van De R. vermelden Cat. V.G. nr. 391; De Bie, *Hofstede*, Bijll. XVI.
3) Zie boven 50, 125. n. 2.
4) H.O. Arntzenius.
5) Hamelsveld, achter V.G.'s *Obss. misc.* Het Grieksch laat ik voor wat het is.
6) Dez. vóór *Diatr. de Cepot.*

vorderingen, en een zeldzaam bezoek in Den Haag. Ten Hove beantwoordt den Nieuwjaarsbrief, moedigt aan tot het nuttig besteden ook van vacanties[1)], zendt hem Latijnsche poëzie van zijn vriend Heerkens[2)], prijst zijn *Diatribe* en *Observationes*, verheugt zich in zijn beginnenden roem, schenkt hem een prachtig werk over penningkunde; maar hij dringt er ook op aan, dat V.G. lichaamsoefeningen doen zal, en de studie der rechten vooral niet verwaarloozen. Al vraagt hij ook na een vergeefsch bezoek van Van Goens, dat hij nog eens weer naar Den Haag zal komen, omdat hij er sterk naar verlangt, eens met hem te praten[3)], uit alles krijgen wij toch nog meer den indruk van een welwillenden beschermer, dan van een liefhebbenden vriend.

Vrienden naar zijn hart vond Van Goens echter in 1764 in Leiden.

1) In de Kerstvacantie 1761-62 zal V.G. de nagelaten muntverzameling van Bernard catalogiseeren.
2) *De Incommodis peregrinationis Italicae*, ad Franciscum Fagelium, 1761. 't Vorige jaar had G.N. Heerkens T.H.'s neef F.F. toevallig in Italië ontmoet, en hem kort daarop deze elegie toegewijd. ‘Makkelijk gemaakt, maar geen zelfkritiek’, karakteriseert T.H. de poëzie heel juist. Vgl. Hofm. Peerlkamp a.w. 538. Worp in Nw. Ndl. Biogr. Wb. I. 't Gedicht is in collectie-V.G. in Kon. Bibl. Van H. ook een *Iter Venetum*, 1760 te Venetië gedrukt. En *Notabilia* over Italië.
3) 8 Januarii 1762; 18 Aprilis 1764. De laatste in *Brieven* V.G. I 135.

Hoofdstuk III.
Leiden, Lelyveld en 'de Maatschappij.'

In Januari 1764 treffen wij Van Goens reeds te Leiden aan[1]; vermoedelijk logeerend bij oom, den cavalerie-officier. Van hier uit bezocht hij ook Den Haag[2]. Reeds toen moet hij kennis hebben gemaakt met de groote Graeci T. Hemsterhuis en D. Ruhnkenius, en met hen op goeden voet zijn gekomen. Voor een geliefd leerling van Wesseling, hun beider vriend[3], moet dat niet moeilijk geweest zijn. In Mei 1764 beroept Van Goens zich op het vriendelijk aanbod tot correspondentie over Porphyrius, hem een tijd geleden door Ruhnkenius gedaan, maar tot nog toe verzuimd om zijn *Observationes*[4] en andere drukte. Thans legt hij hem enkele moeilijkheden ter beslissing voor, vraagt hem met gerustheid ook andere belangrijke diensten, verzekerd van de blijvende 'humanitas et benevolentia erga me tua', en verzoekt hem, den grooten Hemsterhuis, 'cuius nomen non sine miro quodam adfectuum concursu recordor', namens hem te groeten[5].

Na de zomervacantie gaat hij voor wat langer tijd naar Leiden. Hij laat er zich dan ook als student inschrijven[6]. De Utrechtsche halve-vrienden, die zijn gangen met kritisch-nieuwsgierig oog nagaan, scheept hij met een praatje af. 'Goensius sequentem annum academicum Lugduni Bat. morabitur', schrijft Alewijn aan Tydeman. 'Gonsium, se Leidam habitatum iturum narrantem', komt hij even later er op terug, 'rogavi an ibi studiorum caussa moraretur; respondit, se illuc profecturum animi gratia (voor pleizier)'[7]. In zijn *Porphyrius* worden wij beter ingelicht; het ge-

1) Zie boven 124.
2) Zie boven, 127 met n. 3.
3) Zie Boot, *Vita P.W.*; verder Ruhnkenius, *Elogium Hemsterhusii*; Wyttenbach, *Vita Ruhnkenii.* Ook *Ruhnkenii Epp. ad diversos*, ed. Mahne 101-133.
4) Verdedigd 11-4-64.
5) V.G.a. Ruhnk. Traj. 2 Maji 1764 (Univ. Bibl. Leiden).
6) 12 Sept. 1764.
7) A.a.T. Traj. ad Rh. V Kal. Sept. 1764.

schiedde ‘bibliothecae publicae caussa’[1]. De Praefatio zingt den lof der beide genoemde hoogleeraren: ‘Mora vero illa, quam Leidae feci, occasionem mihi praebuit familiaritate Tib. Hemsterhusii et colloquiis fruendi, quibus me beare dignatus est vir vere summus..... Quam amabilis est humanitas in illius ore, qui merito Oraculum huius Saeculi habetur...’[2]. Tot Ruhnkenius: ‘Tibi vero... quas aut quantas agam gratias? Quam dulcis mihi amicitia tua, quam utilis fuit!’ In hem, geheel gevormd en nog altijd geleerd door Hemsterhuis, ziet hij dezen herboren worden. ‘Admiratus in hoc viro, ex quo ipsi innotescere contigit, imaginem fui ingenii Hemsterhusiani.’ Aan groote gaven van verstand en wil paart hij ‘singularem morum suavitatem; adeo ut solus sufficeat, ad vulgarem istam calumniam depellendam, qua ingenium Critici et Literatorum in universum difficile ac morosum habetur’[3]. Hij heeft Van Goens aan vele schitterende emendaties geholpen[4].

De uiterst zeldzame editio princeps van Porphyrius werd hem bezorgd door J.J. Schultens, ‘vir quem videre et admirari, audire et venerari, noscere et amare, individua sunt: mihi vero inprimis carus, et parentum loco habendus: cui si dicam tantum me debere quantum homo homini potest, credat Lector nihil a me dici, quod meritis eius non perfecte respondeat.’

Overdrijving valt in dit alles niet te miskennen, maar toch zal men moeten besluiten tot bijzondere belangstelling bij den ouden Hemsterhuis, tot vriendschappelijken omgang van Ruhnkenius, en tot hartelijke vriendenzorg van Schultens. Heeft de laatste, vijftiger van leeftijd, maar jeugdig-onstuimig nog soms van hart, den sympathieken en geestverwanten jongeling, zoo pas uit het ouderlijk huis losgelaten, door dreigende gevaren wijs weten te sturen, en voor ernstige zedelijke averij te behoeden? ‘Parentum loco’ - ‘tantum debeo, quantum homo homini potest’, dat klinkt ernstig. En wij denken aan wat nicht Schrijver zoo goed onthouden zou van neefs Leidschen tijd: ‘De Voorspelling van Mijn wijze Vader overkomt hem, Als hij hem te Leyden op de Akademie sijnde, seer

1) p. 96.
2) *Porphyrius*, Praefatio 32. - Uitbundigen lof heeft hij voor de etymologische uitvinding van Hemst. en A. Schultens: ‘felix ter et quater hoc aevum, quod certissima omnis etymologiae principia ope trium hominum stabilita vidit: prodigium posteris et immortalis patriae nostrae gloria.’
3) Praefatio a.v. 32, 27.
4) Ook de jeugdige Jo. Luzac deelde, op het laatst nog, Van Goens conjecturen mede op zijn auteur. *Porph.* 52, 107. Het is de latere opvolger te Leiden van Valckenaer, zijn verwant; meer journalist dan geleerde, en geheel overschaduwd eerst door Ruhnkenius, dan door Wyttenbach, zijn openbaren vijand. Luc. Mueller, *Gesch. klass. Philol.* 92 vlg. En Slijper in Nw. Ndl. Biogr. Wb. I.

Dikwils vond ter Plaatze Daar Hij niet sijn moest: 'Gij zult Armoede leiden voor Uw Dood, omdat gij Het sobre Geld van uw Ouders verquist, En Hun Doet zugten'[1]. Of het echter wel zóó erg geweest is?

Zou hij het dan gewaagd hebben, in het Album Amicorum van den zoon van Schultens, Henrik Albert, dien nog jongeren vriend aan te manen: *παντα δοχιμαζετε, το χαλον χατεχετε*, het woord van Paulus, zoo veel misbruikt om verkeerde levenspraktijken te dekken?[2] In het Album van den levenslustigen Schultens[3] staat ook de naam van den minzieken Paludanus (1766); maar E. Scheidius blijkt er zijn boezemvriend (1765)[4]. Met dezen sluit ook Van Goens vriendschap. In 1790 hooren wij er nog iets over; dan begint Scheidius, schoon patriot, weer een briefwisseling, nu hij hoorde, dat zijn bewonderde oude vriend van voor 25 jaar 'heel anders [heeft] begonnen te denken over de aangelegenheid van waare Evangelische Godsvrucht'..... 'Ik kan U niet zeggen hoe zeer mij de berigten hebben verblijd..... dat gij dezelfde keus gedaan had, die ook Uwer waardige Ouders en Oom en Tante (dewelke ik de eer gehad heb met U te Leyden te frequenteeren) welberadene en onberouwelijke keus geweest is'[5]. Uit de manier van schrijven te oordeelen, heeft Van Goens zich Scheidius moeten herinneren als iemand van ernstige levensopvatting; dat deze geen beletsel voor vriendschap was geweest, getuigt ook voor hem. Wat ook iets zegt: Van Goens heeft hard gewerkt te Leiden, zooals wij later nog zien zullen.

Jarenlang blijft Ruhnkenius Van Goens' vriend heeten; de verhouding wordt echter gaandeweg koeler; naar 't schijnt komt er ten slotte bij den eerste zekere afkeer voor in de plaats: van de aesthetica en de aesthetici in de philologie moest Ruhnkenius niets hebben. In zijn levensbeschrijving wordt Van Goens nooit genoemd; misschien wel met nijdige kleineering op hem gedoeld[6].

1) C.H. Schrijver a. Van Alphen 25-5-99.
2) Lugduni B. 21 Junii 1765. Geliefde leus bij V.G. vgl. *N. Bijdr.* II 479; en nog in 1807. Zie Inleiding. Ook V.G. laat blijkbaar het verband van 1 Thessal. 5:21 los; en legt eenzijdigen, onjuisten nadruk op *παντα.*
3) Vgl. boven 90 n. 6.
4) Non. Jan. 1765 'Pyladi suo aeternum amicitiae documentum'. Vgl. ook Sepp, *Pragm. Gesch.*^{3} 155.
5) E. Scheidius, oude en trouwe vriend ook van Tydeman, blijkens brieven in Bibl. Mij. Lk. 1766, 1787 enz., was 1765-1793 prof. Oost. talen Harderwijk. † 1794. Van Goens antwoordde met een 'heerlijken brief', en nogmaals betuigt Sch., dat het hem in de ziel goed deed, dat God hem bij zijn 'groote talenten en uitgebreide kennis in de aardsche wetenschappen' ook in de liefde tot Christus zijn grooten leermeester Wesseling heeft doen nastreven. Harderwijk 5-7-90; Amsterdam 17-9-90.
6) Daarover later nog.

Maar Van Goens spreekt nog in 1800 tot Van Alphen[1] met sympathie van den goeden Ruhnkenius, die toch veel verschilde van de nieuwe literarische paganisten in Duitschland en Nederland: hij was geen vijand van het Christendom, doch slechts 'Griek en Romein *sans autre*'[2]. In 1769 prijst hij ook Ruhnkenius' *Elogium Hemsterhusii* aan Herelius en zijn Duitsche landgenooten warm aan: 'Ruhnkenium inprimis amo ob pulcrum hunc libellum quo exsultasse arbitror laetam illam et candidam animam' (van H. nl.)[3]. Buitenlandsche vrienden van Van Goens zenden door dezen hun groeten aan Ruhnkenius: zoo graaf Chotek in 1770 en Grosley in 1772[4]. In 1772 ook lijkt het Ten Hove, dat Ruhnkenius behagen vindt in een geruchtmakend Hollandsch stuk van Van Goens[5]: 'mais vous savés qu'au fond il n'estime que le Grec'[6]. Daarna vinden wij hem zelden meer op Van Goens' weg; in 1776 tracht deze door Schultens weer contact met hem te krijgen[7]; in 1778 schrijft Ruhnkenius plotseling aan den - dan 'weledelgestrengen' - 'zeer waarden vriend' met de oude vertrouwelijkheid; máár het is om een anderen, veel waarderen vriend - Wyttenbach - bij den Utrechtschen Curator dringend aan te bevelen voor een hoogleeraarsplaats[8]. Van Goens had evenwel andere plannen daarmee[9]. Knapte hier de laatste draad af?

Den afkeer voor 'de fijnen' deelde Ruhnkenius met Schultens, dat blijkt ons duidelijk uit denzelfden brief. Maar overigens was er groot verschil. Terwijl vrienden den eerste nageven, dat hij om het heden zich te weinig bekommerde, uit eenzijdige liefde voor de oudheid, staat over den ander de meening vast, dat hij ondanks zeldzame gaven, weinig belangrijks verrichtte voor zijn wetenschap, tengevolge van zijn ijverig deelnemen aan de moderne ideeën en de kwestiën van den dag. De kamp voor de tolerantie liet hem geen voldoende rust tot de studie[10]. Jaren lang had Schultens na 1765 weinig of geen aanraking meer met Van

1) Dresden 21-23 Juni 1800.
2) Vgl. daarmede Tydeman aan Wyttenbach, Campis 22 Febr. 1800 (gecit. bij Boot, *Hist. Gymn. Leov.*^{2} 115): 'nec, quantum intelligo, in R. laudo, quod neque..... umquam parentes invisisse legitur, nec frequens veri Dei cultor fuisse percipitur.' Wyttenbach's antwoord 18-4-1800 (gedr. in *Vita Ruhnkenii* a. ed. 365) spreekt dit niet tegen.
3) V.G.a. Herelius d. 22 Junii 1769.
4) Ch. a.V.G.z.p. of d. (Parijs, Juni 1770); Gr. a. V.G., Troyes 12-10-72.
5) De voorrede voor Volkmann's *Reisboek.*
6) Brieven V.G. I 344 (ongev. Dec. 1772).
7) Brieven V.G. II 29 (6-9-76).
8) Brieven V.G. II 39-40.
9) ibid. 38-39.
10) Zie Van Kampen, Siegenbeek, Knappert e.a.

Goens[1], maar in 1773 begon hij naar aanleiding van diens voorrede voor Volkmann een correspondentie, die voortging tot 1777[2]. Als oprecht vriend had hij willen waarschuwen aangaande booze geruchten, die het stuk al waren vooruitgeloopen naar Leiden[3]. En Van Goens, die 'acht jaren (had) gedoleerd, dat (hij) van Schultens gene brieven mogt hopen', ten uiterste verblijd, en gesterkt door dit onverwacht geluk, wilde zich voor hem, een Hollandsch theologant, zooals hij er geen tweeden weet, wel binnenste buiten keeren; voor wat hij afkeurt zal hij gedwee boete doen; want 'voor *hem* wil hij zuiver zijn of worden'[4]. Zijn partijkiezen in 1767 voor Bonnet en de rechten der Kerk blijkt Schultens hem nog altijd kwalijk te nemen; maar Van Goens verloochent zijn optreden van toen volkomen. De dertien brieven tusschen hen gewisseld, die wij nog hebben[5], zijn een repertorium van de kwesties en kwestietjes, die het theologische Nederland - de uitdrukking is hier geheel op haar plaats - toenmaals in beweging brachten. Kleman, Swaving, Petsch, Burman, Van der Marck, Betje Wolff, Hofstede, Habbema, Barueth, Van Drunen; Nicolai, Harwood, Oswald, Beattie, Priestley, de bekeerde Jood Salomon Duitsch, synodale en classicale beraadslagingen; de Utrechtsche komedie en de Utrechtsche Hoogeschool; de *Nederlandsche Bibliotheek* en Van Goens' Apologie, Unitarisme en Arianisme, het onweerstaanbaar voortdringende Remonstrantisme, en bovenal de gezegende Tolerantie, zijn de onderwerpen, waarover zij 'amicus amico' schrijven. Hoe? daarover hebben wij later nog te handelen.

Hier was Van Goens de vriend, die ontving: de levende traditie en het eerbiedwaardige voorbeeld van den ouden Hemsterhuis[6], wetenschappelijke hulp en voorlichting van Ruhnkenius, levenswijsheid en modern-godsdienstige ideeën van Schultens. Voor andere nieuwe vrienden in Leiden, jongeren, was het veel meer Van Goens, die gaf. Ik bedoel zijn verhouding tot eenige oude

1) Lelyveld maakt nog, Brieven V.G. I 216, een toespeling op een 'opulente maaltijd' van V.G. met Sch. te Leiderdorp op 'Lelylust' in 1766. Was het met L. als derden op diens vaders buitentje? (dat 'opulente' lijkt spot).
2) In 1778 stierf Sch.
3) De brief is merkwaardigerwijze niet bewaard; hij was van 19-3-73 blijkens Brieven II 1.
4) V.G.a. Sch. 20-3-73. Brieven II 1-4.
5) Zie Bijlage F. waar ik enkele fouten in de uitgave, in Brieven II, herstel, en aangeef welke andere brieven tusschen deze nog geschreven blijken. Er zijn er zeer waarschijnlijk nog wel meer geweest, maar de briefwisseling verslapte ook soms een poos; zie b.v. Brieven II 29. Ook liggen er wederzijdsche bezoeken in Leiden en Utrecht tusschen; zie ibid. 28.
6) Reeds in 1762 beschrijft Beckmann de colleges van den ouden man als ongenietbaar. Bijdr. Hist. Gen. 33, 380.

leden van het reeds verloopen Minima Crescunt, die nu nog samenwerkten in de voortzetting der 'Maendelijksche', de 'Nieuwe Bijdragen'. Allereerst Frans van Lelyveld[1].

Het is mogelijk, dat Van Goens al in Utrecht oppervlakkig met hem heeft kennis gemaakt. De familie was wel bij uitstek Leidsch - Frans verzoekt zijn vriend, nauwkeurig met zijn voornaam te adresseeren, want alleen op de Hoogewoerd is er al de keus tusschen vier Lelyvelds[2] -, maar ze had toch ook haar leden te Utrecht, metterwoon[3], of voor de studie: de laatsten in geen klein getal[4]. Frans kwam wel te Utrecht[5]; *hij* kan de gast geweest zijn van Dulces van Augustus 1761[6]; met den leider Tydeman is hij vanouds bevriend[7].

Vriendschap met Van Goens is echter stellig eerst in Leiden ontstaan. En weldra krijgt ze een zeer hartelijk karakter. Zij genieten vaak samen van de natuur op het buitentje der familie te Leiderdorp[8]; wanneer zij eens spelevaren op den Rijn, leest Van Goens zijn vriend mooie stanzen voor over Dafne uit Marini's *Adone*[9]. Zij kritiseeren met elkander, en leggen elkaar hun plannen bloot. Wellicht was het bij Schultens, dat de 24-jarige Lelyveld den 16-jarigen Van Goens ontmoette; Schultens was 'de groote Mecenaat'[10] van Minima en van de Bijdragers; Lelyveld is ook persoonlijk goed met hem bekend[11]. En terstond, of heel spoedig, erkende de oudere de volstrekte meerderheid van den jongere, zonder spijt, met gulle oprechte bewondering. Toch had Lelyveld reeds een zekere litteraire reputatie, in zijn kring althans. De

1) Zijn vele brieven aan V.G. uitgegeven door het Hist. Gen. in *Brieven aan R.M. Van Goens* I, maar met vele, vaak slecht gekozen, weglatingen, en slordig. De volgorde, die chronologisch wil zijn, is een onbegrijpelijke wanorde. In Bijlage G. trachtte ik de juiste opvolging vast te stellen, zooveel mogelijk met de dateering, die in de hss. herhaaldelijk ontbreekt. Daarbij voegde ik nog aanwijzingen in over de brieven van V.G. aan L., die, helaas, verloren schijnen. Lelyveld zelf heeft ze ongetwijfeld trouw bewaard. Zie b.v. Brieven I 243, 262-263.
2) L.a.V.G. 24-8-67.
3) 'Tante V.L.', 26-2-67.
4) Paulus v.L. prom. in de rechten in 1762; Bern. Petr. in 1767; Ludov. Car. in de med. in 1768; bij die gelegenheden vinden we Grieksche verzen in 1767 van P.J., in 1768 van P.V.v.L.; de laatste is Litt. Hum. et I.U. Stud.; allen heeten ze Lugduno-Batavi. Onder de latere eereleden van Dulces komt Mr. J.F.v.L. te Utrecht voor.
5) Het blijkt ook uit een rijmloos gedicht: Dankbewijs aen... mijne tweede Ouders, gedicht in de Leidsche trekschuit van Utrecht, 1-10-60. (Dichtboek Min. Cresc. Mij. Lk.).
6) Tyd. a Kluit 20-8-61.
7) Eind Oct. 1760 al L. aan den 'Heer en Konstvriend' Tydeman over Minima. En L.a.T. 3-7-62 wenscht voortduur van vriendschap en correspondentie.
8) Br. I 281.
9) Br. I 146. Vgl. *N. Bijdr.* II 627.
10) Br. I 141 en Notul. Min. Cr. 29-10-62.
11) Br. I 144, 148, 181, 185, 194, 216 (?), 307. Zie ook Van Wijn a. V.G.z.d. (± najaar 1765) in Lk. Minuutbrieven (Mij. Lk.).

voorman van Minima was hij geweest, zoolang het bestond; het bléef zelfs, zoo schijnt de fictie, voortbestaan in hem, als bestuur en eenig gewoon-lid tegelijk. In de redactie der Bijdragen deelde hij, na het staken van Kreet, de lakens uit, en verrichtte er het meeste en het beste werk. Hij durfde in dien kring, met Paludanus wellicht, het verst gaan met kritiek op het oude, en aanbeveling van het nieuwe. In Van Goens ontdekte hij nu met vreugde een geestverwant, van vuriger temperament, met grooter kunde, en met veel meer talent, dan hij zelf had: indien iemand, dan zou deze onze letteren kunnen opheffen tot hooger peil! Omgekeerd vond Van Goens bij hem meer kennis van de Nederlandsche letteren, met meer inzicht in haar gebreken, en meer belangstelling voor nieuwe vreemde kunst, dan tot nogtoe bij iemand anders. Daarbij een gretig oor voor zijn eigen ideeën. Is het wonder, dat belangrijke verschillen voorloopig op den achtergrond bleven? Want verschillen waren er, ook van maatstaf en waardeering, zoo niet van uitgangspunt en doel. Beiden zijn eigenaardige, maar onderscheiden typen van het geestesleven van hun tijd. Naar cultureele verheffing voor zich en voor hun volk streven beiden, langs eenvoudig en recht geziene wegen; maar de radicale hevigheid van den een contrasteert met de bedachtzame gemoedelijkheid van den ander. De geleerde zocht het in de eerste plaats in de kunst, de geletterde koopman in het weten. Deze is geboren optimist, die van nature sceptisch en melancholisch[1]. Bij den een overweegt het nationale, bij den ander het vreemde; hier geeft het ethische den doorslag, daar het aesthetische. De een leeft en sterft als braaf en hooggeëerd burger, de ander, onpractisch drijver, wordt ten slotte als een paria geschuwd en uitgeworpen. Van Goens met zijn eigenwaan, eerzucht, drift offerde bezit, ambt, toekomst aan ideeën of beginselen, terwijl Lelyveld met zijn sentimenteele goedhartigheid en zijn levenslang philanthropisme, door geen partijkiezen eigen rust en welzijn in gevaar bracht; als de eerste in trotsche eenzaamheid en verbittering zijn scheepje ziet te pletter loopen, sluit de ander zijn blinden en laat den storm voorbij razen. Lelyveld eindigde als verlengstuk van Huydecoper, Van Goens vond op het einde van zijn Nederlandschen tijd nog een nieuwen vriend in dien anderen drijver, Bilderdijk.

1) V.G. a. Van Wijn 14-19 Février 1767: ‘comme je suis mélancolique par tempérament.’

Maar Lelyveld had niet zelden gelijk, en Van Goens ongelijk. Bijna iedereen prees den eerste, bijna niemand verdroeg den laatste. En toch - -

Een ouderwetsch-Hollandsche opvoeding schijnt Lelyveld te hebben ontvangen. Bestemd voor den handel, bezocht hij toch de Latijnsche school. Behalve Latijn[1)], leerde hij Fransch, Engelsch[2)], wat Italiaansch[3)]. Als student bezocht hij Leidsche colleges, en verwierf zich een breede belangstelling voor wat er omging in wetenschap en literatuur, bovenal voor taal en letteren van zijn eigen land. Achting heeft hij voor alle wetenschap, schrijft hij in 1762 aan Tydeman, 'voor mijne moedertaal in 't bijzonder'[4)]. Hij gaat de Latijnsche oraties hooren van Ruhnkenius, Valckenaer, Hahn[5)], en schrijft erover aan zijn vrienden[6)]. Van geleerden en geletterden zoekt hij het gezelschap en de correspondentie[7)]. Prof. Allemand raakt gebrouilleerd met zijn beschermeling, den lector Le Francq van Berkhey 'om de brutale behandeling van Lelyveld'[8)]. Brengt hij een bezoek aan zijn familie te Amsterdam of te Ouderkerk[9)], dan maakt hij van die gelegenheid gebruik om de 'Amsterdamsche kunstbazen' te ontmoeten: P. Meyer, den geleerden en kunstlievenden boekhandelaar[10)], en Joannes Lublink[11)]. Vrienden zijn hem daar ook B. de Bosch[12)] en P. Fontein[13)]. Ook den voornamen Huydecoper bezoekt hij er, met passenden eerbied[14)]. Logeert hij te Rotterdam bij zijn zuster, dan zorgt hij kennis te maken met de 'liefhebbers' daar: Versteeg, Nozeman, Van der Pot - zij vallen overigens tegen; Versteeg is nog de beste. Hij houdt er ook de kennis met Kreet aan[15)]. In Den Haag

1) Grieksch kent hij niet. Zie Br. I 257.
2) In 1768 noemt hij zich 'emeritus Diacon der Eng. kerk'. Br. I 276.
3) Geen Hoogduitsch, zie boven 47, 109; en brieven 5-9 Sept. 1767 en vlgg. Over 't Italiaansch 24-10-67: 'Italiaansch ken ik genoeg om de poëten te gaan lezen.' Vgl. echter Br. I 256.
4) 3-7-62.
5) Br. I 252. En vooral L.a. Tydeman 11-1-75.
6) Br. I 259 heeft hij toch liever een Fr. of Hd. vert. van Theocritus dan een Latijnsche, 'omdat ik met het Latijn niet zeer gemeen ben.' Hij vertaalt en citeert echter Lat. dichters.
7) Schultens, Lulofs (zie b.v. Br. I 185), Hahn (zie gec. brief L.a. Tyd.), Tydeman zelf, door huwelijk later neef geworden; 'neef Rossijn'. Oude kennissen zijn Tollius en Scheidius.
8) Br. II 20. Schultens a. V.G. Berkhey had n.l. een *Ernstige Berisping* geschreven tegen L.'s geschrift en prijsvraag over het storten van olie op zee.
9) Corn. de Schepper. Br. I 198, 232 e.e.
10) Zie o.a. Br. I 206, 230, 233.
11) Br. I 206, 208.
12) Br. I 232, 267 e.e.
13) 24-10-67: alle corresp. met vrienden lag stil; met De Bosch, Macquet, Fontein en V.G.
14) O.a.z.w. 178, 293. Vgl. 182.
15) Z.w. 234 vlg. K. is daar advocaat. Later roerig als patriot. De Bie, *Hofstede.* Bijll. CVIII. Werd ten slotte griffier van Hof v. Holl.

woont zijn vriend Van Wijn; hij bezoekt er ook Mr. J. Visser, ‘groot verzamelaar van oud goed’ (d.w.z. oude Nederlandsche literatuur)[1)], en spreekt er gretig in de kerk den toevallig naast hem zittenden J. Eus. Voet aan, dien hij uit een portret herkende[2)].

Maar hij is niet minder ijverig koopman. Reeds vroeg werkt hij op het kantoor van zijn vader, in diens uitgebreiden lakenhandel[3)]. Reeds in 1762 moet hij zijns ondanks eens de vergadering van Minima - zijn studentenclub - verzuimen ‘om wezenlijke Comptoirzaken te Amsterdam’[4)]. Hij rekent zich in 1767 gelukkig, dat hij meest te 5 à 5½ uur klaar is op zijn kantoor[5)]. Maar moeten er schepen uitgaan, of komen er uit Aleppo of Tripoli binnen, is hij op reis geweest, eischt de Levantsche correspondentie veel werk, of geeft naderend Nieuwjaar of andere bijzonderheid extra-drukte, dan moet hij ook avond aan avond op zijn post zijn[6)]. Eerst in 1769, als hij, na vaders dood, de zaken voor eigen rekening drijft, neemt hij een ‘bekwaem persoon op (zijn) Comptoir, die (hem) al vrij wat uit den weg zal kunnen nemen’, en belooft zich zoo meer tijd en meer gemak[7)]. Toen hij enkele maanden eer uit een boodschap van zijn vrouw begreep, dat zijn boezemvriend plotseling was overgekomen, snelde hij niet dadelijk naar huis, maar deed al wat hij kon, om wat vroeger thuis te zijn, zonder dat het lukte[8)]. Ook in zijn litteraire briefwisseling met Van Goens hooren wij af en toe van de zaken: dat ze slecht gaan, dat het zoo druk is, dat de wol zoo duur is, enz.[9)]. Eenmaal verzoekt hij zelfs aan den Utrechtschen professor om adressen van winkeliers[10)]; het was, moet ik zeggen, om een handelsvriend van dienst te zijn. Lelyveld is in het geheel niet de decadent, dien Langendijk of Potgieter ons als den achttiende-eeuwschen koopman voorstellen. Zóó kunnen hem de zaken boeien, dat hij schrijft aan Van Goens: ‘schoon ik nu in zoo langen tijd niets aan mijn liefhebberij des belles lettres gedaen heb, (heb ik) echter mijn tijd gansch aengenaem doorgebracht, dewijl ik drok en ieverig bezig geweest ben in dingen, die mijn tijdelijk belang vorderen; ik kan mij levendig verbeelden, hoe iemand aen zijn Comptoir zoodanig verslaefd kan zijn, dat hij zijn gantsche leven om geen boeken denkt’[11)]. Ofschoon hij toch hoopt, nooit zoo te worden. Een zelf-doener blijft

1) Br. I 234.
2) ibid.
3) z.w. 217 e.e.
4) Nott. M. Cr. 15-10-62.
5) L.a.V.G. 4-12-67.
6) Br. I 144; en L.a.V.G. ± 7-10-67; 24-10-67; 30-12-68.
7) Br. I 289.
8) z.w. 278.
9) z.w. 144, 288; L.a.V.G. 18-12-67.
10) 30-12-68.
11) z.w. 289 (21-2-69).

Lelyveld, ook nog, als hij, vele jaren later, over meerdere bedienden beschikt.[1)].

Aan ouderwetsche zeden herinneren ook andere dingen. Hoewel geen 'fijne', maakt hij den indruk van een trouw kerkganger, voor wien zelfs het bijwonen der weekbeurten niets vreemds is[2)]; over predikanten en preeken spreekt hij, heel onmodern, met zekeren eerbied[3)]. In kerkelijke en theologische kwesties zal hij zich niet mengen; maar voor het nieuwe, als het betere, dadelijk partij te kiezen, daar denkt hij niet aan[4)]. Met belangstelling volgt hij, echt Nederlander, de ontwikkeling dier geschillen; zijn sympathieën gaan daarbij naar den orthodoxen kant[5)]. Voor menschen als Barueth en Hofstede heeft hij hooge achting; als hun 'hatelijk' en 'heerschzuchtig' optreden die doet verminderen, wenscht hij, dat een man als Bonnet de verdediging der orthodoxie eens op zich mocht nemen[6)]. De Remonstrantsche predikanten P. van den Bosch en J.K. Valk, vrienden in de Maatschappij, vindt hij daarentegen 'vrij wat partijdig en onverdraegzaem.' In zijn brieven aan Van Goens treffen wij ook herhaaldelijk geijkte, rechtzinnige termen[7)]. Voor wetenschap en literatuur is hij bereid, aan Van Goens' voeten te gaan zitten, maar in godsdienst en moraal heeft en houdt hij zijn eigen inzichten. En in practische levenswijsheid gevoelt hij zich gerechtigd en geroepen, aan zijn jongen vriend lessen uit te deelen. Verzet hij zich tegen Van Goens' apodictische uitspraken op litterair gebied, dan raakt het zaken van religie, ethiek - of vaderland. 'Ik beklaeg mij gedurig in fransche werkjes betreklijk tot de Religie te zien, dat er niemand is, die onze gezuiverde[8)] eenigszins kent; wat is 't jammer, dat de menschen niet vrij zijn van vooroordeelen, en zich verleedigen tot een onzijdig onderzoek, zoo zij de zuivere waerheid willen ontdekken. Wat is de waerheid eenvoudig! maar zeker verstandig man' - hij bedoelt natuurlijk: gij, Van Goens[9)]; dat is geheel in Lelyveld's manier - zegt: men kan niet al gelooven wat men wil'[10)].

Zijn zinnelijken vriend, die in het huwelijk slechts het sexueele

1) Z.w. 308 (1781).
2) Z.w. 234, 246.
3) Z.w. 276, 180.
4) Zie z.w. 180, 276.
5) B.v. in de zaak Bonnet-Van der Kemp-Goodricke. Br. I 233, 253, 290.
6) L. a. Tydeman onged. (± Nov. 1775. Mij. Lk.).
7) Br. I 149, 256, 257. Van de nieuwe Engelsche preekmethode vreest hij, als gevolg, een onkundige Gemeente.
8) D.i. Gereformeerd.
9) Of Nieuwland, *L. en Oudh.-k. Verlustigingen* I (1765), Voorrede xxx? Ik geloof het niet; ondanks Br. I 151.
10) Br. I 168. (3-4-66).

schijnt te zien[1], wil hij beter leeren; en hij wijst met naieven eenvoud op zichzelf en zijn vrouw voor hooger en heiliger verhouding: 'ik zou mijn vrouw, en zij mij net even lief, net even teder beminnen... onze ziel is het edelste deel'...[2]. Onopzettelijk en ongedwongen toont hij in zijn brieven aan den gaarne den wilden vogel uithangenden vriend telkens, hoe gelukkig hij met zijn Rebecca leeft[3]. Dan weer wenscht hij hem eenzelfde lot toe, of informeert, wanneer hij toch zijn voorbeeld volgen zal[4]. Maar hij weet, dat Van Goens daaromtrent anders denkt[5]. Hij 'is zekerlijk op zijn 25e jaer te groot een Philosooph, om in dat onnozel en eenvoudige zielsvermaek genoegen te nemen'[6].

Van Fransche lichtzinnigheid moet hij niets hebben, ook niet in de kunst: met Marmontel's theorie is hij het eens, dat de roman jongen lieden geen verkeerd denkbeeld van de liefde geven mag, maar in een van diens eigen verhalen staat het hem dan ook volstrekt niet aan, dat de heldin 'nog ten slotte de hoer van den Comte wordt: dit is ook de rechte liefde niet'[7]. Dat was rond Hollandsch. 'Al wat Fransch is, ademt liefde, en zeldzaem de ware liefde, dit walgt', zoo luidt weer zijn oordeel, als hij op raad van Van Goens *Zélis au Bain*[8] is gaan lezen. Hij weet wel, dat is niet 'in (diens) sentimenten' geschreven, maar hij houdt het op 'ware gebeurtenissen, wezenlijke verhalen, nuttige kundigheden'[9]. Dat was nuchter Hollandsch. 'Over de *Nouvelle Héloise* zullen wij het nooit volkomen eens worden. Wij beschouwen de zaek ieder van een andere kant, en met een ander oog'[10], merkt Lelyveld op. De karakterschildering staat lager dan bij Marmontel. De 'hoofdcaracters zijn niet natuurlijk; zij maken beiden de vertoning van deugdzaam en verstandig te wezen, en ondertusschen ze begaen een faupas, die tegen deugd en verstand strijdt... en evenwel dat wordt voorgesteld onder de gedaente van deugd... Wat belang kan ik stellen in de romaneske liefde van eenen listigen verleider en een bedorven meisje'[11]... Bij herhaling[12] heeft hij zijn best gedaan, den roman mooi te vinden, dien Van Goens zoo mooi vond; hij kon het niet. Oneens zijn zij het ook over het naakt in de kunst[13]. En Utz moge dan de Parijsche dames behagen, Lelyveld vindt hem soms wat obscoen.

1) Zie Ten Hove a. V.G. Br. I 312, 322.
2) L.a.V.G. 10-5-66.
3) Br. I 149, 151, 279, 281, 298, 299.
4) Z.w. 149, 290; L a. V.G. 9-2-68.
5) Z.w. 290.
6) Z.w. 298.
7) Z.w. 142.
8) Van De Pezay. Cat. V.G. I 519.
9) Br. I 179.
10) Z.w. 227.
11) Z.w. 223.
12) Z.w. 139.
13) Z.w. 284, 287.

Hagedorn bevalt hem beter. Maar Gellert is eigenlijk zijn man[1]. Niet alleen poëzie dóór, ook poëzie over den wijn stuit hem tegen de borst[2]. Karakteristiek is het hulpeloos heen-en-weer-praten van Lelyveld over het tooneel, wanneer iemand - vermoedelijk Bonnet - een *Proeve over de Schouwspelen* in het licht heeft gezonden, in het bijzonder, naar men meent, ter waarschuwing van 'een jong heer in den Haeg, die er een groote liefhebber van is': den jongen Stadhouder dus. 'Daer is wel wat tegen te zeggen, schoon hij in alles geen ongelijk heeft. Wij hebben zekerlijk meer kwade schouwspelen dan goede; men moet hen beoordeelen niet uit hetgeen ze wezen moesten, maer uit hetgeen zij in de daed zijn; maer dewijl het onmogelijk is de schouwspelen geheel en al uit te roeijen, moest men liever zijn tijd besteden om ze te verbeteren... dat een goed Christen dezelve... zonder zielenadeel konde bijwonen; maer zoo lang ze zoo blijven, hoe meer men er tegen schrijft, hoe heeter bedorven harten daer na worden'[3]. Door de weifelingen heen klinkt een oordeel, dat niet veel minder scherp is dan dat van Voetius en Coccejus, van den Utrechtschen kerkeraad in 1711, en van den Schotschen tijdgenoot Witherspoon (1757, vertaald 1772). Het schijnt, dat Lelyveld den schouwburg ook zelden of nooit bezocht[4].

Vrijmoedige kritiek oefende Lelyveld op den staat onzer letteren, in Minima en in de *Bijdragen*; verbetering verwachtte hij van studie der groote voorgangers en aansluiting bij de natuur. Invloed van Batteux mag men vermoeden, het gezag van Vondel's Aenleiding is hier zeker; maar tot 'natuur' en 'voorbeeld' zal men telkens spontaan weer terugkeeren. Op de interpretatie komt het aan. Den grondslag zoekt Lelyveld in eigen historie en leven. Overigens sluit hij voor het vreemde de oogen niet. Wij zagen, dat hij Gessner vertaalde en aanprees. Ook met Macpherson-Ossian was hij Van Goens voor, met zijn voordrachten in October 1762 in Minima[5]. In Februari 1766 schrijft hij Van Goens - die nu

1) Z.w. 280.
2) Z.w. 281.
3) Z.w. 218 (25-6-67). 't Boekje (16 blzz.) is in Bibl. Mij. Lk. Minachtend moge men allen, die komedie en opera mijden en bestrijden 'fijnen' heeten (o schandnaam!), ware Godsvrucht kan in geen van beide verkeeren. Zij verleiden tot weelde en luiheid, prikkelen de hartstochten, maken afkeerig van de kerk, drijven tot onkuischheid. Wie ze bezoekt, zondigt tegen Gods gebod.
4) 'Gij weet, dat ik... schier nooit een goed tooneelstuk (heb) zien vertoonen'. Br. I 261 (1768).
5) Zie boven 109. Vóór L. in de *N. Bijdr.* I had reeds E. Buys in zijn *Hollandsche Wijsgeer* 'Staaltjes van oude Poëzy, verzameld in de hooge landen van Schotland, en vertaald uit de Gallische of Erse Spraak' medegedeeld. V 135 vlgg. VI 66 vlgg. (beide 1762).

den ‘bard’ wel kent, als ook de Engelsche en Fransche aanvallen op zijn echtheid -, dat hij Blair's *Critical Dissertation* reeds lang had willen vertalen, mits hij een brok van het origineele handschrift in reproductie erbij kon voegen, met de letterlijke vertaling, ten bewijze der echtheid. Hij schreef daartoe aan Macpherson; in zijn antwoord - ons niet bewaard - wist deze hem, als meer anderen, te paaien met mooie beloften[1]. Nog in 1768 meent hij Van Goens over uitgaven van Ossian en Blair te kunnen inlichten[2]. Mogelijk kende hij ook aanvankelijk Young reeds, zonder Van Goens' toedoen[3]. Hij wijst dezen ook - geheel onnoodig vermoedelijk - in de Engelsche literatuur voorbeelden van historische brieven, bij Temple en Lady Montague[4]. In de Bijdragen[5] beval hij Sidney's *Verdediging der Poëzye* aan, in de vertaling van Joan de Haes, en den Aristarch Addison, een autoriteit ook voor Paludanus en Macquet en heel Minima. Zijn plan, Milton's *Paradise Lost* te vergelijken met Vondel's *Lucifer* en *Adam in Ballingschap*[6] zal ook wel onafhankelijk van Van Goens zijn geweest. Milton kwam in de *Bijdragen* reeds herhaaldelijk ter sprake[7], met lof naast de bezwaren, die Voltaire had geformuleerd[8]; en dit plan ook[9]. Het zijn dan ook meer de jongere Franschen, en straks vooral de Hoogduitschers, die Van Goens zijn Leidschen vriend met allen aandrang aanbeveelt, als degenen, die het weten en het kunnen. De Nederlandsche kunst negeert Van Goens vrijwel; hij wil niet zoo zeer verbetering, als wel algeheele vernieuwing. En hier geeft Lelyveld weer geen kamp. Gij zijt verfranscht, maar als gij de Nederlanders over literatuur wilt onderrichten, zorg dan, vooral ook uit Nederlandsche schrijvers te putten; dat mogen zij eischen; dan alleen zullen zij U verstaan - zoo vermaant hij hem[10]. Drie jaar later heet het echter: ‘gij zijt tegenwoordig geteutoniseert, en gelijk het thans in Parijs de mode is, verzot op alles wat uit Duitschland komt’..... Mendelssohn mag een groot, of althans een zeer duister philosooph zijn, dichter lijkt

1) Br. I 158. Van mogelijke verdere correspondentie is ons niets bekend. De vriend, door wien Van Wijn reeds in 1765 ook ging twijfelen - *N. Bijdr.* II 218 - zal dus L. zijn. Later overtuigt Sarsfield V.W. weer geheel van de echtheid. *Hist. Avondst.* I 135 (1800).
2) Br. I 248, 256, 258.
3) Z.w. 205; en ± 18-3-67 (niet uitgeg.).
4) Z.w. 159.
5) *Bijdr.* I 480 vlg. in slot-aant. bij de poëtiek van F. de Haes.
6) Br. I 222 (24-8-67).
7) Bijdr. I 479 (F. de Haes); II 100-102 (Macquet). Vgl. ook gesprek L. en Meyer over M. Br. I 206.
8) Macquet vergat Voltaire daarbij te vermelden; Kluit wees toen zijn bron aan, blz. 174.
9) *N. Bijdr.* I 54: Macquet reeds aan die vergelijking bezig. Vgl. Van Goens z.w. II 268.
10) Br. I 163-165. Vgl. 214.

hij hem niet. ‘De oppercriticus Pieter Fontein’ zei eens - zelf zou hij dat niet durven uitspreken -, dat er aan alles van die Duitschers altijd ‘zoo iets mofs’ is: ‘o lieve Goensje, stuift zoo niet op!’[1)]

Leer onze eigen schrijvers kennen, beschrijf dan onze literatuur, stel dan onze poëtiek op, onze aesthetica: op dat aambeeld hamert Lelyveld altijd weer. ‘Wat weet men of gij niet de eerste Reformateur moet wezen der Nederlandsche Letterkunde!..... Naturelijke vermogens, oordeel, verstand, kundigheid, en daerbij een lust om die mede te deelen ten nutte van uw Vaderland,’ dat alles hebt gij ervoor. Zoo prijst en prikkelt hij zijn vriend, als die op het punt staat, het eerste gedeelte uit te geven van zijn *Bedenkingen over den Staat der Letteren in Nederland*[2)]. Maar terstond volgt er de critiek - op het ontwerp van een volgend stuk -: ‘alleenlijk spijt het mij, ja het spijt mij geweldig, dat UwEd. altemael Fransche voorbeelden hebt en geen een Duitsch. Ik kan wel raden, waer het u vandaen komt: omdat gij van de Duitsche zoo een voorraed, omdat u die zoo eigen niet zijn, niet hebt’[3)].

Maar Lelyveld wil ze hem vooreerst wel bezorgen[4)]. Niet lang daarna, als Van Goens zijn *Proeven uit den Dichtkundigen Ligger* voor de *Nieuwe Bijdragen* zendt, luidt het: ‘wonderlijk schoon!... maer al weer op 't oude en 't zelfde... Indien UwEd.... geen hart hebt om er duitsche voorbeelden onder te mengen, zoo moet gij er een tour aen geven, waerom gij die niet aen voert.’ Want ze zijn er. Beter ware het echter, de uitgave enkele jaren te verschuiven, tot vlijtig vergaarde Nederlandsche adversaria in het gebrek kunnen voorzien[5)]. Van Goens vindt liever een ‘tour’: het is reeds eenige jaren geleden, dat hij de beste Vaderlandsche dichters heeft gelezen, toen hij nog niet de gewoonte had, aanteekeningen eruit te maken[6)]. Lelyveld is niet tevreden ermee; de lezer zal zeggen: ‘wat scheelt mij dat, dan moest de Philosophe sans fard niet schrijven, maer wachten liever, tot dat hij voorraed had’[7)]. Enkele weken later: ‘het spijt mij toch... dat gij geen meer Vaderlandsche Dichteren gelezen, met applicatie gelezen hebt - ik geloof, dat iemand, die daer tijd en lust toe had, alle uwe Fransche, Latijnsche, Engelsche, Hoogduitsche, Spaensche voorbeelden kon uitschrappen, en daer Nederduitsche voor stellen’.

1) Z.w. 292 (Aug. 69).
2) Z.w. 156 (17-3-66).
3) Z.w. 163 vlg.
4) Z.w. 163-165.
5) Z.w. 173 vlg. (16-5-67).
6) *N. Bijdr.* II 552.
7) Br. I 203.

Maar optimistisch dan: ‘Ik verbeelde mij ook, dat het wel volgen zal. Genoeg is 't dat gij onze luiden aen 't werken helpt’[1].

Al in zijn eersten brief stelt Lelyveld tegenover den aangeprezen Thomas zijn geliefden Hooft; voor den Franschman mogen die *Eloges* groote kunst zijn; nagebootst zouden zij den Hollandschen volksaard laf, opgesmukt en snorkend voorkomen: voor Hollandsche welsprekendheid en recht mannelijke kracht van zeggen leze hij eens ‘de aanspraak van Prins Willem aan 't hoofd van 't vijfde boek van Hoofts Historie..... misschien, als gij er smaak in krijgt, wordt gij nog een lezer van Hooft’[2]. - ‘Ik wenschte wel dat UwEd. van Vondel zijn treurspelen, al was het maer Jeptha, Lucifer, Adam, Noach, Palamedes gelezen hadt. Mogen we elkanders vooroordeelen genezen - moogt UwEd. mij tot lezen van fransche, ik U van vaderlandsche schrijveren opsporen. Mijn spoor is punteloos tot noch toe’ - Lelyveld merkt het wel op - ‘De uwe treft mij.’ Maar hij gaat óók ‘fraeiheden’ verzamelen![3] Zoo Lelyveld in denzelfden brief, waarin hij verzucht over Bella van Zuilen, de schrijfster van *Le Noble*: ‘Ach, was die Juffer zoo goed om in 't Duitsch te schrijven! Welk een eer voor Holland! welk een voordeel indien de Burgerman door haer aen 't lezen raekte’[4].

Van Goens vat vuur op dien brief. Hij verdedigt Bella's voorkeur voor het Fransch - dat was echter ironisch bedoeld, verklaart hij later[5] - en somt eens op, hoeveel hij wel van de Nederlanders gelezen heeft. Lelyveld is er door verrast; maar tegenover het niet-gunstige oordeel houdt hij de vaan hoog voor Poot, Huygens, Vondel, en voor heel onze literatuur. Geërgerd stelt hij de ‘wissewasjes’ der Franschen tegenover onze louter ‘deftige’ stoffen: ‘oorlogen, veldslagen, vredezangen, zedepoëzy, Bijbeldichten of Historiestukken.’ Best mogelijk, dat er wel dingen zijn in het Fransch, die zich in 't Hollandsch niet zoo wel zouden laten lezen, doch dat zit dan niet in de ongeschiktheid der taal, maar in de zaken: ‘de liffelafjes van een geile drift, die de Franschen la passion de l'amour noemen’; de romaneske en kriele, zoogenaamde liefde. Nu ja, de Franschen hebben Voltaire's Henrik, maar wint Hoogvliet's Abraham het daarvan niet, in onderwerp en behandeling? Een groot vorst, maar met fouten, die den

1) Z.w. 210 vlg.
2) Z.w. 143 vlg.
3) Z.w. 173.
4) Z.w. 172. Vgl. 169-170.
5) Zoo begrijp ik althans Br. I 182 (± 15-6-66).

dichter tot hyperbolische onwaarheden noodzaken, - een onvergelijkelijk held, de vader aller geloovigen, van wien Hoogvliet niets dan waarheid heeft te zeggen! Waar is de stichtelijke poëzie der Franschen? ‘Hebben ze een eenigen Voet?’ Rousseau van Brussel zeker? ‘Ik ben nieuwsgierig naer dat non plus ultra van lyrische poëzy.’ Ook ‘Schultens meent, dat UwEd. verscheiden uitdrukkingen zoudt gemenageerd hebben, indien UwEd. wat meer in de Hollandsche schrijveren geverseerd was’[1]. De Engelschen en de Hoogduitschers, hun na-apers, naar hij hoort, krijgen ook een veeg van den verontwaardigden patriot. Lichtgeraakt, ziet Van Goens al een breuk in de vriendschap. Maar Lelyveld, lang gekalmeerd, stelt verzoenend voor, geen van beiden het leelijke woord ‘vooroordeel’ meer te gebruiken voor elkanders voorkeur. Beider smaak kan goed zijn![2] Maar dat standpunt kan hij toch niet lang blijven innemen: als Van Goens hem een aantal eigen Fransche gedichten zendt, vindt Lelyveld ze mooi, maar wijst hem weer ernstig op Vondel, Poot, Smits. Zijn wij zoo klein in vergelijking met de Franschen, geef ons dan, al was 't maar uit medelijden, zelf een groot voorbeeld. ‘Wat weet gij... of gij niet de hersteller, de voorganger van genie en smaek moet worden?’ Welk een invloed zou één zoo'n katerntje origineele Nederduitsche gedichten van hem hebben![3]

Het ‘Heilig Gedicht’ trekt Lelyveld in het bijzonder aan. Zelf wenscht hij wel, ‘nu en dan een stichtelijk versje te maken’[4]. Al heeft hij uit eigen aanleg, gevoed door vroegere en latere lectuur van Gessner, een tijdlang plan, ‘iets in het Herdersdicht te doen,’ steunend ook op Van Goens' uitspraak, ‘dat het tendre en touchante... zijn talent zou wezen’[5], - als hij een jaar later een geschikt stuk zoekt, om dichtkundig te commentarieeren, dan moet het liefst een godsdienstig stuk zijn[6]: ‘de smaek van onze Natie, en, me dunkt, die smaek is goed’[7].

Meer kritische onderscheiding acht hij echter ook noodig, tusschen dichters en tusschen gedichten. Bevorderlijk zullen daaraan vooral twee dingen zijn: de geschiedbeschrijving onzer letteren, en dichtkundige commentaren. De fouten toonen in de meesters, opdat ze niet blindelings gevolgd worden, Lelyveld hoopt gedurig

1) Br. I 191-194 (± 30-5-66).
2) Z.w. 182 vlg. (± 15-6-66).
3) Z.w. 214 (8-5-67).
4) Z.w. 226 (24-8-67). Vgl. 160 (Febr. 66).
5) Z.w. 249 (15-2-68). Vgl. 251.
6) B.v. Vollenhoven's Kruistriomf. Poot's Uitgang van Godts Zoone had V.G. afgeraden.
7) Br. I 296 (21-7-69).

zelf daarin iets te presteeren[1], en zijn vriend zet hij er toe aan. En een enkele maal geeft Van Goens hem gehoor, en zendt eenige aanteekeningen op Poot of Broekhuizen[2]. Wanneer hij Ds. J. van Iperen's gedichten scherp oordeelend, de meeste of alle Nederlandsche auteurs met dezen op een lijn stelt, spreekt Lelyveld weer van verblindende vooroordeelen. Van Iperen ‘is geen knip voor zijn neus waerd; het is ketterij hem met alle onze schrijvers en dichters gelijk te stellen.’ Laat Van Goens bij zijn Nederlandsche lectuur al het stuitende en onverdraaglijke aanteekenen, dan zullen het fouten der brekebeenen blijken, waarin de meesters zelden vervallen[3]. En brekebeenen zijn er in menigte; reeds vroeger schreef Lelyveld: ‘Wij hebben een aantal Dichters, en meer geloof ik dan eenige Natie; - maer meest alle zijn ze slecht: dit moet men weten, of men gaet op denzelfden voet voort.’ De Hollanders kennen hun eigen schrijvers niet. Een Historia Litteraria moest den beginneling den rechten weg wijzen: de weinige goede schriften aanprijzen, ‘met dispensatie van de moeite om al die andere... te lezen’[4]. Ook is er groote ongelijkheid in het werk van éénzelfden dichter: van Huygens ‘is te veel gedrukt, dat niet goed is, maer dat moet men houden als ware het er niet. Vondel heeft ook te veel geschreven’... Maer om een oordeel over eenig dichter te vellen, moet men hem eerst geheel en door en door kennen[5].

Weinig bereikte Lelyveld met zijn staag aandringen. Van Goens ging wel eens even op een idee van zijn vriend in, maakte een plan, leverde een ontwerp - maar daar bleef het dan bij. Meest betrof het dan nog dingen, die in zijn lijn lagen of te brengen waren; als Lelyveld's stokpaard: een modernen Gradus ad Parnassum, en het bij Van Goens meer dan eens opduikend plan tot de geschiedschrijving onzer letterkunde. Of de ideeën van Lelyveld waren niets dan de - soms groteske - weerspiegeling van de ideeën van Van Goens. Zoo het ‘concept’ van 1774 nog, ‘om alles, wat over de belles Lettres in vreemde talen geschreven is, te laten vertalen’[6]. Het was, wonderlijk uitgebreid, Van Goens' oude ‘dessein van uitgezochte verhandelingen’[7].

Omgekeerd was de invloed, hoezeer voorbijgaand, veel grooter. Vanouds voelde Lelyveld zich tot de taalkunde aangetrokken. Om Van Goens gaf hij die studie op. ‘UwEd. verbiedt mij om aen

1) Z.w. 252 (6-2-68).
2) Z.w. 255, 252; over B. de Bosch kan hij ze niet loskrijgen, 250, 257.
3) Z.w. 247 vlg. (29-1-68).
4) Z.w. 197 (3-12-66).
5) Z.w. 193.
6) Z.w. 300.
7) Zie z.w. 238, 242.

de tael te werken. 't Gramaticale daer heb ik mij nooit mee bemoeit[1], maer om alle oude en vreemde woorden, zoowel als gebruikelijke te leeren kennen in zijn oorsprong, kracht van beteekenis, enz. dunkt mij een kennis, noodzakelijk om wel te schrijven.' Lexicographisch werk, ook om zich zelf en anderen tot dichters te vormen![2] 'Ik had al ver geweest in de oude tael, had ik U niet leeren kennen,' beklaagt hij zich wat later, 'maer gij hebt mij daer afgebracht. Als mijn oude carnuitjes..... mij nu vragen, hoe ik met de liefhebberij stae, - dan moet ik antwoorden: aen de tael heb ik sedert niet meer gedaen. Wel waeraen dan? - Dat weet ik zelf niet; - ik weet het waerlijk niet, Van Goens, waerin ik gevorderd ben. Ik begin te begrijpen, dat het lezen van die Oeuvres d'Esprit wel vermakelijk is, maer veel tijd weg neemt, en geen of ten minsten heel luttel nuttigheid nalaet.' Als hij eens al het beste der Franschen doorlas, om op dezelfde wijze als zij gedaan hebben, onze taal te verbeteren?[3]. Een naschrift brengt weer een halve herroeping: hij wil 'de drooger tael-liefhebberij wel laten zakken' voor de vermakelijker dichtkunde, mits hij er maar nut mee kan doen[4]. En veertien daag later verklaart hij veel beslister: 'hoe meer ik er over denk, hoe meer ik bevoel, dat het beoordeelen van fraeie gedachten mijn hoofdverkiezing is.' Heeft hij een tijd daarna toch weer een week lang niets dan verklaringen van oude Duitsche woorden, en dgl. gelezen, dan belijdt hij deemoedig schuld: 'Gij fronst uw voorhoofd en vraegt, hoe komt gij daer nu aen? - Word niet boos, ik zal het u zeggen: Huydecoper is zoo goed geweest mij tot een proefje het twede boek van zijn Melis Stoke te zenden'[5]. Voor de *N. Bijdragen* werkt hij nog wel een twee jaar oude 'Verhandeling over Veede en Oorveede'[6] om, waarbij Van Goens zelf hulpdiensten verricht[7]; maar hij betreurt den velen tijd, daaraan besteed[8], terwijl hij met Van Goens zooveel belangrijkers te doen heeft. Edoch, als hij hoort, dat ze vrij wat beter geoordeeld wordt dan zijn vers op de Maatschappij[9], wil de oude liefde weer bovendrijven[10]. Zijn spreekwoorden-verzameling zou hij voortzetten[11]. De Idiotica

1) Vgl. z.w. 195 over 'gramaticale tettigheden'.
2) Z.w. 161 (11-3-66). Vgl. 152.
3) Z.w. 195 vlg. (12-8-67).
4) Z.w. 221.
5) Z.w. 182 (12-11-68). Vgl. 269 (19-10-68): 'gij wilt immers niet hebben, dat ik mij daer meer in steek: anders had ik er penchant genoeg toe.'
6) *N. Bijdr.* II 517-546 (gedr. 1764).
7) Br. I 200, met niet gedr. ged.
8) Z.w. 200 (14-11-66).
9) Vgl. z.w. 186; en *Gedenkboek Mij. Lk.* 125.
10) Z.w. 195 (12-8-67).
11) Z.w. 162 en niet gedr. ged. bij 159. (Febr. en Mrt. 66).

van Hamburg, Bremen, Osnabrück moet hij zich toch aanschaffen[1]. Hoort hij verluiden, dat Van Paddenburg te Utrecht een Woordenboek van het Oude Nederlandsch zal uitgeven, dan heeft hij geen rust: Zou 't wel goed worden? Zou de opsteller wel 'een man met een kop zijn, die er lange jaren zijn leven in versleten heeft?' Wordt het wel compleet? hij zelf heeft bouwstoffen; veel meer is er bij Wagenaar, Hinlopen, Van Wijn; hij kan een lijst bezorgen van Van Mieris, enz. 'Wees zoo goed, doet er uw best eens toe, om mij daeromtrent te informeeren'[2].

De spelling is een ding van veel gewicht voor Lelyveld: 'het zou er na verloop van tijd noch wel toe kunnen komen, dat wij alle eenerlei spelling hadden - en ach, dat dit zoo ware!'[3] Van Goens maakt er zich niet koud of niet heet om. Hij laat echter gaarne zijn vriend betijen, wanneer die de stukken van den 'Philosophe sand fard' alle in zijn eigen 'nette spelling' netjes overschrijft, voor ze naar den drukker gaan. Aan al zijn geconcipieerde opstellen, aan al de te vertalen 'uitgezochte verhandelingen' zelfs, wil Lelyveld, eenparigheidshalve, wel hetzelfde werk besteden[4]. Teekent deze geringe bijzonderheid niet karakter, inzichten, en verhouding der twee vrienden? Lelyveld was een dankbare - neen, een uiterst gewillige leerling. Als Van Goens maar niet te ruw raakte aan zijn religie, moraal, patriottisme, dan nam hij alles aan. Zijn ijver is verbluffend, zijn voornemens zijn grootsch. Hij heeft gehoord, dat mathesis onmisbaar is, om distinct te leeren denken: als Van Goens het ook mocht vinden, wil hij eraan beginnen[5]. 'Nu, weet gij, ben ik aen het Hoogduitsch, en al wat ik daerin over de belles lettres kan lezen, moet ik eerst af, - en dan ga ik misschien aen Latijn, dan aen het Italiaensch en Spaensch, dan terdegen aen 't Engelsch en dan aen 't Fransch, en dan, als dit alles afgedaen is, dat misschien noch een jaer of 6 kan lijden, dan ga ik aen 't becritiseeren van onze Vaderlandsche Schrijvers en Dichters; - dan weet ik wat bij andere gedaen is, dan kan ik oordeelen, wat bij ons mankeert. Deel mij, bij gelegenheid, uwe gedachten over mijn Concept mede'[6]. Van Goens - wat onthutst? - maakt bezwaar. 'Uwe aenmerkingen over het lezen der Criticquen over de Poëten', antwoordt zijn discipel, 'vind ik ex-

1) 6-2-68.
2) Br. I 278 (7-11-68).
3) Z.w. 238.
4) Z.w. 239. Zie verder 160, 236, 201, 244 vlgg.; en n. gedr. gedd. In 1769 een pluimpje voor V.G.; maar goed is het nog niet. Z.w. 177.
5) Z.w. 231.
6) Z.w. 252 (6-2-68). Herhaling ± 20-3-68.

cellent. Ik streef niet naer een collectie aenmerkingen, maer mijn smaek, vernuft, enz. te verbeteren.' En hij houdt vol: 'Daerom wil ik alle de Criticquen op Dichters hebben'[1]. Een half jaar ouder was een dergelijk plan ten opzichte van de dichters zelf: eerst Hoogduitsch leeren, 'dan de Engelsche Poëten bestudeerd, dan de Hoogduitsche en Fransche en Italiaensche, en dan de Nederlandsche: noch een korf vol werk!'[2] 'Origineele stukken te schrijven ware roemruchtiger,' merkt Van Goens op, en stelt hem allerlei stoffen voor. Onmogelijk vooralsnog, zegt Lelyveld. 'Ik moet noch wel 10 jaer wijzer, geleerder, verstandiger, snediger, levendiger van geest, en sterker van verbeelding en dieper van gedachten zijn.' En daarom gestaag studeeren![3]

Een inval mag een enkele maal nog eens een versje doen geboren worden, hoe minder hoe beter toch, zoolang hij niet dat alles achter den rug heeft, wat hem in staat zal stellen *goede* verzen te maken[4]. Het vele moois, dat hij inzonderheid van de Duitschers leest, brengt hem ten slotte zelfs tot de erkentenis, buiten staat te raken, om zelf iets tot zijn genoegen te componeeren; maar 'daer is niet aen verbeurd'[5]. Vertalen, dat wil hij wel, schoon ook hiervoor zijn eischen zeer zijn gestegen, sinds hij met zijn vrienden Gessner overhaspelde voor Minima. Hij is thans zeer bevreesd, een broddelvertaling te maken van een mooi werk[6]. Toch volgt, vaag of stellig, 'concept' op 'concept', tot vertaling of bewerking: Marmontel[7], Bouhours[8], Batteux[9], Madame de Beaumont[10], Milton[11] (alleen de schoonste brokken), Young[12] (in verzen en met aanteekeningen), Gessner[13], Abbt[14], twijfelend ook Gellert[15]. Er gebeurt echter van dit alles niets. In het plannenmaken en groot-doen - een kwaal ook van den tijd - gaf Lelyveld zijn raadman niets toe. Als hij 'zin heeft gekregen in het Herdersdicht', wil hij eerst *alles* in dien smaak lezen: 'Theocritus, Moschus, Bion, enz. enz., Virgilius, Gessner'; de Grieken echter in

1) 1-4-68.
2) Br. I 227 (29-8-67).
3) Z.w. 224, 226 (24-8-67).
4) Z.w. 226.
5) Z.w. 275 (7-11-68).
6) 6-2-68.
7) *Bélisaire.* Br. I 217.
8) *Manière de bien penser dans l. Ouvr. d'Espr.*, 'met nederduitsche voorbeelden verrijkt'. 31-3-67.
9) *Principes d.l. litt.*, te vert. in trant v. Ramler. Z.w. 181.
10) *Lettres de Roselle*, z.w. 171, vgl. 162, 168.
11) *Par. Lost*, z.w. 206.
12) *Night-Thoughts*, z.w. 205-267 passim.
13) *Erster Schiffer*, en *Daphnis*, z.w. 171 (11-4-66), 260 (1-4-68).
14) *Vom Verdienste.* Steeds spreekt L. van 'De abt van verdienste, van Gellert'. ± 7-12-67; 25-1, 6-2, 20 en 30-3, 19-10 van 1768. Trouwens een halve eeuw later maakt Te Water van Thomas Abbt nog den Abbt Thomas, Zie *Leven v.H.v. Alphen* voor Dichtw. (1871) 39.
15) *Schwed. Gräfin*, 15-1-68.

vertaling[1]: Gessner zal ook wel geen Grieksch verstaan. Het 'enz. enz.' zal Van Goens wel voor hem invullen. Is er geen goede vertaling van Theocritus, dan moet Van Goens, of Tollius, maar liefst Van Goens, er maar een maken. Onze taal heeft immers zoo wonder veel overeenkomst met het Grieksch[2]. Het wekt zijn jalouzie, dat 'de Hoogduitschers zich zelf beroemd hebben gemaekt bij de Franschen, en door het Fransche ook bij de Hollanders en Engelschen'; door eerst zelf hun beste poëzie in het Fransch te vertalen[3] hebben zij velen er toe gebracht, hun taal te gaan leeren. Concept: 'dit moest bij ons ook geschieden: iemand, der Fransche tael wel kundig, moest een bundeltje der uitgezochtste gedichten van Hooft, Vondel, Poot in 't Fransch vertalen, en bij Rey[4] of te Parijs laten drukken. Ik verzeker mij, de Franschen zouden er op azen'[5]. Ook moest iemand diezelfde beste Hoogduitsche stukken in het Nederlandsch vertalen: zij zouden er 'fraeier en nader bij het origineel wezen' dan in het Fransch[6]. Het loopt soms in het kinderachtige: wanneer de uitgever Steven van Esvelt een knoei-vertaling laat verschijnen, wil Lelyveld opgesteld hebben een 'Verhandeling over de schande, welke sommige Boekverkoopers den smaek onzer Natie aendoen door het uitgeven van slechte vertalingen van werken van geest'[7].

Lelyveld was geen partuur voor Van Goens, hoe volgzaam leerling ook, dienstvaardig helper en trouwhartig vriend. Zij leenden elkaar boeken - Van Goens aan Lelyveld meer dan omgekeerd -, kochten er voor elkander, verrichtten telkens commissies bij derden. Maar tegen de leering en leiding, die hij ontvangt, heeft Lelyveld weinig over te stellen. Hij tracht eerst nog wel eens zijn goeden wil te toonen, 'om ook iets te geven [kritiek op Bella van Zuilen's *Le Noble*], daer ik zoo veel van u ontvang; - doch ik wanhoop aen het slot en zal wel altijd uw schuldenaar blijven'[8]. Ook neemt Van Goens niet veel van hem aan. Hij 'richt de spelling' en ziet proeven na, maar krijgt slechts

1) Br. I 249, 259.
2) Z.w. 257, 267 (5-3- en 5-7-68).
3) Hij bedoelt *Choix de poés. allem.* (Parijs 1766. 4 dln.) en Gessner, *Idylles et Poëmes champ.* (Lyon 1762), beide d. Huber. Zie Br. I 198, 207, 249.
4) M.M. Rey, uitgever van Fra. tijdschr. en boeken te Amsterdam. Vgl. Br. I 407. Van Kampen a.w. II 301; Gids 1877 II 467.
5) Br. I 196 vlg. 207.
6) Z.w. 198.
7) Br. I 237 vlg., 242 (10 en 22-12-67). Over het plan dier vert. al z.w. 180 (10-5-66). Want wsch. bedoeld de vert. der *Contes Moraux: 'Uitmuntende Verhaalen* door Marmontel, volmaakt d.d. schrijver v.d. Berlijnschen Wijsgeer' (1768).
8) Br. I 172 vlg. (16-5-66). Die bladzijde kritiek daar grootendeels weggelaten; de noot 3 d.t.p. is onjuist; de behandelde 'fouten' betreffen *Le Noble.*

bij uitzondering een bescheiden opmerking behartigd, voor Van Goens' artikelen in de *Nieuwe Bijdragen.* Over die Bijdragen gaat een niet gering deel der vrienden-correspondentie. Lelyveld is de redacteur; hij houdt Van Goens, sinds die medewerker is, op de hoogte van de inzendingen, en raadpleegt hem zelfs er over[1)]. Maar uit de Bijdragen ontstaat de Maatschappij der Nederlandsche Letterkunde[2)]; en Lelyveld heeft, na lang weifelen[3)], overwegende bezwaren, tegenover haar 'Werken' de Bijdragen als concurreerende onderneming te handhaven, of erger nog, op Van Goens' eisch na twee jaar stilstand te hernieuwen[4)]. Op verschillende manieren wil hij echter diens verderen opstellen een onbelemmerde publicatie verzekeren[5)].

Hartelijk was de vriendschap, teeder, met een trek van sentimentaliteit bij Lelyveld, van ijverzucht bij Van Goens. Blijven de brieven uit, dan is Van Goens ergdenkend en boos; Lelyveld ongerust en verdrietig. 'Al hebben wij geen brieven noodig om elkanderen daervan [van de duurzaamheid hunner vriendschap] te onderhouden, zittende de erkentenis in onze harten, zoo is het toch niet onaengenaem elkander zijne gedachten bij mangel van tweespraek door schrift over te brieven', zoo de statige aanhef van Lelyveld's eersten brief[6)]. Weldra *eischt* Van Goens, dat Lelyveld althans aan hem denken zal, als hem tijd tot schrijven eens ontbreken mocht[7)]. Als hij om een hartigen epistel[8)], en een door ziekte vertraagden volgenden al aan 'een splijting in de vriendschap' denkt, neemt de goede Lelyveld grif de schuld op zich, en zweert: 'ik weet, dat onze zielen elkanderen beminnen, en dat de achting, genegenheid, liefde, vriendschap bij mij noch is als voren'[9)]. Nu eens spreken zij af, 'geen franjes meer te maken over het traeg of ieverig schrijven'.....[10)]; daarna, voortaan trouw een vasten tijd te houden[11)]; dan weer: geen bericht, goed bericht[12)]. Lelyveld zal nooit klagen over de slofheid van den ander[13)] - hij is ook zoo prompt, spot hij soms[14)] -; maar wetend, dat Van Goens zich dadelijk ongerust maakt, hem 'iets misdaen te hebben'[15)],

1) Br. I 141, 148, 149.
2) 'Evenals de Haerl. Maatsch. van het *Holl. Magazijn.*' Z.w. 271.
3) Br. I 188 (19-7-66): blijven naast elkaar (dat had Van Wijn in de Mij. erdoor gekregen; V.W.a.V.G. 25-7-66); 200 (14-11-66): continueeren; 201 (18-1-67): liever 't erbij laten? 239 (10-12-67): loopen vanzelf dood.
4) Bijdr. I 271 (10-10-68).
5) Zie later.
6) Br. I 141 (22-7-65).
7) Z.w. 144 (11-10-65).
8) Zie boven 143.
9) Br. I 183 (± 15-6-66).
10) Z.w. 199 (14-11-66).
11) 10-12-67. Vgl. z.w. 241.
12) ± 15-8-69.
13) Br. I 196 (3-12-66).
14) Z.w. 218 (25-6-67).
15) Z.w. 196 (3-12-66).

wil hij zelf spoedig antwoorden. Onder al zijn vrienden schrijft hij niemand zoo trouw; hoe *kan* Van Goens hem dan van kleinachting verdenken?[1] Deze stelt ten slotte den vrijmoedigen eisch, dat Lelyveld 'uit chariteit dikwijls en veel aen (hem zal) schrijven, en (hem) dispenseeren van breed of dikwijls te antwoorden'[2]. Die geeft gedeeltelijk weer toe; máár 'korte brieven, geteekend V.G. zijn (hem) een *crevecoeur*'; die hij dan nog krijgen zal, behooren uitvoerig te zijn. Soms dreigt Van Goens, schertsend, met een onverzoenlijken haat tegen de Nederlandsche literatuur[3]; maar soms ook heeft Lelyveld te klagen over harde woorden en onverdiende verwijten[4]; nog wel, als hij zijn kribbigen correspondent heeft moeten smeeken, na maandenlang zwijgen, dat hem 'zoo bitter hard viel,' toch eens met enkele regels te antwoorden[5]; en terwijl diens brieven hem kunnen zijn, 'dat de lentezon is voor al het kruid'[6]. Hij smaakt er meer genoegen en verrukking in dan in de brieven van Gleim of Jacobi, 'hoe allerliefst lief deze ook mogen zijn.' Daarom moge hij hem 'weder binnen korte met een brief begenadigen'[7]. Schrijvend aan Van Goens verlustigt hij zich erin 'dat deze dan ook juist bezig zal zijn'[8]. Blijft hij eens een maand zwijgen, omdat hij niet zoo kon schrijven, dat er geen antwoord op noodig zou zijn, - hij heeft toch nooit zoo dikwijls aan hem gedacht, en zoo familiaar met hem geconverseerd, als in die maand: bij het redderen van zijn papieren kon hij het niet laten, eenige vriendenbrieven te herlezen; 'en van uwe brieven heb ik er geen een eenige overgeslagen, maer met zooveel aviditeit gelezen, dat ik mij de tijd niet gunde om aen u te schrijven'[9]. Het is de aanloop tegelijk tot een geestige herinnering aan Van Goens' talrijke, niet-uitgevoerde plannen.

Want zoo groot is de cultus van de vriendschap en den vriend toch niet, of Lelyveld heeft bij tijden behoefte, ze wat te ironiseeren. Van Goens heeft hem tot zijn aanmoediging en onderrichting zijn 'Collectanea' aangeboden voor één, ja voor tien jaar; een gulheid, niet zonder list misschien: als Lelyveld al zijn apparaat had, verloor hij het recht, verder aan te houden met zijn lastig vermaan tot voortzetting en voltooiing van zijn literair-kritisch werk. 'Wat kan ik klaer zien, dat (uw) brief gevloeid is uit een hart, dat zwom in liefde,' is het antwoord,... 'omdat ik die kunst

1) Z.w. 212 (1-6-67).
2) Z.w. 261 (21-4-68).
3) Z.w. 213 (1-6-67).
4) Z.w. 271 (10-10-68).
5) Z.w. 270 (22-9-68).
6) Z.w. 291 (11-5-69).
7) Z.w. 280 (18-11-68).
8) 25-1-68.
9) Z.w. 262 vlg. (5-7-68).

noch niet heb om alles wat ik nu voel, uittedrukken, zoo zal ik hier verder van zwijgen'[1]. Zoo reeds eer: 'Ik wist niet, dat gij zooveel Fransche verzen gemaakt had. - Een gelukkig genie! - Alles wat hij onderneemt, gelukt hem wel. - Een Poëet in 't Fransch, in 't Latijn, in 't Grieksch, in 't Neerduitsch, binnen kort in 't Hoogduitsch, Spaensch en Italiaens. Wat kunt gij van nut worden?... De belles Lettres zie ik opluiken, nu gij verschijnt; - de bloemen van Welsprekendheid en Dichtkunst rijzen op in de moerassige landen, die wij bewonen, nu er zulk een vernuft zijn stralen op schiet: raillerie à part. Wanneer gij al die stukken hebt uitgegeven, die gij reeds in uw portefeuille en in uw hoofd hebt, zullen dan de Hollanders noch lui en leis blijven zitten... Vertraag toch niet'...[2].

Lachend en ernstig zegt hij hem de waarheid. Altijd heeft Van Goens het razend druk. Lelyveld heeft er eerst medelijden mee: 'Weet gij de begraefplaets dergeenen, die zich dood werken? Die zich ziek werken, zijn op den weg daer na toe... Ik raed u dan bijtijds op te houden, eer gij te ver gaet; want het is niet goed, noch voor uw ligchaem, noch voor uw ziel'[3]. Hij durft nauwelijks op een toegezegd opstel aandringen: 'Professor geworden, Dictataes opgesteld, het hoofd vol muizenesten, en dan noch om dat stukje te denken!... denkt Lelyveld, dat ik niet anders te doen heb, of dat ik ook zoo maer wat brieven te schrijven heb, wat lakens na te zien en zoo meer'...[4]. De student, die onder Van Goens zal disputeeren, en eindeloos beslag schijnt te leggen op al diens tijd, is hem een ergernis[5]. Maar in een enkele schertsende wending[6] uit zich ter zelfder tijd ook reeds twijfel. Vol ervan is straks dat aardige briefje[7]: 'Ik hoor, nu en dan, van luiden, die u in de opera zien, dat gij welvaert... deze dient om u te berichten, dat ik ook noch welvaer. Gij mogt u altemets over mij ongerust maken. Ik kan niet ontveinzen, dat ik mij over u ongerust maek. Schoon gij welvaert om in de Opera te gaen, zoo vaert gij niet wel genoeg om aen mij te schrijven. Ik beklaeg u in uwe druktens. Indien zij wezenlijk zoo zijn, als gij mij doet gelooven, zoo zult gij er het hagje bij inschieten.'

Is er ook ongeloof in zijn spijt, als hij schrijft: 'ik kan onze

1) Z.w. 222 (24-8-67).
2) Z.w. 209 vlg. (29-4-67).
3) Z.w. 202 (6-3-67).
4) Z.w. 216 vlg. (20-6-67).
5) Z.w. 243, 260, 264 (15-1, 1-4, 5-7 van 1768). Blijkbaar P.G. Duker, *Dissert. de Simonide.*
6) B.v.z.w. 247, 248, 250 (29-1 en 6-2-68).
7) Z.w. 268 (9-8-68).

Natie niet genoeg beklagen, dat gij zoo veel te doen hebt met een Professoraet, zonder voordeel, naer evenredigheid van de last'?[1] Ik denk het niet. Al bij de benoeming lijkt hij er weinig mee ingenomen; zijn gelukwensch komt, als terloops, heel achteraan in een brief, waarvan de zending uitdrukkelijk wordt verklaard uit interesse voor een pas verschenen comedie[2]. Natuurlijk is hij niettemin verheugd, als het goed gaat: 'Het succes van uw professoraet is mij liever dan dat 't schip van Aleppo of Tripolis binnen is'[3]. Maar hij is ervan overtuigd, dat Van Goens hoogere roeping heeft dan Grieksche schrijvers te commentarieeren[4]. Hij, die de klassieke en al de moderne buitenlandsche literaturen bestudeert, wiens anonyme werk men aan zulke zeldzame belezenheid dadelijk herkent[5], hij mag zijn dichtkundige ontwerpen niet onvoltooid laten liggen, tot groote schade van ons volk. 'Daer is nooit iemand geweest, die zoo geverseerd is in de Literatuur van alle de moderne, en die zoo veel penchant heeft, zoo veel humeur, zoo veel hart, zoo veel kunde, zoo veel bekwaemheid, om de Nederlanders van langzamerhand de oogen te openen, met zijne kennis te verlichten van hunne vooroordeelen, en te doen zien, hoe veel hun aen den smaek en beschaefdheid ontbreekt; waerlijk, gij moet voortgaan, of wij blijven geen vrienden'[6]. Nooit ofte nimmer zal Lelyveld hem van dien plicht ontslaan[7]. Het moest ook zijn eer te na zijn, het werk ten halve te laten steken; iedereen weet, wie de 'Philosophe sans fard' is[8]. Worden zijn *Bedenkingen* thans veel gelaakt en weinig geloofd, - 'ik ben geen Ludeman[9], maar ik voorspel u dat ze over 15 of 20 jaar vrij wat hooger zullen geschat worden;... laet er iemand zijn van al uw bedillers, die u zoo iets nadoet... laet ze ratelen en pratelen: ik en acht niet een mijte'[10].

Wanneer een enkele maal Van Goens Lelyveld prijst - er was niet veel aanleiding, want behalve zijn 'Veede en Oorveede' schreef hij niets tijdens hun briefwisseling: het betrof slechts een gedichtje bij zijn eigen huwelijk[11], en een oude vertaling eener idylle van Gessner[12] -, wijst hij dat af. Maar in zijn eigen uitbundige lofzangen voor den vriend zit niets van complimenten.

1) Z.w. 266 (5-7-68).
2) Z.w. 189 (31-7-66).
3) ± 7-10-66.
4) Br. I 156. (11-3-66).
5) Z.w. 236 (4-12-67).
6) Z.w. 265 vlg.
7) Z.w. 265.
8) Z.w. 239 vlg. (10-12-67).
9) De befaamde astroloog en uroskoop, aan wiens voorzeggingen V.G. in 1799 nog beteekenis hecht. V.G. a. Van Alphen 29-3-99 en a. mevr. V.A. 22-8-1802. - Over L.o.a. Nw. Ndl. Biogr. Wb. III 796.
10) Br. I 239.
11) Z.w. 160 (11-3-66)
12) Z.w. 251. *N. Bijdr.* II 330 vlgg.

Van Goens mag niet ‘beneden zijn karakter’ gaan, betoogt hij al ‘rondborstig’ in zijn eersten brief. Voor vertalen heeft hij te veel genie[1], hij moet origineel schrijven. ‘Nosce te ipsum. Dan dit is een les, die een ander tot nederigheid strekt (gelijk Voiture tegen Balzac zeide), maar die voor u daar niet toe zou dienen; evenwel, ik haal ze niet door, maar schrijf nog eens: nosce te ipsum’[2]. Dat het vooroordeel zijn zou, als hij in zijn Fransche gedichten geest, genie, vernuft heeft gevonden, kan hij niet gelooven: Van Goens is terdege poëet, of hij 't bekennen wil of niet. ‘Gij weet, dat wij te goede vrienden zijn, om elkander te foppen: gij kent ook uwen Lelyveld, en weet wel, dat hij uit zijn hart schrijft’[3].

Oprechtheid is een eigenschap, die andere vrienden in Lelyveld liefhebben. Van Wijn schrijft hem in 1766, naar aanleiding van kritiek op zijn werk: ‘ik erken in UwEd's briev den Lelyveld: een goed en openhartig vriend, die liever verkiest zijne mening in ronde Hollandsche woorden te zeggen, dan al vleyende blauwe bloemetjes (als men zegt) te verkopen’[4]. Oprecht is hij ook tegen zijn meestgeliefden vriend; 't blijkt ons niet alleen uit zijn verzet in beginsel-kwesties; maar ook uit kritiek op Van Goens' Soliman-vertaling[5], op C.F. Weisse's Romeo en Julia[6], eveneens door hem vertaald, op zijn keuze van Mendelssohn als aesthetischen voorlichter. Anderer ongunstig oordeel over zijn karakter en kennis brieft hij onomwonden over[7]: het is nuttig tegen eigenliefde en vrienden-vooroordeel. Hij vraagt voor zich denzelfden dienst, en wijst erop, dat dit echte vriendschap is[8]. Ook zelf wijst hij gebreken bij Van Goens aan: hij mist volharding; zijn kritiek zet hij te veel aan[9]; hij zorge ‘binnen de palen van bescheidenheid te blijven, en niemand te beleedigen’[10]. Met zijn grootheidsjacht neemt hij ietwat een loopje: ‘ik dankte er de keizerin voor, die u hofraed gemaekt had, en dus gelegenheid schiep om altemets eens door Leyden naer Den Haeg te gaan’[11]. Hofraden hooren immers in Den Haag. ‘Ik feliciteer U als lid eeniger Italiaensche Academies; zijn er in Duitschland geen genootschappen?’[12] Of hij zeggen wil: Laat die u niet ontgaan.

1) D.i. talent. Vgl. Br. I 181.
2) Br. I 142 (22-7-65).
3) Z.w. 213 (8-5-67). Vgl. 207 vlg. Later eens: ‘dat wij, met ons beiden, voor elkanderen blind zijn.’ Wel argument pro re nata; hij achtte hier een derde noodig, z.w. 274 (10-10-68). Maar ook al eer eens dergelijke twijfel. Z.w. 230 (9-9-67).
4) Letterk. Minuutbr. (Mij. Lk.) onged. (± zomer 1766).
5) Br. I 152, 170.
6) Z.w. 289, 174 vlgg.
7) Z.w. 229 vlg. 236, 269 (9-9 en 4-12-67; 19-10-68).
8) Z.w. 230.
9) Z.w. 157 (Febr. 66). Vgl. ook 173 (16-5-66) en 252 (6-2-68).
10) Z.w. 240 (10-12-67).
11) Z.w. 279 (18-11-68).
12) Z. dat. wsch. 2-7-69.

Ernstig vermaant hij hem, de melancholie, ‘die kankerende kwaal’, - ‘die voor een redelijk mensch onverdragelijke en voor een Christen Philosooph onbetamelijke dwaze zwakheid’ te bestrijden, want daartoe *heeft* de mensch de macht[1]. Is ze een blijk van verstand? Dan wil Lelyveld liever dwaas wezen en vroolijk. ‘De vergenoeging is een groot gewin; een hart, dat altijd blij, altijd tevreden is, maakt ons het leven zoet’[2]. Zoo in 1765. En in '69: ‘mij dunkt, gij konde zoo een aengenaem leven hebben als ik’[3]. ‘Het treft mij telkens van u te moeten horen van onaengename omstandigheden. Lieve vriend, loopt gij zooveel blaeuwtjes? want wat kunt gij anders onaengenaemheden hebben! Gij doet, wat gij wilt, gij laet wat gij wilt, en gij hebt de kost voor 't eeten’[4]. Lelyveld had ook wel eens een enkele bui van melancholie gehad - wat landerigheid zeker! - maar dan was bezigheid afdoende remedie: zijn ‘speelpop van Duitsche [d.i. Nederlandsche] litteratuur’ was hier dienstig: hij raakte op zijn kamer aan 't lezen, en de bui ging van zelf over[5].

Eens had hij zich toch anders dan anders gevoeld: onrustig, verstrooid, mijmerziek, - en toch aangenamer dan ooit; toen hij zijn Rebecca had leeren kennen. 't Was of hij Van Goens' aard toen wat nader kwam, gevoelde hij zelf. ‘Waerom? omdat gij Van Goens en ik Lelyveld ben.’ Maar, ‘het is een zwakheid, en ik doe mijn best om het te overwinnen, en ik vorder ook eenigszins,’ kan hij weldra schrijven[6]. Spoedig huwde hij zijn uitverkorene. En de stroom van zijn geluk vloeide weer ongestoord en effen, gestadig, geleidelijk zich verbreedend: ‘indien wij gedestineerd zijn om noch 74 winters met elkanderen te leven, zoo zullen wij nog vierenzeventigmael gelukkiger en genoeglijker worden. Het kan niet anders: telkens als wij terugzien, ontdekken wij, dat ons geluk en genoegen toeneemt’[7]. Bij de ziekte en het sterven van zijn vader, nauwelijks een toespeling! Wij hooren althans van niets dan van de drukte, die het sterfhuis, de zaken-overgang, de verhuizing veroorzaken[8]. Een uiting: ‘Mijn gantsche leven is ruzie tegenwoordig’, heeft op niets ergers betrekking dan op een vroolijke spelevaart en volgend bezoek aan de ‘fox-hal’ met Van Wijn, diens zusters en ander gezelschap tijdens de Leidsche kermis[9].

1) Br. I 144, 148 (11-10-65). Vgl. 180, 242.
2) Z.w. 145.
3) Z.w. 294 (12-7-69).
4) Z.w. 292 (± half Aug. 69).
5) Z.w. 145.
6) Z.w. 139, 145 vlg.
7) Z.w. 298 (± 3-6-73).
8) 30-12-68; 13-2-69.
9) Br. I 211 (1-6-67). Vgl. II 80 ‘Vaux-Hall’.

Alleen zijn liefde voor Van Goens kan deining brengen in de vlakheid: verontwaardiging, ongerustheid, vrees, verlangen, vreugd. Van passie spreekt hij eenmaal - een passie met lange pijpen -: 'heden morgen heb ik een hevige passie gehad. Mijn dierbare vrouw liet mij verzoeken, of ik wat vroeg van het Comptoir wilde komen, omdat Mijnheer Van Goens zou komen; verwondering en vreugde vermeesterde mijn hart... ik verbeeldde mij, hoe ik u omarmen zou; met welk een hart ik u van mijn brood zou geven'... Hij vindt schoone pijpen en drie kelkjes klaar staan. 'Komt Van Goens strak?' - '"Van Goens, hoe zoo?"' - 'Hebt ge mij dat niet laten weten?' - Ze lachte; '"neen lief,"' zei ze, '"Van Mersch heeft belet laten vragen."' 't Is hun gewoonte niet; anders had hij met zijn vrouw gaan kijven![1)]

Telkens spreekt hij zijn verlangen uit naar een ontmoeting[2)]; kan Van Goens niet komen, dan wil Lelyveld naar Utrecht[3)], - als het Comptoir het slechts toelaat[4)]. Zal Van Goens een weekje in Delft gaan doorbrengen, dan moet hij over Leiden komen, en bij Lelyveld een paar dagen passeeren: 'incognito'[5)], - alleen voor hun beider vriendschap derhalve! 'Wat zoude ik blij wezen, als ik u van de week of in de andere week bij mij vondt'. Belooft Van Goens, ter gelegenheid van de Jaarvergadering der Maatschappij een paar dagen bij hem te logeeren, dan is hij in verrukking! Hij wil een plan maken voor hun discoursen; 'anders vrees ik, zullen wij weer niet weten waer te beginnen: 't een zal 't ander verdringen, zoodat er niets uitkomt'[6)]. Telkens noodigt hij: om een oratie van Valckenaer[7)], om de Maatschappij[8)], om zijn van Nederlandsche literatuur zoo wel voorziene bibliotheek[9)]; de hoofdzaak is steeds, wat hij 2 Juli 1769 schrijft: 'Lieve Goensje, ik verlang zo naer u, richt het toch in, eens bij mij te komen.' Kort daarop breekt Van Goens de correspondentie af: Lelyveld's nuchtere woorden over zijn Teutomanie, met zijn beroep op 'den oppercriticus'[10)] schijnen hem te machtig te zijn geweest. 'Heb ik het dan zoo onvergefelijk slecht gemaekt?' vraagt Lelyveld nog na vier jaar[11)].

Hij was, ondanks alles, geen partuur voor Van Goens. Niet zoozeer om het temperament. Misschien had de traag gaande

1) Z.w. 279 (18-11-68).
2) Z.w. 151, 153, 292, 294.
3) Z.w. 151, 160. Vgl 166, 180.
4) Z.w. 187.
5) Ibidem.
6) Z.w. 219 (25-6-67). Vgl. 279 en 30-3-68.
7) Z.w. 290 (21-2-69).
8) Z.w. 267 (5-7-68); wsch. 2-7-69.
9) Wsch. 2-7-69; 10-7-69.
10) Z.w. 292 (Aug. 69). Vgl. boven 141.
11) Z.w. 296 (23-5-73).

Lelyveld - 'ignavissimus' noemt Van Wijn hem eens[1], zeker niet zonder overdrijving -, die echter wist van taai vasthouden, gunstig kunnen inwerken op den driftigen Van Goens, wien het aan volharding mangelde. Ook nog niet om het verschil van levensbeschouwing; al verzette Lelyveld zich op enkele cardinale punten, van een fundamenteel onderscheid is toch geen sprake, althans niet bewust. Maar er is te groot verschil in litterair gevoelen en bedoelen. Ofschoon een beginner van het nieuwe, houdt Lelyveld nog te veel aan van het oude. Gaarne wil hij, dat de Letterkunde mede door hun toedoen 'zijn (!) fortuin maekte': 'wat zou dat een vergenoegen wezen in den ouden dag, - want toch het schijnt, dat wij als menschenkinderen poppegoed noodig hebben om ons te vermaeken; zulk een poppegoed daer men zijn kennis mee vermeerderd, zijn hart mee verbeterd, is noch redelijker dan daer men zijn ligchaam mee vermoeit, zijn lijf mee versmelt, zijn ziel mee verderft'[2]. Poppegoed tot vermaak, en leering ter deugd: dat blijft naar Lelyveld's begrip de kunst. 'Tot ons genoegen dient het toch enkel en alleen; - maer als wij niet veinzen, daer loopt noch al vrij wat roemzucht onder', beweert hij eens luchtig[3]. Maar feitelijk is zijn geweten niet gerust, als zijn schoone-letterkunde niet tevens 'nuttige kundigheden' verschaft. Dan 'zijn het altemael iedele denkbeelden, als iemand die voor een spiegel geweest is'[4]. Het woord *nut* ligt hem in den mond bestorven[5]. Overigens is en blijft ze 'de liefhebberij': 'ik raekte bij juffrouw van Merken..., en met praten over de liefhebberij was middag en avond om, eer wij 't wisten'[6]. De dichters en critici zijn de 'liefhebbers'[7]. En de kunst heet ook bij hem soms nog te berusten op een *kunstje*: 'al heeft iemand noch zulke fraeie en origineele gedachten, wat is het, indien hij het kunstje niet verstaet om zich kort, krachtig, levendig, eigenaerdig uit te drukken'[8]. Zelf wilde hij nog door jarenlang oefenen ter volmaakt-

1) V.W.a.V.G. zomer 1765 in Lk. Minuutbr. (Mij. Lk.).
2) Br. I 186 (25-6-66).
3) Z.w. 261 (1-4-68).
4) Z.w. 179, 167, 196.
5) Vgl. z.w. 161.
6) Z.w. 297 (± 3-6-73). Vgl. 140, 217, 233, 261, 269 e.e.
7) B.v. z.w. 231, 232, 235. Of 'kunstbazen', b.v. 230. Bij het eerste kan, bij het laatste zal echter andere beteekenisnuance wel zoo veel in het spel zijn als andere zaakwaardeering. Vgl. 'taelbaes'. En 245 'dat Lessing zoo een baes waer'.
8) Z.w. 161. Vgl. *Bijdr.* I 169 (F. de Haes); 140 (Lelyveld); II 19 'sieraden en konstenarijen' der rhetorica den dichter aangeprezen (idem). Dat simplistischmechanische was aan veel 18de-eeuwsche wijsheid eigen: Schultens zou 'het kunstjen' willen zoeken, 'langs welke de eerste grondvesters onzer tael abe, ace, ade, afe, age... babe, bade, bage, enz. enz. enz. geordent hebben tot vruchtbare plantwortels'... *Bijdr.* II 296s.

heid streven; alleen Van Goens' invloed wekte af en toe den twijfel aan eigen talent. Voor ons volk in het algemeen was hij zeer optimistisch: ‘UwEd. zegt... dat een volk zich geen Maecenaten of origineele vernuften aen kan schaffen. Dit beken ik maer UwEd. stemt mij toe - ik betwijfel zeer, of Van Goens het toestemde - dat er veele, oneindig veele menschen zijn, welke zekere naturelijke bekwaemheden hebben, welke bedoven blijven, zoo zij niet opgewekt worden. Ziedaer dit is dan het gansche geluk, waeruit zoo veel voortvloeit, dat er in een land maer een of twee gevonden worden, die bij geluk lust en moed krijgen om die natuerlijk begaefde lieden uit hunnen slaep op te wekken, aen 't denken, aen 't werken te helpen, hun te doen begrijpen, dat zij immers zooveel kunnen als hunne buren, indien zij maer hunne vermogens aenleggen; welhaest raken die zaden van natuerlijke bekwaemheden aen 't kimmen, welhaest schieten zij uit, worden zichtbaer, dragen vruchten, moedigen anderen om hun te volgen, maken zich zelf Maecenaten, welke zich een eer rekenen voorstanders, begunstigers dier groote geesten te worden’[1]. Hoe dicht nadert hij hier toch nog tot Kunstliefde spaart geen Vlijt!

Zoo was Lelyveld, de man, die Van Goens nog het best verstond en het meest waardeerde[2]. Ook de drie groote plannen, die hij onafhankelijk van Van Goens vormde, bedoelden opkweeking van kunstenaars, zoowel als van kunstwaardeering. Van zijn Nederlandschen Gradus ad Parnassum kwam niets; voor zijn Nederlandsche literatuurgeschiedenis deed hij niet meer, dan eenige schrale bouwstoffen bijeenbrengen; zijn Nederlandsche Académie vond verwerkelijking in ‘de Maatschappij’.

De Maatschappij der Nederlandsche Letterkunde[3] mag men omtrent geheel het werk van Lelyveld noemen, in plan, stichting en stage verzorging. Het allereerste idee schijnt van Kreet. ‘Daar wordt gearbeid aan ene zekere vereeniging tusschen dat [L.A.F.] en ons genootschap, maar voornaamlijk alleen in de hersenen van H.A. Kreet’, schrijft Tydeman spottend aan Kluit in Mei 1760[4]. Zelf betoogt hij echter in 1761 voor Dulces, dat ‘verbetering der

1) Br. I 155 vlg. (11-3-66). Vgl. 197 (3-12-66). Verband met *N. Bijdr.* II 469.
2) V.G.a. Van Alphen z.d. (1778).
3) Prof. Blok heeft in de Handd. Mij. Lk. 1895-96, 51 vlgg. veel, wat ik hier herhalen moest. Omdat ik genoodzaakt was, hetzelfde materiaal zelfstandig te bestudeeren, volsta ik met deze algemeene aanwijzing.
4) Bibl. Mij. Lk.

Nederduitsche taal' het best wordt gediend door 'het gezag der Taalgeleerden, gestaafd met dat der Overheden', getuige de Académie française, en besluit: 'wie weet, of in ons niet de wenschelijke beginsels eener openbare en algemeene Nederduitsche Akademie liggen opgesloten?'[1] Zelfs de vreemdeling Beckmann constateert in 1762 als een gemis: 'Gesellschaften, die Holländische Sprache in Aufnahme zu bringen, sind noch zur Zeit gar nicht gestiftet'[2]. Op 11 Februari 1763 opperen de overgeblevenen van het zinkende Minima het denkbeeld van vereeniging met Dulces; het beraad daarover wordt uitgesteld tot de volgende zitting[3], die niet meer gehouden is. Minima verdween, - en verdween niet. In September 1762 was het vereenigd met 'de Bijdragers'; en als zoodanig werden de nog aanzijnde leden Lelyveld, Tollius, Paludanus, Van Wijn, onder leiding van den eerste als redacteur, in vriendschap en correspondentie bijeengehouden. Met hen ook de buitenleden Macquet[4] en Tydeman[5]. Door den laatste vooral blijft ook een band met Dulces, dat ook qua genootschap stukken inzendt voor de *Nieuwe Bijdragen*, zooals 't al voor de oude had gedaan. Ook afzonderlijke leden en oudleden zonden in: Wachendorff, Alewijn en Kluit. De laatste staat echter - blijkbaar als honorair of buiten-lid - in rechtstreeksch verband met de Leidenaars; de notulen van Minima van 5 Februari 1762 melden 'het onverwacht geluk den Heer Kluit uit 's-Hage bij ons werk gevallig tegenwoordig te zien'. Wat later neemt hij ook deel aan de gemeenschappelijke recensies[6]. Ook met de Hoornsche 'liefhebbers' was er van ouds contact: 11 Juni 1762 bracht Lelyveld met vooraf verkregen goedkeuring Joan Fortman, praeceptor te Hoorn, mede ter zitting van Minima[7]. N. Hinlopen, conrector, schepen, notaris aldaar, was een der oudste eereleden van Dulces, van wien de eerste *Proeve* verscheidene gedichten, uit 1761 tot 1763 bevat; het schijnt dat hij in dezen tijd ook reeds vriend was van Lelyveld[8]. Zoo heeft het niets vreemds, dat zijn genootschap Magna Molimur Parvi ook voor de *N. Bijdragen* inzond[9].

Het 'Bericht' voor dit periodiek, dat eerst driemaandelijksch zou zijn, maar bij de verschijning aan geen vasten tijd of getal

1) *Proeve* I 20.
2) Bijdr. Hist. Gen. 33, 449.
3) Nott. Min. Cr. Waren Lel. en Toll. alleen, bij afwezigheid van Palud. en V. Wijn?
4) In Jan. 1762 buitenlid, op instantelijk verzoek des genootschaps. Nott. M. Cr. 22-1-62.
5) Zie boven 88.
6) Nott. M. Cr. 29-10-62.
7) Nott. M. Cr.
8) Huydecoper, *Proeve* 2 III Voorrede (d. Hinlopen): meer dan 20 jaar mijn vriend.
9) Ook Br. I 159 vlg. (Febr. 66) en 167 (Mrt. 66) blijkt relatie L. en M.M.P.

van bladen werd gebonden, en dat met zijn acht stukjes loopt van ongeveer Maart 1763 tot Juni 1767[1], gaf wel wat hoog op: 'Etlijke liefhebbers en zommige tael en oudheidkweekende gezelschappen, in verscheiden gewesten van ons Nederland, zijn tot het edelmoedig besluit gekomen, zich tot een algemeene Maetschappye te vereenigen... men hoopt en verwacht dat meer andere kunstlievende Heeren, of zoortgelijke gezelschappen, dit voorbeeld volgen en door naeryver genoopt zullen werden, deze treflyke Maetschappye door hunne byvoeginge nog wyder uittebreiden... De leden, die binnen of na by Leyden woonachtig zijn, heeft men tot *directeurs* (bewindsluiden) en uitgevers aengesteld'... Het eindigt: 'De brieven gelieve men te zenden, ten huize van den Drukker, *voor de Nederlandsche Maetschappy van Letterkunde.* Hier was nog veel meer wensch dan werkelijkheid. Lelyveld hield de *Bijdragen* aan, en de verstandhouding met de buitenleden, toen Minima door gekrakeel en desertie tot geheelen stilstand was gebracht, - zoo vertellen de Notulen, bij de herleving drie jaar later[2]. Lelyveld verzamelde stukken van zijn litteraire vrienden[3] en correspondenten, en hij alleen besliste over de opneming in zìjn *N. Bijdragen*; het blijkt duidelijk bij Van Goens' artikelen in 1765-1766[4]. Ook kan hij vrij te plaatsen stukken, van Macquet, van Wachendorff, aan dezen toezenden om zijn oordeel er over te geven, 'er aenmerkingen, verbeteringen of bijvoegselen op te maken'[5].

Op 11 October 1765 schrijft hij aan Van Goens: 'tegenwoordig pousseer ik het zoo sterk als ooit bij alle mijne kennissen om met gemeenzamer handen een algemeene maetschappy op te richten, ten welken einde ik aen ieder een circulaire rondzende, om hunne gedachten er over te vernemen'[6]. 'Zoo sterk als ooit' - het

1) Besluit tot 3-m. verschijnen, te beginnen Mrt. 63, in zitting 90 M. Cr. (Dec. 62). Ongeregelde tijd, blijkens Bericht voor deel I. Contract met uitgever 24-2-63 (Nott. foutief: 1765). Dat het twee maal vier stukjes zijn, bewijst de corr. Lelyv.-V.G. 't Laatste stuk afgedrukt ± 25-6-67, blijkens L.a.V.G. 26-6-67.
2) Met bijstand van Kreet, zeggen die Nott., zou L. de *Bijdr.* hebben gecontinueerd. Dat is zeer onwaarschijnlijk. Men ontdekt geen spoor van K. in de *N. Bijdr.* Vermoedelijk heeft de nieuweling Mr. C. Boers als 'geheimschrijver' Lelyveld's verslag over de laatste jaren onjuist samengevat. Vgl. evidente fout boven, noot 1. - Ook de financiën van M. Cr. beheerde L. van 1763-1766; 11-4-66 deed hij verantwoording. Nott. M. Cr.
3) Ook J.J. Schultens moet hij manen om een beloofde bijdrage. Br. I 141, 148.
4) Z.w. 140, 150, 163, 189. Van Wijn krijgt ze ook eerst gedrukt onder 't oog. V.W.a.L. April 66.
5) Z.w. 148 vlg. (11-10-65).
6) Z.w. 147. Vgl. Alewijn a. Tyd. Kal. Nov. 1765: De collegio universali literario erigendo nuper aliquid mihi scripsit Lelyveldius. (Mij. Lk.).

is dus een welbekend idee van Lelyveld. Veel ouder dan 7 September 1765, toen hij schreef: ‘De liefhebberij neemt toe; en ik ga mijn best doen om te zien of al de liefhebbers de handen in een willen slaan om een algemeene maatschappij der vaderlandsche letterkunde op te richten, waarover nader[1)]. Van Goens krijgt inzage van Macquet's antwoord; hij moet vooral ook zijn eigen gevoelen zeggen, en eventueel met Wachendorff over werving te Utrecht spreken[2)]. Maar hij haast zich niet; 7 Januari 1766 moet Lelyveld het verzoek herhalen. Uit zijn antwoord ziet hij dan met het uiterste genoegen, dat hij over ‘de Societeit’ nog een breeder schrijven te wachten heeft. Hij is vol verwachting: ‘de harten der meeste kennissen zijn er geneigd toe - en zulk een algemeene Maatschappij is volstrekt noodig om de Reformatie in ons land met succes aan te vangen’. Het breeder schrijven valt niet mee: ...‘ik had gehoopt, dat (uw gedachten) mij meer zouden geholpen hebben’. Het schijnt, dat Van Goens vooral raadde; het ‘involgen van de win- en baetzucht,’ al was geld deelen of schrijven om loon niet eerlijk; en het verwerven van ‘groote Maecenaten ter voeding van de eerzucht.’ Doelde hij met het eerste ook op jaargelden - van regeeringswege? - voor verdienstelijke leden? Het schijnt wel zoo; want het uitloven van prijzen alleen zou de leden niets baten, wanneer men het voorbeeld der Académie française, waar beiden steeds op zagen, volgde. Lelyveld vindt: ‘die de baetzucht meer ter harte gaet dan de lust om tot nut en eer van zijn vaderland te werken, zullen, willen, moeten ook geen leden zijn’. En Maecenaten, best! Maar die krijgt men eerst, wanneer de zaak opgang heeft gemaakt[3)]. De kans op een gezelschap over vaderlandsche letterkunde met Schultens, Kreet en Boers dunkt hem, een week later, een goed teeken. En weer vraagt hij Van Goens' gedachten over zijn Maatschappij[4)]. Hij moest ook in zijn *Bedenkingen*, die juist op de pers zijn, ‘een aengenaem woord’ invoegen over het nut, dat de kunstgenootschappen gedaan hebben bij andere volken, en over de noodzakelijkheid van een Letterkundige Maatschappij ‘tot hervorming en opwekking van de Hollandsche smaek en Letterkunde’[5)].

Van Goens geeft hem gehoor: in een uitvoerige noot hemelt hij de rol der kunstgenootschappen op, bij Romeinen, Franschen,

1) Z.w. 140.
2) Z.w. 147.
3) Z.w. 151 vlg. (3-3-66).
4) Z.w. 157 (11-3-66).
5) Z.w. 155 (17-3-66).

Nederlanders, Duitschers, Italianen. ‘Heeft zulk een bijeenkomst... het geluk van door aenzienlijke luiden gehandhaafd te worden’, als de Académie française door Richelieu, dan ‘heeft de Letterkunde van zoodanig een volk haer geluk gemaekt’. Het gemeenebest der letteren verdraagt geen dictator, maar wil wel door een aristocratie bestuurd worden. ‘Gelukkig zij, die onze Richelieu's zullen zijn’. Van geringe beginselen ziet men meermalen een luisterrijken uitslag. Laten eenigen zich alvast verbinden tot een ‘Maetschappij der Vaderlandsche Letterkunde’, en de grondvesten leggen; misschien groeit er in korten tijd een vergadering uit, *penes quam arbitrium sit et jus et norma loquendi*; ‘en zoo zou deze eeuw onze natie mogelijk tot het *non plus ultra* van hunnen roem konnen zien steigeren’[1]. De noot is van Van Goens, dat wijst de stijl reeds uit; maar de geest, die er uit spreekt, lijkt veel meer die van den optimistischen Lelyveld, dan van hem[2]. Van Goens was ook nooit lid van eenig Nederlandsch genootschap, dan de Maatschappij; zijn betrekkelijke ijver aanvankelijk voor deze schijnt wel zoo veel uit Lelyveld's invloed dan uit eigen aandrift te verklaren; hij mindert ook weldra, en daalt ten slotte vrijwel op nul.

Op 21 Maart 1766 geeft Lelyveld in een vriendenbijeenkomst een overzicht van de geschiedenis van Linguaque Animoque Fideles, van Minima Crescunt, de Bijdragen en de Nieuwe Bijdragen. Hij had altijd gehoopt op een hervatting der bijeenkomsten. Er was nu een goede kans; want Mr. Carolus Boers had zich als nieuw lid aangemeld. Men aanvaardde de eigenaardige voorstelling: 26 Maart kwamen Lelyveld, Kreet, Paludanus en het buitenlid Tollius ter 95ste zitting - de 94ste was meer dan drie jaar geleden - samen ten huize van Lelyveld, en zetten de *Maetschappij der Vaderlandsche Letterkunde onder de zinspreuk Minima Crescunt* voort. De wetten worden terstond herzien. Oogmerk is opbouw der Vaderlandsche Letterkunde; middel het schrijven, uitgeven en uitlokken van verhandelingen over taal-, dicht- en oudheidkunde. De *N. Bijdragen* ‘zullen als de Verhandelingen dezer Maetschappij gehouden worden’. Boers wordt levenslang geheimschrijver gemaakt, Lelyveld levenslang verstandhouder, Kreet bezorger der uitgaven, gedurende zijn leven of in-

1) *N. Bijdr.* II 465-467. Vgl. Horatius, *De Arte Poet.* 72.
2) Vgl. b.v. Br. I 147. (11-10-65).

woning te Leiden. Buitengewone leden zullen allen zijn, die vroeger daartoe werden aangenomen, en die men verder nog zal aannemen; daaronder echter geen Leidenaars, tenzij hoogleeraren. Ieder gewoon lid zal op zijn beurt een verhandeling of dichtstuk hebben in te leveren; op straffe van boete zelfs. Den buitenleden wordt verzocht ter jaarvergadering een dergelijke bijdrage mede te brengen. Alles met het oog ook op de *N. Bijdragen.* Bovendien zal men prijsvragen uitschrijven[1]. Enz.

Inderdaad, 'de Maetschappij is oorspronkelijk van de Bijdragen'[2]. En, ook daarom, van Lelyveld.

Hij had wil van zijn doorzetten. Cras hield zich aan zijn vroeger bedanken, Dausy 'bedankte beleefdelijk', maar overigens traden alle oude clubgenooten toe[3]. Van Wijn, door zijn collega Tollius ingelicht, verzekert Lelyveld zijn volle instemming, 'hebbende reeds lang bij mijzelven diergelijk overleg gesmeed'[4]. De in dezelfde vergadering nieuw benoemden weigeren evenmin, op J.D. van der Capellen na[5]. Daarbij zijn een aantal oud- en eereleden van Dulces, als Alewijn, Wachendorff, Burmania, Schagen, en de twee bekendste leden van het Hoornsche genootschap. Verder de Utrechtsche studenten M.A. van Asch van Wijk, R.J. van der Capellen tot den Boedelhoff, en R.M. van Goens[6]. Aan den laatste schrijft Lelyveld opgewekt, den 3den April: 'Prof. Tydeman is tegenwoordig hier gelogeerd. Kluit komt morgen - Tollius hebben wij ook gehad. 't Is ernst met de maetschappij der Letterkunde... Ik heb er een goed uitzicht op, te meer daer ik weet, dat UwEd. niet weigeren zult buitenlid te wezen, waertoe UwEd. benoemd zijt'...[7].

In de volgende vergaderingen[8] worden de jonge Harderwijksche hoogleeraren Rossijn en Scheidius, collega's en vrienden van Tydeman, benoemd. Al deze benoemingen geschieden door de drie of vier 'binnenleden'[9], waarvan Lelyveld de trouwste comparant is. Eens is Tollius, eens is Tydeman erbij. Weldra[10] stelt Lelyveld weer een reeks buitenleden voor, waarbij Huydecoper, vooraf door hem, Thoe Schwartzenberg, eerst door Van Wijn

1) Nott. M. Cr. 26-3-66.
2) Vgl. boven 149.
3) Gellerke was reeds overleden.
4) ± eind April 66. Lk. Min. br. (Mij. Lk.).
5) Br. I 177 vlg. (noot past niet bij tekst); Brieven V.d.C.t.d.P. Aanh. 10-11; brief aan Lelyveld (noot is onjuist). Hij achtte zich niet bekwaam ertoe. Anders t.o.v. Dulces. Zie boven 92 n.
6) Br. I 169, 171, 177, 178. Nott. M. Cr. Ook V.G. heet I.U. Stud.
7) Z.w. 169.
8) 3 en 11-4-66.
9) Vgl. Br. I 178.
10) 9-5-66.

gepolst[1], De Mauregnault, door Van Goens 'met veel ophef gerecommandeerd' als een kenner der Nederlandsche literatuur[2], J. Wagenaar en twee Horenaars. Maar ditmaal schijnen Boers en Paludanus zich te verzetten; althans de beslissing wordt naar de Algemeene Vergadering van 18 Juli verschoven. De twee volgende zittingen worden telkens bijgewoond door - twee leden: Lelyveld met Kreet of Boers; de daaropvolgende door drie. Op deze laatste (27 Juni) kan Lelyveld mededeelen, dat Schultens en Lulofs thans ook bereid zijn, buitenleden te worden. Men benoemt ze terstond. Schoon welgezind aan deze nieuwe als aan de oude onderneming, hadden deze hooggeleerden de zaken eerst eens bedachtzaam aangezien. Schultens, waarop men vast rekende, had met Lulofs overlegd; besluit: men moest liever eerst octrooi aan de Staten vragen, en 'dienzelfden voet houden waerop de Haerlemers [de Hollandsche Maatschappij van Wetenschappen] tot dien trap van aenzien geraekt zijn'[3]. Twee maanden later had Lelyveld een 'besogne' met de beide heeren. 'Lulofs is mij zeer toegevallen, hij is de man wel om onze maetschappij hier te Leyden met Schultens op zijn stel te brengen. Hij heeft iever, hij heeft zucht, hij heeft lust, hij is het, die de maetschappij te Haerlem voornamelijk gegrond en opgebouwd heeft, en wat helpt de eerzucht om ook de hand aan dezen te leenen!'[4] Zij waagden het thans, zonder octrooi[5].

De Algemeene Vergadering, bijgewoond door elf leden, waaronder zeven van buiten[6], deed weinig af; na de notulen der laatste vergadering van Minima door Boers, de rede van Kreet, het lofdicht van Lelyveld[7], zou men 'toetreden tot het grote werk, waertoe deze vergadering eigentlijk is geschikt'[8]. Men besloot de beste der jaarlijksche verplichte bijdragen uit te geven als Verhandelingen van de MAATSCHAPPIJ DER NEDERLANDSCHE LETTERKUNDE; want zoo is de naam sinds en voorgoed. Minima heeft afgedaan; het is een nieuwe Maatschappij[9]. Voor de prijsvraag bleek men, tot Lelyveld's teleurstelling geen fonds te

1) Th. Schw., de uitg. v.h. Charterboek van Friesland. - Vgl. V.W.a. Tyd. 26-4-66; V.W.a.L. in antwoord op L.a.V.W. 24-4-66. Schw. komt wel bij V.W. vriendschappelijk aan huis. V.W.a.L. 16-11-66 (alle in Lk. Min. br. Mij. Lk.).
2) De M. was schepen van Veere. Br. I 267. Vgl. 172, 252.
3) Br. I 171 (± 25-4-66).
4) Z.w. 185 (25-6-66).
5) Over het octrooi, eerst aangevraagd in 1771, verkregen in 1775, zie Gedenkschr. Mij. Lk. 129-131. En brieven Van Wijn a. Tyd. 11-8-67 (vergeefs octrooi vragend Leidsch genootschapje 'Door Arbeid en IJver', door sommigen met Mij. Lk. verward); en a. Lelyveld 3-1-71.
6) Br. I 187.
7) Vgl. z.w. 186, 195.
8) Nott. M. Cr. 11-7-66.
9) Vgl. z.w. 188.

hebben[1]. Er worden een aantal nieuwe leden benoemd, waaronder ook de door Lelyveld, Van Wijn en Van Goens begeerden; bij de anderen zijn Ruhnkenius, G. Meerman, J.E. Voet, P. Fontein, de student H. van Alphen. Er is veel animo voor het lidmaatschap[2]; de voorzichtige keuze van zeer voorname en zeer geleerde heeren, bij de bekende liefhebbers van letteren en historie, over het geheele land, droeg daartoe stellig veel bij. Maar men besluit, er het eerste jaar niet meer aan te nemen, 'behalven die men te Leyden kan vinden'[3]. Een solliciteerenden oom-titulair-professor stuurt Van Wijn met een kluitje in het riet: om de prijsvragen, waarop geen leden antwoorden mogen inzenden, moest men voorloopig ermee ophouden: 'gevreest wordt dat er niets dan prullen ingeleverd zullen worden, zoo men voortgaet om meerder schoon ten uiterste kundige leden aen te nemen'[4]. Het schijnt, of de nieuwe Maatschappij weldra de gelijke zal worden van de Haarlemsche[5], met welke zij trouwens verscheidene leden gemeen heeft. Lulofs' invloed? Ofschoon zijn aanwezigheid bij de eerste algemeene vergadering van het grootste gewicht werd geacht, zoo door Lelyveld als door Van Wijn[6], met het 'op stel brengen' der Maatschappij vlotte het niet best. Met de wetten tobde men heel lang[7]; de geschiedenis is te volgen in de brieven van Lelyveld aan Van Goens.

Zij beiden hebben een belangrijk deel aan de eerste samenstelling. Van den aanvang af had Lelyveld getracht, zich grondig op de hoogte te stellen van de groote buitenlandsche modellen. Van Goens moet hem de beide geschiedenissen der Académie française, van Pélisson en van Olivet, en Spratt's *History of the Royal Society* verschaffen[8]. Naar alle uitgaven der Fransche Academie verklaart hij zich even nieuwsgierig[9]. Maar laat Van Goens vooral zelf komen; is het onmogelijk, dan geve hij Lelyveld bij tijds op, 'hetgeen hij dienstig oordeelt voor te slaen en in 't werk te stellen'[10]. Hij had hem namelijk een verhandeling in uitzicht gesteld *over het nut en de oogmerken eener algemeene Maatschap-*

1) Z.w. 188, 184.
2) Bedanken doen er nog slechts twee: Van der Poorten te Amsterdam en G.W. van Oosten de Bruyn te Haarlem. De zeer deftige G. Meerman had er een heelen strijd mee, maar hij nam toch ten langen leste aan. V. Wijn a. Mij. Lk. z.d. (1766). Handd. Mij. Lk. 9-9-66. V. Wijn a.V.G. 17-1-67.
3) Br. I 188.
4) V.W.a. Ds. J.v. Dijk te Maastricht 23-7-66. Later afgestemd? Zie V.W.a.V.G. 17-1-67.
5) Vgl. Br. I 231.
6) V.W.a.V. Dijk a.v.; V.W.a.V.G. 25-7-66; Br. I 187.
7) Voorber. Werken Mij. Lk. I (1772).
8) Br. I 169 (3-4-66); 31-3-67; 25-6-66. Vgl. Cat. V.G. II 355, 389.
9) 25-6-66.
10) Br. I 186.

pij der Nederlandsche Letterkunde. Hij begon er ook aan; Lelyveld zag er gedeelten van; maar het stuk kwam niet tijdig - en als zoo vele andere, ondanks onophoudelijk vermaan, nooit - klaar[1]. Niets spijt hem zoozeer, betuigt Lelyveld; mogelijk waren zij anders verder gevorderd[2]. De Leidsche leden zullen nu een ontwerp maken, waarover een nieuwe algemeene vergadering, zeven weken na de eerste, zal oordeelen. Bij het ontwerp zal men Van Goens' plan volgen, 'om er in eens een *volksmaetschappij* van te maken.' Laat hij nu zijn opstel voltooien; 'want ik verbeelde mij, dat wij daeruit veel licht ontvangen zullen om de concept-wetten zoodanig op te stellen, als noodig is om er een geaccrediteerde *volksmaetschappij* van te maken'[3]. Hij zende het spoedig, want Lelyveld wil 'alle leden daerop prepareeren en onder hetzelfde denkbeeld brengen'[4]. Maar Van Goens had andere dingen aan zijn hoofd: het zijn de dagen vlak voor zijn benoeming tot hoogleeraar[5]. Lelyveld zendt hem vóór anderen de geschreven Acta[6]. En Van Goens levert althans, als anderen, aanmerkingen in op het ontwerp. Ook is hij 9 September tegenwoordig[7]. Veel vordert men ook dan niet; het ontwerpen, rondzenden, critiseeren, verbeteren, gaat eindeloos voort, tot zelfs de lijdzame Lelyveld er bijna den brui van geeft[8]. Soms spant het er om[9], maar ten slotte houden toch zijn en Van Goens' ideeën de overhand. Overigens komen er ook Huydecoper, Wagenaar, het 'scherpluisterend oordeel' van Fontein, en de jurist Daniël van Alphen nog bijzonder aan te pas. Nog op het laatst had ook Van Goens weer zijn aanmerkingen; zij werden meest aangenomen[10]. Zoo 'uitnemend net en klaer' worden de wetten 14 Juli 1767 vastgesteld. Van Goens was er ook[11]; stellig nu reeds een lastige betweter in de oogen van verscheidene Leidsche leden[12]. Wat hij hoorde en zag, was grootendeels het werk van zijn vriend Lelyveld, en eenigszins ook van hemzelven[13].

De leden waren er, de wetten waren er nu ook, beide 'in zeer goeden luister'; 'het hangt nu maer alleen af van de werken',

1) Z.w. 184, 187, 188, 190, 216, 225, 227, 236, 266 (25-6-66 tot 5-7-68).
2) Z.w. 187.
3) D.w.z. een voor heel het Nederlandsche volk gezaghebbende vergadering, als de Ac. fr. in Frankrijk. Vgl. boven 160 vlg.
4) Br. I 188 (19-7-66).
5) 28-7-66. Ress. Vr. b. Ac. 355.
6) Br. I 190 (6-8-66).
7) Z.w. 214.
8) Z.w. 214 vlg.; 199 (vergg. 3-10 en 7-11); 196 (3-12-66); 201 vlg. (18-1-67).
9) Z.w. 199. Vergg. 3-10 en 7-11.
10) V. Wijn a. V.G. 17-1-67. Br. I 215 (8-5-67), 212 (1-6-67).
11) Gedenkschr. Mij. Lk. 101, 153. Handd. Mij. Lk. Br. I 219.
12) Vgl. Br. I 228-230 (5-9-67) en 236 (4-12-67).
13) Vgl. Ten Hove a. V.G. 12-3-68 (Br. II 332): 'Où en est vôtre societé Belgique, dont vous me faisiés de si beaux projets il y a deux ans?'

begrijpt Lelyveld, die als 'briefschrijver' tot 1774 de gewichtigste functie vervult[1]. Dat de zoo zwaar gehaalde wetten onpractisch bleken, en men bijna dadelijk weer aan het ontwerpen, beschaven en toetsen sloeg, tot 1769, tot 1771 toe, laten we rusten[2]. De groote moeilijkheden waren, goede leden in Leiden te vinden[3], en goede verhandelingen voor de Werken. Een paar advocaten, een paar Remonstrantsche dominees - 'goed voor een begin', verontschuldigde Lelyveld - zetten geen zoden aan den dijk; aan de leden-professoren - Valckenaer was de vierde - had men, buiten de eer, weinig of niets[4]. Op de maandelijksche bijeenkomsten heeft men meermalen 'niets ter wereld te doen': 'wij prateden over koeitjes en kalfjes, dat mij geweldig stootte. Is dat een vergadering, dacht ik, van een Maatschappij der Letterkunde? Maer één kan niet alles doen'[5] - zoo klaagt Lelyveld. Reeds heel in het begin had hij er al eens een zwaar hoofd in gehad, of er wel zoo goed werk zou inkomen, dat het een Maatschappij der Letterkunde tot eere strekken zou[6]. Weldra stelde hij zijn eischen lager: zeer weinige leden zullen terstond aannemelijke stukken kunnen leveren; 'maar hun twede stukken zullen beter zijn, hun derde noch beter, en zoo voort, totdat zij niet als goede stukken maken, en anderen aenmoedigen om dezelve noch te verbeteren.' Optimistisch genootschapper toch weer! 'Fabricando fabri fimus; al schrijvende leert men schrijven', is nu zijn leus[7]. Er kwam niet veel. Een hoeveelheid verzen, enkele taalkundige stukken, beide van geringe kwaliteit, en een nieuwe bezending 'Dichtkundige Aenmerkingen' van Macquet, zooals hij ze sinds jaren in Bijdragen en N. Bijdragen had geleverd[8]. Met al zijn gebreken blijft Van Wijn's stuk 'Over de Bellen' lang nog het beste[9]. Er moet meer gepraesteerd worden, of de Maatschappij gaat dood, klaagt Lelyveld bij herhaling[10]. Waar blijft Tydeman, waar blijven de andere stichters? Wat doet nu die De Mauregnault? Alewijn, die

1) Br. I 237 (4-12-67). Van 1777-1783 is hij secretaris. Gedenkschr. 98, 96. Wetten in Werken I.
2) Zie behalve Handd., Voorber. Werken I en Gedenkschr. 153, 168, ook Br. I 260.
3) Paludanus vertrok weldra. L.a.V.G. ± 7-10-66; Kreet ook. Zie verder Br. I 178, 191 (Mei 66).
4) Br. I 185 (25-6-66). Schultens schijnt althans de maandel. vergg. bij te wonen. Voorber. Werken IV.
5) Br. I 194, 237, 254 (12-8 en 4-12-67; 5-2-68).
6) Z.w. 200 (14-11-66).
7) Z.w. 225 (24-8-67).
8) L.a.V.G. Br. I 236 (4-12-67); ± 7-12-67. Dat stuk van M. niet uitgeg.; nog in ms. in Bibl. Mij. Lk. met aanmm. o.a. van V.G. Haar Cat. Hss. verwijst ten onrechte naar *N. Bijdr.* I 33 vlgg.
9) V.W.a.L.z.d. (nazomer 66); 16-11-66; 3-1-71. Br. I 236 (4-12-67). Eerst uitgeg. in Werken IV (1779).
10) Br. I 236 (4-12-67), 245 (25-1-68).

heeft tijd en lust genoeg, maar - 'die moet niet sterk gevraegd worden.' Wat hij weldra uit zich zelf zendt, 'is juist niet veel bijzonders'[1]. Laat Van Goens toch eens wat geven, liefst anonym[2]! Ook hijzelf wil, ondanks weinig tijd en nog weinig kunde[3], geen dood lid zijn: hij zal wat 'opzetten'. Maar wat? Hij neigt toch weer tot taalkunde. Taalverbetering naar Fransch voorbeeld, zou dat Van Goens niet kunnen aanstaan?[4]

Steeds staat hem de Académie française voor den geest. Reeds vóór de stichtingsvergadering der Maatschappij heeft hij Van Goens naar haar aanmerkingen op de *Remarques* van Vaugelas en op *Le Cid* van Corneille gevraagd[5]. In het volgend jaar wil hij zelfs een exemplaar of zes van die critiek op den Cid aanschaffen - voor de 'binnenleden' natuurlijk. Zij is echter lang onvindbaar; maar op het eind van het jaar zendt Van Goens hem zijn pracht-exemplaar van Corneille met de *Observations* van Scudéry en de *Sentiments* der Académie. Met spanning leest hij ze: die onbeschaamde Scudéry! maar de Académie zal hem wel[6]. Hun Nederlandsche Akademie moest 'ook zoo wat onderhanden nemen'. Kritiek op Vondel's tooneelstukken; of beter nog op 'die naer den nieuwen smaek zijn en dagelijks gespeeld worden, b.v. die schoone stukken van Huydecoper'[7]..... Letterkundige aanmerkingen moet zij in elk geval maken, al was het dan maar op Hoogvliet's *Abraham*[8].

Dat lijkt niet ver te liggen van het aanmerkingen-geschrijf, dat men kende uit de Bijdragen en van Minima; en voor de Latijnsche poëzie, op zijn best, van Broekhuizen en Burman Secundus. Maar het eerste droeg een zoekend, oefenend karakter; het laatste gaf, hoe hooggeschat ook[9], toch slechts individueele meening. Wat een nationale maatschappij uitmaakte, zou gezaghebbend, normeerend zijn, en steeds meer worden. Er kwam niet van. Lelyveld blijft roepen: er moet wat gepraesteerd worden[10]. Maar het

1) Z.w. 246, 267, 244, 260. Vgl. 252, 246, en *Mengelingen* van Alewijn in Werken I.
2) Br. I 236.
3) Z.w. 235 vlg.
4) Z.w. 194 vlg. (12-8-67).
5) 25-6-66. Blijkbaar weet L. weinig af van de 'querelle du Cid' want hij verwart 't werk van Sc. en van de Ac.
6) 31-3-67; Br. I 209, 217 (21-4- en 22-6-67); 10-12-67. Vgl. Cat. V.G. I 529. Verder ± 7-12-67; Br. I 237 (10-12-67), 254 (9-2-68).
7) Br. I 254 (6-2-68).
8) Z.w. 250 (15-2-68).
9) Hoe hooge waarde men aan dien Lotichius van B. Sec. hecht, blijkt telkens; b.v. V. Alphen a. L. v. Santen 1-9-66. (Univ. Bibl. Leid.); *N. Bijdr.* I 107, 517. Vooral Hofm. Peerlkamp, *De Vita*, etc. ^{2} 513 vlg. Br. I 147 vraagt L. het boek te leen voor Macquet. - *N. Bijdr.* II 664 wijst V.G. behalve op Burman, op Heinsius, Broekhuizen e.a.
10) Br. I 252 vlg. (9-2-68); 294 (12-7-69).

eigen herhaaldelijk 'oprispend[1] idee' om, met bijstand van Van Goens, Poot van degelijke taal- en dichtkundige commentaar te voorzien, vond evenmin verwezenlijking[2]. Edoch, er daagt licht. In het historie- en oudheidkundige doet Van de Wall hem veel verwachten. De groote Huydecoper geeft hem uit Amsterdam zijn brief over den Ablativus absolutus mee. Met zulk een stuk voorop in het eerste deel Werken 'zal onze Maetschappij een goeden stap in de Wereld doen'. Wagenaar zal ook spoedig wat leveren: alleen 'hij weet zoo niet, waerover hij wat schrijven zou'[3]. P. Meyer en B. de Bosch moeten ook lid worden; de laatste, zoo'n 'bestig man', die al Lelyveld's kritiek met vreugd aanvaardde. Hoe kan Van Goens toch zulke slechte gedachten hebben van de Maatschappij! zoo verbaast hij zich zelfs een jaar later[4]. Had hij de jaarvergadering bijgewoond, hij zou zooveel preventie niet meer hebben. De Bosch leverde aanmerkingen op zijn eigen gedichten in; 'mij dunkt, dit is de weg om vorderingen te maken'[5].

Lelyveld vorderde niet: het ging met hem litterair een slakken-, of wel den kreeftengang. Het is niet vreemd, dat in dezen tijd de correspondentie stokte; ook al had Lely niet met jongensachtigen moedwil zijn lieven Goensje in diens Duitsche vrienden gekrenkt. Op den duur schijnt het hem toch meer te doen om de poëten dan om de poëzie; wat de dichterkweek niet dient, is onnut. Mendelssohn is te duister en te afgetrokken; 'door de Poëten dient het evenwel te kunnen gelezen en bestudeerd worden: want voor wie zou het anders van nut zijn?'[6]

Van Goens wendt zich van hem af. Daarmee raakt ook de Maatschappij bij dezen op den achtergrond. In 1768 was hij gekozen in een der vier nieuw ingestelde commissies van negen leden: die voor de proeven van Welsprekendheid. Van meer belang is, dat men hem in 1777 nog opnam in die ter beoordeeling van de prijsvraag uit de 'Dichtkundige klasse', over het Verband van Dichtkunst en Welsprekendheid met de Wijsbegeerte. 'Een zeer goede prijsvraag' vond hij het, maar van het uitschrijven en van zijn benoeming hoorde hij eerst achteraf[7]. De vergadering woonde hij nooit meer bij. Evenwel heeft hij zijn lidmaatschap der jury,

1) Geliefkoosde term bij L.
2) Br. I 236 (4-12-67); 294-296 (12 en 21-7-69).
3) Z.w. 259 (11-3-68), 293 (± 3-5-68).
4) Z.w. 260 (1-4-68); 267 vlg. (5-7-68); wsch. 2-7-69.
5) Z.w. 294 vlg. (12-7-69). Vgl. reeds 232 (29-9-67). Het idee niet nieuw. Kluit had in *Bijdr.* I 329-392 uitvoerige kritiek gegeven op zijn eigen, 307-327 voorafgaand gedicht.
6) Br. I 292 (Aug. 69).
7) Br. II 31 (V.G.a. Schultens 4-8-77).

die de antwoorden van Bilderdijk en van een anonymus voor de beste verklaarde, niet als een sinecure opgevat. Want de anonymus - het was Van Engelen, niet Van Alphen, als men altijd beweert[1] - vraagt door Lelyveld mededeeling, voor wat zijn werk betreft, van de aanmerkingen en verbeteringen, die Van Goens, naar hij vernam, heeft gemaakt[2].

Lelyveld keerde terug tot zijn oude liefde, de taalkunde, en tot zijn oude plan: een Woordenboek. Soms komt daarnaast nog eens even het idee op van een literatuurgeschiedenis. Zijn algemeene menschenmin manifesteert zich het best in zijn 'Berichten en Prijsvragen over het storten van olie, traen en teer'; waarover Alewijn hem goedig roemt, en Berkhey hem vinnig berispt[3]. IJverig nam hij ook deel aan de pogingen van den 'Oeconomischen Tak' der Hollandsche Maatschappij van Wetenschappen [thans de Maatschappij van Nijverheid] tot herstel onzer nijverheid, waarvan hij in zijn steeds voortgezetten lakenhandel het sterke verval met smart gewaarwerd[4].

Af en toe komt de litteraire projectenmaker nog eens te voorschijn: in 1774, in 1776, in 1780. Dan richt hij zich bij voorkeur weer tot Van Goens. In 1773 had hij den draad weer weten aan te knoopen; maar als zijn vriend terstond over zijn opzienbarende voorrede voor Volkmann begint, moet Lelyveld daar niets van hebben. Hij heeft ze niet gelezen, wel wat er van hooren praten; ketterij, ja dat kan wel; maar het interesseerde hem niet; hij bemoeit zich tegenwoordig met geen kwestiën[5]. In 1774 schrijft hij weer eens: over het 'concept' tot vertaling van 'alles over de belles Lettres'[6]. Van Goens antwoordde traag, of heel niet[7]. Grootsch - of grotesk - is zijn plan van 1776: een werk langzaam aan samen te stellen voor jongelieden in de positie, waarin hij zelf verkeerd had: 'De beginselen der Wetenschappen, of aanleiding om een kundig, verstandig, braaf mensch te worden.' Hij zal wel 'lezen en uittrekken', als Van Goens maar een schema maakt, en de beste boeken in iedere wetenschap aanwijst. Hij dacht zoo: logica, grammatica, rhetorica, welsprekendheid, dichtkunst,

1) Daarover later nog.
2) Br. I 307 (6-11-80).
3) Zie boven 135 n. 8, 100 n. 7. Het werkje werd tot L.'s groot genoegen in het Fransch vertaald. L.a. Tyd. 7-12-75. - L. en Berkhey schijnen olie en vuur. Zie L.'s brieven a. V.G., en aan anderen, passim; Knuttel, Pamfl. Cat. 19080, 19082 (1775); Cat. Mij. Lk. I 573 (1778); Ndl. Bibliotheek IV. I (1776).
4) Zie o.a. Voorr. Hinlopen voor Huydecoper, *Proeve*^{2} III.
5) Br. I 296-299.
6) Zie boven 144.
7) Br. I 300 (16-5-74).

schilder-, teeken-, graveer- en beeldhouwkunst, muziek, enz., geographie, chronologie, historiën, historia litteraria, historia naturalis, physica, theologia naturalis, theologia sacrae scripturae; tot slot theologia moralis sive ethica christiana. Op den tijd komt het niet aan: vijftien, twintig jaar; hij zal op zijn gemak werken - laat Van Goens op zijn gemak raadgeven. Van Goens antwoordt kort; hij heeft het druk. Laat Lelyveld maar geleidelijk-aan alles opschrijven, wat hij onthouden wil, en dan over een jaar of tien eens zien. Maar 'bij het einde der 18de eeuw' oordeelt hij het onmogelijk, met één werk ieders kennis-behoeften te vervullen. Boeken? Kent hij Condillac, Sulzer, Euler, Basedow, Frain de Tremblay? Lelyveld kent ze niet. 'Wat ken ik nog? Ik zal ze opdoen, en bedanke UEd. voor mededeeling en houde mij gerecommandeerd'[1].

Een systematische encyclopaedie der wetenschappen - door Frans van Lelyveld! Hoe goed hij op de hoogte was, blijkt uit de ééne vraag, in 1776: 'Weet u mij te berichten of de Encyclopédie, waarvan Diderot een prospectus gaf, al in 't licht is gekomen, en hoe het daermee staet?'[2] In 1780 komt hij neef Tydeman nog eens aan boord met een plan: een stel van vier tijdschriften, voor theologie, rechten, medicijnen, letterkunde. Tydeman 'gouteert het concept wel'. Dan is het zaak, besluit Lelyveld, 'leden te werven voor zoodanige societeiten': Hinlopen, Tollius, enz. Bilderdijk en Feith - had Tydeman op hen gewezen? dan zag hij thans verder dan Lelyveld - vindt hij 'misschien door den tijd goed, maar voor eerste oprichters nog wat jeugdig'[3]. De verwezenlijking is blijkbaar niet meegevallen.

Intusschen was Lelyveld practisch werkzaam in de lexicographie. De handschriften, die de Maatschappij nog van hem bewaart, getuigen het: vele folianten en kwartijnen bouwstoffen voor *het* Woordenboek[4]. De geschiedenis daarvan is voorlang uitvoerig beschreven, met het aandeel van Lelyveld[5]. Hij spoorde ook de

1) Br. I 301-305 (4-4-76) en ± 12-4-76.
2) Vermoedelijk heeft hij iets hooren verluiden van de editie van Genève (1777) of van Yverdon (1770-1780), of van de Suppléments. - Wel weet L. dat de alphabetische manier zeer in de mode is - inderdaad, men heeft maar de registerdeeltjes van de Bibl. d. Sciences door te zien, om allerlei wetenschap, in dien vorm gebracht, te ontdekken -, maar hij denkt, dat zulk een werk 'bij wijze van methode' meer gelezen zal worden. L.a.V.G. 4-4-76. (Br. I 305, weggel. gedeelte).
3) L.a. Tyd. 15-2 en 12-9-80.
4) Zie Cat. Hss. Mij. Lk. Die bouwstoffen zijn ook op heden nog materiaal voor het Woordenboek der N.T.
5) Bergman, in Arch. N. Taalk. III 213-250.

leden der Maatschappij aan tot medewerking[1]. Zelfs Van Goens zou mee-excerpeeren: de werken van Bredero[2].

Reeds in 1759 hadden de *Bijdragen* een plan voor een vermeerderden Kiliaen toegejuicht; en de vereischten van een volledig woordenboek besproken[3]. De groote waarde van Kiliaen zag men in de Bijdragen, in Minima en in Dulces algemeen in; F.C. Burman's qualificatie 'scheurpapier' wekte er groote ergernis[4]. In de *Bijdragen* verscheen ook in 1762, van Ds. J. van Iperen - wiens ideeën over levende taal, dialecten, vaktalen en synonymiek niet kwaad lijken - een oproep tot samenwerking voor een 'Oordeelkundig Nederduitsch Woordenboek'. Een werkplan en proeve voegde hij erbij[5]; maar alleen begreep hij zoo iets niet aan te kunnen. In 1768 bericht de *Boekzaal* weer, dat men een vermeerderden Kiliaen beraamt; Dulces zou het doen, hoorde Van Wijn verluiden[6]. Zelfs J.D. van der Capellen wilde Dulces aanmanen, in het schandelijk gemis van een goed Woordenboek, tezamen met genootschappen en liefhebbers, te voorzien. 'Waertoe al die doorschoten en met zo veele woorden verrijkte Kiliaenen in de duisternis bedolven'[7]?

Lelyveld verzekert Van Goens in 1766: 'Het Neerduitsch Woordenboek is lang in mijn hersens, ook werkelijk in de geboorte geweest, - het zal er ook misschien nog wel komen - maer niet in de eerste 20 jaren - ook niet van mij alleen'...[8] Zijn doel is - eigenaardig weer - een taal- en letterkundige norm: 'zonder (dat) zal men nimmer wel kunnen schrijven'[9]. In purisme streven hij en zijn mede-Bijdragers aanvankelijk Hooft op zijde: zij spreken van zelvbeteekelingen, afpadigheden, gestaltes, ingegeest, briefwisselen voor synonyma, metaplasmi, figurae, geinspireerd, correspondeeren. En oude woorden willen zij weer invoeren[10]. Vandaar dat hij het nut der lexicographie gaat ontkennen, als Van Goens hem heeft onderricht, 'dat onze Dichters niet anders mogen gebruiken, dan woorden, die in alle boeken

1) B.v. Tydeman 25-2-80.
2) Br. I 306 (20-12-80). Hij leverde niets ervan. Arch. N. Tk. III 238.
3) *Bijdr.* I 133 vlgg., wsch. d. Kreet.
4) *Bijdr.* II 224 vlg.
5) *Bijdr.* II 509, 541 (Sept.-Oct. 62). - V.I. verwijst naar zijn *Proeve v. Taalkunde als een Wetenschap behandeld*, 1755, dat herhaaldelijk herdrukt schijnt. Dezen eersten druk vond ik verder nergens dan in Cat. V.G. I 278.
6) V.W.a. Tyd. 20-11-68. Hij hoopt, dat 't onjuist is; want er moet algemeene samenwerking toe zijn; hijzelf heeft honderden nieuwe woorden.
7) V.d.C.a. Tyd. 15-12-67. Brieven, Aanh. 23. Vgl. Cat. Hss. Mij. Lk. 5.
8) Br. I 152-153 (3-3-66).
9) Z.w. 162 (11-3-66).
10) Vgl. Van Iperen, *Bijdr.* II 551. Maar *Bijdragiana* 6-7 spot met die gemaaktheden.

te vinden en bij den gemeenen man overal verstaen worden'[1].

Van Goens zelf gevoelde echter wel voor de Woordenboekplannen. In 1773 vraagt Lelyveld hem vertrouwelijke inzage van zijn 'Opstellen nopens ons Woordenboek', waarvan hij gerept had[2]. Ook bezit de Maatschappij van hem nog een 'alphabetische lijst van woorden uit schilder-, bouw- en beeldhouwkunst ontleend'; en een doorschoten Kiliaen (editie 1777) met een menigte aanteekeningen[3].

Het meest is Lelyveld bekend gebleven door Huydecoper's *Proeve van Taal- en Dichtkunde op Vondels Herscheppinge van Ovidius.* Kort voor zijn dood (1778) had deze hem verzocht, de tweede uitgave op zich te willen nemen. Hij had daarbij de hulp van handschriften, aanteekeningen en kennis zijner vrienden Schultens, Alewijn, Hinlopen, Van Wijn, Wachendorff, Calkoen en anderen[4]. Van Goens wordt hier niet genoemd.

De correspondentie was na 1769 nog twee, drie maal hervat; het was altijd Lelyveld, die ze weer oprakelde. In 1773 uit onweerstaanbaren drang: 'Al houdt gij zoo lang zoo smertelijk een zwijgen, ik noeme u toch mijn veelgeachten vriend..... Niet lang geleden was ik bij u in mijn droom; maer wij waren wel degelijk vrienden. Enfin, het zijn wereldsche zaken, en de heele wereld is niet anders dan een speeltooneel; - kunt gij niet van u verkrijgen mij te schrijven, en uw hart te doen blijken?'[5] Toen Van Goens antwoordde, was hij verrukt: 'een brief van Van Goens! en Van Goens en Lelyveld zijn vrienden! Neen! zoo aengenaem was mijn droom niet als deze brief'[6]. In 1776 had hij hem noodig voor zijn grootsche plan: Van Goens toch kent op ieder gebied de voortreffelijkste werken, soms hij ook alleen[7]. 'Hoeveel kan ik niet van u leeren? en wie is uw weerga?'[8]

In 1780 is Van Engelen's verzoek betreffende de prijsvraag de aanleiding. Van Goens van zijn kant vraagt inlichtingen over 17de-eeuwsche schrijvers; ze worden, met de boeken en eigen aanteekeningen erbij, gul verstrekt[9]. Dan stokt de briefwisseling weer. Zij eindigt voorgoed in 1781 met een ironisch getinten brief van Lelyveld[10]: 'Ik feliciteer UwEd. met uwe Memorie [het Politiek

1) Br. I 195 (12-8-67).
2) Z.w. 300 (8-9-73).
3) Ook deze zijn thans bij het materiaal voor het Woordenboek d.N.T., en daardoor moeilijk ter inzage te verkrijgen.
4) Voorber. van I (1782), Voorr. v. III (1788).
5) Br. I 296 vlg.
6) Z.w. 297.
7) ± 12-4-76.
8) Z.w. 301, 305.
9) Br. I 305-307; en 27-12-80.
10) Z.w. 308 (18-5-81).

Vertoog] die bij luiden, die van die partij zijn, hoog geprezen wordt. Maar hoe kan ik zoo dwaas zijn daar van te beginnen, daar ik zulk een eisselijken stap moet doen om van die Memorie te dalen tot die laagte, waar ik in dezen brief wezen wilde' - om namelijk zijn manuscript terug te vorderen. Nu de oorlog ieder koopman tot werkeloosheid doemt, wil hij een kantoorbediende aan het werk zetten, om de alphabetische lijst van Nederlandsche dichtwerken, daarin begonnen, te voltooien.

'In staet zijnde UwEd. Gestr. eenig nut of plaisier te doen, verzoeke altijd te gebieden'... het eindigt complimenteus genoeg, maar het was de laatste snik van de eens zoo intieme vriendschap.

Lelyveld stierf 8 Maart 1785.

Hoofdstuk IV.
Van Wijn, Macquet en de Amsterdammers.

Uit ongeveer denzelfden tijd als de vriendschap met Frans van Lelyveld, dateert die met Henrik van Wijn; haar ontwikkeling schijnt enkele maanden jonger; zij hangt er in oorsprong wellicht mee samen. Lelyveld en Van Wijn zijn niet alleen vrienden in Minima en de *Bijdragen*, maar ook buiten en na dien; het blijkt uit de brieven, die zij wisselen, en uit de bezoeken, die zij elkander brengen. Van Wijn komt met zijn zusters te Leiden logeeren, en kermis vieren[1)], Lelyveld is met zijn vrouw te gast bij Van Wijn, als de prins met zijn jonge gemalin zijn intocht doet in Den Haag[2)]. Een vierde in de vriendschap is Tollius, oude studie- en clubgenoot van Lelyveld en Van Wijn, daarna als advocaat in Den Haag collega van den laatste, tot hij als professor in het Grieksch naar Harderwijk gaat. Naar Van Wijn's 'letterkundige minuutbrieven' te oordeelen ligt Tollius hem even na aan het hart als Van Goens; aan die twee zijn de meeste gericht, en met beiden is de toon even vertrouwelijk. Ook tusschen Tollius en Van Goens onderling bestaat een goede verstandhouding. Telkens verzoekt en ontvangt Tollius de complimenten in de briefwisseling tusschen Van Goens en Van Wijn; bij gelegenheid fungeert hij als postillon tusschen hen; zij toonen de grootste belangstelling voor zijn jonge professoraat, en zijn jonge gezin. Andere vrienden of kennissen van Van Goens in dat Haagsche kringetje zijn zijn neef J. Spex, de advocaat J. Visser, A.N. Mollerus, een De Back, een Boers[3)].

1) Br. I 211 (L.a.V.G. 1-6-67).
2) L.a.V.G. 13-11-67.
3) Was het A.C. de Back, dien V.G. later te Utrecht als vroedschap opvolgde? Er is een brief van dezen a. V.G. 9-3-71, waarin sprake is van een 'Mr. Boers, un de nos anciens amis'. Vermoedelijk is het Mr. W.C. Boers, die tegelijk met V.G. te Utrecht had gestudeerd, sinds als advocaat in Den Haag woonde, tot hij in 1773 naar De Kaap ging.

Er is veel overeenkomstigs in de verhouding van Van Goens tot Lelyveld en tot Van Wijn. Ook zij bewijzen elkaar diensten bij boekenveilingen, boekhandelaars en boekenjoden; door leenen, opsporen en raadplegen van boeken; in het eerste is Van Wijn het werkzaamst, in het andere Van Goens. Ook in hùn brieven neemt de Maatschappij der Letterkunde een - zij 't veel kleinere - plaats in. Ook hier kritiek op schrijvers en geschriften. En vriendschap, confidentieel en met een tikje sentimentaliteit, maar ferm genoeg ook om elkaar geen kritiek te sparen, waar men meent, dat aanleg en karakter gevaar loopen. Een verschil is, dat Van Wijn als geleerd man Van Goens nader staat; maar de historicus in hem trekt Van Goens toch minder dan de letterkundige liefhebber in Lelyveld. Zij hebben minder terrein gemeen, maar ontmoeten elkaar daar meer als gelijken; Van Wijn erkent wel het meerdere talent van zijn vriend, maar stilzwijgend, althans zonder ophef; niet met de uitbundige bewondering van den lakenkooper. Een ander verschil is, dat Van Wijn luchtiger levensopvatting heeft, dan Lelyveld, en daarin Van Goens beter bevalt. Overigens rekent ook hier de oudere zich soms verplicht, den jongere levenslessen uit te deelen.

De eerste brief[1)], in het Latijn gesteld, - de correspondentie gaat overigens grootendeels in het Fransch - betuigt Van Wijn's dank ‘pro humanitate qua me, dum Ultrajecti degebam, comprehendisti’; door drukte heeft hij deze twee weken nog niet aan dien plicht kunnen voldoen: ‘gratias ago igitur hodie, ne beneficiorum me immemorem credas.’ Dat Van Goens zijn gasten royaal placht te onthalen, en voorkomend ten dienste te staan, blijkt ons telkens. Omgekeerd bezoekt Van Goens ook zijn vriend in Den Haag, en onuitputtelijk is hun stof: ‘une conversation depuis sept heures de soir jusqu' à deux heures du matin’[2)]. Voorschotten, elkaar gedaan, vereffenen zij het liefst ‘inter pocula’[3)], als Van Goens weer eens in de hofstad komt. Hartelijk is de briefwisseling, die den persoonlijken omgang meestentijds moet vervangen. Reeds de eerste brief, dien wij kennen van Van Goens' kant, toont het: ‘Be-

1) Van 1765, vermoedelijk ± Sept.
2) V.G.a.V.W. 14-19 Febr. 1767.
3) V.G.a.V.W. ± einde Dec. 67; V.W.a.V.G. 23-1-68. - Ook Juli 68 V.G. bij V. Wijn (V.W.a.V.G. 1-8-68). In Febr. 67 maakt V.G. al plan tot een bezoek aan V.W. in den zomer (V.G.a.V.W. 14 tot 19-2-67); en V.W. in Juli 67 tot bezoek aan V.G. tijdens Utrechtsche kermis. (V.W.a.V.G. 10-7-67).

danke U.W.E. voor het het bezorgen der commissie aan Gosse. Wat het brievenport betreft, ik betaal daar zooveel aan, en U.W.E.'s brieven zijn mij zoo aangenaam, dat ik verzoek, dat U.W.E. hierin niets menageeren, en mij in deze op zoo veel kosten jaagen wilt als U.W.E.'s tijd u zal toelaten'[1]. Maar bijzonder trouw wordt ze niet gehouden, van geen van beide kanten. Vandaar herhaaldelijk klachten, excuses, schulderkenning, beloften. Op zulk een verwijt van Van Wijn antwoordt Van Goens[2]: 'Que voulez-vous que je vous dise, mon cher avocat. Le moien d'excuser ma paresse, ou plutot de vous peindre combien je suis occupé. Il ne me reste que d'avouer ma faute. Si vous voulez que je vienne à la Haie tout expres pour vous demander pardon, à deux genoux, je donnerai vacance à mes étudians et je partirai Mercredi matin en chaise de poste!' Zijn brief heeft hem in het minst niet mishaagd; integendeel. Hoe zoo? 'Vous êtes justement ma copie. Il n'y a pas jusqu' à celui de mes amis dont je fais le moins de cas, comparativement parlé, que je ne m'inquiète pas de lui avoir déplu en quelque chose, d'abord qu'il ne m'écrit pas au tems que je m'étais attendu. Je m'y trompe toujours, et à chaque fois je me reproche ma foiblesse qui vient d'un excès de sensibilité et d'une force d'imagination. Voilà pourquoi je suis si charmé de vous trouver les mêmes dispositions. Dulce est socios habuisse. Je vous en aime d'avantage, et je m'engage, foi d'ami, à vous écrire régulièrement à l'avenir. Aimez-moi bien'.

Van Wijn belast zelfs Tydeman met zulke excuses en beloften aan Van Goens: hij zal hem deze week schrijven; hij heeft reden tot misnoegen, 'maar hij kent mijn hert en daarmee troost ik mij'[3]. Men vergelijke een brief aan Tollius[4]: 'D'oude Vriendschap, d'oude Vriendschap! waer is zij, mijn lieve Tollius? niet gebrooken, hoop ik, maer ik beken: zoo het waer was, zou ik er oorzaek toe gegeeven hebben... Ver van mij de Vriendenmin te krenken... de traenen komen mij in mijn oogen,' enz.

Er is vertrouwelijkheid. Van Goens schrijft[5]: 'Wij zijn te goede vrienden, om hieromtrent langer te veinsen, en ik geloof, dat ik U.W.E. reeds mondeling te Utrecht gezegd heb, dat ik de *Philosophe sans fard* was; ten minste zal er nu weer iets in dit stukje

1) 3-4-66.
2) 26-2 tot 27-3-67.
3) 15-9-67.
4) 1771.
5) 3-4-66. Van de zes brieven van V.G.a.V.W. zijn er twee in 't Holl., vier in 't Fra. Van Van Wijn twaalf Fra., vijf Holl., een Lat. - Lelyveld schreef altijd in het Holl.

Mr. Henrik Hop, Raadpensionaris der Stad Gouda,
gedeputeerde ter Generaliteit wegens Holland. 1785.

(Zie blz. 573).

der Bijdragen van die smaak komen: nog vrolijker en vrijer geschreven als het vorige. Als het uit is, hoop ik U.W.E. remarques daarover te zullen hooren; ten minsten geloof ik dat het dessein zelfs U.W.E. wel behagen zal.' Ook vertelt hij aan Van Wijn[1], 'die apparent de Contes Moraux gelezen heeft', dat hij bezig is, daarvan den *Soliman II* in 'Duitsche' verzen te brengen, in den smaak van La Fontaine's verhalen, zooals wij er nog weinig of geen hebben, behalve een paar in de *Proeve van Dichtoeffening* van Snakenburg en Elias. Lelyveld heeft de eerste 140 verzen - het stuk is nog niet half af - ter inzage; als Van Wijn nieuwsgierig is, zal hij ook hem een proefje zenden.

Een jaar later zwoegt Van Goens onder zijn professoraat - als een galeislaaf. Na een half jaar is hij overwerkt; en voor zijn aangeboren melancholie heeft hij niet het minste tegenwicht meer. Zoo klaagt hij, overdreven als altijd, aan Van Wijn[2]. Deze, die tegenover Tydeman een zekere ongerustheid uitspreekt[3], pakt den melancholicus ferm aan. Hij zal zijn ziekte niet minachten, maar er is slechts één middel, en dat kent hij uit eigen ervaring: zich tevreden stellen met zijn lot, en met vroolijkheid zijn taak verrichten. Druk en eentonig dagelijksch werk! Daarin staat hij waarlijk niet alleen. Hij mag zich nog gelukkig prijzen, bij zijn vriend vergeleken. Van Wijn heeft ook last van duizelingen, hartkloppingen, enz. Hij wordt ook van 's ochtends vroeg tot middernacht in beslag genomen, zoodat er geen tijd voor studie, voor lezen zelfs overblijft. En door welke bezigheden dan nog: formulieren, die men wel zingen - of huilen - kan, waarin de slechte smaak onbetwiste heerschappij voert, een taaltje, dat de barbaarschheid zelve is. En de jonge advocaat moet zich nog heel dankbaar toonen, als 'son confrère majeur' in goeden luim hem aanmoedigt, en hem enkele onnutte, smaak en gezondheid bedervende karweitjes opdraagt! Van Wijn zou zich een Croesus voelen, als hij Professor in de Geschiedenis was; niets zou hij méér begeeren, al moest hij inderdaad werken als op de galeien. Wordt het hem soms te machtig, dan zegt hij: geen Academicus, goed, dan toch Peripateticus; hij gaat een eind wandelen, houdt zichzelven onderweg een sermoen, keert weer naar huis, en begint getroost opnieuw[4].

1) Z. br.
2) 14-19 Febr. 67.
3) Onged. (27-2-67). Vgl. zijn vrees, dat V.G. de hoofdpijnen van een vorig jaar weer krijgen zou, ± einde Dec. 67.
4) 27-2-67.

De brief helpt Van Goens opmonteren. ‘J'avoue que vous etes bien le drole le plus amusant du monde. Ou diable avez vous apris tous ces beaux raisonemens? c'est ma foi comme si vous saviez votre Seneque par coeur; nouvelle preuve qu'on a beau argumenter en l'air, et se moquer d'un mal qu'on n'éprouve point... Mais j'avoue, tout desolant que vous etes avec vos belles consolations, que votre lettre n'a pas laissé de me divertir infiniment’[1]. Na een maand kan hij schrijven: ‘à present, ma gaieté revient peu a peu avec ma santé. Cependant je ne suis pas entièrement libre de toute melancolie’[2].

Leve de vreugd! ik wou, dat ik nooit verdriet had! juicht Van Wijn, na de prettige Paaschvacantie, in Dordt doorgebracht. Bij den Heer van Jaersveld heeft hij getafeld met den Eerwaarden Schouw, van Utrecht, die ‘a pris la peine de prier et de remercier pour la soupe environ une demi-heure.’ De man gaf zich uit voor een vriend van Van Goens. Kan dat bestaan? Van Goens moet zijn portret eens voor hem teekenen[3]. Ds. Schouw kan het er naar gemaakt hebben. Maar wij vinden bij Van Wijn ook de neiging, naar Fransche mode, zijn ‘esprit’ te toonen door bijbelsche verhalen of begrippen te misbruiken tot scherts[4].

Wanneer Lelyveld zich verloofd heeft, informeert Van Goens nieuwsgierig bij Van Wijn: ‘schrijft mij eens, of UE. Rebecca de Raat kent; is zij jong, is zij schoon, heeft zij geld, etc.?’[5] Op zijn aanhouden om inlichtingen[6] aangaande de plotseling naam makende freule De Lannoy, bericht zijn vriend, dat zij is ‘sçavante et aimable fille, mais si piqué des petites véroles que des pensées poétiques’[7]. Van Goens zal aanleiding hebben gegeven tot het nuchtere antwoord. Althans, toen Lelyveld hem ried, haar zelf te schrijven[8], maakte hij groote bezwaren, die Lelyveld niet begreep: ‘zou men niet aen een Juffer kunnen schrijven, zonder haer fleurettes te vertellen; ik zou Juffr. Lannoy in zulk een geval te kennen geven, dat ik niet *aen haer* schreef, maer alleen *aen haer geest*[9]... wanneer gij het zoo begrijpt, hebt gij niet te vrezen, dat daer iets van komen kan’[10]. Van Goens schreef *niet*[11]; er mocht

1) 26 Febr.-27 Mrt 67.
2) Z. br. 25 Mrt.
3) ± 30-4-67.
4) ± 5-8-66; begin Oct. 66.
5) 1-1-66.
6) 25 Mrt 67 en, naar 't schijnt, weer in Mei.
7) 10-7-67.
8) Br. I 203 (12-3-67).
9) Toespeling op haar bekende gedicht.
10) Br. I 205 (31-3-67).
11) L.a.V.G. ± 18-3-67. Hij weet echter weldra meer dan L. Zij was gelijk met dezen te Amsterdam [voor de vertooning van haar Leo de Groote? Br. I 208]. L. betreurt dat niet geweten, en haar niet ontmoet te hebben; nu vraagt hij V.G. naar haar omstandigheden. Br. I 210 (29-4-67). Dank voor antwoord z.w. 214 (8-5-67).

toch eens iets van komen! Inbeelding of aanstellerij? Aan een van die beide willen wij ook liefst denken, om niet erger te moeten aannemen, bij een uiting als deze - het gaat over Tollius -: 'Tydeman m'a assuré que sa femme est jolie. Il n'est pas connaisseur, lui, mais on en sait toujours assez pour en juger, sans qu'on ait le malheur de s'être apliqué beaucoup à la pratique'[1]. Waarheid of pose, er spreekt hier een geest, die licht sympathie kon weren of verbeuren. Inbeelding in anderen zin werkte daar ook toe mee. Als Wagenaar hem geluk wenscht met zijn inaugureele oratie, merkt de achttienjarige daarbij bovenal op zijn - bescheidenheid[2]. Van Wijn moge hem beurtelings 'jongetje' en 'mon professeur' noemen[3], en daardoor een 'je puis vous dire, autorité de Professeur'[4] uitlokken: de verklaring in een brief aan den vriend: 'ce n'est pas ici une correspondance de professeur, c'est la lettre d'un homme occupé qui s'entretient avec son ami pour se distraire'[5], is ernstig gemeend. Dieven zien dieven, zal misschien zelfs Lelyveld even hebben gedacht, toen hij, op Van Goens' vraag, of Lublink niet pedant was, goedmoedig met een apologie voor de pedant gescholdenen antwoordde[6]. Bemerkte Van Wijn, dat bij Tydeman de sympathie voor zijn collega er niet grooter op werd? Het is opmerkelijk, dat hij in zijn brieven aan dezen meer dan eens met nadruk verklaart, dat Van Goens een zijner beste vrienden is[7]. Met Tydeman staat hij zelf op goeden voet, maar er is ook tusschen hen geen sprake van intimiteit. De briefwisseling is zakelijk: over geschiedenis, oudheden, taalkunde, de *Bijdragen*, de Maatschappij. Hij hoort van Tollius, dat Tydeman over de *Idea* van Verwer college zal houden (in Harderwijk nog) en ze wil herdrukken, eventueel met voorbeelden uit oude schrijvers[8]. Dat juicht hij toe, en geeft raad. Maar het duurt bijna een jaar, eer er een antwoord komt[9]. Hij vergeeft het

1) V.G.a.V.W. 14-19 Febr. 67.
2) Z. br.
3) 25-7-66; 30-9-66.
4) 1-10-66.
5) 25-3-67.
6) Br. I 206 vlg. (31-3-67).
7) 27-2-67; 15-9-67.
8) V.W.a. Tyd. 26-4-66.
9) Op 22-2-67, blijkens V.W. a. Tyd. 27-2-67 en V.W.a.V.G. 27-2-67. - De *Idea*, bij deze jongeren zoo geliefd, was in 1760 moeilijk meer te krijgen (Tyd. a. Kluit ± einde 1760). Een herdruk bleef zoo lang uit, doordat men een verbeterde en vermeerderde uitgave wilde, waar heel wat aan vast was; en door onderlingen naijver, waarin Kluit zijn rol speelde. In *Bijdr.* I 122 (Juni 1759) deelt Kreet, waarschijnlijk wat voorbarig, al mede, dat Kluit de *Idea* vertaald klaar heeft liggen, en ze, met bijbehoorende stukken, wil uitgeven. Mei 1760 informeert Tyd. bij Kl., wat er van worden zal. Maar er komen mededingers op in Leiden met plan tot vertaling. Wel wordt Kluit nog geraadpleegd, maar naar zijn meening te laat. Tydeman bemiddelt zonder succes; beleedigd weigert Kl. alle hulp, weigert ook, nu zelf een editie te geven (einde 1760), en dreigt zoo 'allen Nederlanderen jaaren lang van zoo nut een werk te doen verstoken zijn' (Tydeman). In 1761 bericht Tydeman hem: men gaat nu te Leiden drukken, met of zonder uw medewerking. (Kl. had gegist, dat Lelyveld de man was, of Kreet; Tyd. ontkende het; een 'jong liefhebber' was het). Er verscheen niets. In 1764 gaf Kluit in de *N. Bijdr.* I 281 vlgg. een Vertoog over de Spelling, dat hij veel later zou voortzetten in de Werken Mij. Lk. (1777). Dat moest dienen, verklaarde hij aan Tyd. (1-2-66), tot grondslag voor zijn aanmm. op Verwer. 't Plan leefde dus nog bij hem. Weer krijgt hij berichten, van L. en Toll., dat de *Idea* op de pers gaat (Kl. a. Tyd. 3-4-66). Nu zit Tyd. zelf erachter (Kl. a. Tyd. 8-7-66): was hij ook de man van 1760 geweest? Nederl., Lat., of Lat.-Ndl. uitgave - geen van alle kwam voor den dag. In 1774 warmt Tyd. het plan nog eens weer op: een Lat. uitgave. Wat denkt Kluit, dat er bij moet? Kan hij zelf er niet wat bijvoegen? (21-10-74). Het volgende jaar bericht hij hem, dat N. Hinlopen een Ndl. editie zal geven; hijzelf wacht daarop met zijn Latijnsche. Noch Hinl. (zie ook *Hist. Overz. d. Bijbels* 224), noch Tyd. vervullen hun belofte. Wel bezit de Bibl. Mij. Lk. ms. Adnotationes van T. op de *Idea.* Maar zij is eerst in 1783 heruitgeg. door E. van Driel.

gaarne, want hij gevoelt zich vereerd met zijn correspondentie[1].

Ook van Wijn heeft zijn bezwaren soms tegen het optreden van Van Goens; het blijkt in zijn oordeel over diens inmenging in den theologen-strijd Bonnet - Van der Kemp - Goodricke in 1767: 'je pense, mon cher, que des telles lettres, malgré toutes les protestations et defenses de vos amis, vous attireront des ennemis'[2]. Dat had Lelyveld al in de maandbijeenkomst der Maatschappij ervaren: 'Al was het een Professor van 60 jaer, van het grootste crediet, die tegen een schooljongen schreef, kon het niet meesterachtiger, kon het niet meer uit de hoogte geschreven wezen... Het is niet te verwonderen, dat die man vele vijanden heeft, want hij maekt er het ook na: wat had hij zich daermee te bemoeien?'[3] Hij zelf had de *Lettre à M. Bonnet* origineel en geestig gevonden - maar de schrijver moest onbekend blijven; nu zes geleerde mannen ze eenstemmig afkeuren, gaat hij twijfelen aan zijn eigen oordeel[4]. Van Wijn erkent: 'votre esprit y brille, il est vrai' - de Leidsche critici moesten dat zelfs toegeven[5] - 'mais il y est placé comme un diamant du premier rang dans un bague de cuivre.' Beiden betreuren het, dat hij als de schrijver bekend is; dat hij het zelfs voor hen loochenen wil, helpt hem niets. 'Votre esprit est fait pour des choses bien plus grandes que des telles

Leerzaam voorbeeld van de verhouding van willen en kunnen in dezen tijd in dezen kring, in dit vak vooral. Levendige behoefte aan het nieuwe, maar nog geen kracht om genoeg boven het oude uit te komen. Veel plannen ook over een nieuwe grammatica, b.v. bij Tollius en Tydeman. Zie boven 99. En Lelyveld a. Tyd. z.d. (± Oct.-Nov. 75); J.D.v.d. Capellen a. Tyd. 17-2-76. Aanh. 41, 43; Tyd. a. Kluit, 2-10-67.

1) V.W.a.V.G. 27-2-67.
2) 23-1-68.
3) Br. I 228 vlg. (5-9 Sept. 67).
4) Z.w. 230.
5) Z.w. 229.

querelles,' vermaant Van Wijn; en nu 'brisons la-dessus, vous conviendrez avec moi qu'on fait beaucoup *calidus juventa*.'

Van Wijn moge dan veel van Van Goens verwachten, zijn litterair streven kan hij toch nog minder verstaan den Lelyveld. Macquet's 'Vergelijkinge der beide berijmingen van den Telemachus (tweede proeve)' vindt hij 'een fijn denkend stukje', al heeft hij aanmerkingen. Maar de stof van den Philosophe sans fard is hem te vreemd om er over te durven oordeelen; 'wonderlijk echter behaegt mij de intrede van 't stukjen, daer hij onze tijden boven die onzer vooroudren stelt; dit is een gevoelen, dat ik daeglijks moet bestemmen en de luiden niet kan doen gelooven; daer midlerwijl niets zekerder is dan dat wij en meerder weten en zelvs niet minder deugdzaem zijn.' Iemand, der historiën kundig, moest eens een boekdeeltje schrijven tegen het algemeen vooroordeel in dezen. Van Wijn maakt zich warm: 'Eilieve, waerin waren onze voorouders beter dan wij?' Uitdrukkelijk verzoekt hij Lelyveld, zijn ontboezeming aan de Maatschappij voor te lezen[1)]. Zulk volgen van zijn eens gegeven raad[2)]: 'cogli la rosa e lascia star le spine' zal wel niet Van Goens' bedoeling geweest zijn; maar het teekent.

Van Wijn is door aanleg en keuze historicus en oudheidkundige; in verband daarmee ook, in mindere mate, taalkundige[3)]. Het litteraire komt achteraan. Hij stelt belang in het professoraat van Van Goens, niet om het Grieksch, maar om den vriend. Reeds maanden voor de benoeming schrijft hij[4)]: 'Ik verlang U in 't kort te mogen feliciteeren met een post, die (zoo 't aen mij hadt gestaen) UEd. al lange ware opgedragen geweest, en nu, zoo ik hoop, maer wacht naer Zijner Hoogheids overkomst in de provincie van Utrecht.' Dan zoekt hij vergeefs dagelijks in de courant, en informeert, hoe het er mee staat: 'Doet mij het pleisier jongetje op dit punt iets te melden, ik ben meer dan verlangend'[5)]. En als de benoeming is afgekomen, betuigt hij 'sans fard, dat mij nooit een verheffing aengenamer is geweest dan d'uwe, ik hebber na verlangt en ik zie ze.' Het zal hem een zijner grootste vermaken zijn,

1) V.W.a.L.z.d. (± einde April 66).
2) Praefatio *Porphyrius* 31.
3) Van jongs af blijkt dat: in zijn Adversaria, van zijn 15de jaar (1755) af verzameld, hebben gesch. en oudh. verre de overhand; taalkunde is er veel minder; letterkunde bijna niet. De titel *Puerilia et Iuvenilia*, door hemzelf er aan gegeven - zie Cat. Hss. Mij. Lk. 31 - werkt misleidend; tot minstens 1775 hield hij de hand aan de verzameling. Het kwarto schrijfboek is een aardig staal van Adversaria; een Index herstelt de noodzakelijkerwijze telkens verbroken alphabetische orde.
4) 21-3-66.
5) 25-7-66.

zoo zijn naam en geleerdheid zich gedurig uitbreiden, en de zucht tot de Grieksche taal door hem meer warmte en leven krijgen mag[1]. Hij is verlangend Van Goens' oratie in druk te zien. 'Sans compliments je vous peut dire qu'on loue partout votre harangue, j'admire la matière, mon coeur en prend part'[2]. Wat later weer: 'zeer verlangende ben ik en alle wel geintentioneerde naer deszelvs oratie...'[3]. Zoo deed het reeds in 1765 hem goed, dat zijn Porphyrius zeer behaagde en aftrek had; ook dat hij Tollius het boek zag lezen. Of hij het zelf las, schijnt zeer te betwijfelen. Zonderling doet het ons dan ook aan, deed het ook Van Goens aan, dat Van Wijn bij het plotselinge doodsbericht van Prof. G. Koen te Franeker, den lust in zich voelde opkomen, voor dien leerstoel in het Grieksch mee te dingen: als hij beter Grieksch kende, zou hij het begeeren, schrijft hij Van Goens[4]. Maar deze voelt zich nu op zijn beurt verplicht, den vriend bij zijn aanleg en studie te bepalen, en Van Wijn neemt het hem in dank af: 'vous m'avez obligé d'écrire de la sorte, j'en conviens avec vous qu'il vaut mieux m'appliquer aux histoires, et je regarde votre lettre comme le gage d'une amitié sincère'[5]. Dat hij toen reeds systematisch de vaderlandsche geschiedenis beoefende, wist Van Goens[6].

Wordt in hun briefwisseling literatuur kritisch besproken, dan ligt ze in het grensgebied. Burman's Brederodius. Dit gedicht, gemaakt en voorgedragen ter herdenking, na 200 jaar, van het Smeekschrift, wekte groot opzien: iets waar Burman zich op verstond en op toelegde. Eenerzijds bewondering, anderzijds ergernis[7]. Het was een partijschrift: Brederode werd opgehemeld als *de* grondlegger der Bataafsche vrijheid. 'De Brederodius van Burman begin ik te lezen, en zij staet mij aen,' schrijft Van Wijn[8]. Maar kort daarop ontvangt hij een bezoek van Van Goens, die er heel anders over denkt. Ook schriftelijk geeft deze zijn vernietigende kritiek: 'mon cher, ne me dites point que Brederodius vous plait. C'est une mauvaise pièce, que cette-là, et très mauvaise à tout égard. Faut-il qu'aiant un Wagenaar, nous aions un B.! Bon Dieu, un professeur en histoire, qu'on supose pour le moins im-

1) ± 5-8-66.
2) Begin Oct. 66.
3) 17-1-67. Zij was toen juist al verschenen.
4) ± 30-4-67.
5) 10-7-67.
6) Vrijdagnacht 16-1-67, V.W.a.V.G.: ''k moet mijn taak Vaderl. Gesch. nog bestudeeren.'
7) A. Hartsen vertaalt het 1767. Arntzenius (P.N. wsch.) schijnt het te willen vertalen. V.W.a.V.G. 27-2-67. J.P. van Overmeer schreef dadelijk *Zedige Aanmerkingen*, en dichtte een contra-zang op Willem I. Zie ook Hartog, *Uit d.d.d. Patriotten* 24; Bilderdijk, *Vad. Gesch.* VII 280.
8) V.W.a.V.G. 17-1-67.

partial et fidele, ne rougit-il point de publier de telles choses'. Verontwaardigd stelt hij den onvergelijkelijken stichter, held en martelaar onzer vrijheid, Willem I, tegenover den opgevijzelden Brederode. 'Et celui-ci l'emportera sur l'autre. Je défie un Espagnol, qui écrirait notre histoire de soutenir une opinion semblable. N'est-il pas ridicule qu'on se flatte que le public ne sentira pas de quel principe cela parte. Et ces principes, passe qu'on se croit en droit de les adopter, mais est-il pardonnable qu'on leur sacrifie la verité, la vraisemblance. Les étrangers, qui sont au fait de notre histoire, et qui ne savent pas combien l'esprit de parti influe sur ces sortes de matières, que penseraient-ils en lisant une pièce de cette trempe?' Van Goens is reeds hier de vurige Orangist en anti-Loevesteiner. En de vijand van vrijheidsbombast. 'La requete de Brederode qui fait le fond de l'ouvrage, est bien la pièce la plus mauvaise qu'on peut s'imaginer dans ce genre. C'est le langage d'un Poëte, dont la cervelle échauffée se permet tout, parce qu'il n'a rien a craindre'. Als Brederode zóó had gesproken, had men hem aan een galg gehangen, hooger dan die van Haman. En hij was ook niets geweest dan een groote dwaas. Zoo spreekt een onderdaan niet tot zijn vorst, al zou deze een tyran zijn[1)].

Ook den dichter kan Van Goens niet waardeeren in Burman. 'Pour les divinités qui lui paraissent toujours, sa poesie le dement. Les dieux n'inspirent pas de tels galimatias'. Indien Margareta al iets begrepen heeft van den Tartarus, Pluto, Cerberus en heel dien troep, zal zij toch wel zoo wijs geweest zijn, er zich in 't minst niet door te laten bang maken[2)]. Na lezing van het geheel, geeft Van Wijn hem gelijk: 'c'est une pièce mauvaise, et très mauvaise'. Wel schat hij Brederode hooger dan Van Goens doet, maar Willem is 'le vrai fondateur de la republique... La requête c'est un monstre qui force la verité et choque le bon sens; si pourtant Mr. B. a voulu peindre son propre caractère, on ne peut nier qu'il a très bien tracé l'esprit d'impertinence et de peu de respect pour son prince'[3)]. Ook Van Wijn is geen Santhorstiaan; ook later nog, als patriotsch pensionaris van Gouda betracht hij zekere matiging[4)].

Voor zoover de vrienden overigens correspondeeren over zaken van wetenschap, betreft het bijna uitsluitend de oud-germaansche

1) Merkwaardig, dat Hofman Peerlkamp, *De Vita*, etc.^{2} 514 vlg. deze toespraak juist prachtig vindt.
2) V.G.a.V.W. 14-19 Febr. 67.
3) V.W.a.V.G. 27-2-67.
4) Zie Brugmans in Nw. Biogr. Wb.

en middeleeuwsche geschiedenis[1]. Van Goens, zelf toch ook historicus, is vaak Van Wijn's toevlucht, als deze buitenlandsche of zeldzame boeken behoeft; reeds in 1765 doet hij zoo'n beroep op den vriend, die ‘rariorum librorum amantissimus’ is[2]. Du Cange is hun beiden een onwaardeerbare bron; het woordenboek van La Curne de Sainte Palaye zien ze met verlangen tegemoet. Ook de Noordsche oudheid heeft hun belangstelling. Bij de auctie-Limborch azen beiden op de *Edda* van Resenius[3]; Van Goens is de gelukkige, doordat de ander tengevolge van balvreugd te laat kwam. Maar hij leent ze later aan Van Wijn, met Ari inn fródi's *Islendingabók*, uitgegeven door A. Bussaeus; hij moet het oorspronkelijke vergelijken met de vertaling van P.H. Mallet[4]. Ook doet Van Wijn herhaalde pogingen om enkele weken het Utrechtsche Edda-handschrift in leen te krijgen: Van Goens en Tydeman moeten trachten den bibliothecaris Rau te vermurwen; alles vergeefs, naar 't schijnt. Toch zendt hij resultaten van zijn Eddastudie naar Zweden[5].

Ook Van Wijn is een projecten-maker[6]; maar hij blijft daarmee op zijn eigen welbegrensd terrein. In deze correspondentie vinden we twee zeer goede plannen. Het eerste strekt tot opstelling van een catalogus van handschriften over onze geschiedenis[7]. Van einde 1765 tot einde 1768 hooren we daarover. Eerst tot Van Goens. In den Dom moeten verscheidene handschriften zijn; hem is gevraagd, of er voor geld een lijstje zou zijn te krijgen, of dat iemand uit Den Haag het zou mogen maken. Kon Van Goens dit bewerken, dan zou hij daarmee hem en anderen, ook luiden van

1) Daarvoor staat V.W. ook sinds 1767 in corresp. met Wagenaar - zie diens *Leven* - en zoekt hij in 1772 corresp. met een Italiaansch geleerde, op aansporen van den edelen, geleerden graaf Van Lynden. Uit de groete aan Guido Ferrarius blijkt, dat V.W. dezen reeds kende. - Die gr. v. L. is O.F. van Lynden van Nederhemert; zijn betrekking op Italië blijkt ook uit Br. V.G. I 506 vlg. (er staat daar onjuist C.F.); en Van Kampen a.w. III 170.
2) Zie ook Werken Mij. Lk. IV 45. Behalve 't daargenoemde verschaft V.G. hem de *Observv. Halenses*, Dreyer's *Monumenta germanica*, Abbema over jachtrecht e.a. Hij licht hem op zijn verzoek in over de Académie des Inscriptions, aangaande literatuur over antieke inscripties, enz.
3) Het ex. schonk V.G. later aan de Utr. Univ. Bibl.
4) Zie Cat. Mij. Lk. I 852; H. Paul's Gesch. d. germ. Philol. in zijn Grundriss. - Later meer over Mallet. Volgens J.C. de Jonge, *H. van Wijn* 23 staat V.W. met prof. M. te Kopenhagen in correspondentie.
5) V.W.a.V.G. 21-3-66; 1-8-68; 21-11-68. V.G.a.V.W. 3-4-66; V.W.a. Tyd. 20-11-68. Cat. V.G. II 490. - Volgens De Jonge a.w. is V.W. in briefw. met den Zw. geleerde Olof Celsius.
6) Zie Nw. Biogr. Wb. En 13-7-70 a. Tyd., 3-1-71 a. Lelyv. over in April 1771 met Meerman uit te geven Analecta Veteris Aevi I: slag bij Woeronc.
7) V.W.a. Tyd. over die Biblioth. Mss. hist. Belg. 26-4-66; 27-2-67. Vgl. De Jonge a.w. 15 vlg.

naam [zijn vriend Meerman?] zeer verplichten. Ook bij zijn 'kunstvrienden' moet hij eens onderzoeken. Het is toch jammer, dat men zulke opgaven zoo slecht krijgen kan; eenige heeft hij er echter. Zijn bedoelen is, het beste uit te zoeken, en te laten drukken, want wat er van dien aard bestaat, beteekent weinig of is onvindbaar[1]. Van Goens' antwoord is weinig bemoedigend: 'Tot schande voor mijn vaderstad moet ik zeggen, dat hier niets hoe gering in dezen te verkrijgen is: nog bij de staten nog bij de stad, nog bij de kapittels. Ik heb hier geen verstand van, maar Wachendorff heeft mij verzekerd, dat hij voor zich zelfs alle moeite heeft gedaan, die mogelijk was, om iets van hun te verkrijgen. Ik rade UE. darom en alle die grote luiden [Van Goens gelooft er zeker niet veel van] van dit uit uw hoofd te setten, want er is niets op te doen. In de Mariekerk zijn nog wat oude boeken en Mss. die publiek zijn, maar al leggen zij aan grote kettingen, zoo zijn ze echter loutere prullen: wat missalen en legenden, voilà tout. Al wat tot het kapittel hoort, is invisibel'[2]. Ook aan Tydeman verzoekt Van Wijn herhaaldelijk hulp voor deze onderneming[3]. En zelfs aan Lelyveld[4]. Uit dit plan ontwikkelt zich het andere: 'een Thesaurus epistolarum ad historiam patriae antiquitatesque respicientium, tam typis datarum quam hucusque in virorum doctorum bibliothecis latentium.' Voor zijn Cat. Mss. excerpeert hij namelijk een massa brieven van geleerden, gedrukte en ongedrukte. Wat zou Van Goens ervan denken?[5]

Door zijn historische studiën waarschijnlijk staat Van Wijn ook in betrekking tot groote heeren als Baron Thoe Schwartzenberg[6], en zelfs den grooten rijksbaron Gerard Meerman[7]. Met dien laatste tracht Van Goens ook relaties aan te knoopen via Van Wijn. Schrijvend over de Tabula Peutingeriana[8], deelde deze hem ook Meerman's meening mede. Van Goens begreep ten onrechte,

1) Almeloveen en Sanderus, afgezien van Suffr. Petri. Alm. is onnutte compilatie, beslist V.G. Sanderus zal hij voor V.W. zoeken.
2) V.W.a.V.G. 25-12-65. V.G.a.V.W. 1-1-66.
3) 26-4-66; 27-2 en 15-9-67.
4) 21-3-66.
5) 21-11-68.
6) Zie boven 162.
7) Vgl. De Jonge a.w. 23-29. - Over de geweldige voornaamheid van M. zie zijn brief in *Reiske's Briefe* hgg. v. Förster (1897) 749 vlg. Zijn zoon moet te Leipzig met Saksische en Poolsche edelen omgaan, niet met theologen of medici. R. weet toch wel, dat hij uit een zeer oud en zeer aanzienlijk geslacht is! Hij verteert f 15.000 per jaar! Wat R. voor zijn zoon voorstelde, was voor diens knecht nog niet goed genoeg. (30-5-67). Zijn ijdelheid komt ook uit in anderen brief a.R. *(Lebensbeschr.* 627 vlgg.): hij heeft alles goeds van hem te wachten, als hij in een opdracht nieuwe glorie van Meerman wil uitbazuinen, wat hij zelf toch niet doen kan.
8) ± 1-12-67.

dat hij eraan werkte. ‘Dites lui - schrijft hij daarom - que j'ai un manuscrit sur le Tableau Peutingeriana du celebre M. Alting en 3 voll. folio oblongo, contenant un Commentaire achevé et destiné à la presse sur la dite Table. En cas que M.M. souhaitait de voir cette pièce, il n'a qu'a m'ecrire. Je l'ai a ses ordres, et je la lui ferai parvenir’[1]. Meerman antwoordt aan Van Wijn, het niet noodig te hebben; hij wil het echter bij gelegenheid wel eens zien. Zoo ook Van Wijn, al heeft hij er geen hooge verwachting van; laat Van Goens 't maar eens aan een student medegeven, Van de Kasteele bijvoorbeeld. Overigens zou misschien de beroemde man der oude geographie, D'Anville te Parijs het kunnen gebruiken[2]. Maar Van Goens heeft zijn lokaas al aan een anderen kant uitgezet, en haalt een Rijkstitel binnen, bijna zoo goed als die van Meerman[3].

Op een paar andere kennissen van Van Wijn heeft Van Goens het minder begrepen: een antipathie, die wederkeerig is. In een vermoedelijk historie beoefenend[4] ‘Vrijdagavond-gezelschap’, dat beurtelings bij de verschillende leden vergadert[5], zitten met hem o.a.J. Spex, Ds. Joannes van Spaan en Mr. Pieter van Spaan. De Spaans, senior en junior, kunnen den Philosophe sans fard en Van Goens niet uitstaan. Zij mogen ook niet weten, dat dezen identiek zijn. ‘Spaen ne saurois jamais de moi qui est le philosophe sans fard, et je tacherai d'insinuer à votre cousin Spex d'en faire autant.’ Daar schelt hij juist - gaat Van Wijn voort -, Spaan major; beklaag u niet meer over hem, hij bevrijdt u nu van mijn dwaas geschrijf[6]. Enkele maanden later ontdekt hun een lid van het gezelschap, zonder erg, het geheim; Van Wijn houdt zich onwetend. Spaan junior - de jonge Momus, zegt Van Wijn -, verbaasd, en als de zegsman de stukken heel goed prijst, geërgerd, blaast zich op als de kikker van Phaedrus: wat heeft Van Goens zich in het Fransch philosophe sans fard te noemen? wat heeft hij over zulke dingen te schrijven? - 't Zal zijn als bij de Fransche koningen, onderstelt Van Wijn: ‘ainsi il nous plait.’ - En hoe zal hij dit doen, en zijn professoraat tegelijk behartigen? - Ik feliciteer hem bij mij zelf (hij is mijn vriend), - antwoordt Van

1) ± einde Dec. 67.
2) V.W.a.V.G. 23-1-68.
3) Daarover later.
4) Ik durf er althans geen voorlooper in zien van het gezelschap, waaruit Kunstliefde sp. g. V. ontstond. Zie beneden 187.
5) V.W.a.V.G. 27-2 en 10-7-67; in br. V.W.a. Lelyveld 16-11-66 ‘het ordinair gezelschap’ op Donderdag. Zie boven 163 n.
6) V.W.a.V.G. 27-2-67.

Wijn - dat hij uw gedachten overtreft. ‘Il sentait l'équivoque et ne parlait mot’[1]. Er schijnt wel iets persoonlijks te zitten in de verhouding der Spaans en Van Goens; wat, dat ontgaat ons[2]. Maar ook de litteraire tegenstelling was groot genoeg om bij oppervlakkige kennismaking reeds wederzijdschen afkeer te doen ontstaan. Wanneer Van Goens van Lelyveld hoort, dat de oude Spaan behalve met de bestrijding der deisten zich ook nog bezig houdt met een - ouderwetschen - Nederlandschen Gradus ad Parnassum, maakt hij een ‘Epigramme sur le G. ad P.’, dat Lelyveld ‘te mooy vindt om in 't duister te blijven: als Spaentje zijn G. ad P. uitgeeft, zal het bien à propos komen’[3]. Iets later zal Ds. J. van Spaan als voorman optreden van een ‘vriendelijk gezelschap van dichtminnaaren’, waaruit in 1772 het befaamde Kunstliefde spaart geen Vlijt zal voortkomen. Daarin vervult hij dan lange jaren een eerste rol als dichter en dichterkweeker[4].

In 1768 gaat de briefwisseling tusschen Van Goens en Van Wijn vertragen; na dat jaar vinden we zelfs den naam Van Wijn nergens meer bij Van Goens vermeld. In 1770 wordt hij tot pensionaris van Den Briel benoemd; de afstand, de nieuwe werkkring vooral, doet de oude vriendenbanden verslappen of vergaan, óók met Tollius en Lelyveld. Met Tydeman schijnt de correspondentie ter zelfder tijd als met Van Goens vrijwel tot stilstand gekomen[5].

Met anderen uit den kring van Minima Crescunt kan men van geen vriendschap spreken. Twee leden komen nog in aanmerking: Paludanus en Macquet. Over den eerste spreekt Lelyveld af en toe in zijn brieven aan Van Goens, maar kort, en zoo, dat men begrijpt, dat het bij hem hoogstens een kalme vriendschap betreft, bij Van

1) V.W.a.V.G. 10-7-67.
2) De zoon P. v. Sp. gaf in 1765, 16 j. oud, onder en met hulp van Ruhnkenius een goede dissertatie *De Antiphonte* (L. Mueller, *Gesch. klass. Philol.* 86 neemt voor vast aan, dat ze geheel van R. is). V.W. informeert bij V.G., die Sp. als student in Leiden moet gekend hebben: ‘Is de jonge Spaen ver in 't Grieksch? ± 5-8-66. Was er ook jalouzie op den jongen prof. in het Grieksch bij Spaen Jr.? Hij promoveerde in de rechten, en bekleedde verschillende staatsambten.
3) Br. I 207 vlg. (6-4-67); vgl. 211, 213. Ik vond 't versje niet.
4) Zie Hoeksma, *Bellamy* 31 vlgg.; Nijland, *Bellamy* I passim; Te Winkel, *Ontwikkelingsgang* III 655.
5) De letterkundige briefw. van V.W. sterft omtrent dezen tijd in het geheel uit; in 1788, als hij gedwongen zijn politieke positie opgeeft, herleeft ze weer. Zoo lijkt het althans naar het minutenboek (Mij. Lk.). Vgl. V.W.a. Lelyveld 3-1-71, met excuus over niet-mededeelen zijner benoeming, en uitnoodiging: ‘Koom mij eens zien als je durft.’ Zoo aan Tollius z.d. (1771), boven 176. Aan Tydeman nog eens 13-7-70.

Goens slechts eenvoudige kennis. Paludanus' moeder is er slecht aan, P. begint weer te herleven, hij heeft een beroep, hij zal weldra in het groote gild komen, dat zijn zoo de berichten[1]. In Minima is hij een trouw en dankbaar lid: zijn talent zou hem naar voren gedrongen hebben, als zijn aard hem niet de achterhoede had doen houden. Lang na het verloop van het genootschap herinnert hij Van Wijn nog met weemoed aan de gezellige, aangename en nuttige avonden[2]. De twee 'betoogen', die onze aandacht trekken, zijn beide van hem, al is het eene ook door Lelyveld geversificeerd[3]. Zijn gedichten nemen in de vergaderingen, in het Dichtboek, in de *Bijdragen*, en in de schatting der vrienden de eerste plaats in[4]. Lelyveld recommandeert aan Van Goens in den bundel hem vereerde bruiloftdichten alleen en bijzonder het stukje van Paludanus. Hij wenschte, dat men hem aanmoedigen kon, want 'origineel is hij zeker'. Elders betuigt hij: 'ik ken niemand, die tot het naive beter in staat zou wezen dan Paludanus'[5]'. Feith roemt nog het 'bekende schoone minnelied' uit de 'Oude Bijdragen', zonder zijn naam te noemen[6]; daarna zijn zijn werk en hij gelijkelijk vergeten[7]. Zoo is het wel zijn wil geweest; in de lofspraak, na zijn vroegen dood[8], door den secretaris der Maatschappij plichtmatig neergeschreven[9], zit stellig wel waarheid: 'wiens ongemaekte Zedigheid zijne uitstekende Verdiensten voor zijne gemeenzaemste Vrienden alleen kenbaer maekte; in wien deze Maetschappij een arbeidzaem en oordeelkundig Lid verliest... en de Christenkerk een doorkundig en voorbeeldig zachtmoedig Leeraer.'

Met Macquet komt Van Goens in het geheel niet in rechtstreeksche aanraking, zelfs niet schriftelijk. Toch moeten we hem bespreken, omdat hij zich herhaaldelijk met den man en zijn werk bezighield, en deze eenigszins zijn invloed onderging. Lelyveld was de tusschenpersoon. Met dezen is de bijna tien jaar oudere Macquet[10], dokter en magistraat te Zierikzee, reeds omstreeks 1760 in kennis. Wellicht is dat aan de *Bijdragen* te danken. In 1759 ont-

1) Br. I 167, 169, 290; en L.a.V.G. ± 7-10-66.
2) P.a.V.W. 24-11-65 bij Blok a. art. 71.
3) Zie boven 103 vlg.
4) Zie boven 110.
5) Br. I 161, 167; en L.a.V.G. 24-8-67.
6) Feith, *Brieven* V-VI (ed. 1824) 27 en 289.
7) Witsen Geysbeek en suppl. d.V.d. Aa zwijgen. En de tegenwoordige biogr. Wbb. zetten het weinige wat zij van hem kennen op naam van een ander, den Alkmaarschen burgemeester R.P.
8) Als pred. te Wassenaar, 24 Jan. '74.
9) Voorber. Werken II. - Tydeman herdenkt hem, *Proeve* I 210, als zijn 'lieven vriend'.
10) M. 1731-1798. L. 1740-1785.

ving het jonge tijdschrift een manuscript *Aenleiding tot de Nederduitsche Dichtkunst of Waerneminge omtrent het maken van Nederduitsche Vaerzen*, van een onbekende. Gaarne 'deelen zij de nuttige verhandeling den Dichtminnaren mede.' Maar dan komt de *Philanthrope* met hetzelfde stuk, hen beschuldigend van misbruik van vertrouwen. Het werk in de *Bijdragen* verklaart de auteur zelf vervalscht, en dat in den *Philanthrope* voor het echte. Hij had voor langen tijd zijn opstel aan een liefhebber medegedeeld, 'onder belofte van het nergens uit te geeven.' Deze schond nu die voorwaarde, en maakte op den koop toe er nog kritische aanmerkingen bij! De verdediging der Bijdragers is zwak, en lijkt niet vrij van draaierij. Het stuk is hun 'toegezonden van den autheur, of misschien van een hunner, die bij dien Heer Collegie over die liefhebberijen gehouden (hebben),' maar niet van die thans als auteur wordt genoemd. Den zender kennen zij niet; zij behoeven ook niet na te vorschen, hoe die er aan kwam. Daarbij een aantal hatelijkheden. Maar, zij staken toch de verdere uitgave. Eerst na ruim een jaar gaven zij het slot, toen hun drukker met den Philanthrope 'in der minne was overeengekomen over een stuk van zoo gering een belang'[1]. Van Wijn licht ons nader in door een aanteekening in zijn exemplaar[2]: 'voor dezen aan zommige jonge luiden, collegie's wijze, gedicteerd, door F. de Haes[3] à Rotterdam, en uit een afschrivt van J. Macquet thans med. dr. te Zierikzee in Zeeland, door de derde hand ons toegekomen.'

Nog voor het slot van De Haes' stuk, waren Macquet's eerste 'Dichtkundige Aenmerkingen' geplaatst[4]. Mag men het onderschrift der redactie gelooven, dan was hij haar nog geheel onbekend. Lang heeft die anonymiteit dan toch niet meer geduurd. Zijn dichtwerk 'De Vier Jaargetijden' (1761) gaat vergezeld van een lofdicht van F.v.L., dat is Lelyveld; die in een recensie hem een geboren en door oefening en arbeid ver gevorderden dichter prijst[5]. Op het einde van 1761 wordt hij op instantelijk verzoek buitenlid. Sinds is hij een ijverig, soms hinderlijk ijverig inzender van gedichten en dichtkundige aanmerkingen of verhandelingen voor Minima, Bijdragen, Nieuwe Bijdragen, en Maatschappij.

1) Zie *Bijdr.* I 137, 161, 202-204, 482, 484. En *Phil.* III 257, 265, 289.
2) Bibl. Mij. Lk.
3) Hij is een der voornaamste medewerkers aan den *Phil.* volgens Hartog, *Spect. Geschr.*^{2} 15. Hij stierf kort na deze stribbeling, in 1761.
4) *Bijdr.* I 393-404 (Juli 60).
5) *Bijdr.* I 217 (Sept. 61). Heeft misschien L. de uitgave, bij Le Mair, den drukker der *Bijdragen*, bezorgd? - De Cat. Mij. Lk. I 375 vermeldt een uitg. van 1767; een titeluitgave?

't Is den bentgenooten, Lelyveld, die hem anders onder zijn goede vrienden rekent[1], incluis, soms te machtig. Zijn *Joodsche Heldinnebrieven* onder de vlag van Minima zee in te sturen, mislukte hem al terstond[2]. Maar ondanks het onheilspellende getreuzel met die poëtische eerstelingen[3], slechts geëindigd door de terugneming, bleef hij doorzenden[4]; af en toe weigert men iets[5], maar honderden bladzijden beslaat hij toch in de oude en nieuwe *Bijdragen*, onder de zinspreuk Timide nec Temere, de schuilletters A.v.Z., zijn voorletters of zijn vollen naam. Daarnaast gaf hij nog drie deelen *Dichtlievende Uitspanningen* te Zierikzee uit, en drie deelen *Dichtkundige Letteroefeningen* te Utrecht[6]. De Maatschappij was niet scheutig: een verhandeling 'Over het Schoon in de Poezye' nam zij in 1777 in haar Werken op; wat hij verder had gezonden, vond hoogstens een plaats in haar bibliotheek als manuscript.

De strafste kritiek op Macquet kwam van Van Goens. Nog maar kort is hij met Lelyveld vertrouwd, of hij gaat diens Zierikzeeschen vriend zijn 'uitspanning en liefhebberij'[7] vergallen. Op hem zou hij de litterair-kritische praktijk leeren; Lelyveld keurt het niet alleen goed, hij drijft er hem zelfs toe met list en geweld. Macquet, van de anonyme aanmerkingen tot de openlijke verhandelingen voortgeschreden, had 'over de voortreffelijkheid der oude en hedendaagsche Poëten' gehandeld[8]. Natuurlijk besprak Lelyveld met zijn nieuwen vriend de zaak en het stuk lang en breed; en weer troffen hem de deskundige kritiek en zelfstandige inzichten van Van Goens, dien hij van het begin af aan de Vaderlandsche letteren tracht te verbinden. Hij dringt er op aan, dat hij zijn ideeën op schrift stellen en in de *Bijdragen* publiceeren zal[9]. Van Goens wil wel, en wil niet. Hij stelt een stuk op, maar aarzelt, om het af te staan. Laat Lelyveld zelf zijn Bijdragen vullen; waarom drukt hij zijn berijming van Gessner's Mirtil en Thyrsis, reeds jaren in portefeuille[10], niet? Dat brengt dezen op een idee. Zij zullen ruilen[11], en over elkaars pennevrucht vrij beschikken. Beide stukken

1) Br. I 219 (26-6-67); L.a.V.G. 24-10-67. Vgl. boven 135 n. 13.
2) Zie boven 110. Nott. M. Cr. Mrt en Dec. 1762. Is de uitgave in de *Dichtl. Uitspp.* in 1772 de eerste?
3) Zie Van Vloten, *Bloeml. Dichters 18de Eeuw* 465.
4) Nott. M. Cr. 11-6, 29-10, en Dec. 62.
5) B.v. een Eerkrans voor Heemskerk - Nott. 11-6-62 - door Lelyveld 22-12-62 a. Tyd. gezonden.
6) Zier. 1772-1779; Utr. 1780-1786. Van Goens, Cat. I 580 schrijft hem nog toe *De Liefde van Psiche en Kupido*, Leyden 1765.
7) *Dichtl. Uitspp.*, Voorreden.
8) *N. Bijdr.* II 77-150.
9) Vgl. z.w. 231.
10) Vgl. boven 109 n. 6. Vgl. Br. I 251: V.G. 'volmaekt de eenigste, die dat stukje geprezen heeft'.
11) 22-7-65; 18-3-67.

komen nu in de N. Bijdragen[1]. In proef zendt Lelyveld de *Vrijmoedige Bedenkingen over de vergelijking der Oude Dichteren met de Hedendaegschen, door den Philosophe sans fard*, met de *Bylage over het gebruik der Oude Fabel-historie in de Dichtstukken der hedendaegschen* aan Macquet. Die antwoordt met een verontwaardigden brief[2]. 'De inliggende heb ik gelezen, al proestende,' zoo schrijft Lelyveld naar Utrecht. 'Dat ik ze u zend is volgens de toezegging, bedaard! bedaard! zonder vooroordeel! bij gelegenheid terug!'[3] Van Goens, die nog tijdens het afdrukken op de 'ruiling' en haar gevolgen had willen terugkomen[4], is onthutst, dat zijn 'vrijmoedige' slag zoo aangekomen is. Hij is bedroefd erover, en voelt zich gedrongen, na te pleiten[5]. Maar Lely neemt het lichter op: hij zal Macquet wel eens schrijven. 't Moge waar zijn, dat Van Goens van Macquet een wat verkeerde idee heeft gemaakt, op de zaken komt het maar aan: ''t is hoe 't is, ik ben blij, hoe langer hoe meer bevestigd te worden door anderer lieden oordeel, dat gij u nooit beklagen zult, dat stuk geschreven te hebben - trouwens het is uw stuk niet meer, gij hebt het verkwanseld. Maak maar, dat gij alle jaar zoo een stuk hebt, ik zal maken, dat ik alle jaar zoo een idee heb. De negotie is mijn taak'...[6].

Macquet zendt een vervolg op zijn 'Vergelijkinge der beide berijmingen van den Telemachus door S. Feitema'[7], Van Goens krijgt van Lelyveld het manuscript ter beoordeeling, en zendt het met zijn aanmerkingen terug[8]. Intusschen is Macquet's boosheid geweken[9], en bij het verschijnen van Van Goens' nieuwe opstel *over den Staet der Letteren in Nederland* mag hij nog bezwaren hebben, hij toont daarnaast oprechte waardeering. De grond van zijn ergernis, erkent hij, was eigenliefde. Lelyveld zendt den brief door: 'het heeft u gespeten tegen iemand als Macquet geschreven te hebben, en mogelijk wat heet, nu zult gij zien, dat hij u bemint.' Daarbij voegt hij de 'Verhandeling over den Herderszang,' pas weer ingekomen. Hij gelieve er zijn aanmerkingen bij te voegen 'op een afzonderlijk papier - voor mij'[10]. Het gaat blijkbaar buiten den auteur om. De kritiek is niet gunstig. 'Uw gedachten

1) II 228-308; 330-336.
2) Br. I 144, 140, 178.
3) Z.w. 144 (22-7-65).
4) 22-7-65; als ik het goed versta.
5) Br. I 139 vlg. vergeleken met 178.
6) Br. I 140 (7-9-65).
7) Zie *N. Bijdr.* I 153-208; II 399-452.
8) Br. I 149, 150 (11-10-65 en 7-1-66).
9) 11-10-65 vraagt hij via Lelyveld Lotichius te leen. Br. I 147.
10) Br. I 178 (10-5-66).

en aenmerkingen..... komen voor het grootste deel met de mijne overeen - met dit onderscheid dat de uwe wat heel sterk spreken - trouwens dat is votre stile favorit'[1]. Weldra kan Lelyveld berichten: 'Van Macquet heb ik antwoord, dat hij zijne Verhandeling... supprimeeren zal'[2]. Hij krijgt weer een goed oog op hem. 'Macquet zal noch wel goed worden. Ik zie hem al zoo ver, dat hij zelfs schrijft te weten, vooroordeelen tegen de Franschen te hebben'[3]. Zoo is hij 'op de weg om ze kwijt te raken. Macquet heeft een redelijk goed oordeel, veel lust, ja veel inschiklijkheid[!] en zal de Letterkunde van veel dienst wezen'[4]. Bij gelegenheid van de aanbieding van een nieuw proefje 'dichtlievende uitspanningen' aan de Maatschappij, ten vervolge van die in de Bijdragen, herhaalt Lelyveld zijn optimistische verwachtingen. Hij heeft tijd en lust. Den Philosophe sans fard begint hij te waardeeren; hij erkent nu ook, dat er nationale vooroordeelen te bestrijden zijn: men praat wel veel van Vondel en Hoogvliet, maar niemand toonde nog aan, 'in hoeverre zij voldoen, aen hetgeen men generael van hun denkt'[5]. Toch moeten het vooral Lelyveld's en Van Goens' uitvoerige kritieken op het stuk zijn geweest, die maakten, dat Macquet's vlieger bij de Maatschappij niet opging[6]. Hij laat zich niet ontmoedigen. Weldra krijgt Van Goens van Lelyveld een derde portie Telemachus-vergelijking ter beoordeeling[7]. Zijn kritiek leest Lelyveld 'met groot plaisier', en met nieuwe bewondering. En Macquet's papieren dalen: er kan nog wel wat goeds van hem worden, maar hij schrijft te veel of te vroeg. Hij moest meer denken en lezen. Hij is te oppervlakkig en te woordenrijk[8]. Inderdaad, de molen maalde rusteloos. Er is zóó weer een stuk: 'Proeven over de Treurspelen,' maar nu niet, althans nog niet, voor de Maatschappij. Macquet verzoekt het met Lelyveld's 'gedachten' terug. Deze zendt het weer door. 'Macquet estimeert gij, en dat is mij zeer lief, en daerom zend ik u ook nu en dan wat van hem [kreeg hij zelf dus nog veel meer?], opdat gij zoudt zien, hoeveel hij

1) Z.w. 173 (16-5-66).
2) Z.w. 186 (25-6-66).
3) Vgl. z.w. 173 (16-5-66).
4) Z.w. 186 (25-6-66).
5) ± 7-12-67; Br. I 236 (4-12-67).
6) Behalve van hen beiden, zijn er van een derde, ongenoemde, enkele blz. kritiek bij het ms. in Bibl. Mij. Lk. V(alk) en V. M(uiden) maken zich er met de bekende loopjes af: veel goeds; dat eene punt moest sterker geaccentueerd worden; ééns met den vorigen recensent: die niet mag nalaten, zelf ons met een werk over deze materie te verrijken.
7) Br. I 259 (11-3-68). Vgl. L.a.V.G. 14-4-68.
8) L.a.V.G.z.d. (± 20-3-68).

vordert, en er uw aenmerkingen over zoudt maken'. Zijn eigen oordeel vertrouwt Lelyveld niet veel meer, en op tooneelgebied is hij al bijzonder een leek. 'Daerom maek ik gebruik van uw oordeel... opdat M. zou kunnen zien, dat zijn werk zoo volmaekt niet is als hij zich verbeeldt'[1].

Van Goens heeft voorloopig geen tijd meer voor Macquet's opstellen; deze laatste zending gaat, naar het schijnt, ongeopend terug[2]. Macquet moge iets meer waardeering voor de Franschen, iets meer kritiek op de landgenooten van hem geleerd hebben, den grooten ommezwaai naar den Duitschen kant kan hij nog veel minder volgen dan zijn Leidsche vriend. De vertaling van Mendelssohn - hij leende Lelyveld's exemplaar - heeft geen vat op hem. Hij houdt zich steeds geheel vrij van Duitsche smetten: in zijn verhandeling 'Over het Schoon in de Poëzye' (1777), waarin hij Latijnen, Franschen, Engelschen en Italianen veel aanhaalt, is geen spoor van de Duitschers te bekennen. De Duitsche poëzie en theorie bestaan nauwelijks voor hem.

Behalve naar Leiden en Den Haag maakte Van Goens omstreeks dezen tijd ook wel een uitstapje naar Delft of Amsterdam. Het eerste kunnen wij overslaan: het is louter familiebezoek. Dat kan evenzoo voor Amsterdam de aanleiding zijn geweest, maar hier knoopt hij ook litteraire betrekkingen aan; zij het van weinig duurzamen of ernstigen aard.

Tusschen de Utrechtsche studenten-liefhebbers, en de Leidsche studenten-Bijdragers had zich slechts eens een kleine strubbeling voorgedaan[3], uit naijver der eersten, naar het schijnt. De '*Vrijmoedige Bedenkingen over het eerste deel der Bijdragen*' (1761) schreven de Leidenaars aan hen toe in hun gecommentarieerde 'Tweede uitgave'. En ofschoon de daarna verschenen *Bijdragiana* alle aandeel van 'zeker Utrechts gezelschap' ontkenden, gelooven wij toch, dat de aanval uit dien hoek kwam[4].

Met de Amsterdammers, meest ouderen, komt het nooit tot openlijken strijd, maar lang schijnt er een bedekte antagonie tusschen hen en de Bijdragers te bestaan. Zij hebben een eigen

1) 14-4-68. Br. I 261 vlg. (21-4-68).
2) Br. I 293 (± 3-5-68); L.a.V.G. 12-5-68.
3) Men denkt even aan Braga; maar zoo geestig die kritiek kon zijn, zoo laf en zouteloos is deze. Vooral aardigheden op en met de namen; bv. *Vrijm. Bedd. '2e uitg.'* 16; *Bijdragiana* 6, 10, 13-15. Boosaardig tegen Kreet. Vgl. boven 91 n. 5.
4) De bijzondere bekendheid met beide clubs is anders onverklaarbaar.

centrum in den persoon en den boekwinkel van Pieter Meijer. En sinds omstreeks 1757 een eigen tijdschrift in de *Algemeene Oefenschoole van Konsten en Weetenschappen*, bij Meijer uitgegeven, door dezen, J. Lublink, H.J. Roullaud en anderen - gevuld. In nauwer of ruimer verband behooren in dezen kring ook B. de Bosch, L. Pater, P. Huizinga Bakker, A. Hartsen, H. Asschenberg, J. Lutkeman, H.G. Oosterdijk, N.S. van Winter, La. Wa. van Merken. Dat zij ook genootschappelijk werken, spreekt van zelf. Meest zijn ze lid van een of meer der genootschappen Concordia et Libertate (gesticht 1748)[1], Oefening beschaaft de Kunsten (sinds 1765 of eer)[2], Diligentiae Omnia (in 1771 reeds eenige jaren bestaand)[3]. En acht hunner vormden het expresselijk tot hernieuwing der Psalmberijming gestichte Kunstgenootschap Laus Deo Salus Populo, dat in 1760 bij Meijer zijn bewerking uitgaf[4]. Dulces zond hun na het verschijnen een uitvoerigen brief[5]. Lelyveld had toen reeds in de *Bijdragen* hun werk achter gesteld bij de berijming, die Voet bezig was te maken, onder controle van 'meer dan vijvtig der kundigste luiden in Tael- en Dichtkunde, doch ook vooral in de Godgeleerdheid, zoo burgerlijke als kerkelijken'. Zijn voornaamste bezwaar was, dat 'zij onderling in religie-zaken verschillen'[6]; uit kunst-oogpunt verdienden zij echter veel lof[7]. Ook in de *Nieuwe Bijdragen* behandelt hij ze met respect; over zijn rijm-idylle naar Gessner wacht hij in de eerste plaats het oordeel in van 'de Amsterdamsche liefhebbers'[8]. Ook voor Lelyveld is Meijer's winkel een Muzentempel. Als hij te Ouderkerk bij C. de Schepper logeert, bezoekt hij gaarne De Bosch op zijn buitenplaats, maar verzuimt hij ook niet licht den tocht naar Amsterdam. 'Te Amsterdam ben ik geweest en niet geweest. Een quart-uer bij Meijer en niets meer voor de liefhebberij!'[9]; dat was ongewoon. Op andere tijden voerde hij er belangrijke litteraire gesprekken met Meijer en Lublink, om van vluchtiger ontmoeting met anderen, als Nomsz, te zwijgen[10]. Mededingers en min of meer geestverwanten van zich

1) Oratie op 25-j. bestaan d. H.G. Oosterdijk in 1773.
2) Zie o.a. V. Vloten, *Bloeml. Proza 18e E.* 339. Hilman, *Alphab. Overz.* 79; 't beoogde bijzonder tooneelwerk.
3) Zie Alb. Thym, *Portretten van Vondel* 222. - Hierin in 1771 ook C. en J. Ploos van Amstel, J. Helvetius, L. van Santen.
4) *Niet* Lublink, Huiz. Bakker, Lutkeman, Oosterdijk. Bennink Janssonius, *Gesch. Kerkgezang* 168; Te Winkel, *Ontwikkelingsgang* III 623; Voorber. van hun Psalmen.
5) Tyd. a. Kluit z.d. (Mei 1760); 'onzen brief... groot 15 pagg. in quarto'.
6) *Bijdr.* I 263 vlg.
7) Ook weer z.w. II 357, 364.
8) *N. Bijdr.* II 336.
9) Br. I 233 (29-9-67).
10) Z.w. 206 (31-3-67), 242 (22-12-67).

en Van Goens erkent hij hier, en ruimer litterair leven en medeleven dan elders, in Rotterdam of Den Haag. Hij wijst Van Goens herhaaldelijk op Meijer, Lublink, de Oefenschool, nu eens met oprecht genoegen, dan weer met zekeren spijt.

Voor Gellert en Gessner toonde Meijer vroeg bijzondere belangstelling. Reeds in 1761 had Lelyveld geklaagd over den slechten vertaler, dien Gessner bij ons had getroffen voor zijn 'Tod Abels'[1], zooveel minder dan Huber voor het Fransch; in 1765 wenscht hij, dat 'een bestige overzetting... de lage gevoelens en de kleinachting voor Gessner uit de kreupele vertaling van den Abel, en der Idyllen opgevat, eens konde wegnemen'[2]. Een half jaar daarna bericht hij Van Goens, dat Meijer mogelijk een geheele nieuwe vertaling geven zal[3]. Zijns ondanks moet hij in 1766 erkennen: 'wat komt er tegenwoordig veel uitmuntends zelfs in de Oeffenschool, daer de bazen, de blazende Amsterdammers, zelf de hand in hebben'; - zelf: te voren sprak hij over de 'niet heel extra' dichterlijke bijdragen van Ds. J. van den Bosch voor het tijdschrift[4]. Hij vindt er ook fraaie stukjes van Gellert, straks een verhaal van Marmontel[5]. Van Goens wordt op den duur nieuwsgierig. Hij gaat kennis nemen van de Oefenschoole[6]; ook van de vertaling van Young's Nachtgedachten door Lublink[7]. Met dezen zou hij wel eens kennis willen maken. Hij informeert naar hem bij Lelyveld, die hem inlicht: 'Hij is een jong heer, van zulk een fatsoen als ik, maer die geen comptoir heeft waer te nemen; hij leeft op zijn plaizier, bij zijn vader in huis ongetrouwt zijnde; hij is een liefhebber van fraeie kunsten en wetenschappen: hij teekent of schildert zeer fraei; hij kent al de moderne talen, en heeft zeer veel eer in gelegd met de vertaling van Young... toen ik hem laetst in de winkel van Meyer zag, spraken wij van de vertaling van de Resignation[8], en hij scheen er niet vreemd van te wezen. Wij spraken ook noch over Milton; zijn concept en mijn concept was om de schoonste brokken daer uit te nemen en die te vertalen, en al dat wanstaltige, dat ieder wie geen Engelschman is, rebuteert, weg te laten; maer

1) *N. Bijdr.* I 89 citeert Paludanus uit die vertaling.
2) *N. Bijdr.* II 336. Daardoor krijgt de opgave van K. Menne, *Einfluss d. deutschen Litt. auf die Niederl.* I 23, plomp verloren tusschen veel latere vertt.: 'Idyllen, Haag 1762', bevestiging.
3) Br. I 147 (11-10-65). Zij is niet verschenen. V.G. spreekt in een Prospectus der *Nouvelles Idylles* (Utrecht, ce 15 May 1772) alleen van de oude, uiterst slechte Holl. vertalingen van Abel en Idyllen. Vgl. Br. I 397.
4) Z.w. 170 (11-4-66).
5) L.a.V.G. 25-6-66.
6) Zie bv. *N. Bijdr.* II 500.
7) L.a.V.G. 18-5-67.
8) Ook van Young.

Meyer was er voor om Milton in zijn geheel te geven. Hij [nl. Lublink] sprak ook van de Italiaensche Poëten als hem zeer familiair; den 10 of 11 April denk ik voor een dag of vier na Amsterdam te gaen; indien UwEd. iets te belasten had of een brief mee te geven, ik ben tot UwEds dienst; maer ik vergeet noch een groot punt, of hij pedant is?'[1]. Van Goens draagt Lelyveld nu 'een commissie' bij Lublink op[2]. Ofschoon ze niet uitgevoerd wordt, ontmoet Van Goens in den zomer toch hem en Meijer. En de kennismaking valt wederzijds niet tegen. 'Uwe ontmoetingen te Amsterdam met de kunstbazen heb ik met veel genoegen gezien; Lubling is geen kwaed ventje - en Meyer heeft veel genie[3]; het is mij bijzonder lief, dat UwEd. bij de Amsterdamsche liefhebbers in een goed blaedje staet, en dat gij eenige ontdekkingen gedaen hebt met betrekking tot hunne smaek en verkiezingen - wierd er niet gesproken van de Leydsche Maetschappij? anders moet gij mij die conversatie mededeelen'[4]. Men ziet, hoeveel waarde Lelyveld aan hun oordeel hecht. Ook hun verzen vindt hij zoo min niet: ze zouden Van Goens ook mee kunnen vallen, mits hij ze met hetzelfde oog las, als die der Franschen[5]. Hij blijft hem op de hoogte houden: Meijer en zijn vrienden zijn doende om Gellert's *Fabeln und Erzählungen* in Nederduitsche verzen te bewerken[6]; M. schijnt bezig met de vertaling van Gessner's *Daphnis*[7]; die vertaling ligt bij hem klaar[8]; Th. Abbt's *Vom Verdienste* schijnt M. nog even min als hij zelf te durven vertalen, uit vrees het te kort te doen: L. zou 't echter *hem* liever toevertrouwen[9]. Een lofspraak behelst het ook, wanneer hij veronderstelt, dat Gessner - óók boekhandelaar - een tweede Meijer zou kunnen zijn[10]. In de *Oefenschoole*, suggereert hij Van Goens, zou deze, na het ophouden der *N. Bijdragen*, de opstellen van den Philosophe sans fard kunnen vervolgen; Meijer zou er stellig mee in zijn schik zijn[11]. Of deze zou met hen beiden

1) Br. I 206 (31-3-67). Vgl. boven 179. Dien naam heeft L. dertig jaar later nog. Zie Kalff a.w. VI, 565.
2) Br. I 208 (6-4 en 21-4-67).
3) Zie boven 153.
4) Br. I 230 vlg. (9-9-67).
5) Z. w. 232 (29-9-67).
6) Z.w. 259 vlg. (1-4-68). Verschenen 1772-1774, bewerkt d. De Bosch, Lutkeman, J.P. Broekhoff, Meijer, Roullaud, Pater. Menne, a.w. 17.
7) Z.w. 260 (1-4-68).
8) Z. w. 293 (± 3-5-68). In ms. wsch.; ze schijnt niet uitgegeven. Menne e.a. noemen eerst een ed. v. 1777 te Utrecht.
9) 6-2-68.
10) L.a.V.G. 6-4-68.
11) Br. I 265 (5-7-68). - L.'s waardeering van M.'s tijdschrift blijkt ook hieruit, dat hij een paar zijner gedichtjes tracht te plaatsen in de *Dichtlievende Uitgaven* van het Leidsche genootschap, van onbekende jongelui, 'Door Arbeid en IJver', omdat zij voor den *Denker* niet passen, en voor de *Oefenschoole* niet goed genoeg zijn. L.a.V.G. ± 18-3-67; 30-3-68; Br. I 203.

een nieuw periodiek kunnen uitgeven: ‘Utrechtsche Bijdragen ter bevordering van schoone kunsten en wetenschappen - of iets dergelijks’; half ‘vertalingen van excellente stukken,’ half oorspronkelijke verhandelingen, èn recensies, ‘in welke men onbewimpeld zijn gedachten moest zeggen daer het op staet, zooals de Duitschers doen’... Zeer noodig is dat voor ons land, waar het middelmatige de norm stelt, en ieder, die daar niet te ver beneden blijft, zich een ‘heelen baes’ rekent. ‘Ik weet, dat onze Amsterdamsche Pieter zeer voor zulke recensies zou zijn; - maer onbekend is de groote zaek!’ Want ‘wie zou zich den haet van een ieder op den hals willen halen?’ Daar zat een zwakke plek. Ondanks een streven van Lelyveld en zijn oude vrienden in de *Bijdragen*, en van Van Goens, op andere wijze, in de *N. Bijdragen*, naar strenge, onpartijdige beoordeeling, zakelijk, zonder aanzien des persoons, was men in het algemeen gebleven op het standpunt, dat ongunstige kritiek een persoonlijke aanval was, en een persoonlijke veete schiep[1)]. Lelyveld noemt als voorbeeld van een stuk, dat terdege onder handen moest worden genomen, W. van der Pot's *Endeldijk.* Maar men vergelijke eens met dit oordeel de dwaze ophemeling van hetzelfde werk in de jaarvergadering van de Maatschappij, van 1768[2)]. Uittreksels geven, met een passende dosis lof, was veiliger; de *Bijdragen* bieden ook daarvan menig voorbeeld. Oprechte kritiek zou Lelyveld ook nu, na jaren, nog slechts aandurven, zoo af en toe eens, en onder bescherming van volstrekte onbekendheid; wat juist de verkeerde opvatting moest versterken. Schoon hij van de instemming van den kunstvriend Meijer zeker is, ook om diens respect voor Van Goens - ‘hij zal veel met u ondernemen, hij acht u’ -, vreest hij toch bij den uitgever Meijer nog een terugschrikken voor ‘de hatelijkheid van zulk een werk.’ Hij ‘heeft veel oordeel en smaek, en in 't stuk van de verbetering van den smaek onzer Natie zou (Lelyveld) veel van hem wachten’; maar als Van Goens hem over dit plan schrijft, moet hij voorloopig van die recensies nog maar zwijgen.

Er komt nog een ander motief bij: ‘als het er op aenkomt, moeten de Amsterdammers zelf niet gespaerd’[3)]. Daar staan weer Leiden en zijn Bijdragers tegenover Amsterdam met zijn Oefenschool. Zoo geeft hij ook af op ‘den smaek der Amster-

1) Dat blijkt ook uit de strijdschriften tegen de *Bijdr.*
2) Kalff, *Gesch.* V 574.
3) Dit alles Br. I 272 vlg. (10-10-68), 277 (7-11-68).

dammers' in het algemeen, zooals die zich uit in de bewondering van 'De vermakelijke Tweegevechten'[1], van een prul als Amosis[2], in den schouwburg[3]. Ook het ontzag voor Lublink en zijn Young-vertaling krijgt een deuk: 'Lublink heeft Ebert schoon gesproken: zijn gantsche vertaling is schier uit het Hoogduitsch, en alle zijne nooten zijn uit Ebert. Dat laatste vind ik gantsch onredelijk, of hij moest Ebert de eer geven, die hem toekomt'[4]. Inderdaad! Lublink trok met die geleende veeren de bewondering van tijdgenooten en nageslacht[5].

Buiten die eene ontmoeting en de informaties bij Lelyveld bemerken we weinig meer van een betrekking van Van Goens op de Amsterdamsche letterkundigen, ofschoon hij nog lang andere relaties met Amsterdammers onderhoudt[6]. Eens, in 1769, spreekt hij nog van 'mijn vriend Meyer'[7]. Met Lelyveld en zijn Maatschappij komen zij echter langzamerhand op goeden voet. Terwijl in 1766 uit Amsterdam alleen waardig bevonden werden een paar leden van Dulces en de boven naijver verhevene Huydecoper en Wagenaar[8], doet in 1768 de kring van Meijer zijn intrede: De Bosch, Huizinga Bakker, Meijer zelf, in 1769 gevolgd door Oosterdijk, in 1772 door Roullaud, eindelijk, in 1775, door Lublink.

De vriendschappelijke en litteraire betrekkingen met Leiden, Den Haag en Amsterdam voerden ons reeds telkens over de grenzen van Van Goens' studententijd. Thans moeten wij terug tot zijn eigenlijke studie: de klassieke philologie. De moderne-literatuur-beoefening was hem toch nog slechts uitspanning. 'Gij bedenkt, gij schrijft zulke dingen voor uwe liefhebberij! voor uwe uitspanning! wat is men gelukkig, indien zijne amusementen zoo veel nut

1) Z.w. 208 (21-4-67). Kluchtsp. d.H.v. Elvervelt (1767).
2) Z.w. 254, 250 (6 en 15-2-68). Van Nomz. (1767). - Over N., naar wien V.G. informeert, ook 242 vlg., 333.
3) 't Is in Den Haag met den tooneel-smaak niets beter, voegt L. billijkheidshalve er aan toe.
4) Br. I 251 (6-2-68). Vgl. 231.
5) B.v.J.D.v.d. Capellen. Brieven, Aanh. 35. En oude en nieuwe werken over lit.-gesch. Ook Menne ontging deze Duitsche invloed, a.w. 17.
6) Zie o.a. Br. II 3 (1773).
7) Voorr. vert. Mendelssohn 20.
8) Met nog den oud-leeraar der Doopsgezinden P. Fontein, wiens grootheid thans wel wat in het duister schuilt, als toen reeds voor V. Wijn (V.W.a.V.G. 17-1-67). De ';Aristarchus' voor D. Smits, later voor Van Merken, in hoogen ouderdom nog een eerste autoriteit voor den jongen Bilderdijk. Vol belangstelling voor het werk van Huizinga Bakker en van Huydecoper. Hemsterhuis zijn geliefde leermeester. Jo. de Bosch en Wyttenbach zijn goede vrienden. Deelnemend in het Latijnsche genootschap van Burman. In relatie met Ruhnkenius, Valckenaer, Schrader, en Bentley. Zie o.a. Kollewijn, *Bilderdijk* I 91 vlg. Van Vloten, *Bloeml. Proza 18e E.* 261 (Burman a.L.v. Santen).

kunnen doen aen eene Natie, waeronder men geboren is'[1].

Van rechts-studie bemerken we weinig of niets[2], ondanks Ten Hove's waarschuwing 'ne deliciis hisce humanioribus assuetus, juris studium aridum nimis et jejunum tibi fingas'[3]. Om een promotie daarin, aders niet ongebruikelijk na een vrijwel uitsluitende studie der letteren, maakt hij zich niet moeilijk, al opent die beter uitzichten dan de Muzen- en schooldienst[4]. Trouwens, toen Van Goens toch later nog plotseling in de regeering en politiek geraakte, kostte het maar een vriendenwoord, om hem het doctoraat in de beide rechten honoris causa te verwerven van den senaat[5].

Wel bestudeerde Van Goens naast de klassieke oudheid ook de geschiedenis; men verwacht niet anders van een geliefd leerling van P. Wesseling.

1) Br. I 265 (5-7-68, maar 't gaat over opstellen van 1765-66). Vgl. 265, 217. En *N. Bijdr.* II 553.
2) Toch zal hij er niet geheel vreemd aan zijn gebleven. Vgl. boven 162 n. 6. Hs. no. 1562 Univ. Bibl. Utrecht bevat afschrift d. V.G. van Scaliger's collatie van een ouden juridischen tekst. In de lijst van hss. van V.G. in Kon. Bibl. komt voor: Excerpta ex dictis P. Wesselingii ad Heineccii Elementa J. Natur. et Gentium. Ook elders in zijn schriftelijke nalatenschap vindt men aantt. uit het Rom. recht. Dat hij zich na 1776 als magistraat van inheemsch recht flink op de hoogte trachtte te stellen, blijkt overvloedig uit genoemde hss.-lijst, uit zijn brieven, en zijn werken.
3) Br. I 136 (18-4-64).
4) Vgl. boven 77. - Een dergelijk geval in de brieven van P. Burman Sec. aan L.v. Santen en diens vader. B. zelf had er zich indertijd toe gedwongen. V. Vloten a.v. 255 vlg.
5) 'Lubenti animo ac paribus suffragiis.' Aan Tydeman de officieele 'creatio' opgedragen; 21-2-1777. Onder papieren V.G. een briefje, en n.h. sch. extract uit Senaats-notulen dienaangaande.

Hoofdstuk V.
De klassieke philologie.

De biograaf van Van Goens mag niet nalaten, enkele hoofdzaken uit de geschiedenis der klassieke philologie in de 18de eeuw te vermelden; hij heeft ze noodig voor een achtergrond van wat deze op dit gebied werkte en wilde; en bovendien tot toelichting van zijn meeningen over de moderne letterkunde van zijn tijd[1)].

In de 17de eeuw was het Grieksch teruggedrongen, uit eenzijdige voorliefde voor het Latijn. Voor de Katholieke landen moge men de schuld geven aan de Contra-reformatie, die nog iets kettersch scheen te proeven in die taal; de ketters zelf hielden ze op het laatste der eeuw in hoofdzaak ook slechts aan om het Nieuwe Testament. En hoe dan nog. In onze schets van de Latijnsche school der 18de eeuw - de school loopt veelal enkele decennia achter de wetenschap aan - bleek er reeds een en ander van. Het Latijn bleef altijd druk beoefend, maar eenzijdig; men had het practisch noodig, in de Roomsche landen als kerktaal, allerwegen als voertuig van alle wetenschap en als hoogere dichttaal. Het wetenschappelijk werk bepaalde zich vrijwel tot het uitgeven van teksten, en het samenlezen der ‘antiquiteiten’. Uit de adversaria der geleerden worden ze samengegoten in reusachtige Thesauri; en daaruit weer afgetapt in de noten der editores. Veel, te veel vaak, deden de laatsten aan emendeeren; van methode was daarbij weinig sprake. Zoo ging het door in de 18de eeuw. Had

1) Het valt den leek overigens zeer moeilijk, waar de enkele kenners, die zich er mee bezig hielden, nog zoo weinig een vast spoor wijzen. Ik raadpleegde vooral: Sandys, *Hist. of classical Scholarship* II en III; *Gudeman, Grundr. d. Gesch. d. Mass. Philol.* (u.h. Eng.); Kroll, *Gesch. d. Mass. Philol.* (Samml. Göschen); Luc. Mueller, *Gesch. d. Mass. Philol. i.d. Ndl.*; Holwerda *V.d. Gesch. d. klass. Philol.* Gids 1888-90; Boot, *Vita Wesselingii; Elogium Hemsterhusii et Vita Ruhnkenii*, ed. Bergman; Polak, *Aesth. Waard. d. Gr. letteren*; Finsler, *Homer in der Neuzeit*; B. Sauer, *Geschichte der Archäologie* in I. Müller's *Handb. d. klass. Altertumswissenschaft* VI. I.

men codices bij de hand of collaties van anderen, men gebruikte ze, met meer of minder oppervlakkigheid; aan zorgvuldig verzamelen, vergelijken, ordenen, schiften dacht men niet. Had men ze niet, dan edeerde en emendeerde men zonder. De noten werden echter al breeder en talrijker; befaamd zijn de editiones cum notis variorum, rijp en groen, wit en zwart samengehoopt. Die cum variis lectionibus beoordeelt men thans al weinig beter; men zocht het in de hoeveelheid in plaats van in de hoedanigheid. Wie geen lust hadden of gelegenheid, hun kennis - belezenheid vooral - aan één schrijver op te hangen, konden naar zeer gebruikelijke manier Observationes, Miscellanea, Analecta, Epistulae of dergelijke uitgeven; we vinden ze in menigte, van de bescheiden bundeltjes voor of door promovendi af tot de statige bandenreeksen toe, door doctoren en professoren, afzonderlijk of in consortium, gevuld. Een lastdier der wetenschap noemt Lucian Mueller den grooten vertegenwoordiger der soort, Petrus Burmannus den Ouden. Toch had deze nog iets, dat hem onderscheidde van vele anderen: hij gaf ook litterairen commentaar. Petrus Burmannus Secundus, die in alles zich den oom tot model stelde, volgde hem ook daarin na; en zijn Lotichius verwierf grooter bekendheid dan diens Lucanus. In wetenschap en smaak stond Schrader te Franeker zeker boven hem, maar van hem ging de grootste invloed uit. Ruhnkenius moge als Latinist - dat was hij officieel te Leiden - ook wel eens getoond hebben, Burman's meerdere te zijn, hij is met hart en ziel Graecus, zoo goed als zijn opvolgende collega's Hemsterhuis en Valckenaer. De Latijnsche letteren dragen ten onzent in Van Goens' tijd den stempel van Burman.

De onafgebroken traditie was niet het eenige, dat het Latijn telkens zulk een voorsprong gaf op het Grieksch. De Romeinen staan ons ook nader. Voor onze vaderen gold dat nog veel meer dan voor ons; ook in kunstbegrip en kunstgevoel. En waar men in de Ouden immer de rechtstreeksche modellen ter navolging zag, klemde dat te meer. De Grieken navolgen? men bleef er meest, instinctmatig af; men gevoelde, al wilde men het zich niet bekennen, dat men ze niet verstond. Het is bekend, dat men Homerus, ondanks de kracht van den naam[1)], heel lang slechts genieten

1) Daarvan vooral schijnt ook te getuigen de wijdloopige verklaring van het antieke relief *Apotheosis Homeri* (1683) door den Deventer professor G. Cuperus.

kon in sterk aangezette Latijnsche vertalingen. En dat de oude Scaliger (J.C.) Virgilius mijlen boven hem plaatste.

Het Fransche classicisme bracht de Grieken eer achter- dan vooruit. De Perrault's, kampioenen ter eener zijde in de Querelle des Anciens et des Modernes, kenden heel geen Grieksch; het belette hun niet, met groote gewisheid den staf te breken over Homerus. Of zij wonnen, of Boileau, doet er hier niet veel toe. Boileau was ook geen Griek, veel meer nog Romein. Zijn medestander Rapin trekt een vergelijking tusschen Homerus en Virgilius, die tot eenzelfde slotsom voert als later bij Voltaire[1)], en, in krasser vorm, voorlang bij Scaliger. In Pope's vertaling roemt Voltaire het, dat zij Homerus verbeterde. Omstreeks 1700 had Mme Dacier de Ilias in proza vertaald; haar goedbedoelde bewondering kon er niet buiten, kunstregelen, moreele bedoelingen en allegorische inkleedingen den dichter te blijven toeschrijven. Een tijd daarna verscheen Houdart de la Motte's merkwaardige bewerking van hetzelfde epos: hij versifieerde het uit een vertaling, met de helft het bekortend, en de dwaaste veranderingen aanbrengend in het verhaal. Nog Bitaubé's, in Frankrijk populair wordende, vertaling (1764) tracht overal Homerus te verfraaien. Beschaven en zeer bekorten, vond ook Voltaire volstrekt vereischt voor een Fransche overzetting. De allegorische verklaring, uit de oudheid al overgeleverd, bleef bij velen tot diep in de 18de eeuw de beste mogelijkheid tot waardeering. Zelfs de Italiaansche Homerus-kenner Ricci houdt er in 1741 nog aan vast; ja Winckelmann is er nog niet los van. Minachters van den dichter als Terrasson, partijganger van La Motte, hadden al in het begin der eeuw die verklaring bestreden, maar de bewonderaars geven ze moeilijk op. Pope aanvaardde ze nog. Lowth en Wood echter niet meer.

De weerbarstigheid van het Grieksch, dat geen heer wezen mocht, en geen knecht wezen kon, als het Latijn beurtelings was, bracht bij de kentering der tijden een groot voordeel. Het werd, nadat men weer was gaan begrijpen, het niet te kunnen uitschakelen zonder geestelijke verarming, straks een bondgenoot in den strijd tegen - het klassicisme. Nieuwe studie der Grieken was de grondslag eener andere renaissance, met dergelijke uitwassen als de eerste, maar niettemin ruimer, vrijer, onbevangener dan die;

1) ‘Homère a fait Virgile, dit-on. Si cela est, c'est son plus bel ouvrage.’ Essai s.l. poesie épique. Ch. III.

geen slaafsche navolging vorderend, maar kunstzinnige doordringing; niet zwerend bij taal en ‘antiquiteiten’, maar liefdevol onderzoek belovend van het gansche leven der oudheid. Daarbij werden de methoden verbeterd en de hulpmiddelen vermeerderd. Maar ook dit ontwikkelde zich geleidelijk, en niet zonder taai verzet van de oude traditie, die of voor het Latijn geen mededinger duldde, of voor dezen een soortgelijk perk wilde afbakenen[1]. Ook zaten rationalisme en Aufklärung, onhistorisch toch in oorsprong en tendens, zich zelf hier licht in den weg. Wieland is daarvan nog een merkwaardig voorbeeld. Het is een beginsel der romantiek veeleer, alle kunst te willen verstaan uit het karakter van volk en land en tijd. Maar reeds in de eerste helft der 18de eeuw gaan Lady Montague, R. Pococke en R. Wood (1750)[2] met Homerus in de hand Troas bezoeken. Zoo leerde een Fransch koopman op de Levant eerst recht Homerus en zijn helden bewonderen en verstaan in jarenlang verkeer onder hunne nazaten[3].

Van Engeland ging de gansche eerste helft der 18de eeuw een machtige invloed uit ten gunste der Grieksche studiën. Door Bentley allereerst. Beroemd is hij voor alle tijden door zijn tekstkritiek. Al oordeelt men hem thans daarin te rationalistisch en te radicaal, hij bracht strenger methode en was een schitterend voorbeeld van trefzekerheid. De gevaren dezer kritiek toonde hij anderzijds duidelijk, zijns ondanks, in zijn zonderlinge behandeling van Milton's Paradise Lost. Van hoogere kritiek gaf hij een beroemd model in zijn bewijs van vervalschingen uit den lateren keizertijd in de Grieksche literatuur. En ook voor het verzamelen van de fragmenten van Grieksche dichters gaf hij het voorbeeld aan allen die volgden. Zoo legde hij de gronden eener critische Grieksche literatuur-geschiedenis.

Groot is zijn beteekenis ook voor de klassieke philologie in ons land. Hij wees Hemsterhuis in brieven de richting; en deze vond getrouwe discipelen in Valckenaer en Ruhnkenius. Ook Wesseling staat eenigszins onder Hemsterhuis' invloed. Geheel stilgelegen had de Grieksche philologie hier niet; minder dan in Duitschland

1) Liep zelfs de toenemende afgoderij met het Grieksch van Demosthenes en de eeuw van Pericles niet parallel aan die van het Latijn van Cicero en de eeuw van Augustus? Ruhnkenius was in Latijn en Grieksch even exclusief. Van Kampen a.w. II 287.
2) Zijn *Essay on the original genius of Homer* echter eerst in 1769 gedrukt, alleen voor enkele vrienden. In Duitschland in 1773 bekend, in vertaling; in Engeland eerst algemeener in 1775.
3) Finsler a.w. 252.

had het onderricht ontbroken[1], al getuigde de vaste gewoonte, geen Grieksch auteur uit te geven zonder Latijnsche vertaling[2], dat er niet bijster van geprofiteerd werd. Een J.G. Graevius en een Jacobus Gronovius kenden terdege Grieksch; de laatste gaf behalve Latijn ook oude en latere Grieken uit, en verzamelde bovendien de Antiquitates Graecae in dertien folio's. En Perizonius, bekend als eenzaam voorlooper van Niebuhr in zijn kritiek op de oude Romeinsche geschiedenis, heeft ook zijn plaats in de ontwikkeling van het vraagstuk over Homerus, dat eerst door F.A. Wolf spannend zou worden. Maar toch was deze studie ook bij ons zeer in verval gekomen[3]. Een nieuwe periode, een tijd van krachtigen opbloei zette weer in met het Leidsche driemanschap, in vriendschap en wederzijdsche vereering verbonden met Wesseling te Utrecht[4]. Er is echter een belangrijk verschil tusschen de Leidsche en de Utrechtsche school. De eerste toonde de nauwste verwantschap met Bentley, de andere meer met de Duitsche philologen. Wyttenbach vertelt van Wesseling's Herodotus: 'Wesselingius magis *res*, omnem Historiam, Chronologiam, Geographiam, Antiquitates consectabatur: Valckenarius magis *verba* et Grammaticam rationem complectebatur.' Woorden en zaken, die tegenstelling is niet ongewoon in dezen tijd[5]: bij C.G. Heyne 'tritt die Textkritik zurück und das sachliche Interesse in den Vordergrund'[6]; 'the science of things as contrasted with that of words, archaeology (in its widest sense) as contrasted with language and literature'[7]. De tijd der 'Altertumswissenschaft' naderde; en zij viel met Winckelman en Wolf niet uit de lucht.

Er waren vele voorbereidingen en voorloopers. In Italië was de archaeologie reeds het hoofdwerk der 17de-eeuwsche philologen geweest, de 18de-eeuwers zetten het met verdubbelden ijver voort. Het rijkelijk voorhanden materiaal en de trots op hun afkomst verklaren hun voorgaan. Geleerde genootschappen bevorderen er

1) Toen Reiske in 1733 aan de Univ. te Leipzig kwam, ontbrak er alle gelegenheid om Grieksch te leeren. *Lebensbeschr.* 9.
2) Nog omstreeks 1770 durfde zoomin Valckenaer hier als Reiske in Duitschland van die gewoonte afwijken. Reiske, *Briefe* 777 vlgg., 816.
3) Hemsterhuis betoogde 1720 in Franeker de 'Linguae Graecae praestantia'; maar zijn opvolger Valckenaer begon nog in 1741 zijn ambt met een rede 'de caussis neglectae literarum graecarum culturae.'
4) H. te Leiden 1740-1766; R. 1744 (hoogl. 1761)-1798; V. 1766-1785. W. te Utrecht 1735-1764. H., V., en W. voor dien te Franeker.
5) P. van Limburg Brouwer maakte in 1848 nog dat onderscheid met het oog op Leiden en den jongen Cobet. - Is het op zich zelf niet merkwaardig, dat Holwerda als iets bijzonders van L. Br. mededeelt, dat hij Winckelmann kende? Gids 1890, 424.
6) Kroll a.w. 113.
7) Sandys a.w. III 40.

het werk: de Accademia Etrusca di Cortona, en andere. Vorsten en aanzienlijken leggen er musea aan van het gevondene; hoe zal men zich Winckelmann's werk denken zonder die verzamelingen, zonder zijn beschermer Kardinaal Albani? Schatten aan gegevens worden samengebracht in de vaak massale werken van Ficoroni, Gori, Muratori, Maffei over topographie, bouwwerken, gemmen, munten, inscripties en andere oudheden. De opgravingen in Herculaneum trekken allerwegen verdiende aandacht. Frankrijk volgde met eere: de fabelachtig werkende Dominicaan Montfaucon gaf in 1719-1724 zijn vijftien folio's *Antiquité expliquée*, dat langen tijd het standaardwerk bleef. Daarvóór had hij zijn beroemde werk geschreven over de Grieksche palaeographie, zooals zijn ordebroeder Mabillon, nog in de vorige eeuw, het had gedaan voor de Latijnsche. Graaf Caylus besteedde zijn inkomen aan het verzamelen van oude kunstwerken; in zijn eigenhandig plaatwerk *Recueil d'Antiquités* (1752-1767) gaf hij beschrijving en afbeelding van beeldhouwwerken, die hij op zijn reizen in Griekenland en het Oosten zelf had gezien. Romeinsche muurschilderingen verschijnen door zijn bemoeienis in kostbare reproductie; in Herculaneum, in oude wegen en legerplaatsen, stelt hij het grootste belang. D'Anville is de bekende geograaf der Oudheid. Anderen verzamelden en beschreven munten en gemmen. In Duitschland wekte J.F. Christ[1)] zijn hoorders op, niet alleen literatuur, inscripties, munten, maar ook bouw- en beeldhouwkunst, gemmen en vazen der Ouden te bestudeeren. Zelf is hij kenner en verzamelaar. Heyne en Lessing danken aan hem hun eerste belangstelling voor de oude kunst. Gemmen trokken reeds lang de aandacht, en zeer bijzonder in de 18de eeuw[2)]. Het bekendst werd de verzameling van Baron Von Stosch te Florence: door de beschrijving van Winckelmann (1760). Hij was de man, die alle eigenschappen vereenigde om de geschiedenis der oude kunst, der Grieksche voornamelijk, op nieuwe en zekere grondslagen te vestigen: in 1754 verschenen zijn *Gedanken über die Nachahmung der Griechischen Werke in der Malerey und Bildhauerkunst*, in 1762 zijn *Sendschreiben von den Herculanischen Entdeckungen* en eindelijk in 1764 zijn geniale hoofdwerk *Geschichte der Kunst des Alterthums.*

In zijn *Monumenti antichi inediti* (1767) wendde hij de mytho-

1) Hoogl. te Leipzig 1734-1756.
2) Zoo omstreeks 1750 een groote verzameling van kunstige afdrukken te Leipzig: de Dactyliotheca van Lippert, beschreven door Christ en Heyne.

logie gelukkig aan tot verklaring der voorstellingen van Romeinsche grafreliefs. Een moderner en beter gebruik dan dat zoolang gegolden had in de praktijk der letteren. Vele aanvallen waren daarop van de 17de eeuw af reeds gedaan, maar tot diep in de 18de vond het nog verdedigers[1]. Klotz het bestrijdend in zijn *Epistolae Homericae* (1764), kreeg Herder tegen zich, eerst in de *Fragmente* (1767), en nog eens in de *Kritische Wälder* (1769). Met de wetenschappelijke verklaring der mythologie zelve maakte Heyne een begin in zijn uitgave van Apollodorus (1763).

Twee jaar na Winckelmann's *Geschichte* kwam Lessing's *Laokoon*, met één slag het axioma der eeuw ‘ut pictura poësis’ wegvagend[2].

Het is geen wonder, dat in dezen tijd ook de vraag naar de aesthetische waarde der Grieksche literatuur dringender werd. Ten opzichte van Homerus eerst en vooral. Lowth bracht velen tot juister gevoel van Homerus' schoonheid, al bedoelde zijn werk in de eerste plaats op de schoonheid des Bijbels te wijzen: *De sacra poësi Hebraeorum* (1753). Twintig jaar later kreeg Wood's *Essay* grooten invloed. Lessing's *Dramaturgie* gaf nieuwe beschouwingen over Sophocles' kunst en Aristoteles' kunstleer (1767). Herder wijdde een deel zijner *Fragmente* aan ‘die Griechische Literatur in Deutschland.’ ‘Wie weit wir die griechischen Dichter kennen? Wie weit haben wir sie nachgebildet?’ vraagt hij zich af. De eenige juiste navolging, is zijn meening, zal in niet-navolgen moeten bestaan. En hij ziet uit naar een nieuwen Winckelmann, die in een geschiedenis der Grieksche letterkunde den onverbreekbaren samenhang van poëzie en leven zal toonen. Een medestander in de aesthetische beschouwing der Oudheid wilde ook de jonge professor Klotz zijn; door zijn geschriften over klassieke kunst en letteren, en door zijn tijdschriften oefende hij tot zijn vroegen dood (geb. 1738, gest. 1771) grooten invloed. Maar zijn ijdelheid en zijn scherpe tong maakten hem bijna iedereen tot vijand; ondanks zijn oppervlakkigheid is het echter misschien niet geheel billijk, dat men hem alleen nog kent als het slachtoffer van de meedoogenlooze kritiek van Lessing en van Herder[3].

Merkwaardig is, dat zij allen over de Oudheid schrijven in hun

1) Vgl. Koberstein a.w. III 458 vlg.
2) Voorloopers al veel eer, in Dubos, Harris e.a.
3) Lessing noemde hem in *Laokoon* XXIV nog ‘ein Gelehrter von sonst sehr richtigem und feinem Geschmacke’. Vgl. ook *Vita Ruhnk.* 197: ‘homo perelegantis... ingenii’.

moedertaal[1]. Ook Bentley deed dit reeds enkele malen. In het algemeen ging de gewoonte veld winnen, ook voor wetenschappelijke werken de landstaal te bezigen in plaats van het Latijn. Teekenend is de klacht van den Zweedschen Germanist Joh. Ihre[2]: 'Nec id minus triste literis omen afferre mihi videtur, quod omnes fere cultiores Europae gentes, ex composito veluti, Latiali lingua bellum indicent, et suo quaeque patrio sermone scientias tradant'[3].

Ook de Grieksche auteurs zelve ging men in de landstalen brengen buiten den kring van heel of half klassiek-geletterden. De 18de eeuw vertaalde veel, en bij toeneming, uit het Grieksch. Allereerst Homerus: Dacier, Bitaubé, Pope, Voss, Cesarotti, en vele anderen[4]. Maar ook Anacreon, Pindarus, Theocritus, tragici - Brumoy, *Théâtre des Grecs* (1730) -, redenaars en wijsgeeren. Navolgingen sloten daarbij aan, en minder of meer gelukkige populariseering van het Grieksche leven en denken, als in Wieland's romans - welker Grieken verrassend veel hebben van Voltairiaansche beaux-esprits -, en op het einde der eeuw in de beter geslaagde *Voyage du jeune Anacharse* van Barthélemy.

In ons land deed men aan dat alles weinig, vooral in Leiden. Alle krachten concentreerde men daar op de schrijvers en de taal. Handschriften werden er gezocht, afgeschreven, vergeleken; bekende en onbekende auteurs met zorg uitgegeven. Voor het materiaal, voorzoover niet voor de hand, richt men zich tot de vele bevriende, correspondeerende vakgenooten in de omliggende landen, tot Italië toe. Of men gaat zelf op reis: Ruhnkenius en Wyttenbach brachten beiden heele tijden in Parijs door[5]. Niettemin bleef er nog altijd veel toevalligs en willekeurigs in de verhouding van codices, kritisch vernuft en uitgave; te meer daar oude en nieuwe collaties, en copieën weer daarvan, geen autopsie kunnen

1) Reiske, Lessing's vriend, correspondeert althans vaak in het Duitsch, en schrijft daarin ook zijn autobiographie.
2) *Vaticinium de futura Reip. Litt. facie*, in 1752 te Upsala uitgesproken. Bibl. Brem. Nova Cl. V p. 17 (1764). - Prof. Muller wijst mij op protest tegen gebruik van Fra. i.p.v. Lat. in 1715 in Leidsche or. inaug. van P. Burman.
3) 'n Duitsch professor 'animo ventosus' - 't schijnt een staand epitheton in Leiden voor Duitsche geleerden - vroeg Ruhnkenius: 'Tune etiam, o bone illo in errore adhuc versaris, hac amplius aetate Latine scribendum esse?' R. zet hem onmiddellijk buiten de deur. *Vita R.* 273.
4) Vgl. getallen edd. en vertt. bij John W. Draper, *Neophil.* 6, 241. - Bij ons alleen K. Droste's gerijmel (1719-1722); na Coornhert (uit Lat.), Van Mander (uit Fra.) en Van Sambix (1651).
5) Voor Wyttenbach zie *Vita Wytt.* van Mahne, 103 vlg.: 'codicum tractandorum et excerpendorum gratia' wil hij de voornaamste Europeesche bibliotheken bezoeken. - Over Ruhnk. ook Beckman in Bijdr. H. Gen. 33, 390-396.

vervangen. Ruhnkenius was een groot manuscripten-jager; ook alle onuitgegeven rhetores, grammatici, scholiasten wilde hij kennen, vertelt Wyttenbach. Valckenaer veel minder. Daarentegen richtte deze zich meer op het linguistische, als de oorsprongenleer van Hemsterhuis (later door Johan Daniel van Lennep en E. Scheidius tot een uiterste gedreven); en ook op het N. Testament en de patres. In de divinatorische kritiek waren beiden meesters, evenals Hemsterhuis. Het attisch en atticistisch proza trekt de Leidenaars wel het meest; lyriek en tragiek het minst. Valckenaer toont het minst die voorkeur: hij verwierf zich roem aan Euripides, en aan de bucolici, en hielp Wesseling aan Herodotus.

De keuze der werken kan vaak zekere verwondering wekken[1]: Lucianus, Tabula Cebetis, een Onomasticon, Lexica, Scholiën, een Alexandrijnsch epos, en dergelijke. Er zijn verschillende redenen voor op te geven: een critische literatuurgeschiedenis was er niet[2], en moest langs dien weg ontstaan[3]; de taal wenschte men in haar vollen rijkdom uit alle bronnen op te halen; de schifting van zuiver en onzuiver werd zoo voortgezet; bij sommigen zal hebben meegewerkt, dat de hellenistische geest, ondanks vreemde dingen, meer verwant aandeed dan de helleensche; ten slotte de traditie nog, die van het Grieksch bovenal verklaring van het N. Testament vroeg. Dit laatste werkte bij Ruhnkenius wel het minst. Op den herhaalden aandrang van zijn vriend, den graecus-theoloog Alberti ‘ut sacrae Criticae operam navaret’, en daartoe evenals hij ‘minutos et posterioris aetatis scriptores’ lezen zou, antwoordde hij steeds, nog zoo ver niet te zijn met zijn, naar Hemsterhuis' les, chronologisch geordende lectuur. Toch had hij al wel over het N.T. college gegeven, toen hij als lector zijn ouden leermeester bijstond[4]; deze zelf had omstreeks 1750 nog Evangeliën of brieven van Paulus behandeld[5]. Gelukkige hoogere kritiek gaf Ruhnkenius in de ontdekking en identificeering van stukken van den eenen rhetor in het werk van den ander; Valckenaer in zijn studie over Aristobulus Judaeus. Maar de tekstkritiek, de Diva Critice voerde den scepter te Leiden. Wyttenbach mag in 1799

1) Vgl. Reiske over Duitschland: Cur non auctorem nobilem sibi sumunt? Porphyrium, Corinthium, Theognim, hymnos homericos, Homero indignissimos, alia eiusmodi frivola ornant... *Briefe* 734 (8-11-66 aan Meerman).
2) Ondanks de machtige materiaal-verzameling van J.A. Fabricius: *Bibliotheca Graeca*, door alle volgenden dankbaar gebruikt.
3) Ruhnkenius' *Historia Critica Oratorum graecorum* is beroemd.
4) In Univ. Bibl. Utrecht dictaten van R. over Lucas en Acta App. Vgl. *Vita R.* 126.
5) Blijkens dictaten en excerpten in zelfde bibl.

in zijn *Vita Ruhnkenii*, juist als Wolf in zijn *Darstellung der Alterthumswissenschaft* leeren: ‘antiquorum monumentorum quattuor sunt genera’, de scriptores krijgen zoodanig overwicht, dat den anderen drie - inscriptiones, nummi [quae duo sunt literata!], artium opera - niets dan de toelichting van dezen overblijft; voor wie hen kent ‘facilis et expedita est horum trium cognitio [o Winckelmann], sine hac inanis et potius nulla.’ Het betoog loopt vlot: de schrijvers zijn de hoofdzaak; het recht verstand ligt in de ‘grammatica interpretatio’; die wordt overal belemmerd door de corruptheid der teksten; deze moeten worden hersteld ‘adhibita emendatrice facultate Critica.’ Ergo, onvolprezen is de wetenschap der kritiek; de lofzang is een echo op dien voor den volmaakten criticus - i.e. Hemsterhuis - van Ruhnkenius, dien alle ‘humanitatis studiosi’ uit het hoofd behoorden te leeren.

Wanneer met de lectuur der auteurs de kennis der andere drie bronnen zoo licht te verwerven viel, behoefde men zich daarvoor ook niet bijzonder in te spannen. Zoo schijnt de opvatting in Leiden. Van de epigraphie, waarvoor Scaliger en Gruterus lang geleden (circa 1600) een standaardwerk hadden gegeven, merkt men er niets. Meer dan nog van numismatiek, een vak, waarvoor hier in het algemeen reeds lang[1] vrij veel liefhebberij bestond. Hemsterhuis' voorganger Haverkamp had nog in 1734 eens anders *Thesaurus* uitgegeven. Tib. Hemsterhuis zelf had een goede collectie, die hij zijn zoon Frans, nog kind, spelende geheel leerde kennen en aesthetisch waardeeren[2]. Zijn schoonvader J. de Wilde bezat een kostbaar kunstkabinet: oude penningen, gemmen, naar 't schijnt ook vazen, reliefs, beelden[3], waarvan zijn kennis en smaak veel genoten. Ook over moderne kunst zou hij met gezag hebben kunnen oordeelen; zijn leerlingen ried hij teekenen te leeren. Maar of er op zijn colleges van die kunstliefde veel bleek, is zeer de vraag: op zijn ouden dag lieten zijn hoorders hem in den steek, omdat hij bij de lectuur van Theocritus niets dan etymologieën leverde, vertelt een reiziger[4]. Voor Ruhnkenius trekt de biograaf

1) G. Cuperus *Observationes* (1670). Van Kampen a.w. I 410 vlg. Sandys a.w. II 331. L. Smids' gedr. en hs. werken over numismatiek; o.a. mss. in Univ. Bibl. Utrecht, schenking-Van Goens.
2) Verhaal bij Van Assen a.w. 49, die 't van Tollius had. Vgl. Meyboom in Oeuvres de Fr. H. III 113.
3) *Elog. Hemsterh.* 16. Die J. de Wilde gaf ook enkele werkjes hierover uit in 1692, 1700, 1703. Cat. Wesseling I 140.
4) Bijdr. Hist. Gen. 33, 380.

'Antiquaria, Numismata et Inscriptiones' slechts pro memorie uit. Toch bezat de Leidsche Hoogeschool sinds 1743 een niet onbelangrijke verzameling oudheden, haar vermaakt door den Amsterdamschen regent G. van Papenbroek, weldra nog vermeerderd met stukken uit Smyrna verkregen. Oudendorp oreerde erover, en gaf een korte beschrijving uit. Maar na zijn overlijden 'verliep er een zeer geruime tijd, alvorens men bedacht was, om tot bevordering der Oudheidkundige studiën, bij de reeds aanwezige eenige nieuwe hulpmiddelen te voegen'[1)]. Een Penningkabinet namelijk, begonnen in 1796. Ruhnkenius was Oudendorp's opvolger van 1761 tot 1798!

Penningen en gesneden steenen[2)], daarvan was Frans Hemsterhuis groot liefhebber en vermaard kenner, gezaghebbend tot in Italië toe[3)]. Reeds onder Anna was hij de beheerder der Stadhouderlijke verzamelingen[4)]. Eerst hadden de penningen zijn voorliefde, daarna de gemmen. Zelf verwierf hij zich een kostbare collectie daarvan, die hij later aan zijn Diotime schonk[5)]. Zijn levenslange correspondentie met den bezitter van 'de rijkste penningkasse van Europa', den Amsterdamschen auctionaris P.B. van Damme[6)] bevat vele bijzonderheden over deze liefhebberij in ons land[7)].

Hemsterhuis, die zelf teekende, gedenkpenningen ontwierp[8)], boetseerde[9)], schreef ook over graveer-, beeldhouw- en schilderkunst. Eén van die aan vrienden gerichte stukken werd reeds vroeg

1) Siegenbeek a.w. II 122 vlg.
2) Cat. Wesseling II 32 vermeldt werken over 'gemmae et lapides' te Leiden gedrukt in 1636 en 1647.
3) Meyboom a.w. III 146.
4) Blijkens H.'s brieven a. Van Damme.
5) Meyboom a.w. III 145. Op de lijst van mss., die V.G. bezat (Kon. Bibl.) komt ook voor: Catalogue de Pierres gravées antiques du Cabinet de M. Hemsterhuis copié d'après le ms. de l'auteur (1780).
6) Zie over V.D. Nw. Biogr. Wb. De brieven zijn in het Mus. Meermanno-Westrenianum, Den Haag. Een zeer slechte copie in Univ. Bibl. Utrecht. - Iets eruit medeged. d. Dr. H. Was in Aantt. Verh. Prov. Utr. Gen. 1887. Lk. En in Oeuvres a.v. III 142 vlg. - V.D. schreef over zijn verzameling o.a. in 1775-6 in Werken Ze. Gen.
7) Prachtige verzameling gemmen bij H.'s vriend, schepen van Amst., Th. de Smeth, aan wien zijn *Lettre sur une pierre antique* (1762) en *L.s. la Sculpture* (1765) zijn gericht. Andere bij den Stadhouder, J. Dutens, F. Fagel. Penningen bij dezelfden (Fagel, cf. Ten Hove a. V.G. 8-1-62), D'Orville, Van der Schley, Vosmaer, Van Wassenaer, Van Heeckeren, Cannegieter, Van Goens, Ds. Walrave, P. Camper. Met zijn collega A. Vosmaer, directeur v.h. Stadh. Kabinet v. Naturalia, spot H. steeds als would-be-numismaticus; maar na 10 jaar vindt hij diens collectie toch (tegen 7000 gld.) een bijzondere aanwinst voor Van Damme. - We hooren van een Ms. Index op Grieksche munt-inscripties, door De Wilde, en van een Ms. Catal. van antieke graveurs, door H. - Ook andere kunstwerken koopt H. soms: zoo een 'yvoren groep' van M. Angelo.
8) B.v. op zijn vriend P. Camper.
9) Eerst onder leiding van den graveur en gemmen-snijder J.L. Natter.

gepubliceerd[1)], en kon zoo zijn aesthetische ideeën, die de instemming van Herder, F.H. Jacobi en Goethe verwierven[2)], in wat wijder kring brengen.

Tot de studie van Plato werd hij, naar zijn eigen getuigenis, gebracht door zijn vriend Ruhnkenius[3)]. Ook den 'ouden vriend' van Van Heusde had deze, bij uitzondering en heel laat, op Plato gewezen, roemend van 'zijn onvergelijkelijke gratie, elegantie, urbaniteit en attische dictie'[4)]; het was echter Fr. Hemsterhuis alleen geweest, die hem, vele jaren nadat hij de Hoogeschool had verlaten, Plato om meer dan dat leerde liefhebben'[5)].

Maar Leiden en het Nederlandsche Hooger Onderwijs hadden niets te doen met Fr. Hemsterhuis. Hij had een kleine kans gehad, te Franeker P. Camper op te volgen voor de wijsbegeerte, maar had kort daarna door prinselijke gunst[6)] den lucratieven post van Commies bij den Raad van State verkregen. Hij werkte in Den Haag voor zijn ambt, en leefde er voor zijn rationalistisch gefundeerde aesthetische gevoels-philosophie, zich slechts gevend aan een zeer kleinen kring van vrienden[7)], allermeest aan zijn Diotime-Gallitzin, en later zijn Daphne(-Perrenot)-Meerman. Al zou hij luider gesproken hebben[8)], zijn invloed zou in ons land bezwaarlijk ver gegaan zijn[9)]; zijn evidente onverschilligheid voor kerk en christendom, Goethiaansch, on-Nederlandsch, had een scheidsmuur gesteld tusschen hem en ons volk[10)]. Hij is een enthousiast Socraticus. De Romeinsche philosophen, de Stoicijnen kunnen hem niet behagen; Epictetus met zijn heilzame doodsbetrachting ergert hem. Sophocles 'est un de ses gens'; maar met Homerus dweept hij, 'source sacrée et féconde de toute beauté!'

1) *L. s. la Sculpture* in 1769. Andere, aan De Sm. of C. Ploos van Amstel, eerst in 1790 en 1791. En belangrijke stukken bleven door den onwil van den bezitter steeds onuitgegeven.
2) Eerst laat met hen in persoonlijke aanraking.
3) Oeuvres III 121.
4) A.w. 110.
5) Z.w. 240-251; vgl. 63, 117, 210, 322.
6) Hardenbroek a.w. I 125.
7) Als H. Fagel, en vooral diens zoon F. Fagel, zijn leerling, en Ch. Bentinck van Rhoon. Ook de De la Fite's (Oeuvres III 168) en De Pinto (deze 13-8-76 a. V.G.: zijn geleerde vriend F.H. is invisibel; 'il est toujours dans une retraîte champêtre, où la princesse Galitzin s'est retirée pour se vouer entièrement à l'étude').
8) De oplagen van het gedrukte zijn blijkbaar klein; de boekjes worden spoedig zeldzaam. Oeuvres III 192. Zelf tracht hij in 1776-1784 tegen hoogen prijs exx. machtig te worden. Hij denkt wel eens aan gezamenlijk uitgeven van gedrukte en ongedrukte opstellen, maar komt er nooit toe. F.H.a.V. Damme 27-10-76; 15-1-81; 22-9-84.
9) Buiten ons land ging hij tot Spanje en Rusland toe. Oeuvres III 193-195.
10) De achterlijke orthodoxie krijgt de schuld bij Meyboom, a.w. III 219 vlg.; Van Heusde a.w. 251. F.H. zelf over Calvijn Oeuvres III 139 vlg.

Dat klinkt heel anders dan bij Ruhnkenius, die een zoeker van schoonheid eindelijk ried, Homerus te lezen - om Virgilius te leeren verstaan[1]. In hun wetenschappelijk werk houden deze en anderen zich bij de zgn. Homerische hymnen of bij late navolgers van Homerus[2]. Valckenaer had althans een begin gemaakt met een uitgave van de Ilias zelf (1747)[3]. Maar ook hij bespot herhaaldelijk Reiske 'tamquam pueriliter Homeri amatorem'; het is de oorzaak van een tijdelijke breuk in hun vriendschap[4]. Ondanks zijn philologischen arbeid aan Euripides, staat het te betwijfelen, of hij dezen zijn studenten nader bracht[5]. 'Bentley, Hemsterhuis, Valckenaer, Porson,... - zegt Polak - zij laten zich òf in 't geheel niet uit over de waarde der [Grieksche] literatuur... òf wat zij dienaangaande in het midden brengen, is beneden kritiek'[6]. Den graecus Ruhnkenius kan men erbij insluiten. Eerst Wyttenbach begon aandacht te wijden aan de wijsgeerige en aesthetische waarde der auteurs; aan de eerste echter veel meer dan aan de laatste, juist als zijn leerling Van Heusde[7]. Van aesthetische commentaren moest Ruhnkenius niets hebben; hij meent 'in Veterum scriptis quid pulcre dictum sit, sua quemque natura, nisi stupidus sit, sentire nec admonitione opus habere: vanos esse illos admonitores qui de pulcri caussis dissererent in animadversionibus ad Auctores, eosque aestheticis, ut vocant, editionibus interpretarentur'[8]. Hoe griefde het hem, dat een jonge vriend - zou het Van Goens zijn geweest? - zyn droge colleges durfde afkeuren, en de voorkeur geven aan Klotz, Burman, Schrader, ja aan een rector, omdat zij hun leerlingen in geestdrift deden ontbranden![9]

1) Van Heusde a.w. 108, cf. 106, 111, 118.
2) Zie b.v. Bibl. critica. Indices. En *Vita Ruhnk.* 100.
3) Sandys a.w. II 456. Finsler 412.
4) R.'s Briefe 678-9 vgl. 505-6.
5) Vgl. V. Heusde a.w. 119.
6) A.w. 30.
7) A.w. 114, 116, 119 vlg.
8) *Vita R.* 268. Bergman noteert p. 488 dgl. oordeel van S. Musgrave.
9) Die 't dorst bestaan was een 'homo semidoctus, qui et ipse aliquis esse vellet, a.R. saepe admonitus, ut tum demum de Literis judicaret, quum eas bene didicisset', die 'apud imperitos veluti Censor de Professorum meritis laudibusque statuebat, magnaque auctoritate valebat.' Bergman stelt hem gelijk p. 457 met den 'Professor in Graecis literis novus ac rudis' die zoo geleerd dicteerde, 129-130. Vgl. 423: Quis fuerit, nemini dubium esse potest in illorum temporum rerumque memoria aliquantum versato.' Ik heb eenig vermoeden, dat niet Luzac, maar V.G. bedoeld wordt. Bergman, eerst zoo zeker, gaat later twijfelen. *Supplementa ad Elog. H. et Vitam R.* (1874) 31: 'probabiliter.' Daar blijkt, dat ook anderen als D.J.v. Lennep in onzekerheid daarover verkeeren. Indien V.G. bedoeld wordt, betwijfel ik, dat de 'doctior professor' 423 Wytt. zelf zou zijn. Inderdaad trad V.G. voor en na 1776 als 'censor proff.' op. Vgl. ook boven 131. Men moet in de *Vita R.* en dgl. altijd rekening houden met de niet geringe zelfingenomenheid, die anderen telkens declineerde. Vgl. b.v. R. over Villoison, *Vita R.* 269. - De rector, voor wien Bergman 't opneemt, zal denkelijk J.A. Nodell zijn.

Nog in 1791 stortte hij zijn gal uit over ‘ventosa ista Aestheticorum natio (quae)... nulla aut mediocri utriusque linguae scientia, nulla exquisitioris eruditionis copia, nullo denique Critices usu, super locis, quos non intelligit, philosophatur’[1].

Eigenaardig is, dat één aesthetisch-critisch geschrift de gansche eeuw door uitgevers, uitleggers en lezers vond, en bewondering gelijkelijk bij jongeren en ouderen: de Grieksche verhandeling *Over het Verhevene*, toen algemeen aan Longinus toegeschreven. Boileau vertaalde het reeds, Rapin, Mme Dacier, Hurd, Lowth, Diderot, iedereen beroept zich er op. Bij ons gaf Jac. Tollius het uit met aanteekeningen in 1694; in Engeland vond het in den loop der 18de eeuw verscheidene uitgevers, en in alle uitgaven herdrukken. Ruhnkenius laat een *Dissertatio de Vita et Scriptis Longini* verdedigen[2]. P. le Clercq vertaalde het in het Nederlandsch in 1719, Siegenbeek weer in 1811. De Bijdragers Lelyveld en Tollius beroepen zich op ‘dien grooten meester des verhevenen stijs’[3]; Magna molimur Parvi eveneens[4]; in Minima zal Tollius geregeld excerpten uit Longinus leveren[5]. En ook thans nog kan het hoog gewaardeerd worden[6]. Longinus deelde het lot van andere klassieken: de bewondering was algemeen, maar wà in hem aantrok, was verschillend: zijn eigen ‘incredibilis vis dicendi’, de keurige attische dictie, de vele fragmenten van anderen, de overvloedige gelegenheid tot emendeeren en verklaren, ontdekken van parallellen en navolgingen, terechtbrengen van citaten[7]. Ook de ernstige uitspraken over de zeden zijns tijds in verband met het verval der kunst. Zijn enthousiaste vereering van Homerus eenerzijds, zijn kritische bezwaren tegen Ilias en Odyssee ter anderer zijde. De karakteristiek van enkele groote schrijvers; de beschouwingen over stijlsoorten, over bronnen en middelen van het litteraire schoon, over de rhetorische figuren. Voor enkelen ook de verheffing van het genie met zijn gebreken, ver boven alle feillooze middelmatigheid.

Hing de sterke voorliefde voor de divinatorische kritiek samen

1) *Epp. ad diversos* 85. 't Ging tegen Jani allereerst, over wiens Horat.-verklaring zie Bibl. crit. IV 84 vlgg. (waar ook over het barbaarsche woord *aesthetica*); over zijn hoofd ook tegen C.G. Heyne. Zelfs L. van Santen, Bibl. crit. III 61 wat sceptisch over H.'s aesthetische Tibullus-verklaring.
2) Zie Bibl. Crit. I 116 vlgg., III 32 vlgg. Verder Sandys a.w. Finsler a.w. E.a.
3) *Bijdr.* II 42. Vgl. I 481 e.e.
4) *N. Bijdr.* I 531.
5) Nott. M. Cr. 24-9-62. Zie boven 107 n. 7.
6) B.v. Polak a.w. 23.
7) Vgl. Bibl. Crit. III 32 vlgg. de bespr. van Toup's uitgave; en I 129-131 slot eener recensie van Ruhnkenius *De Vita*, etc.

met het nuchtere volkskarakter? Het is wel beweerd[1]. T. Hemsterhuis en Valckenaer zijn inderdaad ras-echte Nederlanders: maar Frans Hemsterhuis niet minder. Terwijl Ruhnkenius toch uit Pommeren kwam. Ontbrak hier het materiaal te veel voor andere studie der oudheid? Stellig had Italië daarin voor. Maar in Duitschland waren de bestaansvoorwaarden voor philologie en philologen minder dan hier. Reiske's Leven en Brieven[2], ofschoon niet het normale weerspiegelend[3], getuigen er genoeg van. Welk een geworstel om tot uitgave te komen van zijn beste werk! Zelf bekostigen, zelf inteekenaars verzamelen; en ten slotte een bedelbrief aan den rijken Hollander Meerman om een renteloos voorschot!

Buiten Leiden was men ook niet zoo exclusief. P. Burman Sec. stelde veel belang in epigraphie en numismatiek. Zijn voorganger J.Ph. d'Orville was nog meer archaeoloog dan criticus; een *Iter Siculum*, vrucht van jarenlang reizen en waarnemen, is zijn hoofdwerk. En reeds in de 17de eeuw had G. Cuperus de archaeologie met eere beoefend; in 1676 beschreef hij onbekende monumenten[4].

Dat Wesseling te Utrecht wel zooveel gevoelde voor de zaken als voor de woorden, blijkt ons uit zijn werk, zijn bibliotheek, zijn onderwijs, zijn leerlingen. Het Latijn, dat hij schreef, heet nooit geheel zuiver, al werd het gaandeweg beter. Man van zeldzaam verstand, zeldzaam geheugen, en zeldzamen ijver[5], had hij reeds jong zich een veelomvattende kennis verworven. Maar van de tekst-kritiek had hij een afkeer, tot Hemsterhuis, oudere collega te Franeker, en van stonde aan goede vriend, hem niet zonder veel moeite van dit standpunt af bracht. Sinds beoefende hij ook gedurig en gelukkig deze kunst, en leidde zijn leerlingen erin op. Maar kennelijk is zijn streven, het geheele gebied der klassieke oudheid te overzien[6]. Met hoogere kritiek houdt hij zich meermalen bezig[7]. Hij emendeert en verklaart plaatsen uit de tragici, soms

1) L. Mueller a.w. 60.
2) Zie o.a. Briefe 770 vlg., 826.
3) Vgl. b.v. uitingen van zijn vrouw en van Klotz. *Lebensbeschr.* 95, 600.
4) Sandys a.w. II 331.
5) Hij placht studenten in hun Alba voor te houden: Vitanda est improba Siren, desidia (Hor. Sat. II, 3, 14).
6) In Univ. Bibl. Amst. nog dictaten van W., volgens Boot a.w. In Univ. Bibl. Utr. vele dictaten ook. En een heele reeks Gr. auteurs in gedrukte exx. met ms. noten en collaties van W.: Epict., Cebes, Dionys. Perieg., Nicander, Gregor. Naz. e.a. Ze zijn geschonken door Van Goens, blijkens ms. lijst in Kon. Bibl. Pf. 130 D. 2 VII. Vgl. Van Someren, *De Utr. Univ. Bibl.* 57 vlg.
7) Zoo over Aristobulus Judaeus vóór Valckenaer. Zie Luzac's uitg. van beider werk (1800). Over Philo en Aquila *Epist. ad Venemam* (1748). Verder *Probab.* C. 39.

uit Aristophanes of Pindarus, onderzoekt de echtheid van een brief van Plato, maar vooral trekken ook hem de latere en zeer late auteurs, waarbij echter Septuagint, Aquila, Josephus, Philo, Eusebius, Theodoretus, Tatianus, Gregorius Nazianzenus en tal van andere kerkvaders wijzen op een andere beschouwing dan bij de Leidsche coryphaeën[1]. In Franeker gaf hij ook colleges over Latijn: Sallustius, Suetonius, Terentius; over Vitruvius spreekt hij herhaaldelijk; zelfs weet hij een onbekend dichtfragment toe te wijzen aan Venantius Fortunatus[2].

Zaken meer dan woorden, geldt ook voor zijn twee groote werken: de uitgaven van Diodorus Siculus en van Herodotus. Voor de handschriften hangt hij geheel af van de hulp van vrienden, en vrienden van vrienden[3]; maar zijn historisch-geographische toelichtingen neemt men omtrent een eeuw later nog geheel of grootendeels in de nieuwe edities over[4]. Voor Hemsterhuis, Ruhnkenius, Reiske had hij ook als *de* aangewezen uitlegger gegolden van Herodotus; om zijn plan waren ze oprecht verheugd[5]; de voltooiing was voor hen een gebeurtenis[6]. Nu Dionysius Periegetes - bekend Alexandrijnsch geograaf - nog, dringt Ruhnkenius daarna, maar vergeefs, aan. Van oude chronologie en geographie was hij hier sinds Scaliger de beste kenner, meent Boot[7]. Van begin af hield hij er zich ook mee bezig[8]. En reeds in 1735[9] schreef hij over *Vetera Romanorum Itineraria* zoo goed, dat een Duitsch editor[10] honderd jaar later zijn commentaar onveranderd kon overnemen. Behalve uit de klassieken putte hij voortdurend ook uit de middeleeuwsche kerkelijke literatuur, en uit de oude inscripties en munten. Numismatiek en epigraphie had en hield steeds zijn volle belangstelling: zijn oudste werken zijn er reeds vol van, en als in 1752 het groote verzamelwerk over de munten van den

1) Overigens ook dgl. auteurs als bij hen: Hyginus, Aratus, Aelianus, Philostratus, Porphyrius, verschillende scholiasten en grammatici als Moeris, Hesychius, Suidas, Thomas Magister.
2) *Ep. ad. Ven.*
3) B. Caryophilus laat voor hem Diodorus-hss. te Venetië collationeeren. Voor zijn Herodotus roepen Ruhnkenius, Bernard, Valckenaer, Reiske e.a. allerwegen hulp in; Ruhnk. steunt hem met zijn Parijsche aantt., kardinaal Quirini zal voor de Vatic. lezingen zorgen. G. Ferrarius voor de Milaneesche. Ook uit Engeland krijgt hij hulp. Op Ernesti en Reiske rekent hij. Zie W. in Reiske, *Lebensbeschr.* 793 801, 807.
4) Dindorf, Gaisford, Schweighäuser.
5) Reiske bidt God, dat hij leven en kracht ertoe behouden mag.
6) Zijn *Dissert. Herodotea* bevat volgens Boot a.w. veel, dat omstreeks 1870 weer als nieuw werd aangeboden.
7) A.w. 61. Vgl. Ruhnkenius *Epp. ad diversos* ed. Mahne 126.
8) Zie zijn eerste werken. In *Probalia* C. 38 ook over de geogr. v.h. oude Friesland: Burdine en Aelmere.
9) Al aangekondigd in Praefatio van Diatribe, tot D'Orville gericht.
10) I. Bekker.

Romeinschen keizertijd, de *Thesaurus Morellianus XII Imperatorum* eindelijk klaar komt, schrijft Wesseling de voorrede en de veertigjarige lijdensgeschiedenis van het boek[1]. Voor den herdruk van Blasius Caryophilus' *De Marmoribus Antiquis* helpt hij den auteur aan een uitgever te Utrecht, en doet hem verbeteringen aan de hand[2]. J.H. Leichius is dankbaar voor Wesseling's epigraphische voorlichting bij de uitgave van Carmina sepulchralia[3]. Ook in de Acta Societatis Latinae Jenensis publiceerde Wesseling iets over inscripties (1753); zijn belofte van meer vervulde hij echter niet.

Zelf bezat Wesseling een vrij aanzienlijke verzameling Grieksche en Romeinsche munten. Dat hij ook voor het artistieke en moderne in penningen en gemmen gevoel had, zou men opmaken uit den brief, waarin Fr. Hemsterhuis hem Natter's gemmen uitbundig aanprijst, dankt voor de om diens wille gedane moeite, en verzoekt om verdere medewerking ‘om hier te lande de eenige konst te doen ontluiken, die... onze natie tot nog toe ontbroken heeft’[4]

Noch kritiek, noch literatuur, noch de oudheid in haar geheelen omvang waren Wesseling het een en het al. Zijn ‘Eloge’ vertelt[5]: theologie[6], recht[7], letteren, algemeene en kerkgeschiedenis waren zijn vakken. Natuur- en wiskunde vielen buiten zijn studieplan, maar hij achtte ze daarom volstrekt niet minder nuttig dan het maken van conjecturen over oude schrijvers en oude gebruiken. De Oostersche talen waren hem even bekend als de klassieke. Met de nieuwe talen van Europa was hij gemeenzaam in haar oude en haar latere vormen; in het bijzonder was hem zijn kennis der oude Scandinavische talen van nut bij zijn diepgaand onderzoek naar de oorsprongen van het moderne Europa. Over de kritiek heet het: ‘Jamais il n'envisagea la Critique comme le seul object qui méritât l'attention d'un homme à talens, ou il ne marqua du mépris pour les autres Sciences, comme ne font que trop souvent les Critiques modernes’. Zelf gelukkig emendator, ‘il était bien éloigné de penser que la Critique, cette Science d'ailleurs si utile, ne fut que celle des corrections, et de ramasser toutes les fautes

1) Cat. Wesseling I 42. Boot a.w. 81. J.M. Gesner. *Isagoge* (1774) I 417.
2) 1743. Boot a.w. vgl. m. Cat. Wesseling I 143.
3) 1745. Boot a.w. Cat. Wess. I 96. Cat. V.G. I 383
4) 7-2-57. Versl. Kon. Acad. afd. Lk. 1874, 348.
5) Bibl. d. Sc. et d.B. Arts 22, 491 vlgg. Naar inhoud en vorm te oordeelen, is m.i. zeer waarschijnlijk de jonge Van Goens de schrijver.
6) Een uitvoerig dictaat ‘De Rhetorica ecclesiastica’ van W. kwam in mijn bezit.
7) Over antiek recht al in zijn oudste werken.

des Copistes. Mr. W. lui a rendu d'après d'autres grands hommes, le service de l'étendre, au delà de ces bornes étroites, pour le bien de l'Histoire, de la Géographie, et d'autres Sciences utiles au genre humain.'

De geschiedenis der middeleeuwen had niet minder zijn aandacht dan die der klassieke Oudheid. Zijn inaugureele oratie te Franeker (1724) ging de ontwikkeling na der pauselijke macht door heel de middeleeuwen[1]. Kort daarna verscheen een nieuwe uitgave eener algemeene geschiedenis der Oudheid, met zijn aanmerkingen vermeerderd[2]. In zijn vroegste werken[3] vinden we stukken over de oudste Christenen, het Oost-romeinsche[4] en het Byzantijnsche rijk, de Germanen, het oude Britannië, het oude Friesland, oude instellingen van Christenen en Mohammedanen, antieke en middeleeuwsche wetenschap[5]. Aan de positie der Joden in het Romeinsche rijk wijdde hij een afzonderlijk boek[6]. Patristiek en oude kerkgeschiedenis treffen we in al deze geschriften gedurig aan.

Met een groot getal geleerden, Nederlandsche en vreemde, stond hij in vriendschappelijke verhouding: Hemsterhuis, Alberti, Oudendorp, Ruhnkenius, Valckenaer, D'Orville, Burman, J.S. Bernard, Heinecke, Reimarus, Reiske, Ernesti, Menckenius, De la Barre e.a.[7]. Markland droeg aan hem en Hemsterhuis een zijner werken op. Ook in de correspondentie van een oudere generatie van kenners der oudheid stelde hij veel belang; vandaar zijn Amsterdamsche uitgave van die van den Spanjaard Em. Martinius - oftewel Don Manuel Marti - met mannen als Maffei, Montfaucon, Mayans y Siscar, Gravina[8]. Het blijkt ook uit de rijke verzameling van gedrukte brieven van philologen, in zijn bezit.

Een prachtige bibliotheek[9] steunde en weerspiegelde zijn uitgebreide wetenschap. Daar vinden we de Grieksche en Latijnsche kerkvaders, de middeleeuwsche scholastiek, algemeene en vaderlandsche kerkgeschiedenis, oudere en nieuwere theologen; de oude, eenige middeleeuwsche, enkele moderne philosophen; de algemeene

1) *De origine pontificiae dominationis* (1724).
2) E. Simsonii *Chronicon.*
3) *Observationes Variae* (1727), *Probabilia* (1731).
4) Vgl. oratie over kerk en staat onder Constantijn d. Gr. (1737).
5) O.a. over een proef van Van Helmont en Boyle, die al in de *Recognn. Clementinae* voorkomt.
6) *Diatribe de Judaeorum Archontibus* (1733, uitg. 1738).
7) Zie ook W.'s brieven aan Reiske. Alleen deze zijn uitgegeven, *Lebensbeschr.* 790-813.
8) Wesseling voegde er het leven van Marti door Gr. Mayans y Siscar aan toe.
9) Cat. in 2 dln. voor den verkoop in Oct. 1765. I 1-50 folio's, 51-170 quarto's II 1-120 octavo's, 121-133 duodecimo's. Tesamen 'n 4200 nos. Alleen de folio's brachten ± f 5000. - op. Ex. met prijzen Univ. Bibl. Utr.

geschiedenis, inzonderheid van de vroegere middeleeuwen, en daarbij veel over Engeland en Scandinavië, verder menig werk over Oost-Europeesche geschiedenis, vele Italiaansche historici, nog meer Fransche, enkele Spaansche; oorkonden en oorkondenleer, o.a. Mabillon, en de groote verzamelwerken voor Nederland zoowel als voor andere landen; rechtsgeleerdheid. Er zijn Saxo Grammaticus, Arngrímur Jónsson, Sachsenspiegel, Friesche wetten. De 'auctores graeci et latini' van de eerste tot de laatste: ook Byzantijnen en humanisten; de opera Petrarchae, Boccaccii, Ficini, Poggii, Mori, etc. met een groote verzameling van moderne Latijnsche dichters. Behalve de gewone schrijvers over de antiquiteiten verscheidene werken over antieke chronologie, topographie, monumenten en gemmen, en een omtrent volledige verzameling over munten en inscripties[1)]: de kostbaarste werken op dit gebied schafte Wesseling zich aan, tot op het laatst van zijn leven[2)]. Dat hij niet alleen in de klassieke en 'Oostersche' talen thuis was, maar Fransch, Duitsch, Italiaansch en waarschijnlijk Engelsch en Spaansch las, mag men reeds uit dezen catalogus besluiten; afgezien van de historische werken, vinden we er nog de Obras de Mendoza; Macchiavelli, Guarini, Varchi, Petrarca, Dante en meer Italiaansch. Het oudgermaansch is vertegenwoordigd door gotisch, angelsaksisch, oudhoogduitsch en ijslandsch: Junius-Mareschall, Ihre[3)], Hickes, Skinner, Eckhart, Wachter, Resenius en andere[4)]. Afzonderlijk vermeld ik ten slotte nog: R. Lowth *De sacra Poësi Hebraeorum* (1753) en Winckelmann's *Sendschreiben* (1762).

Buiten zijn publieke lessen in drie wetenschappen gaf Wesseling tal van private colleges. Vele uren van den dag is hij met die beide bezet: 'plerasque diei horas lectiones publicae et privatae auferunt', klaagde hij eens tegenover Reiske[5)]. Over zijn publieke lessen licht een duodecimootje met aanteekeningen van Van Goens[6)] ons eenigszins in: achtereenvolgens hoorde deze hem over het N. Testament, Suidas, de godsoordeelen, de Grieksche verba primitiva en de 'verborum origines'[7)]. Beckman houdt hem echter in 1762 om zijn praelectiones over jus publicum, jus naturae en pandecten voor 'eigentlich ein Jurist'[8)]. Niet alleen

1) Folio's 582-643, quarto's 1184-1328.
2) Zoo nog de *Marmora Oxoniensia* van 1763.
3) W. over Ihre e.a. Zweden bij Ferrner. Bijdr. Hist. Gen. 31, 410.
4) Vgl. boven 184.
5) *Lebensbeschr.* 793. (W.a.R. 1762).
6) Bibl. Univ. Utr. Hs. 930.
7) Hemsterhuis' theorieën.
8) Bijdr. Hist. Gen. 33, 417.

de geschiedenis, ook rechtsgeleerde materie wist hij aantrekkelijk te maken; Tydeman is er over opgetogen[1]. De veelzijdigheid van den meester spiegelt zich af in de leerlingen: de theoloog Te Water, de historicus Kluit, de juristen Tydeman en Van Alphen, de literator Van Goens weiden allen veel breeder dan ééne faculteit, of éénen tak van wetenschap[2]. 't Minst opmerkelijke is daarbij, dat studenten van christelijke opvoeding en overtuiging belangstelling toonen voor theologie, inzonderheid als 't literatoren betreft.

Van ouds en nog steeds nam het N. Testament een groote plaats in bij de studie van het Grieksch. Ook Wesseling moest er onderwijs over geven; en hij deed het van harte, met ijver, voorzichtig en onafhankelijk[3]. Gaarne handhaafde hij, wat van ouds vast scheen en zonder voldoenden grond werd bestreden[4]; het gezond-conservatieve beginsel van goede kritiek kan hier nog versterkt zijn door zijn eerbied voor de H. Schrift. Maar over het recht der kritiek zelve dacht hij als Valckenaer. ‘Legi jucundissime et vehementer probavi. Ridendo verum dixisti, Theologorumque vulgo, quid in illis merito bonus quisque desideret, optime patefecisti’, schrijft hij, wanneer deze als een der ‘infimi subsellii Literatores’ den theologen - ‘immers de ‘severiorum disciplinarum consulti’, de ‘primarius doctorum hominum ordo’ -, die geen tijd hebben voor de letteren, maar niettemin het hoogste woord erover voeren, en inzonderheid de ‘sacerdotes indocti, castissimae religionis administri male religiosi, aeternarum humanitatis legum immemores, pacis fugitantes, rixarum cupidi, fanatici’, heeft verweten, dat zij algemeen de voorstelling ingang hebben verschaft, dat de critici vijanden zijn van Schrift en van Religie[5]. Dat er verschillende gevaren dreigden, gaf ook Valckenaer toe: gemis van den eerbied, waarmede men zelfs den profanen

1) Zie boven 69.
2) Over Te Water o.a. Nw. Biogr. Wb. Sepp, *Stinstra* II 17; en boven 77. - Over Tydeman nog Nw. Biogr. Wb. Bij het Natuurrecht onderwees hij ook de Zedekunde; maar toen de in 1788 aangestelde prof. theol. W.L. Brown Chr. ethiek ging doceeren, verloor hij veel studenten. Autobiogr. (Mij. Lk.). De corresp. Tyd.-V.d. Capellen t.d.P. voor groot deel over theologie. - Over Kluit, zie briefw. met Tyd. passim (Mij. Lk.). Hij schreef uitvoerige werken over het lidwoord in het N.T., het geboortejaar van Jezus, de zeventig jaarweken van Daniël; studiën over het jubeljaar, Jezus' laatste Paaschmaal, enz.
3) Vgl. boven 72.
4) Zoo in *Probabilia*, en in *Sacr. Obss. Spec.* in de Bremer Symbolae Literariae. Vgl. nog Sepp, *Stinstra* I 28.
5) Vgl. *Divina auctoritas codicis N.T. vindicata a strepitu variantium lectionum* (1733) van den Groninger Prof. A. Driessen. Ook in Engeland en Duitschland was de kwestie der tekstkritiek op het N.T. aan de orde. Zie Walch, Bibl. theol. selecta IV (1765) 289 vlgg.

auteur behoort te naderen, tendentieuze behandeling door deisten en dergelijken, ruw en onbedacht veranderen uit overdreven besef der libertas critica: alles misbruik, waaraan hij zich niet schuldig wilde maken[1]. Stellig deed Wesseling dat niet; daarvan was men wel verzekerd. ‘Sperant homines docti - schrijft de jonge Tydeman aan zijn leermeester in 1764 - non prorsus, post absolutum Herodotum, te quieturum, sed, si maioris molis opera suscipere nolis, saltem Observationes sacras editurum... Ita deum O.M. supplex precor ut diu vires atque animus aliquid ad eius honorem conandi supersint’[2]. Ds. Car. Segaar bleef wel bij Wesseling's traditie, toen hij in 1772 oreerde: De critice in divini N.F. libris aeque ac in humanis, sed circumspecte et modeste, etiamnum exercenda[3].

Er was, vanouds reeds, nog een moeilijker vraagstuk aangaande het N. Testament: hoe men taal en stijl moest waardeeren tegenover het oudere Grieksch[4]. Eerst in onzen tijd kwam men dienaangaande tot vaster resultaten en meer eenstemmigheid; vooral door de studie der papyri heeft men moeten besluiten tot een Grieksche wereldtaal van wonderbaarlijke eenheid, met een literatuur, die afweek door lageren, hoogeren of hoogsten graad van kunstmatig gekweekt atticisme[5]. Dat men zoolang in twee groepen gedeeld gelijkelijk bleef dwalen, is voor de hoofdzaken echter meer nog dan aan het gemis van materiaal te wijten aan de onjuiste taalbeschouwing: men werd geslingerd tusschen de beide, niet te vereenigen begrippen van ‘zuiver’ Grieksch, en geinspireerde, en dus volmaakte, Bijbeltaal. Omstreeks 1640 was een hevige strijd begonnen, toen Joach. Jungius had betoogd, dat men een afzonderlijke ‘lingua hellenistica’ moest onderscheiden, gesproken door een ‘gens hellenistica’: de Joden buiten Palestina. Joden-Grieksch dus![6] J. Grossius bestrafte hem in een heele reeks geschriften over zijn schandelijke beweringen van een ‘stilus apostolicus minus purus’, van ‘barbarismi et soloecismi’, van

1) Maar reeds Ruhnkenius verwijt in 't algemeen aan zijn kritiek gezochtheid. Opusc. Var. Argum. II 828 gec. bij Sepp a.w. I 51.
2) Leov. Kal. Januar. 1764. Univ. Bibl. Leiden.
3) ‘Considerate ac timide exercenda’ had ook Valckenaer gezegd.
4) Een beredeneerd overzicht van de 17de- en 18de- eeuwsche literatuur hierover bij J.G. Walch a.w. IV. Daarop berust mijn voorstelling voor een groot deel.
5) Zie o.a. Deissmann over Hellenistisch Grieksch in Realencyclop. f. Prot. Theol.^{3} 7, 627 vlgg.; de grammatica's voor het N.T. van Blass-Debrunner en Radermacher. En R.H. Woltjer, *Het Woord Gods en het Woord der Menschen*, 241 vlgg., 376 vlgg. en de daar geciteerde *Grammatik des N.T. Sprachidioms* van Winer-Schmiedel, § 2.
6) Dat bleef het vrijwel tot op het eind der 19de eeuw.

een '*θεοπνευστία* non de verbis sed rebus tantum intelligenda'. Voor- en tegenstanders schaarden zich in twee partijen achter hen. Weldra stonden D. Heinsius en Cl. Salmasius ieder aan een zijde, pro en contra de 'hellenistische' Jodentaal: een mengsel van Grieksch en Hebreeuwsch, beweerde de eerste met instemming van H. de Groot, L. de Dieu e.a. Uit alle oorden van Duitschland en Zwitserland daagden deelnemers op. Het wordt een strijd vóór en tegen de 'Hebraïsmen' (± 1660). Het krioelt van Hebraïsmen en vreemde zegwijzen in het N.T., durft C. Vorstius schrijven; hij verzacht den indruk door de bijvoeging, dat de schrijvers wel anders gekund, maar niet anders gewild hebben, en dat hij volstrekt van geen barbarismen of soloecismen spreken wil. De Engelschman Th. Gataker had zich tien jaar eer al even kras geuit. Daartegenover was er sinds 1629 reeds het betoog van S. Pfochenius, gedurig, bij ons en elders herdrukt, vóór de volstrekte zuiverheid van het N.-Testamentische Grieksch[1)]: al die zoogenaamde hebraïsmen hadden ook de profane schrijvers. Hij citeerde echter ook 'auctores mediocris auctoritatis', brengt Walch nog in. Dat in die richting de oplossing liggen kon, zag men aan beide kanten voorbij; alleen Salmasius schijnt aan zoo iets te hebben gedacht, toen hij het betreurde, dat er geen auteurs bewaard bleven, 'qui plebeio stilo et idiotico res ac vitas privatorum scripserunt'[2)]; die zouden alle afzonderlijkheid van het N.-T.isch Grieksch zeker hebben weerlegd. Hij was dus noch 'Purist' noch 'Hebraïst'. Maar de adjectiva wekten toch weer de voorstelling van minderwaardigheid, zoo niet verbastering: vandaar dat een late bestrijder (1718) het uitlegt: 'idioticum, id est, plane vulgarem, plebeium, humilem, vitiorum non expertem'[3)]. Want de strijd ging door: een rechte honderdjarige oorlog. Omtrent 1700 frischte men van beide zijden de geheugens op; J. Rhenferdius met zijn Syntagma[4)] vóór, T.H. van den Honert met zijn dito tegen[5)] de Hebraïsmen. Nog in 1733 verklaarde een C.S. Georgius de taal van het N.T. voor het zuiverste attisch. Van den Honert erkende wel hebraïsmen als 'vocabula artis', maar vond er overigens ook de zuiverheid van Demosthenes; Paulus hoorde 'inter graece doctissimos', van barbarismen of taalfouten - dit tegen E. Benoist - is geen sprake. Een Engelschman A. Blackwall

1) Als H. Stephanus al in de 16e E. - Pf. werd bestreden o.a. door J. Coccejus.
2) Woltjer a.w. 378.
3) L. Mullerus bij Walch a.w. IV 283.
4) Leovardiae 1702.
5) Amstelodami 1703.

(1727) erkende wel hebraïsmen, maar als ‘decora’, geen ‘vitia’: de taal is ‘vere graecum, purum atque elegans’. Tegen het midden der eeuw verliep de strijd[1]: de puristen moesten het veld ruimen, de hebraïsten bleven meester. Maar beiden waren nog omtrent even ver van de waarheid als bij het begin; alleen stond toen de meerderheid rechts, en nu links. Het verschil bleef smeulen binnen den kring der ‘hebraïsten’ zelf; de geleerde Walch onderscheidt in 1765 nog hen, die de ‘dignitas’ der ‘graeca lingua sacra’ niet aantasten, van degenen, die haar een taal noemen, bedorven door barbarismen en soloecismen; dom en goddeloos doen de laatsten, want de door Gods geest gedreven auteurs van zóó ernstige gebreken beschuldigend, beschuldigen zij den Heiligen Geest zelven![2] De vreedzame Wesseling was geen man om het vuur weer aan te blazen; tegen zijn aanwijzing, dat bij Sophocles en Plato bewonderde spreekwijzen ook bij Hebreeën en Graecisten voorkwamen[3], kon niemand redelijk bezwaar hebben. Eerst in 1784 maakt Valckenaer zijn reeds lang privatim voorgedragen meening openbaar[4]: niemand zal het thans meer wagen van ‘stylus purus et graecus’ te spreken, of het moest hem om de verbaasde bewondering van het vulgus te doen zijn. 't Is een ‘sermo graecus, qui a genuino Graecorum, sui quoque temporis quotidiano, plurimum distat, Iudaeis Alexandrinis aliisque Graeciensibus usitatus’. Niemand zoekt er ook de ‘elegantias Atticas’. Wat dan? Den eenvoudigen, naieven verhaaltrant; de zoo men wil Joodsche, maar verhevene welsprekendheid van Paulus en den brief aan de Hebreeën; juist zooals de heiden Longinus ze in Genesis bewonderde. En de zedeleer, die geen Pythagoras of Socrates geven kon; om van het allervoornaamste hier niet te spreken. In deze ‘oratio semigraeca’ hebben de apostelen, door heel dat wereldrijk, duizenden tot God bekeerd. Wat is daarbij Pythagoras, Socrates of Plato?

Joden-grieksch, bastaard-grieksch blijft het toch. Zooals Ruhnkenius het minachtend stelde: ‘novitiae ac peregrinae’ tegenover de ‘antiquae et germanae Graecae literae’[5].

1) Ik noemde vele namen, maar verzweeg er veel meer; de deelnemers waren legio.
2) A.w. IV 282.
3) In *Sacr. Obss. Spec.*
4) *Oratt. Hemsterh. et Valck.* 319 sqq.
5) *Vita Ruhnk.* 162.

Hoofdstuk VI.
De klassieke philoloog.

Van Goens vertoont in zijn eerste geschriften een bijna angstvallig wandelen in de voetstappen van Wesseling. Maar van het begin af is er toch ook iets, dat niet van dezen komt; klein eerst, weldra grooter plaats innemend, straks overheerschend, zoo niet alleenheerschend. Dat is de belangstelling, de liefde voor het moderne en het actueele. Moderne literatuur is bij Wesseling, al kent hij de talen, zeer schraal vertegenwoordigd: met Dante, Petrarca, Guarini's Pastor fido; Marot, Rabelais, De la Bruyère; Reinken de Voss[1]; Cats' en Hooft's werken, en Vondel's Palamedes heeft men bijna alles genoemd; verscheidene daarvan zijn er misschien even toevallig als Paffenrode. Van Mme. Dacier bezit hij de vertaling van Anacreon, maar die van Homerus, zoo overbekend, niet; evenmin die door Pope, of iets dat met de nieuwe Homerus-vereering verband houdt, dan alleen Lowth. Van de philosophen vinden we in zijn bibliotheek iets van Hobbes en Descartes, meer echter nog tegen hen, een boek van Male-branche, een van Geulinx. Een viertal geschriften van den vrijdenker Toland doen vreemd aan in deze omgeving; zij staan ook merkwaardig alleen. Over de strijdvragen van den dag is er bijzonder weinig: een paar geschriftjes in de zaak Stinstra, een paar uit den De-Witten-oorlog - waarin niet alleen Burman Sec. maar zelfs T. Hemsterhuis had meegestreden -, een van Van der Marck, een over de Jezuieten.

Door Wesseling is Van Goens geen nieuwlichter geworden. Indien daarbij persoonlijke omgang in het spel is geweest, denken

1) Hamburg 1604.

wij allereerst aan Henri Richard Pourtalès[1]. Er zijn enkele brieven van dezen aan Van Goens - doch eerst uit 1768-1773[2] -, getuigend van groote vriendschap. In 1769 heeft hij goede kans, op schitterende voorwaarden aangesteld te worden tot mentor over den jongen Alewijn, een goeden jongen zonder eenige kennis van de wereld, die ter voltooiing van zijn opvoeding op reis moet. Van Van Goens verlangt hij dan een brief aan den ouderen broeder - blijkbaar Zacharias Henrik -, die stellig wonderen zal uitrichten; een heele reeks loftuitingen schrijft hij hem zelf voor, in den naam van hun vriendschap[3]. Had echter Van Goens Pourtalès niet al den tijd, waarover hij getuigenis gaf, goed gekend, wat voor waarde had Alewijn er dan aan kunnen hechten? Hij kreeg de aanstelling. Liefhebber van het Fransche tooneel hier te lande[4], verschafte hij den jongen Alewijn ook in den vreemde alle mogelijke genoegens van dien aard: comedie, bals, omgang met acteurs en actrices; zoo leerde hij hem 'les manières du monde' kennen[5].

In 1763 verscheen Van Goens' *Diatribe de Cepotaphiis.* De opdracht aan zijn vader is gedateerd 1 Augustus 1763. Was hij niet door ernstige ziekte maandenlang bedlegerig geweest, dan had ze reeds in het begin van het jaar kunnen verschijnen, nog vóór zijn 15den verjaardag. Alleen tot oefening en ten bewijze van zijn vorderingen had hij zijn vacantie (van 1762 dus) hieraan besteed; toen hij het stuk echter aan Wesseling toonde, wilde deze, dat hij het zou uitgeven. Aan zijn vader erkent hij in Dedicatio en Praefatio, ook voor dit werkje, de grootste verplichtingen. Wij zagen reeds, hoe kennissen welwillend onderstelden, dat de jongen eenvoudig met het werk van oudere vrienden pronkte[6]. Klotz prees het werkje[7], maar legde spotachtig allen nadruk op de 'hulp' van Wesseling. Beider verdenking is wel onjuist; want Wesseling zelf

1) Zie Boven 27. De brieven geven geen voornaam; eens noemt hij zich 'Cap. ne, etc.'; hoe dat te verklaren is, weet ik niet; maar hij viert met zijn pupil in Neufchatel 's prinsen jaardag bij een kolonel in *onzen* dienst Charbonnier. Bij de Schotsche garde kwamen eindelooze buitenlandsche verloven voor. 'n Oud- of titulair-kapitein mogelijk? Ik houd hem in elk geval voor den 'Fr. taalmeester' van 1757.
2) In begin 1773 keert P. naar Frankrijk terug. Voorgoed? P.a.V.G. 2 en 16-1-73.
3) Drie jaar heeft hij de jonge Van der Brugghens onberispelijk geleid [in 1758 zijn in Leiden een 15-jarige J.G. en een 14-j. J.A.v.d. Br. ingeschreven], daarna den jongen Van Haren [wsch. Duco, oudsten zoon van O.Z.]; enz. P.a.V.G. 'ce 3 May' z.j. In 1770 is hij met A. in Neufchatel. P.a.V.G. 8-3-70.
4) P.a.V.G. 18-10-68.
5) P.a.V.G. 8-3-70.
6) Zie boven 126.
7) Acta Lit. I, ı 73.

prijst het boekje tegenover Reiske[1] ‘Diatribam doctam profecto et laboriosam, quodque merito mirabere, a puero XV annorum, cui Van Goens nomen, discipulo meo’[2]. 'n Hercules in de wieg, noemt Ten Hove hem; en maakt hem opmerkzaam op een gunstige bespreking in de Critical Review[3].

Het onderwerp had een actueelen kant. Het begraven in de kerken en binnen de steden had reeds een enkelen bestrijder gevonden. Van Goens wijst zelf[4] op het werk van A. Perrenot[5] van 1748. Wellicht was deze in kennis met de familie; later in elk geval staat hij met Rijklof Michaël in hartelijke vriendschap[6]. In 1779 schrijft hij hem nog over de eindelijke verwezenlijking van zijn plannen voor een begraafplaats buiten Den Haag, te Scheveningen[7]. In 1775 was zijn werkje in vermeerderden herdruk verschenen[8]; omstreeks dien tijd gingen ook vele anderen dezelfde meeningen verkondigen: M. Schagen, Kluit, Te Water, Ds. J. van Spaan, e.a.[9].

Van Goens komt maar terloops op dit vraagstuk, in de Dedicatio. Goede gebruiken der Oudheid zijn soms door slechtere vervangen. Zoo heerscht thans door omtrent geheel Europa de gewoonte van begraven in de kerken. De Romeinen deden het aan de wegen, in tuinen en parken, wat uit hygienisch oogpunt verre de voorkeur verdient. Ook het voorbeeld van het graf van den Heiland mocht hier wel werken[10]. Daarenboven ‘quanto saepe cum fructu continua mortis meditatio, inter medias villae delicias,

1) *Lebensbeschr.* 813. Non. Sept. 1763.
2) Ook zou hij wel niet geduld hebben, dat V G. af en toe schreef: dit boek, deze plaats deed W. mij aan de hand, indien hij hem omtrent alles had geleverd.
3) Van Maart 1764. Br. I 135; vgl. 2-3.
4) Dedicatio 2.
5) *De sepultura in urbe et templis prohibenda.*
6) P. is trouw dienaar en voorstander van Oranje; burgemeester en rentmeester te Culemborg, maar sinds 1759 burger te Utrecht (Burgerboek 13 Aug. 59). Volgens de Bibl. d. Sciences van 1774 (T. 42, 345) heeft hij dan zijn ambten neergelegd om zich geheel aan de studie te wijden. Hij is gehuwd met een zuster van Mollerus, den studie-vriend van V.G.; zij is Fr. Hemsterhuis' Daphne. In 1772-1784 (zijn sterfjaar) komt hij als vriend voor in V.G.'s correspondentie. - P. schreef over natuurrecht, moraal, theologie; gaf Reland's Lat. gedichten opnieuw uit, was zelf ook Lat. dichter. Hij hoorde tot de verlichten van zijn tijd. Zie boven 126 n. 2. In 1766 verscheen weer een verhandeling van hem in de Werken v.h. Stolp. Leg. Na de afzetting van Van der Marck te Groningen weigerde hij, als zijn geestverwant, hem op te volgen. Hardenbroek a.w. III 115.
7) Br. I 507 vlg. (3-2-79). Over P.'s verdienste en invloed ook op het buitenland i.d. opz. Bibl. d. Sc. 49 (1778) 503.
8) Daarover Bibl. d. Sc. 42, 345.
9) Schagen († 1770) noemt Tydeman in ms. autobiogr. Vgl. Ten Brink a.w. 12. Kluit 1776 rede Middelburg. Te W. in Werken Ze. Gen. IV. Van Sp. in Poët. Mengelst. VI van Kunstl. s.g.V. - Vgl. nog Knappert, Gesch. N.H.K. II 117; Voegler a.w. 155. - En een vers vóór begraafpl. te Tiel ‘Ter navolging’ (1786).
10) Telkens citeert V.G. de *Observv. ad historiam Sepulchri et Sepulturae Christi* (1761) van Te Water.

inter summam virentis soli amoenitatem, dulci utile quasi misceret!' De Young-stemming al?

Verder behandelt Van Goens zijn onderwerp geheel archaeologisch; uit de bronnen, van den grond af, heeft hij alles over het begraven bij de ouden bijeengezocht; omdat hij echter naderhand bemerkte, dat er reeds zooveel over geschreven was[1], wil hij slechts de hoofdzaken mededeelen. In het bijzonder heeft hij de vele uitgegeven Grieksche en Romeinsche inscripties nauwgezet geraadpleegd, ze vergeleken, en waar noodig en mogelijk, geëmendeerd[2]. Om niet uit te weiden over bijzaken of te pronken met andermans veeren, heeft hij voor zeer veel slechts de literatuur aangewezen, verontschuldigt hij zich. Inderdaad is het boekje onleesbaar van de eindelooze titelreeksen. Het nauwe verband van de taal van jongere hellenistische auteurs, inscripties, en N. Testament schijnt hij als vanzelfsprekend te onderstellen[3]. De latere Grieksche schrijvers beslaan het grootste deel van den langen Index auctorum. Artemidorus hoort met Dionysius Halicarnassensis, Philostratus, Plutarchus en Strabo tot de meest geciteerden[4]. Het N. Testament wordt voortdurend aangehaald, en meermalen verklaard. Hoofdzaak zijn evenwel de inscripties, de 'literati lapides quibus tot egregia vetustorum rituum monumenta debentur, quorum memoriam in scriptis auctorum libris frustra quaesiveris'[5]. De Utrechtsche opvatting, anders dan de Leidsche! Op andere wijze ook nog toonde hij in dezen tijd zijn belangstelling voor de epigraphie: een Romeinschen grafsteen met inscriptie, in de eerste helft der eeuw in een sloot buiten Utrecht gevonden, door Maffei zelf, bij zijn bezoek aan ons land, bezichtigd en sinds beschreven, kocht hij aan, toen de boer-eigenaar bemerkte, er geen inkomsten van beteekenis meer van te kunnen trekken[6].

Ongetwijfeld heeft Van Goens de vrije beschikking gehad over Wesseling's bibliotheek: alle grootere en kleinere, oude en nieuwe

1) p. 28-29.
2) Praefatio III. Indien geen *αὐτοψια* mogelijk is, moet men van zoovelen als mogelijk de afschriften vergelijken.
3) Praef. IV-V, en passim in tekst.
4) Overigens is een groot deel der Gr. literatuur vertegenwoordigd: Hom., Soph., Eurip., Aristoph. zoo goed als Hesych., Suidas en de scholiasten.
5) p. 93.
6) V.G.a. Vroedschap v. Utrecht 30-8-79 (gedr. bij Van Someren, *De Utr. Univ. Bibliotheek* 57-58): zie Maffei in *Mus. Veronense.* H. Cannegieter is bezig aan oudheidk. werk, waarin uitvoerige behandeling te wachten. Met nog een anderen uit Smyrna afkomstig [waarover straks] schenkt hij hem aan stad, ten dienste van publiek, zooals in Nijmegen, Domburg, Leiden; met hoop op navolging. - Saxe volgt inderdaad in 1781 met Romeinschen altaarsteen. - Over den Utr. steen Diatribe 118-119.

uitgaven van inscripties heeft hij gebruikt[1]. Du Cange is gedurig zijn raadsman, want ook middel-latijn en middel-grieksch trekt hij binnen zijn gezichtskring. Onder zijn literatuur is zeer veel Italiaansch; soms heeft hij ook Engelsche en Duitsche citaten. Nieuwe en oude geschiedenis, heiligenlevens en martyrologieën, gewoonten van Aziatische volken, uit reisverhalen geput, dienen hem tot illustratie. In het godsdienstige toont Van Goens nog geheel de rechtzinnigheid van zijn ouders. De vermelding bij Paulus van de Egyptische magiërs Jannes en Jambres berust voor hem èn op overlevering èn op inspiratie; het graf in den Olijvenhof was door God voorbeschikt; het begraven in een hof kan, ondanks een Epictetus, niet bij de heidenen, maar wel, ten deele althans, bij Joden en Christenen zijn oorzaak hebben in de behoefte, zich dood en opstanding dagelijks voor oogen te stellen.

Van zijn leermeester '*ὁ πανυ* Wesselingius'[2] wijkt Van Goens nog alleen af door het weglaten der accenten, als een jong uitvindsel, der Grieksche taal meer tot last dan tot sieraad of nut[3], en door een zeer scherp oordeelen over anderer niet-gegronde beweringen: hallucinationes, rationes nugacissimae, oppido absurda, a veritate alienissima. Maar hij durft ook voor eigen niet-begrijpen uit komen[4]. Een enkele maal, doch zelden, is zijn redeneering bij alle ophooping van materiaal, nog wat kinderlijk[5]. Over het algemeen maken echter compositie en betoogtrant geen kwaden indruk. Alleen hindert ons gedurig het overstelpend betoon van belezenheid.

De indeeling is als volgt: Beteekenis en gebruik van het woord (Cap. I). De zorg der Ouden voor de lijken hunner afgestorvenen: bewaking, omvang der graven, altaren, offeranden (C. II). Soorten van graven bij Joden, Romeinen, Grieken. Laren en Penaten (C. III). Cepotaphia onder boomen (C. IV). Cepotaphia met bloemen. Verschillend gebruik van bloemen ter eere van de dooden, bij heidenen en christenen; middelen om ze blijvend daarvan te voorzien; redenen van die bloem-geschenken; kransen, palmen, en andere symbolen op de graven der Christenen (C. V). De volledigste Cepothaphia: graven in tuinen of parken, bij Egyptenaren, Israëlieten, Grieken, Romeinen. Ook bij de Christenen. De onderdeelen afzonderlijk. Verschillende oorzaken van deze begraafwijze; de manes zooveel mogelijk bevredigen (C. VI). De laatste twee capi-

1) De Index somt een zestig werken op, onder *Inscriptiones* en *Marmora.*
2) p. 154, 191.
3) Vgl. boven 123 n. 3.
4) B.v. p. 156.
5) B.v. p. 183.

ta bevatten de hoofdzaken en beslaan twee derde van het geheel[1].

Voor een beroep, ten besluite, op den bescheiden lezer bediende Van Goens zich van de woorden van 'Artemidorus meus' aan het einde van het derde boek van zijn *Oneirocritica.* Vaak had hij hem geciteerd, eens met de waardeering: 'eruditissimus sane scriptor, et maiori aestimatione, meliori etiam et magis vulgari editione dignissimus'[2].

Met een eerbiedig schrijven zond Van Goens zijn Diatribe aan Valckenaer te Franeker, wiens lof hij er ook in had verkondigd[3]. 'Miraberis forsan, vir Celeberrime, me ignotum Tui homuncionem importuno aditu otium Tuum morari; et dubitaveram ipse literis Te adloqui, gravioribus forsan negotiis occupatum. At enim impulit me tum insignis illa Tua eruditio, quam ex Commentariis Tuis cedro dignissimis eram dimensus, tum humanitatis Tuae facilisque erga omnes Musarum adoratores animi, qua excellis, celebritas'. Als een nederige hulde biedt hij hem de eerstelingen zijner academische studie aan. 'Eo nomine illas excipe, meque, si tanti sum, Graecarum praecipue Literarum, Tuique adeo insignis illarum vindicis, admiratorem summum favore Tuo, quo alios excipis, ne dedignere. Vale. Dabam Trajecti, 27 Aug. 1763'[4]. - Van Valckenaer's antwoord is het klad alleen bewaard[5]: ...'Doctum libellum iucundissime legi: et praeter ingenii elegantiam, Tuam in isthac aetate miror *πολυαναγνωσίαν*[6]. Tibi specimen egregium doctrinae, quo orbi erudito Te commendasti, sed Amplissimo Patri praesertim Talem filium gratulor; Wesselingio discipulum. Macte isthac virtute Tua, Juvenum praestantissime, maximam quam de Te literarum Amatoribus conlatasti spem omnibus numeris adimplere labora, meque inter tui studiosissimos numera'... Er blijkt nooit stellig meer van eenige betrekking tusschen Valckenaer en Van Goens[7].

Een andere correspondentie, in dezen tijd begonnen, is die met den Bremer predikant-professor N. Barkey, den uitgever der *Bibliotheca Bremensis Nova historico-philologico-theologica*[8],

1) p. 67-188.
2) p. 84.
3) p. 69.
4) Univ. Bibl. Leiden; copie Kon. Bibl. Den Haag.
5) Leiden en Den Haag a.v. Zonder datum, maar op V.G.' brief teekende V. aan: '5 Oct. acc. per Koenig'. Vgl. boven 121, 124 n. 4.
6) Die 'veelbelezenheid' had V. al op V.G.' brief genoteerd.
7) Maar zie boven 124 n. 1.
8) Dergelijke tijdschriften, in hoofdzaak exegetische studiën over den Bijbel brengend, waren er al van het begin der eeuw af. Zie Walch a.w. IV 927-931. B. zette zijn *Bibl. Brem. Nova* onder verschillende benamingen voort tot 1781. In een voorgangster had Wesseling zijn studiën over N.T. gepubliceerd; in weer een ander Alberti. Zie V.G.' artikel p. 205. - Over B. zie o.a. De Bie en Loosjes a.w.

later als predikant in Den Haag min of meer voor partijganger der toleranten aangezien. Strikt anonym bood Van Goens hem een *Specimen Observationum Philologicarum in N. Test. ex Artemidoro* aan, zeer kort na 't verschijnen der Diatribe[1)], in October 1763. Het manuscript bleef zeer lang onderweg, het scheen zoekgeraakt; Van Goens maakte daarop een nieuw, dat echter vrij veel van het oorspronkelijke, dat intusschen terechtgekomen was, bleek af te wijken. Door dit alles verscheen het stuk eerst in 1765[2)]. De geschiedenis is geheel te volgen in de vier brieven van Barkey van 1763 tot 1765. Zijn correspondent 'R** P.B. à A...' weigert zich bekend te maken, hoezeer hij, onder overdadigen lof en met verzoek om verdere medewerking, daarop aandringt. De door den anonymus zeer geprezen kritiek van Van Hamelsveld op een medewerker der Bremer Bibliotheek[3)] wil hij alsnog zeer gaarne daarin opnemen. Ook des inzenders eigen aanmerkingen op dien en op andere medewerkers[4)] moet Barkey in veel opzichten billijken. Maar hij moet wat toegeven: 'non potest non fieri ui sint bona mixta malis'. Beteren beloven wel hulp, maar zij geven ze niet; zoo Rau en Wesseling. De laatste sprak er pas nog over met Barkey's zoon, die te Utrecht studeert. De door inzender beloofde 'Dissertatio de modo interpretationis N.T. ex auctoribus graecis recte instituendo' zal hij gaarne op haar tijd ontvangen en plaatsen; ook zijn kritische opmerkingen stelt hij op hoogen prijs. - De correspondentie breekt echter af in 1765, en Van Goens heeft noch de beloofde noch andere bijdragen meer geleverd.

De 'Droomenleer' - *Oneirocritica* - van Artemidorus van Ephesus (2e E.n. Chr.), ook in onzen tijd nog van beteekenis geacht om de bevallige taal, de verklaring van mythen, en inzonderheid voor de antieke volkskunde[5)], trok in de 18de eeuw veler belangstelling. Ook toen niet zoozeer om de theorie en praktijk der droomenuitlegging, maar om de 'multa atque varia eruditio, qua refertum (opus) est, atque dictionis elegantia'[6)].

1) Dankbetuiging van B. Bremen 4-11-63; dan is 't stuk zelf nog niet aangekomen.
2) Bibl. Brem. Nova class. V. fasc. II. Zoo kon hij p. 208 noot, nog een ms. in bezit van Ruhnkenius citeeren.
3) Harenbergius.
4) O.a. A Palairetus.
5) W.v. Christ, *Gesch. Gri. Litt.* II^5 637 vlgg. Lübker, *Reallexikon*^{6}, 143. In 1881 verscheen zelfs nog een vertaling i.h. Duitsch.
6) Editie Reiff (1805) I Praefatio 12.

Bovendien omdat ‘singulari cum fructu atque utilitate ad illustrationem et explicationem diversorum Novi Testamenti locorum adhiberi commodissime possit Artemidorus’, zooals een latere uitgever nog aanvoert[1]. Sinds de uitgave van 1603 door N. Rigault was Artemidorus door Casaubon, H. de Valois, L. Bos in de 17de, door Reiske, Toup, d'Orville en De Rhoer[2] in de 18de eeuw bestudeerd, verklaard en geëmendeerd[3]. Reeds bij Jac. Tollius bestond een tijd lang het plan tot een nieuwe uitgave[4], Voor de verklaring van het N. Testament hadden Bos, Elsnerus, Alberti e.a. hem al soms gebruikt[5]. Reiske zelf, die de voorkeur van velen voor schrijvers van minderen rang zoo afkeurde, gaf in 1766 omvangrijke aanteekeningen uit op dezen[6]. Dat Wesseling zich ook met hem bezig hield, zou men al kunnen vermoeden om zijn leerling De Rhoer; maar Ruhnkenius bericht zelfs ergens[7] van een nieuwe uitgave, die hij zou voorbereiden. Zeer waarschijnlijk heeft hij dus ook Van Goens tot dezen auteur gebracht.

In zijn Prolegomena geeft Van Goens toe, dat vele geschriften der oudheid onnutte, beuzelachtige stoffen behandelen ‘imo scitu et lectu indigna... Et profecto quid ab homine, sana de Deo doctrina destituto, proficisci possit, quod, si non pessimum, si non detestabile, si non bonis moribus homineque bene feriato indignissimum fuerit, erroneum tamen maleque dictum non sit?’ 't Is dan ook niet te verwonderen, dat ijveraars van ouden en nieuwen tijd al die heidensche geschriften, als den Christen onwaardig, in den ban hebben willen doen. Ten onrechte toch. ‘Tantus enim vel futilissimorum usus est, ut ex iis res maxime seriae, ipsaeque Sacrae literae, modo sobrie quis agere voluerit, lucem lucrari possint haud tralatitiam: Etenim quid Alciphrone aut Heliodoro nugacius? quid Aristaeneto et Achille Tatio futilius? quid Aristophane, quid Luciano ineptius, quid interdum et turpius? et horum tamen scripta in interpretandis S. Literis auro contra non cara esse, docent tot loca a Viris doctis ex illorum scriptis illustrata, suaeque luci reddita -

1) Reiff, a.w. Praef, 6. Eigenlijk zijn het de woorden van Trillerus, Obss. Critic. L. III, cap. XXI, p. 242, geciteerd bij V.G. p. 206 vlg. Reiff heeft hier een geheele bladzijde eenvoudig overgeschreven.
2) In *Otium Daventriense* (1762).
3) Zie Van Goens, *Spec. Obss. ex A.* 206. Reiff a.w. I Praef. 12.
4) Reiff, Praef. 11.
5) V. Goens a.w. 201.
6) *Animadversiones ad auctores graecos.* Vol. V (1766), geschreven deels in 1757, deels in 1762 en daarna (Reiske op het einde van Notae ad. L. III).
7) R.a.J.D. Ritter volgens Boot, *Vita Wesselingii* 80. In de *Epp. Ruhnk. ad diversos* 47-73 vind ik de plaats niet.

Ilias ipsa quid est? - -

Et huius tamen praestantiam quis est qui ignorat?' Vooral in onze eeuw, nu zoovele uitnemende literatoren en theologen de uitlegging der H. Schrift met de studie van deze auteurs ten zeerste hebben gediend[1)], kan niemand meer in twijfel staan.

Was deze inleiding opzettelijk berekend op rechtzinnige theologen? Vermoedelijk niet. Van Goens zal hier in hoofdzaak uitspreken, wat hij bij Wesseling heeft geleerd. Alleen moest Homerus' voortreffelijkheid er bij gehaald, ja bij gesleept worden.

Het zal zoo niemand behoeven te verbazen, gaat Van Goens voort, dat hij Artemidorus tot verklaring van het N.T. wil gebruiken, veel meer dan men tot nog toe gedaan heeft. Want hij is daartoe zeer bijzonder geschikt, beter dan eenig ander misschien. De stijl van Pindarus, Euripides, Sophocles, Homerus, Hesiodus, Lycophron 'si non obscurus, si non maxime tenebricosus, inflatus tamen et tumidus est': zij komen pas in de zooveelste plaats hier in aanmerking. Ook de 'elegantes et ornatae locutiones' van Demosthenes of Isaeus hebben te weinig gemeen met den populairen stijl der H. Schrift; men kan ze slechts gebruiken om de zuiverheid van deze of gene uitdrukking te bewijzen. De Historici zijn geschikter, omdat zij noch zoo gezwollen, noch zoo gesierden stijl hebben: Polybius, Arrianus, Xenophon, Diodorus, en vooral Josephus, als Jood ook gevaar loopend van in Hebraismen te vervallen, waarvan de heilige schrijvers, soms ten onrechte, beschuldigd worden. Hierbij rekene men ook Heliodorus, Aelianus, Philostratus, Polyaenus en de *Vitae* van Plutarchus. Beter nog dienen, om de 'sermonum popularitas', de schrijvers van brieven: Alciphron, Aristaenetus, Libanius. 't Nuttigst zijn evenwel zij, die betoogenderwijze een stof behandelen, 'ut qui nec turgide, nec ornate nimis, sed populariter scribunt;' als Lucianus, Philo Judaeus, en vooral ook weer Plutarchus. Maar boven hen allen steekt Artemidorus uit. De stof zelf heeft volstrekt geen waarde, maar behalve om het vele en velerlei wetenswaardige, overal verspreid, reken ik hem onder de eerste-rangs-schrijvers om zijn stijl: 'dictio eius maxime est popularis et simplex: nec enim exquisitis verborum lenociniis orationi decus addere studuit, nec

1) V.G. noemt daarbij niet alleen 'den eenigen Alberti,' maar ook, misschien zonder erg, Beausobre. Vgl. de verontwaardiging van J.D.v.d. Capellen over de Schriftverdraaiing in de Fra. Bijbelvertaling van B. en Lenfant. Brieven, Aanh. 20 vlg. - Van de jongeren wijst V.G. o.a. op Abresch, De Rhoer, Schacht.

inflato turgidoque sermone sublimis excellentisve ingenii famam aucupatus est, sed elegans, sed simplex, sed maxime populare dicendi genus ubique fuit sectatus.' Dat alleen wekte bij mij den lust, om op het voorbeeld van vele geleerden, die zich één schrijver in het bijzonder kozen tot vergelijking met het N.T., aan Artemidorus meer bekendheid te verschaffen.

Indien zijn *Specimen* in den smaak valt, zal hij dit werk gaarne voortzetten. Een nieuwe uitgave met nieuwe vertaling moest ook noodig die van Rigaltius en Cornarius vervangen; daarbij diende men dan den zeer belangrijken codex Vossianus te collationeeren.

Tweeërlei ding trekt Van Goens in Artemidorus dus aan. De verwantschap in taal met het N. Testament is het eene: met zijn beschouwingen hieromtrent nadert hij tamelijk dicht tot de tegenwoordige opvattingen[1)]. Maar ook op zich zelf oefent het elegante gebruik van de eenvoudige omgangstaal - zoo ziet hij het toch - zonder eenige mooi-doenerij of quasi-verhevenheid, zóó groote bekoring op hem, dat hij dit als een kenmerk doet gelden van den hoogsten rang onder auteurs. Dat is het moderne; hier kiest Van Goens reeds zijn eigen richting. Geen geijkte litteraire taal, geen 'sierstijl', maar natuur en eenvoud, de levende volkstaal, door smaak gelouterd.

Ondanks de loftuitingen van Barkey[2)], geloof ik niet, dat de 'Observationes' veel te beteekenen hebben; een deel is niet nieuw, maar herhaling en aanvulling van wat anderen reeds zeiden; wat nieuw is, lijkt niet juist[3)]. Ook hier vertoont Van Goens zijn belezenheid, zich uitstrekkend over heel de Grieksche literatuur, over inscripties, over allerlei zeldzame boeken, over oude en nieuwe exegeten, maar ook Hooft's proza insluitend, met naief zelfbehagen. Barkey vond den anonymus den aangewezen nieuwen uitgever van Artemidorus[4)]. Van Goens denkt er ook wel ernstig aan. Te Leiden schrijft hij de emendaties van Is. Vossius in zijn eigen exemplaar over[5)]. In zijn disputatio publica besluit hij een hoofdstuk 'Observationes criticae in Artemidorum: emendaties of verklaringen op den tekst van Rigault, en verbeteringen van de Latijnsche vertaling van Cornarius, weer met den wensch

1) Vgl. b.v. Radermacher. *N.T. Grammatik* 6-7.
2) Zoo p. 238: 'Virum in omni elegantiori Litteratura versatissimum, qui in Graecis habitat, Criticumque agit felicissimum'. - Omtrent zijn persoon meent hij thans eenige aanwijzing in het stuk zelf te hebben gevonden.
3) Vergeleken zoowel met Reiske's *Animadversiones* als met thans aangenomen vertaling.
4) p. 238.
5) Dat ex. thans in Univ. Bibl. Utrecht.

naar een nieuwe editie. En zijn paranymf H.O. Arntzenius spreekt in zijn lofdicht van... ‘Artemidorus...,

Qui quondam curis (ni fallant omina) vestris
Exeat, ut melior possit ab orbe legi!’

In 1769 schrijft ook Reiske hem nog[1]: ‘Verebar equidem ne Tuam in offensionem incurrissem edendis nostris ad Artemidorum observatiunculis; quem Tu Tibi provinciam delegisti; qua provincia ut brevi defungare majorem in modum opto, nullus dubitans, quin Tu eam praeclarissime sis ornaturus’. Er kwam niets van.

Den 11den April 1764 sloot Van Goens zijn studie te Utrecht af met de publieke verdediging ‘sub praeside Wesselingio’ van zeven hoofdstukken beslaande *Observationes Miscellaneae*, door hem zelf opgesteld: ‘observavit auctor’. Eerst zou hij een dissertatie over één onderwerp hebben gehouden - nog vóór de Kerstvacantie 1763 -, maar om den te grooten omvang, die deze aannam, veranderde hij van plan, en verzamelde deze mengelingen. De eerstbedoelde verhandeling zal hij later afzonderlijk uitgeven[2]. 't Is dus wel de studie over Porphyrius en Homerus geweest.

In de *Observationes* vallen twee dingen omtrent Van Goens' ontwikkeling ons bijzonder in het oog: een trouw volgen nog van de voetstappen van Wesseling; maar daarbij een eigen sterke neiging tot de kunst en de kunst-theorie.

Het eerste hoofdstuk gaat over een punt uit de oudste geschiedenis der kerk, en raakt den oorsprong van het pausdom[3]. Tegen Archibald Bower's[4] meening, dat Petrus niet in Rome zou zijn geweest, komt Van Goens op. Hij wijst duidelijk aan, dat Bower's argumenten geheel onvoldoende zijn; het gaat niet aan, zulk een van ouds en algemeen overgeleverd bericht op losse gronden voor valsche traditie te verklaren; dat er veel ongeloofelijks bij gedicht is, doet niets af: de apocryphe evangeliën maken ook de waarachtige geschiedenis des Zaligmakers niet tot een fabel. Overigens baat dit de Roomsche voorstelling van de grondvesting der pauselijke macht niets. - Een stelling ontkent het bestaan der pausin Johanna.

1) *Briefe* ed. Förster 792.
2) Z.H. Alewijn a. Tydeman 21-1-64 over verandering in oorspronkelijk plan van V.G. enz. (Mij. Lk.).
3) Vgl. boven 217, over W.
4) Over hem Ten Hove a.V.G. Br. I 136. Een afvallig, Protestant geworden Jezuiet, pausen bestrijdend en met orde in connectie blijvend. Zijn groote *History of the Popes* (Lond. 1750-66) ook in Du. en Ndl. vert.

Behalve op Artemidorus in het tweede, vinden we emendaties op de mythografen Apollodorus en Parthenius in het zesde hoofdstuk.

Het Nieuwe Testament betreffen verscheidene stellingen: over Paulus' reis naar Spanje, over de eenheid van tekst in de eerste eeuwen, over de beteekenis van *ὡσει περιστεραν*, en over Hebraïsmen. Dat deze soms in het N. Testament voorkomen, valt niet te ontkennen, oordeelt Van Goens; dat hij over de frequentie zich zeer voorzichtig en twijfelend uitte, zagen we reeds[1)]. Het standpunt ook van Wesseling, hoogstwaarschijnlijk.

Epigraphie vindt men weer in verschillende capita; maar het zevende is er uitsluitend aan gewijd: ‘Inscriptio antiqua ex ipso marmore emendatur’. Sprekend is de aanhef: ‘Diverto tandem ad rem Epigraphicam, delicias meas: nec minimam eruditae humanitatis portionem. Felices illos, qui haec studia non tamquam *παρεργον* tractant. Neque enim unius vitae labor est, omnia quae huc pertinent rite scrutari’. Kritische gissing of vergelijking van verschillende beschrijvers moge ook hier haar nut hebben, verreweg het zekerste is de *αυτοψια.* Dat wil Van Goens bewijzen met het voorbeeld van een inscriptie door Pococke te Smyrna in onverstaanbaren vorm afgeschreven. De secretaris van Utrecht M.H. van den Heuvel kreeg den steen later ten geschenke van onzen consul te Smyrna De Hochepied, die daar meer oudheden had verzameld. En toen hij den jongen Van Goens ‘deditum his deliciis’ zag, gaf hij hem aan dezen. Van Goens stelt hier nu de lezing vast der inscriptie, en de indeeling in verzen, verklaart de afzonderlijke woorden door vergelijking met andere opschriften, met allerlei, meest Hellenistische auteurs, en met het N. Testament, en gaat dan den inhoud na: ‘sententiam utilissimam et peregregiam’. Het vijfregelig bijschrift bij de op den steen uitgehouwen mannenfiguur, met een staf wijzend op een doodshoofd, raadt namelijk, den dood te gedenken, en zijn leven als niet van eeuwigen duur te genieten, doch zich ook te wachten voor armoede en vernedering in een mogelijken ouderdom. Dergelijke gedachten tracht Van Goens nu, met verwijzing naar zijn *Diatribe* voor verwante inscripties, aan te toonen in de literatuur, tot in de gelijkenissen van den Heiland toe. Hij besluit met enkele opmerkingen over den onregelmatigen versvorm, het ontbreken

1) Zie boven 231. Ook in de *Obss. Misc.* 45 nog even over het drijven van sommige ‘sectatores Hebraismorum’.

van een naam, en de dateering. Een afbeelding van het 'Marmor Smyrnense', door hemzelf geteekend, en op stadskosten gegraveerd en gedrukt[1], gaat erbij.

In Caput III zoekt Van Goens een betere verklaring van een antiek beeld, dan T. Coritano in de Saggi di Dissertazioni della Accademia Etrusca di Cortona (1742) ervan had gegeven. Hercules verbeeldde men nooit met zoo 'mollis corporis habitus', ook geen Hercules Bibax, als Coritano er in zag; zelfs den knaap Hercules niet. Men vergelijke bijvoorbeeld de 'gemmae literatae' van De Stosch[2]. Eer zou men moeten denken aan Commodus of Caligula in Hercules-rol. Maar liever toch wil Van Goens er den Genius van Hercules Bibax in zien; de gronden voor die meening vindt hij in munten, gemmen en beelden. - Stond Van Goens hier reeds onder invloed van Winckelmann? Men neigt vanzelf tot de onderstelling, maar hij noemt hem nog nergens, en wat de *Geschichte* betreft, die hier 't meest in aanmerking zou komen, is het zeer twijfelachtig, of het op dezen tijd zelfs al wel mogelijk zou zijn.

Bijna de helft van het boek vullen de hoofdstukken IV en V; het eene handelend over de scolia of tafelliederen der Grieken in het algemeen, het andere over dat van Callistratus op Harmodius en Aristogiton[3]. Achtereenvolgens gaat hij in IV na den naam, het gebruik, de daarbij gevolgde gewoonten; den oorsprong; den inhoud: lof van goden of van groote mannen, en lessen van levenswijsheid; het karakter; den vorm; de overgeleverde resten. Naast tal van oude auteurs als Athenaeus en Plutarchus, lexicographen als Hesychius en Suidas, scholiasten - inzonderheid op Aristophanes -, en latere philologen als Scaliger en Casaubon, citeert Van Goens ook herhaaldelijk R. Lowth's *De sacra Poësi Hebraeorum*, waardig voorlooper van Herder's boek over den

1) V.G. aan Vroedschap 30-8-79 (zie boven 226 n.); bij resolutie 31-12-64 waren hem plaat en (resteerende) afdrukken geschonken, die dan in 1779 ook weer in stadsbezit terugkeeren. - Boeckh gebruikte V.G.' afbeelding voor zijn *Corpus Inscr. Gr.* Ten Brink a.w. 15.

2) *Pierres gravées, sur lesquelles les graveurs ont mis leurs noms*, expl. p. Ph. de Stosch. Amst. 1724. V.G. citeert hier ook verhh. van Hasaeus en van Buonaroti over gemmen; even later nog Gorlaeus-Gronovius, *Dactyliotheca*, L. Bat. 1707. Evenals in Wesseling's bibliotheek bevinden zich later ook in die van V.G. vele werken over gegraveerde steenen; behalve de reeds genoemde, Ogle, Ficoroni, Passerius-Gori, Lippert, Natter, Hemsterhuis, Klotz, Lessing e.a. Cat. V.G. I 246, 257-259; II 574-575.

3) Zie daarover K.O. Müller, *Gesch. d. gri. Lit.*^{3} I 319-320. Het gedicht, vier strophen van vier regels, o.a. te vinden in *Anthologia lyrica* van Th. Bergk. In bijlage J. geef ik den tekst, zooals V.G. dien zich voorstelde.

geest der Hebreeuwsche poëzie, en nog altijd van groote waarde gehouden op dit gebied[1)], maar tevens een van die Engelsche geschriften uit het derde kwart der eeuw, waarvan zoo groote invloed uitging tot verruiming en vernieuwing der litterair-aesthetische ideeën van Europa[2)]. Den indruk, dien dit werk op Van Goens heeft gemaakt, bemerkt men echter eerst recht in hoofdstuk V. Het vermaarde scolium op de Atheensche tyrannendooders acht hij het best uitgegeven door Lowth, die terecht ook - als Fabricius reeds vóór hem - Callistratus als maker aanwees. Na een korte herinnering aan de bezongen daad, en de duurzame verheerlijking der daders in Athene, gaat hij den tekst na, die vooral door Lowth uitstekend is geëmendeerd.

Daarna komt hij tot het gedicht zelf. 'Ipso carmine, si ut aptum nexumque haeret consideremus, nihil cultius elegantiusque fingi potest. Regnat hic simplicitas summa, qualis in Homero spectatur aut Theocrito... accedit gravitas sententiarum eximia, ipsa dictorum brevitate et conciso scribendi genere maior: quam, praeter cothurnatas Tragicorum fabulas, vix reperies alibi tam praeclare adfectatam. - Tandem, quod maximum, omnes *ψυγαγωγιας* istius poeticae partes, quae in carmine utrumque punctum ferunt, tam excellenter brevi Odario complevit Poëta, ut stipes truncusque sit, qui eo non moveatur.' Wie een volmaakt staal van de macht der dichtkunst zoeken mocht, vindt hier zijn gading. Lowth, wel nooit door iemand overtroffen in fijnen zin voor poëzie, zag dit zeer juist in: zulk een lied, na de Idus van Maart onder het volk gebracht, had een Romeinsch keizerrijk voorgoed onmogelijk gemaakt. 'Plus mehercle valuisset unum *Ἁρμοδιου μελος* quam Ciceronis Philippicae omnes.' Dat laatste, begrijpt Van Goens wel, zullen de heeren van de welsprekendheid niet toegeven. En toch is het volstrekt zeker; alleen onwil en vooroordeel kunnen het ontkennen: Laten wij, lezer, slechts het gedicht tesamen wat nauwkeuriger beschouwen. Wel kan ik niet alle schoon-

1) F. Buhl in Realencycl. Prot. Theol.^{3} IV 627: 'noch immer wertvolles Hauptwerk.'

2) Lowth (1753), Young (*On orig. Comp.* 1759), Ossian (1760), Percy (1765), Wood (1769, 1773), enz.; - V.G. gebruikte de ed. v.J.D. Michaelis, die 'notas et epimetra adjecit.' Gött. 1758-1761. Wesseling bezat de eerste Eng. editie. Zie boven 218. Cat. W. I 58. Van Goens Cat. I 371 vermeldt een Eng. editie-Michaelis, Oxon. 1764. - Ofschoon de Bibl. des Sc. de ed. v. Michaelis besprak, en later nog geschriften vóór en tegen L.'s boek (T. 18 en 24), schijnt het werk hier weinig bekendheid te hebben gekregen. Betje Wolff, anders van Eng. lit. en theol. wel kennis nemend, blijkt eerst ± 1780 het te hebben leeren kennen. *Brieven over versch. Onderw.* III 281 vlgg., gecit. bij Ghijsen, *Betje Wolff* 49.

heden ervan naar waarde aantoonen, want het is meer zaak van gevoel dan van begrip, maar toch kunt gij wel als met de hand geleid worden tot een beter genieten vooral van de ‘inventio’; daarvan geeft dit lied een voortreffelijk voorbeeld. Want al twijfel ik niet, of enkele lezers zullen bij de eerste kennisneming onmiddellijk alle schoonheden spontaan hebben doorvoeld, met verreweg de meeste is het heel anders gesteld. Hun zal, denk ik, mijn betoog zeer welkom zijn. Het zal zoo dubbel nut kunnen doen: door dat namelijk

‘indocti discant, et ament meminisse periti.’

Het is wel sterk gesproken, voor een student, die nog zestien jaar moet worden, en voor een dispuut, onder een vermaard, veelzijdig geleerde te verdedigen. Wel moet Van Goens het gevoel hebben gehad, in zijn aesthetische waardeering der oude dichters zoo goed als alleen te staan, althans in dien Utrechtschen academischen kring.

Hij gaat nu uitleggen, dat de hoogste eenvoud in dit gedicht heerscht. Elk woord heeft zijn volle kracht; er kan er niet een bij of af, zonder bederf van het geheel; geen spoor van aangehangen fraaiigheden of gekunstelden zwier; alles is in evenwicht en samenstemming... Maar ik doe beter, den merkwaardigen passus in Van Goens' eigen woorden te geven: ‘nihil sibi dissimile, aut priorum vel simplicitati vel gravitati minus congruum. - Uno tenore omnia absolvuntur: non adscendit Poëta ultra limites, neque deprimitur nimis: non indulget adfectibus animique motui, sed aequabili lege rem maxime seriam, simplicissima gravitate moderataque agitatione ita inculcat, ut quid primum Legenti obversetur, facile non dixeris: comitante admirationem ac stuporem persuasione quadam incredibili, sequentibus amoris simul odiique scintillis. - Quibus credibile est apud Athenienses accessisse mirum libertatis studium, simulque cupiditatem simili aliquando gloria potiundi’...

Zooveel over de ‘simplicitas’. Ook door zijn ‘gravitas’ staat het gedicht onovertroffen: Ik zal de vrijheid verdedigen met geweld, ja met bedrog. Zoo moet gij allen doen, wil de dichter zeggen. Zoo deden Harmodius en Aristogiton. Hun naam, hun daad brengt dichter en hoorders in hooger spanning: roem, onsterfelijke roem is het hoogste voor den Griek, het wonen in de Elyzeesche velden de uitdrukking daarvan. Grooter kracht der woorden, onmiddellijkheid der voorstelling verkrijgt de dichter door de helden

toe te spreken[1]: Harmodius, gij zijt toch niet dood, gij zijt in de zalige gewesten, waar Achilles, waar Diomedes is. De herhaling daarop van de beginverzen, de kern tevens van den inhoud, in de derde, versterkt de werking van deze prachtige tweede strophe. Hoe kan toch iemand deze éénheid niet zien, en hypercritisch uit het eene twee gedichten willen maken? - Weer wendt de dichter zich tot H. en A.: ook zal uw naam op aarde eeuwig duren. Wat kon krachtiger de ziel des volks prikkelen dan een dergelijk exempel?

'En Lector - besluit Van Goens - brevem elegantissimi Carminis explicationem: Mirare mecum summas nudae simplicitatis veneres! Agnosce illam poeticae artis potentiam! inprimis vero splendidum Graeciae antiquae nitorem, qui per totum odarium radios suos tam luculenter spargit, ut nihil unquam par illi aut simile Romam dedisse, tuto equidem adfirmare ausim. Vere dixeris:

> Grajis ingenium, Grajis dedit ore rotundo
> Musa loqui...'[2]

Of Van Goens' toelichting onberispelijk is, behoeven wij hier niet te onderzoeken. Uit de onderstelling, dat de dichter bewust zoekt naar de krachtigste middelen om de 'plebs attica' als in te branden, dat zij de vrijheid als haar oogappel zou beschermen, komt ons nog wel iets van de gewone mechanische, utilistische opvatting der dichtkunst tegemoet: maar de liefde, die spreekt uit de poging zóó door te dringen in den geest van een klein stukje poëzie, en de geestdrift in het getuigen van haar schoonheid en haar macht, doet verrassend en weldadig aan in dezen nuchteren tijd, bij een aankomend klassiek philoloog, een knaap nog.

De Grieken gingen Van Goens ver boven de Romeinen; het blijkt uit zijn werk, als uit zijn woorden. Slechts ééns gaf hij een proeve van Latijnsche philologie. De rector te Sneek, Ant. de Rooy, had in 1763 den vakgenooten bijdragen over de Epigrammatici gevraagd voor zijn *Conjecturae Criticae* op Latijnsche dichters. Wanneer zijn werk, dat voor een groot deel over Martialis handelt, in 1764 verschijnt, gaat het vergezeld van een *Epistola critica de locis quibusdam M. Val. Martialis* van R.M.v.G., gedateerd 28 Juli 1764. Terwijl De Rooy al vroeger Martialis zonder handschriften had geëmendeerd, beschikte Van Goens over twee collates, afkomstig van I. en G. Vossius, in een afschrift van den

1) Weer verwijst V.G. naar Lowth.
2) Hor. Ep. ad Pis. 323 vlg.

overleden Amsterdamschen rector O. Arntzenius, dat hij van diens zoon had ontvangen[1]. Zelf heeft hij vroeger dezen dichter nauwkeurig en met genoegen gelezen, ondanks den vaak ergerlijk lichtzinnigen inhoud. Als een proeve deelt hij De Rooy nu een aantal varianten en critische opmerkingen mede over het eerste boek. Ze zullen ruimschoots volstaan om hem te overtuigen van de beteekenis der handschriften, en van het vele, dat zijn critische aandacht nog is ontgaan. Aan vrijmoedigheid schortte het Van Goens weer niet; bij een stoute gissing van Vossius merkt hij op: als dit emendeeren moet heeten, weet ik niet, wat 'nodum secare' of 'loca laniare' is. Een emendatie van De Rooy zelf vindt hij overbodig en absurd: niet vleiend, maar hij heeft gelijk[2]. Ook hier kan Van Goens niet nalaten, zijn epigraphische kennis te toonen. Hij deelt een Romeinsch opschrift mede uit een verzameling 'Inscrizioni Antiche Manoscritte' van J. Wittius; de toenmalige bezitter P. Burman Sec. had hem welwillend de gelegenheid verschaft, om van het heele handschrift copie te nemen[3]. Een andere verzameling zond Burman hem zelfs thuis, om ze te kunnen overschrijven[4]. Men krijgt den indruk, dat de jonge Van Goens verwachtingen wekte op dit gebied, en daarom bij Van den Heuvel, de vroedschap, Burman aanmoediging en medewerking vond. Ook in zijn volgende werk, over Porphyrius, komt hij nog wel op de epigraphie[5], en in Leiden copieert hij nog inscripties[6]. Maar dat zijn geest hem toch in andere richting drijft, blijkt daar veel duidelijker nog dan te voren.

Van invloed van Wesseling zal daarbij wel geen sprake zijn; al bezat hij ook het boek van Lowth, al heeft hij geen beslissend bezwaar gehad tegen de aesthetische uiteenzettingen van zijn leerling in zijn disputatie. Men vraagt zich zelfs af, of de bovengenoemde verwisseling van onderwerp niet ook in verband kan hebben gestaan met verschil van opvatting omtrent inrichting en inhoud van Van Goens' studie over Homerus en

1) Zeker zijn vriend H.O. Arntzenius.
2) Te oordeelen naar nieuwere uitgevers.
3) De Univ. Bibl. Utrecht bezit thans deze 'Sylloge inscriptt. antiqq. c. marm. ac momum. delineationibus descr. a.R.M.v.G. ex autogr. bibl. J. Wittii, postea P. Burmanni Sec.
4) Ibidem 'Inscriptt. antiq. in div. itineribus aut ex quorundam annott. descr. Descr. a.R.M.v.G. ex autogr. P. Burmanni Sec. ad eum transmisso a. 1764.
5) B.v. p. 88 over Gri. grafsteen in bezit van P. Burman Sec. - Kritiek hierop van J. van Vaassen in twee brieven aan Tydeman, Maart 1774 (Mij. Lk.) is onbillijk tegen V.G.
6) B.v. uit ms. van H. Beverlandus, blijkens lijst mss. V.G. Kon. Bibl. Den Haag.

Porphyrius. Wel beklaagt deze zich[1], dat hij dit werk niet heeft kunnen voltooien onder Wesseling, die nog alleen een gedeelte van de 'Dissertatio Homerica' had gezien, toen de dood hem wegnam, - maar, letterlijk gelezen, nemen de woorden de mogelijkheid van geschil niet weg. Op het einde van 1763 had Van Goens al heel wat gewerkt aan deze studie; de 'Dissertatio Homerica' was, volgens de afzonderlijke opdracht aan Ten Hove, vóór 1 Oct. 1764, nog te Utrecht, voltooid[2]; in den tusschentijd had hij zijn 'Observationes miscellaneae' verzameld, uitgegeven, en verdedigd. Evengoed had hij dus de dissertatie over Homerus als disputatio kunnen gebruiken, indien de haast - maar waartoe deze? - of misschien een voorschrift omtrent den omvang van zulke verhandelingen hem verhinderde, zijn plan volledig uit te werken. Eigenaardig is wel, dat hij in zijn Porphyrius auteurs aanhaalt, die hem dan reeds ietwat in verdenking kunnen brengen, en die stellig niet naar den geest van Wesseling waren. Het is echter ook mogelijk, dat Van Goens verlangde spoedig zijn volleerdheid te toonen, maar zijn studiën over Homerus en Porphyrius bij elkaar wilde houden; dat hij vóór hij tot de uitgave kwam, de behoefte ging gevoelen, de schatten der Leidsche bibliotheek te raadplegen; en dat hij daar van Ruhnkenius heeft begrepen, eerst nog wel wat te kunnen studeeren[3]; waardoor dan het uitstel van een jaar zou zijn verklaard.

Invloed mogelijk van Burman? Dat hij met dezen in relatie stond bleek ons zoo even; dat hij hem ook persoonlijk wel ontmoet heeft, is zeer goed denkbaar: Van Goens kwam wel in Amsterdam en Burman had verwanten in Utrecht. Maar wij merken veel meer van kritiek dan van bewondering bij Van Goens; en wij hooren nooit of nergens van nadere betrekkingen. In elk geval lijken de 'aesthetische' literatuur-opvattingen van Burman en van Van Goens te ver uiteen te loopen, om veel verband tusschen beide aan te nemen.

Van Goens' onverzadelijke lees- en studielust is spoedig op de moderne letteren gevallen; aantrekkelijker voedsel dan de vaak oudbakken vaderlandsche kost vond zijn geestesaanleg dan bij Franschen, Engelschen en Italianen. En daarbij vermochten, behoefden ook geen professoren meer leiding te geven.

1) Praefatio XXXI.
2) De opdracht van het geheele werk aan Willem V is van Kal. Oct. 1765; de Praefatio van Id. Oct. 1765. Men zou aan een drukfout denken in de dateering der opdracht aan T.H., als hier niet *Lugd. Bat.* stond tegenover daar *Traj. ad. Rh.* - Wesseling stierf 9 Nov. 1764.
3) Vgl. boven 219 n. 9!

Voor we Van Goens' verdere literaire ontwikkeling nagaan in zijn Porphyrius, moeten wij iets meededeelen over zijn numismatische werk, zijn liefhebberij voor gemmen; en over zijn handschriften-studie te Leiden.

Reeds omstreeks Nieuwjaar 1762 hield hij zich bezig met het catalogiseeren van de muntverzameling van den overleden oom zijns vaders Daniël Bernard Guiljamszoon, oud-gouverneur ter kuste van Coromandel, enz.[1]. Ten Hove prijst hem om dit zoo nuttig besteden van zijn vacantie: het is een éénige gelegenheid om te leeren; de klassieken worden uit niets méér toegelicht[2]. Een paar jaar later ontbiedt hij een pas verschenen numismatisch werk uit Parijs om het zijn jongen vriend ten geschenke te geven[3]. Na den dood van Wesseling maakt Van Goens ook van diens verzameling den verkoopcatalogus op[4]. In 1766 deelt Van Wijn hem mede[5], dat hij te Amsterdam bij Van Damme een prachtige collectie Grieksche munten had gezien, onlangs uit Smyrna gekomen, en alleszins echt lijkend. Van Damme kon wel twee kwarto deelen supplement geven op Pelletier, maar hij liet 't liever aan bekwamer hand over. Zou Van Goens daar geen lust toe hebben, hetzij nu, hetzij over drie, vier jaar? Als deze niet afslaat, er te eeniger tijd iets aan te doen, en Van Wijn dit aan Van Damme mededeelt, is deze ‘in zijn schik.’ Van Goens moet, meent Van Wijn, zelf eens naar Amsterdam gaan, als hij er ernstig over denkt[6]. De grootste verzamelaar, zelf practisch kenner, heeft dus vertrouwen in de kennis van den jongen geleerde, op dit gebied. Van Goens bezit ook zelf een kleine verzameling. Maar als, in den zomer van 1768, A. Vosmaer een avond bij hem te Utrecht passeert, vertelt hij, ze bij gelegenheid te willen verkoopen. Daarop komt deze, bij een bedankje voor het vriendelijk onthaal, schriftelijk terug: eenzelfde gemarchandeer met dezelfde slimmigheidjes volgt nu, als er tusschen Hemsterhuis, Van Damme en Vosmaer plaats greep[7]. Van Goens wil zijn collectie niet completeeren;

1) Stichter van het Stipendium Bernardinum. Zie over hem S.D. van Veen, *Het Stip. Bern.* D.F.v.G. was m.a. Exec.-test.; ondanks de veete van B. met R.M.v.G. Sr. vielen er voor den zoon van 's mans rijkdommen nog enkele duizenden af.
2) T.H.a.V.G. 8-1-62. Zie ook Cat. V.G. II 569.
3) Br. I 137. Cat. V.G. nr. 15534.
4) Cat. V.G. II 569. Boot, *Vita W.* 82. Verkooping 19-10-65; de Cat. beslaat 25 pp. - Uit dezen tijd dagteekenen wellicht 4 blzz. aantt. van V.G. over Gri. munten, die ik niet nader heb onderzocht.
5) 25-7-66.
6) ± 5 Aug. 1766 (Mij. Lk.).
7) Vosmaer a. V.G. 20 en 25-11-68. En V.G.a.V. 22-11-68.

zonder een enkele ‘suite’ is ze toch eigenlijk de moeite niet waard. Maar daarom geeft hij ze niet weg! Er deed zich ook reeds een ernstige bieder op, voor een Duitsch kabinet waarschijnlijk. Enz. Van Goens' brief gaat vergezeld van een door Vosmaer - voor een vriend! - gevraagde lijst van 378 Romeinsche, Grieksche, Spaansche, Punische, zilveren en koperen munten, echte en valsche, met verzoek om een bod voor alle tezamen[1]. ‘Deze naderhand gekocht,’ teekende Vosmaer later, vermoedelijk veel later, er op aan[2].

In 1768 prijst Van Goens Klotz om zijn smaakvolle *Beyträge* betreffende de penningkunst[3]; in 1769 en 1770 wil hij zelf, naar hij rondbrieft, een werk schrijven - of vertalen? - over Spaansche munten[4]. Indien het geen louter grootdoenerij was, behoort ook dit tot de tien of twintig omstreeks dezen tijd door hem ontworpen boeken, die nooit geschreven werden. Sinds lijkt deze ‘liefhebberij’ opgegeven, al duikt ze een enkele maal nog eens op. In 1773 heeft hij penningen van Pourtalès onder zich[5]; in 1781 ontwerpt hij - maar te laat - een gedenkpenning voor Doggersbank[6]. En nog in 1800 raadpleegt een regeerend heer hem over een jubileum-munt; hij levert hem twee ontwerpen, met characteristica van 18de en 19de eeuw[7]. Zijn bibliotheek bevatte veel over dit vak, al kon zij daarin, naar het schijnt, niet op tegen die van Wesseling. Ook verwierf hij zich enkele numismatische werken in manuscript van de hand van L. Smids[8].

1) Een dgl. lijstje vond ik in V.G.' ex. *Ouderw. Ndl. Patriot* (Kon. Bibl.): 378 stuks, tezamen geprijsd voor f 278-7. Voor het bod van den onbekende, f 350.- wilde V.G. ze eerst niet kwijt. V. schatte f 114.-
2) De f 278-7 van noot 1 zal òf latere taxatie, òf door V. betaalde som zijn. De vindplaats van het lijstje kan wijzen op 1783 of daarna, toen V.G. in Den Haag gevestigd, vriendschappelijk met V. verkeerde. Maar ook in 1774 had V. hem weer aangeklampt om penningen, toen hij, na zijn eerste collectie voor enormen prijs te hebben verkocht, opnieuw begon. V.a.V.G. 14-4-74. Vgl. boven 210 n. 7.
3) V.G.a.K. 28-3-68.
4) Florez a. V.G. 24-6-69. (Br. I 347); Corazzi a.V.G.z.d. (einde 1770) in gedeelte, dat Br. I 503 werd weggelaten: ‘L'opera che Ella intraprende sopra le medaglie Spagnole, sara di molto utile alla republica letteraria.’ Vgl. ook Fr. Chr. von Scheyb a. V.G. 7-5-70: ‘Votre E spaña Sagrada... vous fera plus d'honneur qu'à Florez, d'autant plus qu'elle sera repandue dans l'Europe’.
5) P.a.V.G. 2-1-73.
6) Van Heiden Reinestein's idee, gecorrigeerd door Hemsterhuis, was al aangenomen. Br. I 133, 143. *Ouderw. Ndl. Patriot* I 265 vlg. - Nog sprak T.H. 24-9-67 over een gouden snuifdoos, aan V.G. vereerd voor een door ‘ingenieuse simplicité’ uitmuntende inscriptie. Br. I 315. Vgl. brief van Vader V.G. 30-4-86: de snuifdoos verkocht voor f 167. -. Ik vermoed, dat het een penning betreft op prinses Wilhelmina (huwelijk 4-10-67; intocht in Den Haag 9-11-67). Ten Hove, *Mém. Généal.* VI 52 over een ontwerp met ‘d'un côte... l'auguste Wilhelmina, et de l'autre les Trois Graces, avec cette légende, *Ou Quatre ou Une.*’
7) V.G.a. Van Alphen, Dresden 27-12-1800.
8) Lijst mss. V.G. (Kon. Bibl.); Cat. Hss. Univ. Bibl. Utrecht.

Over gemmen bezat hij minder, maar toch ook verscheidene, en belangrijke werken[1]. Reeds in zijn disputatie meende Van Goens van een gemme een betere verklaring te kunnen geven dan die van Gronovius[2]. Merkwaardig is een korte notitie op een los blaadje van Juli 1764: daar citeert hij Winckelmann's *Geschichte der Kunst des Alterthums*[3] reeds, over een antieke gemme, die hij anders wil uitleggen: niet Prometheus, maar den vader van Medea stelt ze voor, meent hij[4]. In zijn Porphyrius-studie laat hij de afbeelding van een zeldzaam exemplaar naar Ficoroni herdrukken[5]; met de daar bijgevoegde opmerking van Galeotti is hij het niet eens. In 1768 correspondeert hij met Klotz over denzelfden steen[6]; deze staat met baron Stosch aan de zijde van Galeotti, Lippert was het eens met Ficoroni. Van Goens gevoelde het meeste voor de opvatting der laatsten, maar hij wil zich nu gaarne voegen naar Klotz' inzichten. In een volgenden brief[7] is hij vol lof voor diens werk over nut en gebruik van de gemmen en hun afdrukken[8]. Zóó als hij het kreeg, is hij er aan begonnen, en aan één stuk door heeft hij het uitgelezen; nu gaat hij het nauwgezetter bestudeeren. Want op één punt moet hij kritiek oefenen: Klotz beloofde een werk, dat beginners tot kennis en smaak van het schoone zou leiden, maar het is slechts te waardeeren door den geleerde, die zijn smaak reeds heeft gevormd, en die over de noodige detailkennis beschikt. Met belangstelling wacht hij ook Klotz' biographie van Natter[9], in den laatsten Leipziger Catalogus aangekondigd. Nog eens komt hij in deze briefwisseling op dezelfde gemme terug, en dan zeer uitvoerig, in 1771[10]. Hij hoorde verluiden, dat Klotz zijn werk uit het Duitsch in het Latijn vertaalde. Wellicht dient hem dan het volgende. Sinds de Società Etrusca hem, Van Goens, als lid opnam, is zijn Porphyrius naar Cortona geraakt. De president Fr. Ridolfini Corazzi, met wien hij al eenigen tijd in betrekking stond[11], schreef hem nu ook over

1) Zie boven 235 n. 2.
2) Vgl. boven 235.
3) A.w. 1e uitg. (1764) I, L nr. 7, 30. Vgl. boven 235.
4) Ovidius, *Trist.* III El. IX en *Heroid.* Ep. XII voert hij hierbij aan.
5) Sommige exx. hebben p. 117 een ledige plek, andere, als het ex. dat V.G. aan Ruhnkenius schonk (thans in Univ. Bibl. Leiden), hebben daar de afbeelding wel. Aan Klotz schrijft V.G. ook in 1771 nog, dat hij ze heeft laten graveeren voor zijn Porphyrius.
6) 28-3-68. Bibl. Gem. Univ. Amsterdam, coll. Diederichs.
7) 12-7-68. Ibidem.
8) Vgl. Cat. V.G. I 258.
9) J.L. Natter († 1763), vermaard gemmensnijder. Vgl. F. Hemsterhuis aan Wesseling, boven 216. En 210 n. 9.
10) V.G.a.K. 28-9-71.
11) Van Goens overdrijft hier, en vaker, tot eigen glorie, niet weinig. Daarover later nog.

zijn boek, en in 't bijzonder over den bewusten steen. Hij had er zelf juist zoo een, schoon wat kleiner, waarmee hij zijn brief zegelde. En zijn verklaring, heel anders dan die van Klotz of Van Goens en partijen, komt hem zoo aannemelijk voor, dat hij meent, dat Klotz ze moet publiceeren; Corazzi's brief copieert hij daartoe voor 't grootste deel voor hem[1]. Ook hem voldoet Galeotti's idee van een geestenbezwering niet; hij kan er niet anders in zien dan een beeldhouwer, die zijn leerlingen de regels der kunst aan een voorbeeld demonstreert. Maar Van Goens kan het niet eens zijn met Corazzi, dat het geen Etruscisch, maar echt Grieksch werk zijn zou, omdat meester, leerlingen en modelkop alle gebaard zijn. Ondanks baarden, ondanks schoonheid van relief, en juistheid van omtrekken, als waarvoor geen Grieksch kunstenaar zich zou hebben behoeven te schamen, blijft hij het voor Etruscisch houden. Alle werk van dien oorsprong heeft een zoo eigen karakter, dat het bijna onmogelijk is, het niet te onderkennen[2].

Corazzi schijnt, ook al trekt men niet weinig af voor complimenten, grooten dunk te hebben gehad van Van Goens' archaeologische kennis; hij vroeg ook zijn oordeel over afbeeldingen op urnen van zijn museum. Maar wij bemerken verder slechts zelden meer van zijn belangstelling in deze dingen. In 1774 zendt hij aan Vosmaer een afdruk van een raadselachtige gemme: een singuliere abraxas, meent deze, die als zoo vaak, niet verklaard zal kunnen worden[3]. In dezen tijd staat hij ook in verbinding met den bekenden graveur J.H. Schepp[4], die van hem steenen schijnt ter leen te krijgen, om afdrukken ervan te

1) Het is die van 30-8-71. (Br. I 503-505 laat dit gedeelte weg).
2) Over Etruscische kunst handelt het 3e hoofdstuk van Winckelmann's *Geschichte*, maar lang vóór hem hadden Dempster (1723) en Gori (1736 vlgg.) veel licht daarover doen opgaan. Dempster's *Etruria regalis* en verscheidene andere werken over Etr. kunst in Cat. V.G. II 227 vlg. - In een vorigen brief (slot, en daarmee dateering verloren; blijkens Cor. a. V.G. 30-8-71 moet hij van het einde van 1770 zijn) schreef Corazzi ook over Etrur. gemmen (in Br. I 501-503 weggelaten). V.G. informeerde bij hem naar Etr. monumenten, volgens *Philos. Transactions* der Royal Society in 1765 ontdekt. Daarvan weet niemand te Rome iets. Maar Corazzi wijst V.G. op een merkwaardig Etr. stuk in zijn, door zijn vader Gal. Ridolfini gesticht, Museum, waar Barthélemy niet van wegkomen kon. C.a.V.G. 30-8-71. Vgl. Br. I 502 noot, waar men i.p.v. *vorigen* en *had geroemd* lezen moet *volgenden* en *roemde.* - In het begin van dien brief ook over het etruscische alphabet.
3) V.a.V.G. 14-4-74.
4) Sch. a. V.G. 18-3 en 5-4-74, in barbaarsch Fransch. Over dien Schepp ook Hemsterhuis a. Van Damme 4-7-84 ‘thans een van de beste graveurs’.

maken[1]. Het zullen althans ten deele, dezelfde ‘intaglio's’ zijn, die hij in 1779 door bemiddeling van zijn vriend J.G. Loten te Londen tracht van de hand te doen, maar na vergeefsche pogingen van dezen bij Marlbourough, Solander, Bartolozzi, e.a., terug krijgt[2]. Misschien staat vooral daarmee in verband, dat Ten Hove hem in 1781 een copie moet bezorgen van Hemsterhuis' manuscript-catalogus zijner antieke gegraveerde steenen[3].

Het is alles te zamen niet van zoo heel veel belang: het voornaamste is wel, dat Van Goens zoo vroeg en zoo ijverig Winckelmann's werk bestudeerde en waardeerde; hij brengt het ook straks tot de studenten, en verleent gaarne zijn medewerking, om het in wijder kring te verbreiden[4]. Maar Van Goens is geen Hemsterhuis, al maakt hij tegenover vreemden heel wat ophef. Zijn studie ging in de breedte, en concentreerde zich allerminst op deze materie. Ook het geld kan daarbij een rol gespeeld hebben: wat Hemsterhuis kon, door eigen aankoop en als directeur der stadhouderlijke verzamelingen, lag buiten z i j n bereik. Zijn bibliotheek kostte hem al meer dan genoeg. Levendig is althans zijn belangstelling voor archaeologie en kunst[5], en moderner georiënteerd zijn philologische wetenschap dan die van de meeste, zoo niet alle Nederlandsche vakgenooten. Al heeft men in Leiden hem zijn liefhebberij voor munten en gemmen der oudheid niet kwalijk kunnen nemen - T. Hemsterhuis, de verafgode meester was er zelf niet vrij van, en zijn zoon gaf den toon aan op dit gebied -, van Winckelmann zelf schijnt men er niet of nauwelijks notitie te nemen[6]. En voor zijn aesthetische behandeling der literatuur heeft Van Goens zeker alles behalve aanmoediging gevonden bij Ruhnkenius. Maar daarvoor was hij ook niet te Leiden gekomen. Er viel toch genoeg van Ruhnkenius'

1) Hij vraagt o.a. ‘deux Leda’.
2) L.a.V.G. 14-4 en 3-5-79. - In 1777 laat L. ook voor V.G. in Londen, bij een met zorg gekozen graveur, een cachet snijden, L.a.V.G. 23-6-77. En J. Smith a.V.G. 8-9-77.
3) T.H.a.V.G. 28-7-81. (Br. III 4; vgl. 16). Zie boven 210 n. 5.
4) Daarover later nog. - De tijdschriften, ook de Bibl. des Sc., gaven overigens trouw bericht van zijn werken.
5) Zoo begrijpen we beter, dat V.G. op zich nam een woordenlijst over schilder-, bouw- en beeldhouwkunst samen te stellen voor de Mij. d.N. Lk. Vgl. boven 172.
6) Althans noch in de *Vita Ruhnkenii* noch in de *Bibliotheca Critica* vind ik zijn naam vermeld. - Hier en daar ontmoet men nog vroege en ernstige belangstelling voor W. Van P. Camper zag ik ms. ‘annotationes ad Gedanken über die Nachahmung der Griechischen Werke in der Malerey und Bildhauerkunst’; Ten Hove bleef aan Duitsch doen vooral om W. (T. H a.V.G. 5-12-66). Of Ant. de Rooy's vijf Latijnsche gedichtjes op W.'s vermoording (1768) - in ms. onder de papieren V.G. aanwezig - ook hier vermelding verdienen, durf ik niet uitmaken.

omgang en lessen te profiteeren; en er was de bibliotheek.

Dat Van Goens daarin ijverig gewerkt heeft, blijkt ons uit de stukken. Hij vergeleek de codices met den gedrukten tekst en noteerde de variae lectiones van Dositheus, Palaephatus, Strato, Theophylactus, Xenophon, Germanicus; copieerde collectanea anonymi in Nicandrum, en door J.J. Scaliger verzamelde en geemendeerde Grieksche fragmenten; nam manuscript-collaties en -emendaties over van Is. Vossius op Artemidorus, van J. Grammius op Aratus, van J.J. Scaliger op oude rechtsliteratuur; bovendien kon hij van Ruhnkenius allerlei afschrijven, dat deze uit Parijs had medegebracht: collaties van Philostratus, Ocellus Lucanus en Dionysius Periegetes, scholiasten op den laatste, varianten en noten van Salmasius op Aratus[1].

Van bijzonder belang was voor Van Goens de vondst van Scaliger's verzameling van fragmenten, waaronder er een honderd van Empedocles waren. Van dezen had hij zelf in Utrecht al heel wat verzameld, met de bedoeling dit bij zijn Porphyrius te voegen. Met de vele resten, die hij er nog bij ontdekt in de Leidsche handschriften van scholiasten en philosophen, in het bijzonder in commentaren op Plato, denkt hij het aantal van driehonderd te zullen bereiken. Hij neemt zich thans voor, de verzameling, na zorgvuldige bewerking, afzonderlijk uit te geven. In zijn Porphyrius[2], waar hij dit alles mededeelt, vraagt hij alle vakgenooten, wat zij van Empedocles mochten hebben, hem te willen afstaan. In 1769 informeerde Herelius nog: ‘Ecquando Syntagma Empedocleum, diu exspectatum, lucem adspiciet?’[3] De uitgave bleef achterwege. Omstreeks 1790 gaf een Duitscher Empedocles uit, zonder Van Goens' manuscript te hebben kunnen opsporen. Maar S. Karsten, de latere Nederlandsche uitgever, heeft het nog gebruikt.[4]

1) Dat laatste gis ik slechts; al het andere blijkt uit de lijst van mss. V.G. in Kon. Bibl. en Cat. Hss. Univ. Bibl. Utrecht. - Ook V.G.' Porphyrius toont zijn ijverige studie van deze hss., en nog andere: een Anthologia graeca Bibl. Voss., scholiasten op Theocritus en op de Ilias, Epistola Joannis Episcopi ad Photium, Hermias' Comment. op Plato's Phaedrus, Glossae en meer uit het vroegere bezit van J.J. Scaliger, Fr. Junius, Is. Vossius. Van Hadr. Beverland schrijft hij zich een bundel merkwaardige Adversaria geheel over. Een ms. Catal. van Grieksche hss. in Spanje loopt hij gretig door. - Van Ruhnkenius citeert hij nog Phrynichus Arabius, en conjecturen van Salmasius op Athenaeus.
2) p. 96.
3) H.a.V.G. 1-8-69.
4) Ten Brink a.w. 19. - Dat Saxe aan Sturz in 1790 niet kon mededeelen, waar V.G. gebleven was, is natuurlijk een halve waarheid. Hij had het heel goed kunnen informeeren.

In Utrecht collationeerde hij nog een handschrift van Athenaeus. Maar ook op andere wijze verwierf Van Goens zich collaties en onuitgegeven verbeteringen van oude auteurs. Veel uit Wesseling's nalatenschap[1)]; een en ander van O. Arntzenius[2)], iets uit Haverkamp's bibliotheek[3)], en verder van L. Smids[4)], van Scriverius en Francius[5)], Koen[6)], C.W. Vonck[7)], C. Schulting[8)], Almeloveen[9)], Masson[10)], en van onbekende of slechts te gissen herkomst[11)]. Veel later, na zijn aftreden als hoogleeraar, zal de aankoop gebeurd zijn van een zgn. Anthologia graeca Stratonis, manuscript van Burman Secundus[12)]; van een 'auctor ineditus de Somniis ex manuscripto Scriveriano', en daarbij gevoegde collaties van een groot aantal schrijvers, waaronder vele oude christelijke dichters[13)]; van aanteekeningen van N. Heinsius en W. Goesius op Petronius; alles uit de bibliotheek van Burman afkomstig[14)].

Met het critisch materiaal, dat hij zoo verzamelde, is hij later meermalen anderen van dienst; hij toont er hun tevens mee, en niet zonder ophef, dat hij het vak ook in dit opzicht terdege kent, dat het niet gemis van de gelegenheid of de bekwaamheid is, dat hem de critiek den rug deed toekeeren, maar alleen een zelfstandige mindere waardeering van die kunst. Met hetzelfde doel stellig deelt hij hun een enkele maal nog wel eens een goede emendatie mede[15)]. Aan Klotz zendt hij de varianten van een Codex Vossianus te Leiden op zijn editie van Strato en andere Grieksche epigrammatici[16)]; Klotz staat ze weer af aan Schneider[17)]. G.B. Schirach maakt zich in zijn 'Ephemerides Helmstadienses' verdienstelijk door Van Goens' hulp nog eens uitdrukkelijk te ver-

1) Ik teeken op uit ms. lijst K. Bibl. en Cat. Univ. Bibl. Utr. - die echter van verreweg de meeste van V.G. verkregen hss. de herkomst niet aangeeft -: Grieksche dichteressen, Nicander, Dion. Perieg., Epict., Cebes, Apollinarius, Greg. Naz., Epigr. vetera, Sulp. Sev., Quint. Cal., Floras.
2) Erotianus et Galenus; Mart., Tertullianus, Persius.
3) Polyaenus; en andersoortige hss.
4) Fl. Josephus.
5) Synesius Cyrenaeus, Hesiodus.
6) Heliod., Alciphron.
7) Terent.
8) Phaedrus.
9) Fasti consulares.
10) Cic., Vell. Paterc., Gell.
11) B.v. Paulus Aegineta 'nescio an manu J. Scaligeri'; verder op Dioscorides, Nemesius, Justinus.
12) B. † 1778. Het hs. is ook *niet*, als de andere, in 1779 aan de Utrechtsche bibliotheek geschonken, maar kwam eerst in 1874 door de schenking-Van Alphen aan de Kon. Bibl.
13) Ook in Kon. Bibl.
14) Dat zijn ook: P. Burm. Sec. excerpta ex var. auctt. autographa; Virr. Illustr. et Erud. Epitaphia ms. manu Burm. Sec.; en vermoedelijk een 17de eeuwsch ms. Monumenta virr. illustr. Romae sepultorum.
15) Schirach a. V.G. 11-1-73: 'vehementer placet illa restitutio Art. Amat. libr. vers. 723 seq.; nil pulchrius esse, nil verius posse dici mihi videtur.'
16) Altenburg 1767. Cat. V.G. I 383. - V G.a.K. 2-7-68 over die collatie:... 'je l'ai fait transcrire pour vous'...
17) Voor diens *Periculum Critic. in Anthol. Constantini Cephalae* (1772).

melden[1]; deze zelf had Herelius al ingelicht[2]. Tegelijk deed hij dien toen verstaan, dat hij heel wat van dergelijke collaties ter beschikking had, hetzij door hem zelf gemaakt, hetzij van anderen afkomstig. Terstond komt Herelius dan vragen, ten behoeve van een vriend, maar juist om wat hij niet heeft[3]. Zoo gaat het ook met Schirach. Van Goens spiegelde hem allerlei hulp voor; maar voor zijn sinds jaren in voorbereiding zijnden Sophocles blijkt hij hem niets te kunnen verschaffen[4]. Daarop zal hij een opgave in details hebben ontvangen, want kort daarna verzoekt hij, 'de ampla tua critica supellectili,' wat betrekking heeft op Sulpicius Severus, Martialis en Philostratus[5].

Tot breed weiden dreef Van Goens zoowel de eigen aanleg als des meesters voorbeeld; maar duidelijk spreekt ook bij hem, uit hetgeen hij bestudeerde en niet bestudeerde, de eigenaardige keuze van Grieksche auteurs, die voor dezen tijd kenmerkend mag heeten[6]. De scenici ontbreken zoo zelfs geheel. Merkwaardiger echter dan deze overeenstemming is, dat hij zoo spoedig reeds zich had onderscheiden door nog een andere waardeering der zaken dan die van Wesseling. Die zelfstandigheid van oordeel blijkt ook met betrekking tot Homerus.

Onder zijn papieren bevinden zich een paar losse blaadjes met korte aanteekeningen over zijn studie in den zomer van 1764, den tijd na zijn disputatio, en vóór zijn vertrek naar Leiden: '20 Maji 1764 sqq. Legi S.L. Majevii (proprie Majevski) Animadvers. ad v[aria] Loca N.T. decadem I Traj. 1764'[7]. 't Gaat onder andere over 1 Joh. 1:6-8. In Juni houdt hij zich bezig met 'explicationes locorum S.S. fortuitae'. Het Nieuwe Testament neemt dus nog steeds een belangrijke plaats in bij zijn studie van het Grieksch. 'Amicus G.F. de Ör ita explicabat'... (over Apoc. 14:13) schijnt er op te wijzen, dat de Hongaar Fülep de Ör aan deze oefeningen deelnam. In Juli bestudeert hij Winckelmann[8]. Uit dezen zelfden tijd zullen echter ook de enkele niet-gedateerde bladzijden zijn met dergelijke korte notities over de eerste zeven boeken van de Ilias. Het zijn excerpten, een paar citaten van scholiasten, enkele woorden Latijn tot vertaling. En telkens in het Fransch aanwijzingen omtrent inhoud en karakter van afzonderlijke gedeelten: tableau delicieux d'un nid de 8 moineaux; theorie des cau-

1) Sch. a. V.G. 5-6-72; Eph. Litt. Helmst. 18-5-72.
2) 22-6-69.
3) H.a.V.G. 1-8-69. Voor uitg. Frontinus d. Schwebelius.
4) Sch. a. V.G. 15-10-72.
5) 11-1-73.
6) Zie boven 208.
7) Vgl. Cat. V.G.. I 38.
8) Zie boven 243.

ses physiques de l'immortalité des dieux; interessant pour le caractère tant de Hector que de Paris; d'une aplication plaisante p.e. aux Lits de Justice en France; enz. Eens in het Engelsch - over het ‘Adieu de Hector et d'Andromaque’ -: beautiful beyond all description.

Die mengeling van Fransch en Engelsch onder het Grieksch en Latijn zal veroorzaakt zijn, doordat Van Goens bij zijn lectuur van Homerus gedurig vertaling of verklaring in deze moderne talen vergeleek. Welke, ligt voor de hand: van Mme Dacier en van Pope. Maar er is geen sprake van eenige overneming. Integendeel, het treft ons, dat Van Goens van de allegorische inkleeding, de universeele wetenschap, de hoog zedelijke leering, die Mme Dacier overal bij Homerus vindt, waaraan ook Pope gelooft, die ook in 1760 de veelbelovende Leidsche student H. Tollius nog ter verdediging van den dichter behoeft[1], met geen woord rept. Hem treft het gevoelige schetsje van de moedermusch, met haar *νηπια τεχνα* rustig onder de bladeren verscholen, tot in eens de slangenkop verschijnt: machteloos moet zij het aanzien, hoe haar lieve jongen, erbarmelijk krijschend, een voor een verslonden worden; wanhopig rondfladderend valt zij het ondier daarna zelf in den bek. Mme Dacier, vermaard bewonderaarster en verkondigster toch van Homerus' dichterlijk genie, verspilt daaraan geen woord, maar haalt gewichtig de zeven vette en zeven magere koeien van Pharao's droom aan bij Calchas' uitlegging van het geval, en vindt het ‘aisé de reconnaître ici les mêmes idées et le même style’[2]. Van Goens' schoonheidsbesef vond overvloedig genot bij de eenvoudige, letterlijke opvatting van den dichter, en behoefde, verdroeg zelfs geen allegoriseering. Dat leert ons vooral zijn boek over Homerus en Porphyrius.

Tot Porphyrius zal hij gekomen zijn door Wesseling. Reeds in zijn *Observationes variae* (1727) had deze over dien auteur gehandeld. En ook een ander leerling van hem gaf een werk van Porphyrius opnieuw uit[3]. Van Goens koos zich zijn verhandeling

1) Zie de zeer uitvoerige *Préfaces* van Mme D.'s *Iliade* en *Odyssée* beide, met haar noten passim. Pope's *Preface* voor zijn *Iliad.* En T. in *Bijdr.* I 418 met beroep vooral op Horatius; verder op Bergler, J. Alb. Fabricius, en - Aristoteles.
2) Een stokpaardje van Mme D.; zie o.a. *Iliade*, Préface 5 (ed. Leiden 1766): ‘une conformité admirable et dans le style et dans les idées avec nos Livres saints’, met beroep op Hugo Grotius. En vgl. Finsler a.w. 141-147 over Bijbel en Homerus.
3) J. de Rhoer. Porphyrius, *De abstinentia ab esu animalium.* Met bydrage van Reiske.

over Odyssea XIII, 102-112: *De Antro Nympharum*, ter bewerking.

Met een weidsche opdracht aan den nog onmondigen Willem V opent hij zijn boek: Zijn voorspoed, vrede en vrijheid heeft Nederland aan God, en Zijn instrument, het huis van Oranje, alleen te danken. Eenig staat dit geslacht in de historie; in geen marmer of metaal, maar in onze zielen is zijn gedachtenis gegrift. Verleene God hem, Willem V, dezelfde voortreffelijkheid in de handhaving, als aan Willem I en Maurits bij de verwerving der vrijheid! Een vormelijk huldebetoon, maar wel op sterke overtuiging gegrond, en opzettelijk in sterke bewoordingen vervat. Willem, dat ging nog, al zou Burman spoedig een ander voor hem in de plaats schuiven; maar Maurits! -

Een voorrede, die Van Goens zegt, tegen alle gewoonte in, zoo te willen schrijven, dat men ze zal kunnen lezen, bevat de beoordeeling van de verschillende vroegere uitgaven, waaronder zeer zeldzame - de bibliophiel komt reeds hier telkens voor den dag -; een overzicht van den ongewonen opzet en inhoud van deze nieuwe editie; het verslag van een verschil met Ruhnkenius over één plaats; een verontschuldiging voor de Latijnsche vertaling, terwille van publiek en uitgever nog steeds aangehouden, ofschoon een ernstig kwaad voor de studie van het Grieksch; de verdediging van een nieuw soort voetnoten, waarin tekstkritiek den saaien variantenhoop verlevendigt, in plaats van subjectieve gissingen in den tekst zelven te brengen, en van de toevoeging van ‘collectanea’, een verzameling van stukken ter breedere toelichting van den inhoud. De beide laatste nieuwigheden waren nagevolgd van Reimarus. Verscheidene Engelsche werken had hij niet kunnen machtig worden, ook niet uit Engeland. Maar Spenser's beroemd dichtwerk *The Faerie Queene*, door Barnes aangehaald, heeft hij, zij het slechts oppervlakkig wegens den omvang en de moeilijkheid der taal, doorloopen. Zijn eigen aanteekeningen op Porphyrius' werkje betreffen ‘res magis quam verba’: de wijsgeerige denkbeelden namelijk van dien verbasterden tijd. Om de taal had hij zich niet te bekommeren, wilde hij zich niet even dwaas aanstellen als zij, die de ‘elegantiae atticismi’ behandelen, wanneer zij het N. Testament hebben te verklaren. Geen verstandig mensch, zegt Ruhnkenius terecht, zal ooit met Porphyrius of dergelijke auteurs willen bewijzen, wat Attisch is. Hij had toch even weinig ‘dictionis elegantiam’ als onze theologen en philosophen, die hoogst zelden zich weten zuiver te houden

'a faece tot barbare scriptorum voluminum, quae ipsis pervolvenda sunt.' Onder den verschen, persoonlijken invloed van Ruhnkenius, wiens hulp in het boek telkens geroemd, wiens lof er gedurig wordt gezongen, doet Van Goens hier een grooten stap terug. Heel anders dan toen hij voor twee jaar over Artemidorus schreef, gaat hij nu de litteraire waarde van zijn auteur afhankelijk stellen van de vraag, of hij wel de volmaakte nabootsing te aanschouwen geeft van een letterkundige taal van zes eeuwen her[1]. Het verschil spreekt te duidelijker, omdat moderne kenners van de taal van Porphyrius getuigen, dat zij 'die attizistische Schulung verrät im besten Sinn, da sie sich bei aller attischen Sauberkeit doch von aufdringlichen archaistischen Geschmacklosigkeiten fernhält'[2]. Toch oordeelt Van Goens het overbodig, iets te zeggen tot aanprijzing van het werkje: daarvoor is het te beroemd. Niet om den hoofdinhoud; die is absurd en belachelijk; maar om den bijkomstigen rijkdom van wetenschap. Zoo is het trouwens met vele schrijvers der oudheid!

De eigenlijke uitgave van Porphyrius' verhandeling leidt Van Goens in met een *Dissertatio Homerica ad Porphyrium*[3]. Over dit voor ons belangrijkste deel straks nader. De tekst zelf[4] gaat vergezeld van een 17de-eeuwsche Latijnsche vertaling[5], en wordt gevolgd door een andere, uit de 16de eeuw[6], die op een ander handschrift teruggaat dan de oudste druk. De handschriften zelf zijn niet meer bekend; waarschijnlijk is er echter een in Madrid[7].

Porphyrius, de leerling en vriend van Plotinus, de uitlegger en verbreider van zijn leer, fel ijveraar voor het Hellenisme en tegen het Christendom, verklaart hier de grot der nymphen op Ithaca, waar Athene de kostbaarheden bergde van den door de Phaeacen teruggebrachten Odysseus, met haar bewoonsters, haar bijen en honig, haar mengvaten, kannen, bronnen, weversboomen, weefsels, en haar dubbelen ingang, als een diepzinnige allegorie der 'animae in generationem progredientes et a generatione

1) Overigens komt hij ook hier herhaaldelijk op het N. Testament en zijn uitleggers, de Septuagint, de kerkvaders. Over sommige plaatsen van het N.T. deelt hij een eigen opvatting mee. Paulus' uitdrukking in 2 Cor. 5:2 acht hij aan Plato ontleend; het gaat niet aan, om dezelfde meening Grotius voor Sociniaan te houden.
2) Christ, *Gesch. Gri. Litt.*^{5} II 683.
3) P. VI-XXXVI met collectanea p. 55-71.
4) P. 1-32.
5) Van L. Holstenius.
6) Van C. Gesnerus.
7) Het verzoek van V.G. aan Ruhnk. 2-5-64 om hem een ms. collatie - toch de eisch bij zulk een uitgave! - te verwerven van Musgrave, dan te Parijs, of van een van zijn andere Engelsche vrienden en correspondenten, was dus vergeefsch geweest.

redeuntes'[1]. Hij voert daarvoor de vermaarde 'grot van Plato'[2] aan, de Stoici, Heraclitus, Pythagoras, Mozes, Zoroaster en de Egyptenaren. Van heinde en ver brengt hij de geheimzinnige leeringen tezamen, en met de wonderlijkste combinaties en stoutste sprongen zet hij zijn verklaring ineen; zich op het einde tegen ongeloovigen verwerend met een beroep op de onovertroffen wijsheid en kunst van Homerus, en op - het sluitende van zijn betoog. De grondregel van dezen en dergelijke philosophen, merkt Van Goens op, schijnt te zijn: 'quae conveniunt in uno tertio, conveniunt inter se'[3].

In de *Collectanea* bij Porphyrius doet Van Goens zien, hoe de toenmaals gezaghebbende geschiedschrijver van Egypte, Marsham[4], nog uit Porphyrius de Egyptische herkomst van Homerus' wijsheid aantoont; hoe S. Petitus, *De Sibylla*, caput IX, Porphyrius' verklaring met vuur verdedigde tegen J.C. Scaliger - die zelf toch ook dieperen zin achter de letterlijke beteekenis van Homerus zocht -, en ze nog uitbreidde uit heidensche en christelijke auteurs, uit Oude en Nieuwe Testament; hoe Willem Canter tegen Aristoteles' kritiek met overtuiging de meening van zijn leermeester J. Dorat[5] verkondigde, dat heel de Odyssee een weloverwogen allegorie is van den mensch, die de ware wijsheid en het ware geluk zoekt, maar ze eerst door den dood - want dat beteekent de slaap van Odysseus - verkrijgt[6]. De mededeeling in deze collectanea omtrent de zoogenaamde verklaring der plaats bij Homerus door De la Mothe le Vayer dunkt ons overbodig, en erger; hoezeer Van Goens daarbij ook toornt tegen dergelijke schaamtelooze interpretatie, die met den vader der poëzie de gansche literatuur zelve dreigt te verderven.

De leeringen zelf van Porphyrius houdt Van Goens voor louter 'nugae' en 'furfur'; of anders voor fijnigheden, waarvoor z i j n verstand te grof is. Maar de rijkdom van mededeelingen omtrent oude theologie, mythologie, wijsbegeerte, literatuur, daarom vooral was het hem eerst te doen geweest[7]. Zijn belangrijkste werk

1) P. 23 (vert. Holstenius).
2) Politeia Bk. VII.
3) P. 108.
4) *Canon Chronicus Aegyptiacus.* Zie J.M. Gesner, Isagoge (1774) I 381, 400.
5) P. 82. L. Auratum, wel drukfout voor I. Auratum, als p. 64 staat.
6) Het schijnt, dat D.'s idee alleen hier - G. Canterus, *Nov. Lectt.* L.V.C. 14 - bewaard bleef. Ook Spondanus deelt ze mede, in zijn comm. op Homerus van 1583, uit deze bron. Finsler a.w. vermeldt ze niet.
7) Vgl. Christ, a.w. II 683: 'Der Historiker griechischer Kultur verdankt dem Eingehen des P. auf die gegebenen Zustände und seinem Gelehrtenfleiss eine Fülle wertvollster Belehrungen'.

voor dit gedeelte ligt dan ook niet in de critische aanteekeningen op tekst en vertalingen, of in de ‘collectanea’, maar in de *Editoris Animadversiones ad Porphyrium de Antro Nympharum*[1]. Met verwonderlijke belezenheid in oude en nieuwe schrijvers gaat hij nauwkeurig alles na, wat de tekst merkwaardigs aanbiedt, overal critisch keurend, en oorsprong of verwantschap naspeurend: bij Giordano Bruno, Spinoza, Leibniz zoo goed als bij Plato, de oudere, en vooral de latere Grieksche philosophen. Hij citeert O. en N. Testament, patres, exegeten, en een overvloed van nieuwere en nieuwste literatuur, met het onderwerp verband houdend; werken over reizen in het Oosten, over oudheid en godsdienst van Egyptenaren, Perzen, Indiërs. Bij de grot van Plato verwijst hij naar Spieghel's Hertspieghel; over geesten en spoken naar Buffon. Zijn oude liefde voor inscripties en gemmen liet hem ook hier niet los. Er zijn bovendien breede uiteenzettingen over de bewerking van de hoofden der mummiën, het verbod van boonen eten bij de Pythagoreeërs, den oorsprong van den dierenriem; de voorstelling van de bijen als *βουγενεις*; het geloof aan het verkeer van heksen met duivelen. Van belang is een plaats, waar Van Goens, naar aanleiding van Porphyrius' beweringen omtrent den invloed van Zuidelijk en Noordelijk klimaat op lichaamsbouw en lichaamskracht, na Hippocrates, Vitruvius en De Maupertuis hierover te hebben vergeleken, overgaat op een daaraan grenzende vraag. ‘Alia vero quaestio est de *ingenio* hominum, utrum illud pro diverso regionum tractu et aëris vel densitate vel levitate reapse differat.’ Of bijvoorbeeld een Lap of een Samojeed nooit tot een zelfde geestelijke peil zou kunnen stijgen als Nederlanders of Franschen? Dan wel, of dit verschil alleen afhangt van andere zeden en mindere beschaving? ‘Prius tuetur sapientissimus vir et cuius sententiam alioquin magni facio, J.J. Rousseau, *Emile* T. I p. 39.’ In dezen moet hij van hem verschillen. Het waarom zou te veel plaats vergen. Maar de lezer zie daarvoor het uitnemende betoog van Hume, in zijn *Oeuvres philosophiques*[2].

Dat waren auteurs, wier lof niet onverdacht klonk[3]. In heel Wesseling's bibliotheek zoekt men vergeefs naar eenig werk van deze twee. Dat hij overigens voor geen deist of vrijdenker wil doorgaan, toont Van Goens genoegzaam. G. Bruno, ‘in rebus naturalibus supra captum suae aetatis sapiens’, is ook hem in

1) P. 85-122.
2) p. 118.
3) Over Rousseau in Utrecht zie boven 67-68.

't geestelijke een ‘Atheus pessimus’. Het pantheisme is een erge dwaalleer. Zelfs verwijt hij aan Porphyrius zijn onredelijke afwijking, om een eeuwige wereld te stellen, waar Plato zoo schoon de ‘Ideam mundi, Deo coaeternam’ had geleerd. En aanvallen op de waarheid des Bijbels vindt hij goddeloos.

De *Dissertatio Homerica*, in het boek voorop gaand, had Van Goens toch eerst later in zijn oorspronkelijk plan opgenomen, vertelt hij in zijn opdrachtbrief aan Ten Hove. Hij had begrepen, de hoofdvraag toch niet geheel voorbij te kunnen gaan: bevatte Porphyrius' verklaring van de plaats uit de Odyssee waarheid of dwaling? In het eerste hoofdstuk der Dissertatio zal hij daarom bewijzen de ‘manifesta futilitas opinionum dicam an detorsionum Porphyrii’; en in het tweede uitleggen, hoe men Homerus' beschrijving dan wel heeft op te vatten. Juist andersom dan Porphyrius, die overal duisterheden zag, wil Van Goens aantoonen: ‘Homerum, captata occasione, ut solent Poëtae imaginibus locorum delectari, antrum hoc Nymphis Najadibus consecratum descripsisse, variis eius partibus pro ratione poëseos, hoc est eleganter et ornate, expositis: Quarum nulla quidquam habet, quod, si recte examinetur, aut naturae loci, ant illi carminis virtuti, quam Galli “la vraisemblance” appellarunt, aliqua parte contrarium deprehendatur.’

Het eerste hoofdstuk is voor ons het voornaamste. Het doel der poëzie, begint Van Goens, is tweeledig: E t *prodesse volunt* e t *delectare...* Rapin en Lowth hebben ongelijk, als zij het nut het eenige doel achten, en het vermaak slechts als middel toelaten. Neen: ‘*carmen, quod sine jucunditate et vero Poeticae, quae dicitur, ψυχαγωγιας sensu legere possis, carmen esse desinit: imo in delectatione maxima etiam vis Poesëos cernitur, sine qua illa animi commotio, illa adfectuum turbatio, et legentium quasi ἐκστασις, quae in carmine omne punctum ferunt, neutiquam excitari aut effici potest.*’ Evenmin mag men echter met Hermogenes eenzijdig het genot zoeken in de poëzie; Strabo laakte dit reeds in Eratosthenes. De nuttigheid vervult er minstens even groote rol. Want de poëzie is de bewaarster der historie, en bovenal de leermeesteres der zeden, de vriendelijke leidsvrouw ter deugd. Daar ligt de hoogste roeping des Dichters; alle wijsheid der Ouden was daarop gericht. Vandaar de hooge eerbied voor de dichters: zij waren de bron der wijsheid, de dragers van het goddelijke, vol van alle en elke wetenschap. Zoo oordeelden Plutarchus, Strabo, Dio Chrysostomus en

anderen. In het bijzonder vond men dit alles in Homerus. De lofzangen op dezen telt men van ouds hoopsgewijze. Weerzinwekkend wordt soms de verheerlijking: goddelooslijk durfden sommigen in de Oudheid hem ‘divina providentia’ toekennen.

Geleerden van alle eeuw vonden bij hem geweldige mysteriën in ieder woord en iedere letter. De uitleggers kan niemand tellen, en ieder wist zijn eigen meeningen uit den dichter te halen. Gevolg: een chaos van waanvoorstellingen, tekstverdraaiingen, uitleggingskunsten. Inzonderheid de philosophen, Platonici en Pythagoreeërs vooraan, hebben Homerus zoo misbruikt. Uitgaande van het erkende feit, dat dichters vaak deugd en goede zeden aanprijzen onder den schijn van schoone versieringen, schoven zij de zonderlingste denkbeelden, uit de verste hoeken hunner philosophie bijeengezocht, onder de klaarste denkbeelden van den dichter. Het ergst maakten het de ontaarde epigonen van Socrates en Pythagoras uit de derde eeuw onzer jaartelling. De groote kunst was toen - van enkelen, als de Stoici, afgezien - alle philosophische droomen en razernijen met Homerus' gezag te dekken. Dat is de vermaarde allegorische interpretatie van Numenius, Cronius, en zoovele anderen. En ook van onzen Porphyrius, die zijn zeldzame gaven bedierf door zijn partijtrekken tegen de Christenen en voor een verbasterde wijsbegeerte. Naar de oorzaken van dit verschijnsel kan men slechts gissen. Door zijn ‘elegantia dictionis’ heeft Homerus blijkbaar de gansche Oudheid gefascineerd. Het werd mode, en een zaak van wedijver, hem uitbundig te verheffen; men kon niet gemakkelijker eigen litteraire en wetenschappelijke reputatie kweeken, dan door het air van diep inzicht in den grooten meester[1]. Ook was het geen klein voordeel, voor ieder philosophisch bedenksel bij hem steun te kunnen zoeken. Ten slotte eischte de onzinnige ophemeling zelve de allegorische verklaring. Zulk een dichter kon geen feilen begaan; wat fouten geleken, moesten diepzinnigheden zijn.

Van Goens zelf wil den gulden middenweg gaan, en noch met Zoïlus, Eratosthenes en hun moderne partijgangers Perrault, De la Mothe le Vayer[2], Terrasson, Frain de Tremblay en dergelijken, - als nog pas, heel poover, baron Bielfeld[3] - Homerus

1) De opmerking is van Rapin. Diens *Comparaison d'Homère et de Virgile* citeert V.G. hier herhaaldelijk. Meermalen ook zijn *Réflerions sur la poétique et sur les ouvrages des poètes anciens et modernes.* Zie over beide o.a. Finsler a.w. 171 vlgg.
2) Vermoedelijk bedoelt V.G. hier Houdart de la Motte.
3) Vgl. p. XXXVI: *Lettres* de M. Bielfeld (La Haye 1763).

zijn rechtmatigen roem betwisten, noch hem onfeilbaar en volmaakt verklaren. Homerus was mensch niet alleen, maar ook veel beperkter in wijsheid en weten dan ons geslacht. Bovendien weerlegt de allegorische uitlegging zich zelve. Het is alles even gewrongen en gezocht. Godsdienst en wijsbegeerte van alle volken en tijden worden overhoop gehaald, karrevrachten gissingen en verdraaiingen tesamen gebracht. Zoo is het gesteld met de verklaringen der Platonici, zoo ook met die van de grot der nymphen van Porphyrius. Eén voorbeeld slechts. Het werkje *Περι της του Ὁμηρου ποιησεως*, zeer ten onrechte aan Plutarchus toegeschreven, verdedigt de redeneeringen der helden met hun paarden, met een beroep op de leer der zielsverhuizing: Homerus kende die, wellicht geloofde hij eraan! In plaats van te zeggen: dit is toch te dwaas, maar men moet wat toegeven aan den tijd en den 'furor poeticus'; het kleine vlekje deert het genie niet. Jelfs Ricci voert hier nog onnutte verontschuldigingen aan. Beter beoordeelt men zulke ongelooflijkheden, met Plutarchus *μεμνημενος αει χαι χατεχων εναργως της ποιητιχης την πεϱι το ψευδος γοητειαν.*

Ook al die onstichtelijke godenverhalen, door Xenophanes reeds aan de kaak gesteld, maar volgens Cicero zelfs 'physice' te duiden, kan Van Goens niet anders doen dan op rekening van die dichterlijke leugenstoffeering stellen. Alle andere verklaringen, 'allegorice' of 'physice', vindt hij onwaarschijnlijk, zoo niet onzinnig. Ook die van Longinus, die onder de goden helden wil verstaan. Het is een zwaar stuk, zegt hij Tan. Faber na: 'nam Homerum amo, at ita tamen ut vitia, nugas, et somnia, etc. Hem, res odiosas!' Bij Plutarchus vinden we een schoone vergelijking: ook in een tempel behoeft men niet alles in bijgeloovige vrees bevend te aanbidden[1)].

De dichter zou ook de wetten der poëzie hebben geschonden, als hij zooveel onbegrijpelijke diepzinnigheden had gelegd in hetgeen slechts tot bijwerk diende. Duidelijkheid met behoud van 'gravitas' en 'sublimitas' moet den dichter kenmerken. Bovendien, naar de regels der *inventio* - immers het belangrijkste in een dichtwerk - heeft hij zijn hoofdstof allerwegen te versieren, met ware verhalen en beschrijvingen niet alleen, maar ook met dichterlijke phantasieën en verbeeldingen. Zooals Voltaire dat in zijn *Henriade*

1) De nieuwere uitgaven van Plut., *Quomodo adolescens poetas audire debeat*, geven een andere lezing met heel anderen zin. Trouwens ook H. Stephanus al.

zoo kunstig heeft betracht; zeer ten onrechte maakt Home in zijn *Essay on Criticism*[1] hem dat tot verwijt. Welnu, Homerus handelde geheel naar den eisch der leer[2] met de invoeging van fabelhistoriën en poëtische vonden. Mits men ze in hun eenvoudige beteekenis neemt, want nooit mogen zulke *παρεργα* de hoofdstof overwoekeren door te weidschen tooi of te duisteren zin. Homerus had het recht, ja wat meer is, den plicht, zoo te doen[3]. De dichtwetten, in het bijzonder die voor het epos, mogen de genie groote vrijheid laten, 'carmen sine fabula[4] aut figmentis passim inspersis non admittunt plane.' Dat constateerden reeds Plutarchus en Socrates. Of men nu de 'fabulae' met Pope mag onderscheiden als 'probable', 'allegorical' of 'marvellous', dan wel daarover anders heeft te oordeelen, doet hier weinig ter zake. Dit heeft echter altijd vast gestaan: de *waarschijnlijkheid* mag geen last lijden. Of Homerus altijd aan die wet voldeed, blijve hier ook onbeslist. Ik wilde alleen betoogen, dat een dichtwerk, louter bestaande uit een verhaal, met wat physische wetenschap gekruid, zooals sommigen dat van den dichter eischen, geen poëzie zou zijn, maar een 'monstrum'.

Met de allegorische interpretatie heb ik dus heel weinig op - zoo besluit Van Goens dit hoofdstuk -: over den eersten oorsprong der mythen spreek ik niet, maar die puur willekeurige philosophische uitleggingen moest ik in haar grondslagen aantasten, vóór ik een gezondere verklaring van de grot der nymphen in de plaats stelde van die van Porphyrius.

Vlot loopt het betoog niet. De draad is moeilijk vast te houden; scherpe logica ontbreekt wel eens. Men gevoelt, dat zelfstandig kritisch-aesthetisch oordeel hier worstelt met ontzag voor namen, leer, 'wetten'. Toch valt er niet weinig te waardeeren. In de eerste plaats, dat de 16-jarige klassieke philoloog niet alleen de ouden en hun commentatoren had bestudeerd, maar ook modernen als Le Bossu, Rapin, La Motte, Dacier, Pope, Lowth, Home kende en alle aandacht waard achtte. Verder was het geen klein ding, dat hij na zooveel autoriteiten te hebben geraadpleegd, zijn op-

1) *Elements of Criticism* (1762) bedoelt V.G. - Vermoedelijk kende hij hier het werk nog niet uit eigen lectuur: hij geeft geen plaats, en kent het toe aan Watkinson, maar p. LXXXVI blijkt hij het beter te kennen.
2) Pro instituti ratione.
3) Sed et debuit pro ratione instituti ornamentum operi suo a fictionibus quaerere.
4) V.G. gebruikt het woord in twee beteekenissen, evenals Pope; vgl. diens *Preface to the Iliad*: 'I speak of it both as it means the design of a poem, and as it is taken for fiction.'

rechte bewondering voor Homerus niet binden wilde aan de oeroude traditioneele dwaling, waarvan geen Dacier, geen Pope, zelfs geen Winckelmann nog zich konden vrijmaken; en tegenover Rapin en Lowth krachtig durfde opkomen tegen de degradatie van de schoonheid tot werktuig van het nut. Daarvoor mogen wij hem de zonderlinge toeren met de dichtwetten en met Voltaire's kunstgewrocht[1] tegenover Homerus vergeven.

Over caput II kunnen wij korter zijn.

Van Goens geeft eerst het verhaal weer: Odysseus' komst, uit het land der Phaeacen, op Ithaca, de verschijning van Athene, enz.; dan gaat hij alles na, wat bij de Ouden over Ithaca te vinden is. Hij spot daarbij met J.C. Scaliger, volgens wien Homerus niet wist, hoe een olijfblad er uitzag, en met Petitus, die de korte bladen lang maakte, als symbool der wijsheid[2].

Was er inderdaad zulk een grot op Ithaca? Strabo zegt: ze is er niet méér. Artemidorus Ephesius verzekert echter van wel. Zeer waarschijnlijk is ze er dus in allen gevalle eens geweest, besluit Van Goens. Een groote tegenstrijdigheid, die Porphyrius mede tot allegoriseeren dreef, heft hij op door een betere woordverklaring. Scaliger's onderstelling, dat Homerus Najaden met Nereiden zou verward hebben - op grond waarvan Pope den dichter ‘verbeterde’ -, acht hij geheel onnoodig. De ééne toegang, die voor de menschen, was aan den zeekant; de andere, die voor de onsterfelijken, aan de landzijde: daardoor gingen de Najaden, d.w.z. het water, de beek, welker altijd stroomende bron - waarin Scaliger ook al weer bezwaar vond, en reden, om Virgilius boven Homerus te verheffen - zich in de grot bevond. Dat lijkt toch wèl zoo natuurlijk en eenvoudig, als de geesten-mysteriën van Porphyrius of de rare vonden van De la Mothe le Vayer; al blijven het noodzakelijkerwijze gissingen. De steenen vaten, kannen, ‘boomen’ *(ἰοτοι)* verklaart Van Goens met den Byzantynschen commentator Eustathius als wijgeschenken. Tegen den warrigen Porphyrius en den braven Spondanus betoogt hij, dat wevende nymphen volstrekt geen verbazing behoeven te wekken. Zij passen volkomen in Homerus voorstelling; zelfs Virgilius beschrijft ze nog zoo.

Voor onfeilbaar wil Van Goens zijn verklaring niet uitgeven. Maar hij heeft gestreefd naar eenvoud en waarheid, door zich af

1) Ook zijn *Essai sur la poésie épique* citeert hij; p. XXXVI.
2) P.' zwaarwichtig betoog over die *τανυφυλλος ελαιη* drukte V.G. af in *Collectanea* 76-80.

te vragen, wat meest paste bij tijd, plaats en geest van Homerus. Om Porphyrius' uitlegging zal voortaan wel niemand zich meer bekommeren. Tot heil der letteren is de geest der eeuw, door den arbeid van geleerde en wijze mannen, thans ook zóó ver gekomen, dat men met grond hopen mag, dat hij zich al meer bevrijden zal van het allegorische gebeuzel, en spoedig zich op alle gebied van studie tot een gezondere methode van uitlegging bekeeren.

Het laatste was wel duidelijk bestemd voor achterlijke theologen: Schultens' invloed had niet vruchteloos op Van Goens gewerkt. Maar dan wendt hij zich weer tot zijn onderwerp. De nieuwe grillen van Dorat of De la Mothe le Vayer vindt hij geen haar beter dan de oude van Porphyrius. Maar juist omgekeerd als in zijn tijd, strekken ze in den onzen tot het zekerst bederf van Homerus' roem. Daarom deed Mme Dacier zoo verkeerd, toen zij hem tot bondgenoot koos.

Wat Virgilius' navolging van deze plaats betreft: Scaliger en Rapin hebben hem met zijn voorbeeld vergeleken: ‘uter prudentius aut elegantius hic fuerit versatus.’ Maar het is zeer de vraag, of de voorwaarden gelijk zijn: bij Virgilius strekt het stuk louter tot versiering, bij Homerus kan het wezenlijke plaatsbeschrijving zijn en maakt het in elk geval deel uit van het verhaal. Bovendien was Scaliger ten zeerste bevooroordeeld; en Rapin had het eenmaal gemunt op de veelheid van beschrijvingen bij Homerus. Overigens vindt Van Goens zulke afwegerijen nimmer van veel beteekenis.

De ‘Collectanea’ bij dit deel zijn zeer uitvoerig: de kenners zullen hem voor de volledigheid dank weten, meent Van Goens; de kudde van onbevoegde critici moge zijn werk voorbijgaan. Het zijn varianten, vertalingen, scholiën, commentaren van Eustathius, Spondanus, Barnes, Mme Dacier, Pope; en excerpten uit Scaliger's *Poetice* en Wouwer's *Polymathia*[1].

Spondanus - de eerste, die in den nieuwen tijd een wetenschappelijken en aesthetischen Homerus-commentaar schreef[2] - blijkt het dichtst bij Van Goens te staan. Ook hij wilde, evenals Aristarchus, alle allegorie van Homerus verre houden. Maar Van Goens verklaarde vollediger, en waardeerde hooger.

1) Voor De la Mothe le Vayer's *Hexameron rustique*, dat hij, na lang vergeefs zoeken, van den Fra. pred. te Rott. Guiot had verkregen, liet hij het hier bij de bloote vermelding; hij vreesde kuische ooren te kwetsen met zijn ‘nude nimis, licet eleganter proposita.’

2) 1583. Zie Finsler a.w. 125.

Klotz oordeelde ongunstig over het werk: een onnut boek, verkwisting van veel tijd en papier aan een beuzelenden auteur[1]. Men schrijft het wel toe aan zijn vijandschap tegen de Nederlandsche philologen[2]. Hij verweet hem, dat hij Dubos niet kende. Wij waardeeren het daarentegen, dat hij zoovele anderen wèl kende, en dat hij buiten Dubos om, zoekend en weifelend blijkbaar, was gekomen tot voor de meesten hier nog ongewone vraagstukken, waarop Dubos voor onze 'liefhebbers' nog ongewone antwoorden had gegeven: gevoel of rede; schoonheid of nuttigheid; genie en regels; kunst, tijd en volk; talent, klimaat, milieu. Het boek van Dubos was hier wel reeds lang in Nederlandsche uitgave en Nederlandsche vertaling verspreid, maar van zijn denkbeelden was nog uiterst weinig te bespeuren.

De Bibliothèque des Sciences gaf verslag van het boek, zooals zij ook gedaan had van Diatribe, Observationes, en Epistola critica; Haagsche vrienden kunnen daar de hand in hebben gehad. Van Van Wijn vernamen we[3], dat het boek zeer behaagde en aftrek vond. Maar op zeer zeldzame uitzonderingen na[4] hooren we er sedert niets meer van. 't Is of men het dood zwijgt. Zooals Van Goens' naam in Wyttenbach's *Vita Ruhnkenii* niet genoemd wordt, zoo wordt van zijn Porphyrius ook nooit gerept in zijn *Bibliotheca critica*, ofschoon de auteur zelf herhaaldelijk ter sprake komt. Vermoedelijk heeft men den eigenwijzen schrijver en zijn eigenwijze boek later onder één ban besloten. Ik durf zelfs gissen, dat ondanks alle hulde, bij de uitgave aan Ruhnkenius gebracht, deze gewichtiger bezwaren zal hebben gehad, dan tegen de vertaling van *ἱστοι.* De vermenging van het klassieke en het moderne kunnen hem nauwelijks, de aesthetische overtolligheden zullen hem zeker niet hebben behaagd. Maar zij waren en bleven nog een tijdlang vrienden.

28 Juli 1766 ontving Van Goens, pas achttien jaar oud, zijn benoeming tot hoogleeraar. Dat kwam niet onverwacht. Immers, in Maart had Van Wijn al ongeduldig geinformeerd, wanneer hij het ambt nu kreeg, dat hij reeds lang verdiende[5]. Vergeefs had men eerst getracht andere opvolgers voor Wesseling te vinden: Valcke-

1) *Acta Litt.* III (1766) 380 sqq.
2) Ten Brink a.w. 18. Vgl. Hofstede, *Drie Brieven aan R.M.v.G.* 6-8.
3) Zie boven 182 (25-12-65).
4) Zoo door Hofstede en *Nedl. Bibl.* nog geroemd.
5) Zie boven 181.

naer heet geweigerd te hebben voor het Grieksch, Perrenot[1] voor de rechten[2]; Prof. Böhme van Leipzig, na hem aangezocht, vroeg tijd van bedenken, maar bedankte ook[3]. De vroedschap informeert dan, 14 Juli, naar de intentie van Z.D.H. omtrent een benoeming van Tydeman, Segaar en Van Goens. De Stadhouder antwoordt, 21 Juli, dat hij, wetend dat verscheidene geleerden binnen en buiten de Republiek het Utrechtsche professoraat hebben afgeslagen, en van inzicht, dat de vacature niet langer onvervuld mag blijven, zich de voordracht laat welgevallen van Tydeman, hun door Wesseling zelf nog gerecommandeerd, Ds. Segaar, die door zijn werken zich den lof van genoegzame bekwaamheden verworven heeft, en Van Goens, 'die in zijne jonge jaren reeds ongemeene preuves van zijn bequaamheid en geleertheid heeft gegeven'[4]. Ook de geproponeerde honoraria[5] keurt hij goed. Zoo benoemt de vroedschap Tydeman tot 'professor Juris Naturae, Gentium et Publici Romano-Germanici', Segaar tot 'professor in de Grieksche taal,' en Van Goens tot 'extraordinair professor in de Historiën, Antiquiteiten, Eloquentie en Grieksche taal'; allen 'in plaatse van wijlen den Heer Professor Wesseling'[6]. Hier hebben we dus de voorstelling, dat de vroedschap of haar 'Gecommitteerden tot de Academische Zaken' Van Goens eigener beweging kozen. Maar H.W. Tydeman onderstelt[7], dat familiebetrekking en gunst meewerkten. En Van Goens zelf zegt niet alleen in zijn oratie, dat Curatoren hem benoemden 'auctore Serenissimo Principe', maar ook in veel later tijd spreekt hij, in verband met dit professoraat, van 'the trust which my then patrons, among whom I am proud to name the late Count Bentinck of Rhoon and the worthy Greffier Fagel, had put in me, and the favorable opinion they had induced his Serene Highness, the Prince of Orange, to conceive of me'[8]. Dat de Prins alles te zeggen had in deze dingen, blijkt ons ook elders[9]. Ook hooren we,

1) Want die zal wel bedoeld zijn met Peronnet; later weigerde hij ook voor Groningen. Zie boven 225 n. 6. Van Kampen a.w. vermeldt hem als jurist van beteekenis; met Wesseling scheen hij op goeden voet, blijkens zijn gelukwensch bij diens benoeming ook voor de rechten (Boot, *Vita W.*). En tot het hof stond hij in nauwe relatie.
2) Van beiden vermeld bij Boot, *Vita W.*
3) Ress. Vr. betr. Acad. 354. Boot a.w.
4) Resoll. Vroedschap, met brief van prins geinsereerd. Gem. Archief Utrecht.
5) 1500, 400 en 400 gld.
6) Acta Acad. Ultraj. Gem. Arch. Utr. - Dezelfde vakken, die in 1803 aan Van Heusde, als opvolger van Segaar, werden opgedragen.
7) In Bilderdijk, *Gesch. d. Vaderl.* 12, 158.
8) Br. I 3 (1789).
9) Br. II 57.

niet lang daarna, van Ten Hove[1], van een andere - mislukte - speculatie van Van Goens op 's prinsen gunst. Ten Hove zal waarschijnlijk ook het professoraat voor zijn bewonderden jongen vriend reeds een tijd in het oog hebben gehad, en daarvoor hebben geijverd bij zijn oom Fagel en anderen. Zoo is ook Van Wijn's uiting, in Maart reeds, te begrijpen. Ook, dat men ijveriger had gezocht naar een jurist, dan naar een graecus. En eindelijk, dat Van Wijn meende, dat het wachtte op 's prinsen bezoek aan Utrecht. Dat bezoek viel in het begin van Juli; vermoedelijk heeft Willem V toen op de benoeming aangedrongen, en is het informeeren daarop naar zijn intentie, met bijvoeging van een voordracht, slechts de formeele opvolging geweest van een algemeenen regel. De snelheid van het stadhouderlijk antwoord zou anders ook zeer ongewoon zijn. Geen wonder, dat Van Goens in de weidsche studenten-feestelijkheden bij des stadhouders blijde inkomst geen rol vervulde[2]; iemand, die zoo goed als professor was, schoon nog student heetend[3].

Tydeman alleen werd volledig hoogleeraar. Segaar kreeg wel dezelfde rechten, maar zijn predikantsambt bleef nog hoofdzaak. Van Goens mocht ook zijn volle krachten aan het academisch onderwijs geven, maar had als extraordinarius een minderen rang. Als in 1767 de gezamenlijke hoogleeraren over de voormalige vrijdommen der Academie bij den Stadhouder requestreeren, verklaren zij het ontbreken van zijn handteekening: ‘zijnde de Professor Van Goens noch extraordinaar en dus onzen Senaat niet bijwonende, noch onderteekenen kunnende’[4].

‘*Noch* extraordinaar’. Dacht Van Goens ook zoo? Wel schreef hij aan Van Wijn in 1767: ‘J'avais trop de loisir, il y a un an. On m'a fait professeur pour me desennuier ou pour me donner de l'occupation; car je ne vaux rien, quand je suis oisif’; dat klinkt alsof hij in dat werk geen levenstaak zag. Maar de ernst, waarmee hij het aanpakte, getuigt iets anders: ‘la première année d'un professorat n'est gueres meilleure que le Rasphuis ou les galères,’ vervolgt hij[5]. Evenzoo het ongewone, uiterst-veel-omvattende werkplan, dat hij zich vormde, - waarover later. Dat hij in April 1768, schrijvend aan Klotz[6] over zijn oratie van 1766, zich uitlaat: ‘Je serai peutetre dans peu obligé d'en donner une autre,’

1) ± Juli 1767 (Br. I 316 weggel.).
2) Zie de lijsten, enz. bij M. Schagen, *Utr. Akademie-Vreugde.*
3) Zie boven 162.
4) Acta Secr. v. Acad. Sen. Gem. Arch. Utr.
5) 14-19 Febr. 1767.
6) 2-4-68.

bewijst ook, dat hij een nieuwe benoeming verwacht; tot ordinarius dus wel. Had Tydeman het zijne daarvoor trachten te doen, door te bewerken, dat Van Goens als nommer één op de voordracht werd geplaatst, voor de vervanging van J. de Rhoer aan de Illustre School te Deventer? Het zou zoo kunnen schijnen uit een brief van De Rhoer[1]. In elk geval zal die in 't oog loopende aanbeveling, die bij de Deventersche regenten niet gemeend blijkt, wel een van buiten af bewerkte dienst aan Van Goens geweest zijn; die ook zeker wel niet heeft gewenscht, zich in Deventer te gaan verstoppen[2]. Maar hij bleef tot zijn aftreden in 1776 extraordinarius op een traktement van 400 gulden. Hij zelf verklaart het zoo: 'disdaining to court any man for what I considered as my due, (my appointments) were never heightened'[3]. Er zal, vrees ik, voor de latere jaren ook wel een aanwijzing in liggen, dat zijn diensten niet hoog werden aangeslagen.

Reeds dadelijk schijnt zijn benoeming geen algemeenen bijval te hebben gevonden; zelfs niet in een kring, die hem vrij na stond. Alewijn schreef aan zijn intimus Tydeman[4]: 'Equidem tua fortuna gaudeo. At vero multo magis gavisus fuissem, si literarum humaniorum institutio tibi commissa fuisset'. Over Van Goens, zijn vroegeren goeden vriend, geen woord! Van Alphen ziet zijn oratie sceptisch tegemoet[5]. Dat ze over de theorie der poëzie zal gaan, staat bij hem vast: 'maar ik vrees, dat het te generaal zal zijn en daartoe is zo veel kennis niet nodig en zooveel ik er van weet kan men die dingen die tot het fijne en nauwkeurige der Poëzye behooren zo onder geen systema brengen.' Ook vliegt Van Goens hem te hoog; hij zal wel willen 'bewijzen dat sommige Poëeten geen Poëeten zijn omdat ze geen gesouteneerd stuk of een Carmen Epicum gemaakt hebben[6], ik kan mij dat noch niet opdringen, ik heb Tibullus en Poot veel te lief.' Had Van Goens zich,

1) De Rh. a. T. 27-11-67: ...'anders U toen nominatie al gecommuniceert, welke men alhier tot mijnen opvolger gemaakt heeft, zooals ik die met verwondering vernomen hebbe, namelijk de Heeren Van Goens, Van Hoven - Campen, Reitz - Harderwijk, Wassenberg I.U. Cand. Leiden, Wakker I.U. Cand. Harderw. en Kluit, Rector te Alkmaar. UWE. ziet dus, dat ik gevigeleert hebbe om UWE. verzoek ten uitvoer te brengen. En zal over 10 dagen Wassenberg uit beroepen worden. Ei, schrijf mij eens wat goets van dien man...' (Mij. Lk.). - Of was het doel misschien, Kluit een dienst te bewijzen? Vgl. K.a.T. 16-8-66, ook vermeld Boutelje, *Bijdr. Kluit's Opvatt. Vad. Gesch.* 8.
2) Vgl. boven 58.
3) Br I 9.
4) 6-9-66.
5) V.A.a.L. van Santen 1-9-66. Univ. Bibl. Leiden; ed. Van Vloten, *Levensbode* IV; dit citaat ook bij De Koe, *V.A.'s lit.-aesth. theorieën* 43 vlg.
6) Dat idee ook bij V.G. in *N. Bijdr.* II 633 (1767).

misleidend of naar een later op-gegeven voornemen, erover uitgelaten, dat hij deze stof behandelen wou? Of vond Van Alphen het vanzelfsprekend bij zijn reeds bekende opvattingen en voorliefde? Hij vergiste zich in elk geval.

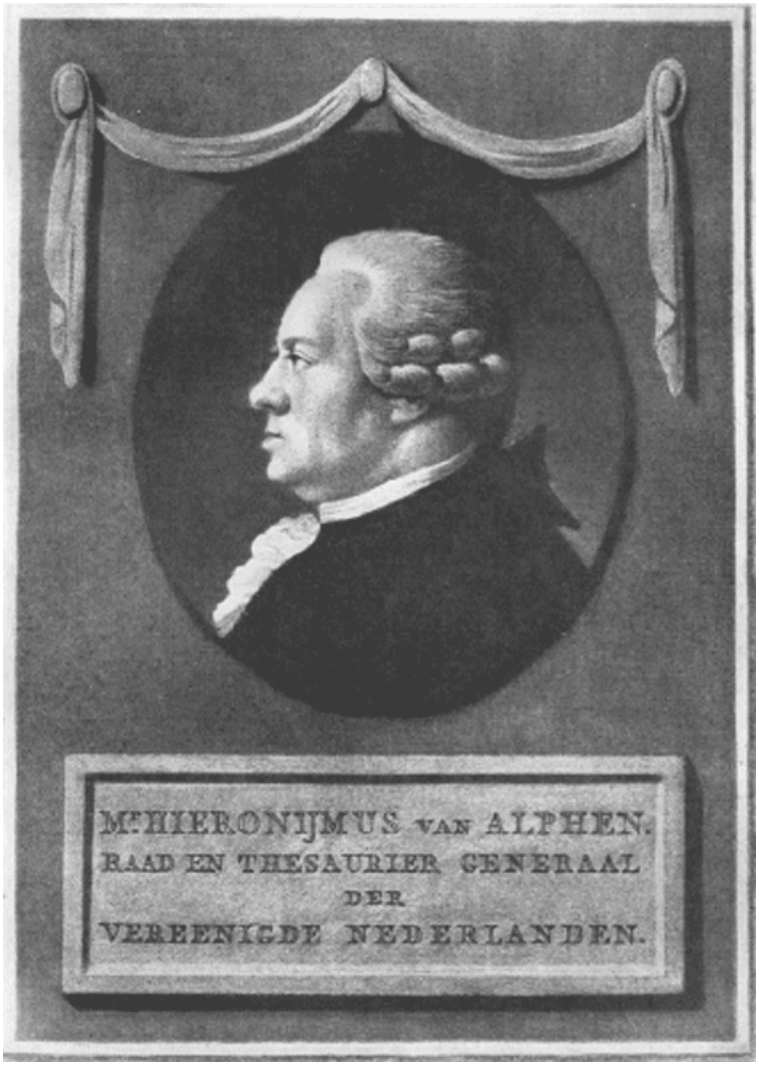
Van Goens hield den 29sten September 1766[1)] een oratie: *De incrementis, quae humaniores literae*, HISTORIAE *inprimis et* LINGUAE GRAECAE *studium, seculo hoc decimo octavo ceperunt.* Een merkwaardige redevoering. Een overzicht gevend van resultaten en richtingen van historische wetenschap en klassieke philologie van dien tijd, dat voor ons nog als in hoofdzaken juist kan gelden. Met een soms onvoorzichtige vrijmoedigheid in het aanprijzen van het nieuwe, en een optimistische vreugde aan de cultuur van het heden en de toekomst. Het alles voorgedragen met de beslistheid van een veteraan der wetenschap. Lofverzen, als bij Tydeman, had hij niet noodig; hij sprak voor zich zelf.

Een motto uit Minucius Felix geeft terstond den toon: 'Quid ingrati sumus, quid nobis invidemus, si *eruditio* nostri temporis aetate maturuit? Fruamur nostra bono.' Met de algemeene klacht onder de geleerden, dat de studie der 'humanitas' in verachting is, en dreigt ten onder te gaan, kan Van Goens niet instemmen. Vergelijkend met de brandende geestdrift van het geslacht, dat kwam onmiddellijk na de Italiaansche herleving, moge men spreken van droeve verflauwing, niettemin heeft ook onze eeuw uitstekende beschermers, beoefenaars en meesters dezer wetenschap. 'Ac nescio an posteri, justiores plerumque rerum arbitri, beatum praedicaturi sint hoc seculum, quo tot illustria ingenia eximiis operibus, tot literarum patroni ac Maecenates singulari munificentia, immortalem nominis famam sibi conciliarunt.' Lang zal hij zijn hoorders niet ophouden. Hij wil alleen bespreken, wat òf geheel nieuw opkwam òf veel nieuw licht ontving in de 18de eeuw, in het bijzonder op het gebied van geschiedenis en Grieksch, zijn hoofdvakken; wat daarbuiten ligt, zal hij slechts even aanstippen.

De kennis der Oudheden heeft een ongekende vlucht genomen door Muratori, Maffei, Gori, Bouhier, D'Orville, Cannegieter - nog vele anderen noemt Van Goens er: Zwitsers, Duitschers, Engelschen,

1) Ambtsaanvaarding van Tydeman en Segaar op 22 en 25 Sept. De oraties van T. en V.G. verschenen begin Jan. 1767; samen zullen zij ze aan de Vroedschap presenteeren op 12 Jan.; dadelijk daarop *moeten* zij beiden, ondanks verkeersmoeilijkheden, naar Holland; naar Den Haag dus wel, om ze den Prins aan te bieden. V.G. stelt voor, samen te reizen, althans tot Leiden. V.G.a.T. 29-12-66.

t.o. 264



(Zie blz. 573).

Franschen; een eereplaats toekennend aan Caylus, naast ‘qui cum maxime insigni laude floret Winckelmannus’. Wat hebben de ouderen daartegenover te stellen? Om nog niet te spreken van de jongste opgravingen, van Herculaneum inzonderheid! En van de onmetelijke verzameling van oudheden, die men te Rome nog dagelijks vermeerdert! Voor de ‘welsprekendheid’ en de Latijnsche taalkunde had men een Gesner, een Ernesti, een Drakenborch. In de literatuurgeschiedenis muntte Fabricius uit. De geschiedenis der wijsbegeerte beschreef Brucker. Voor de Oostersche letteren had Engeland onder anderen zijn Lowth, Nederland zijn Schultensen. Grooten steun ondervindt de literaire wetenschap van de Academiën en Maatschappijen; van Parijs, Lyon, Dijon; van Padua, Bologna en andere in Italië, vooral die van Cortona en die Degli Arcadi te Rome; van Londen, Göttingen, Jena, Berlin, tot Petersburg toe. Evenzoo van de vele Musea, als te Florence, Londen, Parijs, Berlijn. Particulieren wedijveren daarin met vorsten. Dat van den Stadhouder, niet lang geleden opgericht, zal weldra onder de rijkste van Europa tellen. Van de vele Bibliotheken eindelijk, die meer nut doen, dan ooit te voren, nu de bezitters vol ijver zijn, handschriften te verwerven, ze voor alle geleerden beschikbaar te stellen, en tot meerdere bekendheid beschrijvingen te doen drukken. Ook hierin geven bijzondere personen schitterende voorbeelden: een Richard Meade, een graaf Von Bünau, en onze nooit geëvenaarde Gerard Meerman, wiens bibliotheek, vooral na haar verrijking met de schatten der Jezuieten, de koninklijke boekerijen nabijkomt, en die zoo gul de geleerden ermee ten dienste staat. Gelukkige tijd, gelukkig land!

De Geschiedenis: een onafzienbaar veld; er is geen beschrijven aan. Slechts enkele auteurs kan Van Goens noemen. Frederik II, niet alleen geducht veldheer, maar ook onpartijdig geschiedschrijver, en elegant stilist. Hume, reeds bekend door zijn wijsgeerige werken, nu onsterfelijk beroemd door de geschiedenis van zijn vaderland: klassiek auteur voor de Britten, herschepper hunner taal. Wij hebben onzen Wagenaar, wien het aan geen lof zal ontbreken, zoolang wij en de komende geslachten de gunsten Gods over onze vaderen, die hij aan de vergetelheid ontrukte, aanbiddend zullen prijzen, en Zijn werktuigen, onze Prinsen, eeren. Duitschland, Frankrijk, Italië, Scandinavië, Hongarije hebben hun Mascov, Von Bünau, Père Daniel - onkritisch en lichtgeloovig deze -, Hénault, Duclos, Giannone, Nordberg, Arckenholtz, Hol-

berg, Baelius. Er is er nog een, dien Van Goens niet voorbijgaan kan, en toch niet met name noeme wil, naar het schijnt: Voltaire; ‘habet (Gallia) seculi Ludoviciani praeconem, historiographum suum.’ Voor kerkgeschiedenis wijst hij onder anderen op Warburton, Bower en Mosheim; voor chronologie op onzen Perizonius. In de oorkondenleer stelt hij de Benedictijnen van St. Maur met Mabillon vooraan, in de geographie D'Anville. Voor de uitgave van middeleeuwsche bronnen hebben groote verdienste Muratori, Leibniz, Eccard, Mencke, voor de taal daarvan Du Cange en jongeren. De oudheden der afzonderlijke landen verzamelden een Montfaucon, een Italia sacra[1)], en dergelijke. In Engeland ondernam een genootschap van geleerden het, de geheele wereldgeschiedenis opnieuw te schrijven; en vele ingeroeste dwalingen hebben zij uitgedreven, waarom wij hun enkele feilen gemakkelijk kunnen vergeven[2)].

Van Goens is een overtuigd voorstander van de pragmatische geschiedbeschrijving. Terecht heeft men ze in zijn tijd weer hersteld, op het lichtende voorbeeld van Grieken en Romeinen, ‘qui non contenti nude et simpliciter res gestas enarrasse, veram quae ex historia peti debet utilitatem quaesiverunt, cum ut caussas magis eventuum quam ipsa populorum hominumque fata explicarent, tum ut virtutum maxime exempla ad imitandum, vitiorum ad fugiendum proponerent, animique adeo humani simul atque ingenii sensum ac rationem indagarent. Haec unica et verissima historiae tractandae ratio est, ad quem dirigenda sunt omnia.’ Wat hebben wij eraan, louter namen van personen, veldslagen, belegeringen bij honderden in ons geheugen te prenten? Polybius, Plutarchus, Livius, Tacitus, Sallustius leeren ons beter. Het is alsof Pericles zelf u in de geschiedenis onderricht, wanneer gij Thucydides leest, den stichter der pragmatische historiographie, volgens Cicero. Evenals alle andere wetenschappen en kunsten, moet ook de geschiedenis alleen beoordeeld worden naar het nut, dat zij de samenleving brengt. Niet Hannibal's vondsten of het fabeltje van Curtius, maar de deugden van Themistocles, Scipio, Fabricius, Cato zijn voor ons van belang. Tegenover de wijze wetten van het Romeinsche gemeenebest stelle men als waarschuwend voorbeeld de weelde, trots en zelfzucht, oorzaken van een Snellen ondergang.

Dat is levensleer, dat verschaft geestesvoedsel. Hoopen boeken

1) Door Ughelli in 17de E., in 18de verbeterd door Coleti.
2) Vgl. boven 123 n. 1.

te verslinden, minutieuze byzonderheden angstvallig na te speuren, omtrent onbekende dingen onzekere gissingen op te stellen, maakt den historicus niet. Maar de waarheid van valschen schijn en overgeleverde fabelen bevrijden, uit de feiten den menschelijken geest beoordeelen, oorsprong en oorzaken ontdekken, overtuigen meer dan vertellen, het oordeel scherpen meer dan het geheugen stoffeeren, ziel en zeden verbeteren meer dan weetgierigheid bevredigen: dat is historie schrijven. Het werk van den wijsgeer, die niet slechts uit de boeken, maar ook uit het leven leerde. De anderen zijn compilatoren, doctores umbratici.[1] '*Vitae ac morum*, ut Poeta ait[2], *exemplar respicere* prima historiae tractandae lex est'; daardoor alleen werden de groote historieschrijvers waardig, als rechters te zitten over de dooden, tot heil der levenden.

Van Goens gaat over tot het Grieksch: zijn lievelings-studie, en ook, durft hij zeggen, die van zijn eeuw. Ondanks de verwaarloozing, ja verachting, bij velen, die haar zeer behoeven - theologen natuurlijk -, bloeit deze wetenschap. Niet alleen bij de beroeps-philologen, maar ook onder philosophen, juristen, medici vindt men uitstekende kenners en editores: Leibniz, Schulting, Boerhaave, Heringa; Askew, Musgrave en anderen[3]. Maar de Graeci zijn niet meer te tellen; hij wil alleen den staat der Grieksche letteren zelve beschouwen. De inscripties geven licht over de orthographie, en verrijken de lexicographie en de kennis der dialecten. En wat de hoofdzaak aangaat, de schrijvers: het gezag der codices en het vernuft der critici werken samen tot herstelling der oorspronkelijke teksten; de inhoud wordt degelijk toegelicht, taal en stijl worden nauwkeurig beschreven. Geen klein aandeel in den roem heeft ons vaderland met zijn Hemsterhuis, Wesseling, D'Orville, Valckenaer, Ruhnkenius; met meesterhand herstellen zij de bedorven lezingen, en onbekende werken brengen zij aan den dag. Longinus' *Ars Rhetorica*, reeds lang uitgegeven, werd eerst nu ontdekt[4]. De volksmeening eischt, dat men ook het Nieuwe Testament tot deze literatuur rekenen zal. Geen eeuw heeft ook zooveel werk gemaakt van de taal daarvan, als de onze.

1) Vgl. Ruhnkenius' oratie *De doctore umbratico* (1761).
2) Hor. Ep. ad Pis. 317.
3) Ook Bernard en Helvetius had hij nog kunnen noemen als medici en Graeci. En Reiske was hier ook Med. Dr. geworden - maar hoe?
4) Ruhnkenius ontdekte, dat in de *Rhetorica* van Apsines groote stukken van die van Cassius Longinus waren geinterpoleerd. Zie *Vita Ruhnk.* a. ed. 169 vlg., 447 vlgg.; *Bibl. des Sc.* 24, 273 (1765). Christ. a.w. II^5 712.

Echter niet tot winst, maar tot schade van de Grieksche letteren.

Enkele geleerden, het is waar, hebben met goed inzicht in het verschil tusschen de Heilige Schrift en het echte oude Grieksch het N. Testament juist verklaard, en de bijgeloovige onkunde van sommige, vooral Duitsche, theologen ferm bestreden; maar hoe weinig hielp het tegen den onwijzen volksijver. Ongelukkige wetenschap, die domheid onder den schijn van godsdienst tegen zich krijgt! Ge stuit eer een bergstroom, dan dat ge hen weerhouden zoudt, die hun hersenschimmen uitventend, denken, den godsdienst te verdedigen. Het nageslacht zal het ongelooflijk schijnen, dat men in dezen tijd ketters en goddeloozen heeft gescholden, wie meenden, dat de Heilige Geest in die taal tot de menschen sprak, die zij alleen gebruikten en verstonden. God had de welsprekendheid van Demosthenes niet noodig; de waarheid des Evangelies behoefde geen uitgezochte woordenpraal. De ongerijmdheid van een inspiratie der H. Schrift in zuiver Grieksch heeft Ernesti in zijn gulden boekske over de uitlegging van het N.T. reeds aangetoond. Niemand had de Apostelen als schrijvers aangenomen; de Joden waren door den gehaten heidensch-Griekschen trant afgestooten; met de ‘dictio hebraizans’ waren zij echter vertrouwd door het Hebreeuwsche en het Grieksche Oude Testament. Ook behoorde het N.T. evenals met zijn leer, ook voor de taal op het Oude te steunen. Wie zich door Ernesti niet wil laten overtuigen, noch door Erasmus, Casaubon of Hemsterhuis, die luistere naar Chrysostomus' woorden over de ongeletterdheid der Apostelen, ten gerieve van de belanghebbenden - dat zijn weer de onkundige theologen - hier in het Latijn vertaald. Men heeft in onzen tijd ook weinig begrip van de welsprekendheid der heilige schrijvers, die den grootsten eenvoud betrachten juist bij de verhevenste onderwerpen. Bij groote dingen, meent men thans, past groote praal van woorden. Longinus wist het beter, met zijn bewondering voor het ‘fiat lux; et facta est lux.’ De theologische studenten behoorden te beginnen met terdege Grieksch te leeren. Daarna zouden zij met hulp van het Hebreeuwsch de ‘barbara N.T. dictio’ gemakkelijk verstaan, daarbij puttend uit Septuagint en Grieksche patres.

De kennis van het Grieksch zelf is zeer verdiept; wat is men niet met grammatica gevorderd! Vele grammatici zijn uitgegeven of toegelicht: Suidas, Moeris, Thomas Magister, enz. Hesychius door Alberti, ‘theologo non e vulgo.’ De etymologie is uitsluitend

in onze eeuw gegrondvest door een eenig man, Hemsterhuis. Scaliger en Salmasius moesten op den drempel blijven, hij drong in de verborgen schuilhoeken door. Niet alles kon hij afdoen, maar hij slaagde er toch in, door langdurige, uitsluitende, ingespannen studie van deze zaak ‘communes quosdam et certos canones constituere et legitimam adeo analogiae atque originum inveniendarum normam condere.’ De leerlingen Valckenaer, Ruhnkenius, Van Lennep hebben het gebouw slechts te voltooien[1].

Zijn het alle te samen geen grooter vorderingen dan ooit te voren? Geve God, dat men het overige der eeuw even gelukkig voortvare! Ons vaderland gaat wis een gelukkigen tijd tegemoet onder onzen van Hem gegeven Prins.

Met de eerbiedige herdenking van Wesseling, wiens zuivere zeden - zwijgt hij met opzet hier van zijn oprecht geloof? - hij zich tot levensnorm stellen wil, en de vereischte toespraken eindigt Van Goens zijn rede.

Duidelijker nog dan in zijn Porphyrius blijkt hier, dat Van Goens ook andere invloeden heeft ondergaan dan van Wesseling, en ook andere voorbeelden zich voor oogen stelt. Op het gebied der geschiedenis wijst zeker nog wel meer dan enkel de universeele belangstelling op dien leermeester. Maar Van Goens' pragmatisme, hoezeer tot in bewoordingen toe herinnerend aan de opvattingen van een Köhler (1719) en een Lenglet du Fresnoy (1713) is toch duidelijk georiënteerd aan de cultureele, ‘philosophische’ geschied-schrijving - van Montesquieu wellicht - van Voltaire vooral[2]. Zoo sluit het dan ook de genetische methode geenszins uit, zoomin als het dat bij Voltaire deed, ondanks de zwakheden van diens kennis en kritiek en philosophie.

Philologisch schijnt Van Goens thans nagenoeg een partijganger der Leidsche school. De archaeologie en Winckelmann moge hij

1) ‘Admirandum illud inventum analogiae’, prijst V.G. Hemsterhuis' systeem, gegrond op de onderstelling, ‘nascente primum lingua, homines quanta fieri poterat brevitate et vocum compendio, quae aliis significare cupiebant, expressisse.’ - Reiske, die ook overigens de afgoderij te Leiden met den immer conjecturen-jagenden Hemsterhuis zeer overdreven achtte, oordeelde heel anders dan V.G. over ‘sein albernes etymologisches System’, dat hij gemeen had met Schultens, voor het Arabisch. ‘Wer von beiden den andern angesteckt habe, kann ich nicht sagen.’ Evenwel ‘ganz und gar will ich die Sache nicht verwerfen: im Grunde kann wohl etwas dran seyn.’ *Lebensbeschr.* 123 vlgg. - Een korte uiteenzetting van het systeem van H. en zijn leerlingen bij Curtius, *Grundzüge der Gri. Etym.*, Einleitung.

2) Vgl. Bernheim a.w. 25, 204 vlgg., 638 vlgg.

nog niet kunnen verloochenen, zijn geestdrift voor de epigraphie is ingekrompen tot erkenning van haar nut voor spelling, woordenboek, en dialectkennis. Collatie en emendatie schijnen nu ook voor hem de groote hoofdzaak: soms kan zich daarbij een geval voor hoogere kritiek opdoen. En dan de etymologie! Over dichtkunde en aesthetica zwijgt hij geheel, - Van Alphen's voorspelling ten spijt. Want de aanhaling van ‘Longinus’ met zijn Bijbeltekst, ofschoon verband houdend met vroegere en latere beschouwingen van Van Goens over eenvoud en verhevenheid, is hier niets meer dan een zwak argument voor een zwakke zaak. Een enkele zin moge nog even herinneren aan zijn ‘Specimen ex Artemidoro’, de beschouwingswijze, daar aan den dag gelegd, - wij onderstelden er Wesseling's opvattingen achter - heeft hij hier geheel opgegeven. Leek het daar, of hij een beteren kijk had op de taal van het N. Testament dan zijn tijdgenooten, thans staat hij geheel op het standpunt van Ruhnkenius. ‘Dictio barbara, hebraizans’; mag het eigenlijk wel Grieksch heeten? Dat is een stellige achteruitgang, al kan men het Van Goens nauwelijks toerekenen. Valckenaer's oratie van 1745 noch het Corollarium van 1784 kwam iets verder. Er is veel verwants in beider beschouwing, zonder dat er verband hetzij moet hetzij kan bestaan.

Was de kleineering van de theologen navolging van Valckenaer? Of gevolg van voorlichting door Ruhnkenius en Schultens? Geen van beide *behoeft* het geval te zijn. Wie Voltaire las, voor de ‘verlichting’ gevoelde, of ook maar de mode volgde, kwam er als vanzelve toe. Maar het was toch overbodig, onvoorzichtig, en onverstandig.

De Leidsche richting in de philologie gaf de jonge hoogleeraar dra weer op. Zijn opvattingen omtrent de geschiedenis, hier uiteengezet, bleef hij daarentegen trouw. En aan de zaak der Verlichting ging hij levendig deelnemen, beschouwend en daadwerkelijk.

Hoogleeraar.

Hoofdstuk I.
Godsdienst, wereld- en levensbeschouwing.

Uiterlijk was Van Goens tot hiertoe gebleven bij het geloof zijns vaders en zijner vaderen. Zéér uiterlijk beschouwd, bleef hij er ook verder bij; maar wezenlijk vervreemdde hij daarvan steeds meer. Wij zagen, dat hij in 1763, in verontwaardiging tegen Houbigant, alle critiek op de Heilige Schrift verwierp[1]; uit zijn *De Cepotaphiis* en zijn *Specimen ex Artemidoro* bleek ons dezelfde hooge eerbied voor den Bijbel[2]; ook zijn *Observationes* en zijn *Porphyrius* getuigden nog van orthodoxie[3]; de passus in zijn Oratie over, laat ik zeggen, den God van Nederland, moet zijn ouderwets-vromen vader uit het hart gegrepen zijn geweest. Maar in de beide laatste geschriften blijkt hij reeds in bedenkelijk gezelschap geraakt: Hume, Voltaire, Rousseau. Een overstelpende lectuur - rijp en groen -; vrijzinnige, zoo niet lichtzinnige, vrienden; het verlaten van de sfeer zijner ouders en van Wesseling; de 'ruimer' opvattingen te Leiden; en dit alles op den meest kritieken leeftijd - is het vreemd, dat de jonge man vol zelfgevoel zich wilde vrijmaken van oude vooroordeelen, die hij overal waande te vinden? Daar toch zijn hart niet geraakt was van de aloude waarheid.

Het nieuwe inzicht uitte zich - niets ongewoons - eerst in een bijtende, overal te pas gebrachte, kritiek op den dommen theologen-hoop. In de briefwisseling met Van Wijn en Lelyveld hoorden we daarnaast ook nog bijwijlen andere klanken: spot en ongeloof. In de volgende jaren vindt men meermalen zulke uitingen, doch slechts in vertrouwelijke correspondenties, en vaker nog van de vrienden dan van hemzelf. Het openhartigst spreekt Van Goens zich uit tegenover vreemden; soms schijnt het, dat hij

1) Zie boven 125.
2) Z.b. 227, 230-1.
3) Z.b. 233-4, 254.

daar zelfs overdrijft. Officieel en in openbare geschriften houdt hij zich in, zooveel hem immer mogelijk is. En moet hij zich verdedigen tegen niet ongerechtvaardigde verdenking, dan ziet hij er niet tegen op, te gewagen van den 'eeuwig gezegenden Heiland en Verlosser'[1]. Huichelde hij daar? Na zijn bekeering schrijft hij ergens[2], bijna veertig jaar lang (rekent hij van zijn geboorte af?) ontzettend van God te zijn afgedwaald, maar zich toch geen tijdstip te kunnen herinneren, waarop hij niet van de waarheid van den Christelijken godsdienst *overtuigd* was geweest. Hij was er echter volstrekt *ongevoelig* voor. In deze voorzichtige ontkenning van formeel ongeloof ligt een groot stuk verklaring van de tegenstrijdigheid, die we opmerken. Maar daarbij komt toch ook soms gebrek aan oprechtheid. Pose en onwaarachtigheid waren kenmerken van zoovele wijze wereldverbeteraars van die eeuw; wien trof daar niet het ergerlijk contrast van woorden en daden, van leven en philosophie? te ergerlijker, omdat men er zich niet aan ergerde, maar het lichtzinnig als vanzelfsheid aanvaardde. De autonome lusten liepen de autonome leeringen telkens vooruit; en onbekommerd liet men ze gaan. Soms vraagt men: was het hun dan alles vertooning en spel?[3]. Van Goens voer mee in dit zog, al was hij niet van de ergsten. Wat betreft den godsdienst, was hij onverschillig; Deist in de praktijk meer dan in theorie, kon hij nu eens het eene, dan het andere mom voorhangen. H.W. Tydeman deelt op zijns vaders gezag mede, dat Van Goens als hoogleeraar, en nog wel college houdend over het N. Testament, 'geheel verdoold was in de denkwijze der philosophen der 18de eeuw'[4].

In 1765 was Van Goens op belijdenis des geloofs 'tot lidmaat' der Gereformeerde Kerk 'aangenomen, ten bijzijn van den ouderling Nieuwpoort door Ds. J.H. Bachiene,' tezamen met H. van Alphen[5]. Nauwelijks was hij tot professor benoemd, of men zocht hem aan voor de Engelsche kerk. 'Men tourmenteerd

1) *Bericht van den Prof. Van Goens* XVII.
2) Gec. bij Ten Brink a.w. 199 uit Lavater's *Handbibl. f. Freunde* III (1793) 126. Dat het inderdaad van V.G. is, door hemzelf uit zijn Eng. van 1788 in het D. vertaald, blijkt uit het hs. der 'Christian Thoughts' in de Kon. Bibl. Pf. 130 D 9.
3) Vgl. ook De Beaufort in *Gids* 1908 II 126. En J. Morley, *Voltaire*^{2} 142 vlgg.: 'what austerity was to other forward movements, licence was to this'; de oorzaken stelt M. in het individualisme, en den haat tegen de kerk en háár moraal.
4) Bilderdijk, *Vad. Gesch.* 12, 158.
5) Lidmatenboek N. Herv. Kerk Utrecht, 1 Nov. 1765. Zij beiden tezamen, tegenover heele scharen tegelijk, enkele dagen tevoren, door Ds. Römer en Ds. Segaar, 14 en 19 Oct.

mij om in de Eng. kerk te komen - schrijft hij aan Tydeman[1] - Ik wenschte wel dat UE. het had aangenomen. Dan waren wij tenminsten twee.' Tydeman was al lid geweest tijdens zijn studie te Utrecht[2]. En op zijn weigering, waartoe we uit Van Goens' brief moeten besluiten, is hij blijkbaar spoedig teruggekomen: van 1768 tot 1786 zien we hem regelmatig om de twee jaar op- en aftreden als ouderling[3].

Het is wel de moeite waard, deze miniatuur-kerk wat nader te beschouwen. Ook omdat dit licht werpt op den Utrechtschen kring van Van Goens. Engelsche kerk heet zij in de wandeling; zij is echter een Schotsch-presbyteriaansche gemeente. Gesticht in 1619 of 1622 door burgers - niet door of voor militairen -, maakte zij een integreerend deel uit van de Gereformeerde kerk van Utrecht, waarmee zij ook alleszins overeenkomt in dienst: catechismusprediking, driemaandelijksche Avondmaalsviering, wekelijksche bidstonden bij ernstige bezoekingen, enz.; haar predikant en kerkeraad zijn wettig lid van de classis[4], en bij officieele gelegenheden gaat zij in rang vóór Fransche, Luthersche, Doopsgezinde en Remonstrantsche gemeenten[5]. Zij vergaderde in de Marie-kerk, haar door de Magistraat ten gebruike gegeven[6]. Van Staten en Stad ontving zij aanzienlijken financieelen steun, maar zij stond ook onder beider toezicht. In de 18de eeuw daalde zij zeer in ledental; terwijl zij vroeger tot 170 lidmaten had geteld, had zij er in 1743 slechts dertig, in 1753 veertien! Maar met de Schotsche predikantenfamilie Brown verbeterde de toestand weer een weinig. In 1748 was W. Brown er predikant geworden[7]; toen hij in 1757 tot hoogleeraar te St. Andrews was benoemd, trad zijn broeder R. Brown in zijn plaats. Na diens dood in 1777 beriep men zijn neef - die hem zijn laatste levensjaren als een zoon was geweest - W.L. Brown[8]. Zijn theologische studie had hij te St.

1) 29-12-66.
2) Notulenboek Eng. kerk, gem. archief Utrecht: 24 April 1761 'Profession of a sound and orthodox belief', voor Ds. R. Brown en ouderling A. Hoevenaar. Diaken 1762.
3) Bijna alles wat ik van deze Engelsche kerk meedeel, vond ik in de genoemde notulen of in een Rekeningboek terzelfder plaatse.
4) 't Notulenboek is voor meer dan een kwart gevuld met de verschillende instanties, waarin zij dit recht zoekt, en ten slotte ook weet te vindiceeren.
5) Schagen, *Akademie-Vreugde* 105.
6) Behalve met de jaarmarkt; dan had deze dáárvoor te dienen, en moest de Eng. gemeente een drietal Zondagen haar kerkgebouw missen. Ibid. 77. Door notulen overvloedig bevestigd.
7) Na den dood van Ds. De la Faye.
8) Zie over hem Loncq, a.w. 245; Land, *De Wijsbegeerte in de Ndln.* 142; *Ress. Vroedsch. betr. Acad.* 443-446, 451, 457, 460, 466, 468, 486; Sepp, *Pragm. Gesch.*^{3} 209 vlg.

Andrews aangevangen, maar ze sinds 1774 in zijn geboorteplaats Utrecht voortgezet. In 1787 kreeg hij er een professoraat, maar op het eind van 1794 vertrok hij 'zonder kennisgeving' naar Schotland: het was een vlucht voor de revolutie. Sinds is hij, tot zijn dood in 1830, hoogleeraar te Aberdeen[1].

Het zijn menschen van talent, van beschaving, en van een wel-te-passe 'gematigdheid' in het godsdienstige en wijsgeerige, deze Browns. Zij schijnen de predikanten van het intellect en den deftigen stand. De Engelsche kerk in Utrecht had onder hen zekere voornaamheid. Ook was men er minder steil en rigoureus dan in de Groote Kerk[2]. Zooals er naar de Fransche kerk gingen, wie geen 'oui' van 'non' konden onderscheiden[3], zoo liet zich hier een notaris diaken maken, die straks moest bekennen, niets van de Engelsche taal te verstaan. De predikanten zelf leven als luiden van conditie: zij gaan voor hun gezondheid naar Spa, nemen een half of anderhalf jaar verlof, doorreizen veler heeren landen. In zoo'n tijd staat de dienst geheel of gedeeltelijk stil. Een enkele maal preekt een Engelsche collega uit Den Haag, Leiden, Amsterdam of Rotterdam - Dordt, Veere, Middelburg, Vlissingen en een garnizoenskerk te Nijmegen waren wel wat veraf -, een te Utrecht studeerende Engelsche student, een hier te lande vertoevende Amerikaansche predikant, of een Fransche, die het Engelsch machtig is. Of anders volstaat men met op zijn tijd met de Hongaarsche studenten in het Latijn Heilig Avondmaal te doen houden, door wie dat kan: want dat mag niet verzuimd worden; de anderen konden, bijna zonder uitzondering, ook wel in Nederlandsche of Fransche kerk gesticht worden, als het moest. Tijdens zulk een verlof - van Oct. 1759 tot April 1761 - bezoekt Robert Brown Zwitserland en Frankrijk. Hij komt meermalen vriendschappelijk bij Voltaire, eet bij hem, maar spreekt intusschen met Prof. J. Vernet[4] te Genève af, dat hij diens *Lettres critiques d'un Voyageur anglois* zal uit-

1) *Dict. of Nat. Biogr.* VII.
2) De griffier Van den Heuvel was van zijn vrouw gescheiden; een deputatie van den Gereformeerden Kerkeraad, Prof. Elsnerus met een ouderling, komt er het Schotsche college op wijzen. Maar eenstemmig oordeelt dit censuur niet noodig, omdat de scheiding met goedvinden van de burgerlijke overheid plaats vond en zonder ergerlijke omstandigheden.
3) Knappert, *Gesch. Ned. Herv. Kerk* II 131, met beroep op Wolff en Deken, en Berkhey.
4) Verwant van mevr. Du Moulin-Vernet, schoonmoeder van Des Essarts? en van de Utrechtsche Henr. Vernet, die in 1775 H. Peterson's vrouw wordt?

geven, waarin Voltaire juist, maar scherp wordt beoordeeld[1]. Ook weet hij zich te Genève hartelijke aanbeveling aan Rousseau te Parijs te verschaffen, als 'un de vos plus zélés admirateurs.' Zijn neef en opvolger was behalve boeiend prediker ook wijsgeerig schrijver, herhaaldelijk bekroond vanwege het Stolpiaansch legaat of door Teyler's Genootschap; zijn standpunt blijkt al eenigszins uit den titel van zijn *Dissertation on the folly of scepticism; the absurdity of dogmatising on religious subjects, and the proper medium to be observed between these two Extremes*[2].

Onder de leden vinden we een klein aantal Schotten of Engelschen van nationaliteit of afkomst: Sanderson, Peterson, D. Mackay, Bhymold, Smith, Thomson, Gordon, Atwell. Veel meer Fransche namen treffen we echter aan: Védrines, Des Essarts, Des Combes, een kapitein en een Dr. Tyssot, de Bonvoust, Pouchoud, Renaud, enz. En verder Peuch, Broedelet, Prof. Castiglio, Prof. Hennert, J.F. Reitz, De Perponcher. Menschen van studie, van uitgevers en journalisten tot hoogleeraren; leeraren, doctoren, juristen, notarissen, vroedschappen, een enkelen officier, koopman of gegoeden burger. De Hollandsche namen, die ver in de meerderheid zijn[3], toonen hetzelfde: Tydeman, Van Goens, De Coningh, de leden van den Hove Blondeel en Van den Heuvel, griffier Van den Heuvel, notarissen Van Vloten, Hoevenaar, De Graave, regenten De Leeuw, De Back, Loten, Kol, Abbema, Van Dielen, Bouwens, Romondt, Musschenbroek. Daarenboven zijn er aristocraten als Ameliswaert, Van Rheede van Athlone, gravin van Nassau-Beverweerd, douarière Quadt tot Wickradt-De Geer, Van Tuyl van Serooskerken[4]. Behalve die reeds genoemd werden, vinden we er nog verscheidene andere kennissen en vrienden van Van Goens: F. van der Gon, Duker, Van der Pauw, L.C. van Lelyveld, een neef R.C. van Goens; de jonge Van Asch van Wijk weigerde hard-

1) Zie *Bulletin de la Société de l'Hist. du Protest. franç.* 53 (1904) 156; artikel van E. Ritter. - Het werkje van Vernet verscheen inderdaad in 1761 te Utrecht. Zie ook *Bibl. d. Sc.* 17, 389; 18, 210; 26, 515 (1762-1763). En Voltaire's *Lettre curieuse de M. Robert Covelle*, etc. (1766) in *Oeuvres* a.v. 24, 429.
2) Verhh. Teyler's Gen. VII (1787).
3) Zoo was 't ook elders blijkbaar: Ds. A. Maclaine in Den Haag schrijft aan Van Goens 24-1-81 over de wijziging, die Brown voorbarig al heeft aangebracht, vóór de Magistraat iets beval, in zijn gebed, in verband met den oorlog. Men had daarin n.l. de vaste voorbede voor den Eng. koning. Ook Maclaine wil ieder bevel dienaangaande opvolgen. Zijn gemeente is Hollandsch, maar er wordt in 't Engelsch gepreekt; zoo beschouwt hij het altijd.
4) En een juffrouw Geldsak van Bakenesse. Zij huwde met den vroedschap D.C. de Leeuw.

nekkig, zich te laten overhalen[1]. Eenvoudige burgermenschen, tenzij echte Engelschen, treft men er weinig of niet aan; wel enkele armen. Men was niet schriel; van de Zondagsche brooduitdeelingen in den winter profiteerden zelfs vele arme niet-leden: er waren nogal fondsen[2].

In de 19de eeuw heeft deze 'Engelsche kerk', althans in naam nog langen tijd voortbestaan, maar zonder predikant en zonder dienst; het weinige bezit, als het Avondmaalszilver, werd gaandeweg te gelde gemaakt, en met den dood der laatste leden stierf zij omstreeks 1840 uit.

In December 1766 preste men Van Goens tot lid van deze kerk; in Januari 1767 was hij er reeds ouderling, naast Mr. Blondeel en Prof. Hennert. Diakenen zijn dan Reitz, Des Essarts, Des Combes. Het blijkt vaak zoo te gaan: om niet altijd dezelfden te moeten kiezen, verzoekt men aanzienlijke of geleerde lieden uit de Nederlandsche Hervormde Kerk over te komen, om hier ouderling of diaken te zijn[3]. Als ouderling gaat de 18-jarige Van Goens ter classis-vergadering, doet hij met Ds. Brown huisbezoek, vóór het Avondmaal wordt bediend, neemt hij deel aan de onderlinge 'censura morum.' Nog tweemaal daarna - dus niet zoo vaak of zoo regelmatig als Tydeman - zien wij hem in hetzelfde ambt: van 1772 tot 1774, en van 1778 tot 1780, weer classis bijwonend en huisbezoek doend, en ook na geloofsbelijdenis jonge leden 'aannemend'. Als kerkeraadslid komt hij zoo in gedurige aanraking - want men houdt geregeld zijn vergaderingen, al kan men veelal na opening meteen wel weer sluiten - met de collega's Hennert, Tydeman, Reitz, Des Combes, Des Essarts, Blondeel, raadsheer J.A. van den Heuvel, De Back, de Leeuw, Kol, W. Emmery de Per-

1) In later tijd treffen we er nog Rau en Carp aan.
2) Wist dat ook de Jood Israel Hart, die, van buiten komend, en met bijzonder verlof van de magistraat zes maanden in Utrecht verblijvend om van Ds. Brown onderwijs in den Chr. godsdienst te ontvangen, ondanks alle waarschuwingen, op niets te rekenen, zich in 1774 liet doopen - om enkele dagen later zich voor onderstand aan te melden? Als hij het volgende jaar uit Den Haag weer aan deze en andere Engelsche kerken schrijft, houdt men hem na onderzoek toch afdoende hulp waardig; men helpt hem naar Engeland, waar hij een goede toekomst zag. - 'n Ander maal meldt zich een Protestant geworden Duitsche monnik aan, die als zendeling naar de West wil.
3) De ijver in het ambt was echter niet altijd even groot: De Coningh, die nooit verscheen, moest men, lang voor zijn tijd om was, verzoeken, weer ontslag te nemen. Op voorstel van Ds. W.L. Brown, een man van orde, werden vaste dienstbeurten voor de kerkeraadsleden ingesteld, met geldboete op verzuim.

poncher, L.C. van Lelyveld, H. Peterson, Gordon. Van de hartelijke vriendschap tusschen W.L. Brown en Van Goens getuigen nog een aantal brieven, meest van den eerstgenoemde[1]; zij vallen echter geheel buiten onze periode, want zij zijn van 1781 tot 1790. Over de verhouding tot R. Brown hebben we minder gegevens. Wij zien hen echter reeds in kennis met elkander vóór Van Goens' toetreden tot de Schotsche kerk; zijn vroegtijdige bewondering van Rousseau zou onder Brown's invloed kunnen staan. Bij hem ontmoette Van Goens ook den Magdeburger Bachmann[2], met wien hij daarna eenigen tijd een breedvoerige correspondentie onderhield. Engelsche f amilieleden van J.G. Loten leeren eveneens Van Goens bij Brown aan huis kennen[3]. Wij hoorden reeds vroeger, dat de Engelsche predikant Engelsche studenten naar Utrecht trok[4]: theologen, die zich getuigschriften over proefpreeken van Brown en zijn ouderlingen moesten verwerven, maar ook, voor andere studie, jongelui uit de aanzienlijkste geslachten van Engeland en Schotland[5]. Met den Engelschen officier in Nederlandschen dienst Th. Pain[6], den handelsman Peterson[7], en Dr. Brown heeft Van Goens zijn vertrouwelijke vriendenbijeenkomsten[8]; ook kapitein D. Mackay behoort tot dit anglophiele kringetje.[9] We vinden korte briefjes van Pain: Vrijdagavond komt de eerwaarde Brown bij mij een pijp rooken; komt gij ook niet? 't Zou ons beiden zeer aangenaam zijn. ‘29 Sept. '73. After Sermon at my Lodgings.’ - Als ge morgenavond ‘to Prayers’ gaat, kunt ge op mijn kamer een pijp rooken; daar zal vuur zijn, en Peterson, en misschien ook Dr. Brown. ‘Tuesday, 5 Nov. ['76].’[10]

Van Goens bezoekt dus ook de door-de-weeksche godsdienstoefeningen herhaaldelijk. Of hij altijd zoo trouw kerkganger was? In het begin van zijn eerste ouderlingschap schreef hij Brown een ietwat opgewonden brief, wáárom hij hem niet gewaarschuwd had, dat er des Zondags Avondmaal zou gehouden worden. 't Antwoord is bewaard[11]: Het is drie Zondagen afgekondigd; huis-

1) Ook de brieven van vader V.G. spreken het uit, dat Ds. W.L. Br. hem ‘hartelijk liefheeft.’ D.F. v G.a.R.M.v.G. 7-7-86 en 1-6-87.
2) Bachm. a. V.G. 26-11-66 (Utrecht) en 22-3-67 (Magdeburg).
3) L.a.V.G. 3-5-79.
4) Zie boven 115.
5) Zie Br. I 4.
6) Zie ook Hardenbroek a.w. IV, op vele pll.
7) Eerst boekhouder van Renaud.
8) Behalve de briefjes van P.a.V.G. uit 1773 en 1776 zijn er nog enkele andere van 1778-1779, uit Amersfoort, waar zijn regiment dan in garnizoen ligt.
9) Brieven van M.a.V.G. uit 1777-1781.
10) Ik vertaalde meest en bekortte soms.
11) Br. a. V.G. 7-10-67.

bezoek doen wij niet bij leden van den kerkeraad, tenzij het heele gezin tot de kerk behoort. Had ik U gewaarschuwd, dan zou dat een vermaning beteekend hebben, en daartoe was geen reden. Op uw afwezigheid heeft niemand aanmerking gemaakt. Ik stond verbaasd over Uw brief, vooral over een zinsnede, 'which insinuates I don't know what of resolutions and a manner of acting in time to come. I should be vastly hurt to think that the smallest seed of discord was sown between us'...[1].

Sinds Van Goens in den professoralen rosmolen loopt, zijn de Zondagen hem een heerlijkheid: 'pour des gens, qui n'aiment pas à aller à l'église, on n'a qu'à les faire professeur, c'est un spécifique... Il y a quinze jours qu'un beau jour de dimanche je vais à l'église à mon ordinaire pour me dissiper'... enz. Hoog is het motief van het trouwe kerkbezoek niet. Dat hij echter voor den dienst en de predikatie toch wel meer belangstelling had, dan hij hier voorwendt, zou men kunnen besluiten uit het feit, dat hij een tijdpreek van Brown, in 1772 op den officieelen Dank-, Vasten Bededag[2] gehouden, in het Nederlandsch vertaalde[3]. Voor de kennis van Van Goens levert de vertaling als zoodanig weinig op. Wij zien, dat hij zich inspant, om aan de Nederlandsche kanseldeftigheid haar volle maat te geven; en daarbij uit vrees voor te weinig eer zondigt door teveel. En terloops merken we op, dat hij aan de Nederlandsche grammatica nooit veel aandacht moet hebben besteed; zijn spelling en buiging is alleronbeholpenst, nu Lelyveld's betutteling ontbreekt. De preek zelve - over Psalm 122:6-9: Bidt om den vrede van Jeruzalem, enz. - is om haar inhoud voor ons van meer belang. Zij geeft een proeve van den geest, die daar in dien kleinen kerkelijken kring, waarvan R. Brown een twintig jaar lang het middelpunt was, heerschte, en die op den jongen Van Goens zeker van invloed, wellicht van grooten invloed is geweest.

Een voorzichtige mengeling van oud en nieuw. Hoof dwaarheden der Gereformeerde religie zijn er hier of daar wel in geplaatst, maar het geheel heeft toch een gansch anderen klank. Ongodsdienstigheid, weelde, lichtvaardigheid, ongebondenheid bestraft Ds. Brown

1) Een ander, in kameraadschappelijken toon geschreven briefje is slechts gedeeltelijk bewaard, en draagt geen datum.
2) Blz. 35 der vert.: 'eens des jaers te vasten, gelijk wij en onze Voorvaderen twee eeuwen lang hebben gedaen.....'
3) Die vert. maakt deel uit van den bundel 'Klijne Schriften', door V.G. zelf genummerd en bijeengevoegd, in de Kon. Bibl. - Tegelijk verscheen het oorspr. Eng. *Bibl. d. Sc.* 38, 231.

ernstig; de Deugd en de deugden prijst hij onophoudelijk aan: ter wille van maatschappelijke orde en welvaart, van behoud van het voor een handelsvolk onmisbare vertrouwen, van eendracht tusschen lagere burgers en regeerders; van voortduring ook van 's Hemels gunsten, die niet te wachten is, ‘zoo niet de zeden van het volk eenigermaten ingericht zijn overeenkomstig aan zijn wil.’ Rede, Schrift en Ondervinding leeren dat. Zij eischen het vertrouwen en eerbiedigen van zijn regenten, het eerlijk betalen van zijn belastingen - de smokkelaar is een dief van de ergste soort -, een slaaf te zijn van zijn woord, altijd recht door zee te gaan. Wie den godsdienst leert verachten, is een vijand van den Burgerstaat, want hij is de sterkste steun der wettige regeering. Maar hier bedoelt de spreker niet ‘dien godsdienst, die in onze dagen bij zoo velen schijnt in zwang te gaen, en welke, inplaets van den mensch nederig, lijdzaem en handelbaer te maken, enkel dient om hem hoogmoed en eigenwaen in te boezemen en met een geest van... wederspannigheid en oproerigheid te vervullen.’ Niet alleen toch bij Rome vindt men de leer, ‘dat de burgerlijke macht onder het bedwang der Kerke staen moeste’ - de meeste Roomschen veroordeelen ze thans -, maar men neemt ook sporen waar van dit wanstaltig begrip onder Protestanten. - Uiterlijk vertoon van voorgewenden godsdienst wordt in de Schrift telkens op het strengst bestraft. Onze toetssteen zij, of wij ‘onze harten voelen gloejen met dankbaerheid aen den groten Opperheer van het heelal’, en ‘vierig verlangen’, in de wereld voortaan een beter leven te toonen. - Het voorbeeld van den enkeling, in deugd of ondeugd, op den heelen ‘burgerstaet’ besprak Brown nog kort geleden; hij herinnert er nu slechts aan met het oog op de verhouding tot de overheid. Want ‘onderdanigheid bij 't volk is, als 't ware, de zenuw der burgerlijke regeering.’ Maar hij staat geen onbepaalde Oppermacht voor; integendeel, tegen een dwingeland heeft men het recht, ja den plicht van verzet, ‘althans wanneer de grondwetten van het land, of de volmaekte en onveranderlijke rechten der menscheid geschonden zijn.’ Heel iets anders echter is ‘de bitse partijschap, ene maer al te gemeene plaeg van vrije regeeringen.’ - Eigen belang wordt het meest gebaat door bevordering van het algemeen belang, dat is ‘door de pogingen, die iemand doen kan, ten einde alle de leden dier maetschappij, waervan hij zelve een lid is, volkomener en voller alle die voordelen genieten, wier verkrijging de menschen zich voorstellen wanneer

zij onderling ene maetschappij aengaen: te weten ene grotere veiligheid tegen allerlei benadelingen, en een overvloediger genot van dadelijke genoegens, dan zij in enen eenzaemen staet zouden kunnen bereiken, en dat met zoo weinig verlies als mogelijk van hunne natuurlijke vrijheid.'

Is hier wel invloed aan te nemen van het *Contrat Social* van den bewonderden Rousseau[1)], met diens beide *Discours* van Dijon blijkt Brown het zoomin eens, als de jonge Van Alphen[2)]. In het eerste, grootste gedeelte van zijn zedepreek heeft Brown de deugd uitsluitend aangeprezen uit een oogpunt van eigenbelang: wie de menschheid, wie zijn volk dient, dient zich zelf. De algemeene menschenliefde, 'het zekerste middel om ons het menschdom ten vriend te maeken,' beteekent, schoon in wezen voortreffelijker, practisch met het oog op vele en onmiddellijke vruchten, minder dan de vaderlandsliefde. Maar deze moet 'uit een waer beginsel van gezelligheid' spruiten, en niet als zoo dikwijls, uit een ijdelen waan. Men verwerft er zich de liefde en den eerbied des volks mede; wat is aangenamer, wat is voordeeliger? Maar er zijn ook nog hooger motieven toe: 'om mijner broederen wil,' zegt de tekst. Het komt voor Brown vrijwel op hetzelfde neer. Want hier heft hij een hooggestemden lofzang aan op 'de *voordeelen*, die het menschdom trekt uit de burgerlijke maatschappij', in het bijzonder in dezen hoogbeschaafden tijd en in dit gezegende land. Alle levensgeluk is men aan den band der maatschappij verschuldigd: daardoor alleen is de beschaafde Europeaan 'onderscheiden van den wilden Indiaen'. Kunsten en wetenschappen werken verheffend, verfijnend, verzachtend. Ons land, dat anders moeras of heide zou zijn, vertoont thans 's zomers een Paradijs, ja brengt 's winters nog 'ene verscheidenheid van gezonden en aengename groenten' voort[!] Vrede, welvaart, goede zeden, vrijheid van de gedachte en van het woord, zooals ze hier heerschen - wie is zoo diepgezonken, dat hij dit alles opzettelijk zou ondermijnen? Maar - en nu krijgen de hoogere standen hun les: Brown richt zich in het bijzonder tot de patricische studenten onder zijn hoorders en lezers - onbewust doen dat, wie ambten verwachten en begeeren zonder met allen ijver zich ervoor te bekwamen; wie laatdunkend en uit de hoogte hun 'onbeampte medeburgers' behandelen (de regel is gelukkig heel anders); wie door ergerlijke weelde een

1) Zie boven 277.
2) Z.b. 67.

slecht voorbeeld geven. - Ten slotte: het Vaderland moet men liefhebben en dienen om Gods wil, leert de tekst; dat is ter wille van den godsdienst. Het Woord en de Bondszegelen worden hier zuiver bediend, met passende deftigheid, zonder bijgeloovige kinderachtigheden. ‘T'is waer, er is *ene Kerk door de wetten gevestigd* in dit Gemenebest’ [een verontschuldiging tegenover Rousseau, die scheiding van kerk en staat had geëischt?], maar slechts tot veel goeds ‘zonder enig aenmerklijk inmengzel van kwaed.’ Terwijl ze toch eenerzijds ‘het Gemeen’ geen geld kost, kan ze anderzijds den Staat geen moeite berokkenen. Wij, predikanten, gevoelen ons onderdanen als al de andere, zonder eenig meerder recht. Wij strijden vrijmoedig voor de waarheid, maar wij hebben geen andere wapenen dan de H. Schrift en de gezonde Rede. Inquisitie en banbliksem zijn verre van ons; niemand, die buiten onze kerk staat of gaat, maar zijn hoop op Christus stelt, en naar zijn geboden leven wil, sluit zij buiten het koninkrijk der hemelen. IJvert voor de heerlijkheid der Kerk, niet door het zoeken van meerdere rijkdom of macht voor haar of haar dienaren - mijn beginsel was steeds heel anders -, maar door eigen heiligen wandel en godzaligheid.

Het zal wel niet veel betoog behoeven, dat hier typische ‘Aufklärungs’-ideeën onder rechtzinnige vlag worden binnengeloodst. De Opperheer van het Heelal, de uitdeeler van welvaart en genoegens aan alle brave menschen. Deugd, Nuttigheid, Rede trekken den wagen; Genade, Geloof, Openbaring komen als hinkende paarden achteraan. De Staat heerscht, de Kerk dient; zij wordt er voor betaald. De ouderwetsche Roomschen zijn wat onnoozel, de ouderwetsche Gereformeerden gevaarlijk; hun voorgangers drijft louter heerschzucht. Deze laatste dingen worden maar even aangeduid; want de rede is zeer gematigd, en mijdt het open offensief. Sterk spreekt het rationalistisch optimisme in de maatschappelijke en staatkundige meeningen, die uitloopen op een practisch conservatisme. Eigen belang is feitelijk de spil, waar het alles om draait. Geen nood: goed opgevat, culmineert het in de algemeene menschenmin. Rangen en standen hebben hun oorsprong in een maatschappelijk verdrag; vele onvervreemdbare rechten bleven den onderdaan, die bij schending zich verzetten *moet.* Maar hij blijve slechts onderdanig en eerbiedig; zoo kan hij het meeste nut doen. De regent loopt geen gevaar; hij zij slechts vriendelijk en braaf.

En de dissenter zij tevreden; hij mag gelooven, wat hij wil. De staatskerk is tot ieders bestwil; alle roervinken heeft men tenslotte aan de lijn. Hooge cultuur, veel vrijheid, goede orde, ruime verdraagzaamheid, wat wil men meer? Men houde toch, wat men heeft, en neme alleen nog bestaande gebreken weg.

Zoo omtrent is Robert Brown's levens- en wereldbeschouwing. Hoe tam zij ook in druk voor het land kwam, mondeling, in kerk, in vriendenkring vooral, zal zij wel krachtiger gesproken hebben. Dat Van Goens het er in 1772 hartgrondig mee eens was, kan men veilig aannemen: hij zou in eigen persoon geen preek vertaald hebben, indien ze niet zijn eigen ideeën volkomen weergaf, en zeer bijzonder zijn eigen streven diende. Het blijkt ook uit wat hij zegt en schrijft, daarvóór en daarna, waarbij echter de bezadigdheid en voorzichtigheid van Brown hem niet altijd eigen zijn.

Brown, zagen we, deed ook stappen in de richting der 'tolerantie', zonder echter Staatskerk of positieve belijdenis openlijk te willen afvallen. Men vindt ze de heele 18de eeuw door ten onzent, de tolerantie, maar in vele graden en schakeeringen[1)]. Bayle wilde reeds de meest onbeperkte verdraagzaamheid. Prof. Noodt bepleitte in 1706 te Leiden vrijheid voor alle godsdienstige *begrippen*, Prof. Trotz in 1741 te Franeker voor alle godsdienstig denken en *spreken*, de Lutheraan Noordkerk in 1743 te Amsterdam evenzoo. En een theologiae professor te Leiden, J. van den Honert, oreerde in 1745 'de mutua Christianorum tolerantia.' De praktijk bleef daar ook niet zoo heel ver van af. Van conscientie-dwang waren ook Barueth en Hofstede verklaarde tegenstanders. De eerste vond het lofwaardig, dat de publieke kerk het stil gedrag van Roomschen en *echte* Lutheranen, Mennisten, Remonstranten (de roerige naam-remonstranten was iets anders) met een christelijke tolerantie beantwoordde. En de ander koos in dezen party vóór Coornhert tegen Calvijn en Beza. Maar er kwam ook een andere tolerantie op, die de verschillende godsdiensten van even veel, of ook van even weinig waarde rekenen wilde. In 1721 had Justus van Effen Swift's *Tale of a Tub* in Den Haag in het Fransch doen verschijnen, P. le Clercq vertaalde ze in 1735 in het Hollandsch. Van Holberg's *Nicolai Klimii Iter subterraneum* (1741) verscheen een Nederlandsche overzetting in 1744. Twintig jaar daarna kwam

1) Voor het volgende ontleende ik iets aan reeds geciteerde werken van Sepp, Reitsma, Knappert, De Bie, Siegenbeek, en meer aan Hartog's *Uit de dagen der Patriotten* 120-163.

Voltaire met zijn *Traité sur la Tolérance, à l'occasion de la Mort de Jean Calas* (1763); door zijn laffe spotternijen en klaarblijkelijke verachting van allen godsdienst muntte het uit in de onverdraagzaamste soort van verdraagzaamheid. De *Bibliothèque des Sciences*[1] gaf den inhoud breedvoerig weer, maar keurde het misbruik van talent tegen religie en Bijbel af. In Friesland, waar reeds vroeger bij de zaak-Stinstra het tolerantie-vraagstuk de gemoederen had beroerd, verscheen in 1761 een vertaling van Voltaire's boek; de Leeuwarder magistraat vroeg advies van de predikanten, maar vóór dit gevolgen had, traden de Gedeputeerde Staten reeds krachtig op tegen het ergerlijke geschrift. De zaak- De Cock, die er wel mee in verband werd gebracht, duurde nog tot 1766[2]. Het Fransche werk werd in ons land binnen enkele jaren driemaal gedrukt[3], ofschoon ook de dissenters zulke hulp verontwaardigd afwezen, in de *Letteroefeningen* terstond in 1765, in *De Denker* nog in 1774. Geen wonder, dat G. Bonnet in 1766 voor de oratie, waartoe hij onverwachts geroepen werd wegens ziekte van den rector Horthemels, hier een onderwerp vond: *De tolerantia circa Religionem in vitium et noxam vertente*[4]. Het werd een brandend vraagstuk[5]; de veelgesmade Holtius en Comrie hadden tien jaar vroeger toch niet zoo geheel misgezien[6].

Bonnet's rede werd vertaald, in het Nederlandsch door Ds. L. van Wolde[7], in het Fransch door - Van Goens[8]: ondanks de anonymiteit werd het algemeen bekend[9]. Het is wel van belang, na te gaan, wat hij toen nog, kort vóór en tijdens zijn hoogleeraarsbenoeming[10] in het openbaar beaamde omtrent belijdenis en tucht der kerk, en de gevaren der ‘tolerantie’. Was hij zich werkelijk niet bewust van zijn veranderende denkwijze? Of had hij het opzet, zich een goede entrée te verzekeren, en mogelijk wantrouwen weg te nemen? Hij, de vriend van dien Schultens, dien Comrie en

1) T. 21, 170-207.
2) Zie daarover o.a. De Bie a.w. 124-138.
3) Volgens *De Denker* 1774; Hartog a.w. 144. Of telde men de vertaling mee?
4) Loncq, a.w. 326 schrijft ze ten onrechte aan H. toe
5) Vgl. o.a. J.D.v.d. Capellen, *Brieven*, Aanh. 28, 41: ‘niemand kan toleranter zijn dan ik; daar make ik professie van; daar stel ik eer en godsdienst in.’ Hij blijft toch volmaakt orthodox, 28; Mosheim's Kerkgeschiedenis is hem zelfs te gematigd, 40. De predikanten vindt echter ook hij meerendeels lastige stokebranden, 28, 38. Brown, ook *zijn* vriend (32, 33, 44) is natuurlijk een uitzondering.
6) Zie Honig, *Alex. Comrie*; Reitsma, *Gesch. N. Herv. Kerk*^{3} 695 vlg. e.a.
7) In 1767, te zamen met die aan Wesseling's nagedachtenis gewijd. Zie boven 72. Vgl. Bonnet zelf in brief a. Heinemeyer 11-10-1800. Mij. Lk.
8) *Discours sur la Tolérance*, Utr. 1766; ook in deel ‘Klijne Schriften’ Kon. Bibl.
9) Zie Br. I 229.
10) De oratie is van 10 April 1766.

Holtius al voor jaren hadden gedoodverfd als Pant-anechomenus[1], en op wien, volgens Goodricke, Bonnet het mede gemunt had?[2]

Bonnet bedoelde voornamelijk, grenzen te trekken tusschen goede en zondige verdraagzaamheid[3]:

De geest der eeuw dringt, helaas - zoo betoogt hij -, dit vraagstuk te behandelen. Want luid klinken tegenwoordig de protesten tegen de onverdraagzaamheid, met haar brute geweld van vuur en zwaard, proscriptie en excommunicatie: de echte religie wordt zoo verdelgd. Alle verschillen behoort men gelijkelijk te verdragen, indien men niet zachtmoedig en verstandig kan overreden. Zoo roept men. Intusschen doet de groote overdriving het Christendom veel kwaad. Wie het nog niet inzag, zal het begrijpen na kennisneming van de gevoelens van een der beroemdste schrijvers dezer eeuw. Zijn *Traité sur la Tolérance*, te bewonderen om zijn 'esprit', verbaast tevens door ondraaglijke listigheid en kwaadaardigheid. Het goede doel, het eerherstel van Jean Calas, verontschuldigt zijn slechte middelen niet. Waarom zich niet beperkt tot bestrijding van de Roomsche hierarchie en tyrannie, conscientiedwang en inquisitie? 'Mais la malice de cet Ecrivain, plus estimable d'ailleurs par son esprit et sa verve poétique que par sa pieté ou la solidité de son erudition, est telle et si grande, que partout ou il combat les dogmes d'une religion corrompue, il sappe toujours les fondemens du Christianisme et des loix de la Societé en general.' Waartoe anders al die ingebeelde tegenstrijdigheden der Schrift? en die verdraaide en vervalschte aanhalingen? waartoe beweert de brutale bedrieger anders, dat de oude Joden van geen onsterfelijkheid der ziel wisten? Ten slotte, waartoe die spitsvondige, listige redeneeringen om de lezers wijs te maken, dat alle godsdiensten gelijkelijk ter zaligheid brengen, en dat men alle menschen broeders noemen moet, hetzij Joden, Turken of Chineezen? Maar genoeg over den goddelooze, die door zijn infaam gebeuzel en kinderachtige sophismen het Christendom van dag tot dag erger schade toebrengt onder hen, op wie geestige uitvallen meer indruk maken dan evidente waarheden. Godsdienst is noodzakelijk. Het bederf der menschelijke natuur is oorzaak der groote verscheidenheid, die meermalen tot lijnrechte tegenstelling wordt;

1) Vgl. Schultens zelf, *Br.* II 9.
2) Ypey en Dermout, *Gesch. N. Herv. Kerk* III 534 en Aant.
3) Van deze oratie en de gevolgde polemiek een overzicht by Ypey en Dermout a.w. III met aantt.

het is ongerijmd, dat het alles Gode evenzeer zou behagen. Dat de natuurlijke religie geheel onvoldoende is ter zaligheid, kan de rede alleen zelfs leeren. De openbaring geeft beter licht. Maar er is loochening, en er is verschillende opvatting. En toch is een samenleving noodig. Dus moet men andersdenkenden *verdragen*, één door den band der menschelijkheid. Die noodwendige tolerantie is in drieën te scheiden: die der overheid, die der staatsburgers of kerkeleden onderling, die der godsdienstleeraars; de burgerlijke, de maatschappelijke, de kerkelijke verdraagzaamheid.

Geen staat kan bestaan zonder den steun der religie: dat wisten de wetgevers der oudheid al. Maar geen regeering kan de conscientie dwingen. Haar taak gaat niet verder dan het verzekeren van orde en rust; en dat kan ook bij verscheidenheid van godsdienst. Bovendien zou dwang slechts de onkunde vermeerderen, en veinzerij en bedrog aankweeken; wie Gode geen trouw houdt, zal het den menschen ook niet doen. De Staat zij dus tolerant; behalve voor hen, wier beginselen schending der wet en misdaad eischen: dezulken *moet* hij onderdrukken. - De burgers onderling hebben elkaar ook te verdragen: welk deel zou het uitsluitend recht kunnen eischen, alle anderen te hoonen en te tiranniseeren? Zooals gij hen beschouwt, beschouwen zij u. Daarbij, gij keurt het strengelijk af, een krankzinnige te bespotten en te plagen; zoudt ge dan, wie slechts dwalen in bijgeloof, maar niettemin God op hunne wijze vereeren, lastig willen vallen? Stort uw gal vrij uit tegen de hypocrieten; maar die te goeder trouw dwalen, beklaag ze, en tracht ze vriendelijk terecht te brengen. Maar er zin grenzen: geen verzuim van het dankgebed uit valsche ‘bescheidenheid’, geen vriendschap onder beding, steeds van religie te zwijgen. Niemand vergete de ernstige waarschuwing van den Heiland. - Er is een openbare eeredienst noodig; daarvoor behoeft men een gemeenschap met accoord van leer en dienst, die weer niet bestaan kan zonder bepaalde bedienaars. En God ordineerde een Kerk, waarin de geloovigen door den Doop ingelijfd, door het Avondmaal bevestigd, door voorgangers geleid zouden worden. Maar die gemeenschap viel in droeve verdeeldheid; door de verschillende opvattingen kon het niet anders. En elke groep is gegrond op overeenstemming in hoofdpunten: op belijdenis en tucht. Zoo heeft ook de Gereformeerde kerk haar geloofsartikelen; wij kennen ze geen goddelijk gezag toe, maar zij zijn de band van eenheid en eendracht; wie er niet mee instemt, sluiten wij niet uit van de

zaligheid, maar hij mag in deze kerk niet blijven. Haar leeraren hebben den plicht, die symbolen te verdedigen en aan te prediken; tolerantie daarin zou ontrouw zijn, en schending der broederlijke liefde. Ik weet de tegenwerpingen: Moet wie zelf ging twijfelen aan een leerstuk, huichelend het oude leeren, of in oprechtheid het nieuwe? Geen van beide mag hij doen; maar zooals hij uit vrije keuze kwam, moet hij vrijwillig heengaan. Die zich voor rechtzinnig uitgeven, en door onrechtzinnige leer de kerk ondermijnen, mogen geen oogenblik geduld worden. Vrijheid van denken en spreken, zooveel zij maar willen, doch *buiten* de kerk! - Maar de rust behoefde geen oogenblik verstoord te worden, als maar niemand zich tegen de afwijkende gevoelens te weer stelde: ‘Mais la belle Tolérance, MM! Que ceux-ci disent tout ce qu'ils voudront, qu'ils forment des doctrines nouvelles, qu'ils combattent les anciennes: que les autres se taisent, qu'ils oublient à quoi leur foi les oblige... s'ils le font, tout sera tranquille... s'ils font le contraire, ils sont eux-mêmes les perturbateurs du Christianisme’. De redeneering - geen nieuwe uitvinding overigens - is nauwelijks bestriding waard. - Maar als het onverschillige of onbelangrijke dingen betreft? Dan is tegen tolereeren geen bezwaar. Maar ook hier zijn degelijk grenzen. Het is een oude list, wat men niet openlijk en in eens begrijpt gedaan te kunnen krijgen, heimelijk en trapsgewijze te zoeken in te voeren. Voorzichtigheid is geboden. Wie tot verdenking aanleiding gaf, behoeft niet te klagen: hij toone slechts even, dat ze onjuist is, De laffe uitvlucht, dat een man van eer zijn belagers zulk een voldoening niet gunt, vermeerdert den argwaan. Waarom zou hij dien niet wegnemen? - Dezelfde regel geldt voor alle andere kerken: wie naar eed en plicht in oprechte overtuiging opkomt voor de leer, die hem is toevertrouwd, verdient respect. Voor de *leer*; loutere tradities, ook al kregen ze voor eenvoudige lieden den schijn van geloofsregels, mag men, bij beter inzicht, vrij verwerpen. Maar die zich inspannen te bederven, wat zij beloofden te bewaren, dat zijn bedriegers, verraders, die men, zoo zij weigeren, uit de kerk te gaan, verplicht is er uit te zetten. Ik weet, hoezeer dit sommigen tegen de borst is, die ook tegen dezulken ‘tolerantie’ willen doen gelden, vooral in *onze* Kerk. De strenge orthodoxen worden gehoond als broederhaters en oproermakers. Gedurig slaakt men jammerklachten - ze vinden soms nog geloof ook - over onduldbare slavernij en een zelfgekozen juk. Ja, voor velen is ‘orthodox’

thans een scheldnaam; zoo noemt men ‘ces gens servils et méprisables, qui imitateurs aveugles des autres s'attirent le dedain de chacun, par leur faste magistral.’ - Een dom en willekeurig ketterjagen is zeker onchristelijk. Maar te eischen, dat een leeraar, die zijn eigen kerk afbreekt, ‘getolereerd’ moet worden in naam der vrijheid van denken en spreken, is zinneloos gebeuzel. Die ééne kerk zou zoo een verzamelplaats worden van verscheidene elkander vijandig gezinde partijen. - De hoorders kunnen dan kiezen, zegt men. En zij zullen zoo leeren, elkander ondanks alle meeningsverschil broederlijk lief te hebben. Rijnsburg dus! De een zal gelooven, dat Jezus een bloot schepsel was, schoon martelaar voor zijn overtuiging en hoog voorbeeld van geduld en lijdzaamheid, de ander, dat de *eenige* weg ter zaligheid is het geloof in dien Jezus als waarachtig God en Verlosser van verloren zondaren. Maar hoe zal deze broeder noemen, wien hij beschouwen moet als vijand des evangelies?

Waar zal men de grens der tolerantie stellen, als men toch den warboel van zulk een zonderlinge kerk niet wenscht? Indien men den één op één punt vrijlaat, kan men dat anderen op andere punten niet weigeren; en binnenkort zijn wij collegianten. - Moet waarheid zoeken dan gestraft worden met uitbanning? Men *zoekt* niet naar de waarheid binnen een kerkverband; men belijdt, dat men ze er *vond.* Niet over de erkende dogmata wordt daar gedisputeerd, maar over de afwijkende nieuwigheden: of ze de grondslagen aantasten; of die ze drijven, moeten worden uitgezet. Vervolging? Hatelijke naam voor waakzaamheid en zorg, naar eed en plicht; een man van eer kiest schade boven trouwbreuk. Laten we maar zeggen, zoo het is. De spil, waar 't al om draait, is dit: de betaling onzer Kerk uit de staatskas, en het verplichte lidmaatschap voor verschillende ambten. Zonder dat gingen zij gaarne vrijwillig van ons, die bij ons niet behooren. De Magistraat heeft zich echter onder eede verplicht, deze religie te beschermen.

In de verdedigers der waarheid willen wij overmaat noch overmoed goedkeuren; maar die het luidst er over klagen, gaan er zelf het ergst aan mank. En dit staat vast: een leeraar der publieke kerk is volkomen orthodox, of hij is geen eerlijk man[1)].

1) Vgl. zelfde opvatting bij P. Camper t.o.v. alle hoogleeraren aan 's Lands Hoogescholen, en in verband daarmee zijn veroordeeling van zijn ambtgenoot Van der Marck. Zie o.a. Voorreeden van Barueth's *Echt Karakter van een Hollandsch tolerant* 45-59.

Bonnet's rede beoordeel ik niet; alleen wijs ik erop, dat het bijna uitsluitend bezigen van redelijkheids-argumenten gevolg is van zijn opzet, zoo algemeen mogelijk te spreken, en ook hen te overtuigen, bij wie de 'Rede' over de Openbaring heerschte[1]. Dat zij van belang is voor de kennis van dezen tijd, zal iedereen inzien. Zij is het ook voor de kennis van Van Goens. Daarom deelde ik den inhoud mede; naar zijn Fransche vertaling, zoo gebrekkig als ze is[2].

Bonnet kreeg weerwerk. De aanval richtte zich echter in de éérste plaats tegen zijn medestander, den Leidschen hoogleeraar D. van der Kemp. Deze had, een half jaar na Bonnet's oratie, zijn ambt aanvaard met een redevoering *De bona spe, quae etiamnunc Ecclesiae Batavae supersit.* Hij grondde zijn goede hoop op de formulieren van eenigheid, de synoden, de predikanten, en den Stadhouder. Het kon al niet erger! Ook waarschuwde hij nog uitdrukkelijk tegen de allergevaarlijkste toleranten[3]. Voor hen nam de Groninger advocaat H. Goodricke, Engelschman van geboorte, maar lid der Nederlandsche Gereformeerde kerk, het op. Zijn heftig pleidooi voor een verregaande verdraagzaamheid *binnen* de kerk kreeg den steun van anonieme Remonstranten en Remonstrantsch-gezinden, die de scheur van 1618 wilden overpleisteren, maar wekte schrik en verontwaardiging bij de 'fijnen' niet alleen, maar bij de groote massa der orthodoxie[4]. In 1767 verscheen anoniem zijn *Epistola ad virum doctissimum T.P. de momentis et pondere orationis inauguralis D. van der Kemp.* Beide, de Oratie

1) Het blijkt duidelijk uit Bonnet's *Brief aan... H. Goodricke* (1770) 7-8: over den wil van Christus, den eisch des evangelies sprak hij niet, en daarover zal hij dan ook met G. niet disputeeren. Het *Biogr. Wb. van Prot. Godgell. in Ndl.* stelt Bonnet voor als een oerconservatief, die den Bijbel bij zijn onderricht geheel verwaarloosde voor het onwrikbare, overgeleverde systeem. Ik meen hem anders en gunstiger te moeten beschouwen. Het a. art. is ook anderszins niet altijd betrouwbaar.
2) Ook als men de geschreven verbeteringen in zijn eigen ex. ter Kon. Bibl. laat gelden, is zijn Fransch, 'z i j n Fransch... geen fijn Fransch.'
3) Ypey en Dermout a.w. III 535.
4) De 'fameuze Ds. Comrie' stookte het vuur aan, door anoniem en met kwade trouw onjuiste uittreksels te publiceeren uit het werk van Doddridge, ten bewijze dat deze door Goodricke verdedigde en aangeprezen Eng. theoloog ernstige dwalingen leerde. Zoo beweert Goodricke in Inleiding op *De Belangens der Krist. Vrijheid*, etc. 84 vlg. Ypey en Dermout gelooven het terstond op zijn gezag. Maar Van der Kemp's *Gronden der goede Hope... verdedigd* doet ernstig aan G.'s goede trouw in dezen twijfelen. Zeker is, dat Comrie en Holtius in hun vervolgreeks *Examen van het Ontwerp van Tolerantie* (1753-1759) scherp gewaarschuwd hadden, dat het dezen kant uitging.

en de Brief, werden in 1767 ook in het Nederlandsch uitgegeven[1)]. Een onbekende antwoordde al spoedig[2)] Goodricke in een scherpen, parodieerenden *Brief aan den zeer geleerden Heer N.C. over het belang en gewigt der Aanmerkingen... op de inwijdingsredevoering van D. van der Kemp, alsmede over de Ongerijmdheid van de Grondbeginselen, waaruit de redevoering van... G. Bonnet... beoordeeld word.* In 1768 'dringt' Goodricke, nu zich bekend makend, 'zijn redeneeringen nader aan' in een *Proeve ter Opheldering van sommige zaaken...* Bonnet's antwoord aan Goodricke komt eerst in 1770: *Verhandeling van eenige Bijzonderheden betreffende de kerkelijke Verdraagzaamheid, den Wel edelen Heere H. Goodricke briefsgewijze voorgedragen*; waarop nog in hetzelfde jaar een *Brief aan... G. Bonnet* van Goodricke, en een *Brief aan... H. Goodricke* van Bonnet volgen. In denzelfden tijd gaf Van der Kemp uit *De gronden der goede Hope... verdedigd, ter beantwoordinge van... H. Goodricke.* Het laatste woord hield Goodricke met een zwaar boekdeel: *De belangens der Kristelijke vrijheid en verdraagzaamheid in de publieke kerk van Nederland* (1772)[3)]. Dit was de strijd der bekende hoofdpersonen. Maar verscheidene belangstellende toeschouwers konden zich niet bedwingen, mee te doen, anoniem of pseudoniem. In Friesland oordeelde een 'Liefhebber der Waare Regtzinnigheid', in een *Verhandeling over de Tolerantie* (1769), den weg gebaand tot vereeniging der Gereformeerden met de Remonstranten: De Overheid diende thans de Tolerantie in de kerk in te voeren, want de weinige moderate theologen zouden er nooit toe in staat zijn tegenover de groote overmacht der Zeloten. Hoe? Heel eenvoudig: door de onverdraagzame drijvers voorbeeldig te straffen, en de academische leerstoelen uitsluitend te bezetten met verstandige, moderate menschen, die tot meer en beter in staat zijn dan het weder opwarmen van den ouden kost. Andersoortige Friesche rechtzinnigen lieten dit niet over zich gaan; een 'Philalethes' zorgde voor een *Antwoord tot wederlegginge...* (1769), een zeer populaire uiteenzetting, gedeeltelijk in brief-, gedeeltelijk in dialoog-vorm, met

1) Mijn korte beschrijving van den gang van zaken berust op Ypey en Dermout a.w. III 532-539 met bijbehoorende Aantt.; Sepp, *Pragm. Gesch.*^{3} 22-24; Cat. Mij. Lk. II 374; Cat. Van Goens I 128; brieven van Lelyveld, Van Wijn, Van Goens. En op de in den tekst genoemde geschriften zelve; de Kon. Bibl. bezit een verzameling in vijf lijvige deelen samengevoegd; de daar ontbrekende *Noodige Waarschouwing* bezit de Mij. Lk.
2) Zie ook Lelyv. a. V.G. Br. I 253 (6-2-68).
3) Een deel van meer dan 600 blzz. De Haagsche collectie zal gezamenlijk niet ver beneden de 3000 blzz. blijven!

oude en nieuwe exempelen van zonderlinge tolerantie scherp gekruid. Het lokte van den geadresseerde weer een, uit de hoogte sprekenden, *Brief...* (1769) uit aan ‘zulk een armhartig Patroon der Orthodoxie’: dat ‘schelden, spotten, schimpen, kwaede gevolgen trekken, en ligtveerdig veroordeelen... de voornaamste wapenen van U en uw's gelijken zijn’, dat wist hij wel, maar hij meende, dat er toch nog wel meer verstand bij de orthodoxie zou zijn, dan er hier aan 't woord kwam. Een *Schuitepraatje* (1769) slaat op hetzelfde aambeeld als het *Antwoord*: De moordaanslag op Maurits bewijst, wat voor lieden de Remonstranten zijn. ‘Het stuk is uitgemaakt in het Dortsche Synode, daar berusten wij in, en gehoorzamen onze wettige hoge Magten, dewelke die Besluiten door haar Gezag hebben bekragtigt.’ Het is met een Kerk als met een Gilde, meent de Boer op gezag van zijn pastoor: wie zich aan de vaststaande keuren niet houdt, komt er niet in of gaat er weer uit. Toleranten, is de conclusie van Boer en Koopman, zijn menschen, waarvan gij alles, wat zij zeggen, moet verdragen; zij zelf behoeven van u niets te verdragen; want zij zijn zachtmoedig, en gij oploopend. - Een zwaarder gewapend bestrijder vond de Friesche tolerant in een zich noemenden Frederik Justus van Oldenburg, die het *Aanmerkelyk verschil tusschen de leer der Gereformeerde Kerk en die der Remonstranten in Nederland* (Utrecht 1769) ‘aan een voornaam Heer in Friesland briefsgewijze vertoonde’ - een brief van driehonderd bladzijden druks!

Onder den liefelijken naam van Orthodoxophilus Philalethes had reeds in 1768 de Remonstrantsche predikant te Leiden J.K. Valk een *Verhandeling van eenige voorname Zaken, tot de kerkelijke geschiedenis van ons Vaderland behoorende* - men begrijpt, welke - ‘den Heere D. van der Kemp voorgedragen,’ in zijn eigen, niet bij uitstek onpartijdigen trant[1]. Een zich noemende Matthias van Oldenburg[2] gaf een *Nodig Onderrigt aangaande den Schrijftrant van ... Goodricke* (1770); het was een missive aan de schrijvers der Vaderlandsche Letteroefeningen, die tolerant als zij waren, toch met zooveel anderen hadden moeten constateeren, dat Goodricke de zaak der gematigden met te weinig ge-

1) Zie Br. I 253 (Lelyv. a. V.G. 6-2-68). In een *Bericht van J.K. Valk*, vermoedelijk als inlegblad voor *De Denker* bedoeld, voorkomende achter het ex. zijner *Verh.* in de Bibl. Mij. Lk., erkent V., dat hij de schrijver is.

2) Ypey en Dermout vermoeden, dat het de Haagsche bouwmeester Korn. Redelijkheid was.

matigdheid verdedigde. De missive tracht aan te toonen, dat alle scherpe en forsche taal bij Goodricke niets dan 'retorsie of weeromkaatsing' van Bonnet's eigen woorden, en dus volkomen gerechtvaardigd, was. In een *Nadere Opheldering van M. van Oldenburgs Nodig Onderrigt* (1771) schijnt deze paladijn van Goodricke zelf zeer forsche woorden, al of niet bij retorsie, te hebben gebezigd[1]; in zijn eerste geschrift had hij trouwens verklaard, 'dat iemand bij uitstek *Gematigd* kan wezen [in het kerkelijke] en tevens van alle gematigdheid ontbloot in den zedekundigen zin van 't woord'[2]. Het ging in dit tweede geschrift, behalve opnieuw tegen de Letteroefeningen, tegen een L[iberius] O[rthodoxus], die hem terechtgezet had in een aanhangsel op zijn *Zeedige doch te gelijk vrijmoedige Aanmerkingen...* (Utrecht 1770), waarin hij Bonnet had willen zuiveren van alle smetten, hem door Goodricke aangewreven.

Wat Goodricke's standpunt betreft, het zal voldoende zijn, daaromtrent mede te deelen, dat hij de belofte van een predikant, om bij ingrijpende afwijking van de kerkelijke belijdenis zijn ambt te zullen opgeven, een zondige verbintenis achtte, die hij niet houden *mocht*, al had hij ze met een eed bevestigd[3]. Wie lust heeft, kan zijn meeningen verder in lengte en breedte te weten komen uit zijn laatste, reeds genoemde werk, waarin hij met verbluffende taaiheid het gansche geding met alle stukken nog eens weer doorloopt en commentarieert[4].

Van Goens meende Bonnet te moeten verdedigen tegen Goodricke's aanval: in den zomer van 1767 verscheen een *Lettre à M. Bonnet par le Traducteur de son Discours sur la Tolérance.* Het

1) Noch in de Kon. Bibl. noch ergens anders vond ik dit tweede stuk. Zie echter Ypey en Dermout Aantt. 3, 240. En Goodricke - die hem zeer prijst - in *Belangens*, etc. Inleiding 118 vlg.
2) *Nod. Onderr.* 23.
3) Het strijdt met het eerlijke en betamelijke, vindt Sepp, *Pragm. Gesch.*^{3} 23, van dit beweren.
4) In 1773 gaf nog een zich Contra-tolerant verklarende Christianus Orthodoxus *Aanteekeningen* op Goodricke's *Belangens*, enz. - Ook over de gevoelens der Eng. theologen I. Watts en Ph. Doddridge, door G. in het geding gebracht als echt-Gereformeerde modellen van tolerantie, ontstond een twistgeschrijf. Zie Ypey en Dermout a.w. Aantt. 3, 240 over Goodricke en Van der Kemp te dier zake. Een Utrechtsch burger (was het de uitgever W.D. Grommé zelf?) vergeleek de leeringen van Goodricke, Watts, Doddridge en Remonstranten in een *Proeve ter vergelijking*, enz. (1771) en verheugde zich, dat Bonnet en Van der Kemp zeer te pas hadden gewaarschuwd. De Univ.-Bibl. te Utrecht heeft nog van Goodricke: *Het bedrog gepleegt in het zoogenaamde authentieke uittreksel... (uit) Doddridge, benevens brief aan Ds. W. Peiffers (Gron. 1769)*; zie boven 290 n. 4; in zijn *Belangens*, enz. behandelt hij de kwestie opnieuw.

bezorgde Lelyveld een moeilijk half uurtje onder de Leidsche leden der Maatschappij[1]; want al heeft Van Goens het zijn vriend verzwegen, deze twijfelt niet, of h i j is de man. ‘Gisteren heb ik het uit zes differente monden gehoord, niet als iets gissends, maar als zeker.’ Met overvloedige en niet malsche kritiek erbij: Het satirieke mocht vrij goed zijn, schoon al te streng en te bitter, de hooge toon was ondraaglijk[2], temeer daar er niets gerefuteerd werd. Terwijl de schrijver zonder veel reden op het Latijn van Goodricke smaalde - Lelyveld spreekt van Goodricke's ‘eleganten brief’ -, schreef hij zelf een Fransch vol Belgicismen en grove taalfouten. En waar bemoeit hij zich eigenlijk mee? Heeft hij nog geen vijanden genoeg?[3] Een van het gezelschap begrijpt het wel: ‘waerom? om Bonnet tot zijn vriend te hebben, van wien hij discipelen kan krijgen.’ - ‘Maer, viel er een uit, ik kan noch niet denken, dat het die man is. We weten bijvoorbeeld uit zijne nooten op Porf[yrius], hoe hij omtrent dat sujet denkt, en hoe hij zich uitgelaten heeft voor R[ousseau], hoe zou iemand in zoo korte tijd zoo kunnen veranderen? Hij is het evenwel, viel men eenparig uit; hij zegt het zelfs op de titel: de *Vertaler van de Oratie van Bonnet*, - het zal ons benieuwen wat de Biblioth. des Sciences wederom zeggen zullen[4]. Het spijt mij van de man, was het antwoord van de besten en van de gematigste. Ik merkte, dat ik altemets wierd aengekeken, maer ik geloof, dat ik mij vrij tranquiel hield. Ik deed of ik er niets van verstond, of het mij niet raekte, en bladerde in de Wetten, zonder mijn mond te vertrekken, laet staen open te doen.’ Overigens wekt Goodricke's brutaal optreden Lelyveld's verontwaardiging: Die brief ook al vertaald! ‘Ik wil wel zeggen, het gaet ver!’[5]

Het stuk van Van Goens[6], gedateerd ‘D*** ce 8 May 1767’, verscheen in Augustus[7]. Zulke kritiek-oefening was in Nederland

1) Br. I 228 vlg. (L.a.V.G. 5-9-67).
2) Z.b. 180.
3) Zie z. pl.
4) De *B. des Sc.* had T. 26, 600 Bonnet's oratie veroordeeld als oppervlakkig en intolerant; de Ndl. vert door L.v. Wolde was goed; de Fransche slecht: de overzetter kende blijkbaar het Fransch niet voldoende. - De *B.d. Sc.* zei ditmaal niets.
5) Br. I 233 (13-11-67).
6) Aanwezig in vermelde verz. ‘Stukken over de Tolerantie’ in Kon. Bibl. Z. n.v. pl. of uitg.; 48 pp.
7) Goodricke, *Proeve* 8, beschouwt de dateering als bluf; zijn Lat. brief was toen nog nauwelijks verzonden. - Het boekje is zeer zeldzaam. Vond het weinig aftrek? Goodricke, *De Belangens*, enz. Inl. 39 vlg. beweert, dat er in 1772 nog veel exx. bij den uitgever te krijgen zijn; dat het stuk echter, met het *Discours* samengevoegd, ook naar Duitschland gezonden blijkt, brengt zijn gal opnieuw in beweging. Anders had hij gaarne uit barmhartigheid gezwegen over het werkje, dat de auteur zeker reeds lang in het vergeetboek wenschte.

nog wel nooit vertoond. Wat ook inhoud of doel mocht zijn, de vorm verried den bewonderaar van Voltaire.

Een motto uit Pope geeft den toon aan:

> Safe from the bar, the pulpit and the throne:
> Yet touch'd and sham'd by *ridicule* alone.

Spot is het eenig mogelijke tegenover zulk een schrijver; hij zal toch niet meenen, dat Gij - Bonnet - of Van der Kemp antwoorden zult? Professoren behandelend als honden, hoont hij den geheelen stand, en wie hen tot hun ambt riepen. Hij schrijft in een taal, die hij niet kent. *De pondere orationis:* koopt hij oraties bij het gewicht? Maar dat daargelaten; vertoont de inhoud wellicht meer verstand? Eerst verplettert de man Van der Kemp, dan komt Uw beurt. En daar ben ik, die Uw oratie vertaalde, omdat ik er mee instemde, evenzeer bij betrokken. En Van Wolde ook. Ons werk is straks geen duit meer waard, de boekverkoopers zijn woedend tegen ons, ja tegen den dokter van Horthemels, die hun zoo'n koopje leverden. Enkel en alleen, doordat die ééne man geen synoden of confessies luchten of zien mag. Had ik wat over hem te zeggen, dan gaf ik hem in doktershanden: een zesweeksche kuur van purgatie, aderlating, diëet, en vrij van gal, mak als een lam, leerde hij straks met genoegen onze heele Confessie uit het hoofd Hij is te verwaand, om medelijden, te onbeschaamd, om eenig respect te verdienen. Gevaarlijk zou hij zijn, als hij niet zoo imbeciel was. Hem hartelijk uitlachen, is het beste wat wij doen kunnen. Reeds zijn titelblad is ten hoogste origineel en aantrekkelijk. ‘Le *momentis et pondere*, en grand caractère y fait face avec cette kyrielle de 24 libraires, réunis en corps pour le débit de cette pauvreté. Ils sont comme rangés en ordre de bataille, pour vous livrer la guerre sous les drapeaux de notre auteur.’ Plaats en drukker liet men voorzichtiglijk weg. Maar ‘ce defaut se trouve suffisamment compensé par une chaine de sentences, toutes plus belles les unes que les autres. Il parait que notre sçavant a un gout decidé pour les sentences: il doit en avoir un joli recueil. Ovide, St. Augustin, le prophète David, et un Anonyme... c'est précisément chercher des sentences des quatre coins du monde. Cela... montre une érudition terrible.’ De toepassing vinden velen duister of krom; volgens de Duizend-en-een-Nacht zijn ze als amulet des te beter. Er is ook nog een gewichtige Voorrede; in keurigen stijl deelt de schrijver ons mee - Gij raadt het reeds -, dat door een merk-

waardig toeval deze vrienden-correspondentie in zijn handen kwam, en hij terstond de noodzakelijkheid begreep van ze uit te geven ‘vooral in den tijd, waarin wij leven.’ Hij bedoelt, in een tijd, zóó boos, dat professoren hun plicht durven doen, en Holland - als alle landen, en terwille van de orde - een dominante religie heeft. Het geeft geen kleinen dunk van de logica van onzen schrijver. Als hij het wilde, sloeg hij met dezelfde argumenten heel Leibnitz' Optimisme tegen den grond. - Fijn is het onderscheid, dat hij maakt tusschen ecclesia Batava en ecclesia Christiana: zes maal heb ik het gelezen, en nog twijfel ik soms, of ik het vat. - Bij Van der Kemp's minderwaardig geredeneer kostte het hem soms de uiterste moeite, niet hier en daar wat attisch zout te strooien, bekent hij. Jawel, Attisch zout! Dat verwonderlijke talent der Atheners, die ‘beaux esprits du premier ordre’, ‘de railler finement... de mettre de l'esprit partout... jamais une grossiéreté... l'extrême délicatesse’... Neen, mijnheer Bonnet, dat zullen we toch maar niet gelooven. ‘Je ne connois personne si parfaitement antipode d'un Athénien que lui; pour son sel c'est tout au plus de celui dont on se sert au chateau du Baron de Thundertentrunck[1)]: car il y a des sels de toute espèce.’ - Wilde U werkelijk den Brief zelf ook nog door, na zulk een Voorrede? Geloof me, het is niet te doen. 't Is een wondere waarheid, dat men altijd menschen vindt, die er hun pleizier van maken, anderen eindeloos te vervelen; maar zoo'n vervelend stuk als dit zag ik toch mijn leven nog niet. Waarom 't niet liever genegeerd? Daar is toch een bezwaar tegen: het voorbeeld. Het gaat toch niet aan, dat ieder, die maar wil, onder dekking der anonymiteit, menschen van positie allerlei impertinente zotheden toevoegt, opgeblazen oordeelend van dingen, die hij niet begrijpt!

Wat wil deze man nu? Synoden zijn onnut; confessies zonder eenig gezag; onderteekening ervan dwaas en onrechtvaardig; Nederlandsche Kerk en Christelijke Kerk, d.i. de som van alle Christenen, moet hetzelfde zijn. Anders te oordeelen, is papisme! Ik ben geen theoloog, en reken me vrij ervan, dit alles nogeens te onderzoeken. Maar de manier van optreden! Laat hij denken, laat hij zeggen, wat hij wil; desnoods het drukken - in een almanak. Maar niet den Reformator uithangen, die de natie den gapenden

1) Uit Voltaire's *Candide.* Zie beneden 335 n. 4.

afgrond, het dreigende juk aanwijst van een herlevend hiëropapisme, een aanstaande slavernij.

Synoden zijn feilbaar! Zeker, maar noodig in het belang der heerschende religie. Belijdenis is menschenwerk! Laat het zoo zijn, maar ze is onmisbaar als toetssteen en onderscheidend kenmerk. Laat hij de menschen slechts verbeteren; en de eene wordt overbodig, de andere volmaakt. Dan beloof ik hem een standbeeld voor het Amsterdamsche stadhuis. Hij moest bedenken, dat het de Souverein, de Staten zijn, die synoden, confessie en onderteekening handhaven, omdat er orde in de samenleving moet heerschen: d.w.z. ‘le plus grand bien du plus grand nombre des associés.’ Het is hun al duizend maal uitgelegd; altijd komen zij weer aan met hun ‘vrijheid’ en ‘christelijk geloof’. Van alle hierarchie, fanatisme, gewetensdwang heb ik een afschuw; ik wensch, dat men deze zaak eenvoudig uit politiek oogpunt beschouwt. Deze regeling is de grondslag van onzen Staat en onze vrijheid. Staat dit den man niet aan, hij beproeve zijn geluk in den vreemde: men geve hem aanbevelingsbrieven voor het hof te Madrid, het parlement van Toulouse of de koningin van Hongarije. Misschien vindt hij wel nergens zoo veel vrijheid als hier. Maar geen geschreeuw, dat de Staten alles verkeerd doen, dat hun constitutie naar niets lijkt, dat men Bonnet en Van der Kemp moet wegjagen, dat hij zelf burgemeester van Amsterdam behoorde te zijn. Tien paspoorten voor zoo iemand, op den dag van morgen!

De man houdt zich schuil. Ik ben ook niet nieuwsgierig, wie hij is. We zouden geen vrienden worden, want ik heb een afkeer van schreeuwers en malcontenten. Holland vind ik een goed land; ik eerbiedig zijn wetten; evenzoo de synoden ‘comme établis par le Souverain’; en teekende ter goeder trouw de confessie. Zoo denk ik erover. Mijn antipode moge nu volhouden, of tot inkeer komen. 't Laatste raad ik hem. ‘Quien yerra y se emienda, a Dios se encomienda.’ Als ik - onverhoopt - hem toch eens ontmoeten mocht, zou ik hem dit voorhouden: Primo, mijnheer, geen drift! Ik wil je in vriendschap enkele goede lessen geven. Geen drukte, luister! Die Brief is een leelijk stukje van je. Al zouden hun denkbeelden zelf volstrekt onjuist zijn, Bonnet en Van der Kemp behooren ze, zoolang ze in de kerk blijven, voor te staan; en wij hebben daarin, als van eerlijke menschen, eerlijke overtuiging te zien. Tracht dat te begrijpen. Dat is één. Je schrijft Latijn, en je

kent het niet, althans niet meer. Misschien verleerd met de *Epistolae obscurorum virorum*? 'n Goed boek, maar geen stijlvoorbeeld. Wees niet ijdel, maar schrijf je moeders taal! Dat is twee. Je brief is quasi aan een professor gericht. Een professor, die jou je meening vraagt over dingen, waar je niets van begrijpt? Droom je veel? Maar je moet geen droomen laten drukken: dat is zonde van 't papier. 't Moet zelfs een professor in de theologie zijn: je brengt zoo verdenking over het dertigtal, dat er ten onzent is. Wees niet boosaardig! Mijn derde en vierde les. Onthoud ze goed! Geen praatjes! - Je hebt iets over Oranje, dat me heelemaal niet aanstaat... Hoor eens hier, vriendje! Als Alva of Vargas - je hebt wel eens van hen gehoord - hier nog waren, had men je, met je boekje, reeds met klein vuur verbrand. Dank zij Oranje, kom je er nu af met wat spot van mij. De Oranjes waren ook al menschen; maar hun gezindheid en diensten jegens het vaderland gaan allen dank te boven. 'Tu devrois te proposer cet exemple en ton petit particulier, et non pas y ronger.' En wees een beetje zuinig met je ideeën. Dat men je niet eens als den 'fou et enthousiaste' Dathenus buiten de poort zet. Vijfde les. Je moest ze maar opschrijven.

'Mon doux ami l'Ecrivain! permettez moi de vous dire que vous êtes d'une pedanterie insuportable.' Behalve dat ge een Latijn schrijft, waarvan den schooljongens de haren overeind gaan staan, schik je je gedachten in zulk een eigenaardige methodische orde, dat men je over vijftig jaar voor een leerling van den Doctor Angelicus of den Doctor Illuminatus[1)] zal houden. 'C'est là un manque de gout dont vous devez vous corriger. Vous ne lisez pas beaucoup, on voit cela: mais suposé qu' après avoir emploié une heure par jour, ou bien par semaine, à lire les *Epistulae Obscurorum Virorum* (je ne prétends pas vous oter ce livre aussi brusquement) vous vous mettiez un peu à lire aussi les brochures du tems, premièrement des petites pièces, puis d'autres plus grandes, puis de bons ouvrages: peu à peu vous en prendriez l'habitude, et vous commenceriez à regarder bien des choses d'un autre oeil. Dumoins vous verriez alors, qu'on n'écrit plus comme l'Ange de l'Ecole ou comme le Docteur très illuminé. Et sérieusement, mon bon Monsieur, vous tombez comme des nues avec votre stile. Depuis trois siècles personne n'a écrit de la sorte.' Als je je dien

1) Thomas Aquinas en Raimundus Lullius.

stijl afwent, kun je een groot man worden. Op enkele malle overdrijvingen na, heb je net de ideeën, die thans zwaar in de mode zijn: tolerantie, vrijheid; slavernij van den geest, hiërarchie, en al die dikke woorden, die men zoo gaarne uitspreekt om het genot, ze te kunnen bestrijden. De gemeenplaatsen van onzen tijd; bijna de stempel van het genie! Wie grenzen bepalen wil, krijgt allen tegen zich: 'Les petits maîtres, les gens *comme il faut*, tout jusqu' aux femmes et aux Journalistes, crie après vous:... Eh, Monsieur! voudriez vous sérieusement voir griller les hommes?' Dat zijn de gevolgen van dien ongelukkigen '*esprit philosophique*', dien de Franschen ons, met hun pruikemakers en modekooplui, hebben overgestuurd[1]. 'De sorte que vous voiez, mon ami, que vous n'etes pas seul à crier Tolérance, et que vous n'avez guères lieu de dire avec Pétrarque: "Pochi compagni havrai per questa via."' Maar als ge daarvan profiteeren wilt, dan niet pedant wezen! Zóó jouwen ze je uit. Een partijganger, die met major en minor argumenteert, zou hen doen overloopen naar de tegenpartij. 'Au contraire écrivez joliment, mettez à tout propos des antithèses, des saillies, des traits en l'air: plus vous déraisonnez, plus on vous admirera'... Welk een verschiet! Wees mij dankbaar, al hield ik je wat voor den gek; want ik zie aan je, dat je van dit alles nog niemendal wist. Zoo verpletter je straks Bonnet en Van der Kemp op je gemak, met één verachtenden blik; dan kun je gaan reformeeren met epigrammen; en als philosooph ben je boven alle verwijt verheven.

'Grand Ecrivain, une nouvelle lecture de votre admirable pièce me fait revenir de mon égarement.' Je w a s al doende met hervormen. Ons, blinden, zou je de oogen openen. Maar ik merk niets, en ik zie niets. Je beweert wel machtig veel, maar je leverde nog geen schijn van bewijs. Leden van synoden feilbaar: met ons poover restje gezond verstand hadden we dat zelf al begrepen. De synode van Dordt niet vrij in haar oordeel: ja, daar zijn al dikke boeken over geschreven; je bewijzen? Die ellendige, absurde formulieren: als je dat nu aan een der ergste artikelen eens toelichtte? Daar zitten nu duizend van je lezers hopeloos in hun Confessie te bladeren. - Er zijn meer Vernieuwers geweest, maar zij legden het anders aan. Verzamel een leger als Mohammed, of

1) V.G. wijst op de juiste beschouwing in de *Lettres d'un Voyageur Anglois* (van Vernet, den vriend van Brown). Zie boven 276.

volg tenminste Penn's voorbeeld, die, toen hij den Engelschen de oogen wilde openen voor het schrikkelijk misbruik in jassen en hoeden, een klare reden opgaf: het was wereldsch. Zij slaagden. Je idee is uitnemend, maar de menschen zijn te obstinaat om je op je woord te gelooven. Schrijf eenige folianten, afdoend en leesbaar; of geef je hervormers-roeping op. Anders - ik teeken voor twintig exemplaren. ‘Personne n'est plus curieux de voir... si dorénavant vous serez assez fou de prononcer jamais le mot de *Tolérance* ou de *liberté.* - Adieu, le Reformateur! je n'ai plus rien à vous dire. Corrigez-vous!’

Mijnheer Bonnet, 't ging mij alleen om uw begrenzing van de vrijheid van denken in het godsdienstige. Uw ideeën dunken mij het behoud te beoogen van orde en rust; die van uw bestrijders, en van vele anderen, de omverwerping daarvan. U vertrouw en vereer ik; ik hoop, dat ik dat ook alle theologen, die u steunen, steeds zal kunnen doen. Maar zooals ik den oproergeest verfoei, zoo haat ik ook hen, die de kerkelijke macht onder schoonen schijn zouden willen uitzetten, of de gewetens binden. Gij hebt uw plicht gedaan met uw waarschuwing naar de eene zijde, ik vertrouw er vast op, dat gij tegen het niet geringer gevaar aan den anderen kant evenzeer zult waken.

Bonnet en Van der Kemp konden zulk een helper missen; zij reppen van hem ook met geen woord. Maar weldra krijgt Van Goens een antwoord op zijn Brief: het komt uit Groningen, verzekert Lelyveld[1)]; Goodricke verklaarde echter, nog jaren later, zelfs den opsteller niet te weten[2)]. Deze *Noodige Waarschouwing aan den Hollandschen Franschman* pakt hem niet zachtzinnig aan.

1) Br. I 235.
2) *De Belangens*, enz. Inl. 41. Mogelijk heeft een anonymus, met V.G. bekend, maar verre van bevriend, het stuk naar Gron. gezonden. G. ontkent t.o.v. dit stuk *niet*, van de uitgave te hebben geweten. - De Ndl. vert. zijner *Epistola*, met toevoeging van een Voorbericht van den vertaler, ging geheel buiten hem om; nog in 1772 wist hij niet, wie die bewerkt had. Ibid. 39. In dat Voorbericht krijgt de laf spottende en vervolgzieke Franschebrief-schrijver, die, onverschillig of Papistisch, zonder onderzoek gelooft, wat zijn kerk gelooft, en die iemand slecht Latijn durft verwijten in ‘zeer elendig Fransch’, braaf zijn deel. G. zelf had intusschen zijn *Proeve* opgesteld, en daar blz 3-12 den ongelukkigen lasteraar en leugenaar, een schandvlek van het onderwijs, dat hij blijkbaar bedient, die de Formulieren teekent uit politiek belang, of omdat de Souverein het gebiedt, enz. voor een zot verklaard, dien hij, naar Salomo's woord, naar zijn dwaasheid niet antwoorden zou. In 1772 spreekt hij nog eens over hem, *De Belangens* enz. Inl. 39-42. Z.b. 294 n. 7. Habbema, een der latere rechtzinnige bestrijders van V.G., herinnert hem in 1776 nog eraan, hoe Goodricke hem ‘gevoelige slagen’ had toegebracht. *Tegenbericht of Kort Vertoog*, enz. 8 vlg.

De schrijver, een geestverwant van Goodricke, wil tegen Van Goens, dien hij overduidelijk aanwijst, al noemt hij zijn naam niet, diens eigen strijdwijze aanwenden; maar hij brengt het niet verder dan tot grofheid, zonder eenigen geest. Zijn motto spreekt van ‘a kind of culture, that will produce a Man at fifteen with his caracter and manners perfectly formed: but he is a little man; his faculties are cramped, and he is incapable of further improvement.’ Zijn leeftijd: hoe lang is hij al van de Latijnsche school? zijn ingebeelde fijne smaak: voor het Latijn heeft hij kiescher ooren dan Cicero; de hooge dunk van zijn ambt - met een inkomen van vijftig ducaten! - dat hem voor spot vrijwaren zou: hij heeft reeds voldoende anders ervaren[1)]; het geweldige geleerdheidsvertoon van den ‘Philosophe sans fard’, die alle talen kent: maar wat een Fransch; de vleierij van den Stadhouder: om weldaden af te bedelen; ‘denkeloosheid’, onkunde, jongenswerk; woordverdraaiing, kwaadaardigheid, verwaandheid, schoolmeesterachtigheid; - dat zijn een deel der vriendelijkheden, die Van Goens te genieten krijgt. Omtrent de zaak zelve wordt hem voorgehouden, dat hij anders overal zich laat voorstaan, de schriften van de toleranten, die in 't geheel geen godsdienst hebben, te kennen: ‘ja, (dat gij) in sommige opzigten u niet ongunstig omtrent dezelven hebt uitgedrukt.’ Het zal echter nog de vraag zijn, of hij ze werkelijk gelezen, of anders wel begrepen heeft. Nu speelt hij een andere rol, en komt de heerschzuchtige ‘kerkelijken’ in het gevlei, zelfs tegen geen godsdienstvervolging opziend. Waarom? Vleierij van Bonnet, meenen sommigen, ‘om door hem kalandisie te krijgen.’ - ‘Dat ‘de nieuwerwetsche stijl van (zijn) groot voorbeeld Rousseau en anderen’: niet methodice, ordentelijk redeneerend, maar springend van den os op den ezel, Van Goens zoo aanstaat, is geen wonder; logisch denken is daarbij overbodig. Zijn scherts staat overigens op het peil der ‘potsemakers bij de kwakzalvers’: zoutelooze grappen. ‘Neen Vriend! Gij hadt de kunst van geestig te schertsen, uwen gelievden Rousseau en Voltaire wat beter moeten afzien, eer Gij met uw klompen op het ijs kwaamt.’ Een insinuatie omtrent Van Goens' zedelijk leven[2)]

1) Vgl. blz. 7 vlg. toespeling op een weigering van V.G., om een tegenstander te antwoorden, die zijn naam niet noemde? Waarop doelt dat dan? Iets tegen den Philos. s.f.?
2) Hij zal toch, ‘volgens de mode, wel een Nimfje hebben, ten minste nog wel een oud Academiekennisje, die hem 's nachts gezelschap houdt.’ - Heeft dit, heeft de gissing, dat Amsterdam hem schijnt beleedigd te hebben, een reëelen grond?

maakt de maat vol van het venijnige, fel-persoonlijke schotschrift.

Het insolente stuk werd aan 'liefhebbers', professoren, en anderen, in Rotterdam, Den Haag en Leiden 'in een bloot couvert' toegezonden, berichtte Lelyveld[1]. Van Wijn schreef er ook al over aan Van Goens[2]. En deze, ten uiterste geprikkeld, antwoordt: 'On m'a envoié aussi cette "Nodige Waerschouwing", qui est une des pieces les plus plaisantes du monde. Et dites moi vous, avocat, si, en cas qu'on en decouvrit l'auteur, celui que cette pasquinade regarde, pourroit se dispenser en honneteté et en conscience, de donner à son ami une centaine de tres bons coups de canne. Au reste Spaen en sera bien charmé, non? Je vous embrasse, mon cher, vous valez bien tout seul cette canaille enragée'[3]. Van Wijn beziet de zaak anders[4]: Stokslagen waren zeker beter dan eenig antwoord. Maar nog beter ware geweest, zich buiten alles te houden. 'On connoit (cela me fache) icy l'auteur et de l'une et de l'autre lettre[5]; celui qui ecrivoit en François (vous m'avez temoigné de ne le pas etre) est pourtant mon ami intime.' Vroeg deze mijn meening, ik zou hem voorhouden, dat hij heel andere en hoogere roeping had[6]. Kort daarop[7] geeft Lelyveld bericht aan Van Goens van het verschijnen van den *Brief aan... N.C.*, dien hij beter vat dan de Remonstrantsche predikanten P. van den Bosch en J.K. Valk, en berispt hem tegelijk, als terloops en in quasi-onpersoonlijken vorm, over de onvoorzichtigheid, als auteur van de *Lettre à M. Bonnet* eigenhandig aan Prof. Van der Kemp te schrijven. Deze, niet wetend, of de brief van vriend of vijand kwam, liet hem dezen en genen zien, en daaronder waren er, die het handschrift herkenden! - Ook later komt Lelyveld soms nog op de zaak-Bonnet-Van der Kemp-Goodricke terug in zijn brieven aan zijn vriend Van Goens[8].

Toen Schultens, die wellicht ook aan het bovenvermelde Maatschappij-praatje had deelgenomen, in 1773 een correspondentie met Van Goens begon met de waarschuwing, dat er geruchten van

1) Br. I 235 (4-12-67). Toespeling ook wel op deze zaak 18-12-67 a.w. 241. Goodricke vertelt, dat ze niet verkocht is, maar alleen 'hier en daar present verzonden, in de hoop, dat dit voldoende zou zijn.' *De Belangens*, enz. Inl. 40.
2) Blijkens V.G.a.V.W. einde Dec. 67. Zie ook boven 180.
3) Ibid.
4) 23-1-68.
5) Wsch. bedoelt V.W. met die 'andere' Goodricke's *Epistola*, niet de *Nood. Waarsch.*
6) Zie boven 180.
7) Br. I 253 (6-2-68). C.N. is daar een vergissing van L. voor N.C.; de noot verliest daarmee allen grond.
8) Br. I 259, 290 (11-3-68 en 21-2-69).

ketterij over hem liepen te Leiden[1], herinnerde hij blijkbaar hem even, verwijtend, zijn wonderlijken contra-toleranten ijver van zes jaar geleden. Want Van Goens antwoordt: 'Over de folie van dat Fransche prul zal ik gaerne uwe gedachten weten, maer zou 't U.W.E. niet aangenamer zijn, dat ik U eerst de mijne zeide? Dan was U.W.E. zeker, dat ik niets schreef anders dan ik 't meende, en niet mijne verontschuldiging na Uwe beoordeling geschikt had. Mij dunkt het was beter, en dan wil ik het ten eersten in 't brede doen. Wat dan noch hapert aen mijne begrippen, zal Schultens mij leeren suppleren. Voor *hem* wil ik zuiver zijn, of worden; alleen van interest[2] had hij mij noit moeten soupsonneren. Hier was ik incapabel toe'[3]. Van Goens wil dan niets meer van zijn satire tegen Goodricke weten[4]; hij is thans een 'tolerant', die in ijver voor Schultens niet onderdoet. De simpele reeks Rede-Deugd-Geluk bepaalt ook voor hem den weg des menschen. Bijgeloof en vooroordeel zijn ook hem de duistere machten - met huichelarij, verpersoonlijkt in de 'fijnen'[5] -, die het al pogen te bederven. Al blijft hij van de Deïsten meestentijds zekeren afkeer betuigen, niet dezen, maar die dwepers en dwarsdrijvers zijn de groote vijanden. De Duitsche Aufklärung lijkt het meest naar zijn hart; de Openbaring aangepast aan het gezond verstand, de christelijke leer vereenzelvigd met de natuurlijke religie, het geloof verdrongen door de algemeene menschenmin.

In 1767, of vroeger reeds, denkt Van Goens er ernstig over, de *Geschichte des menschlichen Verstandes* van C.F. Flögel, in 1765 verschenen, te doen vertalen, met bijvoeging van eigen aanteekeningen[6]. Een paar jaar later mengt hij zich in den strijd over den roman *Belisarius* van Marmontel, waarin de zaligheid van alle braven geleerd wordt; om tegen Ds. Hofstede de eer van Socrates en andere deugdzame heidenen te verdedigen[7]. Kort daarop vergast hij zijn nieuwe vrienden, de Oostenrijksche edellieden Chotek en Wilzeck, op zijn 'heureux système de Philantro-

1) Zie boven 132.
2) Vgl. boven 294.
3) Br. II 3.
4) In zijn meergenoemden bundel 'Klijne Schriften' is ze zelfs niet opgenomen. In zijn Catal. vinden we ze wel, maar zonder zijn naam, dien hij anders gaarne bij zijn anonieme werkjes aanduidt. Evenzoo de vert. van Bonnet's Oratie, die echter wel in den bundel aanwezig is.
5) Over de 'fijnen': Knappert, *Gesch. N. Herv. Kerk* II 41 vlgg., 91-92. Hartog, *Spect. Geschr.*^{2} 226 vlg. Zie ook boven 72. 'Fijne' en 'bedrieger' schijnen ook voor Prins Willem V omtrent synoniemen. Hardenbroek a.w. I 382, 383, 386. - Maar over den 'fijne' als type in de literatuur ware een geheel boek te schrijven.
6) Br. II 266. Cf. Cat. V.G. I 172; ook de tweede druk 1773 daar vermeld.
7) Waarover later nog.

pie'[1]. De laatste schrijft in zijn antwoord over 'la religion qui est instituée pour... nous faire sentir que nous sommes tous frères', en vervolgt: 'vous nous montrez le chemin au Bonheur qui existe dans nous-même'; men moet 'déplorer et rire du genre humain tour à tour en tâchant de lui être utile en general et en particulier.' Altijd vol liefde voor het menschelijk geslacht, zoo roemt Wilzeck in een lateren brief hem weer[2]. In ruil voor de over-confidentieele brieven van Van Goens deelt ook Chotek innerlijke ervaringen mee, naar aanleiding van het sterven van een geliefden oom: Hoe verheugd is hij nu, zich altijd tegen het materialisme verweerd te hebben; na driejarigen strijd had hij nog wel niet geheel overwonnen, maar toen zag hij den afgrond vóór zijn voeten; hij wierp toen terstond de boeken weg, verbrandde zijn aanteekeningen, en zocht verstrooiing. Intusschen sterkte zich, wat hij aanvankelijk om eigenbelang hoopte wáár te vinden, langzamerhand tot overtuiging, en ten slotte tot zekerheid voor zijn gevoel. En op zijn krachtigst zal zich dat doen gelden bij 'la decomposition de (son) être.' Hoe beklaagt hij van heeler harte allen, die zoo ongelukkig geweest zijn, zich juist een overtuiging of sterk vermoeden van het omgekeerde te verwerven![3]

Vrucht van de puurste Aufklärung was ook J.J. Engel's *Philosoph für die Welt* (1775-1777)[4]; in populair-wijsgeerigen, vaak verhalenden trant, wees hij den redelijken weg naar geluk en deugd in onze redelijke en alleszins 'beste' wereld. Het werk maakte op Van Goens grooten indruk: 'il y trouva tant de conformité avec sa façon de penser et de sentir, qu'il traduisit un Dialogue', vertelt De la Fite in zijn Bibliothèque des Sciences[5], zonder Van Goens bij name te noemen; hij spreekt quasi-gissenderwijze van een man, uitstekend door maatschappelijken rang en literaire verdiensten. 'Ce morceau a été fort goûté de tous ceux qui l'ont vu; le Traducteur s'est donc déterminé à faire connaître à ses compatriotes l'ouvrage entier ou du moins la plus grande partie.' Hij deelt dan als proeve een Fransche vertaling mee van 'Die Höhle auf Antiparos', een dialoog tusschen twee Litausche edelen, over Holbach's *Système de la Nature*, dat de belezen M. zijn leergieri-

1) Chotek a. V.G. Paris ce 17 Aout 1770; Wilzeck a. V.G. Amsteldam, le 29 Mars 1770. Helaas ook hier alleen de antwoorden, niet Van Goens' eigen brieven bewaard.
2) Florence le 8 Juin 1771.
3) Prague-Neuhoff en Bohème, 11-20 Août 1771.
4) Het werk maakte zekeren opgang; nog in de 19de eeuw werd het herhaaldelijk gedrukt, ondanks de bijtende kritiek, die Schleiermacher in 1800, naar aanleiding van een 25 jaar achteraankomend 3de deel, erop had gegeven. Zie Koberstein a.w. IV 717.
5) T. 48. (1778) 79-98.

gen, onkundiger vriend B. als uiterst gevaarlijk afraadt, en ten slotte op het vuur smijt. Wil hij ontwikkelende lectuur, hij zal hem de werken van Reimarus zenden.

Het stuk, dat Van Goens - waarschijnlijk al in 1775 - in het Nederlandsch had vertaald, was een der twee dialogen 'Ueber den Tod': Een edel, fijngevoelend man heeft vrouw en kind door een smartelijken dood verloren, en ziet nu in de gansche Natuur niets dan ellende, verderf, vernietiging. Een grijze vriend houdt hem voor, dat zijn kijk op de natuur door vooroordeel vertroebeld is; hij late de rede spreken, en hij zal erkennen, dat er veel meer goeds dan kwaads is, en dat in het kwade zelf weer het goede ligt. Onze natuur, die ons zooveel heerlijks schenkt, brengt den dood noodwendig mee. En dat niet alleen; de dood zelf is 'Vater des Guten, Urheber von Glückseligkeiten, die ohne ihn nicht Statt finden würden'[1)].

De Perponcher[2)] - toen blijkbaar een zeer goed vriend[3)] -

1) Ed. Wien z.j. (1815) II 94.
2) Iets over hem bij Kalff, *Gesch.* Dl. VI; Te Winkel, *Ontwikk.-gang* Dl. IV; Nw. Biogr. Wb. Dl. II. Over zijn politiek De Beaufort, Gids 1875, IV 394; over zijn theologie Sepp, *Pragmatische Gesch.*^{3} 256; over zijn paedagogiek Knappert, *Zed. Leven 18de E.* 108.
3) In 1776 ook zendt V.G. aan Schultens *Rhapsodiën, of het Leven van Altamont* 'de mon ami Perponcher.' Br. II 29 (6-9-76). Het was in 1775 in twee deelen anoniem verschenen te Utrecht. Een merkwaardig boek, dat zeer duidelijk bescheid geeft over Perponcher's toenmalige ideeën; en waaraan men tot nog toe altijd te weinig aandacht schonk. De *Bibl. des Scienc.* wijdde in 1777 en 1778 vier artikelen aan dezen 'roman philosophique et politique', die verdiende in het Fransch te worden vertaald. - Het lijkt een mengeling van *Robinson Crusoe, Contrat Social, Utopia*, en -Remonstrantisme. De op een woest eiland verbannen prins A. gaat met schipbreukelingen een staat stichten. Dat is de aanleiding tot breede beschouwingen over de grondslagen van het Staatswezen. Twee republieken worden voorgesteld: 1. voor de menschen, zooals ze tegenwoordig zijn. 2. voor de menschen, zooals ze moesten zijn, d.w.z. veel dichter levend bij de natuur. In 1. berust de Staat op een Contrat social, bij welks eerste opstelling iedereen zeggenschap had gehad; verder vinden geregeld herzieningen plaats. Er zijn geen stands- of stadsprivilegiën. Een Senaat wordt samengesteld naar standen en beroepen. Belooningen staan tegenover straffen (ook doodstraf). Er is een staatsgodsdienst met zeer ruim gestelde belijdenis (God de Schepper, Jezus de Zaligmaker, hulp der genade, Heilige Schrift geloofsregel, deugdenreeks als geest des Evangelies). Vrije eeredienst en volle burgerrecht voor allen, die God erkennen. Staatsopleiding van alle geestelijken; niet in menschelijke vindingen van systemen. Zij genieten veel eer, maar krijgen weinig macht; en de Staat bewaart den vrede. Enz., enz. Heel de regeeringstaak wordt uiteengezet; onderwijs, wetenschap, tot waterbouwkunde toe. In 2. benadert men Utopia veel meer. Rang en gezag hangt af van leeftijd. Particulier eigendom bestaat niet. Alles is van den Staat. De grootte der huizen hangt af van die van het gezin. Meubelen, kleederen, enz. zijn voor allen gelijk. Allen bebouwen het land. De volwassen jongeren worden met groote plechtigheid in Staat en Godsdienst aangenomen, met een indrukwekkende rede van den Vader der Republiek, waarin deze de hoofdwaarheden van den godsdienst (de eeuwige straf ontkent P. hier reeds. Vgl. Sepp 1.1. voor later) mededeelt, en vooral de moraal uitvoerig uiteenzet en aanprijst.

krijgt het vertaalde stuk ter inzage. Hij wijst op enkele stijlfouten, Germanismen vooral, prijst den inhoud, en raadt Van Goens zeer aan, op vertaling van het geheele werk aan te dringen. Maar hij betreurt het, dat de schrijver zijn schoonen dialoog zóó afbrak; het belangrijkste verwachtte hij juist nog. ‘Ce seroit être temeraire que d'entreprendre de l'achever. Cependant si l'auteur n'en faisoit rien et que pendant cet été j'avois du temps, nous pourrions créer ensemble ce qu'il y auroit à faire’[1].

Het tweede deel (1777), waarin hij de voortzetting zal verwacht hebben, was dus nog wel niet verschenen[2]. De vrienden gaan inderdaad aan het werk. In een anderen brief verdedigt Perponcher tegen de aanmerkingen van Van Goens zijn Fransche phraseologie - hij schreef zijn vervolg dus in het Fransch -, maar hij wil niet ontkennen, dat zijn vriend de bedoeling van Engel beter kan hebben gevat dan hij. Op één punt legt hij den nadruk: de Openbaring; ‘enfin quant à l'usage que j'ai fait de la revelation, je prevoyois bien cette objection.’ Blijkbaar vond Van Goens die hier geheel overbodig; Perponcher betuigt echter, dat deze zoo zeer met al zijn gedachten verbonden is, dat hij ze niet uitsluiten kan; bovendien vermag zij alleen den twijfel en geestelijke bandeloosheid te keeren, en over het hiernamaals zalige zekerheid te verschaffen[3].

Stellig had Van Goens meer in den geest van Engel gewerkt. Ook deze heeft de Openbaring niet noodig; zijn vervolg-dialoog bewees het later: Elke ‘verbetering’ in de inrichting der wereld zou schrikkelijke gevolgen hebben, gelukkig is ze onmogelijk. Dat ziet de phantasie niet, maar voor de Rede ligt het klaar. De dood is de grootste weldoener des levens! Een mensch zonder leeftijd, zonder geslacht, was een mensch zonder eenige levensvreugde: geen liefde, geen vrouw, geen kind, geen gezin, geen maatschappij! In het bijzondere moge duisternis heerschen, op de hoogte van het Algemeene is alles licht. - Voor den lezer, wiens rede de vlucht niet volgen kan, heeft Engel echter nog een eenvoudiger oplossing dan deze wijsgeerige vertroosting: een anderen zoon en een andere

1) P.a.V.G.z. pl. d.j.
2) Het vervolg *kwam* echter eerst in de 2de uitgave.
3) Perponcher's Vervolg is te vinden - in het Nederlandsch - in zijn anonieme *Mengelingen*, dl. III (1779) 108-162 als deel van het hoofdstuk ‘Wandelingen’. De inleiding vormt een gesprek tusschen twee vrienden over het afgebroken stuk in het ‘uitmuntend werkje *De Wijsgeer voor de Waereld.* De vertaler zegt P. later, heeft zijn landgenooten ‘waerlijk een hoogst schatbaer geschenk gedaen.’

vrouw, den eenzame door zijn menschenliefde toegevoerd[1].

De la Fite dacht even gunstig over Engel's *Wijsgeer*; reeds lang had hij plan gehad, een proeve in zijn tijdschrift te vertalen; hij verheugt zich, dat Van Goens nu dat boek 'plein d'esprit et de vraie philosophie' zijn landgenooten zal verschaffen[2]. Ook de Franschen moesten het kennen. Nog beter was het, dat Van Goens zelf een soortgelijk werk voor hen opstelde; stellig had het dan 'plus de goût encore et plus d'humour'[3]. Dineerend met den graaf van Heiden-Reinestein, verneemt hij van dezen, dat het boekje reeds verschenen is[4]: 'il m' en a paru très content.' Dat spreekt deze ook tegenover Van Goens zelf uit: 'j'adopte pleinement le sistème de l'auteur... En effet, étendre et animer en nous le sentiment des biens reëls, diminuer et affoiblir celui des maux inevitables de cette vie, c'est un chef d'oeuvre de sagesse'... Hij haalt er Rousseau bij aan, die moeiten en verdriet als voordeelen beschouwt, omdat ze het gemoed vatbaarder maken voor medelijden, terwijl de verteedering over eigen en anderer leed zelve zoet is. De geliefde stelling van Engel, 'que tout est pour le mieux', vindt ook zóó bevestiging[5]. - Heiden maakte er een practische les van voor zijn licht teleurgestelden en zich verongelijkt gevoelenden vriend. Maar deze neemt ze niet aan. Zoo waren zijn 'idées sur le bonheur' niet: dat werd even gevaarlijk in het moreele als de intolerantie in het godsdienstige. Voor de Voorzienigheid moet het gelden: 'tout est bien', maar de menschen bederven het vaak, en dat hebben we te bestrijden. Maar Heiden waarschuwt hem tegen het groote gevaar van overgevoeligheid: 'vous qui refléchissés si judicieusement sur le bonheur et les moyens d'en faire une étude', - zoek matiging, den middenweg, de onderscheiding van waar en ingebeeld leed! Uw eigen Voorrede brengt mij tot zulk een gedogmatiseer[6].

1) De slothoofdstukken - althans in de uitgave van 1815 - gaan, kenmerkend, 'Ueber den Werth der Aufklärung', en 'Ueber die Furcht vor der Rückkehr des Aberglaubens'. - Engel, half dichter, half denker, was de vriend van Weisse en Garve; hij vertaalde van Batteux en Home. Aan den *Phil f.d. W.* werkten ook Garve, Eberhard en Mendelssohn mee. Zoo *Allg. D. Biogr.*
2) Wie vertaalde het eigenlijk? Niet V.G. zelf. Vgl. boven en Br. II 59 noot. Vermoedelijk een leerling van V.G. onder zijn toezicht. Duker? Of Van der Pauw? Waarschijnlijk de laatste; 'voor rekening van den vertaler', dat past V.d.P. beter dan D., naar 't schijnt. Uitgever was J.C. ten Bosch.
3) D.l.F.a.V.G. 27-3-78.
4) Dez. a. denz. 6-5-78. Vgl. Br. II 57 noot; het verscheen dus 23-4-78. In V.G.' eigen lijst genoemd (Pf. 130 D 2 X): 'Engel's Wijsgeer voor de Wereld, uit het Hoogd. met een voorrede van R.M.v.G. 1778'.
5) Br. II 60.
6) Br. II 62.

Het is mij helaas niet mogen gelukken, de Nederlandsche vertaling met Voorrede op te sporen. Van Goens' verhouding tot de Aufklärung kennen wij echter nog wel uit andere stukken. Wie denkt bij Aufklärung-in-Nederland niet aan Van der Marck?[1] Dat Van Goens levendig belang stelde in diens zaak, is a priori aan te nemen; het is op te maken uit de correspondentie met Schultens[2]; maar het blijkt ook uit persoonlijke relaties.

Van der Marck, in Groningen afgezet, had in Lingen een nieuwe hoogleeraarsplaats gevonden. Vandaar zond hij aan Van Goens met zekeren heer Nobel een klein geschriftje van zijn hand. Deze bedankt in een schrijven van 16 Januari 1778[3] daarvoor en verzoekt, daar hij 'altoos met veel vrucht en genoegen (zijn) schriften gelezen heeft, van tijd tot tijd te mogen geïnformeerd worden van 't geen hij verder mocht komen uit te geven, immers van zulke kleinere geschriften; die de verwijdering van plaats anders wellicht hem mocht doen échapeeren.' Tot zijn spijt heeft hij vernomen, dat ook over dit stukje alweer 'reflexiën' zijn gemaakt, 'die tendeeren om (Uw) welmeenenden ijver ter bevordering van eene gematigde en meer beredeneerde manier van denken in het stuk van Godsdienst al verder te decrieeren.' Van Goens had ook niet anders verwacht dan dat de partij, aan welke Van der Marck het meest in den weg had gestaan, hem, na dat Groningen en ons vaderland zijn roem en verdiensten hadden moeten missen, ook verder met een waakzaam en ergdenkend oog zou blijven nagaan. Daarom vond hij sommige passages niet zonder gevaar: 'voornamelijk de eloges van den Hr. Semler, een man voor wiens persoon en zeldzame geleerdheid ik de grootste achting heb, doch die U.W.E. wel weet, dat bij velen, voornamelijk hier te lande ten uitersten suspect en gevaarlijk wordt gehouden.' Hij begrijpt, hoe moeilijk het in het bijzonder voor een man als Van der Marck, die gewoon is, zijn gedachten den teugel te vieren, moet zijn, al zijn woorden te wikken en te wegen. Dat hij, bij een goede conscientie en de achting van alle beter-denkenden, deze

1) Over hem o.a. Reitsma a.w.^{3} 701; Knappert a.w. II 101 vlg.; Van Veen, *Uit de vorige Eeuw* 152-187; Hartog, *Uit de dagen der Patriotten* 155 vlg.; Burman bij Van Vloten, *Proza-bloeml. 18de E.* 258 vlg.; De Bie a.w. 259-268.

2) Br. II 8-9. Nog in 1781 voelt Van Goens zich zoo zeer geestverwant van Van der Marck, dat hij meent, dat de lieden, waaraan het Hof dezen heeft geofferd, en die ook Kleman hadden begeerd, straks hem als slachtoffer zullen eischen; daarna zullen zij aanvallen op Ten Hove en alle vrienden, 'qui pensent raisonnablement'. Br. III 135.

3) In de Univ.-Bibl. te Leiden.

vitterijen met minachtend of medelijdend stilzwijgen zal voorbijgaan, begrijpt hij volkomen. Toch zou hij hem willen raden, 'liever in kleinigheden de eigenliefde en waan van deze luiden ongeroerd te laten en ondertusschen voorttegaan met hen veel zekerder en gevoeliger slagen toe te brengen, door gestadig aan de uitbreiding van het Rijk der Waarheid en gezonde Redeneerkunst met Leer en Schriften te blijven arbeiden.'

Van der Marck stelt Van Goens gerust[1)]: hij hoeft in Lingen niet te vreezen voor kettermakerij. Het Opper-curatorium te Berlijn is zelf zeer tolerant. Juist een dissertatie (onder hem) met een orthodoxe voorrede van zijn hand wekte veel gemompel; niet een andere 'de origine imperii divini ex quasi pacto societatis derivanda' van een 'verbaazend verheffer der Natuurwetten', die in Groningen zou moeten zwijgen. Mogelijk komt hij in de volgende week te Utrecht; stellig zal hij dan Van Goens bezoeken. - Deze was toen al een paar jaar vroedschap; de bedachtzame formuleering, de gewichtige toon, de wijze raadgeving zetten op zijn brief het cachet van den regent met sterk verantwoordelijkheidsbesef. Evenwel past hij in dit verband om het toch duidelijke getuigenis over Van Goens' geestesrichting in de voorafgaande levensperiode.

Uit het begin daarvan dateert reeds Van Goens' bewondering voor Mendelssohn - Mozes, zooals hij kortaf in de contemporaine geschriften meestal heet -; een Jood, die steeds weigerde, zijn Jodendom te verloochenen, maar niettemin een steunpilaar der Aufklärung, die zich zoo gaarne voor het volmaakte Christendom uitgaf. In 1769 deed hij een vertaling verschijnen van diens opstel *Ueber das Erhabene und Naive in den schönen Wissenschaften*, met een uitvoerige voorrede en enkele aanteekeningen en bijvoegselen van zich zelf[2)]. 'De schrijver is reeds voordelig bij ons bekend geworden door de vertaling die mijn vriend Petsch gegeven heeft van zijn verhandeling *over de zedelijke gevoelens*'[3)],

1) Lingen, 11 Juli 1778. Univ. Bibl. Leiden. - Hier blijkt ook, dat zij elkander reeds langer kennen.
2) 'Voor rekening van den uitgever', te Utrecht bij J.C. ten Bosch. Zij werd weinig of niet bekend *in* ons land, verklaart de uitgever S. de Waal te Utrecht, in een '2de uitgave met verbeteringen' van 1774, een titeluitgave met drie bladzijden Duitsche beoordeelingen en een bladzijde verbeteringen. De Cat. V.G. I 242 vermeldt zelfs een '3de ed. Utrecht 1775' die wel van hetzelfde makelij zal zijn.
3) Utrecht 1769. In datzelfde jaar nog een *Nodig bericht van J. Petsch*, ter verdediging van zijn uitgave. Nog andere werkjes hierover in 1770 en 1771. Cat. V.G. I 173.

herinnert Van Goens in zijn voorrede; het stukje, dat *hij* nu aanbiedt, verscheen eerst in de Bibliothek der schönen Wissenschaften - die evenals haar beide opvolgsters, Allgemeine Deutsche Bibliothek van Nicolaï en Neue Bibliothek der schönen Wissenschaften van Weisse, algemeen verdient gelezen te worden[1] - en daarna, met andere vereenigd, in *Philosophische Schriften* (1761). Hij heeft het plan, daaruit nog een ander stuk door een vertaling bekend te maken: *Ueber die Hauptgrundsätze der schönen Künste und Wissenschaften*[2].

Kort schetst Van Goens den gang van de wijsbegeerte der kunst, en geeft daarbij zijn beschouwing over de nieuwe philosophie. ‘De goede Wijsbegeerte verscheen: en die den eersten steen aan dit grote gebouw leide, begon met zich ten zinspreuk te nemen, *nil admirari*[3]. De smaeck mocht zoovele voortgangen gemaekt hebben, de herlevende voorbeelden der Ouden zoo enen sterken en algemenen invloed gehad hebben, als men wil: de rechte smaek is te nauw met de wijsbegeerte verknocht dan dat zij boven een zeker punt klimmen konde, zoo lang men voor de Scholastieke leerstellingen, die men zoo ten onrecht de *Aristotelischen*[4] noemde, op de knieën lag. - Ramus durfde geloven, dat dit beeld behoorde verbrijzeld te worden. De ridder Baco schetste dat, 't welk men er in de plaets moest stellen. En Descartes onderstond aen het model daervan te gaen arbeiden. Noch was de Waerheid niet uit haeren Kerker verlost. Doch men had den steen beginnen op te beuren. Haere stralen verspreidden zich door de gaepende reten. Descartes had er met het oog voor gelegen. Hij had de Waerheid gezien: doch zoo als men legt, in enen engen kerker, in een gekrompen en bijna verstikt. Hij volvoerde zijn beeld zoo goed als van hem verwacht kon worden: half na hetgeen hij gezien had, half na zijne verbeelding, die het overige aenvulde. Dit beeld bleef overig, doch bijzonder de werktuigen, waardoor de steen vertild was. Deze werktuigen wierden van velen behandeld[5]. De meesten wierpen ze weg, en versmaedden ze, omdat zij er het gebruik niet van wisten. Anderen verstoutten zich om ze te gebruiken, doch in plaets van er iets goeds mede uitterichten, verlamden zij ze, door

1) Vgl. Cat. V.G. II 200.
2) Het is achterwege gebleven. Maar toch bestaat er een vertaling van, anoniem en als ware het oorspronkelijk; waarover later.
3) Kwam V.G. daarop door Shaftesbury? Het was diens zinspreuk, zegt Van Alphen in aant. bij Riedel, a.w. I 272. Maar wen weet, dat het woord van Horatius is, en de gedachte nog veel ouder.
4) Vgl. Voorrede bij Volkmann's *Reisboek* dl. VI p. xx over den Aristotelischen Moloch, door Ramus en Bacon aangetast.
5) D.i. in handen genomen, gehanteerd.

ze of lomp aen te tasten, of tot een verkeerd einde te doen dienen[1]. Leibnitz en Newton verschenen. Geboren om Descartes te overtreffen, behandelden zij zonder moeite de werktuigen, die hij nagelaeten had, en zij deden meer; zij verbeterden ze. Descartes had den steen slechts vertild: opeens heisten zij hem aen een zijde. Daer stond de Waerheid! In al haeren luister. Naekt en zonder enig versiersel: doch schoon, als Venus toen zij uit de zee opkwam. Leibnitz en Newton zagen de waerheid, zoo als Plato de deugd zag. Zij ontrukten zich aen hunne verstomming, om 't geen zij gezien hadden af te schetsen. Hier mogen zij enen trek vergeten, daer enen anderen verkeerd geplaetst hebben: doch dit blijft ogenschijnlijk: Leibnitz en Newton hebben de waerheid gezien. En die deze trekken ontdekt, beproeve zijne krachten, en verandere dezelven'[2].

Op het einde van 1770 schreef Van Goens aan Mendelssohn; diens antwoord alleen is bewaard[3]. Indien het hierbij niet gebleven is, dan is de correspondentie toch maar van zeer korten duur geweest. Wij vinden geen enkelen brief van Mendelssohn bij Van Goens' papieren; maar we hooren uit de brieven van Chotek van Mei en Augustus 1771 van een 'démêlé avec M.', waarover Van Goens hem eerst terloops, dan, op zijn verzoek, uitvoeriger schreef[4]. Waarover het ging, blijkt ons niet. Dat het iets te doen zou hebben met het geschil van Mendelssohn en Lavater, lijkt niet waarschijnlijk, al nam Van Goens op zijn wijze daar deel aan.

In Maart 1770 had hij uit een brief van Schmid[5] vernomen, hoe die Zwitsersche predikant Moses openlijk had aangemaand, Christen te worden, en hoe deze in een 'voortreffelijken' brief dat had afgeslagen. Weldra verschijnt er een vertaling van dien brief te Utrecht, anoniem, door Van Goens[6], met een zeer diplomatiek woord 'Aen den Lezer', dat echter toch op het slot de bedoeling wel laat raden: 'Vraegt men, waerom hij het vertaeld hebbe? - Om dezen of genen, waere het mogelijk, te verbeteren: anderen te doen nadenken: en de nieuwsgierigheid te voldoen van allen.' Men

1) Daarbij denkt hij dan ook wel aan 'den schrijver der *Fable des Abeilles*, met alle zijne sceptische navolgeren', wier alles omver-werpende leeringen omtrent de *deugd* zoo geheel mislukt zijn. Voorrede XIV. Mandeville's *Fable of the bees, or private vices made public benefits*, bedoelt hij. Ueberweg, *Grundriss Gesch. der Philos.* III[11], 213, 52*.
2) Voorrede X-XII.
3) Van 14 Dez. 1770. Daarover later, bij de bespreking van V.G.' vertaling.
4) Ch. a. V.G. Vienne ce 25 May 1771; en Prague ce 11 Aout 1771.
5) Schm. a. V.G. 24-2-70.
6) Utrecht 1770; opgenomen in bundel 'Klijne Schriften'. Zie ook Cat. I 14.

hoeft er niet aan te twijfelen, naar welke zijde Van Goens' sympathie ging. Lavater's Opdracht van de Duitsche vertaling van Ch. Bonnet's *Palingênésie philosophique* aan Mendelssohn doet hij niet eens voorafgaan aan Moses' brief. En van Lavater's antwoord vindt hij blijkbaar een vertaling ook niet noodig[1]. De Jood, die angstvallig vermeed, met iemand over godsdienst te spreken, laat staan te twisten; wiens dogmata zelve absolute verdraagzaamheid eischten en de zaligheid aan alle deugdzame menschen verzekerden; dien zijn wijsgeerig inzicht verplichtte te zwijgen tegenover dwalingen, die den natuurlijken godsdienst niet aantastten, maar veeleer, toevalliger wijze, het goede hielpen bevorderen; die alleen strijden wilde tegen vervolgziek fanatisme en losbandige vrijgeesterij, - dat was een man naar Van Goens' hart. Ook de ietwat minachtende uitlating over ‘bezendingen na de beide Indiën, of na Groenland’ (welks bevolking, naar men hoort, ‘de Natuurwet beter betracht dan wij’, en daarom benijdenswaardig heeten moet) schijnt Van Goens niet te hinderen. Hij was bovendien gedekt door zijn handig ‘Aen den Lezer’.

Van Goens staat hier niet ver van Lessing, wien de vereerde Mendelssohn tot model strekte voor zijn Nathan den Wijzen. Maar al toont hij herhaaldelijk en uitdagend, dat de theologie en philosophie der Duitsche Verlichting hem beter aanstaat dan de oude Hollandsche orthodoxie; al verzamelt hij in zijn bibliotheek[2] met vlijt de werken van Semler en Michaëlis[3], van Edelmann zoo goed als van Ernesti, van Nicolaï, Abbt[4], Mendelssohn en Lessing, van den paedagoog Basedow[5]; al schijnt hij ook op dit terrein met de Allgemeine Deutsche Bibliothek in rekening-courant te staan,[6] - de groote hoofdzaak, die hem bij de Duitsche Aufklä-

1) Een *Verzameling van eenige stukken raakende de gevoelens van M.M. omtrent den Joodschen en Christelijken Godsdienst*, Utrecht 1775, bevat 1. L.'s Opdracht, 2. herdruk van V.G.' vert. v. 1769, 3. Antwoord van Lavater, 4. Bijvoegsel van M. (over Lavater en over Kölbele), en zal m.i. ook wel van Van Goens afkomstig zijn. Máár ze moest toen à décharge voor hem getuigen in zijn geding met Habbema en Hofstede.
2) Niet zonder reden laat Hofstede zijn Liberius in Van Goens' bibliotheek ‘genoegzaam alle verboden boeken bijeen vinden, die elders niet dan stuksgewijze zijn op te sporen.’ *Janus Vlegelius* 102.
3) Met dezen staat hij in 1776 in relatie. Zie enkele onuitgegeven brieven, en Br. II 29. Hij krijgt van dezen inlichtingen aangaande Duitsche geleerden, o.a. Prof. Schlözer, dien V.G. te Utrecht wilde doen benoemen. Br. II 38. Reeds in 1768 beval hij M.' werken dringend aan bij Cesarotti, die hem daarop verzocht, ze hem te zenden. Br. I 465, met het daar weggelaten gedeelte.
4) Dien hij sinds Dec. 1767 aan Lelyveld zoo aanprijst.
5) Over Basedow schrijven Chotek en Wilzeck in 1770. Zie later.
6) Zie Hofstede's *Drie Brieven* (bij Habbema's *Tegenbericht*, 1776) 17.

rungsmannen aantrekt, is de literatuur en de literatuur-wetenschap[1]; waarop we nog hebben terug te komen.

In Engeland was de bakermat van de 18de-eeuwsche 'Verlichting'. Ook van de wijsbegeerte daar te lande neemt Van Goens kennis; hoofdzakelijk van die van zijn eigen tijd, en voorzoover zij nauw verwant is met de Duitsche wijsheid. Locke wordt slechts een enkele maal terloops genoemd, evenals Bacon; verwonderlijker is het, dat wij ook Shaftesbury slechts eenmaal vermeld vinden bij Van Goens, en dan nog niet als philosoof. Hume prees hij, zooals we zagen, in zijn Porphyrius en in zijn Oratie: uitbundig in de laatste, maar dat betrof daar den historicus. De wijsgeerige consequenties van Hume vonden ten slotte bij Van Goens toch geen instemming. Juist de reactie daartegen in de zoogenaamde Schotsche School van Reid, Beattie, Oswald, was meer naar zijn smaak: de philosophie van den '*Common Sense*', nauw verwant met ethische en aesthetische principes[2] als die van Lord Kames.

In 1771 verzoekt Wilzeck uit Florence[3] aan Van Goens toezending van Oswald, *An Appeal to common sense in behalf of religion* (1766-1772), en Beattie[4], *Essay on the nature and immutability of truth in opposition to sophistry and scepticism* (1770)[5]. In 1773 verschijnt van het laatste een vertaling door Van Goens' leerling en vriend P.G. Duker[6]. Dat hij zelf er de hand in had, getuigt hij in zijn *Bericht* van 1775[7]. Van dat feit gaat Schultens ook uit, als hij in 1776 onderstelt, dat de vertaling van Oswald's werk 'een der drie zal zijn, waarover gij de surintendance hebt'[8].

De Schotsche oppositie tegen Hume's scepticisme vond ook bij anderen dan Van Goens levendigen bijval. De Bibliothèque des Sciences gaf in 1767 reeds een uitvoerig uittreksel[9] uit Reid's *Inquiry into the human mind on the principles of common sense*[10]; in 1772 kon zij op de vervulling van haar voor vijf jaar uit-

1) Vandaar dat het niet vreemd behoeft te heeten, als wij niets bemerken van betrekkingen met den ijverigen volgeling van Semler, en vertaler van Spalding, den Lutherschen predikant Deiman, die toch 1760-1779 te Utrecht stond (Biogr. Wb. Godgell.).
2) Zie o.a. Ueberweg III[11], 243.
3) 14-9-71.
4) Professor of Moral Philosophy in the Marischal College of Aberdeen; de voorganger dus van V.G.' lateren vriend W.L. Brown.
5) Zie Cat. V.G. I 13, 165.
6) Ibid 165.
7) A.w. 36 met bijl. Z.
8) Sch. a. V.G. 17-3-76, ged. d. De Beaufort weggelaten; maar vgl. Br. II 20, 26.
9) T. 28, 1 vlgg., 264 vlgg.
10) Schultens, die Oswald in h. Eng. las, spelt dezen naam meer dan eens: Right, o.a. Br. II 26.

gesproken wensch wijzen: Beattie's *Essay* vulde Reid's onderzoek uitnemend aan; drie artikelen[1] wijdde zij aan deze gelukkige, en zoo noodige bestrijding van sceptici, ‘qui ont à la fin découvert par la force de leur génie, la seule chose certaine, savoir que Dieu, la Religion, l'âme et l'immortalité ne sont que des mots[2]!’

De vertaler van Oswald, bericht Van Goens aan Schultens, ‘is De Vries, onze Mennoniter Predikant. Verre van enig deel in zijn vertaling te hebben, heb ik ze nog niet eens gezien’. Van Goens acht Oswald's boek, afgezien van zijn goede intentie en goeden stijl, van weinig beteekenis. Zijn bestrijder Priestley moge ongelijk hebben, maar hij heeft een veel philosophischer hoofd. Van de voorrede van De Vries, die Schultens van belang schijnt te achten, heeft Van Goens weinig verwachting. Gemakkelijk geeft Schultens nu weer toe, dat ze ‘weinig om 't lijf heeft’. Maar tegen Priestley, philosophischen kop of niet, heeft en houdt hij de ernstigste bezwaren: Wat hij ook schrijft, hij zal het lezen, en zonder ergernis, al slaat hij ook nog zoo door; maar zijn theologie en metaphysica is hem meestendeels te ‘bijster wild en los’. Met Hartley's vibratie-leer kunnen zij het geen van beiden eens zijn; evenmin met den verderen stap, dien zijn leerling Priestley deed, door alle psychologie te brengen tot de physiologie van zenuwen en hersenen.

Nu Oswald vertaald werd, denkt Schultens, zal uit den hoek der tegenstanders van den sensus moralis Priestley ook wel aan ons volk voorgezet worden. Men kan het gerust laten, oordeelt Van Goens: ‘totdat onze natie wat meer belang neemt in soortgelijke quaestiën.’ Er is alles voor, en niets tegen, ‘om den groten hoop onder ons nog bloten *Common Sense* aan te preken. Wij zijn nog veel te veel ten agteren, om werkelijk misbruik te maken van enig metaphysisch systema hoegenaamd’[3].

Een nieuwe leer en levensbeschouwing is het, die Van Goens en zijn vrienden hun volk willen opdringen, al doen zij het vaak voorkomen, of het slechts de herstelling der oude in oorspronkelijke zuiverheid geldt. ‘Voor enige dagen heeft mij mijn Boekverkoper

1) T. 37, 110-146; 444-464; T. 38, 2-21.
2) T. 38 p. 20. Men zou om verschillende trekken V.G. voor auteur der artt. kunnen houden, maar zijn briefwisseling met het echtpaar De la Fite maakt het onwaarschijnlijk. Dat D.l.F. van de bij D. onderhanden zijnde vertaling wist, zal hij echter wel aan V.G. te danken hebben gehad.
3) Sch. a. V.G. 17-3-76 en 25-3-76. V.G.a. Sch. 23-3-76; ook de Br. II 17-28 weggel. gedd.

laten lezen een naamloos stukje über die Schwärmerey, Toleranz, etc., en gevraagd, of hij 't zou laten vertalen? Ik heb 't hem geraden. Ik denk, zoo UE. 't niet gelezen hebt, dat het UE. niet mishagen zal. T'is hoofdzakelijk een steen aan 't nieuw gebouw der gevoelens op de puinhopen der Metaphysica of haar wangebroedsel de twijfelarij'[1]. - De eenvoudigste wijze van doen was, die nieuwe gevoelens in de Kerk te brengen; onder het schild der tolerantie. Een toeleg, dien Comrie en Holtius[2] in den beginne reeds scherp aan de kaak hadden gesteld, dien Bonnet later bezadigder had aangewezen, dien Van Goens toen mee streng had afgekeurd, dien hij nu hartelijk toejuichte. Vandaar dat allerlei afbrekers van de leer der kerk door deze toleranten spoedig als medewerkers werden erkend aan hun nieuwen bouw, en dat zij daarentegen geen erger tegenstanders kenden dan de 'intolerante' orthodoxen. Het eeuwgetijde van 'Vader' Heydanus' afzetting als hoogleeraar te Leiden[3], 'tot stichting[4] der Cartesianisme en Cocceanisme', wil Schultens 'met een dubbel glaasje celebreeren: Wordt honderd jaar naa het uitstooten der Cocceanen een begin gemaakt met het opofferen van een Voetiaan [Kleman], ten schrik voor de *Toleranten*, dezen, mijn here Goens, worden nog niet bang... Hoe meer victimes zij slagten, hoe spoediger die zoo gehaate pest zal voortslaan.' Wil men ook hem, als Ds. van der Os, Prof. van der Marck, en nu weer Kleman, in last en lijden brengen, hij hoopt, dat zijn Eenige Heer en Meester hem sterken zal om alles te ondergaan, liever dan de principes van zijn gemoed te verloochenen[5]. Hofstede, Barueth, Habbema, Van Drunen, Abdias Velingius e tutti quanti vormen, naar zijn voorstelling, een 'kabaal', een 'clique'[6], waarvan een deel, ook ten opzichte van persoonlijke en familie-belangen, tegen hem intrigeert[7]. Hij kan hun gedoe aanzien als 'een aardig spectakel': 'de kwanten, welken de voornaamste Acteurs in dit spel willen zijn', heeft Van Goens, uit Mosheim's kerkhistorie, met den rechten naam betiteld.

1) V.G.a. Sch. 4-8-77 (Br. II 31).
2) Eigenaardig, niet bepaald historisch, is de voorstelling van De Beaufort, Br. II 9 noot, dat zij 'het primitieve Calvinisme *weder* in de kerk wilden invoeren.'
3) Zie Reitsma a.w. 613-616; Siegenbeek a.w. I 230 vlg., II 128; Sepp, *Godgel. Onderw. 16de en 17de E.* II 53, 235-237.
4) Ironisch? Of bedoelt Sch., dat dit het niet bedoelde, maar zekere gevolg is? Vgl. Br. II 8.
5) Br. II 7-9 (11-3-76).
6) Onuitgegeven gedeelten van brief 17-3-76.
7) Een groot deel van den inhoud der correspondentie Sch.-V.G. gaat daarover: Barueth wil namelijk de Catechetische lessen van wijlen Prof. A. Schultens uitgeven, wat de zoon hem tracht te beletten.

Voor Betje Wolff, die ook tot de vervolgden behoort[1)], heeft hij groote sympathie; hij kent ze blijkbaar persoonlijk (zij was een schoonzuster van zijn collega Hollebeek); als ze in Utrecht is - zeker logeerend bij mevrouw Hennert -, moet Van Goens haar uit zijn naam met ‘een dit vet compliment begroeten’, en haar mededeelen, wat een vriend aan den Haarlemschen dominee H. Spijker, een praatzieken goeden hals ‘in liaisons met de clique’, heeft weten te ontlokken[2)]. Zoover daalt Schultens zelfs neer, dat hij zich verlustigt in de kans, dat de classis Schiedam den bekeerden Joodschen Rabbi Salomon Duitsch, een dwependen beuzelaar, bij de vromen bijzonder in eere, als candidaat tot den H. Dienst zal aannemen, ondanks zijn bigamie. Het wordt zelfs Van Goens te machtig; omstandig zet hij de zaak uiteen, zijn geleerden vriend niet onduidelijk te verstaan gevend, dat hij lichtvaardig op louter beuzelpraatjes is afgegaan[3)]. ‘Voor 't overige’ - dat vindt Van Goens ook - ‘is de man zelve een onnozele dweper, die meer dienst zou doen met cottoen bij een welgeijkten el te verkopen, of christenschoenen te smeeren, als met de boeren het Evangelie te prediken. Want zoo hij een eerlijk man is, loopt er zeker een streep door zijn harsenen’[4)].

Bij Van Goens' strijd met de *Nederlandsche Bibliotheek* staat Schultens hem voortdurend met raad en daad ter zijde; hij informeert links en rechts naar bijzonderheden over Habbema en Hofstede, door studenten, wier vader of oom met dezen in eenige relatie staat[5)], bij Rotterdamsche en Haarlemsche vrienden[6)], enz:; hij voorziet hem van ‘een heele boutique van Hofstediana’[7)] en andere geschriften uit den kerkelijken en theologischen strijd, en deelt hem allerlei personalia mee, die hij tegen zijn bestrijders gebruiken kan; zelfs trekt hij naar Alphen om daar met Van Goens samen diens ontwerp-verweerschrift te lezen[8)]. De gangen van het driemanschap Hofstede-Habbema-Barueth gaat hij als

1) Wij hooren uit Schultens' brief van een aanklacht tegen Betje's *Bekkeriaansche Dooling proefondervindelijk wederlegd*, op een ante-synodale vergadering behandeld, en van een synodaal gravamen tegen haar; zelfs haar drukker Tjalling te Hoorn maakt men zooveel ‘sporling’, dat hij naar Amsterdam wil verhuizen, vernam Sch.
2) Br. II 17; ook het weggel. ged. (17-3-76).
3) Br. II 19, 21-23.
4) Br. II 23. De man trok ook bij anderen zeer de aandacht; de Vad. Letteroef. spraken herhaaldelijk over hem. Zie Hartog, in Gids 1877 II 480; Biogr. Wb. Godgell. II 648 vlgg. Zijn autobiographie: *De Wonderlijke Leidinge Gods*, enz., vele malen herdrukt, wordt nog altijd gelezen.
5) Br. II 25-26, ook 't weggel. ged. (24 en 25-3-76); Sch. a. V.G. 17-3-76, in stuk, dat Br. II 17 is weggelaten.
6) Zelfde brieven.
7) 3-3-76.
8) V.G.a. Sch. z.d. (19-8-75); id. id. ‘ce Mardi’ (29-8-75).

een spion na[1]. ‘Hortensius’ - zoo heet Hofstede meest in de correspondentie; waarom, weet ik niet - is als correspondent van Zuidholland op de Franeker Synode geweest, en heeft daar inzake Kleman bij den Commissaris-Politicq leelijk bot gevangen; als Auditor was hij daarna op de Haarlemsche Synode; hij logeerde daar en daar, waar hem eenige douceurs [wel ironisch] zijn gezegd. Van Franeker vertrokken, bezocht hij Leeuwarden, Groningen, Drente. In Groningen heeft hij een gezelschap, op het hooren van den schriknaam van Betje Wolff, plotseling verlaten met gefronst gelaat en duistere blikken[2].

Op Van Goens' verzoek, toen hij reeds het conflict met de *Nederlandsche Bibliotheek* achter den rug had, om door hem, ‘die den draad van alles nauwkeuriger volgt dan iemand’, nu en dan op de hoogte te worden gesteld van ‘wat er in *onze* theologische wereld voorvalt,’ als dan bijvoorbeeld de laatstgehouden Hollandsche Synode[3], geeft Schultens in geuren en kleuren verslag van die vergadering[4], die hij als theologisch professor ditmaal had moeten bijwonen: 't Eenige van belang was, dat de zaak Kleman voorgoed van de baan geschoven werd ‘op praeadvies van den Commissaris-Politicq.’ Over de vertaling van Sebaldus Nothanker van Nicolaï[5] - Van Goens had daar in het bijzonder naar gevraagd - liet men de broeders hun klachten oplezen, waarbij de Vaderlandsche Letteroefeningen om hun lofspraak ook een veeg kregen, en den Noordhollandschen correspondent verslag geven van hetgeen het Amsterdamsche Ministerie, het vorige jaar al, ertegen ondernomen had. ‘Het was een plaisir om te hooren’. Maar resoluties werden er niet genomen. Klaar bemerkte Schultens, dat de meesten nog hunkerden om hun moed aan de Toleranten te koelen; zij hadden al slachtoffers in 't oog. Dat ze een heel Moderamen van enkel geijkte Voetianen hadden, was hun tot onbeschrijflijke vreugde. En Habbema praeses!

Van dezen vooral had Van Goens een nauwkeurige beschrijving begeerd. Hij wist maar één alternatief: een schurk, of ‘kwalijk georganiseerd’: slecht of niet wijs. Moest zulk een man praeses zijn van zulk een vergadering? Schultens - die van een anderen

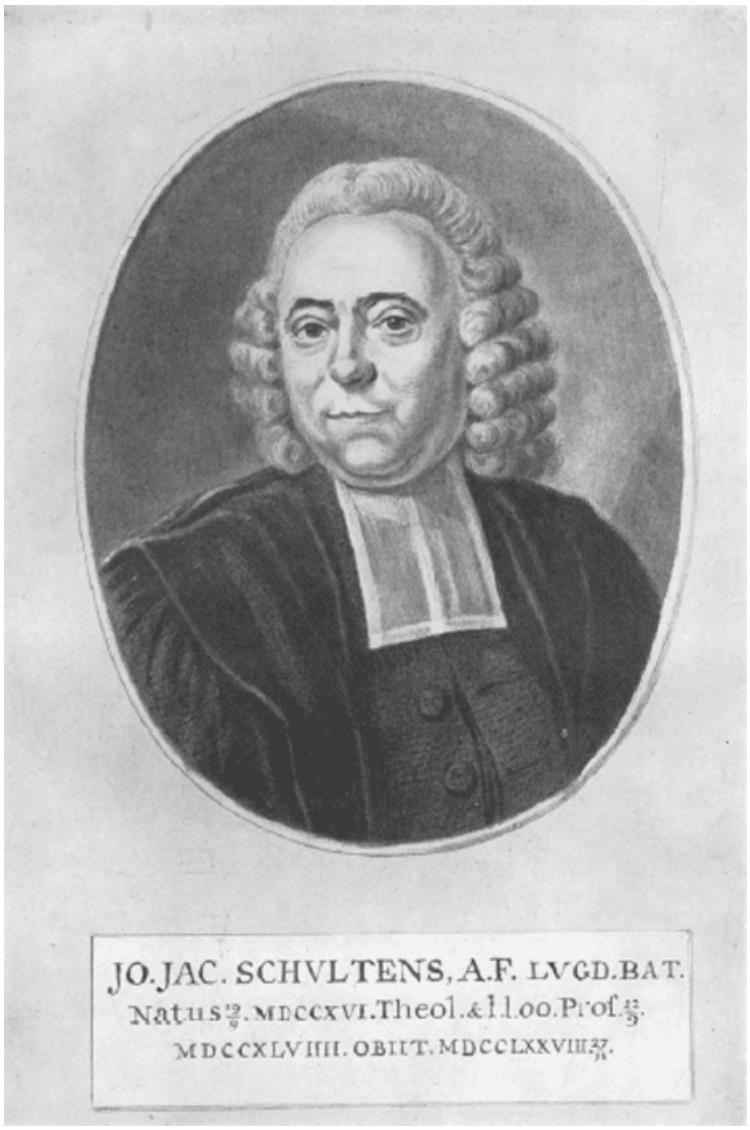
1) B.v.: Barueth is tweemaal te Rotterdam geweest, beide malen heeft hij met Habbema, de laatste maal ook met Hofstede gesproken (24-3-76); zelfs, dat Barueth zijn gouden horloge verloren heeft, schijnt van belang (17-3-76).
2) Br. II 15 vlg. Vgl. V.G.a. Sch. ibid. 31 vlg.
3) Br. II 29 (4-8-77).
4) Br. II 10 vlgg.
5) Verschenen 1773-1775; vert. d.A.A.v.d. Meersch 1775-1776.

eerwaarde niet minder liefderijk oordeelde: zeer ongewone physionomie, zei sottises, gebrek aan verstand - stelt Van Goens gerust. Wat is zoo'n Synodale Vergadering? Niet anders, dan een ‘Plaisirpartijtje voor de heeren kerkelijken.’ 't Doet er dan ook weinig toe, ‘of de Praeses een man van eer en deugd, dan van cabale en brigues zij.’ Ook als Deputatus Synodi, wat hij zoo werd, zal Habbema geen kwaad doen, al is hij geheel een werktuig in Hofstede's hand; want het is nog, als Van Slingeland indertijd zei tot één, die zich bezwaard gevoelde, niets uitgevoerd te hebben: daarvoor maakten we U juist deputaat, om niets uit te voeren! - Omtrent Habbema's persoon kan hij helaas weinig zeggen. Hij gaf in niets vat op zich. Schultens ontmoette hem maar even, en alle pogingen hem onder vier oogen te krijgen, mislukten door zijn onwil. Dat bevreemdt hem volstrekt niet; ‘al dat slag van baazen zijn door en door lafhartig... achter af en in het genijp hebben ze bijster veel te snappen, of bedektelijk te schrijven. Maar geen van hun heeft het hart in zijn lijf, om openlijk en voor de vuist hunne zaak te vorderen.’ Hij zal hem nog wel eens in Rotterdam opzoeken. Voor ‘een laage en bekrompen ziel’ houdt hij hem: ‘echter wel bedreven in de intrigues en streken van regeerzieke kerkelijken’. Aan de physionomie van dezen stumper kan Schultens al zoo min vat krijgen als aan zijn woorden; er is blijkbaar geen rarigheid aan. Maar ‘zij trekt toch eenigszins naar het valsche’. Een gevaarlijk werktuig moet de man zeker zijn in de hand van het ‘habiler hoofd van de partije[1)]’.

't Verbaast ons niet, dat Schultens verzoekt, den brief na lezing op het vuur te smijten: voor zijn reputatie als apostel van verdraagzaamheid en liefde[2)] mocht Van Goens het wel gedaan hebben. Deze geeft hem niets toe in zachtmoedigheid: ‘Praeses Infernalis’ scheldt hij Habbema, dien hij ‘nergens goed voor rekent, zelfs niet om uit te horen.’ Zijn *Nederlandsche Bibliotheek* is ook, sinds ‘er 't zout van kwaadaardigheid aan ontbreekt, volmaakt insipide en onleesbaar’[3)].

Zoo kleinzielig en verbitterd Schultens zich naar rechts toont, zoo welwillend en ruim is hij naar links. Ondanks het insolide en

1) Sch. a. V.G. Br. II 10-17 (5-8-77).
2) Zie Knappert a.w. II 155; vgl. Sepp, *Stinstra* II 51. Die eigenschappen had hij trouwens ook al op eigenaardige wijze getoond in zijn bestrijding van Holtius c.s. Men zie slechts het verslag in het vrijwel geestverwante werk van Ypey en Dermout III 491 vlgg. en Aantt.
3) V.G. a. Sch. 20-8-77. Br. II 32-33.


JO. JAC. SCHVLTENS, A.F. LVGD. BAT.
Natus 12/9. MDCCXVI. Theol. & Ll. oo. Prof. 13/3.
MDCCXLVIIII. OBIIT. MDCCLXXVIII 27/11.

(Zie blz. 573).

onbesuisde van Priestley's theologisch geschrijf[1] kan hij er toch ‘stukken van goed gebruik’ in vinden[2]. Hij verheugt zich erover, dat ‘de eerste Ariaansche editie’ van het Grieksche N. Testament door Harwood[3] zulk een aftrek vindt bij de theologische studenten. ‘Wat zullen onze Zeloten schreeuwen, als het bekend wordt!’ Het Arianisme neemt echter af in Engeland, het Unitarisme (Priestley, Lindsay, Jebb) wint er thans veld. In Berlijn houdt Teller trouw de hand aan deze leer, die in Transsylvanië vanouds een grooten aanhang heeft. ‘De tijden zullen komen, dat *Arianisme* en *Unitarisme* in onze Nederlanden zoowel questions à la mode zullen worden, als in Engelland, Zwitserland en Duitschland... Het rigide Schotland heeft zelf moeten bukken voor den aandrang van doorbrekende Arianerij. Hoe lang wil dan de *Dordsche Synode* dien stroom hier keeren? dertig, zestig, of honderd jaaren? Ik zal niet beleven, dat de *Remonstrantisme* in de *Contraremonstrantsche* kerk d'overhand neemt. Maar Gij, mon très Cher, hebt daartoe kans. Men doe wat men wille, men kan het niet voorkomen. Hoe sterker men aan het uitwerpen gaa, hoe rasser de omzwaay zal volgen’[4].

Voor den goeden naam van Schultens mocht Van Goens ook dezen brief op het vuur hebben geworpen. Schultens, die tegen heftige aanklagers niet minder heftig de orthodoxie, zij het ‘gematigde’ orthodoxie van zich en zijn geestverwanten had gehandhaafd, - was hij in het intieme vriendenverkeer ook zoo rechtzinnig? Hier kan ik niet anders zien, of hij vindt een ‘ontwikkeling’ der kerk via het remonstrantisme naar het anti-trinitarische niet afschrikkend, maar natuurlijk en gewenscht. Schering en inslag was bij deze lieden het verwijt van huichelarij aan het adres der fijnen. Maar was dit oprechtheid?

1) Zie boven 294.
2) Br. II 27.
3) Dezelfde, wiens ‘vrije’Engelsche vert. van het N.T. zulk een opzien had gewekt; Bibl. des Sc. T. 29, 67; T. 31, 231. C. Boers, leerling van Bonnet, was in 1768 gepromoveerd op een dissertatie tegen die vertaling. Na zijn bekeering oordeelt V.G. zeer ongunstig over beide; de vert. is het ergst. Hij deed het N.T. daar een modernen rok aan: ‘And there was a certain gentleman’... Uiterst smakeloos! Niet het minste besef van den ‘stamp of antiquity’. Vroeger oordeelde hij anders, thans moet hij niets meer van die luiden hebben. Ms. kritiek op Van Alphen's *Mengelingen.* - De Bibl. d. Sc. geeft l.l. enkele staaltjes van de ergerlijke tekstvervalsching; onder den vorm van paraphraseering voegt H. brutaalweg overal zijn Ariaansche ideeën moedwillig in. Dat Boers dit duidelijk aanwees, vond de Bibl.-schrijver te waardeeren; hij was echter veel te veel partijganger van de steil-orthodoxe Bonnet en Van der Kemp.
4) Br. II 27-28 (25-3-76).

In het begin van 1771 maakte Van Goens kennis met den Duitscher Leuchsenring, die zoo pas François Hemsterhuis had bezocht; deze las hem diens in 1770 verschenen *Lettre sur les Désirs* voor. Van Goens, tuk op kennis met grootheden der moderne gedachte, neemt hieruit aanleiding, om den Haagschen wijsgeer te schrijven. Hij biedt hem zijn vertaling van Mendelssohn's betoog aan, en verzoekt een exemplaar van zijn *Lettre sur les Désirs* te mogen ontvangen[1)], waarvoor hij na de uiteraard oppervlakkige kennisneming reeds den grootsten lof heeft. Hemsterhuis antwoordt beleefd, met wederkeerigen lof voor het geschonken werkje, waarin vooral de opmerkingen, waarmee Van Goens het oorspronkelijke had verrijkt, hem - wien de stof niet geheel vreemd is - bevielen. En hij voegt er twee exemplaren der gevraagde *Lettre* bij: ‘je crains que sa rareté n'en fasse le plus grand merite’.

De *Lettre sur les Désirs*, gegeven als het beloofde vervolg op die *Sur la Sculpture*[2)], heeft toch grootendeels een andersoortigen inhoud: psychologie is hier de hoofdzaak, aesthetica was het daar. Tezamen bevatten zij reeds de voornaamste wijsgeerige ideeën van Hemsterhuis, al heeft hij in een weldra gevolgde *Lettre sur l' Homme et ses rapports* (à M.F. Fagel; 1772) en in een aantal Socratische dialogen, opgedragen aan zijn Diotime, die heel wat uitvoeriger uitgesproken. In dezen tweeden brief aan ‘M. Theodore de Smeth, ancien président des échevins de la ville d' Amsterdam’ knoopt hij aan bij een stelling uit den eersten[3)]: ‘que l' ame cherche toujours le plus grand nombre d'idées possible dans le plus petit espace de temps possible’. Daar leidde hij er zijn definitie van het schoone uit af: schoon is wat ons de meest-mogelijke voorstellingen geeft in den minst-mogelijken tijd[4)]. Hier is het hem te doen om een beschouwing van ‘le désir’: ‘une tendance vers l'union parfaite et intime avec l'essence de l'objet désiré.’ Object is echter ‘tout ce qui est hors d'elle: c'est-à-dire, que sa qualité attractive est universelle’[5)]. Deze eigenschap der ziel wil H. vergelijken met de aantrekkingskracht in de stof; overigens, wat stof is, daarover moet hij zijn volstrekte onwetendheid belijden: hij ziet niet verder dan een ‘rapport qui se trouve entre

1) Br. I 409 vlg. H.a.V.G. 4-3-71. Blijkbaar bracht H. het boekje niet in den handel, maar deelde het aan vrienden en belangwekkende bezoekers uit. Dat blijkt ook bij Björnstähl, *Reize* V 341, 355.
2) Zie *Oeuvres de Fr. Hemsterhuis* ed. Meyboom I 32, 51, 53.
3) Een oudere, korte *Lettre sur une pierre antique* (1762), ook aan De Sm. gericht, verscheen eerst in 1790.
4) *Oeuvres* a.v. I 19, 29, 53.
5) Ibid. I 56, 54.

quelques effets et nos organes'[1]. Geest en stof zijn er twee, in ziel en lichaam maar zeer los samenhangend; eigenlijk zijn zij vreemden voor elkaar[2]. De eeuwige ziel weerstreeft alle verband met opvolging of duur[3]. De noodzakelijkheid, zich te bedienen van organen en middelen, en dus te handelen in opvolging van tijd en deelen, maakt der ziel haar volkomen bevrediging, in algeheele en onmiddellijke, wederzijdsche doordringing van haar liefdeobject, onmogelijk. Bij volkomen homogeniteit van beide kan men zich echter zoodanige vereeniging denken, 'que toute idée de dualité sera détruite'. En dat alleen mag de volkomen genieting heeten[4]. De graad van homogeniteit is de graad van eenheidsmogelijkheid; daarvan hangt de graad der aantrekkingskracht af. Een climax vormen zoo de liefde voor een beeld, een vriend, 'sa maîtresse', en 'l'Etre-Suprême'. Een omwending tot afkeer, bij lange beschouwing[5], volgt juist een omgekeerde orde; oorzaak is de klare bewustwording der onmogelijkheid van volkomen eenheid. Sterk blijkt deze bij het beeld, minder bij den vriend, in de liefde der sexen bedriegt de natuur ons zelfs een oogenblik: in de liefde tot God, dat is 'dans la contemplation mentale du Grand Etre', blijkt zulke onmogelijkheid niet. 'L'homogénéité paroît parfaite. *Nous connoissons son existence, ou par le sentiment interne qu'il a mis dans notre ame, ou très-assurément par des démonstrations exactes et à toute épreuve. Pour ses attributs, c'est notre raison, et souvent notre imagination qui les crée; mais en considérant cet être immense en philosophe, c'est un être simple et infini*[6]. Het credo van Fr. Hemsterhuis. Later vult hij het nog aan: 'La religion résulte proprement du rapport de chaque individu à l'Etre Suprême; (son) *but est le plus grand bien de chaque individu.* La connoissance de ce rapport dépend *ou d'une révélation* que Dieu daignera faire *à chaque individu, ou de la perception ou de l'opinion de chaque individu*, c'est-à-dire, de la manière dont il sentira son rapport. Et comme il nous paroît presque impossible qu'il y ait deux individus exactement modifiés de la même façon, il doit nous paroître également *impossible* qu'il y ait deux rapports de deux individus à l'Etre Suprême exactement égaux, et par conséquent *qu'il y ait un seul rapport général d'un certain nombre*

1) Ibid. 53.
2) Ibid. 56-57.
3) Ibid. 56, 32.
4) Ibid. 53-54.
5) Een stelling, die H. in *Sur la Sculpture* had uitgesproken, met belofte, ze later te behandelen in verband met een eigenschap der ziel. Ibid. 31-32; 52.
6) Ibid. 54-55. Cursiveering, hier en in 't volgende, van mij.

d'individus à Dieu, composé des différens rapports de chacun de ces individus à Dieu'[1]. Een gemeenschappelijke Confessie vindt H. kortweg een onmogelijkheid. Eigenlijk elke gemeenschap van godsdienst of kerk; tenzij dan zooals bij de Grieken: daar was ze louter 'objet de cérémonie et de parade.' Hun wetgevers waren meest wel overtuigd van het *noodwendig bestaan van een Schepper*, maar zij begrepen heel goed, dat een volksgemeenschap, een staat, 'ne sauroit avoir d'autre rapport à Dieu que celui d'un automate ou d'une pendule.' Zij hielden hun parade-godsdienst aan, bedienden er zich soms handig van, begrepen, dat het volk 'y gagneroit au moins une certaine élévation'; maar er bleef vrijheid voor den enkeling, om zelf zijn richting te kiezen in den dienst der samenleving, welker belang hij geheel als zijn eigen hoogste belang zag en bevorderde. Bij ons echter, 'qui jouissons d'une religion révélée - het klinkt zuiver als ironie![2]- l'individu devint sûr de son éternité.' Zijn doel veranderde; het lag niet in deze wereld. En de wetgever, die de burgerdeugd zag verzwakken, zocht heul in vermenging met de religie. Hij begaf zich daarmee op een terrein, waar hij niet het minste recht bezat: de verhouding van den individu tot God. Wederzijdsch bederf was het gevolg: 'l'inactivité et l'abrutissement.' Het verschil in religieuze vrijheid van den individu is de eene oorzaak, dat de Grieken ons zoozeer overtreffen door een 'sensibilité extrême (qui) donnoit à toutes leurs passions et à tous leurs désirs une intensité que nous ne saurions concevoir...' De andere bestaat in een conventioneel eerbegrip en ceremonieel in de verhouding van mensch tot mensch, dat wij uit het oude ridderwezen hebben overgeërfd: 'monstre singulier, composé bizarre du faste asiatique et de l'esprit de *l'humilité chrêtienne*'[3]. Het had zijn nut, maar 'on se vit à travers un nuage'. Nu de menschen *meer verlicht* worden, gaan zij religie en burgerdeugd weer scheiden, en die lastige soort beleefdheid opzij werpen[4].

Hemsterhuis voelt zich feitelijk Griek, geen Christen[5]. Ook hij heeft die 'sensibilité extrême': 'Cette expérience, qui est trèsvraie (de bovengenoemde "dégoût après une longue contem-

1) Ibid. 63.
2) Meyboom neemt het ernstig op; hij leest H. de les, dat hij zich hier zoo onmodern uitdrukte. 'M. Hemsterhuis aurait dû dire'..., wat de liberale Groninger theologie eenmaal zeggen zou.
3) Over den slechten invloed op de kunst van die 'humilité chrétienne' in *Sur la Sculpture* a.w. I 41.
4) Ibid. 64-66
5) Zie boven 211.

plation")[1]... n'est, à la vérité, bien intelligible qu'aux ames qui, heureusement ou malheureusement, joignent le tact[2] le plus fin et le plus exquis à cette énorme élasticité interne qui les fait aimer et désirer avec fureur, et sentir avec excès'[3]. Zijn denkbeelden omtrent de liefde zijn die van Socrates, zooals Xenophon die overleverde in zijn *Symposion*: Socrates, wiens heiligheid boven alle verdenking verheven is[4].

De drang der ziel tot eenheid: 'Voyons les purs effets de la nature dans les grandes passions'. Het is zeer zeker geen uitvinding van menschen, de omhelzing van ouders en vrienden, de liefkoozing van het kind door de moeder, 'le mécanisme de ce baiser, si admirablement dépeint par Lucrèce'[5]. Maar de ziel heeft het vermogen 'de régler cette force... Cette divine faculté est la base de toute morale'[6]. Men zou ze kunnen vergelijken met de inertie in de stof, die daar niet enkel tegenwicht is tegen de attractie, maar ook door overwicht 'le principe génératif de l'univers'[7]. Langs twee wegen zoekt de ziel de verwezenlijking der begeerde eenheid: physiek in het sexueele, die geweldige drijfkracht van het leven der menschheid; 'intellectueel' in de vriendschap, die homogeniteit speurt en aan weerszijden kweekt. Vermeerdering van homogeniteit vermeerdert 'la possibilité de l'union désirée'[8]. - 'Tout... tend vers l'unité ou vers l'union. Pourtant tout est composé d'individus absolument isolés... La nature du tout se trouve éternellement dans une contradiction manifeste avec elle-même... C'est *une force étrangère qui a dêcomposé l'unité totale en individus; et cette force est Dieu. Il seroit de la plus extravagante dêmence de vouloir pénétrer jusqu' à l'essence de cet être impénétrable*: mais de la division du tout en individus suit nécessairement une coëxistence de parties; et toute coëxistence est nécessairement la source de rapports, et par conséquent de *lois inaltérables*'[9].

Hemsterhuis bestreed het materialisme, het atheisme[10], het scepticisme; zelf stond hij blijkbaar dicht bij het deïstische standpunt, al weerhield tact of voorzichtigheid hem[11], zich zoo onomwonden uit te spreken als een Hume of een Voltaire, en al drong

1) A.w. I 54, 52.
2) 'le tact ou la sensibilité' heette het telkens van de Grieken.
3) I, 54-55.
4) 62.
5) 55.
6) 57.
7) In zijn *Lettre sur l'homme et ses rapports*, ed. Meyboom I 106 vlgg. zijn inertie en attractie in den grond een zelfde kracht. Maar dan komt 'la force centrifuge' te stade 'pour empêcher l'union totale'.
8) 60-61.
9) 67-68.
10) In 1787 een afzonderlijke *Lettre sur l'Athéisme*, aan Diotime.
11) Zie b.v. ed. Meyboom I 136.

hem zijn gevoel, in een ‘organ moral’, het geweten, een band te zien met het Opperwezen[1]. Door zijn accentueeren van gevoel en moraal heeft Hemsterhuis groote verwantschap met Shaftesbury en met Rousseau[2].

Reeds in zijn eersten brief had Van Goens - blijk van echte belangstelling! - een enkel bezwaar geopperd. Nu hij zoo vriendelijke ontvangst vond bij Hemsterhuis, zond hij een langen tweeden brief, deels prijzend en instemmend, deels bescheiden kritiseerend of twijfelend. Tegenover Hemsterhuis' geweldige minachting voor al het middeleeuwsche had hij een woord gesproken ten gunste van de ridderschap. ‘Je m'imagine’, had deze geantwoord, ‘que je pénètre assez vos idées sur cette ancienne chevalerie: soeur cadette de la Moinerie: née comme elle d'une Mère bien sainte: l'ainée mise au monde dans la crapûle, mais l'autre au sein de la gloire et de la splendeur’. Maar, voegde hij er aan toe: ‘tout bien compté, cette sainte Mère doit à la cadette quelques siècles d'existence de plus’. En die ‘Sainte Mère’ der middeleeuwen was voor H. nauwelijks minder gruwel dan voor Voltaire[3]. - Wat moet het voor hem geweest zijn, dat zijn vurige aanhangster, zijn Diotime, ten laatste van Socrates naar die Moederkerk vluchtte! - Overigens zou hij gaarne dat ridderwezen behandeld zien door Van Goens, die zoo groote geleerdheid

1) Breedvoerig handelt H. over geweten en moraal in *Lettre s. l'h. e.s. rapp.* a. ed. I 105-131. Hier spreekt hij ook uitvoerig en duidelijk zijn denkbeelden uit aangaande religie, openbaring, geloof, christendom, kerk. Ibid. 135-152. Geheel ontaard en verdorven acht hij het Christendom; welks grootste vijanden ‘les soi-disans Orthodoxes’ zijn, even gevaarlijk bijna voor de menschheid als ‘ces soi-disans Philosophes’, fanatieke predikers van atheistische sophismen. Enz. H.s voorbehoud: ‘je traiterai de la religion comme si je n'avois jamais reçu des lumieres extra-ordinaires, ni par l'éducation, ni par tradition, ni par la foi, ni par des miracles’, verbergt ons niet, hoezeer ook hij gebonden is aan het 18de-eeuwsche rationalisme. Dat H. deel uitmaakte van een, aan de philosophische hoofdstrooming van zijn tijd *diametraal tegenovergestelde geestesrichting* (Dr. Th.C.v. Stockum, *De Philosophie van Fr. Hemsterhuis*, Ts. v. Wijsbeg. 1922, 191) dunkt mij wel wat sterk gesproken, al staat zijn invlped op F.H. Jacobi, Herder, Goethe, de Duitsche romantiek, vast. - Over God en geweten ook nog *Aristée ou de la divinité* (1779).

2) Zie over verwantschap met Shaftesbury (en Plato) inzonderheid a. art. v. Dr. v. Stockum. Over H.'s verhouding tot het Christendom ook Bakhuizen v.d. Brink, *Studiën en Schetsen* II 111-117.

3) Zij verdierf de ware Socratische godskennis in den grond, en werd door haar domheidsmacht en priesterbedrog de schuld van veel atheisme. *Oeuvres* II 205; I 143. Overigens is ook de Hervorming voor hem van geen bijzondere waarde. De Bijbel is hem, volgens zijn vriend Jacobi, ‘un livre insupportable’; a.w. 219. Evenwel, had iemand hem maar Meyboom's nieuwe Christendom gepredikt, ‘plein d' allégresse... il aurait dédié (son) coeur au Christ et mis à ses pieds le tribut de ses humbles louanges’. Zoo meent deze tenminste, a.w. III 222.

paarde aan ‘la bonne philosophie’[1]; om de tijdsomstandigheden zou hij hem echter het drukken met overtuiging moeten afraden: ‘quelques fois le monde est modifié de façon que le plus grand malheur qui pût arriver, non aux hommes, mais à la Société, seroit l'apparition de la vérité toute nue’[2]. De raad kenschetst gever en ontvanger beiden[3]. - Hemsterhuis' gedachte over de betrekking van den mensch tot God las Van Goens met bijzondere instemming: ‘une idée trop analogue à ma manière de penser, pour que je ne l'eusse pas vivement saisie... C'est la clé d'un trésor de vérités les unes plus douces et plus lumineuses que les autres.’ De beschouwing over de stof en de inertie waren hem niet zoo gemeen, ‘mais quelques neuves qu'elles paraissent, quelque longue que soit la chaine à la quelle elles tiennent, j'en devine la liaison et je m'en applaudis pas peu.’ Maar aangaande de hoofdzaak hield Van Goens nog twijfelingen en vragen. In de geheele vernietiging der tweeheid kan hij zich niet de volkomenheid der wederzijdsche genieting denken; zij dunkt hem omgekeerd haar opheffing. Is het ook geen contradictio in terminis: ‘une jouissance *reciproque, qui exclue toute idée de dualité*’? Zijns inziens zal juist de volmaakte eenheid bestaan in ‘le plus grand nombre possible des raports de deux substances ensemble, *excepté* la seule idée de dualité.’ Noch de door H. zelf voorziene tegenwerping, dat naar zijn systeem God ‘sera identifié avec les objets: ce qui est absurde’, noch zijn antwoord daarop dunken Van Goens klemmend. Ook de verklaring van ‘le dégout plus ou moins fort que cause la longue contemplation d'un objet plus ou moins heterogène à l'ame’ voldoet hem blijkbaar niet, al laat hij zich daarover verder niet uit[4]. Een laatste bezwaar, aangaande ‘le moien physique dont l'ame se sert pour aprocher de l'union desirée,’ wil Van Goens bewaren, tot hij zekerheid heeft, dat Hemsterhuis zijn ‘shortsighted reflections’ aanhooren wil. Zeer bescheiden heeft hij ze voorgedragen: ‘Il faut absolument que je voie tout ceci dans un faux point de vue’..., bij voorbaat verzachtende omstandigheden pleitend: ‘Le fait est que j'aime à rafraichir de tems en tems mes idées metaphysiques, si mes amis me permettent de bavarder avec eux sur des sujets aussi eloignés de mes occupations ordinai-

1) Term van V.G.; vert. Mendelssohn, Voorr. 10; zie boven 310.
2) Evenzoo terugslag op die Voorr.; zie boven 311.
3) H.a.V.G. 4-3-71. Br. I 410.
4) De bladzz., waarnaar V.G. verwijst Br. I 410-415 n.l. 32-33, 50, 50, 51-52 zijn in de ed. Meyboom I 63, 71, 71, 71-72.

res.' Maar wat geeft hem het recht, nu reeds Hemsterhuis tot die vrienden te rekenen? -

Heeft Van Goens Hemsterhuis wel altijd goed begrepen? Indien al, zoo stemt hij zijn leer toch maar zeer ten deele toe: het algemeene meer dan het specifieke, en het negatieve wellicht meer dan het positieve. Zijn wensch, dat hij zijn 'système lié, une théorie aussi neuve que profonde', waarvan dit blijkbaar maar een klein fragment bood, volledig zou openbaar maken, spreekt dit niet tegen[1]. - Hemsterhuis had geen lust, op de kritiek in te gaan. We vinden nog slechts één kort briefje van hem aan Van Goens, van 1773. Deze had hem het eerste deel van den vertaalden Volkmann, met zijn Voorrede, gezonden: hij was er zelf niet tevreden over, ze mocht echter getuigen van 'un zèle pour le bon gout et la bonne philosophie'[2]. Hemsterhuis bedankte voor het verstandige en geleerde stuk, en zond als een tegengift een 'petite misère qui a paru depuis peu'[3]: stellig wel zijn *Lettre sur l'homme et ses rapports* (1772).

Als Van Goens kort daarop echter[4] aan Schultens schrijft, dat onder de enkelen, wien hij zijn Voorrede zond, Hemsterhuis is, 'die mij zijn brochures present doedt,' lijkt dat, schoon geen onwaarheid, niet vrij van grootspraak. Want wij krijgen ook niet den indruk, dat hij met Hemsterhuis door persoonlijke aanraking meer bekend zou zijn, dan de correspondentie doet zien.

Ook met prinses Gallitzin (1748-1806) heeft Van Goens vriendschap gehad of gezocht. In zijn eigen lijst van brieven[5] vermeldt hij er ook van haar; maar ze zijn niet in de Haagsche verzameling. Daar vinden we slechts één brief van Van Goens aan haar, in klad of copie, van 28 Febr. 1775, het antwoord op een vleienden bedankbrief voor de toegezonden tweede Voorrede van Volkmann: In de meeste menschen, ook kennissen, heeft hij weinig vertrouwen; dat spaart veel verdriet. Maar aan enkelen geeft hij zich te voller; op hun vriendschap is hij gierig als een vrek op zijn schat. Enz. In 1782 schrijft Ten Hove aan hem over Gallitzin als 'l'Epoux de votre ancienne amie'[6]. Waarschijnlijk kende hij ook in 1775 reeds haar echtgenoot; hij tracht hem dan van dienst te zijn door mededeelingen over oude Nederlandsche schilderkunst,

1) V.G.a.H. 11-3-71. Br. I 410-414.
2) V.G.a.H. 18-2-73. Br. I 414-415.
3) H.a.V.G. 23-2-73. Br. I 415-416.
4) 20-3-73. Br. I 3.
5) Notice de Papiers secrets dans deux Malles (1807). Kon. Bibl. Pf. 130 D. 2 X.
6) Br. III 119 (5-3-82).

die publiek of particulier te Utrecht te koop is: Komt hij, of liever nog, komen zij beiden er voor over? hij durft het haast niet hopen. Anders zal hij gaarne commissies uitvoeren[1].

Van vriendschap blijkt duidelijker ten opzichte van een ander uit den kring van Hemsterhuis en de Fagels: den bekenden en zeer gezienen Portugeesch-Joodschen bankier en oeconoom Isaäc de Pinto (1717-1787). Als Van Goens in 1771 diens nieuwe boek[2] zeer aanprijst aan Wilzeck, heet Pinto reeds zijn vriend[3]. Inderdaad staat hij ook, althans sinds 1773, met hem in een briefwisseling, waaruit persoonlijke, goede bekendschap blijkt: 'Mes nièces vous assurent de leurs civilités, et sont sensibles à l'honneur de votre souvenir'[4]. Van Goens had hem zijn werken gezonden. De Pinto zendt de zijne[5]. Herhaaldelijk noodigt hij hem tot een bezoek[6]; zelfs loopt hij Haagsche vaklui rond met zijn horloge[7]. Ook zendt hij hem nieuws 'de mes savants, mes amis, mes belles': o.a. over Ten Hove, F. Hemsterhuis en mevrouw Gallitzin[8]. Na 1780 zien wij hem in politieke relaties met Van Goens; ook De Pinto was Prins- en 'Engelsch'-gezind.

Deïst en groot bewonderaar van Voltaire, schoon eenmaal tegen hem optredend - terwille van zijn natie, en in den naam van... Voltaire - nam De Pinto ook deel aan de godsdienstig-wijsgeerige en ethische vragen van zijn tijd. In verschillende talen las men zijn Opstel over de Weelde, zijn Brief (aan Diderot) over het Kaartspel; in 1774 verscheen zijn *Précis des Arguments contre les Matérialistes*[9].

Het grove materialisme met zijn stuitende godloochening, daar zijn allen uit den kring van Van Goens tegen gekant. Hennert schreef ook tegen het atheisme[10]; hoe Wolff en Deken in haar geschriften het bestrijden, is bekend; van bezadigder modernen als Brown en Perponcher is de afkeer vanzelfsprekend. Tegenover het deïsme is de houding echter anders; langs de gansche lijn:

1) In aangehaalden brief v.V.G.a. prinses G.
2) Stellig diens *Traité de la Circulation et du Crédit... par l'auteur de l'Essai sur le Luxe, et de la Lettre sur le Jeu des Cartes, qu'on a ajoutés à la fin.* Amst. 1771. Cat. V.G. I 210; J.S. Wijler, *Isaäc de Pinto, sa Vie et ses Oeuvres* (1923) 110.
3) W.a.V.G. 14-9-71.
4) I.d.P.a.V.G. 23-11-73.
5) 23-11-73; 8-4-74; (25-2-75?).
6) 8-4-74; 13-8-76.
7) 13-8-76.
8) 13-8-76. Vgl. bov. 211 n. 7. - V.G. had D.P. met een epigram geplaagd over zijn zwak voor 'les belles'; D.P. antwoordt, dat hij thans Mme. Barbauld, d.i. de beroemde Miss Aikin, de Eng. Muze, wier werken V.G. wel kent, het hof heeft gemaakt, zoolang zij in Den Haag was.
9) Cat. V.G. I 8. In 1775 reeds 2e éd. corr. et augm. Ibid. Zie over dit alles thans ook Wijler a.w.
10) In *Uitgel. Verhh.* III 404-509.

Brown, Perponcher, Schultens, Hennert, Betje Wolff, Petsch, Perrenot, Goodricke, Van Goens, Hemsterhuis, De Pinto, Ten Hove, gevoelt men blijkbaar zekere geestverwantschap, zij het de een veel minder sterk, en minder gemoedigd dan de ander. Er is ook geen grens tusschen Aufklärung en Deïsme: 'der Deismus ist die Religionsphilosophie der Aufklärung', zegt een uitnemend kenner van dezen tijd[1]. Toch maken de tijdgenooten ten onzent wel onderscheid: Verlichting wordt overal aangeprezen, den naam Deïsme, of zooals het ook wel heet, Naturalisme, vindt men zelden of nooit anders vermeld dan in afkeurenden zin. Het eene was blijkbaar veel erger dan het ander: het Deïsme ging den meesten ver over de schreef. Wij kunnen thans ook niet anders dan een verschil in graad constateeren; dat samenhangt met afkomst, aard, karakter, temperament, omgeving, opvoeding, ontwikkeling, positie. Dezelfde verschillen zien we ook buiten ons land, maar meest op grooter schaal. Duitschland stond onzen 'verlichters' nog het naast, of wel Schotland. De Protestantsch-christelijke religie wilde men daar over het algemeen slechts 'zuiveren' en 'vereenvoudigen', en van den grondslag der Openbaring zonder te groote schokken op dien der rede overschuiven; de oude moraal behoefde nog veel minder besnoeiing: men zal haar slechts anders aankleeden, en ze op de eereplaats stellen. Het is niet vreemd, dat de Schotten hier instemming vonden; en van de Duitschers Michaëlis, Semler, Jerusalem, Mendelssohn, Abbt, Engel, Nicolai - in zijn eerste periode[2] -, meer dan Reimarus[3] of Lessing.

1) Troeltsch, in Real-Enc. f. Prot. Theol. u.K. 4, 533. Tr.' artikelen in dit werk over Aufklärung, 2, 225-241, en Deismus, 4, 533-559 geven een kort, maar veelomvattend overzicht van deze veelgeschakeerde, doch in den grond steeds gelijke wijsbegeerte en theologie.

2) Hoe zijn *Allg. D. Bibl.*, zachtjes begonnen, geleidelijk voortschreed tot het radicale standpunt van een 'Inquisitionsgericht gegen jede Kundgebung von Offenbarungs- und Kirchenglauben' (J.H. Kurtz, *Kirchengesch.*[4] II, I, 346) werd althans sinds 1786 reeds levendig beseft in Duitschland en als opzettelijk systeem geteekend, blijkens de niet onverdienstelijke uiteenzetting in een artikel van de *Neueste Religionsbegebenheiten* van 1793, in 't bijzonder tegen de Illuminaten gericht, en bij ons in vertaling terstond gretig gelezen: *Bericht van een groot maar onzichtbaar Verbond tegen den Christelijken godsdienst.* - J. Lublink (1736-1816) las volgens zijn biograaf C.W. Westerbaan 'in vroegeren leeftijd' de geheele Hd. Berlijnsche Bibl. van Nicolaï in 123 deelen (dus tot omtrent 1796?) door, al het belangrijke in adversaria aanteekenend. - Over Nicolai en *Allg. D. Bibl.* zie ook Dr. M. Sommerfeld, *Fr. Nicolai und der Sturm und Drang. Ein Beitrag zur Gesch. d. deutschen Aufklärung* (1921).

3) Toch in 1758 al vertaling van zijn *Voornaamste Waarheden van den natuurlijken Godsdienst*, door Prof. Lulofs. R.' puur deïstisch bedoelen bleek echter eerst onomwonden in de na zijn dood door Lessing uitgegeven, beruchte *Wolfenbüttelische Fragmente.*

De belangstelling voor den ‘philosophe de Sans-Souci’ was wel vooral een uitvloeisel van de bewondering voor den vorst en veldheer Frederik II, verwant bovendien van Oranje, en bestrijder van Roomsche machten.

Van Engelsche deïsten als Toland of Tindal, die Locke's beginselen, anders dan hijzelf, ook onbeschroomd op de christelijke religie en haar oorkonden hadden toegepast, is men hier over het algemeen niet gediend; en evenmin van ‘vrijdenkers’ als Shaftesbury, Mandeville[1)] en Bolingbroke, of sceptici als Hume. Tegenover hen stonden er in Engeland velen, die bij een verzwakt deïstisch beginsel voor de Openbaring en haar wonderen nog een rationeelen uitweg zochten: S. Clarke, W. Warburton, en dergelijken; om te zwijgen van Collins of Woolston, die al of niet gemeend, ze in een op de spits gedreven allegoriseering oplosten. En zelfs bij de scherpste kritiek tegen haar vindt men hier nog vaak het streven, de Staatskerk ongerept te laten, zij het maar als den teugel om het volk te mennen: het standpunt van den theoloog Middleton en den dilettant Bolingbroke. Ook van geen van deze allen schijnt de invloed hier te lande bijzonder groot; en het minst weer van de meer radicalen onder hen. Verschijnen van dezulken hier vertalingen, dan zijn het gewoonlijk Fransche, niet in de eerste plaats of althans niet alleen voor ons volk bestemd, al vinden ze er wel verscheidene lezers[2)]. Daarentegen werd het hoofdwerk van den

1) Van Effen had zijn *Free thoughts on religion* (1720) reeds in 1722 in het Fr. vertaald. Bisschop, *Van Effen* 126. Nouv. éd. corr. La Haye 1723, Cat. V.G. II 606. Andere uitgave Amst. 1738. In 1740 verscheen te Amsterd. een Fr. vert. door J. Bertrand van de 6de uitg. zijner *Fable of the Bees.* Tydeman in zijn oratie van 1771 *De Luxu* nog tegen dat boek. Zie Schacht a.T. 21-9-71. Mij. Lk.

2) Warburton's bekendste werk werd door den Remonstr. hoogleeraar A.A.v.d. Meersch vertaald: *De goddelijke zending van Mozes* (Amst. 1761-1771). Van S. Clarke verschenen hier in vertaling een *Uitbreiding over de vier Evangeliën* (Amst. 1757) en vele deelen *Predicatiën* (o.a. door Stinstra); in het Fransch zijn bekend werk *De l'existence et des attributs de Dieu, des devoirs de la religion naturelle, et de la vérité de la religion chrétienne* (Amst. 1717). - Van Hume, behalve zijn *Hist. v. Engelan* (Rott. 1769-1774), nog *Wijsg. en Staatk. Verhh.* (economische opstellen) Amst. 1764, Rott. 1766, en zijn autobiographie (Amst. 1777); in het Fransch te Amsterdam, *Discours politiques* (1754), *Dissertations sur les passions, sur la tragédie, sur la règle du gout* (1759), *Histoire naturelle de la religion* (1759), *Essai de Morale* (1760). Daartegenover gaf Prof. Castilio een Fr. vert. van G. Campbell's *Dissertation on Miracles*, tegen Hume (Utr. 1765. Cat. V.G. I 15). Van Bolingbroke een Ndl. vert. der *Letters on the study of History* en van twee *Essays.* (Amst. 1755). Van Toland *Lettres philosophiques*, Fr. vert. d. Holbach (Amst. 1768). En in h. Ndl. *Over de Wolk- en Vuerkolom* (samen met Harwood, *Over plaatsen v.h.O. Test.)* Rott. 1768 d.G.R. [d.i.G. Roos] Cat. V.G. II 26. Waarover later nog. De opsomming is niet volledig; maar aanvulling zal den totaalindruk wel niet belangrijk wijzigen.

onvermoeiden Engelschen deïsten bestrijder John Leland wel in het Nederlandsch vertaald: *Beschouwing van de voornaamste schriften der Deïsten* (Utrecht 1765), nadat de Bibliothèque des Sciences reeds zeer uitvoerige uittreksels uit het oorspronkelijke had gegeven. Zoo deed zij ook van zijn werk over *Nuttigheid en Noodzakelijkheid der christelijke Openbaring*; ook de vertaling daarvan (1769) prees zij sterk aan. Steeds veroordeelt dit meest Nederlandsche der Fransche periodieken Bolingbroke, Collins, Morgan, Tindal, Toland om hun ongeloof; telkens beveelt het hun mee-verlichte bestrijders, als Warburton en Beattie, aan; een Middleton wantrouwt het echter, op gezag van den eerste, als een bedekt ongeloovige. Het uitgebreidst hebben hier te lande wel de Doopsgezinden ook van déze Engelsche theologie kennis genomen: de bibliotheek van hun leeraar P. Fontein[1)] kan het nog getuigen. De houding hunner Nederlandsche tijdschriften ertegenover verscheelt weinig van die van het pasgenoemde Fransche.

In Van Goens van het modernste rijk-voorziene boekerij ontbreken Engelsche nieuwlichters van allerlei graad wel niet, maar de Duitsche Aufklärer en de Fransche philosophen zijn er toch veel ruimer vertegenwoordigd. Bij de laatsten, leerlingen en voortzetters van het Engelsche deïsme, maar staande tegenover Rome in stede van tegenover Wittenberg of Genève, komt het anti-kerkelijke en anti-christelijke bedoelen als gemeenschappelijk kenmerk het klaarst aan den dag. Voltaire's stem klinkt boven alles uit: zijn natuurlijke geestigheid, zijn zeldzaam schrijverstalent, zijn universeele (schoon oppervlakkige) kennis concentreert hij in een lang leven op een nooit-aflatenden, venijnig-fellen kamp tegen de Openbaring Gods. Zijn brief aan den Jood De Pinto moge hij al fier teekenen: 'Voltaire, chrétien'[2)], voor hem is het Christendom de beroerder der wereld: Confucius en zijn Chineezen stonden mijlen hoog erboven; gelukkig waren zij, omdat zij vrij bleven van Joodsche en Chritelijke smetten. Diderot, schoon het deïstische standpunt op den duur opgevend voor het sceptische en materialistische, was zijn groote medestander: overal waar Voltaire het oude had ondergeploegd, kwam de Encyclopédie voorzichtig en vaardig de nieuwe cultuur zaaien. Maar aan twee kanten vonden zij moderne tegenstanders: Helvetius en Holbach

1) Ingelijfd in de Bibl. d. Vereenigde Doopsgez. Gem. te Amsterdam. Vgl. ook Sepp a.w. I 6 vlg. over bibl. van Stinstra.
2) Wijler a.w. 107.

met hun materialistische enormiteiten, en Rousseau, die in plaats van de koude religie van het ontwikkelde verstand geestdriftig een gevoelsdeïsme predikte, inherent aan het onbedorven gemoed van den echt natuurlijken mensch.

'Deïst', het woord had hier te lande een slechten klank. Medenbach Wakker, uit Groningen schrijvend aan Tydeman[1] over zekeren K., die zich betert en niet zoo kwaad is, als zijn naam; over M...., een goed vriend, bij wien de zeden geen gevaar loopen, vervolgt: 'de Religie vind ik niet, dat vriendschap breken moet; met een Deïst egter zou ik geen vriendschap kunnen oefenen.' Deïsten, dat waren zulken als Bolingbroke, Toland, Hume, Diderot, Voltaire, die alle godsdienstig gevoel schenen te missen, en van alle godsdienstige traditie zich hadden losgemaakt. Geheel ongelijk hadden zij wel niet, maar zij maakten het veel en veel te erg[2]. Betje Wolff citeert herhaaldelijk Bolingbroke, maar zonder hem te noemen; Maupertuis stelt zij als Christen voor[3]. Tegen Voltaire had nagenoeg ieder verlichte onder ons volk zijn ernstige bezwaren, maar niet zoozeer om zijn algemeene richting als wel om de radicale aanwending van bedenkelijke middelen, als spot en hoon, tegen Bijbel en Christendom. Maar zijn invloed was hier toch niet gering, naar veler getuigenis. Nog Van Kampen wordt heftig, als hij denkt aan 'de verderfelijke pers van M.M. Rey, die hier het draf uit de werken van Voltaire en zijn geest- en schaamtelooze navolgers vlijtig vermenigvuldigde'[4] Volgens Van Heusde's meer aangehaalden 'ouden vriend' was in dezen tijd de hoofdbezigheid der studenten het lezen van Voltaire[5]. Voor het Album Amicorum van H.A. Schultens weet een vriend[6] geen passender bijdrage dan de 'Ode sur la Superstition'. Bella van Zuilen had meer met Voltaire op dan met den Bijbel, constateerde Boswell[7]; zij is door zijn geschriften onverschillig geworden voor alle leerstellig godsdienstig begrip[8]. Met een gravin Bentinck stond Voltaire tot op het eind van zijn leven in briefwisseling[9]. De Groninger G.N. Heerkens, in 1748 en 1749 te Parijs studee-

1) 5-9-76. Bibl. Mij. Lk.
2) Vgl. reeds in 1745 Valckenaer over die Engelsche Deïsten met hun signifer A. Collins. *Hemsterhusii et Valckenarii Oratt.* 293 vlg. In Utrecht verscheen 1772-1778 een anti-deïstisch tijdschrift *De Christen*; de auteur is de predikant J. van Nuys Klinkenberg. Over hem terloops Van Goens Br. II 32; als belager van den van ketterij beschuldigden Ds. Swavink. Vgl. ook Br. II 16.
3) Ghijsen, *Betje Wolff* 249.
4) A.w. III 181.
5) *Br. o. H.O.* a. ed. 57 vlg.
6) Guillaume Scholten 4 Juni 1772.
7) *Gids* 1909 III 237.
8) *Gids* 1908 II 123.
9) *Rev. de Paris*, 15 Sept. 1896.

rend, kwam veel bij Voltaire. Vóór 1744 hadden vele aanzienlijke en geleerde Nederlanders persoonlijk kennis met hem gemaakt: tusschen 1713 en 1743 vertoefde Voltaire herhaaldelijk langer of korter tijd in ons land. Zijn relaties met de Van Harens zijn bekend; ook die met Prof. 's Gravesande, en met verscheidene Nederlandsche uitgevers[1]. Reeds in 1741 had Christina Leon. de Neufville een drietal Brieven van Voltaire in Nederlandsche verzen overgebracht; maar bij dien over 'De Vrijheid van den menschelijken Wil' achtte zij het noodig, mede te deelen, dat zij het niet geheel met hem eens is; en bij de nieuwe uitgave van 1762 voegde zij zelfs aanmerkingen tot opzettelijke tegenspraak[2].

Voor den literator Voltaire had men hier reeds vroeg eerbied: Van Effen prees al in 1724 zijn *Henriade*, zij het niet zonder voorbehoud[3]; en nog lang zou men dien bewaren: de jonge Bilderdijk is nog uitbundig in zijn lof[4]. Voor den historicus was de waardeering al beperkter[5]: zijn *Essai sur les Moeurs* (1753-1758) had over zijn eigenlijk bedoelen al wel veler twijfel weggenomen. Over zijn *Dictionnaire philosophique* (1764) zal men niet licht een openlijke Nederlandsche lofspraak vinden van dezen tijd. We zagen reeds, dat zijn *Traité sur la Tolérance* ook in de Letteroefeningen en de Denker werd veroordeeld, om zijn antichristelijken spot[6]. In 1768 gaf de Bibliothèque des Sciences met instemming een *Lettre écrite de Genève à l'occasion de quelques pièces de Mr. de Voltaire*, waarin behalve zijn furie tegen Genève en den in het volste recht staanden Vernet ook weer zijn eindeloos geschimp tegen de H. Schrift scherp werd gelaakt[7]. Maar de onmiddellijke voorganger van de Denker, de Philanthrope, had nog in 1761 en 1762 'verscheiden Vertaalingen uit Hume, Voltaire, Fontenelle en zeker nieuw Werkje Bigarrures Philosophiques'[8] meegedeeld. De vertaler had echter de stukken 'naar

1) Van Sypesteyn, *Voltaire... in Nederland* 27-67. Valkhoff et Fransen, *V. en Hollande* in *Rev. de Holl.* I (1915) 734 vlgg., II (1916) 1071 vlgg. Daar verdere literatuur genoemd. Vgl. boven 116.
2) Zie bespreking in *T. en Dk. Bijdr.* II 457 vlgg.
3) Kalff a.w. V 538. Bisschop, a.w. 141 vlg. - Behalve de vert. der *Henriade* door Feitama (1753, schoon reeds 1743 voltooid) nog een vroegere door Klinkhamer (in 1734 al beloofd, maar versch. 1744. Naar proza-vert. van B. Phaff). Zie ook Valkhoff in *N. Taalgids* 10, 199 vlg. De vertalingen zijner tooneelstukken beginnen met *Zaïre* door Klinkhamer in 1734; dan volgen S. Feitama, F. Rijk, J. Haverkamp met *Brutus* (1735, 1736, 1736), J Voordaagh en Ch. Sebille met *Dood van Caesar* (1737, 1740), L.v.d. Broek met *Dood van Coligny* (1743). Enz. Zie Cat. Mij. Lk. II afd. 3; en Hilman, *Alphab. Overz.*
4) Kalff a.w. VI 280. *Edipus*, Voorafspr. 3, 17 (1779).
5) Vgl. boven 266.
6) Zie boven 285.
7) B.d. Sc. 26, 515. Vgl. boven 276.
8) *De Philanthr.* VI 411.

den smaak en het karakter van onzen Landaard geschikt; zo als men onder anderen uit vergelijking van den Micromegas van Voltaire... kan bespeuren'. Die vergelijking leert ons, dat de man allen geest doofde, en elke pointe afbrak, om het zijn lezers begrijpelijker te maken en hun mogelijke ergernissen te besparen; daarentegen vermeerderde hij het stuk, tot hun gerief, met invoegsels over het oneindig verschil van den Schepper en het maaksel zijner handen, en een slot over de 'twee groote eindens der waare wijsbegeerte, namelijk, deugdzaam in den tijd, en gelukkig hier namaals te leven'[1]. Bij Voltaire schenkt Micromégas aan de aardmijten 'un beau livre de philosophie, écrit fort menu pour leur usage (où) ils verraient le bout des choses... On le porta à Paris, à l'Académie des Sciences, mais quand le vieux secrétaire l'eut ouvert, il ne vit rien qu'un livre tout blanc: Ah! dit-il, je m'en étais bien douté'[2].

Voor Betje Wolff blijft Voltaire steeds een geniaal dichter en een boeiend, schoon niet betrouwbaar historicus; maar steeds scherper wordt haar veroordeeling van den verderfelijken philosoof en den verachtelijken mensch[3]. In *Willem Leevend* heet hij een aartsketter: want er zijn geen andere ketters dan de leeraars en belevers der ondeugd[4]; de vreeselijke Jambres schrijft aan zijn vroegeren vriend: 'ik speel niet meer den tiran over mijn zoetste neigingen. De Natuur is mijn Leidsvrouw. Rousseau kan mij voor eenen Jerusalem[5] niet beveiligen; lees des Voltaire... lees la Mettrie, lees Hume, lees Bolingbroke, al naardat gij tot uwe gerustheid zoo eens noodig hebt'[6]. De Mennoniet P. Loosjes Azn. vertaalde in 1772-1774 twee werken tegen Voltaire uit het Engelsch[7].

In denzelfden tijd wordt Voltaire in Duitschland van zijn voetstuk gesmeten. Lessing werd van een warm vereerder een felle vijand; Herder brieschte tegen zijn 'philosophie de l'histoire'; de Hainbund haatte den zedebederver. Naarmate Rousseau's aanzien steeg, daalde dat van zijn antagonist, zoo in Duitschland als bij

1) A.w. VI 161-176. - In de *Holl. Wijsgeer* (van E. Buys) I (1759) ook reeds historische en hekelende stukken van V. vertaald.
2) Voltaire, *Oeuvres compl.* ed. Hachette, 20, 73-86.
3) Zie Ghijsen a.w. 109, 223.
4) Uitg. 1886, 8, 99. Vgl. ook vooral haar uitingen, gec. door Jonckbloet, *Gesch. N. Lk.*^{3} V 228 vlg.
5) Jeruzalem is Alida's heilige; hij brengt met Lavater een leerling van Jambres terecht, die weer den stervenden Jambres tot inkeer beweegt. *W. Leevend*, a. ed. 4, 46; 8, 54 vlg.
6) *W. Leevend* 3, 131.
7) Van Mickle, *Voltaire onder de Schimmen*; en van Findlay, *Verdediging der Heilige Schriften en van Josephus tegen V.*

ons. Wieland alleen bleef hem trouw. ‘Nach seiner Wandlung vom seraphischen zum faunischen Lebensideal spuckte in Wieland allezeit viel von Voltaire’; het streelde hem, de Duitsche Voltaire te heeten; overigens gaf hij den Voltaire-geest in verdunning[1].

In 1769 kwam Van Goens met Wieland in correspondentie; wat ons rest van hun brieven[2] - bijna uitsluitend uit Wieland's helft -, spreekt ook van beider levensbeschouwing. Van Goens verkondigde de stelling ‘de la dependence du caractère de notre esprit et de nos sentimens des causes physiques et des circonstances exterieurs de la vie’[3]. Wieland is het er volmaakt mee eens: het zijn precies zijn eigen bijzonderste gedachten; een zooveelste blijk van de analogie van hun beider geest. Zelfs Van Goens' idee ‘d'un Journal des Sensations d'un Philosophe’ hoort sinds lang tot de ontwerpen, die hij nog hoopt uit te voeren: ‘un roman philosophique, dans lequel quelque Quidam racontera l'histoire des Metamorphoses de son esprit et de ses sentimens, conformement à la Nature et à l'experience journalière... Les abbés Jerusalems et tous les abbés, docteurs et prestolets du Monde en diront ce qui bon leur semblera.’ Al is Van Goens' stelling niet heelemaal nieuw - zoo'n doorntwijgje stak Wieland wel eens meer onder de fraaie bloemen voor zijn vriend[4] -, zij kan niet genoeg aangepreekt worden, want zij is stellig ‘la clef de toute la theorie de l'esprit et du coeur humain.’ Voor zich zelf durft Wieland vermoeden, aan het eind der metamorphosen te zijn; hij heeft wel ‘parcourû presque toutes les façons imaginables de penser, toutes les espèces de bonheur, en petit au moins..., enfin toutes les *manières d'être*, dont par ma position je saurois être susceptible.’ Zonder een heel groot mankement aan de machine, zullen zijn geestesgesteldheid, de kleur en klank zijner ziel, wel blijven, wat ze thans zijn. - Of de toepassing geheel op Van Goens' regel sloot?

Wieland voegt er nog ‘une partie de (son) *credo*’ bij: ‘le *beau*

1) A. Biese in bespreking van H.A. Korff, *Voltaire im literarischen Deutschland des 18ten Jahrhunderts* in *Neue Jahrbücher* 45 (1920) 84 vlg.
2) Br. I 372-389.
3) In zijn *Porphyrius* al dezelfde kwestie, van den ethnologisch-historischen kant bezien. Daar echter, ondanks den vereerden Rousseau, die invloed alleen voor het physieke, niet voor den geest erkend. Zie boven 253. Ook Rousseau was hiermee niet origineel. Montesquieu is bekend om deze leer. Bij Montaigne kan men ze ook reeds vinden. En Bernheim, *Lehrb. hist. Methode*^{3} 195 wijst op een zeer belangrijk hoofdstuk in Jean Bodin's *Methodus ad facilem historiarum cognitionem* (1566). In de geschiedbeschouwing van Voltaire zoowel als van Herder is ze een der gewichtigste factoren.
4) B.v. Br. I 378.

ideal ne cessera jamais - malgré ma Laune de traiter en badinant ce que les esprits pesants traitent avec un serieux glacé - d'être la dame de mes pensées'; hij zal genieten van de lezing zijner groote voorgangers en voorbeelden; genieten van de liefde zijner kinderen; begeert vrijheid boven alle rijkdommen der wereld; en het 'quando corpus morietur', als hij op het punt staat, voor goed heen te gaan: 'sans souffrir autour de moi quelque *oiseau de mauvais augure* pour empester par des sottises les dernières heures de mon existence parmi ceux que j'aime le plus dans ce monde sublunaire'[1]. Echt Voltairiaansche verlichting en verdraagzaamheid! Zong Van Goens ook hier unisono[2] met zijn vriend? Het lijkt er althans veel op. 'Je suis charmé de tout le bien que vous dites de *Candide*, ouvrage ou il y a selon moi plus de saine philosophie que dans cent et cent mille gros in folio, dont les auteurs ressemblent moins à un homme qui pense qu'a un boeuf qui rumine', schrijft Wieland. Jammer, dat Voltaire de publieke eerbaarheid niet zooveel ontziet, dat hij zijn 'saletés' terughoudt; 'alors on oseroit declarer hautement au nez de toute la pretrise et de *tous les Capucins du monde* que Candide est un livre excellent, solide, utile et plus edifiant in sano sensu que le bienheureux Thomas à Kempis lui-même'[3].

Candide ou l'Optimisme (1758) is zeker een merkwaardige 'roman'. Simpel en boeiend als een sprookje, is het een ruwe persiflage van een philosophisch systeem. Deernis met het eindeloos lijden der menschheid mengt zich met een weerzinwekkend pleizier in vunzigheden. Of spreekt uit de snijdende satire op vorsten en volken, godsdienst en samenleving, alle menschelijk doen en denken, niets dan de cynische wereldverachting van den uit een onhoudbaar optimisme in uiterst pessimisme verzonken scepticus? De altijd-argelooze Candide met zijn bij uitstek practische Cunégonde, de gezworen Leibnitiaan Pangloss, de manicheïstische eenling Martin, de trouwe mesties Cacambo, het oudje van pauselijken huize, de verloopen frater Giroflée, de verloopen h... Paquette[4], na de ongelooflijkste lotswisselingen - van het hof in Eldorado tot schoffeering, galg en galei - samenlevend en disputeerend op een boerderijtje bij Constantinopel, gaan gezamenlijk naar den wijzen derwisch, om wat met hem te philosopheeren, en van hem

1) Br. I 385-387 (13-11-70).
2) Vgl. Br. I 385.
3) Br. I 386.
4) Alleen de jonge Thunder-ten-tronckh ontbreekt. Dien onverbeterlijken rijksbaron en Jezuiet stuurde het gezelschap naar de galei of naar Rome terug.

te hooren, waartoe het zonderlinge dier, dat mensch heet, eigenlijk gemaakt werd. Dat is uw zaak niet, luidt het antwoord. ‘Que faut-il donc faire? dit Pangloss. Te taire, dit le derviche.’ Een goede grijsaard vult de les aan: Werken! ‘Travaillons sans raisonner, dit Martin, c'est le seul moyen de rendre la vie supportable.’ Het is mij niet klaar, hoe zulk een troostelooze levensbeschouwing iemand, zelfs van de opzettelijke frivoliteit van Wieland, bovenmate kan stichten[1].

Van Goens, die *Candide* althans zeer had geprezen, voelde zich door andere werken van Voltaire soms ten zeerste ontsticht. Achteraf vertelt hij het; in 1793 in een brief aan Madame la Baronne de Ferrette, née de Venningen[2], even komend op ‘une brochure de Voltaire, intitulée *Saul et David, Tragedie*,’ zegt hij: ‘Il y a 30 ans que je me suis torché de cette brochure de Voltaire, dans un temps que je lisois encore avec plaisir Voltaire. Il s'est prostitué par ces plattes infamies, même auprès de ses admirateurs’[3]. Waarschijnlijk niet lang daarvoor noemt hij in een geschrift, voor van Alphen bestemd[4], Voltaire een ongelukkig werktuig des duivels; beter ware hij niet geboren. En vervolgt: ‘Ik kan oprecht betuigen en verblijd mij altoos, dat ik wel betuigen kan, dat men mij het grootste onrecht gedaan heeft, wanneer men mij beschuldigd heeft van oit in mijn leven eene *zekere soort* van achting voor dezen man gehad te hebben. Ik ben integendeel lang geweest, zonder iemand te vinden, wiens oordeel over hem zoo met het mijne overeenkwam, als dat van Lord Kaimes, die het eerst van hem heeft durven schrijven, dat hij zijne eigen reputatie overleven zou, en dat is ook zoo gebeurt. In 't historische alleen erken ik in hem, met Dr. Robertson, meer verdienste, dan men hem gemeenlijk toekent.’

Uit den tijd zelf hebben wij echter ook vertrouwelijke uitlatingen van Van Goens over Voltaire. Een passage uit een brief van Lelyveld van Maart 1767[5]: ‘There are Voltaire's in Heaven etc. driemael op de plaet gestampt!!’ doet vermoeden, dat Lelyveld

1) Hoe zeer verzet zich Rousseau tegen hetzelfde pessimisme in Voltaire's *Poëme sur le désastre de Lisbonne*, in brief van 18-8-1756. *Oeuvres de V.* a. ed. 32, 490 vlg.
2) 12-1-1793.
3) Ten Brink a.w. 244 geeft een vrije vertaling; naar de Duitsche overzetting van dezen brief, uitgegeven in Lavater's *Handbibl. f. Freunde* IV (1793).
4) Een reeks opmerkingen uit 1786, bij V.A.'s *Mengelingen* (1783), door dezen bij herdr. 1793 dankbaar gevolgd; het is V.G.' oordeel zoowel over Rousseau als over Voltaire, dat wij daar vinden. Vgl. Voorberigt bij 2de uitg., en Kalff, a.w. VI 19 vlg. En V.G.a. V.A. 8-1-87.
5) Ongev. 18-3-67, niet uitgeg.

zijn vriend weleens berispt heeft over bewondering voor Voltaire; en dat die hem thans had gewezen op een passage in Young's *Resignation*, waarin deze voor den bewonderden en tegelijk verfoeiden auteur - 'with horror we admire' - erkentenis en vergeving van zijn zonde hoopt. In een brief aan Klotz van 1768[1] prijst Van Goens dezen om zijn krasse kritiek op een boek van Schmidt[2]: 'Quelle fureur d'attaquer Voltaire d'une manière aussi risible. Ces gens là ne pensent point, qu'au lieu de faire du bien à notre religion, ils en sont eux-mêmes les plus redoutables fléaux. Pour moi, je ne craindrais pas de soutenir ce que vous ne faites que hazarder, que toute refutation de la Philos. de l'Histoire, du Dictionaire, de Saul et David etc. porte sa condamnation en titre'. Zulke werken zijn uiteraard niet vatbaar voor eenige refutatie. Hoe men het ook aanpakt, nooit zal men zijn doel bereiken. Beredeneert men de zaken ernstig en grondig, de lieden, voor wie men zijn boek schrijft, zullen het stellig niet lezen. 'Pour les traiter en ridicule, il ne fallait pas moins que d'etre un Voltaire, et je doute fort s'il y aura jamais un Voltaire sacré. Outre que les sujets mêmes n'admettent pas la raillerie pour la defense, comme pour l'attaque'. Dezer dagen las hij nog *Le christianisme dévoilé*[3]. De schrijver betoogt daar: Wat voor goeds kan men verwachten van zijn naaste, die gelooft aan een God, die zijn eigen zoon niet spaarde? 'Que fera à cela l'homme le plus entendu que hausser les épaules et se taire?' vraagt Van Goens.

Het duidelijkst zegt hij zijn meening over Voltaire tegenover diens fanatieken aanhanger, den Rotterdammer Gerard Roos Pzn. Toen deze, als R.P.G. een verontwaardigde *Missive* tegen Hofstede's beoordeeling van den *Belisarius* had uitgegeven, zond Van Goens anoniem aan den anonymus een langen brief, ten hoogste prijzend, en aansporend tot voortgaan[4]. In het antwoord[5] maakt Roos zich bekend: Zijn staat is niet ver van het geringe; hij is niet geleerd, kent Grieksch noch Latijn, maar leest de klassieken in Engelsche of Fransche vertalingen. Zooals hij thans het niet laten kon, Marmontel met Socrates en Plato tegen een boek te verdedigen, dat altijd een schandvlek van de Nederduitsche letteren blijven zal, zoo heeft hij een jaar geleden tegen denzelfden lasterenden Hofstede Voltaire verdedigd, bij gelegenheid, dat hij

1) 2-7-68.
2) Welken? Den dichter-theoloog J.F. Schmidt? Ik heb het niet nagespoord.
3) Van Holbach. Brunet, *Manuel*[5] VI 102; Lanson, *Manuel*[2] 816.
4) 15-3-69.
5) Z. dat. (ongev. 17-3-69).

twee deelen *Mengelwerken* van dezen vertaald uitgaf[1]. In een volgenden brief[2] komt hij verder los tegen Van Goens, die intusschen zijn naam heeft genoemd, na veel ophef in zijn eerste schrijven van zijn ambt. Hij, ongeletterde, die tot voor weinig jaren niets gelezen had, in correspondentie met 'een der waardigste en beroemdste geleerden van onzen tijd!' Van Goens zelf moet de verdediging voeren van zijn vrienden en helden, de oude wijsgeeren. Hij, Roos, die zich verheugt, dat tegenover het gedwongen theologisch geknoei er 'mannen zijn, die den dageraad der verlichte tijden, die aanstaande zijn, deden doorbreken', zal hoogstens hulpdienst kunnen verrichten tegen de thans aangewende 'laatste pogingen, de duisternis te behouden'. Hij stelt zich zoo voor, binnen een paar weken een vertaling van Voltaire's drama *La Mort de Socrate* te doen verschijnen. - Drie maanden later zond hij ze hem in druk[3].

In zijn eersten brief had Van Goens geciteerd uit Voltaire's *Lettre de l'Archevêque de Cantorbéry à l'Archevêque de Paris* (1768, over het aartsbisschoppelijk mandement tegen den *Bêlisaire*)[4]. Daarin kan Roos te haastig de bevestiging gezien hebben van zijn verwachting, dat Van Goens even onbegrensde bewondering voor Voltaire zou hebben, als hij zelf. Dat hij in hem eerst geen halven maar een heelen Deïst vermoedde, mag men ook daaruit opmaken, dat hij hem met de vertaling van Voltaire's *Socrates* ook die van Toland's *Hodegus*, een vorig jaar door hem uitgegeven, toezond[5]. In een volgenden brief deelt hij hem mee, dat hij dit werk op verzoek vertaald heeft. Het is zeldzaam, want het werd opgehaald. Van Goens krijgt een exemplaar, omdat Roos hem voor 'zeer redelijk' houdt[6].

Ons volk was nog niet rijp voor de verlichting, had Van Goens terecht gezegd. Maar Roos was wel rijp geweest. En hij baadde zich in het licht. 'Voltaire heeft mij redelijk mensch gemaakt'[7]. Daarom smart het hem tot in de ziel, dat Van Goens 'wegens

1) Vad. Letteroeff. jg. 9 geeft uittreksels uit vert. *Mengelww.* v.V. (2 dln. 786 blzz.). - Cat. de livres qui se trouvent a la Haye chez P. Gosse Jr. et D. Pinet, 14e suite (achter Bibl. d. Sc. T. 25) vermeldt: *Gedagten getrokken uit de Werken van den Heere de Voltaire uit het Fransch vertaalt*, 2 deelen, Rotterdam, 1767. Aankondiging in Vad. Letteroeff. VII, I 425-429. Is mogelijk dit ook door Roos vertaald? Het oorspronkelijke zal wel zijn: *Les Pensées de M. Voltaire.* S.l. (en Hollande) 1766, 2 dln., dat ik in de Univ. Bibl. te Utrecht vond. Geen van beide vertt. heb ik te zien kunnen krijgen.
2) 31-3-69.
3) Later meer hierover.
4) *Oeuvres* a. ed. 25, 384.
5) R a. V.G. 3-5-69. *Hodegus, or, The Pillar of Cloud and Fire not Miraculous* (1720). Zie *Theol. and Philol. Works of Toland* (1732).
6) R.a.V.G. 10-6-69.
7) 3-5-69.

het zedelijk karakter van Voltaire niet zeer voordeelig denkt.' Zijn werken en die van den inconsequenten Jean Jacques zijn zijn dierbaarste letterschat. Wel heeft hij bemerkt, dat zeden en handelwijs van V. niet onberispelijk zijn, maar wegens de omstandigheden verschoont hij dat[1]. Een maand later komt hij op dit chapiter uitvoeriger terug; wij leeren dan ook Van Goens' menigvuldige bezwaren beter kennen:

't Doet Roos leed, dat Voltaire bij hem in een zoo slecht blaadje staat. Hij heeft vele Engelschen en Franschen gesproken, die hem kenden; zij zeiden, hij was niet zoo slecht als men hem afschilderde. In de Bastille kwam hij alleen door onvoorzichtigheid. De stokslagen, te Berlijn en elders ontvangen, getuigen slechts tegen die ze gaf. Indien hij zoo kruipend was, zou hij niet van het Pruisische hof verjaagd zijn; was het geweest om schandelijk wangedrag, dan zou Frederik geen vriendelijke briefwisseling meer gehouden hebben. J.B. Rousseau, Des Fontaines, Lefranc, Trublet, Fréron, Palissot, De la Baumelle, etc. beschouwt Roos als verachtelijk genoeg voor den haat van Voltaire. En voor zijn houding tegenover onzen zonderlingen en achterdochtigen Jean Jacques bestond toch wel reden na een zoo lagen aanval: men vergelijke slechts den brief van 1756[2] met de 5de der *Lettres écrites de la Montagne.* Het volhouden van Voltaire vindt echter ook Roos verachtelijk. In den brief aan Le Brun, de 28ste der *Lettres de V. à ses amis du Parnasse*, vindt hij niets walgelijks: hij handelt in het belang eener arme nicht, verwante van Corneille, tegenover een rijken, kinderloozen oom. Dat V. zijn goede daden uitbazuint, bewijst, dat hij de deugd huldigt. Trouwens, Helvetius' *De l'Ésprit* heeft Roos overtuigd, dat in alles eigenbelang onze grootste drijfveer is. - *Voltaire peint par lui-même* heeft hij ook gelezen, maar met verontwaardiging alleen over de kwaadaardigheid. Onbeschaamde inhoud van *La Pucelle*? Dat moge waar zijn voor de Amsterdamsche uitgave van 1764, z i j n exemplaar heeft niets daarvan. Hij kreeg het van den Engelschen poëet George Keate, die zoo lang op Ferney vertoefde, en dat fraaie vers op V. maakte. Dat eenige Geneefsche burgers hun vrouwen en dochters verbieden, V. te bezoeken, weegt niet op, vindt Roos, tegen het druk bezoek en de vele brieven van aanzienlijke dames.

1) Ibidem.
2) *Oeuvres de Voltaire*, a. ed. 32, 490 vlg. R.a.V. 18-8-1756: ernstige bezwaren van R. tegen gedicht op ramp van Lissabon (zie boven 336 n. 1), maar toch groote eerbied voor den auteur. In *L.d.l.M.* 5 satiriek over V.'s persoon en geschriften.

Gij vraagt, vervolgt hij, of V. wel behoort bij de lieden, die redeneeren, en of hij, van welken kant ook beschouwd, wel meer is dan een bouffon[1]. Zeker is hij veel meer; Van Goens schreef toch zelf in een vroegeren brief, dat al zijn schriften hem hadden geamuseerd en dat hij veel van hem geleerd had. Hij is Theist, hij erkent God en de onsterfelijkheid der ziel; nergens vond Roos iets, dat daarmee in tegenspraak was. Inderdaad hebben niet al zijn stukken evenveel waarde, maar geest en vernuft is er altijd en overal, óók in zijn *Princesse de Babylone, Chinki, L'homme aux quarante écus*[2], enz. Maar er zijn veel lieden, die al wat hij sinds 8 of 10 jaar schrijft, meteen al verachten[3]. Men wil van den 80-jarigen V., die bijna alleen den roem der Fransche letteren draagt, niets door de vingers zien. Hoevele jaloersche, verachtelijke vijanden heeft hij, die strijden als P. Hofstede! Gij houdt Jean Jacques voor een der eerlijkste lieden, die ooit bestaan hebben: 'k ben het met u eens; maar die J.J. schreef in 1756 aan Arouet (dien gij het verachtelijkste schepsel vindt, dat gij U verbeelden kunt): het noodigste boek zou zijn 'un code moral', dat moest gij schrijven, enz.[4]. De achting en liefde van menschen als d'Alembert en Marmontel moest hem, bij wie hem maar van verre kennen, rechtvaardigen. Roos eerbiedigt dit groote Genie - hij citeert hier een hooggaande Fransche lofspraak -, kritiseert zijn zwakke plekken niet, maar verbaast zich, dat het er zoo weinige zijn, bij wie zich zoo bloot gaf. Van Goens moet zijn ijver verschoonen; hij is aan Voltaire te veel verschuldigd!

Zulke fanatieke bewonderaars en blinde volgelingen van Voltaire waren hier schaarsch, vooral in dezen tijd. Roos is een hevig ijveraar voor het nieuwe licht, van een driftig temperament. Al vertaalde hij wel eens wat, auteur worden lag niet in zijn plan; maar 'de hoon aan onze Natie aangedaan' door Hofstede's boek,

1) Vgl. *Lettr. de la Mont.* 5, waar R. Volt. laat zeggen: 'Je ne raisonne pas, moi, cela est vrai', etc., en zijn eigen 'jeux badins de mes vieux ans' laat stellen tegenover R.'s 'écrits plus graves'. Ook vergelijkt R. de straffeloosheid van 'les ridicules outrageants, les impiétés grossières, les blasphèmes contre la religion' te Genève met het strenge optreden tegen zijn redelijk betoogende *Émile* en *Contrat Social.* Op deze *Lettres d.l.M.* - zelf weerslag op Tronchin's *Lettres de la Campagne*, tegen R. - antwoordt V. dan met zijn laaghartige, weergaloos grove *Sentimens des Citoyens* (1764). En sinds vervolgt hij R. met een onbluschbaren, schier onmenschelijken haat.
2) Men ziet, hoe trouw R. - en ook V.G. - bijblijft met V.'s werken: deze beide zijn van 1768.
3) Belangrijke uitspraak!
4) N.l. in brief v. 18-8-1756, gec. boven 336 n. 1 en 339 n. 1.

en de lof daaraan nog toegezwaaid, werden hem te machtig. Hij was ‘zoo door ijver vervoerd’, dat hij zich geen tijd gunde, volledig te zijn, en een flater beging, dien een tegenschrift hem ‘duur betaalde’[1]. Hij groeit in den tegenstand: ‘De dweperij heeft zich sterk tegen Nozeman en mij gesteld’[2]. In een ingezonden stuk[3] voor de Vaderlandsche Letteroefeningen wil hij dit tijdschrift gaarne tegenover Hofstede van allen schijn van verstandhouding met hem bevrijden, en alle aandeel van Van Goens aan de *Missive aan P.N.* en de vertaling van Fraguier's *Verhandeling*, en wat dies meer zij, ontkennen: Hofstede's dolle woede, bijten en schelden deert hem volstrekt niet. Laat hij zijn gang maar gaan. Roos had niets anders verwacht. Hij wil er thans openlijk voor uitkomen, dat hij het is, die Marmontel en eenige wijsgeeren heeft trachten te verdedigen.

Daarmee ging hij voort: in 1775 zond hij aan Van Goens[4], dien hij in 1769 al naar vertalingen van Xenophon's *Apologia Socratis* en van *alle* werken van Plato had gevraagd (hij bezat slechts een aantal stukken, door Dacier, Sydenham e.a.) zijn *Verdediging van keizer M. Aurelius*, en zijn vertaling van Thomas' *Lofreden voor keizer M. Aurelius*[5]. Wil Hofstede weer het harnas tegen hem aantrekken, laat hij dan meteen met hem afrekenen over zijn Voorbericht voor *De man met veertig kroonen* - nog een vertaling van Voltaire dus[6] -, over de vertaling van den *Rhythmus Monachicus*[7], en over den *Brief van G. Freeborn aan J. de Pierre*[8]. Een volgend jaar ontving Van Goens zijn Rotterdamschen *Rhapsodist*: hij is door Roos alleen geschreven; in het volgende stukje wil hij Thomas' *Lofrede op Descartes* plaatsen ‘met een sterke plaats tegen Voet’[9].

De correspondentie tusschen Roos en Van Goens is slechts levendig, wanneer de gemeenschappelijke vijanden Hofstede en Habbema c.s. in het spel komen: in 1769 en 1776; overigens bepaalt ze zich tot een enkele aanbieding door Roos van zijn werkjes[10].

1) R.a.V.G. ongev. 17-3-69.
2) R.a.V.G. 3-5-69.
3) Ged. 29 Aug. 1771. Copie onder papieren V.G.
4) R.a.V.G. 11-8-75.
5) Het laatste bezit Bibl. Mij. Lk. (Rott. 1775).
6) Hij verwijst er ook naar in zijn *Rhapsodist*, blz. 47.
7) Zie Cat. Mij. Lk. II 379.
8) Zie t.z.p. 377.
9) R.a.V.G. 20-3-76. Het vervolg schijnt echter nooit te zijn uitgekomen. - Voet d.i. Voetius.
10) Mogelijk is R. toch familie van familie. In het Burgerboek van Utrecht vind ik op 9-8-55 ‘Mr. Adr. Roos, Canonicq ten Dom alhier en Oud-Schepen van Rotterdam, en zijne twee kinderen m.n. *Gerarda* en Elis. Maria.’ Vgl. boven 4, 19.

In verband met den strijd om de Nederlandsche Bibliotheek zal hij nog weer ter sprake moeten komen[1].

Buiten de briefwisseling met Wieland, Klotz en Roos vinden we in deze periode bij Van Goens weinig of niets over Voltaire's godsdienstige en wijsgeerige denkbeelden. De ‘abate’ Melchiorre Cesarotti had in 1762 met *La Mort de César* ook *Le Fanatisme ou Mahomet le Prophète* vertaald[2], het stuk tegen *de* dweepzucht, dat Voltaire nog met een zeer eerbiedigen en devoten brief aan Benedictus XIV had durven opdragen (1745)[3]. Hij wilde ze op het eind van 1767 aan zijn nieuwen vriend Van Goens zenden, en vertelde met verontwaardiging, dat een critiseerend geestelijke hem had verweten: ‘che osi tradurre e metter nelle mani de’ giovani il Maometto di Voltaire, ch'è un perpetuo ludibrio della religione e della divinità’[4]. Cesarotti ergert zich niet alleen over stadgenooten van Dante, Galilei en Machiavelli, die zich moeilijk maken over de kwestie, of er van den dorren boom, die na aanraking met het lichaam van St.-Zenobius herbloeide, crucifixen zijn gemaakt[5], maar ook over die vervelende heilige taal, die hij te Padua als hoogleeraar naast het Grieksch moet doceeren[6]: heel gaarne zou hij het Hebreeuwsch den schop en het Grieksch zijn afscheid hebben gegeven, om het Natuurrecht te gaan onderwijzen[7]. Het ergste was nog bij dat Hebreeuwsch, dat men er vaak gaan moest ‘per ignes suppositos cineri doloso’: niet alleen de geleerden moet hij streven te voldoen, maar ook ‘la fazione dei Teologi e dei scritturisti, generazione d'uomini colla quale è cosa assai salutare il non aver nulla di comune’[8]. Ook hij moet niets van de fijnen hebben, zoomin als Van Goens; ze zijn overal gelijk: ‘bisogna che il carattere dei divoti sia quello d'esser indiscreti ed intoleranti vivi e morti’[9]. Sprekend over de vele inteekenaars op zijn door Curatoren hem tegen wil en dank opgedrongen vertaling van Demosthenes, die hem echter goed geld inbrengt, heet het: ‘ed io secondo il rito de' buoni Ecclesiastici, profitto dell'altrui superstizioni’[10]. Voltairiaansche ‘geestigheden’ over de Heilige Schrift vindt men bij hem evenzeer als bij Van Goens. Deze, vindt

1) In 1776 vertaalde hij nog een roman: *Lettres d'une dame anglaise ou Mémoires de Madame Williams*, zoowel in het Nederduitsch als in het Fransch. R.a.V.G. 27-5-76. Vgl. Bibl. d. Sc. 35, 258.
2) Cat. V.G. I 532.
3) *Oeuvres* ed. a.v. 3, 189 vlgg. B. XIV antwoordde zeer beleefd en even argeloos. Het stuk bij ons vertaald in 1770 (d.A. Hartsen), en te Amsterdam gespeeld, maar ‘verongelukt’.
4) Br. I 429 (25-11-67).
5) Ibid. 431.
6) Ibid. 433.
7) A.v. 475.
8) A.v. 433.
9) A.v. 454.
10) A.v. 481.

hij, heeft 'il dono delle lingue quanto un apostolo nel dì della Pentecoste'[1]. Hij is een man naar zijn hart 'quanto il buon Davidde lo era secondo quello di adonai, e me ne compiaccio ugualmente, benche voi a quel ch'io credo non siate molto vago d'andar a caccia di prepuzi per regalarne una bella filza allo statolder, come quello fece a Saulle'[2]. - Van Goens, schrijvend aan de prinses Gallitzin over haar ziekte, meende haar te mogen complimenteeren, als volgt: Gij ziek! dat moest niet kunnen. Gij moest eenvoudig hebben te zeggen: Lichaam, herstel, om beter te zijn, zooals men vroeger (thans gaat het niet meer) tot de bergen zei: Gaat, en zij maakten een buiging, en gingen[3].

Veel dieper en veel langer dan van Voltaire werkten de ideeën van Rousseau op Van Goens, evenals, schoon veelal later, op anderen[4]. Reeds in zijn *Porphyrius* (1765) had hij van zijn vereering voor Rousseau getuigd[5]. Van Alphen, aan Louw van Santen schrijvend, over Rousseau, komt van zelf op Van Goens: 'ik denk nu juist aan hem, omdat hij een groot voorstander van Rousseau is'[6]. Hij zelf moet nog niets van hem hebben[7]. Tydeman en zijn leerlingen bestreden zijn denkbeelden[8]. De Staten van Holland verboden den druk van zijn *Émile*, als 'doorzaait met zeer godlooze en verderflijke stellingen'[9]. Alewijn dacht er niet anders over, blijkens zijn bekommerd schrijven aan Tydeman over hun vriend Dumbar[10]: 'Dumbar rationi longe nimium tribuit, laudat vehementer Roussovii Aemilium, librum impium, biblia contemnit, fidem Christianorum deridet. Doleo miserum! Sed haec inter nos, neve quaeso haec ad Capellenum rescribas. Deus O.M. nos ab his Satanae insidiis tormentisque tutum [*sic*] praestet'. Ook Elie Luzac had, van een ander standpunt oordeelend, reeds dadelijk bij het verschijnen ernstige critiek doen hooren op den inhoud van *Nouvelle Héloise, Contrat Social* en *Emile*, zooals

1) A.v. 448.
2) 3-3-68, weggel. Br. I 435.
3) 28-2-75.
4) Bij Betje Wolff, zie Ghijsen a.w. 109 vlg., 149 vlgg., 232 vlgg. Over Van Alphen, Feith, Bilderdijk, Post, Perponcher, Kleyn, zie Kalff a.w. VI 20, 142, 223, 311. Over V.A. ook boven 336 n. 4. - Over Rousseau als 'directeur de conscience' van een gravin Bentinck, zie J. Fransen, *Revue de Hollande* I 1378 vlgg. Graaf K. Bentinck is een der beschermers van R. Prof. Allemand te Leiden hoort tot zijn vrienden. E. Ritter in *Annales de la Soc. J.J. Rousseau* T. XI (Genève 1919), bespr. *Museum* 27, 58 d. Gallas.
5) Zie boven 253 en 294.
6) V.A.v.V.S. 1-9-66. Vgl. boven 121, 263.
7) Z.b. 67.
8) Z.b. 68. Reeds in 1764 raadpleegt J. van Vaassen T. voor zijn dissertatie over de ideeën van Montesquieu en van Rousseau. J.v.V.a.M.T. 27-11-64.
9) Kalff a.w. VI 605.
10) Z.H.A.a.M.T.a.d. prid. non. Jun. 1764.

vroeger op het *Discours sur l'inégalité.* In 1766 en 1767 gaf hij nog weer een uitvoerige bestrijding van *Contrat Social* en *Émile* in zijn twee *Lettres d'un anonyme à M.J.J. Rousseau*[1].

In den kring der Bijdragers kende men Jean Jacques niet of nauwelijks; citeeren zij een enkele maal Rousseau, dan is het de dichter Jean-Baptiste. In zijn *Bedenkingen van den Philosophe sans fard* in de Nieuwe Bijdragen[2] prijst Van Goens zich gelukkig, omdat hij in dezen tijd leeft: 'had ik onder Lodewijk XIV geleefd, ik zou vele voorrechten gehad hebben: Maar met dat al zou ik niets gekend hebben, buiten de vermaken van den geest; thands weet ik, wat het zij *tot het hert te spreken*: en van deze groote kunst hebben de voornaamste vernuften, die vóór de tegenwoordige bekend zijn geweest, niet dan een zeer flauwe kennis gehad; 't was voor de achttiende eeuw, en 't was voor een horologiemakers zoon, dat deze eer bewaerd wierdt: een eer die zoo veel te groter is, omdat het dezen man heeft mogen gebeuren het eerste voorbeeld te geven van een kunst, die door haer' eigen uitvinder tot den hoogsten trap van volmaektheid gebracht is.' Noch Lelyveld noch zijn vrienden begrijpen, wien hij bedoelt: 'Dien horlogemakerszoon mocht UEd. wel nader bekend maken, niemand onzer weet, waar U op ziet'[3]. Toen had toch Van Goens al ongeveer een jaar geijverd, om Lelyveld althans voor Rousseau's *Nouvelle Héloise* te winnen. Maar tevergeefs. 'De Heloise heb ik op een nacht weer begonnen te lezen. Zij behaagt mij nog niet. Ik zal ze nog een week of 4 neerleggen, en zien of ik zoo kan vorderen, dat ik ze niet laf meer vinde'[4]. Van Goens houdt aan[5], maar twee jaar later heeft Lelyveld nog veel ernstiger bezwaren: de karakterteekening is zwak; en hetgeen zondig en onverstandig is, wil Rousseau ons als deugd vertoonen[6]. - Behalve bij Roos en Brown[7] schijnt Van Goens in dezen eersten tijd heel weinig instemming te vinden met zijn bewondering voor Rousseau. Tenzij dan bij vreemden.

Bachmann bericht hem in 1767 uit Maagdenburg[8], hoe men daar over den strijd tusschen Rousseau en Hume dacht: beiden hebben ongelijk, maar den ouden, eenzamen, vervolgden, bijna

1) In zijn *Nederl. Lettercourant* van 1761 en 1762; en in de *Bibl. Impartiale* v. 1755. Valkhoff in *Neophilologus* IV 106, en Brugmans in *New. Ned. Biogr. Wb.*
2) II 459 (1766).
3) L.a.V.G. (met de proef van het stuk) 3-4-66. Br. I 167 weggelaten.
4) Br. I 139 (7-9-65).
5) 26-6-67 zendt L. hem het geleende *Oeuvres de R.* T. I terug.
6) Z.b. 138 (24 en 29-8-67).
7) Z.b. 339 en 277.
8) 5-4-67.

misanthropen J.J. verontschuldigt men, niet echter den man van de wereld H., die zijn ouden vriend zoo onbarmartig neertrapt. 't Zelfde oordeel hoorde hij van een Engelschman, den Ridder Mitchell. - Chotek en Wilzeck slagen erin, bij hun bezoek aan Parijs in 1770 tot Rousseau door te dringen en een lang gesprek met hem te voeren. Chotek geeft er den Utrechtschen vriend met zooveel te meer genoegen verslag van, omdat R. juist zooals hij, en anders dan V.G., oordeelt over Richardson's romans[1].

Ook Ten Hove had ik nog kunnen noemen. Van Goens dacht over trouwen; maar de keuze! Het hart eener vrouw te peilen! Ten Hove stelt hem gerust: 'Ah, mon cher ami, rien ne ressemble plus au coeur d'un homme que le coeur d'une femme. Comptez sur cette vérité'[2]. Dat hebt ge van Rousseau, wijst Van Goens terstond aan; maar Ten Hove ontkent de ontleening, en verklaart zich gevleid door zoo'n overeenstemming met '*notre ami* Jean Jacques'[3]. Elders citeert hij hem bewust[4].

In de correspondentie met den graaf Van Heiden-Reinestein, in Van Goens' politieke periode, komt Rousseau vaker ter sprake. Heiden houdt van hem. Hij herinnert Van Goens in 1778 aan zijn meening, dat moeite en verdriet den mensch tot voordeel strekken[5]; en tracht hem nog in 1785 te troosten met zijn leer, dat zoo al niet 'tout est bien', toch 'le tout est bien'; een beschouwing, die hij dan op Van Goens' levensgang zoekt toepasselijk te maken[6].

Als in den winter van 1776 op 1777 in Utrecht 'verscheide reizen Tragedien en Comedien onder grote confluentie van menschen, in vilipendie van de plakkaten voorheen daartegen geëmaneerd' zijn gespeeld - wat hoogstens anders tijdens de kermisweken aan bepaalde van buiten komende acteurs werd toegestaan[7], onder verschillende bezwarende en beperkende voorwaarden - renoveert[8] de Vroedschap het plakkaat van 5 April 1671 tegen ''t speelen van Tragedien en Comedien door Particulieren'. Hooge boeten stelt zij op overtreding, 'vermids 't zelve strekt tot bederf van de goede zeden, de lieden van de behoorlijke waarneming van hun beroep afhoudt, de jeugd aan gevaarlijke ver-

1) Ch. a. V.G. 17-8-70.
2) Br. I 322 (wsch. 6-10-67).
3) Br. I 324.
4) Weggel. ged. Br. I 325: 'le malheur du bonheur'.
5) Br. II 60. Z.b. 307.
6) Br. II 351. Uit brief aan Voltaire over *Le désastre de Lisbonne.*
7) Sinds 1711 n.l., het jaar van den pennestrijd over het tooneel, begonnen door Prof. P. Burman den Ouden. Mijn gegevens putte ik uit de Vroedschaps-Nott. v. Utrecht.
8) 14 en 21 April 1777.

leidingen blootstelt, en dus veele quade gevolgen moet na zich sleepen'. Daar had ook de schepen Van Goens de hand in. 'Hier is alles vrede in Sion, en ook in de Stad', schrijft hij aan Schultens[1]. 'De Publicatie tegen de comedie moet UE. niet op mijne rekening zetten, quoad formam, maar wel wat het wezenlijk oogmerk betreft'. Die vorm - dat 'moest toen zoo gaan'. Maar in November permitteert men een Franschen troep, zijn tent op te slaan op het Vreeburg en te spelen van 1 December 1778 tot Paschen 1779. Van Goens schijnt zich ernstig erover bezwaard te gevoelen. De verklaring van het merkwaardige geval ligt in Rousseau's *Lettre à d'Alembert contre les Spectacles* (1758), opkomend tegen de *Encyclopédie*, die in Genève een (model-)tooneel wenschte. Heiden stelt hem gerust: 'si cette ville se trouvoit dans le même cas que Genève, les argumens dont l'eloquent Rousseau s'est servi, jadis, contre l'etablissement d'une troupe dans cette capitale, pourroient etre d'application; mais je vous laisse a juger, si les moeurs d'aujourdhui sont assez pures, pour craindre que des comediens les corrompent'[2].

Na de posthume verschijning van *Les Confessions* en haar supplement *Les Rêveries du Promeneur solitaire* (1782) springt Heiden in een politieken brief plots over op Rousseau: 'En verité plus on connoit le monde et plus on est tenté de pardonner à la morgue de Jean Jacques; a propos de celui-ci, que dites vous de ses Confessions et de ses Promenades? Il en sera selon moi comme de tout ce qu'il a ecrit: beaucoup de censeurs et beaucoup d'admirateurs; comme il se peint bien lui-même, et quel profit à tirer de la connoissance qu'il nous donne de son caractère'[3]. Van Goens, die 't boek ook reeds gelezen had[4], heeft, naar allen schijn, met een critische uiteenzetting geantwoord; als gewoonlijk, kennen we slechts den weerklank op zijn schrijven: 'Je juge des Confessions en tout comme vous. Quelle etonnante femme que Mad. de Warens! et *quel inconcevable sot* que le bon homme J. Jacques, et quelle clef que cet ouvrage pour le vrai caractere de cet homme unique, *qui depuis a fait tourner tant de têtes.* Que je desirerois, Monsieur, que votre tems vous permit de faire a votre tour un *commentaire philosophique et sentimental sur cette production*,

1) Br. II 30 (4-8-77).
2) Br. II 66 (14-11-78).
3) Br. II 187 (4-7-82). Vgl. ook Heiden over 'pièces diverses' van R., waarbij 'd'excellens morceaux'. II 223.
4) Op zijn rekening bij C.R. Hake staat het op 22-6-82.

admirable, quoi qu'on en dise. Votre reflexion est de la plus grande justesse, et m'a frappé. *Tout l'ouvrage a l'air d'un Roman parfait*, et je suis sur cependant qu'il n'y a pas la moindre imposture. Je causerois volontiers plus longtems la-dessus, et je vais en attendant le relire'[1].

Mij dunkt, ernstige critiek en vergoelijkende tegenwerpingen zijn hier vrij duidelijk te onderscheiden. Heeft Van Goens zich aanvankelijk tot zoo 'n commentaar gedrongen gevoeld? Bij zijn schriftelijke nalatenschap vermeldt hij naast allerlei eigen litterair werk een exemplaar der *Confessions*, met noten in handschrift[2].

Na zijn bekeering sprak Van Goens voor Van Alphen nog eens opzettelijk uit, hoe hij vroeger over Voltaire[3], en ook over Rousseau had gedacht. 'Omtrent J.J.R. daarentegen beken ik, dat ik veel favorabeler voormaals gedacht heb dan ik thans doe, en *na de uitgave van zijne Confessions oit zou hebben kunnen doen.*' En hij dringt Van Alphen, met goed gevolg, zelf ook zijn te gunstige meening[4] te herzien. Men moet hem niet alleen, houdt Van Goens zijn zwager voor, uit zijn *Emile* en *Julie*[5] beoordeelen, maar ook uit zijn *Lettres de la Montagne*, zijn *Confessions* en zijn brief aan een jong Atheïst (was het Mirabeau?). Voltaire is onze vijand, Rousseau niet onze vriend[6]. Het eenige wat hij thans nog van hem leest, is zijn *Élémens de Botanique*[7]. - Vele jaren later spreekt hij de begeerte uit, zijn eigen Confessions te schrijven in heel anderen trant dan die van den ellendigen Jean Jacques[8].

Alles tezamen getuigt wel den sterken en duurzamen indruk, dien Rousseau op hem heeft gemaakt. Geestelijke verwantschap was er tusschen hen; misschien had Heiden het ook opgemerkt, en had zijn als los heengeworpen woord, op het nauw geloofbare vervolgings-verhaal van zijn vriend, daarin zijn grond: 's'il ne falloit pas aujourdhui croire a tout, je serois bien tenté de vous soupçonner un peu l'esprit frappé, comme Jean Jacques, l'imagination montée a un ton qui fait prendre le change sur la realité'[9].

Van den beginne af heerschte ook bij Van Goens het gevoel over

1) Br. II 190 (8-7-82). Ik cursiveerde.
2) Het boekje ontbrak, als zooveel meer, toen de Kon. Bibl. zijn papieren verkreeg. - Bilderdijk vertaalde de *Confessions* zelfs. Kollewijn, *Bilderdijk* II 448.
3) Z.b. 336.
4) V.A. vond, dat V. een opzettelijke, boosaardige dwaalgeest was, R. een eerlijk twijfelaar; de een verdiende onzen toorn, de ander ons medelijden, en onze liefde. *Mengelingen*, 1e uitgave, 63-68.
5) *'ou La nouvelle Héloise'.*
6) Ms. aantt. van 1786 op *Mengell.* a.v. (1773).
7) V.G.a.V.A. 13-2-87.
8) V.G.a.V. Alphen 3-7-1801. Vgl. ook zijn *Ueber moralischen Ehebruch...* S. 191.
9) Br. II 349 (21-5-85).

het verstand. Door den tijdgeest meegevoerd op den stroom van het rationalisme en deïsme, vond hij zoomin als Rousseau er ooit bevrediging. Met den grooten hoop der deïsten zochten ook zij beiden geluk en deugd in den weg der redelijk-zedelijke zelf-volmaking; maar Van Goens kon zoomin als Rousseau die beide scheiden van een religie des harten, die heel iets anders moest zijn dan de intellectueel-beredeneerde 'erkenning' van een Opperwezen, waarvan de meest sceptischen onder de verstands-deïsten nog een politiek-sociale nuttigheid konden waardeeren. 'Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer', het beruchte woord, waarin Voltaire zoo duidelijk de doode structuur van zijn Godsbegrip kenteekende, drukte allerminst *hun* gevoelen uit. Tegen materialistische verstomping en pessimistischen twijfel houden zij met Leibniz vast aan een algoeden en alwijzen Schepper en de volstrekte doelmatigheid van zijn werk. Maar, strikt genomen, hebben zij zijn theodicee niet noodig, want niet hun verstand spreekt hier het eerste woord. Ook in Hemsterhuis' wijsbegeerte zal niet het minst het gevoelselement Van Goens hebben aangetrokken. Bij hem en Rousseau beiden deden behalve de behoeften van het hart zich ook de indrukken gelden eener Hervormd-christelijke opvoeding; bij Van Goens te sterker, naarmate langduriger en zuiverder leering en voorbeeld ze hadden gewerkt. Rousseau keerde in Genève terug in de kerk zijner vaderen. Van Goens was wellicht te goeder trouw, toen hij meende te mogen beweren, ondanks alle afdwalingen, altijd van de waarheid van den Christelijken godsdienst overtuigd te zijn geweest[1)]. Het vage sentiment zocht onwillekeurig nog steun bij de concrete traditie; waarvan dan een deel onaangetast moest blijven, terwijl het overige den scherpsten toets moest doorstaan van - 'het gezond verstand', van welks tyrannie men zich toch maar zeer ten deele had weten te bevrijden. Juist doordat men de zwakheid van eigen halfweg halthouden gevoelde, toonde men zich zoo ontrust en verontwaardigd over hen, die den weg der Rede stout ten einde liepen. 'De inconsequente Jean Jacques', zei daarentegen Roos. Ofschoon zij zich niet konden onttrekken aan den cultuur-eisch van fijnenhaat, vermochten zij toch soms individueele vroomheid te erkennen onder strenge oude vormen: het bespaarde Van Goens het dilemma, in zijn naaste verwanten botteriken of huichelaars te moeten zien. De ongelukkige Jean-

1) Zie boven 274.

Jacques bleef tot het einde bouwen op het wankele gevoelsdeïsme, Van Goens' religie vond na bange worsteling den vasten grond der Openbaring weder; maar steeds bleef in zijn geloof de gevoelsfactor overheerschen.

Met Lavater, Stilling, de Stolberg's en vele andere vrienden en bekenden heeft de banneling Cuninghame gewerkt aan de verbreeding en verdieping van het godsdienstige leven in Duitschland en Zwitserland; in mindere mate, door zijn geschriften en zijn correspondentie met Van Alphen, ook hier. Intusschen hebben de denkbeelden van Rousseau, machtigen invloed verkrijgend in de Germaansche landen, de verwaten heerschappij van het rationalisme helpen breken, en door de sentimenteele periode heen, mee den weg gebaand voor de Romantiek, die heuglijke reactie op de bekrompen zelfvoldaanheid van ‘de eeuw der wijsbegeerte’; heuglijk niet het minst om de behoefte aan religie, die haar kenmerkte. De geheel andere verhoudingen, met opvoeding en traditie, hebben zeker aanvankelijk Van Goens' politieke richting bepaald, waardoor hij een antipode werd van Rousseau; vóór diens politiek-sociale ideeën, waaraan de Franschen het meeste vat hadden, een zielig-getrouwen uitvoerder hadden gevonden in Robespierre, is Van Goens reeds lang door de kracht van dergelijke theorieën in ballingschap gejaagd. Maar in zijn historisch gerechtvaardigde Oranjezucht sprak zeker zoo wel een sterk sentiment als in Rousseau's moderne staatsleer. Ook zal het vervolg van zijn biographie doen zien, hoe den hooggevoelenden regent herhaaldelijk verweten wordt van zijn vijanden, dat hij zich encanailleert; en - wat meer zegt - hoe in tijden van druk en verdrukking vele eenvoudigen zich tot hem richten, om hulp en recht te bekomen. Als zijn vereerde Oranje-vorsten gevoelde ook Van Goens warm voor de kleine luiden.

Dit alles is nog vrij algemeen; er zijn echter ook verscheidene bijzondere trekken van overeenkomst, al beletten anderzijds belangrijke verschillen, tot gelijkheid van karakter te besluiten[1)]. Het zou ons te ver voeren, een onderzoek in te stellen, wat van die overeenkomstige en die verschillende karaktereigenschappen oorspronkelijk, wat door levenservaring eerst verkregen kan zijn. Dat Van Goens' *opzettelijke* voorstellingen een heel ander karakter willen doen zien, bewijst heel weinig. Zelf zegt hij, sprekend van

1) Vgl. A.P. Roose, *Het karakter van J.J. Rousseau* (diss. Leid. 1919).

de ‘wellevendheid’, in den omgang met menschen vereischt: ‘Welk karakter men ook moge aangenomen hebben, zoo ras men denkt daar voor bekend te staan in den kring waarin men verkeert, zal men er aan vast houden en zelfs zich geweld doen om het te vertonen, zoo men het naderhand strijdig vond met zijn aart en geneigdheid. Ik weet niet of deze aanmerking nieuw, doch ik verbeeld mij dat zij juist en van groten invloed is.’ En hij neemt van Sterne een anders gebruikt beeld: ‘a withering twig (you) put in the ground, and then you water it, because you have planted it’[1]. - In talent kan men - gezien de uitkomsten althans - den vroegrijpen geleerde moeilijk met den langzaam, te hooi en te gras zich ontwikkelenden autodidact vergelijken. Maar ik denk aan de zinnelijkheid tegenover het andere geslacht, gepaard aan besef van verantwoordelijkheid tegenover slachtoffer of medeschuldige; aan slecht verholen eerzucht; zelfingenomenheid zonder zelfvertrouwen; breede en sterke belangstelling zonder voldoende doorzettingsvermogen; scherp oordeel en hooge eischen tegenover anderen bij gemis aan zelfkritiek en vergoelijking van eigen fouten; sterke behoefte aan liefde en vriendschap met overgevoeligheid voor ontrouw, krenking of spot, doch gemakkelijk opgeven en wisselen van vrienden en verwekken van vijanden; afschuw van bedrog, maar tot onherkenbaar toe kleuren van feiten, die het eigen ik raken; onbaatzuchtigheid, minachting van geldzaken, gemis aan practischen zin; overdrijving, overspanning, ingezonkenheid; zelfanalyse, melancholie, wantrouwen. Vervolgingswaan zelfs en menschverachting begonnen ook van Van Goens zich meester te maken, op het laatst van zijn verblijf in Holland. Gelukkig vond hij echter toen ook een tegenwicht in een levend geloof.

Er komen dingen voor in zijn leven, ook lang daarna nog, die in het kader der *Confessions* geheel zouden passen. Eén voorbeeld. Wanneer hij door den graaf van Stolberg op zijn slot te Wernigerode vrijwel uit de hand gehouden wordt, brengt hij volkomen te goeder trouw den grafelijken wijn aan armen in de stad; de ontdekking doet hem slechts de heftigste verwijten richten tot het grafelijk echtpaar, aan wie hij niets, die aan hem veel schuldig zijn[2].

Herhaaldelijk waarschuwen vrienden Van Goens tegen zijn

1) Volkmann a.w. VI, Voorrede 57 noot.
2) 15 Mei 1807.

overgevoeligheid: Lelyveld, Ten Hove, Van Heiden[1]. Of, andersoortige waarschuwing, zij spotten er wat mee: 'Vous cherchez, dites-vous, des amis depuis dix-neuf ans [het is in 1767]. Avouez que vous avés commencé de bonne heure'[2]. - 'Je vous loue de fouiller dans vôtre ame, et de faire part de vos découvertes a vôtre ami. Croyés vous pas que mes lettres vous parviendroient, si je les adressois a Mr. Michel Montaigne, junior, a Utrecht? L'humeur soupçonneuse sera bien, si vous voulés, un simple défaut... mais je ne vous en exhorte pas moins de tout mon coeur a tâcher de vous en corriger. C'est un défaut si incommode dans la societé, et surtout si incompatible avec le repos. Vous ne le sentés que trop. Défiez vous un peu moins de vous-même... N'outrez pas la délicatesse'[3]... Enz. Of: 'Jeune homme, l'inconstance vous perd; vous êtes une girouette'...[4]. Zoo telkens, half-ernstig, half-schertsend, wijst Ten Hove zijn jongeren vriend op gevaarlijke neigingen en zwakheden, en maant tot matiging, zelfbeheersching. Wanneer wij deze en andere vriendschap nader beschouwen, zal telkens dezelfde trek voor den dag komen: zeer sterke emotionaliteit. In de memorie van Van Goens, die Van Heiden in 1801 gaarne van Van Alphen ontvangen wil, verwacht hij de 'kenmerken van een teeder en door een zamenloop van grievende omstandigheden verbitterd hart'[5]. Van 'excès de sensibilité et une force d'imagination' sprak Van Goens zelf reeds in 1767 tot Van Wijn[6]. In plaats van, der vrienden raad volgend, zijn wil te sterken en zijn gevoel onder tucht te stellen, kweekte hij die sensibiliteit als een kostbare plant op tot den weelderigsten groei. Een brief aan Klotz[7] - een keuze voor zulke vriendschapsontboezeming, Jean-Jacques waardig - getuigt ervan:

'Je suis jeune, Monsieur, je suis sensible. La Nature, en me donnant un grand penchant à la mélancolie, n'a pas sçu m'en dedommager mieux que par un fond de sensibilité. J'ai reconnu le don precieux de cette Mére bienfaisante, j'en ai senti la necessité pour le bonheur de ma vie: j'ai resolu de le cultiver. J'y ai reussi, et je l'ai poussée à un point ou peu de gens atteignent, dont peu sont capables de se faire une idée. Vous m'avez pris par mon foible, mon cher Monsieur. Ce coeur, qui se refuse à toute impres-

1) Zie o.a. boven 154, 307.
2) Br. I 324 (19-10-67).
3) Br. I 334 (12-3-68). Vgl. 319 (7-3-68).
4) Br. I 342 (Jan. '73).
5) Br. II 360.
6) Zie boven 176.
7) 28-3-68. Bibl. Gem. Univ. Amst.

sion qui n'est pas celle du sentiment, qui se glace au compliment mais qui s'ouvre à la voix de l'amitié; il a volé audevant de vous: il étoit preparé à tout ce que la sensibilité a de plus touchant, il l'a gouté à longs traits. Savourez à votre tour, Monsieur, le plaisir delicieux d'avoir procuré des instans d'un bonheur pur et parfait à celui qui en a le plus de besoin et qui n'en connait point d'autre. Que ne puis-je faire passer dans votre ame toutes les sensations, que vous avez excitées dans la mienne!... Je ne sçais quel sentiment secret m'a porté à rechercher la connoissance d'un homme, dont j'honorois le merite. J'ai d'abord repoussé cette impulsion... elle m'a persecuté... c'etoit un cri de mon coeur. Cet homme estimable, il se trouve etre encor plus aimable qu'il n'est digne d'admiration. Non content de vivre pour l'honneur de son siècle, il vit encor pour faire le bonheur de ses amis, et j'étois destiné à etre de ce nombre. Jugez, Monsieur, ce que c'est pour un coeur comme le mien que le passage rapide du sentiment d'une simple venération à celui de l'amitié le plus vive et la plus tendre. Si je dis que j'ai etouffé à la lecture de votre Lettre, je ne crains pas d'en dire trop. Malheur à ces coeurs durs, qui traiteroient cette expression d'extravagance! La Nature en leur refusant le meilleur de nos sentimens, la *nostri pars optima sensus*, les a privés des seuls plaisirs vrais et essentiels, que l'homme peut gouter içi bas, et qui peuvent seuls le consoler dans toutes ses disgraces...

On n'est pas sensible impunément. Plus le coeur sent vivement son vuide, plus il s'étend à des objets qui puissent le remplir. On se tourne de tous les cotés, on cherche un bonheur, qu'on ne connait point, mais dont on sent le besoin. J' ai fait comme les autres: je m'en suis raporté aux apparences, je l'ai cherché ou il paroit se cacher le plus, dans l'amour. Je me suis bientot detrompé. J'ai reconnu la foiblesse malheureuse du coeur, qui n'a pour ainsi dire qu'une mesure determinée de sensibilité, qu'il ne saurait exceder, sans repasser à son premier vuide, c.à.d. au point d'ou il etoit parti. La nature de nos plaisirs intellectuels est telle, qu'ils ne peuvent etre durables qu'a mesure qu'ils sont moins vifs. Pour attraper le plus grand bonheur, ou bien le moins imparfait, il faut s'en tenir à un juste milieu, et ce milieu l'amitié le tient. Les sentimens d'une amitié vraie et désinteressée étant moins vifs que ceux de l'amour, sans etre moins piquants, ont l'avantage precieux d'etre plus durables, surtout parce qu'ils ne connaissent point ce terme fatal, qui éteint les desirs en les remplissant, et en detruit les ef-

fets[1]. Je m'etois deja douté auparavant des avantages de l'amitié. Je l'avois cherchée avec ceux que mon gout d'alors raprochoit le plus de moi...' Dat kwam slechts uit met die hooggeleerden. 'J'avois des lors quelqu'idée imaginaire de cette philosophie douce et aimable, qui non contente de se suffire à elle même, répand de son charme sur ceux qui l'aprochent: qui sans laisser de hair le vice, ne fait que plaindre les vicieux: qui condamne les foiblesses, et n'en aime pas moins ceux auxquels elle en connait: qui ne remarque les défauts d'autrui que pour en chercher une excuse, et les siens que pour s'en corriger: qui, en apréciant les talens, sçait honorer la superiorité, sans mésestimer la foiblesse: pour la quelle les plus grands talens de l'esprit ne sont rien, ou peu de chose, lorsqu'ils ne se trouvent point réunis aux qualités du coeur, etc. Tout rempli d'une image aussi riante, j'en cherchois la réalité, sans me flatter tout à fait de la rencontrer. Je remarquai d'abord que ceux qui s'en prévaloient le plus, etoient justement ceux qui'en etoient le plus éloignés. Cette decouverte m'attrista sans me décourager. Je ne pouvois me persuader que le moule fut cassé, d'ou l'esprit d'un Montaigne, d'un St. Evremond etoient sortis. Je resolus de me tourner du coté de ce petit nombre de sçavans aimables, dont les talens n'ont pas gaté le coeur'... Zij bleken minder zeldzaam toch, dan hij gedacht had; en de besten traden hem het hartelijkst tegemoet. Klotz neemt een eerste plaats in onder hen. 'Je me suis plû a vous tracer un tableau vrai et naif de mon coeur et de ma manière de penser'. Zoo zal hij gevoelen, wat zijn vriendschap voor Van Goens beteekenen moet. Hij zal steeds gever, Van Goens steeds ontvanger zijn, want hij kan niets in ruil aanbieden dan toewijding, achting, liefde. Hij is echter overtuigd, dat het voor Klotz' superioriteit een genieting zal zijn, zich zoo aan minderen mee te deelen. 'Ce que je vous dis ici, Monsieur Klotz, je l'ai dit a peu de gens. Si vous me connaissiez davantage, vous sçauriez que je ne suis pas homme à dire des gentillesses au premier venu. J'estime le merite partout ou il se trouve: mais il n'y a que les qualités du coeur qui puissent m'engager à contracter de l'intimité... Voila un prologue bien grand. Le seroit-il trop pour une amitié que je ne veux voir finir qu'avec ma vie?'...

1) Hier en daar denkt men aan Hemsterhuis' *Lettre sur les désirs*, en *Lettre sur la Sculpture*, die echter eerst in 1770 en 1769 verschenen. Beiden gingen bij Socrates in de leer, naar de overleveringen van Plato en Xenophon.

Anders dan bij Rousseau, gaat bij Van Goens de overgevoeligheid nooit gepaard met verlegenheid, linkschheid, neiging tot afzondering. Integendeel, hij zoekt van jongsaf tot aan zijn einde toe omgang met menschen, vooral met menschen, die geestelijk of maatschappelijk een hoogen rang innemen. Hij, de boekenverslinder, wil geen kamergeleerde zijn, maar 'homme du monde', menschenkenner. Geen opvoeding, vindt hij, verdient dien naam, die niet door waarneming van de menschen en de wereld bekwaamt tot het rechte verkeer met menschen in de wereld; zooals ze zijn; niet maar zooals ze mogelijk konden of moesten zijn. Rousseau's Emile bekoort hem daarom weinig: 'Hij verdicht zich enen voedsterling, en hij verdicht zich enen leidsman. Met deze poppen van zijn brein speelt hij zijne lezers voor; en, poppen voor poppen genomen, moet men allerwege voldaan zijn en dikwijls zich verwonderen over zijne kunst. Doch geef hem in plaats van Emile den een of anderen Hoogwelgeboren jongenheer met zijnen Mentor, den nieuw aangelandenen *Mirlifont* of *Jolicoeur*, en laat hem aan deze weerbarstige poppen diezelfde kunsten ondernemen - 't is de dobbelstenen van enen valschen speler verruilen'[1]. En als hij al denken moet, dat 'onze hedendaagsche algemeene geleerdheid, na de uitvinding der Drukkunst, meer eer doedt aan de beschaving van het verstand, dan aan de verbetering van het karakter en de zeden der laatste tijden, in vergelijking bij voorbeeld van de beschaafde volkeren onder de ouden' - dan komt hij toch bij voorbaat er tegen op, dat men hierbij denken zou aan het *Discours sur les Arts et les Sciences*[2].

Montaigne is hier zijn man: overtuigd zelfwaarnemer, fijn menschenkenner, man van de wereld; de smaakvolle en beminnelijke wijsgeer, kenner der oude, voorman der moderne letteren. Montaigne, scepticus wel is waar, en wegbereider van Voltaire, zoo niet van De la Mettrie, maar zonder consequentie, zonder systeemzucht: vereenigde hij niet levenslang gehechtheid aan het Katholieke geloof met een 'vrij' en 'onafhankelijk' denken; het zedelijk ideaal van een harmonisch natuurlijk-redelijk leven met een sterk besef van het relatieve in de altijd wisselende zeden, gewoonten en wetten? Meer dan eens was het in de 18de eeuw betoogd, dat de ongeloovigen ten onrechte Montaigne tot de hunnen

1) Voorr. Volkmann VI, 13.
2) Ibid. 17.

rekenden[1]. Vaak was hij immers juist opgekomen tegen ‘les Novateurs de son temps; des qu'il se sentoit malade, il ne manquoit pas, à ce qu'il dit, de se réconcilier à Dieu, par les derniers offices des Chrétiens’[2].

Over het reizen - en over de opvoeding, voegen wij erbij - bedoelt Van Goens in 1774 in zijn tweede Voorrede voor Volkmann's *Reisboek* ‘te *praten*, met een klein getal dier lezers, voor wien ik bijzonder schrijve, op den trant van *Montaigne*, of liever op mijn trant gelijk *Montaigne* op den zijnen’[3]. Feitelijk spreekt deze er gedurig zelf, want Van Goens citeert hem overdadig, en als hij zijn ‘oppervlakkige... overhaaste schets’ moet afbreken, schrijft hij nog vijf bladzijden af uit de *Essais.* Maar over Van Goens' opvoedkundige denkbeelden spreek ik later. Ook buiten dat opstel, in vroeger en in later tijd, toont hij zijn bewondering voor Montaigne. Als de ideaal-wijze figureerde hij in den brief aan Klotz[4]; de lieveling beide van Wijsbegeerte en van Letterkunde is hij in een allegorie[5] vóór de vertaling van Mendelssohn (1769). ‘Montaigne junior’, schertste Ten Hove[6]. En in 1774 getuigt Van Goens zelf, te behooren tot ‘de weinige luiden, die *personeel* veel werks van Montaigne maken’, voor wie het pas gevonden Italiaansche-reisverhaal, schoon tegenvallend, toch zijn beteekenis heeft[7]. Ook in zijn *Ouderwetsche Nederlandsche Patriot* haalt hij hem nog aan[8]. -

Leibniz' invloed op Van Goens schijnt niet groot; hij zal zich, ondanks zijn ‘vriend Petsch’, bepaald hebben tot het dankbaar aanvaarden van zijn groote resultaten: de wijze wereldorde, de eeuwige harmonie, de onsterfelijkheid, - zooals we die vinden bij Engel en Rousseau, bij Van Heiden en zooveel anderen: ideeën, die uitstekend pasten bij de gemiddelde Aufklärungs-gezindheid. Kunnen we op zijn mededeeling aan van 1785[9], dan was één idee van Leibniz hem in zijn jongen tijd ‘un vrai hobbyhorse’; maar dat raakte zijn wijsbegeerte maar zijdelings: ‘la decouverte d'une Langue Universelle - ce que Leibnitz avoit en tête avec ce qu'il

1) Eerst door Bouhier, *Mém. s.l. vie e.l. Ouvr. de M.* de M.; later nog weer door Dom de Vienne, *Diss. s. la Religion de M.* Vgl. Windelband, *Gesch. d. neueren Philos.* ^{6} I 23. Ueberweg, *Grundriss* III^{11} 24.
2) Bibl. d. Sc. 40 (1773) 471.
3) Voorr. Volkmann VI 2.
4) Zie bov. 353.
5) Blz. 13 van Voorrede.
6) Z.b. 351.
7) Voorr. Volkmann VI 105.
8) I 135 (1781): tegen de prulschrijvers. - Enkele blzz. citaten, onder papieren V.G., waarbij ook uitspraken van M., zijn misschien uit dezen tijd; ze zijn gericht tegen lasteraars en dgl. In elk geval zijn ze niet ouder dan 1772 (om vermelding van *Sophiens Reise).*
9) V.G.a. Pallas te St Petersburg 29-12-85.

nommoit *sa specieuse philosophique*: c. à. d. l'invention d'une langue qui seroit à nos langues ce que l'Algèbre est à l'Arithmétique... et au moien de la quelle il ne pourroit y avoir plus d'autres erreurs dans notre Logique ou dans nos raisonnemens que des erreurs de fait'[1]. Overigens blijft het bij enkele algemeene vermeldingen. Daarentegen is een vriend 'Van Erp' -lees Erb - voor wien hij door middel van Ten Hove een gouverneursbetrekking zoekt[2], een geestdriftig Leibniziaan: over een monade liet deze hem doordraven, dat het een lust was[3].

Het is duidelijk: Van Goens sloot zich niet aan bij één school of één persoon; hij had geen behoefte aan een sluitend systeem; met zijn vlugge bevatting, sterk geheugen en goed verstand nam hij kennis van al wat in omloop was of kwam, behield, wat hem aanstond, gebruikte het handig, en trachtte soms ook, het kritisch te verwerken. Wat zijn 'gezond verstand' of zijn 'gevoelig hart' - en daarin zullen meermalen, zij 't onbewust, historisch besef, opvoeding en traditie nog een woord hebben meegesproken - stuitte, wees hij af. Veelzijdig en vurig nieuwlichter, schuw van vooroordeelen en overgeleverde dogma's, vermeed hij toch alle uitersten. Ook in het godsdienstige; dat trouwens voor het grootste gedeelte voor hem met het wijsgeerige samenviel: waar dit ophield, hield ook vrijwel zijn belangstelling op. Maar aan groote vreugde om het nieuwe licht paarde zich hier permanente verontwaardiging over de hardnekkigheid van onverstand en bijgeloof - en erger. De vrienden in binnen- en buitenland en Van Goens gaven elkaar daarin niets toe. Klotz bewondert hij om zijn durf tegen 'dat volk': 'Que je vous aime pour affronter aussi hardiment la populace theologienne'[4]. Ten Hove 'verachtte de zoogenaamde fijnen en Voetiaansche partij wel zoozeer als ik'[5]. Van Schultens en Fr. Hemsterhuis bleek dit ons reeds genoeg. Bij Wieland eenzelfde gezindheid.

Maar ook bij den Katholieken geestelijke Cesarotti zagen we iets dergelijks. En diens landgenoot, de Barnabiet[6] Paolo Frisi spot

1) Vgl. Ueberweg a.w.[11] III 168.
2) Hij heeft kans bij Meerman, schrijft T.H., want die ontsloeg zijn gouverneur om verliefdheid op 'Meermanna'. Inderdaad vergezelde in 1767 een 'Erp' den jongen Meerman naar Leipzig. Reiske, *Briefe* a. ed. 754. Bij K. Menne, *Einfluss d. deutschen Lit. auf die niederländische* 47 heet hij Erb; ook bij Van Veen, *Stip. Bernard.* 279. Hij werd later prof. te Heidelberg.
3) T.H.a.V.G. 5-12-66 (niet uitgeg.).
4) V.G.a.K. 2-7-68.
5) Ms. aant. van V.G. in zijn ex. O.N. Patr. ter Kon. Bibl.
6) Vgl. Br. I 327.

niet alleen met den mirakel-doenden pastoor te Bergamo[1], maar schrijft ook zeer eigenaardig over den dood van Clemens XIII: ‘Un successore piu abile conserverà molto piu, accordando qualche cosa [tegenover de Katholieke hoven], e un desiderio mal inteso di pace arresterà i progressi della ragione’. Clemens was juist bezig, zijn zaak terdege te bederven, tot voordeel der vorsten, èn der Rede[2]. - Cesarotti ziet den strijd van geestelijke en wereldlijke machthebbers met onverschillige nieuwsgierigheid aan; het laat hem koud, zoolang de humaniteit geen kans heeft. Italië is vol hervormers: anti-Jezuietische, anti-Roomsche, anti-monarchale boeken bij de vleet; maar samen wegen ze niet op tegen een bladzijde van d'Alembert's werkje over de Verdrijving der Jezuieten[3]. Aan den anderen kant de Theologen: ‘al solito combattono bestialmente al bujo, e storpiano la povera ragione chi sta di mezzo per accordarli’[4].

Dat Van Goens niet gunstig over de Jezuieten denkt, verwondert ons zoo nog te minder; hij vindt de Societas Jesu ‘een wanstaltig gedrocht van kerkelijke en burgerlijke macht, van bijgeloof en gewetensdwang, van bedrog, list, moord en verraderij wezentlijk zaamgesteld, en voor 't uiterlijke met nedrigheid, nauwgezetheid en letterkundige verdiensten bekleed,’ onder het voorwendsel van handhaving van Kerk en Godsdienst, onvermoeid in het duister werkend voor eigen oppermacht. En hij verheugt zich over haar geweldigen val ‘op één dag, door één man, met één bevel’ (Aranda)[5]. Links en rechts informeerde hij naar de orde; en van allen kant ontving hij mededeelingen over haar. Bij Cesarotti had hij blijkbaar ook navraag gedaan. De astronoom Frisi schertste: ‘dans ces derniers jours je me suis occupé de la Comète. Elle paroit annoncer la chute des Jesuites. Le Pape ne peut guere se refuser aux Princes de la Maison de Bourbon’[6]. Von Scheyb vertelt hem een staaltje van hun willekeur in Oostenrijk[7]. Florez heeft het over den zondvloed van geschriften aangaande hun zaak in Madrid[8]. Heddaeus bericht uit Lissabon, dat Molière's *Tartuffe* daar onder de grootste toejuiching wordt vertoond: als een Jezuiet komt hij ten tooneele. Maar D'Alembert's boekje werd er door den beul verbrand[9]. Dubois, op reis in Italië, onderzoekt overal voor

1) Br. I 491.
2) Ibid. 487.
3) 't Werd ook in 't Ndl. vert. Zie Br. I 231.
4) Br. I 470.
5) Voorr. Volkmann VI, 75.
6) Br. I 489 (1-9-69).
7) V Sch. a. V.G.z.d. (± half Sept. 70).
8) Br. I 353 (16-11-69).
9) Br. I 364 (15-3-69).

hem naar de echtheid van de brieven van Clemens XIV-Ganganelli: te Venetië, Bologna, Rome, bij kloosterlingen, bij onzen gezant, bij een Italiaanschen prins, bij den Franschen kardinaal De Bernis. Allen hielden ze voor ondergeschoven, behalve de laatste, die in een groot gezelschap ze, ondanks bekende tegenargumenten, beslist echt verklaarde[1].

De bekende, in het Utrechtsche gevestigde, Jansenistische kerkhistoricus Dupac de Bellegarde, die met Clemens in 1774 onderhandelde over de oud-bisschoppelijke clerezie[2], verschafte[3] aan Van Goens Portugeesche en andere werken over de Jezuieten in Portugal, voor zijn artikelenreeks in de Bibliothèque des Sciences: *Relation de la Réforme des Etudes en Portugal*[4]. In hoofdzaak is het een getrouw uittreksel uit een *Compendio historico* over de Universiteit van Coimbra onder het pas geëindigde régime der Jezuieten: de daarna ingestelde Junta de providencia literaria wilde het Portugeesche volk daarin aantoonen, hoe die Orde altijd opzettelijk alle studie en wetenschap had verhinderd of verdorven, door list, laster en geweld, door intrigue en misdaad, om de natie onder te houden in domheid en dweepzucht, terwille van hun eigen heerschappij. Van Goens deed een korte inleiding voorafgaan: De gewelddaad, waarmede De Pombal deze schrikkelijke hydra een harer koppen afsloeg, zou Portugal niet baten, zoolang onderwijs en studie de averechtsche richting behielden, door de Orde er aan gegeven. Herbouw van den grond af was noodig, om de natie voorgoed van die plaag te bevrijden. Edoch, voor het Portugeesche gemeen zou dit motief bij lange na niet dezelfde kracht hebben, als voor het overige Europa; en daarom moest worden rondgebazuind ‘la corruption énorme dans toutes les branches d'étude... les ravages affreux faits dans toutes les universités, écoles, etc., toujours à dessein prémédité,... persuadés comme ils étoient, qu'une Nation ne devient accessible à la tyrannie, qu'à mesure que la lumière de la raison et du savoir s'éteint pour elle.’ Ofschoon der Jezuieten verouderde, scholastieke methode, hun vooroordeelen in physica en geneeskunde, hun volslagen onkunde van metaphysica en logica, hun gevaarlijke ideeën over moraal en

1) Want het waren precies zijn ideeën, zijn zegswijzen en vergelijkingen, zooals hij ze honderdmaal van hem gehoord had. Maar Clemens was hier te midden van zijn vijanden; alleen in den vreemde deed men hem recht. Het nageslacht zou hem eerst goed kennen. Zoo De Bernis. D.a.V.G. Rome 12-11-76.
2) Nw. Biogr. Wb. IV; Hardenbroek a.w. II 705 n. 3.
3) D.d.B.a.V.G. 15-1-73.
4) T. 38, 405-422; 39, 87-111. Het vervolg bleef achterwege.

natuurrecht, en hun totaal gemis van smaak op het heele gebied der schoone letteren voor Van Goens een uitgemaakte zaak lijken, zou hij toch niet durven ontkennen, dat er onrecht school in De Pombal's methode, hun als misdaden aan te wrijven, wat slechts de gebreken eener oudere eeuw waren, die zij niet tijdig genoeg verbeterden. ‘Les personnes sensibles et désintéressées doivent éprouver un sentiment douloureux, en voyant traîner par la boue et fouler avec fureur une idole qu'il suffisoit de jeter en bas, sans insulter encore à sa ruine’. Evenwel, deze pijn is spoedig gestild. Want ‘heureusement pour les études qui en font l'objet, cette injustice tourne entièrement à l'avantage de celles-ci.’ Inplaats van een nuttig, maar gebrekkig onderwijs, krijgt men nu alvast het allervolmaakste - plan. ‘Chaque chicane qu'on leur fait sur leur méthode d'enseigner, devient nécessairement un degré de perfection de plus pour celle qu'on veut mettre à sa place... C'est un bâtiment gothique et délabré qu'on va remplacer par un édifice de la plus belle architecture.’ - De la Fite, de redacteur der Bibliothèque, maakt Van Goens een compliment over zijn onpartijdigheid tegenover de Orde. De wetenschap, verklaart hij zelfs ronduit, heeft groote verplichtingen aan de Jezuieten[1].

Van een ander, ook geheim werkend, genootschap stonden bij de verlichte luiden de papieren heel wat hooger: de Orde der Vrije Metselaren.

De moderne Vrijmetselarij, in Londen in 1717 door Sayer, Anderson, Desaguliers en Payne gesticht, en in 1723 haar *Constitutions* uitgevend, droeg van den aanvang af reeds den stempel der 18de-eeuwsche ‘Verlichting’. De leden zijn slechts gehouden aan den godsdienst, die allen menschen gemeen is, verklaarden de Constitutions. Omstreeks 1740 neemt deze Groot-Loge van Engeland, te Londen, duidelijk het Deistische standpunt in tegenover dissentieerende, meer Christelijk-gezinde aanhangers der ‘Oude Bouwkunst’, onder de hoofdloge van York[2]. Dan is reeds in een Nederlandsche loge[3] de latere keizer Frans I in de orde ingewijd

1) D.I.F.a.V.G. 18-1-73.
2) R.F. Gould, *Bekn. Gesch. d. Vrijmetselarij*, vert. d.H.J. Ginkel (1911) 278. Zie ook B. Heymans, *Bekn. Gesch. Vrijmetselarij* 30 vlg.
3) Door Desaguliers, volgens Gould-Van Ginkel 331; door Lord Chesterfield, volgens Maarschalk, *Gesch. Vrij Mij. in Ndl.* 24. Ook Dr. L. Keller, *Graf A.W.v. Schaumburg-Lippe und die Anfänge des Maurerbundes in England, Holland und Deutschland* (1901) 30 vlg. noemt Desaguliers; van invloed van Chesterfield op de instelling hier te lande spreekt echter ook hij.

(1731), en zijn reeds met Engelschen Constitutie-brief regelmatige loges gesticht in Den Haag, Amsterdam en Rotterdam, in 1734 of 1735. De graaf Von Schaumburg-Lippe, die een groot deel van zijn jeugd in Engeland had doorgebracht, en daarna in Nederlandschen krijgsdienst trad (1727), schijnt daarbij, als eerst in Engeland, en later in Duitschland, een drijvende kracht te zijn geweest. Hij was bevriend met Wassenaar, Boetzelaar, Bentinck, die vroeger of later uitkomen als voormannen der Vrijmetselarij. Ook met Van Effen[1]. Maar de Gecommitteerde Raden van Holland en Westfriesland namen nog in hetzelfde jaar 1735 een resolutie tot verbod van 'seekere Logies van de Broederschap der vrijwillige Metzelaars', en de stedelijke magistraten dwongen door hun 'Waarschouwingen' tot opheffing[2] - ofschoon, op de lijst in Londen komt de Haagsche loge Le Véritable Zèle onafgebroken voor tot 1769[3]. In 1744 werd 'de hervatting van het werk' weer toegelaten. In 1749 kreeg Rotterdam weer zijn loge, in Den Haag kwam er weldra een tweede, in 1765 staan er zes voor Amsterdam genoteerd, en in 1768 heeft ook Rotterdam er meerdere. Reeds was in 1756 de Nationale Groot-Loge der Nederlanden gesticht door veertien loges, op een na alle van Engelschen oorsprong.

Het leed der 'vervolging' is dan reeds lang geleden. Paus Clemens XII had in 1738 een bul tegen hen uitgevaardigd; maar in hetzelfde jaar had de Pruisische kroonprins zich plechtig doen aannemen als lid[4]. Overal, in Katholieke en Protestantsche landen, breidde de orde zich snel uit[5]: deugd, menschenmin, tolerantie, strijd tegen bijgeloof, vooroordeel, priesterdwang, waren de leuzen; met onderlinge broederschap en gezelligheid. Vorsten en edelen, regenten en officieren, geleerden en halfgeleerden, met moderne neigingen of allures, - en avonturiers - vindt men allerwegen als leden; in het algemeen aanzienlijken en intellectueelen[6].

1) L. Keller a.w. 31. Zijn invloed ook op Fred. v. Pruisen, en wsch. op Frans v. Lotharingen.
2) Gould-Van Ginkel 331 vlg. Propos. en Resol. Gec. Rad. 30 Nov.; Waarsch. Magistr. 's-Gravenh. 7 Dec. 1735. Zie ook Wagenaar, *Vad. Historie* 19, 167 vlgg.
3) W. Begemann, *Vorgeschichte und Anfänge der Freimaurerei in England* (1910-11) II 373.
4) Uitvoerig verhaal daarvan bij Bielfeld, *Lettres* (La Haye 1763). B. zelf was er bij tegenwoordig, en deed de vereischte redevoering, vertelt hij. Zie Bibl. d. Sc. 20, 376 vlgg.
5) *Le mal épidémique des F.M.* heet een werkje, 1748 te Augsburg verschenen.
6) Anderzijds houden velen het alles voor beuzelingen, kinderachtigheden, dwaasheden, naar 't getuigenis van een V.M. zelf (1752). Van Veen, *Uit de vorige Eeuw* 70. Vgl. Betje Wolff, *W. Leevend* (ed. 1886) 4, 44, 58; 7, 60; *Brieven v.A. Blankaart* 3, 361 vlg.

Tot het gemeen strekte deze 'kerk des ongeloofs' zich niet uit[1].

Ten onzent heerschte de eenvoudigste vorm der orde: met de drie graden. Van de talrijke 'Schotsche' of St. Andries-graden, in Frankrijk uitgevonden en geliefd, of van de Strikte Observantie met andere ingewikkelde of extra-geheimzinnige variaties als in Duitschland, bemerkt men hier weinig; mèt onzen anderen volksaard en andere politieke toestanden zal ook het lang gebleven nauwer verband met Engeland dit hebben bewerkt[2]. Zelfs de invloed van Cagliostro (1778) ging niet verder hier dan het nog eens oprichten eener 'adoptie-loge': voor vrouwen. Het genootschap bloeide anders in Holland. Tot dat besluit kwam reeds in 1756 de Engelsche Ged. Gr. M. Dr. Manningham op grond van een schrijven der Haagsche broeders, wien hij dan juist de verzochte toelating der Schotsche graden weigert: niemand in Engeland of Schotland kende die kwakzalverij[3]. Vanaf omstreeks 1740[4] komen hier te lande ook Vrijmetselaars-geschriften uit; in het Nederlandsch, Fransch, of Nederlandsch èn Fransch: *'t Vrije Metselaars Zakboekje*[5], Nogaret's *Apologie pour l'ordre des F.M.*[6], *La Lire maçonne*[7], een *Almanach*[8], een Spectator *De Vrije Metselaar*[9], enz. Reeds in 1746 verscheen een dik boek met prenten: *Verhandeling van den oorsprong der Vrije Metselaars.*

Maar er was ook van den aanvang af bestrijding, spottend en ernstig, hier zooals elders[10]. Een kluchtspel *De Uitvaert van het*

1) Volgens de Wetten voor de 'Vereenigde Broeders' te Utrecht (1805) in Bibl. Gem. Arch. aldaar (vgl. Bouricius, *Hist. Bouwstuk*, 1856) bedraagt contributie 24 gld. p.j.; entree 10½, receptie als leerling 50, als gezel 24, als meester 45. Ballotage. En uitsluiting met ⅔ van presente stemmen. Dgl. bedragen in La Vertu, Leiden, blijkens P.J. Trap, *Regll. en Lijst... Broeders 5757-5800* (Leid. 5886); niet toelaatbaar zijn lieden '**de conduite scandaleuse et de *condition basse* (1758): van ergerlijk gedrag of *laage afkomst* (z.j. ± 1768?).
2) Tot 1770 bleef ook de Eng. Groot-Loge hier afdeelingen stichten.
3) Gould a.w. 281 vlg.
4) In 1738 reeds een aanprijzend verslag in een werkje van J. Campo Weyerman. H.W. Tydeman in Bilderdijk, *Gesch. d. Vad.* III, Voorber.
5) Van Smith en Desaguliers; met *Nixons Cheshire Prophetiën* (Haarl. 1740).
6) La Haye 1742; vaak herdrukt.
7) Recueil de Chansons, par De Vignolles et Du Bois (1753), vaak herdrukt, ook m. Fr.-Holl. tekst. In 1773 *La Muse maçonne*, red. et mis en ordre p. Du Bois, 1e Partie: gedichten in 't Holl., Fr., Duitsch, en proza.
8) 1751.
9) Uit het Hd. (1754).
10) B.v. door Hogarth; Swift; de spotprocessies der 'Schurftbroeders'; zie Gould a.w. 249 vlg., 253, 279 (1725, 1731, 1742 vlgg.). Maar ook een Schotsche Synode, die een reeks vragen opstelt met het oog op van vrijmetselarij verdachte leden (1745); ibid. 237. En vele strijdschriften als *Masonry the way to hell* (1768); ook in Hd. vert., waarop 1769 hd. confutatie: *Die Freimaurerei der gerade Weg zur Glückseligkeit.* Of een *Gespräch zwischen Von Zinzendorff und einem Freymaurer...* (1742). Vgl. Vader Van Goens, boven 8.

Vrije Metzélaersgilde[1] zal, te oordeelen naar den inhoud, uit 1735 of 1736 zijn. Het betreurt de verbastering der 'Bataviers', die zulke buitenlandsche kuren gretig overnemen: het roemzuchtig Batavia is thans 'een kapstok, waaraan de gantsche waerelt haar modens ophangt.' Maar deze Engelsche nieuwigheid zal men nu per pink terugzenden[2]. Veel gelezen werd blijkbaar *De Metselaar ontmomd, of het rechte Geheim der Vrije Metselaaren ontdekt... door een geweezen Vrijen Metselaar*[3]. Het is een vertaling uit het Fransch of het Engelsch, vermoedelijk het eerste, ondanks de Engelsche afkomst van den auteur Thomas Wolson[4]. Hij beschrijft omstandig alle gebruiken, teekens, symbolen, herkenningswoorden, attributen, den eed, den Catechismus, enz. Een oprecht en onpartijdig verslag wil hij geven, opdat niemand meer bedot worde, en zijn tijd en zijn guinjes aan die kinderachtigheden en beuzelkraam verspille. Inderdaad is het werkje vrij van alle renegatendrift; alleen den 'hatelijken Eed', dien hij, als afgelegd in vrees en schrik, voor zich niet bindend acht, herinnert hij zich 'met afgrijzen.' Overigens schertst hij wat met de pompeuze leegheid van het ritueel, met het gewichtig ceremonieele laden en lossen der 'kanonnen' bij de 'Tafelloge', en zulke dingen. Alleszins echt en betrouwbaar lijkt ons zijn verhaal; een indruk, die bevestigd wordt door de sporadische gegevens van allerlei maçonnieke geschriften. Ook het goede, als de weldadigheid der broederschap, wil hij erkennen. 'Ik geef hun hunne geheimen weder,' besluit hij; 'ik wenschte, dat zij mij nu de guinies, die ze mij kosten, ook wedergaaven.' Noch gevaarlijk, noch goddeloos, concludeert de vertaler; lasterlijk is alleen de eed, bespottelijk slechts de

1) 'Tot Schevening bij Japik Krijnsz. Pannebier, in de Babylonsche Verwarring' (sommige personen spreken er Scheveningsch dialect). Ik kreeg het stukje ter inzage van de Bibl. v.h. Gr. O.d. Ndl. in Den Haag.
2) In 1772 verscheen Van Elvervelt's *Krispijn Vrijmetselaar.* Pro-maçonniek was *Les Franc-maçons*, comédie représentée pour la première fois au Théâtre de La Haye le 27 janv. 1774 (L.H. 1774. Bibl. Gr. O. Den Haag). Het geheim is tegen de zwaarste aanvallen bestand, zoowel bij den broeder-huisknecht als bij den voornamen grootmeester. De eerste houdt zelfs een soort maçonnieke leerrede tegen zijn meester, wien als onwaardig de aanneming was geweigerd.
3) Arnhem 1751, 1753; 6e (of 7e?) dr. 1806. Ik gebruikte de uitg. 1753 uit Bibl. Gr. O. Den Haag.
4) De prenten hebben Fra. bijschriften, het Bericht van den Overzetter spreekt van W.'s vlucht uit Frankrijk, Brussel en Den Haag om de onophoudelijke vervolging door de Orde. Waar hij sinds verbleef, hield men geheim. In Engeland had W. de drie graden verkregen; daarna woonde hij de loges in verscheidene landen bij; en verliet de Orde ten slotte 'uit walginge', zegt de anonyme vertaler, die van persoonlijke kennissen van den auteur zijn informaties beweert te hebben.

rest. Maar, feller dan Wolson toch, meent hij, dat ‘al dat Metselaars Bargoens... en alle werken der Metselaaren uitkomen op met ceremonie te eeten als Dijkers en te zuipen als Tempeliers.’ Véél zwaarder dan Wolson vatte de ‘Fransche Boekzaal-schrijver van 1742’ het op[1], wiens kritiek op een nieuwe Duitsche uitgave[2] in het Fransch van Anderson's werk van 1721 hier in vertaling afzonderlijk werd uitgegeven[3]. Niet slechts vindt deze den beweerden oorsprong bij de oudste en verste volken ‘sprookjens en praatjens voor de vaak’ - nabootsing van het metselaarsgilde en nauwe samenhang met de koffiehuisclubs te Londen, denkt hij -, maar onchristelijk en heidensch noemt hij die ‘Loges’ ook, op grond van hun eigen mededeelingen. Schandelijk misbruiken zij de H. Schrift; den godsdienst van Tindal onderwijzen ze in hunne ‘suip-Collegiën’; allen geopenbaarden godsdienst zweren zij af. Te prijzen is alleen hunne mededeelzaamheid.

Wij vinden nog vele andere geschriften tegen de Broederschap, vertaald uit het Engelsch of uit het Hoogduitsch; Fransche en uit het Fransch[4]. Merkwaardig is het daartegenover, zoo weinig de periodieke literatuur over de Orde sprak; te merkwaardiger, waar de beste kenners harer geschiedenis juist aan een gewichtig deel van deze, de spectoriale geschriften, een belangrijke rol toekennen bij haar ontstaan[5]. Men citeert[6] het *Zinrijk en Schertsend Woordenboek* en *De Denker.* Het eerste - zeldzame orthodoxe verschijning onder de Spectators - valt de ‘zwarte Nagthoesaren’, die een nieuw evangelie en een anti-christelijke zedekunde willen in zwang brengen, heftig aan (1759). De ander oordeelt veel gunstiger: het zijn ‘de redelijke en braave lieden’[7]; hun oogmerk is verzet tegen alle priesterlijk gezag en alle inbreuk op 's menschen vrijheid; hun liederen getuigen van strijd en zege tegen ‘les

1) Ik achtte mij niet verplicht, na te speuren, welk Fransch tijdschrift bedoeld wordt.
2) Te Frankf. a.M.
3) Z.p.o.j. Bibl. Gr. O. Den Haag.
4) Prichard, *Het Collegie der V.M. ontleedt*; n. 5den Eng. dr. v. 1733 (Utr. z.j.); de *Zamenspraak t. Zintsendorf en een V.M.* (Utr. 1743), z.b. 361 n. 10; l'abbé Peran, *L'ordre des F.M. trahi et le secret des Mopses trahi* (Amst. 1745, en vaker) met Holl. vert. (Amst. 1745); l'abbé Larudan, *Les F.M. écrasés*, als vervolg op het vorige (‘traduit du Latin’ Amst. 1778, maar wsch. ook wel eer, want ik vind een Ndl. vert. *De V.M. vernield, of vervolg*, enz. Amst. 1747).
5) B.v.L. Keller a.w. over *Tatler, Spectator* en Steele. - Of is het, bij het licht van latere tijden, toch niet zoo vreemd?
6) Dr. Hartog, *Spect. Geschr.*^{2} 232 vlg.
7) *De rede in alles*, dat is het hoofdbedoelen der Orde, ook volgens een *Vertoog over de Ongegrondheid der lasteringen den V.M. aangewreven* (1764). Verder vriendschap, broederliefde, weldadigheid.

erreurs, les prestiges, les préjugés trompeurs'; heidenen, Joden, Christenen, Turken, allen hooren erin, die begrijpen, dat zedelijke deugd de hoofdzaak van allen godsdienst is (1765)[1]. Ook de Bibliothèque des Sciences zwijgt in de kwarteeuw van haar bestaan zoo goed als geheel over de Orde; van De Lalande bespreekt zij allerlei werken, zijn boek over de Vrijmetselarij echter niet[2].

Het meeste gerucht maakte hier te lande de zaak der gebroeders L.A. en F.C. Merkes, die de Gereformeerde Kerkeraad te Nijmegen weigerde aan te nemen als lidmaten, zoolang zij niet beloofden, van allen band met de Orde af te zien (1752-1753); maar de Geldersche Staten leerden het college wel anders, ondanks stedelijke Magistraat en Provinciaal Hof[3]. Verschillende pamfletten verschenen naar aanleiding van dit geval[4], waaronder belangrijk is een *Redevoering over het Gedrag der V.M.... uytgesproken in eene wettig vergaderde Loge*[5]... Niet malsch is zij tegen 'de blinde kettermakers, die het vernuft afgezworen en het denken verlooft hebben.' De V.M. zijn geen Atheïsten of Naturalisten, maar zij willen geen godsdienst, die bestaat in domheid, fabelen, verstandeloos gedrag, houding en belachelijke gebruiken. Zij zweren niet bij Tindal. Voor de stellingen der Schrift, die het verlicht vernuft voor waarachtig houdt, willen zij, dat het verstand bewijzen zoeken zal. Enz.

Herhaaldelijk ontmoet men de bewering, dat vele predikanten vrijmetselaars waren[6]. Mij bleek er weinig van. Een Leidsch predikant zou in 1765 een Engelsch Vrijmetselaars-geschrift over de zelfkennis in het Fransch vertaald hebben; ik twijfel echter zeer, of het bekende boekje wel maçonniek is[7]. Het geval van een Tielschen predikant, in 1768 door zijn kerkeraad beschuldigd

1) Vgl. in 19de eeuw L.G. Bouricius in *Hist. Bouwstuk in Utr. loge* 1856: in Utr. in 1830 weer een nieuwe werkplaats gesticht, in verband met de woelingen der 'Priesterpartij.' Ook in een Utrechtsch 'werkstuk' van 1881 wordt gewaagd van priestergeweld, gewetensdwang en duisternis.
2) Uitzondering is het extract uit *Lettres* van Bielfeld, z.b. 360 n. 4, en één mededeeling van geen belang.
3) Interessant opstel daarover van Prof. Dr. S.D. van Veen, *Uit de vorige Eeuw* 46-100.
4) Zie Van Veen a.w. 56, 71, 75, 76 vlg. En *Bibl. v.h. Gr. O.d. Ndl.* bew. d.J. Boudewijnse (1902) 127.
5) Amst. 1752. Citaten bij Van Veen a.w. 70 vlg., 97 vlgg.
6) Van Veen, a.w. 56: 'veel vrome Kerkelijken', citaat n.h. sch. uit boekje van 1752. - 'Verscheiden agtenswaardige Geestelijken lieten zich der Order inlijven' (in ± 1750). *Rapport Commissie Groote Loge* 1797, aangeh. bij Bilderdijk, *Gesch. d. Vad.* 3, 308.
7) J.A. Brunier vert. de *Treatise on Selfknowledge* van J. Mason [N.B.] in 't Fr. In 1761 al in 't Ndl. verschenen. *Cat. Bibl. Loge Utrecht* d.D. Buddingh 174 vlg. Ed. 1769 in 't Ndl. m. voorr. v.B. Sowden in Bibl. Rem. Geref. Gem. Rotterdam. Over inhoud zie Bibl. d. Sc. 22, 244. En Dict. Nat. Biogr.

van vrijmetselarij, is meer curieus dan belangrijk[1]. Over een mennisten predikant-V.M. straks nog.

Veel officieren behoorden tot de Orde; ook droeg de Nederlandsche vrijmetselarij aanvankelijk een Orangistischen stempel[2]. Sinds 1759 tot omtrent het eind der eeuw (1794) is Grootmeester-Nationaal Carel Baron van Boetzelaar[3], de latere verdediger van Willemstad. Op een *Liste de toutes les Loges légitimement constituées... en Hollande suivant leur état en 1771*[4], met namen van Maîtres en Secrétaires vinden we vermeld: Lt.-Col. Comte de Rechteren[5], Majoor Maccain (wsch. Macclaine), Cap. Cannaert, Lt. Burer, Major Erpel, Mgr. le Prince de N. Usingen, Cap. Scheffer[6]. Verder zijn er aristocraten als Lord Athlone en Baron d'Ablaing de Nieuwerkerk (beiden te Utrecht), Baron de Rhede, Baron de Hompesch, Baron de Bentinck. Elders hooren we van een prinses-douairière van Oranje-Nassau, die, in Berlijn opgenomen in een adoptieloge, zelf weer in 1775 te Nijmegen zulk een damesafdeeling stichtte[7], met een gravin van Rechteren en andere standgenooten[8]. Een dergelijke lijst[9] als die van 1771, deze van

1) In *Boekzaal* 1768 spreekt Ds. C. van der Nieburg het wijd verbreide gerucht openlijk tegen. Duizend gouden rijders voor de armen, als iemand bewees, dat deze 'berooving zijner eere' op goeden grond berustte! In een volgende aflevering dagen tegenwoordige en 'afgegane' kerkeraadsleden op met de gronden der beschuldiging: een V.M.-truffeltje had hij ééns uit zijn zak laten vallen, en ééns uit zijn knipbeursje gehaald; vroeger had hij het zelfs als sieraad gedragen. *Boekz. d. gel. Wereld* 1768, dl. 107, 592 vlg. 708 vlg.
2) De eerste opkomst der loges h.t.l. valt samen met het huwelijk van W. IV met een Engelsche prinses (1734). De Duitscher Beckmann vertelt zelfs in zijn Dagboek, dat W. IV ook V.M. is geweest (Bijdr. Hist. Gen. 33, 406); maar misschien vond hier verwarring plaats met W. III, van wien het lidmaatschap der *oudere* Engelsche organisatie wordt vermeld. 't Was echter W. IV's thesaurier-generaal J.C. Radermacher die als grootmeester een Haagsche loge stichtte (1735). Wagenaar, *Vad. Hist.* 19, 168. Dat men ze eerst zoo wantrouwde, zou vooral een politieken grond hebben gehad. H.W. Tydeman in Bilderdijk a.w. 3, 309. In tegenstelling met Bilderdijk - die zeer ongunstig over de Orde oordeelt in zijn *Gesch. d. Vad.* 3: Opheldd. en Bijvoegselen, passim; en niet veel beter in zijn vert. van Lindner's *Mac Benac* (1820) - vindt de veel jongere H.W.T. haar zeer onschuldig; o.a.a.w. 3, 314.
3) Volgens Maarschalk a.w. 306. Van 1756-1759 Baron Aersen van Beyeren, volgens Heymans a.w. - het boekje lijkt mij echter zéér oncritisch -; H.J. Roulland noemde, in 1781, een Baron de Hogerheide. *Fête maconne La Charité* 5781 p. 25. Vóór 1744 was een Joan Kuenen Gedep. Gr. M. Van Veen a.w. 77; bij Wagenaar a.w. 19, 169 J. van Kuenen.
4) Onder papieren-Van Goens in K. Bibl.; uitgeg. achter Bijdr. Hist. Gen. 10.
5) Stellig wel A.H. gr. v.R.
6) Ook Von Schweinitz was officier - zie Hardenbroek a.w. dl. V - en wsch. meer anderen nog van de lijst. - De oudste Merkes te Nijmegen was cornet.
7) Gould-Van Ginkel a.w. Aanhangsel.
8) Maarschalk a.w. 122.
9) Bibl. Gr. O. Den Haag: *Extract uit het Groot-Register van alle de wettig geconstitueerde loges, onderhorig a.h. Gr. M.-schap der Bat. Rep.*

1800, geeft geen militaire titels op, maar de vele loges in kleinere grensplaatsen moeten wel grootendeels, zoo niet geheel uit officieren hebben bestaan. Merkwaardig is ook de liefhebberij in onze Oost- en Westindische bezittingen: 24 van de 62 loges behooren daar tehuis.

Een ander opmerkelijk verschijnsel is het groot aantal studeerende jongelui, dat zich, in Leiden althans, liet opnemen. Het blijkt uit de lange ledenlijst van 1757-1800; van een zeshonderd namen behooren er meer dan vierhonderd aan studenten[1]. De reglementen en resolutiën geven ons een aardigen, intiemen kijk op de werkzaamheden en de toestanden in dit 'Oosten van Leiden'[2]. Aan het voornamere Fransch gaf men er verre de voorkeur boven het zoo ordinaire Hollandsch. Datzelfde gebeurde, blijkens titels en benoemingen, reglementen (tweetalig vaak), liederen[3], gedichten, almanakken, en andere geschriften, in verscheidene andere loges[4]. Ook in die van Utrecht. Daar bestond sinds omstreeks 1760 de loge l'Astrée[5]; de loge van Van Goens.

Dat ook Van Goens vrijmetselaar was, zal na het voorafgaande

1) P.J. Trap, a.w.Z.b. 361 n. 1. Ik noteer H.Z. Couderc (1768), R. Feith (1770), C. Boers Jzn. (1765), C. van Hoogeveen (boekverkooper, 1769), L. van Santen (1768), Anth. v.d. Woordt (1790). Meest juristen, minder medici en theologen. Tot de laatste categorie behoorde o.a. Adam Simons (1792); vóór ± 1790 zijn ze vrij zeldzaam: één in 1761, één in 1769, twee in 1776; een V.D.M. in 1770, een Em. pred. uit Colombo in 1778.

2) 1761: schulden en groot verloop; daarom hooge entrées (10 gouden ducaten), en zware boeten op 'raisonneeren over de Maçonnerie in tegenwoordigheydt van Prophane'; - 1764: wie ten tweeden male ten nadeele v.d.V.M. redekavelt, wordt gebannen; evenzoo, wie clandestiene vergaderingen houdt; ± 1768: loges altijd i.h. Fransch; flinke boete voor wie iemand om fouten of niet-verstaan uitlacht; boete op disputeeren over politiek of religie, op vloeken, profaneeren, dubbelzinnigheden debiteeren; - 1776: aspiranten moeten afstaan van alle gemeenschap met de 'Societeit der Vrije Timmeraeren' (die schijnen door goedkoopere tarieven kwade concurrenten te zijn geweest); voortaan ook een solemneele belofte geeischt, dat men 'geen ordens bij gelijkenis of in navolginge der Metzelaarye uitdenken of aankleeven' zal. - Ten opzichte van het 'canon laaden' was men vrij: ieder schiet, zooveel hij zelf wil, tijdens de tafelloge; bij het einde mag men de reeds geopende tonnen nog uitschieten. Wie daaraan niet genoeg hebben, kunnen verdere tonnen kruit ordonneeren tegen betaling.

3) Van Dubois, De Vignoles, F. Nogaret.

4) Als voorzitter der vroegste Haagsche loge (1734) noemt Heymans Vincent la Chapelle; als stichter der eerste adoptie-loge (1752) vinden we, bij Gould-Van Ginkel, De St. Etienne. Maar op de 62 namen der lijst van 1771 zijn er hoogstens 6 Fransch.

5) Kort na 1755 gesticht, vermoedt Bouricius. *Hist. Werkstuk* 1856. In 1751, beweert Maarschalk a.w. 37. In 1760, zegt Heymans. In elk geval, dunkt mij, vóór 1762; want zij liet verscheidene exx. na van de *Pligten, Wetten*, etc. ed. 1761, terwijl in 1762 daarvan een nieuwe ed. verscheen. Buddingh a.w. 2-5. Het archief dezer loge, die in 1798 door politieke twisten onderging, is overigens zoo goed als geheel verdwenen. Bouricius a.w.

niemand verwonderen[1)]: het voorname gezelschap, de Engelsche oorsprong, de internationale mode[2)], de Orangistische traditie, de leuzen van verlichting, tolerantie[3)] en broederschap - het een trok al meer dan het ander. Op de lijst van 1771 komen als 'Maitres' van l'Astrée voor: Lord Athlone en Cuninghame Van Goens[4)]. Sindsdien vinden we een heele reeks van vrijmetselaars in de geschiedenis onzer letteren. Van Goens is een der eersten; maar zeer waarschijnlijk niet *de* eerste. Het Amsterdamsche genootschap Concordia et Libertate (van 1748) schijnt in verband te staan met de orde[6)]. En Louw van Santen, de geliefde leerling van Burman, raadpleegde reeds in 1768 een vriend en broedermetselaar, den doopsgezinden predikant H. Jaarsma te Emmerik, over een 'venerable redevoering', die hij in de loge moest houden[7)]. Velen volgden in het laatst der eeuw en in het begin der volgende: Van Hemert, Kinker, H.H. Klijn, Swildens, Riemsnijder, 'zuster' Moens, 's Gravenweert, Westerman, Witsen Geysbeek, Withuys, Wap, F.A. van Hall, P.A.S. van Limburg Brouwer, A. Winkler Prins, J. van Lennep[8)]. Om te zwijgen van den specialen, grooten V.M.-dichter Jan Schouten[9)], en politieke [5)]

1) In Middelburg vinden we een Visvliet als Meester; wellicht een verwant van V.G.; die zulk een voorbeeld echter wel niet behoefd heeft.
2) Ook Voltaire, Helvetius, Diderot, de meeste Encyclopedisten waren maçon. G. Schuster in D. Lit. Zg. 1918, 883 vlg.
3) Schuster l.l. beschouwt tolerantie als hoofdidee der 18de eeuwsche V.M.
4) Hier dus reeds het zwak voor zijn moeders naam, dien hij in zijn Duitsche periode steeds voeren zal.
6) Kernkamp, in aantt. bij Ferrner's *Dagboek.* Bijdr. Hist. Gen. 31, 357. - Zooals J. Schreuder tegelijk een voorman is in Conc. et Lib. en in de loge La bien Aimée, is H.J. Roullaud dat in hetzelfde litteraire genootschap en in de loge La Charité. Ms. liste 1771. Vgl. *Fête maçonne cél. d.l.L. à l'Orient d'Amsterdam pour les 25 ans de présidence du T.V.M.R....* [très vénérable maître Roullaud] le 7-4-5781. Uit de Klossiaansche Bibl., G.O. Den Haag, kreeg ik het boekje ter inzage. Behalve de gebrs. H.J. en R. Roullaud kan ik de slechts door voorletters aangeduide personen niet terechtbrengen, zonder nader onderzoek, dat mij hier te ver voeren zou. Een paar bijzonderheden echter: La Charité werd gest. 1754; telde in 1755 vijftien broeders, maar nam spoedig toe, en had doorgaans 40 à 60 leden; in het geheel werden er in 25 jaar meer dan 480 broeders ingewijd. Op het feest worden tal van eigen Fra. en vooral Nederl. lofdichten op de loge, enz. voorgedragen. Aan de tafelloge namen ruim 100 broeders deel; maar 'l'artillerie fut si bien servie, que les 101 coups de canons parurent n'en faire qu'un seul.'
7) H. Jaarsma a.L.v.S. 5-10-68, bij Van Vloten, *Levensbode* 4, 451 vlg. Van Vloten voegt er aan toe: 'De vrijzinnigen dier dagen, uit den kring van Burman en zijn geestverwanten, schijnen allen tot het Deistisch genootschap behoord te hebben...'
8) De verschillende Catt. der verzz. v.h.G.O. der Ndln. wezen het van de genoemden uit. Verscheidenen hunner als zoodanig reeds vermeld bij Kalff, *Gesch. N. Lk.*
9) Zie Bibl. G.O.d. Ndln. bew. d. Boudewijnse.
5) Een ietwat jongere Utrechtsche loge 'La Bonne Foi', onder Maître d'Ablaing van Nieuwerkerk. Zij was volgens Heymans in 1763, volgens Bouricius in 1768 gesticht.

scribenten als Quint Ondaatje, P. 't Hoen, Adr. Hoevenaar[1].

Of er veel verband heeft bestaan bij Van Goens tusschen vriendschap en deze 'broederschap', is, voor zooveel stad- en landgenooten betreft, twijfelachtig; wij bemerken er althans weinig van, en eerst laat. Maar anders is het gesteld in zijn betrekkingen met vreemdelingen. De bekende astronoom J.J. (de) Lalande was een man van beteekenis in de Fransche maçonnerie; hij gaf ook in 1773 een werk uit over de Orde, dat veel opgang maakte[2]. Zijn *Voyage d'Italie* had Van Goens sinds 1771 gelezen en herlezen, omdat het Volkmann tot grondslag had gediend voor zijn Reisboek[3]. In 1774 kwam Lalande te Utrecht zijn ouden vriend Hennert bezoeken[4]. En bij die gelegenheid maakte hij ook kennis met Van Goens, die, naar zijn gewoonte, zich uitsloofde voor den vermaarden vreemdeling. Het blijkt ons uit diens dankbrief[5]: Van Goens heeft hem 'comblé de (son) amitié pendant (son) séjour à Utrecht...: vous êtes aussi hospitalier pour les étrangers que vous etes galant pour les belles; votre lettre - V.G. had hem reeds weer geschreven - est aussi agreable pour mon coeur que votre vin du Cap le fut à mes sens le 27 Juin, à la suite des glaces, et de tout le luxe que vous aviés étalé à ma faveur[6]. Vous repondés en effet d'avance, mon cher confrère, à tout ce que j'avois resolu de vous dire, et à ce que j'avois prié mon ami Hennert de vous dire'... Aan het slot: 'Adieu, mon t.[rès] c.[her] f.[rère], mille remercimens au F.[rère] Smissaert; nous avons une assemblée lundi[7], où j'aurai beaucoup de plaisir de parler de la maço-

1) Bouricius a.w.
2) Gould-Van Ginkel a.w. 304. - In 1814 verscheen te Amsterdam de *Verdediging der V.M.* u.h. Fra. van Delalande. Nog in 1889 kwam te Parijs uit: L'Amiable, *Le Franc-maçon Jérôme Lalande.*
3) Het blijkt uit V.G.' Voorredenen en noten bij V. zelf, en uit zijn corresp. met F.S. Tavel (1771-1773) en Volkmann (1771).
4) H. in kennis met L. sinds zijn verblijf in 1757 en vlgg. jaren te Parijs. Zie levensber. v.H.d. Nieuwenhuis, vóór Spaan's uitg. v.H.'s *Lessen Wijsbegeerte.* Abusievelijk stelt N. het bezoek in 1771; dat L. niet ook vóór 1774 in Ndl. geweest is, blijkt Br. I 422.
5) De la Lande a. V.G. 23-7-74; gedr. Br. I 420 vlg.
6) Van de goede sier, waarvoor de V.M. bekend stonden, was V.G. ook lang niet afkeerig. - Voor die eigenaardigheid der V.M. zie nog o.m. Van Veen a.w. 70 (maçonniek verweer van 1752 tegen den waan, dat keel en buik slechts hun god zouden zijn); *Mac Benac* vert. d. Bilderdijk (tafelloges bijzonder in eere; ook het tafelen met groote heeren trekt; wijnkoopers worden gaarne lid, hoeveel geld het hun ook kost). - In Utrecht, waar l'Astrée in 1798 niet alleen door de politiek onderging, maar ook door de geldverspilling, maakte men in 1805 voor de nieuwe loge (geen 'herbouw', om de achterstallen!) de bepaling, dat alle uit- en inlandsche broeders toegang hadden; doch tot het tafelwerk slechts tegen betaling. Bouricius a.w. Wetten Vereen. Broeders. Gem.-Arch. Utr.
7) L. was voorzittend meester der Parijsche loge Les neuf soeurs. Van Sypesteyn a.w. 67.

nerie de vos provinces, dont j'ai conçu une si bonne idée, et des frères aussi aimables que distingués que j'y ai vus'[1]. Aan Van Goens' aandrang, om een reisbeschrijving uit te geven - hij wilde hem gaarne hulp verleenen - kan Lalande niet voldoen; later misschien eens, na een tweede bezoek. Een paar jaar later meldt zich een Mr. De la Chapelle aan bij Van Goens, geintroduceerd door een briefje 'pour rappeller dans son souvenir M. de la Lande qui l'en a très instamment chargé'[2]. Verder hooren we van geen relaties meer tusschen dezen broeder-metselaar en Van Goens; alleen stuurt hij hem en al zijn anderen Nederlandschen vrienden in 1782 nog een Bourgondischen wijnhandelaar op hun dak[3].

Een andere 'broeder' vraagt in 1779 van uit Thionville, en later weer uit Boulogne s.M., aan Van Goens een eigenaardigen dienst. Het is de heer Schutter, een Fransch officier, die echter in Utrecht vele en goede vrienden heeft. Had hij ook in het Nederlandsche leger gediend? De vriendschap met mijnheer en mevrouw Barchman, met Van Brienen, Van Rechteren, De Geer, Nepveu, kan men zich nauwelijks ontstaan denken bij een enkel bezoek, dat hij aan Nederland en aan Utrecht zou gebracht hebben in een vorig jaar[4]. Hij vindt de uitstel-politiek der Nederlandsche regeering niet onverstandig, maar hij vreest, dat men ten slotte toch nog Yorke's raad volgen zal, wat funest zou zijn voor het land. Om alle goud van Peru zou hij niet willen, dat hij last kreeg, met een divisie infanterie Utrecht te bezetten. Gebeurt het echter, dan kiest hij Rijnwijk (het buitengoed van mevrouw Barchman-Wuytiers)[5] tot verblijf voor den generaal.

Schutter wil van broeder Van Goens weten, hoe men 'la Religion' - substantief mèt lidwoord - in oorspronkelijk-Celtische of oud-Chaldeeuwsche taal en letters schrijft. 't Moet dienen voor een 'maçonnieken tempel', dien de markies de Mézières, de gouverneur van Longwy, op zijn buitenplaats wil stichten[6]. Een tempel, zoo licht hij in een volgenden toe, van boomen en planten; het beeld

1) Te gelijk zendt L. hem een brief voor den Hr. Koedijck, dien hij, op gezag van zijn intiemen vriend, den anatoom Sabatier, ten zeerste aanbeveelt als een degelijk en talentvol man. V.d. Aa weet niets van L.J. Koedijk te vermelden dan een *Verh. o.d. Keizersnede.* Utr. 1774.
2) 19-6-76. D.I. Ch. was, volgens aant. v.V.G., weer vergezeld van den 'sculpteur de l'Acad. de France de Rome' Poncet.
3) Macaire (van Mâcon) 8-1-82.
4) Verschillende aanwijzingen in zijn brieven van 25-5-79; 9-10-79; 6-12-79. Van Van Rechteren nam hij een ms. over Pruisische manoeuvres mee. In *Naemregg. Officieren* voor 1776 en 1779 vind ik twee Lt.-Colonels Sch.; 1786 maar een.
5) Zij krijgt een bedankje voor gezonden goudvisschen, die in De Mézières' vijvers aller bewondering wekken.
6) Sch. a. V.G. 25-5-79.

van Epicurus krijgt daarin de eereplaats, rondom zullen de beelden staan van Hermaeus[1)], Lais[2)], Gassendi[3)], Aristippus den Jongeren[4)], Ninon de Lenclos, en St. Evremond. Dan komt er nog een Sfinx met opschrift. En een zevenkoppige hydra: daarvoor moet Van Goens nu het opschrift leveren. Het moet dus zijn 'Superstition'[5)]. Inmiddels had Van Goens zich reeds tot Prof. Rau gewend. Deze vindt het verzoek van den markies heel zonderling: dát woord, in het Chaldeeuwsch, met een artikel! Hij zal maar 'avodat alahin' d.i. 'culte des dieux' op een papier zetten in Samaritaansche of Phoenicische letters. Is het niet goed, dan wil hij er eerst eens met hem over spreken[6)]. Maar liever dan den eerwaardigen collega explicatie te geven, liet Van Goens den verlichten markies zitten met een hydra zonder Chaldeeuwsch. Rau's 'papier' vinden we nog onder Van Goens' papieren. En Schutter herinnert een volgend jaar nog eens aan de Mézières en zijn tempel: help mij toch op een of andere manier, per keerende post; ik zal u ook graag van dienst zijn[7)]. Was ook misschien, bij nader overwegen, het Van Goens te machtig geweest, aan zoo iets mede te werken? Zeker waren toch zijn maçonnieke opvattingen anders, en wat hooger dan die van deze lieden.

Aan den historicus A.L. Schlözer zendt Van Goens in 1783 zijn politieke geschriften. Het pakket gaat via den boekhandel van C.R. Hake, die den afzender herkent aan zijn maçonnieke zegel[8)]. In het vorige jaar namelijk had Van Goens zich aan de Rotterdammers Hake en Olivier - sinds 1781 zijn ijverige politieke vrienden en handlangers - als mede-vrijmetselaar bekend gemaakt. Hake, Orangistisch-Engelschgezind uitgever en boekhandelaar, had hem de keus uit zijn verzameling satirieke en politieke prenten van vóór den oorlog aangeboden tegen 5% winst. Dat mocht toch 'upon the square' heeten: 'one of the grand rules of Free Masonry, an order older than that of the Golden Fleece, and more honorable than that of the Garter.' Misschien was Van Goens niet van de broederschap, maar hij hoopte toch, dat hij niet bevooroordeeld zou zijn er tegen; als hij onwaardige leden ontmoette, lag het niet aan de Orde. Had Hake iets hooren verluiden van gespannen verhoudingen in l'As-

1) Zal wel bedoelen den dichter Hermeias, wiens enkele overgeleverde verzen de schijnheiligheid der Stoici bespotten.
2) Befaamde hetaere.
3) De 17de-eeuwsche natuurkundige en philosooph, bestrijder van Aristoteles, hernieuwer der atomenleer van Epicurus.
4) Evenals A. de Oudere hedonistisch wijsgeer: genot is einddoel.
5) Boulogne s. M. 9-10-79.
6) 22-6-79 (er staat 76).
7) B.s.M. 8-4-80.
8) J. Olivier a. V.G. 22-4-83.

trée? Hij vervolgt althans over ‘politics and free masonry, which certainly belong not to each other’[1]. Het antwoord deemoedigt Hake. Hij begrijpt, dat Van Goens reeds lang heeft gewerkt in het Koninklijke Ambacht; hij kan niet antwoorden op zijn 9 : 9; hij is slechts ‘a poor symbolic mason and cannot go above 3 : 3’[2]. Was Van Goens door Fransche vrienden in de hoogere Schotsche graden ingewijd? Hake was toch geen nieuweling: en zijn vader was en bleef omtrent veertig jaar lang de eerste persoon in het maçonnieke Rotterdam[3].

De belastingambtenaar - later journalist - J. Olivier koestert evenals zijn vrouw M.E. Schilperoort - Van Goens' ‘Emilie’ - een genegenheid, die liefde lijkt, voor den hoogbewonderden, aanzienlijken, geleerden vriend. Als deze, niet het minst door de verbitterde patriotsche vervolging, telkens ‘in treurigen staat van hoofd en hart’ verkeert, kan Olivier soms de lieden benijden, die

1) H.a.V.G. 25-1-82.
2) H.a.V.G. 5-2-82.
3) C.R., de zoon, is de uitgever van verschillende V.M.-geschriften (o.a. Ndl. V.M. Almanak 1794-1828). Uit een daarvan (*Plegtige Inwijding Nieuw locaal Loge De Eendracht* 2 Jan. 1805. Bibl. G.O. Den Haag) vernemen wij de groote rol, door L.E. Hake, den vader, gespeeld in de Rott. V.-Mij. In 1748 had de overheid nog aan een br. Duncan de oprichting verboden; maar nog in 't zelfde jaar had de Eng. Dr. med. Schomberg, vertrouwend op de V.M. aan 't hof van W. IV, de Orange Lodge gesticht, met Engelsche, Schotsche, Fransche, Duitsche en Nederlandsche leden. Weer beginnende vervolging werd door W. IV gestuit. Na Sch.'s vertrek in 1754 verviel deze loge door onderlinge nationale jaloezie; alleen Hake bleef over. Naast andere, intusschen ontstaan, stichtte deze, Duitscher van afkomst, dan in 1764 een Duitsche loge ‘Die Eintracht’, met constitutie uit Berlijn. Men ‘werkte’ er in het Hoogduitsch, tot Hake weer alleen overbleef. Van groote moeilijkheden in zijn ambt en rare toestanden onder de maçons getuigt Hake's uitvoerige brief van 1768 aan den Engelschen Grootmeester (medeged. d.J.P. Vaillant in een art., waarvan G.O. Den Haag mij een overdruk ter inzage gaf): er werd openbare handel gedreven met het lidmaatschap der Orde; op eigenaardige wijze ontstonden er nieuwe loges: één door een Engelschen cabarethouder en een débauché, zijn stamgast; een ‘loge d'ouvriers’ door een pruikenmaker, wien men aanneming geweigerd had; enz. (Tegen spoedreceptie in alle graden van doortrekkende vreemdelingen, die betalen wilden, schijnt evenwel H. zelf geen bezwaar te hebben. Herhaalde kloppartijen, justitieel ingrijpen, en dreigende ondergang zijner loge waren daarvan echter eens het gevolg). Maar door krachtig optreden wist hij weer orde te scheppen. Terzelfder tijd herbegon zijn eigen loge, nu in het Hollandsch werkend (1769). In 1781 stelde zij zich echter eerst onder het Nederlandsche Grootmeesterschap. In 1789 vierde L.E. Hake zijn 25-jarige ‘regeering’; vijf jaar later legde hij zijn ambt neer. In 1805 wordt zijn nagedachtenis nog plechtig gehuldigd. Dan is C.R. Hake, zijn zoon, het oudste lid. - De Rotterdamsche Inwijding van 1805 kan gelden als standaardtype van al dergelijke plechtigheden onder Nederlandsche V.M. van dezen tijd: bombastische redevoeringen, afgewisseld door ‘het muzyk’, een ‘aanspraak aan het Opperwezen, den grooten Bouwmeester des Heelals’, en een schets van de geschiedenis der betrokken loge. Deugd, plicht, weldadigheid, levensvreugd zijn de dogmata. Het belangrijke historisch overzicht leverde hier de Br. Redenaar Voûte.

in gebeden vertrouwen kunnen stellen, als zij niets beters voor hun vrienden weten te doen: zij hebben dan toch het gevoel, nog nuttig te zijn[1]. Ook hij schrijft herhaaldelijk aan Van Goens over de Orde; eens verzoekt hij een 'discours de reception' van hem te leen[2]. In de loge ontmoet hij ook den vurig-prinsgezinden zeeofficier Martinius[3]. Zelfs wanneer hij naar Middelharnis is verplaatst, komt hij te Rotterdam het Johannes-feest meevieren[4]. Hake wenscht, dat Van Goens dan ook aanwezig zal zijn. Deze is nu in Den Haag gevestigd, en hij schijnt vandaar uit de Rotterdamsche vergaderingen soms bij te wonen.

Bezoekt hij er niet in Den Haag? De bankier J.J. Willer, die reeds in 1771 voorzittend meester was van de oudste Haagsche loge, was toch een ouderwetsch Patriot, lichtte Peterson in 1784 hem in[5]. Reeds lang had hij gaarne met Van Goens kennis willen maken, maar hij moest voorzichtig zijn[6]. Vermoedelijk heeft dus Van Goens, wiens persoon op heele en halve nieuwerwetsche-patriotten de werking deed van den rooden lap op den stier, geen poging gewaagd, waar hij niet zeker van zijn zaak was. Volgens de pamflet-literatuur zou hij toch met Nieuwjaar 1783 in Utrecht door l'Astrée zelfs plechtig zijn uitgebannen[7]. De Rotterdamsche loge De Eendracht schijnt daarentegen onvermengd Orangistisch; nog een broeder, door Hake en Olivier genoemd, blijkt ons anti-patriotsch: Van Basel, d.i. Mr. A.W. Senn van Basel[8]. Toen deze op den Zondag vóór bovengenoemd Johannesfeest met Ds. V[erbrugge], den afgezetten predikant van Koedijk[9], toen journalist en pamflettist in dienst van de stadhouderlijke partij[10], dineerde, kwam die met het verzoek, 'to propose him to the Lodge, in order to be received next Monday' -, maar, voegt Hake toe aan zijn mededeeling: 'I have my reasons to prevent it this bout'[11].

Wanneer Van Goens een maçonniek geschrift - Fransche vertaling van een Duitschen dialoog - wil doen drukken, is Hake

1) O.a.V.G. 16-9-82.
2) 18-8-82.
3) O.a.V.G. 21-10-82.
4) C.R. Hake a. V.G. z.d. (wsch. 1785).
5) P.a.V.G. 9-2-84.
6) P.a.V.G. 17-2-84.
7) Volgens ''*s Gravenh. Maandagse Rouw-courant van 26 Jan. 1783, no. 1*', gec. d. Ten Brink a.w. 178.
8) Zie *Bronnen Gesch. Rott.* dl. I. Olivier noemt 'Van Bazel' in brief a. V.G. ± 24-4-83 onder de tegenstanders in de Vroedschap van een Vrijcorps. Met den schepen-commissaris 'Van Baarzel', die volgens O.a.V.G. 26-5-82 de *Ouderw. Ndl. Patriot* de hand boven 't hoofd houdt tegenover den belastinggaarder, wordt dezelfde bedoeld.
9) Er was ± 1785 bij geen enkele kerk te R. een Ds V..., volgens meded. v. den archivaris van R.
10) Zie o.a. over hem Knuttel in Nw. Biogr. Wb.
11) H.a.V.G.z.d. (wsch. 1785).

bereid tot de uitgave, al stelt de vertaler bijzonder hooge eischen; want het mag er niets minder mooi uitzien dan de werken van Hemsterhuis[1]. Het werk was al eens, buiten onze grenzen, overgebracht in het Fransch; Hake bemerkte het toevallig[2], maar vergelijking bracht hem, evenals Olivier, tot de erkentenis, dat Van Goens' vertaling, als veel beter[3], toch behoorde gedrukt te worden[4]. Olivier trouwens, bij wien het manuscript eerst aankwam, had uit pure ingenomenheid met het werk reeds een copie ervan gemaakt, voor hij het aan Hake overgaf[5]. Ook overlegt hij met Van Goens, of hij niet een Hollandsche vertaling zal maken, om die ook aan Hake te presenteeren[6].

Entretiens sur la Franc-maçonnerie heet het boekje in vertaling[7]; *Ernst und Falk, Gespräche für Freimaurer*, in het Duitsch[8]: een der laatste werken van Lessing, in denzelfden tijd geschreven en in denzelfden geest als *Nathan der Weise*[9]. Lessing is slecht tevreden met den werkelijken toestand der loges; waar geld, stand, vorstengunst, intrigue en klaplooperij thans heerschen; die broeders van andere observantie vervolgen, en een verlichten Jood evenmin opnemen als een schoenmaker, al was hij een Böhme of Hans Sachs. Goudmaken, geestenbezweren, Tempelier-spelen houdt ze bezig; kinderachtige fantasieën en geheimdoenerij in plaats van te arbeiden aan de verbroedering der menschheid, het ideaal en het waarachtig geheim der Orde.

Ernst, door Falk in de eerste drie gesprekken tot de Orde gebracht, blijkt in de laatste twee bitter ontgoocheld. Falk, die vroeger al te verstaan had gegeven, dat men heel goed de hoogste

1) Even maakt H. bezwaar: het beste drukpapier kost 5 gld. de riem, H.' werken zijn op fijn groot mediaan van 13 gld. Maar V.G. krijgt zijn zin. H.a.V.G.z.d. (± begin Juli 83); 19-12-83; 27-12-84. Dan komt de kwestie van vignet. Hemsterhuis teekende die zelf. Langer dan een half jaar duurt het geschrijf en gewrijf; wat H. voorstelt, voldoet V.G. niet, wat V.G. aanbiedt of als model aanprijst, bevalt noch H. noch den graveur: ‘a wide stretched mouth cannot point out Mystery’. H.a.V.G. 22-12-83; 2-1, 6-2, 21-6, 9-7-84.
2) Hij had die vert. zelf, met verschillende Duitsche werken over V.M., die hij gaarne aan V.G. wil zenden, 25-7-83.
3) De Fra. corrector, dien H. in den arm nam, ondanks O.'s aanbod, had ook maar een paar aanmerkingen over verouderde of niet-Fransche uitdrukkingen. H.a.V.G. 19-12-83 met bijlage.
4) H.a.V.G. 25-7-83.
5) O.a.V.G. 9-7-83; vgl. H.a.V.G.z.d. (begin Juli).
6) O.a.V.G. 9-7-83. Ik vond slechts een Holl. vert. van 1807, uitgeg. te Rott.
7) H.a.V.G. 19 en 22-12-83; 21-6 en 27-1284. Ook in ms. lijst Kon. Bibl. heeft V.G. zelf *Entretiens s.l.F.M., Rotterdam 1784* naast andere werken van zijn hand geplaatst, maar zonder als bij al dat andere zijn naam er uitdrukkelijk bij te noemen.
8) H.a.V.G. 25-7-83.
9) Eerste drie gesprekken 1778, de volgende twee 1780. *Anti-Goeziana* 1778; *Nathan* 1779; *Erziehung des Menschengeschlechtes* 1780.

plichten der vrijmetselarij vervullen kon, zonder V.M. te heeten, weet geen beter antwoord dan de vergelijking: loge staat tot vrijmetselarij als kerk tot geloof. De geschiedenis leert, dat het een het ander steeds te gronde richtte: hij vreest, dat het de Loge juist zoo vergaat. Troost moge het zijn, dat het wezen der zaak niet vergaat met den tijdelijken vorm. Die vorm is niet ouder dan de eeuw zelve; wat men voor ouderen oorsprong aanvoert, is alles falsificatie; hij stamt van Christopher Wren. IJverig lid van een tempeliers-*masoney*, die zich in Londen tot in de 17de eeuw had weten staande te houden, kwam hij door de populaire verwarring van *masonry* met *masoney* (een overoud Germaansch woord!) op de gedachte, de bekende symbolen in te voeren[1)]. De vrijmetselarij zelve is echter oud, zéér oud: de Tempeliers, de Ronde Tafel hoorden er toe; zij is zoo oud als de maatschappij, zoo niet ouder. Zij wil geen geweld, 'schmiegt und biegt' zich altijd en overal naar de burgerlijke maatschappij; een zich zwak voelende regeering kan ze verdrukken, maar zij laat zich niet onderdrukken, want zij berust ten slotte op 'das Gefühl gemeinschaftlich sympathisirender Geister.'

Van Hertog Ferdinand van Brunswijk, den Grootmeester der Duitsche Loges, aan wien Lessing het eerste stuk had opgedragen, 'bekam (er) einen bittenden Wink,' dit vervolg niet te laten drukken of afschrijven zonder *zijn* toestemming[2)]; het was een derde, wien door een merkwaardig toeval een afschrift in handen heette te zijn gekomen, die het 'ohne Winke zu haben' uitgaf. In het eerste, gevaarloos geachte, gedeelte had Lessing het ideaal - of *zijn* ideaal - der Orde voorgehouden. Maatschappij- en staatvorming, zoo had hij daar betoogd, die onvermijdelijk schijnt bij de vereeniging der menschen, bewerkt noodwendig, ook op haar best, te gelijk weer scheiding: van natie, van zede en religie, van positie. De Vrijmetselarij nu bestrijdt de vooroordeelen van standbesef, patriottisme, en geerfden godsdienst. Zij neemt 'jeden würdigen Mann von gehöriger Anlage' op, zonder onderscheid van land, stand of geloof, en herstelt zoo de verbroken eenheid van het menschelijk geslacht: een taak van eeuwen, een goed werk, dat goede werken overbodig maken zal.

1) Hist. en etymol. onjuiste beweringen.

2) Voorrede der 'Fortsetzung'; en A. Stahr, *Lessing*^{7} II 383. Over L. en de V.-Mij. zie ook Danzel und Guhrauer, *G.E. Lessing*^{2} II 488-499.

Van Goens' boekje van 1784 schijnt spoorloos verdwenen. Zelfs de bibliotheek van het Groot-Oosten der Nederlanden met de rijke verzamelingen van Prins Frederik en van Kloss heeft het niet[1]. Maar als bij toeval vind ik in een verzamelbandje uit deze bibliotheek een werkje: *Entretiens sur la Franc-maçonnerie, par un Philosophe, bien digne d'en être. Londres, 1786.* Een Engelsche herdruk dus[2].

Het is een ongedwongen, maar toch nauwkeurige vertaling der eerste drie gesprekken van Lessing. Een 'Dédicace de l'éditeur françois' wijst op een bijzondere aanleiding er voor, en geeft in sobere woorden uiting aan zelfde gevoelens als Lessing bezielden. 'Vous vous plaignez, Madame la Comtesse, de ce que Monsieur votre fils se soit fait recevoir à la Loge de ***. Lisez l'écrit d'un Philosophe que je vous présente, et vous aurez plutôt du regret, si je vous dis, que malgré sa réception dans l'ordre, Monsieur votre fils n'aura peut-être jamais l'avantage d'être Franc-Maçon. Vous me faites la grace de m'estimer, quoique je fasse profession de l'être. Le philosophe l'étoit-il? Je suis Franc-Maçon, Madame, et je vous renvoie au titre: *Il étoit digne de l'être.* Agréez'..., etc.

Waarom vertaalde Van Goens het tweede stuk, het vernietigende oordeel over den werkelijken toestand der Orde, niet? Hier ligt, dunkt mij, het antwoord: 'Je suis Franc-Maçon, Madame.' Dat hij het vervolg niet gekend zou hebben, lijkt mij uitgesloten. Maar de Orde had, bij monde van den Duitschen Grootmeester, de publicatie feitelijk verboden; en daardoor achtte Van Goens zich gebonden. Maar in zulk een aanprijzing van zulk een ideaal, als het eerste deel gaf, lag reeds genoeg kritiek opgesloten. En het kan wel niet anders, of niet minder dan Lessing's ideaal moet ook Lessing's critiek Van Goens uit het hart zijn gesproken: zoowel die op de broederschap als die op de sociale en politieke samenleving. Soortgelijk ideaal had hij zelf gekoesterd; nu stond hij aan het einde van zijn politieke, als voor tien jaar van zijn wetenschappelijke loopbaan, ongenadig vervolgd door zijn vijanden, pijnlijk teleurgesteld in beschermers en vrienden. Als slachtoffer zag hij zich, eerst van godsdienstig fanatisme, daarna van nationale

1) Evenmin bibliotheken of Gem.-Archief te Rotterdam; ook de Kon. Bibl. en de Universitaire boekerijen konden er mij niet aan helpen.

2) Dat het niet de uitg. v. Hake is, blijkt uit pl. en j. Vgl. boven 373 n. 7. Dat het geen titel-uitgave kan zijn, bewijst de uitvoering op gewoon papier, in 12°. Vgl. boven 373 n. 1.

verblinding, partijhaat en standsintrigues. Wat had de Loge hem geboden? Wat bood zij hem thans?[1)]

Terwijl de druk van het boekje nog in voorbereiding was, zal de bekoring van het ideaal reeds zijn gaan verzwakken. Want op het einde van 1783 of in het begin van 1784 is de groote geestelijke strijd in hem begonnen; reeds zoekt hij troost in de Heilige Schrift, bij haar waarde krachtig bepaald, ongeweten, in haar eenvoudigheid, door een dienstbode[2)]. Als straks die crisis voorbij is, staat hij niet meer naast of achter Lessing, maar tegenover hem. Dan zoekt hij geen sterkte meer in menschendeugd, die was of zijn zal, maar in de genade Gods, die is. Terwijl Lessing volhardde in zijn verachting van het orthodoxe Christendom: 'dat afschuwelijke samenstel van nonsens'[3)], roemde Van Goens later in zijn 'Köhlerglaube'[4)].

Tijdens zijn hoogleeraarschap was Van Goens daarvan nog ver verwijderd. 'Geheel verdoold in de denkwijze van de philosophen der eeuw'[5)] - daarin tastte zijn collega Tydeman niet ver mis. En na al wat wij van zijn wijsgeerige en godsdienstige ideeën en relaties hebben medegedeeld, zal het niet verwonderen, dat ook minder orthodoxe vrienden wel eens bezorgdheid gevoelden, zij het van anderen aard. Als professor had hij zich te houden aan de leer der Hervormde kerk; verachtelijk over haar te spreken, stond niemand vrij[6)]. En hij kon wel eens zeer ver gaan.

In de Voorrede voor Volkmann bestreed Van Goens heerschende vooroordeelen omtrent Italië. Ook dit: 'in Italiën is noch Godsdienst noch zeden.' Hij stelt daartegen: 1. Tot nog toe heeft men Italië eer van te veel dan van te weinig godsdienst verdacht, en met reden. 2. 'Geheel Europa is tegenwoordig in een soort van crise met opzicht tot de godgeleerdheid; en alle rechtschapene luiden wenschen dat ze ten besten moge uitvallen. Ondertusschen kan men niet ontkennen, dat tot noch toe omtrend dezelve van een zeker soort van luiden los genoeg gedacht wordt. Dit heeft zelfs

1) Z.b. 372.
2) Zie o.a. briefwiss. m.W.L. Brown van 1783 en 1784. En ms. *Fratras de pensées* van 7-2-84.
3) L.a. Mendelssohn 9 Jan. 1771. Hij prijst M., die in zijn conflict met Lavater ronduit spreken kan, oneindig gelukkig boven 'andre ehrliche Leute, die den Umsturz des abschäulichsten Gebäudes von Unsinn nicht anders, als unter dem Vorwande, es neu zu unterbauen, befördern können.
4) V.G.a. Van Alphen 1-5-1802.
5) Zie boven 274.
6) Vgl. Hartog, *Uit d. dagen d. Patriotten* 106 vlgg. In Holland 1773 nog plakkaat, daartegen zware straffen dreigend. Ibid. 127.

in ons land plaats, en in Engeland en Frankrijk veel meer dan in Italiën.' Dáár laat men er zich niet over uit, en ieder denkt er, wat hij wil. 3. Ook voor een Hollander is het wel eens goed, dat hij ziet, hoe na bijgeloof en ongeloof aan elkaar grenzen, en hoe moeilijk het is, den middenweg te houden. Brengt hij een redelijken godsdienst mee naar Italië, dan loopt hij van het eene juist even veel of even weinig gevaar als van het andere. 'Verscheide andere aanmerkingen, die men op dit stuk zou kunnen maken, stap ik willens voorbij', besluit hij veelbeteekenend[1].

Ik ben geneigd verband te zien tusschen deze uiting en een plaats in de *Lettres de la Montagne*[2] van den vereerden Rousseau: 'Considérez l'état religieux de l'Europe... La religion, décréditée en tout lieu par la philosophie, avoit perdu son ascendant jusque sur le peuple. Les gens d'Eglise obstinés à l'étayer par son côté foible, avoient laissé miner tout le reste; et l'édifice entier, portant à faux, étoit prêt à s'écrouler. Les controverses avoient cessé parcequ' elles n'intéressoient plus personne'... Vooral omdat hetgeen we bij Van Goens lezen, in zeer verzachten vorm, van het oorspronkelijk bedoelde slechts een vermoeden geeft. Lelyveld hoorde praten van *ketterij*, 'en dat er in een blad, dat herdrukt is, een noot gestaan had, waarin gezegd wierd, dat het thans in crisis stond, of de Christelijke Religie zoude aengenomen of verworpen worden'[3]. Inderdaad had hij op het laatste oogenblik nog een blad laten herdrukken, om aan deze passage haar scherpte te ontnemen, op het dringend verzoek van Ten Hove en van Fagel junior, den geliefden leerling en vriend van Hemsterhuis, ook door Van Goens in deze Voorrede hoog geprezen[4]. Hij had hun de afgedrukte vellen ter inzage gezonden[5]. 'Figurez vous qu'en lisant la p. XIX Fagel et moi nous nous jettons à vos genoux pour vous prier de ne pas laisser subsister *geheel Europa*, enz. Tout cela est vrai et bien dit et bien vû, mais vous êtes suspect et vous risqués de vous attirer de très mauvaises affaires, qu'à vôtre âge et dans vos circonstances vous devés eviter comme la peste. Ni lui ni moi nous ne sommes des bigôts, comme vous le savés très bien. Dit is de rede waarom wij u met des te meer ruymte raaden

1) Volkmann, *Reisboek* I Voorr. 19-20.
2) Lettre V, tegen het einde.
3) Br I 298. (L.a.V.G. ± 3-6-73).
4) Volkmann I Voorr. 9-10. Vgl. VI Voorr. 109. Hij stierf reeds in Aug. 1773. Fr. Hemsterhuis geeft dan zijn *Description philosophique du Caractère de feu Mr. F. Fagel* (1773); ed. Meyboom II 213 vlgg.
5) Br. I 341.

d'ôter ce passage, c.à.d. de l'adoucir, mais à tout prix. Vous allés me dire que vous ne mettés point votre nom; soit, mais ne vous faites pas illusion. 1°. vous êtes suspect. 2°. votre stile est à vous et très reconnoissable.' Na lofspraak over dien stijl, en mededeeling, dat Ruhnkenius, mede tegenwoordig bij de lezing, ook wel genoegen in het stuk scheen te vinden[1], vervolgt Ten Hove: 'Tavel aussi en a été fort content, mais il est tout à fait de nôtre avis sur les *godemici*[2] et sur le *geheel Europa*'[3]. Later betuigt hij zijn dank aan Van Goens, 'd'avoir mis des cartons. *Geheel Europa* étoit la seule remarque vraiment essentielle. On ne voit rien à changer à la feuille actuelle'[4]. Het onmiddellijk gevaar was afgewend, maar het wantrouwen was door deze Voorrede, en haar geschiedenis, die niet onbekend bleef, weer vergroot.

Nog enkele andere, niet zóó ernstige bezwaren hadden de Haagsche vrienden geopperd; ook die kwam Van Goens tegemoet door gewijzigden herdruk; zij betroffen enkele uitdrukkingen 'qui se disent en conversation, mais qui se n'impriment point,' waarmee Van Goens ook een zwak verried voor obscoene bijzonderheden van Italiaansche onzeden[5]. Maar daarmee komen we tot een nieuw hoofdstuk.

1) Vgl. boven 131.
2) Zie ben. m.n. 5.
3) Br. I 343 vlg.
4) Ibid.
5) Br. I 343; vgl. Voorrede XVII: 'en mogelijk van - dingen die noch heller klinken.' Toch kan hij niet laten, er p. XLIV nog eens op terug te komen, waarover T.H. hem weer berispt.

Hoofdstuk II.
Levenshouding. Liefde en vriendschap.

Voor de kennis van Van Goens' levensgang tijdens zijn professoraat, van zijn omgang met kennissen, vrienden en vriendinnen, zijn uitstapjes, vermaken en liaisons, zijn onze voornaamste bron gelijktijdige brieven. De meeste *aan* hem; *van* hem slechts weinige, als die aan Van Wijn en aan Klotz; met enkele gedichtjes, aan vrouwen gericht. Daarbij komen dan sommige uitlatingen van hemzelf en van anderen uit veel later tijd. En, niet te vergeten, zijn twee novellistisch getinte, maar naar allen schijn veel autobiographische werkelijkheid bevattende dialogen: *Die Frau wie es wenige giebt*, uitgegeven door een vriend in 1811 na den dood van den auteur, geschreven in Duitschland in 1805, maar spelend in Nederland in 1768[1]. Ook de daaraan voorafgaande zes dialogen: *Ueber moralischen Ehebruch, Weiber-Unbestand, Weiber-Launen, Weiber-Eifersucht* bevatten nog enkele gegevens. Bovendien kan men soms, mits met de grootste voorzichtigheid critisch te werk gaand, gebruik maken van wat de pamflet-literatuur hem ten laste legt.

Wat de binnenlandsche brieven betreft, hebben wij hier meest te doen met die aan en van Van Wijn, die van Lelyveld, die van Ten Hove; de laatste[2] zijn van meer belang nog dan de eerst-

1) Hs. in Kon. Bibl.: *Die Fr. w.e.w.g. Zwei Gespräche.* Met de bijvoeging ‘vom Jahr 1768’. En van ‘May 1805’ als tijd van bewerking.

2) Daar vele brieven van T.H. slechts in fragment over zijn, en de dateering zich gewoonlijk bepaalt tot ‘ce lundi’ en dgl., is de ordening van de verzameling zeer moeilijk. De uitgever der *Brieven* voor het Hist. Gen. bracht hier niets van terecht; integendeel, hij maakte er een bijna onontwarbaar kluwen van: door ongeschikte en onvoldoend aangewezen weglatingen; door onjuiste splitsing of verbinding: van één brief maakt hij er meermalen twee; door grove verwaarloozing van chronologisch verband. In Bijlage K. geef ik de juiste volgorde aan van alle, gedrukte en niet gedrukte, brieven tot 1775, met aanwijzing ook van de, niet tot ons gekomen, brieven van V.G.; de politieke corresp. t.T.H. en V.G. van 1781-82 staat buiten ons tegenwoordig plan. Op enkele punten blijft nog plaats voor eenigen twijfel; maar voor verreweg het grootste deel geven inhoud en samenhang afdoende aanwijzingen. Argumenten heb ik kortheidshalve slechts zelden meegedeeld. De door mij aangegeven orde zal, als zij goed is, ook voor zich zelve spreken.

genoemde bundels. Het Utrechtsche milieu zal wel het meeste beteekend hebben voor Van Goens; maar daarnaast valt te rekenen met Amsterdamsche en zeer bijzonder met Haagsche kringen, waarin Van Goens verkeerde. Leiden is hier van minder belang, ondanks de bezoeken aan oom den kolonel en zijn gezin, aan Lelyveld, Schultens, of een vergadering van de Maatschappij der Letterkunde. Rotterdam komt slechts een enkele maal in het zicht in de brieven van deze periode: in 1775 blijkt Van Goens in goede kennis met den medicus en vroedschap Prof. Henricus Vink[1]; in Maart 1776 hooren wij, uit een brief van Roos, van een bezoek, dat hij niet lang geleden aan Rotterdam heeft gebracht[2]. Maar niettemin weten wij, dat Van Goens er vele en goede kennissen gehad heeft in den regentenkring. Dat getuigt de brief van Matje van Zuilen van Nyevelt[3], die in 1807 hem herinnert aan de oude betrekkingen met haar en haar, nu reeds overleden, man[4] - 'gij hebt hem gekend, en ook van nabij gekend de nauwe band die ons vereenigden' -, haar broeder Coos Nyevelt[5], haar zuster Verstolk, haar vriendin Truitje Hogendorp, mevrouw Van der Wal, de families Meyners, Groeninx, De Groot, en vele anderen van zijne en hare kennis; die dan meest allen reeds zijn gestorven, evenals - voegt zij er, plagend nog, aan toe - 'vos bons amis Hofsteden et Habbema.' Zij haalt ook op van zijn 'amours en plans' in die dagen, toen zij zijn confidente was, die trachtte hem van dienst te zijn. Maar al heeft wellicht deze eene brief voor Van Goens een heel stuk van eigen verleden doen herleven, ons geeft hij weinig meer dan een algemeenen indruk.

1) V.G.a. Prof. V. 8-1-76, antwoord op V.a.V.G. 3-1-76. Het gaat over een verzoek, lid te worden van een Utr. genootschap. V.G. erkende, ten slotte maar te hebben toegegeven, zonder te weten, wat het eigenlijk bedoelde. V. moest ook maar aannemen, het zou wel goed zijn: de secretaris, een 'pauvre perclus', had althans persoonlijk geen behoefte aan de contributie. Bedoeld wordt blijkbaar het gen. 'Besteedt den tijd met konst en vlijt', dat weldra werd omgezet in het Prov. Utr. Gen. v.K. en Wetensch. Secretaris was Mr. Joh. van Haaften. Zie *Kron. Hist. Gen.* 23, 574. En Singels, *Uit de Gesch. v.h. Prov. Utr. Gen. Gedenkboek 1773-1923.*
2) R.a.V.G. 20-3-76.
3) M.M.v.d. Hoeven-Van Z.v.N.a.V.G. 18-12-1807.
4) Mr. J.A.v.d. Hoeven, vroedsch, enz. van Rotterd. 1759-1787; † 1800. Hun huwelijk 16 Mei 1773. *Nw. Biogr. Wb. I.*
5) Mr. Jacob v.Z.v.N. had te Utrecht gestudeerd (ingeschr. 1760) en bekleedde sinds 1763 velerlei regeeringsambten te Rotterdam; † 1805. *Nw. Biogr. Wb. III.*

Van Goens' denkbeelden over liefde, huwelijk, de vrouw kwamen ons reeds een enkele maal voor uit de brieven van Lelyveld, die het hieromtrent verre van eens was met zijn luchtigen en lichtzinnig-doenden vriend. Zelf spreekt deze tot ons over die gevoelens van zijn jongen tijd in de Duitsche dialogen uit zijn laatste levensjaren. De groote moeilijkheid is echter, te onderscheiden tusschen werkelijkheid, vervorming en verdichting; niet zoozeer in de algemeene trekken, die wel subjectieve waarheid zullen zijn, als wel in de bijzonderheden. Toch, of liever juist daarom, wil ik met die eigen retrospectieve voorstellingen beginnen.

Voor de zes eerste gesprekken beroept de schrijver zich op ervaringen van veertig jaar in den gedurigen omgang, tot dan toe, met velerlei vrouwen[1]. 'Weiber-patron' noemt de vriend hem: 'die Weiber sollten eine Subscription machen um Ihnen bei lebendigem Leibe eine Ehrensäule zu errichten'. Wat later vraagt hij hem plagend: 'Was bringt Ihnen denn Ihr Weiber-Patronat jährlich wohl ein, wenn ich fragen darf?' - 'Jetzt eben nicht sonderlich viel mehr, wovon ich wüszte. Vor Zeiten aber, wollte man sagen, einen grauen Kopf und ein Paar lahme Füsze', is het antwoord[2]. Een ouden zondaar moet hij zich noemen: 'soll ich aufzahlen was ich gelitten, und nicht gestehen was ich verdiente?' Schreef hij eenmaal zijn Bekentenissen, ze zouden waarachtiger zijn dan die van Rousseau; en altijd zou het luiden 'mea culpa, mea maxima culpa'[3]. Zeer lang reeds verkeerde hij onder de vrouwen; hij had betrekkingen met haar van allerlei aard, in verschillende landen en onder alle klassen. Zij hebben hem het leven, meer dan iets anders, verzoet, maar hij heeft ook veel verdriet aan haar beleefd, schoon dat bijna altijd zijn eigen schuld was; werd hij soms bedrogen, ook dat had hij wel verdiend, zoo niet aan die eene, dan wel aan de andere[4]. Een ding gaf altijd conflicten. Hij kon en wou gaarne alles vergeven aan de vrouw, wier hart hij eenmaal had, als zij hem maar alles bekennen wilde als aan haar ander ik. Hetzelfde verlangde hij echter onverstandigerwijze

1) Op grond daarvan verlangt hij ook physio-psychologische bestudeering van de eigenaardigheden der vrouw; uit dat oogpunt toch is zij nog terra incognita. Een Hufeland let in zijn *Makrobiotik* uitsluitend op den man. 'Die Weiblichkeit in Bezug auf die physische Liebe bleibt die Isis, deren Decke noch kein Sterblicher gelüpft hat.' Mogelijk is die kennis slechts op een basis van menigvuldige waarneming. A.w.S. 138-140. Over een jong meisje, hem dierbaar en ook den vriend welbekend, gaat de eerste dialoog. Overdreven vriendschap maakt haar het leven moeilijk: het is in den grond sexueele hartstocht.
2) S. 99; 135.
3) S. 191.
4) S. 76-77.

ook van haar, maar hij vond het nooit. ‘Ich war nämlich der innigsten, unveränderlichsten Anhänglichkeit fähig, wo ich ganz und in jedem Sinne liebte; daneben aber, und dem unbeschadet, flatterhaft, und sinnlich entzündbar wie Schieszpulver. Da hätte ich mir immer eine Freundin gewünscht, die vernünftig genug gewesen ware, mir ganz ruhig zuzusehen, und mich ausrasen zu lassen, ohne darüber einige wahre Empfindlichkeit zu zeigen, in der festen Versicherung, dass dies das einzige Mittel sey (wie ich denn gewisz glaube dasz es auch gewesen seyn würde) mich am Ende mehr und mehr an sie, und nur an sie zu fesseln. Da scheiterte ich aber jedesmal’... Zoodra hij met zijn onbezonnen confidenties kwam, was 't uit met alle rust en geluk tusschen Rinaldo en Armida; gloeiende ijverzucht trad er voor in de plaats[1)].

De mannen hebben zelf groote schuld. Aartsphantasten als zij zijn, zoeken en prijzen zij in de liefste de volmaaktheid, en brengen haar het hoofd op hol door romantische grillen. 't Gaat veelal, als met Rousseau en het Peterseiland in het Bielermeer: hij wou er eeuwig wonen, maar haatte het na een jaar. Of zooals Richardson het een vrouw laat zeggen: De mannen doen met ons, als wij vroeger met onze poppen: begeeren, verkrijgen, kussen, ‘see them naked, and then throw' em away.’ Plato bande niet voor niets alle dichters uit zijn Utopia. Een ons gezond proza in het huwelijk is duurzamer dan een centenaar poëzie[2)]. Zuchten moet Van Goens bij de gedachte aan al het, uit wanbegrip over rechte liefde, verspeelde geluk[3)]. Hoe heeft hij zelf geleden door dwaze eischen: ‘denn, Freund, wer lag mehr todtkrank im Spital, als ich? Sogar noch jetzt befällt mich dann und wann jenes heisze Fieber.’ Maar hij herkent nu althans de kwaal[4)]. Volgt zulk een jaloersche vrouw haar instinct, dan maakt zij den toestand nog tienmaal erger. Hij weet het door eigen smartelijke ervaring[5)]. Zoo verdiept hij zich in de schildering van het lijden der vurig liefhebbende vrouw, die de verkoeling voelt en de rivale vermoedt, dat zijn vriend hem tot de werkelijkheid terugroepen moet. Wat moest hij hem ook op die gedachte brengen: ‘was sie gelitten, jenes herrliche Weib, das nur für mich lebte!’[6)].

Wie was zij? Daarop geeft Van Goens ons geen antwoord. Maar wel toont hij ons stellig nog vele bijzonderheden van deze zelfde

1) S. 78-79.
2) S. 106-114; 120.
3) S. 126.
4) S. 106.
5) S. 190.
6) S. 195-196.

verhouding in de laatste twee dialogen[1], met hun sprekende motto, uit Metastasio:

> Ah qual fiamma d'Amor e di Gloria
> Scorrer mi sento fra tutte le vene,
> Alma grande, parlando di Te!

Is de schrijver zelf de hoofdpersoon: Herr Von A.? laat Van Goens den lezer vragen. Het doet er niet toe, is zijn antwoord[2]. Voor méér dan veertig jaar zijn deze gesprekken in een ander land en in een andere taal gehouden. 'Herr Von A. (war) ein junger Mensch von zwanzig Jahren[3], leichtsinnig, aber von gutem unverdorbenen Herzen. Frau Von B. eine schöne, reiche Wittwe von neun und zwanzig, die sich ihm mit Herz und Seele ergeben hat(te), ohne, gewisser Verhältnisse wegen, je daran denken zu können, ihn zu heirathen...'[4]. De geschiedenis van *Marianchen*, waaraan de eerste dialoog zijn naam ontleent, is voor Van Goens' historie van veel meer belang dan die van *Jeannette*, naar wie de tweede heet, waarvan echter ook nog een deel aan Marianne is gewijd[5]. Ter rechtvaardiging van haar gedrag in het geval met Marianne, vertelt mevrouw Von B. aan Herr Von A. - de dierbare Louise aan haar vriend Frits - de geschiedenis van haar eerste huwelijk. Rijk, en vaak ten huwelijk gevraagd, had zij ten slotte een adellijk maar arm officier, een Adonis, en 'ganz Weltmann' met veel jargon, veel geestigheid en veel smaak, aangenomen. Kort na het huwelijk, tijdens haar zwangerschap, komt een nicht van haar man logeeren. En zij wordt razend ijverzuchtig, zonder eigenlijken grond. Als zij zoover gaat, dat zij in gezelschap haar man 'Bettel-Adel' verwijt, is de breuk tusschen beiden volkomen. Nauwelijks brengt zij het leven er af bij de bevalling; haar kind

1) Een der *Contes Moraux* van Marmontel (ed. 1765 T. 3, 115-166) heet *La Femme comme il y en a peu.* Dien titel mag V.G. hebben overgenomen, de inhoud is geheel anders.
2) Dat hij het inderdaad is, blijkt uit allerlei; ook reeds uit een naïveteit als: ...'einen jungen Menschen, wie der *Von A. wenigstens damals noch war*'...; men leest vanzelve: *wie ich*, enz.
3) V.G. was in 1768 ook 20 jaar oud. 'Voor meer dan 40 jaar' komt ook uit, want nog in 1809 voegde hij kleinigheden aan het manuscript toe. Zie Ten Brink a.w. 289.
4) S. 208.
5) Eigenlijk verwacht men meer; want voor een jalouzie, als waarvan V.G. herhaaldelijk spreekt: die de geliefde en hemzelven zoo zwaar deed lijden, komt ons het geval van Marianchen, dat weldra zoo'n idyllisch slot vindt, niet ernstig genoeg voor. Dat Van Jeannette is veel erger, maar gaat geheel buiten V.G. om, wien het alleen verteld wordt. Eigenaardig is nu, dat V.G. in zijn *Vorerinnerung* eenmaal spreekt van '*drei* letzten Gespräche, nachher dazu gekommen', S. 4. Heeft hij dus een derde, dat het treurig einde zijner liefde schetste, ten slotte teruggehouden en vernietigd?

was dood; van moederschap zal nooit meer sprake kunnen zijn. Op den duur komt er een volkomen verzoening tot stand: met de nicht zoowel als met den echtgenoot. Maar de oude onbezorgde vroolijkheid heeft deze niet meer. Voorgevoel van naderenden dood? Hij wordt gewond, en sterft. Zijn laatste brief verklaart alles. Hij had elders vergoeding gezocht; het beeldschoone, beschaafde maar burgerlijke, buurmeisje, dat onnaspeurlijk was verdwenen, was door hem verleid en ontvoerd. Nu ziet hij wel in, dat de ijverzucht zijner vrouw in liefde haar grond had. Nog heeft hij haar lief, maar ook Jeannette. Zij moge nu zorgen voor deze en haar kind. Zoo deed zij ook; maar beiden stierven spoedig op mevrouws landgoed[1)].

Als weduwe maakte zij kennis met Von A.: zij herinnert hem de bijzonderheden: 'Ihre Geschichte mit der schändlichen R -, Ihr edles Betragen dabei, das lange das Gespräch in unsern Zirkeln machte, hatte Ihnen eine Art von Celebrität unter uns Weibern gegeben.' Zij was nieuwsgierig hem te zien; en de eerste ontmoeting besliste voor beiden[2)]. 'Dass Sie mich zum glücklichsten Menschen machten', vult Von A. aan.

Wat die geschiedenis met die R - was, vertelt Van Goens in een noot. 'Eine Oper-Tänzerin, die den damals kaum 18-jährigen A. gefesselt - dat zou dus in 1766 geweest zijn -, in wenig Monaten um zwei Drittheile seines artigen Vermögens gebracht, und dann ihn auf die schändlichste Weise (so hiesz es wenigstens) hatte sitzen lassen. Eine alltägliche Geschichte freilich, worin aber A. bei gewissen weniger alltäglichen Umständen, sich auf eine Weise betragen hatte, worüber freilich verschieden geurteilt wurde, wobei er aber alle Weiber auf seine Seite hatte, und daher sich eine Art von Celebrität in den ersten Zirkeln erwarb. Die Geschichte gehort aber weiter gar nicht hieher'[3)].

Ongestoord duurde hun liefde, tot - Marianne kwam, de nieuwe kamenier van mevrouw: een liefelijke verschijning. Onmiddellijk nam Louise den indruk waar, dien deze op haar Frits maakte, bij een bezoek, dat hij haar buiten bracht: zijn voorgewende onverschilligheid verraadt hem nog meer dan de blikken, waarmee hij haar omvat. Louise zorgt, dat Marianne telkens aanwezig is, op een tochtje met Frits neemt zij haar zelfs mee, bij een boerenfeest bezorgt zij hem de gelegenheid, met haar te dansen. Door een

1) S. 287-326.
2) S. 338-339.
3) S. 338. Vgl. S. 279 noot.

leugenachtige, ongunstige mededeeling over haar, die Frits blijkbaar niet verduwen kan, meent zij haar voorloopig voldoende te beschermen; straks weet zij Marianne aan een waardigen aanstaande tegemoet te voeren. Maar als het spel lang genoeg geduurd heeft, houdt zij het Von A. ronduit voor, hoe hij sinds lang doodelijk verliefd is, hoe zij expresselijk op alle manier heeft waargenomen, dat haar kamenier haar volkomen zou kunnen vervangen bij haar trouwen Frits; en stap voor stap, beschaamd, geërgerd, verstoord, moet hij haar verslag volgen en toestemmen. Zij weigert zijn omhelzing: niet het duizendste deel harer liefde verdiende hij; hij kan haar hart niet waardeeren. Welzeker, het was slechts een 'gout passager' voor Marianne, nietwaar? Juist dit was haar doel, hem te genezen van die lichtzinnigheid en van die booze maximes der groote wereld, die hem onwaardig zijn, die hij uit Frankrijk, waar hij, helaas, te vroeg is heen gegaan, heeft medegebracht! Bekentenis; omhelzing. 'Himmlische Louise! Armer Fritz!'[1)]

Toch doet de idylle van Marianchen's kennismaking, verloving en huwelijksplannen, hem nu in levende trekken geschilderd, Frits nog pijn. Want zoover was hij nog niet verdorven, om er zich over te verblijden, dat zij een man kreeg. Hij moet de bruiloft bijwonen, vergt Louise. Zich zelven innig verachtend, de ziel in de hevigste beroering, gaat hij heen. Bij zijn volgend bezoek verschrikt hij Louise met de mededeeling, dadelijk na Marianne's bruiloft voor een paar jaar met een zieken vriend op reis te moeten[2)]. Met geweld poogt Louise haar ontroering meester te blijven. Nog moet hij haar danken, vervolgt hij, dat zij zooveel kwaads heeft afgewend. Hij heeft het zich ingedacht, dat Marianne moeder had moeten worden van zijn kind: 'ich hätte wohl nie schlecht an ihr gehandelt, das trauen Sie mir gewiss zu[3)]; allein, wie hätte ich sie entschädigen können?' Máár, hij heeft ook begrepen, dat Louise hem nooit wezenlijk beminde. 'Dass darf ein Mann sagen, dem eine Frau so viel aufgeopfert hat als ich Ihnen', klaagt zij. Hij houdt vol: echte liefde had nooit met die rust, met dat overleg zóó kunnen handelen. Gegriefd en miskend, zal Louise nu doen zien, tot welken prijs zij het geleerd heeft, zich zelfs in haar innige liefde voor haar ondankbaren wildzang zoo te beheerschen. Zij zal hem dan nu vertellen van haar overleden man[4)]. Frits omhelst en kust haar.

1) S. 216-228.
2) Moeten wij denken aan J.v.d. Hulst? zie ben. 403.
3) Hij doelt op zijn edelaardigheid tegenover de danseres.
4) S. 271-286.

En hij verneemt het treurige verhaal van haar ongebreidelde ijverzucht, dat wij reeds kennen. De reis naar Napels geeft hij nu op; zijn vriend moet zijn ouden, trouwen knecht maar meenemen. ‘Einzige Louise! - Er fühlte lebhafter als Jemand, dass seine Louise ein Schatz wäre, dessen Gleichen er umsonst in der weiten Welt suchen würde... Entzückt, wirft (er) sich ihr zu Füszen, umarmt sie u.s.w.; die Aussöhnung ist volkommen’[1].

Stellig is hier veel waarheid gehuld in een kleed van verdichting. Het is zeker opzet, dat Van Goens ons telkens herinnert aan het feitelijke karakter van zijn schetsen[2]. Hij zal hebben gekleurd en aangezet, dat zat hem in het bloed. Maar de lezer zal zich met mij in het vervolg meer dan eens tot bepaalde combinaties gedrongen voelen; duidelijke of waarschijnlijke overeenstemming met de vastere historische gegevens merken wij herhaaldelijk op, tegenstrijdigheden zelden of nooit[3]. Zekerheid verkrijgen wij echter niet[4]. Zeer waarschijnlijk heeft Van Goens zelf, bij de schifting zijner papieren, daarvoor gezorgd.

Bleef hij dáárom steeds celibatair, omdat zijn hart hing aan die ééne, die - hij weet het - ook in 1805 nog leefde?[5] Groote waarde hecht hij toch, in deze dialogen, aan het huwelijk[6]; bij oude vrijers vond hij zelden een flink karakter: de eigenzinnige Kant, ja, kleingeestig en heerschzuchtig, gevoelde bij instinct, ongetrouwd te moeten blijven[7]. Wij opperen zelfs even de vraag: dienden vele uitingen van vroeger en later tijd ook soms alleen tot verberging van zijn eigenlijke gevoelens en van zijn ‘ongeoorloofde minne’?

Hij bleef ongehuwd om zijn altijd zwakke financiën, geeft hij aan mevrouw Van Alphen te kennen, sprekend over zijn nicht Line van Goens[8]. Hij waardeerde haar steeds hoog, en heeft vaak eraan gedacht, dat hij met haar gelukkig had kunnen zijn. Maar, helaas, zijn positie![9]. Op een andere nicht, een Zeeuw-

1) S. 339-341.
2) Ook van de zes eerste gesprekken heet het, dat zij ver zijn ‘von jeder schriftstellerischen Praetension’; een ‘Weltmann’ in ruste haalt voor zich en zijn vrienden slechts vroegere levenservaringen erin op. *Vorerinnerung.*
3) Het jaar 1768 zou overigens niet precies het juiste behoeven te zijn.
4) Ten Brink's gissing a.w. 302 en 240-241 is zeker onjuist. Mevr. von P.*** is ‘la baronne de Ferrette, née baronne de Venningen’ blijkens het hs. der daar uit Lavater's *Handbibl. f. Freunde* geciteerde brieven.
5) S. 197.
6) S. 79.
7) S. 153.
8) Wendelina Elisabeth, geb. 1754, gest. 1811, ongehuwd. Dochter van den kolonel V.G.
9) V.G.a. mevr. V.A., fragm. z.d. (na Mei 1804).

sche[1)], heeft de familie omstreeks 1773 of 1774 Rijklof Michaël gewezen als een geschikte partij. Zij was een jaar of zes jonger[2)] dan haar neef, wien zij altijd, ook na haar huwelijk, een goed hart blijft toedragen. Nog in 1785 is hij met vele andere familieleden bij haar te gast op Noordhout[3)]. Vader Van Goens herinnert enkele jaren later zijn zoon in Zwitserland: 'Schrijf ook eens aan nicht Visvliet, die ongemeen veel van U houdt, en altoos vraagt: hoe vaart tog onze lieve Zwitser?'[4)] Ook later schrijft hij haar nog af en toe, zij 't dan weer veelal op aandrang van Van Alphen of diens weduwe[5)]. Zelfs trachtte hij in 1800 van uit Dresden de Visvliets over te halen, zich ook aldaar te vestigen[6)]. Mevrouw Van Alphen heeft blijkbaar op de oude banden gezinspeeld. Van Goens antwoordt haar, dat hij veel daarover zou kunnen zeggen, maar niet schrijven. Zij kan hem 'noch recht lieben noch hassen'; zij is 'grundgut, aber früh verzogen gewesen, und bey der tournure die sie dadurch gewonnen, hätten wir schwerlich zusammen getaugt'[7)]. 'Nicht Visvliet' had altijd veel familie-zwak[8)]; zij schrijft ook zelf aan haar neef in den Harz allerlei van hun beider verwanten[9)]. Maar wat Van Goens altijd in haar en in het geheele gezin van oom heeft gehinderd, was de hekelzucht[10)]. Daarom, gissen wij, antwoordt hij haar ook anders dan de Van Alphens: half ernst, half plaisanterie[11)].

Het financieele bezwaar was te ondervangen geweest door een rijk huwelijk; en daar heeft Van Goens ook wel over gedacht[12)].

1) Petronella Elizabeth, d.v. oom R.G.v.G., den pensionaris van Middelburg. Z.b. 4 en 19 n. 5.
2) Overlijdensbrief get. E.J. Wijbo van Visvliet, Midd. 27-11-1807. Zij was toen 53 j.
3) C.J. van Goens (J. Hz.) a.R.M.v.G. 30-12-1807 de herinnering ophalend. Hij spreekt van 1784, maar R.M.v.G. schreef in Juli 1785 een brief van Noordhout bij Serooskerke. Zie S. de Bunge a. V.G. 2-9-85.
4) D.F.v.G.a.R.M.v.G. 14-4-89.
5) Zie V.G.a.V.A. 16-7 en 17-12-1800; a. mevr. V.A.-Van Valkenburg 10-2-1804, éénen z.d. (ná Mei 1804), en begin Maart 1805.
6) V.G.a.V.A. 16-7 en 27-12-1800.
7) V.G.a. mevr. V.A.z.d. (begin Maart 1805).
8) Bij haar dood bleken de kinderen van J.H. van Goens haar erfgenamen; de anderen kregen legaten, ook Rijklof Michaël. C.J.v.G.a.R.M.v.G. 30-12-1807. Executeuren a. V.G. 2-12-1807; a. Temminck en Staringh 28-2-1808; dezen a. V.G. 4-3, 1-4, 12-5, 31-5-1808; V.G. aan hen 18-5-1808.
9) Die brieven van haar ontbreken.
10) V.G. a. mevr. V.A. 10-2-1804.
11) V.G.a. mevr. V.A. begin Mrt. 1805.
12) Over de huwelijkskeuze in de 18de, en ouder, eeuw was een interessant opstel te schrijven; wijkt misschien de gemiddelde praktijk van heden nog niet zoo ver daarvan af, men kwam toen, anders dan nu, met de grootste openhartigheid uit voor de zakelijke motieven van stand en vermogen. Bij den jongen Van Goens gaat dit al zeer ver. Louise's lieve kamenier, van goede burgerlijke afkomst trouwens, paart heel wel aan een eerzamen dorpspredikant: die waren ook zelden van voorname geboorte. Maar dat hij zelf, prat gaand toch op zijn edelaardigheid, zelfs al had hij haar verleid, haar zou hebben kunnen trouwen, schijnt voor hem ondenkbaar. - Wat een ergernis had S.v. Slingelandt's tweede, weloverwogen, huwelijk met zijn huishoudster gewekt. Een Utrechtsch burger, die in 1750 een zelfden stap wilde doen, zette men in het verbeterhuis. Hardenbroek a.w. I 66. Onder de eenvoudige luiden dezelfde opvattingen. Kobus en Agnietje vormden duidelijk een uitzondering. Stand en geld suppleerden elkaar in de hoogere kringen. Over de heerschende opvattingen daar zijn veel gegevens te vinden in de Mémoires en de meest onuitgegeven familie- en vriendenbrieven van dezen tijd. Zoo Hardenbroek's *Gedenkschr.* - Matje van Zuilen bericht aan haar jeugdvriend, dat zij bij den dood van haar man met zes kinderen 'tot hare lasten' achterbleef; twee dochters hadden al 'schoone huwelijken' gedaan; een derde trouwde later nog 'heel voordeelig'. - Dezelfde opvattingen, die thans nog altijd in denken spreekwijze heerschen in een onzer standen, die het minst door sentimentaliteit of romantiek is aangeraakt. - Deze en dergelijke gezichtspunten vind ik voor de juiste waardeering van literatuur en leven niet zonder belang.

Niet alleen Lelyveld, ook de zelf vrijgezel blijvende Ten Hove, ook vader en moeder Van Goens drongen al vroeg aan op een huwelijk. Tegenover Ten Hove's raad[1] neemt Van Goens eerst het air aan van 'un rossignol sauvage' met den grootsten afkeer 'pour l'obscure prison d'une brillante cage'[2]. Ten Hove houdt vol: 'quand on conseille à un jeune savant robuste et bien conformé de se marier, je ne vois pas qu'il y ait là de quoi se recrier tant.' Niet lang daarna gaat hij begrijpen, dat Van Goens er ernst mee maakt, en hij geeft hem practischen raad: 'un peu plus ou un peu moins de beauté ne fait pas l'affaire, un grand esprit dans une femme n'est pas même desirable, mais tout l'argent du monde ne racheteroit pas à mes yeux un manque de sens, de bonne humeur et de complaisance'[3]. Van Goens protesteert: dacht Ten Hove dan, dat hij louter om geld trouwen zou? Deze stelt hem gerust: zij zijn het volkomen eens, afgezien daarvan, 'que vos notions sur l'amour me paroissent un peu sensuelles'; maar, hij is ook 15 jaar zijn oudere. Een meisje terdege te leeren kennen, dat vermoeden kan, dat men vues op haar heeft, dunkt hem lang niet zoo moeilijk als Van Goens[4]. Tenzij men door hartstocht verblind mocht zijn. En overigens 'avec les restrictions que vous dites et dans le sens ou vous l'entendés, je vous permets très fort de vous marier pour de l'argent; je vous y exhorte même. - Vôtre franchise me charme, ne vous en corrigez jamais avec moi. Je conçois très bien l'empressement de vos parens a vous marier, mais j'avoue que j'ai été surpris de voir qu'ils l'ont poussé jusqu'à vouloir vous faire épouser une fille d'une autre religion. Je les reconnois si peu là!' Dan toch zeker een Luthersche? Met de consubstantiatie, enfin! Maar

1) Ongeveer Juli 67. Zie T.H.a.V.G. 27-8-67. Br. I 312.
2) De woorden ontleent T.H. overigens aan een citaat in een juist verschenen opstel van V.G. *N. Bijdr.* II 559.
3) Br. I 318 wsch. 30-9-67.
4) Zie boven 345.

met de transsubstantiatie, foei! Mocht hij bij geval een geschikte ‘femelle’ - geliefd woord bij Ten Hove[1] - ergens opduiken, dan zal hij dadelijk waarschuwen, maar deze waar is in den Haag schaarscher dan elders; om mee te trouwen namelijk. Maar hij zal uitkijken[2].

Lichtzinnig is de toon van dezen ouderen vriend; slecht gezelschap was hij zeker voor Van Goens, ondanks al zijn wereldwijsheid en zijn oprechte genegenheid. Geldzuchtig was Ten Hove echter niet; al achtte hij de beste voorziening in Van Goens' dubbele behoefte - physiek en moreel, als voor studie en positie - een rijke vrouw. In een lateren brief deelt hij mede, aan Z.H. en de Staten-Generaal te hebben verzocht, zijn inkomen van 7000 gulden te verminderen tot een derde deel[3] - ‘mijn landgenooten stikken van 't lachen’ -, en wenscht hij niettemin Van Goens nog eens succes op zijn pogingen, zijn beurs te vullen[4].

Maar we hooren niets meer van de huwelijksplannen. Omtrent de schoone, door zijn ouders aanbevolen, heeft Van Goens zijn vriend nader ingelicht, maar wij missen juist dat stuk van den brief[5]. Zou het verschil in godsdienst niet heel anders zijn geweest, dan Ten Hove ondersteld had: was zij hem misschien te devoot, te fijn?

Van Goens beroemde zich ook op kennis met heel andere vrouwen. Naar aanleiding van opmerkingen over nieuwe tooneelstukken, deelde Ten Hove mee: ‘nôtre Theatre va languir par le prochain départ de la Martin. Son talent n'est à mes yeux qu'imparfaitement remplacé par le chant de Rosette; mais cela aussi je vous le dis à l'oreille, de peur d'être lapidé’[6]. Dat zijn de beruchte ‘sterren’ der Fransche komedie. Het is in-droevig, zooals men in geschriften en brieven van deze periode die zedelooze schepsels telkens ontmoet. La Martin, om maar een enkel feit te noemen: de bijzit van Constant d'Hermenches. Als hij ze na een

1) B.v. Br. I 319.
2) Br. I 322-3 (6-10-67).
3) Hij doelt op de vrijwillige verwisseling van het ambt van Commies voor dat van Muntmeester-generaal. Een paar dagen eer had hij van de toebereidselen tot die verandering gesproken als van een aanstaande scheiding van een rijke, maar ondraaglijklastige vrouw, en een nieuw huwelijk met een zeer fatsoenlijke, veel bescheidener, maar ook veel minder rijke schoone; zij had ook verwanten in Utrecht, die hij soms zou moeten bezoeken, Br. I 325 (± 13-11-67). Een volgend jaar hooren we dan ook, dat de Staten van Utrecht binnen korter of langer tijd zijn tegenwoordigheid zullen eischen (onuitg.; wsch. 20-6-68). Omstreeks eind Nov. deelt hij mee, hoe zijn nieuwe titel in het Fransch luidt (onuitgeg. brief).
4) Wsch. 16-11-67 (onuitgeg. ged.)
5) Zie Br. I 324 (19-10-67).
6) Br. I 330 (± 9-3-68).

lang afwezen verbonden vindt met een man van haar slag - zoo schrijft hij aan Bella van Zuilen -, is hij braaf, en stoort de huishouding niet, ondanks zijn rechten, ondanks de verbazing van zijn vriend De Bellegarde, zijn candidaat voor Bella. Maar Bella vindt, als deze, dat maar dwaasheid; als hij van haar houdt, waarom haar dan niet te nemen?[1] Van Rosette Batiste, de dochter der directrice van den troep, maakt Hardenbroek in zijn *Gedenkschriften* herhaaldelijk melding: *'de Rosette'*, die blijkbaar geen haar beter is dan 'la Martin'[2]. Elders vermeldt hij andere van hetzelfde kaliber[3]. 'Hoeren of comediennes', 'actrices of andere lichtekooien' zegt Hardenbroek, zonder bedenken over de samenvoeging[4]. Toch had de instelling de gunst van het hof: in 1762 zag Beckmann daar den jongen prins met zijn mentor den hertog, Nassau-Weilburg met zijn vrouw Prinses Carolina, en vele gezanten met hun dames[5].

Van Goens vroeg Ten Hove nog nadere inlichtingen omtrent 'la Martin et sa rivale'[6], maar kwam tegelijk reeds op tegen de miskenning van Rosette. Ten Hove zet hem wat neer: 'Dispensez vous de me jetter des pierres au sujet de Mile Baptiste, je l'aime bien, et je suis aussi fou de la musique qu'on peut l'être d'une chose ou l'on n'entend rien[7]. Mais toute aimable qu'est Annette, je ne voudrois pas pour l'amour d'elle exiler au Kamschatka la grande-mère de Joas, quoique ce soit une mechante carogne'[8].

1) Wat de door de wol geverfde, vrij denkende freule erbij voegt, zwijg ik maar. Om alleen nog te vermelden, dat zij het betreurt, aan een souper van d'Hermenches met la Martin en la Rosette niet te kunnen deelnemen, en hem dringend verzoekt, als zij eens zonder haar ouders in Den Haag komt logeeren, haar mee te nemen naar la Martin, die immers zoo 'infiniment d'esprit' heeft. *Lettres de B.d.Z. à C. d'H.* 157, 159, 188, 189 (1764).
2) Een Wassenaar-Obdam volgde bij haar een Heiden-Reinestein op. Scheurleer, die ook haar portret geeft, in *Het Muziekleven in Ndl. i.d. 2e h.d. 18de eeuw*, noemt nog een Bigot, wiens vader haar vertrek uit D.H. zou hebben bewerkt in 1767. Vgl. Hardenbroek a.w. 2, 432; 3, 362; 4, VII. Zie ook nog over de Opéra franç. in de Casuariestr., de actrices, en haar moraliteit: Georges Isée in de *Rev. de Holl.* Oct. 1916.
3) Dl. I 111, 125: de Verteuil (1755).
4) a.w. I, 111; 4, 138. Dgl. gelijkstelling, weloverwogen, in *Het Witte Vaendel of Congres over den Belisarius* (1771) blz. 51. Trouwens P. Burman de Oude oordeelde in zijn befaamde *Oratio pro Comoedia* van 1711 al niet anders. Als vele andere voorstanders, voor en na hem.
5) Bijdr. Hist. Gen. 33, 342. Zelfs deelt Hardenbroek a.w. I 156, 159 mee (1760): 'Comedie en Opera twee parteyen in Den Haag. Rhoon voor d'opera, 't hof voor de comedie.' W. Bentinck v. Rh. wilde n.l. een opera stichten.
6) Zie T.H.a.V.G. 12-3-68 (onuitgeg. ged.).
7) Dat R.B. uitmuntte door haar zang, blijkt ook Bijdr. Hist. Gen. 33, 342 noot.
8) *Annette* een succes-rol van Rosette? In *Annette et Lubin*, hetzij van Marmontel, hetzij van Mme. Favart? En *Athalie* voor la Martin? uit Racine's tragedie? Over repertoire vgl. Scheurleer, *Muziekleven* 45.

Overigens kan Van Goens in een bijgaand vlugschrift onder meer deze kwestie behandeld vinden[1]. Wat betreft 'vôtre Rosette, et la mienne (si vous voulés) et celle de bien d'autres,' hij heeft haar zien spelen 'avec une indécence qui a revolté le Parterre.' Maar Ten Hove komt op iets anders nog uit zijn brief: 'Je serois curieux de sçavoir, quand et où vous avés rencontré la susditte Rosette en deshabillé.' En hij weet niet beter te doen dan half-aanmoedigend te schertsen: 'Ah, ah, Mr. de l'alphabet grec[2], je vois bien que je ne sgai point toutes vos allures in dit vorstelijk 's-Gravenhage.' Voortaan zal hij door spionnen zijn gangen doen nagaan. Hoe durft hij echter zoo nog afgeven op Den Haag, dat schoone actrices zou begeeren, om ze te bederven?[3] - Van Goens heeft hem ook andere confidenties gedaan. 'Ce que vous ajoutés sur vôtre disposition à l'amour, et à ce qui s'ensuit, m'est depuis du tems beaucoup moins inconnu que vous ne pensés,' schrijft Ten Hove. Hij voelt zich niet geroepen, hem daarover te bepreeken. 'L'amour est le baume de la vie,' mààr, waarschuwt hij toch even, 'bride en main!'[4]

Zoo is Ten Hove: scepticus in den grond, behandelt hij alles luchtig en spottend, zelfs waar hij ernstige zedelijke gevaren ziet. Of eigenlijk, zijn raadgevingen schijnen niet zoozeer eerbiediging van zedelijke normen, als wel voorkoming van physiek of maatschappelijk nadeel te bedoelen. Alle overdrijving schaadt, kon het refrein zijn van al zijn vriendelijke vermaningen. 'N'outrez pas la délicatesse!' - 'l'inconstance vous perd'[5] - 'vous me paroissés avoir l'esprit trop soupçonneux pour le repos de vôtre vie'[6] - gij doet mij onrecht met uw verdenking; maar, zij verschaft mij uw 'jolie dissertation ou persiflage sur la coqueterie'; koketterie in de vriendschap, ze zal er wel zijn, maar zóó fijn ben ik er niet op[7] - uw humeur is een Bucephalus, maar ik zal het temmen[8] - doet ge aan gelaatkunde, doe het dan met mate; licht hindert ge de menschen en stoot ze af[9]. Fijntjes wijst hij hem op de bron van zijn hyper-gevoeligheid: 'mon amour-propre est

1) Knuttel, Cat. Pamfl. 18933? 'Juffrouw Maartje' zal daar wel la Martin zijn. - Of *Etat de la Com. fr. de la Haye (1768)*, vermeld Cat. V.G. I 527? Daar ook een *Complainte sur le départ de Mlle. Rosette Baptiste.* La Haye 1767.
2) Waarmee V.G. zich toen bijzonder bezighield, in verband met Duker's dissertatie; waarover later.
3) Br. I 332 vlg. (12-3-68). Ook hier al invloed van Rousseau? Vgl. boven 346.
4) Br. I. 336.
5) Zie boven 351.
6) Br. I 319. Vgl. boven 351.
7) Ibid.
8) Ibid. In 1781 nog weer: Uw geest en karakter zijn voortreffelijk, uw humeur lang niet. Br. III 107.
9) Br. I 325 (12-3-68).

d'autant moins querelleur, que depuis une dixaine d'années j'ai beaucoup rabatu de la bonne opinion que j'avois de moi-même.' Van Goens kent zich zelf niet heelemaal, meent hij[1]. Wereldwijs houdt hij hem echter ook voor: gij zult er in uw leven niet aan ontkomen, nu eens ongewild, met de beste bedoelingen, menschen te krenken, dan weer, bedrogen uit te komen met wie ge vertrouwdet. Maar ook daar moet men overheen. 'Il ne faut pas prendre (cela) trop tragiquement.' Ik denk dan altijd maar: de menschen zijn veel meer zwak dan boos[2].

Ook voor zichzelven is Ten Hove zeer toegefelijk. Maar éénmaal spreekt hij, tot onze verrassing, het woord *plicht.* Van Goens heeft hem verweten, dat hij met zijn geschiedwerk niet vordert: de minste der Medici was meer waard dan de best geslagen gulden. Ik zeg, antwoordt Ten Hove met ongewonen ernst: de minste plicht geldt meer dan de beste der Medici[3]. De gewone voorstelling, die hij van zijn eigen aard geeft, is: onverbeterlijke traagheid. '*Le Paresseux*' van Buffon, 'cet animal est mon image.' Hij kon wel bezigheden tot verontschuldiging van stilzwijgen aanvoeren, maar eerlijk gezegd, behandelt hij die even nonchalant als de rest[4]. Vrees voor verwijt, erkentenis van schuld, belofte van beter, en altijd weer dezelfde traagheid: ze zijn schering en inslag in zijn brieven[5]. Iedere maand zal hij schrijven[6]: de eerstvolgende komt na drie maanden. Van Goens komt op den inval, dagelijks een stukje te schrijven, om te verzenden, als het aangegroeid is tot een dikken brief. Prachtig, vindt Ten Hove; hij gaat dadelijk het voorbeeld volgen: praten met zijn vriend, telkens als hij eens even tijd heeft; verzenden, als het een heel pak is geworden. Hij kan het echter niet laten, tegelijk den draak te steken met Van Goens' sentimenteele vergelijking: een kind, dat aan moeders schoot zijn toevlucht zoekt. 'n Mooie moeder, hij![7] Het eerste 'volume' is ook het laatste. Weldra zwijgt hij weer maanden. Op Van Goens' verwijten en dreigementen zendt hij dan een sloepje, en nog eens een sloepje, ter aankondiging van 'le gros et lourd vaisseau'; want hij wil hem nu 'exceder d'écritures'[8]. Na dat schip, dat nog meer voorloopers had gehad, houdt spoedig alle zending op, voor jaren. We vinden nog slechts enkele kattebelletjes uit den zomer

1) Ibid. 334.
2) Ibid. 335.
3) Wsch. 20-12-67 (onuitgeg. ged.).
4) Br. I 309 (17-3-67).
5) Br. I 324 (13-11-67), 320 (15-2-68), 320 (7-3-68), enz. Vooral ook 326 (30-6-68).
6) 5-12-66 (niet uitgeg.).
7) T.H.a.V.G. 5-7 Oct. 67, onuitgeg. ged. Vgl. Br. I 323.
8) Br. I 320 (15-2-68), 327-328 (27-2-68); 319-320 (7-3-68), 329-331 (± 9-3-68), 331-336 (12-3-68).

van 1768, met een langeren brief van een half jaar later[1]. En voorts herleeft de correspondentie slechts even een paar maal, wanneer kwaad dreigt - wegens Volkmann -, of onafwendbaar schijnt - in het conflict met Hofstede[2]. Dan vraagt Ten Hove twee brieven per week[3].

Want hij houdt toch hartelijk van hem, met al zijn zwakheden en overdrijvingen. Maar vaak is hem liever dan schrijven: 'rêver affectuesement à (ses) amis, assis à (son) aise dans un fauteuil, les yeux fermés, la bouche entr'ouverte, les jambes contre la cheminеé'[4]. Soms wordt hem de ledigheid zelve tot een zwaren last, en verkeert hij in een onzegbare neerslachtigheid: 'je m'afflige d'être un sero dans la creation. Le courage et l'esperance m'abandonnent, mon corps s'afoiblit, mon esprit s'eteint, mon coeur se flétrit, et il ne me reste de consolation que de verser ma douleur dans le sein de l'amitié.' - 'Pardon, si je vous ennuye de ces jeremiades', breekt hij af; dat de klacht ernstig gemeend is, blijkt al daaruit, dat hij weer en nog eens weer er in vervalt[5]. Dan benijdt hij zijn vriend diens 'collèges, écritures, études,... devoirs conformes à son gout'[6]. Want Ten Hove is zelf liefhebber en kenner van moderne historie en literatuur. Hij wil zich ook inspannen tot ferme, ronde kritiek op Van Goens' werken, die hij nog in manuscript zenden moet: 'le tout parceque je vous aime, et que je m'interesse à vôtre gloire'[7]. Maar over den geschiedkundigen en litterairen inhoud hunner brieven eerst later.

Ten Hove bestreed de sentimentaliteit bij Van Goens, en schertste met zijn 'levenslange' jacht op vriendschap[8]; maar was daar niet in zijn sceptische ziel dezelfde behoefte, hoezeer verborgen en ontveinsd? Ook de lichamelijke bezwaren van zijn vriend kan hij verstaan uit eigen ervaring; al is ook hier zijn troostende raad weer gemengd met critischen spot. 'Ce que vous me dites, mon cher Van Goens, de vos continuels maux de tête, me fait une veritable peine... Ce qui vous consolera peutêtre un peu, c'est que moi qui me rappelle d'avoir eté a vôtre âge martir de ces cruelles migraines, je m'en vois quasi délivré, et n'en entens presque plus parler. Je crois superflu de vous recommander la tempe-

1) ± 27-6; 30-6; ± 12-7-68; ± 20-7-68. En ± Dec. 68.
2) En krachtiger dan ooit in 1781, in den strijd voor Oranje en de gevestigde staatsorde.
3) Br. I 344 (8-3-75).
4) Br. I 320 (7-3-68).
5) Ook uit het slot: 'Quelle sotte lettre je viens de vous écrire.'
6) Br. I 326 (30-6-68).
7) Br. I 311 (± 5-12-67). Vgl. 314 (24-9-67).
8) Zie boven 351.

rance et l'exercice, parceque je suppose que vous usés de ces deux grands spécifiques'[1]. Het klagen en zuchten in zijn lijden wil hij hem niet verbieden; maar ook hier houde hij zijn verbeelding toch in toom. 'Ne croyez pas si vite, que ce soyent des *stik-stuypen...* on ne meurt pas si aisement à vôtre âge.' Het ging hemzelf op dien leeftijd juist zoo. 'Le vilain spectre me talonnoit toujours'[2]. Thans, zooveel nader reeds aan den eindpaal, leeft hij rustig voort. Denk aan Vauvenargues' mooie maxime: 'La pensée de la mort nous trompe, en ce qu'elle[3] nous fait oublier de vivre.' En daarom: *memento mori*, zeker, maar voeg er bij: *memento vivere*[4].

Zooals wij Van Goens nu kennen, zal het wel duidelijk zijn, waarom ouders en vrienden hem zoo gaarne goed gehuwd zouden hebben gezien. Wie had ooit meer noodig evenwicht, maat, regel, vastheid, doel, zooals het christelijk huwelijk ze brengen kan, en de trouwe toewijding en stille leiding eener verstandige, liefhebbende vrouw? Van Goens zocht, maar wellicht, waar niet te vinden was; althans, tot zijn onherstelbare schade, hij vond ze niet. Ondanks de teedere ontboezemingen, van 1774 en 1776, aan ééne hartelijk geliefde vrouw. Dat was zeer waarschijnlijk niet dezelfde, wie zijn gedichtje van 1767 aanging[5]: *A l'ouvrage de Philis, que je lui avois pris et emporté par badinage*:

> Que j'envie, Philis, le sort de cet ouvrage,
> Sur lequel tes beaux yeux sont sans cesse attachés!
> Encore s'il sentait le prix d'un avantage
> Dont mes sens seroient si touchés... Etc. -

ook al vraagt hij haar: 'Sur ton aimant tourne les yeux. Que mon bonheur soit ton ouvrage'[6]. Vermoedelijk wel 'die lieve mevrouw D.', bij wie, naar Lelyveld's meening, Van Goens wel zeer in de gunst moet staan, 'dat zij u zoo dikwijls in haer kabinetje toegang verleent; en dat Gij daer altijd de Gratiën vindt.' Bij haar had hij ook zijn conversatie met die Gratiën over het naakt, waarnaar

1) Br. I 315 (5-10-67). De medische wetenschap veracht hij; ze is als een blinde, die met een knuppel ingrijpt in den tweekamp van natuur en ziekte, als d'Alembert zei.
2) Br. I 338 (wsch. 20-12-67).
3) Vauvenargues, *Réflexions et Maximes* no. 143 heeft 'car elle'.
4) Br. I 338 (wsch. 20-12-67).
5) Le 2 janvier 1767.
6) Lelyveld schrijft hem 17-3-66: 'De wensch van Fillis; op de eerst openvallende oneffen pagina zal ze gedrukt worden.' Dus een Ndl. gedichtje van V.G. op dezelfde? Men vindt het niet in de *N. Bijdr.*

Lelyveld zoo nieuwsgierig is[1]. Met mevrouw D. en haar kabinetje moeten wij zeker ook ten nauwste verbinden ‘die vertellingen van die twee avonden’, welker begin ‘den goeden vriend, die vatbaer is voor verrukkingen van die soort’, zoo doet branden naar het vervolg[2]. Zou onze gissing te gewaagd zijn, dat wij hier staan bij den oorsprong van de ‘zwei Gespräche vom Jahr 1768’, over ‘die Frau wie es wenige giebt’?[3] Het is, of Lelyveld gevoelde, dat hier heel iets anders tot uiting kwam, dan in hun beider brieven over de Gratiën en het naakt - immers geheel onder invloed van Duitsche dichterlijke lievigheden[4] -: iets intiems, iets echts. En of Van Goens, na in een gul oogenblik eigen liefde-verhoudingen eenigermate te hebben blootgegeven, terugschrikt en den schijn aanneemt, dat het op eigen ervaring berustend verhaal een vertaling uit het Fransch is. Lelyveld, die bij zijn aandringen op het vervolg, bijzonderen nadruk legde op het goed vriend en gelijk gestemd zijn, lijkt zeer ongeloovig ten opzichte van het Fransche origineel, dat zoo laat voor den dag kwam. Maar Fransch of Hollandsch, het vervolg komt nooit, en weldra rept Lelyveld er ook niet meer van[5].

Dat Van Goens met zijn mevrouw D. in den regel Fransch sprak, kan men echter zeer wel aannemen. Te eer nog, omdat hij later in Fransche verzen ook getuigt van zijn liefde voor Céphise: een ‘mevrouw d'O.’, die wij - ondanks zekere moeilijkheid[6] - gaarne met ‘mevrouw D.’ zouden willen vereenzelvigen en die wij in elk geval houden voor ‘die Frau wie es wenige giebt’.

De *Epître à Céphise, en lui rendant un Almanac pour l'année 1774 dont quelqu'un lui avoit fait présent, et que je venois de lui*

1) Br. I 287, 288 (29-11 en 30-12-68).
2) Br. I 286-288 (L.a.V.G. 29-11, 6-12, 30-12-68). Vooral 287.
3) Zie boven 383 vlgg.
4) L. had in April '68 de vertaling van Gerstenberg's vertelling *Die Graziën* (zie *Briefe die neueste Litt. betreffend* no. 32) aan V.G. gezonden, met verzoek om critiek, waarom hij bleef aanhouden. In Nov. fingeerde hij een bezoek van Aglaja, die hem uitlegde, dat ‘naektheid walg baert’. L.a.V.G. 14-4-68 (onuitgeg.). Vgl. 6-4-68 (onuitgeg.); 21-4-68 (niet uitgeg. ged.); Br. I 266 (5-7-68); 19-10-68 (weggel. ged.); Br. I 281-285 (23-11-68).
5) Br. I 287-288. De letterlijke opvatting, dat V.G., omdat de gesprekken met mevr. D. in het Fransch plaats vonden, gemakkelijker ze ook in het Fr. kon weergeven, dunkt mij minder aannemelijk.
6) Een enkele trek n.l. uit de gedichten aan Céphise, en de later nog nader te bespreken brief van Matje van Zuilen *schijnen* er op te wijzen, dat de liefde tusschen V.G. en C. eerst omstreeks 1773 is ontstaan. Maar de ‘Gespräche’ en de brieven van Lelyveld over mevr. D. zijn *beide* toch uit 1768. En indien mijn na te noemen hypothese aangaande het Parijsche uitstapje van V.G. en het avontuur van ‘Fritz’ met de actrice, op grond van gegevens uit de corr. met Chotek en Wilzeck, juist mocht zijn, zou zeker 1773 te laat, maar misschien ook 1768 wat vroeg zijn.

emprunter, vier bladzijden onregelmatige, niet onaardige verzen, heeft dezen inhoud: Liever had ik zelf een almanak voor U gemaakt, naar een eigen plan: de dagen zou ik indeelen naar Uw aan- en afwezen. In plaats van de lijst van heiligen verscheen alleen Uw geliefde naam. Alle genealogieën en waardigheden liet ik weg; alleen 'sensible et jolie' heeft voor mij beteekenis. In plaats van op 'inventeurs de tout art' lette ik louter op 'art d'aimer' en 'art de plaire'. Maar de 'époques mémorables' zouden een lange, lange reeks vormen. Hij somt er enkele op:

> Puis celle où toute entière à l'amour, ton yvresse
> T'arracha le premier aveu de tendresse,
> Et que des préjugés foulant la vaine loi
> Ton coeur me fit serment d'être à jamais à moi.

En aan 't einde:

> Il n'est qu'un seul Chapitre, il reste encore en blanc,
> C'est celui du dénouement.
> Mais elle aproche, cette époque fortunée - -

Laat, zooals de almanak van verleden jaar die van mijn 'désirs' was, die van het komende jaar zijn die 'de nos plaisirs.'

Veel duidelijker nog spreekt de fragment gebleven *Elegie*[1] - waarop misschien eerst later werd aangeteekend: 'à Madame d'O. 1776' - van ernstige liefde:

> D'ou vient-il done, o ma chère Céphise!
> Des coeurs si vrais, si tendrement liés,
> Par un decret fatal, qu'en vain je me déguise,
> Resteront-ils à jamais séparés?

Waarom zoo'n verterend vuur in mij, dat alleen strekken kan tot lang verdriet? Ik beminde U langen tijd, maar met een stille liefde. Ik had U weinig gezien. Een toeval bracht ons tot elkaar; dadelijk stond ik in vuur en vlam. Toen moest 'un affreux avenir m'éclairer sur le sort de mes naissans désirs.'

> Je vous ouvris mon coeur - momens trop fortunés:
> Combien depuis ce tems j'ai gouté de délices!

En nu wilt gij allen band verbreken? Is uw afwezen nog niet

1) 4 blzz. kl. 8^{o}. 'La suite manque.'

erg genoeg; moeten wij elkaar nog vergeten ook? Neen, altijd zal ik U blijven liefhebben. Vergeet gij mij, dat is het beste. Maar ik zal U nooit vergeten. En wie zou ik nog kunnen liefhebben, nadat gij mij liefhadt? Vaak had ik mij liefde ingebeeld, terwijl ik slechts mijzelf zocht, maar dit was liefde, voor U. Ik zegen deze liefde, zelfs nu ze verloren is. De herinnering blijft mij; en zij zal altijd mijn geluk uitmaken. 'Honneurs, ambition, gloire, je vous déteste'. Wat gaven zij mij, vergeleken met wat mij deze liefde gaf? Telkens zal ik weer zien die 'retraites chéries', waar ik mocht schouwen in 'ton coeur naif et tendre (qui) ignore tous ces arts par l'intrigue inventés.'

Wie was zij? Op die vraag kunnen wij geen zeker antwoord geven. Een onderstelling omtrent haar naam zullen wij ons later nog veroorloven. Geheel onbekend schijnt voor de tijdgenooten althans hun hartelijke vriendschap niet gebleven. Want denkelijk doelde De la Lande op 'Céphise', toen hij zoo vleiend schreef aan Van Goens over gemoed, geest en deugden van 'ma chère Muse', die hij als de 'compagne aussi interessante' van zijn Utrechtschen vriend had leeren kennen[1]. En dat hij inderdaad in dezen tijd een vriendin d'O. had, weten wij van een, ook al vage gestalte blijvende, nicht: 'Veuve Derenthal'[2]. Zij bedankt van uit Kleef haren 'cher cousin' Van Goens voor zijn brief en dien van 'mon amie d'O.' Haar schrijven moet uit het laatst van 1777 zijn[3]; er blijkt ons dus tevens uit, dat mevrouw d'O. de relaties met Van Goens ten slotte toch niet geheel verbroken heeft in 1776.

De in barbaarsch Fransch geschreven brief van mevrouw Derenthal valt buiten de grens, die wij ons gesteld hebben, maar met zijn op zich zelf onbeteekenenden inhoud brengt hij ons over in den vrij uitgebreiden kring van kennissen en vrienden, waarin Van Goens vóór 1776 verkeerde. Neef en nicht staan met elkaar op zeer goeden voet; op persoonlijken omgang schijnt een geregelde briefwisseling te zijn gevolgd[4]. Een lange brief, belooft zij hier, zal spoedig volgen. Maar wat zij reeds lang vergat te vertellen, vond hier nog een plaats. Verleden jaar heeft zij kennis gemaakt met eene mevrouw Hope en haar neef, den jongen Hope, 'l'An-

1) Br. I 422 (D.I.L.a.V.G. 23-7-74).
2) Geboren Prebentau von Wilmsdorff? Vgl. boven 4 n. 11. Ik vermoed in haar een derde dochter van tante Elis. Johanna.
3) 'Cleve ce 26 Nvbre'. Van 1777, om verband van den inhoud met dien van br. v.V.G.a. graaf A.H.v. Rechteren z.d., maar met toespeling op kortelings overlijden van diens vrouw († 30-11-77, zie beneden).
4) Waarvan ons echter alleen dit eene briefje overig is.

glais', een aardigen jongen. Zij hebben samen veel over Van Goens gepraat. Hij doe hun vooral de complimenten. - De brief geeft ook verslag van een paar commissies, door neef aan nicht opgedragen. Met den aankoop van een instrument om silhouetten te teekenen is zij nog niet geslaagd. En wat het wild betreft: een half hert is niet te koop, een heel zou te veel zijn, ze zendt daarom drie van de beste stukken. Een wild zwijn komt zelden voor; maar als hij schrijft, welke deelen hij verlangt, zal zij haar best doen.

Niet lang daarna zendt Van Goens aan zijn vriend A.H. van Rechteren met een hertepastei een langen, zeer hartelijken brief, van in hoofdzaak den volgenden inhoud: Mijn familie in Kleef vroeg mij een half jaar geleden, waarmee zij mij een plezier konden doen. Ik vroeg, groot wild te zenden. Dat wilde ik verdeelen onder hen, bij wie ik vaak dineerde, zooals allereerst bij U. Wat ontvingt gij veel menschen, wat heerschte er een vroolijke toon ten uwent! Hoe is het nu veranderd, door den schrikkelijken dood van Uw vrouw, die mij nog twee dagen voor haar bevalling zoo hartelijk noodigde tot druk bezoek![1] 'k Ben niet gewoon, met U erover te spreken, maar wil nu toch gaarne U zeggen, hoe ik met U mee leed, en lijd - -

Van Rechteren[2] lag in garnizoen in Utrecht. Wanneer hij wordt verplaatst, gevoelt Van Goens dat als een zwaar verlies. Dat blijkt ons uit een onvoltooid brief-ontwerp: Voor de vierde maal begin ik een brief aan U, sinds Uw vertrek. Zal ik hem ook weer moeten verscheuren, omdat ik wéér verviel in te veel geklaag over onze definitieve scheiding? 'Votre perte fait une époque dans ma vie.' Ieder mist U, maar ik het meest. Want met mijn schijnbare gemakkelijkheid van omgang geef ik mij niet licht als vriend. Ik ben en voel mij eenzaam in de wereld. 't Ging mij, als het versje zegt: Er kam zu den Menschen, so willig und gut... In U hoopte ik den eenen echten vriend te vinden, al staakt gij in veel boven mij uit. Onze gevoelens stemden overeen; een omgang van ver-

1) Petronella Geertruida Nepveu, geb. 1747, geh. m.A.H. gr. v. Rechteren tot Collendoorn, heer van Gramsbergen. Zij beviel 13 Nov. 1777 en overleed 30 Nov. daarop. Van Goens, toen reeds in de Vroedschap, eischte, in overleg met den zwager der overledene, J.A.v.d. Velden, gerechtelijk optreden tegen de vroedvrouw, die de oorzaak van haar dood zou geweest zijn; hij bewerkte dan ook verbetering in het obstetrisch onderwijs en strenger voorschriften omtrent de obstetrische hulp. Zie de stukken onder papieren-V.G. Daar ook een folio blad aantt. over de familie Nepveu.

2) Lt.-kolonel 1777. In 1795 ontslag genomen als kolonel. Later Bataafsch Lt.-generaal. Gest. 1805, na nog twee maal gehuwd te zijn geweest. Aant. op blad-Nepveu, zie vorige noot.

scheidene jaren, schoon telkens onderbroken, toch weer telkens hervat, zou ons tot *vrienden* gemaakt hebben. Nu moesten we van elkaar gaan. Al deed zich een ander op, welk een tijd weer van voorbereiding. Ik moet maar weer alleen voort tobben. Eerst nu, na de scheiding, durf ik U dit alles zeggen; vroeger spraken wij nooit van vriendschap, wij gevoelden ze beiden. Een paar uur van uw gezelschap gaven mij kracht tot het dragen van zwaar verdriet - -[1]. Nog in 1800 schrijft Van Goens aan Van Alphen over den ouden, zeer geliefden vriend, die hem groeten had gezonden: hij heeft veel over hem gesproken met graaf Keller, en gehoord van nieuw levensleed. Hij hoopt, dat hij hem in den hemel zal mogen wedervinden; de ijdelheid des levens zal hij nu ook wel inzien.

In den tijd, waarvan wij spreken, zagen zij beiden de dingen nog anders. In uitgaan en feestvieren, in goede sier en in gezelligheid zochten zij en hun kring de vreugd van het leven. Als Van Rechteren een poos te Kampen verblijven moet, houdt Van Goens hem precies op de hoogte van wat er bij de Utrechtsche beaumonde omgaat; het schitterende feestmaal bij mevrouw Hop beschrijft hij hem nauwkeurig[2]. De herinnering aan zijn vrouw mag nog eens pijnlijk opkomen, en zelfs het rechte genot van een verblijf van enkele weken in Parijs niet meer vergunnen[3], de dood van vader of moeder zelfs wat doen prevelen van 'l'Etre Suprême'[4], zij leven mee in de vermaken en de verstrooiingen der uitgaande wereld. Mevrouw Hop[5] - laat zij zich maar niet ruineeren, meent Van Rechteren, want dan laat men haar in de ellende zitten -, mevrouw Barchman Wuytiers - uit Van Hardenbroek's *Gedenkschriften* bekend -[6], mevrouw De Witt, de mooie Godin - die ten leste toch zijn rijke weeuwtje binnen

1) Z.d. Ik vermoed uit begin 1779; Schutter a. V.G. 9-10-'79 onderstelt geen omgang, maar correspondentie. In 1780 geeft V G. aan V.R. de beschrijving van het feest en den maaltijd ter eere van den hoofdschout Nassau la Lecq. Zie Bijdr. Hist. Gen. X, 458 vlg. Hij had er de geelzucht van gekregen.
2) Zie V.R.a.V.G. 'le 24' [Mai?] en 'le 29 Mai' [1778] uit Kampen.
3) V.R.a.V.G. 29-5-78 a.v.; Sept. (1778 wsch.) uit Parijs.
4) V.R.a.V.G. 'de la Haye le 27 Janvier 1780'.
5) V.G.' eigenhandige lijst vermeldt brieven van haar; zij zijn echter niet in de Kon. Bibl.
6) I 451, 469, II 509, III 6, 33, 123, 556, IV 1, 253. Woning te Utrecht, buitenverblijf Rijnwijk te Zeist. In verband met Hardenbroek a.w. III, [xiii] moet het zijn de vrouw van J.W. Ba. Wu. Ofschoon geen regentenfamilie, toch in nauwe relaties met d'Ablaing van Giessenburg, Van Lynden van Hoevelaken en dgl. Vaak logeerde de bekende Stans van Hoevelaken op Rijnwijk. De zedelijke opvattingen stonden niet hoog in dezen kring. - Zoowel mevr. d'Ablaing-Cotterell als mevr. Ba. Wu. hielden V.G. in 1781 de hand boven het hoofd, 'zijnde nog al veel geporteert voor (hem)'. A.w. III 122.

haalt[1]; een goed paar: beiden geest, beiden ook 'beaucoup de roman' -, de markies de St. Simon[2], Rechteren's zwagers J.A. van den Velden en L.J. Nepveu zijn eenige der vrienden. Ook W. de Perponcher hoort erbij, al spotten zij wel met zijn paedagogische wijsheid: Hij heeft een zoon; wat een geluk voor alle vaders. Nu komt er een 'modèle et chef d'oeuvre de l'éducation!'[3].

Dat Van Goens met meerderen uit dezen kring ook als hoogleeraar reeds omgang had, toont ons een lijstje van subscribenten, door hem in 1772 verzameld voor S. Gessner. Naast Haagsche en Middelburgsche namen[4], vinden we daar uit Utrecht oude bekenden als R. Brown en De Back, maar ook Perponcher, majoor Singendonck, Van der Hulst, St. Simon; met Perrenot uit Culemborg. Dat St. Simon hem met voorwaardelijke inteekening voor zes exemplaren voor den mal houdt, en dit eenig ongenoegen geeft, bewijst meer vóór dan tegen vriendschap[5].

Bij Perrenot[6] ging Van Goens als vertrouwd vriend logeeren, in 1774 en vroeger. 'Rien pour moi de plus agreable que vôtre visite; vous disposerez de lit, table, livres, chevaux, tout comme du temps que *φιλων παντα χοινα.*' Zijn eigen rijtuig zendt hij om den gast uit Utrecht te halen[7]. In 1776 dringt hij weer aan op een beloofd bezoek in Den Haag, de Paschen over, of met de kermis[8]. In dezen tijd bezorgt Van Goens voor hem den herdruk van een Fransch werkje; hij mag er in veranderen, wat hij wil[9]. Mevrouw Perrenot - 'ma chere petite filosofe et poëte', zegt haar gemaal - heeft mede deel in deze vriendschap, blijkens een brief van 1779[10]. Op aandringen mede van O.F. graaf van Lynden te Nijmegen bij den 'protecteur des gens de lettres', verzoekt Perrenot daarin inlichtingen omtrent den jongen Sensini[11], die voor een

1) Wsch. Mr. J.C. Godin, getr. m. Wendela Eleonora ten Hove, wed. v. Mr. W. Munter, a.w. III 493, IV 650.
2) Zie a.w. III 5. In 1758 uitgeweken uit Frankrijk, sinds levend voor studie. Kenner van klassieke en moderne letteren; bewonderaar van Ossian, van wiens *Temora* hij de eerste Fra. vert. gaf (1774). Björnstähl, *Reize* III 330-332; V 464-465, 467. Van Tieghem, *Ossian en France* I 263-276. In 1771 gehuwd met de wed. van baron J. van Utenhove, waardoor hij het landgoed Amelisweert verkreeg. Daar is hij in 1799 gestorven.
3) V.R.a.V.G. 24 en 29-5-78; 27-1 en 27-28-9-80. Nepveu a. V.G. z.d. (1777?) en 19-11-78; V.d. Velden a. V.G. drie brieven z.d. (1777). - Ook nog enkele korte briefjes van V.R. 'au Professeur V.G.' over gezamenlijk gaan naar mevrouw Hop; V.R. zal hem 'en chaise' afhalen.
4) Vosmaer; Visvliet, Miles Meiners en Van Goens.
5) Het kwestietje bood V.G. intusschen gelegenheid, in een brief aan Chotek interessant te doen over een markiezin, die poogde haar man en hem te verzoenen. Br. I 398: St. S.a.V.G. 30-5-72. Ch. a. V.G. 24-3-73 in antw. op brief v. eind Juli 72.
6) Zie boven 225.
7) P.a.V.G. 10-8-74.
8) P.a.V.G. 14-3 en 17-5-76.
9) A.v. 14-3-76.
10) Br. I 508: P a. V.G. 3-2-79.
11) Vgl. Br. I 508-510: Sensini a. V.G. 26 en 30-7-77.

naar het frivole loopend boekje in hooge kringen begunstigers en inteekenaars zoekend, zich op Van Goens heeft beroepen[1].

Met A.C. de Back[2] is Van Goens intiem. Als hij ongesteld is, vraagt hij hem bij zich voor de gezelligheid[3]; maar De Back moet zich excuseeren wegens een dansrepetitie. Met nog anderen hebben zij een Fransche litteraire club[4].

Over Dupac de Bellegarde sprak ik reeds[5]. Op Rijnwijk tot 1772[6], daarna op 'Clarembourg' ontvangt hij bezoek van Van Goens en andere vrienden. Zoo vinden we nog de uitnoodiging door Villeneuve, wonend in Utrecht[7], maar blijkbaar ook tehuis op Rijnwijk, tot een partijtje daar op 1 Juli 1772[8]. Van Goens moet maar een uur opgeven, dan komt Dubois hem met rijtuig afhalen; zij wachten hem met verlangen. Samen zullen zij 's avonds terugkeeren. Zoo verzoeken Mouton en Dupac op het einde van 1777 hem meer dan eens op de thee, als zij ook den Milaneeschen graaf Visconti, logé van den Heer van Hinderstein, op bezoek krijgen[9]. Er komen veel vreemdelingen bij Dupac en bij St. Simon; en vaak komt Van Goens door hen met dezen in aanraking. Het Jansenistische, anti-Jezuietische station staat in betrekking met al de Romaansche landen; en Dupac en zijn vriend Dubois doen lange reizen. Ook dat is een gelegenheid, die Van Goens niet verzuimt: een pakje aan den gezant van Napels te Parijs[10] gaat via Rijnwijk[11]. Van hun boekenschat maakt hij herhaaldelijk gebruik[12]. Omgekeerd profiteeren zij en hun gasten van Van Goens' bibliotheek, van zijn kennis en zijn vrienden. Dubois ervaart op zijn aanbevelingsbrief de grootste hartelijkheid van Cesarotti in Padua[13]. Zelfs moet

1) Br. I 506-507: V.L.a.P. 1-2-79; P.a.V.G. 3-2-79. Van Goens, die den Haag zoo goed kent, zal het daar weinig opgang voorspellen, denkt P. Ironisch?
2) Zie boven 174 n. 3.
3) D.B.a.V.G.z.d., 'pour M. le Prof. v. Goens'.
4) Dz. a. dz. 9-3-71.
5) Z. b. 358. Geregeld heet hij hier Duparc.
6) Dat toen verkocht werd. Hardenbroek a.w. II 509. W.A. Bachiene, *Beschr. Vereen. Ndl.* II (1775) 1101 en 1056 spreekt van Karthuizers, aanhangers van Quesnel, die, om hun weigering, de bul Unigenitus te teekenen, uit Frankrijk gebannen, zich op R. hadden gevestigd; vgl. nog 1111. Later woont er J.W. Barchman Wuytiers, z.b. 399.
7) Naar briefje V.a.V.G. 'Li 1^{o} di Maggio 1772'. Overigens in 't Fra., ondert. echter 'Di citta nova.'
8) 'à Rynwick ce 28 juin 1772'.
9) 21 en 29-11-77. Die gastheer zelf, secr. d. Stat. v. Utr., heet G.F. baron de Milan Visconti.
10) Hield het verband met de verwerving van het door de regeering uitgeg. prachtwerk over Herculanum? Zie Br. I 354 (Florez a. V.G. 18-4-70) en 360 (V.G.a.H.A. Schultens 22-9-74). En Cat. V.G. II 235.
11) D.d.B.a.V.G. 4-5-72.
12) Zoo aangaande de Jezuieten in Portugal (z.b. 358), maar ook anders wel. Villeneuve a. V.G. 1-5-72 over een boek *De la morale pratique.*
13) Dubois a. V.G., Rome 12-11-76. - Over geleende boeken Villeneuve a. V.G. 1-5-72. Historische inlichtingen overvloedig aan Sarsfield; zie later.

Dupac Van Goens in zijn epicuristisch zwak dienen door echte Mokka-koffie voor hem te laten komen uit Marseille[1].

Dat zwak merken wij menigmaal op, tezamen meestal met dat voor het air van grand seigneur. Daar zijn zijn bemoeiingen met het feestmaal voor den hoofdschout op 30 October 1780: 'Oblet s'etoit piqué d'honneur, qu'il etoit de 24 couverts, à f 12. - par tête, sans le vin et les plateaux... Encor n'etois-je qu' à moitié content. J'aurois voulu de la tortue, il n'y en avoit point en Amsterdam, des ortolans, on ne pouvoit pas les envoier avant Mercredi, un paté de Perigueux, il n'y en avoit pas, me dit-on, dans le païs. Sans cela il y avoit tout en fait de gibier ce qu'il y a de meilleur et parfaitement apreté. Enfin le fruit etoit superbe, et même encore des pêches. Le tout abreuvé de 13 espèces différentes de vins, tous très bons, hors le Malaga, qu'il ne faut boire que chez vous'[2]. Daar is zijn ontvangst van buitenlandsche bezoekers, ook tijdens zijn professoraat. Hij verleent hun niet alleen gul alle gewenschte diensten, maar hij onthaalt hen ook op zijn wijnen, of biedt hun een souper aan in Place Royal. Chotek en Wilzeck denken in Parijs nog steeds aan 'ce souper agréable que vous nous donnâtes'[3]. Dat was geweest in Maart 1770, blijkens een bedankbriefje der beide neven voor al de vriendelijkheid, bewezen aan vreemdelingen, die hij niet kende[4]. Enkele maanden later hooren we van een souper, aangeboden aan Hohenfels en zijn neef baron Vrins, waaraan ook de jonge Lord Kilmaurs aanzit[5]. Lalande bedankte voor het luxueus onthaal, in 1774[6]. De wijnkoopers hadden een goeden afnemer aan Van Goens, ofschoon een tragen betaler[7]. Voor voldoenden vooraad bier, rum en arak - uit Engeland? - zorgde, in zijn politieken tijd, zijn Rotterdamsche vriend Olivier[8]; later in Middelharnis wonend, voorzag deze hem ook herhaaldelijk van oesters[9]. En ondanks wankele gezondheid en niet minder

1) D.a.V.G. 9-4-73.
2) V.G.a. Van Rechteren. Bijdr. Hist. Gen. 10, 460.
3) Ch. a. V.G. 6-7-70.
4) W.a.V.G. 'Lundi au soir'... Mars 1770. Op 29 Mrt zijn ze weg uit Utr., en te Amst.
5) H.a.V.G. 19-6-70. Vgl. Br. I 4 over K.
6) Z. b. 368.
7) 6 Nov. 1787 schrijft zijn vader hem nog over een rekening 'van geleverde Moezel, rooye en witte wijnen in 1776... ik vind wel in dat jaar vroegere rekeningen betaald. Dat heeft U.W.E. mij toen niet opgegeven.' Wijnrekeningen van 100 of 150 gld. mogen thans niet zoo bijzonder dunken. Tegen Van Rechteren kon hij daarmee ook toen niet op. Zie V.R.a.V.G. 24-5-78. Maar V.G. stond alleen, woonde in Utr. bij zijn vader in, en had tot 1776 zoo goed als geen inkomsten. En het was de tijd, dat een Haagsch dokter hem, den Raad van Z.H., per visite 60 cent berekende. Zie een opgave van schulden bij brief J. Ras Gzn. a. V.G. 9-2-87.
8) O.a.V.G. 27-3-84
9) O.a.V.G. 19 en 26-1-85, en vaker.

wankele financiën drinkt hij met een nieuwen kennis, den Venetiaanschen gezantschaps-secretaris Battaglia uit Londen, in 1785 evengoed zijn fijne flesch champagne, als hij het vroeger zou hebben gedaan[1].

Onder de vrienden van Van Goens is ook Jan van der Hulst[2]. 't Zal wel dezelfde zijn, die in 1770 zich evenals hij voor Hohenfels en Vrins verdienstelijk maakte[3]. Hij schijnt een Amsterdammer, die te Utrecht woonde voor studie[4]. Of hij inderdaad studeerde, blijkt niet. Wel zien we uit een ons overgebleven brief aan Van Goens, ‘den voornaamsten van al zijn goede vrienden in Nederland,’ dat hij het zeer ver gebracht heeft in lichtzinnigheid en genotzucht. In ‘geestigen’ spot met wat ernstig en heilig is, vindt hij geen minder vermaak dan een Voltaire; in belangstelling voor moderne literatuur neemt hij het air aan van een Van Goens. Hij moest om zijn gezondheid naar het Zuiden; zelfs Egypte en Palestina schijnt hij te hebben bezocht. In den herfst van 1772 komt hij te Parijs, en in October trekt hij naar Marseille. Daar of te Montpellier besluit hij zich een buitenplaatsje te koopen. 's Zomers kan hij dan uitstapjes doen: in Provence, Languedoc, Zwitserland; misschien nog wel eens naar Holland zelfs, maar een winter durft hij er niet meer doorbrengen. Rustig zal hij daar in het Zuiden zoo Atropos maar afwachten, intusschen geheel levend voor zijn genoegen. Hoe hij dat aanleggen wil, blijkt uit het verslag, dat Van Goens krijgt van de eindelooze reeks vermaken: carnaval; ‘balls parées et masquées’ twee of drie per week; vijf maal komedie; twee maal concert; iedere week ééne familie, die dagelijks partij en bal geeft. Zoodra hij ‘le roc fameux de St. Beaume’ gezien heeft - hij gaat met een meisje -, zal hij al de mirakelen van St. Magdalena vertellen. De onkunde is daar groot, ook onder de beschaafde lieden: een medicus kende zoo min Boerhaave als een jurist Grotius; een ‘homme des belles lettres’ informeerde bij hem, of Antonius en Cleopatra nog zoo weelderig leefden in Egypte. Te meer genoegen deed hem de ontmoeting met een verstandig man, ondanks zijn 60 jaar nog vol vivaciteit, die -

1) Br. I 512.
2) Z. b. 400.
3) ‘J'ai fait la partie avec Mr. van Hulst en Mr. Vrins de voir Soest après diner. Hoh. a. V.G. 19-6-70.
4) Ik vind hem echter niet in het Alb. Ac. v. Utr.; evenmin in dat van Leiden of Harderw. Elias, *Vroedsch. v. Amst.* vermeldt de familie ook niet. Een H.J. van Hulst uit Nijmegen, in Alb. Ac. en bij Schagen a.w. vermeld, zal wel een ander zijn. De boeken van onzen J. v d. H. bleven, toen hij op reis ging, in Amst. achter; en zijn verwant of vriend J. Hovy, die ze hem zenden zal, met andere, moet daar ook wel wonen. J. Hovy a. V.G. 18-4-73.

Maar ik zal van de geestigheden geen resumtie geven; op de goddelooste wijze spotte hij met opstanding en eeuwig leven. Daar had Jan ontzag voor; zijn eigen grappen over ‘het smouskeuningje Salomo’, of dergelijke, vielen daartegen in het niet.

Van der Hulst citeert Young zoowel als Virgilius, en verzoekt Van Goens, hem voor een ducaat of tien aan werken van Uz, Kleist, ‘mad. Karschin’, Weisse, Hagedorn, Gerstenberg, Lessing, Gleim, Gellert, Gessner, Wieland te zenden; Klopstock, Zachariae en Ramler had hij al. De lijst berust op Huber's *Choix de poésies allemandes*[1]. Van veel daaruit wilde hij de origineelen gaarne hebben. Overigens leest hij weinig of niets. Van Goens moet dankbaar zijn, dat hij hem nog schrijft: van morgen om vier uur kwam hij thuis van een bal masqué. Laat hij daarom ook spoedig terug schrijven[2].

Niet alle vrienden van Van Goens waren zoo. Al ontbreekt bij sommigen hunner de frivole noot niet geheel, Perrenot, Duker, Perponcher, Petsch en Brown waren ernstiger menschen. Maar toch, waar Pourtalès[3], Ten Hove en Van der Hulst zulk een hooge plaats innemen, behoeft het ons niet te verwonderen, dat Tydeman, Segaar, Bonnet, Rau minder aantrekken. Van zijn ambtgenooten hooren we bij Van Goens zoo goed als nooit, Hennert alleen uitgezonderd, en misschien Hahn[4]. Reeds in 1768 schrijft hij aan Klotz, over echte vriendschap: ‘Je l'avois cherchée avec ceux que mon gout d'alors raprochoit le plus de moi. Cette épreuve me reussit, on ne peut plus mal: elle manqua de me brouiller sans retour avec l'amitié. Les clarissimi ne sont amis que de leurs opinions et de leur merite. Et c'est une mauvaise amitié que cellelà. La jalousie en fait le principal caractère, elle ne souffre point de contradiction: d'ailleurs la vanité exclut l'amour par sa nature. L'ami le plus dangereux est l'amour propre. Aussi en fus-je assez tot désabusé’[5]. Behalve de eigenliefde, die zeker niet aan hun kant alleen lag, waren er nog wel andere oorzaken, waardoor het nooit recht boteren wilde tusschen hen en hem. Hevig trekt Van Goens, al wat modern is: zij vreezen verachting van het oude; hij ziet tradities aan met wantrouwen, zij met piëteit; zijn ‘onaf-

1) Paris 1766, 4 voll.
2) J.v.d.H.a.V.G. 18-1-73.
3) Z.b. 224.
4) J.D. Hahn, hoogl. in med., bot., chem.; 1775 naar Leiden. In de corresp. Bachmann-V.G. schijnt hij beider vriend. In 1776 zendt hij nog een solliciteerend medicus naar V.G. (F.J. Voltelen a. V.G. 26-11-76).
5) 28-3-68. Vgl. boven 351.

hankelijk' en individualistisch oordeelen en waardeeren moet hun waanwijsheid hebben gedocht, als hem hun rustig voortschrijden in de oude paden gemakzucht of onmacht, en duffe eigengerechtigheid.

Maar er kwam nog iets bijzonders bij. Van Goens bekoort behalve het moderne, ook het weelderige en voorname. Hij wil niet alleen onderzoeken en weten, maar ook doen en genieten. Niet de stil en stug werkende geleerde, maar de bel-esprit en man van de wereld wordt al meer zijn ideaal. Voor zijn moderne ideeën vindt hij slechts instemming en gehoor bij vreemden en een heel klein groepje jongeren, voor zijn andere aspiraties moet hij evenmin zijn onder de clarissimi. Hij gaat zich dan den tijd gunnen voor allerlei genoegens, zoekt ijverig den omgang met patriciërs en aristocraten, tracht relaties te krijgen of te sterken in de omgeving van het hof. Aanknoopingspunten vindt hij in Den Haag in Ten Hove; in Utrecht in Perponcher misschien[1)], in Rechteren zeker, en in den adel van sommige familieleden meer dan in de positie van zijn vader. Céphise was de vriendin van nicht Derenthal. Een nicht Wilmsdorff trouwde een Van Tuyll. Wij vinden Van Goens bij vroolijke partijen in aanzienlijke gezelschappen; en hij is er niet weinig trotsch op. Aan Klotz reeds in 1768: 'Nous étions dans la grande vacance, et j'étois sur le point de partir pour la campagne, où je comptois faire quelque séjour avec une societé choisie... Imaginez-vous ce que c'est qu'une Ode de Gleim, à la campagne, dans les plus beaux jours de l'Eté, au milieu d'une compagnie charmante, où l'amour et l'amitié président, dont Côme et Bacchus font les délices, lorsqu'on se lève avec l'aurore pour se préparer par cette lecture aux plaisirs du jour, et qu'on y revient le soir a un beau clair de Lune, pour en savourer toutes les delices en se les rappellant. Le plaisir, que j'en retirai, mes amis le partagèrent. Qui ne sçavoient pas l'allemand, on tachoit de leur rendre les beautés dont nous étions enchantés. L'entousiasme nous servit de genie, et nous rendit eloquens. On imagina ce que'on ne pouvoit parvenir à entendre. Enfin nous fimes convenir nos Belles du bonheur de cette Chloé, qui pouvoit faire celui de son aimable Panégyriste: et l'on sentit qu'on n'avoit qu'a l'imiter pour meriter un pareil sort'[2)].

1) De broeder van W.E. de P. is gehuwd met een zuster van Bella van Zuilen. Zie Hardenbroek a.w. III 360 e.e. en *Lettres de B.d.Z.* 230. W.E. zelf is vroedschap en geëligeerde.
2) 28-3-68.

Zeer bijzonder gevoelt Van Goens zich aangetrokken tot vrouwen van aanzien, die uitsteken tevens door vernuft en smaak. Een echo op een dergelijke voorstelling, als de brief aan Klotz gaf, hooren we van Wieland: 'Adieu, mon cher ami, mettez-moi aux pieds de vos dames qui lisent et qui protegent Musarion, et ditesleur de ma part, que chacune d'elles est en droit de se croire la Danaë, à qui les Graces sont addressees'[1]. Aan een Duitschen professor C.H. Schmid, vriend van Klotz, Wieland en Riedel, verwijt Van Goens, van de Nederlanders *te* lagen dunk te hebben in het litteraire: Er zijn nog vele kenners, maar men moet weten, waar. 'Je vous assure, si je vous avois ici, que je pourrois vous introduire dans des maisons, ou le bon gout ne regne pas moins, que dans celles qu'à Paris on vante le plus pour ce qu'on nomme le ton de la meilleure compagnie. Et quoique nos femmes affichent rarement le bel esprit, il y en a beaucoup, Monsieur, avec lesquelles on s'instruit autant sur tout ce qui regarde les matières de gout que dans les premières maisons en France'[2].

Vanzelve denkt men hier aan Bella van Zuilen, die zeker wel 'affichait le bel esprit'. Van Goens kwam ook bij de Van Tuylls van Serooskerken, haar familie. Lalande schrijft in 1774 aan Van Goens[3]: 'vous daignés me parler d'une des personnes la plus aimable et la plus interessante que j'aie vues, sa pièce[4] m'inspira le plus tendre interet, elle m'arracha des larmes, et je vous sais un gré infini de lui avoir parlé de moi; parlés-lui un peu de mon admiration, et du plaisir que je me fais de la revoir ou en Suisse ou en Hollande; présentés mes respects à Mr. de Zuilen; je lui sais bien bon gré de m'avoir pressé d'accepter une partie dont je ne connaissois pas tout le prix, lorsque je resistois à ses bontés. Mes respects à Miladi[5] et à M. de Charrières'[6]. Hoe ver Van Goens' verkeer met de familie ging, is niet met zekerheid te zeggen[7]. Crawfurd noemde Willem René van Tuyll - Bella's broeder -

1) Br. I 388 (13-11-70). *Musarion* van W. verscheen 1768, *Die Grazien* 1770. Koberstein a.w. III 121; vgl. Cat. V.G. I 562.
2) Concept-antw. V.G. a. Schm. 28-3-69.
3) Br. I 421 (23-7-74).
4) *Justine* wel.
5) Mevrouw Athlone: Anna Elisabeth Christina v.T.v.S., nicht van Bella. Godet, *Mad. de Charrière* I 101; Hardenbroek a.w. III 112.
6) Bella was in 1771 met De Charrière gehuwd; zij woonden in Zwitserland, maar waren in den zomer van 1774 (en 1775 weer) te Utrecht. Godet a.w., en De Beaufort in *Gids* 1908 II 132.
7) De bronnen ontbreken ons; V.G. vermeldt in zijn eigenh. lijst brieven van mevr. De Charrière, maar ze zijn niet in de Kon. Bibl. Bij Godet a.w. en evenzoo in zijn uitg. der *Lettres de B.d.Z. à Constant d'Hermenches* ontbreekt alle spoor van V.G. Maar hij heeft zeer veel weggelaten: alles wat niet van essentieel belang was voor geschiedenis en karakter van Bella. Avant-propos *Lettres de B.d.Z.*

wel Van Goens' vriend, maar dat was in 1787[1]. Van Goens zelf deelt aan Schultens als iets gewichtigs mede, dat de oude Heer Van Zuilen in een gezelschap zeer avantageus gesproken heeft van zijn Voorrede voor Volkmann, en de lectuur ervan zeer aangeprezen[2]. Dat heeft hij dus van hooren zeggen. Dat zal ook wel het geval geweest zijn met de anecdote, die hij schrijft aan Ten Hove, over James Boswell in zijn verhouding tot vader en dochter Van Zuilen. Toen Ten Hove haar laatst in Den Haag naar Boswell had gevraagd, had hij uit het antwoord al begrepen, dat het niet pluis was. 'Comme je connois le père Z. j'ai savouré l'anecdote'[3].

Ofschoon met Lelyveld het betreurend, dat zij niet in het Nederlandsch schrijft[4], heeft Van Goens de grootste waardeering voor Bella's werk. En hij kent er meer van dan de meeste anderen. Hij bezit in 1767 een afschrift van haar proza-'blijspel' *Justine*, dat nooit werd uitgegeven, en waarvan ons ook geen copie is overgebleven[5]. Het heeft hem diep geroerd; Ten Hove moest het ook genieten. Zijn antwoord luidt: 'Vous dites, que vous avés pleuré Justine; vraiment j'en suis aise; je plains ceux qui ne savent pas pleurer; ils ignorent un des plus doux plaisirs de la vie; - de spotzucht komt weer boven - quant a moi, compatissant et chassieux je pleure presque toujours.' Hij raadt iedereen aan, het

1) C.a.V.G. 27-6-87. Duel met d'Averhoult. Vgl. Hardenbroek a.w. 6, 625. Hij is ook schoonzoon van Fagel, z.w. 3, 248.
2) Br. II 2 (20-3-73).
3) Br. I 336 (12-3-68). - De Schot J. Boswell - de biograaf van Johnson en aanbidder van P. Paoli - studeerde 1763-1764 te Utrecht. Hij sloot vriendschap met Bella v. Z., die hij nu eens bruusk afstootte, dan weer tot vrouw begeerde, wie hij altijd uit eigen zedelijke hoogte de les las. Ook een merkwaardig type van 18de-eeuwsche zeden en beschaving: met 'a passion for knowing and being known to celebrated persons', en 'an entirely erroneous conception of his own character'; altijd vol van teedere liefden en innige vriendschappen, trotsch op zijn 'sensibility' en 'hypochondria'; vol menschenmin, vrijheidsliefde, deugdverheerlijking; den waren zedelijken Christen uithangend tegenover de huichelaars, waar de kerkhistorie van vervuld is. Voltaire, Rousseau, Hume naloopend; verguld met den naam van bel-esprit, maar veilig op een reserve van godsdienst. Den mond overloopend van moraal, maar hart en leven vervuld van zedeloosheid. 'Il m'a parlé jusqu'au bout morale, religion, amitié. Il est si honnête homme qu'il en paraît singulier dans ce siecle pervers', schrijft naief de anders niet naieve Bella in 1764. Maar als hij, na een schandelijk leven, in 1768 weer met haar aanknoopt, en weer gaat zedemeesteren, - dat is in den tijd van V.G.' anecdote - breekt zij met een scherp antwoord de relatie af. En B. zet zijn zondige leven, afgewisseld met idyllische liefdeverbeeldingen, voort. Altijd blijvend 'the candid, generous Boswell'. 'And yet I am a very sensible, good sort of man.' Verkwister van tijd, geld, gezondheid, aanleg; speler, drinker, hoereerder; huichelaar, weekeling, zot. Met een uithangbord van wereldverbeteraar, wijsgeer, zedemeester. Een weerzinwekkend personage. Zie *Lettres de B.d.Z.* passim. Boswell, *Lettres to the Rev. W.J. Temple* ed. by Mr. Ph. Francis, 1908. De Beaufort in *Gids* 1908 II, 1909 III over B.v.Z.
4) Z. b. 142.
5) *Lettres de B.d.Z.* p. 233.

te lezen; maar deed het zelf nog niet, omdat hij een afkeer heeft van manuscripten; maar hij zal er toe overgaan, omdat hij de schrijfster waarschijnlijk spoedig zal ontmoeten[1]. Pourtalès zendt Van Goens het volgend jaar hetzelfde stuk met dank terug: 'J'ai beaucoup pleuré, Monsieur, et tout homme qui a une ame ne peut s'empêcher de le faire en lisant Justine.' Hoe gaarne zou hij het zien spelen door Olympe![2] Hij kent de schrijfster van naam, en heeft sedert jaren een fabel van haar, met enkele 'pièces fugitives', naar hij meent, nooit gedrukt. Daarbij ook een Ode, 'tres consolante pour les vieillards', die hij insluit[3]. Had Van Goens de *Justine* van Bella zelf? Dat behoeft niet; wij weten, dat ze aan meerdere goede vrienden het origineel of een copie ter lezing gaf, en dus ook de gelegenheid verschafte tot afschrijven[4].

Wij zouden het vanzelfsprekend vinden, als Bella en Rijklof Michaël vroeg tot goede vriendschap waren gekomen: het leeftijdsverschil (Bella was acht jaar ouder) had, waar zoovele gevoelens overeenstemden, geen beletsel behoeven te zijn; te minder, omdat Van Goens vroeg groot was en vroeg wijs. Onafhankelijk, critisch, vijandig aan vooroordeel en traditie, sceptisch; vrouw van talent en smaak, zeer ontwikkeld, vol belangstelling voor alle moderne ideeën, groot vereerster van Voltaire en van de Franschen, kosmopolitisch veel meer dan nationaal gezind; sensibel en sensueel; vriendschap en intimiteit behoevend, al was het van een harteloozen, cynischen d'Hermenches; ergerend in haar kring en botsend - welk een ideeën- en belangen-gemeeenschap! En zij leefden vlak bij elkaar! Toch lijkt het zeer twijfelachtig, of zij zelfs maar in meer dan oppervakkige kennis met elkaar zijn geweest. Was toch standsgevoel de ééne tegenstrevende factor, die alle attractie ophief? Maar Van Goens verkeerde als gelijke met haar standgenooten. En Bella trouwde in 1771 haar gewezen huisonderwijzer. Er kunnen, er zullen andere redenen geweest zijn,

1) Br. I 311 (17-3-67).
2) Actrice blijkbaar. In Den Haag?
3) P.a.V.G. 18-10-68. Op de eigenh. lijst van mss. in bezit v.V.G. in Kon. Bibl. vinden we 'Justine, comedie en prose, et pièces fugitives de Mlle de Tuil'.
4) *Lettres de B.d.Z.* 233: weigering aan iemand, dien zij slechts weinig kende. (Mei 1765). Daar de schrijfster ook over ongunstige critiek van Spaen, die 't niet had gelezen, en gunstige van Obdam. Generaal Maasdam had geweend bij de lezing. *Justine* zal een specimen zijn geweest van de 'comédie larmoyante', die den overgang vormde tot het burgerlijk drama: La Chaussée - Sédaine - Diderot. Lanson a.w. [14]. 658 vlgg. Bij Bella ook Engelsche invloed? Zij kende taal, land en volk. Mme Degenfeldt had den grond van *Justine* in *Pamela* gevonden, maar B. protesteerde krachtig: 'Pamela est si plate'. *Lettres* a.b.

waarom Bella minachtend ver bleef van heel het klein-steedsche Utrechtsche samenlevinkje. ‘J'ai couru a huit heures chez mon ami M. [R.] Brown pour faire un tour de promenade avec sa femme et sa belle-soeur, deux aimables Suissesses... les seules femmes que je voie dans tout Utrecht’[1]. Alleen de Schotsche dominee en homme du monde, huisvriend der familie ook, vond genade in de oogen der freule; Prof. Burman daarentegen beleefde zeer weinig genoegen van zijn catechisante. Meer gevoelde zij dan nog voor den oud-Katholieken bisschop - in een noodgeval. Bella was befaamd om haar excentriciteit; niet alleen den gemiddelden burger, ook Van Goens kan haar onvrouwelijk optreden hebben afgestooten. Het is, of we dat ook hooren doorklinken in de weinige woorden over haar in de brieven van Ten Hove. Hoezeer Van Goens ‘esprit’ en ‘goût’, de geestelijke modedracht van heel Europa in dezen tijd, ook in de vrouw wilde bewonderen, Bella moet verre van zijn ideaal zijn geweest. Uit een bepaald gezichtspunt beschouwd, schijnt zij eer het tegendeel.

Eeuwen lang reeds waren in de literatuur - met weinige uitzonderingen - in het beeld der ideale vrouw stand en verstand vaststaande trekken geweest; de herderinnen, die schepselen der fantasie, bevestigen slechts den regel. Hooft, Huygens, Vondel, ja Cats vertoonen het allen, op de eene of op de andere manier. De 18de eeuw stelde den laatsten eisch nog scherper. En Bella was ten uiterste verstandig; naar het verstand harer eeuw. Maar die eeuw bracht tevens de kentering. De romantiek - welker beginselen diep in de 18de eeuw liggen - stelde het eenvoudige natuurkind met het onbedorven hart en het spontane gevoel als dichters-ideaal; en in het leven zocht men de aanpassing. Rousseau, Jacobi, Goethe toonen op verschillende wijze de verandering, in geschrift en leven. Van Goens staat op den overgang, maar neigt meest naar het nieuwe. Zijn geliefde ‘Louise’ was een aanzienlijke en geestige vrouw, maar hij had haar lief om haar gevoelig hart. De kamenier te huwen, was nog een ondenkbaarheid, maar de beschrijving harer niet alleen uiterlijke bekoorlijkheden heeft weinig, dat aan afdalen doet denken; de sympathie stijgt veel meer met de eenvoud en naïveteit. Zou ook zij niet naar het leven zijn geteekend? Zou Marianchen misschien iets uit te staan hebben met een wezenlijke vriendin van Van Goens; een burgermanskind, ondanks aristocra-

1) *Lettres de B.d.Z.* 241 (30 mai 1765).

tisch-klinkenden naam? Pamfletten van 1775 en van lateren tijd geven een zeer ongunstige voorstelling van Van Goens' verhouding tot de vrouw van den boekverkooper J.C. ten Bosch: met haar meisjesnaam Christina Deliana van Weede[1]. Aan zulke uitingen van zulke pamfletten mag men niet te veel waarde toekennen; maar op het einde van Van Goens' leven blijkt ons uit intieme brieven van den jongen Cornelis ten Bosch van nog zeer teedere gevoelens van juffrouw Ten Bosch en haar zoon voor den balling.

Overvloeiende teederheid kenmerkte echter later ook de sentimenteele vriendschap, van 1781 tot 1784, met Maria Elizabeth Schilperoort, de vrouw van den Rotterdamschen belastingklerk Olivier, in den tijd, dat Van Goens een goeden gezantschapspost ambieerde. En nog later, in zijn Duitschen tijd, beschrijft hij zijn ervaringen met eene ‘nouvelle Ruth, ou la petite glaneuse de la maison rouge’ zóó, dat het bij Lavater en anderen den grootsten bijval vindt; en belooft hij aan Van Alphen nog een ‘eben so rührende Geschichte’ van een ander arm meisje, ‘ein Art Ideal einer Arcadischen Nymphe’[2]. 'n Kern van ernst mag er daarom liggen in zijn scherts van 1804: dat hij vaak aan een huwelijk denkt, al was het met ‘eine gemeine Magd’ - hoezeer zijn grafelijke vriendinnen er om lachen[3].

Niet alleen met Utrechtsche, ook met Amsterdamsche families van aanzien kwam Van Goens op vertrouwelijken voet. Waarschijnlijk door zijn oudoom Schrijver, en diens schoonzoon J.F. d'Orville[4]. D'Orvilles's woonden er toch ook reeds lang bij en in Utrecht, maar steeds nauw verbonden met Amsterdam[5]. Het ligt zoo voor de hand, dat Van Goens, door zijn verwanten bij die d'Orvilles ingeleid, daar zich weer andere vrienden verwierf[6]. In Céphise, ‘die Frau, wie es weinige giebt’,

1) Later moet ik hierop nog terugkomen.
2) V.G.a.V.A. 27-12-1800.
3) V.G.a. mevrouw V.A.z.d. (na Mei 1804).
4) Z. b. 19-20.
5) Een oom van J.F. d' O., Jean, woonde op het einde der 17de eeuw te Maarssen. Een Ida Theodora d' O. kwam in 1752 ingevolge van haar huwelijk met burgem. E. van Harskamp met attestatie uit Amst. naar Utr. († 1756). In 1755 doet een Joan d' O. er belijdenis. Een F.W. d' O. overleed er in 1752; een Abr. Tieuwele d' O. in 1783 (begr. te Amst.). In 1734 had de Ordin. Raad. i.d. Hove v. Utr. J.L. van Ewijck de Amsterdamsche Philippina d'O. gehuwd. Weduwe sinds 1760, stierf zij 1799 te Maarssen. Elias, *Vroedsch. v. Amst.*; Lidmatenboek N.H. Kerk Utr.; enkele mededd. v. gem. archief Utr.
6) Later, in 1785, vond de dochter van het echtpaar d'Orville-Schrijver, Cornelia Maria, een echtgenoot in Utrecht, Iz. van der Does, die daarna in Amsterdam een ambt kreeg.

madame d'O., de vriendin der veuve Derenthal, vermoed ik de weduwe van een d'Orville. Met de Hope's kennis makend[1], vond nicht Derenthal terstond een dankbaar onderwerp aan Van Goens, beider goeden vriend. De Hope's nu zijn geparenteerd aan de d'Orville's. Vandaar ook wel, dat de buitenplaats van den graecus, archaeoloog en maecenas J.Ph. d'Orville, Groenendaal bij Haarlem, niet lang na zijn dood, zich in bezit van een Hope bevindt. Zoo begrijpt men ook, dat Van Goens in 1773 op Groenendaal logeert. 'Die lugtige mevrouw Van der Hoeven, die met Uw en Professor Petz bij mijn schoonzuster Hope op Groenendaal logeerden, en die zich alstoen ook op haar manier een eer maakten om met dat geenen te spotten het geenen nu haar troost en hope uit maakt' - zoo spreekt Matje van Zuilen over zichzelf en Van Goens, na vier en dertig jaar, in 1807[2]. Van de overleden Mevrouw Van Alphen had zij gehoord, dat ook hij, als zij, door God van lichtzinnig ernstig en geloovig was gemaakt; nu kreeg zij een 'onoverwinnelijken lust, onze correspondentie weder te vernieuwen, en nu niet meer over comedie of kermispartijen elkanderen te onderhouden, maar met elkanderen te correspondeeren over onze eeuwige belangens.' Haar oude vriend, voor wien zij altoos een bijzondere hoogachting gehad heeft, dien zij toenmaals 'in het natuurlijke', in zijn amours van dienst was[3], moge haar thans in het geestelijke ten dienste staan, en haar een tweede Newton[4] zijn. In den tweeden brief spreekt zij van 'mijn suster J. Hope daar wij elkanderen hebben leeren kennen'[5].

De Hope's zelf kende Van Goens reeds langer. Wilzeck, met zijn neef Chotek uit Utrecht naar Amsterdam vertrokken, dankt hem 29 Maart 1770 voor de aanbevelingen aan zijn vrienden daar, van wie zij ook groote vriendschap ondervinden: 'Mr. et Mme. Hope ont été sensibles à votre souvenir'; de jonge Hope sprak met veel lof van hem. In 1774 bieden Hope en een jonge Duitsche handelsvriend Daum, die blijkbaar ook huisvriend is, en door dezen ook Daum Sr. te Berlijn, hem vriendelijke hulp bij moeilijkheden en

1) Z.b. 397.
2) M.M.v.Z.v.N.-Van der Hoeven a. V.G. 8-12-1807. Zij is 'niet meer 25 jaren oud, maar welhaast 60.' Dez. a. denz. 21-3-1808. En zij was getrouwd Mei 1773.
3) Z.b. 380.
4) Nl. John Newton, wiens *Cardiphonia* haar na den Bijbel het meest geliefde boek is.
5) Over John Hope zie Elias a.w. II 933 vlg. Geh. 1763 m. Philippina Barbara v.d. Hoeven. Kocht 1767 Groenendaal van D.v. Lennep, die sinds 1752, door koop, eigenaar was. - Het huis Hope in de 18e zoo iets als Rotschild in de 19e eeuw. A.w. II 1058.

geschil met een boekverkooper aldaar[1]. De jonge Daum doet hem in zijn brieven de complimenten van al wat den naam Hope draagt in Amsterdam; hij hoopt nog mondeling bescheid, of hij hem straks in Engeland van eenigen dienst kan zijn[2]. Ook Grosley in 1772 en Van den Velden in 1777 spreken van de Hope's als zijn vrienden[3]. En een der redenen, die Van Goens opgeeft voor het staken van zijn werk aan Volkmann's *Reisboek door Italien*, is dat de Heer J. Hope, een voorbeeld van een goed reiziger, al zijn aanteekeningen, waarop hij had durven rekenen, door schipbreuk verloor[4]. De drie vrouwen te Amsterdam, die behoorden onder de weinigen, wien hij zijn Voorrede voor dat Reisboek zond[5], zoeken wij zoo allereerst in den kring der Hope's en der Orville's.

Op het einde van 1776 of in het begin van 1777 aten Van Hoorn van Vlooswijk en Van Goens bij J.F. Röell, den secretaris van politie te Utrecht. Men sprak over Italië; Van Goens zou het gaarne eens met eigen oogen zien. Kort daarop verzocht Van Vlooswijk op de meest heusche wijze, hem mondeling een plaats in zijn rijtuig en een kamer in zijn appartementen te mogen komen aanbieden, voor de reis, die hij, na Augustus, van uit Pyrmont over Berlijn, Dresden, Praag, Regensburg, Weenen - of korter, naar Van Goens zou wenschen - naar Italië in den zin heeft[6].

Van Goens zelf vertelt later, van den eersten tijd van zijn politieken loopbaan, dat hij te Amsterdam ‘was received with the most distinguish'd politeness, in almost all the best families, and my acquaintance courted by people of the first rank’[7]. En: ‘I was extremely familiar with one of the most distinguished Amsterdam families who had a countryseat near our town[8] whither I went whenever my time allowed, and was always reproach'd with coming too seldom.’ Zoo bleef het, tot de verschijning van zijn *Politiek Vertoog over het waar Sistema van de Stad van Amsterdam* (1781) vrienden in vijanden verkeerde[9].

Van de Haagsche vrienden en kennissen heb ik reeds verscheidene vroeger genoemd. Met Van Wijn, die trouwens in 1770 naar Den Briel ging, was de vriendschap al in 1768 gedoofd, zooals die

1) Brieven van Deutsch, Daum Jr., Daum Sr., Hope en Co., en Thulemeyer a. V.G. 1773-1774.
2) Daum Jr. a. V.G. Amsterdam 3-2 en 8-4-74.
3) Gr. a. V.G. Troyes 12-10-72. J.A.v.d.V.a.V.G.z.d. (ca. 4-12-77).
4) Voorr. Volkmann VI, 109.
5) Br. I 3 (V.G.a. Schultens 20-3-73).
6) Amst. 24-1-77.
7) *Some Memorandums of my Life* (voor Lord Dover). Br. I 17.
8) De d'Orville's in Maarsen? Z.b. 410 n. 5.
9) Br. I 17, 19.

met Lelyveld in Leiden in 1769; zooals ook andere vriendschappen verdorden en afstierven, of omsloegen: met Tydeman in Utrecht, met Mollerus in Den Haag. Vosmaer trad met hem in 1768 in relatie, over munten en gemmen[1)]; Van Wijn was toen ook diens vriend[2)]. In 1772 beweegt Van Goens hem tot inteekening op de *Nouvelles Idylles*, en aankoop van teekeningen van Gessner[3)]; in 1774 correspondeeren zij weer over de oude liefhebberij[4)]. Sinds hooren wij niet meer van hem, dan in Van Goens' Haagschen tijd, vele jaren later.

Met het echtpaar De la Fite blijkt Van Goens in 1772 in betrekking te staan; hij zendt een en ander in voor hun Bibliothèque des Sciences. Hun briefwisseling vertoont herhaaldelijk een vriendschappelijk karakter, vooral die met mevrouw, die evenals hij groote belangstelling heeft voor de nieuwe Duitsche letteren. Zij staat in briefwisseling met Klopstock[5)], Wieland, Jacobi; verzamelt inteekenaars voor hun geschriften[6)]; vertaalt Duitsche werken in het Fransch[7)]. Ook brengt zij soms geruimen tijd in Duitschland door. Beiden - verzekert De la Fite in Mei 1772[8)] - zijn vol bewondering voor Van Goens' talent en zijn hartelijke aanmoediging van dat van anderen. Gevoelig voor de eer, zullen zij hem gaarne bij zich zien[9)]. Dat bezoek moet zeer spoedig gebracht zijn, of de persoonlijke kennismaking met mevrouw werd een tijd verschoven; want half Juni vertrok zij, voor den ganschen zomer, naar Hamburg[10)]. In elk geval is er sinds Januari 1773 persoonlijk verkeer tusschen hen[11)]. Niet lang daarna biedt Van Goens in een ‘vriendelijken en interessanten’ brief haar zijn diensten aan, voor het geval dat zij iets naar (of uit?) Duitschland te verzenden heeft. Dankbaar wil zij er gebruik van maken; maar met bescheidenheid: een ander maal zal zij zich tot Jacobi wenden. Als Van Goens echter zijn oog wil laten gaan over haar ver-

1) Z.b. 241.
2) V.W.a.V.G. 21-11-68.
3) Lijstje van inteekk. onder V.G.' papieren. De la Fite a. V.G. 30-5-72. Vgl. Br. I 392-409.
4) Z.b. 242 n. 2, 244.
5) Mevr. D.l.F.a.V.G. 4-7-73. Zij verdedigt K. tegen een kwaad vermoeden van V.G.: ‘ce n'est pas le besoin qui conduit sa plume’, want hij leeft altijd bij Bernstorff.
6) Voor de prachteditie van Wieland's omgewerkten *Agathon* 1773: mevr. D.l.F.a.V.G. 4-7-73. Vgl. D.l.F.a.V.G. 18-1-73 en Cat. V.G. I 613. Als zij 't voor K.'s *David* zelf niet kan doen, dringt zij er V.G. toe. 4-7-73. Vgl. Bibl. d. Sc. 39, 435.
7) O.a. *La Vie et les Lettres de Gellert.* Bibl. d. Sc. 42, 410; 44, 84; en *Histoire de la Conversion de Struensee*, van Dr. B. Munter. B.d. Sc. 39, 474.
8) D.l.F.a.V.G. 30-5-72, de eerste bewaarde brief; wel niet de eerste, want hij is antwoord op ‘uw laatsten’.
9) D.l.F.a.V.G. 30-5-72.
10) D.l.F.a.V.G. 27-6-72, gedrukt Br. I 403 vlg.
11) D.l.F.a.V.G. 18-1-73.

taling - het betreft die van Sophie de Laroche's *Geschichte des Fräuleins Von Sternheim* - en zijn meening er over zeggen, zal zij zich zeer gevleid gevoelen; door Wieland daartoe gerechtigd, bracht zij enkele wijzigingen aan. Zij wil berusten in het zwijgen van Van Goens' vriend - Wieland dus wel -, nu zij hoort, hoe stipt hij tegenover dezen is[1].

Haar man en zij verheugen zich beiden, dat Van Goens naar Den Haag komt; zij dringen herhaald erop aan, dat hij toch hen bezoeken zal. Later hooren wij de klacht, dat zij zoo weinig van zijn verblijf in de hofstad genoten hebben[2]. Daarna eindigt de correspondentie; in 1778 herleeft zij slechts even met De la Fite, naar aanleiding van een of twee artikelen voor de Bibliothèque en de beoordeeling van Engel's *Wijsgeer voor de Wereld*[3]. In 1781 stierf hij. Dan schrijft Van Goens aan de weduwe een hartelijken brief, en wijst haar op 'la bonté de Dieu, la plus riche source de consolations.' Dankbaar getroffen, raadpleegt zij daarop den ouden vriend over haar plannen en 'ressources'. Hij had haar geschriften voor kinderen geprezen; zoo ook vele andere letterkundigen. Daar wil zij mee voortgaan. Een 'Cours de religion naturelle', door haar man opgesteld voor prinses Louise, en reeds voor een groot deel af, zal een der drie afdeelingen vormen van een 'Oeuvre periodique à l'usage des enfants'[4]. Van Goens' antwoord doet haar zoete tranen schreien: 'vous avez fortifié mon ame par les nobles leçons d'une philosophie chrétienne; et l'avenir s'offre à moi sous des couleurs plus riantes.' Hij heeft gelijk: 'avec une conscience pure on ne perd jamais ses droits au bonheur.' En zij dankt God 'pour m'avoir suscité un guide, un Ami tel que vous.' Indien ooit de Hemel hem in de beproeving brengen mocht, moge dan 'une amie noble et sensible vous rendre tout le bien que vous m'avez fait.' Zij zal zijn raad voor de uitgave volgen; en hoopt op verdere hulp. Kan hij haar geen materiaal verschaffen? Want zij heeft haar lectuur verwaarloosd, voor een taak, die zij onder leiding en aanmoediging van haar man op zich had ge-

1) Mme D.l.F. née Boué a. V.G. 10-7-73. *Mémoires de Mlle de Sternheim, publ. p.M. Wieland et trad. de l'allemand p. Madame D***, La Haye*, P.F. Gosse 1773. Zie Bibl. d. Sc. 38, 192 vlgg. over het eerste deel der vert., dat dus begin 1773 verscheen. Dat dit werk bedoeld is, blijkt ook uit B.d. Sc. 39, 438, en uit z.w. 38, 202: 'aussi M. Wieland a-t-il exhorté Madame *** à traduire librement.'
2) Mme D.l.F.a.V.G. 10-6; 4-7 en 1-10-73.
3) Z.b. 304 vlgg.
4) Veuve D.l.F.a.V.G. 24-4-'81. Verder zal het bevatten: gewijde geschiedenis; natuurlijke historie naar Buffon; en 'Contes, dialogues, etc.' als vervolg op de reeds verschenen 'Entretiens, drames, etc.'

nomen, en die zij nog heeft te voltooien: de verbetering of liever omwerking eener letterlijke vertaling van Lavater's groote werk, die reeds gedeeltelijk in druk ligt[1)].

Het plan der kinderlectuur gaat niet door[2)]; enkele maanden later kan zij hem bevestigen, wat zij aleer in vertrouwen met hem besprak, dat zij in dienst zal treden van de Engelsche koningin, die zoo welwillend over haar denkt[3)]. Het volgend jaar deelt zij uit Londen hem een en ander mede over haar positie aan het hof, in antwoord op een 'touchanten' brief, dien hij haar zond door bemiddeling van haar goede vriendin Mlle W.M. de Larrey[4)], onder wier hoede zij haar zoon in Den Haag heeft moeten achterlaten[5)]. Conversatie met een zeer hoogstaande vorstin, met een koning, de goedheid zelve, 'heures de lecture et d'entretien' met twee princessen, die zij moet opleiden in de liefde voor religie en humaniteit[6)]: zij had het nooit kunnen droomen! Zij is gelukkig, zoover dat mogelijk is bij haar verlies en haar gemis[7)]. Van Goens, die over beide haar troostte, moet thans in eigen ongeluk en droefheid zich ook sterken aan die edele wijsbegeerte, die hij haar terecht voorhield. - Van haar paedagogische en godsdienstige inzichten krijgen wij nog nader begrip, als wij hooren, dat zij het volkomen eens was met haar man, toen hij hun kinderen van 7 en 4 jaar wel terstond de kindergedichtjes van Van Alphen liet leeren - en zij leerden ze graag -, maar zorgvuldig al diegene ervan weghield, waarin van God gesproken werd; al vond zij het 'singulier', dat zij zoo, uitgaande van heel andere beginselen, tot precies dezelfde opvoedingspraktijk kwamen als Diderot[8)].

Haar belangstelling voor de letteren blijft steeds even levendig. Een veelbelovenden jongen man van goede beginselen, die met anderen een nieuw tijdschrift opzet, beveelt zij in Van Goens' bescherming aan[9)]. Het doet haar goed, in Londen Carter, den vertaler van Epictetus, en Lady Montagu, met andere vrouwen van talent, te ontmoeten. En zoowel daar als door juffrouw De Larrey en Van Goens in Holland tracht zij inteekenaars te winnen voor de

1) Mme D.I.F.a.V.G. 27-4-81.
2) Vgl. haar brief a. V.G. 25-1-82.
3) Dez. a. denz. 31-8-81.
4) Dochter v.d. secretaris v.d. Prins, baron de L. Dezen zelf schijnt V.G. reeds in 1772 te kennen, te oordeelen n. brief v. Grosley a. V.G. 12-10-72.
5) Vgl. ook Mlle M.W. de Larrey a. V.G. 25-12-81.
6) Mme D.I.F.a.V.G. 25-1-82, en Mlle De Larrey a. V.G. 25-12-81.
7) Zelfde brieven van Mme D.I.F. en Mlle De L.
8) In brief D.I.F.a.V.G. 6-5-78. Vgl. hierbij vooral Knappert, *Gesch. N.H. Kerk* II 137.
9) La Haye, 31-8-81. - Het bijgevoegde prospectus ontbreekt.

Moralische Erzählungen, die Wieland's bekende vriendin, mevrouw De Laroche schrijven wil, wanneer aan haar man, onverdiend, zijn ambt te Koblenz ontnomen is[1]. -

De Engelsche predikant A. Maclaine behoort ook tot de Hagenaars, met wie Van Goens betrekkingen onderhoudt. In een brief van Januari 1771 betreurt hij het, door de bijzondere drukte niets te hebben gehad aan Van Goens' verblijf in den Haag. Hij dankt hem echter voor de vriendschappelijke waarschuwing, dat Struchtmeyer hem aanvallen wil op zijn aandeel, twintig jaar geleden, in Meerman's *Thesaurus*: heel rustig zal hij het afwachten[2]. In 1778 zien wij Van Goens opnieuw ongerust over gevaren, die Maclaine bedreigen, dan echter van theologischen kant[3].

Zoowel Maclaine als de echtgenooten De la Fite worden in Den Haag gerespecteerd ook in de hoogste kringen. Van Goens wenscht daarmee te verkeeren op voet van gelijkheid; maar hij slaagt er slechts zeer ten deele in. Met den baron G. Meerman komt hij in 1770 al even min op dreef als in 1768[4]. Hij schrijft hem om inlichtingen over een zending uit Spanje, die van Majansius aan zijn adres gekomen was via Meerman; het antwoord is zakelijk, en in hoofdzaak een verwijzing naar Mayans zelf, die te Valencia per geregelde post te bereiken is[5]. Over Fr. Hemsterhuis en de Gallitzins, De Pinto en Perrenot spraken wij reeds. Ook even over Fagel junior, den neef van Ten Hove; evenzoo kwam ons terloops al de naam van Tavél voor.

F.S. de Tavél, eerste commies voor buitenlandsche zaken[6], was goed bevriend met Ten Hove en met F. Fagel[7]; den laatste had hij vergezeld op zijn reis naar en door Italië. Zoo komt het, dat Van Goens evenals op Fagel en Hope[8] ook - maar evenzeer vergeefs - een beroep deed op hem, om aanteekeningen over Italië, ten dienste van zijn bewerking van Volkmann. Reeds lang geleden had Ten Hove hem over die reis gesproken: toen hij hem in 1762 Heerkens' reis-elegie mededeelde[9], waarin Tavel

1) Mme D.I.F.a.V.G. 25-1-82.
2) M.a.V.G. 11-1-71.
3) Br. II 55: Van Heiden a. V.G. 23 février [*niet* janvier] 1778. Ook V.G.a. Van Alphen z.d. (begin 1778; wsch. na 23-2). Vgl. De Bie a.w. CIII?
4) Z.b. 185 vlg.
5) M.a.V.G. 6-12-70.
6) Zoo noemt Ten Hove hem. Br. I 327 noot (27-2-68); directeur van de correspondentie met de gezanten in het buitenland, licht Dr. Krämer ons in. Hardenbroek a.w. I 365 n.
7) Geb. 1740, † 1773; sinds 1767 zijn vader H. Fagel als tweede griffier toegevoegd.
8) Volkmann VI, Voorr. 109. Vgl. boven 412.
9) Z.b. 127. Verder Volkmann I, Voorr. 52-53; en Cat. V.G. I 454, II 247, 305.

werd genoemd als ‘dux sapiens... et quem me melius multa videre reor.’ Als Van Goens in 1766 vervuld is van bewondering voor een Hoogduitsche improvisatrice[1], weet Ten Hove, die ook reeds lang van haar had hooren spreken, weer, dat Fagel in Italië ‘a beaucoup connu un autre être femelle de cette espèce, dont il conte des merveilles.’ 't Italiaansch is daarvoor trouwens zeer geschikt. Maar ook in onze streken zijn improvisators niet onbekend: Ten Hove herinnert aan een poëet aan Dagobert's hof[2].

Hoever Van Goens' kennis aan Fagel zelf ging, weten wij niet. In 1770 droeg Chotek hem groeten op, onder andere ook aan Fagel[3]. Met Ten Hove keurde deze de voorrede voor Volkmann, voor zij definitief werd afgedrukt[4]. ‘De jonge Griffier Fagel heeft de gehele Voorrede in de drukproeven gelezen, en goedgekeurd’, beweert Van Goens wel wat stout tegenover Schultens[5]. Hij had inderdaad veel bewondering en lof geuit, maar hij vooral had ook ernstig geprotesteerd tegen den gevaarlijken passus over den godsdienst en tegen de onfatsoenlijke termen en voorstellingen: ‘un trop manque de délicatesse’[6]. Dat wij nergens rechtstreeksch contact vinden tusschen hen beiden, doet ons vermoeden, dat de kennis zeer oppervlakkig is gebleven. Daarmee schijnt in strijd, wat we lezen in een brief van mevrouw De la Fite: dat Van Goens, tijdens of dadelijk na den dood van Fagel in Den Haag verblijvend, ziek was geworden door dat droevig sterfgeval[7]. Maar Van Goens had een overgroote sensibiliteit; en een sterke verbeelding; en een zekere vrijmoedigheid van voorstellen.

In dezen kring was belangstelling voor kunst, ook voor Italiaansche kunst: oude en nieuwe, beeldend en litterair; geen wonder bij vrienden en geestverwanten van Fr. Hemsterhuis. De *Discorsi* van Cesarotti hoopte Van Goens in 1768 hier te zullen vinden, toen de zending van dezen zelf zoo lang op zich liet wachten[8]. Tevergeefs, naar het schijnt: Tavel heeft ze nooit in handen gehad, Ten Hove kent ze ook niet[9]. Als hij echter omstreeks het begin van 1770 aan een werk over Italië gaat denken, verschaft Tavel hem op

1) A.L. Karsch: ‘die Karschin’. Zie *N. Bijdr.* II 593, 628.
2) T.H.a.V.G. 5-12-66. Het fragment breekt hier af; vermoedelijk heeft T.H. meer voorbeelden opgenoemd.
3) Ch.a.V.G.z.d. (± eind Juni 1770); de anderen zijn de Leidsche hoogll. Ruhnkenius, Allamand en Pestel.
4) Z.b. 377. Ruhnk. zal slechts toevallig bij de lezing tegenwoordig zijn geweest; Tavel schijnt de proeven daarna of daarvoor ter inzage te hebben gehad. Br. I 344.
5) Br. II 2.
6) Br. I 343. Vgl. boven 378.
7) Mme D.I.F.a.V.G. 1-10-73. Dood van F. 28 Aug.
8) Z.b. 342; en C.a.V.G. 3 Marzo 1768 (weggel. ged. Br. I 435).
9) Br. I 330, 331 (± 9-3-68).

zijn verzoek een Italiaansch boek, waarin hij zeer goede verhandelingen vinden zal; hij heeft het pas terug ontvangen van Fagel of van Ten Hove. Had hij bij zijn laatste bezoek aan Den Haag er maar van gesproken, dan was het zooveel eer tot zijn beschikking geweest[1]. Het blijkt in een volgenden brief[2] het door P. en A. Verri, Ces. Beccaria, Paolo Frisi en anderen van 1764 tot 1766 uitgegeven periodiek *Il Caffè*: als hij er nut van heeft, kan hij het nog gerust een tijd houden. Tavel wijst hem nu ook op Volkmanns boek over Italië - waarover Van Goens echter reeds lang met den auteur in briefwisseling staat[3] -, dat door een Italiaan, die zijn land kent, hem zeer geroemd werd: hij is het vaak oneens met De Lalande en Richard. *Il Caffè* was Van Goens reeds in 1768 door Cesarotti aangeprezen als 'opera piena di buona filosofia e di spirito'[4]; als hij het eindelijk aan Tavel terugzendt, voegt hij er het eerste deel van zijn Volkmann als rente bij[5]. En Tavel prijst zijn voorrede en noten als interessant en instructief; ook om den levendigen stijl leest hij ze met groot genoegen. Met reisaanteekeningen had hij hem echter niet kunnen dienen. Wat hij daarvan had, kon niet onder andermans oogen komen, en zou hem ook niets helpen, vooral niet voor de kunsten. Maar Van Goens zou het toch wel goed maken[6]. Of Fagel - naar wien hij zijdelings toch ook had geinformeerd - beter voorzien was, liet hij geheel in het midden; wij vermoeden dus van niet.

Voor Paolo Frisi, in de literatuur bekend door zijn *Elogj* op Galilei, Newton, d' Alembert en anderen, in eere ook om zijn vrijzinnigheid en afkeer van de Jezuieten[7], vermaard bovenal door zijn veelzijdige mathematische wetenschap, gaat de belangstelling bij de vrienden zoo ver, dat de indolente Ten Hove, op verzoek van Van Goens, zelf inteekenaars werven wil voor zijn werk *De gravitate corporum libri III* (1768); en dat, als dit, naar hij wel verwacht had, niet meeliep - de een kende Frisi, een ander het Latijn niet, en een derde trok zich van de heele zwaartekracht niets aan -, Fr. Fagel, Tavel en hij zelf elk vier exemplaren bestellen[8]. Toen Van Goens, reeds in 1766, zijn eersten brief van

1) Tavel a. V.G. 7-3-71 in antw. op V.G.a.T. 20-1-71.
2) T.a.V.G. 3-12-71 in antw. op V.G.a.T. 5-11-71.
3) Zie Volkmann a. V.G. 1-4-71.
4) Br. I 465 vlg. (5-10-68).
5) Tavel a. V.G. 24-2-73. Vgl. V.G.a. Schultens Br. II 2 vlg.
6) T.a.V.G. fragment z.d. (1772 in elk geval).
7) Vgl. boven 357.
8) T.H.a.V.G. 19-10-67 (weggel. ged. Br. I 339); wsch. 16-11-67 (Br. I 327); en 27-2-68 (ibid. noot).

Frisi ontving, moest Ten Hove dien ook beslist zien; hij was nieuwsgierig, of er litterair nieuws, of er ook iets over Frisi's vriend d'Alembert in stond[1]. Tavel kende hem persoonlijk: 'quand vous écrivez au B: Frisi[2], veuillez me rappeller à son souvenir'[3]. Had hij of Fagel, op een verzoek van Ten Hove, Frisi aangewezen als een Italiaansch geleerde, met wien Van Goens kon trachten aan te knoopen, om dan door diens bemiddeling verdere, litteraire relaties te verkrijgen? Het heeft er veel van: om het gewicht, dat Ten Hove hechtte aan dien eersten brief (de vlieger ging dus op!), om zijn ongewonen ijver voor Frisi's geleerde boek, en ook om het genoegen, dat het hem doet, wanneer deze Van Goens een anderen belangrijken correspondent in Italië bezorgt[4].

Ten Hove zelf heeft Italië nooit bezocht[5]. Hij schijnt er omstreeks 1781 nog aan te hebben gedacht, naar hetgeen Frisi hoorde van een Hollandsch reiziger[6]; hij kwam toen echter in den fellen partijstrijd, te midden waarvan hij stierf. Hoe zeer Italië ook hem trok, blijkt wel uit zijn veeldeelig werk: *Mémoires généalogiques de la Maison de Medicis*[7]. 'Ce qui me plait de ce sujet - schrijft hij aan Van Goens, die hem de bronnen aanwijzen, en zijn ontwerp critiseeren moet -, c'est la liaison intime qu'il a avec les arts, les lettres et la Philosophie'[8]. Hij wil niet schrijven voor de geleerden[9], zelfs niet voor het publiek[10], maar voor een half dozijn vrienden[11]: 'amis indulgens et a moitié instruits'[12]. 'Mon seul but est de m'amuser en m'occupant, et l'ultimatum de mon ambition est de faire un barbouilage, qui lu a travers le bandeau de l'amitié puisse ne pas déplaire'[13]. Veel onderzoek en de grootste nauwkeurigheid stelt hij zich daarom niet minder ten eisch. Maar geleerdheidsbetoon blijft achterwege: misschien zal hij soms eens een woord Italiaansch gebruiken, maar Latijn

1) T.H.a.V.G. 5-12-66.
2) B: d.i. Barnabite? Vgl. T.H.a.V.G.: 'nôtre bon ami le Barnabite.' Br. I 327 (wsch. 16-11-67). Eerst in 1776 kreeg F. verlof, de B. orde te verlaten, en zich eenvoudig 'Abate' te noemen.
3) T.a.V.G. 7-3-71.
4) Nl. Cesarotti. Ces. a. V.G. 23-5-67 (Br. I 423); T.H.a.V.G. 19-10-67 (niet gedr. ged.).
5) Zie Br. I 310.
6) Br. I 491 (Fr. a. V.G. 24-6-82).
7) Cat. V.G. II 261; Br. I 310 n. Het werd als manuscript gedrukt, en is zeldzaam, daar de meeste exx. zijn verbrand: volgens Collot d'Escury, *Hollands Bloei in K. en W.* II. Aantt. blz. 8, door hemzelf 'ten vure gedoemd.' De Kon. Bibl. bezit een ex. - Collot d'Escury vermeldt een Eng. vert. d. Rich. Clayton.
8) Br. I 310 (17-3-67).
9) 24-9-67 (Br. I 314 en onuitg. ged.), 5-10-67 (onuitgeg. ged.).
10) Br. I 314.
11) Br. I 314; en ± 5-12-67.
12) Br. I 314.
13) Br. I 310. Vgl. 25-10-67 (niet uitgeg.).

zal hij alleen in de noten geven[1]. Aan den ernst der Historie zal hij zich niet te veel storen; als hij door anecdoten of aardigheden zijn verhaal kan kruiden, zal hij dat met niet minder vrijmoedigheid doen dan Bayle. Het zijn memoires, die een familiaren trant toelaten[2]. In de fijne details moge die geschiedenis door een Toscaan beschreven worden, hem is het om een leesbare voorstelling der hoofdzaken te doen[3]. Hij is bang voor een schoolsche methode, als van Hénault, dien men slechts raadpleegt; veel meer gevoelt hij voor een model als Voltaire's *Siècle de Louis XIV.* Hij denkt zich gaarne den opzet zoo: eerst de politieke geschiedenis tot 1494, de verdrijving van Piero; dan afzonderlijke hoofdstukken over vernieuwing en voortgang van letteren, kunst en wetenschap; een nieuw hoofdstuk over de zeden, één met anecdoten, enz. En in den zelfden trant de beide volgende perioden. Maar dat eischt de hand eens meesters, die hij niet heeft[4]. Te meer voelt hij den plicht van nauwkeurigheid, waartegen alleen een Voltaire zondigt zonder straf. Dat de geschiedenis niets zou zijn dan een 'fable convenue', is hem te kras. 'La vérité en fait d'histoire est comme la quadrature du cercle... la pierre philosophale... le summum bonum... c.a.d. un point ou l'on ne parvient jamais, mais vers lequel il faut tendre sans cesse',[5]. Hij bewondert Hooft en Tacitus als groote stilisten[6]. En hij bejammert het, zelf zijn moedertaal niet genoegzaam te hebben beoefend, om daarin met zulk een werk te kunnen behagen[7]. Naarmate Van Goens' lijst van bronnen en literatuur aangroeit - een Catalogus heet ze telkens -, en zijn critiek meer loskomt, wordt het Ten Hove duidelijker, dat het een werk van jaren zijn zal[8]. In 1767 krijgt hij door wisseling van ambt een overvloed van tijd[9]; toch duurt het tot 1773, eer het eerste deel verschijnt.

Ten Hove, Fagel, Tavel en Hemsterhuis waren de eenigen in Den Haag, schreef Van Goens aan Schultens, die zijn Voorrede hadden gekregen[10]. Het moest het verzuim tegenover den Leidschen professor verontschuldigen: ze was ook niet voor geleerden geschreven, maar 'voor luiden van de wereld, vrouwen en mans.' Indien het toen[11] al waar was, weldra kregen nog andere Hagenaars een exemplaar. In November 1773 bedankt De Pinto

1) 24-9-67 (weggel. ged.).
2) 5-10-67 (onuitgeg. ged.).
3) 25-10-67 (niet uitgeg.).
4) 24-9-67 (weggel. ged.).
5) Br. I 318.
6) Br. I 316.
7) Br. I 318.
8) 30-9-67 (weggel. ged.).
9) Z.b. 389.
10) Br. II 2-3.
11) 20-3-73.

voor zijn werken, hem present gedaan[1]; de lezing zal zijn bewondering voor Van Goens' kennis en talent vermeerderen, en hem zijn vriendschap hoog doen houden. Zijn verzuim van correspondentie komt alleen voort uit traagheid en ‘spleen’, door ouderdom verergerd. Namens Thulemeyer, den Pruisischen gezant, betuigt hij hem ook dank voor de toezending van zijn boek. Dus ook deze kreeg zijn Volkmann[2]. Eenigen tijd tevoren had Van Goens zijn bijstand ingeroepen in het geschil met den boekhandelaar Deutsch te Berlijn[3]; het volgend jaar zendt hij hem echter bericht, dat de zaak geschikt wordt door bemiddeling der Daums[4]. Een briefje over deze aangelegenheid, door den gezant slechts geteekend, besluit met een formeele dankbetuiging voor de bezorging zijner inteekening op Winckelmann's nagelaten werken. Van verdere relaties bemerken wij niets: alleen doet Thulemeyer in 1776 hem de eer, zijn (verkoop-)catalogus door te loopen, en tot tweemaal toe, eigenhandig, een door handschriftelijke bijvoegsels merkwaardig boek van Ramler - te leen te vragen[5].

Naar de in bijzonderheden weinig betrouwbare ‘Memorandums of my Life’ zou Van Goens omstreeks 1775 ten huize van prins Gallitzin, ‘whose Lady was a very warm friend to me at that time, and honoured me with her Correspondence’, kennis hebben gemaakt met freule Dankelmann, en groot vertrouwen bij haar hebben gewonnen[6]. Ik durf er niet meer uit besluiten, dan dat naast den eenen brief, dien wij van Diotime aan Van Goens kennen, zij hem ook nog een enkel bezoek ten harent heeft vergund; waar hij de gelegenheid heeft gevonden, zich aan de vertrouwde raadgeefster van prinses Wilhelmina op zijn allerbest en alleraangenaamst te vertoonen.

Het was een ingespannen, en veelszins eentonig leven, de eerste jaren van zijn professoraat. College-geven en dictaten-samenstellen[7] was het dagelijksche ambtswerk; lezen, studeeren, correspondeeren, dag en nacht[8], hoorde bij de taak, zooals Van Goens die zelf van zich eischte. Van Wijn mocht hem zoo'n ‘galeidienst’ en ‘spinhuiswerk’ benijden[9], Lelyveld af en toe met zijn ‘druk-

1) I.d.P.a.V.G. 23-11-73. Vgl. boven 327.
2) Een ander boek gaf V.G. niet uit in dit jaar.
3) De Pinto a. V.G. 23-11-73. Vgl. boven 411.
4) Blijkens Th.a.V.G. 3-2-74.
5) Th.a.V.G. 30-7 en 24-9-76. Het betreft *Lieder der Deutschen*, met ms. vermelding der auteurs. Cat. V.G. I 555. De *Lyrische Blumenlese*, door denzelfde, vraagt hij slechts veronderstellenderwijze.
6) Br. I 6 n.
7) Br. I 216.
8) V G.a. Van Heiden z.d. (± Aug. 1776).
9) Z.b. 177.

tens' wat schertsen[1], en Ten Hove hem met zijn overdrevenheden plagen[2] - zij manen hem toch ook tot matiging, en toonen hun bezorgdheid bij de niet uitblijvende gevolgen[3]: verergerende melancholie, gedurige zware hoofdpijnen, duizelingen, kortom overspanning en ziekte. 'Le travail journalier est toujours le même, l'un porte l'autre et l'on n'avance guere, quoi qu'on fasse... En moins de cinq semaines j'étois devenu si parfaitement loup-garou, qu'on ne me reconnoissoit plus. Pour comble de mal, j'ai la mauvoise habitude d'étudier toujours assis. L'un et l'autre m'a donné une melancolie profonde, dont rien ne me put tirer... Des vertiges, des nuages devant les yeux, des battemens de coeur, un sommeil rare et interrompu a tout moment, enfin des maux de tete continuels et des plus affreux ont achevé de me deranger'. Om een soort flauwte moet hij op een Zondag uit de kerk gaan; een lating geeft eenige verlichting, 'et surtout la defense du medicin, qui malgré mes remonstrances m'obligea a fermer mon collège', schrijft hij veertien daag later aan Van Wijn[4]. 'Je l'ai recommencé depuis quelques jours, mais je n'en suis pas mieux pour cela. L'assiduité du travail m'assomme, et la seule chose qui me soutient, c'est l'attente de la grande vacance, qui malheureusement ne laisse pas d'etre encore bien eloignée'. Een maand later nog hetzelfde hunkeren naar de vacantie[5]. Maar in October, in December, in Maart daaraanvolgende, ook nog steeds dezelfde, en erger klachten, tegenover Ten Hove[6] en Lelyveld. De laatste vooral is zeer begaan met den gedurig zieken vriend[7].

Uit de volgende jaren, 1769-1776, is ons maar zeer weinig echte vrienden-correspondentie overgeleverd; de grootste plaats nemen de brieven in van, of ook aan, buitenlanders: toeristen, die hij kort, geleerden en schrijvers, die hij voor het grootste deel nooit had ontmoet. Zijn gevoelens van vage of algemeene sympathie, uit vluchtigen omgang of door lezing van boek of tijdschrift verkregen, mocht men, naar een onder Franschen en vooral Duitschen invloed in zwang komende sentimentaliteit, met teedere zielsontboezemingen nog zoo hoog opschroeven, de meeste van die vriendschappen, zoo niet alle, waren toch meer verbeeld,

1) Br. I 247, 248 (29-1-68); ook 25-1-68 (weggel. ged.); en Br. I 268 (9-8-68). Z.b. 151.
2) Z.b. 393.
3) Z.b. 151, 154, 177, 393.
4) V.G.a.V.W. 14-19 Febr. 1767.
5) V.G.a.V.W. 25-3-67.
6) Z.b. 394.
7) Br. I 242, 257 (22-12-67; 11-3-68).

of ingebeeld, dan wezenlijk. Uit het ontbreken dáár van klachten over ziekte kan men niet tot gestaag lichamelijk welzijn besluiten: het onderwerp lag beneden, of althans buiten deze sfeer. In de enkele dichter bij huis en bij den grond blijvende Hollandsche brieven hoort men er nog wel van: die van De Back (1771?)[1] en die van Schultens (1775). Maar de ziekte, in de laatste vermeld, kan ook nog heel andere oorzaak gehad hebben dan te ingespannen studie. Van Goens, die op het doodsbericht van Fr. Fagel ziek zou zijn geworden[2], moet zeker hevig aangegrepen zijn door het lijden en sterven zijner hartelijk geliefde zuster[3]. Daarbij kwam nog de bittere strijd met de schrijvers der *Nederlandsche Bibliotheek.* Die dreef hem voort[4]; maar de ziekte liet zich niet verjagen. De proeven van zijn apologie worden voor zijn bed gelezen; van zwakte kan hij bijna geen pen houden[5]; slechts langzaam betert hij weer[6].

Uitstapjes naar Den Haag, Amsterdam, Leiden[7], Delft[8], Rotterdam, Culemborg, misschien Middelburg; 's zomers ook naar verschillende buitenverblijven: Rijnwijk, Klarenburg, Amelisweert, Zuilen, het anonieme (te Maarsen?), Groenendaal bij Haarlem, en andere, brachten afwisseling van de dagtaak, ontspanning van de studie, afleiding ook van teleurstelling en verdriet. Soms mogen bijzondere bezigheden hem ook in de zomervacantie thuis houden - 'je ne peux pas courir beaucoup cette année', schrijft hij in 1769 aan Schmid[9] -, doorgaans maakt hij dan ruim gebruik van de geboden gelegenheden. In 1776 kan hij zelfs Schultens bij diens verblijf in Utrecht weinig of niet ontmoeten: hij gaat veel naar buiten, en heeft allerlei afspraken; vaak zijn het partijen met dames; zoo ook dan, te Breukelen[10].

Zoo hield de geleerde literator ook contact met de wereld van stand, en met menschen van smaak en geest buiten den vak-

1) Z.b. 401.
2) Z.b. 417. - Vgl. Lelyveld a. V.G. 6-3-67 (weggel. ged.) over zijn uiting kortgeleden, dat 'de dood van Tiberius' hem zoo had getroffen, dat hij niets zou hebben kunnen schrijven. - Tiberius Hemsterhuis? Maar die stierf reeds 7-4-66. Of een boek of tooneelstuk? Maar ik vind nergens iets van dien naam. 'Zoo iets kan u dagelijks overkomen', overweegt de Bijdragen-redacteur L. nuchter.
3) Z.b. 16.
4) V.G.a. Schultens 19-8-75. Z.b. 316.
5) V.G.a. Sch. 29-8-75.
6) Dez. a. denz. 6-9-75.
7) Behalve met zijn familie en anderen, reeds genoemd, schijnt hij daar ook te verkeeren met Allamand (zie boven 417 n. 3; en ook Grosley a. V.G. 12-10-72) en Pestel (ibid., en ook P.a.V.G. 5-6-73).
8) Althans in 1778 hooren wij daarvan. Th. Pain a. V.G. 23-7-78 'a trip to Delft for a fortnight'.
9) V.G. concept-antw. a.C.H. Schmid 28-3-69.
10) Br. II 28 (6-9-76).

kring. Dat was hij zich al spoedig ten eisch gaan stellen, dat zag hij ook in bewonderde voorbeelden: Montaigne, St. Evremond, Voltaire; Hemsterhuis bij ons; ook in den mathematicus Frisi in Lombardije en den medicus Van Swieten in Oostenrijk. In Duitschland kwam dit overigens minder voor, en dan toch niet zoo; maar het lag niet aan het streven der meeste moderne letterkundigen, die, Wieland voorop, gaarne de gunst van vorsten en grooten verwierven. De Duitsche verhoudingen werkten over het algemeen niet mee tot vrijeren omgang van kunstenaars, geleerden en regenten; zelfs de onafhankelijke Lessing lag aan den band.

Zag Van Goens dat ook? In elk geval wenschte hij het anders. Ik ben het volkomen met u eens, schrijft Wilzeck hem in 1771, dat Wieland moest leven 'dans le grand monde, la seule vraie école de l'homme'. Ook voor den philosoof is dat noodig[1]. Die wensch ging weldra in vervulling; in 1772 kwam Wieland aan het hof te Weimar, als opvoeder van Karl August. Met diens meerderjarigheid, na drie jaar, eindigde dat weer; maar toen begon de Weimarsche periode van Goethe, en van de Duitsche literatuur. Weimar was echter nog niet Duitschland. En het zou ook nog geruimen tijd duren, eer Duitsche kunst en wijsbegeerte pelgrims trokken uit alle oorden van Europa, zooals de oude heiligen van Italië, en nog meer de nieuwe van Frankrijk het deden. Klopstock, Wieland, Jacobi: er waren er enkelen, die ze gaarne een eerbiedig bezoek brachten, maar de stroom der devotie ging nog naar Ferney en Parijs, naar Voltaire, naar d'Alembert, Diderot en Marmontel, naar Rousseau bovenal.

De lust tot verder reizen dan naar Amsterdam of Rotterdam heeft Van Goens zeker niet ontbroken; en Duitschland lokte *hem* evenzeer aan als Frankrijk en Italië. Maar de macht ontbrak. Er kan bij zijn ouders begrijpelijke vrees zijn geweest voor zedelijke gevaren. Maar bovendien, Rijklof Michaël was een dure zoon, ook al zond men hem, met zijn ruime opvattingen, niet naar Frankrijk of Italië. Op andermans kosten te gaan, daarvoor droeg hij het hart te hoog[2]. Tenzij - dat de prins hem de gelegenheid had verschaft. Daarop heeft hij ernstig gehoopt; op welken grond, in welke qualiteit hij het zich voorstelde, is niet

1) W.a.V.G. 14-9-71.
2) Van Vlooswijk's aanbod werd niet aangenomen. Vgl. boven 412.

duidelijk. ‘Zal de reis noch voortgaen?’ informeert in Augustus 1766 Van Wijn uit Den Haag[1]; ‘men zegt mij hier van ja.’ En terzelfder tijd[2] uit Lelyveld den wensch, dat hij nu voltooien zal, wat hij voor de Maatschappij en voor de Bijdragen onder handen heeft: ‘want dat niet af is, eer gij op reis gaet, daer vrees ik voor.’ Maar in het volgende jaar berispt Ten Hove hem, ten onrechte even twijfelend, of in zijn ‘Dichtkundige Ligger’ niet iets van verflauwing van stadhoudersgezindheid te bespeuren viel: Wilt gij waarlijk dien ‘maussade Burman’ in het gevlei komen? ‘De ce que le Prince ne vous fait point voyager, il ne s'ensuit point, que le grand Guillaume doive partager avec l'insignifiant Brederode l'honneur d'avoir fondé la Republique - ou rafinerois-je trop a mon tour?’[3]

Van Goens heeft gereisd; maar niet ver, niet vaak, en niet lang. Een tochtje in Duitschland, een bezoek aan België; en ook in Parijs wil hij geweest zijn. Verder moet hij zich tevreden stellen met de ontmoeting en het onthaal van vreemdelingen, die naar Nederland komen, met boeken, en met brieven. Dat laatste niet het minst: hij heeft correspondenten in Frankrijk, Duitschland, Italië, Spanje, en Portugal.

1) V.W.a.V.G. ± 5-8-66.
2) Br. I 190 (6-8-66).
3) T.H.a.V.G. ± begin Juli 1767 (niet uitgeg. ged.). Vgl. *N. Bijdr.* II 584.

Hoofdstuk III.
Buitenlandsche betrekkingen.
A. Franschen en Duitschers.

Heeft Van Goens Frankrijk en Parijs gezien? Het lijkt wel zoo. Als hij echter in zijn *Porphyrius* heel wat over Parijsche handschriften weet te vertellen, is dit tweedehandsche wijsheid: hij heeft het van Ruhnkenius. In 1769 oreert hij tot Schmid: 'J'ignore Monsieur, si vous avez été à Paris, mais je vous assure...'[1] Van Goens was er dus goed bekend? Hij was er toen, naar allen schijn, nog evenmin geweest. Maar van het volgend jaar vermeldt hij ééns, in veel later tijd, 'a trip to France'[2].

In het voorjaar van 1770 bezoeken twee jonge Oostenrijksche edellieden, de neven Chotek en Wilzeck[3], Holland, en brengen, als zoovele vreemdelingen, ook enkele dagen in Utrecht door. Een briefje van Maart, door beiden geteekend, dankt voor vriendelijke diensten, bewezen aan *vreemdelingen, die hij niet kent*, en kondigt een bezoek aan na het college van Voorda, dat zij bijwonen willen[4]. Wanneer zij kort daarop naar Amsterdam zijn vertrokken, zendt Van Goens, die hen in Utrecht met beleefdheden heeft overstelpt, en van aanbevelingen en aanwijzingen voor Amsterdam en andere plaatsen voorzien[5], hun, met zijn eigen 'werken', een teederen brief. 'Vous nous offrez votre

1) V.G.a. Schm. 28-3-69.
2) *Memor. of my Life*, Br. I 9-10. Verkeerdelijk staat hier 1771, en de voorstelling van den gang der zaken is niet geheel juist; waarover straks nog.
3) Graaf Rudolf Chotek (1748-1824); hij bekleedde hooge waardigheden onder Jozef II, Leopold II en keizer Frans. - Johann Joseph Maria graaf von Wilczek (1738-1819), 1771-72 buitengew. keizerlijk gezant te Florence; opdracht tot opvoeding troonsopvolger ontgaat hem (te onafhankelijk plan ingediend); 1773-1778 te Napels om Spa. invloed tegen te werken; daarna Lombardije besturend tot 1796; groote zorg voor welvaart, liefde voor kunsten en wetenschappen. - Lessing oordeelde, na een ontmoeting te Brunswijk in 1770, zeer gunstig over beider karakter, kennis en smaak. *Allg. D. Biogr.*
4) Voor den gang der briefwisseling van V.G. met Ch. en W. zie bijlage L.
5) W.a.V.G. 29-3-70.

amitié...', antwoordt Wilzeck, 'j'espère que l'ami de Jacobi n'aura jamais à se repentir de nous avoir adressé une lettre si attendrissante que la votre'; het verdriet bij de scheiding bewees, dat uw gezelschap mij gelukkig maakte. Gij hebt gelijk, echte vriendschap is zeldzaam. Maar gij toont ze. Ik verheug mij met u, dat men u recht deed weervaren, door u zoo jong in zulk een positie te plaatsen[1]. Maar veel meer wensch ik u geluk met uw 'façon de penser et de sentir, c'est ce qui distingue l'homme de lettres de l'homme des lettres', een antidotum tegen den nijd, de oorzaak der schandelijke felle letter-oorlogen, die de echte religie, waardoor alle menschen zich broeders gevoelen, zulk een schade doen[2]. - De Socratische oorlog woedde nog. -

De vrienden trekken van Amsterdam over Haarlem, Leiden - waar zij kennis maken met Ruhnkenius, Pestel en Allamand -, Den Haag - waar zij Fagel en De Pinto ontmoeten -, Rotterdam, N.-Brabant[3], Antwerpen, Mechelen, enz. in vijf à zes weken naar Parijs[4]. Daar blijven zij een maand of vier; vandaar geven zij Van Goens bericht over hun ervaringen. En betuigingen van vriendschap, liefde, intimiteit, voor en na; als eigen woorden tekort schieten, met ontboezemingen van Wieland: ik heb u lief als mijzelven..., en zoo meer. Gedurig moeten zij zich nog verbazen over zulke zielebanden, in zoo enkele dagen van samen-leven en samen-spreken gegroeid[5]. Reeds uit Amsterdam schreven zij, dat het verblijf te Utrecht tot het aangenaamste behoorde, dat zij beleefden: de scheiding was - we hooren 't herhaaldelijk - moeilijk gevallen[6]. Vandaar telkens de drang tot veel schrijven, ook nog als zij hun reis achter den rug hebben[7]. En voortdurend hopen zij op een wederzien, in Oostenrijk of in Italië[8]. In Van Goens heeft de ideale vriendschap gestalte aangenomen, naar hun schrijven te oordeelen. Hij is vol vriendschap, bij hem zijn die gevoelens deugd; zeer weinigen zijn er zoo, bij de meesten is het niets dan zwakheid. Ik ben even jong als gij - zegt Chotek -, maar ik kan voor de meeste menschen reeds geen achting meer hebben. En gij? die Alceste[9]

1) Zou werkelijk V.G. dat zóó hebben gezegd? Ik denk liever aan onnauwkeurigheid van uitdrukking bij W.
2) W.a.V.G. 29-3-70. Zie verder boven 304.
3) Zoo zou ik 'N.-Holland' willen emendeeren.
4) Ch.a.V.G. 11-5-70.
5) Ch.a.V.G. 11-5- en 6-7-70. e.e.
6) Ch. en W. beiden a. V.G. 29-3-70; Ch.a.V.G. 6-7-70.
7) Vergun me, zoo vaak ik kan, u te schrijven. Ch.a.V.G. 29-3-70. Vgl. W.a.V.G. 26-4-71; 20-8-71.
8) 29-3-70 (Ch.); 6-7-70 (Ch.); 3-7-72 (W.).
9) Molière's Misanthrope.

met het Heelal verzoend zoudt hebben? Ik denk, evenmin[1]. Van Goens antwoordt in lange, interessante, aandoenlijke epistels[2]. En hij legt hun zijn eigen stelsel van menschenliefde voor[3]. Alleen zijn genoegens wil hij zijn vrienden doen deelen; Chotek eischt echter ook kennis van het verdrietelijke in zijn leven[4].

Bezoeken afleggen en ontvangen, velerlei plichtplegingen, de voorstelling aan koning, koninklijke familie en verdere halfgoden inbegrepen, vinden zij slechts vermoeienis. Het is hun vooral te doen om met de 'lettrés' kennis te maken; Van Goens, door hen, evenzoo. Een afspraak ten opzichte van Diderot mislukte[5]. D'Alembert ontmoeten zij echter vaak[6]. Ook Dorat spreken zij[7]. In den abbé Coyer vinden zij een kennis van Van Goens; hij herinnert zich nog met genoegen den avond, met hem doorgebracht[8]; zijn 'Plan d'éducation' zenden zij Van Goens toe[9]. Zij wonen een zitting bij van de Académie; Van Goens krijgt er verslag van; en de rede, die Saint-Lambert heeft gehouden, in druk er bij[10]. Ook van het tooneel brengen zij hem op de hoogte: het stuk van Beaumarchais[11], en andere, die zij zagen, verschaffen zij hem eveneens.

Diep dringen zij niet in het litteraire leven van Frankrijk door, dat blijkt wel. Maar één ding konden zij in geen geval verzuimen: kennis trachten te maken met Jean-Jacques. Het gelukte: zij hadden 'une grande conversation' met hem over *Clarissa* en *Grandison*[12]. Op wat Van Goens meer over hem weten wil, hebben zij weinig te antwoorden. Of hij over botanie schrijven zal? Hij herboriseert nog wel. Zijn *Pygmalion* is gespeeld[13].

Tijdens hun verblijf te Parijs nu zou ook Van Goens daar geweest zijn[14]; maar dan slechts enkele dagen, zoo het schijnt. Wanneer, hoe lang, op welke wijze - daar is niets met zekerheid van te zeggen. De correspondentie bevat geen enkele duidelijke toespeling erop; integendeel, zij maakt het moeilijk, het bezoek zelfs een plaats te geven; men zal daartoe moeten veronderstellen, dat het onverwachts gebeurde, en dat de brieven van Chotek nog doorgingen, toen Van Goens op weg was. Het zou dan geweest

1) 24-6-70 (Ch.).
2) Ch.a.V.G. 24-6-70. Vgl. W.a.V.G. 29-3-70 e.e.
3) Zie boven 303-304.
4) 31-10-70.
5) Ch.a.V.G. 11-5-70.
6) Ch.a.V.G. 24-6-70.
7) W.a.V.G. 14-9-71.
8) In 1769. Zie Br. I 390.
9) Ch.a.V.G. 6-7-70.
10) Ch.a.V.G. ± eind Juni en 6 Juli 70. Vgl. Cat. V.G. II 703.
11) *Les deux Amis* (1770).
12) Zie boven 345.
13) Ch.a.V.G. 6-10-70.
14) Zie Ten Brink a.w. 59.

zijn op het einde van Juni. Een week later schrijft Chotek reeds weer: Gij zijt nu weer terug te Utrecht, en vreest noch Lit de Justice, noch oorlog, noch pest. Welk een gelukkig land! Hier daarentegen allerlei strijd: proces-Aiguillon, arrest van Parlement, verzet van hertog van Orleans tegen den koning, enz.[1]. Wat de eerste zin geeft, neemt de volgende, en nemen ook de daaraan volgende, weer terug. Want de mededeeling van de groote feiten van den dag, en de herinnering aan de Utrechtsche ontmoetingen, zonder dat van een Parijsch samen-zijn wordt gerept, maken het geheele bezoek zéér onwaarschijnlijk. Dat alleen deze eene brief der Oostenrijkers uit Parijs geheel gaaf tot ons kwam, en al de andere slechts in fragment ons zijn overgebleven, is zeker wel opzet van Van Goens, die het vaker den biograaf uiterst lastig heeft gemaakt door afsnijden, uitknippen, doorhalen, en doen verdwijnen van geheele brieven en brievenreeksen. Maar de verminkte rest maakt de zaak niets waarschijnlijker: hij zou dan in Parijs noch Rousseau, Diderot of D'Alembert, noch de Académie of den Schouwburg, noch zelfs zijn vriend Coyer gezien hebben! Het is ook merkwaardig, dat Van Goens zoo zelden, en eerst zoo laat, van dit uitstapje naar Frankrijk schijnt melding te maken. Ook het kortste verblijf daar moest hem veeleer van tal van, hetzij echte, hetzij verbeelde, ontmoetingen en ervaringen hebben doen spreken.

Welbeschouwd kon Chotek ook op een heel ander reisje hebben gedoeld. Maar - in 1789 vertelt Van Goens aan Harris: ‘My title of Imperial Counsellor [waarover later]... had procured me the inestimable advantage, on a trip to France in 1771, of making the acquaintance of the most valuable Men, I ever knew in my life’, enz.[2]. Het jaarcijfer is onjuist; ook schijnen de feiten wat gestileerd: de rol van het Keizerlijk-Raadschap zal wel klein geweest zijn in de kennismaking, die ontwijfelbaar *in Utrecht* gebeurde; en een schriftelijk compliment[3] van twee jaar later lijkt omgezet in een ernstige voorspelling bij het afscheid[4]. Overigens stemt de voorstelling wel overeen met den inhoud der brieven[5]. Dus toch een ‘trip to France’? Misschien hebben we slechts te

1) Ch.a.V.G. 6-7-70.
2) Zie boven 426.
3) Waarover straks nog, blz. 440.
4) ‘Both at parting foretold me, I would not continue long, either in Holland or in the Literary line.’
5) ‘After a few days spent together, our acquaintance grew into a perfect intimacy, which, especially by the former - d.i. Chotek -, was kept up for a long time, bij the most interesting Correspondence.’ Br. I 10.

doen met een kleine vrijheid bij de plaatsing van deze bepaling in den zin: ‘on a trip’, zeker, doch niet van Van Goens, maar van zijn Oostenrijksche vrienden!

Er is nog meer. In 1806 schrijft Van Goens anoniem uit Wernigerode aan Volney te Parijs, op een krantenbericht over diens *Projet sur le Vocabulaire de Pallas*; daar heet het: ‘j'ai connu beaucoup la France et Paris, il y a 30 à 40 ans, mais ce que j'ai connu, le tems l'a moissonné, ou - la foudre y a passé.’ Met slechts één uitzondering: Barthélemy; hem moge Volney spreken over iemand ‘au haut d'une montagne, dans le regne d'Eole; un homme qui ne l'a pas connu à Paris, mais qui après l'avoir connu l'a suivi de vue dans toutes les catastrophes... et qui lui conserve le plus tendre et le plus respectueux souvenir... comme au dernier des Romains, après feu notre ami commun, Malesherbes’[1]. Ook hier wekt Van Goens sterk den schijn, dat hij Frankrijk en Parijs goed kent door eigen aanschouwing, zonder het echter ondubbelzinnig uit te spreken. Zijn kennis aan Barthélemy dateert ook eerst van zijn verblijf in Zwitserland.

De indruk, door deze verschillende uitingen veroorzaakt, zal niet bloot toevallig, maar moet in meerdere of mindere mate opzettelijk zijn. Dit leidt onwillekeurig, zoo men niet alles op rekening van grootdoenerij wil schrijven, tot een vermoeden, dat er iets te verbergen viel, zoo al niet *van* zulk een Fransche reis, dan misschien *daarachter.* En men denkt vanzelve aan de geschiedenis met de opera-zangeres R., waardoor ‘Herr Von A.’ uit *Die Frau wie es wenige giebt* zoo interessant was geworden in de oogen van alle dames[2].

Voor dit vermoeden zou men nog een nieuwen grond kunnen vinden in een ander gegeven, dat echter in ander opzicht de kwestie dan weer moeilijker zou maken, en dat bovendien ook zelf nog heel anders kan worden opgevat. Ik bedoel de bedreiging, in 1769 geuit door Hofstede, tijdens den Socratischen oorlog, tegen een ongenoemden hoogleeraar, dien men voor Van Goens houdt[3]. ‘Zoo hij evenwel voortgaat met mij voor het aangezigt zijner Toehoorders te honen, wil ik hem geen borg zijn, dat de Schrijver van het bekende Examen... hem niet eerlang een fellen

1) V.G.a. Volney 16-3-1806.
2) Zie boven 384. Dat hier, blz. 385, ook van een vroegtijdig en schadelijk verblijf in Frankrijk wordt gesproken, zou even goed vóór als tegen die onderstelling kunnen pleiten.
3) Zoo doet Ten Brink a.w. 57 zonder eenige twijfeling.

duw geve.' Tot nog toe weerhield Hofstede hem, maar hij hunkert ernaar, dezen criticus van het nieuwste slag 'ter fnuiking van deszelfs aanwassenden trots en lange tong... de Legende zijner letteroefeningen, vooral op de Boekzaal te Parijs, eens hard op voor te lezen, ten einde hij wederom ontnugtere'...[1)]

Maakt men dit toepasselijk op Van Goens, dan zijn er verschillende opvattingen mogelijk. Nam hij niet alleen tegenover buitenlanders als Schmid het air aan van in Parijs te zijn geweest, maar stelde hij zich ook aan op zijn colleges, alsof hij al zijn handschriftelijk materiaal, collaties van teksten en dergelijke, ter plaatse uit de bronnen had bijeengebracht: net als Ruhnkenius? Voor wie zijn klassiek-philologisch werk en de lijsten zijner 'handschriften' nauwkeurig naging, en zijn zucht tot grootdoen kent, zou dit niet zoo heel onaannemelijk behoeven te klinken. En 'de Examen-schrijver schijnt hem grondig te kennen', deelt Hofstede mede. Of had hij toen toch reeds wezenlijk een bezoek aan Parijs achter den rug: voor studie mogelijk, maar waarop ook nog heel andere dingen waren gebeurd, waarover het best was te zwijgen? Of moest een ernstige misstap, een leelijke escapade, worden weggewerkt achter de valsche voorstelling eener studiereis? In een der beide laatste gevallen zou ook een geleidelijke verschuiving van die reis naar een later jaar en naar ander gezelschap zeer begrijpelijk zijn.

Maar het laatste gegeven, en daarmee de moeilijkheid der dubbele dateering, vervalt geheel, wanneer men Hofstede's booze woorden *niet* betrekt op Van Goens. En ik ben zeer geneigd, ze, tegen den schijn in, te beschouwen als geadresseerd aan Ruhnkenius. Ik kom daar later op terug.

Een ander uitstapje is zekerder, ofschoon in de bijzonderheden even weinig bekend. Van Goens bereisde in denzelfden zomer van 1770 een klein gedeelte van Duitschland; en hij bezocht daarbij de beroemde Dusseldorfsche schilderijen-verzameling. Flórez in Madrid weet er zelfs van: hij schrijft hem 6 September 1770, in de onderstelling, dat hij veilig en wel weer van zijn Duitsche reis terug zal zijn[2)]. Een paar jaar later spreekt hij tot Grosley van een Rubens, die hij te Dusseldorf heeft gezien; en hij geeft

1) *Beoord. v.d. Belis. verdedigd* 26-27. Ten Brink a.w. 59 doet de merkwaardige ontdekking, dat H. hier zinspeelde in 1769 op een reis van 1771!
2) Br. I 357.

hem aanbevelingsbrieven daarheen mee[1]. Van den indruk der daar geziene kunstwerken getuigt hij in dien tijd ook nog elders[2].

Misschien was het hoofddoel der reis de Kleefsche familie; misschien ook de familie Jacobi. In elk geval zal hij het bepaalde plan hebben gehad tot een bezoek aan Pempelfort bij Dusseldorf, het landgoed van den philosoof Friedrich Heinrich Jacobi en zijn 'Nederlandsche' vrouw Betty van Clermont[3]; waar de oudere broeder, de dichter Johann Georg zoo vaak uit Halberstadt heen trok; waar deze ook den zomer van 1770 doorbracht[4]. 'Le detail que vous me faites de l'origine de votre intimité avec [Jacobi me fait] un plaisir infini; je vous aurai entierement bien de l'obligation si vous voulez [m'envoyer sa lettre] et la votre; je me figure tout le plaisir que vous aurez à connoitre et lui et son aimable société, qui vous a écrit la troisième', schrijft Chotek in Juni[5]. Dat past uitnemend in ons verband, - máár juist de naam ontbreekt: hij is met enkele andere woorden weggescheurd. Evenwel zijn er goede gronden, hier 'Jacobi' aan te vullen; want dien naam heeft Van Goens in de brieven van Chotek en Wilzeck blijkbaar een tijdlang willen wegwerken. Gaan we de gevallen precies na, dan wordt ons daaruit een groote ontstemdheid kenbaar tegen de Jacobi's, van omstreeks October 1770 tot half of einde 1771. Of anders een later zorgzaam uitwisschen van alle sporen eener bijzondere betrekking tot hen in dezen tijd[6]. Dat is: na het bezoek aan Pempelfort, dat wij als zeer waarschijnlijk stellen. In een brief van Wieland aan Van Goens van 13 November 1770 hetzelfde geval[7]: 'L'ami [Jacobi], un des mortels que j'aime le plus affectueusement, m'a parlé avec bien du sentiment de la satisfaction qu'il a eue de vous voir, et je lui en ai porté envie'.

1) Gr. a. V.G. 20-2 en 12-10-72. Waarschijnlijk berusten ook andere blijken van kennis van de Dusseldorfsche schilderijen op dit bezoek; als Duker a. V.G. 27-11-82. Want van de met Ten Hove 15-9-81 afgesproken reis daarheen schijnt niets gekomen te zijn. Br. III 51. Mogelijk staat deze plaatsnaam hier ook slechts geheimshalve voor een heel andere.
2) Volkmann, *Reisboek* I 70, noot; en 150, noot.
3) Uit Vaals.
4) Zie *Briefw. Gleim-Uz* (ed. Litt. Verein. Stuttg. no. 218) 393.
5) Ch.a.V.G. 24-6-70.
6) Doorgehaald in Ch.a.V.G. 31-10-70: Jacobi; 22-4-71 tweemaal: (les) Jacobi; weggescheurd wsch. 25-5-71 en W.a.V.G. 2-12-71. De naam bleef staan Ch.a.V.G. 20-8-71; 3-7-72; en W.a.V.G. 29-3-70. In den brief van Mad. De la Fite 10-6-73 gaf de naam blijkbaar geen aanstoot meer, evenmin als in dien van Schirach 15-10-72. - Was het soms louter om de Fransche reis waarschijnlijker te maken?
7) Br. I 387. De gissing van De B. 'Thugutt' heeft geen zin. Men zou kunnen denken aan Chotek, maar, ofschoon Ch. en W. groote bewondering hebben voor Wieland, en Chotek ook wel met hem schijnt te correspondeeren, nergens blijkt van zoo groote intimiteit. En waartoe zou V.G. dien naam hebben doorgehaald?

Was Van Goens de ontvangst tegengevallen? Hadden zij hem toen, of daarna in briefwisseling, willens of onwillens gekrenkt? Of is er veeleer iets zakelijks in geding? Van Goens deed in dezen tijd te Amsterdam (in naam te Parijs) een Fransche vertaling verschijnen van verscheidene stukken, poëzie en proza, van Johan Georg Jacobi[1], met een voorrede over de schoonheden van diens poëzie[2]. Het boek draagt het jaartal 1771, maar kan daarom zeer goed reeds in 1770 zijn gedrukt. Van Goens zal zelf de bewerker zijn; althans hij schrijft Chotek over zijn Fransche vertaling van 'Erhaben ist der inn're Friede' - het gedichtje *An Philaide* van J.G. Jacobi -, en zendt ze hem op zijn verzoek ook toe[3]. En deze roemt ze hoogelijk: hij leert ze uit het hoofd, om Franschen en Duitschers gelijkelijk van vooroordeelen te kunnen genezen[4].

Allicht kan zoo'n onderneming verkoeling te weeg brengen: ze geeft meest meer schade en blaam dan eer of voordeel, en in plaats van kiesche tegemoetkoming vindt men dan soms nog ontstemdheid en critiek bij den vertaalden auteur. Dat deze vertaling door Van Goens voor Jacobi nu ook in Frankrijk grooten bijval verwierf, weiger ik bloot op gezag van Ersch und Gruber te gelooven; ik vrees eer voor een grondige mislukking[5]. Van Goens' ontstemming trok weer weg[6], maar de wederzijdsche band herkreeg de oude vastheid niet. In 1783 spreekt hij nog eens van deze verhou-

1) Ersch u. Gruber, *Allgem. Encycl.* Sect. II, Th. 13, 216 noot. Cat. V.G. I 564 (zonder V.G.' naam!). Het boekje zelf scheen spoorloos verdwenen. Ook Ten Brink putte alleen uit E.u.G. Eerst zeer laat kreeg ik het in handen, waarom ik het bespreek in een bijlage M.
2) E.u.G. vertalen daar iets van.
3) Ch.a.V.G. 6 en 31-10-70.
4) Er is geen de minste grond voor een gissing als van Ten Brink a.w. 52, dat b.v. Huber de vertalingen 'in opdracht' van V.G. kon hebben gemaakt. Huber gaf ook steeds zijn naam bij zijn werk. Zie Cat. V.G. I 556, 558, 565; en Süpfle, *Gesch. des deutschen Kultureinflusses auf Frankreich* I 324 vlgg. passim. We zien het ook bij zijn vert. van Winckelmann's hoofdwerk. Van Goens zou ook anders in zijn Cat. den naam er wel hebben bijgevoegd, als hij zoo vaak deed bij anoniem werk. Maar bovendien had reeds Bachmann 5-4-67 V.G. er opmerkzaam op gemaakt, dat Huber's Fransch geen Parijzenaar aanstaan kon; ja, dat hij het mooie der gedichten bedierf; en het schijnt, dat V.G. in dien geest later aan Gessner schreef. Deze bericht hem althans met kennelijk genoegen in 1772: 'Mr. Meister hat die Uebersetzung von Huber ganz umgearbeitet', enz. Br. I 405 (12-10-72). Overigens was en is dit niet het algemeene oordeel. H.'s vier-deelige *Choix de poésies allemandes* en andere vertt., ook die naar Gessner, vonden veel lezers, en een gunstige critiek. Süpfle prijst ze nog, a.w. I 184 vlg.
5) Anders had V.G. wsch. in zijn Cat. wel zijn initialen er bij gezet. De *Bibl. des Sc.* vermeldde het boekje heel niet. Süpfle a.w. weet er ook niet van.
6) In V.G.' Cat. vindt men nog werken van J. van 1771 en 1772; ook zijn geschriftje over Klotz, en zijn tijdschrift *Iris* (1774-1776). Cat. V.G. I 563, 564; II 201, 467.

ding: ‘a correspondence once precious to me’, als hij den Engelschen auteur-boekhandelaar Sam. Paterson[1] op reis naar Dusseldorf een aanbevelingsbrief aan Jacobi meegeeft[2].

Reeds in 1768 was Van Goens een groot vereerder van Jacobi's talent: de lievig-sentimenteele *Briefe von Herrn Gleim und Jacobi* (1768) zendt hij zeer spoedig aan Lelyveld[3], en deze zwelgt in het genot: ‘ze zijn allerliefst’[4]; ze ‘schijnen voor Gratiën geschreven’[5]. Eéns, als hij zich voorgenomen heeft, aan Van Goens te schrijven, raakt hij aan het lezen van die brieven - en de tijd is om, eer hij het weet. Leest hij dan liever brieven van Gleim en Jacobi, dan er te schrijven aan zijn lieven Van Goens? Inderdaad, toen wel. Door zulke lieve brieven krijgt hij tegenzin, zelf, plomp en grof en onvernuftig, te gaan schrijven; te meer daar dat plompe en grove zoo weinig overeenkomst heeft met het teedere van zijn hart. Toch geniet hij nog veel meer bij het lezen van brieven van Van Goens dan van hen[6]. Straks beproeft hij een navolging: ‘Allerliefste vriend! Welk een verrukking! Uw allerliefste brief wierd mij gebracht, buiten op mijn kleenen Sans souci, waerheen ik gewandeld was, om de verkwikkende gunst der helderschijnende zonne, die in dit saeisoen wat zeldzaems is, noch te genieten; ik begaf mij in het slingerboschje, daer wij voor 4 of 5 jaren dikwijls plachten bij elkander te zijn. Het gekwinkeleer der luchthartige vogeltjes blies mij vrolijkheid en genoegen in de ziel; ik zette mij op de groene bank in het prieeltje van taxis, en, met mijn gedachten op de bekoorlijkste voorwerpen spelende, geraekte ik op de beminlijke hoedanigheden van mijn lieven Van Goens, en op onze tedere en aengename briefwisseling’... Hier krijgt hij bezoek van Aglaja, een der Gratiën; zij komt van ‘zijnen vriend, die haar bijzonder wel kende’, en brengt een brief van dezen. Maar is zij niet eer ‘Chloë, daer Gerstenberg van zong?’ want ‘al de Anacreons hebben mij verteld, dat de drie Gratiën altijd naekt bij hun kwamen.’ En aardig legt de nuchtere en ingetogene Lelyveld zijn aesthetische bezwaren tegen het veelvuldige naakt in die kunst Aglaja zelf in den mond: ‘Mijn lieve ventje,’ zegt zij, ‘zoudt gij aennemen, alles wat de Anacreons en diergelijke aerdige zangertjes de menschen willen wijs maken? geloof mij, zij hebben ons nimmer

1) Niet te verwarren met H. Peterson, sinds lange jaren in Utrecht woonachtig, vooraanstaand lid der Schotsche Kerk, en vriend van Van Goens.
2) S.P.a.V.G. 7-8-83.
3) Br. I 282 (23-11-68).
4) Br. I 182 (± 12-11-68).
5) Br. I 285 (23-11-68).
6) Br. I 279-280 (18-11-68). Vgl. boven 150.

naekt gezien, daer zijn wij veel te snedig toe... Geloof mij, de naektheid baert walg'...[1].

In Juli 1769 vroeg Wieland, in zijn eerste schrijven aan Van Goens, een postscriptum bij een brief van Riedel: 'connoissés vous, Monsieur, les aimables productions de notre Jacobi, jeune favori des Graces, qui à mon avis vaut encor mieux que Gleim et tout ce que nous avons eu dans ce genre!'[2] Van Goens waardeerde hem reeds hoog zonder Wieland's aanbeveling. Hij had ook zooveel, dat hem moest aantrekken. Leerling, vertrouwd vriend, medewerker van den toen op het hoogtepunt van zijn roem staanden Klotz (later veranderde de verhouding), op wiens raad hij zich geheel aan de studie der letteren had gewijd: klassieke en moderne; gepromoveerd met een verhandeling over Tasso; poëzie vertalend van Dante en andere Italianen, en van den Spanjaard Góngora; een buitengewoon hoogleeraarsambt aanvaardend met een rede: De lectione poëtarum recentiorum pictoribus commendanda; de leegloopende college-zaal weer vullend, door Virgilius voor Tasso te verruilen; nauw verbonden met den bewonderden Anacreonticus Gleim, bevriend met 'die Karschin', met Riedel, met Wieland; sterk ziende op Fransche voorbeelden ter hernieuwing van de vaderlandsche kunst; blijkens zijn *Winterreise* en *Sommerreise*, de eerstelingen van het 'empfindsame-Reise'-genre, vereerder en navolger van Sterne[3] - het was alles geheel naar den geest van Van Goens[4]. Reeds vóór Juli 1768 staat hij met hem in schriftelijk verkeer, naar uitwijzen van een brief aan Klotz: over diens stilzwijgen heeft hij zich reeds beklaagd bij Jacobi[5]. Dat wij geen

1) Br. I 284 (23-11-68). Eigen ervaring, en de bekende verzen van Ausonius: Nec mihi bis cincta Diana placet nec nuda Cithere, etc. bevestigen voor L. haar woorden.
2) Br. I 373 (1-7-69).
3) Die vereering bleek ook in zijn beginnen van de dwaze Lorenzo-snuifdoozen-mode, die een oogenblik een internationale Orde van Sentimenteelen dreigde te vormen. Zie Ersch u. Gruber t.a. pl. Aanleiding was een episode uit de *Sentimental Journey.*
4) Men zou ook nog karakter-overeenkomsten kunnen opmerken; altijd geldgebrek, door geen geld te kennen; altijd sterk getrokken tot den omgang met vrouwen, zonder onder haar een levensgezellin te vinden (J. huwde echter nog op 52-jarigen leeftijd, met zijn huishoudster); overgevoelig en van eenzijdigen aesthetischlitterairen zin, en daardoor maatschappelijk moeilijk te gebruiken. Maar J. is soepeler en minder eerzuchtig; in denzelfden tijd, dat V.G. na twee mislukte carrières, een philologischen en een politieken, achter de bank wordt geworpen, krijgt J., na een philosophischen en een theologischen werkkring, door Van Swieten een professoraat in de 'schönen Wissenschaften' in Freiburg (1784).
5) V.G.a.K. 2-7-68. Bibl. Gem. Univ. Amsterdam. - De plaats, die Ten Brink a.w. 51 uit de *N. Bijdr.* II aanhaalt, ten bewijze van goede kennis tusschen V.G. en J. toen reeds (d.w.z. in 1767), heeft geen betrekking op Jacobi, maar op J.N. Götz. Vgl. Bachmann a. V.G. 5-4-67.

brieven van Jacobi aan Van Goens vinden, zal te verklaren zijn uit de verwijdering, die wij waarschijnlijk maakten: Van Goens zal ze vernietigd hebben; zooals hij den naam zelfs schrapte in anderer brieven, en vermoedelijk heele stukken daarvan ook wegdeed, omdat ze over hem handelden. Maar we vinden in zijn bibliotheek nog allerlei kleine werkjes van Jacobi: *Cantate auf das Geburtsfest des Königs* (1771), *Cantate am Char-Freytage* (1772), *An den Herrn Canonicus Gleim* 'als Abschrift für Freunde' (1769), en andere, die getuigen schijnen van een vriendschappelijke verhouding, jaren lang; al zou men hier ook nog aan toezending door Gleim kunnen denken, van wien hij eveneens gedichten bezit, 'als MS. für Freunde' gedrukt[1].

Correspondentie en vriendschap tusschen Gleim en Van Goens constateeren wij in 1769. In zijn vertaling van Mendelssohn spreekt Van Goens van zijn 'groten en beminnelijken vriend Gleim'[2]. En Gleim schrijft in September van dat jaar aan Uz over 'verschiedene ganz neue Freunde (die) einen groszen Theil meiner nur so sparsam für die Freundschaft und die Musen zugetheilten Zeit, unvermerckt hinweggenommen haben'. Het zijn Van Goens, Herder, Schulze, Von Knebel e.a. En hij weidt uit in den lof van den eerste: 'Van Goens, in Utrecht, der vortreffliche junge Gelehrte, der in der deutschen Litteratur bis hinter die Zeiten der Minnesänger, wie in der Griechischen, bis in die Zeiten der Orpheus, Thales und Pythagoras, und in aller übrigen Völcker Litteratur bis in die Zeiten der Kindheit so bewandert ist, als wie die Damms, die Fabers, die Frischen es sind, die nicht Gedancken, sondern Wörter suchen, und doch so viel Geschmack behalten hat, dass er die Utzen, die Bernis, die Dorats lieset, und empfindet, wie wir sie lesen und empfinden'[3]. - 'Ich wünsche Ihnen zu Ihrem neuen Freunde, dem Herrn Van Goens, Glück. Sie machen mir eine höhe Idee von ihm', antwoordt Uz.

Hoe zeer ook Jacobi omstreeks dezen tijd met Van Goens was ingenomen, mag blijken uit de opdracht aan dezen van de *Winterreise* in het tweede deel zijner *Sämmtliche Werke*[4]. Hield dit mogelijk óók verband met zijn recensie van de *Sommerreise*, waarover Wieland in October 1769 schreef aan Gleim?[5]

1) Cat. V.G. I 563-564. Verdere werken van J. nog I 344 *(Predigten*, 1771), 469 *(Gongora*, 1767), 571 (twee *Vorspiele mit Arien).*
2) Blz. 42.
3) *Briefw. Gleim-Uz* a.v. 388, 391.
4) Halberstadt 1770. - Cat. V.G. I 564: twee fraai gebonden exemplaren. Vgl. ook *Memor.* Br. I 4.
5) Volgens Hassencamp, *Neue Briefe Wielands an Sophie von La Roche* 212.

Hoe Van Goens met beiden in kennis kwam, weten wij niet. Met Jacobi misschien door een verwante? Onder de Fransche gedichtjes van Van Goens bevindt er zich een, zonder datum, 'à Mlle Fahlmer'[1]. Is het Johanna Fahlmer geweest, Goethe's vriendin, J.G. Schlosser's tweede vrouw, met de Jacobi's verwant en zeer bevriend? Aan Chotek en Wilzeck deelde hij de heele toedracht mee[2]; zij wilden ook de brieven zelf zien, hoe moeilijk veilige toezending ook mocht zijn: hoogstens mocht hij er mee wachten, tot zij in Weenen waren teruggekeerd[3]. Als vriend van Jacobi was hij hun dadelijk dierbaar geweest[4]. Om de aanstaande ontmoeting benijdde Chotek hem; hij zou ze willen deelen, om hem te zeggen: 'Je vous défie de l'aimer plus que moi'. Want ook zij zijn bevriend met hem, dat zien we nog herhaaldelijk; wanneer van weerszijden de briefwisseling een tijd lang heeft gerust, verzekert Chotek, toch van zijn welstand te hebben vernomen: van de Jacobi's, van wien hij zeer vriendschappelijke brieven had ontvangen[5]. Wat later schrijft hij hem over de genoegens van een verblijf bij zijn ouders in Bohemen; ook de jacht behoort daarbij, 'en dépit de toutes les injures que Jacobi m'a dit à ce sujet'[6]. Het volgende jaar vraagt hij, hem af en toe ook te schrijven over Wieland, Gleim en de Jacobi's, 'qui sont des paresseux du premier ordre'[7].

Op hun terugreis van Parijs door Duitschland naar Weenen, en ook daarna nog een poos, als beiden een ambt hebben verkregen, de een als rechter te Weenen, de ander als 'ministre plénipotentiaire' aan het hof van Toscane[8], houden Chotek en Wilzeck, de eerste vooral, de correspondentie met Van Goens aan. Wilzeck klaagt hem het eindeloos uitblijven van zijn uit Amsterdam te scheep verzonden boeken - waarbij ook Van Goens' geschriften[9] -, doet zich door hem werken van De Pinto, Oswald, Beattie[10], en van Robertson toezenden[11], en dringt meer dan eens aan op brieven over hemzelf en over de Duitsche vrienden en literatuur: zijn drukke bezigheden maken ze te schaarsch[12].

1) Met 'Envoi de la chanson à Musique: Non, je ne veux plus d'amour, etc.'
2) Zie boven 432.
3) Ch.a.V.G. 24-6-70; vermoedelijk is dit het pakket, dat Spinola bezorgen moet. Br. I 496.
4) Zie boven 427.
5) Ch.a.V.G. 22-4-71.
6) Ch.a.V.G. 20-8-71.
7) Ch.a.V.G. 3-7-72. Vgl. W.a.V.G. 2-12-71: (Jacobi) heeft hem in lang niet geschreven.
8) Ch.a.V.G. 24-3-73 en 25-5-71.
9) W.a.V.G. 8-6-71.
10) Zie boven 327, 313.
11) W.a.V.G. 14-9-71 en 2-12-71.
12) 26-4-71; 20-8-71; 2-12-71. Ook door Ch.a.V.G. 25-5-71.

Altijd dezelfde hartelijke, goede vriend Van Goens, roept hij uit, als hem onverwacht een brief toekomt[1]. Gaarne zou hij hem van dienst zijn in Florence of omstreken[2]; op zijn verzoek zal hij zijn best doen hem, schoon letteren en kunsten kwijnen, een goeden Italiaanschen correspondent te verschaffen[3]. Hij hoopt steeds, hem nog eens in Italië te zien verschijnen[4]. En betuigt: 'je veux bien du mal aux manes de Charles IX, de Philippe II et du Duc d'Albe de vous avoir privé du plus grand des plaisirs d'etre temoin...'[5], als vermoedelijk Van Goens het aan hen heeft geweten, dat hij aan dien wensch niet voldoen kan. Soms schrijft hij ook zelf over de literatuur. Via Chotek zendt hij hem een gedicht van den abbé Voisenon op een jongen koning, die Fénelon's Télémaque als een profetie tot vervulling brengt: de keizer, denkt hij; de Deensche koning, meent zijn neef[6]. Hij verheugt zich over het verschijnen van Dorat's 'paraphrase versifiée des lettres portugaises', waarover deze reeds in Parijs met hem had gesproken: een 'amende honorable pour plusieurs de ses ouvrages, dans lesquels il a substitué la volupté au sentiment'[7]. Hij vreest soms, dat dit ook Wieland's fout is. Zijn *Amadis* zag hij nog niet, maar hij hoort, dat plan en uitwerking van het omvangrijke dichtwerk zijn meesterhand toonen. Galilei zei, alles uit Ariosto te hebben geleerd; maar na Ariosto, gelooft Wilzeck, was er nooit zulk een groot dichter als Wieland[8]. Het oordeel zou van weinig belang zijn, als men er geen echo in moest vermoeden van een lofzang van Van Goens. Zooals hij het ook volmaakt met hem eens was over Robertson's 'Histoire de Charles-Quint': 'que Montesquieu et Voltaire peuvent lui avoir donné l'idée de son ouvrage. Pourquoi ne vouloir pas reconnaitre le merite partout ou il se trouve! D'ailleurs l'immortel Montesquieu devait etre reveré en Hollande...' Dus ook hier wel afkeer van Voltaire, wiens beteekenis als historicus men echter niet ontkennen wil[9].

Op het einde van 1771 breekt de correspondentie met Wilzeck reeds af. In 1785 heeft Van Goens er aan gedacht, hem over zijn lotgevallen in te lichten, met herinnering aan zijn voorspelling omtrent een politieke carrière, en van een waarschijnlijk aanstaand

1) 8-6-71.
2) 26-4-71.
3) 14-9-71.
4) 8-6-71.
5) 20-8-71. Het volgende ontbr.
6) Ch.a.V.G. 20-12-71.
7) 14-9-71. Hij bedoelt Dorat's *Lettres d'une Chanoinesse de Lisbonne.* Vgl. Cat. V.G. I 519, 523; en Cat. Kon. Bibl. Fr. T. en Lk. II 98.
8) Later, 2-12-71, vraagt hij V.G. nog zijn oordeel over, naar hij meent Wieland's, *Mlle de Sternheim.*
9) 14-9-71.

verblijf in Italië te verwittigen; maar de brief werd niet verzonden[1]. In 1782 had hij vergeefs aan Duker, als gezantschapssecretaris naar Oostenrijk gaand, opgedragen, Chotek en Wilzeck aan hem te herinneren[2]; maar door Frisi had hij kort daarop weer eenig contact met den laatste verkregen: 'il m'a chargé de vous faire les plus tendres compliments'[3]. In 1784 vroeg Frisi nog: 'de me marquer ce que je dois dire à M. le Comte de Wilzeck - toen Oostenrijksch gouverneur van Milaan[4] -, qui me demande souvent de vous, et de me dire surtout si je dois me flatter de vous revoir en Italie'[5]. Ik vermoed, dat Frisi, wiens Fransch niet altijd even gelukkig uitvalt, heeft bedoeld, dat Wilzeck hoopte, Van Goens in Italië weer te zien; want nergens blijkt, dat hij zelf dezen ooit zag[6]. Toen Van Goens echter in 1793 van uit Bazel hem werkelijk schreef, en hem om raad en om steun bij de Oostenrijksche regeering verzocht[7], betuigde hij nog wel, hem gaarne in Italië zijn onveranderlijke vriendschap te willen verzekeren (op welker oudheid hij overigens sterk den nadruk legt), maar deelde mede, onder herinnering aan de verschillende 'rapports politiques dans lesquels la Providence nous a placés', hem zoo min te kunnen steunen als raden. Bij het vernemen van zijn tegenspoeden had hij gewenscht, dat hij ondanks zijn voorspelling, het labyrint der politiek maar had gemeden, en door den dienst der Muzen een eerste plaats in de literatuur zich verworven[8].

Chotek's brieven aan Van Goens zijn talrijker, uitvoeriger en hartelijker. Maar in 1773 houdt alle verband volkomen op. In Parijs was hij het altijd, die schreef; evenzoo op de terugreis: uit Hamburg en Frankfort. Uit Weenen dateeren verscheidene brieven, uit Bohemen een enkele. Logeert Wilzeck bij hem, dan vinden zij er een groot genoegen in, hun reis samen weer op te halen, 'surtout notre cours en Hollande'[9]. Kan hij een tijd lang niet schrijven uit neerslachtigheid, dan montert een brief van Van Goens hem geheel op[10]. Hij vertelt hem zijn verdriet over het sterven van een geliefden - en invloedrijken - oom[11]; waarop Van

1) Klad onder zijn papieren, 29-12-85.
2) P.G. Duker a. V.G. 27-11-82. Deze brengt hem echter in 1783 een werk mee - een Oostenrijksch 'Heerenboek'? -, waarin hij een en ander over hen kan nazoeken. D.a.V.G. 10-6-83. V.G.a.D. 17-6-83.
3) Br. I 491: Frisi a. V.G. 15-10-82.
4) Br. I 491: Fr. a. V.G. 15-10-82. Vgl. ook voor 1795 *Memor.* Br. I 10.
5) F.a.V.G. 1-7-84. Br. I 493.
6) Ook I 494 (18-10-84) weer groeten van W.
7) V.G.a.W. 28-4-93.
8) W.a.V.G. 28-5-93.
9) Ch.a.V.G. 3-7-72.
10) 11-8-71.
11) 22-4-71. Blijkbaar graaf Rudolf Chotek (1707-1771). *Allg. D. Biogr.*

Goens antwoordt met een vertrouwelijken brief, waarin hij zijn oom Schrijver herdenkt. ‘Héros, ami d'une maison illustre, et victime de sa probité’... is de weerklank; ‘il vous aimoit et vous respectoit, tout jeune que vous étiez...; il n'eut d'ami que vous’. Chotek zelf ging ook liefde voor hem voelen[1]. Vermoedelijk hield Van Goens den elegischen toon aan; op zijn volgenden brief, ‘tendre et sublime’, ontboezemde Chotek zijn godsdienstige gevoelens[2]. Maar hij vertelt hem ook van zijn verliefdheid, al durft hij niet tot bijzonderheden te komen. Het is wonderlijk, maar ‘à ce moment je romperois une lance pour la vertu des femmes... Y croyez-vous? J'ai les yeux... trop fascinés, il se peut que ce soit là la raison, mais il est sûr que j'y crois actuellement’[3]. Het volgend jaar: ‘je me suis marié une charmante personne dont j'ai été amoureux, dont je le suis encore, quoique marié depuis huit jours, et dont je compte l'être encore fort longtems’[4]. Niet lang daarna zingt hij weer den lof van zijn lieve vrouw, van haar beminnelijke familie zelfs[5]. De briefwisseling lijdt er onder: eerst liggen er verscheidene maanden - een eeuw![6] - tusschen twee zijner brieven, dan een half jaar of langer. Hoe kan het tusschen zulke vrienden? vraagt hij zelf. Maar in één jaar werd hij ‘juge, époux, père’, leerde hij ernst met vroolijkheid verbinden, heeft hij bevonden, dat gelukkig zijn gemakkelijker is, dan men denkt. Is Van Goens gelukkig?[7]

Het is de laatste brief, een antwoord op eenen van Van Goens in dagboektrant: ‘ce Journal, dont la dernière date est le 22 juillet, est delicieux’; jammer, dat er dan een lacune volgt tot April! In zijn vorigen had Chotek uitgeroepen: O, mijn lieve Van Goens, dat ik u kon komen omhelzen, of beter nog, dat gij ons kwaamt opzoeken. Ik zou u altijd bij mij willen houden, u overal vergezellen, enz.! Wie weet? Weenen ligt niet aan den anderen kant der wereld. En met alle respect voor de Utrechtsche hoogeschool: ‘vous n'êtes pas fait pour mourir Professeur d'Utrecht; il y a des Etats et des situations préférables à celle ou vous vous trouvez actuellement’[8].

Is dit misschien de profetie van Wilzeck en Chotek[9]? Wat hebt gij al dezen tijd toch gedaan? vroeg Chotek al eer: altijd maar ‘chercher dans la poussière de votre bibliothèque les sottises des

1) Ch.a.V.G. 11-8-71. Vgl. boven 19-20, 304.
2) Zie boven 304.
3) 20-12-71.
4) 20-5-72.
5) 3-7-72.
6) Ch.a.V.G. 20-12-71.
7) 24-3-73.
8) 3-7-72.
9) Zie boven 429, 433, 439.

hommes que d'autres hommes ont eu la sottise de recueillir, et que nous avons la sottise de lire?'[1)]

Niettemin gaat een groot deel van zijn brieven over schrijvers en literatuur: uit Parijs schreef hij onder meer over Rousseau, d'Alembert, Diderot, Coyer, Galliani, Beaumarchais, Marmontel[2)]. Maar meer over Richardson. Belangrijk nieuws voor u: wij lezen *Clarissa* - schrijft hij -; welk een talent voor den dialoog. Wij zouden het willen zien spelen. Ik dwing mij, niet in het vervolg te bladeren[3)]. Van Goens antwoordt met een beoordeeling van *Clarissa* en *Grandison* beide, maar vindt alleen instemming bij Wilzeck. Chotek zal niet uitweiden over Van Goens' voorkeur voor Grandison boven *zijn* heilige Clarissa: de smaken verschillen. Hij voelde zich bevestigd in zijn oordeel door het gesprek, dat hij enkele dagen, vóór Van Goens schreef, met Rousseau had[4)]: 'avec Jean Jaques qui adore le premier Roman (*Clarissa*) et n'aime pas le second. Il nous dit qu'il lisoit pour la cinquième fois Clarissa. Grandison lui parait avoir un défaut essentiel, c'est qu'au dépit de la ruse de Richardson de faire courir toutes les femmes après lui, c'est l'homme du monde le moins aimable: sans passion, sans défauts, toujours maître de ses désirs et de ses actions, il lui semble un automate...'[5)] Van Goens zwicht niet voor Rousseau; hij bestrijdt diens meening in een volgenden, en Chotek erkent[6)]: wij beiden gaan zien, dat gij gelijk hebt over Grandison. Nu zien wij dien automaat ook leven; hier blijkt, wat het waard is, een Prometheus te vinden, of liever, iemand die verder ziet dan den buitenkant. Mààr, houdt hij anderzijds vol, de auteur is de schuld: de man is te volmaakt, hij kan bewonderd, maar niet bemind worden; zoo'n karakter is ook in strijd met de waarschijnlijkheid. Wilzeck echter juicht in een postscriptum: Wij zullen gewroken zijn, mijn waarde Van Goens, zoodra Chotek weent bij de lezing van het groote en pathetische in Grandison. De onsterfelijke Richardson beging geen fout met dit karakter; Basedow zei laatst, dat Bernstorff bewees, dat Grandison geen hersenschim was.

1) 20-12-71.
2) Want met 'Les Incas', dat weldra verschijnen zal, in brief van ongeveer einde Juni 1770, moet wel de roman van M. bedoeld zijn, die volgens Lanson, *Manuel bibliogr.* eerst in 1777 verschenen is. Maar ook Voltaire schrijft er in 1773 al over aan Marmontel. *Oeuvres* a. ed. 39, 266, 269.
3) Ongev. eind Juni 1770.
4) Zie boven 345, 428.
5) 17-8-70. De plaats schijnt niet zonder belang voor de kennis van Rousseau als criticus. Vgl. b.v. eens Saintsbury, *Hist. of Critic.* III 97 over hem en Richardson.
6) 6-10-70.

Lazen zij hem in het Engelsch? Wilzeck gebruikt althans in zijn, Fransche, brieven soms enkele Engelsche woorden. Dat zij van Italiaansche taal en letterkunde eenigermate op de hoogte zijn, valt niet zoo vreemd in Oostenrijkschen ambtenadel van dien tijd. Behalve Wilzeck's uiting over Ariosto en Galilei bemerken wij er echter toch weinig van. Maar Van Goens zendt hun Italiaansche gedichten van zijn eigen maaksel; ze zijn 'charmans', vindt Chotek: 'cette nature, cette simplicité joint à tant de délicatesse, est inimitable: mais il faut avoir aimé pour sentir cela, n'est-ce pas, mon ami?'[1)]

De Duitsche letteren liggen hun nog het naast aan het hart. Klopstock; in Hamburg, bericht Chotek, heeft hij kennis gemaakt met diens vrienden: Busch, Unzer, Basedow, Pastor Alberti. Met dezen laatste las hij stukken uit de *Messias*: Benoni en Joël, Thomas, de Emmausgangers. Het was goddelijk! Klopstock is de Homerus van Duitschland![2)] Van een oneenigheid tusschen Van Goens en Mendelssohn hooren we alleen uit Chotek's brieven[3)]: hij hoopt voor hèm, Mendelssohn, op zijn berouw[4)]. Over Jacobi gaat het telkens, als wij zagen. En over Wieland weidt ook Chotek meer dan eens uit. De *Dialogen des Diogenes* leest hij reeds in Parijs: ze zijn in den trant van Jacobi, vindt hij. De ideeën over den Staat bevallen hem er het minst in[5)]. Over een 'Zoilus' van Wieland - een jurist! - is hij even verontwaardigd als Van Goens. Zulke nazaten van Cajus en Bartolo[6)] zijn niet aangelegd op het lezen en genieten van het werk der Gratiën; hoe begaafd en nuttig voor de wetenschap zij ook zijn kunnen, in het heiligdom der Muzen mogen zij geen stap zetten. Het stof der school verstompt den smaak en verkilt de verbeelding. Den man, 'der nur ein Weib in Winckelmanns Niobe sieht'[7)], kan men slechts beklagen. Gaan zulke lieden als rechters zitten over 'le beau, le délicat, le sublime', dan vermaken zij door de zotternijen, die ze zeggen, als rechte 'Pagliazzi litté-

1) 22-4-71.
2) Hamburg, 6-10-70. Blijkbaar heeft hij K. zelf niet ontmoet, al spreekt hij wel van Bernstorff's ballingschap, die K. deelt.
3) Zie boven 311.
4) 11-8-71.
5) Diogenes van Sinope denkt namelijk merkwaardig gelijk met de 18de-eeuwsche philosofen: hij redeneert over de natuurlijke rechten van den mensch, voelt zeer cosmopolitisch, en twijfelt geen oogenblik aan de realiteit van een Contrat Social, waaruit hij ver gaande gevolgtrekkingen maakt. *Nachlass des Diogenes von Sinope* XXX-XXXI.
6) Groot Italiaansch rechtsgeleerde der 14de eeuw, die o.a. een commentaar schreef op heel het Romeinsche recht. Holtzendorff, *Rechtslexicon.*
7) Citaat, vanwaar?

raires'. Komt er nog boosaardigheid bij, dan verdienen zij slechts verachting, geen weerlegging. Geen Voltaire en geen Wieland zullen zoo'n 'vieux Professeur blanchi sous le harnois' smaak bezorgen, of zijn gal ontnemen. Schrijft Wieland in de eerste opwelling een epigram of vertelling tegen hem, men zal het niet kunnen kwalijk nemen. Maar laat hij geen eindelooze veeten beginnen met Frérons en La Baumelle's[1].

Chotek wil ook zijn Utrechtschen vriend in Duitschland meer bekendheid bezorgen: had deze het gevraagd? Ik heb in Hannover en Göttingen van mijn vriend Van Goens gesproken, bericht hij; Zimmermann[2] kende u reeds: Jacobi was ons daarin vóór geweest. In Göttingen is men echter over het algemeen meer theoloog dan philosoof[3].

Gedachtig aan de toewijding, van Van Goens te Utrecht ondervonden, en wetend, hoe gaarne hij vreemdelingen ontvangt, bevelen zij hem ook anderen aan: Weldra komen twee baronnen Talberg in Holland; als zij in Utrecht komen, zullen zij ook hem bezoeken. Of de markies de Spinola Utrecht ook aandoen zal, weet Chotek nog niet[4]. Maar de Talberg's vielen tegen, de kennismaking beteekende weinig[5]. Die met Spinola scheen meer te beloven: enkele weken na Chotek's aankondiging bedankt hij uit Amsterdam Van Goens, dien hij twee dagen te voren verlaten had, 'pour la bonté que vous avez eu de vous charger de moi pendant mon sejour à Utrecht'; hij zal zich gelukkig rekenen, zoo Van Goens hem tot wederdienst in staat stellen wil[6]. Terstond schrijft deze een vleienden brief, en biedt hem zijn vriendschap aan: 'je tacherai', is het antwoord, 'de me cultiver votre amitié deja que vous avez voulu bien me l'accorder'... Een pakket voor Chotek zou hij gaarne zelf bezorgen te Parijs, maar wanneer hij er terugkeert, zal hun beider vriend reeds weg zijn; is er echter geen haast bij, dan brengt hij het hem in 't najaar in Weenen thuis. Gaarne zal hij Van Goens af en toe schrijven, en hij verwacht ook brieven van hem. Zijn route weet hij reeds; zijn adressen in Londen, Parijs, Weenen geeft hij thans. Te Genua is het eenvoudig: à Mr. le Marquis Christophe Vincent

1) Ch.a.V.G. 22-4-71.
2) Joh. Georg Z., koninklijk lijfarts in Hannover; als schrijver van *Betrachtungen über die Einsamkeit* en *Von dem Nationalstolze* behoorend tot de bekende Duitsche (of Zwitsersche) 'Popular-philosophen' der Aufklärung, als Abbt, Iselin, Engel, Nicolai, Mendelssohn, enz.
3) Ch.a.V.G. Frankfort 31-10-70.
4) Ch.a.V.G. 6-7-70.
5) Ch.a.V.G. 17-8-70.
6) De Spinola a. V.G. 29-7-70 (Br. I 469).

Spinola[1]. Groeten door 'Messieurs d'Albert', en een kort briefje over het bewuste pakje, volgen nog uit Amsterdam[2]. En enkele regels uit Parijs zijn heel de vervulling der belofte van correspondentie: 'peutetre vous serez faché contre moi,... je vous assure, que je n'ai jamais eu le tems de vous ecrire; j'ai été un mois et demi à Londres, et j'ai été toujours en course'. Van Goens moet nu zijn brieven naar Weenen richten[3]. Via Chotek zendt hij hem er ook nog een in 1771[4]; maar de Genueesche markies vergeet den Utrechtschen professor. -

'Votre lettre de Bruxelles me manque absolument', schreef Wilzeck in September 1771[5]; maar hij verheugt zich, dat zijn vriend af en toe eens ontspanning zoekt in een uitstapje; dat heeft hij wel noodig. Over hetzelfde reisje schrijft Van Goens in 1772 aan Grosley te Troyes: 'J'ai aussi couru le Brabant l'année passée, Descamps[6] - door Grosley in zijn voorafgaanden brief genoemd - à la main'. Maar zijn potlood-aanteekeningen erop zijn geheel uitgewischt. Te Antwerpen moet hij vooral twee prachtige Diepenbeke's gaan kijken, en in Brussel, in het Kabinet-Verhulst, 'le plus agréable Rubens, que j'ai vu de ma vie'[7].

Grosley, advocaat en literator te Troyes, had Italië en Engeland bereisd, en zijn luchtige en vluchtige indrukken en ervaringen onderhoudend en vroolijk beschreven in *Observations sur l'Italie et les Italiens par deux Gentilshommes suédois* (1764) en *Londres* (1770)[8]. Het eerste werd, ondanks fouten en fantasieën, niet ongunstig ontvangen[9]; het tweede, schoon nòg onnauwkeuriger, zelfs in het Engelsch vertaald[10]. Toen Van Goens de vertaling van Volkmann's *Reisboek* voorbereidde, boeide Grosley's werk ook hem bijzonder, ondanks Volkmann's ongunstig oordeel[11]. Hij wenschte hem persoonlijk te kennen, en deed hem een voorstel tot correspondentie. Grosley, gevleid, nam het gaarne aan; zijn

1) Br. I 494-5: Amst. 2-8-70.
2) Br. I 496: 7-8-70.
3) Ibidem: 23-10-70.
4) Ch.a.V.G. 22-4-71.
5) 14-9-71.
6) *La Vie des Peintres flamands, allemands et hollandais*, Paris 1753-1763, zal bedoeld zijn.
7) V.G.a. Grosley 20-2-72, 'copie imparfaite'.
8) G. 1718-1785; in leven en geschriften 'mélange de sérieux et de plaisant': zijn litterair genre vooral 'l'erudition facétieuse'. Schreef tegen de Jezuieten. Beantwoordde prijsvraag Dijon in zelfden zin als Rousseau, maar niet in ernst. Enz. *Nouv. Biogr. gén.* Cat. V.G. II 247, 359. Andere werken van G., ten deele anoniem, I 108 II 255, 359, 595. Op de laatstgenoemde plaats schijnt hij stichter eener Acad. des Sciences, Inscriptions, Belles-Lettres, Beaux-Arts, etc. à Troyes en Champagne!
9) 2e dr. 1774. Cat. V.G. II 247.
10) 1772, d. Th. Nugent. Cat. V.G. II 359.
11) Zie V.'s *Reisboek* I, LIX en 9.

antwoord bevat uitvoerige inlichtingen over zijn werken, daden en plannen[1]. Het aanstaande voorjaar wil hij naar Holland komen, en hem bedanken ‘du bon temoignage dont vous m'honorez auprès des Hollandois’. Van Goens, verheugd over de aanwinst, verzoekt hem, niet voor Juni te komen: in de vacantie zal hij hem gaarne overal vergezellen; op twee voorwaarden: dat hij hem de eer laat van de bekendmaking met de vrienden, èn, dat hij ook ons moeraslandje beschrijven zal. Dat heeft hij duizendmaal gewenscht, als hij zijn *Italie* of *Londres* las[2]. Grosley komt inderdaad dien zomer in ons land doorbrengen; en Van Goens doet, wat hij kan. Wij zien het uit een brief van Ten Hove: De komst van Grosley, die ge mij aankondigt, doet mij denken, dat hij ons wil schilderen. Als 't dan maar beter slaagt, dan met de Engelschen, want zoo goed mij zijn Italië bevalt, zoo slecht zijn Londen, dat te bijster onnauwkeurig is. ‘O Francesi, Francesi!’ Stellig is 't een ‘homme d'esprit’, ik zou hem gaarne ontmoeten, mààr met mijn heremieten-leven kan ik hem niet ‘faire les honneurs de la Haye’. Bovendien heb ik dezen zomer voor enkele uitstapjes bestemd[3].

In het najaar betuigt Grosley, weer in Troyes terug, Van Goens zijn erkentelijkheid: Nu ga ik Grotius, Bentivoglio en uw beste historici bestudeeren; dat zal mij het genoegen der geziene plaatsen herinneren. Vooral van Utrecht; wat ik daar genoten heb, zal mij de rest van mijn leven steeds bijblijven. Gij weet, wien ik het verschuldigd ben; breng hem mijn dank over. Hope, De Larrey, Allamand, Ruhnkenius moet Van Goens namens hem groeten[4]. Ook zoekt Grosley van den bibliophiel partij te trekken: hij moet een Fabricius en een Elzevier-uitgave van Rabelais voor hem trachten te completeeren; over een Elzevier-bijbel inlichten; en zelfs Rey kennis geven van de aankomst van boeken te Rouaan[5]. Intusschen heeft Van Goens, schoon in brieven vrij wat critiek oefenend, en nog meer belovend, op zijn *Londres*, voor de lezers van zijn vertaalden Volkmann Grosley bovenmate geprezen[6]. Maar deze schijnt verder Van Goens en Nederland te vergeten. Tot hij zes jaar later zich nog eens aanmeldt[7]: Hoe gaat het? Veranderd van positie? Getrouwd? Ik heb u niet vergeten. Mijn aanteekeningen heb ik in twee boekdeelen gebracht,

1) Troyes 12-2-72.
2) V.G.a. Gr. (copie) 20-2-72.
3) T.H.a.V.G.z.d. (± einde Mei 1772).
4) Troyes, 12-10-72.
5) 12-10-72 en 3-4-73; van den laatsten brief is een, wsch. belangrijk, deel weggescheurd.
6) *Reisboek* I 9-11, aanteekk.
7) Troyes, 13-8-79.

tezamen een 1000 à 1200 bladzijden druks. Zij zijn reeds twee jaar klaar, maar - hier komt de aap uit de mouw - ik vind in Parijs geen uitgever. Kunt gij er mij geen in Holland verschaffen? Enz. Of Van Goens nog gezocht heeft, weten wij niet; maar Grosley's werk over Nederland bleef in manuscript.

Van Goens ontmoette in Utrecht ook nog andere, en bekender Franschen dan Grosley - of Coyer[1]. Aan den eerste schreef hij in 1772, twee jaar te hebben gehoopt op Diderot's komst naar ons land, want in 1770 sprak deze tot Wilzeck van zulk een plan. Coyer had al eens voor hem geinformeerd; maar het moet nog altijd gebeuren. Kent gij hem? Kunt ge hem niet meekrijgen?[2]

Het gebeurde in 1773 en 1774. Toen vertoefde Diderot langen tijd in Nederland: drie maanden op de uitreis naar zijn beschermster Catharina II[3], en vijf op de terugreis; beide malen was hij de gast van prins Gallitzin[4]. Van beide keeren is ons een briefje bewaard aan Van Goens[5]. Het eene uit Amsterdam, waar hij zich ook juist bevindt, als Diderot met zijn reisgezel baron De Gleichen[6] de stad komt bezichtigen. ‘Si j'étoit un peu jaloux de conserver l'opinion très exagérée que Mr. l'abbé Coyer vous a donnée de moi, je n'aurois rien de mieux à faire que de trouver quelque prétexte honnête pour échapper au rendezvous que vous me proposez’. Maar hij wil hem liever ontvangen of zelf komen opzoeken. Althans, indien de zaken, die Van Goens te Amsterdam riepen, hem daar nog een paar dagen ophouden; want thans zijn zij doornat en doodmoe, van hun tocht door de stad bij zulk weer. En morgenochtend vroeg gaan zij naar Zaandam. In elk geval zal hij overmorgen naar 't Rondeel komen (waar Van Goens logeerde): ‘je ne perdrois qu'avec un véritable regret l'occasion de faire connoissance avec un homme de mérite’.

Van Goens zal wel gewacht hebben; misschien waren ‘de zaken te Amsterdam’ niet anders dan de sterke begeerte, met

1) Zie boven 428. Of *die* vriendschap wel groot geweest is? De Beaufort merkte t.a.p. reeds op, dat Coyer in zijn *Voyage en Italie et en Hollande* (1775) over Utrecht en zijn Hoogeschool spreekt, zonder V.G. te vermelden. Hij *kende* dien vriend dan wel slecht! - De Kon. Bibl. bezit van C.o.a. *L'année merveilleuse, ou les hommes-femmes* en *Découverte de l'Isle Frivole*, beide uitgeg. in Den Haag, 1751. - Cat. V.G. bevat veel van hem: I 182, 186, 210, 214, 333; II 497: moraal, onderwijs, geschiedenis, oeconomie; daarbij *Chinki, Histoire Cochinchinoise* (satyre op de gilden).
2) V.G.a. Gr. 20-2-72.
3) Zie uittreksels *Corresp. de Galiani*, Br. I 390.
4) *Vie de D.* p. Mme. de Vandeul (zijn dochter).
5) Br. I 390-391; beide z.d.
6) Karl Heinrich von Gleichen. Zie *Allg. D. Biogr.* 49, 381 vlgg.

den grooten man[1] kennis te maken. Diderot bezocht ook Utrecht nog in dit jaar[2]. Maar het tweede briefje stel ik liever in 1774; ik vermoed, dat Van Goens, nu bekend met Diderot, naar Den Haag ging, om hem weer te ontmoeten, maar daar niet, of niet dadelijk, slaagde in zijn voornemen. Op een brief krijgt hij dan de volgende troostrijke toezegging: 'Le sort nous croise. Soumettons-nous à son caprice; mais soyez très assuré que nous serons les plus forts, et que bongré malgré qu'il en ait, nous nous verrons, nous nous embrasserons et nous causerons. J'irai vous voir à Utrecht, où nous recevrons, le Prince de Gallitzin et moi, mme. la princesse sa femme qui revient de Berlin. En attendant'... enz. Dat Van Goens hem inderdaad weer heeft ontmoet, blijkt ons uit een onder zijn papieren aanwezig bundeltje *Pièces fugitives de M. Diderot*, 'composées la plupart, et je crois toutes, dans son voiage de Russie 1773-1774, et copiées sur la première et seule esquisse informe de la main de l'auteur: ou il n'y avait quasi point de râtures, excepté dans la pièce contre Fréron. 'Celle là a souffert, comme vous voiez', me dit-il. 'Oui Monsieur', ajouta-t-il avec feu, 'il n'y a que les méchancetés qui coutent. Les bonnes choses viennent d'elles mêmes. Mais - vous connaissez Fréron'. Een blaadje: *La servante de l'auberge du pie* [*d*] *fourchu à Riga* waarmerkt Van Goens als autograaf: 'de la propre main de M. Diderot'. Hij copieert het, en legt het afschrift erbij. 'n Reliquie! Een passage in een brief aan De Pinto, van begin October, zal zijn afscheidsgroet geweest zijn. 'Je lirai à Diderot l'article de votre lettre qui le concerne', antwoordt deze; 'il est très affairé avec l'arrivée de Grim [m]'[3]. - Het bundeltje co-

1) Een belangwekkende waardeering van D., litterair, wijsgeerig, zedelijk en godsdienstig vond ik bij E. Caro, *Diderot inédit*, in *Rev. d.D. Mondes* 1879, Oct. Nov., Dec.
2) Br. I 390 noot.
3) D.P.a.V.G. La Haye ce 6 Oct. 1774 (fragment). Het jaartal is niet overduidelijk; bij uitzondering liet D.P. dezen brief niet door zijn secretaris in het net schrijven. Hij klaagt erin over de verdrietelijkheid van den ouderdom: 'il faut mourir ou voir mourir'. Thans vreest hij zeer voor het leven van 'Mr. de Rhoon'; d.i.W. Bentinck v. Rh., die 13 Oct. 1774 stierf op Zorgvliet. *Nw. Biogr. Wb.* I. De data van D.'s reis staan niet alle volstrekt vast. Zijn eigen *Voyage de Hollande* levert daarvoor niets op; en de gegevens uit brieven en bij tijdgenooten stemmen niet altijd met elkaar overeen. Zie K. Rosenkranz, *Diderot's Leben und Werke* II 331. Zijn tweede vertrek uit Den Haag en Noord-Nederland stelt men gewoonlijk nog in September; volgens zijn dochter Mme. de Vandeul, *Vie de Diderot*, keerde hij te Parijs terug 'les premiers jours d'octobre 1774'. Ik heb overigens ook een oogenblik geweifeld tusschen de lezing 7bre en 8bre bij D.P. Maar het getuigenis van den Zweedschen reiziger J.J. Björnstähl maakt in verband met dezen brief van De Pinto de zaak wel uit. In zijn brief van 31 Oct. 1774 uit Den Haag spreekt deze uitvoerig over Diderot en over zijn verkeer met hem in deze stad, als nog gebeurende (Ndl. vert. deel III 219-229): 'In den Haag *verkeren wij* alle dagen met den heer Diderot', enz. En ook hij vertelt, dat hij lang *heeft* gewacht op Grimm; *onlangs is* deze aangekomen. Samen *zullen* zij binnenkort naar Parijs vertrekken. - Voor het eerst had B. Diderot in Den Haag bezocht op 12 of 13 Sept. Z.w.V. 332. Grimm ontmoette hij het eerst 3 Oct. te Leiden bij Prof. Allamand. Ibid. 350.

pieën is van 17 tot 21 September 1774[1] 'Aucune de ces pièces n'a jamais été imprimée', schreef Van Goens in later tijd erop.

De 'méchanceté' tegen Fréron: *Petit dialogue entre Marmontel et Collé* heet beter een 'saleté'. Ook het autographon heeft alle aanspraak op dien naam. De overige 'bonnes choses' zijn drie grootere gedichten: *A Monsieur ou Madame Fréron; Chant Lyrique*[2]; *La Poste de Königsberg à Memel*[3]; en drie kleinere[4].

Er zal wel overdrijving in liggen, vrees ik, als Van Goens in 1805 beweert, dat hij 'vor 25-30 Jahren Diderot persönlich und sehr intim kannte'[5]. Met die neiging zal men ook hebben te rekenen bij de mededeeling aan Harris in 1789: 'The last years of my literary career had fallen in with the Ministry of the Duke d'Aiguillon and Chancellor Maupeou in France. Several of the exiled French Parliament Members saved themselves from the Bastille to Utrecht. They had been from morning to night at my house, during several months of their stay, and all their secret letters passed through mij hands'[6]. Hij doelt stellig op Franschen, met wie hij bij Dupac de Bellegarde en St.-Simon verkeerde; zooals De Villeneuve[7]. Deze wordt alleen vermeld in 1772 en lijkt dan op zeer vertrouwelijken voet met Van Goens[8]. Andere Franschen uit dezen kring verbleven veel langer in Utrecht. Mouton, het eerst genoemd in 1777, als huisgenoot van Dupac[9], woont er in 1780 nog samen met Dubois[10], die zelf in 1772,

1) Juist de dagen, dat V.G. niet thuis was, blijkens brief V.G.a. Schultens 22 (niet 21) Sept. 1774. Br. I 360. De waarschijnlijkheid, dat hij toen in Den Haag was, wordt wel zekerheid door de mededeeling van Björnstähl a.w.V. 334, dat hij den 16den Sept. met V.G. ten huize van De Pinto kennis maakte.
2) *Oeuvres* ed. Assézat, IX 36.
3) *Oeuvres* IX 20 vlgg.
4) *Bouts-rimés proposés et remplis en traversant la partie de la Pologne, aujourd'hui Prussienne, ou nous etions devorés de mouches*', etc.; *Madrigal sur la belle insipide et spirituelle de Memel*; en een versje op een met kiespijn geplaagden reisgezel. Noch deze drie noch die tegen Fréron noch *La servante* etc. vind ik in de a. ed. der *Oeuvres.*
5) *Vorerinnerung* bij *Die Frau, wie es wenige giebt*, Ms. in Kon. Bibl. Bij den druk is dit weggelaten.
6) *Memor.* Br. I 12.
7) Zie boven 401.
8) Dupac de B.a.V.G. 4-5-72; V.a.V.G. 1-5 en 28-6-72.
9) D.d.B.a.V.G. Utrecht 21 en 29-11-77. Misschien is hij de reisgezel van Dubois in Italië; zie boven 357, 401. Althans, hij schrijft in 1780 over Sarsfield, dat D. en hij dezen niet kennen, omdat zij bij zijn eerste bezoek (Aug. 1777) hier niet waren. M.a.V.G. 30-7-80.
10) Mouton a. V.G. 30-7-80.

1776, 1780 voorkomt als Utrechtsche vriend van Van Goens[1].

Van één in 1771 gebannen parlementslid weten wij zeker, dat hij een tijd lang in Utrecht woonde, en daar met Van Goens vertrouwd omging: van Dufossé de Cressy[2]. Een brief van 1774 bewijst het: een om plichten en genoegens lang uitgesteld antwoord, waarin hij dankt voor 'le part que vous voulez bien prendre à mon retour dans ma Patrie, dans ma famille et dans mes biens après une si longue expatriation, qui m'a occasionné les plus grandes pertes'[3]. Dikwijls denkt hij aan de vriendschap en goedheid te Utrecht ondervonden, aan de 'aimable société' daar; en aan Van Goens, dien hij ondanks afstand van plaats en tijd nooit vergeten zal. Hij hoopt, dat hij Frankrijk eens zal komen bezoeken. Op zijn vraag naar Borman diene, dat deze rustig in de hoofdstad woont; hij ontving zoo pas nog een brief van hem. - Was deze Borman misschien een medeballing in Utrecht geweest? -[4]

Van Goens vertelt verder aan Harris, hoe hij ook Malesherbes, na zijn aftreden als minister[5], als gast heeft gehad te Utrecht; vernemende, dat hij Nederland bezoeken zou, had hij dat door middel van zijn vrienden-parlementsleden gedaan gekregen. 'He... spent two days with me. We talked freely upon several matters, particularly upon publick spirit'... Bij het afscheid voorzegde hij hem het einde van zijn toen pas begonnen politieke loopbaan: 'you'll be disgusted with it, as I have been. Whenever this happens, come to me in the Country: 'alors nous parlerons philosophie'[6]. Wat vinden wij omtrent dit bezoek in Van Goens' brievenverzameling? Slechts dit eene: 23 September 1776 noodigt Dupac hem uit, den avond van den 24sten bij hem te komen doorbrengen: 'vous y trouverez un illustre magistrat françois et un homme de lettres, son compagnon de voyage, qui

1) Villeneuve a. V.G. 1-5-72; Perrenot a. V.G. 14-3-76; Dubois a. V.G. Rome, 12-11-76 (zie bov. 357); Mouton a. V.G. 30-7-80; De Cressy a. V.G. ce 19 janv. (z.j.); Dubois a. V.G. z.d. - Björnstähl ontmoet den 'geleerden Jansenist' Dubois 26-1-75 ten huize van den oud-Roomschen aartsbissch. v. Utrecht Nieuwenhuizen. *Reize* V 466.
2) D.d.C.a.V.G. ce 1er Oct. (om inhoud stellig 1774).
3) Verder over nieuw ministerie onder nieuwen koning, algemeen verlangen naar herstel parlementen, enz.
4) Wellicht kon een boekje, door V.G. aangewezen, daarop antwoorden. In zijn Duitschen tijd noteerde hij nl.: 'Le Baron du Fossé, Conseiller du Parlemt. de Rouen, † Dec. 1787. *Letters written in France in the Summer 1790, containing various anecdotes relative to the French Revolution and Memoirs of M. and Mme. Du F.*, by Helen Maria Williams. Lond. 1791, 8°.
5) Mei 1776.
6) Br. I 12. Over deze voorspelling ook in brieven voor Wilzeck 1785 en 1793, in verband met die van W. zelf. Vgl. boven 430, 438, 440.

ne fait que passer â Utrecht'. Den vorigen avond waren zij tevergeefs aan zijn deur geweest.

Het volgende jaar, 13 Augustus 1777, schrijft Dupac hem: Malesherbes zendt naar mij den Comte de Sarsfield, zijn intiemen vriend van der jeugd af. Hij reist 'en homme d'esprit qui désire de s'instruire'. Zeer gaarne zou hij u ontmoeten. Hebt gij een uurtje voor hem, morgen, Vrijdag of Zaterdag? Hij is uw vertrouwen ten volle waard. Alle dag gaat hij bij den markies de St. Simon eten; zoo heeft hij alleen de morgens vrij. - Natuurlijk wil Van Goens dezen intimus van Malesherbes ook gaarne van dienst zijn. Nog voor het briefje van Dupac had hij er ook reeds een van Sarsfield zelf ontvangen[1)]: Hij is reeds lang in deze gewesten; van het begin af had hij echter het plan, ook naar Utrecht te gaan. Dat zal nu eindelijk gebeuren, en het eerst zal hij hèm bezoeken. Hij wil spoedig naar Overijsel en Drente, om er nog in het mooie jaargetijde te zijn. Gaarne zou hij brieven hebben aan Van Goens' vrienden daar. - Den avond van den 15den Augustus brengt hij hem het aangekondigde bezoek, en ontvangt allerlei inlichtingen omtrent den regeeringsvorm van Overijsel; een paar nagekomen vragen worden den volgenden dag nog schriftelijk beantwoord. En gul biedt Van Goens hem ook uitvoerige mededeelingen omtrent andere provinciën aan. Sarsfield neemt dit gaarne aan; hij verzoekt ze voor Gelderland en Drente; en nog meerdere, dan hij reeds ontving, over Utrecht zelf. Naar Amsterdam gezonden, zullen ze hem bereiken, waar hij ook is. Mocht hij Van Goens niet meer ontmoeten - deze gaat voor enkele dagen uit de stad -, dan zal De Bellegarde hem zijn innigen dank overbrengen[2)]. Dat doet deze, tien dagen later[3)], tegelijk echter even herinnerend aan zijn belofte: 'de quelque detail sur le gouvernement du Drente et de Gueldres et sur la province d'Utrecht.' Hij komt er morgen nog wel even over spreken[4)]. Een maand later zendt hij namens Sarsfield, met hernieuwden dank, een Mémoire, om hem 't werk, dat hij op zich nam, gemakkelijker te maken. Alles, wat hij reeds te weten kwam over de Utrechtsche regeering en rechtspraak, heeft hij daarin ver-

1) S.a.V.G.z.d., maar blijkens inhoud kort vóór den brief van 16-8 [-77].
2) S.a.V.G. le 16 Aout (z.j.), en een tweede: le 16 Aout 1777.
3) D.d.B.a.V.G. 26-8-77.
4) In 1776 en later schijnen de Jansenisten niet meer op Clarenburg, maar in Utrecht te wonen; naar dateering en inhoud der brieven te oordeelen. Vgl. boven 401.

zameld: Van Goens heeft slechts te verbeteren en aan te vullen[1]. Na twee maanden stuurt hij hem een brief van Sarsfield, en verzoekt, het beloofde binnen een maand klaar te hebben, vóór het vertrek van den Ambassadeur, op 20 December. Mouton en hij willen hem gaarne eens spreken over dit onderwerp en vele andere[2]. - Was hier alleen traagheid van vervullen, keerzijde, ook bij Van Goens, van overgulheid in beloven? Of ging de Orangist, sinds een jaar ook 'staatsman' - immers regent -, ietwat wantrouwend worden tegenover die belangstelling voor de details onzer zoo gecompliceerde staatsmachine bij een Franschman[3], vriend van Fransche staatslieden? Er was zeker ook iets anders. Hij moest zelf zijn inlichtingen voor een deel, voor Drente, krijgen van Van Heiden Reinestein, en diens antwoord op een aantal vragen bleef tot November uit[4]. - In 1780 komt Sarsfield nog weer even op het tooneel. Mouton schrijft dan aan Van Goens[5]: Hierbij een brief van Sarsfield zonder plaats of datum. Ik vermoed, dat hij morgen komt: Dubois en ik, schoon hem niet kennend, zullen thuis blijven[6].

Terloops hooren wij nog van andere Fransche bezoekers: door Lalande op hem afgestuurd[7], of door De Cressy en Dubois aan hem voorgesteld[8]. Curieus mag het heeten, wie eens in 1775 met introductie van den ouden heer De Pinto zich bij Van Goens aanmeldde: 'un homme de lettres et de gout, connoisseur des beaux arts', en hem aanbevolen als een man van een smetteloos karakter. Van een boek, dat hij wilde uitgeven[9], had hij gedeelten gezien. Hij vermoedt, dat het wel eens van andere beginselen uitgaat dan de zijne - voleindigde lezing van het handschrift zal hem daaromtrent eerst zekerder meening verschaffen -, maar in elk geval bevat het 'choses excellences, bien vues et

1) D.d.B.a.V.G. 22-9-77.
2) Dez. a. denz. 21-11-77.
3) Van Engelsch-Jacobietische afkomst wsch.
4) Br. II 47 en 48-51: de vragen met de antwoorden (4-11-77).
5) 30-7-80.
6) Z.b. 448 n. 9. - In de eerste helft van Oct. 1780 corrigeert Sarsfield met groote zorg Hemsterhuis' *Simon. Oeuvres de H.* ed. Meyboom III 184-5.
7) Zie bov. 369.
8) Een ongenoemden 'gentilhomme français, avec lequel vous avez mangé à la Place Royale, qui désire faire votre connaissance', wsch. in 1772 of 1773. Misschien betreft dezen ook een aanbod door V.G. tot bezichtiging der microscopen van Mr. Delbare. Dubois a. V.G. z.d. (Over 'un excellent opticien Delbarre' in Den Haag, zie Diderot, *Voyage de Hollande* in Oeuvres a. ed. XVII, 443). Ook aan Hohenfels en Vrins in 1770 stelde V.G. voor, met hem 'Cabinets d'histoire naturelle' te gaan zien. Hoh. a. V.G. 19-6-70. (Misschien van Boddaert? Dat was bekend. Zie Björnstähl, *Reize* V 455).
9) Wsch. *De l'homme, ou des principes et des lois de l'influence de l'âme sur le corps et du corps sur l'âme* (Amsterdam 1775).

profondément analisées'. Van Goens zal hem dankbaar zijn voor de kennismaking[1]. - Die dankbaarheid zal gering zijn geweest. Want een aanteekening van dezen op den brief, uit veel later tijd, luidt: 'le Marat - want die was het -, devenu si fameux du depuis... Il finit par se conduire si mal chez moi, que je le jettai au bas de mon escalier'. -

Met nog enkele andere Fransche auteurs kwam Van Goens in aanraking, doch alleen schriftelijk. Allereerst noem ik D'Alembert; al had dit weinig te beteekenen. De gansche kring van vrienden spreekt over hem met denzelfden eerbied. Ten Hove wil in 1766 over Frisi's eersten brief vooral weten, of hij ook over zijn vriend D'Alembert schrijft[2]. Veracht D'Alembert een bekend werkje[3] van den Duitschen historicus J.B. Mencke(nius), ook bij Ten Hove - die daarbij den zoon F.O. met den vader verwart - kan hij geen goed doen[4]. Tacitus vertalen, meent hij, moet geen Franschman beginnen, tenzij dan dat D'Alembert er zich geheel aan wijden wilde; maar het zou jammer zijn, omdat hij veel te goed oorspronkelijk werk levert[5]. Hij kan ook niet laten uit zijn laatstverschenen deel een boutade te citeeren naar het hart van Van Goens, al zal deze ze ook vermoedelijk wel kennen[6]. Bachmann verwacht van hetzelfde werk een volgend, vijfde deel, met ongeduld[7]. 't Betreft de *Mélanges de Littérature, de Philosophie et d'Histoire*[8]. Lelyveld krijgt ze van Van Goens te leen[9]. 'D'Alembert, zie ik, heeft een stukje geschreven over de Jezuieten, dat in 't Neerduitsch vertaald is', schrijf deze ook[10]; en hij weet: 'dat zal zekerlijk goed zijn'. Over hetzelfde boek schrijven ook Heddaeus uit Portugal, en Cesarotti uit Italië[11]. Een uitnoodiging van Frisi aan Van Goens, hem in Italië te komen bezoeken, moet bijzondere klem krijgen door het uitzicht, den beroemden vriend bij hem te zullen aantreffen[12]. Chotek berichtte een paar maanden eer met trots uit Parijs, dat hij vaak D'Alembert had ontmoet[13]. En Nodell voelde zich gedrongen tot een apologie voor de Latijnsche

1) D.P.a.V.G. 22-2-75. Reeds medeged. in *Nl. Spect.* 10 Oct. 1874 d.J. ten Brink. En door J.S. Wijler, *I. da Pinto* 19.
2) Zie bov. 419.
3) *De charlataneria eruditorum.*
4) T.H.a.V.G. 5-10; 19-10; 5-12-67, alle onuitgeg. gedd.
5) T.H.a.V.G. ± Dec. 1768, Br. I 321.
6) Br. I 328 (wsch. 20-12-67). Vgl. boven 394 n. 1.
7) B.a.V.G. 22-3-67.
8) Cat. Kon. Bibl. Fr. T. en Lk. II 244 vermeldt een uitg. Amst. 1749-1767; Cat. V.G. II 579 eene Amst. 1760-1770.
9) ± 7-10-67 onuitgeg.; 22-6-67 onuitgeg. ged.
10) Br. I 231 (9-9-67). Wel *Sur la destruction des Jésuites en France*, 1765. Nedl. vert. Rotterd. 1765. Cat. Kon. Bibl. a.v. II 244.
11) H.a.V.G. 15-3-69. Zie bov. 357.
12) F.a.V.G. 17-9-70.
13) Z.b. 428.

Muze tegenover D'Alembert, in een dankbrief aan Van Goens voor diens lof en critiek[1].

Is het wonder, dat Van Goens hunkerde naar persoonlijke aanraking met den grooten man? Overmoedig waagde hij den stap reeds in het begin van 1767: 'D'Alembert alle uwe schriften, bravo!' juicht Lelyveld[2]. 'De stukken van den Philosophe sans fard *moeten* er bij. Ik mag dat zeggen, want hebben wij niet geruild met Thyrsis en Myrtil?[3] Laat ze onder zijn oog komen. Al verstond hij geen Duitsch, evenwel!' De ontvangst? Er is slechts een klein fragmentje over van het antwoord[4]:... 'Je n'ai reçu que depuis très peu de jours les sçavans ouvrages que vous avez bien..... laquelle j'ai l'honneur d'être... d'Alembert'. Het overige, het grootste gedeelte, is weggescheurd. Dat geeft te denken.

Mindere goden, met wie Van Goens ook schriftelijk contact zocht, mindere, schoon weinig minder vereerd in die dagen, zijn Dorat en Mme Du Bocage. In 1774 antwoordde Lalande[5] op een 'epitre charmante', waarin Van Goens door zijn tusschenkomst toezending hunner laatste gedichten schijnt te hebben gevraagd, niet minder charmant: 'Il sera bien flatté et mad. Du Boccage aussi, quand je leur ferai voir ce que vous dites à leur sujet, et que je leur raconterai quel est le phenomene qui leur apparoit si favorablement'. Hij had er eigen Fransche verzen voor Dorat bijgevoegd: 'Il est vraiment bien singulier que né à Utrecht, et sachant toutes les langues, vous fassiés dans la notre des vers en rivalité avec Dorat[6]; je suis persuadé qu'il aura autant de plaisir que moi à les lire'. Morgen komen ze hem in handen, maar reeds nu zendt Lalande de Ode, die hij van Dorat laatst kreeg; want stellig zal hij straks een exemplaar voor hem ontvangen[7]. - Van brieven van Dorat of Mme Du Bocage zelve aan Van Goens bemerken wij echter niets[8].

Wel vinden wij correspondentie van nog twee andere Fran-

1) J.H.N.a.V.G. à Franequer 13-4-76 (niet uitgeg.).
2) ± 18-3-67 (niet uitgeg.).
3) Vgl. Br. I 140.
4) De datum 'à Paris ce 22 juin' is er door V.G. zelf weer op aangeteekend.
5) Over wien reeds boven 368-369.
6) Onder de papieren-V.G. bevindt zich een 'air': En amour c'est au village, Qu'il faut prendre des leçons, etc.; met een *Parodie* daarop: De l'amour c'est au village, Que l'on sent le plus les traits, etc. Is het eerste misschien van D., en de parodie van V.G.? Ik heb niet den lust, de 20 deelen *Oeuvres complètes de Dorat* 1764-1780 er op door te zoeken.
7) L.a.V.G. 23-7-74. Br. I 422. Voor die *Ode* vgl. Cat. V.G. I 519.
8) Zie over Dorat nog boven 438 (Wilzeck); verder Br. I 383 (Wieland). V.G. citeert hem *N. Bijdr.* II 460, 657, en in een onuitgeg. opstel over Regeering, Kunst en Wetenschap.

schen. De een is de jurist, later als revolutieman bekend geworden, A.G. Camus, die zich tot de vertaling van Aristoteles' Zoölogie had gezet. Een vriend, toen ‘compatriote’ van Van Goens geworden - waarschijnlijk wordt de Maastrichtsche boekverkooper Dufour bedoeld[1] -, bracht hem met dezen in kennis. Dank betuigt hij aanstonds voor Van Goens' belangeloozen ijver; bleek Leiden al geen Aristoteles-handschriften te hebben, zoo wil hij toch nog gaarne inlichtingen ontvangen over een paar manuscripten van Scaliger en over oude vertalingen met ms. aanteekeningen van Casaubonus e.a. Tot wederdienst te Parijs is hij gaarne bereid[2].

De ander is D'Hermilly. Deze had indertijd een geschiedenis geschreven van het koninkrijk Majorca, en het manuscript meegegeven aan een vriend, die over Holland naar Kopenhagen reisde, om daar een professoraat in de welsprekendheid te bekleeden - Mallet dus[3]. Deze liet het bij een Franschen gouverneur Rochemont, ten huize der Athlone's achter, blijkbaar om er hier te lande een uitgever voor te zoeken. Maar noch van Rochemont noch van zijn manuscript hoorde Hermilly ooit meer iets. Tot Van Goens het bij een zijner vrienden vond: naar het schijnt, Perponcher. Hij deed Hermilly mededeeling van de vondst, met aanbod, het met een voorrede van zijn hand uit te geven bij Dufour te Maastricht, die behoorlijk honorarium wilde uitkeeren[4]. Zeer dankbaar nam de auteur het aan[5], en inderdaad verscheen in 1776 zijn *Histoire du Royaume de Majorque*[6]. Dufour is ook de boekhandelaar, die Van Goens zijn Fransche literatuur verschaft[7]. Wanneer Hermilly groot wantrouwen toont tegen de Hollandsche uitgevers, schaamt Dufour zich voor den naam, die zijn vak- en nieuwe landgenooten te Parijs hebben en houden. Van Goens kan Hermilly echter volkomen geruststellen: op zijn vriend Dufour, dien hij al jaren kent, stuiten al die in 't algemeen ware klachten af. Zulk een nobel boekverkooper is er geen tweede. Ieder is vol achting voor hem[8]. -

Dat een Utrechtenaar in Fransch dicht wilde wedijveren met

1) Die in brief a. V.G. 27-1-1775 over de Hollanders spreekt als zijn nieuwe ‘compatriotes’.
2) C.a.V.G. ‘à Paris, ce 22 Avril 1774’ (niet uitgeg.).
3) Die aanvaardde 1753 zijn professoraat te K. Vgl. Cat. V.G. I 342. Daarmee stemt overeen, dat H. 't boek wil aanvullen met de inneming, en de teruggave aan Engeland, van Mahon door de Franschen; want dit was in 1756 en 1762.
4) Alles blijkens d'H.a.V.G. ‘à Paris ce 19 Déc. 1774’ (onuitgeg.).
5) Zie nog J.E. Dufour a. V.G. 27-1-75 en V.G.a. d'H. 6-2-75.
6) Zie *Bibl. des Sc.* 46, 370.
7) D.a.V.G. 27-1-75.
8) D.a.V.G. 27-1-75 en V.G.a. d'H. 6-2-75. - Wsch. dezelfde Dufour, dien Ten Hove, Br. I 345 (16-10-75), roemt om zijn bibliographische kunde.

Dorat, moge Lalande met reden merkwaardig zijn voorgekomen, dat een geletterd Nederlander wel eens Fransche versjes maakte, behoefde op zich zelf niet zooveel meer te verbazen, dan dat hij op zijn tijd de Latijnsche of Hollandsche lier hanteerde. Van Goens legde zich een tijd lang er bijzonder op toe. Reeds af en toe hebben wij Fransche gedichten van hem vermeld: galante versjes voor 'Philis' en voor Mlle Fahlmer[1)], liefdesontboezemingen voor 'Céphise'[2)], een epigram op Spaen[3)]. Zoo zendt hij Lelyveld een Fransch raadsel[4)], en maakt nog in 1780 en 1781 gelegenheidsversjes voor een jongenheer en een jongejuffrouw Van Lynden[5)]. In zijn *Proeven uit den Dichtkundigen Ligger* van den Philosophe sans fard drukte hij anoniem het eerste gedeelte van een eigengemaakte Fransche Romance op Orfeus af[6)]. En Lelyveld heeft zelfs een heele verzameling Fransche gedichten van zijn hand[7)]. Van de anonieme vertaling van Jacobi[8)] zal hij niet geweten hebben; toen was de vriendschap al verkoeld. Maar wat hij onder de oogen kreeg, vond hij alles even fraai[9)].

Duitsche reizigers, die Van Goens bezoeken, schijnen zeldzamer dan Fransche, bijna zoo zeldzaam als Engelsche. Afgezien van enkelen, die korter of langer de Academische lessen volgden, hebben wij nog slechts te noemen Bachmann, Leuchsenring, Hohenfels, Vrins[10)]; van Engelschen alleen Agnew Vans. De laatste verschijnt ons slechts in een uitnoodiging aan Van Goens, 'to supper on tuesday evening at Oblets', met tegelijk het verzoek, hem een Fransche Ariosto-vertaling te leenen, die zijn Catalogus vermeldde. Het briefje zal dus van 1776 zijn[11)].

Franz Michael Leuchsenring, een 'süsslich empfindsamen Schöngeist'[12)], kent men vooral nog door Goethe: 'Dieser Mann, von schönen Kenntnissen in der neueren Literatur, hatte sich auf verschiedenen Reisen..... viele Bekanntschaften und, da er angenehm und einschmeichelnd war, viele Gunst erworben. Er führte mehrere Schatullen bei sich, welche den vertrauten Briefwechsel mit mehreren Freunden enthielten... Solche Korrespondenzen... wurden sorgfältig gesammelt und alsdann bei freund-

1) Zie boven 394, 437.
2) Zie boven 395 vlgg.
3) Z.b. 187.
4) L.a.V.G. 6 en 29-4-67 (onuitgeg. gedd.).
5) Nog onder papieren-V.G.
6) *N. Bijdr.* II 658-659. Vgl. Lelyveld a. V.G. 8-5-67 (Br. I 213).
7) Br. I 209, 214 (29-4 en 8-5-67).
8) in poëtisch proza.
9) Vgl. Br. I 208, 213, 214. Vgl. nog boven 151.
10) Zie boven 402-403.
11) 'Thursday 12 o'clock forenoon', z.d. In de *Dict. of Nat. Biogr.* vind ik leden eener familie Vans Agnew.
12) K. Goedeke, *Goethes Leben* 53.

schaftlichen Zusammenkünften auszugsweise vorgelesen... Wer mit diesem ausserordentlichen Manne - het is ironie - nur irgend in Verhältnis gestanden hatte, genoss teil an der Glorie, die von ihm ausging, und in seinem Namen war eine stille Gemeinde weit und breit ausgesäet'[1]. Goethe woonde zulke voorlezingen herhaaldelijk en met genoegen bij te Koblenz ten huize der familie Von Laroche. Maar zijn vriend Merck kwam, en diens nuchtere critiek deed Goethe het ijdele gedoe weldra anders beschouwen. In zijn *Fastnachtsspiel vont Pater Brey* (1773) stelde hij nu den 'valschen profeet' aan de kaak[2]. - In 1769 was Leuchsenring 'Unterhofmeister' van den erfprins van Hessen-Darmstadt geworden; met dezen bezocht hij de Leidsche Universiteit, en daarna ook Parijs en Zwitserland[3]. Tijdens dat verblijf in Holland dacht de dwepende vereerder der Jacobi's er ernstig over, de wereld met een 'geheimer Orden der Empfindsamkeit' gelukkig te maken[4].

In het begin van 1771 bezocht hij Van Goens, tegenover wien hij zich liet voorstaan op zijn vriendschap met Fr. Hemsterhuis. En dit prikkelde Van Goens toen, om ook, zoo mogelijk, met dezen in relatie te treden[5].

In Zwitserland, getrouw aan zijn gewoonten, knoopte Leuchsenring kennis aan met Lavater en Gessner, en roemde bij hen van zijn Hollandsche vrienden. Zich beroepend op hem, wendde Gessner zich dan tot Van Goens en Hemsterhuis met het verzoek, inteekenaars te werven voor zijn *Nouvelles Idylles* (vertaling van Huber, maar geheel omgewerkt door Meister[6]) tezamen met twee *Contes moraux* van D.d.i. Diderot. Hij schrijft in het Duitsch

1) *Dichtung und Wahrheit*, 13es Buch. *Goethes Werke* ed. Goedeke. Cotta, Stuttg. Bd. 21, 102-103.

2) Ibid. 106-107. Goedeke a.w. 53; Koberstein a.w. III 464; Vogt u. Koch, Gesch. d.d. Lit.^{3} II 281; K.J. Schröer, *Einleitung* voor *Pater Brey* in *Goethes Werke* 6, 301-305 (*D. Nat. Litt.* Bd. 87).

3) *Allg. D. Biogr.*

4) Koberstein a.w. III 464.

5) Zie boven 320. En V.G.a.H. 11-3-71 (Br. I 410-411).

6) Van een oorspr. vert. der *N.I.* door Huber vond ik nergens melding gemaakt; terwijl zijn vertt. *La Mort d'Abel* (1759), waarbij Turgot, en *Idylles et poèmes champêtres* (1762), waarbij Turgot en Diderot hulp hadden verleend, groote bekendheid verkregen: de eerste werd 20 en meer keeren gedrukt, volgens Süpfle a.w. I 186. De brief van G.a.V.G. Br. I 405 is echter voor geen tweeërlei uitlegging vatbaar: H. heeft de N.I. (1772) dadelijk uit G.'s manuscript vertaald; door M., den vriend van Diderot en Gessner, werd die vert. grondig herzien. In zijn prospectus noemt V.G. deze vert. 'ébauchée par M. Huber, revue par l'auteur même, achevée par M.M. Diderot et Watelet'. Fantasie en waarheid? - Over Michael Huber, zijn andere vertt. uit het Duitsch, van Gessner e.a.; over J.H. Meister en zijn vertt. van G.e.a. - in 1777 gaf hij óók *zijn* vert. van den eersten bundel *Idyllen*, van *Der erste Schiffer*, e.a. -; en over de zeldzame populariteit en den diepgaanden invloed van G. in Frankrijk, zie Süpfle a.w. passim, vooral I Kap. 15, S. 182-202 met Anmm. S. 324-337. - Een monographie over Huber door H. Heisz (1907), genoemd door Vogt und Koch, *Gesch. d.d. Lit.*^{3} II 593, kreeg ik niet te zien. - Vgl. nog boven 433 n. 4.

aan Van Goens, want Leuchsenring verzekerde hem, dat hij het verstond[1]. Zoo blijft het in Gessner's brieven, Leuchsenring voor en na: Onze vriend L. is nog steeds in Zwitserland, binnen enkele dagen hoop ik hem met zijn prins weer hier te zien[2] - Dezen zomer hebt gij onzen zwerver L. gezien (hij had dus in 1773 Van Goens weer bezocht[3]); ik hoop altijd hem nog weer in Zwitserland te mogen omhelzen, en hem te danken voor het geluk, u te hebben leeren kennen[4] - Voor zijn 'Journal', dat, een philosoof waardig, de velen, die in de wereld slechts vermaak zoeken, tot zedelijkheid en smaak leiden wil, hoopt hij veel opgang[5] - 'Indiss hatt ich mich in ganz Holland an niemand anders adressiert als im Haag an Herrn Hemsterhuis, dessen Bekantschaft ich auch dem Herrn Leuchsenring zu danken habe'[6].

Hemsterhuis bedankte blijkbaar voor het colporteurswerk; wij hooren van hem niets meer. Maar Van Goens was terstond bereid, Gessner als vriend aan te nemen en te dienen. Volijverig trekt hij aan het werk. In de onderstelling, dat hij alleen in heel Nederland is aangezocht, richt hij zich tot de boekverkoopers. Maar die eischen zoo hooge winst en voorzien zoo groote onkosten, dat Gessner's voorwaarden, die men overal elders aanvaardde, er bij in 't niet zinken. Dan besluit hij de uit Zürich gezonden prospectussen niet uit te geven, maar zelf een nieuw op te stellen[7], met zooveel verhoogden prijs, dat de boekhandelaars en Gessner beiden hun genoegen krijgen. Die prospectussen zendt

1) Br. I 392. G.a.V.G. 3 [niet 6] Brachmonat [Juni] 1772.
2) Br. I 405. G.a.V.G. 12 Oct. [niet Febr.] 1772.
3) Het blijkt ook uit een briefje van Pestel a. V.G. 5-6-73, met aanbieding van een pas verschenen 'Abrégé' (stellig zijn *Fundamenta jurisprudentiae naturalis*): Leuchsenring zond mij brief en vroeg antwoord, maar gaf alleen uw adres.
4) Br. I 408. G.a.V.G. 9-2-74.
5) Ibidem. - *Journal de lecture ou choix période. de litt. et de morale* 1775-1779.
6) Br. I 392 G.a.V.G. 3-6-72.
7) Enkele Zürichsche prospp., ged. 'ce 1 avril 1772', met vermelding van Diderot's naam, en den prijs van 18 livres, nog onder de papieren-V.G. Evenzoo zijn eigen 'Projet de souscription', ged. 'Utrecht ce 15 May 1772', waarin V.G. over G. spreekt als 'ce grand génie', afgeeft op de uiterst slechte Holl. vert. van *Idyllen* en *Dood van Abel*, hoog opgeeft van deze Fr. vert. en van de schitterende illustratie door G. zelf, die ook in ons land als uitstekend schilder en teekenaar bekend is; en aan ieder, die Diderot's bijdrage niet als een groote verrijking beschouwt, alle recht tot oordeel ontzegt. Dat hij niet vergeet te gewagen van 'l'amitié dont m'honore cet homme illustre', spreekt van zelf. Dat het Diderot is, die er twee *Contes* bijvoegt, heet een confidentie alleen voor den Hollandschen lezer! De prijs bij inteekening bij V.G., bij boekh. Schoonhoven te Utrecht, en verder overal, bedraagt 12 gld.

hij aan alle vrienden en kennissen[1]. De la Fite brengt ze in Den Haag aan hun adres; hij zal ook een hooggestemde aanbeveling van Van Goens' hand in zijn Bibliothèque des Sciences plaatsen[2]. Maar er komt heel spoedig een kink in den kabel. Gessner had geen bezwaar erin gevonden, integendeel het aangemoedigd[3], dat zijn vrienden ook Hollandsche kennissen aanschreven om medewerking. Zoo in Amsterdam Fuessli, die bij zijn vertrek vandaar de zaak aan den boekhandelaar Magerus overdroeg[4]; in Den Haag J. Daller, gouverneur bij Baron Tork van Roosendaal[5], en J.F. Tommann, 'ministre chez madame la Comtesse de Bentinck Varel'[6]. Zij, althans de laatsten, deden ook al hun best; Daller zond zijn prospectussen her en der in Den Haag en in andere steden, riep weer andere vrienden te hulp[7], en meende zelfs een weg te hebben gevonden om den prins en de prinses op zijn lijst te krijgen[8]; alles tegen den door Gessner vastgestelden prijs. Zoo kreeg Van Goens beide partijen tegen: de boekverkoopers om de fnuikende concurrentie der 'vrienden', en de 'vrienden', omdat zij vreezen, straks voor te grooter ijver te meer te zullen moeten bijpassen[9]. De boekhandelaars zijn de eerste klagers[10]. Van Goens, die zich al van winstbejag beschuldigd zag, schreef een ontrusten brief aan Gessner. Het antwoord[11], vol dank voor zijn vriendschap en ijver, vol spijt over de onduidelijkheid van zijn eersten brief, de onvoorziene oorzaak van Van Goens' verdrietige positie, geeft hem zoo veel mogelijk gelijk: indien hij Hollandsche boekverkoopers[12] te werk zou willen stellen, had hij zelf niet anders kunnen handelen; maar het moet uitsluitend tot vriendendiensten beperkt blijven; vooral omdat de gewone prijs toch algemeen bekend is of worden zal. Wat te doen? Den ganschen nacht heeft Gessner liggen peinzen over een middel om Van Goens' eer te handhaven. Hij ontwerpt een bekendmaking voor Hollandsche couranten, vol lof voor zijn vriend Van Goens, hem volkomen gelijk gevend in zijn berekening, alle schuld op de veeleischende

1) Zie boven 400.
2) D.l.F.a.V.G. 30-5-72. Vgl. Br. I 403.
3) De voorstelling, die G. geeft aan V.G., is niet *geheel* dezelfde als die Daller van hem krijgt; vgl. Br. I 393 met 395.
4) Br. I 393.
5) Br. I 393, 402.
6) Br. I 393, 400.
7) Br. I 402.
8) Br. I 401.
9) Br. I 402.
10) Dat maak ik op uit het onvoltooide ontwerp-brief van V.G., in het Nederl., 14-6-72, Br. I 399, dat bestemd zal zijn geweest òf voor Schoonhoven òf voor Magerus; wsch. voor den laatste, om de passage over Fuessli, en om hetgeen blz. 393 en 394 over Amsterdam gezegd wordt.
11) Br. I 393-394 (3-6-72).
12) 'die mich auf den lezten Deut ausdruken würden', - 'bis auf den lezten Heller schinden', zegt G. 393, 395.

boekverkoopers schuivend, van wier medewerking hij thans geheel afziet, om aan den ouden prijs, door de belangelooze diensten van vrienden, te kunnen vasthouden[1]. Heeft Van Goens echter andere inzichten, dan handele hij daarnaar; hij geeft hem volstrekte volmacht. Als hun vriendschap maar geen schade lijdt![2] Tegelijk deelt Gessner aan Daller mee - en via hem tevens aan Tommann[3] -, hoe Van Goens' doen volkomen te verklaren en te billijken is, en wat hij heeft gedaan om zijn eer te redden. Hij verzoekt hun, nu aan Van Goens te vragen, wat hij doen wil; maar veronderstelt tegelijk, dat deze zijn plan wel volgen zal[4]. Tegenover de boekverkoopers maakt Van Goens gebruik van Gessner's brief: hij is het ten volle eens met mijn handelwijze, en had zelf in mijn geval niet anders kunnen handelen; maar zijn brief was verkeerd gesteld. Nu wil hij u geheel uitschakelen - maar ten slotte laat hij alles aan mij over...[5] Liefst wil Van Goens toch aan zijn eens geformuleerd plan vasthouden. Op Tommann's vraag[6] antwoordt hij in dien geest, en verwijst naar het stuk, dat De la Fite in zijn tijdschrift zal opnemen[7]. Daller protesteert: hij ziet tegenspraak in Van Goens' doen en Gessner's brief[8], en kan niet gelooven, dat de laatste zoo verschillend schrijven zou aan ieder van hen, en dat hij zich nu naar Van Goens' voorschriften zou moeten regelen - wat trouwens ook niet meer kon[9]. Maar hij is bij De la Fite geweest; het stuk kan nog veranderd worden. Zou hij nu niet beter doen, den prijs te wijzigen in die aanbeveling, en ‘l'avertissement ou déclaration’ van den auteur er bij te doen opnemen? Anders moet Daller zich van verdere medewerking onthouden[10]. Nog geeft Van Goens geen kamp. Nog eens dringt Daller op wijziging aan[11] - De la Fite had hij nog tot uitstel van drukken bewogen[12] -; ten langen leste geeft Van Goens het, tenminste half, op: hij neemt het ‘Programma en Prospectus’ voor de Bibliothèque terug. Het spijt De la Fite van het geestdriftige stuk over den beminnelijken dichter[13], maar hij kan het be-

1) Br. I 394, 396. Het stuk zelf 396-397.
2) Br. 1 394.
3) Beide vrienden van zijn vriend Prof. Steinbrüchel, 395, 397.
4) Br. I 395-398. G.a. Daller 5-6-72.
5) Br. I 399-400: V.G.a.? (wsch. Magerus), 5-6-72. Het ontwerpbrief breekt hier af, maar uit de corresp. met Daller en De la Fite en andere stukken blijkt ongeveer, hoe hij een oplossing heeft gezocht.
6) Br. I 400. T.a.V.G. 16-6-72.
7) Br. I 400-401. Daller a. V.G. 21-6-72.
8) Br. I 400; r. 15 v.o. moet men lezen *plans* i.p.v. *places.*
9) Br. I 401; vgl. 402.
10) D.a.V.G. 21-6-72.
11) Br. I 402-403. D.a.V.G. 24-6-72.
12) Br. I 403.
13) Vgl. D.l.F.a.V.G. 30-5-72.

grijpen. Van Goens kan overigens volkomen gerust zijn, dat niemand tot iets kwaads uit heel zijn handelwijze zal besluiten[1].

Het verhaal is vrij lang; maar het heeft voor mij meer dan een interessanten kant, waarom ik het niet weglaten wilde of bekorten kon[2]. Het einde ben ik nog schuldig. Omstreeks Augustus zond Van Goens zijn lijst, met eenige schaamte over het magere resultaat: elf exemplaren door den boekhandel, elf door hem zelf geplaatst. Gessner troost hem; zijn hartelijke vriendschap is hem het meeste. Voor al zijn ijveren is hij ten hoogste dankbaar; alle onkosten moet hij aftrekken, wanneer hij het geld aan Tommann afdraagt. Weldra zal het werk klaar zijn; maar hij heeft zich zoo ingespannen om iets moois te leveren, dat het graveeren der platen hem een ziekte heeft bezorgd. Ook de vertaling, meent hij, zal voldoen: zij is door Meister ‘mit der feinsten Käntniss der Sprache, und dem feinsten Geschmak gemacht’. Hij is echter ongeduldig om Van Goens' oordeel te vernemen[3]. Van Goens antwoordde niet. Na enkele maanden vraagt Gessner ongerust: zijt gij boos, als menig ander, omdat mijn werk nog niet verschenen is? Het is zijn schuld niet; Watelet, die het aanhangsel, den ‘Brief über die Landschaft-Mahlerey’ zou vertalen, moest gedurig gemaand worden. Als een klein bewijs van dankbaarheid wil hij zijn vriend een paar zijner teekeningen aanbieden, te kiezen uit een portefeuille, die onder zijn landsman, den schilder Maurer, te Utrecht verblijvend, berust[4]. Uit het antwoord, dat hierop kwam, bleek Gessner, dat Van Goens niet wenschte, het geld aan Tommann te zenden. Daarom geeft hij, als hij eindelijk via Rey het pakket aan Van Goens heeft doen toekomen, een zakenadres op te Amsterdam. Hij dringt er op aan, dat hij eens schrijven zal, hoe het werk hem bevalt. Dan moet hij tegelijk zijn meening zeggen over een op dezelfde wijze uit te geven verbeterde vertaling zijner eerste Idyllen, die men hem van verschillende zijde aanraadt[5]. Bijna een jaar later zendt Gessner een lang uitgesteld bericht: dat de portefeuille met teekeningen goed is overgekomen. Aanspraak op nieuwen dank verwierf zijn vriend,

1) D.l.F.a.V.G. 27-6-72. Br. I 403.
2) Daarbij komt, dat uit de stukken, zooals De Beaufort ze uitgaf, niet of moeilijk is wijs te worden.
3) G.a.V.G. 12-10-72. Br. I 405.
4) G.a.V.G. 15 [niet 13]-1-73. Br. I 405-407.
5) G.a.V.G. 9-3-73. Br. I 407. In 1777 verscheen deze, in *Oeuvres de S. Gessner*, Tome II; ook vertaald door Meister, en door G. zelf geillustreerd.

door ook daaruit voor hem te verkoopen[1]. Pas waren ze terug, of men verlangde ze te Amsterdam; maar reeds waren ze op weg naar Parijs. Hij zal andere naar Holland zenden. Het teekenen verschaft hem veel genot: het verkwikt zijn ziel, dempt ergernis en opwinding, en verfijnt zijn gevoeligheid voor de schoonheden der natuur. Wat vindt Van Goens van de wonderlijke manier, waarop Diderot's *Contes moraux* overal zijn opgenomen? Ternauwernood mochten om die toevoeging de *Nouvelles Idylles* te Parijs worden afgeleverd en verkocht; een kleinere editie werd geheel verboden. Vervolging uit domheid en boosheid beide - besluit de argelooze dichter[2] -, Prof. Garve alleen oordeelde juister. 'Mein theurester Freund', eindigt Gessner, 'vergessen sie nie den, der in seinem ganzen Leben nie vergessen wird, wie sehr er ihnen verpflichtet ist'[3]. En daarmee eindigt ook naar allen schijn het vriendschappelijk verkeer. Als terloops had Gessner nog eens weer op G. Clifford en Teysset gewezen, als Van Goens nu 'des Geldes los seyn' wilde; en uit een aantal berekeningen, nog aanwezig, besluiten wij, dat deze den bescheiden wenk gehoor heeft gegeven.

Belangrijker dan deze briefwisseling was die, welke Van Goens met den Magdeburger Bachmann in 1767 begon. Op het eind van 1766 had hij hem in Utrecht leeren kennen; ten huize van Ds. R. Brown ontmoette hij hem[4]. Den 27sten November 1766 vertrok hij uit Utrecht; Van Goens kreeg een schriftelijk bedankje bij de terugzending van geleende Hollandsche en Fransche boeken. Aangename avonden hadden zij hem verschaft, maar het speet hem, zoo weinig van zijn persoon en conversatie te hebben genoten[5].

Van Goens zwoegde onder het pas begonnen professoraat! Maar hij deed Bachmann toch kennis maken met zijn denkbeelden: bij de geleende boeken was ook, wat hij in de *N. Bijdragen* reeds had geleverd. 'L'antagoniste de Mr. Macquet est bien audessus de son adversaire, mais je voudrois qu'il eut été un peu moins rigoureux à condamner l'usage de la Mitologie dans

1) 'Aan Vosmaer en Perponcher 5 teekeningen voor 100 gld.' Aant. van V.G. op Projet de Souscription.
2) Over de critiek op de bedenkelijke moraal van Diderot's *Contes* zie Süpfle a.w. 195 met Anmm.
3) G.a.V.G. 9-2-74. Br. I 407-409.
4) B.a.V.G. 22-3-67. Zie boven 279. Ook Hahn en Blondeel kent hij. Ibidem. - Blondeel, proc.-gen. v.d. Hove v. Utrecht, was in 1767 ouderling der Schotsche Kerk naast Van Goens.
5) B.a.V.G. 'Au nouveau Chateau d'Anvers' [hotel te Utrecht] 26-11-66.

les Poètes Modernes'. Het doelt op de *Vrijmoedige Bedenkingen over de vergelijking der Oude Dichteren met de Hedendaegschen* en de *Bijlage over het gebruik der Oude Fabel-historie in de Dichtstukken der hedendaegschen*, beide door den Philosophe sans fard[1]. Veel moois had Bachmann gevonden in de 'Essays de Poésies hollandoises' - vermoedelijk de *Proeve van Dichtoeffening*[2] door A.L.F. en A.P.S. van 1731 -, maar het meest had hij genoten van 'les petites Odes Anacréontiques par l'auteur de Fanny' - d.i. De Baculard d'Arnaud[3].

In het begin van 1767 schrijft Van Goens aan Bachmann een langen brief, 'remplie de remarques judicieuses et critiques spirituelles'[4], hem een correspondentie voorstellend over den staat der letteren in Duitschland en Nederland. Uitgangspunt is, wel in verband met Bachmann's Utrechtsche briefje, de verhouding van Antieken en Modernen. Gij hebt gelijk[5] - erkent B., die het aanbod met uitbundigen dank aanneemt -, het genie is van alle tijden; De la Motte, die het alleen den Modernen toekennen wil, gaat wat ver, maar de Ouden alleen vereering waard achten, is 'pedantisme marqué'. Zelfs ben ik geneigd te gelooven, dat de slaafsche navolging der Ouden onder ons 'les Progrès de l'Esprit' heeft tegengehouden. 't Is uitstekend, de Ouden in al hun schoonheid aan de jeugd te toonen, maar in plaats van ze vast te binden aan de regels van Aristoteles en Horatius, behoorde men ze te brengen in de school van Homerus, Pindarus, Ossian en Shakespeare; en tot de studie der natuur. Daar vindt men niet die enge grenzen der critici. Waarom bij voorbeeld altijd vijf bedrijven, en geen vier, drie, zes, of geheel ontbreken van die indeeling? Is Ossian - bij Brown, meen ik, sprak ik met u over hem - minder epicus dan Homerus, om (Bachmann slaat wonderlijk door) zijn wisselenden verstrant en het niet

1) *N. Bijdr.* II 228-308, tegen Macquet's *Verhandeling over de voortreffelijkheid der oude en hedendaegsche Poëten*, ibidem 77-150.
2) Ook door V.G. gec. *N. Bijdr.* II 653. Vgl. Cat. V.G. I 579, waar verkeerdelijk naast Snakenburg Feitama als auteur wordt genoemd; de tweede was J. Elias Mz. Een m.i. te weinig in aanmerking genomen bundel van grootendeels idyllische poëzie; o.a. ook vert. van Anacreon bevattend.
3) *Fanny*, eerst versch. 1764, het eerste en meest bekende van zijn vaak herdrukte 25 stukken 'Epreuves du sentiment'. Zie o.a. Cat. Fr. T. en Lk. Kon. Bibl. II 6 vlg. En *N. Bijdr.* II 502, 573, waar V.G. zoowel *Fanny* als zijn 'overschoone *Odes Anacr.*' noemt. - Thans ook het proefschrift van D. Inklaar, *F.-Th. de Baculard d'Arnaud, ses imitateurs en Hollande et dans d'autres pays* (1925).
4) Zoo B.a.V.G. 22-3-67.
5) Jammer, dat wij V.G.' meening alleen door B.'s beaming leeren kennen.

kennen van Aristoteles' regels? In de beeldhouwkunst alleen zou men de Natuur niet boven de Ouden kunnen stellen; maar in de schilderkunst munten Rubens en Van Dijck boven hen uit: door de studie der Natuur. Van Goens vergeve de uitweiding: een van die slechte critici had weer zijn ergernis gaande gemaakt. Hij komt nu tot zijn doel: nieuws over de Duitsche Letteren te berichten. Van Goens betreurde het ophouden der *Briefe die neueste Literatur betreffend*[1]: zij hadden inderdaad goede principes, en toonden kennis, oordeel, smaak; maar zij waren partijdig en grof, zoodat een critiek: '*Fragmente zu den Briefen über die Literatur*' veel bijval vond. Een tot nog toe onbekend man, in 't hart van Pruisen wonend, met groote kennis der letteren, is de auteur[2]. Bachmann heeft ze hem reeds per post gezonden. De uitgever der 'Literaturbriefe' heeft nu een ander tijdschrift: '*Allgemeine Bibliothek*'[3], dat wel goed is, maar toch moet onderdoen voor de *Neue Bibliothek der schönen Wissenschaften*, onder redactie van Weise[4], zelf bekend door lyrische en dramatische poëzie[5]; beter is er niet over 'ouvrages de Goût'. Hij zond ook Anacreontische Oden van Gleim[6], en een onafgewerkt episch gedicht van Wieland, vol schoonheden van stof, behandeling en klank[7]. Deze verdiende meer bekendheid, reeds om zijn vroegere poëzie en proza[8]. Sinds gaf hij twee romans: *Don Silvio de Rosalva*[9], in den trant van Don Quichotte, met soms *te* veel platte komiek; en *Agathon*[10], de philosophie, de zeden en gewoonten der Ouden weerspiegelend. Aan zijn warme lofspraak op dit laatste voegt B. een breede inhoudsopgave van het eerste deel toe[11]. Ramler, gaat hij voort, zal met Paschen een deeltje Oden uitgeven, en Lessing een nieuwen druk zijner blijspelen, met twee nieuwe

1) De bekende 'Literatur-briefe' van Lessing, Mendelssohn, Nicolaï, Abbt e.a. 1759-1765. Koberstein a.w. III 77-79.
2) B. bedoelt de *Fragmente über die neuere deutsche Literatur* (1766-1767) van Herder, eerst te Königsberg, weldra te Riga. Z.w. III 126-127.
3) Nicolaï, boekhandelaar te Berlijn, en zijn *Allgem. deutsche Bibliothek*. Z.w. III 76. En boven 119.
4) B. bedoelt Weisse.
5) Allerlei werk van dezen, al of niet genoemd door B., in V.G.' bibliotheek. Cat. V.G. I 269, 561, 570, 571. II 200.
6) De *Lieder nach dem Anacreon* (1766). Cat. V.G. I 396, 566.
7) *Cyrus, Probe eines epischen Gedichtes* (1759). Vgl. Cat. V.G. I 562.
8) Cat. V.G. I 562: *Poëtische Schriften* (1762); 102: *Gebet eines Christen* (1573); 170: *Betrachtungen über den Menschen* (1755); 557: *Abhandlung v.d. Schönheiten des* [Bodmerschen] *Noah* (1753); 570: *Clementina von Poretta* (1760); 613: *Araspes und Panthea* (1760) zullen ten deele allicht door B. zijn verschaft.
9) Cat. V.G. I 613 (1764).
10) Ibid. (1766).
11) Verder nog in Cat. V.G. I 562: *Comische Erzählungen* (1765). En vele nieuwe werken en herdrukken van 1768-1773. Cat. V.G. I 562, 613. Van zijn *Deutsche Merkur* (zie boven 119-120) alleen 1ste jaarg. 1773. Cat. V.G. II 201.

stukken vermeerderd. Moet hij ze zenden?[1] Zij moesten ruilen: want gij hebt de Fransche 'nouveautés' altijd veel eer dan wij; met ongeduld wacht ik de *Bêlisaire*, en deel V van D'Alembert. Verdere vragen uit Van Goens' brief zal hij later beantwoorden; ook de begeerde lijst van auteurs der 'Chansons Allemandes'[2] komt eerst later, want een vriend heeft het boek, waarin zij genoteerd staan.

Een paar weken later ontvangt Van Goens de lijst[3]. Het grootste deel, zegt B., is dus van Hagedorn, Weis[s]e, Gleim en Götz[4]. De laatste, predikant in een klein stadje van den Palts, bewaart zijn incognito, om geen hevige ergernis te wekken bij oude ambtsbroeders door zijn verzen in een 'stile tendre et badin'; hij heeft ook Anacreon vertaald[5]. Ramler heeft de meeste dezer stukken geretoucheerd; soms heeft hij er meer dan de helft in besnoeid. 'n Ondankbaar werk; maar hij laat zich door geen bezwaren terughouden. Misschien is zoo iemand noodig, om den smaak des volks te zuiveren[6].

Van Goens is zeer gelukkig met zulk een litterairen correspondent; hij beroemt zich op de aanwinst tegenover Lelyveld[7]. Van zijn kant zendt hij Bachmann Hollandsche en Fransche lectuur: *David* van Van Merken, *Aan mijn Geest* van freule De Lannoy; een fraaie editie van *La Partie de Chasse de Henri IV* van Collé[8]. Over een *Cantique* van De la Condamine[9] - ook door Van Goens gezonden, of anders althans besproken - oordeelt Bachmann:

1) Zij zijn in V.G.' bibliotheek; Cat. I 561: *Oden von Ramler* (1767) - vgl. ook B.a.V.G. 28-6-67 - en 571: Lessing, *Lustspiele* (1767). Van Ramler nog vele andere werken uit 1754-1772. Cat. I 269, 322, 428, 483, 555, 556, 561, 566. Van Lessing evenzoo van 1751-1771. Cat. I 246, 247, 258, 370, 556, 560, 561, 568, 571; II 641.
2) D.i. *Lieder der Deutschen* hgg. v. Ramler. Berlin 1766. Cat. V.G. I 555 vermeldt: 'dans cet exemplaire on a marqué à la plume le nom de l'auteur de chaque pièce, d'après une note M.S. de l'Editeur'. Vgl. boven 421 en 435 n. 5.
3) B.a.V.G. 5-4-67.
4) Verder Uz, Lessing, Ebert, Zachariä, J.A. Schlegel, Beyer, 'Frau Unzerinn', Ewald e.a.
5) Den heelen A., tezamen met Uz; verschenen 1746. Koberstein a.w. III 261.
6) Verder iets over Huber's *Choix* en over twist Rousseau-Hume. Zie boven 433 n. 4 en 344.
7) L.a.V.G. 29-9-67. Br. I 233.
8) Comédie (1766), indertijd veel opgang makend blijkens de herdrukken, vertalingen en bewerkingen. Zie o.a. Cat. Fra. T. en Lk. Kon. Bibl. II 141, waar ook vele drukken van de Ndl. vert. van 1776 vermeld worden. Weisse gaf in 1770 een Duitsche bewerking: *Die Jagd.* Cat. V.G. 571.
9) C.M. de la C. (1701-1774), deed wetenschapp. reis in Z.-Amerika 1736-1744; strijder voor de pokkeninenting. Schreef een *Journal* en een *Relation abrégée* van zijn reis. Als dichter vermeld in *Bibl. d. Sc.* 39, 114; 41, 350. *Nouv. Biogr. gén.* verhaalt, dat hij op de operatie, die zijn dood veroorzaakte, een 'couplet assez plaisant' maakte. Indien B., als ik vermoed, op hetzelfde vers doelt, is die mededeeling dus slechts ten deele juist.

eenig, zooals men slechts bij de Franschen vindt; maar dien roem behoeft men hun niet te benijden: zulke lichtzinnigheid in oogenblikken, dat de ziel zich alleen behoorde bezig te houden met haar toekomstigen staat! - Van Goens' critiek op een treur-ode van Weis[s]e toonde zijn kennersblik, maar een kleine taalbijzonderheid speelde hem parten. - Ramler's *Oden*, het vervolg der *Fragmente*, en eenige kleine stukjes van Gleim[1] heeft hij reeds afgezonden. En daarbij de uitgaven met muziek van Gleim's *Lieder nach dem Anacreon* en van de *Lieder der Deutschen*[2]. Voor Hahn voegde hij het beloofde gedichtje erbij van Frederik II op een (niet doorgegaan) huwelijksplan van De Catt en een Utrechtsche weduwe[3].

Aan Bachmann dankte Van Goens de kennis van Gleim's Anacreontische poëzie: ‘Je me souviens encore de l'entousiasme ou m'a mis la première lecture de ses Lieder nach dem Anacreon’ - schrijft hij in 1768 aan Klotz -; hij stond op 't punt met zomervacantie naar buiten te gaan[4], ‘lorsqu'on m'aporta un paquet de Magdebourg, ou j'ai un ami qui me donne de tems en tems des nouvelles de la Literature Allemande. Je l'ouvris avec précipitation, et je tressaillis au nom de Gleim, que la lettre me marquoit etre l'auteur des Anacréontiques. N'aiant pas le tems d'y mettre l'oeil je resolus de les emporter, pour en jouir à bon compte’. Hetgeen dan gebeurt in het gezelschap, al vroeger vermeld[5]. Reeds in zijn eersten brief aan Klotz had Van Goens Gleim en Ramler naast Anacreon en Pindarus geprezen; hier zette hij den lofzang voort: ‘Que vous êtes heureux, vous autres qui vivez avec les amis des Graces, un Gleim, un Utz, tant d'autres, dout les écrits me sont si chers. Je les embrasse souvent

1) Vgl. Cat. V.G. I 562-563, waar grootere en kleinere werken van Gleim voorkomen uit de jaren 1753-1767 naast verscheidene andere van 1768-1772. Andere nog I 269, 361, 396, 428, 558.
2) Zie Cat. I 269; beide van 1767.
3) Over Henri de Catt, lecteur du Roi, vroeger gouverneur der jonkers Van Tuyll, o.a. De Beaufort in art. *De meisjesjaren van mevr. De Charrières*, Gids 1908 II 119-120. En *Lettres de Belle de Zuylen à C. d'H.* p. 188: (Le roi de Prusse) même a fait de mauvais vers contre Mme. van Berchem, maîtresse infidèle de Catt’. - Het gedichtje: *Conte. Les Amours d'une Hollandoise et d'un Suisse* (hetzij het ms. dat B. zond, hetzij een copie daarvan) is nog onder de papieren-V.G. Het werd het eerst gedrukt in 1787, in zeer gewijzigden vorm. Zie *Oeuvres de Frédéric le Grand* T. XII 174-177 (Berlin 1849). De titel heeft dan de bijvoeging ‘par correspondance’, en het onderschrift luidt ‘à Freyberg, avril 1760’.
4) Vgl. boven 405.
5) Zie boven 405, 423. De voorstelling is overigens wat vrij: de gewone uitgave der *L.n.d.A.* had B. hem al in Maart 1767 per post gezonden; den naam van den auteur kende hij uit den brief van 22-3-67. Wat hij in den zomer ontving, was de uitgave met muziek.

en idee, et je bénis le sort qui m'a fait naitre dans un siecle, ou je puis jouir de leurs productions aimables. Croiriez-vous que le Grénadier[1] a manqué de reveiller en moi la passion que j'ai eu dans moti enfance pour le metier de la guerre, et dont j'ai toujours conservé quelques traces. Gleim-Anacreon (c'est ainsi que je me plais à le nommer) me touche encor davantage. C'est qu'il réunit deux qualités, pour lesquelles j'ai un grand foible: la simplicité et la naiveté. Ajoutez à cela ma sensibilité naturelle, et jugez combien il doit m'etre cher. - Il n'a pas publié beaucoup: je crois qu'il a bien fait. Le simple est trop borné par sa nature pour admettre une grande varieté. Mais cela fait, qu'étant obligé de relire souvent les mêmes piéces, ou je découvre toujours de nouvelles beautés, j'en ai retenu plusieurs par coeur, que j aime à reciter et dont j'importune souvent mes amis, si tant y a qu'on sçauroit jamais importuner quelqu'un avec les piéces de M. Gleim'[2].

De briefwisseling met Bachmann schijnt reeds in den zomer van 1767 afgebroken; na zijn brief van 28 Juni hooren wij nooit meer iets van hem. Waar meerder kwam, moest minder wijken: in December 1767 had Van Goens den stap gewaagd, aan Klotz te schrijven[3]; en met goed gevolg.

'Monsieur, - vous serez surpris sans doute de recevoir une Lettre de moi, et j'avoue que j'ai longtems eu ce dessein avant d'avoir pu me résoudre à l'exécuter. J'espère que vous accueillirez favorablement les témoignages de mon estime. La seule lecture de vos ouvrages me l'a fait naitre, et chaque nouvelle piéce que je reçois de vous, l'acroit sensiblement'. Zoo begint hij zijn langen eersten brief, waarin hij van zijn veranderd inzicht aangaande de beoefening der letteren getuigt, en dit in verband brengt met Klotz' overgang van den ouderwetschen schoolschen vormendienst naar 'l'étude du gout' bij modernen zoo goed als bij antieken. Ook hij was gaan begrijpen, dat de groote Engelschen en Italianen, en de zoo krachtig opbloeiende Duitsche literatuur alle aandacht waardig waren. 'Cette resolution bien prise je me mis à lire les ouvrages modernes, et dès lors vos derniers écrits me devinrent bien chers. Je ne prétends vous faire des compliments en aucun point: si vous me connaissiez davantage, je m'en raporterois à cela: mais vous le verrez tou-

1) *Lieder eines preussischen Grenadiers* (1758).
2) V.G.a. Kl. 28-3-68.
3) V.G.a. Kl. 13-12-67.

jours de plus en plus que ni mon humeur ni mon caractère porte à cela, et si je pêche dans ces sortes de choses, c'est toujours en fait de franchise. Or je vous dirai naivement non pas mon jugement à moi, qui vous seroit bon à rien, mais celui des gens d'un grand sens et d'un gout éclairé: c'est que vous serez plus capable que personne au monde de corriger avec le tems les abus et les ridicules des Literateurs de nos jours'. Ook al omdat hij in het Latijn schrijft: geen Ciceroniaanschen (zooals natuurlijk al zijn bedillers), maar een zuiveren en prettigen stijl, waardoor hij velen, die, beu van de affectatie en wansmaak der Literaten, niets meer lezen wilden, dat in het Latijn uitkwam, weer gewonnen heeft; Van Goens kent vele 'gens du monde', bij voorbeeld uit den Haagschen hofkring - het zal wel in hoofdzaak neerkomen op Ten Hove, vermoeden wij[1] -, die Klotz' *Acta Literaria*[2] lezen als 'livre d'amusement'. 'Depuis ce tems là', vervolgt hij,... 'je devins plus assidu que jamais à me procurer vos piéces. Sachant l'allemand assez pour gouter même les beautés de vos Poëtes (dont je suis tant l'admirateur, et qui me surprennent toujours plus quand je pense en combien peu de tems un changement aussi grand s'est fait en Allemagne, *nulla ut veteris restent vestigia formae*) je ne negligeai pas celles que vous ecriviez dans une langue qui merite tant à present qu'on la cultive. Je suis sûr qu'il me manque très peu de ce que vous avez publié, jusqu'au Journal Allemand, qui se publie sous vos auspices[3], et comme j'ai dejà dit, chaque piéce a de nouvelles pretensions à mon estime. Il y a plus: vous avez une certaine maniére de penser, de certaines vues, un gout pour de certains objets, ou je me reconnais, malgré la distance ou je me sens par raport à vous. C'est là surtout, Monsieur, qui me donne un desir si vif de vous connaitre et qui m'a à la fin disposé à vous ecrire... Si (ma lettre) vous engageat à m'accorder votre amitié... je compterois cette entreprise de vous ecrire pour une des plus

1) Deze informeert in dezen tijd herhaaldelijk naar V.G.' vriend Klotz (Br. I 337, 338: wsch. 20-12-67; 12-3-68, onuitgeg. ged.; Br. I 321: ongev. Dec. 68). Eens haalt hij zijn *Acta* aan (12-3-68, onuitgeg. ged.): 'ces galanteries de Reiske' meent hij te hebben gezien in 'le Journal de Klotz'. En als hij een - onjuist - gerucht van zijn dood vernomen heeft, luidt hij hem uit: 'nous sommes convenus, que c'etoit un homme de beaucoup d'esprit et de gout, et singulièrement estimable en ce qu'il ose dire presque tout ce qu'il pense'. Br. I 337 (ongev. 20-12-67. Vgl. 12-3-68).
2) Zie boven 119.
3) *Teutsche Bibl. d. sch. Wiss.* Z.b. 119. Cat. V.G. II 201. Ook genoemd in brief V.G.a. Kl. 2-7-68.

heureuses idées qui me soient jamais venues. Je me trouverois à portée alors de m'en raporter à votre gout sur bien des choses, dans lesquelles je sens combien j'ai besoin d'un guide éclairé. Je sçaurois à qui m'adresser pour des details, dont je pourrais avoir besoin, sur une Literature qui commence à présent à interesser l'Europe entiére, et dont vous êtes tout au fait..... Je vous écris en François[1], Monsieur, puisqu' aparemment vous n'êtes pas assez au fait de notre langue pour l'entendre à un certain point. Sans cela je vous aurois écrit en Hollandois, et envoié même quelques petites piéces que j'ai publiées dans cette langue sur des matiéres de gout'. Hij hoopt namelijk nog een bloei der schoone letteren in Nederland te beleven, zooals men dien sinds een kwarteeuw met bewondering in Duitschland aanschouwt. Daar wil hij ook voor werken, al wat hij kan. En daarbij behoeft hij Klotz' voorlichting: 'vous qui avez vu renaitre le gout en Allemagne, qui vous serez fait une étude d'en épier les ressorts secrets, de combien vos lumières ne pourroient-ils pas me servir dans cette entreprise!'

Wij hebben reeds gezien, tot welke geëxalteerde ontboezemingen Klotz' vriendelijk antwoord Van Goens bracht[2]. De ijdele man, vereerd met de aanwinst van zulk een enthousiast bewonderaar in den vreemde - daarbij een voornaam man blijkbaar! -, had ook op geen paar complimenten gezien[3], en uit de gulheid des gemoeds zijn vriendschap aangeboden. Klotz schijnt een oogenblik het ideaal van Van Goens: een Montaigne, een St. Evremond herleefd. 'Si le grand sçavoir anéantit souvent les qualités aimables, les talens de l'esprit et du bon gout sont en revanche ce qui les éleve et embellit le plus dans un coeur naturellement bien disposé!'... 'Je vous aime encor plus que je ne vous estime. L'amitié que vous m'offrez, je l'accepte, et je vous en confie la conservation, comme un depot precieux, que je mets entre vos mains, et que je serai prêt à toute heure de réclamer avec tout l'empressement'. -

Zijn beginselen en zijn uiteenzettingen over de Kunst der Oud-

1) In den volgenden (28-3-68): 'Je suis bien aise que vous me permettez de vous ecrire en François. Je réserve à une autre fois de vous detailler les raisons qui me font preférer cette langue au Latin dans ce cas présent'. Die uitlegging bleef achterwege. K. schreef aan V.G. in het Duitsch, tot diens genoegen; maar hij verzoekt voor het vervolg latijnsche letter.
2) Z.b. 351-353.
3) 'C'est bien moi', zegt V.G., 'qui devrois rougir, de tout ce que vous me dites de flatteur, si j'y voiois plus que les épanchemens d'un coeur rempli de bontés pour moi'.

heid vinden de volste instemming bij Van Goens[1]. ‘Continuez, Monsieur, d'enrichir le public de vos belles productions. Vous êtes né pour eclairer un siècle dont vous êtes l'idole: et pour étendre à d'autres ce gout heureux, que vous tenez des mains de la Nature’.

Nog geen week later schrijft hij al weer aan Klotz. De brief gaat ditmaal ‘par la main d'ami’. ‘Le Sr. Hoffmann, Libraire à Clèves, passant par cette ville pour aller à la Messe de Pâques[2]... m'est venu offrir ses services. Je lui ai d'abord demandé s'il etoit connu de vous. Il m'a dit qu'il comptoit avoir l'honneur de vous saluer à Halle. Je lui envie bien ce plaisir, et dût-il amasser des richesses par ce voiage, je sçais qu'il n'en retirera jamais celui qui m'en reviendroit, si j'etois a sa place. An defaut de cela, je l'ai chargé de cent complimens pour vous. Il vous rendra de bouche tout ce que mon estime m'a suggeré dans le moment le plus fort. Pour mieux l'obliger de s'en acquitter... il m'est venu la fantaisie de lui donner pour vous quelques piéces qui ont paru de moi en Hollandois, vers l'année 1765 et 1766 successivement’. Nu de berekening, dat Klotz na de vermelding[3] er wel om vragen zou, had gefaald, kon hij niet laten, zijn opstellen in de *N. Bijdragen* dan maar ongevraagd te zenden, zij het niet zonder krasse, ietwat verdachte zelfkritiek[4].

Maar ofschoon Van Goens geen beter entrée had kunnen bedenken in de société d'admiration mutuelle, waarvan Klotz het middelpunt was, dan met het wolkendampend wierookvat in de hand - hij had er weinig wil van. Klotz had andere dingen aan zijn hoofd. Lessing's molen had zijn wetenschappelijk koren onder den steen genomen; niets dan zemelen kwam ervan. De gonzende wieken had hij nog willen stuiten; maar het was hem vergaan als Don Quichote: als geradbraakt konden zijn schildknapen hem op een goeden afstand weervinden[5]. Althans zoo ongeveer is sinds lang de gangbare voorstelling; in dien tijd zelf vond Lessing veel meer afkeuring dan bijval; en ook thans mag men nog wel aan de volstrekte juistheid van het oordeel twijfelen[6]. Klotz

1) Vgl. boven 242-244: over gemmen en munten.
2) Te Leipzig natuurlijk. Zoo V.G.a. Kl. 2-7-68 over ‘le dernier Catalogue de Leipzig’. En Volkmann a. V.G. 1-4-71: hij gelieve aan Mortier b.v., die de Leipziger markt bezoekt, een ex. van zijn vertaald *Reisboek* mee te geven, want uit Holland komen te L. alleen de daar gedrukte Fransche boeken, geen Nederlandsche.
3) Z.b. 468.
4) waarover later.
5) Het beeld is van L. zelf. Zie *Briefe antiquarischen Inhalts* no. 55 (1768).
6) Over Klotz en zijn bent, welker invloed een korten tijd zoo wijd strekte, en waarin ook de Anacreontici hun plaatsje hadden, zie o.a. Gervinus, *Gesch. d.d. Dichtung*^{5} IV 389-392. Stahr, *Lessing*^{7} II 3-33. Ofschoon ook hier, als bij andere geschiedschrijvers der D. lit., de suggestie van Lessing's eigen, eenzijdige voorstelling wel wat weinig critischen tegenstand heeft gevonden. Meesterlijk is de critiek van Lessing aan allen kant, maar ook uitgerekend, onbarmhartig fel. Zie vooral de brieven 51-57. - Eerst nadat ik dit schreef, kon ik Danzel u. Guhrauer, *G.E. Lessing*^{2} raadplegen; tot mijn voldoening vind ik daar, II 210-241, een onpartijdiger beoordeeling van Klotz.

voelde zich niet verpletterd; druk verweerden hij en zijn aanhang zich. En meer gewoon, van zijn vele, wijd verspreide correspondenten diensten te hebben dan ze hun te doen, schijnt hij het bij zijn eerste antwoord aan Van Goens (waarschijnlijk van Maart 1768) te hebben gelaten. In Juli klopt deze nog eens aan: 'Je me suis plaint à M. Jacobi de votre silence. Prenez-vous-en à mon impatience et au plaisir que j'attends de votre lettre, et excusez la en faveur des sentimens que vous m'avez montrés. En attendant je vous dirai que malgré votre obstination, je me suis entretenu avec vous, et assez longtems'. Namelijk met zijn *Acta*, zijn *Teutsche Bibliothek*, en zijn boek over de gemmen[1]. 'Il est vrai qu'en general j'ai de la peine à concevoir comment vous avez trouvé le secret de pouvoir suffire à tant d'objets différens à la fois'[2]. Het eene is nog nauwelijks verschenen[3], of twee andere worden reeds weer aangekondigd[4]. 'Quant à la Bibliotheque, je vous avoue que j'en suis content au delà de toute expression. Excepté la Nouvelle Bibliothèque des Beaux Arts[5], à cause des articles de Musique et de Peinture qui s'y trouvent, il me semble n'avoir jamais vu un meilleur Journal'. Dat hij de *Allgemeine D. Bibliothek* van Nicolaï hier niet noemen moest, had Van Goens goed begrepen. Hij nam er echter daarom wel kennis van[6], evenals van Lessing's strijdschriften tegen Klotz[7]; maar nog kon hij niet weten, hoe deze Klotz' hoogwijze oordeel over Duitschlands beste dichters: Klopstock en Ramler, verachten zou[8]. Hij prijst integendeel: 'Un des extraits, dont j'ai eté le plus satisfait, c'est celui des Odes de M. Ramler, que certainement on ne peut critiquer plus judicieusement. Il y a tel et tel endroit qui m'avoit deplû

1) Vgl. boven 242-244, 337, 356.
2) Dat geheim hadden hem anders Lessing of Herder wel willen ontsluieren.
3) De *Lectiones Venusinae*, meende hij, moesten ook reeds verschenen zijn; maar deze herdruk der *Vindiciae Horatii* (1764) bleef nog jaren uit. Vgl. Cat. V.G. I 428; en Bursian, art. *Klotz* in Allg. D. Biogr.
4) 'La Vie de Natter' (vgl. boven 243) en 'Geschichte der Hölle'. Naar den inhoud van het laatste is V.G. vooral nieuwsgierig. 't Is nooit verschenen (Danzel-Guhrauer a.w. II 212). Ik vermoed, het andere evenmin; ik vond 't althans nergens vermeld.
5) Van Weisse z.b. 119.
6) Ze zijn in zijn bibliotheek, van 1766-1774. Cat. II 200. - Vgl. Lessing's *Briefe antiq. Inhalts* no. 55.
7) Cat. V.G. I 246, 258.
8) *Briefe antiq. Inh.* no. 56. Even eer noemt hij ook Moses en Gerstenberg.

à la lecture, sans pouvoir trouver à quoi m'en prendre, quoi que je fisse. La critique les saisit tous, et bien d'autres encor, d'une maniére tout à fait admirable. J'espére que la même main entreprendra aussi les Kantaten, à l'occasion de la nouvelle edition qui vient d'en paraître, surtout cette piéce admirable de la Mort de Jesus, qui fait époque dans l'histoire de la Poesie. Je voudrois voir les remarques d'un Marpurg[1] sur ces morceaux!'

Na nog een betoog over Dante-vertalingen[2], en de vermelding der dissertatie van een zijner leerlingen[3], eindigt hij den brief met de mededeeling, dat hij een Strato-collatie voor Klotz heeft laten maken, die hij zal insluiten[4]. Ook dit vermurwde den man niet; na een jaar beklaagt Van Goens zich bij Herelius, dat hij nog geen bericht ontving op de toezending der collatie[5]. Zijn eerstvolgende brief aan Klotz is van drie jaar later[6], en begint: 'Il y a bien longtems, que nous ne nous sommes pas ecrits, et je crois que la faute est un peu de votre coté: car si on ne repond pas à mes lettres, je suis fort sujet à tomber dans l'indolence et à lacher un commerce, jusqu' à ce qu'il plaise au bon Dieu de me faire naitre une occasion de le reprendre. C'est precisément ce qui m'arrive aujourd'hui, et vous verrez, que si j'ai l'air d'oublier quelquefois mes amis, il suffit d'un rien pour me rapeller leur souvenir'. 't Betrof een oude kwestie, over een gemme[7]. 'Si le contenu de cette lettre vous faite plaisir, recompense m'en, en me donnant de vos nouvelles'[8]. Er kwam ook hierop geen antwoord.

Het was niet aangenaam voor Van Goens; hij had zich trotsch getoond op zulk een vriend, en nu zou hij, als men informeerde, zooals Ten Hove deed: 'Votre ami Klotz, ne donne-t-il plus de signe de vie? Il y a longtems que je n'en ai entendu parler'[9], moeten erkennen, door hem te worden genegeerd. Er was echter ook nog een goede kant aan deze mislukte vriendschap: zij had hem vrienschap met anderen bezorgd of in uitzicht gesteld. Met Schmid, Herelius, Riedel, Wieland; allen vrienden van Klotz, allen gevestigd te Erfurt.

1) Beroemd muziek-theoreticus en -criticus (1718-1795). Zie Riemann, *Musik-Lexikon*; en Naumann, *Musikgeschichte* I 614.
2) waarover later.
3) nl. Duker.
4) Vgl. boven 247.
5) V.G.a.H. 22-6-69.
6) 28-9-71. K. stierf 31 Dec. 1771, 33 jaar oud.
7) Z.b. 243-244.
8) In een naschrift belooft hij hem nog tegen het voorjaar 1772 het eerste deel van zijn Nederl. uitg. v. Volkmann's boek over Italië.
9) Br. I 321. (± Dec. 1768).

C.H. Schmid, toen pas aldaar tot buitengewoon hoogleeraar in de rechten benoemd, medewerker aan de *Teutsche Bibliothek*, was auteur van een *Theorie der Poesie nach den neuesten Grundsätzen und Nachrichten von den neuesten Dichtern* (1767)[1], en kwam in 1769 door Klotz ertoe, aan Van Goens hulp te vragen voor een nieuwe, van de vele fouten te zuiveren, uitgave van dit werk; want deze had zich bij dien beklaagd over de hatelijke beoordeeling daarin van de Nederlanders[2]. Daarover biedt Schmid nu Van Goens zijn verontschuldiging aan: zijn aan Klotz gezonden boek[3] had hem van zijn onwetendheid in dit opzicht volkomen overtuigd; hij kende trouwens onze taal of literatuur zelf niet. Van Goens is blijkbaar 'connoisseur de tout ce qu'il y a de beau dans toutes les langues d'Europe'. Hij zal ook patriot genoeg zijn, om voor den roem zijner miskende natie te willen opkomen. 'L'Allemagne estime vos études philologiques, mais elle ignore votre cours pour la Poésie'[4].

Het wijdloopige antwoord, onmiddellijk geschreven[5], is nog in concept over. Van Goens prijst het in hem, dat hij de gebreken van zijn veelszins zoo leerzaam boek ruiterlijk erkent, spoort hem aan tot de herziening, waarvoor hij nog enkele fouten buiten het Nederlandsche deel aanwijst[6], houdt hem zijn ideaal van een literatuurgeschiedenis voor, en geeft dan de motiveering van zijn bezwaren tegen Schmid's karakteristiek onzer letteren, zonder daarbij zelf den toestand zeer rooskleurig te teekenen. 'Pour ce qui est de vous fournir un detail de l'etat de notre literature, dont vous me priez, je vous prie d'etre persuadé, que je contribuerois très volontiers - - tout ce que je pourrois - -[7] vous en aurois meme actuellement donné des preuves de mon envie de vous servir à cet egard, mais je me trouve à la campagne, sans livres, et dans une dissipation qui ne me per-

1) Dit en andere werken van Schm. Cat. V.G. I 366, 555-556.
2) Vgl. V.G.a.K. 13-12-67 en 2-4-68.
3) De *N. Bijdr.* II blijkbaar.
4) C.H. Schm. a. V.G. 'Leipzig, ce 25 Mars 1769'.
5) Gedateerd 'ce 28 Mars 1769.'
6) O.a. aangaande Bielfeld's vertt. uit het D. in het Fr., die *niet* mooi, maar volslagen onleesbaar zijn voor wie het Fransch in den grond kent. Alleen de 'beautés sublimes' van Lessing's *Sara Sampson* kon zelfs deze vertaler niet geheel verduisteren. Hij doelt op Bielfeld's *Progrès des Allemands*, en herhaalt hier slechts, hetzij bewust, hetzij onbewust, de critiek van Ten Hove, Br. I 336-337 (wsch. 20-12-67). Vgl. Cat. V.G. I 553-554. Prinsen in *Gids* 1911 I 455-456. En Süpfle a.w. I 154 vlg. Het verscheen anoniem in Amsterdam in 1752. In 1767 een 3e éd. rev. et considérablement augm. te Leiden. - Over B.'s leven en werken zie zijn *Lettres familières et autres*, La Haye 1763. En bespr. daarvan met uittreksels in *Bibl. d. Sc.* 20, 376-413.
7) Anderhalve regel is afgesneden.

mettrait pas de rassembler mes idées et de les arranger d'une façon convenable'. 't Heeft toch ook zoo'n haast niet? In de zomervacantie heeft hij allen tijd ervoor. - Schmid gelieve Klotz te groeten, en hem tot schrijven aan te sporen.

Groote dankbaarheid van Schmid: Klotz roemde niet ten onrechte uw vriendelijkheid. Een compilator als ik kan niet buiten zulke hulp, maar ze te verleenen, heeft weinig aangenaams. Te meer trof mij 'la lettre si longue, si obligeante, si pleine de bons conseils et de raisonnemens instruisans'. Uw kennis der Duitsche literatuur, en van al wat schoon is, zouden mij verbaasd hebben, als ik ze niet reeds uit uw boek had leeren bewonderen. Waart gij maar dichterbij, dat ik u bij al wat ik onderneem, telkens raad kon vragen! Gaarne zal ik dezen zomer uw bijdrage ontvangen[1].

Niet lang daarna vindt Van Goens in een nieuwe aflevering van Schmid's *Zusätze zur Theorie der Poesie*[2], dat deze Cesarotti laakt, en voor pedant scheldt. Tegenover Wieland, met wien hij intusschen in relatie is gekomen, uit hij zijn verontwaardiging over den smaad , zijn goeden vriend aangedaan. Vandaar excuses en complimenten in een brief van December 1769[3]: Wieland zei mij, dat gij wat boos waart, over mijn kritiek op Cesarotti. Had ik geweten, dat het uw vriend was, dan zou ik 't zachter gezegd hebben; 't komt echter niet uit mijn hart, maar uit mijn inzichten voort. Het zou mij zeer spijten, als ik door een onvoorzichtig oordeel uw genegenheid verliezen moest: een onherstelbaar nadeel. Maar vergeef mij. - Ten overvloede volgt nog een loftuiting op Van Goens' vertaling van Mendelssohn[4].

Van Goens' antwoord heeft den omvang eener brochure[5]; het is voor een groot deel een uiteenzetting, waarom hij een grondigen afkeer heeft van de in zwang gaande, en voortdurend van minder allooi wordende, journalistieke litteraire critiek, in het bijzonder in Duitschland. Ik kom daar nog op terug.

Gij zijt niet, letterlijk, een journalist, gaat Van Goens voort; maar misschien erger dan dat. 'Vous nous donnez une Theorie de la Poesie "nach die neueste Grundsätze"[6] c. à d. la plupart

1) Schm. a. V.G. Eisleben, ce 23 Avril 1769.
2) Vgl. Cat. V.G. I 366.
3) Schm. a. V.G. Erfurt 6 Dec. 1769 (van nu af schrijft hij in het Duitsch).
4) Z.b. 309.
5) 12 blzz. in 4°, terwijl het begin - en daarmee de datum - ontbreekt. 't Zal zijn van Dec. 1769 of Jan. 1770.
6) Eens voor al moge ik hier meedeelen, dat, waar en hoe en hoe zeer V.G. ook buiten orthographische, grammaticale of andere sporen treedt, ik mij steeds van het gebruikelijke '[sic]'-geroep onthoud.

d'après la decision des Journaux'. Terwijl die anders spoedig vergeten zijn, gaat gij ze vereeuwigen. Tot dien prijs zou ik zoo'n 'liste complette de tout ce qui regarde la Poesie' niet willen maken. Gij wist niet, dat de vertaler van Ossian mijn vriend was... Maar ik was niet boos om het critiseeren, maar om het verkeerd critiseeren. Gij zegt: de noten zijn pedant. Wat wil dat zeggen? Ik kan het woord in geen enkelen zin op Cesarotti toepasselijk vinden. Bij 'pedant' denk ik aan een droog kamergeleerde, overal onuitstaanbaar en misplaatst, behalve tusschen zijn boeken. De naam 'supose le sçavoir mais exclut l'esprit, le genie, le gout et les graces.' De pedant 'revolte... irrite... degoute'... In al wat hij schrijft, komt dat klaar aan den dag; 'il vomit sur le papier une partie des tresors amassés... dans son cerveau'. Zijn kenteekenen zijn onder andere 'arrogance, opiniatreté, des bagatelles erigées en objets de consequence, un mepris ridicule pour tout ce qui n'est pas à la portée du pedant...' Zulke dingen zag ik wel in uw Leven van den Baron van Cronegk[1]; maar bij Cesarotti niets ervan. En ik ken hem vrij goed; een 50-tal brieven schreef hij mij reeds[2]... Pedant! hoe komt gij er aan? Weisse's *Bibliothek* prees hem; mijn vrienden van de Haagsche *Bibliothèque des Sciences* deden evenzoo; zij, en ook Meinhard, 'le plus judicieux de vos critiques'[3], vertaalden met ingenomenheid van zijn litterair-historische beschouwingen. Arnaud en Suard bestreden wel in hun *Journal Etranger*[4] een deel zijner aanmerkingen, evenals Klotz' *Deutsche Bibliothek* - de eersten, zooals gij weet, smaakvolle en fijne critici, prezen trouwens andere ervan hoogelijk -; maar niemand dacht aan pedanterie. Dat woord past op lieden als Gundling[5], Reimmann[6], Simonis[7]. Of een

1) Over J.F. Frhrr. v. Cronegk (1731-1758) zie Koberstein a.w. V 182 vlg. Er is een oude biographie van Uz. Hoogstwaarschijnlijk gaf Schmid er ook eene in zijn *Biographie der Dichter* (1769); Cat. V.G. I 366. Vgl. over dat werk ook zijn brief van 24-2-1770.
2) Tien ware dichter bij de waarheid geweest, naar allen schijn.
3) Over M. (1727-1767), schrijver van '*Versuche über den Charakter und die Werke der besten italienischen Dichter* (1763-1764) en vertaler van Home's *Elements of Criticism* (Leipzig 1763-1766, en meermalen herdrukt) zie Koberstein a.w. III 341 vlg., 427 e.e. Vgl. Cat. V.G. I 477.
4) Zie daarover o.a. Süpfle a.w. I 155 vlg.
5) N.H. Gundling, prof in rechten en welsprekendheid te Halle (1671-1729), de schrijver eener *Vollständige Historie der Gelahrtheit* een 'ungeheuerlich polyhistorisches Werk' volgens R.F. Arnold, *Allgem. Bücherk.*^{2} 42.
6) J.F. Reimmann (1668-1743), superintendent, gaf van 1708-1713 uit een veeldeelige *Einleitung in die Historiam Literariam.* Zie ibidem. En Cat. V.G. II 174.
7) Wsch. bedoelt V.G. Johann S. (1698-1768), volgeling van Alb. Schultens, auteur van *Onomasticon V. Test.; Onom. N.T. et apocrr.; Lexicon hebraicum et chaldaicum*; zie *Allg. D. Biogr.* s.n.

ander soort in een anderen tijd: ‘la societé de l'hotel Rambouillet, les pedans les plus galans, les galans les plus pedans.’ Op dien braven ‘Comte de Bahr’[1] met zijn linksche, belachelijke scherts. Ook op dien geleerden Christius[2] dien gij zoo prijst, ‘qui gravait lui-même des estampes à la Rembrand devant ses dissertations mi-françaises[3], et qui disputait avec tant d'onction sur la Venus *χαλλιπνγη*’....

En nu genoeg! Gij hebt kwaad gesproken van mijn vertrouwden vriend, maar mij ook vergeving gevraagd. Aan Wieland, uw zeer goeden vriend, had ik mijn ergernis gelucht, en meteen gezegd, wat ik over dit misbruik (waarvan hij zelf ook meermalen de dupe was) dacht. Thans heb ik u zelf over allerlei ronduit mijn meening verklaard. Gij moet en kunt Cesarotti eerherstel doen. En overweeg maar eens ernstig, wat ik in het algemeen opmerkte... Deel dezen mede aan uw collega's, die mij kennen, en die ik slechts in schijn vergeten heb. Wieland is mij nog een brief schuldig... Sinds een half jaar leef ik nauwelijks; onverwachte bijzondere werkzaamheden verhinderen mij alle vrije lectuur en correspondentie[4]. Dit ter verontschuldiging bij Riedel en Herelius. -

Daar kon Schmid het voorloopig mee doen. 't Weerhield hem niet, integendeel het dreef hem, deemoedig te antwoorden[5]. Niets kon hem aangenamer zijn, dan ‘durch eine ausführliche Schilderung (seines) Vergehens’ opnieuw gelegenheid te krijgen, om vergeving te vragen. Zijn *Zusätze* zijn vluchtig geschreven, en vaak gebruikte hij onzekere termen. Hij schreef zoo ‘pedantisch’, maar bedoelde veeleer ‘affectirt’. Inderdaad, Cesarotti had recht op eerbiediger behandeling... Maar bij dat critieken-schrijven verliest men al meer zijn verantwoordelijkheidsgevoel; vooral wanneer het over buitenlanders of over gestorvenen gaat, spreekt

1) Georg Ludw. von Bar (1702-1767) ‘der beste französische Dichter unter den Deutschen’; ‘witziger Verfasser’ van *Epîtres diverses* (1740), *Babioles littéraires et critiques en prose et en vers* (par M. le Comte de Bahr, 1761), etc. Ibidem s.n. Vgl. Cat. V.G. II 580.
2) J.F. Christ (1700-1756) hoogl. te Leipzig, maakte een begin met het archaeologisch onderwijs in Duitschland, en wordt zelfs voorlooper van Winckelmann genoemd. Sandys a.w. III 20 vlg.; Bursian in *Allg. D. Biogr.* s.n.
3) Vgl. Cat. V.G. II 580: J.F. Christii *Noctium Academicarum* libri IV (1729) ‘avec des figures gravées à l'eau forte par l'Auteur’.
4) Wat hij hier bedoelt, is mij niet duidelijk. Noch zijn rol in den Socratischen oorlog, noch de vertalingen van en over Mendelssohn, noch zijn drukke boeken-aankoop heinde en ver in dezen tijd voldoen ter verklaring. Werkte hij inderdaad aan een boek over Spaansche oudheden? Zie boven 242. - Of was het slechts een blauw excuus?
5) Erfurt 24 Hornung [Febr.] 1770.

men licht onbedachtzaam. Nu hij de balans eens opmaakte, bevond hij het aantal vijanden, gemaakt door zijn *Zusätze*, veel grooter dan dat der vrienden. Hij houdt er mee op; met zijn temperament, en de eenmaal voorgenomen 'summarische Kürze' kreeg hij het air van een journalist-dictator. Terstond heeft hij al een opvolger gevonden in den *Almanach der deutschen Musen*[1]. Cesarotti zal hij satisfactie geven in het eerste deel van zijn omgewerkte *Theorie*, die op aanstaande 'Michaelis'[2] zal verschijnen. Dit werk zal vrij zijn van alle partijdigheid en bedilzucht. Hij krijgt een opgave der Arabische dichters van Reiske, der neo-Latijnsche van Klotz, der Deensche en Zweedsche van Poppe in Kopenhagen. Nogmaals doet hij nu een dringend beroep op Van Goens voor de Nederlandsche. Uit het tweede deel van den Philosophe sans fard[3] (het eerste kent hij niet) heeft hij reeds een aantal[4] namen samengelezen; wanneer het allen goede dichters zijn, is Holland waarlijk niet arm.

Eenige mededeelingen volgen nog over: Gellert's dood en begrafenis; de poging van een Zwitsersch geestelijke, Lavater, tot kerstening van Mendelssohn, en diens 'voortreffelijk' antwoord[5]; nieuwe of aanstaande uitgaven van Wieland, Riedel, Kaestner, Weisse; het tweede deel van zijn eigen *Biographie der Dichter*; met complimenten van Wieland, en berichten namens Riedel en Herelius.

Exit Schmid. Af en toe is reeds zijn vriend F.J. Riedel[6] voor onze oogen verschenen. Ofschoon sedert zijn studie te Halle met Klotz bekend en bevriend, zal hij, nu sinds kort hoogleeraar in de wijsbegeerte te Erfurt, niet door dezen, maar door zijn collega Schmid ertoe gebracht zijn, aan Van Goens zijn *Theorie der schönen Künste und Wissenschaften* (1767) ten geschenke te zenden[7]. Het antwoord van Van Goens op den begeleidenden brief is ons bewaard[8]. Wat hij er reeds van zag, betuigt hij,

1) Leidde Schmid V.G. grofweg om den tuin? Veelal ziet men Schmid voor den uitgever aan. Dat doet ook V.G. zelf later, Cat. I 556.
2) Laatste der drie jaarmissen te Leipzig (September).
3) Kennelijk bedoelt Schm. de *N. Bijdr. II.*
4) Tezamen 28.
5) Z.b. 311-312.
6) Over dezen zedeloozen vrijgeest (1742-1785), zijn *Theorie*, zijn vriendschap met Klotz en Wieland, zijn vijandige verhouding tot Lessing, en zijn, treurigen, levensloop, zie o.a. Koberstein a.w. III 342 vlg. e.e.; Allg. D. Biogr. s.n.; Danzel u Guhrauer a.w. II 230 vlgg. Vgl. ook Lessing, *Briefe antiq. Inhalts* no. 55.
7) Vgl. Cat. V.G. I 245.
8) Br. I 365-370 (22-6-69). In de omtrent dezen tijd verschijnende vert. v. Mendelssohn is hij 'mijn vriend R.' (blz. 48).

logenstrafte de hooge gedachte niet, die hij vooruit van het werk had gekregen door zijn Duitsche vrienden. Hij wil het meermalen doorlezen, en wellicht over sommige punten gedachtenwisseling met hem zoeken. Met ongeduld verwacht hij het tweede, bijzondere, deel[1].

Riedel had geschreven, dat hij den Hollandschen geleerden hun critischen zin benijdde[2]. Daar komt Van Goens met overvloedige redeneeringen en vergelijkingen tegen op. Wieland zou 't daar half mee eens zijn? Hij dènkt er zeker niet aan: ‘il ne se méconnaîtra pas au point de souhaiter qu'il eût plutot corrigé cent mille passages d'auteurs Grecs et Latins, - *elegantissime, belle mehecle, ut nihil certius* -, que d'avoir ecrit Agathon ou les Comische Erzählungen’. Maar Riedel zal het eigenlijk wel met Van Goens eens zijn: ‘ce que vous me dites dans votre lettre, je le prends pour un compliment, adressé à un homme que vos avez méconnu’. Wellicht echter staat hij toch schuldig, door namelijk niet genoeg te waardeeren de schoone tijden, waarvan Duitschland thans geniet, ten opzichte van smaak en letteren. Van Goens bestijgt een oud stokpaard: ‘cette prevention pour les anciens, qui serait fort juste, si elle ne se faisait pas aux depens des modernes. Tel et tel commentera Corippe, Arator, Sedule, et croira avoir fait de belles choses; moi, je jette tout cela, si je puis lire une seule ode de Ramler, de Gellert, de J.B. Rousseau, et je me moque de tous ceux qui y trouvent a redire’. Heeft Duitschland zijn Perraults en De la Mothe's - zij zijn te veroordeelen, of veeleer, te beklagen. Zij kunnen zelfs kwaad doen. Maar omdat de grondoorzaak goed is, vergeeft men licht het kwade gevolg. En indien Duitschland al over vijftig jaar geen Camerarii of Gesners meer mocht opleveren, zal het nog gelukkig mogen heeten, als het zeggen kan: de Messias, de Lieder der Deutschen zijn daarvan de schuld. Van Goens wil gaarne een halve eeuw van Conjecturae en Emendationes cadeau doen, in ruil voor een eenigen Gellert, of Wieland, of Klopstock. Het zou hem wonder goed te pas komen, want al heeft hij Schmid bestreden, hij staat schrikkelijk verlegen met zijn houding, als hij zijn natie heeft te verdedigen tegen vreemdelingen van smaak. - Indien zijn vrije toon Riedel

1) Dit is nooit verschenen. Ook de tweede druk (1774) bleef bij het eerste, algemeene deel.
2) Zoo moet men *regretter*, Br. I 365, wel opvatten, in verband met 366, 367, 371, 373.

niet mishaagt, wil hij gaarne over nog andere dingen schrijven, in het bijzonder over zijn vreeselijk scepticisme inzake den smaak, zooals zich dat uitte in zijn *Briefe über das Publicum*[1]. 'Je suis de ces gens qui ne querellent que leurs amis...; si vous me permettez de vous prendre pour maitre, il faut consentir encor d'avoir un disciple bien mutin'. Wat 'le gout' voor Van Goens beteekende, drukte hij kort en krachtig uit in zijn groet: 'Adieu, mon cher Professeur, l'estime que je vous porte, est fondée sur les loix immuables d'un gout eternel et universel, et je vous embrasse avec des sentimens, aussi anciens que le monde'.

Riedel bleef betreuren, dat de studie der Ouden in Duitschland lager stond dan in Holland. Niet Klopstock en dezulken gold zijn klacht; Van Goens kan hen niet meer waardeeren dan hijzelf doet. Maar hij doelde in het algemeen op 'le grand degout que Messieurs mes compatriotes semblent avoir puisé dans les Auteurs Grecs et Latins'. De geest des tijds houdt het met onze aestheticï, 'qui se piquent de savoir tout et qui ne sachent absolument rien'. Baumgarten[2] zelf, het orakel van die lieden, moest zich van een goeden Gesner[3] voorzien om de verzen van Horatius en Virgilius te kunnen vinden, die hij noodig had voor zijn *Aesthetica*[4]. -

'Je vois que vous vivez avec M. Wieland', had Van Goens geschreven[5]; 'je le croiais etabli en Suisse'[6]. Riedel moest hem vooral de hooge achting, den eerbied, de liefde van Van Goens verzekeren[7]. Waardeert hij zelf het groote voorrecht, met zulk een man samen te leven, wel voldoende? Hij moet veel schrijven over Wieland's persoon, zijn werk, zijn plannen. Of nog

1) 1765. Vgl. Cat. V.G. I 243.
2) A.G. Baumgarten (1714-1762), de bekende 'grondlegger' der aesthetica, en voornaamste volgeling van C. Wolff. Zijn (latijnsche) *Aesthetica* verscheen 1750-1758. In V.G.' bibliotheek vinden we zijn werk niet; wel dat van zijn leerling G.F. Meier: *Aufangsgründe aller schönen Wissenschaften*, dat, ofschoon vroeger verschenen (1748-1750), geheel op B.'s denkbeelden berustte. Zie o.a. Koberstein a.w. III 63. Croce, *Estetica*^{5} 268. En vgl. Cat. V.G. I 241.
3) Wsch. J.M. Gesner's *Novus Ling. et Erud. Rom. Thesaurus.* Zie Sandys a.w. III 6.
4) R.a.V.G. 1-7-69. Br. I 371.
5) Br. I 370 (22-6-69).
6) W. was al sinds 1760 niet meer in Zwitserland, maar als 'Kanzleidirector' te Biberach in Würtemberg. Vóór dien werden zijn werken meest in Zürich gedrukt, een enkel ook nog daarna. Vandaar wel V.G.' meening. Juist in 1769 had W. door zijn vriend Riedel een professoraat (in de philosophie) te Erfurt weten te krijgen.
7) 'que je fais la reverence à l'auteur des *Empfindungen [eines Christen* 1755], mais que j'embrasse celui d'*Agathon*, de *Don Silvio*, d'*Idris*, de *Musarion* et des *Erzählungen*'. Daartusschen lag de omkeering van een uiterlijke ascetische vroomheid tot een onverhulden epicuristischen zinnendienst. Gevoelde V.G. nauwe verwantschap?

liever: ‘S'il voulait s'en charger lui meme, il ne trouverait pas un ingrat: M. Glück pourra lui en dire des nouvelles’[1].

‘De tous les hommes, qui nâquirent jamais d'un *Uterus benedictus*[2], antwoordt Riedel, ‘Wieland est justement celui que j'aime le plus, et d'un Enthousiasme inexprimable’... Hij hoopt hem te zullen bewegen, zelf een postscriptum te voegen bij zijn brief. En zoo gebeurt. In een tweede naschrift neemt Riedel weer het woord, om van Wieland's plannen te berichten: *der neue Amadis, Psyche*, vertaling van Sterne's *Tristram Shandy.* Maar ook om op zijn eigen beide tijdschriften te wijzen: *Philosophische Bibliothek* en *Erfurtische gelehrte Zeitung*[3]; en om van eigen voornemens te spreken. De *Hudibras*-vertaling[4], tot welker vol-

1) Bedoelt hij den grooten muziek-hervormer C.W. [von] Gluck? Nergens anders bleek ons van eenige betrekking tusschen hem en V.G. Onmogelijk dunkt het ons niet, maar de bezwaren zijn ook niet gering. Van Goens had relaties in Weenen en Italië; maar Gluck's hervorming richtte zich juist tegen de Italiaansche muziek; en Von Scheyb zal als tegenstander van Sonnenfels, een der vroegste vereerders van Gluck, wel meer gevoeld hebben voor de richting Metastasio-Hasse, dan voor die van Calsabigi-Gluck. Er was wederzijdsche erkenning en vereering van Gluck en Klopstock en van Gluck en Rousseau; maar was dat toen al zoo sterk en zoo bekend, dat het op Van Goens invloed hebben kon? Wieland en Herder en inzonderheid Riedel hadden grooten eerbied voor Gluck, maar de getuigenissen daaromtrent zijn eenige jaren jonger dan 1769. Evenwel, Sonnenfels' *Briefe über die Wienerische Schaubühne* (1768) vind ik in Cat. V.G. I 569. Wij vinden er ook, I 266, Rousseau's *Dict. de Musique* (1768), en althans twee der bekendste stukken van Gluck: de *Orfeo ed Euridice* (1762; eerste, zeer weinig verbreide uitg. 1764) in de tweede uitgave, te Parijs, in Fransche vert. en wat gewijzigd, verschenen in 1774, tijdens het epoquemakende optreden van den componist daar; en verder de *Iphigénie en Aulide* (gecomp. 1772, eerste uitv. te Parijs 1774) eveneens Parijs 1774. De *Alceste* (1766, gedr. 1769) bezat V.G. niet, evenmin *Paride ed Elena* (1769, gedr. 1770). Het is dus ook mogelijk, dat V.G. eerst levendiger aandacht schonk aan Gluck's streven naar aanleiding van den hevigen en langdurigen strijd in Fransche tijdschriften en pamfletten pro en contra Gluck, pro en contra Piccini. Geestdrift ook voor dezen vernieuwer zou in elk geval geheel op de lijn hebben gelegen van Van Goens. Maar in Anton Schmid's *C.W. Ritter von Gluck, dessen Leben und Wirken* (1854), nog altijd de beste biographie van G., vind ik geen spoor van eenige relatie van V.G. en hem. Evenmin in A.B. Marx, *Gluck und die Oper* (1863). Dat Van Goens in 1804 aan mevr. Van Alphen een anecdote vertelt over Gluck's ontmoeting met een zich confrater wanenden Tiroolschen vioolspeler, bewijst heel weinig (V.G.a. mevr. V.A. 10-2-1804). Misschien moeten wij hier toch geheel afzien van den componist, en denken aan een lid der familie [Von] Glück; b.v. aan den ‘königl. preuss. Hoffiscal Chr. L. Glück, Syndicus und Quästor der Universität Halle’ (1718-1804).
2) Godsdienstige termen en voorstellingen schertsend aan te wenden, gold ook hier weer voor *esprit* of *goût.* Z.b. 343; vgl. Br. I 369 (Van Goens), 367 (Smollett gec. d.V.G.).
3) Beide in V.G.' bibliotheek aanwezig. Cat. II 201. Via Schmid bericht V.G. aan R., dat hij zijn *Philos. Bibl.* met genoegen las (± Dec. 1769).
4) De satyre van S. Butler op Puriteinen en Independenten der Engelsche republiek, versch. 1663-1678. Zie J. Veldkamp, *S. Butler, the Author of Hudibras* (Hilversum, 1923).

tooiing Van Goens, op grond van de staaltjes, die hij zag, hem had aangespoord[1], zal hij niet voortzetten: ondanks Van Goens, gevoelt hij den hudibrastischen toon niet genoeg te kunnen vatten. Wat zijn *Theorie* betreft, daar hoopt hij nog wel eens op terug te komen; niet om ze te vervolgen, maar om er een heel nieuw werk voor in de plaats te geven[2].

Exit Rïedel. Af en toe wordt hij in 1769 en 1770 in de brieven der anderen nog wel genoemd: van Van Goens zelf, van Herelius, Schmid, Wieland; door hen krijgt Van Goens een groet, een bericht, een excuus, een belofte. Maar slechts éénmaal schrijft hij zelf nog: na vier jaar, als hoogleeraar en 'keizerlijk raad' te Weenen[3], heel kort, met verzoek om inteekenaars te werven voor de door Winckelmann nagelaten, geheel nieuwe bewerking van de *Geschichte der Kunst des Alterthums.* Ongetwijfeld zal Van Goens belangstelling hebben voor Winckelmann's werk, zooals deze, indien hij nog leefde, voor *zijn* werk zou gehad hebben![4] Van Goens voldeed aan het verzoek met een brief in de Bibliothèque des Sciences van 1773[5].

Met Riedel's boek en eersten brief had Van Goens ook een critisch programma van J.F. Herelius ontvangen. Hij kende dien Erforter hoogleeraar in de klassieke letteren[6] reeds uit zijn *Satirae* en zijn critische bijdragen in de *Acta* van 'mijn vriend Klotz'. Zoo schrijft hij hem in een brief, dien hij bij het antwoord aan Riedel insluit[7]. Vroeger hield hij zich ook met dergelijke critiek bezig, maar bij minderen aanleg ervoor kwam hij tot andere gedachten: 'nunc in eo maxïme sum, ut rerum magis quam verborum caussa legam bonos auctores (imo et malos), historiae praesertim studio addictus, et dum otium patitur, poeticarum venerum sectator et cultor acerrimus'. De

1) Br. I 370 (22-6-69).
2) Br. I 374.
3) Weldra om vrijgeesterij afgezet.
4) R.a.V.G. 'Vienne, ce 1 d'aout 1773'.
5) *B.d. Sc.* 40, 91-97. - V.G. krijgt inteekening van Thulemeyer, P. van Winter, Ploos van Amstel, en een I. van der Roest te IJselstein. Verder noteert hij 2 exx. voor een boekhandelaar en 2 voor zich zelf. Maar in zijn Cat. komt deze nieuwe ed. niet voor. Wel de eerste, en verscheidene andere werken van W. Cat. I 247, 262. W. Kops, Directeur der Haarlemsche Mij. d. Wet., nam zijn int. weer terug, toen hij merkte, dat het een Duitsche, en geen Fransche uitg. betrof. K.a.V.G. 28-2 en 18-3-74.
6) Bij Wyttenbach, *Vita Ruhnk.*, a. ed. 201, 257 als leerling van Ruhnk. genoemd en geroemd. Vgl. ook *Bibl. Crit.* IV 107, met brief H.a.V.G. 1-8-69, over zijn bemoeienissen met Schwebelius' *Frontinus*-uitg. En Cat. V.G. II 554 (*Epist. crit.* 1767), 593 *(Satirae tres*, 1767), 694 (*Animadvv. crit. misc.* 1768).
7) V.G.a.H. 'd. XXII Junii 1769'. Vgl. Br. I 370.

'Diva Critice' schenkt thans haar liefde aan hem, Herelius, 'Ruhnkenio meo vel Valckenaerio'. Van Goens helpt hoogstens nog eens wat met de collaties, in zijn bezit[1]. Ruhnkenius heeft hij lief, niet het minst om zijn mooie *Elogium Hemsterhusii* [1768], dat men ook in Duitschland ijverig behoort te lezen.

Ofschoon Van Goens ook aan Riedel nog verzekerd had over Herelius: 'Il est Critïque, mais du nombre de ceux que j'estime beaucoup'[2], laat deze zich toch niet in dien hoek plaatsen[3]: Gij schijnt mij te houden voor iemand, die altijd op zijn kamer zit te letterziften. Bij lange niet. 'Laete vel unius conjunctissimi Wielandi carminis auctor esse malim quam omnium Observationum, Variarum Lectionum qualia Burmanni aut Gronovii ediderunt certatim'. Zulk werk is hem niets dan tijdpasseering, bladvulling. Geen sprake van, dat hij de Ouden zou lezen 'emendandi caussa'... Het *Elogium Hemsterhusii* krijgt hij van 'Ruhnkenius noster' zelf; in den Duitschen boekhandel is het niet te vinden. - Tot bewijs van zijn ruim, modern standpunt moeten wel de mededeelingen over Wieland dienen: 'librum elegantissimum oratione soluta scribere instituit, cui titulus erit: *Σωκρατης μαινομενος*[4]... Commentarii sunt de rebus variis a celebri hoe philosopho obiter conscripti (des rêveries). Scis, quam feliciter vir ïste incomparabilis de cuius familiaritate jure glorior, mores Graecorum ingeniumque exprimat'. Maar Van Goens moet zijn praatzucht niet verraden; alleen Riedel en hij hebben het begin van het werk mogen lezen, onder belofte van stilzwijgen. - Wieland groet hem, en belooft, spoedig op zijn brief te zullen antwoorden.

Uit is daarmee ook de correspondentie Herelius-Van Goens. Ons rest nog die met den grooten man Wieland zelf.

Wieland's postscriptum, boven genoemd[5], was weinig meer dan een beleefd praatje[6] naar aanleiding van Van Goens' loftuitingen: Zoo ze al niet toepasselijk zijn, mogen ze 't nog worden. In elk geval zijn zijn kansen verbeterd, nu hij bij zijn dierbaren Riedel leeft, en uit de paperassen-kraam eener klein-

1) Vgl. boven 247-248.
2) Br. I 370.
3) H.a.V.G. 'Erfordiae d. 1 Aug. 1769'.
4) In 1770 verscheen het als *Dialogen des Diogenes.* Later heet het *Nachlass des Diogenes von Sinope.* Een 'Zusatz' der ed. van 1795 verklaart, waarom de oorspr. bedoelde titel veranderd werd. - Zie ook boven 442.
5) Blz. 479. Men vindt het Br. I 372-373 (1-7-69).
6) 'Voila bien du babil pour un postscriptum', zegt hij zelf.

steedsche kanselarij verplaatst werd in een beter met zijn ‘belle passion’ strookenden werkkring[1]. Het doet hem genoegen, dat Van Goens zijn hooge gedachten van Riedel's talenten deelt. In hun geschil wil hij niet treden; ‘mais je trouve vos reflexions sur la maniere ordinaire de juger des anciens et de nos contemporains infiniment judicieuses’. Riedel's stelling, tot oneer van het vaderland strekkend, verraadt zeker ‘un peu d'humeur’. - Kent Van Goens Jacobi's werken?[2] -

Een week na de ontvangst[3] schrijft Van Goens zijn antwoord: ‘une aussi belle lettre que celle du 16 juillet, dont vous avés eu la bonté de me favoriser’, noemt Wieland het[4]. Wij hebben slechts een paar bladzijden van het klad over:

‘...si l'on fait de petites choses comme lui, on peut hardiment aller s'asseoir à coté de Klopstock, dumoins dans ma maniere de voir et de juger de tout cela - dat zal wel op Jacobi doelen - M. Riedel m'aprend que vous travaillez à une traduction de Tristram Shandy[5]. Ce sera mon ami qui coeffe ma maitresse’. Maar geheel en getrouw? Ik heb het in sommige gedeelten altijd te lang gevonden. 't Is echter een louter subjectief gevoelen. Er zijn onder alle boeken er twee ‘sur lesquels on ne pourrait jamais bien prononcer, Tr. Sh. en est l'un, et vous devinez assez l'autre - Wieland's *Agathon* (1764-1767) bedoelt hij stellig - Quiconque pretend les juger, dira toujours dix sottises contre une seule bonne reflexion’. Over Sterne's boek een aardige anecdote: Een pas uit Frankrijk en Zwitserland teruggekeerden vriend vroeg hij: wat zegt men daar van mijn boek? ‘La plus sotte production qui a jamais sorti d'une cervelle humaine’, was het antwoord, dat hem recht blijde maakte: ‘It was justly the effect, I always hop'd for!’ Van Goens heeft het verhaal van dien vriend zelf - Ds. R. Brown zal het wel zijn[6].

Het verheugt hem, dat Wieland ‘un nouveau Poème de Féerie ou de Chevalerie’ voorbereidt - *Der neue Amadis*[7] -,

1) Vgl. nog Riedel a. V.G. 1-7-69, Br. I 371. - De dankbaarheid over die verlossing is wel echt gemeend. Zie b.v. nog 't *Vorbericht* voor de verbeterde uitg. v. *Agathon* van 1794.
2) Volgt de lof van J., zie boven 435.
3) Br. I 372: ‘reçue le 8 juillet’.
4) Br. I 375.
5) De heele passage over Sterne is in het klad weer doorgehaald. Waarom?
6) B. was 1759-1761 op reis in Zwitserland en Frankrijk, blijkens de kerkeraads-notulen. Zie boven 276. Of hij ook Engeland toen bezocht heeft, blijkt daar niet. Tijdshalve heeft hij 't niet behoeven te laten. Schotland bezocht hij zeker niet; dat deed hij eerst in 1767, na 10-jarig afwezen. - De eerste deelen van *Tr. Shandy* verschenen 1759-1760.
7) Zie boven 479.

en naar aanleiding daarvan zet hij zijn ideeën uiteen over den trek naar het wonderbare, waarvan hij de oorzaak zoekt in den edelen drang der ziel naar het volmaakte[1].

Dat was ‘le sujet principal’ van zijn langen brief, begreep Wieland[2]. Maar uit zijn antwoord blijkt, dat Van Goens ook nog over andere dingen van beteekenis had geschreven: zijn verschil met Riedel over Ouden en Modernen, den bloei der Duitsche literatuur, en ook Wieland's trant van wijsheid en schoonheid te hullen in het luchtig kleed van ironie en scherts, ja van dwaasheid en frivolïteit. De brief maakte blijkbaar ook meer indruk, dan Van Goens' lofzang, waarmee de kennis begonnen was. Het antwoord - negen bladzijden druks[3] - is grootendeels een klacht over miskenning, en een apologie van zijn kunst. En daarom niet onbelangrijk voor de kennis van zijn persoon en zijn werk.

Eerst wat complimenten. Hij is onuitsprekelijk gelukkig, ‘d'avoir fait si inopinement l'acquisition d'un ami tel que vous’. Terwijl hij niet anders dacht, of men kende hem in 't geheel niet in Holland, kwam Van Goens zijn ijdelheid zoozeer streelen. Te meer moet hij zijn traag antwoorden verontschuldigen: door allerlei oorzaken werd hij een lijder aan ‘paresse d'esprit, misoponie’, zoodat hij slechts werken kan bij vlagen. Zoo werd hij de laatste weken geheel beheerscht door de ‘capriccio’, een soort idealen Diogenes te laten babbelen in een soort van Dialogen, die moeten doorgaan voor het verloren werk van Diogenes Cynicus, door hem in slechte Latijnsche vertaling ontdekt in een Zwabisch klooster. Hij kon volstrekt niets anders doen, zoolang hij zich daarvan niet had bevrijd.

Wat Riedel mogelijk zal in te brengen hebben tegen Van Goens' ideeën over de onwijsgeerige kwestie van een superioriteit der Antieken, weet hij niet. Maar hij voor zich tracht zich van elk soort vooroordeelen te bevrijden. De Grieken van Socrates tot Menander zijn hem de beminnelijkste van alle stervelingen, maar genieën als Ariosto, Cervantes, Shakespeare, Milton, Fielding, enz. wegen zijns erachtens op, of, ronduit gesproken, over tegen het beste der oudheid in hun genre.

Wat Duitschland betreft, ongetwijfeld is het gezegend met een

1) Later hierover uitvoeriger.
2) Br. I 378.
3) W.a.V.G. 21-8-69. Br. I 374-383.

zeldzaam gunstig klimaat voor Wetenschap, Letteren en Kunst, want van de zijde van Publiek, Vorsten en Grooten heeft, de laatste dertig jaar, geen enkele der vele uitstekende talenten (den eenen Klopstock uitgezonderd) ooit eenige aanmoediging of steun ondervonden. Nergens negeert men zóó de gelukkigste beoefenaars der letteren. Genieën, die in Engeland een rustig en vrij leven zouden hebben gevonden, laat men hier in kommer en honger ondergaan. 'Vous n'imaginés pas, Monsieur, le degré de stupidité, d'ignorance et de mepris pour les lettres et pour ceux qui s'y appliquent, qui regne encore parmi nous'. Onze vorsten en edelen stellen meerendeels een eer in hun onkunde: alle boeken, die niet strekken tot vulling van de geldkist van de Hoogheden en Excellenties, zijn 'frivool'. Wie zich in heel Europa vermaard maakte, ziet men in zijn woonplaats licht levenslang over 't hoofd. En onze beste schrijvers moesten en moeten den kost verdienen in baantjes, waar Muzen en Gratiën meest van schrikken. Klopstock alleen geniet, ik weet niet door welk toeval, een zeer bescheiden jaargeld van den koning van - Denemarken. Evenwel, ik leidde liever het zorglijke leven van een Ariosto of een Cervantes, dan geld te trekken van een vorst, onder verplichting, Oden op hem te maken, telkens als hij trouwt of zijn vrouw begraaft, voor zijn hovelingen te kruipen, en, geminacht als een onnut voorwerp, dat niets kan dan verzen maken, deemoedig genadebrood te eten. -

Objectief is deze sombere schets zeker niet. En ze objectief te waardeeren, valt moeilijk. Maar ze is karakteristiek, in tweeërlei opzicht. Eenerzijds, voor de werkelijke positie van de 'hommes de lettres' in het toenmalige Duitschland. Voorbeelden bieden zich overvloedig aan: men vindt ze als vertaler, broodschrijver, gouverneur, reisgezel, mentor, klerk, leeraar, voorlezer, wetenschappelijk adjudant, permanent logé; en, bij hooger gunst, als canonicus of professor. Hoogste trap: jaargeldtrekker? Anderzijds, voor idealen en eischen, gevolg van het groeiend zelfbesef van den dichter, den ziener der waarheid, leeraar der wijsheid, priester der schoonheid: 'un état d'independance, et cet otium cum dignitate, qui devrait etre l'état de tous les favoris des Muses, ou qui au moins est le seul qui leur convient'[1)].

1) Br. I 376-377.

Maar ‘il y avait des accommodements’... Wieland zien wij alle gunsten van graaf Stadion, van den keurvorst van Mainz, van de hertogin van Saksen-Weimar met blijdschap aanvaarden. Thans zou hij het heil van den jongen keizer willen verwachten; hij komt op dezen door Klopstock, die zijn *Hermannsschlacht*[1] aan Jozef II had opgedragen. Van Goens kent toch die ‘tout à fait merveilleuse composition’? Met die ongemeene opdracht, sprekend in duisteren, prophetischen stijl van groote dingen, die de keizer voorheeft ten gunste der Muzen? Weet hij er misschien ook meer van?[2] Over het algemeen spreekt men veel van zijn goede bedoelingen: ‘c'est un Phenomene que ce jeune César’[3]; maar zal hij zijn willen kunnen verwezenlijken?

Wieland komt op het hoofdthema van Van Goens' brief: ‘votre raisonnement sur les Poëmes de Chevallerie et de Féerie. Je l'ai lû et relû avec un plaisir infini, et quoique il me semble que Milord Bacon en parlant de la poësie et du plaisir que nous donne la fiction, ait dit quelque chose d'approchant du principe d'ou vous partés - pak aan, beste vriend![4] -, personne avant vous a si bien developpé ce principe, par rapports aux divers genres de merveilleux, encor moins s'appliqué a rechercher la cause de ce singulier phénomene, dont vous me paroissés avoir trouvé la veritable solution’[5]... Enz. Hij raadt hem ‘de communiquer vos reflexions sur cette matière au public; vous en feriés une petite dissertation d'autant plus interessante qu'il y entreroit nombre d'observations tirées du fond de l'esprit et du coeur humain’. Toch moge hij een enkele afwijking of, liever gezegd, toevoeging wagen: zijn ‘la paresse et la sensualïté, ces grands ressors de toute la Nature humaine’ geen krachtige factoren in onzen drang ‘vers le beau merveilleux’? Veel gemakkelijker is het, zich een Phoebus Apollo of een Maangodin te denken, dan als een Newton door te dringen tot de oorzaak van de onderscheiden bewegingen der hemellichamen. Zou dat niet kunnen zijn ‘la veritable cause de notre penchant pour le merveilleux?’ Men zou er nog bij moeten voegen ‘l'amour de la nouveauté, autre suite de notre organisation, et de ce que Helvetius

1) ‘Ein Bardiet für die Schaubühne’ (geschr. 1767, uitgeg. 1769).
2) Zeer wsch. heeft dus V.G. in het verloren gedeelte van zijn brief hoog opgegeven van zijn relaties in Weenen: Von Scheyb, Frisi, wie weet: Van Swieten, Kaunitz? Vgl. boven 479 over Glück; en Br. I 482. Hij was ook reeds keizerlijk Hofraad, waarover beneden.
3) Br. I 378.
4) Vgl. boven 334.
5) Br. I 378.

appelle sensibilité physique'. Wij stompen af voor het schouwspel der Natuur en voor het dagelijksch levensgebeuren, en zoeken het andere, het afwijkende: 'voila donc le merveilleux, qui nous charme parce que c'est le plus haut degré du nouveau'...

Feitelijk moet Wieland, ondanks aanvankelijke, beleefde toestemming, van het principe van Van Goens weinig hebben; hij zegt het ook op 't slot, schoon niet in den tweeden persoon: 'je vous avoue que ce *desir de la perfection*, que quelques uns de nos philosophes nous donnent pour le premier principe de tous les mouvemens de cet admirable *je ne sai quoi*, que nous appellons notre ame, ne me paroit si bien fondé qu'ils se persuadent, et qu'on peut fort bien expliquer tous les phenomenes psychologiques sans y recourir' - Wieland was toch niet voor niemendal 'premier professeur en philosophie'[1].

Dat hij zoo gaarne 'un air de folie' aan zijn werken gaf, verklaart hij door 'une antipathie contre la gravité et les gens graves, et le profond sentiment *quantum sit in rebus inane*'. Het menschelijk geslacht is toch 'la plus risible espece de creatures que le bon Dieu s'est jamais avisé de faire'; hij wil het den grootst mogelijken dienst doen, door er de vroolijkheid onder te houden: *vive la bagatelle*, was de leus van Swift; de zijne is: *vive la Folie.* Wat van ouds doorging voor wijsheid, was niets dan een '*Folie batarde*, masquée d'un air de gravité' ter misleiding van de dwazen, dat is van 99/100 van het menschdom. De echte wijsheid verborg zich steeds onder een 'air de folie': Socrates *εἴρων.* 'Enfin j'ai trouvé qu' à la faveur de l'apparence de frivolité, on peut dire dans un Conte bleu des verités qu'on n'oseroit peutêtre dire impunement avec un ton grave et dogmatique'. Dit gevoegd bij zijn natuurlijke neiging tot de poëzie doet hem *Erzählungen, Idris, Musarion, Psyche, Amadis* schrijven, 'et y cacher toute ma philosophie, mes observations sur le coeur humain, ma psychologie, ma morale, enfin toutes les raretés de ma boutique philosophique, que sous la forme de specifiques contre la melancolie et l'hypocondrie je repand liberalement autour de moi... Je sai que le sot prejugé[2], dont vous expliqués si ingenieusement la source, est conre moi... je sai que je ferois mieux et pour ma

1) Riedel a. V.G. 1-7-69. Br. I 371. Koberstein a.w. III 121-122.
2) Welk? Wsch. dat men zijn zin voor het wonderbare behoort te onderdrukken of te ontveinzen.

gloriole et pour ma fortune, si je voulois employer mon peu de talens à des compositions serieuses, ou les prejugés seroient respectés et ou je me donnerois gravement les airs d'endoctriner et de moraliser bien orthodoxement le genre humain, - et surtout à bien louer nos grands Princes etc. dont je retirerois sans doute force medaillons et tabatieres etc. etc. mais c'est ce à quoi je ne pourrois jamais me resoudre'...

Over eenige weken schrijft hij wel eens weer. Zou Van Goens intusschen langs een of anderen weg de Franschen niet eens kunnen waarschuwen tegen de ellendige vertalingen, die men hun van zijn werken aanbiedt? Pas *Agathon* door een zekeren Blackford, nu weer die *Philosophie der Grazien* [d.i. *Musarion*] door iemand van den naam Rohde of Rhode. Het zal zijn volk tot schande strekken: 'voila pourtant, dira-t-on à Paris, sur quoi les Allemands se recrient'. Kende Dorat maar zooveel Duitsch, dat hij *Musarion* lezen, en er een fraaie vrije vertaling van geven kon, zooals hij deed van *Selim und Selima*[1]. -

Wij zagen reeds, dat Wieland's philosophische waar Van Goens' vrienden niet altijd voldeed: de politieke kern van zijn *Diogenes* smaakte Chotek niet[2]; Wilzeck ging straks twijfelen, of niet zingenot alle hooger sentiment in zijn werken verdrong[3]. In dien zelfden tijd vroeg Chotek uit Bohemen aan Van Goens: wat is uw oordeel over Amadis? Herkent gij den auteur van Idris erin? Ik soms dien van Agathon: groote kennis van het menschelijk hart blijkt uit sommige trekken. Maar het geheel, en de versificatie?[4] Er zal hier wel verband bestaan met Van Goens' woorden tot Schmid[5]: Zeg aan Wieland, dat ik nu, na het uitlezen, een deel mijner lofspraak in mijn laatsten brief, op zijn 'Fou de qualité', intrek. Want dit zal *Idris und Zenide* betreffen, dat in 1768 verschenen was[6]. Vermoedelijk had Van Goens ook aan Chotek zijn bezwaren tegen dit werk meegedeeld. Was ook hem de lichtzinnige inhoud, die scheen aangelegd op sexueele prikkeling en ondermijning van goede zeden, tegen de borst? Eer

1) Zie Süpfle a.w. II 37. D. kon voor zijn bewerking in verzen (1768) gebruik maken van Huber's *Choix de poésies allemandes* I (1766); deze was geheel in proza.
2) Zie boven 442.
3) Zie boven 438.
4) Ch. a. V.G. 20-8-71.
5) V.G. a. Schm. ± Dec. 1769.
6) V.G. vervolgde: en dat ik gaarne iets zal vernemen van zijn Diogenes en zijn Tristram Shandy. Ook *Der neue Amadis* kan niet bedoeld zijn; die verscheen 1771. - Vgl. Cat. V.G. I 562. Van *Kombabus* vinden we hier een uitg. van 1770. Aan de afzonderlijke uitgave van *Biribinker* (1769. Cat. V.G. I 513) zal men wel niet behoeven te denken.

vermoed ik, dat hij in de willekeurige aaneenrijging van al wat aan avonturen of wonderlijkheden in Wieland's geheugen of fantasie maar wilde opduiken, ondanks geestige zetten en vlotte berijming, geen bijzondere kunst kon waardeeren. Maar wij kennen noch zijn gunstig noch zijn ongunstig oordeel. De bedoelde brief aan Wieland is niet tot ons gekomen[1]. Het antwoord, waarop hij door Schmid deed aandringen[2], bleef langer dan een jaar uit[3]. Dan verontschuldigingen en complimenten bij de vleet: welk een gelukkig sterveling zou hij zijn, als hij in plaats van gedwongen zoovele avonden ten offer te brengen aan lieden, die eeuwig vreemd zullen blijven aan zijn geest en aan zijn gemoed, ze kon geven aan zijn vriend Van Goens; want: 'je sens que je vous aime de tout mon coeur, que votre esprit me charme, que votre façon de penser me revient infiniment'. Hij zal voortaan verstandig zijn, en zich zelven niet meer, door het antwoorden langer dan een vol jaar uit te stellen, berooven van het genot zijner brieven, die hem toch zijn 'd'une grande ressource dans ce pais sterile - vervecum in patria crassoque sub aere'. Den lof van den grooten hoop, of de persiflage van een Gerstenberg[4] trekt hij zich niet aan dan voorzoover de welvaart van zijn gezin er bij betrokken is; maar op de liefde van dezulken als Van Goens vlamt zijn eerzucht.

In het vervolg vernemen wij ook nog iets over den inhoud van Van Goens' brief[5]. Wieland verklaart, het volkomen met hem eens te zijn: het geestelijk karakter wordt bepaald door uiterlijke oorzaken[6]. Zijn lof voor Voltaire's *Candide* breidt hij nog wat uit; en geeft daarop zijn litteraire en wijsgeerige geloofsbelijdenis te verstaan[7]. Lucianus, Cervantes, Fielding, Sterne, Ariosto, Chaulieu, Hamilton, Prior zullen altijd zijn meest geliefde auteurs blijven... Zijn 'Grazien' heeft hij thans stellig al wel door Reich[8] ontvangen; hij zal er eerst geheel tevreden over zijn, wanneer hij hoort, dat Van Goens het is.

1) Hij zal geweest zijn van ongeveer Oct. 1769.
2) Zie boven 475.
3) Br. I 383-388. 'Erford ce 13 Nov. 1770'.
4) G., kenner van Shakespeare, gaf eerst scherpe critiek op Wieland's Sh.-vert. in zijn *Briefe über die Merkwürdigkeiten der Literatur* (zgn. 'Schleswiger Literaturbriefe, 1766-67), en bleef daarna jarenlang hem en den kring van Klotz bestrijden met recensies in een Hamburgsch blad. Zie over hem o.a. Koberstein a.w. III 110, 411 en V 370; Allg. D. Biogr. s.n.
5) Daarin ook de klacht over Schmid's aanval op Cesarotti. Zie boven 473. (Schm. a. V.G. 6-12-69).
6) Zie boven 334.
7) Zie boven 334-336.
8) Boekhandelaar te Leipzig, blijkens Schirach a. V.G. 5-6-72. Vgl. Br. I 389. *Die Grazien* verscheen in 1770.

Of deze hem daarover heeft ingelicht, weten wij niet. Een jaar later schrijft Wieland nog eens, met verzoek, voor de fraaie uitgave van den omgewerkten *Agathon* (1773) inteekenaars te werven[1]. Van Goens geeft gehoor aan het verzoek; als hij na eenigen tijd zijn kleine lijst inzendt met betuiging van spijt over het geringe succes, stelt de ander hem gerust[2]: zijn compatriotten zijn nog onverschilliger voor zijn werk dan de Nederlanders; van de 24 millioen hebben er geen honderd één Louis d'or over voor alle wijsheid van Grieken, Chaldeeën en Egyptenaren tezamen. - Reich zal hem zijn *Goldener Spiegel* zenden[3]. - Kan Van Goens hem mogelijk den auteur noemen van een slecht geschreven, dwaas en onbeschaamd boek, dat 'La Verité' heet?[4] - Bij zijn goden, de Gratiën, zweert hij, dat hij hem voortaan geen gelegenheid meer geven zal tot twijfel aan zijn vriendschap, die levenslang duren zal.

Blijkbaar had Van Goens zich beklaagd over zijn zwijgen. Had hij de onderstelling geuit, dat zijn critische aanmerkingen Wieland's ijdelheid gekrenkt zouden hebben? 't Belangrijkste deel van diens antwoord ontbreekt ons, maar een flauwen weerklank op zulk een verwijt meenen we nog te hooren uit het fragment: 'je vous avoue, mon cher ami, que je suis très sensible au mepris et à la critique des que je ne la vois pas accompagnée par des expressions d'une estime *sentie*'. Maar louter op dezelfde wijze, als hij voor physieke pijn zeer gevoelig is. IJdelheid heeft er niets mee uit te staan. Trouwens, 'ijdelheid' is wellicht niets dan een bedenksel der moralisten! -

Ondanks zijn eed schijnt Wieland geen verdere brieven te hebben gezonden; afgezien van een paar regels schrift op een gedrukt stuk, dat aan Van Goens als aan honderden anderen verzoeken moest, abonnés te werven voor zijn tijdschrift *Der teutsche Merkur*[5]. Dat hij ertoe bereid was, zien we uit een

1) Die uitg. in Cat. V.G. I 613.
2) Br. I 388 (8-5-72).
3) Vgl. Cat. V.G. I 613. Het is van 1772.
4) Bij zulk een vage opgave is moeilijk uit te maken, wat W. bedoelt. Beattie's *Essay on the Nature and Immutability of Truth* (1770) was stellig niet in zijn geest; maar het had reeds te veel gerucht gemaakt, dan dat de naam van den schrijver, die trouwens op den titel vermeld werd, hem niet bekend zou zijn geweest. - V.G. Cat. II 595 vermeldt in rubriek 'Satyres': *La Vérité.* Pekin 1767; en 600 onder 'Querelles littéraires': *La Vérité, Ode à M. de V[oltaire], suivie d'une diss. hist. sur le gouvernement et les révolutions de Genève.* Londres 1765.
5) Br. I 389 (18-1-73). Vgl. Cat. V.G. II 201.

bericht in de Bibliothéque des Sciences[1]. Maar dat de vriendschap met den Duitschen Voltaire niet lang meer duurde, kunnen we, behalve uit het ontbreken van verdere briefwisseling, wellicht ook hieruit opmaken, dat van dat tijdschrift alleen de eerste jaargang in Van Goens' bibliotheek voorkomt.

In brieven van Wieland, van 1769 en 1770, aan anderen vinden we enkele malen Van Goens ook genoemd; aan Gleim[2] en aan Sophie de la Roche. De laatste zond aan haar ouden vriend in September 1769 'trois lettres françoises', in druk, waarvan Wieland giste, dat Van Goens de schrijver of althans de uitgever zou kunnen zijn. Woorden, daar aangehaald als voorkomende in een brief van hem, meent hij juist zoo aan dezen te hebben geschreven. En Van Goens is er 'assés Enthousiaste' voor. Maar hij zal er naar vragen bij Gleim, bij Jacobi, en bij Van Goens zelf[3]. -

Nog een man uit deze omgeving moeten we vermelden als correspondent van Van Goens: ook een vriend van Klotz, en voortzetter van een van zijn tijdschriften na zijn vroegtijdigen dood, op het einde van 1771.

Toen Van Goens het overlijdensbericht ontving, moge spijt over den vriend de eerste aandoening geweest zijn, weldra nam vrees voor eigen persoon de overhand. Hij had zijn gansche hart uitgestort aan Klotz. Indien nu zijn erven de nagelaten briefwisseling eens gingen uitgeven, zooals men thans in Duitschland meer zag gebeuren! In dezen nood wendde hij zich tot G.B. Schirach, professor te Helmstedt. Diens antwoord, en nog twee volgende brieven, zijn bewaard:

Hij heeft het antwoorden op Van Goens' zeer vriendelijken en welwillenden brief wat uitgesteld, om eerst te zien, of zijn pogingen ten opzichte van de bedoelde brieven zouden slagen[4]. Hij was met Klotz zeer bevriend; maar noch diens weduwe, noch diens secretaris Mangelsdorf heeft hij kunnen bewegen tot

1) Tome 38 (1772) 477.
2) Zie boven 436.
3) Hassencamp, *Neue Briefe Wielands an Sophie de la Roche* 212. W.'s brief aan V.G. van 13-11-70 rept er echter niet van. - Bedoeld wordt stellig *Trois Lettres françoises pour quelques Allemands*, Amsterdam 1770. Noch het boekje zelf kon ik vinden, noch mededeelingen over inhoud of auteur. Maar V.G. bezat het; hij weet zelfs mede te deelen, dat het feitelijk te Berlijn, en niet te A. werd gedrukt. Cat. V.G. I 563.
4) V.G. zal vermoedelijk wederzijdsche teruggave hebben voorgesteld, en meteen Klotz' brieven reeds hebben gezonden. Zoo verklaar ik, dat deze niet onder V.G. papieren gevonden worden.

teruggave van Van Goens' brieven en van die van hem zelven. Hij kan hem echter borg staan, dat op Klotz' correspondentie niet zal worden toegepast 'Germanorum nostrorum incondita arrogantia edendi literas familiaritatis'. - De *Acta Litteraria* zal hij voortzetten, zooals Van Goens ook wenschte, en zij zullen een breed terrein bestrijken; voor zijn raad, hoe het best de Nederlandsche boeken te krijgen, zegt hij dank[1]. Wil hij zelf hem niet toezenden, wat aan de Utrechtsche Academie verschijnt? Hij hoopt echter op nog veel meer: dat hij zijn vriendschap voor Klotz op hem zal overdragen. En hij tracht al dadelijk zijn belangstelling te winnen door mededeelingen over anderer en eigen werk en plannen op het gebied der klassieke letteren. Een bijgaande proeve van zijn *Ephemerides Helmstadienses* moge dit tijdschrift den weg naar Utrecht openen. Ook op geschidkundig gebied werkt hij, getuige zijn *Biographie der Deutschen*[2].

Met een vriendelijken, uitvoerigen brief antwoordt Van Goens. Schirach betuigt daarop zijn blijdschap over zijn gunstige beoordeeling van de *Ephemerides*, en spreekt de hoop uit, dat de *Acta* evenzeer zijn goedkeuring zullen verwerven[3]. Ook dankt hij voor geleerde opmerkingen en aanwijzingen in verband met zijn klassieke studiën, o.a. over Ovidius. Algarotti's aanteekeningen over dezen dichter had hij nog niet gelezen, maar die van Marmontel kende hij wel: hij had toch zelf diens Poëtiek voor eenige jaren in het Duitsch bewerkt. Voor zijn lang beraamde Sophocles-uitgave wil hij naast de vele hulpmiddelen, waarover hij reeds beschikt, gaarne ook nog door Van Goens aangeboden materiaal gebruiken[4]. Aangaande een concurreerend plan in Nederland heeft deze hem gerustgesteld. - Ruhnkenius en Valckenaer [blijkbaar hem aangeprezen] worden in heel Duitschland, en ook door hem tot de sieraden van Nederland gerekend. - Harlesius, van Erlangen[5], wil de levens beschrijven van de niet meer in leven zijnde verdienstelijke philologen dezer eeuw. Hij zou gaarne ook Nederlandsche daarin opnemen; kan Van Goens geen bijdrage leveren, al ware het alleen 'rudi modo silva rerum et librorum'?

Uit zijn brief heeft hij bemerkt, dat zij in vakken van studie

1) Door 'Reichius' te Leipzig, of 'Cramerus' te Bremen.
2) Sch. a. V.G. 5-6-72. Zie ook boven 247-248.
3) Sch. a. V.G. 15-10-72.
4) Zie echter boven 248.
5) Wiens uitg. der *Tristia*, de haast ter wille van den uitgever in aanmerking genomen, wel goed is, vooral voor de scholen. Sch. a. V.G. 5-6-72.

elkander al zeer na staan: ook Schirach doceert ‘historiam, literas elegantiores, poesin, etc. Sed artium cognitio satis subtilis[1)] mihi deest cum eguerim opportunitate talium discendarum’. Naar mate hij Van Goens' crïtisch talent meer moet bewonderen, groeit zijn verlangen, om zijn oordeel te vernemen over zijn *Biographie der Deutschen.* Zulke levens van beroemde mannen vallen thans zeer in den smaak. Daarom heeft hij al eens er aan gedacht - nauwelijks durft hij het zeggen -, of er geen Fransche vertaling van zou kunnen verschijnen. Als Van Goens het beveelt, zal hij hem het werk toezenden, ‘ut suffragio tuo et arbitrio vel illa [versio] stet vel cadat’. Nogmaals verzoekt hij voor zijn *Acta* Nederlandsche uitgaven te mogen ontvangen: ‘nisi majores libros, tamen minores et scriptiones Academicas Batavas’. Hij wil ze recenseeren; soms zelfs ook, die belachelijk zijn: om zijn lezers te vermaken.

Kennelijk is Schirach, ondanks zijn model Klotz en zijn aanvankelijk optreden als dichter, meer klassiek philoloog en historicus[2)] dan modern aestheticus. Ten gevalle van Van Goens wil hij echter ook wel iets over Wieland, Jacobi, Klamer Schmidt mededeelen: ‘in litterïs elegantioribus emergunt ingenia nonnulla amoeniora non invita Minerva. Wielandius edidit: Goldnen Spiegel... in qua fabula milesia severiorem vultum temuit et mores potentiorum vivis imaginibus depinxit. Varia dulcia opuscula edidit Jacobi, et Schmidtius quidam Petrarcham felicissime imitatus est in lïbro cui titulus: Phantasien nach dem Petrarca’[3)]. Maar hij gaat voort: ‘Artium amor ideo fere latet et jacet, quoniam occasio deest. Inveniuntur in hoc mari - rarae nantes in gurgite naves’. Even tevoren had hij reeds duidelijk te kennen gegeven, hoezeer de vermindering der belangstelling voor de klassieke philologie hem aan het hart ging. Wanneer hij over Ovidius [dien hij blijkbaar hoog vereert] ging schrijven, moest hij het in het Duitsch doen, had Van Goens geraden. Maar als met heiligen afschrik weigerde hij dat. ‘Religio fere mihi est, hac re sequi morem Germaniae nostrae, quae incipït linguam latinam dedicere, et in qua terra literae philologicae et humaniores fere jaceant’.

1) Men denke aan Klotz!
2) Zie ook Allg. D. Biogr. s.n. Als geschiedschrijver kreeg hij bij zijn tijdgenooten grooten naam. Hij leefde 1743-1804.
3) Kl. Eb. K. Schmidt (1746-1824) uit den kring van Gleim, Jacobi, enz. Het werk heette *Phantasien nach P.'s Manier* (1772). Koberstein a.w. III 466, V 201. Allg. D. Biogr. s.n.

Ook hier spreekt Schirach weer over de brieven aan Klotz. Alle mogelijke moeite had hij aangewend, maar zonder gevolg. Van Van Goens' brieven is echter nog niets bekend, en ze zullen ook wel niet bekend gemaakt worden. Zelf had hij nog meer reden gehad dan Van Goens tot bezorgdheid en verontwaardiging over zoo'n plan, deelt hij nog eens mee in zijn derden brief. Maar dan is alle gevaar reeds voorbij[1].

Ook deze laatste brief[2] is kennelijk een antwoord op eenen van Van Goens. Men vindt er iets in over de klassieke philologie[3]; verder een ongunstig oordeel over Ernesti, wiens *Elogia* Van Goens zeer juist had bekeken. Hij wist zijn personen niet te teekenen; de geleerde man miste het talent, de karakteristieke trekken scherp waar te nemen. ‘Tamen criticum egit Ernesti severum, et paene Regem’. Maar zijn faam mindert al; alleen voor de theologen troont hij nog als opperste rechter. ‘Primus flos fuit ille caducus’. - De hoofdzaak is een naieve, schoon een omweg gaande, aanprijzing van zijn eigen werk: Uw vriend Wieland - gij zult het al wel weten - is aan het hof van Saxen-Weimar, als leermeester van den erfprins. Hij gaat een tijdschrift uitgeven, naar het model van den Mercure de France[4]. Het wordt dus iets anders dan mijn *Magazin der deutschen Kritik*, ‘qui continet recensiones librorum et nova literaria in generibus poeticis’. Groot is tegenwoordig in Duitschland de ‘cupiditas legendi scribendique diaria et criticos commentarios’. Voor de biographie is veel minder liefhebberij: er is alleen het werk van Schröck, van Harles, en van mij. Het mijne vïndt veel bijval, het vormt ook een supplement op de Duitsche geschiedenis. Ook zijn er, wien mijn stijl behaagt: ‘nonnulli eo temeritatis et forte mendacii procedunt ut velint me quicquam similitudinïs (forte pauxillulum) habere cum Voltario. Sed tu noli credere’. Het zit hem dwars, naar het schijnt, dat Van Goens, ondanks zijn uitnoodiging, het boek niet eens had gevraagd. Hij weidt nog eens uit over den inhoud[5]. En besluit, zelfvoldaan: ‘Libertas mea in judicando et rerum vivae imagïnes, quoad valeo, vehementer placuerunt’[6].

* * *

1) Toch vermeldt Cat. V.G. I 361 *Briefe deutscher Gelehrten an den Herrn Geheimden-Rath Klotz.* Halle 1773.
2) Sch. a. V.G. die XI Januarii 1773 (fragment).
3) Zie boven 248.
4) Vgl. Koberstein a.w. III 124.
5) Het is in het Duitsch, enz.
6) Het werk is toch in V.G. bibliotheek, tot en met het 5de deel, in dezen brief door Sch. aangekondigd; het laatste (van 1774) ontbreekt. Cat. II 458. Noch zijn *Ephemerides* (1770-1775), noch zijn *Magazin* (1773) vindt men er. Wel de twee stukken vervolg der *Acta Lit.* (1772-1773). Ibid. II 195.

Ook met Oostenrijk stond Van Goens in schriftelijk verkeer. Te Weenen had hij 'vrienden', lang voor Chotek en Wilzeck er van hun reis waren teruggekeerd.

Wij hebben gezien[1)], hoe hij tevergeefs trachtte, G. Meerman van dienst te zijn met een handschrift van M. Alting over de Tabula Peutingeriana. Het kwam uit de bibliotheek van Wesseling[2)]. Van Wijn had, na dit echec, nog gewezen op een ander adres[3)]; maar Van Goens was inmiddels zelf op een nieuw idee gekomen. In 1753 had de Weensche geleerde edelman F.C. von Scheyb[4)] die oude reiskaart doen drukken[5)]. Daarna had hij een commentaar erop geschreven, waarvoor hij sinds jaren een uitgever zocht. Via Reiske had hij, toen de hulp van zijn vriend Gottsched op niets uitliep, zich ook tot Wesseling gewend: in Holland durfden de uitgevers toch beter een wetenschappelijk werk aan dan in Duitschland[6)]. Wellicht wist Van Goens van dat verzoek; althans weet hij van Scheyb's werk. Op het einde van 1767[7)] nu deelt hij dezen mede, in het bezit te zijn van Alting's manuscript. Scheyb betreurt het, niet eer de schuilplaats te hebben geweten, maar Fabricius gaf het op als verloren, en Wesseling noemde het niet eens. Laat Van Goens het toch uitgeven; mocht het blijken, dat het zijn eigen werk overtrof, hij zal dat in dank aanvaarden. Gaarne neemt hij zijn aanbod van excerpten aan; enkele moeilijke punten geeft hij daartoe op. Tot dank zal Scheyb hem twee exemplaren van zijn commentaar vereeren - zoodra die gedrukt is, wel te verstaan. Van Goens zendt dan de excerpten, die den ander te meer belust maken op het geheel. Maar op het aanbod, het tegen behoorlijken prijs hem over te doen, kan hij niet ingaan; zijn 'res angusta domi' belet hem zulk een kostbaren aankoop. Hij zal zich dus tevreden moeten stellen met het opnemen in zijn werk van die uittreksels; geleerden, die beter bij kas zijn, zullen den schat dan zeker

1) Zie boven 185-186.
2) Cat. Wesseling I no. 1337: Mensonis Altingii emendationes, animadversiones et notae in Tabulam Peutingerianam Mss., 3 dln. folio. Het werd gekocht door J.C. ten Bosch voor f 50. -. Van dezen is het dus aan V.G. gekomen.
3) Zie boven 186.
4) 1704-1777; zoon van een rijksridder; stierf zelf als 'Secretär der nieder-österreichischen Landschaft' te Weenen. Koberstein a.w. V 12.
5) Een ex. is in Bibl. Mij. Lk.
6) Reiske a. Wesseling 15-10-64. *Briefe* ed. Förster I 663. Wesseling stierf 9-11-64.
7) 16 Dec. 1767, blijkens V. Sch. a. V.G. 6-1-68.

willen verwerven. - Enkele opmerkingen of vragen: over een uitgave van Dionysius [Periegetes], zeker wel gewenscht, maar bij den heerschenden smaak zeker ook onmogelijk; over Niebuhr; over de ruïnen van Paestum, besluiten den brief[1].

Van Goens weet raad. Hij wil het kostbare manuscript aanbieden aan H.K.K. en Apost. Majesteit[2]. Geen geld wenscht hij daarvoor in ruil, maar een eerbewijs. Von Scheyb deelt dit aan Baron Van Swïeten, als 'préfet de la bibliothèque impériale' mede; en zijn antwoord kan straks alleszins gunstig luiden: 'Sa Majesté serait très disposée à vous accorder le titre de Conseiller, qui assûrement est très flatteur pour tout le monde, et plus encore pour un etranger'. Van Goens wende zich maar tot Van Swieten. Bij voorbaat wenscht Von Scheyb hem al geluk met zijn rang van 'Conseiller de S.M.I.R. et Ap.'[3]

Twee maanden later zien we, dat de zaak goeden voortgang heeft: De oorkonde zal gereed gemaakt worden - schrijft Von Scheyb[4] -, maar om ze zoo vleiend mogelijk voor u te kunnen maken, heeft men mij naar uw bijzondere verdiensten gevraagd. Maar ik moet het u vragen. Geef mij 'naivement' op, wat gij het liefst er in vermeld wilt hebben: voorouders, adel, letterkundige, staatkundige verdiensten, enz. 'k Zal ook zorgen, dat men Menso Altingius, 'consul de la Republique de Groeningen'[5] en zijn werk, dat gij aan de K.K. Bibliotheek ten geschenke gaaft, niet vergeet. - Van Goens gaf de gevraagde inlichtingen: uw brief van 7 Juli - bericht Scheyb[6] - heeft goeden dienst gedaan. De oorkonde heb ik gezien: prachtig geschreven op mooi perkament, als folio boek in rood fluweel gebonden... [ik bekort de lange beschrijvïng], veel mooier dan ooit voor iemand anders; alles ten blijk van bijzondere gunst. Het stuk is onderteekend door Maria Theresia zelf, door den vorst Von Kaunitz, enz. Met een goede gelegenheid zal Baron Van Swieten het u toezenden. - Intusschen had Van Goens ook den keizerlijken gezant in Den Haag, Von Reischach, in de zaak gemengd. Kort nadat gij in

1) 'Vienne, ce 13 Mars 1768'; lang uitgesteld antwoord op een veel vroegeren van V.G.
2) V.G.a.V. Sch. 1-4-68, blijkens V. Sch. a. V.G. 30-4-68. Wsch. ter bewijsvoering, dat het Ms. een autograaf is, vraagt V.G. omstreeks dezen tijd zijn Haagschen neef J. Spex naar Alting's hand. Deze kan hem echter noch uit zijn eigen verzameling, noch uit het album van een vriend, helpen. Sp. a. V.G. 13-5-68.
3) V. Sch. a. V.G. 30-4-68.
4) V. Sch. a. V.G. 27-6-68.
5) M.A. (1637-1712) was lang burgemeester van Gr. geweest.
6) V. Sch. a. V.G. 20-8-68. Het stuk zelf is gedagteekend 12 Aug. 1768. Br. I 4.

Den Haag waart - schrijft deze[1] -, heb ik het Ms. met 'le baron de Cruyningen'[2] meegegeven naar Weenen. Eerst heb ik nog bij Van Swieten geinformeerd: gij kunt volkomen gerust zijn. - Eindelijk, drie maanden later komt het gewichtige stuk: Uw benoemings-oorkonde heb ik van mijn hof ontvangen - schrijft Reischach[3] -, er komt niets in voor van het manuscript [blijkbaar had Van Goens, ondanks Scheyb, uitdrukkelijk verzocht, dat weg te laten], maar men heeft de over uw persoon en familie verstrekte gegevens gebruikt. -

Dat is de eenvoudige geschiedenis van het Keizerlijk-Koninklijke Hofraads-ambt, waarop Van Goens zoo gaarne bij tijd en wijle wijzen mocht[4]. Onwillekeurig vraagt men zich af, wat anderen Nederlanders andere keizerlijk-koninklijke titels hadden gekost[5].

Von Scheyb kwam nog bedrogen uit met den ruil, al kostte hij hem persoonlijk niets dan wat moeite. Weldra hoort Van Goens van hem: uw Altingius hielp mij niets[6]. Maar hij hoopt nu op een anderen dienst. Zijn commentaar op de T.P. zou uitgegeven worden voor rekening van de Academie van Mannheim[7]; maar na twee jaren getreuzel staakte deze den reeds begonnen druk, omdat critici debiet onmogelijk achtten; ofschoon zij het al had aangekondigd als 'sub praelo'. Het blijkt bij onderzoek een Academïe van niets! Als Van Goens eens een drukker in Holland kon vinden? Dr. De Haen[8] sprak hem eens van een Hollandschen burgemeester, beschermer der drukkunst, enz. - G. Meerman bedoelt hij natuurlijk[9] - Hij wil het Ms. naar Utrecht zenden; Van Goens zal er ook veel in vinden tot toelichting van de penningkunde[10].

1) V.R.a.V.G. 'La Haye, ce 11 Juillet 1768'.
2) P.A. de Huibert (1729-1788), heer van Kruiningen, kolonel in dienst van Maria Theresia. Hardenbroek a.w. III, XVI.
3) V.R.a.V.G. 29-10-68.
4) Zie b.v. *Memor. of my Life* Br. I 4, 9, 11, 67. Op de eerstaangeh. pl. de voorstelling, dat onder zijn vele buitenlandsche correspondenten ook Van Swieten was, die zoo ingenomen was met een dienst, door V.G. aan de K.K. Bibl. bewezen, dat hij de keizerin overreedde, enz. De rang was, beweert hij, 'equal to that of a Major General in the Army' (67). Hij legde de waardigheid neer, toen hij Nederlandsch regent werd [dat vertelt Tydeman ook in een aant. in Björnstähl's *Reize* V, 467], en kon ze in zijn Duitschen tijd niet weer aannemen, omdat hij toen Raad van een rijksvorst [voor de Duitsche landen nl. van onzen stadhouder] heette (Ibidem). - Vgl. ook Ten Brink a.w. 53-54, 111-112. En boven 153.
5) G. Meerman (zie boven 185). N. Pesters (Hardenbroek a.w. I 378) e.a.
6) V. Sch. a. V.G. 7-5-70.
7) V. Sch. a. V.G. 20-8-68.
8) Ant. de Haen, evenals Van Swieten, leerling van Boerhaave; hij was hoogleeraar en lijfarts te Weenen.
9) M. was bibliophiel, en auteur van een werk *Origines typographicae.*
10) V. Sch. a. V.G. 7-5-70.

Op een toestemmend schrijven van Van Goens[1] verzoekt hij inderdaad den secretaris van het Mannheimer genootschap, het handschrift aan dezen te doen toekomen. In een nieuwen brief bindt hij van Goens dan nog eens het groote belang van zijn werk op het hart: laat hij het toch in druk helpen, liefst met een voorrede van zijn hand[2]. - Een paar maanden later een wanhoopsbrief: Het Ms. is al sinds lang door Lamey te Mannheim verzonden; als gij het niet hebt, is het verloren gegaan. Schrijf toch spoedig[3]. - Het blijkt straks aan Meerman te zijn geadresseerd[4].

Dat Van Goens werkelijk plan heeft gehad, Scheyb's boek in druk te bezorgen, zien we uit een brief van zijn vriend Heddaeus, dan te Lissabon verblijvend, die hem opdraagt, een exemplaar voor hem te houden: dat hij het uitgeeft, is hem waarborg genoeg[5]. Maar het plan is niet tot verwezenlijking gebracht[6]. Was dït wellicht ook oorzaak, dat de briefwisseling te niet liep? Tot 1772 schijnt Van Goens toch nog eenige betrekking met hem te hebben aangehouden. In 1771 vraagt hij Chotek naar Von Scheyb. Deze belooft, naar hem te zullen onderzoeken; en zoo hij verbetering van positie begeeren kan, wil hij zijn best voor hem doen[7]. Maar als hij een jaar later via Von Scheyb van Van Goens een klein geschenk ontvangt, heeft hij nog altijd verzuïmd, kennis met hem te maken[8].

Von Scheyb was ook literator. Als aanhanger van Gottsched en voorstander van een nuchter-redelijke ordening en begrenzing, van een Fransch-classicistische wetgeving in de kunst, werd hij door de jongere dichters en critici in Duitschland, tot Nicolai toe allen meer of minder onder den invloed van Bodmer's en Breitinger's ruimer, moderner ideeën, veracht. Niettemin had hij in het litterair zeer achteraankomende Oostenrijk lang vooraan gestaan met zijn streven, de literatuur- en taalbeoefening ook hier te zuiveren en op te heffen, zooals de Leipziger meester

1) Van 27-5-70 volgens V. Sch. a. V.G. 15-6-70.
2) V. Sch. a. V.G. 15-6-70.
3) V. Sch. a. V.G. 2-9-70.
4) Lamey a. V.G. 5-7-70. M. ontvangt vaker boeken uit het buitenland, voor anderen bestemd; b.v. van Majansius uit Spanje. M.a.V.G. 6-12-70. Daarover later nog; maar vgl. boven 416.
5) H.a.V.G. 5-2-71.
6) Men vindt het boek althans nergens vermeld; en ik gis, dat het met de mislukking in verband staat, dat van V. Sch.'s laatsten brief aan V.G., dien wij kennen (ongeveer einde 1770?), een gedeelte is afgesneden. Want zoo was V.G. Heeft hij latere brieven misschien geheel vernietigd?
7) Ch. a. V.G. 22-4-71.
8) Ch. a. V.G. 3-7-72.

het in overig Duitschland deed.[1]. Hoe trouw hij bleef aan diens leer, blijkt ons uit zijn brieven aan Van Goens, waarvan vooral de laatste ook nog over andere dingen handelen dan de Tabula Peutingeriana, of de oorkonde van het Hofraadschap.

Reeds in zijn tweeden brief[2] vroeg hij, hoe hij het voordeeligst aan het geruchtmakende boek over Paestum zou kunnen komen. Waarschijnlijk heeft Van Goens het hem verschaft. In 1770, na lange ziekte antwoordend[3] op twee brieven[4], schrijft Von Scheyb: Paestum heeft mij zeer veel genoegen gegeven; die Major is een kundig graveur[5]; men ziet hïer de kindsheid der bouwkunst. Het laatste kan zekere instemming met Winckelmann's beschouwing[6] beteekenen. Daartegenover vinden we ook grondigen afkeer van diens nieuwigheden. Ik ben heelemaal geen Winckelmann, dïe Guido Reni's aartsengel durft verachten[7], zegt hij, als hij tot Van Goens spreekt over zijn eigen, onder het pseudoniem Käremon verschijnend, boek: *Natur und Kunst in Gemählden, Bildhauereien, Gebäuden und Kupferstichen* (1770)[8], vrucht van een zesjarig verblijf in Rome. Hoe ingenomen hij zelf is met dat werk, toont hij door er telkens op terug te komen[9]. Het is in ïeders handen, hooren wij den eenen keer; Maron[10] en diens zwager Mengs zijn er zeer tevreden over, een andermaal.

In het litteraire heeft hij veel op met Metastasio - ook bij Van Goens in eere -; maar men noemt hem niet meer in Italië, zoo bericht hij. Daar heerscht de Opera buffa. Aan Fransche ‘bouffonneries’, aan ‘canzonetti di pïazza’ geeft men er de voorkeur boven Metastasio op muziek van Hasse![11] - Een verkeerde snaar had Van Goens bij hem aangeraakt door te spreken over ‘de verdiensten’ van ‘hun’ Sonnenfels[12]. Dat was toch de man, die, met zijn ‘Deutsche Gesellschaft’, in Weenen

1) Zie Koberstein a.w. III 39, V 12.
2) 13-3-68.
3) V. Sch. a. V.G. 7-5-70.
4) Van Aug. 1769 en van 26 April 1770.
5) Het gaat dus over *The Ruins of Paestum, otherwise Posidonia*, by Thomas Major, 1768; ook in 't Fransch verschenen. Zie Volkmann, *Reisboek* V 311.
6) Vgl. diens *Anmerkungen über die Baukunst der Alten* (Leipzig 1762), Vorbericht en bl. 22.
7) Zie W. over G. Reni's ‘Erz-Engel Michael’ in zijn *Anmerkungen über die Geschichte der Kunst des Alterthums* Th. I (Dresden 1767), S. 35-36.
8) Vgl. Cat. V.G. I 246. Käremon was zijn ‘nom d'Academicien de Roveredo’. V. Sch. a. V.G. 2-9-70. Bedoeld zal wel zijn Rovereto, in Z.-Tirol, met de in 1753 gestichte Accademia degli Agiati.
9) 15-6-70; 2-9-70; ± einde '70.
10) Anton M. (1733-1808), geh. m. zuster v. R. Mengs, en als schilder, inzonderheid van portretten, zeer gezien, zoowel aan het Weensche als aan Italiaansche hoven. Allg. D. Biogr. s.n.
11) V. Sch. a. V.G. 7-5-70. Vgl. boven 479 n. 1.
12) Vgl. z. pl.

den weg baande voor wat ná Gottsched gekomen was: Klopstock, Ramler, Wieland; die ook van de korstondige Oostenrijksche Aufklärung onder Jozef II de centrale figuur heet[1]. Schoon dichter nog bij Klotz dan bij Lessing staand - Riedel werd naar Weenen geroepen! - en als 'Weener Lessing' bij zijn tooneelhervormen eigenlijk niet veel verder gaand dan Gottsched al in Duitschland gekomen was, kon hij toch geen goed doen in de oogen van Von Scheyb. Die Sonnenfels, 'Professeur de la Police'[2], een gedoopte Jood[3] - zegt hij smalend - martelt het Duitsch om tot Latijn in den trant van Klopstock. Zijn theater-hervorming heeft hij maar gestaakt, sinds het geweldig échec van zijn eigen Xerxes. Men noemt hem niet meer. Het tooneel was bij ons niet gediend van zijn alles beter wetende critiek en zelfbewondering[4]. - Van Goens heeft wel begrepen, dat hij op dit gebied met den ouden heer niet veel verder komen zou[5]; wat de correspondentie wijders nog aanroert, betreft de neutraler oudheid- of taalkunde. We hooren zoo van Van Goens' voorgenomen 'España sagrada'; van de zeldzame werken van den orientalist Meninski, die hij zoekt voor een 'Milord', en die Von Scheyb opspoort, met bijzonderheden over den auteur en diens strijd met een zeer verdienstelijken vakgenoot G.B. Podesta - die wijken moest, *wellicht* omdat de Jezuieten hem tegen waren -; over 'anticailles' uit het kabinet-Von Stosch, die Von Scheyb ook wel gaarne aan dien 'Mïlord' zou willen overdoen; enz. Alles te samen geen zaken van veel gewicht.

Het is duidelijk: Van Goens, die, bij zijn ijverig streven naar onmiddellijk verkeer met de dragers der nieuwe en nieuwste ge-

1) Over Joseph v. S. (1733-1817) zie Koberstein a.w. III 41, 43; Vogt und Koch, *Gesch. d.d. Lit.* II 210-213; en vooral Allg. D. Biogr. s.n. Zeer veelzijdig man, reeds onder Maria Theresia grooten invloed uitoefenend, meer nog onder Jozef II en zijn opvolgers. Talenkenner, stijl-leeraar, litterair auteur (spectat. geschriften, tooneelhervorming), oeconoom, jurist, politicus, wetgever, bevorderaar der beeldende kunsten; bestrijder van de pijnbank; voorman der vrijmetselaars; als oude man nog tegen Metternich opkomend.
2) 'Polizei- und Cameralwissenschaften'; hij schreef als zoodanig een, lang standaardwerk gebleven, leerboek over 'Polizei-, Handlungs- und Finanzwissenschaft'.
3) Gedoopt als kind, tegelijk met vader en broeder.
4) IJdel *was* S. in hooge mate, als zoovele Aufklärer.
5) Had hij het chapiter Gluck aangeraakt, de ervaring zou wel dezelfde geweest zijn: deze vurige bewonderaar van Klopstock, zelf warm geprezen door Sonnenfels, zal V. Sch. ook niet sympathiek zijn geweest. Gluck, die begonnen was, met bij libretti van Metastasio muziek te schrijven naar den heerschenden Italiaanschen smaak, had zich sinds enkele jaren reeds welbewust van dezen en van de Italiaansche concert-opera afgewend, om een nieuw muziek-drama te scheppen. Vgl. boven 479 n. 1.

dachten in het buitenland, ten opzichte van Frankrijk weinig bereikte, en in Noordwestelijk Duitschland, ondanks Jacobi, ondanks Wieland, maar half slaagde - want de eene Lessing beteekende daarvoor toch meer dan Klotz met heel zijn staf -, hij miste in het Zuidoostelijk deel der Duitsche landen zijn doel volkomen, toen hij daar, geen Winckelmann vindend[1], maar ook geen Sonnenfels zoekend, met een toevallig zich voordoenden Von Scheyb zich tevreden stelde. Om een gril van ijdele eerzucht.

Misschien heeft hij nog getracht, nadere aanraking te krijgen met Van Swieten. Zeker is het niet[2]; maar dat er geen correspondentie tusschen hen heeft bestaan, durf ik, ondanks zijn voorgeven[3], wel voor zeker houden. Heeft hij zelfs gehoopt op relaties met den kunst en wetenschap eerenden, maar uiterst-hooggevoelenden Von Kaunitz? Frisi, die in 1768 in Weenen vertoefde, en daar in hooge gunst stond, ware hem gaarne van dienst geweest bij den ‘Signore Principe’[4], als hij maar iets van zijn wensch geweten had. Maar zijn brief van 4 October had hij eerst bij zijn terugkeer in Italië in handen gekregen. Thans raadt hij hem, al zijn verhandelingen bij elkaar te voegen, en ze den vorst aan te bieden, met een korten, kernigen brief, om te danken voor de benoeming tot hofraad. Daarin moest hij betuigen, dat hij dit reeds zou hebben durven doen op grond van den eenstemmigen hoogen lof voor Z.H.'s bescherming der letteren; dat hij het thans echter nog te vrijmoediger deed, nu hij van Frisi meer in het bijzonder had vernomen, ‘sino a qual finezza, e a qual forza arrivi una tale protezione’. Want hij mag gerust zich op hem beroepen, en daaraan het voorwendsel ontleenen, om met meer vertrouwen aan Z.H. te schrijven. Van Swieten zal zich stellig wel willen belasten met de aanbieding. En anders kan hij pakket mèt brief zoo aan 's vorsten huis doen bestellen[5].

Vermoedelijk heeft Van Goens den raad van Frisi wel gevolgd; maar zeker heeft het hem geen stap nader gebracht tot Von Kaunitz. Ondanks zijn keizerlijk-koninklijken hoftitel, ondanks Von Scheyb en Chotek en Wilczek, bleef hij feitelijk volkomen vreemd aan hof en hofstad der keizerin. Ook bereikte hij Italië niet over

1) Dat W. juist in April-Mei 1768, na twaalf jaar verblijf in Italië, een kort bezoek bracht aan München en Weenen (om dan in Triëst den dood te vinden), doet hieraan niets af.
2) V. Sw. is in Schönbrunn, bericht V. Sch. 7-5-70; waarom moest V.G. dat anders weten?
3) Br. I 4; zie boven 496 n. 4.
4) D.i. Fr. prince, Hd. Fürst.
5) Br. I 482 vlg. (4-12-68).

Weenen, hoe na deze stad, politiek, artistiek en litterair ook stond aan dit land; integendeel moest te Weenen oudere Italiaansche vriendschap hem tot geleide strekken. Over die Italiaansche betrekkingen, met Frisi en met anderen, hebben wij nu te handelen; en daarna nog over die met Spanje en Portugal.

Hoofdstuk IV.
Buitenlandsche betrekkingen.
B. Italie, Spanje en Portugal.

Met Frisi stond Van Goens al sinds 1766 in briefwisseling[1]. Zijn eerste brieven ontbreken echter; misschien ligt de verklaring daarin, dat ze aan Ten Hove ter inzage werden gezonden[2], of dat ook Hennert ze ter lezing kreeg[3]. Frisi wierf in 1767 Cesarotti tot correspondent voor Van Goens[4]. En via Frisi zond deze hem in het volgende voorjaar[5] een exemplaar van B. Varchi's taalkundigen dialoog *Ercolano*[6]. Maar de eerste brief, dien wij vinden, is die van December 1768.

Dan heeft hij reeds een aantal exemplaren van een werk van zijn hand per schip naar Amsterdam gezonden[7]. De brievenpost naar Holland schijnt echter, evenals naar andere landen, niet geheel in den haak. Drie maal toch heeft hij al aan Van Goens geschreven, dat het pak bij Sardi e Compagni te Amsterdam was aangekomen, wanneer hij in Juli 1769 hem nog eens weer moet verzoeken, het te laten weghalen. De kosten moet hij bestrijden uit de opbrengst der eerst betaalde exemplaren[8]. Het blijkt te gaan over zijn boek over de zwaartekracht (1768), waarvoor Van Goens

1) Paolo Frisi 1728-1784. Zie verder boven 418 vlg.
2) Vgl. boven 419.
3) Br. I 484 (4-12-68): ...'a dirgli che il seguente paragrafo di lettera è come se lo scriveri direttamente a lui'...
4) Vgl. boven 419 n. 4.
5) C.a.V.G. 20-5-68. Br. I 458. Het boek schijnt onderweg zoek te raken. C.a.V.G. 20-7-68 (niet uitgeg. ged.) en 5-10-68. Br. I 463. Maar Cat. V.G. I 313 toch een ex. vermeld (ed. 1744).
6) Eerste uitg. 1560. Wiese u. Pèrcopo, *Gesch. Ital. Litt.* 372.
7) Br. I 483. Vgl. 485 (20-3-69).
8) Fr. a. V.G. 14-7-69 (niet uitgeg. ged.) en Br. I 488. De vertaling daar van Brill is onjuist. Een van de drie vorige brieven, de tweede (20-3-69), is toch terechtgekomen. Br. I 485. Niet aanwezig zijn die van ± 15-3- en van ± 15-4-69.

en Ten Hove inteekenaars hebben geworven[1]. Eén exemplaar is voor hem, één voor Hennert, en de 25 andere moeten aan de subscribenten bezorgd worden[2].

Door middel van Van Goens zoekt Frisi aanraking met zijn vakgenoot Hennert. Herhaaldelijk verzoekt hij, met zijn complimenten 'a cotesto illustre Matematico', bij dezen te informeeren naar de maximale hoogte der sluizen[3] in Holland[4], of ook naar de werking der baggermolens en andere aangelegenheden van kanaalbouw. Van Goens moet Hennert geluk wenschen met zijn huwelijk: 'les indïvidus de son espece meritent bien d'être multipliés. J'espere que vous en fairez autant'[5]. - Weldra knoopt hij rechtstreeksche betrekkingen met hem aan: in een brief van 12 April 1771[6] onderstelt hij, dat Van Goens wel door Hennert van hem zal gehoord hebben. De opgang van Hennert's uitgebreiden *Cours de Mathématiques* ook in Italië doet hem wezenlijk genoegen, al heeft hij zelf door de stugheid van den Venetiaanschen boekhandelaar Manfrè er niet toe kunnen bijdragen[7]; in Milaan wisten verscheidenen hun voordeel te doen met goedkooper exemplaren, uit Genève komend. 'Le livre est très connu parmi nous. Vous en pouvez féliciter l'auteur du succès'[8]. Het volgende jaar hoopt hij zijn werk over mathematische en physische Cosmologie uit te geven, 'et j'espère que M. Hennert en sera bien plus content que du livre sur la gravité'[9]. - Nog in 1782 tot 1784 zendt hij aan Hennert, met wien hij den prijs der Academie van

1) Zie boven 418. Onder de papieren-V.G. vindt men nog het Milaneesche prospectus - met aanteekening door V.G.: 'ceci appartient à la lettre de P. Frisi 1-9-1767' (ook deze ontbreekt) - en een herdruk daarvan door V.G., met bekorting en prijsverandering, en met de inleiding: 'Auctor V.C.P. Frisi... petiit ab amicis, ut copiam subscribendi etiam in peregrinis regionibus curarent fieri Physices et Mathematices studiosis. Proinde Prospectum hunc... typis nostris curavimus exscribi et quaquaversum Bibliopolis in praecipuas urbes mitti'... Ongetwijfeld zal men gaarne deze gelegenheid aangrijpen, daar 't anders, zooals ieder weet, zoo moeilijk is, in Italië gedrukte boeken hier te verkrijgen.
2) F.a.V.G. 1-9-69 (weggel. ged. in Br. I 489); was antwoord op V.G.a.F. 3-8-69. Weer dezelfde aanwijzing F.a.V.G. 6-10-69 (weggel. ged. Br. I 490). Vgl. Cat. V.G. I 218.
3) 'altezza delle chiuse'; d.w.z. peil-verschil, verval, blijkens verderen inhoud: te zijnent wilde men een kanaal met sluizen van 30 à 40 voet 'altezza', maar in Frankrijk, wist hij, gaf men de voorkeur aan méér sluizen van 6 à 8 voet. Hoe hoog, denkt H., kan men gaan zonder gevaar?
4) Weggel. ged. Br. I 484 (4-12-68) en dito Br. I 457 (20-3-69). Hennert verder genoemd Br. I 488 (14-7-69).
5) Br. I 489. (1-9-69).
6) Niet uitgeg.
7) Men had hem het boek wel gevraagd, ook uit Bologna en Verona.
8) Fr. a. V.G. 'à Milan, ce 18 Juillet 1772'. (niet uitgeg.; maar vgl. Br. I 490-491 noot).
9) Ibidem. Wsch. *De Theoria Revolutionum caelestium Libri V*, waarvan wij een prospectus vinden, 'datum Mediolani Id. Oct. a. 1773'.

St. Petersburg moest deelen, brieven, en de nieuwe uitgave van zijn Werken, waarin hij hem met lof vermeldde. Maar de antwoorden kwamen traag of heel niet[1].

Ook met betrekking tot de Hollandsche Maatschappij van Wetenschappen te Haarlem moest Van Goens bemiddelaar zijn. Frisi begeerde ernstig, tot lid te worden benoemd, 'perche in fino io sono di tutte le altre Accademie, eccettuata questa'[2]. Hij had al aan den Heer van Rhoon[3] de twee deelen zijner eerste verhandelingen toegezonden, maar deze antwoordde niet. - Van Goens stelt zich te werk: 'Je vous serai obligé quand l'affaire de Harlem ira son trein', betuigt Frisi wat later[4]. In het volgende jaar komt de benoeming werkelijk[5]: 'Je recu la lettre de M. Van der Aa[6], et la patente que y etoit jointe... Je vous presente les compliments qui vous sont dues pour l'honneur de cette association. Vous faire passer le livre des constitutions academiques à Paris avec un enveloppe à Mr. de Keralio[7] au Luxembourg; et je l'aurai bien tôt'[8]. - Sïndsdien zendt hij aan Van Goens zijn geschriften op het gebied der waterbouwkunde[9] voor Van der Aa. En van dezen ontvangt hij het programma der prijsvragen, dat hij in Italië aan vrienden en in couranten bekend maakt[10].

In dezen tijd zien wij Van Goens ook aankloppen - ongetwijfeld weer ten behoeve van Frisi - bij onzen gevierden waterbouwkundige Chr. Brunings[11] om een 'notitie van schrijveren

1) Fr. a. V.G. 24-6-82 (niet uitgeg., maar vgl. Br. I 491 noot): eenige maanden vroeger een brief aan H. Sinds vele jaren had hij toen niets van hem vernomen. Ook nu kreeg hij geen antwoord. Weer schrijft hij dan ongev. Aug. 1782. (Fr. a. V.G. 15-10-82: weggel. ged. Br. I 492). Verder Br. I 493 (Fr. a. V.G. 1-7-84).
2) Br. I 486 (20-3-69). In het bovengenoemde prospectus van 1767 opgenoemd: 'Londinensis, Berolinensis, Bononiensis, Petropolitanae, Holmiensis, Hafniensis, Lugdunensis, Senensis, etc. Academiae Socius ac Parisiensis Correspondens'.
3) Willem Bentinck van Rhoon 1704-1774; 'Directeur' van de in 1752 gestichte Mij., sinds 1753. Zie *Verhh. Holl. Mij. v. Wet.* I Voorrede.
4) Br. I 489 (1-9-69).
5) 't Prospectus der *Theoria*, etc. (1773) vult de lijst dan ook aan: 'Upsaliensis, *Harlemensis*, Bernensis, etc'.
6) De Luthersche predikant te Haarlem C.C.H. van der Aa (1718-1793), van den aanvang af Secr. der Mij.
7) Over relaties v. Frisi in Frankrijk, o.a. met d'Alembert, Bailly, Condorcet, Keralio, over zijn reis naar Frankrijk en Engeland in 1766, enz. zie Ersch u. Gruber, *Allg. Encycl.* S. I Th. 50.
8) Fr. a. V.G. 17-9-70 (Univ. Bibl. Leiden. Niet uitgeg.). - Het Fransch der 18de-eeuwsche Italianen was niet altijd even zuiver; en men proeft er vaak het Italiaansch uit, zooals onze eigen taal uit dat der Nederlanders.
9) Reeds aangekondigd Fr. a. V.G. 17-9-70. Zie verder 12-4-71 (hij hoopt op een vertaling in het Nederlandsch van zijn *Dei Canali navigabili*) en 18-7-72.
10) Fr. a. V.G. 18-7-72.
11) 1736-1805. Zie Ramaer in Nw. Biogr. Wb. I s.n.

over de Rivierkunde, dijken, enz'. Deze voldoet daaraan, zooveel hij kan; maar onze landgenooten mogen practisch op hoogen trap staan in dit vak, aan de theorie hebben zij zeer weinig gedaan[1]; Duitsche boeken zijn er thans verscheidene over. Gaarne aanvaardt hij omgekeerd ook Van Goens' hulp om Italiaansche werken over waterbouwkunde (o.a. van Frisi) te laten komen, want zijn boekhandelaar zag er geen kans toe[2]. -

Na 1772 houdt de briefwisseling tusschen Van Goens en Frisi op. Met een Hollandschen reiziger, wiens naam hij vergat, heeft Frisi nog eens aan Rendorp zijn *Elogi* gezonden, met verzoek ze aan Van Goens te doen toekomen; maar van geen van beiden ontving hij antwoord. Van dien reiziger had hij ook vernomen, dat Van Goens geen professor meer was, maar regent[3]. In 1782 schrijft hij dan nog eens weer aan zijn ouden vriend[4]: die Hennert ook eens moet inlichten, over zijn laatste werk: 'un gros libre sur l'algebre', en Rendorp, over zijn verbeterde positie. En over zich zelven moet hij eens spoedig iets laten weten: 'c'est depuis un temps infini que je n'ai plus des lettres de la Hollande'[5].

Het spoedig gevolgde antwoord was niet in allen deele opwekkend. Frisi betreurt het dan ook, dat Van Goens de rustige studie heeft verwisseld met een loopbaan, dïe zooveel verdrietelijkheden bracht. Laat hij naar Italië komen, om Holland voor een tijd te vergeten. Wilzeck en hij zelf zullen hem met de hartelijkste gevoelens ontvangen[6].

Van Goens schijnt hierop niet te hebben geantwoord[7]. In 1784 herhaalt hij de uitnoodiging, bij gelegenheid, dat hij 'voor een vriend' informeert, of op een oude prijsvraag der Haarlemsche Maatschappij nog een antwoord kan worden ingezonden; noch van Van der Aa noch van Hennert mocht hij de verzochte inlichting ontvangen[8]. Een correspondentie van Van Goens met Van der Aa bewijst, dat hij aan de opdracht heeft voldaan[9]. Van der Aa roept ook zijn hulp in, om Frisi stukken van de Maatschappij te doen toekomen, en vooral om diens werken, haar

1) Het oorspronkelijke lijstje bevindt zich onder de papieren-V.G.: Fransche, Duitsche en Nederlandsche titels. En Ital. werken, die Br. voor zich begeert.
2) Br. a. V.G. 31-3-72.
3) Fr. a. V.G. 24-6-82. Br. I 491 noot.
4) 24-6-82. Wat vroeger ook aan Hennert. Zie boven 504 n. 1.
5) Br. I 491 noot slechts ten deele dit inhoudend.
6) Fr. a. V.G. 15-10-82 (Br. I 491).
7) Br. I 492 (Fr. a. V.G. 1-7-84).
8) Br. I 492-493 (1-7-84).
9) Vijf briefjes van V. d. Aa van 21-7 tot 12-11-84.

toegezegd, veilig hierheen te krijgen. Wij vernemen ook ten slotte, dat zoowel de prijsverhandeling over de trawanten van Jupiter als de Werken van Frisi door zijn bemiddeling Haarlem bereikten[1].

Het grootste deel van deze correspondentie gaat dus over dingen, die buiten de sfeer van Van Goens liggen; waterbouwkunde, mechanica, astronomie, algebra, en dergelijke, zijn wetenschappen, waaraan hij zich nooït schijnt te hebben bezondigd. Zijn bemiddeling was louter vriendschapsbetoon. Op zijn eigen, toch vrij ruim, gebied had hij aan Frisi weinig. Van diens werken vindt men zelfs zeer weinig in zijn bibliotheek. Het meest moet hem nog aangetrokken hebben het boekje over de Gothiek[2], dat straks ook in Duitschland de jongeren bezighouden zou[3]. Zijn meer litteraire werk, de *Elogi*[4] achtte Frisi ook wel iets voor den smaak van zijn vriend; hij poogde of wenschte, ze hem te zenden: eerst die op Galilei, Cavalieri en Newton (van 1778)[5], daarna die op Maria Theresia (1783)[6], beide malen echter, naar het schijnt, zonder te slagen[7]. Een boek van Bailly evenwel, dat Frisi in verrukking bracht[8], zal Van Goens tamelijk koud hebben gelaten, ook al handelde het uitsluitend over de geschiedenis van zijn vak[9]. Over de contemporaine historie van Italië had Frisi, die anders zelf daarin even een rol scheen te spelen[10], den Protestantschen Nederlander ook al niet veel te vertellen. 'Di nuove gliene posso dar poche che non siano pubbliche. Tutta l'Italïa è ooccupata della Riforma degli Ecclesiastici, delle bolle, e di tutto il potere della Corte di Roma. Questo è un articolo molto indifferente per me, e per lei. Quello che mi preme si è ch'ella contïnui ad amarmi, e che pensi un poco a venire a farmi una visita', schrijft hij, juist dan uit Weenen terug[11]. Had Van Goens

1) Zie ook Br. I 493 (Fr. a. V.G. 18-10-84). 'De vriend' was Frisi zelf; zijn verhandeling werd bekroond. Ersch u. Gruber, *Allgem. Encyclop.* S. I, Th. 50 s.n.
2) Cat. V.G. I 262: *Saggio sopra l'architettura gotica*, 1766 (Nog een ander, Fransch auteur over Gotiek, van 1774, Cat. I 264). - Verder alleen nog I 218 *(De gravitate*, zie boven) en II 700 (een inaugureele oratie).
3) Een vert. verscheen, tezamen met Goethe's zoo bekende opstel *Von Deutscher Baukunst*, in Herder's: *Von Deutscher Art und Kunst* (1773). Zie heruitg. in *Deutsche Lit.-denkmale d. 18 u. 19 Jhts.* nr. 40/41, en de Einleitung daarvan S. 31-35.
4) Zie de verschillende Ital. literatuur-geschiedenissen; en boven 418.
5) Zie boven 505.
6) Br. I 493 (1-7-84). Die op d'Alembert verscheen eerst 1788.
7) Geen van beide ook in zijn Cat.
8) Br. I 492 (15-10-82).
9) Want het moet zijn de *Histoire de l'Astronomie moderne jusqu'en 1781* (1779-1782). - V.G.' bibliotheek bevat toch wel iets op dit gebied, Cat. I 236.
10) Volgens Ersch u. Gruber, a.w. zelfs geraadpleegd bij geschil tusschen Oostenrijk en paus. Vgl. boven 500.
11) Br. I 484 (4-12-68).

zulk een bezoek in uitzicht gesteld? In 1769 komt Frisi er weer op: ‘avant tout ça j'exige de vous le voyage d'Italie: ce qui ne doit pas être bien embarassant pour vous autres riches Hollandois’[1]. In 1770 nog eens weer[2].

Wanneer Van Goens volhoudt, en zijn meening vraagt over de gevolgen van den dood van Clemens XIII, spreekt hij zich wat meer uit; klaarblijkelijk staat hij geheel aan den kant der Katholieke verlichte despoten: voor hen is, welbeschouwd, Clemens' dood een nadeel, want zijn onverstandige, stugge politiek zou hem alles hebben doen verliezen; enz.[3]. - Zijn wetenschap gaat hem boven alles: bij een geweldige buskruitramp denkt hij terstond aan de interessante natuurkundige beschrijving, die ervan te maken valt[4]. Maar hij heeft daarbij sterke moderne sympathieën. Zoo vijandig hij den Jezuieten gezind is, zoo vriendelijk den encyclopaedisten en hun beschermers. ‘J'ai eu le bonheur de parler au long avec S.M. le Roï de Suede, et j'etois enchanté de ses talents, et de ses connaissances. Le Prince Henri de Prusse avec Mr. Grim doit etre ce jour cy a Genève; et j'espere de les voir en Italie’, bericht hij nog in 1784[5]. Met d'Alembert is hij zeer bevriend[6]. Dat is in 1766 voor Ten Hove een feit van belang[7]. En in 1770 begrijpt Frisi zelf, dat het dit ook voor Van Goens is: ‘Ne pensez pas de venir nous voir ici? J'attends Mr. d'Alembert’[8].

Overigens is het meer litteraire en historische zeer schaarsch in deze brieven: een inlichting over den geschiedschrijver van Milaan, Giulini[9], het bericht van een vergeefsche poging om met een baron Tuyll enkele boeken te zenden, waaronder *Il Caffè* en werken van Beccaria en Pietro Verri[10], is vrijwel alles.

Maar Frisi bewees Van Goens toch een grooten dienst: door zijn bemiddeling verkreeg hij het lidmaatschap ‘van verscheide Akademiën in Italiën’, waarmede hij pronkt in zijn voorrede voor Volkmann, en tegenover bijvoorbeeld Lelyveld[11]. Zoodra Frisi

1) Br. I 489 (1-9-69).
2) Zie einde vlg. alinea.
3) Br. I 486-487 (20-3-69). Zie verder boven 357.
4) Br. I 489 (1-9-69).
5) Br. I 493 (1-7-84).
6) Vgl. boven 504 n. 7, 506 n. 6.
7) Zie boven 419.
8) 17-9-70.
9) 12-4-71.
10) 18-7-72. Vgl. Br. I 465-466; en boven 418.
11) Volkmann, *Reisboek* I Voorr. III. Zie boven 153. - Den spotvogel Ten Hove hield hij er liever maar buiten; die verneemt het nog vroeg genoeg uit Volkmann. Zie Br. I 342 (Jan. 1773): ‘Quel nom portés vous parmi les Arcades? Ou sont vos domaines, dans quels gras pâturages faites vous paître vos troupeaux?’ etc. T.H. dacht aan de Romeinsche Accademia degli Arcadi en haar talrijke filialen door heel Italië (waarover o.a. Volkmann a.w. I III, IV 303. Tegelijk nam hij V.G. nog even in de maling met zijn Hofraadschap.

zijn wensch dienaangaande had vernomen[1], schreef hij naar Siena, Cortona, Florence ‘per l'acquisto della di lei degna persona nelle nostre Accademie’. En hij had alle hoop te slagen: op zijn hoogst zou men mij naar het een of ander van uw werken kunnen vragen, daar waar ze niet bekend mochten zijn; en in dat geval zal ik òf er een sturen van die ik al hier heb, òf u verzoeken, zoodra het kan, andere te zenden[2]. Wederkeerig vraagt hij Van Goens dan hulp voor Haarlem. Dat deze hem ook nog anders van dienst wist te zijn op dit gebied, zou men opmaken uit Frisi's woorden van September 1770: ‘Je lui [d.i. Ds. Van der Aa] donne aussi la nouvelle que j'ai remporté le prix à Copenhague. C'est une nouvelle dont je partage la satisfaction avec vous, mon cher et ïllustre Ami’[3].

Met Siena ging het vlot. Daar werkte Frisi's invloed onmiddellijk. Reeds in Juli kreeg Van Goens ‘una grossa lettera... di risposta dalla nostra Accademia di Siena’: de benoeming. Tegelijk wijst Frisi hem op de mogelijkheid, een of andere studie in de ‘Atti’ te doen drukken. - Met Cortona liep het wat langer aan, want de markies Niccolini, dien Frisi hiervoor had moeten aanklampen, was ernstig ziek[4]. Toch heeft deze Van Goens nog voorgesteld[5], en in October kan Frisi hem ook het ‘patent’ dezer Academie zenden; hij moet nu vooral niet verzuimen, den secretaris Francisco Ridolfini Corazzi te bedanken.

Dadelijk[6] schrijft Van Goens aan Corazzi een vleienden brief, die nog veel vleiender beantwoording uitlokte: Klaar zagen alle leden ‘della nostra adunanza letteraria, quanto sia il di Lei animo propenso al vantaggio, di chi fa conto del merito suo, e fa giustizïa alle rare sue virtù che lo anno saputo render celebre per tutta la nostra Europa’. Allen verlangen zij ernaar, van zijn werken te genieten; hij moge ze daarom voegen bij al de andere schoone werken, door vele voortreffelijke schrijvers aan hun bibliotheek geschonken[7]. - Van Goens zendt zijn werken - o.a. Porphyrius -, zoowel voor het genootschap als voor Corazzi persoonlijk; met kwistigen lof daarbij voor diens archaeologisch kabinet. Hij hoopt,

1) Uit V.G. brief van 5-3-69.
2) Br. I 485-486 (20-3-69). De vertaling van Brill is heel vreemd.
3) Fr. a. V.G. 17-9-70 (Univ. Bibl. Leiden). Misschien had hij ook niet anders gedaan dan hem de prijsvraag mededeelen.
4) Br. I 487-488 (14-7-69). Vgl. I 489 (1-9-69).
5) Br. I 490 (Fr. a. V.G. 6-10-69) en 500 (Corazzi a. V.G. 15-12-69). Hij stierf kort daarop, vernemen wij hier ook.
6) 1 Nov. 1769. Zie Br. I 499.
7) F.R. Corazzi a. V.G. 15-12-69. (Br. I 499-500. De vertaling daar is onjuist).

dat hij hem met zijn wetenschap zal willen bijstaan, als hij inlichtingen zal behoeven voor zijn boek over Spaansche penningen[1]. Na eenigen tijd[2] bericht Corazzi, dat de voortbrengselen van zijn talent algemeen werden bewonderd en gewaardeerd; zij zullen een uitstkend figuur maken onder de litteraire werken, die dagelijks uit alle deelen van Europa hun bibliotheek binnenkomen. Aangaande de gevraagde wetenschappelijke hulp moet hij hem teleurstellen: Van Goens heeft hem verward met wijlen zijn vader Galeotto Ridolfini[3], een der stichters hunner Accademia Etrusca. Hij erfde wel zijn kabinet, maar niet zijn kennis en talent. Toch wil hij hem wijzen op een studie van den Spanjaard L.J. Velázquez over onbekende letters - soms lijkend op Etruscisch - op de oudste penningen en monumenten van Spanje[4]; zij verdiende wel een plaats in het werk van Florez. Een lid hunner Academie had ze ook in het Italiaansch vertaald, maar men liet de uitgave achterwege, uit vrees, de groothertogin, een Spaansche prinses, te krenken; want de schrijver had een hoofdrol gespeeld bij het oproer in Madrid[5]. Hij zendt hem met dezen brief ook een afdruk van een der twee zeldzame Etruscische gemmen, die hij bezit; en geeft inlichtingen over den toestand hunner Academie, haar ledenlijst, en het op de pers zijnde achtste deel harer *Dissertazioni.*

Op beide punten komt hij terug in zijn antwoord van 30 Augustus op Van Goens' brief van 30 Maart 1771[6]. Wat hij over zijn gemme schreef, bespraken wij reeds vroeger[7]. De ledenlijst, bericht hij, heeft men bij nader overleg besloten niet uit te geven, want er zijn vele niet-geleerde groote heeren bij, wier namen hun academie meer tot blaam dan tot eer zouden strekken. ‘A Lei solo come nostro amorevolissimo consocio fo questa confidenza’. Over de *Tabula Peutingeriana* van het medelid Scheyb is het oordeel niet bijzonder gunstig. Iedere verhandeling over Egyptische, Etrurische, Grieksche of Romeinsche oudheden van

1) Zie Br. I 501-502. C.a.V.G.; fragment, waaraan datum ontbreekt; het zal zijn uit het laatst van 1770, blijkens niet uitgeg. begin van C.a.V.G. 30-8-71.
2) Eind 1770, zie n. 1.
3) Zie b.v. Volkmann, *Reisboek* V, 383, 385.
4) Madrid 1752. Dit werk vind ik niet in Cat. V.G.; wel een ander van denzelfden auteur *Congeturas sobre las Medallas de los Reyes Godos y Suevos de Espagna* van 1759. Cat. II 208.
5) C.a.V.G. einde 1770, niet uitgeg. ged. Het verhaal lijkt wat onwaarschijnlijk, gegeven de denkbeelden in den kring, waartoe V. behoorde; waarover later. - De noot Br. I 503 is onjuist: Cortona ligt in Toscane, waar de latere keizer Leopold II regeerde, geh. m. Maria Ludovica v. Spanje.
6) Blijkens onuitgegeven begin van C.a.V.G. 30-8-71.
7) Zie boven 243-244.

Van Goens zal men gaarne in de Werken der Academie opnemen, mits geschreven in het Italiaansch. Zijn laatsten brief, ‘ripiena in vero di belle notizie e interessanti erudizioni’, heeft hij, tot algemeene voldoening, ook aan de andere leden medegedeeld. - Zijn eigen meeningen over gemmen, enz. leidt Corazzi, overbeleefd, in met de betuiging, ze slechts te schrijven met het enkele doel, om door Van Goens' antwoorden te worden onderwezen[1]: ‘e non sarà poco pregio per me, dïchiararmi suo miserabile discepolo’. Hij vereere hem toch met de voortzetting zijner geleerde correspondentie![2] - Van Goens heeft daaraan blijkbaar niet voldaan.

De Accademia della Crusca te Florence ging op Frisi's verzoek niet in. Daarover zwijgen de brieven van Frisi dan ook verder; of anders heeft Van Goens de daarop betrekkelijke passages weggedaan[3]. Maar Frisi denkt een pleister te hebben voor die wonde: ‘A Boulogne il y a une Academie des Sciences, ou il faut envoyer par quelque occasion tout ce que vous avez imprimé avec une lettre à Mr. Zanotti, Presidente de l'Academie. Apres quelque tems vous y serez aussi nommé. Cortone et Siene sont après Boulogne les deux Academies plus respectables d'Italie’[4]. Dat Van Goens den wenk gevolg gaf, toont een brief - de eenige - van Fr. M. Zanotti, van een jaar later[5]. Hij verontschuldigt zich over het lang uitstellen van zijn antwoord op het vriendelijke schrijven van Van Goens. Maar het kostbare geschenk aan boeken, daarin vermeld, kwam eerst laat in zijn bezit; en hij wilde deze - zoover hem dat mogelijk was[6] - eerst lezen en genieten. Als ‘cose bellissime’ hebben ze hem veel genoegen gegeven; hij dankt den gever van heeler harte, en wenscht hem geluk[7] ‘si della rara eleganza, con cui ella scrive, si della vasta erudizione, che da ogni parte dimostra’. In zijn inaugureele rede had hij zich zelven wel mogen rekenen onder hen, die in dien tak van wetenschap de eer onzer eeuw ophouden tegenover vroegere tijden. Altijd heeft hij hooge gedachten gehad van zijn volk; door deze geschriften werden ze niet slechts bevestigd, maar stegen ze nog. Hij wenschte wel, dat er in Italië velen waren, die zich met hem konden vergelijken;

1) De vertaling Br. I 504 is weer niet geheel juist.
2) C.a.V.G. 30-8-71 (Br. I 503-505 met weglatingen, en met verkeerde dateering).
3) Er zijn soms stukken weggesneden of afgescheurd. Zie Br. I 487 n. 1; 491 noot.
4) Fr. a. V.G. 6-10-69 (Br. I 490).
5) Br. I 497. Bologna, a 15 Ott. [1770].
6) Van Goens had dus ook zijn Nederlandsche opstellen gezonden.
7) Brill vertaalt hier potsierlijk onjuist.

maar hoe bitter weinigen zijn het er. Te meer verheugt hij zich over zijn geschenk, en wenscht hij, dat Van Goens zal blijven...[1)]

De rest, een paar regels slechts, is weggeknipt. Waarom? Van een lidmaatschap voor Van Goens van het Instituto delle Scienze di Bologna[2)] in elk geval geen spoor, noch hïer, noch in de verdere brieven van Frisi, noch elders[3)]. Dan alleen in de *Memorandums of my Life*: 'About the same time I was admitted a member of several learned societies, especially at Bologna and in other parts of Italy, where I had a number of kind friends'[4)]. Is het misschien een geval als de correspondentie met Van Swieten? Dat Van Goens onder die 'kind friends' naast Frisï, Cesarotti en Corazzi ook Spinola, Niccolini en Zanotti noemt, steunt dit vermoeden[5)]. Want dat er veel, en gewichtigs, van of omtrent dezen bij hem zou teloor gegaan zijn, is nauwelijks denkbaar. Ook op de ledenlijst der Leidsche Maatschappij van 1772 zien wij bij zijn naam alleen Siena en Cortona pronken.

'Il faut entretenir la correspondance avec Cortone, et avec Sïene', had Frisi gewaarschuwd[6)]. Dat ging nog met Cortona: over oudheden. Maar wat had Van Goens te schrijven aan een Accademia fisiocritica?[7)] Van Siena hooren wij dan ook heel weinig meer[8)]. Het meest moet Van Goens zich toch aangetrokken hebben gevoeld door litteraire genootschappen. Zij waren er overvloedig; zelf citeert hij later een auteur, die er omtrent zeshonderd opsomt[9)]. Maar zij waren er ook naar[10)]. De Crusca is de beroemdste van alle Italiaansche Academiën - vertelt Volkmann ons -, en 'de eenige, die zich in eenig aanzien houdt, die in de verkiezing der leden voorzigtig is, en geen een vreemd lid aanneemt'[11)]. Zij heeft veel gedaan voor de taal, en arbeidt daar nog aan, prijst hij elders. Maar Van Goens, die geen lid had kunnen

1) 'ella avra cura di conservar se stessa'...
2) Zie daarover b.v. Volkmann, *Reisboek* II 78 vlgg.
3) Wel vindt men in zijn Cat. II 703 zes deelen *De Bononiensi Scientiarum et Artium Instituto atque Academia Commentarii*, naast de *Dissertazioni* van Cortona en de *Atti* van Siena; maar er zijn ook 'Werken' van andere genootschappen, waarvan V.G. stellig geen lid was: Spaansche, Fransche en Duitsche.
4) Br. I 4.
5) Men bedenke ook, dat die *Memorandums* ongeveer twintig jaar later werden geschreven, en dat de achtergrond een sollicitatie was, waarvoor het niet zoozeer op precieze details aankwam, als op een totaalindruk van V.G.' persoonlijkheid. Zie Br. I 98, 99.
6) Br. I 490 (6-10-69).
7) Zie daarover Volkmann a.w. I 112, II 330.
8) 'J'ai attendu votre pièce pour l'Academie de Siene', schrijft Frisi nog 17 Sept. 1770.
9) Noot bij Volkmann a.w. I 110.
10) Zie in z.w. I 110-112, en vele bijzonderheden bij de behandeling der afzonderlijke steden.
11) z.w. II 222.

worden, kleineert: ‘Wat de Crusca zedert lang doedt, heeft weinig om 't lijf... Wat zij gedaan heeft zelfs, hierop valt veel te zeggen. En als men herdenkt haare handelwijze omtrend Tasso - *Non ragionar di questo, ma guarda e passa*!’[1].

Nog met andere dan litteraire, wetenschappelijke of genootschappelijke grootheden van Italië zocht Van Goens aanraking. In 1770 spreekt Frisi[2] over boeken ‘que vous avez destinés pour moi, et pour le Comte de Firmian, qui vous connoit encore d'avantage par les lettre[s] du Comte de Wilzeck’. Firmian, dat was de ‘gevolmachtigde minïster’, stadhouder feitelijk, van Oostenrijk in Lombardije, verlicht regeerder, kunstkenner, kunstbeschermer en groot boekenliefhebber[3]. Reeds in 1768 had Van Goens over hem aan Cesarotti geschreven[4]; maar zonder dat het hem verder bracht[5]. En ook nu vatte de uitgezette stek den groei niet.

Daarentegen schoot de vriendschap met Melchiorre Cesarotti op als een wonderboom. Zuidelijk enthousiasme en Noordelijk sentiment verheugden zich op het ontdekken van een gelijkgestemde ziel. Van Goens had in de Bibliothèque des Sciences[6] gelezen van zijn vertaling van Voltaire's *Mahomet* en *Mort de César*, met bijgevoegde Verhandelingen over *l'Origine e i Progressi dell'Arte Poetica*, en over *il Diletto della Tragedia*[7]. Dat trok hem aan; hij schreef erover aan Frisi, en deze bracht aan Cesarotti zijn verzoek over, een briefwisseling met hem te beginnen ‘relativa agli studj poetici’[8]. En Cesarotti stemde toe, schoon anders tot zoo iets weinig gezind: ‘voi siete posso dir l'unico col quale io abbia intavolata una corrispondenza letteraria’[9]. Tot nog toe heeft hij zoo iets bestendig ontweken: eindelooze plichtplegingen en loftuitingen, stage zorg om een goed figuur, elke brief een staal van zijn kunst, ‘tutto cio m'annoja a morte’. Misschien zit er bij hem ook wel, ongemerkt, wat eigenliefde achter: om iets te kunnen schijnen, moet hij slechts zelden gezien

1) Z.w. I 112 noot. 't Citaat is uit Dante, *Inferno* 3, 51, met kleine wijziging. V.G. nam 't over uit een brief van Cesarotti. Br. I 478.
2) 17-9-70.
3) K.G. Graf zu Firmian, 1716-1782, had ook nog in Leiden gestudeerd; min. plenip. in Milaan van 1756 tot zijn dood. *Allg. D. Biogr.* s.n. Ook Volkmann a.w. I 331. Wilczek volgde hem na zijn dood op. Zie boven 439 en 505.
4) Zie Ces. a. V.G. 5 Oct. [*niet* Nov.] 1768, weggel. ged. Br. I 466.
5) ‘Non ho l'onor di conoscer il Co. di Firmian’, was 't antwoord, ‘ma ho sempre inteso parlarne con alta stima’.
6) B.d. Sc. 26, 240.
7) Br. I, 424, 428. Zie ook boven 474.
8) Br. I 423.
9) Een lijst der brieven in bijlage N.

worden, en van ter zijde[1]. Van Goens lijkt hem een man naar zijn smaak; maar ook ver boven zijn maat. Hij moet hem toestaan, in tal van dingen een onwetend en geesteloos mensch te zijn. Hoewel Cesarotti dadelijk voorstelde, plichtplegingen af te snijden[2], en weldra aandrong op uitbanning van de dubbelzinnige taal der zelfkleineerende schijn-nederigheid[3], keeren zulke betuïgingen toch telkens terug[4]; 'la mia mediocrita' zegt hij gaarne voor 'ik'. Maar hij vindt een merkwaardige gelijkheid van gevoelens. Zal hij meestentijds ontvanger moeten zijn tegenover Van Goens als gever, zijn karakter - daarvan is hij overtuigd - zal althans zijn vriendschap geen oneer aandoen, want het is even afkeerig van pedanterie als van nijd, die beide zooveel kwaad doen aan de letteren[5]. En Van Goens is - dat bleek hem al uit den eersten brief - 'un erudito Filosofo, un Professor di lettere sciolto dai pregiudizj della sua professïone, un uomo che ai lumi dello spirito aggiunga il candore e la gentilezza dell'animo e sia lontano da quelle bassezze che sogliono infettar la letteratura'. 'n Rara avis, tenmïnste voor Italiaansche oogen![6] In het letterkundige waren zij vrienden, vóór zij elkaar kenden: 'Se la conformità d'opinioni nelle materie di lettere genera l'amicizia, noi eravamo in certo modo amici pria di saperlo. Io ho la compiacenza di scorgere che i nostri spiriti in questo genere di studj sono perfettamente all'unisono'[7]. - Van Goens beschreef hem zijn eigen geaardheid: 'la pittura che voi mi fate del vostro carattere, è appunto qual ïo la desidero', juicht Cesarotti. Waart gij niet zoo afkeerig van den smaak van voorheen, ik zou u zelfvoldaan kunnen toeroepen[8] met Horatius[9]: Ongeloofelijke overeenstemming van ons beider gesternte![10]

Ook hij heeft confidenties te doen aan Van Goens. Ofschoon volstrekt niet baatzuchtig, wenscht hij toch, sinds zijn eerste jeugd voorbij is, iets meer dan wierook: eenigen welstand namelijk, en een rustig leven. Roem heeft hem vroeger wel aangelokt, maar sinds hij beter waarnam, wat deze eerst kostte en wat hij dan

1) 'in iscorcio': 'in 't verkort' (zoo ook Brill); of beteekent het hier mogelijk: maar kort? - Br. I 435-436 (3-3-68).
2) Br. I 426 (23-5-67). Vgl. 434 (25-11-67).
3) Br. I 428 (25-11-67).
4) Br. I 425, 427, 436, 446 e.e.
5) Br. I 425 (23-5-67).
6) Br. I 426-427 (25-11-67).
7) Br. I 428 (25-11-67).
8) Zoo vertaal ik, eenigszins aarzelend: 'e se foste dell'umor d'una volta, potrei anch' io farmi onore, dicendovi'... Kenden wij V.G.' brief, dan was het allicht duidelijker. Brill's vertaling is in elk geval onjuist.
9) Br. I 435 (3-3-68). 'Utrumque nostrum incredibili modo consentit astrum'. *Odae* II, 17, 21 (tot Maecenas).
10) Het fraais, dat nu volgt, reeds boven 343.

opleverde, is hij volkomen tevreden met de achting van zichzelven en van een enkelen oprechten vriend. Te meer koestert hij dezen wensch, omdat geestelijk werk zooveel van hem vergt. Is het van eenigen omvang en duur, dan laat het hem nooit met rust: 'quell' idea mi perseguita per tutto, e non mi lascia un momento nè solo nè accompagnato, e posso dir con verita che ho addosso una spezie di febbre'. Hij heeft echter geen zin, zich geheel uit de samenleving terug te trekken, en zich met Democritus te gaan begraven, om de waarheid uit haar put te halen. En daarom blijft hij varen langs de kusten der literatuur, zonder af te steken naar de diepte. Met een geestig vriend zegt hij:

> 'Che la poltroneria mi dà la vita
> E vo' far poco e adagio, ovver morire'.

'Eccovi una sincera confessione del mio carattere'[1]... Of het alles objectief bezien is? Hij schrijft brieven aan zijn nieuwbakken vriend van een half vel druks; en zijn werken beslaan veertig deelen[2].

De 'abate' Cesarotti[3], dat is Ossian in Italië. In 1763 verscheen zijn vertaling van de *Fragments* en van *Fingal*, door Macpherson in 1760 en 1761 in het licht gegeven; in 1772 voegde hij bij een nieuwen verbeterden druk ook de vertaling van de in 1763 in het Engelsch uitgekomen *Temora*[4]. Op deze meesterlijk geprezen overzetting van het Engelsche proza in rijmlooze verzen berust Cesarotti's roem in de geschiedenis der Italiaansche letteren; daardoor oefende hij grooten invloed, naar vorm en inhoud, op Alfieri, Monti, Foscolo en andere jongeren, daarmee hielp hij krachtig den arcadischen, mythologïschen genootschapswinkel opruimen, en nieuw leven brengen in de poëzie; daardoor verkreeg hij ook in het laatst van zijn leven eer en voordeel van Napoleon, wiens ingenomenheid met Ossian bekend is[5]. Had hij reeds in zijn *Osservazioni* van 1763 Ossian soms tegenover Homerus ge-

1) Br. I 446-447, met weggel. ged. (3-3-68).
2) D'Ancona e Bacci, *Manuale della Lett. Ital.*^{3} IV 208.
3) 1730-1808.
4) Van Tieghem, *Le Préromantisme* (waarin verm. herdruk van zijn *Ossian et l'Ossianisme dans la litt. europ. au 18e siecle)* geeft voor *Fingal* eind 1762 en voor *Temora* en andere gedichten 1763. Mijn opgave berust op de voorrede der *Editori* in een uitg. v. 1817, in overeenstemming met handboeken der Ital. lit. gesch. Bij V.G. vinden we ook alleen de twee deelen van 1763, Cat. I 542.
5) Zie b.v. Wiese u. Pèrcopo a.w. 491, 552-553, 556. En vooral P. van Tieghem, *Ossian en France* II Chap. 1 e.e.

steld, en den eerste den prijs toegekend, in 1772 gaf hij in een *Discorso preliminare* uitvoeriger rekenschap daarvan[1]. En ook van zijn wijze van vertalen. Zijn jonge vriend Carlo Sackville, toen te Venetië wonend, had hem Ossian leeren kennen en verstaan. Bij de bewerking streefde hij er naar, 'di tener un personaggio di mezzo fra il traduttore e l'autore'[2]; hij trachtte zelfs zijn origineel te verbeteren en te verfraaien; mocht 't hem gelukt zijn, als Pope met Homerus![3] Blair's *Critical Dissertation on Ossian* (1763), die hij eerst na de eerste uitgave zijner vertaling kon leeren kennen, had hem ook grootendeels in het gelijk gesteld, wat betreft Ossian en Homerus, al drukte deze zich wat omzichtiger uit. Hij weet wel, dat hij een klasse van menschen, 'che vorrebbe stabilire un' idolatria letteraria', weinig heeft voldaan. Maar voor zwaarwichtige geleerden, bij wie blinde bewondering de plaats inneemt van smaak, en gezag die van de rede, zal hij, zoomin als voor kwaadwilligen, zijn ideeën duidelijker verklaren; hij wil dat doen voor de jongelieden, die hun oordeel nog niet geheel gevormd hebben, voor redelijke lieden, die hun meeningen gronden niet op vooroordeelen, maar op beginselen... Homerus wil hij volle recht doen als vinder en vader der epiek, met velerlei groote verdiensten - maar hij erkent hem niet als den hoogepriester der poëzie, niet als onfeilbaar, aanbiddelijk, oneindig verheven boven alle anderen; niet als *het* voorbeeld in alles; niet ook als volmaakt, voorzoover het in zijn tijd en omgeving mogelijk was. Anderzijds ziet en erkent hij alle fouten van Ossian - die hij zelf opsomt[4] -, maar ze zijn gering voor zijn tijd, en worden verre overtroffen door de vele en eigenaardige, zeldzame, verrassende schoonheden. *'Dati i costumi, le opinioni, le circostanze dei tempi; trarne il miglior uso possibile per dilettare, istruire, e muovere con un linguaggio armonico e pittoresco*: ecco il problema che un poeta si accinge a scogliere colla sua opera, ed io osai credere... che Ossian per piu d'un capo l'abbia sciolto

1) Ik gebruik: *Poesie di Ossian, Antico Poeta Celtico*, Pisa 1817, een getrouwen afdruk, naar allen schijn, van een nog door den auteur herziene en bezorgde uitgave, volgende op die te Bassano (1795). In deze editie ook nog een *Ragionamento intorno i Caledonj*, eveneens voor het eerst verschenen in de uitg. v. 1772, en bovendien een nieuwe *Ragionamento storico-critico intorno le controversie sull' autenticità dei Poemi di Ossian.*
2) Met de theorie en practijk van d'Alembert's vertaling van gedeelten uit Tacitus was hij het geheel eens. Aangeh. uitg. I 4.
3) a.w. I 7.
4) 'ch'egli ha spesso dell' uniforme, del cupo [duisterheid], del faticante, dell' inesatto, e talora anche dello strano e dell' improbabile' a.w. I 10.

piu felicemente d'Omero'. Natuurlijk moet men niet vergelijken met Virgilius, Tasso, Voltaire. 'Ossian è il Genio della natura selvaggia: i suoi poemi somigliano ai boschi sacri degli antichi suoi Celti: spirano orrore, ma vi si sente ad ogni passo la Divinità che vi abita'[1].

Dat hij zich wat sterk uitte, verklaart hij uit den afschuw, die wetten stellende vooroordeelen en despotische machtspreuken steeds wekken in elken vrijen man; en hij verontschuldigt het met het voorbeeld van de meeste 'entusiasti di Omero': de felheid en de minachting van 'il Satirico francese' [Boileau] tegen Perrault, van Gravina over Tasso, van Mme Dacier tegen Pope, de schrielheid van de beroepscritici in het algemeen tegenover alle verdienstelijke modernen... 'Infastidito dalla lettura di varj scolastici e dottori dell arte poetica... credetti che Ossian allora uscito mï desse opportuna occasione... di convincer i giovani e i men prevenuti, con questo esempio, che Omero non era nè l'unico, nè il perfetto neppur nel suo genere'... Ossian toch bewees, 'che Omero avrebbe potuto essere più perfetto di quello ch'egli è, e che il suo esempio non doveva in ogni punto passar per legge'. Ieder oordeele vrij; maar verre blijve nijdige pedanterie, den verlichten geest des tijds onwaardig; tyranniek bijgeloof; het verwijten van 'impietas' aan wie durft twijfelen aan de 'divinitas' der ouden; en het argumenteeren uit vooroordeelen. Men moest den regel volgen: 'far uso coi vivi di politezza, e coi morti di libertà'. Verscheidene critici echter leeren door hun voorbeeld juist het omgekeerde: 'si pregiano di superstizione coi morti, e d'insolenza coi vivi'[2].

Cesarotti, zoo ingenomen met den onbeschaafden, van nature deugdzamen en diep gevoelenden Kelt; bewonderaar van Pope en Voltaire, van Metastasio en Goldoni, van Tasso bovenal: 'poeta per cui possiamo francamente gareggiar coll' antichïtà'; zoo critisch ten opzichte van de graecophilen - was zelf, juist als Van Goens, professor in het Grieksch. Aan de Venetiaansche Universiteit te Padua. En als zoodanig vertaalde hij veel uit het Grieksch: Oratores vooral, maar ook de Ilïas[3]. Hoe hij daartoe kwam, zien wij in zijn brieven aan Van Goens, met meer bijzonderheden aangaande zijn leven en streven.

Tot op het einde van 1768 was hij als gouverneur in dienst van

1) Ibid. 8-11.
2) Ibid. 11-15.
3) Over C. als Ilias-vertaler en Homeruskenner, zie Finsler, *Homer in der Neuzeit* 111-116.

de Venetiaansche patricische familie Grimani[1]; toen kreeg hij het professoraat voor Grïeksch, èn Hebreeuwsch. Een eervolle benoeming[2]; maar de vakken staan den benoemde slechts matig aan; als straks de bestuurders overwegen, zuinigheidshalve, den leerstoel voor de talen, als overbodig, op te heffen, lacht de overgang naar de rechten hem wel toe[3]. Wanneer Van Goens later de hoogleeraars-toga voor die van den magistraat heeft geruild, vindt hij dat een gelukkige verandering; al verliest de letterkunde dan ook een roemrijk beoefenaar, zij wint een verlicht beschermer[4]. Hijzelf leefde nog altijd zijn eentonig professors-bestaan. 'Un uomo nulla meno che infatuato del Grecismo costretto a consumar la sua vita sopra gli Autori Greci non può a meno di non mandar spesso al diavolo l'anima di Cadmo'. Temeer, daar hij op last der curatoren heel Demosthenes heeft te vertalen. Maar door de afgoderij der beroepsliteratoren met al wat Grieksch is, verdient hij er ten minste geld aan[5]. - Zijn vriend Van Goens is ook een beroepsliterator: professor, philoloog, graecus. Maar welk een ander man! 'Le vostre lettere sono per me un vero tesoro. Io ci trovo sempre il Filosofo, il vero erudito, l'uomo di spirito, e quel che pïu mi tocca, l'amico'[6]. Verneemt hij straks zijn leeftijd, - van vrienden, die Utrecht bezochten?[7] -, dan stijgt zijn bewondering nog: 'nella vostra età tanta erudizione! tanta Filosofia! tanto buon gusto! I vostri son passi di Gigante e certamente siete chïamato a qualche cosa molto al di là dell'ordinario'[8]. - Raadsheer geworden van Maria Theresia? Prachtig. Maar niet minder hulde acht hij hem waardig als 'Consiglier delle Muse e del Gusto'[9].

Echter ook voor zijn Grieksche en Hebreeuwsche studie roept hij met vol vertrouwen zijn hulp en raad in. Hij zït in groote verlegenheid door de uiterste schaarschte in Italië van werken over Hebreeuwsch en de klassieke wetenschappen. Vooral zulke heeft hij noodig, die de stof behandelden 'con buon gusto di Critica, e fecero uso dello spirïto filosofico'. Enkele teekende hij er aan. Kan Van Goens ze hem mogelijk verschaffen? 'L'Olanda ha

1) Br. I 466, 468 e.e.
2) Br. I 432.
3) Z.b. 342.
4) Merkwaardig is de vergelijking, die de verlichte 'abate' maakt: 'In oltre di moglie ch'ella vi era, verrà a diventar vi amica, e la minor frequenza de' vostri amplessi sarà compensata dalla maggior vivacità e compiacenza'.
5) Br. I 480-481 (± Nov. 1776). Zie ook boven 342. Ook reeds daarover Br. I 444 (3-3-1768).
6) Br. I 472 (3-5-69).
7) Br. I 467-468: abate Falier en Pietro Pesaro.
8) Br. I 477 (najaar 1769).
9) Br. I 461 (20-7-68).

la riputazione d'essere l'emporio universale dei libri'[1]. Maar eerst moet hij de prijzen weten. Verder zou hij gaarne geregeld opgave ontvangen van hetgeen er in het algemeen over Grieksch en Hebreeuwsch verschijnt, in Holland of in andere streken, dïe Van Goens kent[2]. Want dergelijke boeken uit het overbergsche of overzeesche zijn ook zeer zeldzaam in Italië. 't Is al veel, als men den naam er kent. Hij zelf behelpt zich ook met wat de tijdschriften - 'Biblioteche e Giornali' - er over mededeelen. Derhalve heeft hij groote behoefte aan de kundige en smaakvolle leidïng van Van Goens, om de voornaamste vakliteratuur van nu en vroeger te leeren kennen[3]. - Als hij dit laatste schrijft, is er al een bezending uit Utrecht onderweg: gevraagde en niet gevraagde werken; een brief geeft critische aanwijzingen erover[4]. Veel van het gezondene blijkt voor Cesarotti geheel nïeuw[5]. - Uit een volgenden brief vernemen we, dat Van Goens onder andere Lowth's vermaarde werk over de Hebreeuwsche poëzie heeft gezonden, in de uitgave van Michaelis, met sterk prijzende, maar toch ook critische opmerkingen erbij[6]. En na de lezing moet Cesarotti met zijn oordeel over Michaelis instemmen. Zoo diens geschriften over oud-testamentische onderwerpen, en over Hebreeuwsche taalkunde eens in het Latijn mochten vertaald worden, wil hij ze heel gaarne ontvangen. Hij wenscht verder de werken van Schultens en de Arabische grammatica van Erpenius, op Van Goens' sterke aanbeveling[7]. Op denzelfden grond verzoekt hij het werk van Grey[8].

Ten opzichte van het Grieksch verwacht Cesarotti niet minder van de hulp van zijn Hollandschen vrïend. Een zeldzame vertaling der Oratores Graeci, die hij vergeefs door een Venetiaanschen boekhandelaar uit Augsburg of Leipzig trachtte te bekomen, zal Van Goens allicht wel kunnen opsporen. Over een Regensburgsche uitgave van Antiphon moet hij ook uitsluitsel geven[9]. Enz.[10]. Of de *Historia Graecae Linguae* van Elingius[11] van nut zal

1) Br. I 455-456 (8-4-68).
2) Ibid. 456.
3) Br. I 456-457 (20-5-68).
4) Br. I 457.
5) Br. I 456.
6) Br. I 464-465 (5-10-68).
7) C.a.V.G. 20-5-68 weggel. ged.; en 5-10-68 (Br. I 465 met ook het weggel. ged.). De om zijn talenkennis altijd geroemde C. kent geen Duitsch, dat blijkt meermalen.
8) 20-5-68 weggel. ged. - Wsch. R. Grey, *New Method of learning hebrew*. London 1738. Zie Walch, *Bibl. theol. selecta* IV 515.
9) 20-5-68 weggel. ged.
10) Een ed. der Oratores Graeci door V.G. te zenden, Br. I 461 met weggel. ged. (20-7-68) en 471 (23-1-69). - Aan Reiske bestelt V.G. in 1769 een mooi ex. van diens *Oratt. graeci* voor zijn 'amicus Patavinus'.
11) Gesner, *Isagoge* I 148 vermeldt: Laur. Ingew. Elingii, Sueci, *Hist. Ling. Gr.* Lipsiae 1691.

kunnen zijn, moet hij zelf maar beslissen, en ook andere boeken kan hij zenden naar eigen inzicht. Maar Cesarotti aanvaardt ze niet meer ten geschenke; hij wïl voortaan beslist betalen. Want Van Goens liet steeds de verzochte prijsopgave weg[1], ook van de gevraagde boeken, en kwam tenslotte, over-vrijgevig, verklaren: ge krijgt ze cadeau![2]. Het is te erg, protesteert de abate: 'Passi per gli altri, di cui la vostra generosa gentilezza volle farmi cortese dono; ma i verità voi spingete la generosità troppo innanzi. Di grazia, caro amico, non fate ch'io abbia il rimorso d'esservi a carico: voi siete abbastanza obbligante, ed io abbastanza importuno anche senza ciò'[3]. Want hij zal zijn critische voorlichting vaak noodig hebben: 'Di grazia non vi stancate d'ïlluminarmi: fatevi una buona provizione di pazienza, poichè preveggo che avrò ad importunarvi per questo capo più d'una volta'[4]. - Als hij Van Goens' oratie met bewonderïng gelezen heeft, informeert hij naar de daar vermelde analogie-leer van Hemsterhuis; indien ze in druk is, zal hij ze gaarne lezen 'come pure tuttociò che esce in questo genere quando incontri l'approvazione del vostro purgato giudïzio'[5]. - Zijn eigen inaugureele oratie zendt hij Van Goens in afschrift toe; ondanks vrienden-aandrang zal hij ze waarschijnlijk niet laten drukken, in hoofdzaak omdat hij aan de innerlijke waarde twijfelt. Van hem verwacht hij nu een onpartijdig vonnis[6]. Maar er waren ook nog andere redenen. 't Is minder gewoon in Italië, ze uit te geven. Bij de voordracht moesten zelfs de benijders zwijgen; ïn druk zou ze licht hier of daar vat geven. En dan wordt het een zaak van toeval, of lof dan wel blaam den boventoon houdt in de ooren der onkundige overheden[7]. Maar ten slotte doet hij ze toch verschijnen: 'I vostri conforti e qualche altra vista particolare mi determinarono a pubblicarla'. - Dat laatste wel het meest, vermoeden wij. Want hij moge met den lof gevleid zijn geweest, Van Goens had ook door critiek zijn verbazing gewekt. De uïtdrukkingen, die hij voor onzuiver Latijn verklaarde, waren toch, met ééne uitzondering, te vinden bij Lucretius, Cicero, Quintilianus en Plinius. Niet licht zouden 'wij Italianen' ook toegeven, op dït punt niet fijngevoelig te zijn. De 'scrittori di Belle Lettere' - want de 'libri di scienze' mag men hier niet

1) Br. I 457 e.e.
2) Br. I 462-463, ook het 465 weggel. ged. (5-10-68).
3) Br. I 462-463 (5-10-68).
4) Br. I 457 (20-5-68).
5) Br. I 464 (5-10-68).
6) Br. I 469 (23-1-69). Het afschrift: *De linguarum studii origine, progressu, vicibus, pretio* is onder V.G.'s papieren aanwezig.
7) Br. I 473-474 (3-5-69).

in rekening brengen - zijn in dit opzicht veeleer ‘superstiziosi’ dan ‘arditi’. Hijzelf laat ook geen woord voorbijgaan, zonder het te toetsen; maar wat aangaat ‘bellezza, proprietà e vivezza dei termini’ wil hij meer te rade gaan met de lieden van smaak dan met de grammatica[1].

Van Goens had zich op glad ijs gewaagd. Is het toeval, dat de briefwisseling hier op eenmaal stokt? Hij had van Cesarotti óók een dienst begeerd, maar daaromtrent in dezen zelfden brief een teleurstellend antwoord gekregen. ‘Quanto alle Accademie, ossia particolari società letterarie, noi non abbiamo che quella de'Ricovrati; ma ella è cosi meschina che si puo applicarle il passo di Dante: non ragionar di lei...[2]. L'esser aggregato a questo ceto non può certo lusingar l'amor proprio nè dei nazïonali, nè dei forestieri. Quest'onore non è ambito se non da qualche giovine che desidera di metter per la’...[3]. De rest ontbreekt. Het is ook de eenige brief van Cesarotti, die geschonden tot ons kwam.

Nog eenmaal wordt van weerszijden een brief gezonden, zes jaar later[4]. Aan Dubois en diens reisgenoot gaf Van Goens in 1776 een aanbevelend schrijven mee naar Padua, dat hun een zeer hartelijke ontvangst en het meest mogelijke hulpbetoon van Cesarotti verwierf. Hij toonde vreugde op het hooren van zijn naam, en levendige deelneming bij het verhaal van de onaangenaamheden, die dreigden, hem geheel aan de letteren te ontrooven[5]. Een brïef in den ouden toon bevestigde die gevoelens. ‘Il vostro nome e la vostra lettera mi riscosse come da un sonno. Non sapea ben decidere s'io leggessi i caratteri d'un uomo vivo o risuscitato: poichè il vostro eterno silenzio mi dava diritto di credervi andato a conversar con Omero e Vïrgilio e gli altri eroi dell'antica letteratura, a cui avete fatto si grande onore... Intesi le molestie che aveste a soffrire, ed ammirai la costanza della malignità e della calumnia nel perseguitare in ogni luogo gli uomini di Genio’[6].

1) Br. I 475 met onuitgeg. ged. (najaar 1769). De noot deugt niet. Hier wordt het gedrukte werk bedoeld. Vgl. ook Cat. V.G. II 700.
2) Z.b. 512.
3) Maar Volkmann a.w. VI 182 noemt de Ricovrati eene der bekendste Academiën in Italië. - En C. is zelf secretaris ervan. D'Ancona e Bacci a.w. IV 208.
4) In 1785 haalt V.G. zijn herinneringen aan C. weer op tegenover den Venetiaanschen gezantschaps-secretaris te Londen, Battaglia, bij diens verblijf in Den Haag; uit Londen zendt deze hem via De Pinto daarop C.'s Demosthenes-vertaling ten geschenke. Br. I 510-511 (voor 1784 wsch. te lezen 1785).
5) Dubois a. V.G. 12-11-76. Zie ook boven 401.
6) Br. I 479 (± 1-11-76). - Zie verder boven 517 m.n. 4. - Hij *wil* hem nu ook zijn Demosthenes-vert. zenden. Br. I 481. En Dubois a. V.G. z.d. (Dec. 1776 wsch.) Maar vgl. n. 4.

Miskenning, daarover had Cesarotti zelf van den aanvang af geklaagd tegenover Van Goens, in wien hij een geestverwant vond, vrij en onafhankelijk in zijn oordeel, niet alleen bereid, om het nieuwe tegenover het oude en geijkte recht te doen wedervaren, maar zelf ook voortdringend naar nieuwe wegen, deugdelijker normen, zuiverder theorie. Over de nieuwe letteren ging hun correspondentie toch meer, en veel liever, dan over de oude. Dat zij beiden professoren waren in het Grieksch, lijkt eigenlijk slechts een merkwaardige toevalligheid.

De vertaling van twee tragedies van Voltaire was, verklaart Cesarotti, louter tijdverdrijf geweest; dat hij ze uïtgaf, was alleen, om er zijn beide Verhandelingen aan te koppelen[1)]. De Florentijnsche abate Lami, een onbeschaamde pedant en scholastieke haarkloover[2)], heeft daarover echter moord en brand geschreeuwd. De grootmeesters Aeschylus, Euripides, Sophocles (zinrijke combinatie!) neergehaald! Voltaire's Mahomet, doorloopende bespotting van God en godsdienst, daarvoor der jeugd in handen gegeven! Over de 'Ragionamenti' weet hij echter niets te zeggen dan een zoutelooze aardigheid[3)]. Dat is in Italië zoo het gewone loon voor wie, zelfs in de neutraalste dingen, den mond durft opendoen tegen de gemeene vooroordeelen. Het land ïs vol journalisten, bij wie een Fréron nog zoo groot is, als een Voltaire bij dezen. En dat zijn de 'protettori della gloria Italiana'. De Haagsche en Leipziger heeren oordeelden gunstiger. En Van Goens' gelijke inzichten stelden hem evenzeer gerust[4)].

De eerste verhandeling, *Ragionamento intorno l'Origine e i Progressi dell'arte Poetica*, boezemde Van Goens het meeste belang in; maar hij kende ze nog lang alleen uit de tijdschriften[5)]; en uit hetgeen Cesarotti in zijn eersten brief er over mededeelde: Eigenlijk gaat ze alleen over de redenen en het nut van een plan, dat hem sïnds eenigen tijd bezig hield: 'di ridurre ad un sistema più regolato tutte le dottrine poetiche, e di trattarle con un metodo, s'io non m'inganno, del tuto nuovo'. Ondanks zijn

1) Br. I 431 (25-11-67).
2) Zie over Giov. Lami en zijn weekschrift *Le Novelle* l*etterarie*, behalve de Ital. lit.-geschiedenissen, ook Ettore Levi-Malvano in zijn art. over de Toscaansche uitgaven der Encyclopedie in *Rev. de litt. comp.* 3, 248, 250-252: Lami bestrijdt Voltaire en Rousseau, en, met zekere weifeling, ook de Encyclopedie. - Maar L.-M. geeft een heel ander oordeel over hem dan C. hier.
3) C.a.V.G. 25-11-67 (Br. I 429 en weggel. ged.). Vgl. boven 342.
4) Br. I 428-430 (25-11-67).
5) Daarop beriep hij zich eerst; en op C.'s verzoek deelt hij de plaats in de Bibl. d. Sc. XXVI, en den inhoud der bespreking, mee. Br. I 424 (23-5-67) en C.a.V.G. 25-11-67, weggel. ged. Vgl. boven 417 en 474.

dagelijksche bezigheden, verliest hij het niet uit het oog, maar de uitvoerïng zal veel arbeid en veel kennis vereischen, dus veel tijd en veel materiaal. Zeer gaarne zal hij intusschen Van Goens' ideeën hieromtrent vernemen[1]. Deze spoort hem aan, dit werk vooral toch voort te zetten. Maar eerst komen het Hebreeuwsch en het Grieksch in den weg. 'Quando avrò data una scorsa alla mia provincia, e mi sarò alquanto addimesticato con questo terreno sterile e fecondo solo di spine, potrò forse aggirarmi di nuovo colla scorta della Filosofia per i deliziosi giardini Poetici'[2]. - Weldra komt Van Goens er op terug[3]. Cesarotti verontschuldigt zich met een schets van zijn karakter[4]. Toch, als hij thans niet zoo veel te stellen had met het Oude Testament, zou hij zich door zijn vriendelijken aandrang misschien nog laten bewegen 'a lavorar intorno questo piano di Poetica; ben ch'io ben vegga quanto son lungi dall'aver i talenti e i lumi necessarj per questa impresa. Il vostro confronto me lo fa sentire più vivamente'. Maar blijkens zijn brieven heeft Van Goens zelf het gansche systeem voor zijn geest, waarvan bij hèm hoogstens een algemeene voorstelling en eenige ongeordende ideeën zijn. Daarbij bezit hij een zeldzame talenkennis. Liever dan hèm aan te sporen, moest hij zelf de letteren verrijken met zulk een werk; hij is er de aangewezen man toe[5]. - Het boek van Brown, over de geschiedenis der poëzie, hem door Van Goens aanbevolen, moet deze hem echter, later, toch toezenden[6].

Hooge verwachtingen heeft Van Goens van dit plan van Cesarotti gekoesterd. Schmid erkende ook in 1769 tegenover hem, dat alleen Cesarotti en Riedel in staat zouden zijn, de door hem terecht zoo begeerde wijsgeerige geschïedenis der poëzie te schrijven[7]. Hij zal ze echter nooit schrijven, moet Van Goens zijns ondanks nu verzekeren; want hij heeft één gebrek: hij onderschat zijn

1) Br. I 424-425 (23-5-67).
2) Br. I 433-434 (25-11-67).
3) Br. I 447 (± Jan. 1768). Vgl. Ten Hove a. V.G. Br. I 330 (± 9-3-68): 'L'idée que vous lui avés suggerée est très bonne, et peut fructifier entre les mains d'un si habile homme'.
4) Z.b. 514.
5) Br. I 447-448 (3-3-68).
6) 5-10-68, weggel. ged. - Liefst in het Fransch! Om de taal? Of om de 'notes historiques et critiques'? Juist in 1768 verscheen van John Brown's *History of the Rise and Progress of Poetry* (1764) - een wat bekorte bewerking van zijn *Dissertation on Poetry and Music (1763)* - zulk een Fra. vert. d. M.A. Eidous. Zie H. Flasdieck, *J. Brown u. seine Diss. on P. and M.*, Halle 1924, 78-81, 114. Een Hd. vert. in 1769, d. J.J. Eschenburg; een Ital. in 1772, d. P. Crocchi 'Senese, Accademico Fisiocritico'. Ibid. 114-115. - Zie verder ook Van Tieghem, *Le Préromant.* 275; Finsler a.w. 365-368; Cat. V.G. I 366; Bibl. des Sc. XIX, 214.
7) Schm. a. V.G. 23-4-69. Vgl. V.G. a. Schm. concept 28-3-69.

eigen waarde, en doet zoo niet, wat hij zou kunnen[1].

Ook over de Italiaansche letteren had Van Goens al spoedig zijn meening. En ook hier constateerde Cesarotti overeenstemming ïn litteraire ketterijen. Dat hij Goldoni en Metastasio durft hoogachten, verzekert hem alle aanspraak op de verachting der Italiaansche critici 'di buon gusto', die den een uït de hoogte bespotten, en des anderen heele tooneelwerk ook wel zouden opofferen voor den éénen draak van Lazzarini, *Ulisse il giovine*[2]. - Toch hebben ook zij beïden hun bezwaren tegen Metastasio. Van Goens vindt, dat al zijn 'ariette' te los staan van persoon en situatie, en dat ze te veel naar één recept bereid zijn: 'una comparazione o un tratto di spirito'. Het is iets te algemeen geformuleerd, meent Cesarottï; er zijn enkele uitzonderingen. Hem hinderen andere gebreken nog meer: leege tooneelen, overbodige fraaiigheden, gezochte effecten. Máár stijl en sentiment vergoeden het alles ruimschoots: 'una delle sue scene patetiche val per tutte le Tragedie di costoro che si credono in dritto d'annojarci con Aristotele alla mano'.

Goldoni - de door Voltaire, Lessing, Goethe zeer gewaardeerde hervormer van het Italiaansche blijspel - ware zeker Molière's evenknïe geworden, meent Cesarotti, als zijn omstandigheden hem hadden veroorloofd, minder, en beter verzorgd, werk te geven; en als zijn studie zijn aanleg had geëvenaard. Van de 'Commedia morata' mag hij wel de vader heeten; ontleening uit den vreemde liet zijn ontwikkeling niet toe: 'egli deve tutto al suo genio'[3]. Dat Dïderot hem negeert, wanneer hij als iets nieuws aanbeveelt, in plaats van karakters de staten des levens[4] op het tooneel te brengen, is geen wonder; hij heeft ook geheel willen vergeten, dat zijn eigen *Fils naturel* precies *Il vero amico* van Goldoni is[5], hoezeer dan ook veredeld en verbeterd[6]. Het is maar zoo jammer, dat de laatste niet wat minder aan zijn inkomen, en wat meer aan zijn roem denkt. Door kleine veranderingen konden stukken, die nu de kenners mishagen, volmaakt geworden zijn. Ook het Venetiaansch dalect van vele der beste stukken betreurt Cesarotti;

1) V.G. a. Schm. ± Dec. 1769.
2) Waarin naar ouden trant de moorden op het tooneel een groote attractie vormen (1720). Wiese u. Pèrcopo a.w. 430.
3) C. ziet voorbij, dat G. terdege Molière en andere Franschen kende en gebruikte. Wiese u. Pèrcopo, a.w. 478.
4) 'le condizioni della vita'; cf 'les conditions, non plus les caractères' (Lanson, a.w. 661-2).
5) Vgl. Wiese u. Pèrcopo a.w. 478.
6) D. bracht er meer philosophie en oratorie in. Ibid. 483; Lanson a.w. 661-663.

daardoor zullen ze buiten Italië onbekend moeten blijven[1]. - Om den broode is Goldoni nu reeds drie jaar te Parijs, waar de groote Diderot zich niet ontziet, hem tegen te werken, uit spijt, dat de sterke overeenkomst van zijn beide stukken met die van den Italiaan is opgemerkt. Thans geniet hij echter de hofgunst: hij onderwijst Mme Adelaïde in het Italiaansch. Maar zijn kunst schijnt in de Parijsche lucht slecht te gedijen; hij gaat de Fransche 'petites pièces' navolgen[2].

Zoo krijgt Van Goens inlichtingen over contemporaine literatuurtoestanden uit de eerste hand. Cesarotti helpt hem ook nog anders: zeldzame boeken spoort hij voor hem op, als Varchi's *Ercolano*[3], Bicchieraj's *Tragedie*[4], en hij houdt hem op de hoogte van uitkomende of weldra uit te geven werken: het tijdschrift *Il Caffè*[5], Beccaria, *Sopra lo stilo*[6] - van dezen auteur, reeds zoo bekend door zijn *Dei delitti e delle pene* verwacht hij veel -, een nieuwe uitgave van Ariosto[7], en andere. Maar als hij hem wat toezenden wil, komt er geen eind aan de tegenspoeden. Reeds dadelijk had hij zijn Voltaire-vertaling met de Verhandelïngen beloofd, maar Van Goens moest zelf een weg aanwijzen, want te Venetië was geen Nederlandsch gezant![8] Een half jaar later hooren wij, dat hij het boek nu zendt, en er zijn Ossian bijvoegt[9]. Maar het volgende jaar wacht Van Goens nog steeds. Hij wijt het aan de Nederlandsche boekhandelaars. Neen, antwoordt zijn vriend, het zijn de onze. Een hunner gaf voor, gelegenheid te hebben, het via Augsburg te verzenden; hij hield me langer dan een maand aan het lijntje. Toen voorspelde een vriend, die verzekerde, dat rechtstreeksche postverzendïng veel te duur was, een scheepsgelegenheid binnenkort. Weer vergeefs gewacht. Eindelijk deed ik, wat ik terstond had moeten doen: ik vervoegde mij bij iemand van de Fransche ambassade, die beloofde het pakje naar Parijs te bezorgen, en vandaar veïlig naar Holland[10]. IJdele verwachting! 'Io arrabbio di dispetto: il mio povero Ossian è ben sfortunato: non c'è alcuno che voglia incaricarsi di questo deposito. Vane promesse e stancheggi son tutto quelch'io ritraggo da questo

1) Vgl. Wiese u. Pèrcopo a.w. 477-478.
2) Br. I 436-441 (3-3-68). - G. werd 'lecteur et maître de langue italienne' bij de onafscheidelijke gezusters Adelaïde en Victoire, dochters van Lod. XV. Zie Guingené's excerpt uit G.'s *Mémoires* in Biogr. Univ. v. Michaud.
3) Z.b. 502.
4) C.a.V.G. 5-10-68 weggel. ged.
5) Br. I 466. Vgl. boven 418, 507.
6) Br. I 465-466, 469. Z.b. 507.
7) Br. I 448.
8) Br. I 424-425 (23-5-67).
9) Br. I 428, 431 (25-11-67).
10) C.a.V.G. 3-3-68, weggel. ged.

e da quello ed io mi trovo costretto a scomparir senza colpa', heet het een maand daarna. Laat Van Goens toch zelf raad schaffen[1]. Dit was Aprïl. In Mei doet de goede kans zich voor: een vriend gaat met een jong edelman op reis, en neemt de boeken mee naar Parijs; vandaar zal hij ze verder zenden[2]. In November maakt Cesarotti zich weer ongerust: hij hoorde nog nooit van de ontvangst[3]. Het blijkt later, dat Falier en Pesaro het zelf in Utrecht gebracht hebben[4].

Zooveel had het in voor een eenvoudïg burger, een boek te verzenden van Italië naar Nederland. Als Cesarotti later via Frisi iets zendt - met diens relatïes had men meer gelegenheid -, hapert het ook nog niet weinig[5]. Toch geeft hij den moed niet op, Van Goens aan Italiaansche lectuur te helpen. Hij klampt een Venetiaanschen boekhandelaar aan, Manfrè, of hij met den Utrechtschen professor een uitruiling van boeken wil aangaan. En hij neemt het door Van Goens ontworpen plan aan: deze heeft dus voortaan maar aan Cesarotti te schrijven, wat hij begeert. Ook zal die hem op de hoogte houden van wat er in Italië over Geschiedenis en Dichtkunst verschijnt; maar hij zij vooruit gewaarschuwd: het ïs niet veel! Laat hij intusschen opgeven, wat hij al gelezen heeft[6]. Straks belooft Manfrè door Cesarotti een antwoord op een brief van Van Goens en een begin van uitvoering van het plan[7]. Sindsdien gaan de boeken van en naar Utrecht via Manfrè[8]; nog in 1806 noemt Van Goens hem als helper bij het verzamelen zijner biblïotheek[9].

Bracht Van Goens hem op het idee? ook Cesarotti komt op een ruilplan. 'Non posso terminar questa lettera senza aprirvi pienamente il mio cuore. Fino ad ora non ebbi mai lo spirito di Bibliomania'. Vrienden en openbare bibliotheken verschaften hem, wat hij, liefhebber toch maar en geen professor, behoefde. 'Ora parte per necessità parte per genio mi sento invader da questa passione: ma io ho assai più buona volontà che mezzi di soddisfarla. Della mia edïzione di Ossian mi saranno rimasti circa 150 esemplari.

1) Br. I 449 (8-4-68). Brill geeft onbegrijpelijke vertaling.
2) Br. I 458 (20-5-68); 460-461 (20-7-68).
3) Br. I 463 (5-11-68).
4) Een onged. briefje bewijst het: zij troffen V.G. niet thuis, toen zij het pakje brachten. V.G. beklaagt zich bij C., dat hij hen nauwelijks heeft gezien. Zie Br. I 467-468 (C.a.V.G. 23-1-69). F. en P. zijn dan al weer te Venetië. [Vert. Brill 467 r. 4 v.o. 'aldus', lees: over het lot]. - Bijzonderheden over Falier en zijn kort verblijf in het anti-philosophische Portugal, Br. I 468.
5) Z.b. 502 m.n. 5.
6) Br. I 460 (20-7-68).
7) C.a.V.G. 5-10-68 weggel. ged.; cf. 463.
8) Br. I 475, 501 en boven 503.
9) V.G. a. Volney 16-3-1806.

Sapreste voi trovarmi in Olanda o in Germania qualche Librajo che volesse prenderli a cambio con altrettanti l'ïbri classici greci p.e. o attenenti all'erudizione greca ed ebraica?' Hij is tot allerlei schikkingen en voorwaarden bereid; en zou Van Goens voor verwezenlijking van het denkbeeld zéér dankbaar zijn. 'M'immagino che in Olanda la lingua Italiana non sara molta nota; ma sento ch'ella è gustata a Vienna, e parmi impossibile che non siano qui e là sparse varie persone che possano e vogliano gustarla..... Scusate per carità la mia arditezza: io ne sento rimorso; ma mi fa corraggio la vostra cordialità'[1)].

Hoe had Van Goens zulk een verzoek kunnen afslaan? Of hij even naief op succès gehoopt heeft? Dan heeft het antwoord der boekhandelaars hem uit den droom geholpen. Th. Becket, de Londensche uitgever van Macpherson's Ossian[2)], schreef: 'I am extremely obliged to you for your kind offer of the Italian translation of Ossian, but' - - Zijn vriend kan er eenige in commissie zenden; hij zal doen, wat hij kan, maar hij twijfelt, of er ooit veel verkocht zullen worden[3)]. - Naar den datum te oordeelen had Van Goens vóór hem anderen aangezocht, met even weinïg gevolg[4)]. Als het zoo lang duurt, gaat Cesarotti's moed zinken. Maar hoe het ook uitvalle, de geest van den ouden bard zal Van Goens uit zijn nevelen een lofzang zingen. Mocht het nog slagen, dan zal hij in een nieuw plan aangaande Ossian raad en hulp moeten verstrekken[5)]. - Het is duïdelijk: de auteur wil van de voortzetting der vertaling een geheel nieuwe, verbeterde uitgave maken, en daarom moet het restant der oude editie eerst van de hand, en liefst buitenaf. Toch niet zoo heel naïef![6)]

Zijn Ossian gaat Cesarotti boven alles ter harte; geen wonder, dat zijn brieven telkens daarover handelen. 'Confesso che quest' opera mi costò molta intensione di spïrito, e che ho qualche tenerezza per essa'. Maar vrij en oprecht moet Van Goens zijn oordeel zeggen, ook over de aanteekeningen[7)], die alle fanatieke partij-

1) C.a.V.G. 5-10-68 weggel. ged.
2) Van Tieghem, *Ossian en France* I 26, 29, 30.
3) B.a.V.G. 5-5-69.
4) Vgl. ook Br. I 471 (23-1-69) en 472.
5) Br. I 472-473 (3-5-69).
6) In het *Discorso preliminare* der 2e uitg. (1772) zegt C.: 'Ora che queste poesie... sono già sparse per le mani di tutti i letterati d'Italia', etc. Onverkoopbaarheid in Italië was dus zijn motief niet. Zie over den opgang van Ossian in Italië ook van Tieghem, *Le Préromantisme*, 218-220.
7) De 'osservazioni critiche' door C. achter de verschillende zangen der 1e uitg. geplaatst, in een volgende weggelaten, maar door latere uitgevers, ondanks C.'s bezwaren, toch weer afgedrukt. Ook in ed. Pisa 1817 vindt men ze, verzameld achterin elk deel. Zie in die ed. ook *Disc. prelim.* van 1772, I 7-8, en voorbericht der uitgevers VI-IX.

gangers van Homerus in woede hebben doen ontsteken. Liefst moet hij het Engelsch er naast leggen ter vergelijking. De vertaling van het later verschenen deel zal hij om zijn professoraat moeten uitstellen[1]. - Van Goens wijst op de verhevenheid van stijl, zooals men die tot nog toe alleen den Oosterlingen eigen had gerekend. Dat is Cesarotti echter niet genoeg; hij vindt hier bovendien een verhevenheid van sentiment en een zoo fijnbesnaard heroisme, dat het strijdig schijnt met het karakter van eeuw en volk, ja van de menschelijke natuur in dergelijken staat van samenleving[2]. En al zou men veronderstellen, dat ze niet van den zoon van Fingal stammen, men moet ze toch zóó oud schatten, dat het bezwaar van kracht blijft. Men zou den geest der oude Caledoniërs willen kennen: er zijn geen bronnen. Prof. Blair voert allerlei omstandigheden aan ter verklaring - maar dezelfde omstandigheden schiepen bij andere Ouden geen Ossian. Cesarotti wil het van een anderen kant beschouwen, en bewijzen - hoe gewaagd het klinken moge -, dat Ossian het grootste genie is, dat ooit op het tooneel der dichtkunst verscheen. Maar zeer gaarne wil hij Van Goens' oordeel en zijn bedenkingen vernemen. Want misschien lijdt hij onbewust aan de vertalers-kwaal: ‘confesso che sento per questo Poeta un entusiasmo straordinario. Non è ch'io non conosca i suoi difetti, ma le bellezze mi sembrano innumerabili e trascendenti. Correggetemi, illuminatemi!’[3].

Aan dien wensch heeft Van Goens willen voldoen. Want kort daarop dankt Cesarotti voor zijn even vrijmoedige als zachtmoedige, even nauwgezette als oprechte critiek, zoo afstekend bij die der Italiaansche letterkundige satrapen, die de Ouden steeds met dwaas enthousiasme ten hemel verheffen, en aangaande de nieuweren nooit anders kunnen dan met nijdigen spot de gebreken uitmeten[4]. - Als eindelijk het boek zelf te Utrecht is aanbeland, schrijft Van Goens verdere bedenkingen. Cesarotti vindt ze leerzaam - natuurlijk -, mààr - weinig minder natuurlijk - hij kan ze niet aanvaarden: er is misverstand tusschen hen, of een moeilijk te overbruggen ‘diversità di sentimento’. Naar allen schijn heeft Van Goens hem betoogd, als twee jaar eer voor de lezers der *Nieuwe Bijdragen*, dat zulke vergelijkende beschouwingen ten opzichte der Ouden kortweg onmogelijk of althans uiterst moeilijk, en daarbij vrijwel onnut

1) Br. I 431-432 (25-11-67).
2) Brill vertaalt verkeerd.
3) Br. I 441-444 (3-3-68).
4) Br. I 449-450 (8-4-68).

zijn[1]. Cesarotti althans handhaaft het recht van vergelijking tusschen Homerus en Ossian. ‘Ove tutto è lo stesso, o tutto diverso non v'è paragone di sorte: esso non si forma che dal contrasto delle somiglianze e dissomiglianze. I soggetti, lo stato di società, e i costumi che da esso dipendono mi sembrano assai conformi in Omero e in Ossïan. Le differenze del clima e delle usanze non sono le più essenziali. La questione dunque si riduce a questo: qual dei due Poeti abbia tratto il miglior partito dalle circostanze analoghe in cui trovavansi.’ Zijn bezigheden verhinderden hem er nu dieper op in te gaan, dan hij in de aanteekeningen van zijn boek deed. Maar zoodra hij wat ruimer kan ademhalen, wil hij de vertaling voortzetten, en er, in aansluiting op Blaïr's *Dissertation*, een verhandelïng hierover aan toevoegen. Intusschen ga Van Goens voort, zijn bedenkingen mede te deelen; al is hij het er niet mee eens, toch leert hij ervan[2]. Deze zal wel hebben gemeesmuild: Wien de zwaarste premissen zoo vlot van de hand gaan, zal de gewenschte conclusie geen moeite baren. Maar was dit niet mee een oorzaak van het doodloopen der brïefwisseling, dat ook hij een ‘diversità di sentimento non ben conciliabile’ erkennen moest? Cesarotti's nieuwe uitgave van 1772, met het *Discorso preliminare*, de vertaling van Blair, en de uitvoerige *Ragionamento intorno i Caledonj* bezit hij niet eens[3]. Op het einde van 1769 kwam hij bij Schmid nog wel op voor de eer van zijn vriend[4], maar gaf hij toch toe, dat zijn enthousiasme, dat hem Ossian boven Homerus deed stellen, buitensporig was[5].

De bewondering voor Ossian was anders ook in Van Goens' kring groot. Ten Hove schreef in 1768: ‘Je suis charmé d'apprendre que vôtre ami Cesarotti se charge de faire connoitre à ses compatriotes le Fingal et le Temora. J'aime à voir repandre de plus en plus ces beaux poëmes, pour lesquels j'ai une si sincère admiration, que je les mets sans façon à coté de l'Iliade; mais je vous dis cela à l'oreille et tout bas’[6]. Lelyveld is vol belangstelling voor Cesarotti's vertaling en aanteekeningen; zooals hij het was geweest voor de oorspronkelijke uitgaven van Macpherson, de toelichtïngen van Blair en de eerste Fransche overzettingen[7].

1) *N. Bijdr.* II 228-268: *Vrijmoedige Bedenkingen over de vergelijking der Oude Dichteren met de Hedendaagschen*, door den *Philosophe sans fard.* Waarover later nog.
2) Br. I 476-477 (3-5-69).
3) Zie Cat. V.G. I 542-543. Vgl. boven 514-516.
4) Z.b. 473-476.
5) Concept V.G. a. Schm. Dec. 1769 of Jan. 1770.
6) T.H.a.V.G. ± 9-3-68. Br. I 329-330.
7) Br. I 158, 161, 256, 258. L.a.V.G. ± eind Febr. en 11 Mrt. 1767; 5-3 en 11-3-68.

Zelf had hij hem ook heel vroeg hier bekend gemaakt door de vertaling van de Gezangen van Selma, voorgedragen in 1762 in Minima Crescunt, en weldra, met een inleiding, gedrukt in de *Nieuwe Bijdragen*[1]. Dat Van Goens eveneens hem zeer hoog stelde, mag men besluïten uit een brief van Bachmann[2]. Wellicht ook uit hetgeen wij in zijn bibliotheek vinden[3]; de *Fragments* van 1760, de *Works* van 1765 met Blair's verhandeling, vertalingen in Italiaansch en Duitsch nïet alleen, maar ook wat verwant leek: verscheidene verzamelingen van oude Schotsche en Engelsche gedichten[4]. Ook Percy's *Reliques of ancient English Poetry*[5] zijn daarbij. Op die merkwaardige verzameling van oude volkspoëzie - die evenals Ossian van zoo grooten invloed zou zijn op de literatuur van Europa - maakte Van Goens zijn vriend opmerkzaam. Wel wat sterk hyperbolisch kondigt hij hem kunst van onder de Pool aan. Cesarotti watertandt. ‘Voi m'avete fatto cenno dï certi componimenti Polari. Questo è parlar di vivande delicate ad un ghiotto. Perciò se vi trovate averli alle mani, e che ciò non vi rechi disturbo, mi farete un distïnto regalo a trasmettermegli’[6]. Hij had het letterlijk verstaan: Scheffer had toch reeds een paar liederen van de Lappen medegedeeld[7]; 't had kunnen zijn, dat La Condamine[8] of Maupertuis[9] er ook verzameld hadden[10]. Het bleek heel wat anders, toen Van Goens een paar proeven zond: het lied van de *Willow*, en *the Wanton wife of Bath*[11]. Maar ze vielen toch zeer in zijn smaak.

Oude, middeleeuwsche poëzie in het algemeen trok beider belangstelling. Van Goens schrijft zoo aan Cesarotti ook over de oude Fransche fabliaux. Deze weet er alleen van uit een Mémoire van Caylus, maar zijn onkunde spruit niet voort uit mïnachting. ‘Io non sono di quelli che trattano dï rancidumi[12] tutte le cose

1) N. Bijdr. I 257-280. Zie verder boven 139-140.
2) Z.b. 462.
3) Cat. V.G. I 542-543.
4) Waarover later nog.
5) Eerste uitg. was van 1765. V.G. had die van 1767.
6) Br. I 448 (3-3-68).
7) Zeker wel J.G. Scheffer (1621-1679), Duitsch geleerde in Zweden; hij schreef o.a. *Lapponia* (1673), *Suecia literata* (1680). Allg. D. Biogr. s.n.; Schück och Warburg, *Ill. Svensk Litteraturhistoria* I 360 vlg.
8) Z.b. 464. Hoe bereisd ook overigens, De la C. kwam nooit in deze landen. C. zal uit de samenwerking met Maupertuis t.o.v. de aardmeting hebben geconcludeerd tot samenreizen.
9) De president der Academie van Berlijn onder Frederik II. Hij had in 1736 zijn bekende reis gedaan voor de aardmeting naar Torneå, ter zelfder tijd, dat La Condamine daarvoor naar Peru trok.
10) Br. I 454-455 (8-4-68).
11) Br. I 454. *Rel. of anc. Poetry* ed. Leipzig 1866, I 171 vlgg., III 147 vlgg.
12) Verzuurde boel.

scritte nel linguaggio de' nostri bisavoli. Per lo contrario quella semplice rozzezza spesso m'aletta più che il raffinamento de'tempi più colti. Mi piace di veder le prime tinte dell'eleganza nascente.' Hij heeft zich daarom ook bijzonder toegelegd op het lezen van al de oudste Italianen: nïet alleen Dante's lyrische gedichten, maar ook Guido, Cino en andere nog ouderen hebben heel mooie dingen. Als voorbeeld schrijft hij voor Van Goens, 'una gentilissima pittura di Guido Cavalcantï" uit[1]. Maar de vermenging van godsdienst en hoofsche liefde, met de wonderlijke metaphysica van die dagen, bedierven die oude poëzie; de ééne ziel wordt er in duïzend deelen gesplitst, de eene geest lost er zich op in tallooze geestjes, die als de handelende personen optreden: 'vanno, vengono; qual ride, qual piange, l'uno parla, l'altro risponde, e fanno tra loro un vero *galimatias*'[2]. Blijkbaar doelt Cesarotti zoowel op het onder invloed van den *Roman de la Rose* ontstane, allegorisch-didactische dïchtwerk van Brunetto Latini, Francesco da Barberino en dergelijken, als op de Florentijnsche school van den 'dolce stil nuovo', waarin Guido Cavalcantï Dante's vereerde voorganger was[3].

In zijn afkeer van humanistisch-philologische klassiekenvergoding en classicistisch-rationalistische gevoels-verstarring, met haar gekunstelde on-natuur, gevoelde Cesarotti zich even ververfrischt door de 'semplice rozzezza' - het naief-ongepolijste - der middeleeuwers, maar wat hem toch het meest in hen aantrok, was de 'eleganza nascente'. Die 'mescolanza della relïgione colla galanteria, avanzo dello spirito cavalaresco', die 'strana metafisica', en zeggen we maar gerust heel dat middeleeuwsche zoeken, weten, gevoelen, gelooven, hoe ver stonden ook Cesarotti en gelijkgezinde 18de-eeuwers nog daarboven - en daarbuiten[4]. Het *O willow, willow, willow* kon hem bijzonder boeien door zijn zwaarmoedige sentimentaliteit: 'ella è semplice e toccante, ed io la gustai all'estremo'; maar *the Wanton Wife of Bath* - zij heeft voor alle haar aan de hemelpoort afwijzende bijbelheiligen een scherp verwijt van eigen zonden - ïs hem slechts een koste-

1) 'In un boschetto trovai pastorella', enz.
2) Br. I 452-453 (8-4-68).
3) Zie bv. Flamini, *Compendio di Storia della Lett. ital.*[11] 14-16, 24-27; en Wiese und Pèrcopo a.w. 62 vlgg. Daar als staaltje o.a. een sonnet van G. Cavalcanti (S. 67), dat Cesarotti wel in 't bijzonder op 't oog zou kunnen gehad hebben.
4) Vgl. ook Percy's verontschuldigingen, in zijn opdracht, over het aanbieden van 'the barbarous productions of unpolished ages', die niet zijn te beschouwen als 'labours of art, but as effusions of nature, showing the first efforts of ancient genius'.

lijke illustratie van de eeuwige onverdraagzaamheid van alle vromen[1]. Er ligt onbedoelde ironie in de wijze, waarop Macpherson dat gansche geslacht in laaiende geestdrift bracht voor eigen primitief-grootsch-dichterlijk verleden - dat volstrekt geen verleden was[2]. Wat deed bij Cesarotti alles af ten gunste van Ossian boven Homerus? 'Ch'egli ha non solo tutte quelle (virtù) che poteva dare il suo secolo, spinte ad un grado eminente, ma che egli solo fra gli antichi, ne possiede inoltre alcune altre che potrebbero far onore ai poeti dei secoli più raffinati'[3]. Niet minder dan het eenvoudig-grootsche eener ongerepte, romantische natuur - la natura selvaggia[4] - trof hem het teedere hart van Ossian's helden: 'modelli d'umanità e di virtù'[5]. 'Fingal... fu il modello più perfetto del vero eroismo, avendo egli accoppiato ad un estremo valore una generosità senza pari, una giustizia la pïu esatta, ed un senso squisitissimo d'umanità'[6]. Ossian had alle talenten en deugden zijns vaders geërfd, maar muntte nog boven hem uit 'per una singolar tenerezza di cuore, la quale lo rendeva sensïbilissimo alle impressioni di quella dolce tristezza che spira generalmente in tutte le sue poesie'[7]. Over de onbeschaafde, maar gevoelige Caledoniërs, wier grootste hartstocht was voor poëzie en muziek[8], onder wie de dappere zonder rechtvaardigheid en humaniteit eerloos heet[9], regeerde Fingal als een

1) Vgl. boven 342.
2) Want 'Kelten' van toen waren geen Kelten van thans. Kelten, Germanen, Scandinaviers, Scythen - 't kwam alles vrijwel op hetzelfde neer. Zie ook Van Tieghem, *Ossian en France* I 192 vlgg. Zoo b.v. Van Wijn in *N. Bijdr.* II 203 vlgg. (1765). En nog Van Heusde in *Brieven over H.O.*^{2} (1829) 111-112 en 318 over Ossian als specifiek Germaansch. Toen had echter Le Jeune in zijn *Gesch. en Letterk. Nasporingen* I 277-294 (1826) reeds Macpherson-Ossian's doopceel gelicht, met hulp van Malcolm Laing's studiën. - Dat ook Cesarotti Celten, Germanen, enz. niet scherp onderscheidde, is te begrijpelijker, omdat hij 'il libro di Mr. Maillet sopra i monumenti Celtici' gebruikte voor zijn Ossian. Br. I 454. Dat is *Monumens de la mythologie et de la poésie des Celtes et particulièrement des anciens Scandinaves.* Copenh. 1756, van P.H. Mallet, een Zwitser, die een tijd lang hoogleeraar in de letteren was te Kopenhagen; cf. Cat. V.G. I 342. In zijn *Introduction à l'histoire de Dannemarc* (1755) had hij ook de Edda ten deele vertaald: een werk, dat grooten opgang maakte en langdurigen invloed had, in verschillende uitgaven en vertalingen, niet het minst in de Eng. bewerking van Percy: *Northern Antiquities* (1770 en vaker). Zie P. Hansen. *Ill. Dansk Litt. Hist.*^{2} II 309; Symons, *Die Lieder der Edda*, Einleitung CIV; Phelps, *Engl. romantic Movement* 139 vlgg; Van Tieghem, *Le Préromantisme* 109 vlgg. Enz. - Mallet rekende onder Celten zoowel Goten als Denen. Zie bv. Cesarotti's *Ossian* ed. 1817, I 35; maar anders p. 22. En Bibl. d. Sc. VII, 285. Vgl. ook Le Jeune a.w. I 261. En Paul, *Grundriss germ. Phil.* I^1 41.
3) In *Disc. prelim.* van 1772; ed. Pisa (1817) I 10.
4) a.w. 11.
5) a.w. 53.
6) a.w. 59.
7) a.w. 61.
8) a.w. 49, 56.
9) a.w. 39, 46, 58.

vader over zijn kinderen[1]. Maar de oude, vereenzaamde, blinde Ossian[2], den roem van zijn geslacht en zijn eigen leed uitzingend bij het harpspel der verweduwde Malvïna - zij betreuren niet alleen totterdood den geliefden Oscar, maar ook het verval van hun volk: dan een verzwakt, verbasterd kroost, zonder helden, zonder zangers[3]. Melancholie was inherent, verklaarde Macpherson[4], aan het intieme leven met de eenzame bergnatuur, zelf allerwege levend en bezield[5]. Geesten overal: in de lucht, op aarde, in bosch en berg, in nacht en storm; famïliegeesten, geleigeesten; verschijningen, voorteekens, voorspellingen, het 'tweede gezicht' - bijgeloof in soorten[6]; maar geen eigenlijke godsdienst. Onsterfelijkheid en eeuwig loon der deugd[7]; geen spoor echter van goddelijke macht. De listïg, langzaam aan geusurpeerde priesterheerschappij der Druiden had reeds Ossian's betovergrootvader vernietigd, na fellen strijd[8]. En hun eeredienst raakte bij het volk geheel in vergetelheid. Zij hadden wel religieuze ïdeeën, deelt Macpherson mee, maar hun dichters vermochten niet, van helpende goden te gewagen, omdat dit den roem der helden zou verkleinen[9]. Hier stuit Cesarotti's goedgeloovigheid. Hij gist iets anders: dat namelijk Ossian, 'avendo trovate le idee della Divinità guaste e contrafatte da mille superstizioni... ributtato dalla loro sconvenevolenza, nè potendo cangiar le menti del popolo, credesse meglio di coprirle in un alto silenzio; ed abbia solo delibato dalle opinioni popolari quelle, che allentando la fantasia, fossero le meno incompatibili tolla ragione'[10]. Het groote zwak der 18de-eeuwers, de 'rede', had Ossian met verrassend klaren blik reeds aanschouwd, en met teedere zorg ontzien!

Ossian - dat was een versmelting van Iersch-Schotsche, oud-Germaansche, klassieke en bijbelsche elementen met vele en sprekende 18de-eeuwsche gevoelens en verlangens, afnemende en opkomende[11]. Dat vooral verklaart den zeldzamen bijval: hij sprak

1) a.w. 31.
2) Alle oude Caledoniërs zijn blind, constateert Ces. a.w. 66.
3) a.w. 62, 64.
4) Die op iedere vraag een antwoord had, voor iedere tegenstrijdigheid een oplossing, voor iedere lacune een aanvulling - meest alles door Ces. goedgeloovig aanvaard; want wie kon het beter weten? a.w. 18, en passim in *Ragionamento intorno i Caledonj.*
5) a.w. 41.
6) a.w. 35-46.
7) a.w. 37-39.
8) a.w. 29, 57.
9) a.w. 32-33.
10) a.w. 34. De critische nazaat vond eenvoudiger verklaring: Addison had voor het (moderne) epos goden niet, en geesten wel toelaatbaar verklaard; Blair onderwees Macpherson in dien zin. Finsler a.w. 363; Van Tieghem, *Ossian en France* I 80.
11) Zie over die samenstelling in haar geheel ook Finsler a.w. 362-364. En vooral Van Tieghem a.w. *Introduction* o.a. 44-48; 60-62; 78-80; 90-99.

juist, wat men hooren wilde. De eïgen deugden in vreemde helden; de oude regels bij nieuwe stof; de glorie van een grootsch verleden zonder den last van overgeleverde dwalingen en vooroordeelen; dezelfde rede, deugd en menschenmin, maar andere stemmingen: kleinheid, moeheid, twijfel; een melancholische sentïmentaliteit, stijgend tot pessimistische somberheid; vriendschap, liefde, natuurgevoel, welbekend, maar aangrijpend door ongekende diepte en hevïgheid - daar was aansluiting genoeg om niemand af te stooten, en afwijking genoeg om zeer velen te boeien. Vaag en uiterst sober aangaande allen eigen-aard van zijn en gebeuren in dat verre verleden, zwelgt Macpherson in velerlei geestelijke samenstemming met het levende heden. En juist zoo - ondanks de grove gebreken en brutale naiveteiten - teekent zijn Ossïan het begin eener gewichtige kentering in het menschelijk denken en gevoelen, en hun uitingen in wetenschap en kunst[1)].

Dat Cesarotti, dïe met zulk een vreugde den horizont zich zag verruimen in Engeland, ook voor het dagende licht in Duitschland niet blind zou zijn, is te verwachten. ‘Voi mi toccate il cuore lodandomi i Poeti Tedeschi’, antwoordt hij Van Goens, die ze hem aanprees: hij dweept niet mïnder met hen dan deze, ofschoon hij ze niet in het oorspronkelijke kan genieten, en zich dus tevreden stellen moet met het weinige, dat in het Fransch vertaald is. Dat zij zoo laat op het tooneel der dichtkunst zijn verschenen, ïs hun tot een groot voordeel: zij hebben den eenvoud en de frischheid van de vroegste poëzie, terwijl zij toch steunen kunnen op de vele groote voorbeelden, op de kennis, den goeden smaak en de ware wijsbegeerte der eeuw. Haller's gedichten, Gessner's *Idyllen* en Klopstock's *Mort d'Adam* kent hij alleen[2)]: ze brachten hem in verrukking. Zij zijn, met behoud van alle beschaving, eenvoudig als de Grieken, en niet mïnder vernuftig dan de Franschen, maar zonder dat gedurig pronken met ‘esprit’ ten koste van natuur en gevoel. ‘Ove si trova in tutta l'antichità un pezzo

1) Van Tieghem a.w. I 15-18, 93-96 kan echter ook wijzen op aanleidingen in de *oude* Ossian-liederen: dichtende helden, ideale deugd, melancholie, natuurgevoel, romantische liefde, en zelfs uiterlijke vaagheid van voorstelling ook daar reeds. Maar ook heidensche wonderheden en Patrick's christelijke prediking. - Over de factoren, waardoor M.-O. zoo grooten invloed oefende op de geesten, zie z.w. 44-49; ook 20-25, 79-81. En ch. IV, 175-219 *(Ossian et le milieu poétique franç).* Over Cesarotti 230-232.

2) Haller in het Fransch 1750 en vaker, Gessner's *Idyllen* 1762 en vaker; beiden grooten opgang makend in Frankrijk. Klopstock, *Mort d'Adam* 1762; *Messiade* eerst 1769 ten deele, 1795 en vaker, geheel. Süpfle a.w.

cosi delïcato come il Primo Navigatore[1], o la novella di Zemiro[?] e Gulindi?[2] Ardo sopra tutto di voglia di legger la Messiade: ragguagliatemi se sia ne ancora uscita la traduzione'[3].

Al gaf hij naar allen schijn veel minder dan hij ontving, toch bewees Cesarotti ook diensten aan Van Goens, door inlichtingen over de Italïaansche letteren. Over de Italiaansche politiek kon hij hem echter nog minder inlichten dan Frisi. Als Van Goens vraagt naar den auteur van een *Riforma d'Italia*, deelt hij wel den naam van den abate Pilati mede, maar voegt er aan toe, dat hij zich met al dat gereformeer en gepolïtiseer volstrekt niet bemoeit: het is heerschzucht hier, en heerschzucht daar, en eigenbelang overal; rede, recht en humaniteit doen alle partijen geweld aan. Zoo zal het nog wel lang blijven; en zoolang wil hij zich buiten den strijd houden[4]. Anders dan Van Goens bleef Cesarottï, weinig geplaagd door eerzucht, niet misleid door een heftig temperament, dan ook zorgvuldig bij ambt en aanleg, en na aanvankelijk gevoelde miskenning, rees zijn ster gedurig hooger; een lang leven bracht hem ïn ruime mate de verwerkelijking van zijn idealen[5]: welstand, rust, vriendschap en aangena2me letterkundige bezigheid, met niet gezochte roem en politiek aanzien nog daarbij[6].

Eenmaal riep Van Goens Cesarottï's hulp in voor bijzonderheden van Italiaansche geschiedenis; toen hij bezig was met de vertaling in het Nederlandsch van Weisse's *Romeo en Julia*, en in bijlagen allerlei toelichtingen geven wilde[7]. Een uitvoerig uittreksel over 'Giulietta e Romeo' uit een *Storia di Verona*[8], en wat later nog andere inlichtingen daaromtrent, verkregen van een geleerde ter plaatse[9], waren het antwoord. Waarvoor hij die gegevens noodig had, deelde Van Goens niet eens mede. Shakespeare bleef dus geheel buiten besprek; het is trouwens ook

1) Van Gessner, vert. in Fr. 1764.
2) Van Wieland; reeds in 1755 vert. en in 1760 weer, zonder vermelding van den auteur. Süpfle a.w. II, I, 35, 191. 't Is *Zemin and Gulhindy* uit *Erzählungen* (1752).
3) C.a.V.G. 8-4-68. Br. I 450-452.
4) Br. I 470-471 (23-1-69). Vgl. boven 357.
5) Zie boven 513-514.
6) Hij leefde 1730-1808; beroemd als literator, geëerd sinds 1797 door republikeinsche regeering, en nog meer door Napoleon. 'Sa vie ne cessa point d'être toute littéraire, et it continua de partager son temps entre ses devoirs, ses études, les plaisirs de la campagne, et la société de quelques amis'. Guingené t.a. pl.
7) Vgl. Lelyveld a. V.G. 21 Febr. en ± half Mrt. 1769. Br. I 289, 174-177. Vgl. boven 153.
8) Van Girolamo dalla Corte (ed. Venezia 1744. T. II Lib. 10). Br. I 469 (23-1-69) en 474 (3-5-69).
9) Het nog bij papieren-V.G. aanwezige uitstreksel is *niet* van Frisi's hand, als in Br. I 474 n. 1 beweerd wordt.

zeer de vraag, of Cesarotti buiten de Ossian-literatuur wel veel Engelsch las[1].

Ook Van Goens, hoe Engelschgezind hij moge zijn - of worden -, trekken in zijn litteraire periode de Franschen, Duitschers en Italianen nog wel zoo veel aan als de Engelschen[2]. Hij bezat vele, en las althans verscheidene Engelsche dïchters; hij eerde inzonderheid hun romanschrijvers. Maar al brengt hij verschillende uitgaven en verklaringen van Shakespeare in zijn boekerij tezamen[3], daartegenover staat het sprekende feit, dat hij Weisse's *Romeo en Julia* vertaalt, en zijn genialen Engelschen voorganger alleen ïn de bijlagen gedenkt[4]. Terwijl hij Frankrijk, Duitschland, Italië bezoekt of wenscht te bezoeken, vernemen wij nooit iets van zoo'n begeerte ten opzichte van Engeland[5]. Terwijl hij in andere landen naarstig vrienden en correspondenten zoekt, zijn hier de Hollandsche Engelschen van familie- en vriendenkrïng hem voldoende, met de enkele jongelieden, die de Utrechtsche hoogeschool op zijn weg voert. Niet hij ook, maar Lelyveld stelde zich met Macpherson in verbinding. En nergens vinden wij een spoor van rechtstreeksche betrekkingen tusschen Van Goens en Percy, Hugh Blair, de Wartons, Johnson, Burke, Lord Kames, Beattie, Lowth, Hurd of anderen, die in zijn tijd in letteren, historie of wijsbegeerte ïn Engeland naam maakten. Tot verwerving van boeken of van litterair nieuws - voorname beweegredenen ten opzichte van Duitschland en Italië - mocht het ook overbodig heeten. Maar hetzelfde gold nog wel zoozeer voor Frankrijk, waar Van Goens toch ijverig connecties zocht. Begreep hij, dat de Britten niet zoo toeschietelijk zouden zijn? Dat is mogelijk. Maar toch zullen we uit zijn gereserveerde houding ook wel mogen besluiten, dat hij, heel anders dan in het politieke, ondanks zijn eerbïed voor Engelsche philosofen en aesthetici, wetenschappelijk en litterair volstrekt niet alle heil verwachtte van een trouw volgen van Engeland, maar, afgezien van den éénen Sterne, hier nog vaak de voorkeur gaf aan andere voorbeelden en leidslieden.

* * *

1) Zie boven 522 n. 6. Hij vertaalde echter ook nog Gray's beroemde *Elegy*.
2) In zijn Catalogus tel ik respectievelijk onder ‘Poésie’ en ‘Romans’: Fra. ± 700 en 250, Du. 320 en 40, Ital. 380 en 60, Eng. 250 en 90 deelen.
3) Cat. V.G. I 549-550.
4) Br. I 176. - In zijn bibliotheek ook: *Romeo and Juliet*, altered from Sh. by David Garrick (1766). Evenzoo een door denzelfde gewijzigde *Winter's Tale* als *Florizel and Perdita* (1758). Cat. V.G. I 550.
5) dan veel later, in verband met zijn politieke ervaringen en plannen.

Veel minder dan Duitschland, dan Italië ook, waren Spanje en Portugal opgenomen ïn het Europeesche litteraire verkeer. Reeds in 1766 had Van Goens in de *Nieuwe Bijdragen* dat opgemerkt en betreurd, en eenige kennis van Spaansch en Portugeesch voor beoefenaars der letterkunde zeer wenschelijk verklaard: 'men verzuimt dezelve gemeenlijk, en echter zijn Cervantes, Lope de Vega, Mendoza, en Calderon schrijvers, die wel verdienen gelezen te worden. En die het Spaensch verstaet, heeft weinig moeite om Luis Camoens, die een voortreffelijk Dichter is, in het oorsprongkelijk Portugeesch te lezen'[1]. *Don Quijote* althans schijnt hij dan reeds in het Spaansch te hebben gelezen[2]. In een volgend opstel[3] citeert en critiseert hij eenmaal een gedicht van Quevedo[4] en herhaaldelijk de werken van Camoens, zoowel Lusiaden als Sonnetten[5]. Wanneer hij dan op het einde van 1767 zijn kennis van de letterkunde dier landen wil gaan uitbreiden, vraagt hij Ten Hove boeken ter leen. Deze kan hem echter weinig helpen: wat hij ervan heeft, zal Van Goens ook wel hebben - òf kunnen missen. Quevedo mïsschien? Dat gaf zijn brief niet op[6]. Het beste, meent hij, zal zijn, zich tot Meerman te wenden, ofschoon hij niet zeker is, dat ze zelfs in diens bibliotheek te vinden zullen zijn. Eigenlijk zou hij niemand ïn Den Haag daarvoor weten. Of, ja, toch: zijn vriend Pinto wellicht. Niemand zal meer Spaansche en Portugeesche boeken hebben dan hij. Helaas is en blijft hij den heelen winter in Engeland[7]. In een volgenden schrijft Ten Hove, bij Gosse de *Novelas Exemplares*[8] te zullen doen bezorgen - natuurlijk ter verzending aan Van Goens[9] -, en De Pinto bij zijn terugkomst naar Lope de Vega en naar *La Araucana*[10] te zullen vragen[11]. -

Maar vóór wij Van Goens' verhoudïng tot Spaansche literatuur

1) *N. Bijdr.* II 473; verschenen April 1766.
2) Ibid. 495. Vgl. Cat. V.G. I 593. - De *Don Quichote*, die Lelyveld 22-7-65 voor zich houdt uit door V.G. voor Schultens gezonden boeken, is natuurlijk niet in het Spaansch. Br. I 144.
3) *N. Bijdr.* II 555 vlgg.; geschreven ± Jan.-Febr. 1767, verschenen Juni 1767.
4) Ibid. 607-617, zonder plaats aan te geven! Cat. I 467 wel zijn werken vermeld.
5) Ibid. 556, 624, 648. Vgl. Cat. V.G. I 475: *Obras de Camoens*, Paris 1759.
6) In een volgenden (20-12-67, niet uitgeg. ged.) biedt hij nog uit eigen bezit aan: de Brieven van Antonio Perez. - Over dezen ex-gunsteling van Philips II en de litteraire waarde zijner *Cartas* en *Relaciones* zie Ticknor, *Hist. of Span. Lit.* (London 1863) III 163-167. Zijn werken Cat. V.G. II 212.
7) T.H.a.V.G. ± einde Nov. 1767 (niet uitgeg.)
8) van Cervantes.
9) Ook de volgende brieven handelen over boeken, te zenden via Gosse.
10) Van Alonzo de Ercilla y Zuñiga, reeds door V.G. genoemd *N. Bijdr.* II 251.
11) T.H.a.V.G. 20-12-67 (niet uitgeg. ged.).

en literatoren nagaan, zal het niet overbodig zijn, eerst, zij het zeer kort, feiten en toestanden te schetsen, die kenmerkend zijn voor het letterkundig leven van Spanje in de 18e eeuw[1)]; want al mag het thans niet meer zóó erg zijn als hij in zijn tijd ervoer, ook nu nog ‘verzuimt men dezelve gemeenlijk’ in ons land.

Tot ïn deze eeuw toe had de Spaansche literatuur een zeer afzonderlijk, eigen karakter bewaard. Het Katholieke geloof, riddereer, vazallentrouw, liefdevuur, minnenijd - alles in hartstochtelijke overgegevenheid - waren in de ‘Epoca clásica’ de groote, allesbeheerschende onderwerpen. De romantische stof ging gepaard met romantischen vorm: veel handeling, veel intrige, bonte afwisseling, realistische schildering. Er was aansluiting bij het middeleeuwsche nationale verleden: balladen, ridderroman, mystiek, autos sacramentales[2)] - èn een volop putten uit het levende heden: heldendicht, novelle, schelmenroman. In het drama - naar omvang en inhoud ontwikkeld als nergens elders - vond het gansche volksleven, oud en nieuw, hoog en laag, ernstig en kluchtig, vroom en loszinnig, zijn weerspïegeling. Van vreemden onderging men geen invloed van beteekenis - het politiek nauw verbonden Italië alleen uitgezonderd -, maar allerwege onderging men dien van Spanje; in de 16de en 17de eeuw bloeiden de Spaansche letteren op tot een wereldliteratuur[3)]. Mendoza, Alemán, Quevedo, Guevara, Lope de Vega, Calderón, Montemayor, Gil Polo, Santa Teresa en anderen werden gelezen, gedrukt, vertaald en nagevolgd in Italië, Frankrijk, Engeland, Nederland en Duitschland. De renaissance was aan Spanje niet voorbijgegaan, maar zoowel de klassieken als de Italiaansche modellen werden sterk

1) Voor een niet gering deel berust mijn schets op R.E. Pellissier, *The neoclassic movement in Spain during the XVIII Century*. Stanford Univ., California, 1918. Verder raadpleegde ik Ticknor a.w. (Eng. ed. 1863); de Duitsche vert. daarvan ‘mit Zusätsen herausgegeben’ d. N.H. Julius, Leipzig 1852, met supplementband v. A. Wolf, 1867; J. Fitzmaurice-Kelly, *Historia de la Literatura española* [eerst in het Eng. verschenen], 3e ed. Madrid 1921; Hurtado y Palencia, *Historia de la Literatura español*^{2} Madrid 1922; Menéndez y Pelayo, *Historia de las ideas estéticas en España*, V (Madrid 1903): Siglo XVIII.

2) allegorische stukken, op H. Sacramentsdag en volgende dagen, in verband met processies en groteske vertooningen, in de open lucht voor volk, adel en vorst opgevoerd, en inzonderheid sinds en door Lope de Vega en Calderón tot bijzondere ontwikkeling en populariteit gekomen. Ticknor-Julius a.w. I 210, 612 vlgg., II 12 vlgg., 733; Hurtado y Palencia, a.w. 714 vlg; en vooral de beschrijving van den strijd erover met breede citaten pro en contra bij Menéndez y Pelayo a.w. V^2 255 vlgg.

3) Natuurlijk is ook de geweldige politieke expansie in de 16de eeuw daarbij een factor.

gehispanïseerd. De overdrijving van dichterlijke oorspronkelijkheid bij Góngora moge men nog zoo vaak in één adem noemen met de manier van zijn tijdgenoot Marini, de Spanjaard ging, onafhankelijk van den Italiaan, een eigen, afzonderlijken weg. Ondanks den vergezochten pronk, de wonderlijke woorden, de raadselachtige beelden van zijn en zijner volgelingen 'culteranïsmo' en van de oververnuftige, grillige diepzinnigheden van Quevedo's en Balt. Gracián's 'conceptismo'[1] - kwalen, die onder verschïllende namen ongeveer terzelfdertijd in heel litterair Europa heerschten -, mogen wij de Spanjaarden getrouwer noemen in hun letterkunde aan eigen leven en volkskarakter dan de meeste andere natiën. Méér en langer dan elders handhaafde men hier zijn vrijheid tegenover Aristoteles en Horatius, met hun discipelen en uitleggers Castelvetro, Robortello, Mairet, d'Aubignac, Heinsius, Vossius e tutti quanti. Wel hadden ook Spanjaarden reeds vroeg de klassieke voorbeelden en leeringen aangeprezen[2], maar zelden zonder grooter of kleiner voorbehoud. Zij gevoelden te zeer, hoe de opgerakelde oude theorie streed tegen de moderne ervarïng en behoefte[3]. Cervantes mocht in zijn *Don Quijote* het zuiverste classicisme verkondigen[4], en Lope de Vega zelfs in zijn vrijmoedige *Arte nuevo de hacer comedias en este tiempo* (1609) nog groot ontzag toonen - of voorwenden[5] - voor dien Europeeschen tijdgeest, in hun eigen drama's weken beïden zoover daarvan af, dat de een erkende, zoodra hij een comedia ging schrijven, zijn Aristoteles achter zeven sloten weg te bergen, en dat men bij den ander de tegenstrijdigheden heeft willen oplossen, door zijn tooneelstukken even zoo goed voor parodieën te houden als zijn beroemden roman[6]. Eerst met de achttiende eeuw, waar-

1) Over het verschil, en de oorspronkelijke tegenstelling, van 'culteranos' en 'conceptistas', uitkomend ook in de antagonie tusschen Góngora en Quevedo, zie Hurtado y Palencia a.w. 579 vlgg. en 614 vlgg.: maar vooral Menéndez y Pelayo a.w. III^3 (1920) 477-528.
2) als Naharro, Rengifo, De la Cueva, El Pinciano, Cascales, Gonzales de Salas, enz. - Vgl. ook Saintsbury, *Hist. of Crit.* II 336 vlgg.
3) Tirso de Molina spotte zoo met 'de eenheden', en stelde Lope even hoog als eenig antiek tooneeldichter.
4) Primera parte, capit. 48.
5) Een overzicht van den inhoud o.a. in Ts. Mij. Lk. I 69-72, door Te Winkel naar Von Schack. - De meeningen over L.d.V.'s wezenlijke beschouwing der kunstwetten zijn nog altijd verdeeld; Te Winkel sprak van 'een geestige satire'; 'forma de disculpa... en realidad una muestra legítima di orgullo', zegt Fitzmaurice-Kelly a.w. 228; 'lamentable palinodia', laakt Menéndez y Pelayo, a.w. III 433, die overigens ook twee menschen in hem onderscheidt, evenals Hurtado en Palencia, a.w. 640.
6) Nasarre in 1749. Hurtado y Palencia a.w. 800; Menéndez y Pelayo a.w. V^2 209 vlgg.

in de reeds vroeger ingetreden daling van volkskracht en kunst zich voortzette tot een lange periode van verval en ontaarding[1)], waarin tegelijk ook het Bourbonsche koningschap een nauw verband met Frankrijk schiep en onderhield, begon in Spanje het classicïsme een ernstigen strijd om de heerschappij tegen de nationale, romantische dichtschool. Fransche cultuur was reeds lang aan het doorsijpelen, toen Feijóo eenerzijds waarschuwde tegen gallomanie, maar ook anderzijds tegen stug afwijzen van alle Fransche wetenschap en kunst (1726). Luzán sprak in 1737 reeds de zekere verwachting uit van nieuwen opbloei, zoodra men de Aristotelïaansche regels - van Italianen en Franschen geleerd, en tot het uiterste soms verscherpt in zijn *Poética* - maar wilde opvolgen. Het genie van Lope en Calderón had, tot onherstelbare schade, den teugel der wetten gemist. Niet alleen Góngora, ook zij waren oorzaak van het verval, en van de minachting der beter wetende vreemdelingen. Spaansche werken telden niet meer mee; zelfs de goedwillige Jezuieten van het Katholieke *Journal de Trévoux*[2)] weigerden daarvan verslagen op te nemen, omdat kunst en wetenschap van Spanje de belangstelling niet waard waren! -

Intusschen waren bij den aanvang van datzelfde jaar enkele vooruitstrevende geesten een eigen critisch tijdschrift begonnen, in navolging van de bekende Fransche voorbeelden[3)]: *el Diario de los Literatos de España* (1737-1742). Ofschoon het algemeen wetenschappelijk van opzet was, en eigenlijke litteraire critiek er zoo slechts een kleine plaats in besloeg, was en is het toch ook op dit gebied een belangrijke verschijning. Het vond weliswaar minder dan Luzán[4)] af te dingen op de ‘Gouden Eeuw’ en meer ook nog te waardeeren in de nieuweren, die het oude spoor bleven volgen, maar het hield toch ook gedurig den tijdgenooten hun achterlijkheïd en armoede voor. - Tien jaar later vond de veldwinnende neoclassicistische beweging een middelpunt in de ten huize eener letterlievende gravin vergaderende Academia del Buen Gusto (1749-1751)[5)]. Voor de theorie der kunst was de *Poética*

1) Menéndez y P. a.w. V^2 207: ‘la mísera postración de nuestras letras y el empobrecimiento cada día mayor del espíritu nacional’.
2) *Mémoires pour l'hist. des Sc. et des B. Arts...* à Trévoux (1701-1782).
3) waaronder ook die in Holland verschenen waren, van Bayle, Basnage en Leclerc. Zie Menéndez y P.a.w. V^2 149, 153.
4) die zich tegen de zachte critiek van Juan de Iriarte fel verweerde. - Overigens zie men over Luzán vooral Menéndez y P., a.w. V^2 169-208, met veel gunstiger oordeel over zijn *Poética* dan tot nogtoe gewoon was.
5) Wel te onderscheiden van 16de- en 17de-eeuwsche Academias, naar Italiaansch model, die alle de oude kunst of het Gongorisme kweekten; die echter toen reeds verdwenen waren of wegkwijnden. En ook van de officieele onder Philips V gestichte Real Academia Española (1714), die de Acad. franç. tot model had, en de Real Academia de la Historia (1738).

van het medelid Luzán haar wetboek; al weken sommige ledendichters in de practijk ook hiervan weer af - naar het Gongorisme meest. Niet zoo Montiano: zijn beide plichtmatig geschreven modelstukken *Virginia* en *Ataulfo* zijn mathematisch-nauwkeurig in elkaar gezet; geen voorschrift komt een streep te kort. Maar de stukken zijn koud en dood als een steen. In bijgevoegde verhandelingen wilde hij zijn landslieden onderrichten in de eischen der kunst, en vreemdelingen terechtwijzen, die met Du Perron mochten meenen, dat de Spanjaarden geen echte tragedïes hadden; maar zijn gebrekkig historisch-critisch overzicht moest, zonder zijn geheimzinnig verwijzen naar talrijke stukken in manuscript, veeleer hen ïn het gelijk stellen. Andere bekende leden van het gezelschap waren Nasarre en Velázquez. De eerste, die Cervantes op zoo eigenaardige wijze rechtvaardigde[1)], laakte, veel scherper nog dan Luzán, Lope en Calderón als bedervers van de kunst en de zeden, maar was daarentegen ook vast verzekerd van de volmaaktheid van tal van verborgen kunststukken (1749)[2)]. De ander, uitstekend archaeoloog en hïstoricus, maar allerminst bekwaam tot litteraire critiek[3)], gaf in zijn *Orígenes de la Poesía Castellana* (1754) een grootendeels slechts opsommende, korte geschiedenis der Spaansche dichtkunst. Luzán's theorieën nog meer op de spits drijvend dan Nasarre, wilde hij er tevens een pleidooi mede leveren voor de Fransch-classieke school, ofschoon hij het voor verlichte tijden, als waarin hij leefde, bijna een beleedigïng vond, nog weer de smakeloosheid te betoogen van de dwaze 17de-eeuwsche Spaansche opvattingen, welker oorsprong lag bij Arabieren en Italianen.

Onder Karel III (1759-1788) kreeg de beweging steun van de verlichte journalisten en van de regeering zelve. Aranda wil de dramatische kunst hervormen en regelen. Aan Bernardo de Iriarte geeft hij de opdracht tot schifting van het overvloedige oude materiaal en omwerking van de meestgeschikte stukken ïn den nieuwen trant (1767). Reeds eer had hij, na een hevigen aanval in den naam van Rede en Religie op de ‘Autos sacramentales’ zoo-

1) Zie boven 538 m.n. 6.

2) Inderdaad bleven zeer vele stukken, ook van de grootste meesters, onuitgegeven. Maar dat M. en N. uit de hun dan toch bekende handschriften niets wezenlijks aanvoerden, is wel bedenkelijk. Vgl. Menéndez y P. a.w. V^2 211, 225.

3) Zoo Menéndez y P. a.w. V^2 231-232.

wel in het spectatoriale tijdschrift van Clavijo y Fajardo *El Pensador*, als in theaterpamfletten van Moratín den Ouden - ondanks de ijverige verdediging door den nationaal-gezinden, Fransche vrijdenkerij bekampenden veelschrijver Nipho, en anderen - deze geliefde volksstukken van Calderón voor het gansche rijk wettelijk verboden (1765). Van de omsmelting der 70 uitgezifte stukken kwam echter niets; eerst eenige jaren later traden, op eigen gelegenheid en niet zonder eenig succes, enkele dichters op met 'refundiciones' van oude stukken, meest van Lope. Overigens behielp men zich hoofdzakelijk met vertalingen uit Fransch en Italiaansch. Bernardo en Tomás de Iriarte, Clavijo en vele anderen waren de leveranciers. Aranda bouwde er nïeuwe schouwburgen voor. Eenige weinige oorspronkelijke stukken, niet veel beter dan die van Montiano, gaven Moratín d. O., Cadalso en een enkel ander lid van den nu heerschenden kring der 'Fonda de San Sebastián'; beter was wat Tomás de Iriarte, wiens ijver voor de Fransche opvattingen niet minder bleek uit zijn *Poética de Horacio* (1777) en zijn origineele *Fábulas Literarias*, later leverde; bij wien dan op het einde der eeuw de jonge Moratín met zijn 'classieke comedie' met meer eere aansloot. Hij bracht den strijd zelf tusschen oude en nieuwe school nog op de planken in zijn satirieke *Comedia nueva o el café* (1792), en won het pleit, zoo het scheen.

Maar het verzet had de gansche eeuw door zich gehandhaafd, was zelfs sterker geworden, doordat de behoudende partij ook leerde argumenteeren uit de Europeesche literatuur, en tenslotte groote waardeering vond voor haar vereerde oude meesters bij nieuwe romantieken, als de gebroeders A.W. en Fr. von Schlegel. - Behalve Nipho, die ook met een merkwaardige bloemlezing uït oude en onbekende literatuur tegen den stroom had ingeroeid[1)], moet Huerta worden genoemd als tegenstander van den Franschen geest: ondanks den classicistischen vorm was zijn zeer toegejuichte tragedie - de beste der eeuw[2)] - *La Raquel* (1778) in den grond een 'comedia heroica'[3)], en zijn veeldeelige verzameling *Theatro Hespañol* (1785), hoe gebrekkïg ook samengesteld, toont zijn bewondering voor het dichterlijk verleden[4)]. Het waren niet de eenige blijken van belangstelling van dezen tijd in de oude nationale kunst. Tal van 16de- en 17de-eeuwsche werken werden opnieuw uitgegeven. Sedano gaf in zijn *Parnaso español* (1768-

1) Menéndez y P. V^2 264 vlg.
2) Hurtado y Palencia a.w. 862.
3) ibid.
4) Menéndez y P. a.w. e.d. 316 vlgg.

1778) een omvangrijke anthologie der oude lyriek[1]. Het was, zegt Menéndez y Pelayo met nadruk[2], eigenlijk alleen de oude en populaire tooneelpoëzie, die in de 18de eeuw vergeten of veracht werd onder Franschen invloed; al het andere uit den bloeitijd: lyriek, romans, hïstorie, welsprekendheid werd toen meer gelezen en bestudeerd dan thans. In de lyriek mochten gedurig voorbeelden uit het nauw verwante Italië zijn gevolgd, van Frankrijk is daar geen spoor te vinden. 'El campo de batalla era el teatro', en ook daar waren de Fransche triomfen meer schijn dan wezen[3]. De overheid mocht al aanprijzen en opdringen, de volkssmaak weigerde. Wat wel ïngang vond, was alleen het nieuwe, uit de oude 'entremeses' ontwikkelde tooneeldicht van Ramón de la Cruz, de realistisch het volksleven schilderende 'sainetes'[4].

Er was ook, en er kwam gaandeweg meer, inwerking van nog andere literaturen, die al valt ze vaak in dezelfde personen samen met Fransch-classicistischen ijver, toch op den duur in tegengestelde richting moest stuwen. Van Milton vinden we al iets bij Luzán, en meer bij den bereisden Cadalso[5]; Shakespeare werd voorloopig nog alleen geproefd in de verdunning van Ducis; ook de jonge Moratín kwam te zijnen opzichte nog niet verder dan het standpunt van Voltaire[6]. Cadalso volgde in *Noches lugubres* Young. Meléndez[7] had een bonte rij van leermeesters, Fransche, Engelsche en Duitsche[8].

Maar bleef de Fransche invloed, wat de poëzie betreft, beperkt tot het tooneel, godsdienstig, wijsgeerig en wetenschappelijk bestreek deze veel breeder terrein. Het was de al sterker wordende geest van rationalisme en Aufklärung, die óók in de litteraire theorieën sprak, schoon veelal niet zoo luide en zoo duidelijk. En sommigen gevoelden het al wel, dat het een zelfde strijd was: die van het classicisme tegen de romantiek, van cosmopolitische idealen tegen nationale 'vooroordeelen', van de philosophie tegen de historie, en van de rede tegen het geloof. Maar zelfs een Forner, 'el adversario mas acérrimo de las ideas del siglo XVIII'[9], zag niet dien samenhang van den tijdgeest met de litteraire ideeën; misleid waarschijnlijk door de hyper-moralistische eïschen der nieuwe

1) Ibid. 299 vlgg.
2) ibid. 302 vlgg.
3) ibid. 279 vlg., 304.
4) ibid. 309 vlgg. Hurtado y Palencia, a.w. 866 vlgg.
5) Menéndez y P. a.w. e.d. 281.
6) Hurtado y Palencia a.w. 864, 833 vlg.
7) 1754-1817.
8) Locke, Leibnitz, Montesquieu, Rousseau, Marmontel, Saint-Lambert, Pope, Thomson, Young, Gessner, Winckelmann. Zie Hurtado y Palencia a.w. 846 vlg.
9) Menéndez y P. a.w. e.d. 331.

wel zonderling, naast Samaniego, den bewonderaar van Voltaire, theoretici, en door zijn eigen en anderer temperament, stond hij, tegenover Huerta, diens fellen bestrijder, in een litteraire veete van 1786[1]; terwijl hij anders zoo grïmmig optornde tegen de gewaande eeuw der rede en der wijsbegeerte: ‘siglo de ensayos, siglo de diccionarios, siglo de diarios, siglo de impiedad, sïglo hablador, siglo charlatán, siglo ostentador’.

Reeds het *Teatro Critico* (1726-1739) en de *Cartas eruditas y curiosas* (1742-1760) van den Benedictijner monnik Feijóo, zoo vol van kennis en waardeering der buitenlandsche wetenschap en wijsbegeerte, en van bestrijding van allerlei Spaansch bijgeloof, vooroordeel, onkunde en achterlijkheid, hadden, bij alle voorzichtigheid en trouw aan de kerk, den nieuwen geest getoond: den argwaan der inquisitie had hij er mee gaande gemaakt. Maar onder Ferdinand VI (1746-1759) matigde deze zich; en onder zijn opvolger Carlos III (1759-1788) beperkte zij haar werkzaamheid langzamerhand tot Joden en politieke verdachten. De samenhang der Spaansche nieuwlichters met de Fransche ‘philosofen’ werd er te duidelijker en te nauwer door, vooral sinds Aranda's politiek zich ook op litterair terrein deed gelden. Het rationalisme van Clavijo en den ouden Moratín sprak luid genoeg; de naam van Voltaire werd een leus. Ook de broeders Iriarte ademden in deze sfeer. Hun oom, de koninklijke bibliothecaris Juan de Iriarte, was in Frankrijk opgegroeid, als schoolmakker van Voltaire. De wetenschap verplichtte hij door de beschrijving van Grieksche manuscripten, op de letteren oefende hij invloed als litterair criticus[2] en taalliefhebber, maar het meest toch door de richting, waarin hij zijn neven leidde. Op het laatst der eeuw vond de litteraire beweging nog grooten steun van den kunstzinnigen staatsman, zelf bekend auteur, Jovellanos, ‘the most perfect type of ““philosophe”” produced by Spain’. Maar ook de andere leiders lagen gebogen voor de godin Rede[3]. In de lijn van Aranda wilde Jovellanos het oude volkstooneel, ‘una peste publica’, verbieden, en een beter, opleidend

1) Huerta had bij de uitgave van zijn *Theatro hespañol* eens willen afrekenen met Italianen en Franschen, die zich aan de Spaansche letteren vergrepen; hij schold daarbij niet alleen Linguet en Voltaire, die wel wat verdiend hadden, voor onkundig of dom, maar ook Signorelli, die tot de Spa. neoclassici in nauwe betrekking stond; de beroemdste Fransche auteurs haalde hij bij wijze van weerwraak neer, maar onvast in zijn eigen beginselen, tastte hij ook Cervantes aan.
2) Z.b. 539 n. 4.
3) Pellissier a.w. 155. Vgl. 182. ‘In fact we cannot escape the conclusion that Voltaire and Rousseau found their way into Spain mainly because the cult of Reason applied to literary criticism had proved the way for them’.

tot alle deugden, de 'reverencia al ser supremo' inbegrepen, van staatswege in het leven roepen en tot volmaaktheid brengen. 'Grande objeto de legislación!'[1].

Tot de geestverwanten van Feijóo behoorde ook de Jezuiet Isla (1703-1781), de onverbeterlijke spotter, uit didactisch bedoelen, met heel de Spaansche samenleving, wiens roem berust op den realistisch-satirïschen roman *Historia del famoso predicador Fray Gerundio del Campazas, alias Zotes*[2], het bekendste prozawerk der eeuw, niet onwaardigen tegenhanger van den *Don Quijote*, ook in zijn krachtige uitwerking. Veel vroeger reeds had zijn tijdgenoot, de Valenciaansche edelman Gregorio Mayans y Siscar (1699-1782) in verschillende geschriften vergeefs getracht, de kanselwelsprekendheid van haar dwaze ontaarding terug te brengen tot de goede voorbeelden van vorige eeuwen. Schoon in de eerste plaats jurist, daarna classicus, dan ook historicus, had deze beroemde polyhistor toch ook nog tijd en belangstelling voor vaderlandsche taal en letteren. Aan de taalkunde bewees hij diensten o.a. door zijn *Origenes de la lengua española* (1737), aan de literatuurgeschiedenis nog meer door de uitgave van verschïllende auteurs, door een merkwaardige *Vida de Cervantes* (1737) en door zijn *Retórica* (1757) met haar rijke en oordeelkundige bloemlezing uit den bloeitijd en ouder eeuw. Een onafhankelijke smaak, universeele kennis, een rijk boekenbezit en groote belezenheid stelden hem in staat menigmaal ruimer en juister te oordeelen over de nationale letteren van vroegeren tijd dan anderen; het bleek inzonderheid ook uit zijn waardeering voor de schoonheden, vervat in de oude 'Cancioneiros'. Met de 'Diaristas' had hij een hevige veete; de theorie en critiek van zijn 'Retórica' is ook veel meer op Latijnsch-humanistische dan op Fransch-classicïstische leest geschoeid[3]. - Een derde bekende tijdgenoot van Feijóo was de Augustijner monnik Enrique Flórez (1702-1773), die zijn gansche leven wijdde aan de studie der Spaansche geschiedenis en oudheidkunde. Zijn roem dankt hij aan zijn hoofdwerk *España Sagrada*:[4] rijk gedocumenteerde kerk- en cultuurgeschïedenis, en als zoodanig ook niet zonder beteekenis voor de geschiedenis der letteren. Maar bovendien, hier als overal moest de breeder en

1) Ibid. 158.
2) Eerste deel 1758, door de inquisitie verboden; tweede deel 1770.
3) Over M. y S. zie vooral Menéndez y P. a.w. e.d. 239-247.
4) 1747-1774 deel 1-29, in 4°; voortgezet door anderen: deel 51 verscheen 1879, deel 52 in 1918, evenals de Index. Hurtado y Palencia a.w. 799. Foulché-Delbosc et Barrau-Dihigo, *Manuel de l'hispanisant* II (N.-York 1925) 16-42.

dieper gaande studie der hïstorie - merkwaardige contradictie in den 18de-eeuwschen tijdgeest - leiden op den duur tot beter begrip en meerdere waardeering van eigen volksverleden en volkskarakter, ook in de kunst. Zoo is het ook wel geen toeval, dat wij tegen het einde der eeuw weer zoo krachtige stemmen vernemen tot verdedïging van het nationale geestelijk bezit van Spanje. Eerst van Forner, die in 1786 op de plompe vragen van Nic. Masson: 'Que doit-on à l'Espagne? Depuis dix siècles qu'a-t-elle fait pour l'Europe?' - na de twee reeds gegeven antwoorden[1] - nog eens uitdrukkelijk bescheid gaf in zijn *Oración apologética por la España y su mérito literario.* En daarna van den met zijn orde verbannen Jezuiet Lampillas, tegen twee Italianen[2], die aan het klimaat Spanje's rijkdom aan scholastici en armoede aan dichters hadden geweten, in zijn *Ensayo histórico apologético de la literatura española* (1789)[3].

De Spaansche literatuur, als Saul de ezelinnen zoekend, verwierf ongedacht de koningskroon. Luzán, Nasarre, Montiano, Moratín, Velázquez, Cadalso, de Academia del buen Gusto, de Fonda de San Sebastïan, allen onder den indruk van Boileau's minachtende karakteristiek van den 'rimeur de là les Pyrénées'[4], hadden Europa willen toonen, dat Spanje beter kon en beter bezat. En Montiano werd geprezen in het *Journal de Trévoux*, en vertaald door Hermilly. Zoo leerde Lessing diens *Virginia* kennen, die van invloed schijnt geweest te zijn op het ontstaan van zijn *Emilia Galotti*[5]. Reeds in 1754 had hij naar het Fransch in zijn *Theatralische Bibliothek* een overzicht van het stuk gegeven, en den auteur den grootsten levenden tragicus van Spanje geroemd. Maar vele jaren later, in de *Hamburgische Dramaturgie*, toen hij de Spaansche klassieken beter had leeren kennen, herriep hij die lofspraak (1767), en gaf de voorkeur aan Lope en Calderón boven deze koude, correcte navolging der Franschen[6]. Daar constateerde hij ook, dat men in Duitschland aan de Spaansche dramatïek veel te weinig aandacht schonk: geen vertaling, geen enkel uittreksel zelfs is hem bekend. Zelf maakt

1) door den Spanjaard Cavanilles (1784) en den Italiaan, te Berlijn, Denina (1786).
2) Tiraboschi en Bettinelli.
3) Hurtado y Palencia a.w. 802.
4) *L'art poétique*, Ch. III, 41-42. 'Là souvent le héros d'un spectacle grossier, Enfant au premier acte, est barbon au dernier.'
5) W. Cosack, *Materialien zu Lessings Hamb. Dramaturgie*^{2}, 318; Danzel und Guhrauer, *Lessing*^{2} II 310.
6) *Hamb. Dramat.* Stück 68; Danzel u. Guhrauer a.w. II 188 vlgg.

hij dan een aanvang, door de uitvoerige behandeling van het anonieme stuk *El Conde de Sex*[1]. Reeds vóór hem had echter Cronegk op het rijke bezit der Spanjaarden in dit genre gewezen (1758), en een onbekende de lezers der *Neue Bibliothek* ingelicht over den toestand der Spaansche poezie (1766). Men heeft gegist - vermoedelijk ten onrechte[2] -, dat dit J.A. Dieze zou geweest zijn. Tot dien Göttinger professor, als kenner, wendde Lessing zich ook - vergeefs overigens - om ïnlichtingen aangaande den onbekenden tooneeldichter. Maar in 1769 gaf Dieze een vertaling van het werk van Velázquez; door zijn vele aanteekeningen werd deze *Geschichte der spanischen Dichtkunst* zéér uitgebreid[3] en niet minder verbeterd. Sindsdien ontwaakt in Duitschland een belangstelling voor de Spaansche letteren, levendiger dan ooït, dan ook in de 16de en 17de eeuw. Wel waren reeds van Góngora burleske romancen vertaald door Gleim (1756) en Jacobi (1767), en door hen en anderen nagevolgd; maar eerst na 1770 komen weer vertalingen van romans, novellen, drama's; soms nog uit het Fransch - als van Linguet's *Théâtre espagnol* -, meest en bij toeneming uit de oorspronkelijke taal: *Don Quijote, Novelas Exemplares, Lazarillo de Tormes, Fray Gerundio*; werken van Quevedo, van Lope, Calderón, enz. Bertuch gaf een heel *Magazin der spanischen und portugiesischen Literatur* (1780-1782). Hoe die belangstelling en bewondering voor de letterkunde van het Iberische schiereïland in de Duitsche romantiek een hoogtepunt bereikte, is bekend; men behoeft slechts de Schlegels en Tieck te noemen[4]. Calderón, bewonderd ook door Goethe en Schiller, was voor den Katholiek geworden Fr. von Schlegel de grootste dichter van den nieuwen tijd[5], en ook Schelling stelde hem nog boven Shakespeare[6].

Met de Spaansche had ook de Portugeesche literatuur deel aan dezen opgang; maar eerst Fr. von Schlegel was het weer, die Camoens onder de allergrootsten stelde: buiten *Ilias* en *Odyssee* verdiende alleen *Os Lusiadas* wezenlijk den naam van epos[7].

1) *Hamb. Dramat.* St. 60-68. - 't Stuk is van Coello y Ochoa, zie Hurtado y Palencia aw. 740; Cosack a.w. 307.
2) Koberstein a.w. IV 191. - 't Lijkt niet waarschijnlijk, gezien wat Dieze zelf over hem zegt in zijn bewerking van Velázquez, S. 130.
3) Ticknor a. Eng. ed. III 281, a. Du. ed. II 355 zeggen ‘verdubbeld’; beter ware: verdrie-, of vervierdubbeld.
4) Koberstein a.w. IV 161 vlg., 190 vlg., 252 vlg., 734 vlg., 934. R. Haym, *Die romantische Schule*^{3}, passim (zie reg. op A.W. en F. v. Schlegel, en Tieck). Walzel, *Deutsche Romantik*^{4} I 86-89; II 96 e.e.
5) Koberstein a.w. IV 758.
6) Ricarda Huch, *Die Romantik* I $^{10-11}$, 230.
7) Koberstein a.w. IV 740. Over ged. of geheele vertt. ibid. 249, 253-254, 934.

In een andere periode, toen de Spaansche literatuur, de dramatische vooral, in een groot deel van beschaafd Europa - hetzij openlijk, hetzij bedekt, als in Frankrijk - een zeer voorname plaats innam: in de 17de eeuw, was ook in ons land haar ïnvloed groot geweest. *Celestina, Amadis de Gaula, Palmerin de Oliva; Lazarillo de Tormes*; prozawerken van Alemán, Quevedo, Cervantes, 'el Doctor Carlos Garcia', Castillo Solórzano, Antonio de Guevara, Baltasar Gracian, Luis Vélez de Guevara, Gil Polo; tooneelstukken van Lope de Vega, Calderón, Moreto, Antonio de Solís, Tirso de Molina en anderen, werden eens of meermalen vertaald, verscheidene vele malen herdrukt[1]. Bij Cats, Huygens, Bredero, Rodenburg, Isaäc Vos, Asselijn, Catha. Questiers, Focquenbroch en anderen merken wij kennis, overneming, navolging op van de Spanjaarden, hetzij rechtstreeks, hetzij door bemiddeling van het Fransch. Zelfs werden hier te lande af en toe boeken ïn het Spaansch uitgegeven[2].

Met de 18de eeuw is deze invloed zeer verminderd; Pels en Nil Volentibus Arduum hadden voorzichtig het tooneel daaraan onttrokken: slechts in Franschen vorm omgegoten, konden de Spaansche stukken hun nog voldoen. Oude vertalingen worden ïn deze eeuw nog herdrukt[3]; maar nieuwe zijn schaarsch: verhalend proza naar Quevedo[4], Vélez[5], Maria de Zayas[6], didactiek van B. Gracián[7], en enkele tooneelstukken[8]. Zelfs schijnt er in het begin en opnieuw in het midden dezer eeuw nog sprake van opvoeringen ïn het oorspronkelijk door Spaansche en Portugeesche Joden[9].

Dat in Zuid-Nederland, zoo langen tijd door regeering en hof

1) Zie Te Winkel in *Ts. Mij. Lk.* I 59-114; W. Davids, *Verslag van een onderzoek betr. de betrekkingen tusschen de Nedl. en Spa. Letterk. in 16de-18de eeuw*; Worp, *Gesch. drama en tooneel*; Kollewijn over Rodenburg in *Gids* 1891; Borgeld over Cervantes in *Ts. Mij. Lk.* 25; Kalff in *Vragen des Tijds* 1919 I; Kalff, *Gesch. N. Letterk.* vooral dl. IV en V; Te Winkel, *Ontwikkelingsgang*^{2} passim, met overzicht V, 544.
2) Zie W. Davids a.w. 116, 135.
3) Zoo van een stuk van Lope de Vega 13 of meer uitgaven: 8e dr. 1707, 12e dr.(?) 1764 (Te Winkel, *Ts. Mij.* I 94); Vélez' *Tamerlan* 11e dr. 1745 (ibid. 98); *Don Quijote* 6e dr. 1707, 7e dr. 1732 (ibidem 86).
4) Ibid. 82-83.
5) Ibid. 92, en Cat. Mij. Lk. II, 1009: *De kreupele Duyvel* (1732).
6) Davids a.w 83: novellen (1731); M. Dezajas heet de schrijfster hier!
7) In 1701 en 1724; ibid. 115 en Cat. Mij. Lk. I 632.
8) Te Winkel, *Ontwikkelingsgang*^{2}, V 188-190.
9) Te Winkel in *Ts. Mij. Lk.* I 75. Worp, *Drama en Tooneel* II 157, 258; Worp, *Gesch. Amst. Schouwb.* 185, 209; samenvattend Kossmann, *N. Bijdr. t.d. Gesch. v.h. Ndl. Tooneel* (1915) 136. 't Komt alles tezamen neer op een paar zeer magere berichtjes; en geheel klaar is de zaak mij niet.

nauw met Spanje verbonden, de belangstelling voor de Spaansche letteren niet minder was, ligt voor de hand. Soms verschenen er vertalingen van hetzelfde werk daar en bij ons op denzelfden tijd; het stichtelijk proza van Spanje - Luis de Granada, Santa Teresa, San Juan de la Cruz e.a. - kwam daar echter veel meer voor dan in het Noorden. Naast Nederlandsche vïndt men er vaak Fransche overzettingen, die trouwens ten onzent ook niet geheel ontbraken. En uitgaven in het oorspronkelijk waren in het Zuiden een gewone zaak[1].

Maar tijdens Van Goens' eerste jeugd schijnt de stroom bijna geheel verzand. Juist toen was het hoogtij van den Franschen invloed, hier als elders. Alleen vinden wij nog tegen het mïdden der eeuw uitgaven in het Spaansch van Cervantes' beroemdste werken: 1739 de *Novelas Exemplares*, 1744 de *Don Quijote*, beide fraai uitgegeven in Den Haag, met platen naar Coypel en naar Picart[2]. Ze zijn in de biblïotheek van Van Goens, met nog een aanzienlijk aantal andere, in Zuid- of Noord-Nederland gedrukte Spaansche werken, van 1556 en 1557 af - theologische uit het Italiaansch vertaalde *Obras espirituales* en een beroemde *Cancionero general*, beïde te Antwerpen[3] - tot 1751 toe: een *Diccionario nuevo de las lenguas Espagnola y Francesa* van F. Sobrino,

1) Davids a.w. XI en 92; Te Winkel, *Ts. Mij. Lk.* I, 67, 78, 79; De Haan, in *Gids* 1905 II 274, 275, 283.

2) Cat. V.G. I 593: *Avanturas de D.Q.* in vier, *Nov. Ex.* in twee dln. 8°. Vgl. Rius, *Bibliografia critica de las Obras de Cervantes* I nr. 39 - maar hier luidt titel: '*Vida y hechos*'..., evenals bij het ex. der Leidsche Univ. Bibl. van ed. 1744 'En Haya por P. Gosse y A. Moetjens', 4 dln. klein (12°) formaat -, met no. 44, herdruk, Amsterdam 1755; en no. 247. - Omtrent de illustratie zijn de voorhanden mededeelingen niet zeer duidelijk. Van Goens zegt: *D.Q.* met platen naar de teekeningen van Coypel, *N. Ex.* m. pl. n. de teekeningen van Picart. Rius spreekt voor de *Nov. Ex.* van J. Folkema [die leerling en medewerker van den 1733 gest. Bern. Picart, den zoon, was]. Dat een Picart ook betrokken was bij de illustratie van den *D.Q.* kan blijken uit den titel van een Nedl. uittreksel uit den roman door Jac. Campo Weyerman, 's-Hage 1764, in 4°.: '*De voornaamste Gevallen van... D.Q. door den beroemden Picart den Romein en andere voornaame Meesters, in XXXI kunstplaaten, na de... schilderijen van Coypel*' ...Het is B. Picart, in zijn tijd zeer gevierd, die ook wel den bijnaam voerde van zijn vader Et. P. Overigens is C.W. hier, als doorgaans, niet al te betrouwbaar. De oorspr. teekeningen zijn niet alle van Coypel, en als graveur vinden we er naast B. Picart ook Schley, Tanjé, Fokke. Het Leven van Cervantes is door C.W. zeer kort en zeer vrij bewerkt naar de biogr. d. Mayans y Siscar, die in Fra. vert. in 1740 te Amsterd. verschenen was. - De Spa. D.Q. ed. Den Haag bevatte de oorspr. *Vida* volledig. Deze uitg. heeft alléén prenten naar Coypel, gegr. door Fokke, Tanjé, Folkema. - De door V.G. genoemde *Nov. Ex.* kon ik niet te zien krijgen. Een vert. der *Nov. Ex.* (naar het Fra.), door B. v.d. M(eer), verscheen te Amst. 1731 als *Vermaakelijke Minnarijen*, met 3e dr. ibid. 1764. Beide in Univ. Bibl. Amst.; cf. Rius a.w. I nr. 980, 981; en Borgeld in Ts. Mij. Lk. 25, 74.

3) Cat. V.G. no. 1027 en 4773.

te Brussel[1]. Men vindt er theologie onder, geschiedenis, taalkunde, maar verreweg het grootste gedeelte betreft, zooals hier te verwachten viel, literatuur. Het meerendeel is Zuid-Nederlandsch, uit de 17de eeuw, en uït Antwerpen, een kleiner aantal uit Brussel[2]. Onder de Noord-Nederlandsche zijn de oudste *Los siete dias de la Semana, sobre la Creacion del Mundo*, por Jos. de Cáceres, Amstradama 5573 [1613][3] en het historische werk van Saavedra Fajardo over de Goten in Spanje (1646)[4]; en de jongste - beide uit 1744 - de reeds genoemde *Avanturas de Don Quixote* en een vertaling uït het Hebreeuwsch *La Vara de Juda*[5]. Joodsch zijn ze verder voor het grootste deel in het Noorden: over godsdienst meest[6], soms over taal[7] of moraal[8]. 't Is trouwens bekend, dat de Portugeesche Joden in ons land tot in de 19de eeuw toe Spaansch en Portugeesch in huiselijk als in kerkelijk gebruik in eere hielden[9]. Niet-Joodsch en in Noord-Nederland gedrukt, komen nog in Van Goens' verzameling voor het vermaarde *Examen de ingenios para las sciencias* van Huarte (Leiden, 1652)[10],

1) Cat. V.G. no. 3233-4. 't Is de 5de ed. Cat. Bibl. Mij. Lk. I 52 vermeldt een ‘nueva ed.’ Brussel 1721.
2) Over die Zuid-Nederlandsche uitgaven, zie bijlage O.
3) Cat. V.G. no. 7500, onder: Histoire, 1e époque. Volgens Zwarts in *Nw. Ndl. Biogr. Wb.* VI is het een vert. (waarvan?), en is de vertaler Francisco alias Jacob de Caceres. Zooals men reeds vermoeden zal, is het een vert. v. Du Bartas; althans volgens M. Kayserling, *Bibliotheca española-portugueza-judaica* (Strassb. 1890). Het boek zelf zocht ik tevergeefs.
4) *Corona Gótica, Castellana y Austriaca*, ‘en Munster 1646’, maar V.G. voegt er bij: ‘(en Hollande)’. Cat. V.G. no. 11060. - Saavedra had als Spaansch diplomaat langen tijd aan het vredes-congres te Munster deelgenomen. - Hij bracht zijn boek niet verder dan het eerste deel, de gesch. der Goten; A. Núñez da Castro gaf veel later een vervolg onder denzelfden titel, dat ook in V.G. bibliotheek aanwezig was, no. 11059 (Amberes, 1687).
5) Cat. V.G. no. 815. Vgl. over het oorspr. en zijn auteur, Salomon Ben Verga, Da Costa, *Israël en de Volken*^{2} 260.
6) Theologie: no. 813, 814, 3928 (Amst. 1677, 1729, 1712).
7) no. 3226: *Ortographia castellana a modo de Dialogo*, Amst. 1664.
8) no. 2095: Joseph d'Acosta, *Tratado de Cortesia y Politica.* Amst. 1726.
9) Zie b.v. Da Costa, *Israël en de Volken*^{2} 136-7, 271, 419. Volgens dezen hadden zij in Amsterdam, als vroeger te Antwerpen, hun letterkundige genootschappen: ‘Academias’. Ibid. 434; 267, 283, 427. - Portugeesch is ook de Joodsche *Comedia famosa dos successos de Iacob e Esau*, Delft 1699. Cat. V.G. no. 4833. Da Costa vermeldt een dramatisch dichtstuk, in een synagoge opgevoerd, in 1624, van Paulo de Pina; a.w. 283, 434. - Over Spa. geschriften van Port. Joden hier te lande, ibidem 272 vlg., 433 vlgg. - Voor wetenschappelijke verhandelingen werd het Spaansch, eerst daarvoor algemeen, in de 2de helft der 18de eeuw verdrongen door het Fransch, constateert hij, blz. 289, 440; vgl. 433. Over hun Spa. poëzie, ibid. 434-5, 283-4. - Over een Joodsch-Portugeesch werkje in 1750 nog te Utrecht verschenen, zie J. Zwarts, *Bibliotheekleven* 6, 54. - Zie verder Koenen, *Gesch. der Joden in Nederland* (1843); W. Davids in *Handd. 6e Ndl. Philologen-Congres* (1910).
10) Het boek is van 1575. Zie over den opgang, dien het maakte, o.a. Ticknor-Julius II 309. Een vert. d. Lessing, 1752, werd 1785 herdrukt. Een Ndl. vert. d. H. Takama v. 1659 in Bibl. Mij. Lk.

verschillende werkjes van B. Gracián[1], en een Spaansche vertaling van Fénelon's *Télémaque*, verschenen in Den Haag in 1713[2].

Zelfs bij de Spaansch-Portugeesche Joden ging de belangstelling voor deze hunne voorvaderlijke talen en literaturen kwijnen om het midden der 18de eeuw. Juist ïn dezen tijd voelt de jonge Van Goens zich daartoe aangetrokken; hij begint ze zelf te bestudeeren, en beveelt ze anderen aan. In 1769 knoopt hij rechtstreeksche betrekkingen aan met Spanje en Portugal beide. Voor dit laatste land viel dat zeer gemakkelijk. Een Duitsche vriend, de Paltzer D. Th. Heddaeus, die aan de Utrechtsche hoogeschool uit het Stipendium Bernardinum theologie had gestudeerd[3], ging - als gouverneur zeer waarschijnlijk - naar Lissabon, in dienst van den Hollandschen consul Gildemeester. Hem draagt Van Goens zijn belangen op. Ik zal al mijn best doen, uw opdrachten uit te voeren, schrijft deze na geruimen tijd[4]; ik ben zelf nog niet op de hoogte met Portugeesche boeken, maar een geleerde Portugeesche vriend hielp mij aan de prijsopgave van de op uw lijst aangegeven werken. Zoek nu uit, wat gij er van hebben wilt... Hij belooft bovendien, een paar comedies van Molière, pas in het Portugeesch vertaald, te zullen zenden[5]. Van Goens kiest een aantal werken uit[6], waarvan Heddaeus ook het grootste gedeelte voor hem aankoopt[7]: *Obras de Lobo*[8], de *Henriqueida* van Meneses de Ericeira[9], een Italiaansche vertaling der *Lusiadas*[10] en andere[11]. Maar de verzending werd vertraagd, doordat in een

1) W. Davids a.w. 116 en 135 vermeldt twee Spa. werken van B.G., in Amst. gedrukt bij J. Blaeu, 1659, en een godsd. werkje van F. Marcos, Den Haag 1650. Ik kan daar nog bijvoegen, van Gracián: *El politico D. Fernando el Catolico* (Amst. 1659) en *El Discreto* (Amst. 1665). Cat. V.G. no. 16576-7.
2) Cat. V.G. no. 6876. - De hervormde Spaansche bijbelvertaling in folio, Amsterdam 1602, dien we elders meermalen aantreffen (b.v. Cat. J.J. Schultens no. 38; Cat. Doopsgez. Gem. Amst. I 26), ontbreekt bij V.G. Zie daarover, en den bewerker Cipriano de Valera bij Hurtado y Palencia a.w. 488.
3) Ingeschreven in 1768, en weer in 1771 (9 Dec.) als Heidelbergensis. Promoveerde ook te Utrecht in theologie, blijkens zijn ondert. v.h. daarop betrekkelijke formulier. Zie *Arch. Kerk. Gesch.* 9 (1838) 500. En verder S.D. van Veen, *Het Stipendium Bernardinum* 279, op jaar 1763. Hij was de eerste stipendiaat.
4) H.a.V.G. 15-3-69, ten deele uitgeg. Br. I 364.
5) Vgl. boven 357 vlgg. en Br. I 364.
6) in brief van 20-4-69 blijkens H.a.V.G. 17-9-69.
7) Daarbij ook een *Corpus Poëtarum Lusitanorum* in zeven 4^{o} deelen; maar dat betrof Latijnsche poezie. Cat. V.G. I 443.
8) Cat. V.G. no. 16596. Afzonderlijke werken van denzelfde no. 4847-52.
9) No.4854.
10) No. 4843.
11) Een uitvoerige verzameling van Portugeesche gedichten bezit zijn bibliotheek, al of niet door Heddaeus verkregen, in no. 4835-9 *A Fenix renascida ou Obras poeticas dos melhores Engenhos Portuguezes*, door M. Pereira da Sylva, Lisboa 1746, in vijf deelen 8^{o}. - Tot eigen orienteering in de Port. lit. gesch. gebruikte ik vnl. Mendes dos Remedios, *Hist. da Lit. Portug.*^{5}, Lisboa 1921.

zitting der ‘Mensa Censoria’ eerst moest worden uitgemaakt, of men dit wel kon toestaan[1].

Wat dan nog aan zijn wenschen ontbreekt, als de *Cancioneiro* van García de Resende (1516), was zeer moeïlijk te krijgen; men moest daarvoor bij particulieren zijn, die soms nog wel gezind waren, den voorvaderlijken boekenschat van de hand te doen, maar slechts voor zeer veel geld. ‘En general les boutiques des libraires Portugais sont tres mal fournies, et eux-memes fort ignorans’. Van gedrukte catalogi weet men daar niet; misschien is er een geschreven lijst te krijgen. - Wat de gevraagde inlichtingen betreft omtrent de ‘Academie royale de l'Histoire’ - Van Goens heeft toch altijd een zwak voor Academiën! - daarvoor zal Luis José de Brito zorgen, in een brief in het Portugeesch, rechtstreeks aan Van Goens. ‘C'est de tous les Portugais, que je connois, celui, qui est le mieux versé dans l'Hïstoire literaire de sa patrie’. De Brito - zeker wel de geleerde vriend uit den eersten brief - is trager ïn het doen dan in het beloven. In het volgende jaar schuift Heddaeus[2] de schuld van zijn lange zwijgen op het uitblijven van De Brito's toegezegden uitvoerigen brief voor Van Goens; en hij is er nog niet. Intusschen schreef hij wel om een dienst te vragen van Van Goens: om namelijk eenige zeldzame boeken over Amerika en Indië tegen elken prijs in Holland op te sporen[3]. Van Goens voldoet daaraan[4]; De Brito, dankbaar, belooft nog eens, te schrijven[5]. Maar weer blijft het bij de belofte[6].

Nieuwe orders zendt Van Goens aan Heddaeus; die echter eerst de hooge prijzen schrijft, met aanbod, voor hem te marchandeeren[7]. Maar van Portugeesche boeken blijft zijn bibliotheek schaarsch voorzien; aan de rubriek ‘Poètes Portugaïs’ van zijn Catalogus doet Van Goens de mededeeling voorafgaan[8]: ‘Je n'en ai que trois, mais ces trois sont les meilleurs’... Het zijn Camoens[9], Lobo, en Meneses de Ericeira. - Over de Academie

1) H.a.V.G. fragment z.d., maar uit bijgevoegde uitvoervergunning der M.C. van 18 Sept. 1769 blijkt de dateering: 19-9-69. Slechts ten deele uitgeg. Br. I 363-4.
2) fragment H.a.V.G. z.d., maar inhoud wijst op 1770.
3) Het lijstje is nog onder papieren V.G.
4) Met de uitgaven van de familie De Bry te Frankfort. Zie *Allg. D. Biogr.* III 457.
5) H.a.V.G. 5-2-71 en 7-5-71, beide niet uitgeg.
6) Onder de papieren-V.G. is geen brief van hem; in de pralende opsomming, Br. I 4, D.B. niet vermeld; maar wel op eigenh. lijst v. brieven.
7) H.a.V.G. 5-2-71. Vgl. een volgenden, fragment z.d. (± Juni 1771), niet uitgeg.; V.G. bood f 60. -, helft van den vraagprijs, voor een Portug. Woordenboek. 't Is niet in zijn Cat. - Een Port. vert. van Rollin's *Hist. ancienne* d. M. de Souza, en eene van Pope's *Essay on Man* d. A. Teixeira zijn door H. gezonden, blijkens brief uit 1770 en van 7-5-71. Vgl. Cat. V.G. no. 7486-7 en 6033.
8) Cat. V.G. I 475.
9) Z.b. 536 n. 5.

bericht Heddaeus, tenslotte bij een ander dan De Brito zijn licht te hebben opgestoken[1]: in een volgenden zal hij Van Goens nauwkeurig inlichten. Merkwaardigerwijze vinden wij in dien volgenden niets er over; maar het is ook slechts een fragment[2]. Leed Van Goens, een benoeming zoekend, ook hïer een échec? We kunnen het slechts gissen.

Van zijn zijde bewees Van Goens ook diensten aan Heddaeus, en aan diens meester. Hij bezorgt hun de dan verschijnende eerste deelen van een nieuwe bewerking van den *Dictionnaire Encyclopédique*[3]; ook Fransche theologïsche en litteraire werken: Saurin, Boileau, Corneille e.a.[4]; hij moet hun nog een exemplaar der *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et des Belles Lettres* zoeken te verschaffen[5]. De broeder van den consul, Johan Gildemeester te Amsterdam, zorgt steeds voor de verzending, en de wederzijdsche betalingen[6]. Voor zich zelven wenschte Heddaeus inzonderheid Van Goens' vertaling van Mendelssohn te ontvangen; een exemplaar van zijn aanstaande uitgave van Von Scheyb's werk moest hij voor hem bewaren[7]. En allerlei belangen heeft Van Goens voor hem te behartigen in Utrecht: bij Bonnet, bij boekhandelaren, bij zijn ouden hospes[8]. Bij kostschoolhouders moet hij informaties inwïnnen. Want een vriend wil hem misschien een of twee kinderen meegeven ter opleiding voor den handel[9]. En als hij, nadat de drie jaar van zijn verbintenis om zijn, weer zal terugkeeren[10], zal hij inderdaad voor Des Essarts een 11-jarigen jongen meebrengen. Hij zelf wil zijn studie weer voortzetten, en zou daarom liefst te Utrecht een ‘bonne condition’ hebben. Van Goens, met zooveel relaties, kan wellicht uit vriendschap iets daarvoor doen[11].

1) H.a.V.G. 7-5-71. Vgl. brief uit 1770.
2) H.a.V.G. z.d. (± Juni 1771, antwoord op V.G.a.H. van 3-5-71), niet uitgeg.
3) De zgn. Dict. d'Yverdon, van De Félice, 1770-1780 in 58 dln. - H.a.V.G. 17-9-69: inteekening op drie exx; 1770: wij zien in tijdschriften, dat eindelijk het eerste deel uit is; zend ze aan J. Gildemeester te Amsterdam, want we zijn zeer nieuwsgierig; 13-8-71: laat D. Enc. op Gildemeester's naam overschrijven.
4) ‘M. Gildemeester désire fort d'avoir ces livres’. H.a.V.G. 5-2-71. Hier moest V.G. slechts opdracht geven aan C.C. Kilian, theol. stud. uit den Palts te Utrecht. Zie Van Veen a.w. 279, waar Kilian op 1764 staat. Een in een vorigen genoemden W.B. Wilhelmi vinden we hier op 1767.
5) Verder inteekenen op een nieuwe uitg. van S. Werenfels' Werken; en een pas verschijnend ‘Ned. Magazijn van fraaie K. en Wet.’ - als hij het van belang vindt - doen zenden in twee exx. (Wat bedoeld wordt, weet ik niet).
6) H.a.V.G. 17-9-69; 1770; 5-2-71; ± Juni 1771; 13-8-71.
7) H.a.V.G. 5-2-71. Vgl. boven 497.
8) H.a.V.G. 17-9-69.
9) H.a.V.G. 5-2-71; 7-5-71.
10) H.a.V.G. 7-5-71: denk begin Juli weg te gaan; 13-8-71: hoop U eind Sept. te Utrecht te bezoeken.
11) H.a.V.G. 7-5-71.

Eenmaal verwaardigde de Consul zelf zich, iets voor Van Goens op papier te zetten: een karig antwoord op enkele vragen aangaande Portugeesche waardigheidsbekleeders[1]. Het gaf niet het minste houvast voor verdere correspondentie. En inheemsche relaties had Heddaeus blijkbaar ook niet kunnen aanbrengen; hij woonde trouwens op vijf uur afstand van Lissabon, op het buitengoed van Gildemeester. Als hij weg is uit Portugal, is dan ook alle verbintenis van Van Goens met dat land verbroken.

Iets beter slaagde hij ten opzichte van Spanje. 'My Spanish friends procured for me from the King of Spain an order to present me with a copy of the Catalogue of his Escurial Library, to adorn my own', vertelt Van Goens later aan Lord Dover[2]. En hij somt die vrienden op: 'Fr. Florez, D. Maians y Siscar, D. Rodrigues Campomanes, Ant. Sancha, etc.'

Van betrekkingen met P. Rodriguez de Campomanes (1723-1802), bekend oeconoom en staatsman onder Karel III en Karel IV, geestverwant van Aranda, biograaf van Feijóo, vriend van Jovellanos, vinden wij nergens verder een spoor[3]. Moet het geweest zijn in verband met de Academia Real de la Historia? Daarin had Campomanes de leidïng. Maar er blijkt ons ook niets van eenige relatie van Van Goens hiermede. Vermoedelijk heeft heel de 'vriendschap' bestaan in zekere ambtelijke toestemming of medewerking tot de schenking der Catalogi van de Arabische en Grïeksche handschriften der koninklijke bibliotheken, samengesteld door Casiri en Iriarte. 'Ik heb door bijzondere liaïsons aen 't Hof van Spanje en influensie van een voornaem Heer te Madrid, met wien ik geliëerd ben, na lang talmen, eindelijk verkregen, dat de Koning mij de eer heeft gedaen, van een exemplaer van dit werk, te weten *Casiri Mss. Oo.*[4] 2 vol. en *Iriarte Cat. Mss. Graecorum* 2 vol. aen mij te doen schenken'. Toen duurde het nog weer twee jaar, eer hij ze ontving[5].

Die voorname heer te Madrid zal Enr. Flórez geweest zijn[6].

1) Bijlage bij H.a.V.G. 13-8-71.
2) Br. I 4.
3) Niets bij papieren-V.G. dan naam op eigenh. lijst brieven.
4) Orientalia.
5) V.G.a.H.A. Schultens 22-9-74. (Br. I 360). Er is dus voor U geen aankomen aan, geeft V.G. te verstaan; hoogstens zou de Leidsche Univ. Bibl. met eenige kans op slagen een poging kunnen doen. - Vgl. Meerman in 1766 bij Reiske, *Lebensbeschr.* 626: 'est penes me volumen primum, opus auro contra carum, quodque haberi non potest, nisi regia munificentia'. - Van Goens nog eens weer zoo, Cat. II 217-8. Zijn exemplaar (het vierde deel ontbrak, want dat was nog niet verschenen) kwam door aankoop in 1766 aan de Utrechtsche Universiteitsbibliotheek. Van Someren, *De Utrechtsche Univ.-bibl.* 50.
6) Z.b. 544.

Hoe Van Goens er toe kwam, aan hem te schrijven, blijkt ons niet. Misschïen had Wesseling hem op dien geschiedenis- en oudheidkenner gewezen; wij zagen vroeger, dat deze Spaansch zal hebben gekend, en dat hij de Latijnsche briefwisseling van een Spaanschen geleerde uitgaf[1]. Sommige zijner Spaansche, geschied- of letterkundige, boeken verkreeg Van Goens door aankoop uit zijn nalatenschap[2]. Maar eerst in 1769 waagt hij een brief. Met goed gevolg: 'Mi Señor - la carta con que vuestra Señoria se ha dignado honrarme, le supone instruido en la lengua Española, per lo que le respondo en la misma, dandole repetidas gracias por la honorifica memoria con que se digna favorecerme, y asegurando mi total correspondencia en quanto pueda servirle', zoo begint Florez' antwoord van 24 Juni 1769[3]. Van Goens heeft, naar het vervolg te oordeelen, zijn boek over oude Spaansche munten[4] geprezen, en zijn plan vermeld, over hetzelfde onderwerp te schrijven. Daarbij vroeg hij Flórez' medewerking, die deze hem volledig toezegt: 'contribuiré remitiendo dibujos[5] de otras Medallas rarisïmas que no estan publicadas, a fin de que la Obra de V.S. salga[6] mas ilustrada que la mia'. Dit schrijft hij uit Burgos, waar hij vertoeft voor de studie der kerkelijke archieven, met het oog op zijn *España Sagrada*[7]. Zijn woonplaats is echter Madrid, sinds Ferdinand VI hem op het midden der eeuw 'a la Corte'[8] heeft geroepen[9].

Daarheen in Augustus teruggekeerd, vïndt hij reeds weer een brief van Van Goens, dien hij terstond beantwoordt[10]. Gaarne zal hij de veel belovende briefwisseling voortzetten. Allereerst moet hij Van Goens verzoeken, de tegenwoordige Spanjaarden niet af te meten naar die van de vorige eeuwen; vooral de lieden van stand en van litteraïre studie profiteeren thans veel van den omgang met andere volken. Hij zelf staat voortdurend in verkeer met Engelschen, Franschen, Denen, Zwitsers: tot ruilingen op

1) Z.b. 217-8.
2) O.a. een Lat.-Spa. woordenboek, en *Obras* de Mendoza. Wsch. ook de *Obras y relaciones* de Ant. Perez, ed. 1644, die in beider bibl. voorkomt. Cat. V.G. no. 11103.
3) Br. I 346. - De vertaling dezer brieven door Dr. W.G. Brill is telkens zeer zonderling.
4) *Medallas de las colonias, municipios y pueblos antiguos de España* (Madrid 1757-1758). Cat. V.G. II 207-8.
5) afbeeldingen.
6) uitkome.
7) Vgl. boven 544 n. 4. V.G. bezit de eerste 25 deelen (- 1769; deel I in herdruk van 1754). Cat. V.G. II 216. - Verder zijn er van Flórez nog in zijn bibliotheek de *Memorias de las Reynas Catolicas* (Madrid 1761), en de uitgave (met noten en biographie) van den 16de-eeuwer Ambrosio de Morales, *Viaje a los reynos de Leon y Galicia y principado de Asturias.* (Madrid 1765). Cat. V.G. no. 11049-50 en 10976.
8) 'A la corte': naar Madrid, de residentie. Van Goens schijnt te hebben opgevat: naar het hof.
9) Br. I 346 (24-6-69).
10) Br. I 347 vlgg. (5-8-69).

het gebied der natuurlijke historie, welke wetenschap hij bezig is in Spanje te introduceeren, en op dat der numismatiek: ‘y contratamos en buena fé con mutua satisfaccion de partes. Por esto digo que los Españoles presentes no son como los pasados’. - Natuurlijke historie en penningkunde zijn de eenige liefhebberijen, die hij zich gunt tot afwïsseling van zijn hoofdwerk, vertelt hij later. Een reis door Murcia en Granada maakt hij zich zoozeer ten nutte tot het verzamelen van nieuwe gegevens[1], dat hij er over denkt ‘a sacar[2] otro libro de colonias y municipios de España, por las muchas Medallas que he adquirido ineditas; y añadir las Medallas de los Godos’[3]. - 't Is eigenaardig: over Van Goens' plan en Flórez' medewerking hooren wij nergens een woord meer, ondanks de steeds herhaalde dienstpresentatie ‘como fiel y devoto siervo’. En met dien laatst aangehaalden brief eindigde ook de heele correspondentie - tenzij dan Van Goens nog een antwoord heeft geschreven.

Intusschen had hij ook anderszins Flórez' medewerking ingeroepen: tot uitwisseling van boeken tusschen Nederland en Spanje. Zelf zou ik gaarne al het gewenschte bezorgen, antwoordt Flórez, als het alleen voor U persoonlijk was. Daar Van Goens echter op een ‘comercio mas general’ doelt, niet alleen voor zich, maar ook voor al zijn vrienden(?), beveelt hij hem met vol vertrouwen een boekhandelaar ‘en esta Corte’ aan: D. Antonio Sancha; die boeken krijgt uït Frankrijk, Engeland en Holland. Hij waarschuwt hem echter, dat de goede, oude Spaansche boeken zeldzaam zijn. Of wenscht hij, wat tegenwoordig verschijnt? De persen werken rusteloos. Onder hetgeen zij voortbrengen, is echter heel weinig belangrijks, vooral voor vreemdelingen. Van Goens geve zijn wenschen slechts te kennen, in het Fransch of in het Latijn[4]. Zoo doet deze, en Flórez levert zijn lijst over aan Sancha. Men zal zijn best doen, hem zooveel mogelijk de verlangde werken te verschaffen, maar sommige zijn zeldzaam, andere vrijwel onvindbaar. Sancha - tot wien Van Goens zich ook wel, in het Fransch, rechtstreeks wenden kan, beduidt Flórez hem - heeft in Amsterdam een correspondent, door wien hij het verworvene naar Utrecht zenden zal; hij is ook wel geneigd, andere boeken in betaling terug te ontvangen[5].

1) Br. I 356-7 (18-4-70).
2) in 't licht te geven.
3) Br. I 358 (6-9-70). Die laatste had hij reeds ten deele in zijn hoofdwerk behandeld. Zie Br. I 352 (16-11-69). - Inderdaad heeft Flórez aan zijn werk van 1757-8 een derde deel toegevoegd, dat 1773 verscheen.
4) F.a.V.G. 5-8-69. Br. I 349-350.
5) Br. I 351 (16-11-69).

Ook de werken van Flórez zelven heeft Van Goens besteld; voorloopig zendt men alleen de historische: *España sagrada* - over welks vorderingen de auteur telkens bericht geeft -, *Clave Historial, Memorias de las Reynas Catolicas*, enz.; het werk over numismatiek zou hij al wel bezitten[1]. Zijn andere geschriften noemt Flórez alleen op[2]. Maar op zijn uitgave van Spaansche Patres der 7de eeuw, waarmede hij dan juist bezig is, komt hij met eenige voorliefde terug[3]. Het gaat hem aan het hart, als de drukkers er eerst zoo mee talmen; zij hebben het volhandïg met de kerkelijke[4] boeken, die vroeger in Antwerpen gedrukt werden; 'y las cosas de los Jesuitas han ocasionado un diluvio de papeles impresos'. Maar die storm gaat reeds weer liggen[5].

Van Goens, die reeds in zijn uitgave van Porphyrius' Droomboek belangstellïng had getoond voor de in Spanje vrijwel verborgen Grieksche handschriften, welker beschrijving men wachtte in het vervolg van Casiri's Catalogus der Arabische manuscripten in het Escuriaal[6], informeerde nu ook bij Flórez naar die schatten. Deze lichtte hem in: men is bezig aan de uitgave van het tweede deel van Casiri, en van een eerste deel over Grieksche handschriften der koninklijke bibliotheek te Madrid. In den handel zullen ze in lang nog wel niet komen, want de opperbibliothecarïs is zeer traag en uitermate langzaam; ook heeft de koning indertijd van het eerste deel van Casiri geen verkoop gewild. De bibliotheek van het Escuriaal is te beschouwen als een 'sacramento bastante recondito', vooral wat betreft dïe Grieksche en Arabische handschriften: er is daar niemand, die ze lezen kan. Casiri woont niet daar, maar te Madrid. Hij en Iriarte zijn beiden vrienden van Flórez, maar hun onverdraaglijke traagheid maakt het gebruik der bïbliotheken, der handschriften inzonderheid, thans nog zeer moeilijk[7]. Een half jaar later schrijft hij, dat beide deelen reeds geruimen tijd van de pers zijn, maar nog niet 'verschenen', door diezelfde luiheid. Tegen het einde van het jaar, bij 's Konïngs terugkomst in Madrid, denkt men, dat ze zullen gedistribueerd worden[8]. Ver-

1) Zie boven 554 n. 4 en 7. - Niet alles, wat F. laat zenden, vinden we in Cat. V.G. terug.
2) Br. I 351-2 (16-11-69).
3) Ibid. en 356 (18-4-70).
4) d.i. godsdienstige, stichtelijke?
5) Br. I 353 (16-11-69).
6) *Praefatîo* 20, met verwijzing naar E. Clarke, *Letters concerning the Spanish Nation* (1763). - Over Clarke's boek spreekt Dieze in zijn bewerking van Velázquez' *Gesch. d. Spa. Dk*. 131, 298, zeer ongunstig.
7) Br. I 355 (18-4-70. - Over een hs. van Jamblichus geeft F. inlichtingen, Br. I 358 (6-9-70).
8) Br. I 359.

der hooren we hierover niet. Maar dat Flórez en Sancha de 'hofrelaties' zijn geweest, die Van Goens deden deelen in die 'bijzondere gunst des Konings'[1], is zeer waarschijnlijk, ook omdat zij eveneens hun best beloofden te doen, hem een dergelijke Napelsche uitgave te bezorgen: Bayardi's *Prodromo delle antichità d'Ercolano*[2].

Ten slotte: de Academiën! Natuurlijk vraagt Van Goens ook daarnaar. Flórez antwoordt zeer kort. De Real Academia de la Historia gaf en geeft geen 'Memorias' uit; er zijn wel enkele bekwame leden, maar die wijden zich liever aan ander, huns inziens belangrijker werk, wat den Academiën niet tot voordeel strekt. Die 'de la Lengua Espa*ñ*ola' herdrukt het eerste deel van haar Woordenboek, zeer vermeerderd[3]. -

Sancha kocht en zond voor Van Goens, wat hij kon; de zeldzaamste werken, die nog ontbraken, zouden volgen, zoodra ze zich maar aan hem voordeden[4]. Van rechtstreeksche briefwisseling met hem is ons wel niets overgebleven, maar uït kennisgevingen van een Amsterdamsch koopman blijkt, dat Van Goens althans tot 1772 met hem in betrekking is gebleven; daar zien we ook inderdaad, dat hij hem boeken met boeken betaalt[5]. In de brieven van Flórez vinden we nog een merkwaardige plaats aangaande Sancha. Van Goens bewoog hem namelijk, nieuwe Duïtsche boeken in Spanje in te voeren: 'El librero Sancha hará traher las Obras modernamente publicadas, que V.S. menciona: pues hasta ahora no ha habido aqui comercio con las impresiones de Alemania'[6]. Een stoute poging van Van Goens om óók in Spanje zijn geliefde moderne Duitsche auteurs te ïntroduceeren? Ik betwijfel het. Veeleer denk ik, ook om het verband, aan Duitsche uitgaven van klassieke auteurs[7]. -

Van Greg. Mayans y Siscar vinden wij een korten Latijnschen brief aan Van Goens[8], uit het begin van 1772, met dankbetuiging voor de gezonden 'dona tua literaria', waarin hij de geleerdheid van hem en zijn vrienden zeer heeft bewonderd. Als tegengeschenk zal Van Goens de verbeterde en vermeerderde uitgave zijner Latijnsche Grammatica ontvangen, zoodra zij ver-

1) Cat. V.G. II 218.
2) Br. I 354-5 (met dwaze vertaling); Cat. II 235. Vgl. echter boven 401 m.n. 10.
3) Br. I 359 (6-9-70).
4) F.a.V.G. 18-4-70 (Br. I 354).
5) J. Reynaud et Co. a. V.G. 22-6-70 en 19-10-72.
6) Br. I 356 (F.a.V.G. 18-4-70).
7) b.v. van Reiske, die hem 4-7-69 reeds over zijn weldra uit te geven *Oratores graeci* schreef. Vgl. boven p. 518 n. 10.
8) 'Valentiae Edetanorum, XV Kal. Febr. an. 1772.'

schijnt, en tegelijk zijn *Idea*[1], met de toelichting van zijn broeder Juan Antonio Mayans, ‘qui te aeque ac ego et diligit, et colit.’ Stond Van Goens reeds langer met hem in relatie? Uit den laconischen brief blijkt er niets van; er blijkt ook niet eens van den wensch tot bestendiging, ondanks het ‘tibi me addictissimum puta’ op het einde. Men zou er uit besluiten, dat de aanrakïng kort en koud is geweest. Zijn eigen ‘Werken’ zond Van Goens gaarne en gauw als ‘dona literaria’; soms vergezeld van het werk van vrienden, zooals hier ook het geval schijnt. Maar een enkel feit wijst toch op ouderen datum. In het najaar van 1770 kreeg Van Goens, via G. Meerman, van Mayans een gedicht op de verovering van Napels[2] toegezonden. 't Bevreemdde hem, dat er geen brïef bij was; op zijn navraag bij Meerman bericht deze: ‘Majansius m'a envoyé plusieurs paquets avec leur adresse, sans que j'aye vu aucune lettre y jointe. Et vous étiez de ce nombre.’ Met welke bedoeling hij hem dat gedicht gezonden heeft, kan hij dus niet zeggen; maar ‘il sera apparemment exquis dans son genre afin de vous faire connoitre toute l'énergie de la Langue Espagnole’, onderstelt Meerman. En hij geeft hem Mayans' adres op[3].

Heeft Mayans op direct of indirect verzoek van Flórez of Sancha het boek gezonden? En Van Goens, op Meerman's aanwijzing, gretig de gelegenheid aangrijpend, daarna een brief geschreven en zijn Werken[4] aangeboden? De herinnering aan Majansius' naam van de lessen of uit het werk van zijn leermeester kan daartoe het hare hebben bijgedragen. Want onder de correspondenten van Marti[5] was ook Mayans, en aan zijn uitgave van Marti's brieven had Wesseling diens levensbeschrijving door Mayans toegevoegd[6]. Uit het groote aantal werken

1) De tekst Br. I 362 is onverstaanbaar. - Vgl. Cat. V.G. I 306, waar wij een driedeelige *Grammatica de la lengua latina*, en een kleinere *Idea de la Gramm. de la lengua latina* vinden, maar van 1768, en in eersten druk. (Een heel andere, juridische, *Idea v*an Mayans, ook van 1768, Cat. I 112). De belofte schijnt onvervuld gebleven, want wij vinden geen uitgave bij V.G. van 1772 of later.
2) Wsch. *Nápoles recuperado* van Franc. de Borja de Esquilache (1651). Zie Cat. V.G. I 470; en Hurtado y Palencia a.w. 597. Een goed dichter, oordeelen de laatsten, een der weinigen, die zich in dien tijd vrij wisten te houden van de invloeden van ‘culteranismo y conceptismo’.
3) M.a.V.G. 6-12-70. Vgl. boven 416, 497.
4) Alleen de klassiek-philologische? of ook, evenals aan Duitsche en Fransche literatoren wel, de *N. Bijdragen*?
5) Zie boven 217-8 en 554.
6) Volgens Velázquez-Dieze a.w. 299. - Overigens had Mayans reeds lang Europeeschen naam verworven; ook in Nederland was reeds werk van hem gedrukt, en Meerman's *Epistulae* (1767) gaven ook brieven van hem.

van zijn hand in Van Goens' verzameling[1], waaronder ook gelegenheidsstukken, kan men nog niet besluiten tot een meer vriendschappelijke verhouding, waar overigens alle spoor daarvan ontbreekt. Trouwens, die gelegenheidsstukken zijn al oud, en betreffen weer een Academia; de Academia Valenciana. Zoowel van deze als van andere: de Barcelona, de S. Fernando (te Madrid), dos singulares de Lisboa, verzamelt Van Goens gaarne de Handelingen, Oratïes, en wat dies meer zij[2]. -

Met Meerman stond Majansius, naar allen schijn, in drukker verkeer. In zijn brief aan Van Goens wijdt hij ook zeer waardeerende woorden aan zijn nagedachtenis[3]: 'Mortem illustrissimi Baronis, Gerardi Meermani, aegerrime fero, cui nescio amor in literas, et studium adjuvandi literatos consilio, et libris, *quando ullum invenient parem.* Magnam jacturam fecit Respublica literaria'[4].

Van Goens, dïe, als wij zagen, reeds van vóór 1766 de Spaansche en Portugeesche letteren met ernst beoefende, ontdekte in 1769 in den Göttinger hoogleeraar Dieze een gelijkgezind bewonderaar dier literaturen, die hem in de kennis daarvan echter ver overtrof. Toen Dieze in 1768 de voorrede voor zijn bewerking van Velázquez' *Orígenes* schreef, had hij gedurende een reeks van jaren veel kosten, tijd en moeite aan de studie der Spaansche letterkunde besteed. Hij wilde 'die Ehre der Spanischen Dichter retten, und vortheilhaftere Begriffe davon wecken, und zugleich seinen Landsleuten ein neues und noch unbekanntes Feld der Literatur eröffnen, wo sie wichtige und unerwartete Entdeckungen machen können.' Want terwijl men zich op allerlei wijze beijvert, in Duitschland de kennis der buitenlandsche literaturen uit te breiden, heeft men voor de Spaansche nog steeds niet de minste aandacht, integendeel, slechts door vooroordeel ingegeven minachting over, ofschoon ieder weten kan, dat zij eens boven alle andere uitstak, en Italianen, Franschen, Engelschen tot model strekte. Ook in Duitschland zocht men in de vorige eeuw ze na te volgen. Thans is de kennis hunner taal er geheel verdwenen, hun boeken zijn er zeldzaam, over hun karakter en zeden laat men zich de wonderlijkste fabelen op de mouw spelden. Velázquez' boek, dat een goed

1) Cat. V.G. nrs. 4, 905, 1163, 2074, 3124-30, 3223, 3228, 3395, 3467, 3493, 4760, 4792, 6760, 10121-2, 11019, 11183, 16253-6, 18910-13.
2) Cat. V.G. II 702.
3) G. Meerman stierf 15 Dec. 1771.
4) Br. I 362.

overzicht over den ganschen ontwikkelïngsgang der Spaansche letterkunde geeft, koos hij tot leiddraad bij zijn pogen, om deze dichtkunst meer bekendheid te verschaffen. Velázquez is een geleerd, bereisd man, die, wanneer hij zijn landslieden niet onpartijdig beoordeelt, steeds zondigt te hunnen ongunste: ‘aus einem Eifer, alles nach der classischen Regelmäszigkeit zu beurtheilen, ist er oft zu streng, ja wohl ungerecht gegen sie.’

Maar voor Dieze's doel was het Spaansche werk veel te kort en schetsmatig. Daarom heeft hij over leven en werken der schrijvers, over de samenhangende Arabische, Provençaalsche, Portugeesche, Gallicische en Baskische literatuur zeer veel in ophelderingen en aanmerkingen bijgevoegd: ‘eine Arbeit, die mit unermeszlichen Schwürigkeiten verbunden war, und bey der ich mir bey jedem Schritte die Bahn selbst brechen muszte, weil mir Niemand vorgearbeitet hatte’[1]. Gelukkig beschikte hij over een rijken voorraad van hulpmiddelen: zelf verzamelde hij jaren lang, en de op het gebied der schoone letteren boven de meeste andere uitblinkende Göttinger universiteitsbibliotheek voorzag in de rest. Hij levert dan ook geen oppervlakkige compilatie: ‘es sind nur wenige und sehr unbeträchtliche Werke, die ich nicht selbst vor mir gehabt hätte. Ich habe die Dichter selbst von neuem gelesen und sorgfältig studirt’. De dorre bio- en bibliographische mededeelingen heeft hij getracht te verlevendigen door korte beoordeelingen van ‘Genie und Charakter’ der dichters; onbillijke critiek van Velázquez heeft hij weerlegd[2].

Dieze gevoelde zich wel als eenig kenner en voorvechter der miskende Spanjaarden. Maar hij is ook vol geestdrift voor zijn zaak. Dat blijkt ons uit zijn plannen en verwachtingen. Dit werk is maar een voorlooper: een ander, veel omvangrijker, zal aanstonds volgen, waarin hij de schoonste stukken der besproken dichters, van de oudste tot de modernste, in het oorspronkelijk met bijgevoegde vertaling en aesthetische beoordeeling, zijn landgenooten zal voorleggen. Het eerste deel, in hoofdzaak uit de *Cancionero general* puttend, zal spoedig verschijnen[3]. Een verhandeling ‘von dem Genie und dem eigenthümlichen Charakter der spanischen Poesie’ zal hij daaraan doen voorafgaan[4]. Van Lope de Vega zal hij eenige stukken deels volledig, deels in uittreksel ver-

1) Over het weinige en zeer gebrekkige werk, tot nog toe aan de Spa. lit.-gesch. besteed, zie ook Dieze's aant. S. 127-130.
2) Alles uit Velázquez-Dieze *Gesch. der Spa. Dichtkunst*, Vorrede.
3) Ibidem.
4) a.w. 121 n. en 130.

talen en beoordeelen[1]. Van Calderón evenzoo[2]. Van de beste epische gedichten wil hij niet alleen de schoonste gedeelten, maar ook het geheele plan telkens mededeelen, met zijn critiek er op[3]. Over den *Don Quijote* - uitgaven, vertalingen, anecdoten - kan men wellicht ook een werk van hem verwachten[4]. Over het Spaansche tooneel met zekerheid: sinds langen tijd verzamelt hij daarvoor de stof[5].

Zijn zelfbewustheid verhinderde Dieze niet, de weinige anderen, die zich met zijn lievelingsstudie ernstig hadden beziggehouden, te erkennen in hun waarde; onder de Duitschers den anonymus van de *Neue Bibliothek*[6], en bijzonder Von Cronegk: 'er kannte ihre Literatur, und studierte sie sorgfältig'[7]. Maar over de meesten - Italianen, Franschen, Engelschen, en Duitschers - kan hij niet gunstig oordeelen[8]. Ook Lessing, over Montiano handelend, deed niet anders dan Hermilly overschrijven[9].

Nog nooit, zegt Dieze[10], is een der werkelijk groote Spaansche dichters in het Duitsch vertaald[11]. Hij wenschte, dat de Duitschers zullen gaan profiteeren van de 'unermeszlich reiche Fundgrube' in Lope's werk voor 'Süjets, Plane, Situationen und Charaktere'. Ook konden zij vele zijner stukken met weinig moeite in de vereischte regelmaat brengen[12]. Evenzoo zou een dichter van talent en smaak uit Calderón voortreffelijke stukken kunnen maken[13].

Dieze's aanmerkingen bij de bespreking van deze beide groote dichters, en van Montiano, karakteriseeren zijn standpunt voldoende: dichtkundige wetten en regels laat hij volstrekt niet los, maar het onmiskenbaar genie gaat hem toch ten slotte daarboven. Velázquez beoordeelt, op het voetspoor van Nasarre, Luzán en Mayans, Lope veel te hard[14], vindt hij. Ondanks de talrijke en

1) a.w. 330, 334.
2) a.w. 343.
3) a.w. 376; vgl. 406.
4) a.w. 325.
5) a.w. 299, 359.
6) a.w. 130.
7) a.w. 298.
8) Zie b.v. a.w. 127-130; 296-299. Over Voltaire 401, 404. - Vgl. boven 543 n. 1. Volgens Huerta ging Voltaire, Italiaansch vertalend, al wat hij niet begreep, met een minachtend 'onverstaanbaar!' voorbij. Volgens Baretti, die hem verweet, van Italiaansch even veel te weten als van Japaneesch, kende hij Spaansch en Portugeesch als de olifanten van den groot-mogol. D'Ancona e Bacci, *Manuale* IV^3 165.
9) a.w. 265, 298.
10) a.w. Vorrede.
11) Hetgeen het 17de-eeuwsche tooneel aan Lope en anderen had ontleend, laat hij dus - wel begrijpelijk - buiten beschouwing; en roman en novelle vielen buiten het kader van Velázquez' boek. - Kaspar v. Barth († 1658), dien hij blz. 308 als groot vriend der Spa. letteren noemt, vertaalde alleen in het Latijn.
12) a.w. 330.
13) a.w. 342.
14) Door hem vooral begon het bederf van het tooneel en van den volkssmaak. Alle waarschijnlijkheid, regelmaat, waarheid, betamelijkheid, fatsoen deed hij in den ban. De eenheid van handeling, tijd en plaats verkeerde hij in haar uiterste tegendeel. Die volstrekte ongebondenheid en zijn verbazingwekkende productiviteit trokken de bewondering van den grooten hoop, die niet weet te onderscheiden tusschen de voldragen vrucht van het genie, en de misdracht eener eigenwijze, verdorven verbeelding. Hij zelf wist terdege beter, maar naar zijn eigen bekentenis was de wensch van het gemeen zijn hoogste wet. Zoo, samengevat, Velázquez; a.w. 329-339; vgl. 237-248.

onvergeeflijke fouten tegen alle klassieke ordening, behoort hij onder de wezenlijk groote genieën; geen dichter van ouden of nieuwen tijd evenaart hem in rijkdom van phantasie; op de verrassendste wijze weet hij uit elk historisch gegeven kunst te scheppen. Toch constateert ook Dieze, en met kennelijk genoegen, dat Lope in zijn *Arte nuevo* veel eerbied toont voor de regelen der Ouden. Voor de mijlen afwijkende praktijk schijnt hem een verontschuldiging van groot gewicht, dat de Madrileensche schoenlapper Sanchez zulk een machtigen invloed en aanhang had![1]. Maar elders spreekt hij weer van zijn 'schöpferische Einbildungskraft, die sich durch keine Regeln wollte fesseln lassen'[2]. Of van zijn afkeer van alle imitatie, als voldoenden grond om, bij veel schoonheden, de regelloosheid te vergeven[3]. - Calderón, over wien Velázquez, met de woorden van Nasarre, een vernietigend vonnis wijst[4], om het daarna met die van Luzán eenigszins te verzachten[5], acht Dieze een even groot genie als Lope, dien hij zelfs in vinding en zorgvuldige uitvoering soms nog ver overtreft. In de verwikkeling toont hij een ongekend meesterschap, ook al gaat ze voor nuchterder volksaard soms verwarring lijken. Hier ligt bij Calderón het zwaartepunt, maar dat hij zich ook op de karakterteekening verstaat, toont hij herhaaldelijk. Zijn taal is sierlijk en edel, maar vaak niet vrij van gezwollenheid en onnatuur. Oorspronkelijk in de hoogste mate, weet hij als geen ander de aandacht tot op het einde in de grootste spanning te houden. Een groot dramaticus, al is zijn regelloosheid te laken[6]. - Terwijl Velázquez over Montiano's classicistische verhandelingen en modelstukken de dwaas-overdreven loftuitingen van Isla voluit

1) a.w. 337.
2) a.w. 240.
3) a.w. 399.
4) Een genie, door velen bijna aangebeden; mengeling van schoonheid en platheden; teugelloos vieren der phantasie; volstrekt negeeren der Ouden; eindelooze afwisseling van gebeuren, geen karakter, geen schildering, geen zedelijk voorbeeld; integendeel school van ondeugd, taal van zinneloozen, bijgesleepte geleerdheid; geen spoor der in alle poëzie als in alle schilderkunst onmisbare *navolging der natuur*; meerdere handelingen zonder verband door elkaar gemengd; miskenning van alle gezonde rede of psychologisch inzicht. Dat is de samenvatting van Nasarre's 'onpartijdig' oordeel, waarmee Velázquez het van harte eens is; a.w. 341-347. Vgl. Velázquez zelf, 237-248.
5) wiens critiek op Lope en Calderón Dieze ook nog veel te streng vindt; a.w. 515.
6) a.w. 341-2.

overneemt: een Spaansche Sophocles, Racine en Corneille overtreffend door het vermijden van al hun fouten, voortreffelijk de regels stellend, en voortreffelijk ze toepassend[1] - merkt Dieze op, dat de stukken zeker de verdienste hebben van de regelmatigste te zijn, die Spanje kent, maar dat de stipte gehoorzaamheid aan Aristoteles en zijn discipelen ze toch niet zoo belangwekkend heeft kunnen maken, als vele andere zijn van minder angstvallige auteurs. Zij zijn puur Fransch, zelfs de stijl mist alle nationale eigenaardigheid[2]. - Ten opzichte van de epische dichters vindt hij Velázquez even onbillijk: ‘er will alles mit dem claszischen Maaszstabe messen, und bedenkt nicht, dasz Originale oft bey vielen Fehlern, sclavischen und matten Copiën vorzuziehen sind’[3].

Geen bezwaar heeft Dieze tegen Velázquez' scherpe oordeel over Góngora en Gracián met hun volgelingen, de ‘cultos’ en de ‘conceptistas’, die beide andere verdervende poëtische secten[4]. Al weet hij ook hier nog een en ander te waardeeren, hun richting is ook hem een ‘elender, verderbter Geschmack’, die de literatuur niet minder kwaad heeft gedaan dan Goten en barbaren[5]. Met den lof der nieuwe poëzie van Luzán en zijn kring - de Academia del Buen Gusto - stemt hij geheel in[6]. De toepassing van Latijnsche en Grieksche versmaten en -vormen door Villegas en anderen juicht hij hartelijk toe. ‘Dichter von dieser Art sind es, die den Spaniern Ehre machen; sie haben mehrere als man bisher geglaubt hat’[7], - Een zekere onvastheid, een wankeling tusschen oud en nieuw - merkwaardigerwijze hier veelszins omgekeerd als nieuw en oud optredend - kenmerkt Dieze. Ook hij staat in den overgangstijd.

Velázquez had van de Portugeesche literatuur maar zeer terloops gesproken[8]. Dieze voelde zich gedrongen, ook hier een ruime aanvulling te geven: in zijn noten bij de vertaling van het oorspronkelijke, en bovendien in een aanhangsel op het einde van

1) a.w. 373-5. Vgl. Pellissier a.w. 83-4. De gissing van dezen, dat Isla, befaamd spotter en mystificator, ook hier zijn spel dreef, lijkt mij onwaarschijnlijk. Overigens moet ook een zakelijk bezwaar van P. wegvallen: V. citeerde niet Croiset naar zijn *Année chrétienne* in Isla's vertaling, maar Isla's voorrede bij die vertaling, deel II. Dieze a.w. 373. - Pellissier begaat vaker fouten, ook hier.
2) a.w. 373. Máár blz. 265 prijst Dieze tragedies en verhandelingen zeer.
3) a.w. 376. Vgl. 395 over Lope's epiek.
4) a.w. 235-7, 248-259.
5) a.w. 237. Vgl. ook beiden, blz. 285-6, over de dwaze polyglotte verzen en zgn. ‘centones’: poetische lappendekens, waaraan niet alleen Góngora e.a. zich te buiten gingen, maar waarvan ook bij Lope een voorbeeld te vinden is: ‘itz schämt man sich, nur daran zu denken.’
6) a.w. 261-7.
7) a.w. 283-5.
8) als van een van de bronnen der Spa. dichtkunst.

het boek[1]. Want ofschoon de poëzie van ouds bij de Portugeezen een lievelingswerk was, en er uitstekende genieën onder hun dichters zijn, is hun letterkunde in Duitschland nog volstrekt onbekend[2]. Met kracht komt hij op tegen Velázquez' bewering, dat hun taal weinig geschikt zou zijn voor de poëzie; niet alleen Camoens, maar ook de dichters der oudste tijden bewijzen wel anders. Bovendien heeft een menigte van dichterlijke Academiën en geleerde genootschappen ze tot de volledigste ontwikkeling gebracht[3]. - In het Aanhangsel blijkt Dieze van plan veranderd; hij geeft alleen bericht over leven en werken van de drie beroemdste dichters: Camoens, Lobo en Ericeira[4]. Toen hij de werken der dichters en de berichten over hen zorgvuldig bestudeerde, verzamelde hij weldra zooveel stof, dat hij begreep, ze onmogelijk binnen de enge grenzen, hier geboden, te kunnen samendringen. Bovendien groeide de overtuiging in hem, dat hij aan de Portugeesche poëzie, in vrijwel heel het overig Europa volstrekt onbekend, meerdere bekendheid moest verschaffen. De gelukkige beschikking over een rijken voorraad van hulpmiddelen bevestigt hem in het plan, ‘ein eigenes, und so viel als möglich, vollständiges Werk über die portugiesische Poesie zu unternehmen’. Naast leven en werken der dichters zal hij daarin de schoonste stukken zelf, in vertaling, geven, met critische waardeering. Een groot deel van het materiaal ligt al gereed[5]. -

Van al de schoone plannen van Dieze komt niets tot uitvoering, ofschoon hij nog leeft tot 1785. Heeft men zoo weinig belangstelling voor zijn boek getoond, dat voortzetting onmogelijk was? Zoo schijnt het wel. Zijn naam zelfs raakte vrijwel in vergetelheid in Duitschland, ofschoon hij den weg had gebaand naar een zeer geliefd oord der romantici, ofschoon een eeuw later, en ook heden, de beste geschiedschrijvers der Spaansche letteren zijn werk nog moeten prijzen[6].

Van Goens, die Dieze's boek in de *Bibliothèque des Sciences*[7] - of mogelijk reeds eer[8] - aangekondigd zag, en die het zich zeker onmiddellijk heeft aangeschaft, waardeerde het ten hoogste.

1) Velázquez' tekst heeft nauwelijks den omvang van 2, Dieze's toelichtende noten beslaaan 28 blzz.; a.w. 65-95.
2) a.w. 65.
3) a.w. 120.
4) a.w. 526-545.
5) a.w. 525-6.
6) Ticknor (Eng. ed.) III 281; (Du. bew.) II 355; Fitzmaurice-Kelly a.w. 290; Menéndez y Pelayo a.w. V 232.
7) *B.d. Sc.* t. 30, 461.
8) De uitgave werd wat vertraagd; maar de uitgever had het reeds in den ‘Mesz-Catalogus’ voor 1768 aangekondigd. Velázquez-Dieze a.w. Voorede (van Sept. 1768).

't Is hem voortaan de gids bij zijn verdere studie dezer letterkunde; het prikkelt zijn ijver, en wekt misschien ook zijn naijver. De litterair-historische bronnen, de verzamelwerken, de auteurs, die hij zich tracht te verwerven, vindt men zoo goed als alle bij Dieze geciteerd en aangeprezen: Casiri, Mayans, Flórez, Schottus[1)], Ximeno[2)], den *Cancionero general; Diario de los Litercutos*[3)], uitgaven van Academiën; Machado's *Bibliotheca Lusitana*[4)], den *Cancioneiro geral* van García de Resende, de werken van Lobo en Ericeira, enz. enz.[5)]. De wijsheid, die Van Goens nog in 1776 in zijn *Catalogue* ten beste geeft bij de Spaansche en Portugeesche dichters[6)], put hij geheel uit Dieze, wiens werk aan het hoofd der rij staat, dien hij als zegsman ook steeds noemt. Diens waardeeringen neemt hij daar, beknopt, over; diens tijdvakken, diens biographische en bibliographische bijzonderheden evenzoo[7)]. Wat hij er eigens geeft, is weinig van beteekenis: de vermelding, dat Dieze vele der uitgaven, en zeer enkele der werken[8)], in *zijn* bezit, niet gekend heeft - waarbij hij zich nog soms vergist[9)] -, verder een paar maal een verwijzing naar den *Parnaso Español*, en ten slotte - het belangrijkste - een vergelijking van het resultaat van Montiano's optreden met dat van d'Aubignac en van Gravina: ‘il essaya de ramener les Espagnols aux regles d'Aristote, et au goût Français. Ses efforts eurent l'effet que ceux d'Aubigny[10)] ont eu en France et de Gravina en Italie. On respecta sa doctrine sans la suivre: et on préfera les beautés saillantes des anciennes farces à la régularité froide et à la marche compassée de ses deux Tragédies... qu'il proposa pour modèles’[11)]. Hier spreekt Van Goens toch wel bewust een eigen, veel scherper oordeel uit dan Dieze over Montiano's dichten en bedoelen, al doen dat ‘ramener’ en dat samenvattende ‘farces’[12)], evenals elders de onbeperkte lof van Luzán als ‘le restaurateur du bon goût en

1) *Hispaniae Bibliotheca*, Francofurti 1608. Cat. V.G. II 216.
2) *Esoritores del Reyno de Valencia* (1747). Cat. V.G. II 217.
3) Cat. V.G. II 196, bij ‘Journaux Espagnols’.
4) Cat. V.G. II 222.
5) Zelfs de door Dieze blz. 112 besproken werken van Larramendi over het Baskisch treffen we bij hem aan; Cat. V.G. I 316.
6) Cat. V.G. I 458-476.
7) Soms begaat hij daarbij een misslag: nr. 4781-2 *Obras do Doutor F. de Saa de Miranda* (Lisboa, 1632) verklaart hij, ondanks den titel, voor enkel Spaansche gedichten; Dieze zegt juister, blz. 83, dat het grootste deel Spaansch is.
8) In hoofdzaak nr. 4829 *La Dorotea* van Lope de Vega; 4835-9 het Portugeesche verzamelwerk *A. Fenix renascida*; en 4765-70 Sedano's *Parnaso Español*, die eerst na Dieze's werk uitkwam.
9) Cat. v.G. nr. 4810 Delgado's *Ester, Jeremias, Rut y varias Poesias* bij Dieze a.w. 456.
10) Lees: d'Aubignac.
11) Cat. V.G. I 471-2.
12) Over het voortwerken der oude ‘farce’ in de 17de-eeuwsche Fransche kunst zie men Lanson a.w. 508-534.

Espagne'[1], en het samengevoegd houden van Lope en Calderón mèt Góngora en Gracián in een tijdperk van verval, genoeg zien, dat ook hij nog niet vrij is van den classicistischen zuurdeesem.

De bijna volkomen afhankelijkheid van Dieze in den *Catalogue* zou ons geen hoogen dunk geven van Van Goens' eigen kennis op dit gebied. Toch dunkt mij hier voorzichtigheid geboden. Het was in 1776, een crisisjaar in zijn leven; het betrof ten slotte toch maar een veiling; het doel was voornamelijk, van de onbekende waar kwaliteit en waarde aan te toonen. Er zijn nog andere gegevens. Wij zagen, dat Van Goens in 1769 over Spaansche munten wilde schrijven, en daarvoor Flórez' hulp vroeg[2]; in de voorstelling van vrienden te Weenen en te Cortona blijkt het in 1770 uitgedijd tot een verbeterd *España sagrada*[3]. Maar al iets vroeger vinden wij nog een ander plan vermeld: tot het samenstellen van een eigen werk over Spaansche literatuurgeschiedenis. In Februari 1769 reeds schreef Lelyveld: 'Ik zie ook, dat gij een Geschiedenis der Spaensche Dichtkunst zoud uitgeven; in het Latijn? of in het Duitsch?[4] - bouche close; eens voor al, maek daer staet op; - geen sterveling weet van mij iets van Uwentwege'[5]. In de volgende maand biedt hij, vroeg genoeg, reeds zijn diensten aan tot het nazien van een laatste proef[6]. En in Juli uit hij zijn verlangen naar 'dat stuk over de Spaensche Dichtkunst'[7]. Dat plan, bij welks ontstaan ternauwernood van eenigen invloed van Dieze sprake kan zijn[8], dat ook niet uitging van het oorspronkelijke werk van Velázquez zelf[9] - dat de eerste proeve eener eigenlijke literatuurgeschiedenis van Spanje was -, schijnt door het andere een poos wat naar den achtergrond te zijn gedrongen. Maar toch reeds in 1769, naar ik vermoed, richtte Van Goens zich met een brief tot Dieze, handelend over de Spaansche en Portugeesche letteren. Het antwoord bleef lang uit. Wij hebben slechts een fragment er van over. Ik heb, bericht Dieze, een merkwaardige verzameling Spaansche en Portugeesche boeken - daar had Van

1) Velázquez-Dieze a.w. 459.
2) Zie boven 554.
3) Zie boven 242 met noot 4.
4) d.i. Nederlandsch.
5) Br. I 290 (21-2-69).
6) Br. I 177 (± half Maart 1769).
7) Br. I 294 (12-7-69).
8) Zijn boek verscheen in 1769, en werd eerst aangekondigd in de *Bibl. d. Sc.*, laatste kwartaal 1768, uitkomend omtrent Maart 1769. - Wel zou V.G. reeds eer van D.'s plan vernomen *kunnen* hebben - z.b. 564 n. 8, maar dat hij niet toen reeds dadelijk tot een vertaling besloot, wordt bewezen door zijn brief aan Dieze, waarin hij daarvan niet rept. Mogelijk heeft ook het anonieme artikel in de *N. Bibliothek* van 1766 op V.G.' plan ingewerkt. Dat tijdschrift vinden we althans over 1766-1775 in zijn Cat. (nr. 10759 vlgg.).
9) Nergens noemt V.G. dat; ook is het niet in zijn bibliotheek.

Goens dus naar gevraagd -, en zij groeit nog steeds aan. Naar ik hoor, vertaalt men bij U mijn Velázquez. Weet gij mogelijk, wie de vertaler is, en wie de uitgever zijn zal? Ik zou willen verzoeken, dat men er even mee wachtte, om den tweeden, verbeterden en vermeerderden druk te kunnen gebruiken[1]. Ik verzoek U, een geregelde briefwisseling met mij te willen aangaan; dan beloof ik, voortaan nauwgezetter te zullen zijn[2]. - Die 'commerce de lettre[s]' vlotte echter niet. Wij lezen nog van een brief van Van Goens van 13 December 1770, in Dieze's korte antwoord van 4 Augustus 1771, dat hij meegaf als introductie aan Berlijnsche theologen, die den winter in Utrecht zouden doorbrengen; dat in Juni 1772 den geadresseerde bereikte!

Hetzij inderdaad het voornemen tot vertaling van Dieze's boek bij Van Goens of een ander heeft bestaan, hetzij tot Dieze iets van Van Goens' vroegere plan was doorgedrongen, noch een bewerking van Velázquez noch een oorspronkelijk werk verscheen hier over deze materie. Wij kunnen ons voorstellen, dat de van bewondering voor den vriend vervulde Lelyveld de zaak voor eenvoudiger heeft aangezien dan Van Goens zelf. Deze heeft wel het plan gevormd, maar hij zal ook begrepen hebben, dat de uitvoering zeer veel hulpmiddelen en jaren arbeids vereischen zou, al liet hij zich ook de naieve verwachtingen van Lelyveld welgevallen. Het Duitsche werk toonde hem straks nog duidelijker den omvang van zulk een taak. Hij verzamelde, en studeerde, maar op den duur heeft hij ingezien, dat alleen reeds de materiaal-kwestie - een geldkwestie tevens - hem steeds verhinderen zou, Dieze te evenaren, of te overtreffen. Hoe zou ook zulk een werk bij ons debiet hebben gevonden, als in Duitschland alle verwachtingen van den besten kenner illusoir bleken?

In 1773 publiceerde Van Goens nog een artikel over Portugal, waarin hij het betreurde, dat 'malgré plusieurs très bons ouvrages qu'il a produits, les gens de lettres dans le reste de l'Europe en ont ignoré jusqu à la langue', en zich zelf aandiende als een dier zeldzame uitzonderingen 'qui ont fait une étude particulière de l'histoire littéraire du Portugal'[3]. Maar omstreeks dezen tijd

1) die, zoover ik weet, nooit verschenen is.
2) D.a.V.G. fragment z.d.V.G. teekende er op aan: 'reçue le 27 janvier'. Dat zou dan 1770 moeten zijn. Alleen komt mij zoo ietwat vreemd voor, dat Dieze niet genoemd wordt door Chotek, als hij 31-10-70 over Göttingen schrijft aan V.G. Zie boven 443. Maar het is geen overwegend bezwaar.
3) *Bibl. des Sc.* 39, 89. Vgl. boven 358 vlg.

ook staakte hij den aankoop van literatuur op dit gebied. We vinden nog *l'Espagne littéraire* 1774)[1] - volgens Ticknor 'a poor periodical by Nic.-Bricaire de [la]Dixmerie'[2] -, en een *Reise durch Spanien* van P.A. de la Puente, door Dieze vertaald en geannoteerd (1775)[3]. Maar aan zijn fraaie exemplaar van Sedano's *Parnaso Español* ontbreken de vervolgdeelen van na 1772[4]. Waarschijnlijk had zich ook zijn voornemen aangaande dit afzonderlijk gebied opgelost in een veel grooter plan, waarbij hij de ontwikkelings-geschiedenis der poëzie in het algemeen in het oog vatte[5].

Intusschen had Van Goens zich een wel ver van volledige, maar voor Nederland toch zeer bijzondere boekerij betreffende deze literatuur verworven[6]: een 350 deelen over Spaansche, en 40 over Portugeesche taal en letteren[7]. Over het algemeen zijn ze met oordeel gekozen; er zijn vele fundamenteele werken, waaronder kostbare en zeldzame, en, over de verschillende tijdperken gelijkelijk verdeeld, de beste en meest bekende dichters en prozaisten. Dat hij ze ook vlijtig las, behoeven we niet in twijfel te trekken, ondanks een enkelen misslag in de beschrijving, of een aanstellerig: 'Je ne connais pas ce livre' bij een geheel onbekend werk van een buitenissig auteur[8]. De belangstelling, die hij koesterde voor deze beide zuidelijke volken, gold niet uitsluitend hun letterkunde, maar ook hun oude en contemporaine geschiedenis in ruimeren zin. Zijn bibliotheek is in de historische afdeeling naar evenredigheid ook zeer goed voorzien van werken over deze volken[9]. Van die bijzondere belangstelling mag men misschien

1) Cat. V.G. II 217.
2) 'which did not survive the year of its birth'. Ticknor a.w. (Eng. ed.) III 204 n.; aangeh. Du. uitg. III 180; E. Hatin, *Bibliogr. de la presse périod. fr.* 48; Lanson, *Manuel bibliogr.*^{2} 622.
3) Cat. V.G. II 204.
4) Cat. V.G. I 460. Hier zes deelen (1768-1772), bij Ticknor (Eng. ed.) III 298 n., (Du. uitg. II 369) negen deelen (1768-1778). 't Is een uitgave van V.G.' boekhandelaar Sancha zelf.
5) Waarover later nog.
6) Men vergelijke niet alleen, wat andere boekerijen van dien tijd daarvan bevatten, maar ook, hoe poover thans nog onze universitaire bibliotheken ten dezen zijn uitgerust. Door de schenking-De Haan staat Groningen sinds kort aan de spits. Maar hoe veel ontbreekt ook daar nog! [Ik schreef dit in 1925; sindsdien is er merkbare vooruitgang - misschien in het zog der Duitschers? - bij bibliotheken en aan universiteiten].
7) In zijn Cat. zeer verspreid beschreven: onder de hoofden Grammaire, Rhétorique, Poésie, Romans, Polygraphes, Mémoires d'Académies, Histoire littéraire, Hist. d'Esp. et de Port.; ook in andere afdeelingen nog wel.
8) *Atenas sacra y politica* por el D. Manoel Andreo (1721), Cat. V.G. II 40.
9) In deel II van zijn Catal. beslaat de gesch. v. Spanje en Portugal 20 blzz., van Italië 63, van Frankrijk 66, van Engeland 33, van Nederland 35, van Duitschland 45, van de rest van Europa (behalve Turkije) 30 blzz. Men vindt er nog Grasset, *Etat présent de Portugal* van 1775. Cat. II 122.

zelfs nog eenig blijk zien in zijn dingen naar den gezantschapspost in Lissabon, in 1782; al was hij toen van de beschreven litteraire idealen en van zijn academisch ambt reeds ver verwijderd door zes jaren van eerst rustige en daarna stormachtige politiek. Keeren wij ons nu tot dien ambtelijken werkkring, dien hij met zooveel geestdrift en met zulke grootsche plannen intrad, waarin hij echter weinig anders dan teleurstelling, wantrouwen en tegenwerking ervoer, zij het niet zonder eigen schuld. [1)]

1) Zie Br. II 165, III 121-122.

Bijlage A. (bij blz. 11).
De Schotsche garde.

De kwestie van de verhouding tot den Engelschen koning was netelig. Dat de Staten die Schotten niet als Nederlandsche onderdanen zonder meer beschouwden, is al uit het in den tekst medegedeelde op te maken. Engelsche onderdanen dan? Daar wilden zij ook niet aan. De capitulaties, van 1742 en 1745 althans, spreken geen woord van de kwestie. Die van 1678 kende den Britschen koning het terugroepingsrecht toe, *máár.....* de Staten beweerden reeds in 1688 dat die z.g.n. capitulatie slechts een niet-bekrachtigd ontwerp was.[1)]

Stellig bestond er in de Brigade in de 18e eeuw een opvatting, dat Britsch onderdaan waren en bleven niet alleen 'the natives of Britain serving in the Brigade, but *their Descendants for any member of generations, though born in a foreign country, while they continued to serve in this Corps*'[2)].

Zelfs een vreemde werd bij aanstelling in de Schotsche brigade ipso facto Engelsch onderdaan, zoo heette het.[3)] En 'even the children, born in the Brigade were British subjects without naturalisation or any other legal act', verzekert chaplain Dr. Porteous, in 1795.[4)]

Karel II reeds grondde in 1665 zijn gezag over de in Nederland geborenen der brigade op hun 'being descended of Scottis parents upon the father's side.'[5)] Wij zagen echter, dat dezen zelf toen vaak anders dachten.

Onder de bewijsstukken is ook een Memorie der Schotsche officieren, gericht tot de Secretary of War, in 1763. Vreemd is, dat ze eerst in 1774 werd gepubliceerd; in the Scots Magazine; en dat een Engelsch geschiedschrijver, Ferguson, ze daaruit haalde, en niet uit archief of officieele publicatie. Is het stuk wel betrouwbaar? Indien al, dan is toch zijn argumentatie, als men 't al zoo noemen mag, voor hun 'allegiance to His Majesty' zeer zwak.[6)] Merkwaardig is hier ook de erkenning: '*not having so much as the knowledge of any capitulation made for them.*'

Van Goens' 'Capitulation, which excluded from the Officer's Places all Foreigners but the sons or grandsons of any officer of the same'[7)] zou men zoeken in den tijd der reorganisatie door Mackay ± 1676[8)]; men vindt ze daar niet, en nergens, ook niet in the Scots Magazine, die ze zoo goed had kunnen gebruiken. Wel zijn facto van 1676 af alle namen weer Schotsch.

In de verschillende meeningen en voorstellingen zullen vele factoren werken: ras- en standsgevoel, individueel en landsbelang, nationale wetgeving, internationaal gebruik, overvragende politiek.

Een ding blijkt wel: het Britsche burgerschap begon toen al taai te kleven. Aan een bijzonder privilegie der brigade geloof ik, alles welbeschouwd, niet: dat had men wel zuinig bewaard. Engelschman is, wiens vader of vaders-vader Engelschman was; zoo is het nu, zoo voelde men het ook toen. Maar evenzeer zal gegolden

1) Ferguson I, XXI, 563. Dat de manschappen eerst, de officieren sinds 1757, denzelfden eed deden als de Britsche in Engeland, lijkt mij, ondanks Ferguson I, XXIII en de 'Historical Account' van 1794 (zie Ferguson II, 394) zeer twijfelachtig. Die Account slaat vaker de plank mis, en heeft een duidelijke tendenz. Zie nog noot 6.
2) Ferguson II, 524. Stuk van oudofficieren, 1787.
3) Id. II, 400 (1775).
4) Id. I, XXIII.
5) Id. I, 535.
6) Id. II 398 vlg. Indien echt, dan levert het bewijs *tegen* de beweerde eedswijziging in 1757 (zie noot 1). Een beroep daarop hadden die officieren, zes jaar later, stellig niet nagelaten.
7) Brieven I 81.
8) Ferguson I 472.

hebben: ‘the children of English women by aliens are aliens, unless born in the British dominions.’

R.M. van Goens' moeder *kan* Engelsche geweest zijn, hijzelf, haar zoon bij een Nederlander, in geen geval Engelschman. Tenzij hij officier in de Brigade werd, als de Scots Magazine van 1775 gelijk had[9)]; wat ik durf betwijfelen, ook al schijnt Van Goens hetzelfde te beweren[10)]. Zijn voorstellingen

9) Zie bl. 571 n. 3.
10) Brieven I, 2, 81.

varieeren overigens: het verst gaat hij in ‘Anmerkung auf einer Stelle des Memorials, etc.’[1]: ‘Nun aber hatte ich, andrer Seits, meiner Geburt und der *Capitulazion der Schottischen Brigade nach*, glücklicherweise immer das Recht, sobald ich mich von jeder Verbindung mit Holland los sagte, *wieder als Schotländer*, und Untherthan S. Gr. Britannischer Majestät auf zu treten, und das habe ich dann auch gethan.’

De wensch was vader der gedachte; hij ambieerde toenmaals een Engelsch diplomatiek ambt, en wist: ‘ich muszte der Test-Act nach Gr. Brit. Unterthan sein, und mit keiner andren Nazion in Verbindung stehen, um employirt werden zu können.’ Zijn beroep op in den vreemde geboren gezantenkinderen bewijst, hoe ongegrond zijn idee-fixe is.

Bijlage B.
Portretten van R.M. van Goens.

Een uitgebreid onderzoek, in de desbetreffende literatuur, in openbare verzamelingen, bij genealogen, en bij de families Van Goens en Van Alphen, kon geen enkel authentiek portret te voorschijn brengen van R.M.v.G., naast de twee of drie silhouetten uit zijn Duitschen tijd, die de Kon. Bibl. bij zijn papieren bewaart. Brieven van J. Olivier en diens vrouw, van 5 en 16 Maart 1782, bedanken echter V.G. voor de toezending van een [vergelijkenderwijs] ‘groot portret’, dat zij op zijn aandrang verborgen zullen houden. Een bijvoeging omtrent de gelijkenis zou ook hier aan een silhouette kunnen doen denken; maar het behoeft niet, en ik onderstel ook eer een gravure - waarover straks nader. Aan zijn oom J.H.v.G. zond V.G. in 1794 een ‘schaduwbeeld’ (blijkens brief J.H.v.G. a R.M.v.G. 27-10-94). Dat zou ook de ‘afbeelding’ kunnen zijn, waarop Bilderdijk een gedichtje maakte (*Najaarsbl.* II 80; gedateerd 1807, maar wsch. van 1808; vgl. *Briefw. m. Tydemans* I 60), zoo ze geen onschuldige fictie was om een geschikten titel te hebben (vgl. de a. pl.).

Er zijn niet-authentieke portretten. Van V.G.' vermaarde *Politiek Vertoog* (versch. 11 Mrt. 1781) gaven zijn patriottische bestrijders een 1781 gedateerden nadruk in Sept 1782 (zie *Ouderw. Ndl. Patriot* V 40-63). Op het titelblad daarvan staat een portret zonder naam: volgens H.W. Tydeman (Bilderdijk, *Gesch. d. Vaderl.* XII, 156) ‘het *kennelijk* afbeeldsel van den schrijver’; de beslistheid van zijn oordeel zal wel berusten op een uitspraak van zijn vader, eenmaal Van Goens' vriend. De silhouetten, reeds vermeld, vertoonen ook veel overeenkomst hiermee, vooral ééne er van. De anonieme, tendentieuze verzekering van Van Goens zelf, dadelijk na de verschijning (*O.N.P.* V 63): ‘geene schaduw van gelijkenis met den Schrijver van het *P.V.*’, kan niet alles afdoen. Waar de patriottische strijdliteratuur hem verder nog voorstelt, merken we doorgaans gelijke trekken op; waar ze een portret wil geven, is de voorstelling ook geheel of grootendeels dezelfde. Een vinden wij er zoo meermalen met het portret van een anderen voorvechter van Oranje, Ds. P. Hofstede, vereenigd op een dubbel blad, en vergezeld van een reeks grove schimpdichtjes op beiden. Hofstede is hier, blijkens andere portretten, te goeder trouw afgebeeld, wat ook voor V.G.' trekken caricaturale misvorming onwaarschijnlijk maakt. Hij wàs in werkelijkheid alles behalve een Adonis, dat wijzen allerlei kleine gegevens wel uit. In de bijschriften hier wordt echter alleen een glosse gemaakt op zijn ‘kale hoofd’; het vage ‘helsche wezentrekken’ beteekent toch niets in dezen tijd in dergelijke stukken.

Beide afbeeldingen schijnen dus zeker vertrouwen te verdienen. Maar er zijn opmerkelijke verschillen. Zoo goed de eerste bewerkt is, zoo slordig de laatste. Ook zijn de trekken hier mat en flets, daar scherp en geestig. Daartegenover is Van Goens hier veel minder leelijk dan daar. Zoo kom ik tot de onderstelling, dat het

1) Kon. Bibl. Portef. 130 D. 1.

portret, waarvan de Oliviers een exemplaar ontvingen, ondanks de blijkbare voorzorgen ook in handen der patriotsche

vijanden is gekomen, en eerst aan een bekwaam graveur ter hand is gesteld om een ‘kennelijke’ maar zeer verleelijkte voorstelling van den onbekenden schrijver van het *P.V.* daarnaar te maken - Tydeman en Van Goens zouden dan beiden grond hebben voor hun zoo verschillend oordeel -, en later weer tot voorbeeld heeft gestrekt aan een beunhaas voor een haastig, maar trouw portret ten dienste van een pamfletten-uitgever. Het echte portret van Van Goens zou dus de samenvatting moeten zijn van deze twee. Ik geef ze beide, het eerste vergroot tot de maat van het tweede; en dit laatste met behoud van de hatelijke attributen: gebroken weegschaal, vossevel, en basilisk: want daarvoor houd ik de slang; het gebroken ei, waaruit zij schijnt te kruipen, is dan het beruchte basiliscus-ei.

Bijlage C.
Portretten van leermeesters en vrienden van Van Goens.

1. *P. Wesseling* (1692-1764):
   naar schilderij in Gem. Museum Utrecht. Ik gaf de voorkeur hieraan boven het portret in de Senaatszaal der Univ. te Utrecht. De toeschrijving aan I.M. Quinkhard kan ik niet beoordeelen; maar den twijfel van den Catalogus, of het stuk wel P.W. voorstelt, acht ik volkomen ongegrond. De gravure van 1744 van P. Tanjé naar schild. v. Quinkhard is, ondanks verschillen, afdoende bewijs voor de identiteit; en het charter met keizerlijk monogram en zegel is volstrekt geen ongepast attribuut voor den historicus, die zich gaarne met de geschiedenis der M.-E. bezighield, den leermeester van Kluit. - Wesseling is hier een 25 jaar jonger dan toen hij Van Goens onderwees.
2. *G. Bonnet* (1723-1805):
   naar gravure van R. Vinkeles (1783) naar schilderij van J. Maurer (naar ik vermoed van circa 1775). Gem. Archief Utrecht. Vgl. portret in Senaatszaal Univ. Utrecht en een gips-relief in Gem. Museum aldaar.
3. *M. Tydeman* (1741-1825):
   naar fraaie pastel bij de familie Tydeman te Tiel. Deze zal T. voorstellen op ruim 50-jarigen leeftijd. De tot nog toe bekende afbeelding toont hem, naar gesch. portr. in senaatszaal Univ. Leiden, als ouden man van 70 à 80 jaar.
4. *H. van Wijn* (1740-1831):
   naar teekening; in werkkamer van den Rijksarchivaris te 's Gravenhage. Schoon van later tijd dan zijn vriendschap met V.G., toch ouder dan de elders voorkomende portretten.
5. *H. van Alphen* (1746-1803):
   origineele prent in Prentenkabinet Rijksmuseum Amsterdam; van circa 1794. De bekende veel jongere staalgravure van J.B. Tetar van Elven zal of hiernaar of naar eenzelfde voorbeeld als deze prent gemaakt zijn.
6. *J.J. Schultens* (1716-1778):
   potlood-teekening in Univ. Bibl. Leiden. Ik gaf daaraan de voorkeur boven de geschilderde portretten in senaatszaal Univ. Leiden - dat lithographisch is gereproduceerd door L. Springer - en in Museum Lakenhal te Leiden, dat vroeger in bezit was van Maatsch. Ndl. Lk.; een zeer precieze nabootsing hiervan berust in de verzameling gedrukte en geteekende portretten van Leidsche hoogleeraren ter Univ. Bibl. Leiden.

Zeer gaarne had ik nog een portret gegeven van Fr. van Lelyveld; maar alle nasporingen bleven vruchteloos, ondanks de belangstellende hulp ook van de

familie. Evenmin vermocht ik op eenigerlei wijze portretten te vinden van Dr. J. Macquet, van Mr. Z.H. Alewijn, van Mr. N. ten Hove. Voor de velerlei vriendelijke medewerking, overal waar ik zocht, kan ik niet anders dan dankbaar zijn.

Bijlage D. (bij blz. 112).
Auteurs der 'Tael- en dichtkundige bijdragen'[1)]

Deel I. (Nov. 1758-Dec. 1760).

1-5m Kreet; 5m-8 Ds. G. van Spaen te Leiden (g); 9-23 Lelyveld (en Kreet?)[2)]; 25-55 Ds. J.J. Brahé te Vlissingen (g); 57-61 F. Burman, gep. Lt.-Col. te Utrecht; 62-64 en 65-100 Kreet; 101-103 J.E. Voet te 's-Gravenhage (g); 104 Kreet; 105-119 G. de Haes, theol. stud. te Utrecht (g); 120 en 121-132 Kreet; 133-136 wsch. Kreet; 137-152 F. de Haes, meegedeeld door Dr. Macquet te Zierikzee (daarbij 139 noten door Lelyveld, 140, 150 door Kreet, 151 noot door Lelyveld); 153-160 'Aletophilus' te Amsterdam (toegezonden door A. van Assendelft te Haarlem) (g); 161-188 F. de Haes (vervolg, zie boven; de noten 161, 170, 183, 184 van Lelyveld, de noot 163-164 van Kreet); 189-204 en 205-233 Kreet; 235-249 Lelyveld; 250b Kreet; 250c Lelyveld; 251-254m 'Aletophilus' te Amsterdam (als boven) (g); 254o van D.v. Hoogstraten, *ingezonden* door Z.H. Alewijn te Amsterdam, stud. juris te Utrecht (g); 255-258m inzender 'Albus' (g); 258o Paludanus (g); 259-273 en 275-290 Lelyveld; 291-306 Kreet; (daarin 302-303 vertaling uit Duitsch door Kluit); 307-327 Kluit (g); 329-392 Kluit; 393-404 Macquet[3)] ('Nec timide nee temere'); 404o Lelyveld; 405-411b Joan Stouw, vendumeester te Utrecht[4)]; 411m-415m Joan Stouw (gg); 415m-416 ? (g); 417 Prof. J. Lulofs; 417o-420 en 421-428 Tollius ('Tentando'); 428o (redactienoot) wsch. Lelyveld; 429-438 Kreet; 439-443 Macquet; 445-481 F. de Haes (2e vervolg, zie boven; de noten 447, 448 van Lelyveld. Zeer waarschijnlijk ook al de andere, vaak uitvoerige noten[5)]; 482 en 483-484 Lelyveld; 485-489 Paludanus[6)] (g., naar Latijn van Fr. Hesselius); 490-494 Lelyveld; 494o A. Kluit; 495-534 (Bladwijzers) 'opgemaekt door F. van Lelyveld'.

Deel II. (Jan. 1761-Dec. 1762)[7)].

Opdracht: Paludanus; 1-8m Macquet[8)] (g); 8m-9m en 9m-15m Paludanus (gg); 15o-16m Paludanus; 17-48 Lelyveld[9)]; 49-60 Kluit; 61-73 en 74-84b Tollius; 84m/o (redactie-noot) Lelyveld; 85-104 Macquet (vervolg op I 404); 105-115 Macquet (g); 117-141 wsch. Tollius[10)]; 142-148 Macquet; 149-158 wsch. Lelyveld; 159-163 Tollius

1) b., m., o. beteekent boven aan, midden op, onder aan de bladzijde; g. bet. gedicht.
2) L. en K. volgens Van Wijn. Het stuk toont zeer sterk den geest van Lelyveld. Kreet's aandeel zal m.i. zeer klein zijn.
3) Zoo Van Wijn. Tydeman zegt: H. Tollius. Onjuist; want blz. 417 vlg. schrijft deze juist ertegen, en niet voor de leus. Vgl. blz. 401: over het eiland Schouwen.
4) Zie over hem Bijdr. II 297.
5) 'Een zaak van groot *verlang*' blz. 476 schijnt een uitdrukking van Lelyveld. Ook blz. 428o. En *Bydragiana* blz. 16 houdt L. er mede voor den gek. In de beide eerste stukken van De Haes reeds de meeste noten van L. Bovendien zijn ze hier doorloopend genummerd, wat ook wijst op één auteur. Vgl. ook redactie-mededeeling 484o.
6) Tydeman teekent over hem aan: 'toen student, naderhand pred. te Vuren en Dalem: vervolgens te Wassenaer, waar hij overleden is, d..... 177. [24 Jan. 1774]. Hij wordt geprezen in R. Feith's Briev. VI D. bl. 224.'
7) Van Wijn noemt voor dit deel geen enkelen naam, Tydeman slechts een enkelen.
8) Zie blz. 15.
9) Hij verwijst blz. 30 naar zijn werk in deel I, en citeert blz. 46 'zeker Bruiloftveers geteekend F.v.L.' [elyveld]. 't Stuk is bovendien geheel in zijn trant.
10) Of Lelyveld; maar stijl en methode doen mij meer aan T. denken. Ook wijst 156m op een ander dan L.

(overzien en verbeterd door leden van Minima Crescunt[11]; 164-175 Kluit; 176-179 A. van Assendelft? ?[12]. (‘S.S.’ - De

11) Zie Notulen zitting 65 M. Cr.
12) Een theoloog naar allen schijn. Tydeman stelt hem gelijk met ‘S.S.M.C.’, die uit Haarlem reeds in Sept. 1760 een stichtelijk gedicht inzond, geplaatst II 561-580. Maar ik betwijfel zeer, of T.'s meening juist is; groot spellingverschil verzet zich daartegen.

noten 1-20 op blz. 151-179 zullen van Lelyveld zijn); 181-189 Tydeman[1)]; 190-196b Lelyveld[2)]; 196 Macquet (g); 197-202 Macquet (naar Lat. v. Broekhuizen; g.); 202o-220 Lelyveld[3)]; 221-247 Lelyveld[4)]; 248-256 Tydeman; 257-267 Macquet (vervolg van 104); 267o-270 wsch. Paludanus[5)] (g. naar Gessner); 271 Lelyveld; 271o-272 zeer wsch. Lelyveld[6)]; 273-284 Tollius[7)]; 285-296 'Het gezelschap D.A.O.M.', wsch. Tydeman; 296*a-m* Tollius; 296 *m-w* J.J. Schultens[8)]; 297-312 Lelyveld[9)]; 313-322 Macquet (g); 323-336 Lelyveld; 337-364 Lelyveld; 365-373 Lelyveld (g); 374-388 Lelyveld; 389-416 wsch. Lelyveld; 417-424 gen. 'D.A.O.M.', wsch. Tydeman; 425-428 gen. 'D.A.O.M.' (gg.; auteur wie?); 429-435 Lelyveld? 435o-436 zeer wsch. Macquet[10)] (g.; uit h. Lat. v. Francius); 437-456 Lelyveld? 457-468 Tollius? 469-477 Macquet (vervolg van 267); 478-484 Macquet (g); 485-494 Lelyveld? 495-497 Tollius? 498-508 Tydeman (gen. 'D.A.O.M.'); 509-514 Ds. J. van Iperen; 515-526 Paludanus[11)]; 526-537 Cras[12)]; 538-539 wsch. Tollius[13)]; 541-551 Ds. J. van Iperen; 552-560 Macquet (naar Francius' Latijn; g.); 561-580 Van Assendelft?[14)] ('S.S.M.C.'; g.); 581-582 Lelyveld? (redactie-mededeeling); 583-590 Tollius; 591-621 leden M.C. gezamenlijk (ook opmerkingen van Kluit en Macquet erin verwerkt; maar 591-600 'opgemaekt' door Lelyveld; 601-618 door Paludanus[15)], 618m-621 wsch. Lelyveld); 622 (redactie) Lelyveld; 623-657 (bladwijzers) Tollius[16)].

1) Geteekend 'Het gezelschap D.A.O.M.', maar het draagt geheel den stempel van T. Vgl. den inhoud van *Proeve* (van D.A.O.M.) I.
2) Zie lijst werkzaamheden L. in Nott. M. Cr.
3) Blijkens manier, stijl, inhoud.
4) Blijkens stijl en spelling, vgl. met redactie-noot blz. 116.
5) Zie boven 109 n. 6. 't Heet 'toegezonden onder de zinspreuk *Lima politur ferrum*'. Naar den trant komt P. het eerst in aanmerking; ook om de kennis van het Duitsch; hij *is* het waarschijnlijk, gezien de spelling: die van M. Cr., die P. ook in zijn andere gedichten volgt, terwijl men ze verder in gedichten hier niet vindt. Vooral het niet uitdrukken van de verscherping van *v* en *z* is daarbij opmerkelijk.
6) 'Een onzer', blz. 271. Vgl. boven blz. 109 n. 5 en 6. Tollius vertaalde, althans voor M. Cr., niets van Gessner; van Paludanus zal het niet zijn om de slechte wijze van vertalen. Van Van Wijn en Cras vinden we niets of heel weinig in de *Bijdragen.*
7) Om inhoud, manier, stijl *niet* van Lelyveld. En de onzekerheid van *ei-* en *ij*-spelling is kenmerkend voor T. Volgens *Bijdr.* II 347 verraadt die verwarring Rijnlandschen of Amstellandschen tongval. T. was evenwel geboortig van Breda, en woonde, vóór hij student werd, daar en te Bergen op Zoom. *Handd. Mij Lk.* 1822, 18 vlg.
8) Tydeman zegt 296*a*: de Schrijver dezer [Bijlage 296*a-w*] is de HoogEerw. Hr. J.J. Schultens.' Maar zij bestaat uit *twee* deelen: het eene een proeve van diepgaande etymologie door 'een jongen Lievhebber', het andere een professorale critiek erop. Den raad, dien professor geeft, in Dec. 1761, volgt *Tollius* heel spoedig op, blijkens zijn verhandeling in M. Cr. van Maart-April 1762; gedrukt *N. Bijdr.* I 449-472. - Blijkbaar heeft de Redactie van de *Bijdr.* het stuk van Sch., waarschijnlijk op zijn eigen wensch, in haar spelling overgebracht.
9) De noten 298-308 - het belangrijkste - *stellig* van Lelyveld; het overige waarschijnlijk ook.
10) Vgl. 552 vlg. de navolging van een minnelied van Francius met M.'s zinspreuk geteekend. Verkleinwoorden *zoenje, deunje*, bij M. gewoon, ook hier voorkomend. Daarom, en misschien ook om spelling *s'z, f-v* zal het, ondanks mijn vraag boven 109 n. 7, wellicht beter zijn, hier niet aan Paludanus te denken.
11) Vgl. lijst werkzaamheden van P. in Nott. M. Cr. met *Bijdr.* II 517 n.: beide over Addison in *Spectator.*
12) Zie zijn werkzaamheden in Nott. M. Cr.: over *drijven, rozen en leliën*, Verhoek, Pluimer, Hooft, Lipsius, Tibullus gaat het daar evenals hier.
13) Deze handelde althans in M. Cr. over den krekel bij dichters.
14) Vgl. boven aant. bij II 176. 'S.S.M.C.' kan beteekenen S.S. Min. Cand.; vgl. bv. ledenlijst in *Proeve* van Dulces a.o.M. II. En het oudlid v. Assendelft woonde althans in 1759 te Haarlem; zie boven bij I 153, mededeeling van Van Wijn. V.A. was bekend als dichter.
15) Alles volgens Nott. M. Cr. 15 Oct.-19 Nov. 1762.
16) Nott. M. Cr. 19 Nov. 1762.

Bijlage E. (bij blz. 112)
Auteurs van 'Proeve van oudheid-, taal-, en-, dichtkunde' van D.A.O.M.

Deel I (1775).

P. Boddaert 304 (1769).
G. Bonnet 232-238 (1761), 239-249 (1770).
N. Bruinier 250-258 (1772).
H.A. Bruining 157-159 (1762), 267-277 (1763), 278-281 (1768).
J. Both Hendriksen 304 (1769).
N. Hinlopen 259-262 (1761), 263-266 (1763), 286-290 (1762), 291-294 (1763)
G. 't Hooft 34-50, 53-58 (1762), 150-156 (1764), 191-193 (1762).
A. Kluit 59-78 (1763).
G.J. Nahuys 21-33, 300, 302 (1762).
W.R. Nanninga 51-52 (1762)
I. van Nuyssenburg 295 (1772), 296-298 (1773), 299 (1772), 305 (1771).
J.F. Reitz 116-124 (1768), 126-134 (1762), 135-148 (1763).
M. Schagen 112-113 (1768), 303 (1769).
J. Smits 282-285 (1762), 302 (1761).
M. Tydeman 1-14 (1762), 15-20 (1761), 79-102 (1767), 103-111, 114-115 (1768), 124-125, 147-149, 160-173, 193-200 (1774), 201-231 (1761-74).
C.A. van Wachendorff 174-182 (1767), 183-190 (1771).

Deel II (1782)[1].

W.C. Ackersdijk Junr. 43-99, 213-253 (1781).
Z.H. Alewijn 1-42, 100-115 (1773-1775), 309-312 (1779). (Abr. Alewijn 319 [begin 18de E.]).
H. van Alphen 330-331.
R. Bondam 179-203 (1778).
J. van Bosvelt 318.
N. Bruinier 170-178.
J.W. van Culenborch 303, 313-315.
G. [of J.?] van Dijk? 317.
C.N. van Ee 137-150 (1779).
J. van Eijk 316.
F. van Gogh 254-266, 279-288.
J. van Haeften 335, 336.
Y. van Hamelsveld 300-301.
J. Hinlopen 305-308 (1779-1782).
J.P. Kleyn 267-270, 289-299, 332-334 (1779).
I. de Leeuw 116-136.
J. Posthuma 151-162 (1778).
A. Rutgers 302.
M. Tydeman 132, 163-169, 204-212 (1780).
J. Voorduin 320-322 (1773), 323-324 (1774), 325-329 (1775). ? 304.
(Е. Н. Ф. Е. П.) 273-278.

1) De jaren worden hier vaak niet opgegeven.

Bijlage F. (bij blz. 132).
Briefwisseling R.M. van Goens - J.J. Schultens.

(Verloren geraakte brieven zijn met een * geteekend).

*		19	Mrt.	1773.	Sch. a. V.G.; zie Br. II 1.
		20	Mrt.	1773.	V.G.a. Sch.; zie Br. II. 1-4. Blz. 1. lees Gel[eerd]e i.p.v. E.M.; blz. 2 n. 1. bevat onzin; blz. 4. r. 1 vul in; B des Sc.; r. 2 lees P. i.p.v. S.
		29	Dec.	1774.	V.G.a. Sch.; zie Br. II 4-5.
*	±	8	Aug.	1775.	V.G.a. Sch.; blijkens volgenden.
		11	Aug.	1775.	V.G.a. Sch.; ongedateerd, niet uitgegeven.
		19	Aug.	1775.	V.G.a. Sch.; ongedateerd, niet uitgegeven.
*	±	20	Aug.	1775.	Sch. a. V.G.; blijkens voorgaanden en volgenden.
		29	Aug.	1775.	V.G.a. Sch.; ongedateerd, niet uitgegeven.
		6	Sept.	1775.	V.G.a. Sch.; niet uitgegeven.

*	±	15	Oct.	1775.	V.G.a. Sch.; zie Br. II 5, 6.
		17	Oct.	1775.	Sch. a. V.G.; zie Br. II 5-6.
	±	15	Jan.	1776.	V.G.a. Sch.; ongedateerd, niet uitgegeven.
		3	Mrt.	1776.	Sch. a. V.G.; niet uitgegeven, maar zie Br. II 6 n. 1.
	±	6	Mrt.	1776.	V.G.a. Sch.; zie Br. II 7.
		11	Mrt.	1776.	Sch. a. V.G.; zie Br. II 6-10.
		15	Mrt.	1776.	V.G.a. Sch.; niet uitgegeven; slot ontbreekt.
		17	Mrt.	1776.	Sch. a. V.G.; zie Br. II 17-20.
		23	Mrt.	1776.	V.G.a. Sch.; zie Br. II 20-23.
		24	Mrt.	1776.	Sch. a. V.G.; zie Br. II 23-25.
		25	Mrt.	1776.	Sch. a. V.G.; zie Br. II 25-28.
		6	Sept.	1776.	V..G.a. Sch.; zie Br. II 28-29.
		4	Aug.	1777.	V.G.a. Sch.; zie Br. II 29-31.
		5	Aug.	1777.	Sch. a. V.G.; zie Br. II 10-17. De dateering blijkt uit den

					aanhef, bij vergelijking van den inhoud met dien van 4 Aug.
		20	Aug.	1777.	Sch. a. V.G.; zie Br. II 31-33. Blz. 33 lees: § 4-8, i.p.v.: de 5 en 8.

Bijlage G. (bij blz. 133).
Briefwisseling Van Goens - Van Lelyveld.

(De niet bewaard gebleven brieven, waaronder *alle van* V.G., zijn met een * geteekend; wanneer een brief niet is uitgegeven, deel ik dat mede; gedeeltelijke weglatingen zijn in de uitgave der *Brieven* aangegeven. Alle verwijzingen hebben betrekking op deel I van die *Brieven*, uitgeg. d. het Hist. Gen. in 1884).

*	±	20	Juli	1765.	V.G.a.V.L.; zie 141.
		22	Juli	1765.	V.L.a.V.G.; zie 141-144. Het hs. heeft den datum, die in de uitgave ontbreekt; het slot is daar ook weggelaten. In 't naschrift lees: gehouden, i.p.v.: gezonden.
*		eind	Aug.	1765.	V.G.a.V.L.; zie 138.
		7	Sept.	1765.	V.L.a.V.G.; zie 138-141. De uitgave heeft foutief: Febr. Er staat: 7ber. Die fout komt

herhaaldelijk
voor.

*		eind	Sept.	1765.	V.G.a.V.L.; zie 144.
		11	Oct.	1765.	V.L.a.V.G.; zie 144-149.
*		31	Dec.	1765.	V.G.a.V.L.; zie 149.
		7	Jan.	1766.	V.L.a.V.G.; zie 149-151.
*	wsch. ±	begin	Febr.	1766.	V.G.a.V.L.; zie 157, 160 (ook het daar weggelatene).
	wsch.	einde	Febr.	1766.	V.L.a.V.G.; zie 157-160 (slot ontbreekt).
*	±	1	Mrt.	1766.	V.G.a.V.L.; zie 151.
		3	Mrt.	1766.	V.L.a.V.G.; zie 151-153.
*		5	Mrt.	1766.	V.G.a.V.L.; zie 160.
		11	Mrt.	1766.	V.L.a.V.G.; zie 160-163 r. 10 v.o., 156 r. 4 v o. - 157. De uitgever voegde hier verkeerde bladen tezamen, zooals hij vaker deed.
**		half	Mrt.	1766.	V.G.a.V.L.; een paar brieven met bijvoegsels voor V.G.' stuk in de *N. Bijdr.*, blijkens het blz. 155 weggelaten gedeelte.

*	±	14	Mrt.	1766.	V.G.a.V.L.; zie 163, 165, 166.
		17	Mrt.	1766.	V.L.a.V.G.; zie 153-156 r. 4 v.o., 163 r. 10 v.o. - 167.
		3	April	1766.	V.L.a.V.G.; zie 167-169.
*	±	8	April	1766.	V.G.a.V.L.; zie 170.
		11	April	1766.	V.L.a.V.G.; zie 169-171.
*	±	20	April	1766.	V.G.a.V.L.; blijkens het blz. 171 weggel. ged.
*	±	20	April	1766.	V.G.a.V.L.; deze met verbeteringen voor zijn stuk in *N. Bijdr.*; zie ibidem.
	±	25	April	1766.	V.L.a.V.G.; zie 171.
*	±	7	Mei	1766.	V.G.a.V.L.; zie 177, 178.
		10	Mei	1766.	V.L.a.V.G.; zie 177-180. Ten onrechten geeft Br. I 180 aan, dat er aan het slot iets zou zijn weggelaten.
*		15	Mei	1766.	V.G.a.V.L.; zie 171.
		16	Mei	1766.	V.L.a.V.G.; zie 171-174, 180 r. 9 vlg.

					Blz. 174 n. en 180 n. 1 zijn onjuist.
*	±	23	Mei	1766.	V.G.a.V.L.; zie 191-194 en 182.
	±	30	Mei	1766.	V.L.a.V.G.; zie 191-194 (vlg. 182 met 194).
*	±	2	Juni	1766.	V.G.a.V.L.; zie 182.
		15	Juni	1766.	V.L.a.V.G.; zie 182-183.
		25	Juni	1766.	V.L.a.V.G.; zie 184-187, 183 r. 6 v.o. - 184. Beide noten blz. 183 zijn onjuist. Voor n. 1 vgl. 194.
		19	Juli	1766.	V.L.a.V.G.; zie 187-189.
		31	Juli	1766.	V.L.a.V.G.; zie 189-190.
		6	Aug.	1766.	V.L.a.V.G.; zie 190-191.
*	±	einde	Sept.	1766.	V.G.a.V.L.; zie volgenden onuitgeg. brief.
	±	7	Oct.	1766.	V.L.a.V.G.; ongedateerd; blijkt kort na brand van 3 Oct. 1766 geschreven. Niet uitgeg.
*	wsch. ±	7	Nov.	1766.	V.G.a.V.L.; zie 199, vgl. m. 196.
		14	Nov.	1766.	V.L.a.V.G.; zie 199-200.
*	±	20	Nov.	1766.	V.G.a.V.L.; blijkens 198,

					en vooral het daar weggelaten gedeelte.
		3	Dec.	1766.	V.L.a.V.G.; zie 196-198.
					In Br. I 198 onjuist: 3 Sept. Hs. heeft Xber.
		18	Jan.	1767.	V.L.a.V.G.; zie 201-202.
*	wsch.	eerste helft	Febr.	1767.	V.L.a.V.G.; gezien V.L.a.V.G. 26-2-67.
*	wsch.	eerste helft	Febr.	1767.	V.G.a.V.L.; gezien V.L.a.V.G. 26-2-67,
		26	Febr.	1767.	V.L.a.V.G.; niet uitgegeven.
*	±	1	Maart	1767.	V.G.a.V.L.; zie 202.
		6	Maart	1767.	V.L.a.V.G.; zie 202.
*	±	8	Maart	1767.	V.G.a.V.L.; zie 203.

		12	Maart	1767.	V.L.a.V.G.; zie 202-204.
*	±	14	Maart	1767.	V.G.a.V.L.; blijkens volgenden.
	±	18	Maart	1767.	V.L.a.V.G.; niet uitgegeven.
		25	Maart	1767.	V.L.a.V.G.; zie 204.
*	±	27	Maart	1767.	V.G.a.V.L.; zie 205.
		31	Maart	1767.	V.L.a.V.G.; zie 205-207.
*	±	3	April	1767.	V.G.a.V.L.; zie 208.
		6	April	1767.	V.L.a.V.G.; zie 207-208.
		21	April	1767.	V.L.a.V.G.; zie 208-209.
*	±	24	April	1767.	V.G.a.V.L.; zie 209.
		29	April	1767.	V.L.a.V.G.; zie 209-211.
*	±	7	Mei	1767.	V.G.a.V.L.; zie 213, 214.
		8	Mei	1767.	V.L.a.V.G.; zie 213-215.
*	wsch. ±	half	Mei	1767.	V.G.a.V.L.; zie 211, 213.
*		29	Mei	1767.	V.G.a.V.L.; zie 212, 213.
		1	Juni	1767.	V.L.a.V.G.; zie 211-213.
*		24	Juni	1767.	V.G.a.V.L.; zie 218.
		17-26	Juni	1767.	V.L.a.V.G.; zie 215-220.

		12	Aug.	1767.	V.L.a.V.G.; zie 194-196, 220-221. Begin ontbreekt. Blz. 195 r. 1 lees: veede, i.p. v. vrede, en r. 12: tettigheden i.p.v.: zestigheden.
*		23	Aug.	1767.	V.G.a.V.L.; zie 221.
		24	Aug.	1767.	V.L.a.V.G.; zie 221-226. Blz. 226 een naschrift, zonder aanwijzing, weggelaten.
*	±	27	Aug.	1767.	V.G.a.V.L.; zie 227.
		29	Aug.	1767.	V.L.a.V.G.; zie 226-228.
*		7	Sept.	1767.	V.G.a.V.L.; zie 230, 231.
		5-9	Sept.	1767.	V.L.a.V.G.; zie 228-232.
*	±	19	Sept.	1767.	V.G.a.V.L.; zie 232.
		29	Sept.	1767.	V.L.a.V.G.; zie 232-233.
*	wsch. ±	half	Oct.	1767.	V.G.a.V.L.; gezien de volgende.
		24	Oct.	1767.	V.L.a.V.G.; niet uitgegeven.
		13	Nov.	1767.	V.L.a.V.G.; zie 233-234. Blz. 233 r. 8 v.o. lees: T.P.i.p.v.S.P.

		4	Dec.	1767.	V.L.a.V.G.; zie 234-237.
					Blz. 236 r. 8 lees: schellen, i.p.v. schetsen.
*	±	6	Dec.	1767.	V.G.a.V.L.; blijkens volgenden.
	±	7	Dec.	1767.	V.L.a.V.G.; niet uitgegeven.
*	±	9	Dec.	1767.	V.G.a.V.L.; zie 238.
		10	Dec.	1767.	V.L.a.V.G.; zie 237-241.
		18	Dec.	1767.	V.L.a.V.G.; zie 241-242.
*	±	20	Dec.	1767.	V.G.a.V.L.; zie 242.
		22	Dec.	1767.	V.L.a.V.G.; zie 242-243.
*		14	Jan.	1768.	V.G.a.V.L.; blijkens 243, 244 en het daar weggelaten gedeelte.
		15	Jan.	1768.	V.L.a.V.G.; zie 243-244.
*	±	24	Jan.	1768.	V.G.a.V.L.; blijkens het blz. 246 weggel. ged.
		23-25	Jan.	1768.	V.L.a.V.G.; zie 244-246.
*		28	Jan.	1768.	V.G.a.V.L.; zie 246, 247.
		29	Jan.	1768.	V.L.a.V.G.; zie 246-248.
					Blz. 248 de weglating van een naschrift

					niet aangegeven.
*	±	5	Febr.	1768.	V.G.a.V.L.; zie 250.
		6-9	Febr.	1768.	V.L.a.V.G.; zie 250-251 r. 4 v.o., 253 r. 7 v.b. - 256 r. 9 v.b., 251 r. 4 v.o. - 253 r. 6 v.b. Blz. 250 lees: 1768, i.p.v. 1767; 253 r. 7 lees:

					d. Hr., i.p.v.: ds(?)[1]; 252 r. 8 lees: Door, i.p.v.: Voor.
*	±	12	Febr.	1768.	V.G.a.V.L.; blijkens 249, 250 en het daar weggel. gedeelte.
		15	Febr.	1768.	V.L.a.V.G.; zie 248-250. Het slot ontbreekt in Hs.
*	±	20	Febr.	1768.	V.G.a.V.L.; blijkens 256, en het daar weggel. ged.
		29	Febr.	1768.	mevr. R.v.L. geb. De Raat a. V.G.; niet uitgegeven.
		5	Maart	1768.	V.L.a.V.G.; zie 256-257.
*	±	9	Maart	1768.	V.G.a.V.L.; zie 257.
		11	Febr.	1768.	V.L.a.V.G.; zie 257-259.
*	±	16	Febr.	1768.	V.G.a.V.L.; blijkens volgenden.
	±	20	Febr.	1768.	V.L.a.V.G.; niet uitgegeven; slot ontbreekt.
*	±	23	Febr.	1768.	V.G.a.V.L.; blijkens volgenden.
		30	Febr.	1768.	V.L.a.V.G.; niet uitgegeven.
*		31	Febr.	1768.	V.G.a.V.L.; blijkens op blzz. 259 en 261 weggelaten gedd.
		1	April	1768.	V.L.a.V.G.; zie 259-261.
*		3	April	1768.	V.G.a.V.L.; blijkens volgenden.
		6	April	1768.	V.L.a.V.G.; slot ontbreekt.
		14	April	1768.	V.L.a.V.G.; niet uitgegeven. Hierbij een door V.L. uit het Hd. vertaald stukje: 'De Gratien'[2].
*	±	17	April	1768.	V.G.a.V.L.; zie 261.
		21	April	1768.	V.L.a.V.G.; zie 261-262.

1) 'C.N.' citeert Lelyveld verkeerd voor 'N.C.'; zie Cat. V.G. I 128, en Ypey en Dermout, *Gesch. N. Herv. Kerk*. Aantt. III 239.
2) Vgl. Br. I 266, 283, en het 261 weggel. ged. De vert. bevindt zich nog bij de papieren- V.G.; het oorspronkelijk, van Von Gerstenberg, vond V.L. in *Briefe die neueste Literatur betreffend* no. 32.

	±	3	Mei	1768.	V.L.a.V.G.; zie 293-294. Blz. 293 noot is onjuist; reeds uit Handd. Mij. Lk. v. 12 Juli 1768 blijkt, dat Huydecoper's verhandeling al vóór dien datum was ingeleverd.
*		11	Mei	1768.	V.G.a.V.L.; blijkens volgenden.
		12	Mei	1768.	V.L.a.V.G.; niet uitgegeven.
*	(?)	begin	Juli	1768	Misschien nog brief V.L. a. V.G., die dan teloorging; zie 262
		5	Juli	1768.	V.L.a.V.G.; zie 262-268.
		9	Aug.	1768.	V.L.a.V.G.; zie 268. Een kort naschrift liet de uitg. zonder aanwijzing weg.
**	t. 9 Aug. en 22 Sept. 1768				wsch. nog twee of drie kleine briefjes van V.L. a. V.G.; zie 270.
		22	Sept.	1768.	V.L.a.V.G.; zie 270.
*	±	begin	Oct.	1768.	V.G.a.V.L.; zie 270, 271.
		10	Oct.	1768.	V.L.a.V.G.; zie 270-274.
		19	Oct.	1768.	V.L.a.V.G.; zie 268-270. Het Hs. heeft: 7ber; maar om inhoud in verband met andere brieven *moet* men wel aannemen, dat het bij vergissing gesteld is voor: October. Ook zegt V.L. in brief 1 Nov., in hetgeen blz. 271 werd weggelaten, dat hij ‘morgen voor 14 dagen’ om eenige hoogduitsche boeken schreef. Dat is dus juist 19 Oct. - Het slot liet de uitg., zonder aanwijzing, weg.
		1	Nov.	1768.	V.L.a.V.G.; zie 274-275.
*	±	3	Nov.	1768.	V.G.a.V.L.; blijkens 276 en 't daar weggel. ged.
		7	Nov.	1768.	V.L.a.V.G.; zie 275-278.

*	±	9	Nov.	1768.	V.G.a.V.L.; zie 180.
	±	12	Nov.	1768.	V.L.a.V.G.; zie 180-182 (slot ontbreekt in Hs.).
		18	Nov.	1768.	V.L.a.V.G.; zie 278-281.
		23	Nov.	1768.	V.L.a.V.G.; zie 281-285.
*	±	24	Nov.	1768.	V.G.a.V.L.; zie 286, 287.
*	±	27	Nov.	1768.	V.G.a.V.L.; zie 286, 287.
		29	Nov.	1768.	V.L.a.V.G.; zie 286-287.
*		5	Dec.	1768.	V.G.a.V.L., zie 287.
		6	Dec.	1768.	V.L.a.V.G.; zie 287-288.
		30	Dec.	1768.	V.L.a.V.G.; zie 288. Een naschrift liet de uitg., zonder aanwijzing, weg.
		13	Febr.	1769.	V.L.a.V.G.; niet uitgegeven.
*	±	17	Febr.	1769.	V.G.a.V.L.; zie 288, 289, 290.
		21	Febr.	1769.	V.L.a.V.G.; zie 288-291.
	±	half	Mrt	1769.	V.L.a.V.G.; zie 174-177 (slot ontbreekt in Hs.).
		11	Mei	1769.	V.L.a.V.G.; zie 291.

	wsch.	2	Juli	1769.	V.L.a.V.G.; niet uitgegeven.
		10	Juli	1769.	V.L.a.V.G.; niet uitgegeven.
*		11	Juli	1769.	V.G.a.V.L.; blijkens 294, en het daar weggel. ged.
		12	Juli	1769.	V.L.a.V.G.; zie 294-295.
*	±	16	Juli	1769.	V.G.a.V.L.; zie 295.
		21	Juli	1769.	V.L.a.V.G.; zie 295-296.
	±	half	Aug.	1769.	V.L.a.V.G.; zie 291-293 (slot ontbr. in Hs.).
		27	Mei	1773.	V.L.a.V.G.; zie 296-297.
*	±	1	Juni	1773.	V.G.a.V.L.; zie 297.
	±	3	Juni	1773.	V.L.a.V.G.; zie 297-299 (slot ontbr. in Hs.).
*	±	Juli-Aug.		1773.	V.G.a.V.L.; zie 300.
		8	Sept.	1733.	V.L.a.V.G.; zie 299-300.
*	±	25	April	1774.	V.L.a.V.G.; zie 300.
		16	Mei	1774.	V.L.a.V.G.; zie 300.
		4	April	1776.	V.L.a.V.G.; zie 301-305.
*	±	10	April	1776.	V.G.a.V.L.; blijkens volgenden.
	±	12	April	1776.	V.L.a.V.G.; niet

					uitgegeven.
					Het slot ontbr. in Hs., met pl., dat. en ondert.; maar de inhoud sluit volkomen aan bij dien van 4 April.
		6	Nov.	1780.	V.L.a.V.G.; zie 307.
*		11	Dec.	1780.	V.G.a.V.L.; zie 305.
*		20	Dec.	1780.	V.L.a.V.G.; zie 305-307.
*		25	Dec.	1780.	V.G.a.V.L.; blijkens volgenden.
		27	Dec.	1780.	V.L.a.V.G.; onuitgegeven.
		18	Mei	1781.	V.L.a.V.G.; zie 307-308.

Bijlage H. (bij blz. 158).
Schrijvers der 'nieuwe bijdragen tot opbouw der vaderlandsche letterkunde' (1763-1766).

(De met * geteekende stukken kan ik niet, of niet met zekerheid thuis brengen)

Deel I.

1-32 M. Tydeman; 33-64 J. Macquet; 65-68 J. Macquet (g.); 71-72 P. Paludanus (g., zeer vrij naar Lat. v. Amaltheus); 72-136 P. Paludanus; 137-152 F. van Lelyveld; 153-208 J. Macquet; 208-244 P. Paludanus; 245-250* wsch. Paludanus; 251-256* wsch. Paludanus (g.); 257-280 F. v. Lelyveld; 281-352 A. Kluit; 353-390* 'J.F.': d.i. J. Fortman?[1] (vert. uit Hd. van G.C. Gebauer); 391-412 Z.H. Alewijn; 413-418 H. van Wijn (g.); 419-423 Paludanus (g.); 424 Paludanus (g., uit Lat. v. Sannazarius);[2] 447-472 H. Tollius; 473-500 H. van Wijn; 501-558* N. Hinlopen? ('Het Genootschap *Magna Molimur Parvi*'); 561-571* (gg., uit het Lat. van Sannazarius, door genootschap 'Dulces ante omnia Musae'); 572-578 (gg., uit zelfde genootschap).

Deel II.

1-58 Z.H. Alewijn; 59-76 C.A. van Wachendorff (uit Utrechtsche genootschap 'Musae noster Amor'); 77-150 J. Macquet; 151-160* 'L.M.': d.i. L. Trip?[3] (g.); 161-184* 'Dulces a.o. Musae'; 185-228 H. van Wijn; 229-308 R.M. van Goens; 309-314* 'A.': d.i. misschien A. van Assendelft? (g., naar Latijn van Barlaeus); 315-320 H. van Wijn (g.); 321-329 M (acquet?) (g.); 330-336 F. van Lelyveld (g., naar Gessner); 337-372 Z.H. Alewijn; 373-398 C.A. van Wachendorff; 399-452 J. Macquet; 453-506 R.M. van Goens; 507-512 Ds. P. van den Bosch (g., naar Theocritus); 513-546 F. van Lelyveld; 547-666 R.M. van Goens; 667-675 J. de Kruyff (g.); 676-680 H. Bolt (g., naar eigen Latijn).

Bijlage I. (bij biz. 187).
Briefwisseling Van Goens - Van Wijn.

(De met * geteekende brieven ontbreken; 'min.' wil zeggen dat alleen de minuut bewaard bleef: in de Bibl. Mij. Lk. De andere brieven zijn in de Kon. Bibl.).

	±	Sept. ?	1765.	V.W.a.V.G.; (min.). Niet verzonden, omdat V.G. juist in Den Haag kwam.

1) Dat is ook om de archaismen niet onwaarschijnlijk.
2) 425-446 is bij de pagineering overgeslagen.
3) L. Trip gaf zijn werk uit onder letters 'M.L.'

		25	Dec.	1765.	V.W.a.V.G.
		1	Jan.	1766.	V.G.a.V.W.
		21	Maart	1766.	V.W.a.V.G.
		3	April	1766.	V.G.a.V.W.
		25	Juli	1766.	V.W.a.V.G.
*	±	30	Juli	1766.	V.G.a.V.W.; blijkens volgenden.
	±	5	Aug.	1766.	V.W.a.V.G.; (min.).
*	±	25	Sept.	1766.	V.G.a.V.W.; blijkens volgenden.
		30	Sept.	1766.	V.W.a.V.G.

		1	Oct.	1766.	V.G.a.V.W.
		begin	Oct.	1766.	V.W.a.V.G.; (min.).
		17	Jan.	1767.	V.W.a.V.G.[1].
		14-19	Febr.	1767.	V.G.a.V.W.; (slot ontbr.).
		27	Febr.	1767.	V.W.a.V.G.[2].
*		26	Maart	1767.	V.G.a.V.W.; blijkens volgenden.
		26 Febr.-27 Maart		1767	V.G.a.V.W.
	±	30	April	1767.	V.W.a.V.G.
*	wsch.	begin	Mei	1767.	V.G.a.V.W.; blijkens volgenden.
		10	Juli	1767.	V.W.a.V.G.
*	±	15	Sept.	1767.	V.G.a.V.W.; blijkens brief van V.W.a. Tydeman 15-9-67.
	±	20	Sept.	1767.	V.W.a.V.G.; blijkens denzelfden.
	±	1	Dec.	1767.	V.W.a.V.G.; (min.).
		eind	Dec.	1767.	V.G.a.V.W.
		23	Jan.	1768.	V.W.a.V.G.
		1	Maart	1768.	V.W.a.V.G.
*	±	half	Maart	1768.	V.G.a.V.W.; blijkens volgenden.
	±		April	1768.	V.W.a.V.G.
*	wsch. ±	half	Mei	1768.	V.G.a.V.W.; blijkens volgenden.
		30	Mei	1768.	V.W.a.V.G.
		1	Aug.	1768.	V.W.a.V.G.

1) In minuut gedat. 20 Dec. 1766.
2) Datum naar minuut. Er zal in dateering van dezen of van brief 26-2 tot 27-3 een kleine fout zijn, want het begin van den laatsten antwoordt op den anderen.

*	wsch.		Nov.	1768.	V.G.a.V.W.; blijkens brief V.W.a. Tydeman 20-11-68.
		21	Nov.	1768.	V.W. a V.G.

Bijlage J. (bij blz. 235).

Εις □□μοδιον □αι Α□ιστογειτονα ΣΚΟΛΙΟΝ.

Εν μυρτου κλαδι το ξιφος φορησω,
Ὡσπερ Ἁρμοδιος κ᾽ Αριστογειτων·
Ὁτε τον τυραννον κτανετην,
Ισονομους τ᾽ Αθηνας εποιησατην·

Φιλταθ᾽ Ἁρμοδι᾽, ουτι που τεδνηκας·
Νησοις δ᾽ εν μακαρων σε φασιν ειναι,
Ἰναπερ ποδωκης Αχιλευς,
Τυδειδηντε φασιν Διομηδεα·

Εν μυρτου κλαδι το ξιφος φορησω,
Ὡσπερ Ἁρμοδιος κ᾽ Αριστογειτων,
Ὁτ᾽ Αθηναιης εν θυσιαις
Ανδρα τυραννον Ἱππαρχον ἐκαινετην·

Αιει σφων[3] *κλεος εσσεται κατ᾽ αιαν,*
Φιλταθ᾽ Ἁρμοδιε κ᾽ Αριστογειτον·
Ὁτι τον τυραννον κτανετον,
Ισονομους τ᾽ Αθηνας ἐποιησατον·

3) lees: *σφῳν*.

Bijlage K. (bij blz. 379).
Briefwisseling Van Goens - Ten Hove.

(De verloren gegane brieven zijn met * geteekend).

*		1	Jan.	1760.	V.G.a.T.H.; zie Br. I 134-135.
		4	Jan.	1760.	T.H.a.V.G.; zie Br. I 134-135.
*	wsch.	1	Jan.	1761.	V.G.a.T.H.; blijkens volgenden.
		5	April	1761.	T.H.a.V.G.; niet uitgegeven.
*		1	Jan.	1762.	V.G.a.T.H.; blijkens volgenden.
		8	Jan.	1762.	T.H.a.V.G.; niet uitgegeven.
*	±	11	April	1764.	V.G.a.T.H.; zie volgenden.[1]
		18	April	1764.	T.H.a.V.G.; zie Br. I 135-137.
		1	Oct.	1764.	V.G.a.T.H.; zie *Dissertatio Homerica*[2].
*	Oct. of begin		Nov.	1766.	V.G.a.T.H.; blijkens volgenden.
		5	Dec.	1766.	T.H.a.V.G.; niet uitgegeven; slot ontbr.
*		23	Jan.	1767.	V.G.a.T.H.; zie Br. I 310.

1) Bij toezending van zijn *Observationes Miscellaneae.*
2) Dit is de eenige brief van V.G. aan T.H., die bewaard bleef; als opdracht in briefvorm van zijn *Dissertatio Homerica ad Porphyrium.*

*	±	15	Maart	1767.	V.G.a.T.H.; zie Br. I 310.
		17	Maart	1767.	T.H.a.V.G.; zie Br. I 309-311; slot ontbr.[3]
*	wsch.	half Aug.		1767.	V.G.a.T.H.; blijkens tweeden, die volgt[4].
*	wsch.	24	Aug.	1767.	V.G.a.T.H.;[5] blijkens volgenden, in onuitgeg. ged.
		27	Aug.	1767.	T.H.a.V.G.; zie Br. I 311-313[6]; slot ontbr.
	wsch.	begin	Sept.	1767.	T.H.a.V.G.; zie Br. I 316-317; begin ontbr.
*	wsch.	begin	Sept.	1767.	Nog eens T.H.a.V.G.; een brief nl., die het eerste gedeelte van zijn ontwerp voor een geschiedenis der Medici begeleidde.
*	±	10	Aug.	1767.	V.G.a.T.H.; blijkens volgenden.
		18	Aug.	1767.	T.H.a.V.G.; niet uitgegeven.
*	±	21	Aug.	1767.	V.G.a.T.H.; blijkens volgenden,

3) Misschien doelt op dat slot Br. I 312 laatste alinea, behalve het Fr. vers.
4) Met toezending wsch. van zijn *Proeven uit den Dichtk. Ligger v.d. Philos. s. fard.*
5) Wsch. met toezending van F.O. Mencke's *Vita Politiani*, en verzoek om critiek op zijn laatste opstel in de *N. Bijdr.*, hem bij den vorigen toegezonden.
6) T.H. is dan pas terug van een reis naar Engeland. Hij maakt 312 onderaan reeds toespeling op citaat in V.G.'s opstel in *N. Bijdr.*; zie daar II 559.

					in weggel. gedd.
		24	Aug.	1767.[7]	T.H.a.V.G.; zie Br. I 313-315.
*	±	27	Aug.	1767.	V.G.a.T.H.; zie Br. I 317, 318.
wsch.		30	Aug.	1767.[8]	T.H.a.V.G.; zie Br. I 317-319.
*		29	Aug.	1767.	V.G.a.T.H.; blijkens volgenden, weggel. ged.
*		2-5	Oct.	1767.	V.G.a.T.H.; zie Br. I 323.
		5-7	Oct.	1767.[9]	T.H.a.V.G.; zie Br. I 315-316 midden; 322-324.
*	±	10	Oct.	1767.	V.G.a.T.H.; blijkens volgenden, weggel. ged.
		19	Oct.	1767.	T.H.a.V.G.; zie Br. I 339-341 regel 7 v.o., 324 r. 6 V.b. - r. 13 v.o.; slot ontbr.
*	±	23	Oct.	1767.	V.G.a.T.H.; blijkens volgenden.
		25	Oct.	1767.[10]	T.H.a.V.G.; niet uitgeg.; slot ontbr.
*	±	30	Oct.	1767.	V.G.a.T.H.; blijkens volgenden.

7) Br. I 313 heeft foutief 29. Trouwens, de vorige was van 'vendredi'; deze van 'jeudi'.
8) V.G. teekende aan: 1 Oct.; dat zal datum van ontvangst zijn; hij is wel vroeger geschreven, want den brief van V.G. van 29 Sept. beantwoordt T.H. eerst in dien van 5-7 Oct., blijkens onuitgeg. ged.
9) Br. I 322 is bij regel 12 weggelaten: 'ce mercredi matin le 7 Oct.'.
10) 'ce dimanche matin'. Om inhoud kort na dien van 19 Oct.

±	13	Nov.	1767.	T.H.a.V.G.; zie Br. I 324-325.

*	wsch.	13	Nov.	1767.	V.G.a.T.H.; zie Br. I 327.
	wsch.	16	Nov.	1767.	T.H.a.V.G.; zie Br. I 327-329.
*	±	23	Nov.	1767.	V.G.a.T.H.; blijkens volgenden.
	±	eind	Nov.	1767.	T.H.a.V.G.; niet uitgeg.; begin ontbr.
*	±	begin	Dec.	1767.	V.G.a.T.H.; blijkens volgenden.
	±	5	Dec.	1767.	T.H.a.V.G.; zie Br. I 311; begin ontbr.
*	±	17	Dec.	1767.	V.G.a.T.H.; blijkens volgenden, ook in weggel. ged.
	wsch.	20	Dec.	1767.[1)]	T.H.a.V.G.; zie Br. I 336-339.
*	wsch.	± 10	Febr.	1768.	V.G.a.T.H.; om volgenden, weggel. ged.
		15	Febr.	1768.	T.H.a.V.G.; zie Br. I 320.
		27	Febr.	1768.[2)]	T.H.a.V.G.; zie Br. I 327-328 (noot); slot ontbr.
*	±	3	Maart	1768.	V.G.a.T.H.; zie Br. I 319.
		7	Maart	1768.	T.H.a.V.G.; zie Br. I 319-320; slot ontbr.

1) ‘ce dimanche matin’.
2) ‘ce samedi matin 27 févr.’

	±	9	Maart	1768.	T.H.a.V.G.; zie Br. I 329-331; begin ontbr.
*	±	10	Maart	1768.	V.G.a.T.H.; zie Br. I 331, 332, 333.
*	±	11	Maart	1768.	V.G.a.T.H.; zie Br. I 334[3].
		12	Maart	1768.	T.H.a.V.H.; zie Br. I 331-336; slot ontbr.
*	±	25	Juni	1768.	V.G.a.T.H.; blijkens volgenden[4].
	wsch.	27	Juni	1768.[5]	T.H.a.V.G.; onuitgegeven.
		30	Juni	1768.	T.H.a.V.G.; zie Br. I 325-327.
*	wsch. ±	3	Juli	1768.	V.G.a.T.H.; blijkens volgeden.
	wsch.	12	Juli	1768.[6]	T.H.a.V.G.; onuitgegeven.
*	wsch.	± 18	Juli	1768.	V.G.a.T.H.; blijkens volgenden.
	wsch.	20	Juli	1768.[7]	T.H.a.V.G.; onuitgegeven.
	±		Dec.	1768.[8]	T.H.a.V.G.; zie Br. I 320-321; begin ontbreekt[9].

3) Br. I 334: 'vôtre lettre philosophique', die blijkbaar die van ± 3 Maart verdedigde.
4) Met aantal exx. dissertatie-Duker, die T.H. zal hebben moeten aanbieden aan Fagel e.a. voorname heeren van zijn kennis.
5) 'ce dimanche'.
6) 'ce lundi soir'.
7) 'ce mardi'.
8) Om bijzonderheden aangaande de vacature Prof. Lulofs te Leiden: hij stierf 4 Nov. 1768; en om een toespeling, zeer waarschijnlijk, in het weggel. ged., op het *Elogium Hemsterhusii*, dat in 1768 verscheen.
9) Misschien ging nog een brief van V.G. vooraf; maar met eenige zekerheid valt het niet uit den inhoud op te maken.

*	±	begin	Mei	1772.	V.G.a.T.H.; blijkens volgenden.
	±	eind	Mei	1772.	T.H.a.V.G.; onuitgegeven.
*	±	begin	Jan.	1773.	V.G.a.T.H.; blijkens volgenden[10]
	±	midden	Jan.	1773.	T.H.a.V.G.; zie Br. I 341-344; begin en slot ontbr.
	±	eind	Jan.	1773.	T.H.a.V.G.; onuitgegeven, behalve klein gedeelte Br. I 342-343 noot.
*		begin	Maart	1775.	V.G.a.T.H.; zie Br. I 344.
		8	Maart	1775.	V.G.a.T.H.; zie Br. I 344.
*	±	10	Oct.	1775.	V.G.a.T.H.; zie Br. I 345. Met Catal. bibl. V.G. deel I.
		16	Oct.	1775.	T.H.a.V.G.; zie Br. I 344-345; slot ontbr. In uitg. foutief: 'ce 16 Septembre 1775'.

In 1781 begint de correspondentie weer in verband met het *Politiek Vertoog* en de samenwerking der beide vrienden aan de *Ouderwetsche Nederlandsche Patriot.* Zie Br. III 1-139.

10) Met het eerste stuk der Voorrede van Volkmann in losse vellen. De noot Br. I 341 is geheel onjuist. Vgl. voorr. Volkmann I, blz. 3.

Bijlage L. (bij blz. 426).
Briefwisseling van Van Goens met Chotek en Wilczek.

(De brieven zijn nooit uitgegeven; die van Van Goens zijn, op de twee laatste na, ook niet bekend. De plaatsnamen geven aan, waar de brieven geschreven werden).

±	half	Maart	1770.	V.G.a.C. en W.; blijkens volgenden.
±	half	Maart	1770	(antwoord) W.a.V.G.; Utrecht, zonder datum.
±	20	Maart	1770	V.G.a.C. en W.; blijkens volgenden.
	29	Maart	1770	W. en C.a.V.G.; Amsterdam.
	11	Mei	1770	C.a.V.G.; Parijs, (ged. ontbr.).
±	half	Juni	1770	V.G.a.C; blijkens volgenden.
	24	Juni	1770	C.a.V.G.; Parijs, (ged. ontbr.).
±	einde	Juni	1770	C.a.V.G.; [Parijs], (ged. ontbr.).
	6	Juli	1770	C.a.v.G.; [Parijs].
±	begin	Aug.	1770	V.G.a.C; blijkens volgenden.
	17	Aug.	1770	C.a.V.G.; Parijs, (ged. ontbr.).
	12	Sept.	1770	V.G.a.C; blijkens volgenden.
	1	Oct.	1770	V.G.a.C.; blijkens derden, die volgt.

	6	Oct.	1770	C. en W.a.V.G.; Hamburg, (ged. ontbr.).
	16	Oct.	1770	V.G.a.C.; blijkens den volgenden.
	31	Oct.	1770	C.a.V.G.; Frankfort.
* * *				
	±	Maart	1771.	V.G.a.C; blijken volgenden.
	22	April	1771.	C.a.V.G.; Weenen.
	16	Mei	1771.	V.G.a.C.; blijkens volgenden.
	25	Mei	1771.	C.a.V.G.; Weenen.
	15	Juli	1771.	V.G.a.C.; blijkens tweeden, die volgt.
	1	Aug.	1771.	V.G.a.C.; blijkens volgenden.
	11-20	Aug.	1771.	C.a.V.G.; Praag en Neuhoff.
	20	Dec.	1771.	C.a.V.G.; Weenen.
	20	Mei	1772.	C.a.V.G.; Weenen. Wellicht gingen aan dezen en den vorigen brieven van V.G. vooraf, maar het blijkt niet zeker.
±	half	Juni	1772.	V.G.a.C. Waarschijnlijk althans; zeker is alleen, dat V.G. hem, via Von Scheyb,

				een mooie miniatuureditie van Cicero toezond.
	3	Juli	1772.	C.a.V.G.; Weenen.
(± 10-)	22	Juli	1772.	V.G.a.C.; blijkens den volgenden.
	24	Maart	1773.	C.a.V.G.; Weenen.

* * *

	±	Maart	1771.	V.G.a.W.; blijkens C.a.V.G. 22-4-71. Deze werd gezonden via Chotek.
	26	April	1771.	W.a.V.G.; Poggio a Cajano, (ged. ontbr.).
±	half	Mei	1771.	V.G.a.W.; blijkens volgenden.
	8	Juni	1771.	W.a.V.G.; Florence, (ged. ontbr.).
wsch.	begin	Juli	1771.	V.G.a.W.; blijkens tweeden, die volgt.
±	einde	Juli of begin	Aug.	V.G.a.W.; Brussel; blijkens volgenden.
	20	Aug.	1771.	W.a.V.G.; Florence, (ged. ontbr.).
ongev.	einde	Aug.	1771.	V.G.a.W.; blijkens volgenden.
	14	Sept.	1771.	W.a.V.G.; Florence.

ongev.	begin	Nov.	1771.	V.G.a.W.; blijkens volgenden.
	2	Dec.	1771.	W.a.V.G.; Pisa.

29	1771.	1785.	V.G.a.W.; Den Haag. Zeer waarschijnlijk niet verzonden; want de volgende, van 1793, is geschreven als een weder opnemen der correspondentie na 20-jarigen stilstand.
28	April	1793.	V.G.a.W.; Basel-Augst, (klad).
28	Mei	1793.	W.a.V.G.; Milaan.

Bijlage M. (bij blz. 433).
Van Goens en J.G. Jacobi.

De Universiteits-bibliotheek van Münster i. W. bleek ten slotte mij een exemplaar te kunnen verschaffen van de Fransche vertaling van J.G. Jacobi door Van Goens: *Traductions de diverses oeuvres composées en allemand en vers et en prose par Mr. Jacobi, chanoine d'Halberstat... Paris, 1771.* Het boek bevat op 127 bladzijden, ruim gedrukt op zwaar papier in quarto, behalve de *Préface* (p. 3-16) de volgende stukken, alle in proza, schoon in het oorspronkelijk voor de grootste helft in verzen geschreven: *Au Lit de Belinde, Epitre à Mr. Gleim, Le Faune, Lettre à Mr....., A Madame Karsch* (met voorafgaande toelichting, getrokken uit dichtbrief *Die Frau Karschinn an Herrn Gleim), Le Baiser, Epitre de Mr. Gleim à Mr. Jacobi, Réponse* (op den voorgaanden brief), *A Themire, en luy envoyant des pots d'oeillets en hiver, L' Elysée, drame mêlé d'ariettes.* In de *Sämtliche Werke von J.G. Jacobi..... Carlsruhe 1780*, vindt men het oorspronkelijk in Erster Theil, S. 65, 13, 60, 63, (31), 33, 120, 7, 10, 128, 113-139.

An Philaide (ed. 1780, I 67), door Van Goens in vertaling aan Chotek gezonden, naar het schijnt in verzen, ontbreekt hier. Dat niettemin de gedrukte bloemlezing door Van Goens zelf is vertaald, blijkt ons uit dit exemplaar met zekerheid. Kennelijk van zijn hand is daarin de aanteekening: ‘Pour son Excellence Monsieur le Baron de Furstenberg, de la part du Traducteur’.

Het belangrijkste aan het boek is wel de voorrede: Toen omtrent drie jaar geleden, zegt de anonieme vertaler, de *Brieven*, deels proza, deels verzen, *van Gleim en Jacobi* in druk verschenen, waaraan zij zeker bij het schrijven nooit hadden gedacht, werd de laatste terstond de Chaulieu, de Dorat, de Gresset, de Bernis van Duitschland, zooals de eerste reeds lang de Anacreon en de Tyrtaeus van zijn volk heette. Na zijn *Winter-* en zijn *Zomer-reis* veranderde Jacobi van naam en natie: nu was hij Sterne of Yorick. Tot hij door een kleine opera weer Favart werd. Alleen ‘les hommes de génie’ begrepen, dat een oorspronkelijke geest niet dan zich zelf kan zijn. Hoe dwaas die naamgeverij is, ondervond ik al zeer bijzonder, toen mij uit de vrij talrijke gedichten van Jacobi maar heel enkele voor vertaling vatbaar bleken. ‘Il faut être familiarisé avec le caractere, les moeurs et les usages d'un peuple, pour sentir avec lui, pour être frappé du même beau, du même sublime. Combien de peintures admirables, combien de pensées fortes, riches et délicates, tellement

nationales, qu'on chercheroit vainement à leur donner ailleurs une signification et des attraits.' Zoo is het met de meeste schoonheden van Jacobi's werken; men kan daarom, uit hoofde van zekere gelijkheid van onderwerpen of gedachten, evengoed Guido Reni den Titiaan van Lombardije als Jacobi den Chaulieu of Gresset van Duitschland noemen. Zoo zal mijn werk ook niet méér kunnen doen dan een zwakken indruk geven van enkele trekken van zijn dichtgenie; tenzij ik een Blackfort mocht zijn - de geestelooze knoeivertaler van Wieland's bewonderenswaardige *Geschiedenis van Agathon* - mag ik daarop ook wel hopen.

Dit ter verontschuldiging tegenover Jacobi's landgenooten, bij wie hij beroemd is om schoonere stukken, dan ik hier aanbieden kon. Tot hun meerdere voldoening wil ik thans nog spreken over 'les principaux traits qui distinguent notre poëte'.

‘Les juges éclairés de l'Allemagne admirent dans Monsieur Jacobi une imagination vive, fertile et riante, mais surtout une délicatesse et une profondeur merveilleuse de sentiment, qui le met en communication intime avec tous les êtres qui l'environnent, et fait que les rapports les plus cachés qu'ils ont avec l'homme, se présentent naturellement à son esprit sous mille formes nouvelles.’ Verder voegt hij zijn gedachten juist en ordelijk tezamen, schrijft hij een klaren, vlotten stijl, en hebben zijn verzen een ongeëvenaarde harmonie. Geen wonder, dat hij zijn lezers onweerstaanbaar meesleept - naar de deugd.

In een deel van zijn werk zijn ‘les idées, les images et la touche également voluptueuses.’ 't Is daarmee als men zei van schilderijen van Albani: ‘sans jamais blesser la pudeur, ils faisoient naître les plaisirs.’

Bij vertaling verliezen juist deze - ‘que l'éclair du sentiment produit, qui naissent du moment et sont les élans subits d'une ame passionnée’, zegt V.G. met een citaat - vrijwel alle geur en kleur. Andere stukken zijn vol vroolijkheid, ‘mais on voit qu'au milieu même des ris il ne perd jamais ce recueillement touchant, qui est la marque d'une ame sensible.’ In andere weer behandelt hij ernstige onderwerpen, maar ‘il sait y répandre une douce sérénité, et les larmes qu'il fait verser, sont toujours accompagnées d'un agréable sourire’.

Van één slag van menschen komt geen lof voor Jacobi: ‘nos pédans’.

Het gaat hun als Smelfungus, volgens het zeggen van Yorick: door hun verdorden geest zien zij zelfs het allerschoonste als verdord en wanstaltig. Altijd zijn er zulke lieden geweest, die vonden ‘qu'on ne rioit qu'aux enfers, et que le paradis étoit fait pour les ennuyeux.’ Plichtmatig spuwen zij gal bij de lezing van een Wieland, een Gleim, een Jacobi. Maar het is een ziekte, waar de Franschen zich wel heel weinig om zullen bekommeren. De fatsoenlijke lieden in alle landen van Europa denken als Anacreon, Horatius en hun opvolgers: ‘ils pensent qu' un même chemin doit les conduire à un même gite, et qu'il fait bon être partout où sont les plus aimables gens, soit dans ce monde-ci, soit dans l'autre. Qu'on nous dise ce que seroit un Paradis où on ne les recevroit pas?... Les sots et les ennuyeux auront beau faire, jamais ils ne pourront éviter d'être damées.’ -

Nieuwe blijken vinden we hier van de groote bewondering van Van Groens voor Wieland en Jacobi, en voor den ook door hen hoogvereerden Sterne; blijken tevens van zijn ingenomenheid met den humor en met het ‘gevoel’ in de kunst. Het motto op den titel vraagt reeds, met een anonymus: ‘Mais quel heureux pinceau trace le sentiment?’ Veel dieper inzicht toont hij te bezitten in het wezen van de kunst en den kunstenaar dan we in zijn tijd en in zijn omgeving gewoon zijn; maar hinderlijk is de aanstellerige Klotziaansche minachting voor de ouderwetsche geleerdheid[1)], en het uitstallen van zijn breede waardeering, die alle kunsten van alle tijden omvat. En onmiskenbaar is hier een volslagen onchristelijke denkwijze aan het woord, geheel aansluitend bij het ‘credo’ van Wieland[2)]. De streng gehandhaafde anonimiteit verwondert ons na de lezing van deze ‘Préface’ niet meer.

Bijlage N. (bij blz. 512).
Briefwisseling Van Goens-Cesarotti.

1) Vgl. boven 442.
2) Zie boven 334-335.

(Alle brieven van Van Goens zijn weer onbekend).

	23	Mei	1767.	C.a.V.G.; zie Br. I 423[3].
±		Sept.	1767.	V.G.a.C.; blijkens volgenden.
	25	Nov.	1767.	C.a.V.G.; zie Br. I 426.

3) Misschien was ook de eerste brief van V.G.; anders heeft Frisi passages betr. C. uit een aan hem gerichten brief in zijn bemiddelend schrijven aan C. overgenomen.

±		Jan.	1768.	V.G.a.C; blijkens volgenden (ook weggel. ged.).
	3	Maart	1768.	C.a.V.G.; zie Br. I 435.
±	half	Mrt.	1768.	V.G.a.C.; blijkens volgenden.
	8	April	1768.	C.a.V.G.; zie Br. I 449.
±	begin	Mei	1768.	V.G.a.C; blijkens volgenden.
	20	Mei	1768.	C.a.V.G.; zie Br. I 456.
	begin	Juni	1768.	V.G.a.C.; blijkens volgenden.
	20	Juli	1768.	C.a.V.G.; zie Br. I 459.
	wsch.	Sept.	1768.	V.G.a.C.; blijkens volgenden.
	5	Oct.	1768.	C.a.V.G.; zie Br. I 462.
±	1	Dec.	1768.	V.G.a.C.; blijkens volgenden.
	23	Jan.	1769.	C.a.V.G.; zie Br. I 466.
±	1	Maart	1769.	V.G.a.C.; blijkens volgenden.
	3	Mei	1769.	C.a.V.G.; zie Br. I 471.
	wsch.	zomer	1769.	V.G.a.C.; blijkens volgenden.
	wsch.	najaar	1769.	C.a.V.G.; zie Br. I 474 (fragment).

	wsch.	zomer	1776.	V.G.a.C.; blijkens volgenden[1].
±		Nov.	1176.	C.a.V.G.; zie Br. I 479.

Bijlage O. (bij blz. 549).
Spaansche boeken, uitgegeven in Zuid-Nederland, voorkomende in Van Goens' catalogus.

(De boeken staan zeer verspreid in Cat. V.G.; voor belangstellenden heb ik de nummers hier vermeld, gegroepeerd, in chronologische orde, naar studievakken en plaatsen van uitgave. Zelf heb ik niet nagegaan, wat daarvan bij De Reiffenberg, en daarna Hoffmann, in hun in de jaren 1845-1850 in *Le Bibliophile belge* I-VII verschenen lijsten niet voorkomt).

I.	GESCHIEDENIS c.s. *Antwerpen*: 11054 (1614), 11111 (1635), 11117 (1642), 11060 (1646)[2], 2133 (1652), 11093 (1681), 11059 (1687). *Brussel*: 11102 (1666), 15153 (1688).
II.	LETTERKUNDE. *Antwerpen*: 4773 (1557), 6753 (1561), 15861 (1561), 4783 (1580), 4825 (1595), 4778 (1597), 4785 (1597), 4784 (1598), 4803 (1605), 4828 (1607), 3665 (1648), 16578 (1649), 4794 (1650), 4795 (1660), 3512 (1685), 4796 (1699). *Brussel*: 3670 (1608), 4802 (1614), 4812 (1665), 4813 (1672), 4830 (1727).
III.	THEOLOGIE. *Antwerpen*: 1027 (1556).
IV.	TAALKUNDE. *Antwerpen*: 15725 (1603). *Brussel*: 3233 (1751).

Vele Zuid-Nederlandsche uitgaven van Spaansche werken noemt Dieze in de aanteekeningen bij zijn vertaling van Velázquez. Vgl. ook Florez' uiting, boven blz. 556.

1) En blijkens Dubois a. V.G., Rome 12-11-1776.
2) 'en Munster', maar zou volgens *Naamlijst* achter Volkmann, *Reisboek door Italien* I ook te Antw. gedrukt zijn.

Register van personen en zaken.

Over Van Goens zelf zijn maar enkele punten vermeld; de aangehaalde literatuur is slechts ten deele opgenomen; de inleiding, envenals de bijlagen, alleen in hoofdzaken. Al wat niet persoonsnaam is, werd cursief gedrukt.

Inl. beteekent: ‘Ter Inleiding’; blg.: Bijlage.; blgg.: Bijlagen; m.: met; n: noot; nn: noten; en: en noot; en: enn noten; v: en volgende bladzijde; vv: en volgende bladzijden; (m)avb: (met) aanvulling of verbetering.

A.

Aa (C.C.H. van der) 504en, 505 508.
Abbema 277.
Abbema (B.E.) 184n.
Abbt (Th.) 119, 147en, 196, 312 328, 443n, 463n.
Ablaing van Giessenburg (d') 399n.
Ablaing van Nieuwenkerk (d') 365, 367n.
Ablaing-Cotterell (mevr. d') 399n.
Abresch (F.L.) 231n.
Academiën (geleerde genootschappen) 84, 153, 158, 160v, 164, 165n, 167, 184n, 205, 235, 243, 265, 428v, 444n, 496, 498en, 503, 504en, 507-512m., 507n, 511nn, 520, 522n, 529n, 539en, 540en, 545, 549n, 551vv, 553, 557, 559, 563vv.
Accenten (Grieksche) 123n, 227.
Accijnsvrijdom 49n, 50n.
Achilles Tatius 230.
Acosta (Jos. d') 549n.
Acta Literaria o.a. 119, 467en, 470, 480, 491v, 494n.
Addison (J.) 106, 108v., 140, 532n, blg. D.
Adelaïde de Bourbon (prinses) 524n.
Adversaria 103en, 106, 117, 141, 150, 181n, 200, 246n, 328n.
Aelhuisen (J.v.) 34n.
Aelianus 40, 215n, 231.
Aersen van Beyeren (baron van) 365 n.
Aeschylus 521.
Aesopus 41.
Aesthetica 24n, 42, 65n, 80, 130, 141, 190, 206, 211, 212v enn, 233-236, 240, 243, 245, 248v, 254, 260, 263v, 270, 313, 320vv, 329n, 334, 433, 435n, 466, 472, 476v, 478en, 480, 483, 485v, 535, blg. M. Zie ook: *Dichtkunde.*
Aesthetici 478.
Agnew Vans, zie Vans Agnew.
Aiguillon (hertog van) 429, 448.
Aikin (Miss) 327n.
Albani (Kardinaal) 205, blg. M.
Albert (Messieurs d') 444.
Alberthoma (R.) 43n.
Alberti (J.) 208, 217, 229n, 230 v, 268.
Alberti (J.G.) 442.
Albinus (C.B.) 59n.
Alciphron 108, 230v, 247n.

Alemán (M.) 537, 547.
Alembert (d') 343, 346, 357, 394n, 418v, 424, 428v, 441, 452v, 464, 504n, 506n, 507, 515n.
Alewijn 224.
Alewijn (G.) 94.
Alewijn (Z.H.) 55, 63en, 68n, 69, 73, 76, 81n, 87en, 91nn, 92, 93en, 94nn, 95en, 99v, 109n, 121vv, 128, 158, 159n, 162, 166v, 169, 172, 224, 233n, 263, 343.
Alfieri (V.) 514.
Algarotti (F.) 491.
Allegorie: in Bijbel 329; in Homerus 202, 249, 251-259, 530.
Allamand (J.N.S.) 57mavb, 58n, 135, 343n, 417n, 423n, 427, 445, 448n.
Almanach der Deutschen Musen 476.
Almeloveen (Th.J. ab) 185n, 247.
Alphen (D. van) 165.
Alphen (D. Fr. van) 17.
Alphen (Ds. H. van) 95n.
Alphen (H. van) 6, 8n, 14v, 17-20, 50, 57n, 64, 67en, 76, 78vv, 87v, 93, 94nn, 95, 99, 120, 124n, 164, 167n, 169, 219, 263v, 270, 274, 282, 319n, 336en, 343en, 347en, 349, 351, 387, 399, 410, 415, blg. C.
Alphen (M.W. van) 95n.
Alphen-Van Goens (Johanna M. van) 15. Zie: Goens (Van).
Alphen-Van Valkenburg (Cath. G. van) 17v, 386, 387en, 411, 479n.
Altertumswissenschaft 204vv, 209, 214vv, 264vv.

Alting (M.) 186, 494-496 m. 495n.
Amadis de Gaula 547.
Amaltheus (H.) 105n, 110.
Ameliswaert (Van) 277, 400n.
Ameshoff (P.) 87, 121.
Amsterdam 4, 15, 20, 135, 193-198, 240, 301n, 410vv, 426, 446.
Anacreon en *Anacreontici* 207, 223, 434, 462en, 463, 464en, 465enn, 466, 469n, big. M.
Anderson (J.) 359, 363.
Andreae (T.) 29n, 38n, 44n.
Andreo (M.) 568n.
Andriesse (A.) 100.
Angelsaksisch 110, 218.
Antieken en Modernen o.a. 202, 255, 462v, 477v, 481vv, 514vv, 527v, 530vv, 538vv.
Antiphon 187n, 518.
Antiquiteiten 200, 203.
Antonides van der Goes (J.) 106, 107v.
Anville (J.B.B. d') 186, 205, 266.
Aphthonius 37.
Apollinarius 247n.
Apollodorus 41, 206, 234.
Apsines 267n.
Aquila 214n, 215.
Aranda (graaf van) 357, 540v, 543, 553.
Arator 477.
Aratus 215n, 246.
Arentze (= Arntzenius) 95n.
Archaeologie 42n, 80, 204vv, 209v, 226, 234, 245, 265, 269v, 475n, 495, 498v, 508v, 544. Zie: *Gemmen, Herculaneum Kunst (antieke), Paestum., Penningkunde.*
Arckenholtz (J.) 265.
Ari inn fródi 184.
Ariaantje 7.
Arianen o.a. 319en.
Ariosto (L.) 438, 442, 455, 483v, 488, 524.
Aristaenetus 230v.
Aristarchus 259.
Aristippus d.J. 370.
Aristippus d.O. 370n.
Aristobulus Judaeus 208, 214n.
Aristogiton 235, 237v, blg. J.
Aristophanes 215, 226n, 230, 235.
Aristoteles 61 v, 64, 206, 249n, 252, 310en, 370n, 454, 462v, 523, 538v, 563, 565.
Armenscholen 9n.
Arminianen 61.
Arnaud (F.) 117, 474.
Arngrímur Jónsson 218.
Arntzenius (H.O.) 124, 126n, 233, 239n.
Arntzenius (O.) 239, 247.

Arntzenius (P.N.) 93, 94n, 95, 96en, 99, 182n.
Arrianus 231.
Artemidorus 226, 228-234, 246, 251, 270, 273.
Artemidorus Ephesius 258.
Artes liberales 56.
Asch van Wijk (burgemeester Van) 94n.
Asch van Wijk (M.A. van) 94en, 121, 162, 277.
Asschenberg (H.) 194.
Askew (A.) 267.
Asselijn (Th.) 547.
Assen (C.J. van) 34, 36, 41en, 209n.
Assendelft (A. van) 88n, 90n, 91n, 113n.
Astronomie o.a. 502, 503en, 506en.
Atheisme o.a. 323, 324nn, 327, 364.
Athenaeus 235, 246n, 247.
Athlone (familie) 454.
Athlone (Lord) 365, 367.
Athlone (Milady) 406en.
Athlone (Van Rheede van) 277.
Atwell 277.
Aubignac (F. Hedelin d') 538, 565en.
Aufklärung Inl., 60, 66, 79, 119, 203, 277, 280vv, 290, 303-315 m. 305n, 307n, 328en, 329vv, 355, 376n, 443n, 499, 507, 540, 542vv.
Zie: *Deisme, Eeuwgeest, Rationallisme, Verlichting, Wijsbegeerte.*
Augustinus 295.
Auratus (I.) zie: Dorat (J.)
Ausonius 435n.
Averhoult (d') 407n.

B.

Bachiene (J.H.) 274.
Bachmann 279, 344, 404n, 433n, 452, 455, 461-466, 529.
Back (De) 277v.
Back (J. de) 74en.
Back (A.C. de) 101, 174, 400v, 423.
Bacon (F.) 310en, 313, 485.
Baculard d' Arnaud (F.Th. de) 462en.
Baelius, zie: Belius 266.
Bahr, zie Bar (Von)
Bailly (J.S.) 504n, 506.
Bain 12n.
Bake (L.) 108.
Bakker 35n, 36.
Balfour 10.
Balzac (J.L. Guez de) 153.
Baptiste, zie: Batiste.
Bar (G.L. von) 475en.
Barbauld-Aikin (Mme) 327n.

Barberino (Fr. da) 530.
Barbeyrac (Prof.) 64, 66v, 117.
Barbin 25n, 46n.
Barchman Wuytiers (J.W.) 369, 399n, 401n.
Barchman Wuyters (mevr.) 399en.
Baretti (G.) 561n.
Barkey (junior) 229.
Barkey (N.) 125, 228v, 232.
Barlaeus (C.) 96, 110.
Barnes (J.) 97, 250, 259.
Barre (De la) 217.
Barth (K. von) 561n.
Barthélemy 207, 244n, 430.
Bartoldi (J.) 94enn, 124.
Bartolo 442.
Bartolozzi 245.
Barueth (J.) 132, 137, 284, 289n, 315en, 316v.
Basedow (J.B.) 170, 312, 441, 442.
Baskisch 560, 565.
Basnage (J. de) 116, 539n.
Batiste (Rosette) 389v, 391en.
Battaglia 403, 520n.
Batteux (Ch.) 42, 108, 139, 147, 307n.
Bätz-Roll (C.S.J.) 25n.
Baumelle (De la) 339, 443.
Baumgarten (A.G.) 478en.
Bayardi 557.
Bayle (P.) 116, 248, 420, 539n.
Beatty (J.) 132, 313v, 330, 437, 489n, 535.
Beaufort (W.H. de) o.a. Inl. 133n, 315n, 379n, 432n, 460n, blgg. F.G.K.
Beaumarchais 428, 441.
Beaumont (Mme de) 147.
Beaumont (Q. van) 4.
Beausobre (I. de) 118n, 231en.
Beausobre (L. de) 65n.
Beccaria (C.) 67, 418, 507, 524.
Becket (Th.) 526.
Beckmann (J.) 47n, 75, 158, 218, 389.
Beem (familie van) 21en.
Begraafplaatsen 225en, 266vv.
Bekeeringen 79, 95n.
*Bekenntnisse einer schönen Seele*15.
Bel[ius] (M.) 266.
Bellamy (J.) 65, 90, 93.
Bellegarde (De) 390.
Bemmelen (A. van) 23.
Benedictus XIV 342.
Benoist (E.) 221.
Benson (Th.) 91n.
Bentivoglio 445.
Bentinck 360, 365.

Bentinck (K.) 343n.
Bentinck van Rhoon (Ch.) 211n, 261.
Bentinck van Rhoon (W.) 390n, 447n, 504.
Bentinck (gravin) 331, 343n.
Bentinck-Varel (gravin) 458.
Bentley (R.) 24n, 97, 198n, 203v, 207, 212.
Berchem (mevr. Van) 465n.
Berg (Ah. van den) 87n, 90n, 93n.
Bergler (S.) 249n.
Bergman (J.T.) 170n, 212n.
Berkhey (J. le Francq van) 90n, 135, 169en.
Bernard Gz. (D.) 127n, 241.
Bernard (J.S.) 215n, 217, 267n.
Berni (F.) 49n.
Bernis (Kardinaal De) 358en, 436, blg. M.
Bernsau (H.W.) 64.
Bernstorff 431n, 441, 442n.
Beronicius (P.J.) 95.
Bertrand (J.) 329n.
Bertuch (F.J.) 546.
Bettinelli (S.) 545n.
Beverlandus (H.) 239n, 246n.
Beyer 464n.
Beyer (De) 62.
Beza (Th.) 284.
Bhymold 277.
Bibliophilie 136, 175, 217v en, 245, 250, 265, 330, 401, 437, 445, 454en, 461, 475n, 496n, 512, 518, 524vv, 535n, 544, 550vv, 555vv, 568en, blg. O.
Bibliotheca Bremensis 125, 228en, 229.
Bibliotheek (Nederlandsche) 6, 71n, 72n, 132, 260n, 316vv, 342, 423.
Bbliothek (Allgemeine Deutsche) o.a. 119, 312, 328n, 463, 470.
Bibliothek der schönen Wissenschaften (Neue) 119, 463, 470, 474, 521en, 546, 561, 566n.
Bibliothek der schönen Wissenschaften (Teutsche) 119, 467en, 470, 472, 474.
Bibliothek (Philosophische) 479.
Bibliothèque des Sciences et des Beaux-Arts o.a. 117, 216n, 285, 294, 307, 313, 319n, 330, 332, 358v, 364, 413v, 425, 458, 474, 480, 490, 521, 564, 566n, 567n.
Bicchieraj 524.
Bicker (J. Bernd) 95n.
Bielfeld (J.F. von) 225, 360n, 364n, 472n.
Bigarrures philosophiques 332.
Bigot 390n.
Bijbel: critiek 273, 329, 331; *literaire schoonheid* 206, 235, 249n, 268, 532.
Bijbelbespreking 80n.
Bijdragen (Tael- en Dichtkundige) 100, 101n, 102vv, 111vv, 120, 166,

171, 174, 188v, 193v, 197, 343, blg. D.
Bijdragen (Nieuwe) 100, 114, 133v, 139, 141, 149, 158vv, 166, 188v, 194, 196v, 344, 388n, 394n, 453n, 461, 462n, 469, 472n, 473, 476n, 510n, 527vv, 536enn, 558en, blg. H.
Bijdragiana 171n, 193, blg. D.
Bijvakken Latijnsche School 44en.
Bilderdijk 80, 82, 93n, 134, 169v, 198n, 332, 343n, 347n, 365n, 368n.
Biographie 491, 493.
Bion 147.
Bitaubé (P.J.) 207.
Björnstähl (J.J.) 447n, 448n, 449n, 496n.
Blackford 487, blg. M.
Blackwall (A.) 221v.
Blair (H.) 42, 140, 515, 527vv, 532n, 535.
Bleiswijk (Van) 7n.
Blok (P.J.) 157n mavb.
Blondeel 277v, 461n.
Blondeel (V.J.) 66, 72.
Boccaccio (G.) 218.
Boddaert 451n.
Boddaert (P.) 85.
Bodin (J.) 334n.
Bodmer (J.J.) 463n, 497v.
Boeckh (A.) 235n.
Boekhandel o.a. 24n, 48n, 454, 458en, 459, 469, 476, 491, 503enn, 505, 517v, 524vv, 550v, 555vv.
Boekzaal (De) 171, 365n.
Boerhaave (H.) 115, 267, 403, 496n.
Boers Jz. (Mr. C.) 159n, 160v, 163, 366n.
Boers Az. (Car.) 80n, 94, 124, 125n, 319n.
Boers (F.W.) 94n.
Boers (W.C.) 174.
Boëtius 101n.
Boetzelaar (C. baron van) 360, 365.
Böhme (J.) 373.
Böhme (Prof.) 261.
Boileau 27, 107, 202, 213, 516, 545, 552.
Boissy (L. de) 118.
Bolingbroke 329en, 330v, 333.
Bolt (H.) 96n.
Bondam (P.) 58n, 100n.
Bondam (R.) 99n.
Bonhomme (H. en J.) 25n.
Bonnet (Ch.) 312.
Bonnet (G.) 55n, 59, 60en, 62, 67, 71v, 78, 80en, 87, 92, 102, 132, 137v, 180, 285vv, 290-302 m. 290n, 315, 319n, 404, 552, blg. C.
Bonnet-Wesseling (mevr. A.A.) 43n, 72en.
Bonvoust 277.
Boot (J.C.G.) 70, 73, 200n.
Borman 449.
Borstius (J.) 23.

Bos (L.) 41, 230.
Bosch (B. de) 135, 144n, 168, 194, 196n, 198.
Bosch (H. of Jer. de) 96n, 98, 198n.
Bosch (C. ten) 410.
Bosch (J.C. ten) 307n, 309n, 410, 494n.
Bosch-Van Weede (juffr. C.D. ten) 410.
Bosch (P. van den) 137, 195mavb, 302.
Bosscha (P.) 97n.
Boswell (J.) 331, 407en.
Bouhier (J.) 264, 355n.
Bouhours 147.
Bouillier (Ds.) 62.
Bourdon (familie) 25n, 26, 27.
Bouricius 361n, 364n.
Bouwens 277.
Bouwkunst 172, 498en, 506en.
Bower (A.) 233, 266.
Boyle (R.) 217n.
Braga 193n.
Brahé (J.J.) 112.
Brandt (G.) 84.
Bredero (G.A.) 108, 171, 547.
Brederodius 182v, 425.
Breitinger (J.J.) 497.
Briefe (Literatur-) 395n, 463.
Brienen (Van) 369.
Brigade (Schotsche) 10vv, 22, blg. A.
Brill (W.G.) 502n, 508nn, 510n, 513nn, 525nn, 527n, 557n.
Brink (B. ten) Inl.
Brito (L.J. de) 551v.
Broedelet 277.
Broedelet (J.) 49n.
Broek (L. van den) 332n.
Broekhoff (J.P.) 196n.
Broekhuizen (J. van) 84v, 96vv, 106vv, 110, 144, 167nn.
Broes (P.) 6.
Bronnenstudie 81 v.
Brown (J.) 522en.
Brown (R.) 275vv, 278n, 279vv, 284, 285n, 299n, 327v, 344, 404, 409, 461v, 482en.
Brown (W.) 275v.
Brown (W.L.) 219n, 275v, 277n, 287n, 279, 313n, 376n.
Brown (mevr.) 409.
Brucker (J.J.) 265.
Brugghen (J.G.? en J.A.? van der) 224n.
Brugmans (S.J.) 49n.
Bruining (H.A.) 86, 99n, 121.

Brumoy (P.) 207.
Brun (Le) 339.
Brunier (J.A.) 364n.
Brunings (Chr.) 504v.
Bruno (G.) 253.
Brunswijk-Wolfenbuttel (F.v.) 374.
Brunswijk-Wolfenbuttel (L.E.v.) 12, 58n, 74n, 390.
Brussel 444.
Bruyère (De la) 223.
Bry (fam. De) 551n.
Buchanan 34n, 36.
Bucquoy (A. de) 44, 45.
Buddingh (D.) 364n.
Buffon 253, 392, 414n.
Bünau (H. graaf Von) 265.
Bunge (S. de) 387n.
Buonaroti 235n.
Burer (Ltnt.) 365.
Burke (E.) 535.
Burman (familie) 48n, 76.
Burman I (F.) 60.
Burman II (F.) 60.
Burman III (F.) 59, 60, 409.
Burman Pz. (Lt-kol. F.) 60n, 171mavb.
Burman (Kasp.) 75.
Burman de O. (P.) 81n, 96, 98, 201, 207n, 345n, 390n, 481.
Burman Sec. (P.) 60, 66n, 72, 74, 95-99, 103, 132, 167en, 182v, 198n, 199n, 201, 212, 214, 217, 223, 239enn, 240, 247en, 308n, 341, 367en, 425, 481.
Burmania (Jhr. U. van) 93, 162.
Büsch (J.G.) 442.
Bussaeus (A.) 184.
Butler (S.) 479en, 480.
Buys (E.) 139n, 333n.

C.

Cáceres (J. of Pr. de) 549en.
Cadalso (J.) 541v, 545.
Caesar 38.
Caffè (II) 418, 507, 524.
Cagliostro 361.
Cajus 442.
Calas (J.) 96, 285v.
Calderón 536, 537en, 539, 540v, 545vv, 561, 562en, 566.
Caligula 235.
Callistratus 235v mavb.
Calkoen (H.) 172.
Calsabigi (R. da) 479n.

Calvijn 211n, 284, 315n.
Camerarius (J.) 477.
Camoens (L. de) 536, 546, 550v, 564.
Campbell (G.) 329n.
Camper (P.) 210nn, 211, 245n, 289n.
Campomanes (P. Rodr. de) Inl., 553.
Camus (A.G.) 454.
Cancioneiros 544, 548, 551, 560, 565.
Cannaert (kapitein) 365.
Cannegieter (H.) 89, 210n, 226n, 264.
Cantaten 471.
Canter (W.) 252en.
Capellen tot den Boedelhoff (R.J. van der) 162, 231n.
Capellen tot de Marsch (R.J. van der) 94n.
Capellen tot den Poll (J.D. van der) 49n, 59n, 63, 82n, 92n, 94enn, 162, 171, 180n, 198n, 219n, 285n, 343.
Caro (E.) 447n.
Carolina (prinses) 390.
Caron (B.) 26, 46, 49n.
Carp (W.) 49n, 278n.
Carter (Elizabeth) 415mavb.
Cartesianisme 59n, 61, 63n.
Cartesius 61v, 223, 310v, 315, 341.
Caryophilus (B.) 215n, 216.
Casa (G. della) 49n.
Casaubonus (I.) 230, 235, 268, 454.
Cascales (P.) 538n.
Casiri (M.) 553, 556, 565.
Castelvetro (L.) 538.
Castiglio of Castillon (J.) 56n, 65, 277, 329n.
Castillo Solórzano 547.
Catharina II 446.
Catechismus (Heidelbergsche) 42en, 43, 60.
'Cato', zie: *Disticha Catonis.*
Cats (J.) 223, 409, 547.
Catt (H. de) 465en.
Cavalcanti (G.) 530en.
Cavalieri 506.
Cavanilles 545n.
Caylus (A.C.Ph. graaf de) 205, 265, 529.
Cebes, zie: *Tabula Cebetis.*
Celestina (La) 547.
Celsius (O.) 184n.
Centones 563n.
Cervantes (M. de) 463, 483v, 488, 536, 538, 540, 543n, 544, 546, 547en, 548v, 561.
Cesarotti (M.) 207, 312n, 342,v, 356v, 401, 417v, 419en, 452, 473-476, 488n, 502, 511-534 m. 512n, 520nn, 526nn, 534n, blg. N.
Chais (Ch.) 117.
Chapelle (De la) 369.
Chapelle (A. de la) 117en.
Charbonnier (kolonel) 224n.
Charlotte (koningin) 415.
Charrière (De) 406n, 408.

Charrière (Mme De) Inl. 406enn. Zie: Zuylen (Bella van)

Chaulieu (G.A. de) 488, blg. M.
Chesterfield 359n.
Chotek (graaf R.) 131, 303v, 311, 312n, 345, 395n, 402, 411, 417, 426-429, 432en, 433, 437-444, 452, 487, 494, 497, 500, 567n, blg. L.
Chriae 37en.
Christ (J.F.) 205en, 475en.
Christen (De) 331n.
Christendom (staat v.h.) 79v, 319, 322, 324n.
Chrysostomus 268.
Ciangulo (N.) 49.
Cicero 38, 236, 247n, 256, 266, 519.
Cino da Pistoja 530.
Clarke (E.) 556n.
Clarke (S.) 329en.
Classicisme Inl., 96, 202, 497, 523, 530, 538-545, 560, 561en, 562en, 563, 565v.
Clauberg (J.) 110.
Clavijo y Fayardo 541, 543.
Clayton (R.) 419n.
Clemens XII 360.
Clemens XIII 357, 507.
Clemens XIV 358en.
Clerezy (Oudbisschoppelijke) 358mavb 401v, 409, 448v, 450n.
Clermont (Betty van) 432.
Clifford (G.) en Teysset 461.
Cluizenaar (mevr.) 92n.
Cluverius (Ph.) 44n.
Cobet (C.G.) 204n.
Coccejanen 59, 315.
Coccejus (J.) 139, 221n.
Cock (G.Th. de) 285.
Coello y Ochoa (A.) 546n.
Coleti (N.) 266n.
Collé (Ch.) 448, 464en.
Colleges 57v, 77.
Collins (A.) 329v, 331n.
Combes (Des) 26, 277n.
Comenius (J.A.) 29n, 35en.
Commodus 235.
Compendia 65, 77, 80n.
Comrie (A.) 285, 290n, 315.
Condamine (C.M. de la) 464en, 529enn.
Condillac (E.B. de) 62, 170.
Condorcet (J.M. de) 504n.
Confessio belgica 42en.
Confucius 330.
Coningh (De) 277, 278n.
Coningh (L. en M. de) 44, 45en.
Constantinus Cephalas 247n.
Coornhert (D.) 207n, 284.
Corazzi (F. Ridolfini) 242n, 243, 244en, 508w, 511.

Corderius (M.) 38n.
Corinthius 208n.
Corippus 477.
Coritani (T.) 235.
Cornarius (J.) 232.
Corneille (P.) 167, 339, 552, 563.
Corte (Gir. dalla) 534n.
Costa (I. da) 21n.
Couderc (H.Z.) 95, 96nn, 366n.
Courant (Fransche Utrechtsche) 26n.
Coyer (G.F.) 428v, 441, 446en.
Coypel 548en.
Cramer 491n.
Cras (H.C.) 109en, 162.
Crawfurd (J.) 19n, 406.
Critiek (litterair-aesthetische) 84vv, 103vv, 111vv, 119, 134, 139-153, 166n, 167v, 175, 181, 183, 186v, 190vv, 195-198, 201, 212en, 231v, 236vv, 239v, 248v, 294vv, 336n, 393, 414, 433, 441v, 453, 459vv, 462en, 464, 466vv, 469v enn, 472en, 473-477, 482, 488v, 492, 521vv, 526vv, 539, 543v, 560-563, 565, blg. M.
Critiek (klassiek-philologische) 203v, 207v, 209, 213v, 216v, 219v, 227, 238v, 246vv, 267, 477, 480v, 493, 518v.
Crocchi (P.) 522n.
Croiset (J.) 563n.
Cronegk (J.F. von) 474, 546, 561.
Cronius 255.
Crusca (Academia della) 84, 510, 511v.
Cruz (San Juan de la) 548.
Cruz (Ramón de la) 542.
Cueva (J. de la) 538n.
Cuninghame (familie) 10vv.
Cuninghame (d.i. Van Goens) Inl., 349, 367.
Cuninghame (Alexander) 12.
Cuninghame (James) [oudere] 12.
Cuninghame (James [of Joh.]) 3, 10, 13, 19n.
Cuninghame (John) [oudere] 11.
Cuninghame (John) 12, 13, 19n.
Cuninghame (Juliana Cath.) 14n.
Cuninghame (George) 12. 13.
Cuninghame (Lucy Leonora) 12n.
Cuninghame (Patrick) 12.
Cuninghame (Richard) 12.
Cuninghame-Van Duyvenvoorde (Anna) 11.
Cuninghame-Leplat (Johanna M.) 3, 10, 13.
Cunningham (R.) 46n.
Cuperus (G.) 201n, 209n, 214.
Curatoren van Latijnsche School 32en.
Curtius (Q.) 38n.
Curtius (G.) 269n.
Cuvier (G.) 40.

D.

D..... (mevr.) 394, 395en.
Dacier (Mme) 202, 207, 213, 223, 249en, 257vv, 341, 516.
Dagobert 417.
Daller (J.) 458en, 459en.
Dalnok, zie: Nagy.
Damm (C.T.) 436.
Damme (P.B. van) 210en, 211n, 241, 244n.
Daniël (G.) 265.
Dankelmann (freule) 421.
Dante 218, 223, 342, 435, 471, 512n, 530.
Danzel und Guhrauer 470n.
Dathenus (P.) 298.
Daum Sr. en Jr. 411v, 421.
Dausy (P.) 113, 162.
Davervelt (Ds. Van) 9n.
Davids (W.) o.a. 547n, 550n.
Declamationes 37en.
Defoe (D.) 305n.
Degenfeldt (Mme) 408n.
Deiman (J.D.) 313n.
Deisme 8, 60, 63, 187, 220, 274, 303, 320-324, 327-349, 359vv, 367n. Zie: *Aufklärung, Rationalisme, Verlichting.*
Delbare 451n.
Delfino (Kardinaal G.) 49n.
Delgado 565n.
Delft 4, 155, 193, 428.
Democritus 514.
Demosthenes 231, 268, 342, 517, 520nn.
Dempster (Th.) 244n.
Denina (C.J.M.) 545n.
Denker (De) 196n, 285, 292n, 363.
Derenthal (mevr.) 397, 405, 411, 432.
Desaguliers (Th.) 359en, 366n.
Descamps (J.B.) 444mavb.
Descartes, zie: Cartesius.
Des Fontaines (P.F. Guyot) 339.
Desmaizeaux (P.) 117v.
Despotisme (verlicht) o.a. 66. Zie: Aranda, *Jezuieten*, Jovellanos, Pombal, Sonnenfels.
Deutsch 412n, 421.
Deventer 263.
Diaconiescholen 9, 25.
Dialecten: Grieksche 41en, 267, 270; *Italiaansche* 523; *Nederduitsche* 145v; *Nederlandsche* 171, 362n.
Diario de los Literatos 539, 544, 565.
Dichteressen (Grieksche) 247n.
Dichterkweek 35vv, 84vv, 146v, 156v, 168en, 187.
Dichtgenootschappen 85v, 89v. Zie: *Genootschappen.*

Dichtkunde (Poëtiek) 103vv, 145, 147, 156, 166vv, 181, 183, 189vv, 254-258, 270, 472, 491, 512, 520vv, 527vv, 539vv. 544, blg. M. Zie: *Aesthetica, Literatuurstudie.*
Dichtkunst o.a. 236vv, 249, 254-260, 263, 484v. Zie: *Gradus ad Parnassum, Literatuurstudie, enz.*
Dictaten 77.
Diderot (D.) 170, 213, 327, 330v, 367n, 408n, 415, 424, 428v, 441, 446vv, m. 447nn, 456en, 457n, 460, 523en, 524.
Diederik (graaf) 81.
Dielen (Van) 277.
Diepenbeke (A.) 444.
Dieu (L. de) 221.
Dieze (J.A.) 546en, 556n, 558n, 559-568.
Dijck (A. van) 463.
Dijk (J. van) 164nn.
Dio Chrysostomus 254.
Diodorus Siculus 215, 231.
Dionysius Halicarnassensis 226.
Dionysius Periegetes 214n, 215, 246, 247n, 495.
Dioscorides 247n.
Disputationes 56v.
Dispuutcolleges 57.
Dissertationes 56v m. nn.
Disticha Catonis 38en.
Dixmerie (N.B. de la) 568.
Doctoraat 56, 77n.
Doddridge (Ph.) 290n, 293n.
Does (Iz. van der) 410n.
Doggersbank 242.
Dogmatiek o.a. Inl., 277.
Doopsgezinden 46, 74n, 330, 333, 365.
Dorat (C.J.) 428, 436, 438, 453, 455, 487, blg. M.
Dorat (J.) 252en, 259.
Dorestat 81.
Dositheus 246.
Douglas 10.
Dover (Lord) 13n, 14, 412n, 553.
Drakenborch (A.) 55n, 76, 265.
Draper (J.W.) 207n.
Dreyer (J.K.H.) 184n.
Driel (E. van) 180n.
Driessen (A.) 59, 219n.
Droste (C.) 207n.
Drunen (J.J.v.) 132, 315.
Du Bartas 549n.
Du Bocage (Mme) 453.
Dubois 357, 401, 448v m. nn, 451, 520.
Du Bois 361n, 366n.
Dubos (J.B.) 206n, 260.
Du Cange 184, 227, 264.
Ducis (J.F.) 542.
Duclos (Ch.P.) 265.

Dufossé de Cressy 449en, 451.
Dufour (J.E.) 454en.
Duitsch, zie: *Hoogduitsch.*
Duker (P.G.) 50, 125n, 126, 151n, 277, 307n, 313, 314n, 391n, 404, 432n, 439, 471.
Dulces ante omnia Musae 76n, 83v, 86, 88, 90n, 91vv, 98v, 100-104, 111en, 112vv, 120vv, 133, 157v, 162, 171, 193v, 198.
Dumbar (G.) 343.
Du Moulin-Vernet (mevr.) 276n.
Duncan 371n.
Dupac (of Duparc) de Bellegarde 358, 401en, 402, 448-451.
Du Perron (L.A.) 540.
Duren (Van) 116n.
Dutens (J.) 210n.
Dutry 62.
Düsseldorf 431v, 434.
Duytsch (Sal.) 132, 316en.

E.

Eberhard (J.A.) 307n.
Ebert (J. A) 198, 464n.
Eccard of Eckhart (J.G.) 80, 110, 218, 266.
Edda 184.
Edelman (J.C.) 312.
Eeuwgeest (de) o.a. 274, 531vv, 542v, 545.
Effen (J.v.) 284, 329n, 332, 360, 388n.
Egypte 252v, 403.
Eidous (M.A.) 522n.
Elias Mz. (J.) 177, 462en.
Elingius (L.I.) 518en.
Elsnerus (G.M.) 47n, 58vv, 230, 276n.
Elvervelt (H.v.) 198, 362n.
Empedocles 246.
Encyclopaedie 169v, 172.
Encyclopaedie van Diderot c.s. 170en, 330, 346, 367n, 507, 521n, 552.
Engelberts (E.M.) 123.
Engel (J.J.) 304-307 m. nn, 328, 355, 414, 443n.
Engelen (C. van) 169, 172.
Engelhard (N.) 61.
Engelsch en Eng. letterkunde (kennis van) 24en, 26, 45, 46en, 47enn, 48, 106, 109, 117en, 118, 135, 140v, 143, 146v, 193, 218, 227, 240, 249v, 251n, 313n, 329v, 339, 408n, 434, 441v, 461, 479, 482, 484, 514vv, 526-534, 535en, 542.
Engelschen en Schotten in Nederland 115, 275vv, 279, 290, 329v, 333, 337, 416, 535.
Ephemerides Helmstadienses 491, 494n.
Epictetus 41, 211, 214n, 227, 247n.
Epicurus 370.

Epigrammatici (Grieksche) 247enn.
Epigraphie o.a. 184n, 205, 209, 216, 218, 226en, 227, 232, 234v, 239, 253, 267, 270.
Epistulae obsc. virorum 298.
Erasmus 38n, 268.
Eratosthenes 254v.
Erb (J.L.) 356en.
Ercilla y Zúñiga (A.) 536en.
Erfurt o.a. 471, 476, 479.
Ericeira, zie: Meneses.
Ernesti (J.A.) 215n, 217, 265, 268, 312, 493.
Erotianus 247n.
Erpel (majoor) 365.
Erpenius (Th.) 518.
Ersch und Gruber 433.
Erskine 10, 12.
Eschenburg (J.J.) 522n.
Esquilache (Fr. de Borja de) 558n.
Essarts (A.E. des) 26, 276n, 277v, 552.
Essarts Jr. (Des) 26n.
Esvelt (S. van) 148.
Etymologie 110, 129n, 156n, 208, 218, 296en, 270, blg. D.
Euler 170.
Euripides 208, 212, 226n, 231, 521.
Eusebius 215.
Eustathius 258v.
Evangeliën (apocryphe) 233.
Ewald (J.J.) 464n.
Ewijck (J.L.v.) 410n.
Examens: Academie 56, 78; *Lat. School* 30v; *Eng. voorzanger* 46v.
Eyck (P. van der) 113.

F.

Faber (B.) 436.
Faber (Tanaq.) 256.
Fabricius (J. Alb.) 97, 208n, 236, 249n, 265, 445, 494.
Faculteiten (universitaire) 56.
Fagel (familie) 5, 327; zie: Ten Hove-Fagel.
Fagel (F.) 90n, 127n, 210n, 211n, 320, 377en, 416en, 417-420, 423, 427.
Fagel (H.) 14, 21, 211n, 261v, 407, 416n.
Fahlmer (Mlle [Johanna?]) 437, 455.
Falier (abate) 517n, 525.
Fasti consulares 247n.
Favart (Ch.S.) 390n, blg. M.
Faye (Ds. De la) 275n.
Feijóo (B.J.) 539, 543v, 553.

Feitama (S.) 106v, 191, 332n, 462n.
Feith (R.) 42, 91nn, 170, 188, 343n, 366n.
Félice (F.B. de) 552en.
Fénelon 27, 438, 550.
Ferleman 7n.
Ferney 339.
Ferrarius (G.) 184n, 215n.
Ferrette-de Venningen (baronne de) 336, 386n.
Ferrner (B.) 57, 68, 70, 74, 78.
Fichte (J.G.) 65n.
Ficino (M.) 218.
Ficoroni (F.) 205, 235n, 243.
Fielding (H.) 483, 488.
Fijnen (de) 43, 72en, 131, 137, 139n, 290, 303en, 316, 318v, 342, 348, 356v, 377, 389, 411en, 479n, 531. Zie: *Gezelschappen (godsd.), Orthodoxie, Theologen.*
Findlay (R.) 333n.
Finsler (G.) 200n, 252n, 516n.
Firmian (K.G. Graf zu) 512en.
Fite (De la) 117, 211n, 304, 307, 314n, 359, 413v, 416, 458, 459en.
Fite Jr. (De la) 415.
Fite-Boué (M.E. de la) 117, 211n, 413vv, 416v, 432n.
Fitzmaurice-Kelly (J.) o.a. 537n.
Flögel (C.F.) 303.
Flórez (E.) 242n, 357, 431, 509, 544, 553-558 m. 554n, 565v.
Florus 38n, 247n.
Focquenbroch (W.G.v.) 547.
Fokke 548n.
Folkema (J.) 548n.
Fontein (P.) 135, 141,155, 164v, 198n, 330; 168avb.
Fontenelle (B. de) 332.
Formey (J.H.S.) 40n, 64, 65n, 117n, 118, 126n.
Formose 25n.
Formulieren van Eenigheid (onderteekening v.d.) 43, 59en, 75.
Forner (J.P.) 542v, 545.
Fortman (J.) 158, 162.
Foscolo (U.) 514.
Fossé, zie: Dufossé.
Fraguier (C.F.) 341.
Frain du Tremblay (J.) 170, 255.
Francius (P.) 84, 96, 98, 109mavb, 110v, 247.
Frans I 359, 360n.
Fransch en Fr. letterkunde (kennis van) 24en, 26vv, 47v, 60n, 116vv, 140vv, 146vv, 175, 176n, 192v, 196, 207, 218, 240, 249, 270en, 294en, 299, 300n, 301, 306, 329vv, 339, 366, 373en, 395en, 397, 401, 407v, 428vv, 433en, 441, 444-455, 464en, 468en, 472n, 475n, 487, 504n, 522n, 529v, 533, 535n, 547v, 549en, blg. M.
Franschen in Nederland o.a. 115, 116vv, 444-455.
Frederik (prins) 375.
Frederik II 64, 265, 329, 339, 360en, 465en, 529n.
Frederik Willem 64.

Fréron (E.C.) 117, 339, 443, 447v, 448n, 521.
'Freeborn' (pseudoniem) 341.
Friesland (geschiedenis v.) 81.
Frisch (J.L.) 436.
Frisi (P.) 356v, 418v, 424, 439, 452, 485n, 500-512, 525, 534n, blg. N.
Frontinus 248n, 480n.
Fuessli 458en.
Fülep de Oer (G.), zie: Ör (G.F. de).
Fürstenberg (baron Von) blg. M.

G.

G.P. 90n.
Galenus 247n.
Galeotti (N.) 243v.
Gal(l)iani 441, 446n.
Galilei (G.) 342, 418, 438, 442, 506.
Gal(l)itzin ('prins') 326v, 421, 446v.
Gal(l)itzin ('prinses') 210, 211en, 320, 324, 326v, 343, 416, 421, 447.
Ganganelli, zie: Clemens XIV.
García (Carlos) 547.
Garde (de Schotsche) 10vv, 224n, blg. A.
Garrick (D.) 535n.
Garve (C.) 65n, 307n, 460.
Gassendi (P.) 370.
Gataker (Th.) 221.
Geelvinck (D.) 84.
Geelvinck (N.) 93n.
Geer (De) 369; zie: Quadt.
Geheugenwerk 23, 29n, 30, 34v, 38en, 39, 42v.
Geldsak van Bakenesse (mej.) 277n.
Gellerke (S.) 107v, 162n.
Gellert (C.F.) 47, 139, 147, 195v, 404, 413n, 476, 477.
Gellius (A.) 247n.
Gemmen 205, 209v, 216, 235en, 243vv, 253, 469n, 470v, 509v.
Genersy 62v, 65, 68.
'*Genie*' 153, 196, 299, 340, 462, 474, 484, 514, 520, 523, 525, 527, 530n, 560, 561v, 562enn.
Genootschappen (litterair-critische) 84vv.

Genootschappen voor wetenschap of dichtkunst 79en, 83, 84vv. Zie: *Dichtgenootschappen.*
Afzonderlijk:
anoniem te Amsterdam 84v.
anoniem te Middelburg 85.
Ars usu juvanda 85.
Besteedt den tijd met konst en vlijt 380n.
Concordia et Libertate 194, 367en.
Constantia et Labore 85.
Diligentiae Omnia 194.
Door Arbeid en IJver 163n, 196n.
Dulces ante Omnia Musae, zie op D.
Genootschap (Provinc. Utrechtsch) 380n.
Genootschap der Wetenschappen (Zeeuwsch) 89.
In Magnis voluisse sat est 85.
Kunstliefde spaart geen Vlijt, 89v, 186v.
Laus Deo, Salus Populo 194.
Linguaque animoque fideles, zie op L.
Magna molimur parvi 92, 104, 158, 213.
Minima Crescunt, zie op M.
Musae noster Amor 87n.
Natura et Arte 85.
Nil volentibus arduum 84v, 547.
Oefening beschaaft de Kunsten 194.
Patriae et Musis [neo-Latijnen] 96, 198n.
Prodesse canendo 90, 98.
Studio excolitur ingenium 89.
Tandem fit surculus arbor 87en.
Tempore et studio 85.
Tendimus ad idem. 87en, 93n.
Zie: *Maatschappijen*; en voor buitenland: *Academiën.*

Genootschapsmode 86-90, 105, 160vv, 507n.
George III 415.
Georgius (C.S.) 221.
Germanicus 246.
Gerstenberg (H.W. von) 395n, 404, 434, 470n, 488en, 579n.
Geschiedenis (studie der) 24n, 28, 44en, 56, 69v, 70, 77v, 80vv, 175, 177, 181en, 182-186, 199, 204, 217vv, 233, 264-267, 269v, 332v, 336, 392, 419v, 491vv, 507, 525, 534, 544v, 549en, 554vv, 568en.
Geschiedenis (Vaderlandsche) o.a. 81en, 82en, 182en, 184, 450v.
Gesner (J.M.) 216n, 265, 477, 478en, 518n.
Gesnerus (C.) 251n.
Gessner (S.) 106, 109, 139, 143, 147v, 152, 190, 194, 195enn, 196, 400, 404, 413, 433n, 456en, 457-461, 533en, 534, 542n, blg. D.
Geulinx (A.) 223.
Gevoel (het) o.a. 344, 348vv, blg. M. Zie verder: *Sentimentaliteit*, en bij Cesarotti, Chotek, Lelyveld, Klotz, ‘Mme d'O.’, Wieland.
Gezelschappen (godsdienstige) 8, 16, 80n, 87.
Gezelschap (historisch) 186.
Giannone (P.) 265.

Ghistele (J. van) 101n.
Gildemeester 550, 552n, 553.
Gildemeester (J.) 552n.
Gillard (A.F.) 26.
Gilli (S. de) 25n.
Giulini (G.) 507.
Glabbeeck (J.) 20n.
Gleichen (baron K.H. von) 446.
Gleim (J.W.L.) 150, 404v, 432n, 434-437, 463v, 465enn, 466, 490, 492n, 546, blg. M.
Glück (Chr. L.) 479en, 485n.
Gluck (C.W. von) 479en, 499n.
Gobius Sr. en Jr. (J.F.) 5en, 8.
Godet (Ph.) 406n.
Godin (J.C.) 399, 400n.
Goens (familie Van) 21.
Goens (Antonia Ch. v.) 4n.
Goens (Christina A.v.) 4n.
Goens (C.J. van) 18, 387n
Goens J.Hz. (C.J. van) 18, 387n.
Goens (Elisabeth J.v.) 4n.
Goens (D.F. van) 3-10, 14, 17, 20, 21, 56n, 125, 224, 241, 242n, 279n, 361n, 387, 402n.
Goens (J.H. van) 4, 17vv, 128, 380, 386n, 387n.
Goens (Johanna M. van) 14-17, 423.
Goens (James Q. van) 9, 17-19, 52n.
Goens (Maria Perp. v.) 4n, 19.
Goens (Petronella E.v.) 19n, 387en.
Goens d.O. (R. van) 3, 10.
Goens d.J. (R. van) 3.
Goens (R.C. van) 4n, 277.
Goens (R.G. van) 4n, 19, 387n.
Goens Sr. (R.M. van) 3, 4, 241n.
Goens (R.M. van): Lat. School 44v; studie vóór Academie 49v; jurid. stud. 162n, 199, 246; J.U. Doctor 199; professor o.a. 151v, 165, 177, 179vv, 186, 187n, 280, 301, 338, 353, 376, 404v, 421vv, 427en, 440, 475; regent o.a. Inl., 398n, 399n, 449vv, 496n, 505, 517, 569; als Orangist 73, 183, 250, 265, 298, 301, 349, 367, 425, 451; in Duitschland Inl., 242, 246n, 379, 399, 496n. - Karak-

ter Inl., 7, 21, 134, 300n, 302, 349vv, 391v, 467, 497n, 510en, 511, 519v, 552; levenswijze 16, 18, 301en, 398v, 402en, 404v, 411, 424; onthaal van gasten 175, 368, 402, 426v, 443, 445, 449v; liefde o.a. 138, 352, 380-397, 411, 442; vermogen 9n. - Nieuwlichter 61n, 376v en passim; godsdienst o.a. Inl., 125, 137, 227, 230v, 253v, 265, 267v, 269, 273-378, 478n, blg. M.; bekeering 7, 130n, 274, 319n, 376, 411, - Dichter 49vv, 121v, 123, 125, 143, 151, 153, 177, 187, 442, 453, 455; taalkundige 172, 245n; teekenaar 122en, 242, 373n, 398; deelnemer aan Maatsch. d. Letterk. 160-172, 168avb; bemiddelaar van internationale litteraire invloeden passim. - Briefwisseling: o.a. Inl., Blgg.; Portretten: blg. B. Zie verder Inhoud.
Goens (V. van) 4.
Goens (V.M. van) 4n.
Goens (Wendelina E.v.) 386en.
Goens-Cuninghame (Catharina Jul. v.) 3, 5, 9n, 10-15.
Goesius (W.) 247.
Goethe 15, 211, 324n, 409, 424, 455v, 506n, 523, 546.
Goldoni (C.) 516, 523v m.nn.
Gon (F. van der) 277.
Góngora (L. de) 435, 538en, 539, 540en, 546, 563en, 566.
Gonzalez de Salas (J.A.) 538n.
Goodricke (H.) 67, 137n, 180, 286, 290-303, 328.
Gordon 12, 277, 279.
Gori (A.F.) 75n, 205, 235n, 244n, 264.
Gorlaeus (A.) 235n.
Gosse (vader P. en/of zoon P.F.) 48en, 117, 176, 536en.
Gosse (P.) 548n.
Goten en Gotisch 110, 218, 531n, 549en, 555, 563.
Gothiek 506en.
Göttingen 443, 546, 560, 567n.
Gottsched (J.C.) 47n, 494, 497vv.
Götz (J.N.) 435n, 464en.
Gouverneurs 47v en. Zie: Erb. Heddaeus, Pourtalès.
Graadt Jonckers (R.H.) 97n.
Graave (notaris De) 277.
Gracián (Balt.) 538, 547, 550en, 563, 566.
'*Gradus ad Parnassum*' *(Nederlandsche)* 144, 157, 187.
Graevius (J.G.) 204.
Grammius (J.) 246.
Granada (L. de) 548.
Grasset 568n.
Grave (H.) 20n.
's Gravesande (W.J.) 61, 332.
Gravina (G.V.) 217, 516, 565.
Gray (Th.) 535n.
Greenwood (M.) 86n.
Gregorius Nazianz. 214n, 215, 247n.
Gresset (J.B.) blg. M.
Greve (G.) 116n.
Grey (R.) 518en.

Grieksch en Grieksche letterkunde (kennis van) 34, 40vv, 42n, 44, 80, 135n, 147v, 182, 187n, 200vv, 226vv, 235-238, 246vv, 250, 264v, 267-270, 296, 322, 342, 391, 516vv, 522, 526, 533, 543, 553, 556, 557n.
Grimani (familie) 517.
Grimm (M. von) 447, 448n, 507.
Groen van Prinsterer (G.) 43n, 80n.
Groenendael 411en, 423.
Groeninx (fam.) 380.
Groenland 312.
Grommé (W.D.) 293n.
Gronovius (J.) 204, 235n, 243, 481.
Gronovius (J.F.) 24n mavb, 481.
Groot (fam. De) 380.
Grosley (P.J.) 131, 412, 415n, 431, 444-446mavb.
Grossius (J.) 220.
Grotius (H.) 51, 52n, 67, 77, 96, 221, 249n, 251n, 403, 445.
Grotius (J.) 97.
Gruterus (J.) 209.
Guarini (G.B.) 218, 223.
Gudeman (A.) 200.
Guevara (A. de) 537, 547.
Guiot (J.) 259n.
Gundling (N.H.) 474.

H.

Haaften (J. van) 380n.
Haag (Den) o.a. 100v, 175.
Habbema (J.) 132, 300n, 312nn, 315, 316vv, 341, 380.
Haen (A. de) 496en.
Haes (F. de) 85, 140n, 156n, 189.
Haes (G. de) 112.
Haes (J. de) 140.
Hagedorn (F. von) 139, 404, 464.
Hahn (J.D.) 47n, 56, 57n, 78, 135en, 404, 461n, 465.
Hainbund (der) 333.
Hake (C.R.) 346n, 370vv, 371n.
Hake (L.E.) 371en.
Hake (P.S.) 48n.
Hall (F.A. van) 367.
Halle o.a. 64, 469, 476, 479n.
Haller (A. von) 533en.

Hamelsveld Sr. (Van) 124en.
Hamelsveld (IJ. van) 23en, 50, 57n, 76, 123n, 124vv, 229; 126avb.
Hamilton (A.) 488.
Handschriften 184v enn, 199n, 207v, 215en, 232, 238v, 242, 246vv enn, 251en, 265, 267, 426, 431, 454, 471, 481, 543, 553, 556.
Hardenbroek (G.J. van) 388, 390.
Hardy (A.) 108.
Haren (fam. Van) 332.
Haren (Duco? van) 224n.
Haren (O.Z. van) 224n.
Haren (O.Z. of W. van) 59n.
Haren (W. van) 67n.
Harenbergius (J.C.) 125n, 229n.
Harlesius (G.C.) 491, 493.
Harmodius 235, 237v, blg. J.
Harris (J.) 206, 429, 448v.
Harskamp (E. van) 410n.
Hart (Israël) 278n.
Hartley (D.) 314.
Hartog (Dr. J.) 284.
Hartsen (A.) 97n, 182n, 194, 342n.
Harwood (E.) 132, 319en, 329n.
Hasaeus 235n.
Hasse (J.A.) 479n, 498.
Hauteville (P.T. graaf de) 58n.
Haverkamp (J.) 332n.
Haverkamp (S.) 209, 247.
Hebraismen 220vv, 221avb, 231, 234, 268, 270.
Hebreeuwsch (het) 40n, 342, 517v, 522 526.
Heddaeus (D.Th.) 357, 452, 497, 550-553 m. 550n.
Heeckeren (Van) 210n.
Heerkens (G.N.) 97n, 98, 127, 331, 416.
Heiden Reinestein (S.P.A. zich schrijvend P.A. van) 14, 242n, 307, 345, 346en, 347, 351, 355, 390n, 451.
Heiden Hompesch (V.G. [of S.V.G] van) 4n, 365(?).
Heidendom (graeciseerend) 131, 211, 322, 335.
Heineccius (J.G.) 199n, 217.
Heinemeyer (D.U.) 60n.
Heinrich van Pruisen (prins) 507.
Heinsius (D.) 51, 96, 221, 538.
Heinsius d.O. (N.) 96, 167n, 247.
Heisz (H.) 457n.
Heliodorus 230v, 247n.
Helmont (J.B. van) 217n.
Helvetius (C.A.) 95n, 330, 339, 367n, 485v.
Helvetius (J.) 95, 97en, 98, 99, 194n.
Helvetius (Dr. J.F.) 69, 267n.
Hemert (P. van) 60, 367.
Hemsterhuis (Fr.) 209vv, 214, 216, 235n, 241, 242n, 244n, 246, 320-328, 348, 353n, 356, 373en, 377, 146v, 420, 424, 451n, 456v; 211avb.

Hemsterhuis (Tib.) 52n, 68, 70n, 71, 75, 80vv, 101n, 110, 128v, 132, 198n, 201, 203, 204en, 208en, 209, 212, 214v, 217, 218n, 223, 245, 267vv m. 269n, 423n, 481, 519.
Hénault (Ch.J.F.) 265, 420.
Hennert (J.F.) 47n, 64v m. nn, 68, 74, 103n, 116n, 277v, 327v, 368, 404, 502vv, 505en.
Hennert-De Timmerman (P.J.) 316.
Heraclitus 252.
Herculaneum 205, 265, 401n, 557.
Hercules 235.
Herder (J.G.) 206, 211, 235, 324n, 333, 334n, 436, 463en, 465, 470n, 479n, 506n.
Herelius (J.F.) 131, 246, 248, 471, 475v, 480enn, 481.
Heringa (J.) 60, 267.
Hermaeus 370.
Hermeias 370n.
Hermenches (Constant d') 389v, 408.
Hermes (J.T.) 355n.
Hermias 246n.
Hermilly (V. d') 454mavb, 545, 561.
Hermogenes 254.
Hernhutters 8, 59v, 62.
Herodianus 40.
Herodotus 41, 60, 204, 208, 215, 220.
Hesiodus 40, 231, 247n.
Hessel[ius] (Fr.) 96, 110.
Hessen-Darmstadt (erfprins van) 456v.
Hessen-Kassel (Maria L. van) 59n.
Hesychius 215n, 226n, 235, 268.
Heusde (Ph.W. van) 24, 27v, 39v, 74, 77, 78n, 211v, 261n, 331, 531n.
Heuvel (H.H. van den) 234mavb, 239, 276n, 277.
Heuvel (J.A. van den) 277v.
Heydanus (A.) 315.
Heynck (D.) 84.
Heyne (C.G.) 204, 205en, 206, 213n.
Hickes (G.) 110, 218.
Higt (E.W.) 96, 97n, 98v, 110.
Hinlopen (Jac.) 16, 87.
Hinlopen (Jan) 18.
Hinlopen (N.) 92, 146, 158, 162, 169, 170, 172, 180n.
Hippocrates 253.
'*Historia litteraria*' o.a. 474n.
Historie (Natuurlijke) 210n, 451n, 555.
Hobbes (Th.) 66, 223.
Hochepied (De) 234.
Hoen (P. 't) 50, 368.
Hoeven (J.A. van der) 380n.

Hoeven-Van Zuilen van Nijevelt (M.M. van der) 380n, 388n, 395n, 411.
Hoevenaar (notaris A.) 277, 368.
Hoffmann 469.
'*Hofraad' (Keizerlijk-Koninklijk)* 153, 186, 494v, 496enn, 500, 507n, 517.
Hofstede (P.) 61n, 63, 71, 74n, 75, 77n, 90n, 92n, 93n, 132, 137, 260n, 284, 303, 312nn, 315-318, 337, 340v, 380, 393, 430v.
Hogarth (W.) 361n.
Hogendorp (Truitje van) 380.
Hogerheide (baron Van) 365n.
Hohenfels 402v, 451n, 455.
Holbach (P.H.D. von) 304v, 329n, 330, 337en.
Holberg (L.) 265v, 284.
Hollebeek (E.) 61, 80n, 316.
Holstenius (L.) 251n.
Holtius (N.) 59, 285v, 290n, 315, 318n.
Holwerda (A.E.J.) 200n, 204n.
Home (H.), Lord Kaimes 257, 307n, 313, 336, 474n, 535.
Homerus 40vv, 106v, 201vv, 211vv, 223, 226n, 231, 233, 236, 239v, 246n, 248-259, 442, 462, 514vv, 520, 527v, 531, 546.
Hompesch, zie: Heiden Hompesch.
Honert (J. van den) 284.
Honert (T.H. van den) 221.
Hongaren in Nederland 47v, 62, 67, 74n, 115, 276.
Hooft (G.) 95, 96nn.
Hooft (Gos. 't) 86n.
Hooft (P. Cz.) 84v, 101n, 104, 106vv, 142, 148, 171, 223, 232, 409, 420.
Hoogduitsch en Hoogd. letterkunde (kennis van) 5n, 24en, 45, 47v enn, 99, 106, 109en, 118vv, 135n, 138v, 140v, 143, 146vv, 151, 155, 193, 195-198, 227, 294n, 309n, 334v, 404v, 413v, 424, 432-437, 442, 456en, 457n, 458-460, 463-500, 480n, 518n, 533v, 535n, 542, 557(?), 559, blg. M.
Hoogduitschers in Nederland 47v en, 64v, 70, 114v, 116n, 207n, 455-460.
Hoogescholen 31, 49n, 50n, 55vv, 61, 75, 76-83, 114v. Zie: *Hoogleeraren, Onderwijs, Toelating, Trachtementen, Studenten.*
Hoogeveen (H.) 36n, 97.
Hoogeveen (C. van) 366n.
Hoogleeraren: uit buitenland 47en, 78; positie 58v.
Hoogstraten (D. v.) 85, 96, 98.
Hoogvliet (A.) 106, 108, 142v, 167, 192.
Hoogwerf 94n.
Hoorn 158, 163.
Hoorn van Vlooswijck (Van) 412, 424n.
Hop (mevr.) 399, 400n.
Hope (familie) 411en, 412.
Hope (J.) 411en, 412, 416, 445.
Hope Jr. 397, 411.
Hope (mevr.) 397.
Hope-Van der Hoeven (Philippina B.) 411en.
Horatius 29, 36, 38v, enz.; o.a. 249, 254, 267n, 462, 470n, 478, 513, 538, 541, blg. M; 313avb.
Horthemels (J.) 65n, 68, 285, 295.
Horwath (S.) 74n.

Houbigant (C.F.) 57n, 60, 125en, 273.
Houck (F.G.) 47n, 78.
Hove (fam. Ten) 5.
Hove (Maria Fr. ten) 51en.
Hove Sr. (N. ten) 14.
Hove (N. ten) 6, 14, 21, 22n, 48-51, 74, 122, 126v, 131, 165n, 199, 225, 233n, 240en, 241, 245en, 254, 262, 308n, 326vv, 345, 351, 356, 377, 378en, 379en, 388-394, 404v, 407, 409, 416-420, 422, 425, 432n, 445, 452, 454n, 467en, 471, 472n, 502v, 507en, 522n, 528, 536, blg. K.
Hove (Wendela E. ten) 400n.
Hove-Fagel (Maria Fr. ten) 13v.
Hoven (J.D.v.) 263n.
Hovy (J.) 403n.
Huarte (J.) 549en.
Huber (M.) 148n, 195, 404, 433n, 456en, 464n, 487n.
Hubert (A. de) 84.
Huerta (V.G. de la) 541, 543en, 561n.
Huet (P.D.) 97.
Hufeland (C.W.) 381n.
Huibert van Kruiningen (P.A. de) 496en.
Huisman 116n.
Huizinga Bakker (P.) 194, 198en.
Hulft (J.) 84.
Hulst (H.J. van) 403n.
Hulst (J. van der) 385n, 400, 403v.
Hume (D.) 126n, 253, 265, 273, 313, 323, 329enn, 331vv, 344v, 407n, 464n.
Hurd (R.) 213, 535.
Hurtado y Palencia 537n.
Huwelijken 387n.
Huydecoper (J.) 84, 97v, 102, 106, 108, 110, 134v, 145, 162, 165, 167v, 172, 198en.
Huygen (Ph.) 45n.
Huygens (C.) 97, 142, 144, 409, 547.
Hyginus 39, 215n.

I.

Idylle (de) o.a. 106, 109, 409v, 462n. Zie: Anacreon, Gessner, Paludanus, Theocritus.
Thre (J.) 207, 218en.
IJslandsch 184, 218.
Illuminaten 328n.
Improvisatoren 417.
Iperen (J.v.) 90n, 111n, 144, 171mavb.
Irhoven van Dam (W.v.) 4n.
Iriarte (B. de) 540v, 543.
Iriarte (J. de) 539n, 543, 553, 556.
Iriarte (F. de) 540, 543.
Iris 433n.
Isaeus 231.
Iselin (Is.) 443n.
Isla (J.F. de) 544, 546, 562, 563en.
Isocrates 41.
Ithaca 258.
Italiaansch en Ital. letterkunde (kennis van) 48v, 106, 118, 135, 146v, 151, 181, 193, 196, 218, 227, 240, 342, 416-420, 435, 438v, 442, 466, 474en, 478, 500v, 502-535 m. 535n, 539, 542, 543n.
Italië 48, 65, 127n, 184n, 204vv, 207, 210, 214, 265v, 357v, 368, 376v, 386, 403, 412, 416-420, 424, 427, 437vv, 444v, 452, 479n, 500, 506-512, 534, 537.

J.

Jaarsma (H.) 367.
Jacobi (fam.) 432.
Jacobi (F.H.) 65n, 211, 324nn, 424, 432v, 437, 456.
Jacobi (J.G.) 409, 413, 424, 427, 432-437 m. nn, 442v, 455v, 470, 482, 490, 492en, 500, 546, blg. M.
Jaersveld (de Heer Van) zie: Witte Cz. (J. de).
Jamblichus 556n.
Jani 213n.
Jarriges 126n.
Jebb (J.) 319.
Jennet 25n.
Jenoteau (J.C.) 25n.
Jens[ius] (J.) 30n.
Jerusalem (J.F.W.) 109n, 328, 333v.
Jezuieten 115, 117, 223, 265, 335n, 357vv, 401n, 418, 444n, 452, 499, 507, 539, 544v, 556.
Joannes Episcopus 246n.
Joden o.a. 363, 373, 499, 547, 549enn.
Joden (bekeerde) 58n, 74n, 278n, 316.
Johnson (S.) 407n, 535.
Jonckbloet (W.J.A.) 57n.

Joncourt (E. de) 117v.
Jonston (A.) 34n.
Jordens (G.D.) 97n.
Jorissen (M.) 5n.
Joseph II 438, 485, 499.
Josephus (Flav.) 215, 231, 247n.
Journal Etranger 474.
Journal de Trévoux o.a. 117, 539, 545.
Journalisten 299, 473vv, 476, 521, 540. Zie: *Tijdschriften.*
Jovellanos (G.M. de) 543, 553.
Julianus de Afvallige 79v.
Jungius (J.) 220.
Junius (F.) 110, 218, 246n.
Junius (H.) 35.
Justinus 38v, 247n.
Juvenalis 38n.

K.

Kaestner (A.G.) 476.
Ka[i]mes (Lord), zie: Home.
Kampen (N.G.v.) 67n, 331.
Kant (I.) 60, 64, 65n, 386.
Keralio (L.F.G. de) 504en.
Karel III van Spanje 540, 543, 553.
Karel de Eenvoudige 81.
Käremon [pseudoniem] 498en.
Karl August v. Saksen-Weimar 424.
Karsch-Dürbach (Anna L.) 404, 417, 435, blg. M.
Karsten (S.) 246.
Kasteele (P.L.v.d.) 78v, 90n, 93, 94n, 95, 186.
Kate (L. ten) 87n, 91n, 102, 110.
Kaunitz (W.A. Graf von) 485n, 495, 500.
Keate (G.) 339.
Keller (D.L.C. Graf von) 399.
Kelten 531v enn.
Kemp (D.v.d.) 67, 79n, 180, 290vv, 293n, 295vv, 300, 302, 319n.
Kerk (Engelsche of Schotsche) 11vv, 26, 45n, 46, 115n, 135, 274-284, 434n, 461n.
Kerk (Fransche of Waalsche) 27.
Kerk (de Gereformeerde) 132, 137, 283v, 285-300, 315, 317-319, 376.
Kerk (Hoogduitsche) 5.
Kerk en Staat 66, 67n, 68, 74n, 75, 289, 296, 305n, 318, 322, 329.
Kerkhoven (C.v.) 86.
Kerklied (Latijnsch) 8.
Kerkvaders, zie: *Patres.*
Kermis 154, 174, 175n.
Kilian (C.C.) 552n.
Kilianus (C.) 146, 171v.
Kilmaurs (Lord) 402.
Kinderliteratuur 414v.

Kinker (J.) 367.
Kleef 398, 432.
Kleist (E.C. von) 404.

Kleman (D.) 132, 308n, 315, 317.
Klepperbein (W.A.) 48.
Kleyn (J.P.) 343n.
Klijn (H.H.) 367.
Klimaat en menschelijke geest 253, 528, 545. Zie: *Milieu.*
Klinkhamer (G.) 332n.
Klopstock (F.G.) 404, 413en, 424, 442en, 470, 477v, 479n, 482, 484v, 499en, 533en, 534.
Kloss (C.) 375.
Klotz (C.A.) 22, 71, 119, 206en, 212, 214n, 224, 235n, 242, 243en, 244, 247, 260, 262, 337, 342, 351vv, 355v, 379, 404vv, 433, 435, 465-471m. 469n, 470nn, 471n, 472vv, 476en, 480, 488n, 490en, 491v, 493en, 499v, blg. M.
Klotz (mevrouw) 490v.
Kluit (A.) 28n, 32n, 33n, 34en, 35n, 36v, 39n, 41, 44v, 48n, 57n, 60n, 69v, 73, 77, 81en, 82, 86, 88en, 90en, 91v, 94nn, 98v, 100, 111, 113n, 121, 140n, 157v, 162, 179n, 180n, 219en, 225, 263n.
Knebel (K.L. von) 436.
Kneppelhout (J.) 94.
Koedijck (L.J.) 369n.
Koen (G.) 182, 247.
Koenig (S.) 64, 228n.
Köhler (J.D.) 269.
Kol 277v.
Kölbele 312n.
Koopmans (G.) 96n.
Kooten (Th.v.) 91n, 96n, 98v.
Kops (W.) 480n.
Kosmopolitisme 82.
Krankzinnigen-verzorging 18.
Kreet (H.A.) 86, 88enn, 91enn, 100v, 109n, 111vv, 135, 157, 159n, 160v, 163, 166n, 171n, 179n, 180n, 193n.
Kroll (W.) 200n.
Krom (H.J.) 28n, 87n.
Kuenen (J. of J. van) 365n.
Kunst (antieke beeldende): Griecksck, Etrurisch, Romeinsch 243 vv, 463, 468v. Zie: *Archaeologie, Gemmen, Winckelmann.*
Kunst (moderne beeldende) 172, 243vvenn, 265, 326v, 417, 419v, 431v, 444, 457n, 460v, 463, 470, 498, blg. M.
Kunst en Christendom 322en.
Kupfer 48n.

L.

La Chapelle (V.) 366n. Zie: Chapelle (De la).
La Chaussée (P.C. Nivelle de) 408n.
La Curne de Sainte-Palaye 184.
La Fontaine (J. de) 27, 177.
Laing (Malcolm) 531n.

Lais 370.
Lakenhandel 136, 151v, 169.
Lalande (J.J. de) 364, 368en, 369, 397, 402, 406, 418, 451, 453.
La Mettrie (J.O. de) 333, 354.
Lamey (A.) 497.
Lami (G.) 521en.
La Mothe le Vayer 252mavb, 255?, 258, 259n mavb.
La Motte (Houdart de) 202, 255n, 257, 462, 477.
Lampe (F.A.) 47, 59.
Lampillas (J.) 545.
Lampsins (J.C.) 48n.
Langendijk (P.) 136.
Lannoy (Juliana C. de) 90n, 93n, 96, 178enn, 464.
Laroche (Sophie von) 414, 416, 456, 490.
Larramendi (M. de) 565n.
Larrey (baron De) 415n, 445.
Larrey (W.M. de) 415en.
Larudan (abbé) 363n.
*Latijn en Lat. letterkunde (kennis van) 3*4vv, 38vv, 42v, 78, 87n, 135en, 193, 200vv, 238v, 247enn, 265, 294, 297v, 300n, 301, 467, 492, 519v, 558en.
Latijn vervangen door landstaal o.a. 116n, 207, 492.
Latini (Brunetto) 530.
Latinomanie 34, 78, 97vv, 116n, 202, 204, 250.
Lavater (J.C.) 8, 47n, 124, 274n, 331, 312en, 333n, 336n, 349, 376n, 386n, 410, 415, 456, 476.
Lazarillo de Tormes 546v.
Lazzarini (D.) 523.
Le Bossu (R.) 257.
Le Clerc (J.) 116, 539n.
Le Clercq (P.) 213, 284.
Lectoren 58, 62.
Leeraren aan Latijnsche Scholen 32venn, 43.
'*Leerkamers*' 32v.
Leerplicht 9.
Leeuw (D.C. de) 227? 277n, 278.
Leeuw (I. de) 93, 99n.
Leeuwen (H.v.) 25n.
Lefranc de Pompignan (J.G.) 339.
Leibniz (G.W.) 61-65, 80, 126n, 253, 266v, 296, 306v, 311, 335, 348, 355v, 542n.
Leichius (J.H.) 216.
Leiden 128vv, 193, 389.
Leiderdorp 132n, 133, 434.
Le Jeune (J.C.W.) 531n.

Leland (J.) 330.
Lelyveld (familie Van) 133en.
Lelyveld (tante Van) 133n.
Lelyveld (vader Van) 136, 154.
Lelyveld (B.P.v.) 133n.
Lelyveld Wz. (F. van) 14, 16, 47en, 76n, 86, 87n, 88, 91n, 100en, 102, 103en, 104 enz. enz. 132n, 133-173, 174, 177v, 180en, 181, 185, 187en, 188, 189en, 190-198, 213, 273, 280, 291n, 294, 300, 302, 312n, 336v, 344, 351, 377, 379vv, 388, 394v, 395n, 413, 421v, 423n, 425, 434, 452v, 455, 464, 507, 528v, 535, 536n, 566v, blgg. C. en G.; avb 157, 173.
Lelyveld (J.F.v.) 87n, 133n.
Lelyveld (L.C.v.) 133n, 277, 279.
Lelyveld (P.v.) 133n.
Lelyveld (P.J.v.) 133n.
Lelyveld (P.V.v.) 133n.
Lelyveld-de Raat (R.) 138, 154v.
Le Mair (J.) 113, 189n.
Lenclos (Ninon de) 370.
Lenfant (J.) 118n, 231n.
Lenglet Dufresnoy 269.
Lennep (C. van) 23, 92n.
Lennep (D.v.) 411n.
Lennep (D.J.v.) 21n, 23, 212n.
Lennep (J.v.) 367.
Lennep (J.D.v.) 208, 269.
Leopold van Toscane 509n.
Le Plat (Le Pla, Leplat) (Johanna M.) 3, 10, 14.
Le Plat (Maria) 19.
Lessing (G.E.) 119, 156n, 205, 206en, 207n, 235n, 312, 328en, 333, 373vv, 404, 424, 426n, 463en, 464enn, 469en, 470en, 472n, 476n, 499v, 523, 545v, 549n, 561.
Letterkunde (Nederlandsche) o.a. 84-199, 453, 461v, 464, 468, 472, 476v, 547v.
Letteroefeningen (Vaderlandsche) o.a. 285, 292v, 317, 341.
Leuchsenring (F.M.) 320, 455vv.
Leusden (R.) 59n.
Levi-Malvano (E.) 521n.
Libanius 231.
Lieder der Deutschen o.a. 464v, 477.
Limburg Brouwer (P.v.) 204n.
Limburg Brouwer (P.A.S.v.) 367.
Lindner (F.W.) 365n.
Lindsey (Th.) 319.
Lingen (Van) 86n.
Linguaque Animoque Fideles 83, 88, 91n, 92n, 101, 112vv, 157, 161.
Linguet (S.N.H.) 543n, 546.
Lippert (P.D.) 205n, 235n, 243.
Lipsius (J.) 110.
Literatuur en godsdienst o.a. 142v, 521en, 530, 532venn,, 544.
Literatuur en moraal 138, 142, 202, 213, 254v, 335v, 344, 394v, 407n, 434v, 438, 448, 460en, 464v, 486v, 540, 542vv, 562n, blg. M.

Literatuur en Overheid 453n, 484v, 543v.
Literatuurgeschiedenis (Grieksche) 203, 206-208, 231v, 235, 246, 248.
Literatuurgeschiedenis (Nederlandsche) 108, 141, 143v, 157, 169, 173, 472.
Zie: *Letterkunde (Nedl.).*
Literatuur-studie en -wetenschap Inl. 119, 134v, 139-156, 163, 169, 172, 194-199, 223, 235vv, 245, 248v, 251, 253-260, 263v, 301, 313, 403, 407v, 415, 421v, 426-569, blg. M; avb 168.
Lithocomus 34.
Livius 38n, 40, 101n, 266.
Lobo (F. Rodrigues) 550en, 551, 564v.
Loci communes 37en.
Locke (J.) 62n, 64, 126n, 313, 329, 542n.
Lodensteyn (J.v.) 16.
Lodewijk Napoleon 74.
Logica 44en.
Londen 245, 444v, 520n, 526.
Longinus 42, 101n, 213, 222, 256, 267v, 270.
Loo (J. van) 93.
Loon (G. van) 81n.
Loosjes Az. (P.) 333.
'*Lootdagh*' 30n.
Loten (J.G.) 245, 277? 279.
Lotichius (P. Sec.) 167n, 191n, 201.
Louise (prinses) 414.
Low (J.) 47.
Lowth (R.) 202, 206, 213, 218, 223, 235, 236en, 238n, 239, 254, 257v, 265, 518, 535.
Lubinus (E.) 41.
Lublink (J.) 85, 135, 179, 194-198, 328n.
Lucanus 38n, 201.
Luchtmans (P.) 116n.
Luchtvaart 9.
Lucianus 40, 41, 75, 107, 208, 230v, 488.
Lucretius 323, 519.
Ludeman (J.C.) 152en.
Lulofs (J.) 100n, 135n, 163v, 328n.
Lutherschen 24n, 47n, 59n, 74v enn.
Lutkeman (J.) 194, 196n.
Luyts (J.) 59.
Lycophron 231.
Lynden (familie Van) 455.
Lynden v. Hoevelaken (Van) 399n.

Lynden v. Hoevelaken (‘Stans’ d.i. F.G.C.v.) 399n.
Lynden v. Nederhemert (O.F.v.) 184n, 400.
Luzac (E.) 62, 343v.
Luzac (J.) 82, 129n, 212n, 214n.
Luzán (I. de) 539en, 540, 542, 545, 561vv, 565.

M.

Maarssen 410n, 423.
Maasdam (generaal) 408n.
Maatschappijen (geleerde) 265. Zie: *Academiën, Genootschappen, Society.*
Maatschappij der Nederl. Letterkunde 83, 89, 91, 100, 149, 155, 157-171, 175, 180, 181, 189, 192, 196vv, 294, 380, 425; avb 168.
Maatschappij van Nijverheid, zie: *Tak (Oeconomische).*
Maatschappij van Wetenschappen (Hollandsche) 79n, 89, 149, 163v, 504vv, 508.
Mabillon (J.) 80, 205, 218, 266.
Macaire 369n.
Maccain (?) 365.
Machado (D.B.) 565.
Machiavelli (N.) 218, 243.
Maclaine (A.) 277n, 365, 416.
Mackay 10.
Mackay (D.) 277, 279.
Macpherson (J.) 109, 140, 514, 526, 528, 531vv enn, 535. Zie: Ossian.
Macquet (J.) 110, 113, 135n, 140enn, 158vv, 160, 166en, 167n, 181, 187-193mavb, 461vv.
Maffei (S.) 205, 217, 226en, 264.
Magazijn (Het Hollandsche) 149n.
Magazijn van fr. K. en W. (Nederandsch) 552n.
Magazin der deutschen Kritik 493, 494n.
Magerus 458en, 459n.
Mainz (keurvorst van) 485.
Mairet (J.) 538.
Majevski (S.L.) 248.
Major (Th.) 498en.
Malebranche (N.) 223.
Malesherbes 430, 449.
Mallet (P.H.) 184en, 454, 531n.
Mally (H.) 123n.
Mander (C.v.) 207n.
Mandeville (B. de) 311n, 329en.
Manfrè 503, 525.
Mangelsdorf 490.
Manger (S.H.) 100n.
Manningham 361.
Marat (J.P.) 452.
Marck (F.A.v.d.) 59n, 64, 67en, 132, 223, 225n, 289n, 308v enn, 315.

Marcos (F.) 550n.
Marcus Aurelius 341.
Mareschall (Th.) 110, 218.
Marez (P. du) 105n.
Maria Theresia 495, 496n, 499n, 506.
Marino (G.B.) 133, 538.
Markland (J.) 24n, 217.
Marlborough 245.
Marmontel (J.F.) 118, 138, 147, 148n, 153, 177, 195, 303, 337, 340v, 383n, 390n, 424, 441, 448, 464, 491, 542n.
Marnix (Ph. van) 101n.
Maron (A.) 498en.
Marot (C.) 223.
Marpurg (F.W.) 471.
Marsham (J.) 252.
Marti (Man.) 217en, 554, 558.
Martialis 238v, 247n, 248.
Martin (actrice) 389, 390en, 391n.
Martinius (D.B.) 372.
Martinius (Em.), zie: Marti.
Mascov (J.J.) 265.
Mason (J.) 364n.
Masson (J.) 247.
Masson (N.) 545.
Materialisme o.a. 304, 314, 320v, 323, 327, 330v.
Maty (M.) 118.
Mauclerc (De) 118n.
Maupeou (De) 448.
Maupertuis (P.L. de) 65n, 253, 331, 529enn.
Mauregnault (D.P. de) 163, 166.
Maurer 460.
Mauritius (J.J.) 52n.
Maurits (prins) 250, 292.
Mayans (J. Ant.) 558.
Mayans y Siscar (G.) 217en, 416, 497n, 544, 548n, 553, 557vv, 561, 565.
Meade (R.) 265.
Mecenaten 79, 84, 157, 160, 484v, 500, 512.
Medenbach Wakker (J.Ph.. v.) 90en, 91n, 94n, 99, 111n, 263n, 331.
Meer (B. van der) 548n.
Meerman (G.) 164en, 184n, 185en, 186, 214, 265, 356n, 416, 494, 496enn, 497en, 536, 553n, 558en, 559en.
Meerman (J.) 185n, 356n.
Meerman-Mollerus (mevr. A.C.) zie: Perrenot (mevr.).
Meersch (A.A.v.d.) 317n, 329n.
Meier (G.F.) 478n.
Meiners (dames) 400n. Zie: Meyners.
Meinhard (J.N.) 474en.

Meister (J.H.) 433n, 456en, 460en.
Mela (Pomponius) 39, 44n.
Melanchthon avb 81n.
Melendez (J.) 542.
Menander 483.
Mencke[nius] (J.B.) 80, 97, 217, 266, 452.
Menckenius (F.O.) 452, 503n.
Mendelssohn (M.) 119, 140, 153, 168, 193, 307n, 309-312enn, 320, 328, 355, 376n, 436, 442, 443n, 463n, 470n, 473, 475n, 476en, 552.
Mendes dos Remedios 550n.
Mendoza 218, 536v.
Menendez y Pelayo 537n.
Meneses da Ericeira 550v, 564v.
Mengs (R.) 498en.
Meninski 499.
Menne (K.) 195n, 198n.
Menschenmin 303vv, 428.
Merck (J.H.) 456.
Merian (J.B.) 65n, 126n.
Merken (Lucretia W.v.) 106, 156, 194, 198n, 464.
Merkes (F.C.) 364.
Merkes (L.A.) 364, 365n.
Merkur (Deutsche) 119v, 463n, 489v, 493.
Mersch (Van) 155.
Metastasio 383, 479n, 498, 499n, 516, 523.
Metternich (Von) 115.
Metternich (Fürst) 499n.
Meyboom 322n, 324n.
Meyer (P.) 135, 140n, 168, 194-198.
Meyners (fam.) 380. Zie: Meiners.
Mézières (markies De) 369v.
Michaelis (J.D.) 60, 236n, 312en, 328, 518.
Michel-Angelo 210n.
Mickle (W.J.) 333n.
Middelburg o.a. 387n, 400, 423.
Middeleeuwen o.a. Inl., 80v, 184, 215, 217v, 227, 322, 324, 529vv, 537. Zie *Gothiek, Ridderwezen.*
Middleton 329v.
Mieris (Van) 146.
Mijle (A.v.d.) 110.
Mersch (Van) 155.
Milan Visconti (G.F. de) 401en.
Milieu en menschelijke geest 334, 448. Zie: *Klimaat.*
Milton 106v, 140enn, 147, 195v, 203, 483, 542.
Minima Crescunt 83-86, 90n, 91, 100en, 101vv, 133, 136, 139, 158v, 161, 163, 171, 174, 187vv, 213, 529.
Minucius Felix 264.
Mirabeau 347.
Mitchell 345.
Mobachius Quaet (W.) 88n, 113n.
Moens (Petronella) 367.

Moeris 215n, 268.
Moetjens (A.) 548n.
Molière 27, 357, 427n, 523en, 550.
Mollerus (Anna C.), zie: Perrenot (mevr.).
Mollerus (A.N.) 55, 94enn, 99n, 100, 123v, 174, 225n, 413.
Mollerus (H.) 94n.
Montague (Lady) 140, 203, 415.
Montaigne 334n, 351, 353, 354v enn, 424, 468.
Montemayor 537.
Montesquieu 269, 334n, 343n, 438, 542n.
Montfaucon (B. de) 97, 205, 217, 266.
Monti 514.
Montiano 540v, 545, 561v, 565.
Moonen (A.) 92n, 96, 98v, 111.
Moraal o.a. 324, 327v, 333, 340, 364, 399n. Zie: *Literatuur en moraal.*
Morales (A. de) 554n.
Moratín d.J. 541v.
Moratín d.O. 541, 543, 545.
Moreto 547.
Morgan 330.
Morhof (D.G.) 103n, 105.
Mori (A. de') 218.
Mortier 469n.
Morus (Th.) 305n.
Moschus 147.
Mosheim (J.L.) 266, 285n, 315.
Mouton 401, 448en, 451, 520.
Mouwen (E.C.) 25n.
Mozes 252.
Müller (K.O.) 235n.
Müller (Luc.) 72n, 200n.
Mullerus (L.) 221n.
Munter (B.) 413n.
Munter (W.) 400n.
Muratori (L.A.) 80, 205, 264, 266.
Musgrave (S.) 212n, 251n, 267.
Musschenbroek 24n, 277.
Muyden (J.C.v.) 124, 192n.
Muyser (G.) 85.
Muziek 44, 78, 470, 471en, 479n, 498, 499n.
Mythologie 39, 41, 43, 44en, 104, 107, 111, 183, 191, 205v, 229, 234, 252, 256v, 461v, 514.

N.

Nagy de Dalnok (S.) 124, 125n.
Naharro 538n.
Nahuys (A.P.) 58n.
Nahuys (G.J.) 93en.
Nanninga (W.R.) 86n.
Napels 401.

Napoleon 514, 534n.
Nasarre 540, 545, 561, 562en.
Nassau-Beverweerd (gravin Van) 277.
Nassau-La Lecq (J.F. graaf van) 399n.
Nassau-Usingen (prins van) 365.
Nassau-Weilburg 58n, 74n, 389.
Nationale (het) 82, 114, 140v, 157, 167n, 537-542, 544v.
Nationaliteitsgevoel 123, 266, 406?, 472.
Natter (J.L.) 210n, 216, 235n, 243en, 470n.
'*Naturalisme*' 328, 364.
Natuurrecht 66vv, 77, 309, 312, 342, 442n, 457n.
Nederlandsch (het): aan Hoogescholen 82v, 84vv, 97, 100, 114, 116n; aan andere scholen 24en, 25, 35, 38v, 42; studie van h.N. 60n, 76n, 82v, 84vv, 92en, 100, 134vv, enz. Zie: *Genootschappen, Letterkunde, Literatuurstudie, Maatschappij N. Lk., Taalkunde.*
Nemesius 247n.
Neo-Latijnen 90v, 95vv, 105n, 110, 110, 121vv, 127, 183, 218, 225n, 452v, 476, 550n, 554, 561n. Zie: *Verzen (Latijnsche).*
Nepos 38, 40.
Nepveu (fam.) 398n.
Nepveu 369.
Nepveu (Petronella G.) 398n.
Nepveu (L.J.) 400.
Neufville (Christina L. de) 62, 332.
Neuman (B.) 58n.
Newton (I.) 311, 418, 485, 506.
Newton (J.) 8, 411.
Nicander 214n, 246, 247n.
Niccolini (markies) 508, 511.
Nicolai ([C.] F.) 119, 132, 310, 312, 317, 328en, 443n, 463nn, 470, 497.
Niebuhr (B.G.) 204.
Niebuhr (C.) 495.
Nieburg (C. van der) 365n.
Nieuwenhuis (J.) 65n, 368n.
Nieuwenhuysen (G.M.v.) 449n.
Nieuwentijt (B.) 8.
Nieuwjaar 50v.
Nieuwland (Ds. P.) 137n.
Nieuwland (P.) 90.
Nieuwold (J.H.) 21n.
Nieuwpoort 274.
Nipho 541.
Nixon 361n.
Nobel 308.
Nodell (J.A.) 41n, 96n, 212n, 452.
Nogaret 361, 366n.
Nomsz (J.) 194, 198.
Noodt (G.) 284.
Noordhout 387.
Noordkerk (H.) 66, 284.
Nordberg 265.

Nozeman (C.) 135, 341.
Nugent (Th.) 444n.
Numenius 255.
Numismatiek, zie: *Penningkunde.*
Nuñez da Castro (A.) 549n.
Nuys Klinkenberg (J.v.) 331n.
Nuyssenburg (I.v.) 24mavb, 89n, 90n.

O.

O.... (Mme d') 395vv, 411.
Oblet 402, 455.
Observationes Halenses 184n.
Ocellus Lucanus 246.
Oefenschoole (Algemeene) 194-197 m. 196n.
Oer (G. Fülep de) zie: Ör.
Ogle (G.) 235n.
Olivet 164.
Olivier (J.) 122n, 370vv, 402, 410.
Olivier-Schilperoort (M.E.) 371v, 410.
Olympia (actrice) 408.
Ommeren (R.v.) 91n, 96n, 98, 99en.
Ondaetje (Q.) 368.
Onderwijs (Hooger) 55vv, 79, 358v. Zie: *Hoogescholen, Hoogleeraren, Studenten.*
Onderwijs (Huis-) 23n.
Onderwijs (Middelbaar) 24vv. Zie: *Scholen (Lat., Fra., Kost-).*
Onderwijs (Volks-) 9, 23, 25, 47nn.
Ontleding' ('Taalkundige) 39en.
Oosten de Bruyn (G.W.v.) 164n.
Oostenrijk 426vv, 439, 479n, 480, 485n, 494-501, 506en, 526.
Oosterdijk (H.) 51.
Oosterdijk (H.G.) 194en, 198.
Oosterdijk (N.G.) 94.
Oosterdijk Schacht (J.) 51, 56n, 94n.
Openbaring (de) o.a. 290, 305n, 306, 322, 328v, 330, 349. Zie: *Schrift (Heilige).*
Opera 139n, 151.
Opvoedkunde Inl., 354v, 415, 428, 522
Ör (G. Fülep de) 124en, 248mavb.
Oranje-Nassau (prinses-douairière van) 365 [?].
Zie: Carolina, Frederik, Louise, Willem.
Oranjepartij 5v, 13, 20v, 58, 59en, 73v, 81v, 94n, 183, 250, 265, 298, 327, 349, 365vv, 370v, 393n. Zie: Goens (R.M.v.).

Oraties (Latijnsche) 30v, 37en.
Orléans (hertog van) 429.
Orthodoxie 6-10, 15-18, 20, 42, 59v, 61en, 64, 66en, 67n, 72, 74n, 75, 79, 80n, 93n, 94nn, 103n, 120, 125, 126n, 130, 135, 194, 211n, 227, 230v, 254, 269, 273v, 275n, 283, 285en, 286vv, 297, 315v, 319, 324n, 363, 376, 411en.
Orville (fam. D') 410en, 411, 412en.
Orville (A.T. d') 410n.
Orville (Cornelia M. d') 410n.
Orville (F.W. d') 410n.
Orville (Ida Th. d') 410n.
Orville (Jean d') 410n.
Orville (Joan d') 410n.
Orville (J. Fr. d') 20, 410en.
Orville (J.Ph. d') 81n, 96, 98, 210n, 214, 215n, 217, 230, 264, 267, 411.
Orville (P. d') 96, 98.
Orville (Philippine d') 410n.
Orville-Schrijver (Maria Ph. d') 20.
Os (A. van der) 315.
Ossian 109, 139en, 140, 236n, 400n, 462, 474, 514en, 515en, 516, 524-533enn, 535.
Oswald (J.) 132, 313v, 437.
Otto (E.) 69.
Oudendorp (F.v.) 55, 210, 217.
Oudheidkunde (Nederlandsche) 101, 110, 168.
Oudhoogduitsch 110n, 218.
Outhovius (G.) 41.
Overmeer (J.P.v.) 182n.
Ovidius 36, 38, 247n, 491v.
Owen (J.) 8.

P.

Paestum 495, 498.
Paffenrode (J.v.) 223.
Pain (Th.) 279.
Palaeographie 205.
Palaephatus 41en, 246.
Palairetus (A.) 229n.
Palestina 403.
Palissot 339.
Pallas (P.S.) 355n, 430.
Pam (K. van der) 29n.
Palmerin de Oliva 547.
Paludanus (P.) 90n, 91n, 100, 103en, 104, 105en, 106-111, 130 134, 140, 158, 161, 163, 166n, 187v, 195n, blg. D.
Paludanus (R.) 188n.
Paoli (P.) 407n.
Papenbroek (G.v.) 210.

Parijs o.a. 395n, 399, 425, 426-431, 432n.
Partenio 105.
Parthenius 234.
Passerius (J.B.) 235n.
Pater (L.) 194, 196n.
Paterson (S.) 434.
Patres 208, 214n, 215, 217, 247en, 251n, 253, 268, 556.
Patrick (St.) 533n.
Patriot (Ouderwetsche Nederlandsche) 355.
'*Patriotten*' 3, 14, 17, 60n, 74, 81n, 82n, 93n, 94n, 183, 371v.
Paulus Inl., 234, 251n.
Paulus (P.) 5n, 76, 87n, 93, 94n, 98n.
Paulus Aegineta 247n.
Pausen 233, 506en, 507.
Pauw (W.v.d.) 18, 124, 277, 307n.
Paxi de Szathmar 67v, 124en.
Payne (G.) 359.
Pedanten o.a. 179, 474v, 521, blg. M.
Peerlkamp (P. Hofman) 95n.
Peiffers (W.) 293n.
Pélisson 164.
Pelletier 241.
Pellissier (R.E.) 537n, 563n.
Pels (A.) 547.
Pempelfort 432.
Penn (W.) 300.
Penningkunde 127n, 205, 209en, 210enn, 214vv, 218, 235, 241en, 242enn, 245, 413, 469n, 475n, 496, 499, 509, 554v, 556, 566.
Peran (abbé) 363n.
Percy 236n, 529, 530en, 531n, 535.
Perez (A.) 536n.
Pergolesi avb 335.
Perizonius (J.) 204, 266.
Perponcher (C. de) 405n.
Perponcher (W. Emmery de) 277v, 305v enn, 327v, 343n, 400, 404, 405en, 454, 460n.
Perrault (Ch., Cl., en P.) 202, 255, 477, 516.
Perrenot (A.) 59n, 97n, 126n, 225enn, 261en, 328, 400v, 404, 416.
Perrenot-Mollerus (mevr. A.C.) 211, 225n, 400.
Persius 38n, 247n.
Pesaro (P.) 517n, 525.
Pestel (F.W.) 67, 77v, 82en, 94n, 417n, 423n, 427, 457n.
Pesters (fam.) 45n.
Pesters (N.) 496n.
Peterson (H.) 276n, 277, 279, 372, 434n.
Petitus (S.) 252, 258.
Petrarca 90n, 105n, 218, 223, 299, 492.
Petri (Suffr.) 185n.
Petronius 247.

Petrus 233.
Petsch (J.) 62en, 63, 132, 309, 328, 355, 404, 411.
Peuch (C.I.?) 277.
Pezay (markies De) 138en.
Pfochenius (S.) 221.
Phaedrus 36, 38n, 247n.
Phaff (B.) 332n.
Philanthrope (De) 189en, 332v.
Philo 214n, 215, 231.
Philologie (klassieke) 56, 68-77enn, 86, 89n, 200-270, 466, 471v, 477, 491vv, 516-521, 558en.
'Philopoemen' 90n.
Philosophe sans fard 152, 176v, 181, 186, 191v, 196, 301en, 453, 455, 462, 476, 528n.
'*Philosophie*' 56, 64, 68, 77.
Philostratus 215n, 226, 231, 246, 248.
Photius 246n.
Phrynichus Arabius 246n.
Physica 68, 78.
Picart (B.) 548en.
Picart (E.) 548en.
Piccini 479n.
Pilati 534.
Pina (P. de) 549n.
Pinciano (A. López) 538n.
Pindarus 207, 215, 231, 462, 465.
Pinet 48.
Pinto (I. de) 211n, 327v, 330, 416, 421, 427, 437, 447en, 448n, 451, 520n, 536.
Plato en *Platonici* 42, 64, 211, 215, 222, 246en, 251-256, 311, 337, 341, 353n, 382.
Plautus 38n.
Plinius 519.
Ploos van Amstel 480n.
Ploos van Amstel (C.) 194n, 211n.
Ploos van Amstel (J.) 194n.
Plotinus 251.
Plutarchus 226, 231, 235, 254, 256v, 266.
Pococke (R.) 203, 234.
Podesta (G.B.) 499.
Poëtiek, zie: *Dichtkunde.*
Poggio 218.
Polak (H.J.) 200n.
Poliziano 105.
Polo (G. Gil) 537, 547.
Polyaenus 231, 247n.
Polybius 231, 266.
Pombal (De) 358v.
Pomey 43.
Poncet 369n.
Poorten (J.v.d.) 164n.

Poot (H. Cz.) 104, 106vv, 142vv, 148, 168, 263.
Pope (A.) 106, 109, 202, 207, 223, 249en, 257en, 258v, 295, 515v, 542n, 551n.
Poppe 476.
Porphyrius 128v, 182, 208n, 215n, 233, 239v, 243en, 246, 249-260enn, 269, 273, 294, 313, 343, 426, 508, 556; avb 260.
Porson 212.
Portugal en Portug. letterkunde 357v, 401n, 452, 497, 525n, 536, 546, 549en, 550-553, 559v, 561n, 563v, 567, 568en, 569.
Posselius 41.
Post (Elis. Maria) 343n.
Pot (W.v.d.) 135, 197.
Potgieter (E.J.) 136.
Pouchoud 277.
Pourtalès (H.R.) 27, 224enn, 242, 404, 408.
Praeromantiek 236vv, 462v, blg. M. Zie: Cesarotti, *Gothiek*, Ossian, *Romantiek* e.a.
Prebentau [of -tow] von Wilmsdorff (fam. Von) 397n.
Prebentau von W. (Elisabeth Jac. von) 4n, 405.
Prebentau von W. (Ernestina von) 4n.
Prebentau von W. (Louise von) 4n.
Prebentau von W. (Jhr. W. von) 4.
Preeken in het Latijn 38.
Preekmethode (Engelsche) 137n.
Prichard 363n.
Priestley (J.) 132, 314, 319.
Prior (M.) 488.
'*Privaatlessen*' 32v.
'*Proeve*' *van Dulces a.o. Musae* 86n, 91n, 101n, 111, 158, blg. E.
Professors-titel (honoraire) 33n.
Projecten-makerij o.a. 147, 150, 169, 184, 242.
Promotie 56en, 77v.
Prosodie 35vv, 41.
Proza schrijven (Latijnsch) 37.
Psalmberijming 194.
Psalmen in de school 34n, 43.
Psychologie Inl., 381n.
Puente (P.A. de la) 568.
Purisme 171.
Putman (E.H.) 86n.
Pyrmont 412.
Pythagoras 222, 252v, 255.

Q.

Quadt tot Wickradt-De Geer (Douairière) 277.
Quesnel (P.) 401n.
Questiers (Cath.) 547.
Quevedo 536v, 538en, 546v.

Quinctilianus 42, 519.
Quintus Calaber 247n.
Quirini (kardinaal) 215n.

R.

R... (mevr. Van) 16.
Raat (Rebecca de) 178.
Rabelais 223, 445.
Racine (J.) 27, 390n, 563.
Radermacher (J.C.) 365n.
Raimundus Lullius 298n.
Rambouillet (Hôtel de) 475.
Ramler (K.W.) 147n, 404, 421en, 463, 464enn, 465, 47av, 477, 499.
Ramus (P.) 310en.
Rapin 202, 213, 254, 255n, 257vv.
Ras (H.G.) 14n.
Ras Gz. (J.) 6n, 402n.
Rationalisme 60, 63v, 79, 82n, 203, 303, 306, 309, 313v, 324n, 328, 338, 348v, 357, 363en, 414v, 532v, 542vv, m. 543n.
Rau (S.) 47n, 57n, 58n, 60, 68, 70n, 71, 125, 184, 229, 370, 404.
Rau (S.F.J.) 27, 47n, 49nn, 278n.
Raynal 118.
Reael (L.) 84.
Rechteren (A.H. graaf van) 365en, wsch. 369en, 397n, 398enn, 399, 400en, 402, 405.
Rechteren (gravin Van) 365).
Rechteren-Nepveu (mevr. P.G. van) 397n, 398v.
Reedelijkheid (C.) 292n
'*Regententijd*' 9n, 78v, 82.
Regimentskerk (Schotsche) 12.
Regius (H.) 61.
Reguleth (D.) 5.
Reich 488en, 489, 491.
Reid (Th.) 313v.
Reiff (J.G.) 229n, 230n.
Reimarus (H.S.) 217, 250, 305, 328.
Reimmann (J.F.) 474.
Reinken de Vos 223.
Reischach (Von) 495v.
Reiske (J.J.) 71, 82n, 114n, 115n, 185n, 204nn, 207n, 208n, 212, 214, 215en, 217en, 218, 225, 230en, 233, 249n, 267n, 269, 467n, 476, 494, 518n, 553n, 557n.
Reitz (familie) 33v, 45.
Reitz d.O. (J.F.) 31, 33v, 43, 45en, 47n, 56n, 58, 68v, 73, 75v, 92en, 99, 277v.
Reitz d.J. (J.F.) 44, 45n.
Reitz (J.H.) 44, 45n.
Reitz (K.K.) 263n.

Reitz (W.O.) 110.
Reizen o.a. 185n, 224, 355, 403, 412, 416-419, 424v, 426-433, 443, 505vv, 525.
Relandus (H.) 52n, 95v, 97enn 98, 225n.
Religie in onderwijs 9, 23, 30, 34en, 40-44, 415.
Rembrandt 475.
Remonstranten 132, 137, 166, 284, 290vv, 293n, 305n, 319.
Renaud 277, 279n.
Rendorp (J.) 505.
Rengifo 538n.
Rent (G.) 489en, blg. M.
Resende (García de) 551, 565.
Resenius (P.) 184, 218.
Revius (J.) 42n.
Restauratie (1787) 6.
Réveil 80.
Review (Critical) 225.
Revolutie Inl., 66, 349.
Rey (M.M.) 148, 331, 445, 460.
Reynaud (J.) 557n.
Rhapsodist [*Rotterdamsche*] 341en.
R[h]eede (baron Van) 365.
Rhenen 31.
Rhenferdius (J.) 221.
Rhetorica 35, 37v, 102v, 107v, 156n, 213, 216n, 256, 267en, 268, 544.
Rhode (? of Rohde? wsch. Rode) 487.
Rhoer (J. de) 230, 231n, 249n, 263en.
Rhythmus Monachicus 341.
Ricci (A.M.) 202, 256.
Riccio 105.
Riemens (K.J.) 23n, 25n.
Richard 418.
Richardson 345, 382, 408n, 428, 441.
Ricquemont (A.M.) 25n.
Ridderwezen 322, 324, 482, 485v.
Ridolfini (Gal.) 244n, 509. Zie: Corazzi.
Riedel (F.J.) 95en, 119, 406, 435, 471, 475, 476enn, 477vv, 480en, 481vv, 499, 522.
Riemsnijder 367.
Rigault (N.) 230, 232.
Rijk (F.) 332n.
'*Rijnsburgers*' 289.
Rijnwijk 399n, 401.
Rinné (J.H.) 24n.
Ritter (J.D.) 230n.
Rius 548n.
Robertson (W.) 336, 437v.
Robespierre 349.
Robortello 538.
Roche (M. de la) 117n.
Rochemont 454.
Rode, zie: Rhode.
Rodenburg (Th.) 547.
Roëll (H.A.) 59.

Roëll (J.F.) 412.

Roest (I. van der) 480n.
Roll (juffr.) 25n. Zie: Bätz
Roll-Langheinrich (S.C.C.) 25n.
Rollin (Ch.) 27, 108, 551n.
Roman de la Rose 530.
Romantiek Inl., 82n, 96, 203, 320-324en, 349, 388n, 409, 484, 537-546, 564. Zie: *Praeromantiek.*
Römer (Ds.) 274n.
Romondt 277.
Roomschen 8, 25, 233, 283v, 300n 324en, 329, 354, 356v.
Roos (Elisabeth M.) 341n.
Roos Pz. (G.) 329n, 337-340, 341en, 342, 344, 348, 380.
Roos (Gerarda) 341n.
Roos (H. of A.) 4, 19, 341n.
Roosen (rector) 28n, 36.
Rooy (A. de) 238v, 245n.
Rossijn (J.Th.) 48, 58n, 72n, 100n, 100n, 135n, 162.
Rostgaard (F.) 97.
Rotgans (L.) 107.
Rotterdam 135, 370vv, 380, 423.
Roullaud (H.J.) 194, 196n, 198, 365n, 367n.
Roullaud (R.) 367n.
Rooyen (A.v.) 97.
Rousseau (J.B.) 143, 339, 344, 477.
Rousseau (J.J.) 66vv, 124n, 138, 253, 273, 276v, 279, 282v, 294, 301, 305n, 307, 324, 331, 333, 334n, 336n, 339, 340en, 343-355, 377, 381v, 391n, 407n, 409, 424, 428v, 441en, 444n, 464n, 479n, 521n, 542n, 543n.
Rubens 431, 444, 463.
Rücker (J.G.C.) 47n.
Rue (P. de la) 85.
Ruhnkenius 71, 73, 75n, 78, 88, 100n, 115n, 124n, 128vv, 135, 164, 187n, 198n, 201, 203, 204en, 207enn, 28en, 209vv, 214v, 217, 220n, 222, 229n, 230, 240, 243, 245, 246en, 250, 251en, 260, 267enn, 269v, 378, 417n, 426v, 431, 445, 480n, 481, 491.
Rutgers (P.) 16n.
Ruyter (J.H. de) 50, 126en mavb.

S.

Sá de Miranda (F. de) 565n.
Saavedra Fajardo 549en.
Sabatier (R.B.) 369n.
Sachs (H.) 373.
Sackville (C.) 515.
St.-Etienne (De) 366n.
St.-Evremond 353, 370, 424, 468.
St-Lambert 428, 542n.
St.-Simon (M.H. de) 400en, 401, 448, 450.

Saksen-Weimar (erfprins v.) 493.
Saksen-Weimar (hertogin v.) 485.
Sallustius 38n, 215, 266.
Salmasius (Cl.) 221, 246en, 269.
Salomon Ben Verga 549n.
Samaniego 543.
Sambix (F.v.) 207n.
Sancha (A.) 553, 555-558, 568n.
Sanchez 562.
Sanderus (A.) 185n.
Sanderson 277.
Sandifort (G.) 14n.
Sandys (J.E.) 200n.
Sannazaro 107, 110, 111n.
Santen (L.v.) 45, 67en, 95enn, 97en, 98v, 100, 121, 167n, 194n, 198n, 199n, 213n, 263n, 343, 366n, 367.
Sardi e Compagni 502.
Sarsfield 140n, 401n, 448n, 450, 451en.
Sauer (B.) 200n.
Saurin 552.
Saxe (C.) 47n, 48n, 57, 58n, 59n, 60, 68v, 72-75, 78, 81, 226n, 246n.
Saxe (F.) 58n.
Saxo Grammaticus 218.
Sayer 359.
Scaliger (J.C.) 202, 252, 258v.
Scaliger (J.J.) 199n, 209, 215, 235, 246en, 247n, 269, 454.
Scandinavië 118, 184enn, 216, 218en, 265, 476, 507, 529en, 531n.
Schacht (J.H.) 231n.
Schack (A.F. von) 538n.
Schaffhausen 7n.
Schagen (M.) 50n, 102n, 162, 225, 262n.
Schaumburg-Lippe (A.W. graaf von) 359n, 360.
Scheffer (J.G.) 529en.
Scheffer (kapit.) 365.
Scheidius (E.) 14, 41, 87n, 100n, 130en, 135n, 162, 208.
Schelling (F.W.J. von) 65n, 546.
Schepp (J.H.) 244v.enn.
Schepper (L.) 96n.
Schepper (C. de) 135n, 194.
Scheurleer Sr. (H.) 62n.
Scheveningen 362n.
Scheyb (F.C. von) 242n, 357, 479n, 485n, 494-500 met 494n, 497n, 509, 552.
Schiller (F. von) 546.
Schilperoort (Maria E.), zie: Olivier.
Schirach (G.B.) 119, 247en, 248, 432n, 490-493.
Schlegel (J.A.) 464n.
Schlegel (A.W. von) 541, 546.
Schlegel (Fr. von) 541, 546.
Schleiermacher 304n.
Schley (Van der) 210n, 548n.

Schlosser (J.G.) 437.
Schlözer (A.L.) 312n, 370.
Schmid (C.H.) 119, 311, 406, 423, 426, 431, 471-476, 479n, 480, 487, 488en, 522, 528.
Schmidt (J.F.?) 337.
Schmidt (Klamer E.K.) 492.
Schneider 247.
Scholarchen 30v, 33.
Scholastiek 298, 310, 545.
Scholiasten o.a. 208, 215, 226n, 235, 246en, 248, 259.
Scolia 235vv mavb, blg. J.
Scholten (G.) 331n.
Scholten (H.) 123n.
Schomberg (Dr.) 371n.
Scholen (Illustre) 79.
-*Scholen (Kleine-kinder-)* 23. Zie: *Armenscholen, Diaconie-scholen.*
-*Scholen (Kost-)* 24en, 25vv, 47n.
-*Scholen (Meisjes-)* 25.
School (Fransche) 23-28, 31.
School (Latijnsche) 18n, 28-50, 135, 200: *schoolgebed* 34, 44en; *schoolopstellen* 37n; *schooltijden* 32en; *schoolstraffen* 33, 38; *vacanties* 30, 33n. Zie: *Scholarchen, Toelating, Tractementen.*
School (Latijnsche) in Duitschland 44n.
Schoolmeesters 25, 47nn.
School en Kerk 9, 30, 42vv.
Schoonhoven (Van) 457n, 458n.
Schotanus 38n.
Schotten en Schotland 328. Zie ook: *Engelschen.*
Schottus 565.
Schouten (J.) 367.
Schouw (Ds.) 178.
Schouwhurg. Zie: *Tooneel.*
Schrader (J.) 96vv, 198n, 201, 212.
Schreuder (J.) 367n.
Schrijver (C.) 8, 19v, 129, 410, 440.
Schrijver (juffr. C.H.) 16, 19n, 20, 129.
Schrijver (Maria Ph.) 20.
Schrijver-Leplat (Maria) 19.
Schrift (Heilige), geëerd of gesmaad, 68, 79, 80en, 178, 290, 305n, 306, 319n, 322, 324n, 332, 333en, 342v, 363v, 376, 411n, 479n. Zie: *Testament (O. en N.), Openbaring.*
Schröckh (J.M.) 493.
Schultens (A.) 57n, 69, 71, 110, 129n, 265, 269n, 315n, 474n, 518.
Schultens (H.A.) 48, 90n, 116, 129, 265, 831, 401n, 553n.
Schultens (J.J.) 6, 16, 61, 100en, 109n, 129vv, 135n, 143, 156n, 159n, 160, 163, 166n, 172, 259, 270, 285v, 302vv, 305n, 308, 313en, 314-319, 326, 328, 346, 356, 380, 407, 417, 420, 423, 536n, blgg. C., D., F.
Schulting (C.) 247.
Schultingh (A) 267.
Schulze 436.
Schutte (R) 90n, 92.

Schutter 369en, 370, 399n.
Schuster (G.) 367n.
Schwartzenberg (Thoe) 7n, 90n, 162ven, 185.
Schwebelius (N.) 248n, 480n.
Schweinitz (A. von) 365n.
Scriverius (P.) 96, 247.
Scudéry (G. de) 167.
Sebille (Ch.) 332n.
Secundus (J.) 51.
Sédaine 408n.
Sedano 541v, 565n, 568.
Sedulius 477.
Segaar (C.) 16, 220, 261en, 262, 264n, 274n, 404.
Sels (W.H.) 90n, 93.
Semler (J.S.) 60, 308, 312, 313n, 328.
Seneca 178.
Senn van Basel (A.W.) 372.
Sensini 400v.
Senters 111n.
Sentimentaliteit 149v, 155, 175v, 307, 323, 349v, 388n, 392v, 398v, 410, 422, 423n, 427v, 434, 435n, 440, 456, 468, 530, 533.
Septuaginta 215, 251n, 268.
Shaftesbury 313mavb, 324en, 329.
Shakespeare 106, 462, 483, 488n, 534, 535en, 542, 546.
Sidney (Ph.) 140.
Siegenbeek (M.) 57n, 82, 213.
Signorelli 543n.
Sigrist (J.) 46.
Silva (M. Pereira da) 550n, 565n.
Simonides 151n.
Simonis (J.) 474.
Simons (A.) 366n.
Simson[ius] (E.) 217n.
Singendonck (J.M. of M.J.v.) 400.
Skinner (S.) 218.
Slingelandt (S.v.) 318, 388n.
Smaak (de goede) [*Le Goût*] oa. 406, 409, 463, 466vv, 467n, 478, 479n, 517, 523, 539, 565.
Smeth (Th. de) 210n, 211n, 320en.
Smids (L.) 209n, 242, 247.
Smissaert 368.
Smith (een en andere) 277; 361n.
Smith (J.) 245n.
Smits (D.) 85, 143, 189n.
Smits (J.) 93.
Smollet (T.G.) 123n.

Snakenburg (Th.v.) 177, 462en.
Snuifdoozen 242n, 435.
Sobrino (F.) 548v.
Society (Royal) 164, 244n.
Socinianen 61, 251n.
Socrates en 'Socr. oorlog' 41, 43, 75, 211, 222, 255, 257, 303, 323, 324en, 337v, 353n, 427, 430, 475n, 483, 486.
Solander 245.
Solís (A. de) 547.
Sonnenfels (J. von) 479n, 498, 499nn, 500.
Sophocles 206, 211, 222, 226n, 231, 248, 491, 521, 563.
Souza (M. de) 551n.
Sowden (B.) 364n.
Spaan (Ds. G.C.) 65n.
Spaan (G. van) [Rotterdam] 90n.
Spaan (Ds. G. van) 112, blg. D.
Spaan (Ds. J. van) 186v, 225, 455n.
Spaan (Mr. P. van) 90n, 186v, 187en, 302.
Spaen (A.Z. vrijheer van?) 408n.
Spaansch en Spaansche letterkunde 24n, 48n, 141, 146, 151, 218, 297, 536-550, 553-569, blg. O.
Spalding (J.J.) 313n.
Spanje 211n, 217, 242, 246n, 251, 357, 475n, 499, 509.
Spelling 146, 148, 180n, 280.
Spectator (The) 363n.
Spenser (E.) 250.
Spex (J.) 90n, 174, 186, 495n.
Spieghel (H. Lz.) 253.
Spijker (H.) 316.
Spinola (C.V.) 437n, 443v, 511.
Spinoza 64v, 253.
Spondanus (J.) 252n, 258v.
Spratt (Th.) 164.
Stadion (A.H.F. graaf) 485.
Stapfer (J.F.) 63.
Staringh (Temminck en) 387n.
Steele (R.) 363n.
Steengracht (J.) 85.
Steinbrüchel (J.J.) 459n.
Stephanus (H.) 221, 256n.
Sterne 350, 435, 479, 482en, 487n, 488, 535, blg. M.
Stijlleer (Latijnsche) 73.
Stijlstudie (Nederlandsche) 102, 213, 231v, 268, avb 168; *Italiaansche* 524.
Stilling (J.H. Jung-) 349.
Stinstra (J.) 61, 223, 285, 329n.
Stipendium Bernardinum 241n, 550en, 552n.
Stockum (Th.C. v.) 324n.
Stoke (M.) 100n, 145.
Stolberg (de graven Von) 349v.
Stosch (Ph. von) 205, 235, 243, 499.
Stouw (J.) 85.

Strabo 226, 254, 258.
Strato 246v, 471.
Struchtmeyer (P.L.) 416.
Struensee 413n.
Studenten: buitenlandsche in Nederland 47, 48en, 78, 115, 276, 279, 455, 512n, 535, 567; *zeer jonge* 18n, 21en, 52en, 120, 126, 187n, 301; *Leidsche* 366. *Inschrijving* 49n, 50n. *Genootschappen* 86-114. *Pseudostudiosi* 77n. *Studietrant* 76-79.
Sturz (F.W.) 246n.
'Suada' 's 31n.
Suard (J.B.A.) 117, 474.
Suetonius 38n, 50, 215.
Suidas 215n, 218, 226n, 235, 268.
Sulpicius Severus 247n, 248.
Sulzer (J.G.) 64, 65n, 126n, 170.
Süpfle (Th.) 433n.
Swaanenburg (W.v.) 106, 108.
Swaving (H.) 94n?, 132, 331n.
Swieten (G. van) 114, 424, 435n, 485n, 495, 496enn, 500, 511.
Swift (J.) 284, 361n, 486.
Swildens (J.H.) 367.
Sydenham (F.) 341.
Sylburgius (F.) 42n.
Synesius Cyrenaeus 247n.
Synoden o.a. 290, 292, 296v, 299, 316n, 317-319.
Szathmari, zie: Paxi de Sz.

T.

Taalkunde 98, 99en, 100en, 101vv. enn, 110v, 114, 144vv, 156n, 158, 167, 169, 171 en mavb, 179, 180en, 181, 355v, 430, 502; avb 168.
Tabula Cebetis 41, 208, 214n, 247n.
Tabula Peutingeriana 185v, 494-498, 509.
Tacitus 38n, 266, 420, 452, 515n.
Tak' ('Oeconomische) [*der Holl. Mij. v. Wet.*] 169.
Takama (H.) 549n.
Talberg (baronnen) 443.
Tanjé 548n.
Tasso (T.) 49n, 107, 382, 435, 518, 516.
Tatianus 215.
Tatler (The) 363n.
Tavel (F.S.) 368n, 378, 416en, 417en, 418vv.
Teixeira (A.) 551n.
Tekstcritiek (óók op N. Test.) o.a. 80, 207, 209, 214, 216, 219en, 220, 247, 250, 270. Zie ook: *Critiek (philol.).*
Teller (W.A.) 319.

Temminck 87n, 95n mavb, (387n).
Temple (W.) 140.
Temple (W.J.) 407n.
Teresa (Santa) 537, 548.
Terentius 38en, 215, 247n.
Terpstra (W.) 36, 38, 41v, 43n.
Terrasson (J.) 202, 255.
Tertullianus 247n.
Testament (Nieuwe) 40v, 72enn, 208en, 218, 219v. enn, 220vv, 226, 229-232, 234, 248, 250, 251n, 252v, 267v, 270, 274, 319en.
Testament (Oude) 60, 252v, 329n, 518. Zie: *Septuaginta.*
Theocritus 109, 135n, 147v, 207, 209, 236, 246n.
Theodoretus 215.
Theognis 40, 208n.
'Theologen' veracht 219, 259, 267v, 270, 273, 285n, 291, 300, 318, 335, 338, 342, 356v, 363, 364n, 464.
Theologie (Engelsche) o.a. 46, 329v.
Theon 37.
Theophylactus 246.
Thomas (A.L.) 142, 341.
Thomas Aquinas 64, 298n.
Thomas a Kempis 335.
Thomas Magister 215n, 268.
Thomasius (Chr.) 114n.
Thomson 277.
Thomson (J.) 542n.
Thucydides 266.
Thugutt 432n.
Thulemeyer 412n, 421, 480n.
Tibullus 38n, 109, 213n, 263.
Ticknor (G.) 536n.
Tieck (J.L.) 546.
Tieghem (P.v.) 514nn, 526nn.
Tijdschriften: Duitsche o.a. 71, 119, 310, 479, 493; *Engelsche* o.a. 363; *Fransche* 67n, 116vv, 330, 518, 563n, 568; *Italiaansche* 521n, zie *Il Caffè; Nederlandsche* o.a. 149n, 330, 363v, 552n; *Spaansche* 539, 541, 543, 565en.
Tijdschrift (litterair-critisch) 197.
Tijdschriften? (Vak-) 170.
'Timide nec Temere' 190.
Timmerman (Petronella J. de) 64.
Tindal (M.) 329v, 363v.
Tiquet (P.) 4.
Tiraboschi (G.) 545.
Tirso de Molina 538n, 547.
Titius (J.D.) 126n.
Tiziano Vecellio blg. M.
Tjalling 316.
Tjeenk (J.) 89n.
Toland (J.) 223, 329en, 330v, 338en.
Toelating tot Hoogeschool 31, 50, 78; *tot Lat. School* 29v.

Toleranten en Tolerantie 8, 60v, 66en, 71, 131v, 229, 284-313, 315, 335, 342, 363v, 367en. Zie: *Verdraagzaamheid.*
Tollius (H.) 56n, 76v, 82, 88n, 91n, 99n, 100en, 101v, 103nn, 107vv, 110vv, 135n, 148, 158, 161v, 170, 174, 176, 179, 180n, 182, 187en, 209n, 213, 249, blg. D.
Tollius (J.) 213, 230.
Tombes (Des) 48n.
Tommann (J.F.) 458vv.
Tooneel 107, 132, 139en, 193, 198en, 224, 345v, 389vv, 418, 479n, 499, 523v, 537en, 540-544, 547en, 549n, 561en; avb 391n.
Torck van Roosendaal (baron) 458.
Toup (J.) 213n, 230.
Tractementen: Hoogeschool 58, *Lat. School* 38n.
Trap (P.J.) 361n, 366n.
Trillerus (D.W.) 230n.
Trip (L.) 107.
Troas 203.
Troeltsch (E.P.W.) 328n.
Tronchin (J.R.) 340n.
Tropen en figuren 35, 38. Zie: *Rhetorica.*
Trotz (C.H.) 47n, 66, 81n, 284.
Trouillart 90n.
Trublet (N.C.J.) 339.
Turgot (A.R.J.) 456n.
Tuyll van Serooskerken (fam. Van) 406v, 465n, 507. Zie ook: Zuylen (Van).
Tuyll van S. (Van) 277.
Tuyll van S. (Anna E.C.v.) 406n.
Tuyll van S., heer v. Zuylen (D.J.v.) 406v.
Tuyll van S. (F.C.H.v.) 4n, 405.
Tuyll van S. (W.R.v.) 406v.
Tydeman (H.W.) 6, 23, 79n, 261, 274, 365n.
Tydeman (M.) 5n, 21n, 23n, 24n, 43n, 45, 48, 49n, 55, 56nn, 58n, 59n, 60n, 63, 67, 69vv, 72n, 73v, 76v, 79, 82, 86vv, 99, 100en, 103, 111vv, 120vv, 124n, 128, 130n, 133, 135n, 157v, 162, 166, 170, 176v, 179en, 180n, 184v, 187en, 188n, 199n, 219en, 220, 239n, 261vv, 264n, 274v, 277v, 329n, 331, 343en, 376, 404, 413, 496n, blg. C.
Tyssot (Dr.) 277.
Tyssot (kap.) 277.
Tyrtaeus blg. M.

U.

Ughelli (F.) 266n.
Unitariërs 132, 319.

Unzer (J.A.) 442.
Unzer (Frau J.C.) 464n.
Usingen. Zie Nassau-U.
Utenhove (J. baron van) 400n.
Uz [Utz] (J.P.) 138, 404, 436, 464nn, 465, 474n.

V.

Vaassen (J.v.) 239n, 343n.
Vaillant (J.P.) 371n.
Valckenaer (L.C.) 68n, 71, 72en, 78, 82, 100n, 101n, 121, 124nn, 129n, 135, 155, 166, 198n, 201, 203, 204enn, 208, 212, 214en, 215n, 217, 219, 220n, 222, 228, 260, 267, 269v, 331n, 481, 491.
Valentijn (A.) 33n.
Valentijn (Fr.) 33n.
Valera (Cipr. de) 550n.
Valesius (H.) 125, 230.
Valk (J.K.) 137, 192n, 292, 302.
Vandeul (Mme de) 445n, 447n.
Vanierius (J.) 109v.
Vans Agnew 455en.
Varchi (B.) 49n, 218, 502en, 524.
Vaugelas (C.F. de) 167.
Vauvenargues 394.
Védrines (F.) 26, 27n, 277.
Veere 163n.
Vega (Lope de) 536, 537en, 538en, 539vv, 545v, 547en, 560, 561en, 562, 563nn, 565v.
Velázquez (L.J.) 509enn, 540, 545, 546enn, 556n, 558n, 559-567 met 561n.
Velden (J.A. van den) 398n, 400, 412.
Vélez de Guevara (L.) 547en.
Velingius (Abdias) 315.
Vellejus Paterculus 247n.
Venantius Fortunatus 215.
Venema (H.) 61, 71.
Verbrugge (Ph.) 372.
Verdraagzaamheid 71v, 74n, 76. Zie: *Toleranten.*
Verga (S. Ben) zie: Salomon B.V.
Vergara (F.) 41.
Verhoek (P.) 108.
Verlichting (de) 42v, 59v, 61en, 62, 65-68, 75, 79, 126n, 132, 137, 178, 225n, 253, 259, 264, 266-270, 273-378 inz. 299, 312-315, 320vv, 324v, 328, 335, 338, 356-364, 369v, 372; 404, 407n, 476vv, 507, 517n, 543. Zie: *Aufklärung, Deisme.*
Vernet (Henriette) 276n. Zie Dumoulin-Vernet.
Vernet (J.) 276, 277n, 299n.
Verri (A. en P.) 418.
Verri (P.) 507.

Versteeg (N.) 135.
Verstolk [- Van Zuilen van Nyevelt?] (mevr.) 380.
Vertueil (actrice De) 390n.
Vertoog (Politiek) 172v.
Verwer (A.) 98, 101n, 102, 108, 111, 179en, 180n.
Verzen (Latijnsche) 30v, 35vv, 50v, 97, 121vv.
Verzen in antieke maten (Spaansche) 563.
Victoire de Bourbon (prinses) 524n.
Vienne (Dom de) 355n.
Vignoles (De) 361n, 366n.
Villegas (E.M. de) 563.
Villeneuve (De) 401enn, 448.
Villoison (J.B. de) 212n.
Vink (H.) 380.
Virgilius o.a. 29, 38v, 42, 147, 202v, 212, 258v, 404, 435, 478, 516, 520.
Visch (A.) 57n.
Visconti (graaf) 401. Zie: Milan V.
Visser (J.) 136, 174.
Visvliet (fam. Van) 387.
Visvliet (E.J. Wijbo v.) 387n.
Visvliet (E.Ph. van) 19n.
Visvliet (M. van) 19.
Visvliet-Van Goens (P.E.v.) 387.
Visvliet (een en andere) 367n, 400n.
Vitruvius 215, 253.
Vlaming (P.) 106.
Vlieger 94n.
Vlooswijk (Van), zie: Hoorn v.V.
Vloten (J. van) 67n, 79n.
Voet (J.E.) 8, 112, 136, 143, 164, 194.
Voetianen 59v, 317, 356.
Voetius (G.) 61, 139, 341.
Voget (A.) 47n, 59, 62.
Voisenon (C.H. de) 438.
Voiture (V.) 153.
Volkmann (J.J.) 131n, 132, 169, 326, 355, 368, 376vv, 393, 407, 412, 416vv, 420v, 444v, 469n, 471n, 507.
Volkssouvereiniteit 82.
Volkspoëzie 529, 530en.
Vollenhove (J.) 143n.
Volney (C.F. de) 430, 525n.
Voltaire 28, 68n, 106vv, 116en, 117v, 140en, 142, 202, 207, 256vv, 266, 269v, 273, 274n, 276, 277en, 285v, 295v, 301, 323v, 327, 330-343, 345n, 347v, 354, 367n, 403, 407n, 408, 420, 424, 438, 441n, 443, 488, 489n, 490, 493, 512, 516, 521en, 523v, 542, 543enn, 561en; avb 331.
Voltelen (F.J.) 404n.
Vonck (C.W.) 72, 247.

Vondel 84vv, 104vv, 108, 139v, 142vv, 148, 167, 172, 192, 223, 409.
Vondelstudie 109.
Voorda (J.) 78, 426.
Voordaagh (J.) 332n.
Voorduin (J.) 91n.
Voorzangers 47nn; *Engelsche* 46, 47en; *Fransche* 47n.
Vorstius (C.) 221.
Vos (Is.) 547.
Vos (J.A.) 60.
Vosmaer (A.) 90n, 210n, 241v.enn, 244, 400n, 413, 461n.
Voss (J.H.) 207.
Vossius (G.J.) 34-38, 41, 44n, 105-108, 238, 246n, 247, 538.
Vossius (I.) 232, 238, 246en.
Voûte 371n.
Vries (C. de) 314.
'Vrijdenkers' o.a. 329, 541.
Vrijmetselaars 8, 359-376, 499n.
Vrins (baron) 402v, 451n, 455.

W.

Waal (S. van der) 24n, 93n.
Wachendorff (C.A. van) 87n, 92, 158vv, 163, 172, 185.
Wachter (J.G.) 110, 218.
Wagenaar (J.) 44n, 81, 146, 162, 165, 168, 179, 182, 184n, 198, 265.
Wal (mevr. Van der) 380.
Walch (J.G.) 219n, 220n, 221v.
Wall (P.H. van de) 168.
Walrave[n] (D.A.?) 210n.
Warburton (W.) 266, 329en, 330.
Warens (Mme De) 346.
Warton (J.) 535.
Warton (Th.) 535.
Was (H.) 210n.
Wassenaar (Van) 210n; 360.
Wassenaar-Obdam (Van) 390n, 408n.
Wassenbergh (E.) 263n.
Watelet (C.H.) 456n, 460.
Water (J.W. te) 69v, 73v, 76vv, 87n, 89en, 94enn, 219en, 225enn.
Waterbouwkunde 503en, 504v.
Watkinson 257n.
Watts (I.) 293n.
Weede (Christina D. van) 410.
Weert (E. de) 86n.
Weis[s] (A.) 59n, 91.
Weisse (C.F.) 119, 153, 307n, 310, 404, 463enn, 464en, 465, 470n, 474, 476, 534v.
Wellekens (J.B.) 106.

Wellerus (J.) 41.
Werenfels (S.) 552n.
Wernigerode Inl., 430.
Wesseling (P.) 24n, 47n, 55en, 56, 57nn, 58n, 67-73, 76vv, 80vv, 89n, 115, 128, 130n, 199en, 203v, 208, 214-222enn, 223-231 met 225n, 229n; 233v, 235n, 236n, 239, 240en, 241, 247en, 248v, 253, 260, 261en, 267, 269v, 273, 285n, 494, 554, 558, blg. C; avb 81n.
Westerbaen Wz. (C.) 123n.
Westerbaen (C.W.) 328n.
Westerhovius (A.H.) 34n.
Wetenschap en weetlust 78v.
Wetenschap internationaal 116vv.
Weyerman (J. Campo) 361n, 548n.
Wieland (C.M.) 119, 203, 207, 334vv, 342, 356, 404, 406en, 413, 414en, 416, 424, 427, 432en, 435-438, 442v, 453n, 463enn, 471, 473, 475, 476en, 477-490 met 478nn, 482n, 487n; 492v, 499v, 534en, blg. M.
Wieling (A.) 66, 72.
Wijn (H. van) 48, 89, 90n, 91n, 100v, 103, 108en, 109 enz., 124, 136, 140, 146, 149n, 153, 156, 158, 159n, 162, 163n, 164, 166, 171v, 174-189, 198n, 241, 260, 262, 273, 291n, 302, 351, 379, 412v, 421v, 425, 494, 531n, blgg. C. en I; avb 187n.
Wijn (zusters Van) 154, 174.
Wijnne (J.A.) 28n mavb, 29n.
'Wijsbegeerte' (de) 60-68enn, 299, 310-315, 320-323, 324en, 325v, 328-356, 414v, 418, 424, 457, 486, 517, 522, 525n, 535, 542v.
Wijsgeer (De Hollandsche) 139n, 333n.
Wilczek (J.J.M.) 303v, 312n, 313, 327, 345, 395n, 402, 411, 424, 426-429, 432, 437-442, 444, 446, 449n, 453n, 487, 494, 500, 505, 512en, blg. L.
Wilde (J. de) 209, 210n.
Wilhelmi (W.B.) 552n.
Wilhelmina (prinses) 242n, 421, 458.
Willem de Eerste 183, 250, 425.
Willem de Vierde 5, 73v, 365n, 371n.
Willem de Vijfde 3, 59n, 74n, 75v, 93n, 139, 174, 181, 210en, 211, 240, 250, 261v, 264n, 265, 269, 303n, 424v, 458.
Willer (J.J.) 372.
Williams (Helen M.) 449n.
Williram 110n.
Wilp (W.F. van der) 91n.
Winckelmann (J.J.) 202, 204en, 205v, 209, 218, 235, 243, 244n, 245en, 248, 258, 265, 269, 421, 433n, 442, 475n, 480en, 498enn, 500en, 542n.
Winkel (J. te) o.a. 538n.

Winkler Prins (A.) 367.
Winter (N.S. van) 194.
Winter (P. van) 480n.
Witherspoon (J.) 139.
Witt (mevrouw (De) 399.
Witte Corn. z., (J. de) heer van Jaersveld 178n mavb.
Witten-oorlog (De) 223.
Witteveen (F.) 126n.
Wittius (J.) 239.
Wiskunde Inl., 502vv.
Woertman (J.G.) 59n.
Wolde (L.v.) 86, 94n, 285, 294n, 295.
Wolf (F.A.) 204mavb, 209.
Wolff (C.) 61-65, 68, 478n.
Wolff-Bekker (Elisabeth) Inl., 61, 64, 66en, 132, 236n, 316en, 317, 327v, 331, 333, 343n, 360n.
Wolson (Th.) 362en, 363.
Wolterbeek (Ds.) 14.
Woltjer (J.) 42n.
Woltjer (R.H.) 220n.
Wonderbare (het) 482v, 485v.
Wonderen 329en.
Wood (R.) 202, 203en, 206, 236n.
Woolston (Th.) 329.
Woordenboek (plannen Nederlandsch) 111en, 145v, 169-172, 245n.
Woordenboek (Zinrijk en Schertsend) 363.
Woordt (A. van der) 366n.
Wouwer (J. van der) 259.
Wren (Chr.) 374.
Wymar (baron) 115.
Wyttenbach Sr. (D.) 58n.
Wyttenbach (D.) 41n, 63n, 70, 77, 81, 88, 90n, 115n, 129n, 131, 198n, 207vv, 212en, 260.

X.

Xenophanes 256.
Xenophon 41, 231, 246, 323, 341, 353n.
Ximeno (V.) 565.

Y.

Yorke (J.) 369.
Young (E.) 140, 147, 195, 198, 226, 236n, 337, 404, 542n.
Ypey (A.) 87n, 99n.

Z.

Zachariae (J.F.W.) 404, 464n.
Zanotti (F.M.) 510v.
Zayas (Maria de) 547.
Zeebout (A.) 101n.
Zending 278n, 312.
Zenobius (Sint-) 342.
Zevenburgers in Nederland 115.
Zimmermann (J.G.) 443.
Zinzendorf (N.L. von) 8, 361n, 363n.
Zoilus 255.
Zoroaster 252.
Zuilen van Nijevelt (J. van) 380en.
Zuilen van Nijevelt ('Matje' van) zie Hoeven-v.Z.v.N. (M.M. van der). - Zie nog: Verstolk.
Zuylen (familie Van) zie: Tuyll van Serooskerken.
Zuylen (Bella van) d.i.I.A. van Tuyll v. Serooskerken 4n, 142, 148, 331, 389, 390en, 406-409 enn. Zie: Charrière (Mme De).
Zuylen (Johanna M. van) 405n.
Zwanenburg (Ds.) 16.
Zwanenburg: (W.v.) zie: Swaanenburg.
Zwitsers in Nederland 48, 115, 118, 276, 409.

Aanvullingen en verbeteringen.

Blz. 24	n. 4: Gronovius Sr. *lees*: J.F. Gronovius
Blz. 24	n. 4: Brengt *lees*: Bengt
Blz. 24	n. 7: Dr. Nuyssenburg *lees*: Ds. Nuyssenburg
Blz. 25	n. 3: 1865 *lees*: 1856
Blz. 28-47	nn.: Wynne *lees*: Wijnne.
Blz. 38	n. 5. *Vul aan*: Vgl. Kalff, *Gesch, N. Lk.* V, 40.
Blz. 52	r. 4: humanorium *lees*: humaniorum
Blz. 57	r. 13, 58n. en vaker: Allemand *lees*: Allamand.
Blz. 70	r. 5 v.o.: steun *lees*: stem
Blz. 79	nn. r. 4: M.W.T. *lees*: H.W.T.
Blz. 80	r. 4: onderwerp; *lees*: onderwerp:
Blz. 81	n. 8: *Vul aan*: W. zal dezen stelregel van Melanchthon hebben overgenomen.
Blz. 83	r. 8; 89 r. 5 en 17: van *lees*: der Nederlandsche
Blz. 95	n. 4: Temminck wsch.; *Vul aan*: - er studeerden ook Temminck's uit Amersfoort te Utrecht -
Blz. 101	r. 4: zij tot de naamverandering besloten; *lees*: men tot de naamsverandering besloot;
Blz. 101	nn. r. 11: vooral vooral bieden *lees*: inzonderheid bieden
Blz. 101	r. 20: *anomalia lees: anomaliae*
Blz. 107	r. 18: ze althans *lees*: de afgoden althans
Blz. 109	n. 7: n. Francius 435vlg.? *Vul aan*: Zie echter beneden 575 n. 10.
Blz. 111	r. 12: viel *lees*: veel
Blz. 124	en nn. telkens: de Oer *lees*: de Ör
Blz. 125	r. 11 v.o.: Illiane *lees*: Illane
Blz. 126	r. 9 v.o. Aan het vijfde woord ontbreekt iota subscriptum.
Blz. 126	n. 2. *Vul aan*: Hij stierf in 1782; zie *Lijkdicht* d. Van Hamelsveld, Cat. Mij. Lk.

	I 572. Ander werk van De R. vermeldt Cat. V.G. nr. 391.
Blz. 129	r. 4: dignatur *lees*: dignatus
Blz. 157	r. 2: eenig talent *lees*: eigen talent
Blz. 157	n. 3. *Vul* aan: Meermalen kwam ik ook tot een andere voorstelling der feiten dan Blok; J. Walch vergiste zich volkomen, toen hij in een tijdschrift-artikel het deed voorkomen, alsof ik Blok had nageschreven.
Blz. 161	r. 13 v.o.: Boers *lees*: Boers Jz.
Blz. 166	nn. r. 3: ook, *lees*:, ook
Blz. 168	r. 7 v.o. *Vul aan*: In een van 1770 dateerende lijst van onderwerpen voor prijsvragen vinden we, dat V.G. in Juli 1766 had voorgesteld vijf (kleinere) prijzen uit te loven: drie voor taalkunde, welsprekendheid, dichtkunde, twee voor Vaderlandsche Geschiedenis en Oudheden. Voor de eerste drie noemde hij zelf iets: 1. de geschiktste middelen om de taalkunde te verbeteren en in meer achting te brengen; 2. over den natuurlijken eigen stijl voor de Hollanders, in verband met den invloed, die(n) aard en gesteldheid van elk volk op zijn schrijven heeft; 3. de regelen van het heilig heldendicht. Het maakt den indruk, dat 1. en 3. ten gerieve van Lelyveld zijn bedacht; 2. ligt in de lijn van V.G.' letterkundige opvattingen. - In 1770 was op de jaarvergadering een brief van V.G. over een mogelijke Geschiedenis der Maatschappij. Door de verwerping van een dergelijk voorstel van P. Fontein, achtte men ook het zijne afgewezen (Uit Ms. Handd. d. Mij. Lk. in Bibl. Mij. Lk. deel I 230, 236, 248).

Blz. 171	r. 6: F.C. Burman's *lees*: F. Burman Pz.'s
Blz. 171	n. 5. *Vul aan*: Later vond ik het boekje, in de Kon. Bibl. De denkbeelden van V.I. zijn voor zijn tijd zeer merkwraardig, zijn verdienden iets anders dan volslagen vergetelheid.
Blz. 173	r. 12: 8 Maart 1785, *lees*: 8 April 1785. En *vul aan* als noot daarbij: Plotseling overleden te Amersfoort, waar hij zoo juist een groote lakenfabriek had opgezet. Zie verder thans Zuidema in *Navorscher* 1930, 87vlgg., 140vlg.
Blz. 178	n. 3. *Vul aan*: Volgens Bachiene, *Beschr. de Vereen. Ndl.* I 518 (1773) was ‘de laatstvorige bezitter’ van Jaarsveld Mr. Jan de Witte Korn.z., Raad en Schepen van Dordrecht, overleden in 1770.
Blz. 180	nn. r. 8: aanm. *lees*: aanmm.
Blz. 187	r. 11 v.o.: vermeld. *Vul aan met noot*: In een Naamlijst der leden (van de Mij. Lk.) teekende V.W. tot 1820 de sterfjaren der leden aan, maar bij V.G.' naam liet hij het na. Was de intieme vriend van weleer zóó volkomen vergeten?
Blz. 193	r. 7: reeds de derde Telemachus-‘proeve’ ging *lees*: deze laatste zending gaat, naar het schijnt,
Blz. 195	r. 7: die *lees*: dien
Blz. 195	r. 17: J. van den Bosch *lees*: P. van den Bosch
Blz. 199	nn. r. 8: met *lees*: van
Blz. 204	r. 10 v.b. en 6 v.o.: Wolff *lees*: Wolf
Blz. 207	n. 1: Ook Reiske, *lees*: Reiske,
Blz. 209	n. 1: L. Smid's *lees*: L. Smids'
Blz. 211	nn. r. 9: retiré *lees*: retirée
Blz. 211	n. 5. *Vul aan*: Men bedenke, dat Brummel's proefschrift over F.H. verscheen, lang nadat dit deel van mijn boek was geschreven en afgedrukt.
Blz. 219	r. 6: eene tak *lees*: éénen tak
Blz. 219	r. 5 v.o.: paics *lees*: pacis
Blz. 221	r. 10 v.o.: expertum *lees*: expertem

Blz. 234	r. 21 en 22: secretaris van Utrecht M.H. *lees*: griffier van het hof van Utrecht H.H.
Blz. 235	r. 2 v.o.: *sacri lees: sacra*
Blz. 235	n. 3. *Vul aan*: Over ditzelfde scholion zie ook Vollgraff in *Mnemosyne* 1921, 246 vlgg., en bestrijding van G. Mathieu in *Rev. de phil. anc.* 1926, 238vlgg.: *Le myrte des tyrannicides.*
Blz. 236	nn. r. 9: schijnt *lees*: blijkt
Blz. 242	r. 6 v.o.: vorst *lees*: heer
Blz. 248	r. 18: een andere *lees* nog een andere
Blz. 248	r. 19: dan bij *lees*: dan die van
Blz. 248	r. 8 en 9 v.o.: de Oer *lees*: de Or.
Blz. 252	r. 11-12 v.o.: opneming ...van *lees*: mededeeling ...omtrent
Blz. 254	r. 1 v.o.: oordeelde *lees*: oordeelden
Blz. 255	nn. r. 1 v.o.: p. XXXVI *Lettres lees*: p. XXXVI: *Lettres*
Blz. 256	r. 15: vlerkje *lees*: vlekje
Blz. 259	r. 18: ant *lees*: aut
Blz. 259	nn. r. 2: bij *lees*: hier bij de
Blz. 260	r. 12 v.o.: besloten. *Voeg noot toe*: Opmerkelijk is, dat Saintsbury voor zijn *Hist. of Criticism* bij de behandeling van Porphyrius zich nog van V.G.' uitgave bediende. Zie a.w. I 70n.
Blz. 269	r. 6 v.o.: vooral. *Voeg noot toe*: Vgl. bv. Bernheim, *Lehrb. d. Hist. Meth. u.d. Geschichtsphilos.* (1903), 25, 204vlgg., 638vlgg.
Blz. 313	r. 8-9: philosoof. *Voeg noot toe*: Het ‘nil admirari’ (zie boven 310), kan V.G. van Shaftesbury overgenomen hebben. Vgl. Van Alphen's aant. in bew. v. Riedel I 272. Maar het woord is van Horatius, en de gedachte nog weer veel ouder dan deze.
Blz. 319	n. 1: boven 294 *lees*: boven 314
Blz. 331	r. 17: ons volk *lees*: ons volk in het openbaar
Blz. 331	r. 20: invloed *lees*: stille invloed

Blz. 335	r. 6: morietur', *vul aan*: van Pergolesi,
Blz. 353	r. 3: slechts *lees*: slecht
Blz. 353	r. 16: qui 'en *lees*: qui en
Blz. 358	n. 2. *Vul aan*: Zie over die onderhandelingen, en over personen en meeningen in Oudbissch. Clerezij, thans ook proefschrift van F.C. de Vries, *Vredespogingen t. de Oudbissch. Cleresie van Utrecht en Rome* (1930).
Blz. 364	r. 12: stedelijke *lees*: stedelijken
Blz. 365	n. 3: Roulland *lees*: Roullaud
Blz. 369	r. 8 v.o.: Barchman- *lees*: Barchman
Blz. 391	n. 1. *Vul aan*: Zie nog E.F. Kossmann, *Nieuwe Bijdr. Gesch. Ndl. Tooneel* 86.
Blz. 415	r. 4 v.o.: Carter, den vertaler *lees*: Elizabeth Carter, de vertaalster
Blz. 444	n. 6: *La Vie lees: Les Vies*
Blz. 444	n. 6: zal bedoeld zijn. *lees*: zal wel niet bedoeld zijn; het bestaat uit vier deelen. Maar er is van D. een *Voyage pittoresque de la Flandre et du Brabant.* Paris 1769.
Blz. 446	r. 5: bleef *lees*: bleef nog zeer lang *En voeg noot toe*: Dacier beweerde in 1787 in zijn Eloge op Gr. in Ac. d. Inscr. et B.-L., dat hij niets over die reis schreef. De abbé Maydieu, die een breedvoerig opgezette autobiographie van Gr. voltooide en in 1787 uitgaf, vertelde, dat zijn Hollandsche reis een mislukking was geworden door de eigenliefde en inbeelding van zijn reisgezel; van een reisverhaal zou hij slechts enkele bladzijden geschreven hebben. In 1813 verscheen evenwel in *Oeuvres inédites* Van Gr. (Parijs, 1812 vlg.) deel III *Le Voyage en Hollande*: 'fragment considérable' van een 400 bladzijden, ruim gedrukt. De uitgever deelt mede, dat men bij Gr.'s papieren, in bezit der stad Troyes niet meer daarvan vond, hetzij het werk niet werd voltooid, hetzij de rest verloren ging. Het is een amusant, maar zeer oppervlakkig boek; vol anecdoten en uitweidingen. Over Van Goens is er weinig anders dan de

	vermelding van de *Diatribe* uit zijn prille jeugd.
Blz. 454	n. 6. *Vul aan*: Boek zelf heeft op titelblad ‘Maestricht 1777’.
Blz. 477	r. 12: mehecle *lees*: mehercle
Blz. 486	r. 1 v.o.: conre *lees*: contre

Enkele fouten, van zeer gering belang, of die men vanzelf verbetert, nam ik in de lijst niet op; zoo moet men lezen 47 n. 5 grammatica, 59 nn. r. 4 Douairière, 67 nn. r. 3 *Bibliothèque*, 74 nn. r. 6 *Gedenkschr.*, 82 r. 11 v.o. Valckenaer, 85 r. 2 v.b. en 10 v.o. en herhaaldelijk daarna: critiek en critisch i.p.v. kritiek, kritisch, 106 r. 13 v.o. terdege, 108 n. 1 Nl., 110 r. 3 genootschap, 117 r. 2 v.o. *littéraires*, 117 r. 1 v.o. *britannique*, 145 r. 5 Lexicographisch, 218 r. 3 Italiaansche. 242 r. 5 v.o. prinses, 243 nn. r. 3 v.o. 10) i.p.v. 19), 310 v. 14 smaek, 319 r. 11 Engeland, 330 r. 6 v.o. Christelijke, 393 r. 8 affectueusement, 408 r. 5 v.o. oppervlakkig, 411 nn. r. 2 v.o. Rothschild, 412 nn. r. 1 v.o. Maarssen.

Een komma ontbreekt, of dient te staan i.p.v. ander leesteeken, 16 n.r. 3, 39 nn. r. 8, 44 r. 1 v.o., 109 n. 5, 135 nn. r. 8, 169 nn. r. 6, 219 nn. r. 1, 235 r. 10; een punt 133 n. 4, 148 n. 2, 230 nn. 2. 1, 236 nn. r. 3; een dubbele punt 207 nn. r. 12, 255; een haakje 131 nn. r. 5, 507 nn. r. 2 v.o.; een punt te veel staat 103 n. 3, een aanhalingsteeken 156 nn. r. 5, een koppelteeken 233 r. 1 v.o.